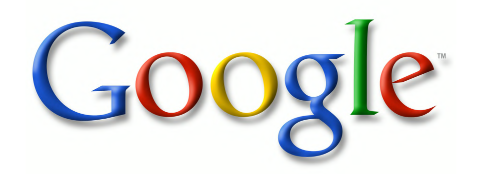
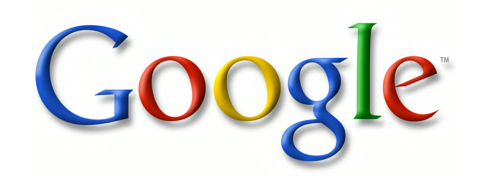
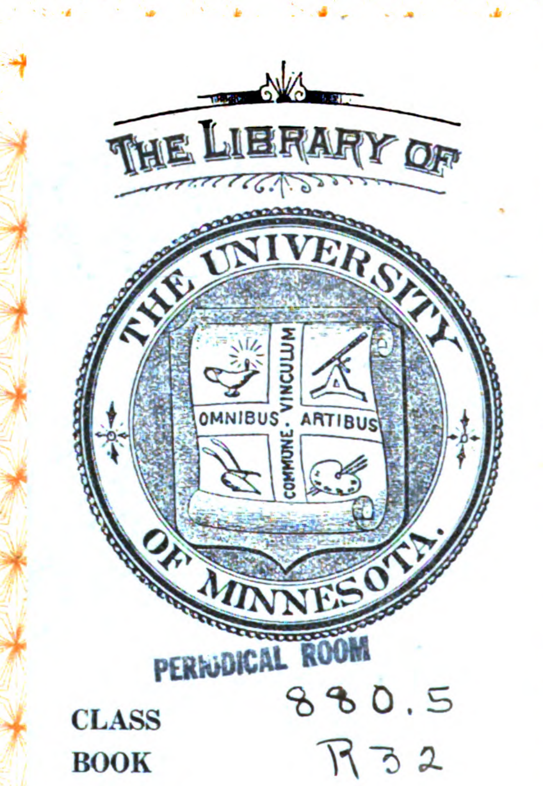

Google




THE LIBRARY OF
THE UNIVERSITY OF MINNESOTA.
OMNIBUS ARTIBUS
COMMUNE VINCULUM

REVUE

DE

PHILOLOGIE

DE

LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

REVUE

DE

PHILOLOGIE

DE

LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

NOUVELLE SÉRIE

CONTINUÉE SOUS LA DIRECTION DE

ÉM. CHATELAIN, B. HAUSSOULLIER,

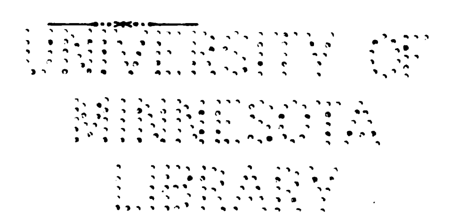
MEMBRES DE L'INSTITUT

P. LEJAY & D. SERRUYS

A. KREBS & J. MAROUZEAU

Directeurs de la *Revue des Revues*

ANNÉE ET TOME XXXVI



PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

1912

DIX MOIS D'ENNUI

(Sur la quatrième églogue de Virgile).

Incipe parue puer risu cognoscere matrem :
Matri longa decem tulerunt fastidia menses ;
Incipe parue puer : qui non risere parentes,
Nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est.

Ces quatre vers terminent la quatrième églogue de Virgile. Il peuvent aider à trouver la clé du poème, ou du moins dénoncer toutes les fausses clés. « Ces quatre vers, dit très bien M. W. Warde Fowler, appliqués à toute interprétation de l'ensemble à la façon d'une pierre de touche, nous mettent aussitôt sur nos gardes et nous sauvent des extravagances. Ils semblent nous ramener à Virgile, à l'Italie et au sens commun. Personne n'a le droit d'expliquer cette églogue, s'il ne leur fait la place qui leur est due [1]. »

Ces vers présentent des difficultés devenues classiques et sur lesquelles mon intention n'est pas de revenir. J'indique brièvement les solutions que j'adopte. Au v. 60, c'est l'enfant qui rira et par ce rire reconnaîtra sa mère. Rira, ou sourira : *ridere*, *risus*

1. W. Warde Fowler, *Observations in the fourth eclogue of Virgil*, dans *Harvard Studies*, XIV [1903], 26. Ce mémoire a été réimprimé dans *Virgil's messianic eclogue, its meaning, occasion and sources, three studies by* Joseph B. Mayor, W. Warde Fowler, R. S. Conway (Londres, John Murray, 1907 ; xi-146 p. in-8°). Je cite ce recueil par l'abréviation *Mess. Ecl.* Un ouvrage tout récent a été consacré au même sujet par R. C. Kukula, *Römische Säkularpoesie. Neue Studien zu Horaz' XVI Epodus and Vergils IV Ekloge* (Leipzig, Teubner, 1911 ; 97 p. in-8°). Mon travail était écrit quand a paru le mémoire de M. Kukula. M. Kukula ignore ses devanciers anglais et pareillement l'article cité plus loin de M. S. Reinach. Cette négligence chez un philologue allemand n'est pas inattendue, elle n'en est pas moins tout à fait fâcheuse. Dans ce qui suit, je laisse de côté la question des sources. La brochure de M. Kukula, surtout les articles de M. S. Reinach et Mayor, celui de Kampers, *Die Sibylle von Tibur und Vergil* (dans l'*Historisches Jahrbuch*, XXIX [1908], 1 et 241), nous permettent, sinon de retrouver sous les expressions de Virgile celles des poètes d'oracles, du moins de reconstituer le milieu dans lequel a pris naissance la quatrième églogue. Peut-être l'avis d'un orientaliste serait-il encore utile sur ce point. Mais il ne faut pas non plus négliger les éléments romains, et, parmi eux, l'attente des jeux séculaires (Sudhaus, *Rh. Mus.*, LVI [1901], 42 ; Kampers, *l. c.*, 257 ; Kukula, 85). Quant à la thèse particulière de M. Kukula, on la trouvera discutée à la fin de cet article dans l'appendice.

peuvent être traduits indifféremment des deux manières. Le rire silencieux de l'enfant est plutôt un sourire. Nous allons voir Catulle décrire le sourire et employer *ridere*. En français, la démarcation des sens des deux mots n'est pas non plus absolue. On dit : rire à son mérite. Au v. 62, *cui*, donné par les mss. de Virgile, de Servius et de Quintilien (IX, 3,8), doit être corrigé en *qui*, comme l'a fait Politien d'après le contexte pour Quintilien, et comme on le lisait déjà dans Virgile avant Scaliger. Le texte : *qui non risere parenti* n'a aucune autorité. M. Fowler a, je crois, très bien défendu *parentes*, déjà reçu par J.-J. Scaliger. C'est un accusatif régime de *risere*, une construction de la langue familière que l'on trouve dans Plaute : « Quasi muti silent | neque me rident » (*Capt.*, 480-481). Ce *parentes* mal compris a produit la fausse correction de *qui* en *cui*. Il n'est pas nécessaire de changer *parentes* en *parenti* [1]. Le pluriel répond mieux au pluriel *qui risere*. Du cas particulier, Virgile passe à la règle générale, imposée à tous les enfants, ce qui implique plusieurs groupes de parents. Puis sa pensée deviendra plus particulière et ne concernera plus que tel enfant qui s'est mis dans tel cas donné [2]. Ces changements conviennent parfaitement au ton de ces vers, le ton familier de propos de nourrice. La fin a été très bien expliquée par M. Seaton : « L'enfant qui ne sourit pas à sa mère tournera mal ; les dieux ne l'admettront pas à leur table, les déesses dans leur couche. » Je néglige tout le fonds d'usages et d'idées que suppose cette menace [3].

Mon intention est d'expliquer le v. 61 : « Matri longa decem tulerunt fastidia menses ». Comment l'épreuve de la mère a-t-elle pu durer dix mois ?

1. Je m'écarte donc sur ce point des conclusions de M. L. Havet, *Manuel de critique verbale*, § 76. — La plupart des éditeurs de Virgile ont pris, dans Quintilien, *qui*, correction de Politien, pour le texte des mss.

2. *Hunc* est expressément garanti par Quintilien, qui cite le passage à titre de syllepse : « Est figura et in numero : uel cum singulari pluralis subiungitur... uel ex diuerso : *Qui non risere...* », etc. L'exemple de Racine, souvent cité (voy. la n. de Benoist), peut servir à illustrer le premier cas de Quintilien. Le singulier, dans Virgile, va beaucoup mieux que le pluriel avec ce qui suit : *dea nec dignata cubili est*. — Dans le passage de Plaute, l'expression du parasite veut bien dire : « Ils ne me font pas risette ». M. Conway lit : *cui non risere parentes*, parce qu'il n'accepte pas le ton familier de *qui non risere parentes* (*Mess. Ecl.*, p. 8). Il voit même (*ib.*, p. 21, n.) un signe de style grave et soigné dans l'anticipation du complément *hunc*. Mais cet ordre particulier n'est pas rare dans la poésie la plus familière ; cf. Hor., *Sat.*, I, 4, 17-18 : « Di bene fecerunt inopis *me* quodque pusilli | *finxerunt* animi » ; 2, 112 : « Quid latura *sibi*, quid sit dolitura *negatum*. »

3. Voy. là-dessus le mémoire cité de M. W. Fowler ; R. C. Seaton, dans *The Classical review*, t. VII (1893), p. 199. Cf. plus loin, p. 10, n. 1.

I

La plupart des commentateurs font appel au témoignage d'Aulu-Gelle : « Multa opinio est... gigni hominem septimo rarenter, numquam octauo, saepe nono, saepius numero decimo mense, eumque esse hominum gignendi summum finem decem menses non inceptos sed exactos » (III, xvi, 1). On rappelle que la loi romaine admettait dix mois comme durée légitime de la gestation (voy. la note de Conington)[1]. C'est l'extrême limite, *summus finis*. Je crois que l'on peut serrer davantage l'explication de ces vers.

M. Roscher, dans son étude récente sur le nombre quarante[2], montre que le temps de la gestation se décomposait pour la médecine, et probablement aussi pour le populaire, en quarantaines. En prenant des mois de 30 jours, 8 mois font 240 jours, exactement six quarantaines. Le neuvième mois commence donc avec la septième quarantaine. Celle-ci s'achève le dixième jour du dixième mois. Voilà l'intervalle normal à la fin duquel se produit la naissance. L'enfant né dans ces conditions est appelé δεκάμηνος, né dans le dixième mois, après neuf mois révolus. A partir de là, court une nouvelle quarantaine, du onzième jour du dixième mois au vingtième jour du onzième mois. Cette période est celle des naissances exceptionnellement retardées, celles dont parle Aulu-Gelle. L'enfant est alors dit ἐνδεκάμηνος, né dans le onzième mois, après dix mois révolus. Ce serait le cas de l'enfant dont parle Virgile, si l'on adopte l'interprétation courante[3]. Mais rien

---

1. Rabelais, dans *Gargantua*, chap. III, peut représenter sur ce point la science des scoliastes, puisqu'il est intermédiaire entre les érudits anciens et les philologues modernes. Il a réuni les témoignages antiques. Comme le dit très bien M. Plattard : « M. Brunetière a noté que la liste des auteurs qui ont déclaré « possible » et « légitime » « l'enfant né de femme le onzième mois après la mort « du mary » (*Gargantua*, III ; I, p. 17 Marty-Laveaux) est extraite d'Aulu-Gelle (*N. A.*, III, 16), dont Rabelais joint le nom au catalogue de ceux qu'il emprunte. Mais Rabelais ne se borne pas à transcrire l'énumération d'Aulu-Gelle : il y ajoute trois noms, ceux de Servius, d'Aristote et de Censorinus, sans parler des « légistes » dont il allègue trois textes. » Le nom de Servius est une erreur de Rabelais, ou pose un petit problème au philologue moderne : « Servius figure à tort parmi les écrivains qui ont parlé de l'enfant né le onzième mois après la mort du père ; son commentaire sur *Matri longa decem*... ne touche pas à cette question » (J. Plattard, *L'Œuvre de Rabelais*, Paris, 1910, p. 273 et 258). Rabelais aurait-il lu une note de ce genre dans un manuscrit de Servius, ou fait-il une confusion ?

2. *Die Tessarakontaden und Tessarakontadenlehren der Griechen u. anderer Völker*, dans les *Berichte* de Leipzig, LXI, 1909, n° 2. Voy. surtout p. 97-100.

3. Dans ce cas, le système mathématique des tétrades paraît subir un léger accroc ; la notion du mois l'emporte sur celle de la tétrade. Voy. les textes cités par

n'indique dans l'églogue à Pollion que l'enfant attendu doive naître avec un retard. Dès lors, il verra le jour à la fin du neuvième mois et de la septième quarantaine.

Il semble que j'ai augmenté la difficulté : les longs ennuis de la mère n'auront duré que neuf mois et, tout au plus, un certain nombre de jours, d'après ce compte. Oui, si Virgile entend qu'ils cessent au jour de la naissance. Mais tel n'est pas le terme qu'il leur assigne. Ils dureront jusqu'au premier rire de l'enfant, ils dureront tant que la petite masse de chair ne se sera pas humanisée : *Incipe parue puer risu cognoscere matrem.* Quel est le moment fixé pour le premier rire? Un texte de Pline l'Ancien, encore cité par M. Roscher, nous l'indiquera : « At hercules risus praecox ille et celerrimus ante quadragesimum diem nulli datur [1]. » Il faut donc quarante jours après sa naissance à l'enfant le mieux doué (*nulli*) pour qu'il apprenne à rire ou à sourire. S'il est né à la fin de la septième quarantaine, il ne sourira qu'à la fin de la huitième. Cette quarantaine commence le onzième jour du dixième mois et s'achève le vingtième jour du onzième mois. Les dix mois sont bien remplis et au delà. L'expression de Virgile néglige les fractions, ou les comprend dans l'épithète *longa.* Les poètes complètent souvent l'image d'un objet par une sorte de réflexion sur l'image voisine. Un poète peut donner un total en chiffres ronds. Au surplus, dans le système des tétrades, la partie la plus connue était la partie relative au sourire. M. Roscher a groupé un assez grand nombre de textes qui montrent que cette donnée était usuelle. Pline nous fournit ce renseignement dans une préface de ton littéraire, où la rhétorique déploie toutes ses ressources. Ces quarante jours d'attente étaient une donnée populaire, quelle qu'en fût l'origine. Virgile a donc pu faire le compte plus simplement, en ajoutant ces quarante jours aux neuf mois traditionnels de la gestation. L'enfant de la quatrième bucolique ne peut pas sourire avant l'achèvement du dixième mois. Voilà les dix mois de fatigue et d'ennuis que doit supporter la mère [2].

Roscher, p. 98. Dans toute cette nomenclature, il faut distinguer soigneusement les nombres cardinaux et les nombres ordinaux; neuf mois, ἐννέα μῆνες, va avec dixième et δεκάμηνος ; dix mois, δέκα μῆνες, avec onzième et ἑνδεκάμηνος. Plus d'un s'y est mépris. — Aulu-Gelle se réfère à la doctrine des tétrades, en disant : « decem menses, *non inceptos*, sed exactos. »

1. Pline, *N. H.*, VII, 2 ; voy. d'autres textes cités, *ib.*, p. 100. Celui de Censorinus, *De die nat.*, xi, 7, qui remonte peut-être à Varron, vise à la fois l'impureté de la mère et la morbidité de l'enfant : « Post partum quadraginta diebus pleraeque fetae grauiores sunt nec sanguinem interdum continent, et paruoli ferme per hos morbidi sine risu nec sine periculo sunt. Ob quam causam, cum is dies praeteriit, diem festum solent agitare, quod tempus appellant τεσσερακοσταῖον. »

2. Je me suis aperçu, après coup, que le texte de Pline avait déjà été mentionné

L'interprétation qui précède a le mérite d'exister. Jusqu'ici les notes des éditeurs n'expliquaient rien. « Les Romains admettaient comme légitime l'enfant né dans le onzième mois » ; on citait cette doctrine juridique sans dire pourquoi elle était de mise dans la circonstance. Le chiffre de dix mois restait d'autant plus mystérieux qu'il était un trait pris dans la réalité ; ni la fantaisie ni la légende ne paraissaient le justifier.

Le premier rire ou sourire de l'enfant doit avoir eu une grande importance pour les anciens dans cette période de la vie domestique. En célébrant le mariage de Manlius Torquatus et d'Aruncuieia, Catulle voit déjà les enfants qui seront le fruit des jeux des époux :

Ludite ut lubet et breui
Liberos date...

Mais après ce vœu général, quand il se représente l'héritier du nom de Torquatus, c'est au moment où le fils sourit à son père :

Torquatus uolo paruulus
Matris e gremio suae
Porrigens teneras manus
Dulce *rideat ad patrem*
Semihiante labello.

Catulle ne parle pas de la naissance de l'enfant. Son sourire est la date importante. M. Eugène Rostand, en traduisant Catulle, n'a pu omettre la naissance, livrant inconsciemment la différence de la conception antique avec la moderne :

Qu'un tout petit Torquatus — je désire
Le voir naître — bientôt se lève entre les seins
De sa mère, tendant ses deux mignonnes mains
Vers son père, et par le doux rire
De sa bouchette entr'ouverte l'attire !

Le sourire, *rideat*, qui est chez le poète latin le point culminant de la période, si l'on peut dire, est mis par le traducteur sur le même plan que d'autres détails descriptifs soigneusement subordonnés par Catulle[1].

par Sonntag. Mais Sonntag pense que *risu* désigne le sourire de la mère, et personne, autant que je puis savoir, n'a expliqué jusqu'ici *decem* par la remarque de Pline. Le rire de l'enfant n'a donc pas le caractère merveilleux qu'on a voulu y voir (ainsi O. Crusius, dans le *Rh. Mus.*, t. LI [1896], p. 551).

1. Catulle, 61, 211-220; *Les poésies de Catulle*, trad. Eug. Rostand, Paris, 1882, t. I, p. 161.

Le sens général des vers de Virgile sera donc le suivant : Voici le moment de se mettre à faire risette à sa mère, cette mère qui a supporté dix longs mois d'ennui. La structure même des deux vers établit entre eux un lien étroit : *matrem* de la fin du v. 60, est repris par *matri* au commencement du v. 61. Cette disposition contredit toute interprétation qui fait du v. 61 un accessoire. Dans la dernière édition de Ladewig-Schaper, procurée par P. Deuticke, le v. 61 est mis entre parenthèses. C'est un véritable contresens. La reprise : *Incipe parue puer*, par son insistance, marque que l'heure est bien venue de sourire. Elle mêle à la menace grondeuse, qui finit l'églogue, un peu de tendresse inquiète.

Ces quatre vers valent un envoi. Ils ramènent la pensée sur les réalités présentes. Ils sont un retour charmant du poète sur le petit bébé, après les tableaux grandioses qu'il vient de dérouler. Ils sont surtout un hommage aux parents, à la mère d'abord, penchée sur la tête de l'enfant, guettant le premier sourire. Sous sa forme familière, la menace finale est peut-être une façon discrète d'indiquer la noblesse patricienne de la famille [1]. Ces vers sont aussi une date. L'événement domestique, la reconnaissance de la mère par le rire de l'enfant, est attendu, sur le point de se produire, sinon réalisé dans le temps même que parle le poète [2]. Il reste à voir comment cette donnée s'accorde avec le reste de l'églogue. Nous nous attacherons surtout à interpréter le texte lui-même, dont plus d'un détail paraît attendre encore une explication. L'interprétation doit être la base de toute recherche ultérieure sur l'identité de l'enfant ou sur les sources directes et indirectes du poème.

II

La donnée de Virgile, dans le développement de son poème (17-59), n'est pas l'enfant ramenant l'âge d'or. L'enfant n'a

1. Une addition du Servius de Daniel, qui se retrouve dans les scolies de Berne et dans Philargyrius, porte : « Proinde *nobilibus pueris* editis in atrio domus Iunoni lectus, Herculi mensa ponebatur ». Ce texte est relevé par Thilo et Hagen, t. III, p. 53, 18, dans l'apparat. Voy. W. Fowler, *l. c.*, p. 29.

2. Dans la réalité, le sourire et le rire sont un peu moins précoces. Darwin. *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*, tr. fr., Paris, 1890, p. 225 suiv., cite deux exemples d'enfants qui ont ri à quarante-cinq jours. Mais le rire subit un développement graduel qui n'atteint sa plénitude qu'au troisième ou au quatrième mois.

aucune action sur le renouvellement du monde. Tout se passe en dehors de lui. « Il ne pourra que jouir paisiblement du bonheur universel, sans faire œuvre, ni morale, ni intellectuelle, ni même physique. » M. Cartault, qui fait cette remarque, ajoute : « La pauvreté du fond se montre ici toute nue [1]. » Il reste à voir si Virgile pouvait tirer un autre parti de sa donnée et, d'abord, si on l'a bien comprise.

Le poète décrit les changements qui surviendront dans l'univers à mesure que l'enfant grandira. Deux thèmes, la croissance du héros, la transformation de la terre et du monde, se déroulent parallèlement, formant quatre parties. Nous allons essayer de caractériser chacune d'elles avec plus de précision qu'on ne l'a fait et de mieux pénétrer la véritable nature de l'idée générale qu'elles supposent.

D'abord le héros est enfant. Pendant cet âge, la nature se couvre de fleurs sans que la main de l'homme intervienne. Le merveilleux est dans cette floraison abondante et spontanée : *nullo cultu ; ipsa tibi blandos fudent cunabula flores*. En même temps, les troupeaux donneront du lait à pleines mamelles : *lacte domum referent distenta capellae*. Ils n'auront plus besoin d'être conduits : *ipsae referent*. De ce paysage idyllique, le loup est banni : le loup, c.-à-d. le lion, qu'une tradition étrangère substitue peut-être ici aux bêtes féroces de l'Italie, loups et ours : *nec magnos metuent armenta leones* [2] ; non seulement les lions ne menacent plus, mais aussi ni le serpent ni le poison (v. 24).

1. *Études sur les Bucoliques*, p. 243-244.

2. Les lions de Virgile sont, en général, des lions d'Afrique (*Buc.*, 5, 27 ; *En.*, V, 351 ; XII, 6). Le lion rôde encore autour des bergeries dans une comparaison de l'*Enéide*, IX, 339, et autour des chèvres dans une comparaison des *Odes* d'Horace, IV, 4, 15. Dans deux passages des *Epodes*, les loups et les lions sont réunis comme types de bêtes féroces : « Neque hic lupis mos nec fuit leonibus | umquam nisi in dispar feris » (7, 11-12) ; « Vt pauet acris | agna lupos capreaeque leones » (12, 25-26). Tous ces passages, où figurent des lions, sont indépendants des influences orientales ou égyptiennes que l'on veut trouver dans notre églogue. Les lions paraissent dans un vers d'Horace semblable à celui de Virgile, *Epod.*, 16, 33 : « Credula nec rauos timeant armenta leones. » M. Skutsch, *Neue Jahrbücher*, 12e an., XXIII [1909], 23, croit que Virgile a imité Horace ; M. Kukula, qu'ils ont puisé tous deux à un fonds commun. Dans les *Oracles sibyllins* sont énumérées toutes les bêtes féroces, loups, léopards, ours, lion, serpents et aspics (III, 788-794). Ce qui vient d'être dit rend moins sûr le rapprochement entre ces prophéties, reproduisant elles-mêmes Isaïe, 11, 6, et les prédictions de l'églogue IV et de l'épode XVI. Voy. aussi Sudhaus, *Rh. Mus.*, LVI (1901), 45. L'idée générale n'a, en tout cas, rien à voir avec les oracles sibyllins. Elle est un thème de bucolique déjà employé par Théocrite, 24, 84-85, puis, d'après Théocrite, par Hor., *Od.*, III, 18, 13, par Virgile, *Buc.*, 5, 60, et ce thème se rattache à la série des ἀδύνατα (*Buc.*, 8, 52). Plus d'un ἀδύνατον n'est, en effet, autre chose qu'un trait de l'âge d'or et inversement (Sudhaus, p. 48). Cf. aussi Tibulle, I, 3, 45-46. Dans tous ces passages, il n'est question que du loup.

Tous ces traits correspondent à la vie pastorale : une campagne fleurie où paissent sans crainte d'heureux troupeaux. Ce sont des bucoliques (18-25).

Voici les géorgiques (26-36). Pendant que l'enfant, ayant pris de l'âge, fera la connaissance des historiens :

> At simul heroum laudes et facta parentis
> Iam legere et quae sit poteris cognoscere uirtus,

les campagnes se couvriront de blondes moissons ; l'on cueillera le raisin jusque sur les buissons ; le miel coulera des chênes les plus durs, par conséquent d'arbres parfaitement sains, où l'on ne s'attendrait à trouver ni cavité ni rayon de miel. Ces vers ont été souvent mal expliqués. « *Campus*, dit M. Cartault après beaucoup d'autres, ce sont ici les steppes incultes, les terrains vagues par opposition aux champs cultivés. » Il n'y a pas un mot dans le texte qui puisse le faire supposer :

> Molli paulatim flauescet campus arista.

« *Campus*, dit encore M. Cartault, paraît ici opposé à *ager*, *arua*. » Mais on n'a dans le contexe ni *ager* ni *arua*, ni rien qui suggère cette opposition. De plus, cette explication est immédiatement contredite par Virgile :

> Pauca tamen suberunt priscae uestigia fraudis,
> Quae temptare Thetim ratibus, quae cingere muris
> Oppida, *quae iubeant telluri infindere sulcos*.

L'homme continue donc à attendre de son travail les fruits de la terre. L'idée qui domine, dans cette partie comme dans la précédente, est celle d'une grande abondance, d'une abondance inattendue, au point que les raisins et le miel se recueilleront là où personne ne les aurait cherchés [1]. Ce trait ajoute à la peinture, de même que, plus tôt, les fleurs qui sortaient du berceau même de l'enfant. Il n'est pas tout le tableau. Plus tard seulement, la terre produira tout sans culture. Soyons patients. Nous n'avons encore ici que des *munuscula* (v. 18). Au v. 28, *paulatim* marque que la transformation de la campagne se fait progressivement.

Parmi les vestiges de l'ancienne perversité subsisteront dans ce second âge les guerres et les exploits des héros :

---

1. Voy. dans Benoist une autre explication du v. 28 qui me paraît bien raffinée, mais qui convient encore au sens général de cette partie.

Alter erit tum Tiphys et altera quae uehat Argo
Delectos heroas; erunt etiam altera bella
Atque iterum ad Troiam magnus mittetur Achilles.

Ces vers ne sont pas sans avoir causé quelque embarras aux commentateurs [1]. Je crois qu'il faut en chercher le sens dans un livre bien oublié aujourd'hui, mais où l'on retrouve quelques-unes des idées soutenues depuis par d'autres savants. « Supposez... le retour progressif d'un âge d'or annoncé par la sibylle, et vous concevrez que, si les guerres et les expéditions héroïques avaient indiqué autrefois que les hommes s'éloignaient de l'âge du bonheur, elles devaient, dans l'hypothèse d'un renouvellement de l'ancien ordre de choses, indiquer que les hommes se rapprochaient du même âge, et, dans ce cas, devenir pour les Romains non plus une menace, mais bien une espérance [2]. » Outre que cette explication est la seule qui cadre avec la donnée générale du poème, sa vérité me semble prouvée par la répétition de *alter* et l'emploi de *iterum : alter Tiphys*, *altera Argo*, *altera bella*, *iterum Achilles*. Le poète a marqué très énergiquement qu'il y a un recommencement en sens inverse [3].

Par suite, il faut écarter une interprétation générale de l'églogue que plus d'un moderne a été prendre dans Servius. D'après le scoliaste, Virgile se serait conformé à la conception astrologique de la grande année. Au bout d'un certain nombre de siècles, les astres se retrouvent dans les mêmes positions respectives. Comme tout dépend des astres, les mêmes faits doivent ensuite se reproduire dans le même ordre. Chacune de ces périodes, dont l'histoire se déroule identique, est la grande année [4]. Dans son églogue, Virgile suppose un recommencement, mais un recommencement à rebours. On passe graduellement de l'âge de fer à l'âge héroïque, puis à l'âge d'or. A la conception astrologique il a emprunté des formules plutôt que des idées (v. 5 et 12): *Magnus ab integro saeclorum nascitur ordo ; incipient magni*

---

1. S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, t. II (Paris, 1906), p. 81.
2. J.-P. Rossignol, *Virgile et Constantin le Grand*, Paris, 1845, p. 81 ; voy. p. 84.
3. On a tenté d'expliquer ces vers par des allusions aux événements du jour : ces allusions sont obscures et incertaines; voy. Conway et Fowler, *Mess. Ecl.*, 19, n. 2, et 56, n. 1 ; Kukula, 89.
4. Servius, sur le vers 4. Ce texte célèbre a pris place dans tous les commentaires ; voy. Cartault, p. 217. Je cite constamment le livre de M. Cartault, comme donnant le total des interprétations antérieures, pour marquer les points où je propose une idée nouvelle, ou que je crois telle, et pour abréger les explications et les discussions.

procedere menses (les grands mois de la grande année qui sont composés de siècles).

La période suivante a fait de l'enfant du début un homme : *Vbi iam firmata uirum te fecerit aetas* (v. 37). Nous entrons enfin dans l'âge d'or pleinement réalisé sur la terre. Il a deux caractères positifs : elle produit partout d'elle-même toute chose (*omnis feret omnia tellus*) ; elle produit non seulement ce que nous en tirons péniblement par la culture dans cet âge de fer, mais même les matières travaillées et fabriquées par l'homme ; ainsi les troupeaux donnent la laine toute teinte (42-45). Du premier caractère découle la cessation du commerce et la fin de la navigation, cette violence impie faite à la mer et si souvent dénoncée par les poètes. Le deuxième caractère entraîne la suppression totale du travail de l'homme, aussi bien pour transformer que pour produire.

On comprend qu'après ce nouveau progrès, Virgile marque une pause. Il évoque la présence des Parques qui garantissent la stabilité du nouvel ordre de choses conforme aux destins [1]. Les Parques sont en quelque sorte les créatrices des temps nouveaux :

Talia saecla suis dixerunt currite fusis
Concordes stabili fatorum numine Parcae.

Là s'arrêtent, pour les commentateurs, la fortune du héros et la réorganisation du monde. Le poète voit cependant une quatrième période. La précédente court à partir du jour où le héros a pris la toge virile. Maintenant, il est en âge d'aborder les magistratures curules :

Adgredere o magnos, aderit iam tempus, honores,
Cara deum suboles, magnum Iouis incrementum.

Ces grands honneurs ne sont pas « toutes les distinctions dont il sera l'objet, toute sa carrière glorieuse que Virgile envisage d'ensemble [2] ». Virgile ne donne pas ici un coup d'œil général sur la vie de son héros : il n'y a rien dans le texte qui le dise. Au contraire, *aderit iam tempus* marque qu'il s'agit d'une circonstance précise et particulière, non pas de distinctions vagues, échelonnées sur une période indéterminée. De plus, *adgredere*

---

1. « Les Parques unanimes, en vertu d'une volonté immuable des destins. » M. Skutsch, *Gallus u. Vergil*, p. 36, rapporte moins naturellement à *dixerunt* l'ablatif *stabili fatorum numine*.
2. Cartault, p. 241.

prouve que Virgile pense à quelque chose de nouveau, à une tâche qui n'a pas encore été entreprise, à laquelle il faudra s'attaquer. Mais, reprend encore M. Cartault, « l'âge mûr vient d'être décrit, et il n'y pas de raison pour que Virgile revienne au début de cet âge mûr ». Non, Virgile ne revient pas sur ses pas. Le mot *uirum* du v. 37 doit être jugé d'après le contexte. La toge virile s'appelle ainsi, bien qu'on la prenne à dix-huit ans. L'expression dont Virgile s'est servi rappelle tout à fait celle qu'Horace, un peu plus tard, mettra sur les lèvres de son père [1] :

> Dum custodis eges, uitam famamque tueri
> Incolumem possum ; simul ac durauerit aetas
> Membra animumque tuum, nabis sine cortice.

Le jeune homme, qui sortira sans guide et qui demandera aux philosophes les raisons dernières de la morale (*ib.*, 115-117), peut être appelé *uir*. Mais il n'a pas encore atteint la pleine maturité. Sans entrer dans les discussions soulevées par les savants sur l'âge légal des magistratures curules au temps du consulat de Pollion, nous pouvons le fixer en chiffres ronds à la trentaine [2]. C'est le moment où l'homme cesse d'être un *iuuenis*.

Le poète s'adresse à son héros :

> Cara deum suboles, magnum Iouis incrementum.

Ce vers a été beaucoup discuté. On n'a pas remarqué sa place. Ce n'est qu'à la fin du poème, quand s'achève la transformation du monde et quand le héros atteint la maturité, que Virgile qualifie le personnage de rejeton des dieux. Ce vers 49 contient la réalisation, sous une forme oratoire et imagée, de la promesse du v. 15 : *Ille deum uitam accipiet*. Il est plus qu'un écho de cette promesse. Il exprime l'espèce de consécration qui fait du héros un être divin, un rejeton des dieux. L'expression a un sens figuré et on peut comparer les formules homériques citées par M. Kukula, διογενὲς Πατρόκλεις, διοτρεφέες βασιλῆες [3]. La deuxième partie du vers est plus obscure. *Incrementum* se rapporte quelquefois à l'avenir : « populi incrementa futuri », dit Ovide des

1. *Satires*, I, 4, 118-128.
2. M. Kukula, p. 80, rapproche *magnos honores* dans Virgile et *amplissimos honores* dans Cic., *Ph.*, V, 47 ; cf. *magni honores*, *ib.*, 43.
3. *Säcularpoesie*, 50, n. 3. M. Kukula cite ces expressions (A 377 et 176) pour expliquer *incrementum*. On peut aussi les utiliser à propos de *suboles*, si l'on n'admet pas que l'enfant est celui d'Octave et de Scribonia. Volontairement, je n'entre pas dans les discussions sur l'identité de l'enfant merveilleux.

dents du dragon semées par Cadmus ; mais il y a *futuri*. Bien que Munro ait défendu cette interprétation du vers de Virgile, je ne vois pas ce que signifierait « semence de Jupiter, enfant destiné à devenir un Jupiter ». Le mot doit avoir plutôt un sens voisin de l'étymologie : le héros sera une sorte de prolongement de Jupiter, il le continuera. A ce moment de sa carrière, il devient vraiment un rejet puissant du dieu suprême [1].

Virgile, ayant pris le ton de l'apostrophe, le garde pour dépeindre l'état du monde dans cette phase nouvelle (50-52) :

> Adspice conuexo nutantem pondere mundum
> Terrasque tractusque maris caelumque profundum,
> Adspice, uenturo laetantur ut omnia saeclo.

Il faut d'abord préciser le sens de *mundum nutantem*. Dans cette expression, *mundum* ne désigne pas le ciel, qui est nommé dans le vers suivant, mais l'univers, le cosmos, un tout qui est ensuite décomposé en ses parties : *terras*, *tractus maris*, *caelum*. Le v. 51 fixe le sens de *mundum*.

On a proposé pour *nutantem* surtout trois sens. Le premier, « tressaillant, frémissant de joie », ne fait, en somme, que doubler ce qui suit : *ut laetantur*. Avec le second, « incliné sous..., pliant sous... », *nutantem* serait une épithète de nature : « Vastae utique cuiuis moli ac ponderi tribui hoc potest, ut *nutare* cum ui et δεινότητι dicatur, ut de ruina tamen aut dissolutione nihil significetur » (Heyne). Nous avons encore une épithète de nature avec le troisième sens : « Simpliciter libratum mole sua aequaliter » ; c'est l'interprétation préférée par Wagner. Aucune de ces explications ne correspond au sens propre de *nutare*. Ce fréquentatif de *nuo* désigne un mouvement de va et vient de la tête et toute oscillation semblable, celle des casques dans une armée qui se trouble : « Nutant circumspectantibus galeae » (T. L., IV, 37, 10), celle du cimier sur le casque : « Agmina supra | nutaturus apex » (Stace, *Silves*, IV, 4, 67) ; celle du dormeur, dont la tête chavire (Ovide, *Métam.*, I, 717 ; XI, 619) ; celle du sommet de l'arbre

1. Sur *incrementum*, voy. Munro, *Journal of classical and sacred philology*, IV, 290 ; Joseph B. Mayor, *Mess. Ecl.*, 739 (qui cite des textes pris à Forcellini-De Vit). Le mot désigne dans les inscriptions un petit enfant (*C.I.L.*, II, 4383 : « M. Iuuento incremento... mensium IX » ; cf. Apulée, *Met.*, V, 28). Un enfant de onze ans est appelé *incrementum maximum* (*C.I.L.*, II, 2243). M. Skutsch, *Gallus und Vergil*, Leipzig, 1906, p. 82, entend dans Virgile et dans Ciris, 398 : « appartenir au cortège, de Jupiter, à la cour des dieux » ; mais le sens de « suite, cortège », est déjà un peu éloigné de *increscere*. « Jupiter sera grandi par la naissance d'un tel enfant » (Cartault, p. 224, n. 1) : cette paraphrase, sous sa forme vague, revient au sens proposé ci-dessus.

que l'on abat (VIRG., *En.*, II, 629); celle du platane, sensible au moindre souffle (CATULLE, 64, 290); et même l'oscillation apparente des astres qui scintillent (*Ciris*, 218; CALPURNIUS, 1, 76). Les sens figurés, « chanceler, hésiter, faiblir », rentrent tous dans la même ligne. On pourrait alléguer une expression de Tacite en faveur de la traduction « équilibré » : « Suspensum et nutans machinamentum » (*Hist.*, IV, 30). Mais il s'agit d'une machine qui a un mouvement de va et vient, « une bascule légèrement suspendue et très mobile », comme Dureau de Lamalle paraphrase exactement dans sa traduction. Elle s'abat soudain sur les ennemis, en saisit un ou deux, et se relève. Le monde n'a pas normalement ce mouvement de va et vient; il ne doit pas, s'il est ferme, ressembler à un arbre qui vacille. L'épithète est donc particulière à la circonstance : ce monde chancelant va être remis sur pied. On ne cite aucun exemple où *nutare* implique une idée de stabilité dans le mouvement. Ce verbe suggère à la pensée l'idée de quelque chose qui peut ou qui va tomber. Forbiger est particulièrement malheureux dans le choix de ses exemples. Avec quelques-uns des textes précédents, il cite *mundi nutante ruina* (LUCAIN, IV, 493); *quassae nutant turres* (*ib.*, I, 136). *Nutantem* exprime un danger ou un désordre.

Ce danger sera conjuré, ce désordre sera réparé. Virgile ne le dit pas positivement. Il n'a pas suivi la figure qu'annonçait *nutantem*. Avec plus de hardiesse, il a énoncé la cause par l'effet. Le mot *laetantur* est choisi à dessein et peint la joie féconde, l'épanouissement de la terre, de la mer et du ciel, qui seront le résultat du rétablissement de l'équilibre dans l'univers [1].

A ce moment encore, le héros n'aura qu'à regarder : *Adspice*. Il est simple spectateur. Il n'agit pas. Il se borne à fournir le cadre chronologique de la transformation du monde.

III

Cette conception est caractéristique de l'églogue. Le héros ne joue aucun rôle actif. Il n'est qu'un témoin. Deux passages cependant contredisent cette attitude.

Le moins embarrassant suit immédiatement le vers que nous venons d'expliquer (53-58) :

1. On lit avec *R* : *laetantur*; mais, en toute hypothèse, le verbe dépend de *ut* exclamatif.

O mihi tum longae maneat pars ultima uitae,
Spiritus et, quantum sat erit tua dicere facta !
Non me carminibus uincet nec Thracius Orpheus
Nec Linus, huic mater quamuis atque huic pater adsit.
. . . .
Pan etiam Arcadia dicat se iudice uictum.

Pan est mentionné pour donner une couleur bucolique au morceau ; Virgile a conscience d'être sorti des limites de l'églogue. Orphée et Linus sont cités comme des rivaux, au lieu d'Homère, parce qu'il ne s'agit pas précisément d'épopée, mais de mythologie et de légende [1]. La difficulté gît dans *tua facta* : le héros, dans tout ce qui précède, n'a rien fait et cependant le sens naturel est celui d'exploits.

Cette difficulté est accrue par le début où Virgile résume en quelque sorte son double thème (4-17) et où il peint d'avance la vie de son héros (15-17) :

Ille deum uitam accipiet diuisque uidebit
Permixtos heroas et ipse uidebitur illis
Pacatumque reget patriis uirtutibus orbem.

« Virgile veut-il dire que l'enfant vivra comme on vivait au moment de l'âge d'or, où les dieux et les héros se montraient sur la terre parmi les hommes, ou bien qu'une fois sa carrière mortelle terminée, il jouira de l'apothéose ? » M. Cartault répond : « C'est la dernière explication que j'adopte »[2]. Je crois que c'est à tort. Rien dans l'églogue ne la justifie. Il n'est même pas question de la mort du héros dont on fait la biographie. Et pourquoi deviendrait-il un dieu ? Pourquoi mourrait-il ? Dans le monde transformé, y aura-t-il une place pour la mort ? Les hommes auront-ils besoin de l'apothéose ? Notons, au surplus, que Virgile ne dit pas que son personnage deviendra un dieu, mais seulement qu'il vivra la vie des dieux. Cela est tout autre chose. S'il avait pensé à l'apothéose, Virgile aurait trompé son lecteur à plaisir. Cette idée d'apothéose est en contradiction avec la notion de l'âge d'or. On ne pourra plus espérer obtenir par la mort un

1. La plupart des éditeurs comparent un vers des *Oracles sibyllins*, III, 372 : Ὦ μακαριστὸς ἐκεῖνον ὅς ἐς χρόνον ἔσσεται ἀνὴρ | ἠὲ γυνή (j'ignore d'où Deuticke tire le texte cité, note sur le v. 53). Mais ce vers est une banalité (répétée IV, 192), naturelle quand il s'agit d'un avenir heureux. L'idée de Virgile est différente : il sera heureux de vivre alors pour devenir le chantre du nouveau cours des choses. Ce vœu est caractéristique du lettré romain. La formule initiale peut être inspirée d'Hésiode, *Œuvres et Jours*, 172-175 ; voy. la n. de Benoist.

2. Cartault, *Étude*, p. 238.

sort meilleur, puisque ce sort ne différerait pas de la vie terrestre. Disons simplement que Virgile n'a pensé à rien de tout cela. Les mots : *Ille deum uitam accipiet*, sont nécessaires. L'enfant est un mortel. Le poète est obligé de dire qu'il recevra une vie divine. Cela prouve, soit dit en passant, que l'on ne peut l'identifier avec un dieu qui s'incarne. La première interprétation de ces trois vers est la seule juste : ils décrivent le bonheur de l'enfant au milieu des héros et des dieux. Un des caractères de l'âge d'or est, en effet, que les dieux vivront familièrement au milieu des hommes. M. Cartault fait à cela une objection : « Les mots *et ipse uidebitur illis* ne constitueraient point pour l'enfant une situation privilégiée ; il en sera de même de tous ses contemporains. » Évidemment ; mais Virgile ne pense pas à ses contemporains. Ils lui sont indifférents. L'objection de M. Cartault porte, non pas contre une interprétation des trois vers discutés, mais contre la conception même de l'églogue. Si l'âge d'or doit revenir, tous les enfants nés sous le consulat de Pollion en verront autant que le héros de Virgile. Mais à cela, on ne doit pas penser. Pour toute légende, pour toute histoire imaginaire, il y a des postulats tacitement admis, sans lesquels il n'y aurait plus d'histoire. « Au temps où les bêtes parlaient... ». Et si les bêtes ne parlaient pas ? Question indiscrète. Virgile, dans cette églogue, ne pense qu'à un seul enfant, celui pour qui il écrit. Il lui assigne, d'ailleurs, un rôle que nous définirons.

La véritable difficulté se trouve au v. 17 : *Reget orbem*. Ces mots contredisent tout ce qui va suivre ; car le héros ne prendra aucune part à la transformation de la terre et il se contentera de contempler l'ordre remis dans les mondes. On a raison de parler d'apothéose à ce propos, mais en un sens différent de tout à l'heure. Virgile inconsciemment a transféré à l'enfant les attributs ordinaires des héros divinisés. Il n'a pas voulu dire qu'il deviendrait dieu, et il ne l'a pas dit. Mais en décrivant sa vie, il a emprunté le langage de l'apothéose. De même, plus loin, au v. 54, *tua dicere facta* est une locution toute faite, ordinaire à propos du poète qui chante un héros. Dans la donnée très particulière de l'églogue, elle n'est pas complètement à sa place. Petits défauts de touche qui ont mis là un ton discordant.

Un des caractères du génie de Virgile est, en effet, de combiner et de fondre des éléments pris aux matières les plus différentes. Virgile est un mosaïste. Souvent il réussit et l'ensemble est d'une harmonie douce et lumineuse. Quelquefois, il est moins habile. Sa donnée était, en la circonstance, tout à fait en dehors des thèmes héroïques ordinaires de la poésie classique. Dans une

œuvre de début, comme cette bucolique, une disparate n'est pas plus étonnante que dans une œuvre inachevée, comme l'*Enéide*. Le commencement de la prophétie nous offre d'autres exemples de ce travail patient. *Vltima Cumaei aetas* (v. 4) annonce un point de départ pris dans les chants sibyllins, qui divisent le temps en dix périodes. Quelques vers plus loin, *ferrea*, *aurea gens* (8-9) rappellent la conception différente, mythologique, des quatre âges. La différence ne choquera que l'œil d'un savant. Le règne de Saturne est préparé par celui d'Apollon : *Saturnia regna*, *iam regnat Apollo* (v. 6 et 10). Ces expressions fondent ici beaucoup plus adroitement une donnée savante, et peut-être sibylline, avec les conceptions populaires. Si le premier des dix âges est celui de Saturne, le dernier celui du Soleil ou d'Apollon, le règne d'Apollon annonce le recommencement du cycle et de nouveau le règne de Saturne [1]. En même temps, le règne de Saturne est synonyme de l'âge d'or, pour tout Italien au fait des légendes; le règne d'Apollon, sous lequel on vit dès maintenant, *iam regnat*, est en harmonie avec le rôle assigné à la sibylle de Cumes, sa prêtresse, et à cette religion apollinienne qu'Octave saura si bien exploiter [2]. Ces exemples définissent la manière de Virgile [3].

---

1. Les systèmes rapportés par Nigidius Figulus dans le Servius de Daniel, au v. 10, ne s'écartent pas sensiblement de celui que Servius attribue sur le v. 4, à la Sibylle de Cumes. Je fais ici une concession au goût d'interprétations savantes qui sévit depuis l'antiquité. Mais j'avoue être sceptique. Je crois que *Saturnia regna* est tout bonnement un synonyme poétique de *aetas aurea* (voy. *En.*, VI, 792-794) et qu'Apollon est amené par la mention de la sibylle de Cumes (voy. la n. suiv.). Toutes ces données, si elles étaient ce qu'on dit, seraient plus ou moins astrologiques. Alors la mention de la Vierge, *iam redit et Virgo*, qui est la Justice, non pas la constellation, dans ce milieu astral ferait un singulier effet.

2. Le culte d'Apollon est chez les Romains lié de longue date avec les oracles sibyllins et leur interprétation (Tite-Live, X, 8, 2). Mais après l'incendie du Capitole en 671/83 et la destruction des anciens livres, il semble que les nouveaux avaient surtout une origine orientale (cf. Tac., *An.*, VI, 12). Les poètes nationaux restent, dès lors, fidèles au souvenir de la sibylle de Cumes, prêtresse d'Apollon (Virg., *En.*, VI, 2 et 35; Ovide, *Métam.*, XIV, 121 et 133; Lucain, I, 564; V, 183). Voy. aussi Kukula, p. 54, n. 1, sur la Sibylle de Cumes considérée comme oracle de l'Etat romain. La mention d'Apollon dans l'églogue peut donc s'expliquer indépendamment de toute allusion à Octave. Cependant on doit remarquer l'ancienneté des rapports que l'opinion établissait entre Octave et Apollon. La moquerie rapportée par Suétone, *Aug.*, 70, 2, est contemporaine de notre époque; voy. Heinen, dans *Klio*, XI (1911), p. 140, n. 3 et p. 150, n. 2. Le temple du Palatin était décidé dès 36. Cf. aussi Hor., *Od.*, I, 2, 32.

3. On doit recourir à des hypothèses pour expliquer les difficultés que présentera toujours cette églogue, quelque opinion que l'on adopte. M. Sabbadini, *Rivista di filologia*, t. XXIX (1901), p. 257, a supposé que Virgile avait d'abord écrit une œuvre purement allégorique, et qu'il avait ensuite, à la naissance d'Asinius Gallus, rédigé les vers qui spécialisent l'églogue (3, 8-14, 17, 26-27, 60-63). Cependant si le poète s'est livré à ce travail, comment se fait-il qu'il se soit contenté d'ajuster les

Son œuvre est la traduction d'une idée unique par des images et des conceptions d'origine différente, elle est unité et complexité. Elle répond fidèlement par ce double caractère aux pensées des contemporains. De points fort éloignés et par des voies multiples, ces pensées tendaient à un seul but, l'avènement d'un sauveur. Aucun temps n'était plus favorable aux épiphanies divines et à tout ce qui leur ressemble. Si les poètes latins, dès cette époque, ont fait des dieux si souvent de César, puis d'Octave, c'est que ce genre de compliment paraissait tout naturel à leurs lecteurs et à eux-mêmes. M. Cartault cite sur l'apothéose les vers irrévérencieux de Lucrèce (II, 1153 suiv.) [1]. Lucrèce était déjà l'homme d'une autre génération, le véritable contemporain du Cicéron du *De diuinatione*. En vingt ans, les idées avaient changé complètement. Virgile pouvait mêler les vieilles légendes italiques et les prophéties orientales, le messianisme sémitique et les traditions nationales. Son art composite reproduisait naturellement un tel mélange. Ses disparates mêmes dessinaient un trait de la réalité contradictoire. Mais, dans l'églogue, il n'oublie jamais qu'il s'adresse à un enfant réel, par lui à des parents qu'il connaît et qu'il veut flatter. Il exploite une autre donnée que celle de l'apothéose, une donnée moins exotique, qui tient aux racines mêmes des croyances populaires.

IV

Le poète a donc vu la vie de son héros comme un développement parallèle à la transformation du monde. A mesure que le héros grandit, le monde devient beau, fertile, heureux, pacifié, réglé. C'est une idée de conte de fées. On peut se demander si Virgile ne l'a pas empruntée à quelque légende où le sort du monde est attaché à celui d'un personnage, et dans des temps plus anciens et plus grossiers, au sort d'une plante ou d'un animal. Il y a un lien mystérieux entre la vie du héros et la vie du monde. Cette notion serait plus primitive et plus vraiment populaire que celle du héros bienfaiteur de l'humanité. « Elle me semble se rattacher au groupe d'idées que les folk-loristes

seconds développements dans les premiers sans effacer les désaccords et les équivoques ? Il vaut encore mieux invoquer la complexité des modèles et des souvenirs, et aussi l'embarras d'un thème insolite.

1. CARTAULT, *l. c.*, p. 225.

appellent « l'âme extérieure ». De ce que l'âme quitte le corps pendant le sommeil, on en vient à croire qu'on peut la faire sortir à volonté et la placer dans un objet extérieur, anneau, couteau, fleur, plante, animal. De là les innombrables histoires d'objets qui, en l'absence de leur possesseur, indiquent l'état de sa santé ou sa mort. De là, la divination pratiquée au moyen d'objets ayant appartenu à la personne ou mis en rapport avec elle. Il est possible que le culte des souverains soit fondé sur une croyance de ce genre; ils « sauvent » le monde parce que leur destinée est liée à celle du monde [1]. Ces croyances ont pu devenir une théorie philosophique; les penseurs les ont agrandies, généralisées, mises en rapport avec tout un système cosmologique. Mais si la théorie qui unit la vie d'un être humain à la vie du monde n'est pas tout à fait populaire et peut être le produit de la spéculation, cette théorie a pour racine les croyances à l'âme extérieure, très répandues dans le folk-lore [2]. »

A cette consultation générale, ajoutons quelques faits précis, tirés du milieu italique. L'idée de lier à un objet ou à un homme le sort du monde est peut-être philosophique. Mais nous trouvons chez les Romains le lien établi entre une collectivité, leur propre cité, et un objet. Le figuier ruminal paraît contenir l'âme même

---

1. Frazer, *Le Rameau d'or*, tr. fr., t. I, p. 171 suiv. : « La personne de chacun de ces rois était considérée comme le centre dynamique du monde. » Voy. aussi Bréhier, *La Cosmologie stoïcienne à la fin du paganisme*, dans la *Rev. de l'hist. des religions*, 1911, II, 1 suiv.; P. Wendland, *Hellenist.-rœmische Kultur*, p. 68 et 85, n. 2.

2. Je dois ces indications à mon ami Charles Michel, à qui j'ai soumis le cas et qui m'a répondu avec son obligeance inépuisable. La question ne paraît pas avoir été étudiée sous cet angle par les folk-loristes. On peut croire que le concept d'une âme extérieure du monde, incarnée dans un homme, n'est pas exclusivement « savante », d'après ce que dit Frazer, *ibid.*, I, p. 181 suiv., des rois fétiches, et, p. 85, des hommes-dieux de type magique. « Au Congo, il y avait un prêtre appelé Chitomé ou Chitombé ; les nègres le regardaient comme un dieu sur la terre... Ses sujets pensaient que s'il mourait de mort naturelle, le monde périrait, et que la terre, jusqu'alors soutenue par sa seule puissance, serait anéantie. » (Frazer, *ibid.*, I, p. 173-174.) Au Japon et dans l'Afrique occidentale, « l'ordre de la nature dépend de la vie d'un roi ou d'un prêtre. » (*Ibid.*, p. 174; cf. p. 172-173.) Malheureusement Frazer envisage seulement dans tout ce chapitre les tabous qui ne sont que la conséquence et le signe de cette situation exceptionnelle de quelques hommes. Le Flamen dialis à Rome était entouré de ce genre de précautions. Peut-être l'interdiction ancienne de coucher hors de la ville (T. Live, V, 52, 13) se rattache-t-elle à la nécessité de garder toujours dans les murs celui qui détenait en quelque sorte l'âme de la cité. Voy. aussi d'autres exemples d'âme extérieure, Frazer, *ib.*, t. II, p. 441 suiv. Le cas du perroquet (p. 444), dont chaque membre correspond à un membre de l'ogre, présente une distribution comparable à celle de l'églogue, où chaque âge du héros correspond à une période dans le renouvellement du monde. Voy. aussi le tison de Méléagre (p. 450), le cheveu d'or de Nisus et de Ptérélas (p. 451), l'arbre mis en corrélation avec la vie d'un enfant (p. 492).

de Rome. Il passait pour un mémorial des origines de la cité, « ob memoriam eius quae nutrix Romuli ac Remi conditoris imperii in Lupercali prima protexit »; s'il séchait, ce n'était pas sans conséquence pour la ville : « nec sine praesagio aliquo arescit »; il était l'objet de soins vigilants qui assuraient sa continuité, sinon son éternité : « rursusque cura sacerdotum seritur [1] ». Tacite, moins réaliste que Pline et plus attentif à respecter la croyance romaine, dit qu'en une circonstance semblable, l'arbre poussa des rejets [2]. Le cornouiller merveilleux que devint la lance de Romulus et que, dans les sécheresses, on arrosait comme s'il y avait le feu, paraît bien être aussi un arbre d'où dépendait le sort de Rome [3]. Si telles étaient les croyances des Romains, il leur était facile de philosopher et de croire à l'âme extérieure, non plus de leur patrie, mais du monde.

Une autre donnée du conte, qui paraît préexister à notre églogue, est que l'âme extérieure du monde est placée dans un être personnel, dans un homme. Cette donnée n'est pas étrangère au folk-lore. M. Frazer a réuni un grand nombre d'exemples où l'esprit de la végétation est représenté sous une double forme, végétale et humaine, par le groupe combiné d'un arbre, d'une branche ou d'une fleur, d'une part, et, d'autre part, d'une poupée ou d'une personne vivante. Mais parfois la forme végétale disparaît complètement. Ce qu'on pourrait appeler l'âme extérieure de la végétation se trouve incarné dans un homme ou une femme [4]. M. Frazer interprète de cette manière la légende du bois d'Aricie. Le roi du bois était l'incarnation de l'esprit des arbres. Virgile est un de nos témoins pour la coutume du bois d'Aricie; les Romains qui lisaient sa quatrième églogue pouvaient bien connaître et, du moins, accepter une légende qui plaçait dans un homme l'âme extérieure du monde. Une telle conception, même si elle était d'origine savante, était conforme à leurs croyances les plus anciennes. Ajoutons un dernier trait. La vigueur du roi du bois d'Aricie est la garantie et le symbole de

1. Pline l'Ancien, XV, 77. L'épithète de *ruminalis* est expliquée comme on sait : « Quoniam sub ea inuenta est lupa infantibus praebens rumim : ita uocabant mammam ». Je me demande si nous n'aurions pas là une trace d'une légende différente de celle de la louve qui a prévalu, et si l'arbre n'a pas été, dans une autre version, vraiment « nourricier ». Cf. Plutarque, *Romulus*, iv (p. 40, 17), qui n'ajoute rien à Pline, mais qui montre la variété des traditions sur la nourriture des jumeaux.

2. *Ann.*, XIII, 58 : « Prodigii loco habitum est donec in nouos fetus reuiresceret. »

3. Plutarque, *Romulus*, xx (p. 61, 4). Je développe ci-dessus des indications de M. Frazer, *Le Rameau d'or*, tr. fr., t. III, p. 4.

4. Frazer, *Le Rameau d'or*, tr. fr., t. III, p. 46 suiv. et surtout p. 54 suiv.

la force de la végétation. Le prêtre de Nemi gardait sa fonction jusqu'au moment où il était tué par un rival plus vigoureux [1]. C'est que sa force devait demeurer entière, pour que la force de la végétation demeurât entière, elle aussi. Du jour où il faiblissait, la végétation aurait aussi faibli. Un lien mystérieux existait donc entre lui et la végétation, comme dans tous les cas d'âme extérieure. Dans l'églogue de Virgile, à mesure que l'enfant merveilleux se développe, à mesure aussi le monde s'embellit et se renouvelle. Il y a entre eux le même lien « sympathique » que dans la vieille croyance des monts Albains. L'effet seul en est différent.

Notre hypothèse a donc des chances d'être juste. Elle s'adapte, en tout cas, à des conceptions qui n'étaient pas étrangères aux Romains. Virgile se montre dans l'*Enéide* curieux d'antiquités et de cultes nationaux. Il peut être intéressant de voir poindre ce goût dans une œuvre de jeunesse. Si nous ne nous trompons, il y cède pour embellir un chant de naissance par un conte de fées ; mais il y cède, avec hésitation, sans franchise, en mêlant à la donnée du conte des éléments étrangers ou contraires, en ne formulant même pas cette donnée fondamentale. Aussi nous ne pouvons que faire une conjecture par delà le texte du poème.

V

L'enfant est certainement un enfant réel. Il est né sous le consulat de Pollion : il n'est pas un mythe. Il n'a rien d'un Messie, puisqu'il n'agit pas. Il ne meurt même pas pour renaître, tels Dionysos-Zagreus, Attis, Adonis, Osiris. Virgile a grand soin de ne faire aucune allusion à sa mort. Le renouvellement du monde n'est pas, non plus, le coup d'État cosmique des rédemptions ; car il se fera par degrés. L'enfant de Virgile n'est pas un dieu, puisqu'il doit recevoir la vie des dieux (v. 15). Il n'est pas davantage un enfant représentatif de sa génération. Il est un individu particulier, ayant un milieu où il naît et se développe. Il a un père illustre (*patriis uirtutibus*, v. 17). Sa mère l'enfante dans la douleur et l'on doit invoquer Lucine à sa naissance, *casta faue Lucina* (v. 10 ; cf. v. 61) [2]. C'est un petit

1. Frazer, *Le rameau d'or*, tr. fr., t. III, p. 79.
2. Voy. aussi F. Skutsch, *Aus Vergils Frühzeit*, Leipzig, 1901, p. 149-150.

Romain, qui aura les occupations d'un jeune patricien ; il étudiera l'histoire dans sa jeunesse, et principalement celle de sa famille : c'est là qu'il verra ce qu'est le véritable mérite [1]. A l'âge requis, il entrera dans la carrière des honneurs. Enfin, les quatre vers qui terminent l'églogue ont un réalisme précis, inconciliable avec un enfant-dieu ou un enfant-symbole [2]. Virgile connaît son père et sa mère et a d'avance pour lui une vive amitié [3].

On s'est demandé si, dans la pensée de Virgile, il est déjà né ou s'il est à naître. La discussion de M. Cartault sur *uenturo saeclo* (v. 52) montre combien est fragile toute hypothèse fondée sur les temps de verbe employés. « C'est sous le consulat de Pollion que commencera ce nouveau siècle, dit M. Cartault, et naturellement à la naissance de l'enfant. Pour qu'il emploie *uenturo*, il faut que l'enfant ne soit pas encore né. » On peut retourner le raisonnement. Pour qu'il emploie *uenturo*, il faut que l'enfant soit né. Car, autrement, on n'est pas sûr que le nouveau siècle commencera. La naissance de l'enfant est le point de départ du renouvellement du monde ; elle en est le signe, et, par suite, la condition. Au début, *nascenti puero faue* signifie bien : « Favorise la naissance de l'enfant » Mais ce présent est lié à *demittitur* qui précède immédiatement : *Iam noua progenies caelo demittitur alto*. En fait, l'églogue est une prophétie. Le poète voit tous les événements devant lui, sur le plan du présent. La naissance entre dans la perspective comme le reste. Elle en est le premier objet. La vraie date est donnée par les derniers vers. L'églogue est écrite pour fêter le premier sourire. Sinon, ces derniers vers ne seraient pas à leur place. Ils devraient se trouver après le v. 10 ou le v. 17. A la fin, ils répondent aux vers du début : *Sicelides Musae*... Ils forment avec eux un cadre qui détermine l'objet et la date du poème. Le postulat de la prophétie rend ensuite les rapports de temps incertains en eux-mêmes ; mais les intentions de Virgile n'en sont pas moins claires.

Cette églogue est donc un conte. Une fée se penche sur le berceau et montre l'avenir de l'enfant paré des belles couleurs de l'âge d'or. A la fin, elle guette le premier sourire.

---

1. *Quae sit poteris cognoscere uirtus* (v. 27). Cela ne veut pas dire qu'il lira les moralistes, comme paraît le supposer le Servius de Daniel. L'accord de l'interrogatif, *quae sit uirtus* (non *quid sit*), est très régulier.
2. Sur ce point, la discussion de M. W. Fowler est irréfutable.
3. Cartault, p. 223.

On pourrait aller au delà. Chez certains peuples et en Grèce, le quarantième jour est marqué par la purification de la mère. Le poème serait alors aussi un chant de relevailles. Mais Virgile ne l'indique pas ; nous ne savons pas même quand les mères romaines se purifiaient après l'enfantement [1]. Tenons-nous aux données du texte. La quatrième églogue est le chant du premier sourire.

APPENDICE

La thèse de M. Kukula peut être résumée ainsi. La quatrième églogue a subi une interversion ; les vers 60-63, qui la terminent aujourd'hui, étaient à l'origine placés entre les vers 25 et 26. Quand on a opéré cette transposition, on reconnaît que Virgile rapporte en discours direct une prophétie attribuée à la Sibylle et qu'il encadre et coupe cette prophétie de ses réflexions personnelles. Il faut attribuer à Virgile les vers 1-3, 11-17, 46-59 ; à la Sibylle, les vers 4-10, 18-25, 60-63, 26-45. On obtient ainsi un chant amébée, de même nature que les autres églogues. Grâce à la transposition, on peut affecter tout le poème à un jeune homme qui suscite des espérances extraordinaires, et non plus à un enfant qui va naître ou qui vient de naître. Ce héros est Octave, et la partie principale de l'églogue n'est autre qu'un éloge, conçu dans les formes de ce genre pratiquées par la poésie hellénistique. Suétone nous apprend qu'Auguste naquit le dixième mois,

1. Suidas nous apprend qu'au septième jour après la naissance, on célèbre les *amphidromia*, et que ce jour-là, les femmes qui ont eu des relations avec l'accouchée se purifient les mains, ἐν ᾗ ἀποκαθαίρονται τὰς χεῖρας αἱ συναψάμεναι τῆς μαιώσεως. Ce texte est cité dans le bon livre de M. E. Samter, *Familienfeste der Griechen u. Römer* (Berlin, 1901), p. 60. Mais M. Samter entend : « Eine Reinigung der mit Wöchnerin in Berührung gekommenen Personen (und natürlich auch der Wöchnerin selbst) », « et naturellement aussi une purification de l'accouchée » Il n'y a pas un mot de cela dans Suidas et le « naturellement » ne va pas sans dire Car il est douteux que la purification soit possible habituellement le septième jour et l'on devait attendre la reprise de l'état normal chez la mère ; voy. les textes cités par Roscher, *l. c.*, p. 99. Mais dans son livre subséquent, M. Samter a trouvé dans Roscher, *l. c.*, p. 28 suiv., les textes qui prouvent que le délai était en Grèce de quarante jours (Samter, *Geburt, Hochzeit und Tod*, Leipzig, 1911, p. 22, n. 2). L'un d'eux, Censorinus, *De die nat.*, xi, 7, reproduisant probablement une assertion de Varron, paraît affirmer indirectement que cet usage n'existait pas à Rome ; car il porte expressément : *in Graecia*. Cela n'exclurait pas cependant complètement pour Virgile l'hypothèse d'un chant de relevailles. A cette époque s'introduisent à Rome bien des usages des pays helléniques. Virgile, et dans les *Églogues*, est le témoin de l'un d'eux, le sacrifice mensuel commémoratif de la naissance du dynaste (*Buc.*, 1, 43-44 ; cf. Wissowa, dans l'*Hermes*, XXXVII [1902], 157). Peut-être même la célébration de l'anniversaire de naissance est-elle aussi une importation de même nature (voy. *Rev. crit.*, 1909, II, 287). On a donc le droit de penser qu'une autre pratique, se rattachant encore à la naissance, a été admise dans les familles patriciennes comme un usage distingué.

comme l'enfant célébré par Virgile (p. 67). Après la mort du poète, on a falsifié le texte pour appliquer l'églogue à un autre Sauveur qu'Octave, peut-être Asinius Gallus, peut-être le Christ.

Toutes les explications de M. Kukula dépendent de cette transposition. Elle-même n'est qu'une pure hypothèse dont il n'y a pas d'autre preuve que la construction de l'auteur. C'est un cercle vicieux. L'hypothèse est invraisemblable. M. Kukula reporte à une date très ancienne la transposition qu'il imagine, et il y est obligé. En effet, on lit dans le Servius de Daniel : « Asconius Pedianus a Gallo audisse se refert hanc eclogam in honorem eius factam » (note sur le v. 11). Asconius Pedianus (3 environ-88 de notre ère) ignorait donc qui était l'enfant célébré par Virgile. Son texte était déjà le nôtre. Mais la conversation, probablement rapportée par Asconius dans son *De obtrectatoribus Vergili*, remontait à la jeunesse du savant. Le Gallus, qui a tenu le propos, est un fils de Pollion ; il fut consul en 746/8 et forcé par Tibère de se donner la mort en 33. L'altération de la quatrième églogue se placerait donc entre la mort de Virgile, en 735/19 et celle d'Asinius Gallus, en 33 de l'ère chrétienne, c.-à-d. sous Auguste ou sous Tibère. Ces limites rendent impossible une falsification d'origine chrétienne. Si elle a eu lieu sous Tibère ou si elle a été exploitée alors par Asinius Gallus, comment a-t-elle pu être tolérée et s'imposer ? Car l'ambition et l'esprit intrigant de Gallus mirent tout de suite en défiance le successeur d'Auguste contre un personnage qui avait manifesté le désir de le supplanter (Tac., *Ann.*, I, 13). Peut-on croire qu'un poème, qui aurait été consacré d'une manière si claire à la gloire d'Octave, aurait été remanié si audacieusement ? Virgile était déjà dans toutes les mains. Une altération accidentelle serait possible ; il en est de fort anciennes (Havet, *Manuel de critique verbale*, § 80 suiv.). Mais il s'agit ici d'un changement tendancieux, qui aurait changé profondément la portée d'une œuvre connue de tous les lettrés, et au lendemain même de la mort de celui qu'elle aurait célébré. Si on remonte à Auguste, on ne fait qu'accroître la difficulté.

Toute la discussion de M. Kukula sur le rire de l'enfant est viciée par cette idée que, dans son hypothèse, il éclate aussitôt après la naissance, et que les dix mois, rapportés expressément au premier rire, s'appliquent également à la naissance. M. Kukula accumule les textes pour établir le caractère divin du rire précoce de l'enfant : Hermès rit aussitôt après sa naissance. Mais Virgile ne dit pas que l'enfant rit ; il l'y invite, ce qui est une chose toute différente et même le contraire : *Incipe*. A la différence d'Hercule, son héros ne manifeste ni une activité merveilleuse ni une précocité particulière. Nous trouvons dans cette partie de la brochure de M. Kukula des passages qui n'ont rien à voir avec la quatrième églogue. Que vient faire le sourire par lequel la terre et la mer accueillent la naissance d'Apollon dans l'hymne homérique ? Une des idées les plus persistantes et les plus contestables de M. Kukula est l'influence de l'idylle xxiv de Théocrite, *Hérakliskos*, sur Virgile. Le petit Hercule vient d'étouffer les serpents ; il les jette

en riant aux pieds de son père, qui accourt, et il provoque par ce geste le rire de ses parents et des témoins de la scène Ces rires réciproques sont en rapport avec l'action. Le rire d'Hercule peut être le premier en fait; mais ce n'est pas comme premier rire que Théocrite le décrit; ce rire est naturel dans cette scène, il y aurait sa place même si Hercule avait dix ans. J'ai honte d'insister sur des réflexions si banales. Mais il faut montrer au moins par quelques exemples la méthode de M. Kukula, une érudition immense et sans critique.

Le texte de Suétone sur Octave ne devrait pas être cité; il se réfère à la naissance et non au premier rire : « Augustum *natum* mense decimo et *ob hoc* Apollinis filium existimatum » (*Aug.*, 94, 4). De plus, l'enfant de Virgile est né après dix mois, si l'on rapporte *decem* à la naissance, Auguste après neuf. Une difficulté n'a même pas été indiquée par M. Kukula. C'est le nombre sept qui est consacré à Apollon, comme le nombre dix est celui d'Hermès. Pourquoi le fait de naître le dixième mois est-il une preuve, *ob hoc*, qu'Octave est fils d'Apollon? M. Kukula remarque qu'il y a sept lettres dans le nom d'Apollon, dix dans ceux d'Hérakliskos, d'Alexandre et d'Octavianus. La valeur de ces nombres est une conjecture de savant moderne; elle ne peut guère être prise en considération pour le nom de circonstance Hérakliskos; elle renforce la difficulté pour Octave, qui d'ailleurs ne s'est appelé Octavianus qu'à partir de 710/44 (Drumann et Groebe, *Geschichte Roms*, IV, 267). Je n'ai trouvé nulle part d'explication à la phrase de Suétone. En voici une. Octave est né le 23 septembre 63, par conséquent dans le septième mois de l'ancienne année liturgique, devenue distincte de l'année civile et politique. Le nombre chéri d'Apollon peut présider ainsi à la naissance de son protégé. Octave est né le dixième mois après la conception pour naître dans le septième mois de l'année : « Ob hoc Apollinis filium existimatum ».

La structure du poème est une question secondaire. M. Kukula veut qu'elle soit « amébée », dans un sens impropre et élargi de l'épithète. En d'autres termes, l'églogue serait sinon un dialogue, du moins un duo de Virgile et de la Sibylle. Si cela était, elle pécherait par un grossier défaut de composition. Dans toutes les églogues où figurent des interlocuteurs, l'alternance des répliques ou le passage du récit au discours est marqué d'une manière quelconque, ne serait-ce qu'après coup. Les vers 46-47 ne remplissent pas ce rôle; ils rapportent le refrain des Parques et ne peuvent prévenir le lecteur que toute la partie prophétique, 39 vers sur 63, est un discours de la Sibylle. Les exemples semblables, que M. Kukula veut trouver dans la littérature, comportent tous une indication plus ou moins directe et immédiate du personnage mis en scène, Nérée (Hor., *Od.*, I, 15; cf. v. 4 : *caneret*), l'usurier Alfius (*Epod.*, 2; cf. v. 67-70), la Sibylle dévoilant l'avenir du jeune Messalinus dans Tibulle (II, 5; voy. le v. 65), Alcmène et son esclave dans Théocrite (24, 35 suiv. et 50; mais cf. 41, ὣς φάθ', et 51, ἦ ῥα γυνά). L'interlocuteur des discussions, philosophiques ou autres, dans le discours et dans la satire, est tout

différent. Il n'est pas un individu défini par un nom propre. Même dans ce cas, l'interruption est généralement facile à saisir d'après le contexte.

Le défaut de la thèse de M. Kukula est donc de faire violence au texte, soit par une transposition invraisemblable, soit par une conception générale qui ne cadre pas avec les termes du poème. Nous saisissons ce défaut spécialement dans la discussion des vers 60 et 61. Le v. 61 est rapporté à la naissance, parce qu'il est arbitrairement séparé du v. 60. Dans le v. 60, M. Kukula n'a vu que *risu*. Il n'explique ni *incipe* ni *cognoscere matrem*.

Paul Lejay.

L'EXCLAMATION *MALUM !*

Je ne sais si l'on a parfaitement entendu l'interjection latine *malum*, quand on l'explique comme un nominatif. Je crois qu'il est plus juste d'y voir un accusatif neutre répondant à la question *quo*, avec le même tour que dans *Abi in malam rem!* Va-t-en à la male heure! εἰς ὄλεθρον. *Mālum* (avec *ā* long) est un synonyme de *mollities* et désigne un mal funeste aux biens de la terre, aux fruits, l'amollissement ou la pourriture. L'exclamation est de même sorte que chez nos poètes comiques : La peste ! Il y faut voir un souvenir de la vie rustique des anciens Latins.

Cet adjectif * *mālus* (avec *ā* long) correspond à l'osque *mallus* et suppose un ancien *malvus*, d'où *malva*, *malvaceus*. Le latin, en créant la forme *mollis* (pour * *molvis*) a fait passer le mot dans une autre déclinaison, comme il a fait pour *tenuis*, en regard du grec ταvυς, du sanscrit *tanus*.

L'idée fondamentale est celle de *mollesse*. Je ne crois pas qu'il faille penser aux métaux, quoique nous trouvions *plumbeus* dans le sens de « lourd, sot ». Il s'agit de quelque chose de plus que la sottise. L'image vient de la vie agricole, où « amollissement » est synonyme de pourriture.

Michel Bréal.

LE DÉCRET SUR LA CONSTITUTION DE L'OLIGARCHIE

A THASOS [412-411 av. J.-C.].

NOTE CRITIQUE

Pendant un séjour à Thasos, nous avons retrouvé, chez le Dr Christidès[1], la pierre qui porte le décret relatif à l'installation de l'oligarchie dans l'île, en l'année 412-1 av. J.-C. Ce texte était autrefois encastré dans l'église de Limenas, où Bent l'a estampé d'abord[2]. Peu après, le marbre vint en possession du Dr Christidès, qui s'occupait activement de recueillir les antiquités locales. Lors de son voyage épigraphique, en 1904, M. Fredrich ne put prendre connaissance de l'inscription; elle n'a été publiée jusqu'ici que d'après des estampages. Il y avait donc intérêt à faire une nouvelle collation sur la pierre[3].

*
* *

Notes critiques :

L'*upsilon* est tantôt à branches courbes (Υ)[4], tantôt — et c'est le cas le plus général — de type ordinaire (Y). On remarquera aussi la forme du *nu* (N) et celle de l'*oméga* (Ω). L'*omicron* est tantôt plus petit, tantôt égal aux autres lettres.

L. 1 : la branche de l'α de [πρυτα]νεῖον est fort apparente. Il ne reste donc aucun doute sur la conjecture.

L. 3 : une haste verticale est visible, à son extrémité inférieure, après l'*iota* adscrit d'ὀλιγαρχίῃι[5]. La restitution doit tenir compte de cette lettre.

---

1. Mort en août 1911. Son nom rappellera plus d'un souvenir aux archéologues français, qu'il n'a cessé d'assister depuis 1863, date du voyage de Miller.
2. Cf. le *lemma* des *I.G.*, XII, 8, n° 262.
3. On se reportera au texte donné par M. Fredrich, *I.G.*, XII, 8, *l. l.*
4. L. 15 : ὀμνύηι.
5. A la ligne 2, le χ du même mot est tout à fait illisible. Écrire : ὀλιγαρ[χ]ίη[ι].

L. 14 : la lecture certaine est : ἀλλ' ὅτι ἂν ἐπι. La restitution ἐπ[ε]ρωτῆι] qu'adopte l'éditeur des *I.G.* ne peut donc pas être conservée.

L. 16 : on aperçoit les hastes obliques d'un Σ en surcharge à l'extrémité de la ligne. Il faut donc lire θέσ|[θω].

L. 17 : les lettres ONYΣO qui commenceraient la partie conservée de la ligne n'apparaissent nullement. A première vue, un Y, fort net, se remarque à la place du N supposé[1]. Il y a donc place ensuite pour trois lettres, et non pour deux. On cherche vainement la trace d'un Σ. Au contraire, en regardant la pierre de près, j'ai déchiffré les lettres YΘIOY, qui sont également lisibles sur un bon estampage. Il convient de rappeler que M. Salomon Reinach[2] avait déjà aperçu, sur un estampage du Dr Christidès, les lettres YO, *qu'il fait suivre de trois points*. Cette lecture s'accorde tout à fait avec la nôtre (O = ⊙)[3] et doit faire abandonner celle de Hicks[4], qui a passé dans les *I.G.* M. Hicks comme M. Fredrich, présentaient d'ailleurs la restitution [Δι]ονύσο sous toutes réserves. On remarquera les raisons pour lesquelles cette conjecture fait difficulté. On a en effet par deux fois, dans la partie de l'inscription qui nous reste, la forme du génitif en ου attestée certainement[5]. D'autre part, — nous reviendrons plus loin sur cette question — on ne trouve nulle part ailleurs dans les décrets thasiens, la mention de textes placés dans le sanctuaire de Dionysos.

On lirait donc plus volontiers à la ligne 17 :

θέσ|[θω ἐς Ἀπόλλωνος τοῦ Π]υθίου; (s.-ent. ναόν)

Il faut en effet 16 lettres à la restitution, d'après les calculs de Hoffmann et de Wilhelm[6], ou 17 au plus, en profitant des négligences de la disposition στοιχηδόν.

L. 18, lire λειστάτας. A partir de là, l'inscription gagne une lettre à gauche. Même, à la ligne précédente, on voit déjà paraître la seconde haste du Π de Πυθίου.

---

1. L'inscription est disposée στοιχηδόν, sauf les réserves qu'indique M. Fredrich.
2. *Rev. Arch.*, X, 1887, 82, 3.
3. Le point central du ⊙ est certain.
4. *J.H.S.*, VIII, 1887, 401.
5. L. 21 : [τοῦ δ]ήμου. L. 24 : Κλεοδήμου. A la ligne 13, il vaudrait mieux restituer cette forme de génitif, plutôt qu'αὐτõ, au risque de déranger encore une fois l'ordre στοιχηδόν. On peut bien donner 41 lettres à la ligne 13, puisque la ligne 12 atteint déjà ce chiffre.
6. *I.G.*, XII, 8, *l.l.*

L. 19, lire θέσθω.
L. 20, lire τή[ν ὀλιγαρχίην.
L. 21, lire δήμου.
L. 22, lire Θρασωνίδη.
L. 23, lire ΓΙΟΧΟΣ. Le nom à restituer est donc : [Ἀν]τίοχος.

∴

Il y a lieu de revenir quelque peu sur la ligne 17, où porte notre correction la plus importante. On n'a point encore trouvé à Thasos le sanctuaire de Dionysos, qui est mentionné par un texte [1] ; mais ce temple devait être dans la ville basse, région des fièvres que signale le médecin Hippocrate. Le dieu était réputé protecteur de Thasos [2]. Pourtant, on ne voit nulle part que les décrets locaux aient été par ordre gravés dans son sanctuaire. Les trop rares inscriptions d'intérêt public qui nous soient restées mentionnent, pour cet office, tantôt le temple d'Hérakles [3], tantôt le temple d'Athèna [4], tantôt le temple d'Apollon [5]. Les confiscations de biens, comme celles qui suivirent la défection de l'île, détachée du parti d'Athènes en 411-412, sont faites au profit d'Apollon ou d'Hérakles [6].

Cet Apollon, dont le nom revient le plus souvent, était, on le sait, l'Apollon Pythien [7], apporté dans l'île par les colons Pariens compagnons de Télésiclès. Les doutes qu'on pouvait avoir sur l'emplacement de son temple sont fort diminués. C'est très vraisemblablement le sanctuaire voisin de l'Acropole, situé sur une terrasse élevée de plus de 100 mètres au-dessus de la mer [8], d'où l'on domine la ville et le port, et d'où l'on aperçoit par les temps clairs la côte du continent et la Pérée thasienne. En 1911, nous avons entièrement dégagé l'aire de ce temple. On y a trouvé, outre des terres cuites et des fragments céramiques datant peut-

1. Hippocrate, éd. Littré, I, 667 : Παρὰ Διονύσιον.
2. *I.G.*, XIII, 8, n° 356.
3. *I.G.*, XII, 8, n° 264, l. 14.
4. *Ibid.*, n° 267, l. 10.
5. *Ibid.*, n° 268, l. 5.
6. *Ibid.*, n° 263, l. 6 ; n° 267, l. 14. La même restitution doit être faite dans l'inscription n° 268, des *I.G.*, l. 9, par analogie avec le décret de proxénie n° 267, l. 14, et avec un autre décret inédit que j'ai trouvé en 1911, dans la fouille du temple voisin de l'Acropole. C'est également un décret de proxénie, qui doit être affiché par les théores au temple d'Apollon ; une amende est proposée contre ceux qui voudraient attaquer ce décret : elle doit être perçue au profit d'Apollon.
7. *I.G.*, XII, 8, n° 267, l. 14 : Ἀπόλλωνι τῶι Πυθίωι.
8. Cote barométrique : 103m 08 à l'angle nord-ouest de la terrasse.

être d'un premier sanctuaire disparu, des sculptures archaïques (— pseudo-« Apollons », bas-relief ionien analogue aux plaques du Louvre rapportées par Miller —) qui prouvent l'ancienneté du ναός. Son importance est attestée d'autre part par les dimensions [1], qui le révèlent supérieur en étendue à l'Héphaistieion d'Athènes; nous avons pu dégager, du côté Est, un autel long de 15 m 80. On sait aussi maintenant que les parpaings de la *cella*, hauts de 0 m 50, étaient couverts anciennement par les titres de proxénie et les décrets de la cité. Avec des fragments sculpturaux archaïques [2], plusieurs de ces marbres ont été retrouvés, au voisinage, dans les murs du Kastro gênois de l'Acropole [3]. C'est peut-être de là aussi qu'était venue l'inscription qui nous occupe, autrefois encastrée dans l'église Hagios Nikolaos de Limenas. On a la preuve en effet que des marbres, descendus ainsi de l'Acropole, se sont retrouvés dans les constructions de la plaine [4].

Ces raisons incitent à penser que le décret relatif à l'installation de l'oligarchie fut gravé, non pas dans le temple de Dionysos, mais avec les autres dans le temple antique et vénéré qui dominait la ville de sa masse imposante. Seulement, comme, déjà en 412-1, la ville se déplaçait et descendait vers la plaine, on trouva aussi nécessaire d'afficher les décisions de la cité à l'Agora [5] et au port. Ces dispositions, qui ressortent du texte même de l'inscription 262 [6], sont intéressantes à constater. Les Thasiens faisaient à ce moment de grands efforts pour améliorer leur port, que la nature n'avait pas tant favorisé. De ce côté était venue, déjà anciennement, l'attaque de Cimon et des Athéniens. La ville avait été prise, la muraille détruite, et les vaisseaux livrés [7]. En 412-1, quand les oligarques occupèrent le pouvoir [8], Tha-

1. Au soubassement : 37 m 8 × 13, 4. Les chiffres donnés par les précédents voyageurs sont inexacts : cf. Fredrich, *Athen. Mittheil.*, 1908, p. 225 et suiv. (36 m × 16, au stylobate (?); Baker-Penoyre, *J.H.S.*, 1909, p. 213 (37, 30 × 13, 8). Rien ne subsiste après la fouille des remarques présentées çà et là sur l'architecture du temple.

2. Notamment les lions que Miller fit transporter au Louvre.

3. Par exemple *I.G.*, XII, 8, nos 263, 264, 266 [compte de construction du temple], 267, 268 (encore en place).

4. Une dédicace inédite des φρουροί de l'Acropole à Pan et Aphrodite a été trouvée par notre compagnon et ami A.-J. Reinach dans une église byzantine située en contre-bas de l'Acropole, non loin de l'église actuelle.

5. La restitution : ἐν ἀγορῆι, qui convient bien à l'étendue de la lacune, reste hypothétique cependant.

6. L. 18-19.

7. Thucydide, I, 100-101 (année 464-3).

8. Il n'est besoin que de rappeler les faits. D'après Thucydide, VIII, 64, Diitrephès, commandant désigné du littoral de la Thrace, et alors à Chios, avait reçu l'ordre [mars-avril] d'occuper son gouvernement. En passant, il abolit à Thasos

sos prête à secouer le joug, se souvint, semble-t-il, de la leçon des événements. Son premier soin fut de fortifier le port, là était le point faible, et les bannis de l'île le savaient si bien qu'ils le dénonçaient à l'occasion aux ennemis d'Athènes, chez qui ils s'étaient réfugiés [1].

Nous avons pu retrouver sur le terrain les traces de cette fortification maritime attribuable vraisemblablement à l'année 412-1 [2]. L'inscription n° 262 des *I.G.* est déjà la preuve de l'importance que prenaient le port et la ville basse, à un moment où déclinait un peu la célébrité du temple de l'Acropole.

Charles PICARD.

---

le gouvernement populaire, puis quitta l'île. C'est deux mois à peine après son départ que les Thasiens commencèrent à se fortifier : cf. Busolt, *Griech. Gesch.*, III, 2, 1474 et suiv.; Meyer, *Gesch. d. Altert.*, IV, p. 592 suiv.

1. Thucydide, VIII, 64.
2. Nos études doivent paraître dans le *Bull. de corr. hellénique*.

VIRGILE, ÉNÉIDE 9,160-163.

I

Turnus, roi des Rutules, se prépare à assiéger le camp des Troyens pendant l'absence d'Énée. Il compte, en plein jour, entourer de flammes leurs murailles :

153 Luce palam certum est igni circumdare muros.

Toutefois, le jour étant très avancé, on remet au lendemain. En attendant, un service est organisé pour surveiller les portes et les remparts pendant la nuit. A la tête de ce service est placé Messapus, que secondent quatorze capitaines désignés exprès :

Interea uigilum excubiis obsidere portas
160 Cura datur Messapo *et moenia cingere flammis* (var. *flamma*).
Bis septem *Rutuli* (var. *-lo*) muros qui milite seruent
Delecti ; ast illos centeni quemque secuntur
163 *Purpurei cristis iuuenes auroque corusci.*
Discurrunt uariantque uices, fusique per herbam
Indulgent uino et uertunt crateras aenos.
Conlucent ignes ; noctem custodia ducit
Insomnem ludo. (*Vers laissé incomplet.*)

Ce texte soulève plusieurs difficultés. D'abord l'idée générale est obscure. Le bon sens veut que la surveillance des portes et celle des remparts se confondent ; or, d'après le texte, Messapus serait chargé des portes seules (ce qui lui donnerait des attributions discontinues), et les remparts seraient du domaine des quatorze capitaines. Le bon sens veut que Messapus commande à ces quatorze officiers ; or, le texte semble les présenter comme indépendants de lui et indépendants les uns des autres. Enfin, Messapus a une besogne supplémentaire qu'on ne peut comprendre : *moenia cingere flammis*. S'il s'agit, comme le veut le sens naturel des mots, d'organiser l'incendie, c'est trop tôt ; Turnus vient de dire que l'incendie aurait lieu en plein jour,

luce; voir, d'ailleurs, la suite du récit. S'il s'agit, chose invraisemblable, d'allumer des feux de bivouac, et cela autour des *moenia* (l'hypothèse a été présentée et soutenue), la chose devrait regarder les quatorze surveillants du rempart et non le surveillant des portes. Il est peu probable, disons-le tout de suite, que *cingere flammis* (ou *flamma*) puisse avoir le second sens. Comparer 10,119 : *Interea Rutuli portis circum omnibus instant Sternere caede uiros* et moenia cingere flammis, passage où on a la surprise de retrouver textuellement tout l'hémistiche. Cf. aussi le *igni circumdare muros* du vers 153. On ne voit pas d'ailleurs Messapus, commandant en chef, s'occupant de surveiller l'allumage des bivouacs, ni Turnus se souciant de confier un tel soin à Messapus plutôt qu'à un autre. C'est là une besogne qui doit demeurer anonyme : *Conlucent ignes* 166, et toute la belle description des bivouacs troyens, Iliade 8,554-563.

En second lieu, la tenue de cette petite armée est au rebours de la hiérarchie. Les 1400 simples soldats ont des casques dorés avec des panaches de pourpre (163). Les 14 officiers sont équipés n'importe comment, et nous ne savons d'eux que leur nombre. Contraste d'autant plus frappant que, suivant un usage connu, le v. 162 présente les soldats comme un simple instrument des chefs : *milite*. Beaucoup plus sensé est le tableau homérique dont Virgile s'inspire ici et que Woldemar Ribbeck ne mentionne pas (Iliade 9,85) :

Ἑπτ' ἔσαν ἡγεμόνες φυλάκων, ἑκατὸν δὲ ἑκάστῳ
Κοῦροι ἅμα στεῖχον, δολίχ' ἔγχεα χερσὶν ἔχοντες.

Le poète grec voit les simples soldats comme porteurs de lances, ce qui est intéressant, et non comme porteurs de panaches, ce qui serait puéril.

En troisième lieu, on se demande d'où vient la discordance des mss. au vers 161. M a *Rutulo*, qui se construira avec *milite*. Les autres sources, FMP et les mss. carolingiens, portent *Rutuli*. Leur accord, à coup sûr, est imposant, et, le fût-il moins, on serait tenté de préférer *Rutuli* pour donner un support à *bis septem*. D'autre part, à voir les choses du point de vue des vraisemblances critiques générales, c'est *Rutuli* qui devrait être la faute. *Rutuli*, en effet, a pu être suggéré par *bis septem* (surtout si ce *bis septem* semble réclamer un support) bien plus facilement que *Rutulo* n'a pu être suggéré par *milite*, qui est lointain et qui est substantif.

II

Une partie de ces difficultés avait été vue par Peerlkamp, et il les faisait disparaître en supprimant l'hémistiche *et moenia cingere flammis* (ou *flamma*). Le vers 160 devenait un vers incomplet, comme 167; un complément métrique avait été tiré du chant 10 et introduit dans le texte sans souci suffisant du sens.

Ce genre d'accident est connu; voir par exemple le complément métrique de Pγacm pour 3,661, celui de Rc pour 5,595. L'intrusion peut être très générale. Ainsi que je l'ai indiqué dans mon Manuel de critique verbale (§ 1638), l'hémistiche pseudo-virgilien *loca nocte tacentia late* (tiré probablement de *silent late loca* 9,190) ne manque plus que dans γ; il a passé dans les autres mss. carolingiens (y compris celui de Prague, qui a < *et* > *loca*) et dans les mss. de date byzantine MRV; P le donne aussi, mais avec un désordre qui indique que le modèle l'avait en surcharge, *tacentia late loca nocte*. Quant aux deux vers 6,438-439 (Manuel § 1041), ils doivent être réduits à un vers unique incomplet, *Fas obstat tristisque palus*; là l'intrusion a envahi toutes nos sources sans exception, et parmi elles les trois mss. de date byzantine MPR. C'est précisément le cas pour l'exemple supposé par Peerlkamp (ici les mss. de date byzantine sont FMPR). Une autre ressemblance entre les deux exemples, c'est que les deux compléments métriques sont fabriqués avec du Virgile authentique; dans 9,160 le complément est pris du chant 10, dans 6,438-439 il est pris des Géorgiques. L'idée de Peerlkamp est donc singulièrement séduisante.

Elle se heurte à une difficulté grave; c'est que, si on enlève *et moenia cingere flammis*, ce qui reste du vers forme trois pieds complets : *Cura datur Messapo*. Jamais Virgile n'a donné cette forme à un de ses vers incomplets, et, a priori, on ne peut croire qu'il en ait jamais eu la hardiesse, ni même qu'il ait songé une seule fois à le faire [1]. En outre, il est deux questions que l'hypothèse de Peerlkamp ne résout pas. Elle ne nous aide pas à choisir entre *Rutuli* et *Rutulo*, et elle laisse les soldats mieux habillés que leurs officiers. Faut-il donc, tout bien pesé, rejeter cette hypothèse comme purement et simplement illusoire?

---

1. En tant que nom d'homme, *Messapo* pourrait fort bien terminer un vers inachevé; 5,322 *Tertius Euryalus*, 9,467 *Euryali et Nisi*, 10,580 *Cui Liger*.

Il faut, je pense, la modifier d'abord, car c'est chose ordinaire qu'une conjecture sérieuse soit perfectible. Ensuite, si elle reste insuffisante, il faudra lui adjoindre une seconde hypothèse, celle-ci n'eût-elle avec elle aucune connexion. Deux conjectures, pour un même passage de Virgile, c'est beaucoup sans doute, et on va me trouver bien hardi. Mais, ce me semble, la prudence consiste à avoir réfléchi, non à ne pas oser.

III

A l'idée de Peerlkamp, qui supprime les quatre mots *et moenia cingere flammis* (ou *flamma*), je substitue celle-ci : il faut supprimer seulement les deux derniers mots. Il reste un tronçon de vers de quatre pieds, qui, selon la règle de la ponctuation bucolique, est terminé par un dactyle :

> Interea uigilum excubiis obsidere portas
> *Cura datur Messapo et moenia.*

Cf. quatre autres tronçons de même forme, épars dans l'Énéide :

2,468	Telorum interea cessat genus.
5,815	Vnum pro multis dabitur caput.
6,835	Proice tela manu, sanguis meus [1].
9,721	Bellatorque animo deus incidit.

Le complément métrique ajouté par un inconnu n'est plus que de deux mots ; il a bien été emprunté au v. 10,119, mais non pas gratuitement, puisque *et moenia*, commun aux deux vers, servait d'amorce.

Au regard du sens, les avantages de la correction sautent aux yeux. Messapus surveille et les portes et les remparts, *portas... et moenia*. Il est donc le chef commun des quatorze capitaines qui gardent *muros* ; il y a unité de commandement, et il y a commandement. Il n'est plus question ni d'un incendie prématuré, contraire au plan formellement annoncé par Turnus, ni des prétendus feux de bivouac qui ont été plus que suffisamment discutés.

Reste à examiner si l'auteur du complément métrique avait mis *cingere flammis* (MPγc), comme Virgile au chant 10, ou

1. Un ms. cité par Ribbeck ajoute : *esse memento.*

cingere flamma (FRb). La question est de minime importance, mais enfin c'est une question. Si ce personnage est unique, ce qui n'est nullement certain, il a dû opter pour *flamma*, par instinct de différenciation ; *flammis* serait une variante de copiste, due à une réminiscence de 10,119 (cf. dans mon Manuel les §§ 543 d'une part, 1087 d'autre part). Mais plusieurs personnes ont pu s'exercer à compléter le même vers. La preuve, c'est que 3,661, le supplément *de collo fistula pendet* présente dans certains mss. deux autres formes, *dependit fistula collo* et *pendebat fistula collo*. Pour 11,391, on a deux suppléments tout à fait différents. Il se peut donc que de 10,119 un arrangeur plus naïf ait tiré *cingere flammis*, un arrangeur plus raffiné *cingere flamma*. Ils ont pu d'autant plus aisément puiser leur inspiration à la même source, qu'un *moenia* formant le quatrième pied n'est pas chose banale dans l'Énéide ; le mot est ordinairement à la cinquième place ou à la première.

IV

A titre de conjecture distincte, indépendante de celle de Peerlkamp, je proposerai d'intervertir le vers 163 avec 162, ou plutôt peut-être avec 161-162. La faute pourrait venir d'une omission mal réparée. Le ms. de Prague omet 163-164 ; ce n'est probablement qu'un hasard curieux, puisque l'ordre qui me paraît vicieux est commun à FMPR et à plusieurs mss. carolingiens importants. La faute peut aussi (et c'est ce qui me semble le plus probable) remonter à la publication princeps de Varius et de Tucca ; alors elle devrait son origine à une obscurité de l'autographe du poète, qui était plus ou moins chargé de retouches. On remarquera que 163, vers qui n'intéresse pas l'action et qui n'a qu'une valeur pittoresque, a pu être ajouté après coup dans la marge.

Quoi qu'il en soit, effectuons l'interversion (161 163 162 ou 163 161 162), et le texte se trouvera fort éclairci. Ce ne seront plus les simples soldats, ce seront les capitaines que le poète peindra comme de jeunes guerriers (*iuuenes*) au casque brillant de pourpre et d'or. *Iuuenes* a pu être suggéré par le κοῦροι homérique, qui se rapporte aux simples soldats, mais il convient aux officiers. Car ceux-ci ne sont point, comme l'a cru Servius, des centurions à la romaine, c'est-à-dire des sous-officiers vieillis ; ce

sont des chefs selon la conception homérique ; ce sont des nobles, que désigne leur naissance et non leur ancienneté. Ces beaux jeunes hommes empanachés ont l'âge du κορυθαίολος Ἕκτωρ, dont l'enfant est à la mamelle.

La correction faite, les gens du vulgaire, ceux que le singulier *milite* désigne comme des êtres sans individualité, ne seront plus considérés que dans leur distribution numérique, *centeni quemque secuntur*. Ainsi le veut le sentiment épique des anciens ; il dédaigne les anonymes.

Sans intervertir les vers, on obtiendrait le résultat logique voulu par un artifice de ponctuation, car il suffirait d'encadrer de deux parenthèses la phrase *ast illos centeni quemque secuntur* pour faire comprendre aux lecteurs de nos imprimés que les jeunes guerriers à panache sont les capitaines. Je n'estime pas possible de recourir à cet expédient trop moderne ; les mss. antiques n'ayant pas de ponctuation, les auteurs ne pouvaient admettre d'autres enclavements parenthétiques que ceux qui devaient se révéler par la construction même. D'ailleurs, si l'idée de la parenthèse était acceptable et acceptée, le texte resterait défectueux littérairement. Qui sont en effet, au vers 164, les gens qui courent de côté et d'autre (*Discurrunt*), qui prennent leur tour de service (*uariantque uices*), qui se couchent dispersés pour boire (*fusique per herbam Indulgent uino*) ? Ce sont évidemment les 1400 soldats, non les 14 officiers. Cela va bien après une proposition principale dont les soldats sont le sujet (*secuntur*), et surtout après la mention de leur grand nombre (*centeni quemque*). Cela est absurde s'ils n'ont figuré que dans une incidente, et si, après cette mention oblique, le poète les a oubliés pour parler de leurs chefs.

Un argument accessoire pour l'interversion, c'est, à mon sens, qu'elle va éclairer le choix à faire entre les variantes *Rutuli*, *Rutulo*, au vers 161.

Si en effet ce vers est soit suivi, soit précédé de 163, *bis septem* a pour support *iuuenes* ; il n'a donc plus besoin du support *Rutuli*. Rien ne nous empêche plus de suivre la présomption *a priori* qui (en dépit de la répartition inégale des témoignages) signalait *Rutulo* comme la leçon la plus probablement authentique. Quatorze *iuuenes* sont désignés pour surveiller les murs *Rutulo milite*, au moyen des forces rutules.

Rutulo, d'ailleurs, semble être la leçon qui convient le mieux au sens. C'est l'armée rutule, en effet, qui cerne le camp (Nisus à Euryale, 9,188 : *Cernis quae* Rutulos *habeat fiducia rerum*) ; Virgile, à peu près partout, s'arrange pour grossir le peuple

rutule, pour le confondre tacitement avec le bloc des diverses peuplades alliées contre Énée. — A quoi bon, dira-t-on peut-être, spécifier que les forces en question sont rutules ? C'est un rappel qui contribue à la netteté et à l'aisance du récit ; il empêche un lecteur distrait de penser qu'il s'agit des Troyens, alors qu'il s'agit de leurs ennemis. Et ce rappel, comme de juste, porte sur l'ensemble des forces confiées à Messapus. Bien moins satisfaisant serait *Rutuli*, dit des quatorze officiers, car leur nationalité individuelle est sans intérêt pour le lecteur.

La leçon du seul ms. M doit donc remplacer dans les éditions celle de tous les autres mss. Cela est moins paradoxal qu'il ne semble, parce qu'il s'agit d'une faute indirecte. La faute initiale, en effet, c'est l'interversion qui a mis à tort 162, ou peut-être 161-162, avant 163. De cette interversion découlait l'utilité, la nécessité presque, d'un nominatif pluriel à construire avec *bis septem* ; il est même surprenant, si l'on y réfléchit, que la bonne variante n'ait pas été éliminée partout sans exception.

Jusqu'ici, j'ai admis que 163 est déplacé, mais en offrant le choix entre deux ordres :

161 Bis septem, Rutulo muros qui milite seruent,
163 Purpurei cristis iuuenes auroque corusci,
162 Delecti.

163 Purpurei cristis iuuenes auroque corusci
161 Bis septem, Rutulo muros qui milite seruent,
162 Delecti.

Seule la première combinaison m'était venue à l'esprit d'abord; c'est elle que j'ai proposée à l'Académie des inscriptions le 9 juin 1911. Là M. Théodore Reinach m'a signalé un défaut de l'hypothèse : l'agencement des finales en *-i* (*Purpurei... corusci Delecti*) ne lui semblait pas avoir l'élégance virgilienne. Cette critique m'a fait songer à la seconde combinaison, qui n'y donne plus prise. L'ordre 163 161 162 apparaît d'ailleurs bien préférable. Dans l'ensemble, il établit la disposition normale, celle du chiasme (indication de la consigne de Messapus, puis mention de sa personne ; ensuite mention des quatorze capitaines, puis indication de leur consigne). En second lieu, il laisse, comme le veut la clarté, *Delecti* en contact avec l'incise *qui... seruent*, et en voisinage avec *Bis septem*. En troisième lieu, cet ordre place mieux *Bis septem* lui-même, qui est préparé si *iuuenes* précède et qui lui-même prépare *centeni quemque*. Ainsi la remarque improvisée de M. Th. Reinach, due à une fine intuition du goût, et

qu'à cause de cela certains philologues risquent de juger futile, se trouve après coup justifiée par la réflexion. Elle m'a été très précieuse, car, en me suggérant une amélioration de ma conjecture originelle, elle semble avoir montré que celle-ci contenait quelque chose de solide. Seules les vaines suppositions sont immuables par nature.

VIRGILE, ÉNÉIDE 9,229

Stant longis *adnixi* hastis *et scuta tenentes.*

Tel est le texte donné par FMPRγbc et le ms. de Prague, sauf les variantes suivantes. Après *hastis*, P a *encut.atq.entes.* Le ms. carolingien de Prague a *timentes*; γ a *tenentis*, ce qui paraît sans intérêt. Enfin *adnixi*, qui est commun à presque tous les mss. (*xi* est sur grattage dans c) et aux deux rédactions du commentaire de Servius, devient dans γ *nixi* sans préfixe, et dans Nonius p. 339 (il cite le vers à cause de *longis*) *innixi*, arrangement évident du même *nixi* (*innixus* ne se retrouve nulle part dans Virgile).

I

Les éditeurs optent d'habitude pour *adnixi*, parce qu'il est beaucoup mieux appuyé que *nixi*. *Adnixi* doit pourtant éveiller quelque défiance. C'est *nixus* sans préfixe qui figure dans les deux passages les plus directement comparables :

10,736 Tum super abiectum posito pede, *nixus* et *hasta*.
12,398 Stabat acerba fremens, ingentem *nixus in hastam*,
Aeneas. (*Au lieu de* nixus, *M a* fixus.)

Il s'agit, dans le second exemple, d'Énée blessé, qui s'appuie sur sa lance pendant qu'on travaille à extirper la flèche. De même, dans 10,736, un guerrier s'appuie sur sa lance en même temps

qu'il pose le pied sur l'ennemi abattu ; de même aussi, dans notre vers du chant 9, les chefs s'appuient sur leur lance en délibérant. Dans les trois passages, *nixus* a un complément (*hastis*, *hasta*, *in hastam*); dans aucun des trois, *nixus* ne marque autre chose qu'un moyen de ne pas perdre l'équilibre.

Tout autre est l'emploi d'*adnixus*. Il se dit absolument et marque un effort non d'équilibre, mais de mouvement :

1,144 Cymothoe simul et Triton *adnixus* acuto
Detrudunt nauis scopulo.
4,743 Ille rudem nodis et cortice crudo
Intorquet summis *adnixus* uiribus hastam.
5,226 Quem petit et summis *adnixus* uiribus urget.

(Ici Pγ ont *enixus*; le mot n'a jamais dans Virgile le sens qu'il faudrait ici.)

3,208 / 4,583 } *Adnixi* torquent spumas et caerula uerrunt.

Le dernier vers (donné comme pris dans le chant 3) est cité par Nonius p. 420 pour *uerrunt*; là les mss. ont *adnixi*. Il revient p. 446 (sans indication de chant) pour *obnixi*, et là les mss. ont *obnixi*; en cet endroit de Nonius, on pourrait enlever l'exemple sans nuire à l'économie du lemme, ce qui donne à penser que l'exemple a été inséré de mémoire (c'est pour cela que le numéro du chant n'est plus spécifié), soit par Nonius lui-même, soit par n'importe quel lecteur de Nonius.

Un passage sur Didon expirante diffère des précédents en ce que *adnixa* y a un complément, *cubito*; mais, ici encore, le mot marque un effort de mouvement :

4,690 Ter sese attollens *cubitoque adnixa* leuauit,
Ter reuoluta torost.

Chose curieuse, *adnixa* est ici moins fortement attesté. Les mss. qui donnent cette leçon sont MPab et le ms. de Prague (Servius ne cite pas le vers); γc ont *adnixa* sur grattage (le copiste avait donc écrit autre chose); m a *innixa*. Noter aussi que *cubito adnixus* diffère sensiblement de *hasta adnixus* par le sens de l'ablatif. Il équivaut à « faisant effort au moyen du coude », de sorte que le sens absolu, constaté tout à l'heure dans *adnixus* isolé, peut être reconnu aussi dans *cubito adnixus*, locution binaire. Comparons par exemple l'attitude de Didon blessée à celle d'Énée blessé; l'un *s'appuie* sur sa lance, l'autre

s'appuie du coude sur son lit; c'est donc le *torus* qui pourrait faire pendant à la *hasta*, ce n'est pas le *cubitus*.

Virgile présente encore un exemple de *adnixus*, mais au sens de *appuyé* et non de *s'appuyant*. Il s'agit, en effet, d'un objet inanimé, une lance posée contre une colonne :

12, 92 Exim quae mediis ingenti *adnixa columna*
Aedibus adstabat, ualidam ui corripit hastam.

Ad-, ici, garde toute sa valeur. Aussi est-ce une question de savoir si l'ablatif *columna*, attesté comme tel par Arusianus et donné par γb, est préférable au datif de MRc, du ms. de Prague et de Servius. Si *columnae* est la vraie leçon, *adnixa columnae* n'a plus de ressemblance avec un *nixus hasta* ou un *nixus in hastam*. Mais, fallût-il respecter l'ablatif, il serait absurde d'assimiler la pose des chefs troyens à celle d'une pièce de bois.

On voit combien, dans 9,229, la leçon *nixi* paraît plus satisfaisante que *adnixi*, alors même qu'on se borne à considérer les formes participiales. Mais prenons aussi les formes proprement verbales. *Adniti* est inusité dans Virgile; *niti* au contraire existe, et il peut suivre l'analogie de *nixus* :

6,760 Ille, uides, pura iuuenis qui *nititur hasta*.

L'autorité d'un tel parallèle ne sera pas ébranlée par les passages où *niti* a une valeur divergente (G. 2,428; A. 2,443; 12,552 ; 12,783). *Nititur*, dans le vers du chant 6, est la leçon des mss. de Virgile, de Servius, de Gellius, de Charisius, de Nonius au lemme *niti* (p. 353). Au lemme déjà cité *niti e<niti e>t obniti* (car c'est ainsi qu'il faut lire), Nonius p. 446 a suivant les mss. soit *nititur*, soit *innititur*; l'exemple est introduit par la phrase *inniti autem incumbere manifesto est*, où il faut certainement lire *niti* (l'archétype devait avoir ^{in}*niti autem*..., puis ^{in}*nititur hasta*: l'erreur venait d'une fausse interprétation du *acceptis prepositionibus* du lemme). Nul doute donc sur *nititur* dans Virgile. L'exemple du chant 6, si nous revenons à notre vers du chant 9, appuie fortement la variante *nixi* sans préfixe.

II

Il faut accepter celle-ci avec d'autant plus d'empressement, qu'*a priori* elle était la plus vraisemblable. Elle est en effet, au

point de vue métrique, la *lectio difficilior*; elle suppose un hiatus, à la penthémimère, entre *nixi* et *hastis*. On sait combien les copistes (ou les anciens lecteurs, quels qu'ils fussent) ont aimé à écarter ce genre de licence (Manuel de critique verbale § 1048); ils ne pouvaient pas ne pas inventer le *innixi* de Nonius (p. 339), le *adnixi* de Servius et de tous les mss. de Virgile autres que γ (dans γ aussi, de seconde main, *nixi* a été arrangé en *adnixi*). La fausse correction *adnixi* a dû se propager rapidement de proche en proche; Servius et même les commentateurs ses devanciers n'ont sans doute plus connu la leçon originale, puisque rien ne nous est dit de l'hiatus. *Adnixi* figurait même, selon toute apparence, déjà dans le Virgile amoureusement étudié par Stace, car en imitant tout le vers (ce qui a échappé à Woldemar Ribbeck) Stace y a reproduit le préfixe :

Th. 2, 524 hostemque superbum
Adnixi iaculis et humi posita arma *tenentes*
Expectant.

On ne saurait dire que cette imitation confirme l'authenticité du préfixe. Stace a pu s'emparer de la locution *adnixi hastis* précisément parce qu'elle n'était pas selon son instinct personnel et qu'il y apercevait quelque chose de neuf et d'insolite [1]. Laissé à lui-même, il est probable qu'avec *iaculis* il aurait construit *nixi* sans préfixe. Ainsi Ovide construit *nixus* avec *baculo*, Pont. 1,8,52; ainsi, avant le temps de Virgile, Cicéron l'avait construit avec *hastili*, Rab. perd. 21. La facilité à prendre pour bonne la variante qui se scande surprendra-t-elle soit chez Stace, soit chez les copistes, quand on songe que les éditeurs modernes la reproduisent sans s'apercevoir qu'elle jure avec l'usage virgilien et, peut-on dire, avec l'usage classique? Il faut plutôt s'étonner que deux mss. antiques, à notre connaissance, aient échappé à la contagion. L'un est celui dont dérive γ; l'autre, le ms. d'où est sorti indirectement le *innixi* de Nonius.

Un troisième ms. antique a dû avoir aussi *nixi* sans préfixe; c'est le modèle de P. Considérons en effet l'étrange leçon qui, dans P, remplace *et scuta tenentes*. C'est *encut.atq.entes*; le groupe *tentes*, débris de *tenentes*, y est coupé en deux par « *q.* », c'est-à-dire par une syllabe *que* qui, dans le vers 9,229 lui-

1. Si Valère Maxime a réellement écrit (5,3,3) *genibus adnixum* ou *annixum* « en suppliant à genoux », et non *nixum* comme le feraient attendre les désignations latines de la constellation Engonasi (cf. aussi les dieux *Nixi*), il s'inspire de *cubito adnixa* 4,690 plutôt que de notre passage.

même et dans son contexte immédiat, ne semble correspondre à rien de saisissable. D'où peut venir ce *que*, sinon d'une correction conjecturale qui avait pour objet d'éliminer l'hiatus, et qui, dans la pensée de son auteur, devait être insérée à une tout autre place?

Stant longis nixi*que* hastis et scuta tenentes.

III

Comme P cumule avec ce *que* fourvoyé le *ad-* de la plupart des autres mss., le modèle devait présenter à la fois deux surcharges mises par des lecteurs différents; d'une part un *ad* entre les lignes (^{ad}*nixi*), d'autre part un *que* en marge. En insérant ^{ad} dans le texte même, avant *nixi*, le copiste P se condamnait à ne plus comprendre le *que* destiné à suivre ce même *nixi*; il l'a donc inséré ailleurs (à l'intérieur du débris *tentes*).

Là en effet, puisque *tentes* est une faute pour *tenentes*, devait se trouver un autre appel de correction, ce qui a précisé la place du fourvoiement. En marge devaient être restituées les lettres manquantes, *en*. Leur place légitime étant usurpée par *que*, il fallait leur en trouver une autre. Ainsi s'explique que *etscuta* soit devenu dans P *encuta*, *en* occupant la place du groupe *ets*. par un second fourvoiement qui est le ricochet du premier. Ce second fourvoiement suppose aussi un appel de correction; il est donc à croire que *etscuta*, dans le modèle de P, était le siège d'une faute. Le plus probable est que *hastiSetScuta* était devenu *hastiscuta* par saut de *s* à *s*. Une telle faute a dû faire inscrire en marge une troisième correction *ets*; celle-ci n'a pas laissé de trace dans P, le copiste n'ayant pu trouver qu'en faire. En résumé, dans le modèle, le texte proprement dit présentait une surcharge (^{ad}) et deux fautes (celle de *ets*, celle de *en*); la marge présentait une conjecture (*que*) et deux corrections documentaires (*en*, *ets*). C'est de cette complication qu'est sortie l'invraisemblable leçon de P. Parmi les fautes du modèle de P, la réduction de *tenentes* à *tentes* pouvait lui être commune avec un ancêtre du ms. de Prague. Car le *timentes* de Prague s'explique mieux par un t^{en}*entes*, l'erreur portant sur la surcharge, que par un *tenentes* directement estropié (Manuel § 1352).

Le *en* qui, dans P, se trouve remplacer *ets* et, avec lui, la mutilation de *tenentes*, ont suggéré à Ribbeck une conjecture *in scuta tuentes*, qui a trouvé peu de faveur quand on la jugeait en

elle-même. En plus de sa médiocre valeur, elle a contre elle l'imitation de Stace, qui reproduit précisément les deux mots que Ribbeck retouche. Par surcroît, l'étude ci-dessus la ruine par la base, puisqu'au lieu d'ébranler l'autorité d'un des deux éléments traditionnels, *et*, le « *en* » de P confirme l'autorité de l'autre élément traditionnel, *tenentes*.

Il n'y a pas à modifier le vers de Virgile. Il n'y a qu'à remettre en honneur une leçon dédaignée :

Stant longis nixi (*hiatus*) hastis et scuta tenentes.

VIRGILE, ÉNÉIDE 11,503.

Camille, sautant de cheval, se présente à Turnus aux portes de la capitale de Latinus :

Turne, sui merito si qua est fiducia forti,
503 *Audeo et* Aeneadum promitto occurrere turmae
Solaque Tyrrhenos equites ire obuia contra.

Leçon de MPRbc. C'est celle que suppose la rédaction développée du commentaire servien, car celle-ci construit *audeo* avec *occurrere*. Mais *et* est barré dans P, il n'est dans γ qu'en interligne, il manque dans les feuillets supplémentaires du ms. de Prague.

Je ne doute pas que *et* ne soit apocryphe; c'est une cheville pour écarter l'hiatus à la grecque. L'hiatus avec ponctuation forte, comme dans *ubi desinam* ; *accipe* B. 8,11. *Et* est suspect au point de vue de la saine métrique, car Virgile n'aime pas à élider une longue entre deux brèves. Il est suspect pour le sens, car évidemment *audeo* signifie « j'ai l'aplomb (d'assumer une lourde tâche) », et non « j'ai le courage (d'affronter les Troyens) ».

Comparer l'hypothèse très vraisemblable de Lachmann, qui supprime *ab* dans 10,179 : *Alpheae* (ou *Alphea*) *ab origine Pisae*.

Louis Havet.

INSCRIPTIONS D'ICONIUM[1]

Sir W. M. Ramsay a bien voulu m'autoriser à publier tous les résultats de l'exploration que nous avons entreprise ensemble dans la Galatie du Sud pendant l'été de 1910. Je me propose de rendre compte, dans le présent article, des fouilles dirigées à Iconium par Sir W. M. Ramsay, fouilles importantes puisque pour la première fois un archéologue européen creusait le sol de la cité phrygienne, qui est aujourd'hui le quartier général en Asie Mineure du mahométisme conservateur.

Pendant l'hiver de 1909-1910, la municipalité de Konia a commencé à exploiter, pour y trouver des matériaux de construction, la colline d'Ala-ed-Din couverte en grande partie par les ruines du palais des Seldjoucides. Nombre d'inscriptions ont été déterrées, dont beaucoup avaient déjà disparu quand nous atteignîmes Iconium au commencement de mai. Heureusement un grec d'Iconium, Prodromos Pétridis, qui avait voyagé plusieurs années avec Sir W. M. Ramsay et d'autres explorateurs, et acquis une grande habileté dans l'art de copier les inscriptions, se tint constamment sur les lieux et sauva plusieurs textes de l'oubli, un notamment qui est du plus haut intérêt, le n° 48. Quand on eut laissé perdre nombre d'inscriptions, on considéra que celles qui restaient pouvaient enrichir le musée local et on les épargna. C'est ainsi qu'à notre arrivée à Konia, nous trouvâmes un lot de textes inédits à notre disposition. Les pluies continuelles rendant tout voyage impossible, nous eûmes près de quinze jours pour les copier et dessiner avec le plus grand soin. En même temps, après de délicates négociations avec les autorités locales, Sir W. M. Ramsay obtint de reprendre les fouilles que la municipalité avait suspendues après le transport des pierres au Musée. Une équipe d'ouvriers, surveillée de très près par les autorités, dégagea les fondations du mur occidental du palais, aussi pro-

1. [La *Revue de Philologie* adresse son vif remerciement à M. W. M. Calder qui a bien voulu se souvenir de son trop court passage à notre École des Hautes Études et réserver à nos lecteurs les résultats très intéressants de deux campagnes très laborieuses et très fécondes. B. H.].

fondément qu'on put le faire sans compromettre le chemin qui descend de la mosquée d'Ala-ed-Din, et il se trouva que le mur avait été construit en grande partie avec des pierres inscrites. On les détacha avec soin et notre collection reçut ainsi un important accroissement. Il faut noter que ces premières fouilles — qui ne seront pas, espérons-le, les dernières — dans l'ancienne cité phrygiénne, ont mis au jour deux inscriptions en langue néo-phrygienne, une épitaphe et une dédicace à l'δίκα, qui est évidemment la forme phrygienne de Δίκη. Ces textes, ainsi que d'autres textes néo-phrygiens récemment découverts, ont été publiés en 1911 dans le *Journal of Hellenic Studies*[1].

L'objet de ces fouilles était de dégager le mur du palais seldjoucide Il est à souhaiter que ces fouilles soient reprises sans retard, dans le palais et à une plus grande profondeur. Aussitôt que la municipalité aura réuni les fonds nécessaires, elle se propose de convertir en jardin public le vaste plateau de la colline d'Ala-ed-Din : quand ce plan aura été exécuté, il sera trop tard pour reprendre des fouilles qui ne seraient guère dispendieuses et qui ne manqueraient pas d'être fructueuses, même si elles se bornaient à la démolition du mur. Le temps presse.

A l'exception des n[os] 3 et 29 qui étaient cachés sous une couche de mortier et que j'ai copiés seul, après le départ du Prof. Ramsay, à l'exception de celles qui sont indiquées comme provenant des copies de Prodromos, toutes les inscriptions qui suivent ont été copiées par le Prof. Ramsay ou moi, ou par nous deux et plusieurs fois revisées par nous deux. Nous avons ajouté à ce lot des inscriptions découvertes à Iconium avant 1910.

I

INSCRIPTIONS FUNÉRAIRES

1. — Konia, sur un autel brisé à la partie supérieure (Ramsay et Calder, 1910).

Αἴλιος 'Ανχάρηνο[ς
Χρήσιμος ἐποίη[σ-
εν τὴν λάρνακα σ[ὺν
τῷ βωμῷ κὲ τῷ λ[έ-

1. XXXI (1911), p. 160-215 : *Corpus inscriptionum neo-phrygiarum.*

οντι ἑαυτῷ κὲ γυ[νε-
κὶ κ(ὲ) τῇ
ἀδελφῇ
αὐτοῦ · μηδίνα ἐ[ξ]εῖν
ἐξουσίαν τῶν πα[ρακι-
μένων πέλτω[ν ·
ὃς δὲ ἂν ἕτερος
ἐπισβιάσητε ὑπ[οκεί-
σετε τῷ φίσκῳ * ?

L. 1. Le nom d' Ἀνχαρήνη se rencontre à Savatra (JHS., XXII, p. 371); Ἀνχάρηνος et Ἀνχαρῆνα à Lystra (Sterrett, W. E. nº 253); enfin le nom d' Ἀνχαρήνη est porté à Didymes par une hydrophore d'Artémis (inscriptions inédites qui me sont communiquées par le Prof. Bernard Haussoullier). Une divinité d'Asculum avait le nom d' Ἀνχαρία.

L. 10. Pour la signification du mot πέλτα, voy. le commentaire du nº 2.

2. — Konia, sur un autel dont la partie supérieure est ornée (R. et C. 1910).

Ζῶντες φρονο(ῦ)ντε[ς.
Αἴλιος Δάριος
κατεσκεύασε
τὰ πέλτα σὺν
τῷ ἐπεστῶ[τι
βωμῷ αἰαυτ[ῷ
κὲ Πορτωρίᾳ
Ματρώνῃ συνβί[ω
κὲ τέκνοις μ[ου ·
ὃς δὲ ἂν ἐπι[σβι-
άσητε δώσ[ει τῷ
φίσκῳ * α′

Sur le côté de l'autel : μνήμης χάριν.

D'après la plupart de nos inscriptions, la tombe se compose d'une λάρναξ et d'un βωμός. La λάρναξ était le sarcophage qui renfermait le corps; le βωμός, l'autel destiné aux offrandes et placé à côté du sarcophage. Quelques inscriptions mentionnent aussi un λέων dans le mobilier funéraire. Ou le lion couronnait le βωμός (nos 18 et 21), ou il était posé sur le couvercle du sarcophage, comme cela se voit souvent dans l'Isaurie (voy. Sterrett,

W. E., nº 234), ou encore, à en juger d'après le grand nombre de lions sans inscription découverts aux environs d'Iconium, il formait une partie séparée de la décoration funéraire (voy. notre nº 1).

Pour le mot πέλτα (πέλτον), qui s'est rencontré plusieurs fois sur des inscriptions de la Phrygie orientale et de la Lycaonie, sa signification découle nettement du rapprochement de nos nºˢ 2 et 1 avec l'épitaphe d'Eugenius, évêque de Laodiceia Combusta[1]. D'après la description d'Eugenius, sa tombe se compose de πέλτα et d'une σορός sur laquelle est gravée l'inscription. Le nº 1 mentionne la construction d'une λάρναξ avec un βωμός et un λέων[2], et prévoit que certaines personnes auront le droit d'user τῶν πα[ρακι]μένων πέλτων. Il est heureux que la dernière lettre conservée de la l. 9 soit un Λ et non un Π, car autrement nous aurions plutôt restitué περικιμένων, d'après notre nº 6 (τῷ περικειμένῳ τόπῳ)[3]. Le nº 2 prouve que le βωμός se dressait sur les πέλτα : dans cette inscription le mot ne peut désigner le sarcophage puisque l'épitaphe d'Eugenius distingue les πέλτα du sarcophage, et que dans le nº 1 les πέλτα sont mentionnés séparément, après que la tombe a été décrite comme comprenant une λάρναξ, un βωμός et un λέων.

Il reste donc que πέλτα désigne la plate-forme sur laquelle était posé le sarcophage; tel est le sens du mot dans le nº 2 et dans l'épitaphe d'Eugenius. Il correspond exactement à l'ὑπόβασις qui porte une λάρναξ et un βωμός dans le nº 27, peut-être à l'ὑπόσπειρον des nºˢ 42 et 43. Les substructions du monument funéraire sont souvent mentionnées dans les épitaphes phrygiennes et sont désignées par des noms variés : σύγκρουστον, στρῶμα, θέμα, βαθρικόν, κρηπίς[4], peut-être ὑπόσπειρον. Les textes nouveaux confirment ainsi l'explication proposée par le Prof. Ramsay (*Expositor*, 1908 (nov.), p. 417) et écartent l'ingénieuse hypothèse mise en avant par le Prof. Bruno Keil, dans un article très riche en renseignements sur les coutumes funéraires de l'Asie Mineure (*Hermes*, XLIII, 1908, p. 541); d'après le Prof. Keil, le mot πέλτα désignait une barrière (δρύφακτος) de lances (δόρατα).

---

1. *Klio*, 1910, p. 233. Cf. *Ath. Mitth.*, 1888, p. 247; Ramsay, *Studies in the E. Rom. Prov.*, p. 160. Le mot se rencontre aussi dans une inscription phrygienne d'Iconium, qui a été publiée dans le JHS., 1911, n. XLIX, p. 188.

2. L'inscription est gravée sur le βωμός, mais la partie supérieure étant brisée, il est impossible de dire si l'autel était surmonté d'un lion.

3. Cf. Ramsay, *Cities and Bishoprics*, I, p. 118, nº 28 : ἡ σορὸς καὶ ὁ περὶ αὐτὴν τόπος σὺν τῷ ὑποκειμένῳ βαθρικῷ.

4. Cf. H. Stemler, *die griech. Grabinschr. Kleinasiens*, 1909, p. 22.

Il est possible que parfois cette signification restreinte ait été élargie et que le mot s'applique à l'ensemble du περίβολος ou même à la tombe considérée comme un tout. Pour expliquer l'identification de la substruction et du περίβολος, il suffit d'admettre que l'une et l'autre avaient parfois même superficie. Cette signification élargie convient au n° 1, et celle de tombe à l'inscription publiée par le Prof. Ramsay dans les *Ath. Mitth.*, 1888, n° 95 (τὰ πέλτα κατεσκεύασαν). Dans une inscription de Savatra (*Studies in the E. Rom. Prov.*, p. 160, n° 9), la description d'un tombeau comprend τὸν βωμὸν καὶ τὴν στήλην καὶ τὰ πέλτα. Ici ou le sens de substruction ou celui de περίβολος convient. J'ai revu l'inscription en 1910 : elle est gravée sur une στήλη. Il faut en conclure que le βωμός était exclusivement destiné aux offrandes à faire au mort.

La plupart des βωμοί avec épitaphe à Iconium sont aplanis à la partie supérieure et propres à recevoir des offrandes. Un petit nombre porte, au sommet, des lions rampants ou couchés; sur quelques-uns s'élève une plate-forme circulaire destinée à porter une colonne. Dans ces derniers cas, le βωμός n'est plus qu'une forme conventionnelle et sert simplement à recevoir l'inscription. Il faut reconnaître le même caractère conventionnel à un βωμός de la Lycaonie du Nord sur lequel on lit : Ζωτικῷ τέκνω θεῷ μνήμην (le nom du père est perdu). M. Anderson (JHS., 1899, p. 127) signale le rapport entre le monument funéraire et l'autel en l'honneur du mort déifié, et renvoie à Ramsay, *Cities and Bishoprics*, I, pp. 99 et suiv.; II, p. 367, etc. Les deux choses sont inséparables dans l'ancienne religion phrygienne, mais le βωμός sur lequel est gravée cette inscription est un type purement conventionnel. J'ai noté en 1910 qu'une table — un des motifs ordinaires de décoration sur les portes phrygiennes — était gravée au-dessous de la couronne qu'a notée M. Anderson et qui convient essentiellement à un autel pour sacrifices. En outre la partie antérieure de l'autel est seule travaillée; les côtés et le haut n'ont pas été taillés, ce qui montre bien que l'autel n'était pas destiné à des offrandes, mais était seulement une forme conventionnelle de stèle.

3. — Konia. Pierre brisée en haut et en bas (C. 1910).

. . . . ο
. .]α Εὐτυχία τὴν λάρνα-
κ]α ἐποίησαν καὶ τέκνο[ι-
ς αὐτῶν Φιλούση κὲ Λ[α-

δίκη κὲ μητέρη (= μητέρι) κὲ ἐγγό-
νοις καὶ Ζωσίμῳ γ[αμ-
βρῷ· ἕτερο[ν] δὲ μὴ ἐξεῖ-
ναι μηδένα ἐπεισεν[ε-
νκεῖν πτῶμα, διὰ τὸ εἰς
τοσούτους γεγονέναι
τὴν λάρνακα· ἐὰν δέ τις
ἐπισκομίσῃ ἕτερον πτ-
ῶμα ὑποκείσεται
. . . .

4. — Konia. (Copie de Prodromos, 1910.)

Κάλλιστος
Κοίντου Πουλ-
λίου Λόνγου
ζῶν ἑαυτῷ ἐπ-
οίησεν καὶ τῇ γ-
υναικὶ Εὐανγε-
λίδι καὶ τοῖς τέ-
κνοις τὴν λάρ-
νακα καὶ τὸν βω-
μόν · < ὃς δὲ > ἂν δέ
τις ἕτερος ἐπεισβι-
άσηται ὑποκείσεται
. . . .

5. — Konia. (Copie de Prodromos 1910.)

Α(ἰ)λία Ὀκ(τ)αία
Οὐεργεινία Παυ-
λῖνα ζῶσα ἑαυτῇ
καὶ ἀν(δ)ρὶ ἑαυτῆ[ς
Θεοφίλῳ καὶ μη-
τρὶ μν(ήμ)ης χάριν ·
ὃς δὲ ἂν ἕτερος ἐ-
πεισβιάσηται ὑπο-
κείσεται τῷ φίσ-
κῳ * φ'.

L. 1. Le nom est Aelia Octavia Virginia.

L. 4. Ἀνρί est probablement correct ; c'est une forme commune de ἀνδρί.

6. — Konia. (Copie de Prodromos 1910.)

M. Βείβιος Οὐά-
λης ἐποίησε τ-
ὸν τάφον ἑαυ-
τῷ καὶ γυναι-
κὶ καὶ τέκνο-
ις σὺ(ν) τῷ περι-
κειμένῳ τό-
πῳ καὶ φρα[γ]μῷ·
ὃς δε ἂν ἐπισθι-
άσηται ὑποκεί-
σετε τῷ φίσκῳ
* βφ.

L. 7-8. Le mot τόπος est employé ici avec sa signification spéciale bien connue.

L'expression τὸν τάφον... σὺν τῷ περικειμένῳ τόπῳ correspond à celle qu'on rencontre dans une autre inscription d'Iconium : τὸν τάφον καὶ τὸν περίβολον (Cronin, dans JHS., XXII, p. 349). Dans les inscriptions d'Hiérapolis, le περίβολος est toujours appelé τόπος [1]. Une des inscriptions phrygiennes d'Iconium est relative à l'acquisition d'un τόπος, c'est-à-dire du morceau de terre sur lequel est élevé le tombeau (JHS., XXXI, p. 188, n. XLIX).

L. 8. Pour le mot φραγμός (ordinairement περίφραγμα), voy. le Prof. Keil dans l'article déjà cité de l'*Hermes*, XLIII, p. 553.

7. — Konia. (Copie de Prodromos 1910.)

.....ος Φλάουι-
ος Μάρκελ<ο>λο-
ς ζῶν κατεσ-
κεύασεν τὴν
λάρνακα σὺν τ-
ῷ βωμῷ ἑαυτ-
ῷ καὶ γυναικὶ Φλα-
ουίᾳ Πρόκλῃ τῇ
καὶ Ὑγείῃ καὶ τέ-
κνοις· ὃς δὲ ἂν ἐ-
πεισθι(ά)σηται ὑ-
ποκείσεται

1. Cf. Stemler, *Griech. Grabinschr. Kleinasiens*, p. 24.

τῷ φίσκῳ ,
. . . . .
μνήμης χάριν.

L. 9. Dans une inscription publiée par Cronin, JHS., XXII, p. 117, on rencontre le nom de Γεια qu'il faut peut-être restituer ici, à moins que Ὑείη ne soit pour Ὑγείη. Le nom de Τιεια se trouve aussi dans le même article, p. 118.

8. — Konia. Sur une corniche. L'inscription semble complète (R. et C. 1910).

Μάρκου Ἀντωνίου Τίτου.

Il est peu probable que ces trois noms soient portés par une seule personne, et mieux vaut entendre : (Tombeau de) Marcus Antonius, (fils de) Titus.

9. — Konia. Sur un βωμός. Le lapicide a espacé les lettres, évitant les creux qui se trouvaient à la surface de la pierre (R. et C. 1910).

Πούβλιος
Πορτώριος
Βάσσος τὴν
λάρνακα καὶ
τὸν βωμὸν
ἐπεσκεύα-
σεν.

10. — Konia. Sur un βωμός, avec une base circulaire au sommet (R. et C. 1910).

Χαίρετε φίλοι.
Ἀ. Κούρτιος Στίχι-
ος ζῶν ἑαυτῷ
καὶ Κουρτίῳ Ὀρφίτῳ
υἱῷ καὶ γυναικὶ καὶ τέ-
κνοις τοῦ Ὀρφίτου καὶ
Κουρτίαις Καλλίστῃ
γυναικὶ καὶ Καλλίσ-
τῃ θυγατρὶ ἡρωίσι τὴν
λάρνακα καὶ τὸν βω-

μὸν μόνοις· ὃς δ' ἂν
ἕτερον ἐπεισενέν-
κῃ ὑποκείσεται τῷ
φ]ίσκῳ δηναρίοις χει-
λίοις.

11. — Konia. Sur un βωμός, avec un ornement mutilé au sommet (Copie de R., revisée par C.).

. . . . Ο]ὐ[α-?
λ]ερία Κύριλλα ἐπό-
ησεν τὴν λάρνακα
ἑαυτῇ καὶ ἀν[δρὶ
αὐτῆς Ποπλί[ῳ
Πρόκλῳ καὶ τ[οῖς
αὐτῆς τέκν[οις·
ὃς δὲ ἂν ἐπιβιά-
σηται ὑπο[κείσε-
ται τῷ φίσκῳ
* φ.

L. 8. La lecture ἐπιβιάσηται est certaine.

12. — Konia. Sur un βωμός avec une base circulaire sur le sommet. Autel orné de corniches, couronne et bandelettes (R. et C. 1910).

Ἐγνάτιος Π-
αῦλος ὁ καὶ Κυ-
ρίχος ἐπόησε-
ν τὴν λάρνακα
καὶ τὸν βωμὸν
ἑαυτῷ καὶ γυ-
ναικὶ καὶ τέκνο-
ις καὶ Ἐγνατί(α) Φρο-
υγίλ[η] τῇ ἀδελ-
φῇ καὶ Σωσθᾶ
τῷ γανβρῷ·
ἂν δέ τις ἕ(τε)ρος
ἐπισβιάσηται
ὑποκείσεται
τῷ φίσκῳ * α.

L. 1-2. La lecture Κυρίχος est certaine ; il est impossible de lire Κύριλλος. Peut-être Κυρίχος est-il une forme de Κυριακός ; dans ce cas, l'inscription pourrait être chrétienne. Cf. le latin *Cyricus*.

13. — Konia. Sur un βωμός (R. et C. 1910).

Ἀκύλας ἐποίησεν
ζῶν φρονῶν ἑαυ-
τῷ καὶ τῇ γυναικὶ αὐ-
τοῦ καὶ τοῖς τέκν-
οις αὐτοῦ τ[ὴν λά]ρ-
νακα σὺν τῷ βωμῷ·
εἰ δέ τις ἕτερος ἀνο[ί-
ξει ἢ βιάσεταί τι ὑ[πο-
κε[ίσε]ται [τ]ῷ φίσκῳ
* α.

14. — Konia. Sur un βωμός avec corniche et couronne au-dessus de l'inscription. Les six premières lignes ont été copiées par C. ; le reste par Prodromos avant que la partie inférieure de la pierre fût brisée et disparût.

Χαίρετε.
Πόπλιος Αἴλιος
Σωσθᾶς χ-
αλκοτύπος
ἐποίησεν τὴ-
ν λάρνακα
καὶ [τ]ὸν βωμὸν
ἑαυτῷ καὶ γυ-
ναικὶ καὶ τέκν-
οις μνήμης χά-
ριν· ὃς δὲ ἂν ἕτ-
ερος ἐπισβιάσ-
ητε ὑποκείσετε
τῷ φίσκῳ * ?

15. — Konia. Sur un βωμός avec corniche mutilée (R. et C. 1910).

Κ(ουίντος) Ἐσούρηνος Τούρ[β]ω-
ν ζῶν ἑαυτῷ τε κα-

ι Κουρτία Ἑρμογ[ε]ν-
είῃ γυναικὶ καὶ τέκν-
ῳ κατεσκεύασε τὴν λ-
άρνακα σὺν τῷ βωμ-
ῷ μνήμης χάριν· ἐὰν
δὲ ἕτερος εἰσβιάσ-
ηται ὑποκείσεται
τῷ φίσκῳ * αϛ.

Cronin a publié (JHS., XXII, p. 123 et suiv.) trois autres inscriptions qui se rapportent à cette même famille. Le n° 55 mentionne Q. Eburenus Maximus qui a été grand prêtre du culte impérial ; il était père d'un Maximus et d'un autre fils dont le nom est perdu. Il fut, dit l'inscription, grand prêtre ἐν κολωνείᾳ Κλαυδεικονιέων et doit être, par conséquent, postérieur au règne d'Hadrien. C'est probablement lui qui fait une dédicace à Némésis Epekoos (n° 54). Le n° 56 est l'épitaphe d'Eburena Maxima, fille de C. Eburenus Valens et femme de Q. Eburenus Maximus. L'éditeur ne dit pas si l'inscription est complète, mais elle l'est probablement et nous fournit un second exemple de la formule que nous rencontrons plus loin dans notre n° 37 où le nom du mort est à l'accusatif sans verbe. Notre n° 26, si la restitution est exacte, se rapporte à la même famille.

Le nom d'Ebourenos est très vraisemblablement celtique (galate).

16. — Konia. Sur un βωμός (R. et C. 1910).

Χαίρετε φίλοι.
Μ. Αἴλιος Σώσ-
πις οὐετρανὸς
ἐποίησα ἑαυ-
τῷ τὴν λάρνα-
κα καὶ βωμὸν
ἀνέστησα ἑ-
αυτῷ καὶ τῇ γυ-
ναικί μου
Κλαυδίᾳ Κυρίλ-
λῃ καὶ Κλαυ(δίῳ)
Σώσπιδι Βασι-
λεῖ καὶ Αἰλίᾳ Σω-
φιτίλλῃ τῇ γυ[ν]αικ[ί]
μου· ἐξὸν δὲ

εἶναι εἰσελ-
θεῖν τὰ τέκν[α
το[ύτ]ων· ἐὰν δὲ βιάσηταί
τ]ις [ε]ἰσ(εν)ενκεῖν ὑποκεί-
σετ[αι] τῇ πόλει * βφ.

Celui qui a rédigé cette inscription a fait un abus embarrassant du pronom personnel. Αἰλία Σωφιτίλλῃ τῇ γυναικί μου doit être la femme de Claudius Sospes Basileus, mais nous ignorons le lien qui l'unissait à M. Aelius Sospes.

L. 18-19. Peut-être faut-il restituer : ἐὰν δὲ βιάσηται [ἐ]π[εισ(εν)]-ενκεῖν, en admettant l'omission de τις ; mais dans ce cas le lapicide aurait omis la barre horizontale du Π.

17. — Konia. Sur un βωμός (R. et C. 1910).

Γ. Λ(ούκιος ?) Βάσσος ζῶν
ἑαυτῷ καὶ Λ(ουκίᾳ ?) Σατορ-
νείνῃ γυναικὶ αὐτοῦ
καὶ Γ. Λ(ουκίῳ ?) Παύλῳ υἱῷ
αὐτοῦ καὶ Λ(ουκίᾳ ?) Κυρίλλῃ
νύμφῃ καὶ τέκνοις
τοῦ Παύλου· ὃς δὲ ἂν ἕ-
τερον ἐπεισοίσει ὑπο-
κείσεται τῷ φίσκῳ * φ.

L. 1 et 4. Le Λ est ordinairement l'abréviation de Λούκιος, mais les noms que nous obtenons ainsi sont contraires aux règles romaines. Il est possible pourtant que nous ayons affaire à une famille indigène qui avait adopté des noms romains sans en comprendre l'usage.

L. 6. Νύμφη a le sens bien connu de belle-fille.

18. — Konia. Sur un βωμός avec un lion rampant au sommet ; le lion est tourné vers la face inscrite (R. et C. 1910).

Π. Αἴλιος Μακε-
δὼν τὴν λάρνα-
κα καὶ τὸν βω-
μὸν ἑαυτῷ
καὶ τῇ συνβί-
ῳ καὶ τέκνοις
ἐποίησα καὶ

Καλπουρνίῳ 'Ρο-
υτιλιανῷ καὶ
γυναικὶ αὐτοῦ
καὶ τέκνοις·
ἐὰν δέ τις ἐπιβι-
άσηται εἰσενεν-
κεῖν ὑποκείσε-
ται τῷ φίσκῳ
* βϙ.

La confusion des personnes (ἑαυτῷ... ἐποίησα) est chose fréquente dans les inscriptions d'Asie Mineure de l'époque impériale. Cf. n° 16.

L. 12. Pour ἐπιβιάσηται, cf. nos 11 et 28.

19. — Konia. Sur un βωμὸς avec corniche (R. et C. 1910).

Αἰλία Φλαία 'Οκτα-
ία ἐποίησεν τὴν
λάρνακαν ἑα-
υτῇ καὶ τῇ θ-
υγατρὶ μνή-
μης χάριν·
ὃς δ' ἂν ἐπισβι-
άσεται ὑποκείσ-
εται τῇ πόλει
* ϙ

L. 3. Λάρνακαν. Sur la présence de ce ν, si fréquemment ajouté sur les inscriptions phrygiennes aux accusatifs en -α, voy. le mémoire de Fraser, dans l'ouvrage de Ramsay, *Studies in the E. Rom. Provinces*, p. 137.

20. — Konia. Sur un βωμὸς avec corniche (R. et C. 1910).

Αἴλιος Σέλλι-
ος 'Ερμείας κα-
τεσκεύασεν ἑ-
αυτῷ καὶ γυναι-
κὶ καὶ τοῖς τέ-
κνοις λάρνακα
μνήμης χάριν·

ὅς δὲ ἂν ἕτερος
ἐπισβιάσηται
ὑποκείσεται
τῷ φίσκῳ
* βφ.

21. — Konia. Sur un βωμός avec un lion rampant au sommet, le lion est tourné à gauche (R. et C. 1910).

Αὖλος Εἰούλιος
Ἑρμῆς ἑαυτῷ ζῶν
καὶ Σωτείρῃ γυναικὶ
ἑαυτοῦ καὶ Αὔλῳ Ἑ-
ορτικῷ καὶ Αὔλῳ Πρω-
τέᾳ υοῖς· εἰσοί-
σει δὲ οὐθεὶς νεκρὸν
ἀλλότριον, ἐπεὶ ἔ-
νοχος ἔσται τῶι
φίσκωι δηναρί-
οις α̣.

L. 4-5. Le nom d'Ἑορτικός est certain.

L. 9-10. L'emploi de l'iota adscrit est rare dans les inscriptions de l'époque impériale. Voy. *Class. Rev.*, 1910, p. 78.

22. — Konia. Sur un βωμός dont la partie supérieure est détruite (R. et C. 1910).

Ἦλις Δικέου ἐπ[οί-
ησα τὴν λάρνα[κα
καὶ τὸν βωμὸ[ν
ἐκ τῶν ἰδίων ἑ[αυ-
τῷ κὲ Βᾶδι μό-
νῃ· μηδένα
ἐξὸν εἴστε (= ἔσται) ἐπ[ισ-
βιάσασθε· ἂν
ἐπισβιάσητε ὑ[πο-
κίσε(ται) τῷ φίσκῳ δ[η-
νάρια πεντα<ι>κόσ[ια.

L'inscription est une des plus grossièrement gravées de cette série qui ne fait pas honneur aux lapicides, et l'on notera la peti-

tesse de l'amende qui correspond probablement à la valeur du terrain.

L. 4. Ε[ΑΥ] suffit à combler la lacune. Cf. nos 16, 18, etc.

L. 5. Βᾶδι est le datif de Βᾶ ou Βᾶς, nom de femme bien connu. Μόνῃ est pour μόνοις.

23. — Konia. Sur un βωμός (R. et C. 1910).

Αὖλος Κούρτιος
Ἑρμῆς καὶ Αἰλία [Ρη-
γιλλα γυνή μο[υ καὶ
Αἰλία Ζόη πεν[θε-
ρά μου καὶ τέκν[α
μου ζῶντες ἐ[ποι-
ήσαμεν τὴν λά[ρ-
νακα καὶ τὸν β[ω-
μόν · ὁ δὲ ἂν ἕτε[ρος
ἐπ[ε]ισενένκῃ ἢ βιά[σ-
ητε ἢ δόλ(ι)[ο]ν (χεῖρ-)
α προσοίσι ὑποκ[είσε-
ται τῷ κυριακῷ [τα-
μείῳ * αφ.

L. 9. Ὁ pour ὅς.

L. 11. Le lapicide avait réservé la place de l'iota de δόλιον et de ΧΕΙΡ, mais n'avait pas gravé ces lettres. La restitution que je propose remplit mieux les vides que : δόλον [τιν]α.

24. — Konia. Sur un βωμός brisé à la partie supérieure (R. et C. 1910).

Ἀγαθ]ῇ Τύχῃ.
Π]όπλιος Αἴλιος
Σωσθένης καὶ Αἰλί-
α Τύχη ἡ γυνὴ αὐτοῦ
ζῶντες κατεσκεύα-
σαν τὴν λάρνακα κα-
ὶ τὸν βωμὸν ἑαυτοῖς
καὶ τοῖς τέκνοις αὐ-
τῶν · ὃς δ' ἂν ἐπεισ-
βιάσητε ἢ ἀπαλλο-
τριώσῃ ὑποκείσε-
τ]αι τῷ φίσκῳ * βφ.
Ε]ὐτυχεῖτε. β

25. — Konia. Sur un βωμός avec couronne et corniche (R. et C. 1910).

'Επόησε Δάδης
Σόλωνος
τὴν λάρνακα
καὶ τὸν βωμὸν
ἑαυτῷ καὶ τῇ
γυναικὶ 'Ιώνᾳ
καὶ τοῖς τέκνοι(ς)
αὐτοῦ · ὃς δὲ
ἂν εἰσ-
βιάσηται ἢ ἀδική-
σῃ ὑποκείσεται τῇ πό-
λει * α̣.

26. — Konia. Sur une grande stèle, brisée à la partie supérieure (R. et C. 1910).

K.(?) 'Εβού]ρηνος
? Ρο]ύφων καὶ Αἰμιλί-
α Σ]ελήνη γυνὴ ἐ-
π]οίησαν ἑαυτοῖς
τ]ὴν λάρνακα καὶ
τὸν βωμὸν καὶ τέ-
κνοις τῆς Σελή-
νης, ἑτέρῳ δὲ μη-
δένι ἐπεισβιάσασ-
θαι · εἰ δὲ μή, ὑποκεί-
σεται τῷ φίσκῳ δη-
ναρίοις χειλίοις
πεν]τακοσίοις

L. 1. Pour la famille d'Eburenus, voy. le commentaire du nº 15.

27. — Konia. Sur un βωμός (R. et C. 1910).

Χαίρετε οἱ π-
α[ρ]ι[όντες.
M. "Αττιος τὴν λάρνα[κα
κα[ὶ τ]ὸ[ν] βωμὸν σὺν
τῇ ὑποβάσει ζῶ[ν

ἑαυτῷ καὶ Αἰλίᾳ
Πρόκλῃ γυναικὶ
αὐτοῦ καὶ τοῖς ἐ-
ξ αὐτῶν τέκνοις
ἐκ τῶν ἰδίων·
ὃς δὲ ἂν ἐπεισβιάσ-
εται ἢ ἐπεισ(εν)ένκῃ ὑποκε-
ίσε]ται τῷ φίσκῳ * χ (?)

L. 5. Pour le sens de ὑπόβασις, voy. le commentaire du nº 2.

28. — Konia. Sur un βωμός orné d'une corniche et d'une couronne (R. et C. 1910).

Μᾶρκος Μέλιος Ἦλις
καὶ γυνὴ αὐτοῦ Ζόη
ζῶντες φρονοῦ(ν)τες
ἐποίησαν ἑαυτοῖς τὴν
λάρνα[κα] καὶ τὸν βω-
μὸν καὶ γονῖσι Δικέῳ
καὶ Εἰρήνῃ κὲ τέκνοις·
ἐὰν δέ τις ἐπιβιάσετε
ἀποδώσ(ε)ι τῷ φί(σ)κῳ
* αφ

L. 6 et 7. Les noms de Δίκεος et d'Εἰρήνη sont juifs ou chrétiens. Cf. nº 22. Ἦλις Δικέου qui a fait graver le nº 22 doit être distingué de M. Melius Eli(o)s. Γονῖσι ou γονεῖσι est assez fréquent dans les inscriptions de cette époque.

29. — Konia. Sur une grande stèle de la série dite « anthropomorphique ». Au-dessus de l'inscription dans une niche circulaire profonde est sculptée une figure de femme (C. 1910).

Ἔρως Ἡγησίπ-
που ἀνέστησ-
εν Ζμύρνῃ τῇ
μητρὶ καὶ ἑαυ-
τῷ ζῶν κα[ὶ
Δᾷ τῇ γυνα[ι-
κὶ αὐτοῦ ζ[ῶ-
σιν (μνήμης) ἕνεκα κα[ὶ

ἐνορκίσζω
τοὺς καταχ-
θονίους μετ-
ὰ τὴν ἰδίαν τ-
ελευτὴν καὶ
τῆς γυναικός
μου ἄλλον μ-
ὴ εἰσενεχθῆν-
αι· ὃς ταύτην σ-
τήλην ἀδικήσει
ὀρφανὰ τέκνα
λίποιτο.....
ΚΛΙ

30. — Konia. (Copie de Prodromos 1910.)

Μ. Αἴλιος Ὀκ[τ]ά-
ουιος ἑαυτῷ
ζῶν καὶ γυναικὶ
Δομνίλλῃ καὶ τέ-
κνοις ἐποίησεν
τὴν λάρνακα καὶ
τὸν βωμόν, ἑτέρῳ
δὲ μηδενὶ ἐξὸν
εἶναι εἰσενεχθ[ῆ-
ναι· ἐὰν δέ τις ἐ-
πεισβιάσηται
ἕχοιτο Μῆνα κα-
ταχθόνιον κε-
χολωμένον.

31. — Konia. Sur une pierre brisée à la partie supérieure (R. et C. 1910).

....
κίᾳ τῇ γυναικί μου καὶ Σα-
βιδίᾳ Σατορνείνῃ τῇ
θυγατρί μου καὶ τέκνοις
μνήμης χάριν· ὃς δ-
ὲ ἀδικήσει ἕχοιτο τὸ-
ν θεὸν κεχωλωμέ-
νον < ἕχοιτο > · ὃς δὲ ἂν

ἐπιβιάσεται ἀποδώσ-
ει.

L. 1-2. Le nom de Sabidia est certain. Cf. Martial I, 32, 1. III, 17, 3 etc.

Comme dans le n° 30, ni le montant ni la destination de l'amende encourue ne sont indiqués.

32. — Au musée de Konia, mais provenant de Nighde. Sur une pierre grossièrement aplanie (R. et C. 1910).

Εὐγενία
Μαρτίνου
Παλατίνου
θυγάτηρ ἐν-
θάδε κεῖτε.
☧

33. — Konia. Sur une pierre semblable au n° 34 et brisée à la partie supérieure. Dans le fronton inférieur sont sculptés un homme et une femme (R. et C. 1910).

Αὖλος Ἰούλι-
ος Φιλήμων κ(αὶ)
Ἀπουλία Μα-
μαθία Δάφν-
ῳ υἱῷ
μνήμης χά-
ριν· ὃς δ'ἂν ἀ-
δικήσῃ τὴν σ-
τήλην ἢ ἀ-
ποκόψει ἕξει
τὸν Μῆνα κε-
χωλωμένον
τὸν καταχθόνι-
ον.

34. — Konia. Sur une grande stèle à fronton dans lequel est sculpté un aigle [1]. Au-dessous de ce fronton et au-dessus de

1. Sur la représentation de l'aigle dans le fronton des stèles funéraires, voy. le remarquable article de Franz Cumont : *L'aigle funéraire des Syriens et l'apothéose des empereurs*, Revue de l'histoire des Religions, 42 (1910), p. 119 et suiv.

l'inscription est un second fronton, portant sur deux piliers, entre lesquels sont sculptés un homme, une femme et entre eux un enfant. Au-dessous de l'inscription un dessin au trait représente un vase (?) (R. et C. 1910).

Δημήτριος
Μάνου 'Αττᾶ
ἐποίησεν ἑ-
αυτῷ ζῶν
καὶ Συνφερ-
ούσῃ τῇ γυναι-
κὶ μνήμης
χάριν.

Le stemma : Attas-Manès-Démétrius époux de Symphérousa. suffit à prouver le triomphe de l'éducation grecque sur l'onomastique indigène.

35. — Konia. Sur une pierre en forme de βωμός avec figures d'homme et de femme dans le fronton qui la couronne (R. et C. 1910).

Αἰλία Μαρ[ώνιλ- ?
λα Γαίῳ 'Αν[τωνί-
νῳ κ(αὶ) Αἰλίᾳ [Δού- ?
δῃ μη[τ]ρὶ [καὶ πα-
τρὶ μνήμ[ης χά-
ριν.

36. — Konia (Copie de Prodromos 1910).

Χαίρετε πάντες. |
Λάρναξ αὐδήεσσα, τί τ[ῷδ'] | ὑπὸ σήματι κεύθεις ; |
'Ανδράποδον Θαλάμου | τοῦ ποτε μουσοπόλο[υ.
|| 'Ηδ']αὐτὸς Θάλαμος ἑαυτῷ | καὶ τῇ συμ[βί]ῳ αὐτοῦ
Θεο|δώρᾳ. ἐὰν δέ τις ἐπεισβι|άσηται, δώσει
τῷ τα[μ]είῳ...

Tombe destinée à Thalamus, à son épouse Théodora et à son esclave, dont le nom n'est pas donné. Le texte ne présente qu'une difficulté, au commencement de la l. 6. Le Prof. Desrousseaux m'a proposé de lire Β[ΛΑΥΤΟϹ, nom propre qui s'accorde bien

avec la copie de Prodromos. Je crois pourtant : ἠδ᾽]αὐτὸς plus probable.

C'est la première fois que nous entendons parler d'un poète d'Iconium, Thalamus. A en juger par le style de l'inscription, il vivait au second siècle de notre ère, et sans doute consacrait son talent à la composition d'épitaphes métriques.

Il n'est pas rare de trouver mentionnés des esclaves ou des affranchis dans des épitaphes d'Asie Mineure. (Voy. JHS. 1911, p. 179.)

37. — Konia. Sur une stèle brisée à la partie supérieure, au-dessus de l'inscription qui n'en semble pas moins complète. Au-dessous est sculpté un objet en forme de croissant, peut-être une lampe (R. et C. 1910).

Αχιλλᾶν
Παπᾶ
Δαλισ-
ανδέ-
α μ(νήμης) χ(άριν).

Le verbe et le sujet (ἀνέστησεν ὁ δεῖνα) sont sous-entendus. De quelle Dalisandos est-il question ? De la ville d'Isaurie ou de Lycaonie ? Nous l'ignorons. S'il s'agit de la seconde, c'est la première fois que l'ethnique se rencontre sur une inscription et nous n'y gagnons aucun renseignement sur l'emplacement de la ville.

38. — Konia, mais probablement provient d'un village des environs. Sur une pierre non taillée, gravure grossière (R. et C. 1908).

Σεμνο-
τάτη Δό-
μνα στήλην
Παύλῳ
ἀνέθηκε·
ἐὰν δέ [τ]ις ἐ-
πισβι[άσετ]ε [π-
άσχη π[ρὸς τ]ο[ῦ
ἐ]ρχομ[έν]ο[υ
κρίν(ε)ι[ν ζῶντας ?
καὶ [νεκρ-
ούς ?

L. 1. L'adjectif σεμνός (σεμνότατος), en latin *gravis*, se rencontre souvent dans des épitaphes d'Asie Mineure, surtout joint à des noms de femme.

L. 7-8. Le subjonctif πάσχῃ peut être un latinisme; il est possible aussi que η soit pour οι (= πάσχοι).

L. 8. Πρὸς τοῦ ἐρχομένου semble la meilleure restitution, mais peut-être y avait-il sur la pierre πρὸς τὸν ἐρχόμενον, par analogie avec l'expression courante : ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν θεόν.

L. 10-12. Pour les restitutions, cf. des inscriptions analogues: δώσι λόγον τῷ θεῷ ἐν ἡμέρᾳ κρίσεως τοῦ κρίν[οντος] (*A. E. Mitt. Oest.-Ung.*, 1884, p. 226); δώσει τῷ θεῷ λόγον τῷ μέλλοντι κρείνειν ζῶ[ν]τας καὶ νεκρούς (Ramsay, *Cities and Bishoprics*, II, p. 498); δώσει λόγον τῷ ἐρχομένῳ κρῖνε ζῶντας καὶ νεκρούς (*Ibid.*, p. 514). Le Prof. Ramsay a très clairement expliqué le sens de l'expression. Cf. la deuxième Épître de Timothée, IV, 1.

39. — Konia. Sur un grand βωμός.

Αἰλία Μαρκί(α) ἡ
κὲ Τάτα ἐποίη-
σε τὴν λάρνα-
κα ἑαυτῇ κὲ Αἰλίῳ
Ῥούφῳ Παύλῳ
ἀνδρὶ αὐτῆς κὲ
θυγατρὶ κὲ ἐγγόνοις
Κυρί[λλ]ῳ κὲ Ἀκύλᾳ
ὑπάτοις Κ. Σοσσίῳ Σε-
νεκίων(ι) κὲ Μ. Ἀκου(λίῳ)? Κοι-
[λί]ῳ Ἀπου[λλ]ιναρίῳ
πρὸ α' εἰδῶν Ἀπριλίων.

Les fautes de gravure sont assez nombreuses. L. 1 : l'A de Μαρκία a été omis. Le singulier ἐποίησε montre bien que le monument est élevé par une seule personne. — L. 8 et 11 : ΛΛ est rendu 2 fois par M.

L'inscription est datée de 169 après J.-C. Les consuls, nommés aux lignes 9 et suiv., sont Q. Pompeius Senecio Murena Coelius Decianus Aper Ducenius Claudius Fuscus Sosius Priscus (et vingt-six autres noms !) et P. Coelius Apollinaris. M. Ἀκου-(λίῳ) est la restitution la plus probable; pourtant il se peut que le lapicide ait voulu graver Μάρκου : l'emploi du génitif pour le datif est une faute fréquente. Mais ni dans un cas, ni dans

l'autre le prénom n'est exact, et l'erreur est excusable chez un provincial.

40. — Konia. Sur une corniche brisée avec une tête d'homme barbu à droite et de femme à gauche (peut-être la déesse de la lune, à cause du croissant qu'elle porte dans les cheveux). L'inscription est complète en haut et en bas (R. 1905 ; R. et C. 1910).

? Π. Αὐσ]όν[ε]ιος ὁ [π]α[τ]ὴ[ρ] ἀνέστησεν [Π. Α-
ὐσόνε]ιον Οὐάλεντα σησκουπλικάριον [κὲ
Αἰμι]λιανὴς τὸν υἱὸν αὐτῆς κὲ Καλ[ου-
ίσι]ον ἔγγονον αὐτῆς μνή[μης
ἕνε]κεν · ὁμοίως κὲ ἑαυ[τὴν
κ]ὲ Δόμναν κὲ Τάταν τὰς ἐ[γ-
γόνους αὐτῆς εὐνοίας
ἕνεκεν.

L. 2. Valens était un soldat qui recevait une ration et demie. On connaît les formes *sesquiplaris* (= *sesquiplarius*), *sesquiplicarius*, *sescuplicarius*. Les *duplicarii* nous sont connus par des inscriptions de Syrie : δουπλικιά[ριος] (Waddington, 2562, f) ; δουπλικίρις (BCH., XXI, p. 69). Cf. Cagnat, *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, p. 379, où est citée la glose de Varron, *de l. lat.* V, 90 : milites « duplicarii dicti quibus ob virtutem duplicia cibaria ut darentur institutum ».

L. 3. La forme Αἰμιλιανής au nominatif s'est rencontrée en Asie Mineure. Voy. Prof. Wright dans *Harvard Studies*, VI (1895), p. 55 et suiv. ; elle est probablement due à une confusion avec les noms féminins en -ις.

41. — Konia (R. et C. 1901).

Ἐνθάδε κεκήδευται
Μ. Σερτώριος Οὐά-
λης Λαοδικεὺς τῆς
Ἀσίας, υἱὸς Μ. Σε-
ρτωρίου Ἀντιόχο-
υ καὶ Ἀρρουντίας Ο-
ὐαλεντίλλης, ἔγγ-
ονος Γ. Ἀρρουν-
τίου Οὐάλεντος
καὶ Κλαυδίας Εὐπά-
τρας.

L. 1. Les lettres AI sont gravées en plus petits caractères au-dessus de la ligne.

L. 3. Le lapicide avait écrit d'abord ΛΑΔΔ et s'est corrigé en traçant le cercle de l'O autour du premier Δ.

Le cognomen du père de M. Sertorius Valens est emprunté au nom du fondateur de Laodicée du Lycus. Notre texte confirme une ingénieuse restitution faite par Cronin dans une inscription qui se rapporte à la même famille (JHS., 1902, p. 122, n° 51) et mentionne d'abord un décret de la colonia d'Iconium, puis — le fait est certain maintenant — un décret de la βουλή de Laodicée en l'honneur de L. Arruntius Longus, fils de Valens. Les Arruntii étaient donc une famille romaine de Laodicée[1] qui s'était établie à Iconium, peut-être quand cette dernière ville devint une colonia, et qui rappelait volontiers ses origines. Arruntius Diomedes, dans l'inscription d'Iconium publiée par Sterrett (E.I., n° 191), faisait probablement partie de la même famille.

42. — Konia. Sur une architrave, brisée à gauche.

. . . . ου Λογγε[ί]νου νέου τὸ ὑπόσπειρον.

43. — Konia. Sur une corniche, brisée à gauche.

. . . τὸ ὑπόσπειρον.

Le mot ὑπόσπειρον est embarrassant. J'avais d'abord pensé à le rattacher au mot σπεῖρα = *cohors*, mais le Prof. Bernard Haussoullier a rencontré le mot dans des inscriptions de Didymes où il a le sens de plate-forme supportant la base de la colonne[2], et peut-être faut-il ici le rapprocher des termes que nous avons signalés plus haut (p. 51), notamment de ὑπόβασις, βαθρικόν.

44. — Konia. Sur un βωμός. Gravure profonde et soignée (R. et C. 1910).

D(is) M(anibus)
Callisto servo
Iul(ii) Gemelli-
ni c(enturionis) leg(ionis) II Tr(aianae) F(ortis)

---

1. Voy. Ramsay, *Cities and Bishoprics*, I, p. 71.
2. Voy. *Abhandl.* de l'Académie des Sciences de Berlin, 1911, 7e rapport du Dr Th. Wiegand, p. 59, n° IV, l. 7.

vixit annis) XX
o(ptime) m(erito)
Vitalis con-
servos.

Le professeur R. Cagnat a montré dans l'article *Legio* du *Dictionnaire des antiq.* de Daremberg et Saglio (p. 1078) que la *legio II Traiana Fortis* a servi, dans plusieurs campagnes, hors de l'Égypte : le texte nouveau d'Iconium vient s'ajouter à ceux qu'il a cités.

Pour la date de notre n° 44, le Prof. Souter me fait remarquer que la forme *conservos* empêche de la trop abaisser : l'inscription est probablement de la fin du IIe ou du commencement du IIIe siècle.

II

Dédicaces

45. — Konia (copie de Prodromos, 1910).

Μητρὶ Ζιζιμ-
μηνῇ εὐχὴν
Μεῖρος καὶ
Δάμαλις γυ-
νή.

Les dédicaces à la Mère des dieux de Zizima (Sisma) ne sont pas rares dans les environs d'Iconium et de Laodiceia Combusta. Voy. la liste dressée jusqu'en l'année 1905 par Ramsay (*Classical Review*, XIX, p. 367-8), et les observations du même savant sur le culte. Pour compléter la liste, j'y joins, avant le n° 46, l'inscription suivante que le Prof. Ramsay et moi avons copiée à Sisma en 1910.

45 a. — Sisma. Sur un petit piédestal sur lequel est dressé un lion debout, roide, menaçant (R. et C. 1910). Cf. JHS., 1911, p. 169.

Θ]ῦς Γά(ϊ)ος Δαδ[έ]ο-
ς Ἀσιοκωμήτης

Μητρὶ Ζιζιμηνῇ ε-
ὐχήν.

L. 1. La seconde lettre peut être un I, mais Y semble plus probable. Je restitue le nom Θῦς, qui se rencontre en Paphlagonie (Kretschmer, *Einleitung*, p. 207). On y retrouve la même racine que dans Τεύης, Θοας, Θουθους, etc. (*Classical Review*, XXIV, p. 79).

L. 2. Asiokomé était probablement un village dépendant du domaine de la déesse. Quel rapport y avait-il entre ce domaine et le territoire d'Iconium? Nous l'ignorons, mais la Μήτηρ Ζιζιμηνή était la divinité principale d'Iconium. Voy. *Classical Review*, 1905, p. 368 (Ramsay).

L. 3. Pour les formes Ζιζιμμηνή (n° 45) et Ζιζιμηνή (n[os] 45[a], 46), voy. Ramsay, *loc. cit.*

46. — Konia. Sur un petit βωμός, avec relief mutilé (R. et C. 1910).

Πάπου θυ-
μέλη.
Σέξτος Αἴλιος
Σ]ατριανὸς
Μητρὶ Ζι-
ζιμη-
νῇ
εὐ-
χήν.

Les l. 1-2 sont gravées à la partie supérieure de l'autel, sur la surface en retrait qui s'incline vers le sommet; les l. 4-9 sont gravées de part et d'autre du relief mutilé.

L. 4. La première lettre peut être aussi un Γ, mais Σατριανά s'est rencontré dans CIG., 6682.

L'inscription présente une particularité. Les deux premiers mots annoncent la destination de l'autel. Le mot πάπος ou πάπον doit être rapproché de ΠΑΠΩΝ qui s'est rencontré dans une inscription bien connue d'Hiérapolis (Ramsay, *Cities and Bishoprics*, I, p. 119; II, p. 545-550) : κατέλειψα δὲ καὶ τῷ συνεδρίῳ τῆς προεδρίας τῶν πορφυροβάφων δην. ,γ ἰς ἀποκαυσμὸν τῶν ΠΑΠΩΝ τῇ ἐθίμῳ ἡμέρᾳ ἐκ τοῦ τόκου αὐτῶν. Ramsay a découvert dans ces mots l'indication voilée d'une communauté chrétienne et cette vue a été confirmée par une inscription postérieure (*Cit. and Bish.*, II,

p. 545, n° 411). L'acte de brûler des objets faisait partie du rituel funéraire d'Asie Mineure ainsi que le prouve une inscription de Galatie (Anderson, JHS., 1899, p. 112, n° 97), que je proposerais de restituer ainsi : Ἔτους εξρ'. Βρόμιος Βασίλευ ὁ μέγας ἀνὴρ [ἑ]ο[ρτῆς]? τ[ῇ] βουλῇ εὐχαριστεῖ [εὐ]γε[νί]ως (ἐντείμως ?) καὶ ταῖς ἐξουσίαις. [Θυ]έτωσαν δὲ οἱ κληρονόμοι μου κατὰ τριακοστὴν ἀπόκαυσιν ὄαν, ἐπειδὴ μέμφομαι αὐτούς. Après ἐξουσίαις, la copie du Prof. Ramsay porte CKЄTωC.. Δ et il veut bien me dire que θυέτωσαν est une restitution très vraisemblable. Quel que soit le caractère de l'inscription, nous y retrouvons la coutume de brûler des objets sur la tombe. Ὄαν est probablement une brebis.

L'inscription d'Hiérapolis étant chrétienne, πάπος désigne probablement une sorte d'encens. L'autel sur lequel est gravé notre n° 46 est trop étroit à la partie supérieure pour qu'on y pût offrir des animaux : on y brûlait de l'encens.

47. — Konia. Sur un petit βωμός. A la partie supérieure est taillée une base circulaire destinée à porter un pilier ou une offrande. Sur la partie antérieure de l'autel est un relief mutilé (R. et C. 1910).

Μητρὶ Κου-
αδατρηνῇ
εὐχήν.

On peut hésiter entre Κουαδατρηνή et Κουαδαρηνή, mais la première forme est plus probable, si l'on admet que le T et le P sont liés. La corniche de l'autel étant mutilée, il est possible que le nom de l'offrant y fût gravé.

Kouadatra est inconnu. Peut-être ce nom nouveau nous fournit-il la correction d'un passage de Ptolémée (*Geogr.*, V, 6, 11), où une ville de Cappadoce est appelée Ouadata [1]. Une dédicace à la Mère des dieux d'une ville de Cappadoce n'aurait rien de surprenant à Iconium ; il se peut aussi que Kouadatra soit un des villages du territoire d'Iconium.

1. Ramsay, *Hist. Geog. of Asia Minor*, p. 297 : « the name seems corrupt ».

III

Acte administratif

18. — Konia (copie de Prodromos).

Λουκίῳ Κορν[η]λίῳ
καὶ Μάρκῳ Καιλίῳ
ὑπάτοις πρ(ὸ) ιε' Κ(αλανδῶν) Ἀπριλίων·
Ὀκτάϊος Μηνοφίλου
ἄκτωρ ὑπέγραψα· Πομ-
πώνιος Κλαυδιανὸς
πράκτωρ ἀπέχω, ἐπιμε-
τρήσαντος Κοίντου
Κουρ[τί]ου Νίγερος· Αἴλι-
ος[1] Βίβιος Πομπωνιαν-
ὸς Ἀκύλας χρεοφύλαξ<ξ>
κατέταξα.

L'inscription a été copiée par Prodromos au moment où elle a été déterrée ; elle avait disparu quand nous arrivâmes à Konia. Bien que Prodromos m'ait dit avoir soigneusement transcrit le double ξ qui termine la l. 11 et qui est une faute évidente du lapicide, nous ne pouvons nous fonder absolument sur la forme des lettres que présente sa copie : si son dessin était exact, l'inscription pourrait remonter au commencement du IIe ou à la fin du Ier siècle de notre ère.

Le texte est un tissu d'énigmes. C'est un acte, dont copie a été déposée aux archives (χρεοφυλάκιον), comme cela avait lieu pour les actes publics et pour nombre d'actes privés. Il relate un paiement qui portait la signature d'un *actor* et dont quittance avait été donnée par un *exactor*. L'emploi du verbe ἐπιμετρήσαντος, que je traduirais par : ayant contrôlé le mesurage, donne à penser qu'il s'agit du paiement d'un impôt en nature, en blé par exemple.

L'interprétation proposée convient aux fonctions de l'*exactor* qui recouvrait par contrainte les impôts que les δεκάπρωτοι ou autres percepteurs n'avaient pu faire rentrer (cf. P. Louis-Lucas, dans le *Dictionn. des antiq.*, de Daremberg et Saglio, et Rostowzew et Seeck, dans Pauly-Wissowa, *Realencyclop.*, s. v. *exactor*;

1. Peut-être faut-il lire Αὖλ[ος. (Prof. B. Haussoullier.)

Rostowzew, *Geschichte der Staatspacht in der röm. Kaiserzeit*, p. 469 et suiv.)

Pour l'*actor*, on ne saurait l'identifier ni avec les *actores Augusti*, esclaves ou affranchis, qui n'avaient pas affaire au fisc (voy. Ruggiero, *Diz. epigraf.*, p. 67), ni avec les *actores a frumento* (= οἰκονόμοι ἐπὶ τοῦ σείτου, par exemple CIL., III, 333) qui sont également des esclaves ou des affranchis. Octavius [1] doit avoir été l'*actor rei publicae* à Iconium, et l'inscription nouvelle est un argument de plus contre Mommsen (A. Z., 1883, Korrespondenzblatt, 170) qui voulait que ces fonctionnaires fussent des esclaves (voy. Ruggiero, *op. cit.*, p. 69). Cet *actor*, qui deviendra plus tard le *syndicus* ou *defensor civitatis*, était le représentant permanent de la cité devant les tribunaux.

Enfin, malgré les noms de deux consuls, on ne peut dater l'inscription. Il m'a été en effet impossible, même avec la gracieuse assistance du Prof. Dessau, d'identifier les deux consuls dont nous avons les noms aux l. 1-2 : L. Cornelius, M. Coelius. Si ces deux personnages ne sont pas des *consules ordinarii* — et pas un couple de *consules ordinarii* ne répond à ces deux noms ni au Iᵉʳ siècle, ni au IIᵉ siècle de notre ère — seraient-ce des *consules suffecti* du Iᵉʳ ou du IIᵉ siècle de notre ère ? Mais le Prof. Dessau, qui a bien voulu m'aider de son expérience, m'avertit qu'il n'était pas d'usage dans les provinces asiatiques de dater par le nom des *consules suffecti*. Reste que ce soient des *consules ordinarii* du IIIᵉ ou du IVᵉ siècle de notre ère. Mais le Prof. Dessau m'avertit encore qu'il était d'usage, à cette époque, quand on datait par les noms des consuls, de donner seulement le gentilice et le *cognomen*, ou le *cognomen* seul. Cette règle ne serait pas observée dans l'inscription d'Iconium. Malgré tant de difficultés, j'inclinerais à penser que nous avons affaire à des *consules suffecti* du Iᵉʳ ou du commencement du IIᵉ siècle de notre ère [2]. Il se peut que les règles romaines n'aient pas été rigoureusement appliquées dans les provinces asiatiques les plus éloignées. Aussi bien, l'étude du texte même nous apprendra peut-être si l'acte est antérieur à l'organisation de la *colonia* d'Iconium. En

---

1. Ou, si nous admettons une faute de copie, Ménophilos. Peut-être, en effet, devons-nous lire Ὀκτάϊος Μηνόφιλο(ς) au lieu de Ὀκτάϊος Μηνοφίλου.

2. Un M. [Roscius] Coelius a été *consul suffectus*, au mois de mars 81 de notre ère, avec C. Iulius Iuvenalis (Acta fratrum Arvalium a. 81. Cf. W. Liebenam, *Fasti consulares imperii romani*, ad ann.). Faut-il le reconnaître dans le Μᾶρκος Κοίλιος de notre inscription, et le même personnage aurait-il, vers le même temps, rempli de nouveau les fonctions de *consul suffectus* avec L. Cornelius ? Ce sont problèmes actuellement insolubles.

admettant que l'inscription soit complète, il y aurait lieu de s'étonner — si elle est postérieure à Hadrien — que la *colonia* n'y soit pas mentionnée. Bornons-nous aujourd'hui à regretter la perte d'un document de cette importance.

Je n'ajouterai qu'une observation générale aux observations de détail qui précèdent. Le *nomen* Aelius est relativement fréquent dans ces inscriptions (nos 1, 2, 5, 14, 16, 18, 20, 23, 24, 27, 30, 35, 39, 46) ; il devint sans doute très fréquent à Iconium, quand Hadrien eut élevé la ville au rang de colonia (voy. *Class. Rev.*, 1905, p. 413). Dans deux de ces textes, il est employé incorrectement, en guise de *quasi-praenomen* par des non-citoyens ; il est vrai que dans le no 46, il faut peut-être le remplacer par Αὖλος. La majorité de nos inscriptions appartient à la dernière partie du IIe ou au IIIe siècle de notre ère.

L'absence complète du *quasi-praenomen* Aurelius (Ramsay, *Class. Rev.*, 1905, p. 369), qui devint d'un usage constant en Asie Mineure après que Caracalla eut étendu le droit de cité à tout l'empire, s'explique par le fait qu'Hadrien avait fait d'Iconium une *colonia* et par conséquent déjà donné le droit de cité à tous les Iconiens.

Konia et Aberdeen, juillet-octobre 1911.

W. M. Calder.

LA JOURNÉE DU 15 JANVIER 69 A ROME

CONFRONTATION DES TÉMOIGNAGES DE TACITE, PLUTARQUE, SUÉTONE ET DION CASSIUS

I

Parmi les journées mémorables de l'antiquité classique il n y en a aucune sans doute dont nous connaissions plus abondamment le détail, que celle où Rome vit la chute de Galba et l'accession d'Othon à l'empire. Des quatre historiens par lesquels nous sommes renseignés, l'un, il est vrai, le plus récent, Dion Cassius[1], tel du moins que nous le possédons, n'apporte pas grand'chose qui se puisse ajouter aux données réunies des autres. Ceux-ci, utiles tous les trois, le sont inégalement : Tacite[2] est le plus instructif de beaucoup, Plutarque[3] vient ensuite, et fort loin derrière eux Suétone[4]. Au point de vue littéraire, la supériorité de Tacite éclate encore plus manifeste qu'au point de vue historique. Dion ne nous offre qu'un résumé sec et mal bâti. Suétone coupe assez gauchement, pour le répartir entre les biographies de Galba et d'Othon, son récit qui d'ailleurs ne dénote pas la moindre préoccupation artistique. On ne peut pas dire, malgré quelques lacunes, que celui de Plutarque manque en général de cohésion ; mais, incolore et prolixe, il tire de la matière même tout son intérêt sans la faire aucunement valoir. La narration de Tacite, plus substantielle et plus précise, plus solidement construite, éloquente et pittoresque, mêlant à l'exposé dramatique des actes la recherche perspicace des mobiles, mérite seule, à vrai dire, le nom d'œuvre d'art. Voilà quelles constatations résultent, me semble-t-il, d'une simple lecture comparative des quatre récits. Une étude approfondie, si elle permet de les mieux motiver, ne les modifie point.

L'objet du présent travail est justement cette étude approfondie.

1. LXIV, 5 ; 6, 1-5[a] ; 8, 1-2[1] (éd. Boissevain).
2. *Histoires*, I, 27-49.
3. *Galba*, 24-28.
4. *Galba*, 19-20 ; *Otho*, 6-7.

Je vais soumettre nos témoignages à un parallèle détaillé, à une confrontation minutieuse, en vue de reconstituer aussi pleinement, aussi exactement que possible, avec la somme des données valables qu'ils peuvent fournir, la journée du 15 janvier 69 à Rome, ou plutôt en vue de préparer des matériaux sûrs pour une telle reconstitution ; car de l'analyse je ne passerai point à la synthèse, qui serait une tâche relativement facile. En guise de vérité, l'histoire, science conjecturale, doit le plus souvent accueillir la vraisemblance. Dans l'examen et le triage auxquels je vais m'appliquer, j'aurai donc pour principe d'estimer vrai tout ce qui me paraîtra vraisemblable, non seulement tout ce que les quatre témoins à la fois rapporteront, mais tout ce que l'un aura ou que les uns auront de plus que les autres. Dans le cas où les témoignages ni ne s'accorderont ni ne se compléteront, la plus vraisemblable des versions, s'il y en a une qui m'apparaisse telle, vaudra pour moi comme vraie.

Pour opérer ce triage dans les meilleures conditions, il est utile et même indispensable d'avoir une opinion sur le rapport des quatre historiens entre eux. Ce n'est point toujours par des garanties intrinsèques de crédibilité qu'une version obtient notre préférence, c'est souvent aussi par l'autorité ou par le nombre des témoins. Avons-nous, sur notre journée du 15 janvier 69, quatre témoignages, en réalité comme en apparence ? Aucun des quatre n'est-il, totalement ou partiellement, la réplique plus ou moins fidèle d'un autre ? J'entreprends ce travail d'analyse comparée avec une opinion toute faite sur le rapport des récits en question. Rien de plus légitime, puisque je me la suis faite en étudiant du mieux que j'ai pu, dans son ensemble, le problème du rapport des ouvrages qui les contiennent [1]. Cette opinion est que les récits de Tacite, Plutarque et Suétone sont trois dérivations indépendantes d'une même source. Elle est et reste la seule, à mon jugement, qui donne l'explication logique de leurs ressemblances très grandes et de leurs différences notables. Des travaux publiés depuis que je me la suis faite [2] j'ai pris ample connaissance. Les

1. Voir *Les sources de Tacite*, Paris, 1893, p. 1-166.

2. Woelfflin, *Zur Composition der Historien des Tacitus*, dans *Sitzungsberichte der philos.-philol. und der histor. Classe der königl. bayer. Akademie der Wissenschaften*, Münch. 1901, soutient que Plutarque dérive de Tacite. — Borenius, *De Plutarcho et Tacito inter se congruentibus*, Diss. inaug., Helsingforsiae, 1902, apporte un correctif à cette opinion : Plutarque dérive de Tacite et d'une source commune à Tacite et à lui ; dans le récit qui nous occupe, il enrichit Tacite, sa source principale, de quelques détails puisés à la source commune. Quant à Suétone, Borenius pense qu'il a utilisé cette source commune et fait quelques rares emprunts à Tacite lui-même. — Groag, *Zur Kritik von Tacitus Quel-*

arguments qu'on y a produits contre elle ne l'ont pas ébranlée, bien loin qu'aucune des opinions rivales qu'on y a soutenues l'ait supplantée dans mon esprit. Si j'avais à recomposer en entier mes parallèles de Tacite, Plutarque et Suétone, je corrigerais des erreurs, je modifierais beaucoup de détails, surtout je serrerais de plus près la comparaison ; je voudrais la faire non moins attentive et minutieuse pour l'ensemble que je vais la faire pour ces trois fragments. Et j'ai la conviction que cette épreuve totale serait absolument favorable à l'hypothèse de la communauté de source, comme je sais que va lui être favorable la présente épreuve partielle. Les choses étant ainsi, nous avons bien en réalité, sur la journée du 15 janvier 69, trois témoignages. Quant à Dion Cassius, autant que l'on en peut juger, son cas est moins simple : il paraît avoir eu pour source principale la source commune aux trois autres, mais il a eu pour sources secondaires Plutarque et Suétone[1]. D'ailleurs, peu nous importe dans l'espèce, puisque de son témoignage nous n'aurons presque rien à retenir.

Si l'on ne considère que l'origine de leurs informations, l'autorité relative de nos trois principaux témoins est égale, tous les trois ayant puisé à la même source ; leur autorité absolue est grande, vu qu'ils ont puisé à une bonne source, la narration très substantielle, très circonstanciée d'un historien contemporain, sinon spectateur, des événements, Pline l'Ancien sans doute[2] ! Au reste, il est sage et on a le droit d'admettre que la somme de vérité fournie par l'original commun a subi une diminution dans les trois répliques indépendantes. La bonne foi de Tacite, de Plutarque et de Suétone n'est pas suspecte, ni, du moins dans les passages qui nous occupent, leur impartialité, hormis que chez Plutarque nous relevons quelques traces d'optimisme ; la psychologie de Tacite, volontiers pessimiste, ne nous semble ici que justement sévère. Mais aucun des trois n'est capable avec constance d'une rigoureuse exactitude. Il arrive à Tacite d'altérer son original par excessive préoccupation de l'effet littéraire, à Plutarque par étourderie et négligence, à Suétone par négligence également

len in den Historien, dans *Jahrb. f. Philologie*, 23[ter] suppl., p. 711 et suiv., apporte au contraire un correctif à l'hypothèse de la communauté de source : Tacite a eu plusieurs sources, dont l'une, dans l'ensemble source secondaire pour lui, a été pour Plutarque la source principale ; dans sa narration de la journée du 15 janvier, Tacite a reproduit, sinon uniquement, du moins en première ligne, cet auteur commun. Quant à Suétone, il a lu Tacite. — Andresen, dans *Wochenschrift f. klass. Philol.*, 1901, col. 431 et suiv., soutient contre Woelfflin la communauté de source entre Tacite et Plutarque.

1. *Les sources de Tacite*, p. 166 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 184 et suiv.

et aussi par manque de tact et de savoir-faire : curieux plus qu'intelligent, il ne sait pas choisir et il ignore l'art difficile de bien résumer. Chacun pèche donc par quelque vice ou mauvaise habitude d'esprit qui abaisse la qualité de sa reproduction. De ces causes différentes les effets s'équivalent presque dans les trois récits parallèles que nous allons analyser. Quand nous disions tout à l'heure que la supériorité historique de Tacite est manifeste, notant l'impression d'une première lecture, nous ne pouvions préciser davantage ; la confrontation minutieuse de son témoignage avec les autres nous démontrera qu'il s'agit seulement d'une supériorité quantitative. Tacite l'emporte par la richesse du fond, comme par la beauté de la forme.

II

Nos quatre témoins mentionnent un sacrifice offert par Galba, comme le premier fait notable de la journée où il fut mis à mort. *Prius vero quam occideretur sacrificantem mane*..., dit Suétone[1]; et Dion Cassius[2]:... ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ, ἐν ᾗ ἀπέθανε, θυομένῳ τι αὐτῷ... Tacite et Plutarque donnent en outre la date. Ils la donnent, l'un et l'autre, sous forme de complément temporel en tête de la phrase consacrée au sacrifice, ou, pour parler avec plus d'exactitude, on trouve chez Tacite, en tête de cette phrase, l'énonciation de la date[3]: *Octavo decimo Kalendas Februarias sacrificanti... Galbae...*; et Plutarque, qui l'avait faite à la fin de la phrase précédente, la rappelle au moyen d'un pronom[4] :... ἣν (ἡμέραν) ἄγουσι Ῥωμαῖοι πρὸ δεκαοκτὼ καλανδῶν Φεβρουαρίων. Ἐκείνῃ γὰρ... ὁ μὲν Γάλβας ἔθυεν... — A quel moment de la journée se plaça le sacrifice ? Suétone dit : ...*sacrificantem mane*...[5]; et Plutarque :... ἕωθεν εὐθὺς... ἔθυεν. Si Plutarque était seul à fournir ce détail omis par Tacite comme par Dion, nous pourrions croire qu'il l'a ajouté de lui-même, sachant que les sacrifices se faisaient d'ordinaire au commencement de la journée. Mais la comparaison avec Suétone paraît exclure cette hypothèse ; Plutarque a donc

1. *Galba*, 19.
2. 5.
3. 27.
4. 24.
5. Comp. *Otho*, 6 :... *mane Galbam salutavit atque... etiam sacrificanti interfuit.*

trouvé l'indication précise dans sa source [1]. — Le lieu du sacrifice n'est désigné que par Plutarque, ἐν παλατίῳ, et, avec plus de précision, par Tacite, *pro aede Apollinis*. — De même l'haruspice qui assistait Galba n'est nommé que par Tacite, *haruspex Umbricius*, et par Plutarque, qui le qualifie plus vaguement de sacrificateur, ὁ δὲ θύτης 'Ομβρίκιος. Suétone lui a donné son titre exact [2] et Dion a traduit exactement ce titre en ἱερόπτης.

Outre celles de l'empereur et du prêtre, les quatre témoins mentionnent la présence d'Othon et ne font mention nominative d'aucune autre. Du contexte de Tacite il résulte pourtant que d'autres personnes étaient présentes : Othon entendait tout, dit-il, car il se trouvait le plus proche de Galba,... *audiente Othone, nam proximus adstiterat*; à ceux qui lui demandèrent la cause de son départ hâtif il répondit :... *Otho, causam digressus requirentibus, cum... finxisset...* Du contexte de Suétone aussi [3] : avant de s'éloigner, Othon charge ses voisins immédiats de l'excuser, si son départ est remarqué :... *eamque excusationem proximis mandasse, si quaereretur*. Plutarque est à peine moins vague : Galba sacrifiait, dit-il, en présence de ses amis, τῶν φίλων παρόντων. Dion prétend, et il allègue ce fait comme une preuve de l'estime singulière en laquelle Othon était tenu par Galba, qu'il fut le seul sénateur présent au sacrifice, θυομένῳ τι αὐτῷ μόνος τῶν βουλευτῶν παρέστη. Mais cette affirmation paraît bien invraisemblable. C'était l'heure de la *salutatio* quotidienne, ainsi que Suétone le constate expressément :... *mane Galbam salutavit* (Otho), *utque consueverat osculo exceptus etiam sacrificanti interfuit...* Le fils adoptif de l'empereur, Pison, devait être là, probablement aussi son ami intime et collègue dans le consulat, Vinius, le consul désigné Marius Celsus, autre ami intime et témoin de l'adoption [4]. De ces trois sénateurs la présence au Palatium est attestée pour le temps qui suivit immédiatement celui du sacrifice. Alors nous y trouverons encore les chevaliers Cornelius Laco, préfet du prétoire, et Icelus, affranchi de l'empereur. Ces deux personnages et Vinius, qui gouvernaient le faible vieillard, que l'on appelait malicieusement ses pédagogues, ne le quittaient jamais et avaient leur demeure dans le palais impérial : *Regeba-*

1. Et cette source n'est donc point Tacite. Woelfflin, p. 33, observe que ce détail a très bien pu être ajouté par Plutarque, à moins qu'il ne provienne d'une source secondaire, la principale étant Tacite. Borenius, p. 40 et suiv., pense qu'il provient d'une source secondaire.

2. Comp. *Otho*, 6 :... *praedicta haruspicis*, avec *Galba*, 19 : ...*haruspex monuit...*

3. *Otho*, 6.

4. Tacite, *Hist*. I, 14.

tur, trium imperio, dit Suétone [1], *quos una et intra Palatium habitantes nec umquam non adhaerentes paedagogos vulgo vocabant.* — Suétone est le seul qui motive la présence d'Othon : il était venu faire à l'empereur sa visite quotidienne du matin. Dion ne la motive pas, mais il l'explique par l'estime singulière dont Galba l'honorait :... οὕτως ὑπ' αὐτοῦ ἐτιμᾶτο, ὥστε καὶ ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ... θυομένῳ τι αὐτῷ... παρέστη. Tacite et Plutarque ont jugé superflu de l'expliquer, ayant déjà mis leurs lecteurs au courant des relations très amicales d'Othon avec Galba [2]. — Suétone et Dion se bornent à indiquer la présence d'Othon, θυομένῳ... παρέστη, *sacrificanti interfuit.* Tacite ajoute ce détail, qu'il était tout près ou même le plus proche de Galba, *nam proximus adstiterat.* Plutarque précise encore davantage : Othon se tenait derrière Galba : παρῆν γὰρ ὄπισθεν τοῦ Γάλβα ; Galba, auquel la divinité livrait en quelque sorte son ennemi secret, n'aurait eu qu'à étendre la main pour le saisir :... μονονουχὶ τὸν Ὄθωνα τοῦ θεοῦ χειρὶ ληπτὸν παραδιδόντος.

A l'inspection des viscères de la victime, le devin prédit à Galba qu'un danger le menace. Plutarque note seul la promptitude avec laquelle il aperçoit les signes défavorables : ἅμα τῷ λαβεῖν εἰς τὰς χεῖρας τοῦ ἱερείου τὰ σπλάγχνα καὶ προσιδεῖν... ἔφη. Mais il a pu déduire lui-même ce détail de l'évidence des présages. Encore moins faut-il ajouter d'importance à un autre détail qui n'est sans doute qu'un développement à lui personnel : la netteté de la prédiction : οὐ δι' αἰνιγμῶν, ἀλλ' ἄντικρυς... — Des quatre formules de cette prédiction la plus vague est celle de Dion :... ὁ ἱερόπτης ἐπιβουλευθήσεσθαι αὐτὸν ἔφη. Suétone [3], qui mentionne seul l'insistance de l'haruspice, précise en outre que les assassins ne sont pas loin : *haruspex identidem monuit caveret insidias, non longe percussores abesse.* La formule de Plutarque, à peu près équivalente aux deux autres pour ce qui concerne la gravité du péril, indique en outre son imminence :... ἔφη σημεῖα μεγάλης ταραχῆς καὶ μετὰ δόλου κίνδυνον ἐκ κεφαλῆς ἐπικείμενον τῷ αὐτοκράτορι. Celle de Tacite indique à la fois la proximité du danger dans l'espace et dans le temps, et n'insiste pas moins sur sa gravité :... *tristia exta et instantes insidias ac domesticum hostem praedicit.* Elle est la plus complète. — D'après Dion seul, l'haruspice ajoute à la prédiction un conseil explicite : ...καὶ διὰ τοῦτ' αὐτὸν μηδαμῇ μηδαμῶς προελθεῖν παρῄνεσεν. La recommandation est beaucoup plus

1. *Galba*, 14 ; comp. Tacite, I, 13.
2. Tacite, I, 13 et 24 ; Plutarque, 20.
3. *Galba*, 19.

vague dans la formule de Suétone :... *identidem monuit, caveret insidias...*

Suétone[1] et Dion se bornent à dire qu'Othon entendit les paroles de l'haruspice, *audivitque praedicta haruspicis*, ἀκούσας τοῦτ' ἐκεῖνος... De son attitude et de ses sentiments ils ne nous apprennent rien. Tacite ne s'occupe que de son âme et ne lui attribue qu'un sentiment, la joie: *audiente Othone,... idque ut laetum e contrario et suis cogitationibus prosperum interpretante*. Plutarque ne lui prête non plus qu'un sentiment, mais c'est la crainte, et il décrit le trouble physique causé par cette crainte: ...προσεῖχε τοῖς λεγομένοις καὶ δεικνυμένοις ὑπὸ τοῦ Ὀμβρικίου, θορυβουμένῳ δὲ αὐτῷ καὶ χρόας ἀμείβοντι παντοδαπὰς ὑπὸ δέους... Les deux sentiments, joie et crainte, ne sont pas incompatibles. Ils se partagèrent sans nul doute, à cette heure critique, l'âme d'Othon: puisque les signes étaient contre Galba, ils étaient pour lui; mais le conspirateur ne pouvait néanmoins s'empêcher de redouter l'effet de leur manifestation et n'était pas assez maître de lui-même pour dissimuler son trouble. Donc les deux récits ne se contredisent pas et Plutarque complète Tacite[2].

La prédiction entendue, Othon trouve un prétexte pour s'éloigner tout de suite et rapidement; Dion ne nous en apprend pas davantage: ἀκούσας τοῦτ' ἐκεῖνος κατέδραμέ τε εὐθὺς ὡς καὶ ἐπ' ἄλλο τι... Les trois autres témoins mentionnent l'intervention d'un affranchi d'Othon, que Tacite et Plutarque nomment Onomastus. Il intervint, dit Suétone, après que l'haruspice eut parlé :... *audivitque praedicta haruspicis. Deinde liberto... nuntiante...*; bientôt après, dit Tacite :... *audiente Othone... Nec multo post libertus Onomastus nuntiat...*; pendant qu'il était en proie au trouble causé par la prédiction, dit Plutarque : θορυβουμένῳ δὲ αὐτῷ... παραστὰς Ὀνόμαστος ἀπελεύθερος... ἔφη... L'affranchi annonça, dit Suétone, que les architectes étaient là, *adesse architectos nuntiante*; que l'architecte et les entrepreneurs attendaient son maître, *nuntiat exspectari eum ab architecto et redemptoribus*, dit Tacite; qu'il était attendu chez lui par les architectes, dit Plutarque: ἥκειν ἔφη καὶ περιμένειν αὐτὸν οἴκοι τοὺς ἀρχιτέκτονας. Plutarque indique donc seul avec précision le lieu où Othon est

1. *Otho*, 6.

2. J'ai eu tort, *Les sources de Tacite*, p. 25, d'admettre ici comme possible une inexactitude de Plutarque dans la reproduction de la source commune. Groag, p. 742 et suiv., nie que les deux versions aient pu se trouver dans la même source: Plutarque aurait suivi la source commune et Tacite l'aurait quittée, préférant la version d'une autre source, qui lui aurait semblé plus conforme au caractère d'Othon. Borenius, p. 41, croit que Plutarque, très libre, comme à son ordinaire, dans la peinture des sentiments, a modifié la version de Tacite.

attendu, et la précision de ce détail n'est peut-être pas négligeable, quoique la maison d'Othon ne s'impose pas comme lieu du faux rendez-vous : nous allons voir en effet qu'il feint d'avoir affaire avec les personnes en question ailleurs que chez lui. Sur un autre point de détail la version de Tacite est certainement la plus exacte des trois : Othon n'avait pas besoin de plusieurs architectes, mais il avait besoin — ou mieux il aurait eu besoin, si le projet dont il va être parlé avait été réel — aussi bien d'entrepreneurs que d'un architecte [1]. — La démarche de l'affranchi était un signal convenu, dit simplement ici Suétone, *quod signum convenerat* ; mais il nous a déjà fait savoir qu'avant de se rendre chez l'empereur Othon avait donné rendez-vous à ses complices sur le forum : *Ergo destinata die, praemonitis consciis ut se in foro... opperirentur...* Son indication est donc aussi claire que celles de Tacite et de Plutarque, qui sont équivalentes : *quae significatio coeuntium iam militum et paratae coniurationis convenerat* ; ἣν δὲ σύμβολον καιροῦ, πρὸς ὃν ἔδει ἀπαντῆσαι τὸν Ὄθωνα τοῖς στρατιώταις. — A lire Suétone et Plutarque, ainsi que Dion, il semble qu'Othon motive spontanément son départ ; d'après Tacite, il ne fait que répondre aux questions de ceux qui l'entourent : *Otho, causam digressus requirentibus, cum... finxisset...* Les deux versions sont également vraisemblables. — Sous quel prétexte s'éloigne-t-il ? Selon Plutarque, il aurait déjà conclu l'achat d'une vieille maison et il voudrait en faire constater les vices aux vendeurs : Εἰπὼν οὖν ὅτι παλαιὰν ἐωνημένος οἰκίαν βούλεται τὰ ὕποπτα δεῖξαι τοῖς πωληταῖς ἀπῆλθε. Ceci a quelque chose de bizarre : la constatation aurait dû raisonnablement précéder l'achat [2]. Selon Suétone, la maison ne serait pas encore achetée, il irait la visiter : *...quasi venalem domum inspecturus abscessit.* Plus détaillé, Tacite est d'accord pour l'essentiel avec Suétone :*...cum emi sibi praedia vetustate suspecta eoque prius exploranda finxisset,... pergit.* Pour cette inspection, Othon n'a pas seulement besoin d'un architecte ; assisté d'entrepreneurs, il se rendra mieux compte du coût éventuel de la remise en état. La ressemblance verbale est frappante, d'ailleurs, entre *vetustate suspecta* de Tacite et παλαιάν, ὕποπτα [3] de Plutarque ; entre *domum*, *abscessit* de

1. D'après Woelfflin, p. 36, *architectos* de Suétone = *architectum cum redemptoribus.* Borenius, p. 40 et 42, pense que le pluriel peut provenir, pour Plutarque, d'une source secondaire. Je pense, moi, que Suétone et Plutarque ont reproduit inexactement, et Tacite exactement, la source commune.

2. Andresen, col. 435, fait pourtant observer qu'une réclamation après marché conclu n'est pas chose inouïe. Pour lui la version de Plutarque n'est pas invraisemblable.

3. Woelfflin, p. 37, suivi par Borenius, p. 42, va jusqu'à prétendre que la ressem-

Suétone — Tacite dit *praedia*, *pergit* — et οἰκίαν, ἀπῆλθε. Pour expliquer πωληταῖς on a prétendu [1] que, reproduisant Tacite, Plutarque avait mal compris *redemptoribus*. Ne serait-il pas étonnant, dans cette hypothèse, qu'il eût traduit *praedia* par οἰκίαν [2]? Le récit original, source commune de Plutarque et des deux autres, faisait mention des vendeurs [3] : Othon prétextait qu'il négociait l'achat d'une vieille maison et qu'il voulait, en présence des vendeurs, la faire examiner par son architecte et ses entrepreneurs ; Tacite et Suétone ont omis le rôle des vendeurs, Plutarque l'a faussé. — Sur le motif invoqué par Othon, Suétone rapporte seul une autre version : *Alii febrem simulasse aiunt.* Peut-être Dion l'a-t-il connue et faut-il expliquer par là le vague de sa formule : ...κατέδραμε... ὡς καὶ ἐπ' ἄλλο τι [4]. Notons qu'elle ne supprime pas le rôle de l'affranchi Onomastus ; mais elle le réduit à une entrée muette, suffisamment significative pour Othon. Notons aussi que le membre de phrase *eamque excusationem proximis mandasse, si quaereretur*, bien que rattaché grammaticalement à *alii febrem simulasse aiunt*, se rapporte aussi, logiquement, à *quasi venalem domum inspecturus abscessit* : quel qu'ait été le prétexte invoqué par Othon, il a chargé ses voisins d'excuser son absence, au cas où elle serait remarquée.

Sur l'itinéraire d'Othon jusqu'à sa rencontre avec les premiers conjurés ni sur le lieu de cette rencontre Dion ne nous renseigne aucunement : κατέδραμε, il descendit en courant, dit-il, et rien de plus. Tacite nous apprend seul qu'Othon s'en alla appuyé sur son affranchi, *innixus liberto*. Il sortit en hâte du Palatium par derrière, dit Suétone : ...*abscessit proripuitque se postica parte Palati*... Tacite et Plutarque ont plus de précision : *per Tiberia-*

---

blance frappante de ὕποπτα avec *suspecta* suffirait à prouver la dépendance de Plutarque par rapport à Tacite.

1. Woelfflin, p. 36 sq. Dans son manuscrit de Tacite, où les mots n'étaient pas séparés, Plutarque aurait lu *emptoribus* pour *redemptoribus*, et donné au mot mal lu le sens faux de *venditoribus*, qu'exigeait la raison. Borenius, p. 42, adopte cette conjecture. Andresen, col. 435, la réfute. A-t-elle même besoin d'être réfutée?

2. Borenius, p. 42, n'attache aucune importance à ce détail.

3. Ou plutôt du vendeur, car un immeuble n'a généralement qu'un propriétaire, et l'on ne voit donc pas bien pourquoi Othon aurait mis dans son mensonge plusieurs vendeurs, comme le remarque justement Borenius, p. 42. Il y avait dans la source commune un seul vendeur et des entrepreneurs ; Plutarque a omis ceux-ci et transféré le pluriel au vendeur.

4. Woelfflin, p. 33, pense que Tacite l'a connue aussi ; c'est pourquoi il aurait noté qu'Othon s'éloigna *innixus liberto* ; comp. *Ann.*, II, 29 : (*Libo*) *aegritudine fessus sive... simulato morbo... innixusque fratri*. Mais ce geste de l'efféminé Othon se conçoit très bien sans aucune simulation de maladie. Au reste, la version rapportée par Suétone seul n'est pas incompatible avec l'autre : peut-être Othon invoqua-t-il en réalité les deux motifs, la fièvre pour expliquer son trouble physique, l'inspection de la maison pour expliquer son départ soudain.

nam domum... pergit; ἀπῆλθε καὶ διὰ τῆς Τιβερίου καλουμένης οἰκίας καταβὰς...; cependant ni l'un ni l'autre ne mentionne, comme Dion et Suétone, la hâte de la sortie. Où se rendait-il? *Ad constitutum*, dit simplement Suétone, visant l'indication fournie par lui un peu plus haut : *...praemonitis consciis ut se in foro sub aede Saturni ad Miliarium aureum opperirentur.* Plutarque, qui se sert d'une périphrase pour désigner le Miliaire d'or, a une donnée topographique de moins, le temple de Saturne : ...ἐβάδιζεν εἰς ἀγορὰν, οὗ χρυσοῦς εἱστήκει κίων, εἰς ὃν αἱ τετμημέναι τῆς Ἰταλίας ὁδοὶ πᾶσαι τελευτῶσιν. Tacite a une donnée topographique de plus que Suétone, le Vélabre : *...in Velabrum, inde ad Miliarium aureum sub aedem Saturni pergit.*

Dion résume ainsi les faits qui se passèrent jusqu'à l'entrée d'Othon dans le camp des prétoriens : ...καὶ ὑπό τινων στρατιωτῶν ὀλίγων, οἳ συνωμωμόκεσαν αὐτῷ, εἰς τὸ τεῖχος ἐσήχθη. — Plutarque [1] et Tacite nous apprennent d'abord qu'au rendez-vous Othon trouva vingt-trois conjurés, ni plus ni moins, qui le saluèrent empereur : Ἐνταῦθα τοὺς πρώτους ἐκδεξαμένους αὐτὸν καὶ προσειπόντας αὐτοκράτορά φασι — ce petit nombre semble si extraordinaire à Plutarque qu'il n'ose prendre sur soi de le garantir [2] — μὴ πλείους τριῶν καὶ εἴκοσι γενέσθαι; *ibi tres et viginti speculatores consalutatum imperatorem...* Tacite seul donne aux soldats leur titre exact : c'étaient des cavaliers d'élite du prétoire. Les deux témoins ajoutent que le petit nombre de ses premiers adhérents effraya Othon : Διὸ... ἀπεδειλίασεν; *et paucitate salutantium trepidum.* A ce propos, Plutarque observe que cependant l'âme d'Othon n'était pas molle et efféminée comme son corps, bien au contraire : καίπερ οὐ κατὰ τὴν τοῦ σώματος μαλακίαν καὶ θηλύτητα τῇ ψυχῇ διατεθρυμμένος, ἀλλὰ ἰταμὸς ὢν πρὸς τὰ δεινὰ καὶ ἄτρεπτος. Tacite a signalé le même contraste en termes plus concis, au moment où Othon se décide à conquérir l'empire par le crime : *Non erat Othoni mollis et corpori similis animus* [3]. Suétone fera une remarque analogue seulement après le suicide d'Othon : *Tanto Othonis animo nequaquam corpus aut habitus competiit* [4]. — Sans avoir mentionné cette première procla-

---

1. 25.
2. D'après Woelfflin, p. 35 et suiv. et Borenius, p. 15, φασί signifie que Tacite est la source de Plutarque. J'avoue que je ne saisis même pas leur raisonnement.
3. I, 22. — Woelfflin, p. 35, et Borenius, p. 16, estiment — cela peut se soutenir — que la remarque vient plus à propos chez Tacite. Et ils en concluent que Tacite est la source de Plutarque. N'est-il pas plus simple et plus logique d'admettre que, le contraste ayant été signalé en quelque endroit par la source commune, Tacite Plutarque — et Suétone, nous allons le voir — l'ont signalé chacun à l'endroit qui leur a paru le plus opportun?
4. *Otho*, 12.

mation, il raconte l'enlèvement d'Othon en litière : *Tunc abditus propere muliebri sella in castra contendit*. Tacite omet le détail *muliebri* et en ajoute un autre : ...*et sellae festinanter impositum strictis mucronibus rapiunt*. Plutarque n'a rien qui corresponde ni à *muliebri* ni à *festinanter* = *propere*, mais il parle, comme Tacite, des épées nues : Οἱ δὲ παρόντες οὐκ εἴων, ἀλλὰ τοῖς ξίφεσι γυμνοῖς περιϊόντες αὐτοῦ τὸ φορεῖον ἐκέλευον αἴρεσθαι... Ils ordonnaient à qui ? Aux porteurs de la litière, distincts des soldats et dont Tacite ne dit rien, mais que Suétone et Plutarque vont mentionner expressément. Tacite ne parle point de la contenance d'Othon dans sa litière, il lui suffit d'avoir signalé sa frayeur à l'instant de la première proclamation. Plutarque raconte qu'il se lamente et qu'il exhorte les porteurs : ...παραφθεγγομένου πολλάκις ἀπολωλέναι, καὶ τοὺς φορειαφόρους ἐπιταχύνοντος [1]. Suétone, qui ne dit rien de ces manifestations de frayeur, raconte d'autres incidents de cette marche mouvementée : ...*ac deficientibus lecticariis cum descendisset cursumque cepisset, laxato calceo restitit, donec omissa mora succollatus*... Quelques personnes — entendons des passants ou des flâneurs — assistaient à la première proclamation, nous apprend Plutarque seul, étonnées plutôt qu'effrayées en voyant le petit nombre de ceux qui faisaient ce coup d'audace : Ἐξήκουον γὰρ ἔνιοι, θαυμάζοντες μᾶλλον ἢ ταραττόμενοι διὰ τὴν ὀλιγότητα τῶν ἀποτετολμημένων. Rien ne nous autorise à suspecter cette affirmation : ni la présence de quelques personnes étrangères au complot n'est invraisemblable en un lieu tel que le forum, ni le sentiment qui leur est prêté [2]. — Pendant que le cortège traversait le forum, il rencontra, dit Plutarque, un nombre égal d'autres soldats, φερομένῳ δὲ οὕτω δι' ἀγορᾶς ἀπήντησαν ἕτεροι τοσοῦτοι. Tacite, plus exact sans doute, parle d'un nombre à peu près égal de nouveaux adhérents qui s'agrégèrent aux premiers, *totidem ferme milites... adgregantur*. Mais n'est-il pas inexact quant au lieu de ces rencontres, qu'il place *in itinere*, et non dans la traversée du forum [3] ? Des nouveaux adhérents recrutés au forum Plutarque distingue nettement ceux qui se joignirent à Othon durant le reste de la marche, par groupes de trois et de quatre, καὶ πάλιν

---

1. Borenius, p. 45, concède ici pour Plutarque une source secondaire.

2. Borenius, p. 45, prétend que j'ai eu tort (*Les sources de Tacite*, p. 26) d'affirmer que Tacite ne mentionne pas l'étonnement des assistants, et pour me confondre il rapproche θαυμάζοντες de *plerique miraculo*. Mais Tacite rapporte, nous allons le voir, *plerique miraculo* aux nouveaux adhérents qui grossirent en chemin le cortège d'Othon, et non pas aux spectateurs de la première proclamation.

3. Borenius, p. 45, n'ayant pas vu la différence δι' ἀγορᾶς, *in itinere*, affirme que le passage de Plutarque est la traduction de celui de Tacite.

κατὰ τρεῖς καὶ τέτταρας ἄλλοι προσεπέλαζον. Cette distinction n'a pas le moins du monde l'air d'être arbitraire [1]. Tacite, au lieu d'ajouter au compte les dernières adhésions, définit la mentalité des adhérents et décrit leurs attitudes: ...*in itinere adgregantur*, *alii conscientia*, *plerique miraculo*, *pars clamore et gaudiis*, *pars silentio*, *animum ex eventu sumpturi.*

Voici donc le cortège d'Othon aux portes du camp. Avant de l'y introduire, Plutarque raconte une seconde proclamation à laquelle prennent part tous les adhérents: Εἶτα συνανέστρεφον ἅπαντες ἀνακαλούμενοι Καίσαρα καὶ γυμνὰ τὰ ξίφη προϊσχόμενοι. Il est naturel que les partisans d'Othon fassent alors cette démonstration significative: avant de pénétrer dans le camp, ils veulent déclarer hautement pourquoi ils y viennent. Tacite, qui craint jusqu'aux apparences de redites, a supprimé cette seconde salutation. Suétone, au contraire, n'a mentionné que celle-ci, mais sans la distinguer de ce qui la suivit, c'est-à-dire la marche triomphale d'Othon depuis la porte du camp jusqu'à la place d'armes: ...*donec ...a praesente comitatu imperator consalutatus*, *inter faustas adclamationes strictosque gladios ad principia devenit.* — Au camp était de garde le tribun Martialis; Tacite [2] et Plutarque le disent en termes d'une ressemblance frappante, si ce n'est que Tacite donne seul le gentilice de l'officier: *Stationem in castris agebat Julius Martialis tribunus*; τῶν δὲ χιλιάρχων ὁ τὴν φυλακὴν ἔχων τοῦ στρατοπέδου Μαρτίαλις... Tacite ne dit pas formellement qu'il laissa sans opposition pénétrer Othon et son cortège dans le camp; mais cela résulte avec évidence du contexte. Plutarque le dit formellement [3]:... ἐφῆκεν εἰσελθεῖν. Quelle fut la raison de sa conduite? Plutarque n'en donne qu'une, avec une certaine réserve par laquelle il veut signifier qu'on pourrait songer à une autre raison moins favorable [4]: ...Μαρτίαλις, ὥς φασι, μὴ συνειδώς, ἐκπλαγεὶς δὲ τῷ ἀπροσδοκήτῳ καὶ φοβηθείς; Martialis n'était pas du complot, dit-on, mais la soudaineté, l'imprévu de la chose le stupéfia et il eut peur. Tacite, non seulement dédouble l'unique

---

1. Borenius, p. 45, prétend que Plutarque, n'ayant pas compris *alii*, *plerique*, *pars*, *pars*, rapporte à d'autres soldats, à de nouveaux groupes d'adhérents, ce que Tacite dit de la mentalité des adhérents, et qu'ainsi sont constitués ces groupes imaginaires de nouveaux venus. La précision des données numériques, κατὰ τρεῖς καὶ τέτταρας, aurait pu suffire à garder Borenius de cette conjecture extravagante. La vérité est que Tacite a résumé dans ce récit la source commune plus fidèlement reproduite par Plutarque.

2. 28.

3. Borenius, p. 46, a très bien vu que cette différence entre Tacite et Plutarque était insignifiante.

4. Woelfflin, p. 49, et Borenius, p. 46, prétendent que ὥς φασι dénote la dépendance de Plutarque par rapport à Tacite.

raison de Plutarque, stupeur et frayeur, dédoublement dont la légitimité psychologique n'est pas contestable, mais encore il en indique une autre que beaucoup adoptèrent, dit-il, opinion dont il leur laisse la responsabilité : *Is, magnitudine subiti sceleris, an corrupta latius castra et, si contra tenderet, exitium metuens, praebuit plerisque suspicionem conscientiae.* Pour lui, la seconde de ces trois raisons est la meilleure : Martialis eut peur ; la phrase qui suit dénote clairement cette façon de voir : *Anteposuere ceteri quoque tribuni centurionesque praesentia dubiis et honestis* [1]...

Une fois entré dans le camp, Othon n'y trouva aucune opposition ; Plutarque le constate en termes simples et formels : γενομένῳ δὲ ἐντὸς οὐδεὶς ἀντέπεσεν ; et il l'explique à la fois par les manœuvres des conjurés et les sentiments des autres : ceux qui ne savaient rien, entourés par les complices et dispersés par un, par deux, d'après un plan concerté d'avance, suivirent sous l'influence de la crainte d'abord, ensuite de la persuasion ; οἱ γὰρ ἀγνοοῦντες τὰ πραττόμενα τοῖς εἰδόσι καὶ συνεστῶσιν ἐκ παρασκευῆς ἐμπεριεχόμενοι καθ' ἕνα καὶ δύο σποράδες, ὑπὸ δέους τὸ πρῶτον, εἶτα πεισθέντες ἐπηκολούθησαν [2]. Tacite, plus vague et plus oratoire, caractérise la mentalité des officiers, puis de tout le monde : *Anteposuere ceteri quoque tribuni centurionesque praesentia dubiis et honestis, isque habitus animorum fuit, ut pessimum facinus auderent pauci, plures vellent, omnes paterentur.* Ainsi le développement se termine par une double gradation, ascendante avec *pauci, plures, omnes*, descendante avec *auderent, vellent, paterentur.* Car c'est ici la fin du développement : après cette phrase Tacite interrompt la narration des faits qui se passèrent au camp pour ramener son lecteur au Palatium ; et, si nous voulons trouver chez lui quelque chose qui ressemble à la manœuvre des conjurés chez Plutarque, il faut chercher plus loin, là où le récit de Tacite ramène le lecteur de Galba à Othon. Un trait du tableau consacré à la prestation du nouveau serment militaire rappelle notre passage de Plutarque : ceux qui étaient déjà groupés autour du tribunal, autour d'Othon, *ut quemque adfluentium militum adspexerant, prensare manibus, complecti armis, conlocare iuxta, praeire sacramentum* [3]. C'est toujours la même propagande des

---

1. Woelfflin, p. 49, dit que Plutarque supprime la suspicion, qu'il n'estime pas fondée, et s'en tient à la première explication de Tacite. Borenius, p. 46, adopte à peu près cette opinion : Plutarque ne retient que la première explication et fait allusion à la seconde par la réserve avec laquelle il introduit la première. Cette remarque ne manque pas de justesse : seulement c'est à l'égard de la source commune, non à l'égard de Tacite, que Plutarque se comporte ainsi.

2. Borenius, p. 46, n'ose pas décider si ces manœuvres sont une fiction de Plutarque ou s'il en a trouvé mention dans une source secondaire.

3. Ch. 36.

conjurés en faveur de leur prétendant, mais ce sont deux moments consécutifs de la même propagande : Plutarque la décrit dans la phase qui précède l'arrivée d'Othon au tribunal, Tacite dans celle qui la suit. Suétone, non seulement ne parle pas de cette propagande, mais il ne distingue pas les adhésions de l'extérieur du camp et celles de l'intérieur ; il les mentionne toutes en bloc et caractérise d'un seul coup la mentalité de tous les soldats, conjurés ou étrangers au complot : *...in castra contendit, ac deficientibus lecticariis cum descendisset..., restitit, donec..., succollatus et a praesente comitatu imperator consalutatus, inter faustas adclamationes strictosque gladios ad principia devenit, obvio quoque, non aliter ac si conscius et particeps foret, adhaerente.* Il résume à outrance les faits importants, après avoir, dans la même phrase, noté minutieusement des circonstances presque insignifiantes, la fatigue des porteurs, Othon qui met pied à terre et prend sa course, sa chaussure qui se défait, etc.

III

Ayant raconté l'entrée d'Othon au camp des prétoriens, Tacite[1], avons-nous vu, le quitte pour revenir à Galba. Plutarque fait de même, tandis que Suétone et Dion exposent sans s'interrompre tout ce qu'ils ont à dire des événements du camp, antérieurs au meurtre de Galba. On conçoit que Dion, sa narration, telle que nous la possédons, étant très sommaire, passe moins souvent d'un protagoniste et d'un théâtre à l'autre, que Tacite et Plutarque. Quant à Suétone, sa méthode biographique l'a conduit naturellement à mettre ensemble d'une part tout ce qui concernait Galba, de l'autre tout ce qui se rapportait à Othon ; il s'est efforcé du moins de réaliser cette ségrégation difficile. Les rapprochements que nous avons faits jusqu'ici de son témoignage avec les trois autres nous ont été fournis d'abord par une phrase du *Galba*, puis par quatre phrases de l'*Othon*. Afin de continuer le parallèle, nous devons maintenant recourir encore au *Galba* ; et il nous faut laisser provisoirement de côté quelques lignes du récit de Dion.

La formule par laquelle celui-ci[2] nous apprend que Galba fut mis

1. Ch. 29.
2. 6.

au courant, se rapporte à la totalité des événements du camp jusqu'à la reconnaissance d'Othon par tous les soldats : Μαθὼν δὲ ὁ Γάλβας τὰ πρασσόμενα... De même celle de Suétone, qui ajoute seulement que les mauvaises nouvelles lui parviennent peu après le sacrifice et la prédiction : *Haud multo post cognoscit teneri castra ab Othone*... En réalité, Galba ne fut pas informé de tout à la fois. Ce qui lui fut annoncé d'abord, la phrase de Plutarque ne le spécifie pas, mais il n'y a pas de doute possible, puisqu'elle vise uniquement ce qui est raconté dans la phrase précédente, l'entrée d'Othon au camp où il n'a trouvé aucune opposition : Εἰς δὲ τὸ παλάτιον εὐθὺς μὲν ἀπηγγέλη τῷ Γάλβᾳ... Ce qui vient ensuite précise εὐθὺς : l'haruspice tenait encore dans ses mains les viscères, si bien que les incrédules eux-mêmes admirèrent la justesse de sa divination... παρόντος ἔτι τοῦ θύτου καὶ τῶν ἱερῶν ἐν χερσὶν ὄντων, ὥστε καὶ τοὺς πάνυ πρὸς τὰ τοιαῦτα δυσπειθῶς καὶ ἀτενῶς ἔχοντας ἐκπλήττεσθαι καὶ θαυμάζειν τὸ θεῖον. La cérémonie s'était donc prolongée outre mesure. Pourquoi ? Parce que l'empereur avait demandé un examen plus minutieux des viscères, une sorte de révision du premier pronostic. La phrase de Tacite signifie clairement cette insistance et nous fournit sur ce point le meilleur commentaire de la phrase de Plutarque : *Ignarus interim Galba et sacris intentus fatigabat alieni iam imperii deos*... Par contre, c'est Plutarque qui nous fournit le meilleur commentaire de l'expression vague *sacris intentus*. Quant à la portée des nouvelles que reçut Galba au moment défini avec plus de précision par Plutarque et d'éloquence par Tacite, c'est à coup sûr Tacite qui nous renseigne avec le plus d'exactitude : Galba apprend d'abord qu'un sénateur, dont on ne peut lui dire le nom, est enlevé par les soldats dans la direction du camp ; puis il apprend le nom de ce sénateur, Othon, et, pour le moment, ses informations ne vont pas au delà :... *cum adfertur rumor rapi in castra incertum quem senatorem, mox Othonem esse qui raperetur*... Ceci est la vraisemblance même : le surplus des événements du camp, tel que nous l'avons trouvé dans le contexte antérieur de Tacite et de Plutarque, n'a pu être connu de Galba sur-le-champ, εὐθύς, lorsque le sacrifice durait encore. — Avec les mauvaises nouvelles une foule de gens de toute espèce affluait du forum au Palatium, dit Plutarque : Ὄχλου δὲ παντοδαποῦ συρρέοντος ἐξ ἀγορᾶς... C'était la foule des nouvellistes et, si les premiers vinrent du forum, il en vint bientôt de toutes les parties de la ville que le cortège des révolutionnaires avait traversées. Tacite, plus compréhensif, dit fort justement : *Simul ex tota urbe, ut quisque obvius fuerat*, et il ajoute, en psychologue

qu'il est, que parmi ces nouvellistes il y avait ceux que la peur poussait au pessimisme, ceux qui affectaient l'optimisme par esprit d'adulation, *alii formidine augentes, quidam minora vero, ne tum quidem obliti adulationis.*

Dès maintenant Plutarque mentionne la présence de Vinius et de Lacon. A la vue de la foule confuse qui envahit le Palatium, ces deux personnages et quelques affranchis impériaux se rangent autour de Galba, l'épée nue à la main :... αὐτῷ μὲν Οὐίνιος καὶ Λάκων καὶ τῶν ἀπελευθέρων ἔνιοι γυμνὰ τὰ ξίφη προϊσχόμενοι παρέστησαν. Rien de plus vraisemblable que cette attitude et ce geste dont Tacite ne parle point : il pouvait y avoir des conjurés dans la cohue, l'entourage de l'empereur avait sujet de craindre un péril immédiat pour sa personne [1]. Sans nommer dès à présent les amis qui entouraient Galba, Tacite dit formellement qu'il tint conseil avec eux et qu'on décida que son fils adoptif Pison irait sonder les dispositions de la cohorte de garde, l'empereur se réservant pour un plus extrême besoin : *Igitur consultantibus placuit pertemptari animum cohortis, quae in Palatio stationem agebat, nec per ipsum Galbam, cuius integra auctoritas maioribus remediis servabatur. Piso pro gradibus domus vocatos... adlocutus est.* Plutarque mentionne la même démarche de Pison, mais sans dire ni qu'elle ne fut pas spontanée, ce qui va de soi, ni pourquoi Galba n'intervint pas en personne. Ὁ δὲ Πείσων προελθὼν τοῖς φυλάττουσι τὴν αὐλὴν δορυφόροις ἐνετύγχανε.. Il ne dit même pas expressément que Pison harangua les soldats, tandis que Tacite refait abondamment et magistralement sa harangue [2]. Il ne dit pas non plus quel fut l'effet de cette démarche. Tacite [3] nous apprend que les *speculatores* s'étant dispersés, le reste de la cohorte ne fit pas mauvais accueil aux paroles de Pison et, le discours achevé, leva ses enseignes, mouvement équivoque : *Dilapsis speculatoribus cetera cohors non asperata contionantem, ut turbidis rebus evenit, forte magis et nullo adhuc consilio rapit signa, quam quod postea creditum est, insidiis et simulatione.* — D'autres mesures avaient été ou furent alors prises par Galba. Plutarque n'en mentionne qu'une, la mission de Marius Celsus auprès de ce qu'il appelle la légion Illyrique, campée au portique

1. Borenius, p. 46, reconnaît que la précaution n'était pas inutile et affirme que Plutarque a complété Tacite au moyen d'une source secondaire. Groag, p. 743, n. 1, partisan de la communauté de source, croit que Tacite a passé ce détail sous silence, parce qu'il l'a jugé invraisemblable : la foule qui envahissait le Palatium n'était pas bien terrible, elle était sans armes.

2. Ch. 29 et 30.

3. 31.

d'Agrippa : Τοῦ δ' Ἰλλυρικοῦ τάγματος ἐν τῇ καλουμένῃ παστάδι Βιψανίᾳ στρατοπεδεύοντος ἀπεστάλη Μάριος Κέλσος, ἀνὴρ ἀγαθὸς, προκαταληψόμενος. Tacite, qui juge superflu de spécifier l'objet de la mission, qualifie plus exactement les troupes vers lesquelles Celsus est envoyé : *Missus et Celsus Marius ad electos Illyrici exercitus* [1], *Vipsania in porticu tendentes*. Deux primipilaires sont chargés d'une mission pareille auprès des détachements de l'armée germanique : *Praeceptum Amulio Sereno et Domitio Sabino primipilaribus, ut Germanicos milites e Libertatis atrio accerserent*. Il y avait à Rome une autre force légionnaire, la légion des marins [2]. Tacite explique pourquoi Galba ne crut pas devoir tenter de l'appeler à son aide : *Legioni classicae diffidebatur, infestae ob caedem commilitonum, quos... trucidaverat Galba.* Mais il crut devoir tenter d'apaiser les prétoriens : *Pergunt etiam in castra praetorianorum tribuni Cetrius Severus, Subrius Dexter, Pompeius Longinus, si incipiens adhuc et necdum adulta seditio melioribus consiliis flecteretur.* Dion est le seul qui parle avec Tacite, mais en termes plus vagues, de cette dernière mission, ou plutôt des deux tentatives faites par Galba auprès des cohortes prétoriennes ; car sa phrase convient aussi à la mission ultérieure de Pison que Tacite [3] mentionnera plus loin : Μαθὼν δὲ ὁ Γάλβας τὰ πρασσόμενα ἔπεμψέ τινας ἐς τὸ στρατόπεδον ὡς καὶ μεταπεῖσαί σφας δυνησόμενος. Suétone, dont les premiers mots cités ici renferment une grave inexactitude que nous signalerons tout à l'heure, parle seulement de la résolution prise par Galba d'avoir recours aux légionnaires, sans dire à quels légionnaires : ... *nihil amplius quam continere se statuit et legionariorum firmare praesidiis, qui multifariam diverseque tendebant.*

Ni Plutarque ni Dion ne font connaître le résultat des tentatives qu'ils mentionnent [4]. Tacite le fait connaître et tout de suite, c'est-à-dire que sa narration quitte momentanément le Palatium pour se transporter sur les divers théâtres où se rendent les envoyés ; d'abord au camp des prétoriens, où les tribuns reçoivent un fort mauvais accueil, surtout Pompeius Longinus : *Tribunorum Subrium et Cetrium adorti milites minis, Longinum manibus coercent exarmantque, quia non ordine militiae, sed e*

---

1. Comp. ch. 6 : *Plena urbs exercitu insolito... Multi ad hoc numeri e Germania ac Britannia et Illyrico, quos idem Nero electos praemissosque ad claustra Caspiarum... opprimendis Vindicis coeptis revocaverat.*
2. Voir *ibid.* : ... *remanente ea* (legione) *quam e classe Nero conscripserat...*
3. Ch. 34.
4. Groag, 743, en conclut, pour Plutarque, qu'il n'a pas suivi la source commune dans ce passage.

Galbae amicis, fidus principi suo et desciscentibus suspectior erat; dans ce même camp, la légion des marins fait cause commune avec les prétoriens : *Legio classica nihil cunctata praetorianis adiungitur*. Où était son casernement ? Tacite ne le dit pas. Celsus n'est pas plus heureux auprès des Illyriques : *Illyrici exercitus electi Celsum infestis pilis proturbant*. Tacite n'en dit pas davantage. Vont-ils eux aussi se joindre aux prétoriens, ou bien attendent-ils les événements au portique d'Agrippa ? Les détachements germaniques hésitèrent longtemps, surtout parce que le souvenir des bienfaits récents de Galba contrecarrait dans leurs âmes le mauvais effet de la propagande révolutionnaire : *Germanica vexilla diu nutavere, invalidis adhuc corporibus et placatis animis, quod eos a Nerone Alexandriam praemissos atque inde reversos longa navigatione aegros impensiore cura Galba refovebat*. Suétone constate, mais seulement après avoir raconté le meurtre de Galba [1], le résultat des tentatives faites par son ordre pour se concilier les divers corps de troupe, et il explique par une autre cause la non-intervention en temps utile des soldats germaniques : *Illud mirum admodum fuerit... omnes qui arcessirentur sprevisse nuntium, excepta Germanicianorum vexillatione. Ii ob recens meritum, quod se aegros et invalidos magnopere fovisset, in auxilium advolaverunt, sed serius, itinere devio per ignorantiam locorum retardati* [2]. L'explication du retard est bien invraisemblable. Il y en avait, à coup sûr, parmi ces soldats germaniques, qui savaient le chemin d'endroits aussi connus que le Palatium et le forum. D'ailleurs, s'ils s'étaient décidés tout de suite à secourir Galba, n'auraient-ils pas eu, au besoin, pour leur servir de guide les primipilaires qui étaient venus les solliciter ? C'est Tacite qu'il faut en croire, et il faut sans doute le compléter ainsi : après une longue hésitation, les Germaniques se déclarèrent comme les autres pour Othon. Nous verrons que l'un des individus désignés par la tradition incertaine comme le principal assassin de Galba est un Germanique, un soldat de la 15e légion. En désaccord sur la conduite de ces légionnaires, Tacite et Suétone sont d'accord sur le motif qui les inclinait vers le parti de Galba, mais Tacite le définit plus exactement.

Revenant au Palatium, il décrit [3] les progrès de l'envahissement : *Universa iam plebs Palatium implebat, mixtis servitiis*

1. *Galba*, 20.
2. Groag, 766, frappé seulement de la ressemblance des deux passages, affirme que Suétone a lu Tacite.
3. 32.

et dissono clamore caedem Othonis et coniuratorum exitium poscentium ; puis il caractérise avec mépris ces démonstrations machinales d'un loyalisme sans conviction. Plutarque a décrit d'un seul coup l'invasion du palais impérial, ὄχλου δὲ παντοδαποῦ συρρέοντος... ; immédiatement après la mission de Celsus vers les Illyriques il mentionne donc [1] la délibération de l'empereur avec ses amis sur la conduite que lui-même devait tenir, délibération mentionnée aussi par Suétone et Tacite. Suétone affirme que, beaucoup ou la plupart de ses amis lui conseillant l'offensive, il préféra la défensive :... *ac plerisque ut eodem* (= *in castra*) *quam primum pergeret suadentibus, posse enim auctoritate et praesentia praevalere, nihil amplius quam continere se statuit et legionariorum firmare praesidiis*... Plutarque et Tacite démentent ensemble cette affirmation. Le premier nous montre Galba disposé d'emblée à l'offensive, mais Vinius s'efforçant de le retenir, tandis que Lacon et Icelus le stimulent : βουλευομένου δὲ τοῦ Γάλβα προελθεῖν, καὶ Οὐινίου μὲν οὐκ ἐῶντος, Ἰκέλου δὲ καὶ Λάκωνος παρορμώντων καὶ σφοδρότερον τοῦ Οὐινίου καθαπτομένων... Il ne donne ni les raisons des deux partis, ni la conclusion du débat. Beaucoup plus circonstancié, Tacite [2] est d'accord en somme avec lui, si ce n'est qu'il montre Galba incertain d'abord : *Interim Galbam duae sententiae distinebant*... D'ailleurs l'incertitude ne fut pas de très longue durée : après avoir entendu les raisons de Vinius et celles des autres, il se décida pour l'offensive [3] : *Nec diutius Galba cunctatus speciosiora suadentibus accessit.* La défensive est conseillée, comme chez Plutarque, par Vinius seul : *Titus Vinius manendum intra domum... censebat* ; l'offensive par les autres, c'est-à-dire, comme chez Plutarque, par Lacon et Icelus : *Festinandum ceteris videbatur... Repugnantem huic sententiae Vinium Laco minaciter invasit, stimulante Icelo.* Mais Tacite attribue nettement le principal rôle à Lacon, tandis que Plutarque le nomme en coordination avec Icelus, et même nomme Icelus avant lui. Tacite doit avoir raison : le préfet du prétoire était mieux qualifié pour répondre au consul que l'affranchi favori. Les deux opinions sont développées par Tacite en deux discours indirects et il ajoute seul que les haines privées n'étaient malheureusement pas étrangères à ce grave débat d'intérêt public : ... *stimulante Icelo, privati odii pertinacia in publicum exitium.* — Ayant résolu d'aller au camp, Galba

1. 26.
2. 32 et 33.
3. 34.

fait partir en avant garde son fils Pison [1] : *Praemissus tamen in castra Piso, ut iuvenis magno nomine, recenti favore et infensus Tito Vinio, seu quia erat, seu quia irati ita volebant ; et facilius de odio creditur.* Nous avons vu que la formule vague de Dion pouvait convenir à cette mission autant qu'à celle des tribuns. Tacite est le seul qui la mentionne formellement ; il en fera connaître plus loin le résultat. Nous voudrions savoir si au moment où l'empereur envoya Pison il connaissait déjà l'insuccès de la démarche des tribuns.

Une péripétie bizarre, que rapportent nos quatre témoins, se produisit, quand l'empereur avait déjà pris la résolution de rester sur la défensive, dit faussement Suétone — *nihil amplius quam continere se statuit... Sed extractus rumoribus falsis...* ; — quand il délibérait encore, dit inexactement Plutarque — βουλευομένου δὲ τοῦ Γάλβα... θροῦς διῆλθε... — ; quand les personnes envoyées au camp venaient de partir, dit plus exactement, mais trop vaguement Dion — ἔπεμψέ τινας ἐς τὸ στρατόπεδον... κἀν τούτῳ... — ; lorsque Pison venait à peine de partir, dit exactement Tacite : *vixdum egresso Pisone...* Cette péripétie fut produite par la fausse nouvelle de la mort d'Othon. Tacite, le plus complet des quatre et le plus précis, distingue trois moments, celui où la nouvelle n'est encore qu'une rumeur anonyme, celui où de prétendus témoins oculaires la confirment, celui où paraît le prétendu meurtrier d'Othon : *Occisum in castris Othonem vagus primum et incertus rumor ; mox, ut in magnis mendaciis, interfuisse se quidam et vidisse adfirmabant* [2] *;... Obvius in Palatio Iulius Atticus speculator... occisum a se Othonem exclamavit* [3]. Plutarque confond les deux premiers moments ou mieux n'énonce que le premier : θροῦς διῆλθε πολύς, ὡς ἀνῃρημένου τοῦ Ὄθωνος ἐν τῷ στρατοπέδῳ, et, omettant le second, passe tout de suite à l'entrée en scène du meurtrier, que, chez Tacite, un assez long développement sépare, nous allons le voir, de l'arrivée des témoins oculaires : καὶ μετὰ μικρὸν ὤφθη Ἰούλιος Ἄττικος... Suétone, lui aussi, ne distingue que deux moments : *Sed extractus rumoribus falsis...* ; *prodiit tanta fiducia, ut militi cuidam occisum a se Othonem glorianti...* Dion simplifie encore davantage : il fait paraître d'emblée le soi-disant justicier : Κἀν τούτῳ στρατιώτης τις... προσῆλθεν αὐτῷ... — C'est Suétone qui nous fournit la version la plus détaillée du mensonge :... *trans-*

1. 34.
2. *Ibid.*
3. 35.

actum negotium, oppressos qui tumultuarentur, advenire frequentes ceteros gratulabundos et in omne obsequium paratos ; les conspirateurs et, cela va de soi, le chef de la conspiration sont morts, le reste des soldats arrivent en masse pour offrir à l'empereur leurs félicitations et l'hommage de leur pleine obéissance. Plutarque et Tacite ne parlent que de la mort d'Othon : ἀνῃρημένου τοῦ Ὄθωνος, *occisum Othonem* ; chez Dion le prétendu meurtrier ne parle non plus en somme que de ce fait capital : Ὄθωνα γὰρ ἀπέκτεινα καὶ ἔστι σοι δεινὸν ἔτι οὐδὲν. L'essentiel était la mort d'Othon ; le surplus, que Suétone n'a sûrement pas inventé, pouvait être négligé sans inconvénient. — Quelle était l'origine et le but du mensonge ? Dion et Plutarque ne se le demandent pas ; ils ne nous avertissent même pas expressément qu'il s'agissait d'un mensonge, mais le contexte est assez clair à ce point de vue. Etait-ce une invention et une ruse des Othoniens ? Suétone l'affirme sans hésitation : *Sed extractus rumoribus falsis, quos conspirati ut eum in publicum elicerent, de industria dissiparant*... Tacite, psychologue plus exigeant et plus subtil, se borne prudemment à constater que beaucoup eurent cette opinion [1] : *Multi arbitrabantur compositum auctumque rumorem mixtis iam Othonianis, qui ad evocandum Galbam laeta falso vulgaverint.* La crédulité vint d'ailleurs à l'aide de la fourberie et il se trouva des gens pour confirmer à la légère le bruit mis en circulation par les conjurés, si vraiment ce fut une invention des conjurés :... *conspirati... dissiparant, paucis temere adfirmantibus transactum negotium*..., dit Suétone. Tacite signale aussi le rôle de la crédulité publique dans cette affaire :... *quidam... adfirmabant, credula fama inter gaudentes et incuriosos*... Il décrit seul, longuement et vigoureusement, l'enthousiasme plus ou moins sincère, les protestations véhémentes de loyalisme, qu'excita la fausse nouvelle, non seulement parmi le peuple qui avait envahi le Palatium, mais encore parmi les chevaliers et les sénateurs qui alors accourent en foule et veulent être vus de l'empereur : *tum vero non populus tantum etc.* [2].

D'après Suétone, avons-nous vu, Galba s'était prononcé pour la défensive, aussitôt qu'il avait appris la révolte, et ce furent les ruses des conjurés qui l'attirèrent hors du Palatium. D'après Plutarque, s'il inclinait déjà vers l'offensive, il semble bien que sa sortie du Palatium ne fut décidée qu'une fois la comédie de Julius Atticus jouée. Dans le récit de Dion cette comédie paraît

1. 34.
2. 35.

avoir la même importance. D'après Tacite, au contraire, l'offensive, et par conséquent la sortie du Palatium, étaient résolues avant la fausse nouvelle. Avec cette version parfaitement vraisemblable n'est pas du tout en contradiction la suite du récit [1], où nous voyons Galba, dans l'impuissance de connaître au juste la vérité, vaincu par l'unanimité ambiante de l'erreur, se mettre en mouvement pour quitter le Palatium : ... *donec inopia veri, et consensu errantium victus...*, *Galba... sella levaretur*. Tacite a dit que la résolution d'offensive avait été prise avant la fausse nouvelle ; il dit maintenant que le projet de sortie reçut un commencement d'exécution après la fausse nouvelle, plus exactement après ce que nous avons appelé les deux premières phases de l'incident. Car si Plutarque et Dion ne parlent du départ de Galba qu'une fois la comédie du soi-disant meurtrier jouée, Tacite le place avant : *donec... sella levaretur. Obvius in Palatio Julius Atticus...* ; et, sur ce point, le témoignage de Suétone confirme le sien : ... *iis ut occurreret prodiit, tanta fiducia ut militi cuidam occisum a se Othonem glorianti...* — Avant de monter en litière, Galba revêtit sa cuirasse, dit Tacite : ... *donec sumpto thorace Galba... sella levaretur*. Au dire de Suétone, il l'avait mise lorsqu'il ne songeait encore qu'à rester enfermé dans le Palatium, ce qui est moins vraisemblable : ... *nihil amplius quam continere se statuit... Loricam tamen induit linteam...* Mais Suétone ajoute qu'il fit, en la revêtant, cette réflexion : *quamquam haud dissimulans parum adversus tot mucrones profuturam*. Plutarque ne mentionnera la cuirasse de Galba que dans le récit du meurtre [2], où Tacite y fera aussi allusion [3]. Dion n'en parle pas du tout. — Suétone et Dion disent simplement que Galba se mit en route : *iis ut occurreret prodiit*, πιστεύσας οὖν... ὥρμησε. Plutarque précise qu'il partit en litière : ἐμβὰς εἰς τὸ φορεῖον ἐκομίζετο. De même, Tacite, qui, en outre, explique pourquoi il ne pouvait aller à pied : *donec... Galba, irruenti turbae neque aetate neque corpore sistens, sella levaretur*. — Où allait-il ? dans quelle intention quittait-il le Palatium ? Tacite ne le dit pas et il n'était pourtant pas inutile de le dire. Il avait résolu d'abord de se rendre au camp où il avait envoyé en avant-garde son fils Pison. Mais la fausse nouvelle de la mort d'Othon avait dû ou pu modifier ce dessein. Tout ce qui résulte du contexte ultérieur, c'est que le forum se trouvait sur

1. 35.
2. 27.
3. 41.

son itinéraire[1]. D'après Suétone, il se portait à la rencontre des loyaux soldats qui, ayant massacré les conspirateurs, venaient féliciter leur empereur :... *advenire frequentes ceteros gratulabundos...* ; *iis ut occurreret prodiit.* D'après Dion il se rendait au Capitole pour un sacrifice d'actions de grâces : Αὐτὸς δὲ ἐς τὸ Καπιτώλιον ὡς καὶ θύσων ὥρμησε ; de même d'après Plutarque, qui ajoute qu'il allait aussi se montrer aux citoyens :... ἐκομίζετο τῷ τε Διὶ θῦσαι καὶ φανῆναι τοῖς πολίταις βουλόμενος. La version des deux Grecs et celle de Suétone, loin de s'exclure, se complètent fort bien : l'empereur allait se montrer, sur le parcours du Palatium au Capitole, à la foule des soldats et des citoyens, mais il allait surtout offrir à Jupiter le sacrifice d'actions de grâces qui s'imposait [2].

C'est à ce moment, selon la version la plus probable, celle de Tacite et de Suétone, que se présente devant Galba le prétendu meurtrier d'Othon. Tacite précise : Galba n'était pas encore hors du Palatium : *Obvius in Palatio Julius Atticus* ; Suétone est beaucoup plus vague :... *prodiit tanta fiducia, ut militi cuidam... responderit, atque in forum usque processit.* Plutarque et Dion placent, comme Tacite, dans le Palatium la rencontre de Galba et de Julius Atticus, puisque, selon eux, le départ de Galba n'eut lieu qu'après cette rencontre. — Entre le premier bruit de la mort d'Othon, *vagus primum et incertus rumor*, et l'apparition du soi-disant meurtrier, il a dû se passer un temps assez long, si l'on s'en tient au témoignage qui nous a paru d'ailleurs le plus vraisemblable, celui de Tacite : la manifestation loyaliste, telle qu'il la décrit, a eu nécessairement quelque durée. La liaison de Plutarque, καὶ μετὰ μικρὸν ὤφθη Ἰούλιος Ἄττικος, ne doit pas être tout à fait exacte. Celle de Dion, κἀν τούτῳ, est on ne peut plus vague. Il ne désigne le prétendu meurtrier que par sa qualité de soldat, στρατιώτης τις ; de même Suétone, *militi cuidam*. Tacite et Plutarque le désignent d'abord par son gentilice et son surnom. Puis Tacite lui donne exactement sa qualité, *Julius Atticus speculator*, tandis que Plutarque, embarrassé pour traduire ce mot technique, use d'une périphrase : Ἰούλιος Ἄττικος τῶν οὐκ ἀσήμων ἐν τοῖς δορυφόροις στρατευόμενος : c'était un prétorien, mais non pas

1. 39.
2. Borenius, p. 50, ne sait pas s'il doit admettre ici pour Plutarque une source secondaire ou une erreur causée par les mots *alii Capitolium petere...*, de Tacite, I, 39, lesquels, nous le verrons, se rapportent à tout autre chose. — Groag, p. 743, note 2, pense que ce détail se trouvait dans la source commune et que Tacite l'a supprimé comme invraisemblable : Galba avait beaucoup mieux à faire en ce moment. Mais non, puisqu'il croyait, ou que l'on croyait autour de lui, le danger passé.

un simple soldat ; c'était un *principalis* [1]. Tacite signifie son apparition par *obvius*, Plutarque par ὤφθη... προσφερόμενος, Dion par προσῆλθεν αὐτῷ ; Suétone ne la signifie pas expressément. Il tenait à la main, dit Tacite, et montrait son épée sanglante :... *cruentum gladium ostentans* ; il s'avançait l'épée nue à la main, dit seulement Plutarque :... γυμνῷ τῷ ξίφει προσφερόμενος ; mais bientôt il ajoutera que ce soldat montra son épée sanglante à Galba : ...ἔδειξε τῷ Γάλβᾳ τὸ ξίφος ἡμαγμένον. Il présentait, d'après Dion, son épée nue et sanglante : ...γυμνὸν τὸ ξίφος καὶ ἡμαγμένον ἀνατείνων. Suétone ne parle pas de son épée et de ce geste. En même temps il s'écria, dit Tacite, qu'il avait tué Othon, *occisum a se Othonem exclamavit* ; Suétone dit qu'il se glorifiait d'avoir tué Othon, *occisum a se Othonem glorianti*. L'ordre des mots est le même ; les mots sont les mêmes sauf le verbe. Il criait, dit Plutarque, qu'il avait tué l'ennemi de l'empereur, προσφερόμενος καὶ βοῶν ἀνῃρηκέναι τὸν Καίσαρος πολέμιον. Le verbe par lequel Dion introduit ses paroles au style direct est plus faible que *glorianti* et que βοῶν = *exclamanti* ; dans les paroles qu'il lui prête on trouve à la fois le nom propre de sa prétendue victime et l'équivalent de la périphrase par laquelle Plutarque la lui fait désigner : ...καὶ ἔφη : θάρσει, αὐτοκράτορ, Ὄθωνα γὰρ ἀπέκτεινα καὶ ἔστι σοι δεινὸν ἔτι οὐδὲν. En réalité Julius Atticus a peut-être dit : *Othonem ego, imperator, occidi hostem tuum*. Après avoir rapporté ses paroles, Plutarque seul ajoute qu'il s'ouvrit un chemin vers Galba et lui montra son épée sanglante : ὠσάμενος δὲ διὰ τῶν προεστώτων ἔδειξε τῷ Γάλβᾳ τὸ ξίφος ἡμαγμένον. Le geste, d'après Tacite, accompagne les paroles, *ostentans exclamavit* ; d'après Dion, il les précède et les accompagne : ...τὸ ξίφος... ἀνατείνων προσῆλθεν αὐτῷ καὶ ἔφη... Selon Plutarque il les aurait seulement suivies. La vérité doit être qu'il a commencé avant les paroles, lorsque le soldat était encore assez loin de Galba, et qu'il a persisté après les paroles, le soldat continuant alors à se rapprocher de Galba. — L'expression la plus concise de la repartie est celle de Suétone :... *ut militi... glorianti : Quo auctore? responderit*. Celle de Tacite ne l'est guère moins : *Et Galba : Commilito, inquit, quis iussit?* Plutarque serait aussi bref, s'il ne croyait devoir mentionner d'abord le regard que l'empereur jeta au soi-disant meurtrier : Ὁ δὲ βλέψας πρὸς αὐτὸν· Τίς σε, εἶπεν, ἐκέλευσε. Dion prend la peine de constater que l'empereur ajouta foi au mensonge et la formule de la repartie s'alourdit chez lui seul de mots inutiles : Πιστεύσας οὖν ὁ Γάλβας πρὸς μὲν ἐκεῖνον εἶπε· Καὶ τίς σοι τοῦτο ποιῆσαι ἐκέλευ-

1. Et non pas un officier, comme je l'ai dit par erreur, *Les sources de Tacite*, p. 28. Voir Borenius, p. 50.

σεν. — Pour Suétone la question posée au soldat signifie à quel point Galba se croyait sûr de son salut : *...prodiit tanta fiducia, ut militi... responderit.* Selon Tacite, elle fait grand honneur à Galba, elle est bien conforme au caractère du vieux chef, intraitable pour l'indiscipline, incorruptible aux flatteries autant qu'insensible à l'intimidation : *insigni animo ad coercendam militarem licentiam, minantibus intrepidus, adversus blandientes incorruptus.* Les deux autres s'abstiennent de tout commentaire. — D'après Plutarque seul Julius Atticus répondit à la question de l'empereur ; il répondit qu'il avait fait son devoir et s'était souvenu de son serment militaire, et la foule approuva bruyamment : τοῦ δὲ ἀνθρώπου τὴν πίστιν εἰπόντος καὶ τὸν ὅρκον, ὃν ὤμοσε, καὶ τοῦ πλήθους ἐπιβοῶντος, ὡς εὖ, καὶ κροτοῦντος... Il n'est pas sûr du tout, il n'est même pas probable que cette réponse soit une invention de Plutarque[1] : elle sied parfaitement à la perfidie et à l'impudence du personnage. Et l'on conçoit que les autres, qu'en particulier Tacite, quoique son récit ait plus d'ampleur que ceux de Suétone et de Dion, l'aient omise comme insignifiante. L'essentiel était pour Suétone de montrer la confiance crédule de Galba, pour Tacite la sévérité de ses principes en matière de discipline et la fermeté de son caractère — l'intention de Dion n'est pas claire. — La question de Galba suffisait donc à l'un comme à l'autre. Ils pouvaient négliger la réponse du soldat avec les signes d'approbation qu'elle provoqua parmi la foule.

Après la mention de cet incident, Tacite laisse Galba pour retourner vers Othon et, opposant la réalité au mensonge, raconte ce qui se passait alors au camp des prétoriens, c'est-à-dire la reconnaissance d'Othon par tous ceux-ci et par la légion des marins, la harangue d'Othon, les ordres et préparatifs en vue de l'offensive contre Galba. Le récit reprend exactement les choses au point où il les avait quittées. *Haud dubiae iam in castris omnium mentes*[2]... fait suite à : *...isque habitus animorum fuit, ut pessimum facinus auderent pauci, plures vellent, omnes paterentur*[3]. La marche triomphale d'Othon à travers le camp l'a conduit jusqu'au tribunal : *...ut non contenti agmine et corporibus in suggestu, in quo paulo ante aurea Galbae statua fuerat, medium inter signa Othonem vexillis circumdarent.* Quoique nul d'entre les officiers n'ait fait mine de résister, les soldats les tiennent en suspicion et font bonne garde autour de leur prétendant : *Nec tribunis aut centurionibus adeundi locus ; gregarius miles caveri*

1. Borenius, p. 50, incline vers cette opinion.
2. 36.
3. 28.

insuper praepositos iubebat. Devant le tribunal, au milieu d'une agitation que Tacite décrit de la façon la plus pittoresque, s'accomplit la prestation du nouveau serment militaire : *...ut quemque adfluentium militum adspexerant, ...collocare iuxta, praeire sacramentum...* Debout sur le tribunal, Othon exhorte et flatte la soldatesque du geste : *Nec deerat Otho protendens manus adorare vulgus, iacere oscula, et omnia serviliter pro dominatione.* Quand le serment a été prêté par toute la légion des marins — et, d'abord, cela va sans dire, par tous les prétoriens —, le nouvel empereur prononce une harangue : *Postquam universa classicorum legio sacramentum eius accepit, fidens viribus..., pro vallo castrorum ita cepit.* De cette harangue [1] Tacite fait un éloquent, un virulent réquisitoire contre Galba, ses favoris et son fils adoptif. Othon donne ensuite l'ordre de prendre les armes : *Aperiri deinde armamentarium iussit. Rapta statim arma, sine more et ordine militiae...* — A ce développement d'une soixantaine de lignes rien ne correspond chez Plutarque. La partie correspondante de Suétone se trouve naturellement dans sa biographie d'Othon [2] : elle est beaucoup moins détaillée : Othon est parvenu jusqu'à la place d'armes : *...inter faustas adclamationes... ad principia devenit... Ibi missis, qui Galbam et Pisonem trucidarent, ad conciliandos pollicitationibus militum animos nihil magis pro contione testatus est, quam id demum se habiturum, quod sibi illi reliquissent.* N'insistons pas sur les lacunes. On remarquera que l'ordre relatif du discours et des mesures offensives est l'inverse de l'ordre logique suivi par Tacite. Ici Tacite ne dit pas explicitement que des gens furent envoyés pour égorger Galba et Pison. Mais tout l'exorde du discours qu'il attribue à Othon est une invitation fort claire à ce double meurtre; non moins claire est la péroraison : *Vestra virtus exspectatur... Nec una cohors togata defendit nunc Galbam, sed detinet; cum vos adspexerit, cum signum meum acceperit, hoc solum erit certamen, quis mihi plurimum imputet. Nullus cunctationis locus est in eo consilio, quod non potest laudari nisi peractum.* Au reste, si Othon ne donne ici, d'après Tacite, que l'ordre formel de prendre les armes, il donnera plus loin l'ordre de marcher contre Galba [3] : *Othoni tamen armari plebem nuntiabatur; ire praecipites et occupare pericula iubet.* Sur ce point donc Tacite et Suétone se trouvent en somme d'accord. Au contraire, dans le discours que Tacite prête à Othon,

---

1. 37-38.
2. *Otho.* 6.
3. 40.

il n'y a pas un mot qui rappelle l'analyse du discours réel, telle que la fait Suétone confirmé par Dion. Celui-ci [1] a raconté de façon très sommaire, avant de revenir au Palatium, les événements qui nous occupent : ...ἐς τὸ τεῖχος ἐσήχθη κἀνταῦθα καὶ τοὺς ἄλλους ἅτε καὶ ἀχθομένους τῷ Γάλβα προσαναπείσας, μᾶλλον δὲ ἐκπριάμενος πολλαῖς ὑποσχέσεσι [2], παρά τε ἐκείνων τὴν ἀρχὴν παραχρῆμα ἔλαβε καὶ μετὰ τοῦτο καὶ παρὰ τῶν ἄλλων. Dans ce passage, τοὺς ἄλλους s'oppose à ὑπὸ τινων στρατιωτῶν ὀλίγων, οἳ συνωμωμόκεσαν αὐτῷ, sujet logique de ἐς τὸ τεῖχος ἐσήχθη. C'est la masse des prétoriens opposée au premier noyau des conjurés. Παρά τε ἐκείνων désigne encore la masse ou plutôt l'ensemble des prétoriens ; παρὰ τῶν ἄλλων se rapporte soit à la légion des marins, et peut-être aussi aux détachements illyriques et germaniques, sur le rôle desquels Tacite ne nous a pas renseignés de manière suffisante, soit aux armées provinciales dont l'adhésion ratifia le choix des troupes urbaines ; mais la désignation serait inexacte dans ce cas, puisqu'une partie seulement des armées provinciales se déclara pour Othon et le reste pour Vitellius.

IV

Nous avons vu que, d'après Plutarque et Dion, Galba se serait mis en mouvement pour quitter le Palatium une fois la comédie de Julius Atticus jouée, d'après Tacite et Suétone avant l'intervention de ce fourbe. A lire Suétone on croirait que Galba ne s'arrêta même pas pendant ce bref incident : *...prodiit tanta fiducia ut... responderit ; atque in forum usque processit* ; et Tacite non plus ne parle point d'une halte, qui cependant est on ne peut plus vraisemblable. — Voilà donc Galba hors du Palatium. Tacite [3] mentionne seul deux incidents qui se produisirent quand l'empereur approchait du forum, le retour de Pison dont il a seul mentionné l'envoi au camp des prétoriens, le retour de Marius Celsus, dont Plutarque a mentionné comme lui l'envoi auprès des détachements illyriques, mais dont il a seul raconté l'insuccès: *Iam exterritus Piso fremitu crebrescentis seditionis et vocibus in urbem usque resonantibus egressum interim Galbam et foro adpropinquantem adsecutus erat ; iam Marius Celsus haud laeta*

1. 5, à la fin ; 6, au début.
2. Ces deux mots ont été ajoutés au texte de Xiphilin d'après Zonaras.
3. 39.

retulerat... Il parle un peu plus bas de *trepidi nuntii*, mais sans dire au juste ni quelles mauvaises nouvelles ils apportent ni en quel lieu Galba les reçoit. Il nous apprendra tout à l'heure [1] que Galba est au forum, mais nous ne savons pas depuis quand. D'après Plutarque, c'est en arrivant au forum que l'empereur reçoit la nouvelle, distincte peut-être des renseignements apportés par Pison, identique peut-être avec ceux des *trepidi nuntii*, que l'armée est au pouvoir d'Othon : Ἐμβαλόντος δὲ εἰς τὴν ἀγορὰν, ὥσπερ τροπαία πνεύματος, ἀπήντησε φήμη κρατεῖν τὸν Ὄθωνα τοῦ στρατεύματος. Entre la mention de l'arrivée au forum et le récit du meurtre, il n'y a rien chez Suétone :... *atque in forum usque processit. Ibi equites... desertum a suis contrucidarunt.* Comme lui, Dion annonce en même temps la présence de Galba au forum et sa mort : Καὶ αὐτῷ ἐν μέσῃ τῇ Ῥωμαίων ἀγορᾷ ἀπαντήσαντες..., τὸν αὐτοκράτορα... κατέκοψαν. Tacite et Plutarque ne vont pas aussi vite en besogne. Les mauvaises nouvelles ont jeté le désarroi dans l'entourage de Galba : ...*cum alii in Palatium redire, alii Capitolium petere, plerique rostra occupanda censerent, plures tantum sententiis aliorum contradicerent, utque evenit in consiliis infelicibus, optima viderentur quorum tempus effugerat.* A ce passage correspond, avec moins de précision et de finesse, le début d'une longue phrase de Plutarque : Οἷα δὲ ἐν πλήθει τοσούτῳ, τῶν μὲν ἀναστρέφειν, τῶν δὲ προϊέναι, τῶν δὲ θαρρεῖν, τῶν δὲ ἀπιστεῖν βοώντων... Tacite enregistre seul et semble bien tenir pour exacte la tradition selon laquelle Lacon aurait songé alors à tuer Vinius [2] : *Agitasse Laco ignaro Galba de occidendo Tito Vinio dicitur, sive ut poena eius animos militum mulceret, seu conscium Othonis credebat, ad postremum vel odio. Haesitationem attulit tempus ac locus, quia initio caedis orto difficilis modus; et turbavere consilium trepidi nuntii ac proximorum diffugia*... Galba, cela va sans dire, est parti du Palatium, suivi d'un cortège innombrable ; mais la peur refroidit tous ces chevaliers, tous ces sénateurs, qui faisaient tout à l'heure parade de leur loyalisme et de leur courage : ...*languentibus omnium studiis, qui primo alacres fidem atque animum ostentabant.* Tacite nous avait annoncé d'avance [3] que les plus hardis en paroles étaient au fond les plus lâches et qu'on le verrait bien au moment du danger : ...*ignavissimus quisque et, ut res docuit, in periculo non ausurus, nimii verbis, linguae feroces.* Les autres historiens ne mentionnent pas la débandade

1. 40.
2. Groag, p. 743, croit que ce détail n'était pas dans la source commune. Il en donne pour raison que Plutarque ne l'aurait pas omis.
3. 35.

de l'entourage impérial dès l'approche du péril. Ils constatent seulement, l'un, Suétone, que Galba n'eut, dans le péril suprême, aucun défenseur; les deux autres, qu'il ne fut défendu que par Sempronius Densus. Suétone a constaté d'abord qu'au moment où Galba fut égorgé il avait été abandonné des siens, *desertum a suis contrucidarunt*, ce qui peut s'entendre aussi bien de la dispersion du cortège civil, celle dont parle seul Tacite, que de la désertion ultérieure de l'escorte militaire, dont il sera question plus loin.

Nous savions déjà par Plutarque et par Tacite que Galba était en litière; Dion sera bientôt amené à le dire lui aussi. Pour nous montrer le malheureux empereur, pendant ces minutes d'irrésolution qui précédèrent le carnage, ballotté çà et là sur le forum par les poussées de la multitude houleuse, Tacite [1] et Plutarque se servent de la même expression figurée, ou, plus exactement, Tacite ne va pas au delà d'une métaphore et Plutarque développe l'image en comparaison : *Agebatur huc illuc Galba vario turbae fluctuantis impulsu...*; καὶ τοῦ φορείου, καθάπερ ἐν κλύδωνι, δεῦρο κἀκεῖ διαφερομένου καὶ πυκνὸν ἀπονεύοντος... — Cette foule, d'après Tacite, couvrait alors de ses flots la place elle-même, et en garnissait aussi les abords: *...completis undique basilicis ac templis...* D'après Plutarque, elle se réfugia sous les portiques et péristyles, seulement lorsqu'elle fut sommée par les soldats othoniens d'évacuer la place : Τῶν μὲν οὖν πολλῶν δρόμος ἦν, οὐ φυγῇ σκιδναμένων, ἀλλ' ἐπὶ τὰς στοὰς καὶ τὰ μετέωρα τῆς ἀγορᾶς ὥσπερ θέαν καταλαμβανόντων. La version de Plutarque est assurément la plus vraisemblable. Si, comme le dit Tacite, les abords de la place étaient déjà complètement garnis, *completis undique basilicis ac templis*, avant l'irruption des Othoniens, qu'est devenue, quand cette irruption a eu lieu, la partie de la multitude qui s'agitait sur la place autour de la litière, qu'ils ont enfoncée et foulée aux pieds, *disiecta plebe, proculcato senatu*, qui a déserté la place, *desertum fuga populi forum* [2]...? Tacite décrit ici [3] les sentiments et l'attitude de la foule : *...lugubri prospectu ; neque populi aut plebis ulla vox, sed attoniti vultus et conversae ad omnia aures ; non tumultus, non quies, quale magni metus et magnae irae silentium est*. Chez Plutarque, l'analyse correspondante, moins subtile et profonde, ne vient qu'après l'irruption des Othoniens:... οὐ φυγῇ σκιδναμένων, ἀλλ' ἐπὶ τὰς στοὰς... ὥσπερ θέαν καταλαμβανόν-

1. 40.
2. 41. Tacite a donc reproduit inexactement la source commune. Cette divergence signifierait, d'après Groag, p. 743, différence de source en ce passage.
3. 40.

των. Bref, Tacite décrit l'assistance dans l'attente du drame qui va se jouer, Plutarque la décrit au moment où le drame commence. — Tacite raconte seul que, cependant, la nouvelle d'une prise d'armes de la plèbe contre lui était annoncée à Othon, *Othoni tamen armari plebem nuntiabatur*, nouvelle qui l'aurait poussé à précipiter son offensive, *ire praecipites et occupare pericula iubet.*

Les soldats envoyés par Othon envahissent le forum. C'est Plutarque qui donne de cette invasion la version la meilleure au point de vue historique [1]. D'abord apparaissent des cavaliers, puis des fantassins ; ils traversent la basilique de Paulus ; ils somment tous à grands cris les particuliers d'évacuer la place : ...ἐφαίνοντο πρῶτον ἱππεῖς, εἶτα ὁπλῖται διὰ τῆς Παύλου βασιλικῆς προσφερόμενοι, μιᾷ φωνῇ μέγα βοῶντες ἐκποδὼν ἵστασθαι τὸν ἰδιώτην [2]. C'est alors que la foule se réfugie, pour assister au drame, sous les portiques et péristyles. Dans cette narration tout est précis, tout est logique. Dion parle aussi de cavaliers et de fantassins, mais n'indique pas leur itinéraire et ne relate ni leur sommation ni l'évacuation de la place par la foule ; il note que le meurtre de Galba eut beaucoup de témoins, mais sans dire exactement où ils se tenaient : καὶ αὐτῷ ἐν μέσῃ τῇ Ῥωμαίων ἀγορᾷ ἀπαντήσαντες ἱππεῖς καὶ πεζοὶ ἐνταῦθα... τὸν αὐτοκράτορα, πολλῶν μὲν βουλευτῶν, παμπόλλων δὲ δημοτῶν παρόντων κατέκοψαν... Suétone ne parle que de cavaliers, n'indique pas davantage leur itinéraire, mais relate, sinon la sommation, du moins son effet ou celui de la charge elle-même, qui ne va pas d'ailleurs au delà d'une coupure et d'un refoulement :... *in forum usque processit. Ibi equites, quibus mandata caedes erat, cum per publicum dimota paganorum turba equos adegissent...* Le récit de Tacite est un équivalent plus oratoire du sien : *Igitur milites Romani..., disiecta plebe, proculcato senatu, truces armis, rapidi equis, forum irrumpunt.* Tacite ne raconte pas, il plaide : y eut-il quelques citoyens, quelques sénateurs foulés aux pieds des chevaux ? C'est possible ; *proculcato senatu* n'en resterait pas moins une hyperbole passionnée. Quant à l'évacuation de la place par la foule, Tacite la mentionne expressément, mais

---

1. Borenius, p. 51, admet que Tacite n'a pas été ici l'unique source de Plutarque. Groag, p. 743, frappé seulement des divergences, affirme que Plutarque et Tacite n'ont pas puisé à la même source. Comme Suétone et Tacite ne parlent tous deux que de cavaliers othoniens, comme Tacite dit nettement et Suétone donne au moins l'impression que la foule fut dispersée seulement par la force, le même Groag, p. 766, affirme que Suétone a lu Tacite.

2. Borenius, p. 51, rapproche assez justement de ce mot *paganorum* de Suétone. Il s'agit, en effet, des mêmes personnes, mais les deux désignations ne sont pas équivalentes.

plus loin [1], trop loin, lorsque la cohorte de garde passe à l'ennemi : *...eo signo desertum fuga populi forum...* L'irruption des Othoniens a dû suffire pour déblayer la place ; la foule n'a pas attendu pour se disperser le geste du vexillaire de l'escorte arrachant de son enseigne l'image de Galba. Comme il avait anticipé l'occupation des portiques, Tacite a retardé outre mesure l'évacuation du forum. — Tous nos auteurs, hormis Suétone, flétrissent les meurtriers de Galba, Tacite dans la phrase même où ils entrent en scène, Dion au moment du meurtre, Plutarque en décrivant les outrages subis par la tête de leur victime [2]. Plutarque les flétrit, ou mieux flétrit le misérable qui a décapité le cadavre, par la seule énumération des titres qui auraient dû préserver Galba de ses outrages : ...πρεσβύτου πρόσωπον ἄρχοντός τε κοσμίου καὶ ἀρχιερέως καὶ ὑπάτου... Tous les mêmes titres se retrouvent dans l'énumération correspondante de Dion [3], qui note comme une circonstance aggravante la publicité du crime : ...τὸν γέροντα, τὸν ὕπατον, τὸν ἀρχιερέα, τὸν Καίσαρα, τὸν αὐτοκράτορα, πολλῶν μὲν βουλευτῶν, παμπόλλων δὲ δημοτῶν παρόντων, κατέκοψαν. L'invective de Tacite est bien plus complète, bien plus éloquente ; on remarquera pourtant qu'il ne retient que les titres les plus essentiels de la victime au respect et à la pitié des bourreaux : c'était leur empereur, c'était un vieillard désarmé ; on remarquera aussi qu'à la place des personnes il mentionne les lieux, témoins du forfait : *Igitur milites Romani, quasi Vologaesum aut Pacorum avito Arsacidarum solio depulsuri ac non imperatorem suum inermem et senem trucidare pergerent, disiecta plebe, proculcato senatu, truces armis, rapidi equis, forum irrumpunt ; nec illos Capitolii adspectus et imminentium templorum religio et priores et futuri principes terruere, quo minus facerent scelus, cuius ultor est, quisquis successit.* Certes le réquisitoire est beau, et tout le passage, mais non pas, nous l'avons vu, sans que l'orateur et le moraliste y fassent quelque tort à l'historien.

Rappelons-nous maintenant que la cohorte de garde au Palatium, ayant écouté le discours de Pison, avait pris ses dispositions pour marcher, indécise encore, selon Tacite [4], sur la conduite qu'elle tiendrait, ... *forte magis et nullo adhuc consilio rapit signa, quam quod postea creditum est, insidiis et simulatione.* Elle a escorté Galba jusqu'au forum ; elle aperçoit les

1. 41.
2. 27.
3. Zonaras a fourni les mots τὸν ὕπατον et τὸν Καίσαρα.
4. 31.

Othoniens qui s'avancent vers elle [1] : *Viso comminus armatorum agmine, vexillarius comitatae Galbam cohortis (Atilium Vergilionem fuisse tradunt) dereptam Galbae imaginem solo adflixit. Eo signo manifesta in Othonem omnium militum studia, desertum fuga populi forum, destricta adversus dubitantes tela.* Nous avons signalé tout à l'heure l'invraisemblance du deuxième fait énoncé dans cette dernière phrase ; nous reparlerons bientôt du troisième. Pour le surplus, la version de Tacite est bien supérieure ici à celle de Plutarque. Le Grec indique également le rapport du geste de Vergilio avec l'apparition des Othoniens, mais ne dit pas ce qu'était Vergilio [2], quelle était cette image de Galba, et, par conséquent, nous laisse à deviner pourquoi ce geste fut le signal des hostilités :... ἐφαίνοντο πρῶτον ἱππεῖς, εἶτα ὁπλῖται... Τῶν μὲν οὖν πολλῶν δρόμος ἦν... Ἀτιλίου δὲ Βεργελίωνος εἰκόνα Γάλβα προσουδίσαντος, ἀρχὴν τοῦ πολέμου ποιησάμενοι... Suétone dit seulement que Galba fut abandonné par les siens, *desertum a suis contrucidarunt*. Chez Dion il n'y a pas trace de l'épisode qui nous occupe. — Quelle fut, après leur défection, la conduite des soldats de l'escorte ? Se bornèrent-ils à ne pas défendre Galba ou se joignirent-ils aux Othoniens pour l'attaquer ? Plutarque donne formellement tout le rôle actif aux seuls Othoniens :... ἐφαίνοντο πρῶτον ἱππεῖς, εἶτα ὁπλῖται... ἀρχὴν τοῦ πολέμου ποιησάμενοι, περιηκόντισαν τὸ φορεῖον..., προσῆγον ἐσπασμένοις τοῖς ξίφεσιν. Les autres seraient demeurés passifs, hormis l'un d'eux, Sempronius Densus : Ἤμυνε δὲ οὐδεὶς οὐδὲ ὑπέστη πλὴν ἑνὸς ἀνδρὸς... Chez Suétone aussi, les Othoniens seuls agissent contre Galba :... *desertum a suis contrucidarunt* [3]. *Illud mirum admodum fuerit neque praesentium quemquam opem imperatori ferre conatum* [4]... Pourtant cette passivité n'est pas vraisemblable et le récit de Tacite suffirait à la démentir : *manifesta in Othonem omnium militum studia* ne peut signifier qu'une adhésion active ; le sujet logique de la proposition *destricta adversus dubitantes tela* est nécessairement *omnes milites*. Tous les soldats présents participèrent au meurtre, ou presque tous. Il y eut une glorieuse exception, celle du centurion Sempronius Densus, dont nous aurons à reparler ; il y eut en outre, sinon quelques fidèles, du moins quelques hésitants. Les *dubitantes* de la phrase de Tacite sont des civils, des curieux qui tardent à s'éloigner ; mais si

1. 41.
2. Encore une différence qui semble à Groag, p. 743, signifier que Tacite et Plutarque n'ont pas eu ici la même source.
3. *Galba*, 19.
4. 20.

l'on supprimait le membre *desertum fuga populi forum*, ce seraient des soldats de l'escorte ayant un velléité de constance. Or, nous avons essayé de montrer que le fait énoncé par ce membre de phrase s'était passé plus tôt. L'auteur que Tacite a reproduit inexactement devait mentionner cette velléité de constance chez quelques-uns, les armes de leurs camarades tournées contre eux, la fusion des deux troupes avant le meurtre et, par conséquent, la participation de l'escorte au meurtre.

Suétone raconte seul que les envahisseurs du forum, ayant aperçu de loin Galba, firent une courte halte : ... *viso procul eo, parumper restiterunt* [1]. Il faut retenir cette circonstance comme très vraisemblable. Les assaillants s'arrêtèrent, non que la vue de l'empereur les émût de respect ou de pitié, mais parce qu'ils purent se demander un instant si l'escorte dont ils le voyaient suivi ne tenterait pas de le défendre. Le geste du vexillaire les ayant renseignés et rassurés, ils reprirent leur élan : *dein rursum incitati*... Suétone complète ici Tacite et Plutarque ; Tacite et Plutarque éclairent Suétone. — Dans l'attaque de la litière, Plutarque distingue nettement deux phases, celle des javelots et celle des glaives [2] : ... ἀρχὴν τοῦ πολέμου ποιησάμενοι περιηκόντισαν τὸ φορεῖον· ὡς δ' οὐκ ἔτυχον αὐτοῦ, προσῆγον ἐσπασμένοις τοῖς ξίφεσιν. Cette version est la vraisemblance même. Dion a confondu les deux phases. Il confirme Plutarque, en ce qu'il parle des traits lancés contre Galba, mais il a bien l'air d'attribuer à l'effet de ce tir, que Plutarque déclare avoir été sans effet, la chute et les blessures de Galba, et il ne parle pas du tout des épées : Καὶ ὁ μὲν οὕτως, ἀκοντισθεὶς ἐς αὐτὸν τὸν δίφρον ἐν ᾧ ἐφέρετο καὶ προκύψας ἐξ αὐτοῦ, ἐτρώθη... Suétone et Tacite, d'accord en ceci avec Plutarque, racontent que Galba périt par le glaive : ... *obtulisse ultro iugulum*... *Iugulatus est*..., dit l'un ; ... *obtulisse ultro percussoribus iugulum*..., *militem impresso gladio iugulum eius hausisse*, dit l'autre ; mais ils ont omis, comme insignifiante sans doute, puisqu'elle fut inefficace, la première partie de l'attaque. — Avant de raconter l'assassinat, Suétone et Dion le signifient d'un mot, *contrucidarunt* [3], κατέκοψαν. — La litière de l'empereur bascule et il roule sur le sol. *Iuxta Curtii lacum*, dit Tacite, *trepidatione ferentium Galba proiectus e sella ac provolutus est* [4]. Plutarque [5] est d'accord avec lui, sauf qu'il ne précise

1. 19.

2. Borenius, p. 51, accorde ici encore que Tacite n'est pas la source de Plutarque. Groag, p. 743, affirme qu'ils n'ont pas eu même source.

3. *Galba*, 20.

4. 19.

5. 27.

pas la cause qui fit basculer la litière ; il ajoute que les assassins profitèrent de cette chute pour courir sus à Galba : Τὸν δὲ Γάλβαν ἀποκλιθέντος τοῦ φορείου περὶ τὸν Κουρτίου καλούμενον λάκκον ἐκκυλισθέντα... ἔτυπτον ἐπιδραμόντες. Ce détail est, d'ailleurs, facile à suppléer dans le contexte de Tacite. Dion mentionne aussi la chute de Galba, qu'il semble attribuer, avons-nous vu, à l'effet du tir, mais il ne nomme pas le lieu de l'accident et du meurtre. Suétone nomme le lieu, mais après avoir raconté la scène du meurtre et sans parler de l'accident : *Iugulatus est ad lacum Curtii* [1].

Sur l'attitude et les paroles de Galba en face du péril suprême, Tacite et Suétone rapportent deux versions, l'une favorable, l'autre défavorable. Tacite explique d'abord la divergence : *Extremam eius vocem, ut cuique odium aut admiratio fuit, varie prodidere.* Il laisse voir que la version favorable, qui vient dans son récit après l'autre, lui semble la plus autorisée, en introduisant l'autre par *alii*, celle-ci par *plures*. L'ordre relatif est le même dans Suétone ; les formules sont l'une équivalente, l'autre identique : *sunt qui tradant...*, *plures* [2]... Voici la version défavorable dans Tacite : *Alii suppliciter interrogasse, quid mali meruisset, paucos dies exsolvendo donativo deprecatum.* Chez Suétone aussi, Galba essaie de désarmer ses assassins par la promesse du donativum ; mais, au lieu de son innocence, il invoque les liens étroits qui unissent l'empereur et les soldats : *Sunt qui tradant ad primum tumultum proclamasse eum* : « *Quid agitis, commilitones ? Ego vester sum et vos mei* » ; *donativum etiam pollicitum.* Dion ne rapporte que cette version défavorable, ou plutôt qu'une variante atténuée de cette version, puisque, d'après lui, Galba ne se serait pas laissé aller, pour obtenir grâce, à promettre le *donativum* :... ἐτρώθη τοῦτο μόνον εἰπών· καὶ τί κακὸν ἐποίησα. C'est la traduction exacte du *quid mali meruisset* que nous venons de trouver chez Tacite. Au contraire, Plutarque rapporte seulement la version favorable ou, si l'on veut, la plus favorable [3] : Ὁ δὲ τὴν σφαγὴν προτείνας· Δρᾶτε, εἶπεν, εἰ τοῦτο τῷ δήμῳ

---

1. 20.

2. Preuve, d'après Groag, p. 766, que Suétone a lu Tacite. Ici Groag n'est frappé que des ressemblances et ne voit pas les différences. — Borenius, p. 56, adhère à cette opinion.

3. Preuve, selon Groag, p. 744, que la source commune donnait seulement la version favorable : Plutarque n'aurait pas plus négligé les divergences sur les dernières paroles de Galba qu'il n'a négligé les divergences sur le nom de son principal meurtrier. La version défavorable provient donc d'une source propre à Tacite. — Borenius, p. 56, pense très justement que Plutarque, dans sa bienveillance, a cru devoir omettre la version la moins favorable ; c'est aussi l'opinion

Ῥωμαίων ἄμεινόν ἐστι. La ressemblance est frappante ici entre les trois témoignages, surtout entre celui de Plutarque et celui de Tacite :. . . *plures obtulisse ultro percussoribus iugulum : agerent ac ferirent, si ita e re publica videretur*. Dans celui de Suétone, il n'y a rien qui corresponde aux mots si essentiels τῷ δήμῳ τῶν Ῥωμαίων, *e republica : Plures autem prodiderunt obtulisse ultro iugulum et ut hoc agerent ac ferirent, quando ita videretur, hortatum*. La formule la plus pleine est certainement aussi la meilleure, la plus conforme au caractère de Galba : il ne se soumet pas au bon vouloir des conjurés, il se sacrifie à ce qu'ils peuvent croire être l'intérêt de l'État.

Après avoir seul constaté sarcastiquement que ce qu'il put dire fut indifférent aux assassins, *non interfuit occidentium quid diceret*, Tacite se demande d'abord qui lui porta le coup mortel, qui l'égorgea ; puis il parle des autres blessures dont tout son corps fut criblé. Cet ordre relatif est naturel : *plures obtulisse ultro percussoribus jugulum* appelle *de percussore non satis constat*. Plutarque suit l'ordre relatif inverse, en sorte que ὁ δὲ τὴν σφαγὴν προτείνας est un peu plus loin de ἀπέσφαξε δὲ αὐτὸν... — Tacite donne trois noms entre lesquels la tradition reste incertaine : *Quidam Terentium evocatum, alii Laecanium, crebrior fama tradidit Camurium quintae decimae legionis militem impresso gladio iugulum eius hausisse*. Plutarque donne ces trois mêmes noms dans un autre ordre, avec des formules équivalentes d'introduction, sans qualifier Terentius, parce qu'il ne sait comment traduire le mot technique *evocatus* : Ἀπέσφαξε δὲ αὐτὸν, ὡς οἱ πλεῖστοι λέγουσι, Καμούριός τις ἐκ τοῦ πεντεκαιδεκάτου τάγματος. Ἔνιοι δὲ Τερέντιον, οἱ δὲ Λεκάνιον ἱστοροῦσιν... Mais il cite un quatrième nom :. . . οἱ δὲ Φάβιον Φάβουλον... Cet individu aurait ensuite tranché et outragé la tête de Galba, ὅν καί φασιν ἀποκόψαντα τὴν κεφαλὴν κομίζειν τῷ ἱματίῳ συλλαβόντα. . . Le moment venu, le parallèle de Plutarque et de Suétone nous montrera que, selon toute apparence, le Grec s'est trompé en mettant Fabius au nombre de ceux qui furent désignés comme ayant égorgé Galba ; la tradition qu'il a mal reproduite ne le faisait intervenir qu'après le meurtre. — Pour signifier la blessure mortelle de Galba les trois auteurs se servent d'expressions équivalentes : ἀπέσφαξε δὲ αὐτὸν (Plutarque) ; *iugulatus est* (Suétone) ; *impresso gladio iugulum eius hausisse* (Tacite). Dion manque tout à fait de précision — ἐτρώθη — et même d'exactitude, semble-t-il, — ἀκοντισ-

de Woelfflin, p. 48, et c'est l'opinion classique, voir *Les sources de Tacite*, p. 30 et suiv.

θείς... ἐτρώθη. Nous avons signalé plus haut son erreur probable. — Quant aux autres blessures de Galba, Plutarque les a déjà mentionnées avant l'égorgement : πολλὰς μὲν οὖν ἔλαβε πληγὰς εἴς τε τὰ σκέλη καὶ τοὺς βραχίονας. Pourquoi les meurtriers s'attaquent-ils ainsi aux membres et non pas au tronc ? Parce que Galba portait une cuirasse. Nous en avons été avertis quelques lignes plus haut, un peu prématurément : Τὸν δὲ Γάλβαν... τεθωρακισμένον ἔτυπτον ἐπιδραμόντες. Tacite rappelle, juste au moment voulu, que Galba avait le torse protégé, c'est-à-dire qu'il fait allusion à *sumpto thorace*[1] du contexte antérieur; il décrit avec plus de vigueur l'acharnement des meurtriers sur les bras et les jambes de leur victime ; il mentionne en outre les coups sauvagement portés au corps après la décapitation, sans dire de façon formelle, comme Plutarque et Suétone, que Galba fut décapité sur place : *Ceteri crura brachiaque (nam pectus tegebatur) foede laniavere ; pleraque vulnera feritate et saevitia trunco iam corpori adiecta*. Les trois autres ne parlent pas, du moins explicitement, de ces coups postérieurs à la décapitation. — Celle-ci suivit de près l'égorgement et se fit sur place : *Iugulatus est .. ac relictus ita uti erat, donec gregarius miles a frumentatione rediens abiecto onere caput ei amputavit*, dit Suétone. Nous avons cité tout à l'heure le passage correspondant de Plutarque qui ne donne aucun détail sur les circonstances du fait, mais en nomme l'auteur, Fabius Fabulus, et ne le sépare, ni dans le temps, ni dans l'espace, du fait de l'égorgement ; Dion mentionne, lui aussi, formellement la décapitation, mais au cours d'une phrase qui, avant la phrase consacrée aux détails du meurtre, signifie et ce meurtre lui-même et l'ensemble des outrages qui le suivirent : ... κατέκοψαν καὶ τά τε ἄλλα τῷ σώματι αὐτοῦ ἐλυμήναντο καὶ τὴν κεφαλὴν ἀποκόψαντες περὶ κοντὸν ἀνέπειραν. Bref, ici nous devons tout à Suétone, hormis le nom propre de l'auteur. S'il faut identifier le Fabius Fabulus de Plutarque avec le *gregarius miles a frumentatione rediens*, identification qui semble s'imposer, Fabius Fabulus n'a pas lui-même égorgé Galba. L'erreur de ceux qui lui imputaient le coup mortel est certaine, ou mieux est très probable l'erreur de Plutarque, qui a cru lire son nom parmi ceux des individus mis en cause, le quatrième de la série, alors que ce nom suivait immédiatement les autres, mais sans faire partie de la série, comme la décapitation avait suivi le coup mortel[2].

1. 35.
2. L'erreur de Plutarque est admise par tout le monde. Borenius, p. 56, pense

Nous venons de signaler une légère différence dans la composition des récits de Tacite et de Plutarque. En voici une autre plus considérable. Entre les deux phases de l'attaque, au moment où les conjurés fondent sur la litière, l'épée à la main, Plutarque [1] raconte qu'une seule intervention se produisit en faveur de Galba, celle du centurion Sempronius Densus. Si le centurion prit en effet la défense de Galba lui-même, ce développement est à sa place logique, puisque les efforts du vaillant officier auraient précédé et retardé le meurtre de l'empereur. Sempronius n'apparaîtra que plus loin [2] dans le récit de Tacite, parceque, d'après lui, il ne se signalera que Galba une fois égorgé, en protégeant Pison. Moins légitime est l'ordonnance de Dion, qui, présentant lui aussi le centurion comme un défenseur de Galba, ne raconte cependant son intervention qu'après le récit du meurtre de Galba. Une seconde différence considérable entre Tacite et Plutarque [3], c'est que celui-ci raconte, tout de suite après l'égorgement, les outrages infligés à la tête de l'empereur jusqu'au moment où elle est apportée à Othon, et ne revient qu'alors sur le théâtre du carnage pour raconter les meurtres de Pison, de Vinius et de Lacon, prenant pour transition la parole cruelle d'Othon qui, à la vue du chef sanglant de Galba, réclame celui de Pison. Nous voyons très bien pourquoi Plutarque s'est écarté ici de l'ordre chronologique : le soldat qui coupe et outrage la tête de Galba étant pour lui l'un de ses égorgeurs possibles, il expose d'un seul trait tout ce qui concerne Fabius Fabulus, il suit Fabius Fabulus du forum au camp. Tacite ne racontera les mêmes outrages qu'après avoir achevé le récit du massacre. Si, comme Plutarque, Suétone le raconte à la suite même de l'égorgement, c'est qu'il a omis les meurtres de Pison et des autres. La phrase où, dans la narration sommaire et bizarrement composée de Dion, est raconté l'ensemble des outrages subis par la tête et le tronc de Galba, précède non seulement la mention des autres meurtres, mais encore, avons-nous vu, les détails sur le meurtre de Galba. Entre Plutarque et Tacite il y a une troisième différence notable de composition : Tacite raconte le meurtre de Vinius avant celui de Pison [4] ; c'est l'ordre chronolo-

qu'il reproduit inexactement une source secondaire qui a été aussi la source de Suétone. Tacite, dit Groag, p. 744, a connu l'acte de Fabius Fabulus, car ici il suit la source commune, mais il l'a négligé par répugnance.

1. 26.
2. 43.
3. 27.
4. 42-43.

gique : *Titum inde Vinium invasere* .. Plutarque est amené à raconter d'abord celui de Pison par sa transition tirée de la parole d'Othon... « τὴν Πείσωνός μοι κεφαλὴν δείξατε. » Μετ' ὀλίγον δὲ ἧκε κομιζομένη... Dion ne désigne nominativement que Pison : Ἀπέθανε μὲν γὰρ καὶ ὁ Πίσων καὶ ἄλλοι συχνοί...

Sur les dernières paroles de Vinius Tacite[1] rapporte deux versions : *Titum inde Vinium invasere, de quo et ipso ambigitur, consumpseritne vocem eius instans metus, an proclamaverit non esse ab Othone mandatum ut occideretur.* Plutarque n'a que la seconde version : Ἀπεσφάττετο δὲ καὶ Οὐίνιος ὁμολογῶν κοινωνὸς γεγονέναι τῆς ἐπὶ τὸν Γάλβαν συνωμοσίας· ἐβόα γὰρ ἀποθνήσκειν παρὰ τὴν Ὄθωνος γνώμην. On le voit, Plutarque n'hésite pas : il interprète le cri de Vinius comme un aveu de complicité[2]. Tacite, plus fin, est moins simpliste : *Quod seu finxit formidine seu conscientiam coniurationis confessus est, huc potius eius vita famaque inclinat, ut conscius sceleris fuerit, cuius causa erat.* Puis il indique seul le lieu précis et les autres circonstances de cette mort : *Ante aedem divi Iulii iacuit primo ictu in poplitem, mox ab Iulio Caro legionario milite in utrumque latus transverberatus.* — Le récit du meurtre de Pison débute, chez Tacite[3], d'une façon indirecte et solennelle, par l'éloge de Sempronius Densus, le vaillant centurion qui essaya de le sauver : *Insignem illa die virum Sempronium Densum aetas nostra vidit. Centurio is praetoriae cohortis, a Galba custodiae Pisonis additus, stricto pugione occurrens armatis et scelus exprobrans, ac modo manu, modo voce vertendo in se percussores, quamquam vulnerato Pisoni effugium dedit.* Tacite ne dit pas, mais cela va de soi, qu'il en coûta la vie au brave centurion. Dion et Plutarque[4] le disent et font aussi un magnifique éloge de son dévouement ; Plutarque raconte sa prouesse avec plus de détails que Tacite, mais il en fait, avons-nous vu, le défenseur de Galba et non de Pison : Ἤμυνε δὲ οὐδεὶς οὐδὲ ὑπέστη πλὴν ἑνὸς ἀνδρός, ὃν μόνον ἥλιος ἐπεῖδεν ἐν μυριάσι τοσαύταις ἄξιον τῆς Ῥωμαίων ἡγεμονίας. Σεμπρώνιος ἦν Δῆνσος ἑκατοντάρχης. οὐδὲν ἰδίᾳ χρηστὸν ὑπὸ Γάλβα πεπονθώς, τῷ δὲ καλῷ καὶ τῷ νόμῳ βοηθῶν, προέστη τοῦ φορείου, καὶ τὸ κλῆμα πρῶτον, ᾧ κολάζουσιν ἑκατοντάρχαι τοὺς πληγῶν δεομένους, ἐπαράμενος τοῖς ἐπιφερομένοις ἐβόα καὶ διεκελεύετο φείδεσθαι τοῦ αὐτοκράτορος, ἔπειτα συμπλεκομένων αὐτῷ σπασάμενος τὸ ξίφος ἠμύνατο πολὺν χρόνον, ἕως τυφθεὶς τὰς ἰγνύας ἔπεσε.

1. 42.
2. D'après Groag, p. 744, Plutarque n'a qu'une version, parce qu'il n'y en avait qu'une dans la source commune.
3. 43.
4 26.

Certains détails ne sont vraisemblablement ou sûrement que de l'amplification personnelle : l'affirmation que Sempronius ne fut excité à faire son devoir par aucun motif particulier de reconnaissance envers son empereur [1], la définition de l'usage auquel servait la baguette des centurions. Mais irons-nous jusqu'à prétendre que le narrateur a inventé le geste de Sempronius menaçant les conjurés de sa baguette [2] ? Ne vaut-il pas mieux penser qu'il distingue à bon droit, reproduisant avec exactitude son original, deux moments dans la résistance de Sempronius ? Dion, plus bref que Plutarque, attribue au centurion le même rôle : καὶ αὐτῷ (à Galba) Σεμπρώνιος Δῆνσος ἑκατοντάρχος ἐπαμύνας ἐς ὅσον ἠδυνήθη, τέλος, ὡς οὐδὲν ἤνυσεν, ἐπεσφάγη. Καὶ διὰ τοῦτό γε καὶ τὸ ὄνομα αὐτοῦ ἐνέγραψα, ὅτι ἀξιώτατός ἐστι μνημονεύεσθαι. Il fut, ajoute-t-il, le seul défenseur de Galba : Pison et d'autres périrent ce jour là, mais non pas en portant secours à l'empereur, οὐ μέντοι καὶ ἐπικουροῦντες τῷ αὐτοκράτορι. Suétone, qui ne parle pas de Sempronius Densus, affirme, et non point à la légère, puisque la chose lui paraît étrange, que nul ne porta secours à Galba : *Illud mirum admodum fuerit, neque praesentium quemquam opem imperatori ferre conatum*... Il avait déjà dit :... *desertum a suis contrucidarunt*. Ce témoignage très catégorique nous est une première raison [3] de préférer la version de Tacite sur le rôle de Sempronius à celle de Plutarque et de Dion : Plutarque aura commis une erreur de mémoire [4] et Dion ou son abréviateur Xiphilin; qui reconnaît avoir consulté Plutarque [5], aura été trompé par lui. Nous avons d'autres raisons de croire ici Tacite [6]. Tout se tient dans sa narration ; Sempronius

1. Groag, p. 744, compte ce détail au nombre de ceux qui lui font croire que pour ce passage Tacite et Plutarque n'ont pas eu même source. Borenius, p. 52, voit très bien qu'il est insignifiant.

2. Opinion de Borenius, p. 52.

3. Groag, 766, prétend, il est vrai, que la concordance signifie simplement dépendance de Suétone par rapport à Tacite.

4. Plutarque s'est trompé, d'après l'opinion générale : Woelfflin, p. 37 ; Borenius, p. 49 et 52 ; Andresen, col. 435. Seul Groag, p. 744, refuse de croire à une erreur de Plutarque : il n'a pas eu ici la même source que Tacite. — Comme d'une erreur de mémoire, Woelfflin admet la possibilité d'une erreur de lecture, sur le texte de Tacite, bien entendu : les mots n'étaient pas séparés dans le manuscrit que Plutarque avait sous les yeux ; il a pu lire : *ac Galbae custodiae additus* (notre *Mediceus* donne : *agalbae custodiae apisonis additus*), là où il devait lire : *a Galba custodiae Pisonis additus*. Andresen n'a pas de peine à réfuter cette conjecture : le nom de Pison figure non seulement dans cette phrase de Tacite, mais encore un peu plus bas : *Pisoni effugium dedit* ; Plutarque ne pouvait pas, même s'il lisait distraitement, ne pas l'apercevoir.

5. Voir Mommsen, *Hermes*, IV, p. 306, note.

6. Mais non pas la qualité de témoin oculaire que lui attribue Woelfflin, p. 37, à cause de *aetas nostra vidit*. Muenzer, *Beiträge zur alten Geschichte*, I, p. 327,

avait été spécialement chargé de veiller sur Pison, *a Galba custodiae Pisonis additus*, détail précis que l'historien n'a pas inventé ; il s'acquitta héroïquement de la mission qu'il avait reçue. Mais n'aurait-il pas dû tâcher aussi de défendre Galba ? Il l'aurait dû, s'il l'avait pu. Il l'essaya peut-être d'abord ; mais, dans la bagarre, le groupe formé par Galba, Pison, Vinius et Lacon ayant été dispersé, il se trouva séparé de l'empereur et il eut assez à faire pour couvrir la fuite du prince impérial. Enfin, celui de nos deux témoins à qui nous imputons une confusion en a, selon toute apparence, commis une seconde dans le même passage. Le récit de la mort de Vinius, chez Tacite, est d'une telle précision que nous ne pouvons guère mettre en doute la réalité de sa blessure au jarret, *iacuit primo ictu in poplitem*. Or, d'après Plutarque, Sempronius tomba frappé aux jarrets, τυφθεὶς τὰς ἰγνύας ἔπεσε. A moins de croire qu'une blessure toute pareille les abattit l'un et l'autre, il faut admettre que Plutarque transfère à Sempronius la blessure de Vinius [1].

Revenons au meurtre de Pison. Tacite le raconte avec beaucoup de détails. Grâce au dévouement de Sempronius, Pison blessé a pu s'enfuir, *vulnerato Pisoni effugium dedit*. Il trouve un asile momentané dans le temple de Vesta : *Piso in aedem Vestae pervasit, exceptusque misericordia publici servi et contubernio eius abditus, non religione nec caerimoniis, sed latebra imminens exitium differebat, cum advenere missu Othonis nominatim in caedem eius ardentis Sulpicius Florus e Britannicis cohortibus, nuper a Galba civitate donatus, et Statius Murcus speculator, a quibus protractus Piso in foribus templi trucidatus est* [2]. Le récit de Plutarque peut [3], aux yeux d'un lecteur distrait, passer pour un résumé très médiocrement fait du récit de Tacite :... τρωθεὶς γὰρ ἔφευγεν ὁ νεανίσκος καὶ καταδιωχθεὶς ὑπὸ Μούρκου τινὸς ἀπεσφάγη πρὸς τῷ ἱερῷ τῆς Ἑστίας. Mais qu'on y regarde de près :

---

note, montre par un rapprochement très significatif avec Pline, *Hist. nat.*, 34, 38, que cette formule n'est pas une preuve d'autopsie.

1. Borenius, p. 52, a vu l'erreur de Plutarque.

2. Muenzer, p. 322, observe que Tacite, *Hist.*, IV, 42, ne parle plus que d'un meurtrier de Pison : *Occurrit truci oratione Curtius Montanus, eo usque progressus, ut post caedem Galbae datam interfectori Pisonis pecuniam a Regulo... obiectaret*. Mais Tacite ne parle pas ainsi en son nom, et il serait injuste de prétendre que ce passage infirme le premier témoignage, qui est le sien propre ; il serait téméraire de supposer que la source ne nommait qu'un meurtrier, comme Plutarque, lequel l'aurait ainsi reproduite plus exactement. Du reste, les deux passages ne se contredisent même pas : Curtius Montanus reproche à Regulus d'avoir récompensé un meurtrier de Pison, celui des deux meurtriers qui lui aurait procuré le plaisir sauvage de mordre la tête de Pison.

3. 27.

il y a dans le récit de Tacite un passage dont le meilleur commentaire est fourni par le passage de Plutarque qui introduit le récit du meurtre : Tacite fait en quelque sorte allusion à une chose racontée par Plutarque seul. Othon, dit Tacite, en voulait spécialement, nominativement à Pison, ... *Othonis nominatim in caedem eius ardentis*. Plutarque vient de dire qu'en voyant la tête de Galba, Othon s'était écrié : Ceci ne compte pas, camarades ; montrez-moi la tête de Pison, οὐδέν ἐστι τοῦτο, ὦ συστρατιῶται, τὴν Πείσωνός μοι κεφαλὴν δείξατε [1]. Bientôt après elle lui fut apportée, ajoute simplement Plutarque : Μετ'ὀλίγον δὲ ἧκε κομιζομένη. Tacite désigne ceux qu'il chargea d'aller la quérir. Suétone, qui ne raconte pas le meurtre de Pison, indique d'un seul coup l'envoi des assassins contre Galba et contre lui : *Ibi missis qui Galbam et Pisonem trucidarent* [2] ...

Plutarque, venons-nous de voir, raconte seul explicitement que la tête de Pison fut réclamée par Othon. Tacite [3] raconte seul comment il l'accueillit : *Nullam caedem Otho maiore laetitia excepisse, nullum caput tam insatiabilibus oculis perlustrasse dicitur*. Ainsi les deux témoignages se complètent à merveille. En expliquant cet accueil, Tacite nous apprend indirectement que les têtes de Galba et de Vinius avaient été montrées à Othon auparavant :... *seu tum primum levata omni sollicitudine mens vacare gaudio coeperat, seu recordatio maiestatis in Galba, amicitiae in Tito Vinio, quamvis immitem animum imagine tristi confuderat ; Pisonis ut inimici et aemuli caede laetari ius fasque credebat*. Nous avons dit que Plutarque, tout de suite après le meurtre de Galba, racontait comment sa tête fut présentée à Othon et, plus précis que Tacite, enregistrait les paroles prononcées par Othon à cette vue ; au lieu de ces paroles Tacite nous donne l'indication du sentiment qui a pu les inspirer. Quant à la tête de Vinius, Plutarque dit aussi expressément qu'elle fut tranchée et apportée à Othon : Ἀλλὰ γὰρ καὶ τούτου τὴν κεφαλὴν ἀποτεμόντες καὶ Λάκωνος — en ce qui concerne Lacon, nous verrons tout à l'heure que l'affirmation est fausse — ἐκόμισαν πρὸς τὸν Ὄθωνα... Dion-Xiphilin ne parle que de la tête de Galba :... καὶ τὴν κεφαλὴν ἀποκόψαντες περὶ κοντὸν ἀνέπειραν. Il ne dit même pas que les soldats la présentèrent à Othon.

1. Borenius, p. 56, serait disposé à voir ici une amplification personnelle, une fiction de Plutarque : il admet pourtant que ce détail peut provenir d'une source secondaire, la même qui aurait renseigné Plutarque sur le rôle de Fabius Fabulus.

2. *Otho*, 6.

3. 44.

Dion-Zonaras mentionne toutes les décapitations ensemble et ajoute que les têtes furent apportées à Othon dans le camp ; il prétend aussi, mais c'est une erreur dont nous verrons plus loin la cause, qu'elles furent apportées au sénat : πράξαντες δὲ ταῦτα οἱ στρατιῶται τάς τε κεφαλὰς ἐκείνων ἀποτεμόντες πρός τε τὸν Ὄθωνα αὐτὰς ἐν τῷ στρατοπέδῳ καὶ εἰς τὸ συνέδριον ἐκόμισαν. Chez Suétone, qui ne raconte d'autre meurtre que celui de Galba, il n'est naturellement question que des outrages infligés à la tête de Galba. — Ces outrages, Tacite qui n'a pas fait mention formelle de la décapitation de Galba, ne les décrit qu'après l'arrivée dans le camp de l'horrible trophée ou plutôt des horribles trophées ; car sa description se rapporte également aux têtes des deux autres victimes : *Praefixa contis capita gestabantur inter signa cohortium, iuxta aquilam legionis, certatim ostentantibus cruentas manus, qui occiderant, qui interfuerant, qui vere, qui falso, ut pulchrum et memorabile, facinus iactabant.* Dion se borne à dire que les assassins fichèrent la tête de Galba au bout d'une pique, περὶ κοντὸν ἀνέπειραν. Plutarque ne décrit pas la scène de la promenade à travers le camp, mais il décrit amplement les horreurs qui précédèrent l'arrivée au camp. Fabius Fabulus vient de trancher la tête de Galba : ... ὃν καί φασιν ἀποκόψαντα τὴν κεφαλὴν κομίζειν τῷ ἱματίῳ συλλαβόντα διὰ τὴν ψιλότητα δυσπερίληπτον οὖσαν, ἔπειτα τῶν σὺν αὐτῷ κρύπτειν οὐκ ἐώντων, ἀλλ' ἐκφανῆ πᾶσι ποιεῖν τὴν ἀνδραγαθίαν, περιπείραντα περὶ λόγχην καὶ ἀναπήλαντα πρεσβύτου πρόσωπον ἄρχοντός τε κοσμίου καὶ ἀρχιερέως καὶ ὑπάτου δρόμῳ χωρεῖν, ὥσπερ αἱ βάκχαι, πολλάκις μεταστρεφόμενον καὶ κραδαίνοντα τὴν λόγχην αἵματι καταρρεομένην. Suétone décrit d'abord la même scène, ou du moins la première partie de cette scène. Le soldat anonyme tranche la tête de Galba, *et, quoniam capillo arripere non poterat, in gremium addidit* — tout ceci correspond exactement au début de Plutarque, — *mox inserto per os pollice* — ce détail réaliste n'est pas dans Plutarque — *ad Othonem detulit.* Il décrit ensuite la scène du camp ; alors seulement, d'après lui, la tête est fichée au bout d'une pique : ... *ad Othonem detulit. Ille lixis calonibusque donavit, qui hasta suffixum non sine ludibrio circum castra portarunt, adclamantes identidem : Galba Cupido, fruaris aetate tua...* A parler plus exactement, ce n'est pas toute la scène du camp que décrit Suétone, c'est la fin de cette scène, ce qui suivit la présentation de la tête à Othon ; et Tacite décrit le commencement de cette scène, les têtes promenées à travers le camp jusqu'au tribunal où elles sont présentées à Othon, *gestabantur inter signa cohortium, iuxta aquilam legionis.* Elles sont encore aux mains des soldats ; *ostentantibus cruentas manus qui occiderant,*

qui interfuerant. Il constatera lui aussi, mais beaucoup plus loin [1], que la tête de Galba vint ensuite aux mains des goujats : *caput per lixas calonesque confixum laceratumque*..., et nous trouverons dans Plutarque [2] un passage analogue : la tête de Galba donnée par les soldats, qui n'en ont plus que faire, aux esclaves de Patrobius, qui en font grossièrement leur risée. Les trois témoignages, hormis pourtant ce dernier point dont nous réservons l'examen, se complètent sans aucune discordance grave et, si l'on veut reconstituer dans tout son détail l'histoire lamentable des outrages subis par la tête de Galba, il suffit de les fondre ensemble.

Au moment de la présentation des têtes les assassins, réels ou prétendus, réclament leur récompense :... ἐκόμισαν πρὸς τὸν Ὄθωνα, dit Plutarque [3], δωρεὰς αἰτοῦντες ; et il continue, après avoir cité en guise de comparaison un vers d'Archiloque, οὕτως τότε πολλοὶ τοῦ φόνου μὴ συνεφαψάμενοι, χεῖρας δὲ καὶ ξίφη καθαιμάσσοντες ἐπεδείκνυντο καὶ δωρεὰς ᾔτουν βιβλία διδόντες τῷ Ὄθωνι. Tacite constate la même imposture, mais il n'en montre pas, comme Plutarque, la préparation :... *certatim ostentantibus cruentas manus, qui occiderant, qui interfuerant, qui vere, qui falso, ut pulchrum et memorabile, facinus iactabant*. Il mentionne aussi les placets, mais sans dire s'ils furent ou non remis séance tenante à Othon ; Plutarque se trompe sans doute : ils ne furent présentés qu'après. De ces placets Tacite évalue le nombre approximatif et fait connaître quelle suite leur fut donnée par Vitellius et pour quelle raison : *Plures quam centum viginti libellos praemium exposcentium ob aliquam notabilem illa die operam Vitellius postea invenit, omnesque conquiri et interfici iussit, non honore Galbae, sed tradito principibus more, munimentum ad praesens, in posterum ultionem*. Plutarque relate ici la même action de Vitellius, mais sans l'expliquer, et donne cent vingt comme le nombre exact des placets, non comme un minimum : Εἴκοσι γοῦν καὶ ἑκατὸν εὑρέθησαν ὕστερον ἐκ τῶν γραμματίων, οὓς ὁ Οὐιτέλλιος ἀναζητήσας ἅπαντας ἀπέκτεινεν. Suétone, en termes fort semblables à ceux de Tacite, mais avec la même assurance que Plutarque relativement au nombre, rapporte le même fait dans la biographie de Vitellius [4] : *Centum autem atque viginti, quorum libellos Othoni datos invenerat, exposcentium praemium ob editam in*

1. 49.
2. 28.
3. 27.
4. 10

caede Galbae operam, conquiri et supplicio adfici imperavit... Suétone n'explique pas l'acte, il le loue hautement :... *egregie prorsus atque magnifice et ut summi principis spem ostenderet* [1].

V

Le complot d'Othon ayant eu un plein succès, les sénateurs et les autres citoyens se portèrent en masse au camp des prétoriens pour offrir leurs hommages à ce nouveau maître. Ce fut à qui lui ferait le plus ostensiblement, le plus servilement sa cour ; il accueillait ces adulations et contenait les soldats menaçants :... *ruere cuncti in castra*, dit Tacite [2], *anteire proximos, certare cum praecurrentibus, increpare Galbam, laudare militum iudicium, exosculari Othonis manum ; quantoque magis falsa erant, quae fiebant, tanto plura facere. Nec aspernabatur singulos Otho, avidum et minacem militum animum voce vultuque temperans.* A ce tableau magistral rien ne correspond dans les autres récits, excepté un passage de Dion-Zonaras qui, confondant avec la démarche des sénateurs au camp la séance ultérieure du sénat, dit qu'en présence des têtes apportées dans la curie, sous une affectation de joie ils dissimulaient leur épouvante :... ὥστε τοὺς βουλευτὰς καταπλαγέντας χαίρειν... προσποιεῖσθαι. Plutarque ne mentionne pas davantage la démarche des sénateurs au camp ; il ne mentionne explicitement que la démarche individuelle, semble-t-il à le lire, de Marius Celsus. Vint aussi, dit-il brusquement après le passage relatif aux meurtriers quémandeurs de récompenses, ἧκε δὲ καὶ Μάριος Κέλσος εἰς τὴν παρεμβολήν... — *Alium crederes senatum, alium populum*, telle est la formule par laquelle Tacite introduit la manifestation collective et commune, auprès du nouvel empereur,

1. D'après Woelfflin, p. 39, Tacite est ici l'original de Plutarque : il donne le nombre avec moins de précision et plus d'exactitude ; cette anecdote caractéristique sur la psychologie de la populace — entendons de la soldatesque — convient mieux dans ses *Histoires*, dans l'histoire d'une époque, que dans une biographie de Galba ; par l'addition de *postea* il signifie qu'il a trouvé le renseignement dans ses sources, plus loin, en préparant ses matériaux pour le règne de Vitellius, et qu'il l'a tiré lui-même hors de la place chronologique ; comment Plutarque aurait-il connu le fait, sinon par Tacite, lui qui n'a pas écrit de biographie de Vitellius ? Andresen, col. 435 et suiv., relève la fausseté de cette dernière affirmation : Plutarque avait écrit un *Vitellius* ; voir *Othon*, 18. La trop grande précision de Suétone et de Plutarque, quant au nombre des *libelli*, signifie seulement qu'ils ont l'un et l'autre reproduit leur source, mais non pas forcément Tacite, avec inexactitude. Il n'y a pas lieu de s'arrêter au deuxième argument de Woelfflin.

2. 45.

de ce sénat et de ce peuple qui viennent de prodiguer à Galba les assurances de leur loyalisme et de leur zèle. Plutarque [1] se sert d'une formule semblable pour caractériser la conduite du sénat en séance : ... καὶ καθάπερ ἄλλοι γεγονότες ἢ θεῶν ἄλλων γεγονότων... — Parmi les sénateurs qui se rendirent au camp, Tacite ne nomme pas expressément Marius Celsus, mais ce qui est dit de lui semble bien impliquer qu'il était là, et sa qualité de consul désigné rendait sa présence naturelle, nécessaire en quelque sorte. Elle paraît naturelle chez Tacite : le consul désigné ne pouvait guère ne point prendre part à une démarche collective du sénat ; elle paraît bizarre chez Plutarque. — La canaille réclamait la mort de ce personnage à cause de sa fidélité envers Galba : καὶ πολλῶν αὐτοῦ κατηγορούντων, ὅτι τοὺς στρατιώτας ἔπειθε τῷ Γάλβα βοηθεῖν — allusion à sa démarche récente auprès des Illyriques — καὶ τοῦ πλήθους ἀποκτιννύειν βοῶντος, Ὄθων οὐκ ἐβούλετο. Tacite définit d'une façon générale les griefs des soldats contre Celsus, mais il n'eût pas été difficile de retrouver dans son contexte de quoi préciser celui de fidélité [2] : *Marium Celsum, consulem designatum et Galbae usque in extremas res amicum fidumque, ad supplicium expostulabant, industriae eius innocentiaeque quasi malis artibus infensi.* Il ne dit pas formellement qu'Othon ne voulait pas le faire périr, mais il le laisse entendre et il explique pourquoi : *Caedis et praedarum initium et optimo cuique perniciem quaeri apparebat.* Pour sauver Celsus Othon devait user de feinte : *sed Othoni nondum auctoritas inerat ad prohibendum scelus; iubere iam poterat.* Plutarque dit la même chose tout simplement : φοβούμενος δὲ ἀντιλέγειν... En quoi consista la feinte ? La version de Tacite n'est pas vraisemblable : *Ita simulatione irae vinciri iussum et maiores poenas daturum affirmans praesenti exitio subtraxit.* Il y a sans doute des châtiments plus grands que la mort [3] ; mais convient-il à Othon, qui s'efforce de calmer *avidum et minacem militum animum*, de leur promettre en même temps un raffinement de cruauté ? Plutarque est autrement plausible : .. οὐχ οὕτως ἔφη ταχέως ἀποκτενεῖν αὐτόν· εἶναι γὰρ ἃ δεῖ πρότερον ἐκπυθέσθαι παρὰ τοῦ ἀνδρός ; avant de livrer Celsus à la mort, il faut lui faire subir un interrogatoire qui révélera peut-être des complicités ignorées,

1. 28.

2. Borenius, p. 57, a raison de dire que j'ai attaché trop d'importance, *Les sources de Tacite*, p. 33 et 275, à la plus grande précision de Plutarque.

3. J'ai eu tort d'affirmer le contraire, *Les sources de Tacite*, p. 33. Pour me confondre Borenius, p. 57, s'autorise de Suétone, *Calig.*, 30 : *Non temere in quemquam nisi crebris et minutis ictibus animadverti passus est, perpetuo notoque iam praecepto : Ita feri ut se mori sentiat* ; et *Tib.*, 61 : *Nam mortem adeo leve supplicium putabat*, etc.

des secrets utiles à connaître pour la sûreté d'Othon et de l'État. Othon fait donc enchaîner Celsus et le confie à la garde des personnes en lesquelles il a le plus de confiance : Ἐκέλευσεν οὖν δήσαντας φυλάττειν καὶ παρέδωκε τοῖς μάλιστα πιστευομένοις [1]. — Tacite [2] relate seul d'autres faits importants qui se passèrent ce jour-là au camp des prétoriens : la nomination de Plotius Firmus et de Licinius Proculus à la préfecture du prétoire, celle de Flavius Sabinus à la préfecture de la Ville ; la remise des taxes que les soldats payaient aux centurions pour les exemptions, ou plutôt la prise en charge de ces taxes abusives par le fisc impérial ; enfin le châtiment du préfet Lacon et celui de l'affranchi Icelus : *Laco praefectus, tamquam in insulam seponeretur, ab evocato, quem ad caedem eius Otho praemiserat, confossus. In Marcianum Icelum ut in libertum palam animadversum.* Pour Lacon, ce qui se passa au camp des prétoriens, ce ne fut évidemment pas son supplice, mais sa condamnation seule ; elle fut prononcée en même temps que celle d'Icelus qui fut peut-être exécuté tout de suite et sur place. Du sort d'Icelus Plutarque ne dit rien ; il fait périr Lacon sur le forum même avec Vinius : Ἀπεσφάττετο καὶ Οὐίνιος... Ἀλλὰ γὰρ καὶ τούτου τὴν κεφαλὴν ἀποτεμόντες καὶ Λάκωνος ἐκόμισαν πρὸς τὸν Ὄθωνα. Nous ne saurions refuser la préférence à la version si précise de Tacite : il n'a pas inventé la déportation feinte de Lacon et le rôle de l'*evocatus*. Lacon, de même qu'Icelus, avait donc échappé, on ne sait ni pourquoi ni comment, à la tuerie du forum [3].

La séance du sénat est mentionnée par les quatre témoins. Elle se tint, selon Tacite [4], à la fin de cette journée tragique : *Exacto per scelera die, novissimum malorum fuit laetitia. Vocat senatum praetor urbanus, certant adulationibus ceteri magistratus, accurrunt patres...* ; au déclin du jour, selon Suétone [5] : *Vergente iam die ingressus senatum...* Dion-Zonaras amène jusque dans la curie les soldats porteurs des têtes qu'ils viennent de prome-

---

1. Borenius, p. 57, a peut-être raison de ne voir en ces derniers mots qu'une amplification de Plutarque.

2. 46. Groag, p. 745, pense que Tacite a puisé ici, non à la source commune, mais dans les *acta diurna*.

3. Groag, p. 745, trouve la version de Plutarque en soi plus vraisemblable : pourquoi les meurtriers de Galba, de Vinius et de Pison auraient-ils épargné Lacon ? pourquoi Othon l'aurait-il condamné seulement à la déportation dans une île ? C'était, dit Groag, la version de la source commune ; Tacite crut devoir en adopter une autre pour une cause qui nous échappe. Borenius, p. 57, admet qu'il y a ici négligence de Plutarque.

4. 47.

5. *Otho*, 7.

ner dans le camp : Dion-Xiphilin [1] juxtapose simplement le compte rendu de la séance sénatoriale au récit du massacre : ἡ μέντοι βουλή... Plutarque [2] dit expressément que la séance eut lieu aussitôt après les scènes du camp : Εὐθὺς δὲ βουλὴ συνεκαλεῖτο... Tacite seul nous apprend que la convocation fut faite par le préteur urbain — les deux consuls, Galba et Vinius, étaient morts — et que les autres magistrats rivalisèrent avec lui d'adulation. Que se passa-t-il dans cette séance ? La présence de soldats porteurs des têtes coupées n'est affirmée que par Dion-Zonaras, et nous savons la cause de son erreur : les sénateurs sont venus au camp lorsque les soldats y promenaient encore au bout de leurs piques les têtes coupées. L'affectation de joie sous laquelle les sénateurs cachent leur frayeur convient aux deux scènes : ὥστε τοὺς βουλευτὰς καταπλαγέντας χαίρειν... προσποιεῖσθαι ; car cette attitude et ce sentiment ont persisté, même lorsqu'ils n'avaient plus sous leurs yeux les horribles trophées. Tacite note la fausseté des démonstrations d'allégresse, dans la première scène [3], pour tout le monde, sénateurs et simples citoyens :... *quantoque magis falsa erant, quae fiebant, tanto plura facere* ; il la note ici pour les sénateurs, spécialement pour les magistrats :... *novissimum malorum fuit laetitia...* ; *certant adulationibus ceteri magistratus...* Plutarque constate qu'en séance ils se conduisirent comme s'ils n'étaient plus les mêmes ou comme si les dieux, témoins de leur serment à Galba, n'existaient plus :... καθάπερ ἄλλοι γεγονότες ἢ θεῶν ἄλλων γεγονότων συνελθόντες ὤμνυον ὅρκον ὑπὲρ τοῦ Ὄθωνος... — La séance commença par un discours d'Othon, que ne mentionnent ni Tacite ni Plutarque. *Dein vergente iam die ingressus senatum*, dit Suétone, *positaque brevi ratione tamquam raptus de publico et suscipere imperium vi coactus gesturusque communi omnium arbitrio...* ; et Dion-Xiphilin :... βεβιάσθαι μὲν γὰρ καὶ ἐς τὸ τεῖχος ἄκων ἐσῆχθαι κἀνταῦθα ἀντιλέγων κεκινδυνευκέναι ἔλεγε, καὶ τά τε ἄλλα ἐπιεικῶς ἐφθέγγετο καὶ τῇ ὑποκρίσει τοῦ σχήματος ἐμετρίαζε, φιλήματά τε ὡς ἑκάστοις διὰ τῶν δακτύλων ἔπεμπε καὶ ὑπισχνεῖτο πολλά. Ces baisers d'Othon nous rappellent ceux que, dans le camp, il prodiguait aux soldats, pendant la prestation du serment militaire [4] : *Nec deerat Otho protendens manus adorare vulgus, iacere oscula, et omnia serviliter pro dominatione.* Ils sont, à coup sûr, plus vraisemblables là où Tacite les a mis : Othon, proclamé empereur par les soldats, débarrassé de Galba et de Pison, maître absolu

1. 8.
2. 28.
3. 45.
4. Tacite, 36.

de la situation, n'a pas besoin de faire ainsi sa cour au sénat [1]; tout le surplus, pour lequel Suétone et Dion sont d'accord, est la vraisemblance même. — Il est logique de croire que l'exposé d'Othon précéda les formalités dont nous allons parler. Suétone ne mentionne même pas ces formalités ; la phrase de Dion paraît bien signifier la priorité du discours : Ἡ μέντοι βουλὴ πάντα τὰ πρὸς τὴν ἀρχὴν φέροντα ἐψηφίσατο· βεβιάσθαι μὲν γάρ... ἔλεγε... Tacite désigne expressément deux des titres que les sénateurs décernèrent à Othon et les englobe tous dans une formule équivalente à celle de Dion : *Decernitur Othoni tribunicia potestas et nomen Augusti et omnes principum honores.* Plutarque se borne à énoncer deux des titres, mais après avoir mentionné un acte essentiel dont les autres ne disent rien, le serment d'obédience :... ὤμνυον ὅρκον ὑπὲρ τοῦ Ὄθωνος, ὃν αὐτὸς ὀμόσας οὐκ ἐτήρησε, καὶ Καίσαρα καὶ Σεβαστὸν ἀνηγόρευον... Les formules de Dion et de Tacite, outre la puissance tribunice, spécifiée par celui-ci, s'appliquent au consulat et au pontificat suprême. Or, pour la collation de ces trois dignités à Othon, les *Actes des Arvales* nous donnent trois dates différentes, toutes les trois postérieures au jour de son avènement [2]. Faut-il donc affirmer que ce jour-là il reçut seulement les titres de César et d'Auguste, les deux titres énoncés par Plutarque ? Non, la liste de Plutarque est incomplète ; le témoignage de Tacite et de Dion n'est pas en contradiction avec celui des documents officiels : les deux historiens nous font connaître la date unique des désignations qui appartenaient au sénat, et les *Acta* les trois dates où s'accomplit pour chacune des désignations la formalité de la *renuntiatio* devant les comices. — Le récit de Dion se termine avec le compte rendu de la séance sénatoriale [3]. — A ce compte rendu Tacite, anticipant sur l'avenir immédiat, rattache la remarque qu'en fait le nouvel empereur ne tira pas vengeance des injures dont les sénateurs s'efforcèrent, dans cette première séance, d'abolir la mémoire par leurs adulations ; mais, au fond,

---

1. Boissevain, à Dion, LXIV, 8, 1 : « ...tam apte apud Tacitum Otho oscula iacit militibus, quam inepte apud Xiphilinum senatoribus. Confusionis huius utrum Dio arguendus sit an epitomator non pro certo dixeris, nec tamen a Dionis ingenio abhorret. »

2. Le collège fait un sacrifice : *VII K. Febr.*, le 26 janvier, *ob comitia consularia imp. Othonis Caesar. Aug.* (*C. I. L.*, VI, 2051, tab. 1, lig. 42 et suiv.), *p. K. Mart.*, le 28 février, *ob comit. trib. pot. imp.* (*ibid.*, lig. 58 et suiv.) ; *III nonas Mart.*, le 5 mars, *ob comitia sacerdotior. imperatoris Aug.* (*ibid.*, lig. 68 et suiv.) : *VII idus Mart.*, le 9 mars, *ob comitia pontif. max. Othonis Aug.* (*ibid.*, lig. 72 et suiv.) ; comp. Henzen, *Acta fratrum Arvalium*, p. 65-68.

3. On trouve cependant un peu plus loin, LXIV, 7 (transposé par Boissevain après 8 et 6, 5²) la mention d'un sacrifice offert par Othon le soir même. Nous y reviendrons.

avait-il pardonné?... *adulantibus cunctis abolere convicia ac probra, quae promiscue iacta haesisse animo eius nemo sensit ; omisisset offensas an distulisset, brevitate imperii in incerto fuit.* Plutarque, âme simple et optimiste, ne suspectera pas les intentions d'Othon : le nouvel empereur n'exerça pas de représailles ; donc il ne gardait rancune à personne :... ὁ Καῖσαρ αὐτὸς ἰδίας ἔχθρας οὐδενὶ τοπαράπαν ἐμνησικάκησε [1]...

Tandis que le sénat tenait cette séance, les cadavres décapités des consuls — Galba et Vinius — gisaient sur le forum :... ἔτι τῶν νεκρῶν ἀκεφάλων ἐν ταῖς ὑπατικαῖς ἐσθῆσιν ἐρριμμένων ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς, dit Plutarque [2]. Tacite fait la même constatation pour le moment où Othon traversa le forum en sortant de la curie : *Otho cruento adhuc foro per stragem iacentium... vectus...* — Où se rendit-il après la séance du sénat? Plutarque ne l'indique pas. Au Palatium, dit Suétone :... *Palatium petit.* Au Capitole, puis au Palatium, dit Tacite :... *in Capitolium atque inde in Palatium vectus.* Plutarque mentionne bien une visite d'Othon au Capitole, au cours de laquelle eut lieu sa réconciliation avec Marius Celsus, mais il la date du lendemain [3] : Ὁ δὲ νεώτερος αὐτοκράτωρ ἅμ' ἡμέρᾳ προελθὼν εἰς τὸ Καπιτώλιον ἔθυσε καὶ κελεύσας Μάριον Κέλσον ἀχθῆναι πρὸς αὐτὸν ἠσπάσατο... Le sacrifice est celui dont parle Suétone : *Postridie quoque in augurando...* Tacite raconte, mais plus loin [4] et sans la dater, que la réconciliation d'Othon avec Celsus eut lieu au Capitole : *Otho interim... Marium Celsum consulem designatum, per speciem vinculorum saevitiae militum subtractum, acciri in Capitolium iubet....* Otho n'a pas pu faire appeler Celsus et se réconcilier publiquement avec lui le jour même où il avait feint, pour le soustraire à la fureur de la soldatesque, la plus grande colère contre lui. Ainsi le témoignage de Plutarque se trouve confirmé d'une certaine façon par Suétone et d'une autre par Tacite : le nouvel empereur s'est rendu au Capitole le lendemain de son avènement. Mais ce n'est pas à dire que nous devions rejeter le témoignage de Tacite : il est fort possible que le nouvel empereur se soit rendu au Capitole dès le jour de son avènement. Il y aurait fait, ce soir-là, un sacrifice d'actions de grâces et le lendemain matin un sacrifice d'inauguration. Dion [5]

---

1. *Othon*, 3. — Groag, p. 718, de ce que les efforts des sénateurs pour faire oublier leurs injures ne sont pas mentionnés par Plutarque, conclut qu'ils n'étaient pas mentionnés par la source commune et que Tacite a trouvé la matière de cette remarque dans les *acta senatus*.
2. *Galba*, 28.
3. *Othon*, 1.
4. 71.
5. 7.

semble avoir confondu les deux sacrifices : il date le seul qu'il mentionne du jour de l'avènement :... Θύοντί τε γὰρ αὐτῷ τὴν θυσίαν τὴν πρώτην... Καὶ μετὰ τοῦτο τῆς νυκτὸς... ; mais les incidents qu'il y rattache sont ceux que Suétone rapporte au sacrifice du lendemain [1].

Othon accorda l'autorisation de donner la sépulture à ses victimes, sans doute lorsqu'il traversa le forum pour se rendre soit au Capitole soit au Palatium : *Otho cruento adhuc foro... vectus concedi corpora sepulturae cremarique permisit*, dit Tacite. Le frère et la sœur de Pison en profitèrent pour lui rendre les derniers honneurs, ainsi que la fille de Vinius à son père, après avoir recherché et racheté leurs têtes : *Pisonem Verania uxor ac frater Scribonianus, Titum Vinium Crispina filia composuere, quaesitis redemptisque capitibus, quae venalia interfectores servaverant.* Pour le moment Tacite ne parle point des obsèques de Galba : il intercale ici [2] les notices biographiques de Pison et de Vinius avec la mention anticipée que le testament de Pison fut respecté, mais non celui de Vinius. La pause est légitime, puisque le corps de Galba fut enlevé, non seulement le dernier, mais longtemps après les autres, comme nous allons le voir. Plutarque, ayant signalé la présence des cadavres sur le forum pendant la séance du sénat, en vient tout de suite au rachat des têtes de Vinius et de Pison, sans ajouter que leurs proches obtinrent l'autorisation de leur rendre les honneurs funèbres et les leur rendirent ; il ne mentionne l'autorisation impériale, nous le verrons tout à l'heure, que pour les restes de Galba : Ταῖς δὲ κεφαλαῖς, ὡς οὐδὲν εἶχον ἔτι χρῆσθαι, τὴν μὲν Οὐινίου τῇ θυγατρὶ δισχιλίων καὶ πεντακοσίων δραχμῶν ἀπέδοντο, τὴν δὲ Πείσωνος ἡ γυνὴ ἔλαβεν Οὐερανία δεηθεῖσα. Plutarque ne dit pas formellement que Verania ait recouvré la tête de Pison à prix d'argent et semble même donner à entendre le contraire ; il ne fait pas intervenir Scribonianus ; il ne nomme pas la fille de Vinius. Mais, ce que Tacite ne dit pas, il dit le prix qu'elle paya la tête de son père. Immédiatement, et sans même inter-

1. Pour Groag, p. 745 sq., si Tacite place la visite d'Othon au Capitole le jour même et Plutarque le lendemain, c'est qu'ils n'ont pas ici la même source. Il pense, p. 748, que la réconciliation d'Othon et de Celsus était datée du lendemain par la source commune à Tacite et à Plutarque, mais que Tacite, trouvant invraisemblable la promptitude de cette réconciliation, a omis volontairement la date. Borenius, p. 61, accepte l'assertion de Tacite, I, 47, c'est-à-dire la visite d'Othon au Capitole le soir même, et montre que j'ai eu tort, *Les sources de Tacite*, p. 36, de lui refuser créance. Il pense que Plutarque, pour la visite du lendemain au Capitole et pour la réconciliation d'Othon avec Celsus, a utilisé, non Tacite, mais une source secondaire (p. 62 et suiv.). Nous n'avons pas à nous occuper de la réconciliation elle-même.

2. 48.

rompre la phrase, il parle de la tête de Galba ; puis il s'occupe de son corps. Il nous a montré Fabius Fabulus et la bande des soldats meurtriers apportant cette tête à Othon dans le camp ; ce sont eux que nous devons considérer comme les sujets des verbes de la phrase maintenant en question, εἶχον, ἀπέδοντο, ἐδωρήσαντο. Les soldats firent donc cadeau de la tête de Galba aux esclaves de Patrobius et ceux-ci lui infligèrent toute sorte d'outrages :...τὴν δὲ Γάλβα τοῖς Πατροβίου δούλοις ἐδωρήσαντο. Λαβόντες δὲ ἐκεῖνοι καὶ πάντα τρόπον αἰκισάμενοι καὶ καθυβρίσαντες ἔρριψαν ᾗ τοὺς ὑπὸ τῶν Καισάρων κολαζομένους θανατοῦσιν· ὁ δὲ τόπος Σεσσώριον καλεῖται. Suétone, qui ne s'occupe que de Galba, nous apprend [1] que sa tête passa, non point des mains qui l'avaient apportée à Othon, mais de celles à qui Othon l'avait ensuite livrée — *ille lixis calonibusque donavit*... —, et seulement quand elle eut servi de risée à ces misérables, entre les mains, non pas des esclaves, mais d'un affranchi de Patrobius, qui la leur paya et qui la jeta au Sessorium, endroit que d'ailleurs Suétone ne désigne ni par ce nom propre ni, d'une façon générale, comme le lieu ordinaire des exécutions capitales, mais spécialement comme celui de l'exécution de Patrobius : *Ab iis Patrobii Neroniani libertus centum aureis redemptum eo loco, ubi iussu Galbae animadversum in patronum suum fuerat, abiecit*. Les deux témoignages sont d'accord, excepté sur deux points, l'un assez insignifiant — les esclaves de Patrobius, l'affranchi de Patrobius —, l'autre plus important : la tête de Galba fut-elle vendue ou donnée ? Je crois qu'il faut trancher le double différend en faveur de Suétone et que la double erreur de Plutarque s'explique par une seule et même cause : l'omission du rôle des vivandiers et goujats. Par suite de cette omission, il aurait transféré à la seconde partie prenante la gratuité du don et le pluriel qui se rapportaient à la première [2]. Lorsque Tacite en vient aux funérailles de Galba [3], il s'occupe d'abord, non pas comme Suétone et Plutarque, de la tête, mais du corps, ce qui est logique, la tête n'ayant été retrouvée qu'après la crémation du corps. Voici ce qu'il dit de la tête : *Caput per lixas calonesque confixum laceratumque ante Patrobii tumulum (libertus is Neronis punitus a Galba fuerat) postera demum die repertum*... Il mentionne, de

1. *Galba*, 20.

2. Borenius, p. 59, concède que pour tout le passage relatif aux têtes Plutarque dérive, non de Tacite, mais d'une source commune utilisée aussi par Suétone. Il croit que Plutarque a raison contre Suétone d'affirmer que la tête de Galba fut donnée : Suétone aurait transféré à la tête de Galba le prix qui fut payé pour celle de Vinius. Les Néroniens, dit-il, n'étaient pas en fonds après la répétition par Galba des libéralités de son prédécesseur (Tacite, I, 24 ; Plut., *G.*, 16).

3. 49.

même que Suétone, le rôle des vivandiers et goujats, mais sans dire comment la tête de Galba était venue en leurs mains ; il omet son passage aux mains des gens de Patrobius ; il ne dit pas qu'elle fut retrouvée au Sessorium, à l'endroit où Patrobius avait été mis à mort, mais seulement que Patrobius avait été mis à mort par ordre de Galba et qu'elle fut retrouvée devant son tombeau. Il a moins de précision, en somme, que les deux autres. D'autre part, il nous apprend seul qu'elle fut retrouvée le lendemain, quand le corps était déjà inciné :... *postera demum die repertum et cremato iam corpori admixtum est.* Du corps il avait dit qu'on le laissa longtemps sur le forum, en butte aux outrages : *Galbae corpus diu neglectum et licentia tenebrarum plurimis ludibriis vexatum...* Ce corps ne fut donc pas enlevé aussitôt que ceux de Pison et de Vinius. Suétone confirme ici Tacite : *Sero tandem dispensator Argivus... sepulturae dedit.* De même Plutarque : Τὸ δὲ σῶμα τοῦ Γάλβα Πρίσκος Ἑλβίδιος ἀνείλετο τοῦ Ὄθωνος ἐπιτρέψαντος, ἔθαψε δὲ νυκτὸς Ἀργεῖος ἀπελεύθερος, à moins qu'on ne prétende qu'un laps de temps assez long a pu séparer l'enlèvement des funérailles. Les funérailles sont racontées par Tacite et Suétone avec plus de détail : *Galbae corpus...*, dit Tacite,... *licentia tenebrarum... vexatum, dispensator Argius e primoribus servis humili sepultura in privatis eius hortis contexit.* Suétone indique en outre la situation de ces jardins et semble affirmer que la tête et le corps furent incinérés ensemble : *Sero tandem dispensator Argivus et hoc et ceterum truncum in privatis eius hortis Aurelia via sepulturae dedit.* Plutarque ne dit pas ce que devint la tête jetée au Sessorium ; il ne parle que de la sépulture du corps ; Argivus est chez lui un affranchi, non un esclave de Galba, divergence négligeable ; mais il fait seul intervenir Helvidius Priscus : ce fut lui qui enleva le corps avec la permission d'Othon, ce fut Argivus qui l'ensevelit. Plutarque n'a certainement pas inventé ce rôle d'Helvidius ; il l'a trouvé dans la source commune. Pourquoi Tacite l'a-t-il supprimé ? L'action faisait honneur à un personnage qu'il estimait hautement ; son nom méritait de figurer dans le récit autant que celui d'Argius. Aujourd'hui comme jadis [1], je ne vois qu'une explication plausible : très bien renseigné sur Helvidius [2], Tacite aura su que l'assertion admise par Plutarque était fausse [3].

PHILIPPE FABIA.

1. *Les sources de Tacite*, p. 35.
2. Comp. *Hist.*, IV, 5 et suiv.
3. C'est aussi l'opinion de Groag, p. 746. Muenzer, p. 323 note, observe que l'intervention d'Helvidius eût été fort concevable, puisque Galba l'avait rappelé d'exil (*Hist.*, IV, 6) et désigné préteur (*ibid.*, II, 91).

A PROPOS DU MIROIR SCHLUMBERGER

M. B. Haussoullier a communiqué à l'Académie des Inscriptions et publié dans l'*Annuaire de l'École des Hautes Études* (1911, p. 5 suiv.) un curieux petit monument du cabinet de M. Gustave Schlumberger : c'est un cadre de miroir en plomb, cantonné dans ses quatre angles d'un motif en relief, grossièrement dessiné, qui représente un lion ou une lionne terrassant un bélier. L'inscription grecque, également en relief, en assez vilains caractères que l'éditeur attribue au IIe ou IIIe siècle après notre ère, dirait ceci : « Les lionnes désignent Corinthia, les béliers sont les amants pourvus de leur toison [1]. »

Dans l'ingénieux et spirituel commentaire dont il accompagne sa description, M. B. Haussoullier rappelle que la lionne terrassant un bélier, ce sont les armes parlantes de la célèbre courtisane Laïs de Corinthe. Un groupe ainsi conçu surmontait sa tombe sur la route de Mégare à Corinthe (Pausanias, II, 2, 4), et ce même groupe, posé sur une colonne, figure à l'époque d'Hadrien sur les monnaies coloniales de Corinthe, présentant au droit la tête d'Aphrodite [2].

Si frappant que soit ce double rapprochement, M. B. Haussoullier n'a pas voulu voir dans le miroir Schlumberger une allusion directe à Laïs. Le texte de l'inscription, tel qu'il l'a lu et interprété, l'en a empêché. *Corinthia* serait le nom propre de quelque obscure hétaire de l'époque impériale, qui se serait simplement approprié le blason de sa célèbre devancière et compatriote.

A la lecture du savant mémoire de mon confrère — je n'avais pas assisté à la séance de l'Académie — j'ai éprouvé quelque surprise devant cette explication. Corinthia est un nom propre

1. *αἱ λέαιναι διαμηνύουσι Κορινθίαν, οἱ δὲ κριου* (*sic*) *ἐπιπόκους ἐραστάς*. La faute κριου pour κριοί me paraît due à l'inattention du graveur, non à une confusion dans la prononciation, confusion qui n'a jamais pu exister entre OI et OY.

2. Il ne faudrait même pas admettre à titre de possibilité qu'il s'agisse de la tête de Laïs, comme le croyait Eckhel. Outre l'inconvenance de ce type, il suffit de remarquer que la même tête *identiquement* figure sur d'autres monnaies contemporaines dont le revers n'a aucun rapport avec la célèbre courtisane (*Br. Mus. Catalogue, Corinth*, p. 92 suiv.).

bien rare, l'emprunt d'un emblème, à six ou sept siècles de distance, un fait assez difficile à admettre. Et puis, à l'époque de notre monument, y avait-il encore à Corinthe des hétaires de grande marque, assez hardies pour se poser, en quelque sorte, en rivales posthumes de Laïs ? D'autre part, le miroir de Laïs, que la courtisane vieillissante consacra à Aphrodite, est un « motif » classique, et M. B. Haussoullier n'a pas manqué de rappeler les quatre épigrammes de l'*Anthologie* qui le commémorent, celles d'Ausone et de Voltaire qui s'en sont inspirées. N'est-il pas naturel qu'à une époque éprise d'érudition archéologique on ait lancé dans le commerce des fac-similés à bon marché de ce bibelot célèbre ? La prétendue « Corinthia » de l'inscription du miroir Schlumberger ne serait-elle pas tout simplement ... Laïs la Corinthienne elle-même ?

Cette hypothèse, où m'avait conduit le raisonnement, a été pleinement confirmée par l'inspection de la phototypie et de l'original lui-même, que mon confrère et ami a bien voulu confier à mon examen. A la première ligne de l'inscription, que M. B. Haussoullier avait cru lire :

ΑΙΛΕΑΙ[Ν]ΑΙΔΙΑΜΗΝΥΟΥ[ΣΙ

je lis distinctement :

ΑΙΛΕΑΙΝ[..]ΑΙΔΑΜΗΝΥΟΥ[ΣΙ

c'est-à-dire :

αἱ λέαιν[ε Λ]αΐδα μηνύου[σι

Le N de ΛΕΑΙΝ.. est séparé de la diphtongue finale par une lacune correspondant environ à 2 lettres (la disposition des caractères, dans cette partie de l'inscription, est très régulière) ; on doit donc écrire λέαινε plutôt que λέαιναι, graphie qui n'a rien d'extraordinaire dans un texte aussi tardif et aussi négligé. D'autre part, entre les deux lettres ΔΑ qui précèdent μηνύουσι, il n'y a pas de place pour le *iota* qu'a cru apercevoir M. B. Haussoullier. Le sillon que mon savant confrère a pris pour une lettre n'est qu'une éraflure du métal, qui se prolonge en bas jusqu'au premier N de Κορινθίαν dans la deuxième ligne.

Ainsi le miroir dit en propres termes : « Les lionnes désignent Laïs la Corinthienne, les béliers ses amants, chargés de leur toison. » Il me semble que cette petite rectification rend plus intéressants encore le monument de M. Schlumberger et le piquant commentaire que lui a consacré son premier éditeur.

Théodore Reinach.

Je suis tout disposé à accepter la lecture rectifiée de mon confrère et ami M. Th. Reinach, qui nous délivre et de διαμηνύουσι et de Corinthia. La même idée est venue au Prof. Bruno Keil, de Strasbourg, et je leur sacrifie volontiers mes hésitations et mes doutes.

B. H.

ΣΧΟΛΑΣΤΙΚΟΣ ΦΟΡΟΥ ΘΗΒΑΙΔΟΣ

Dans un des rares papyrus qui renferment des compromis (*recepta arbitri*), le P. Lond. 922 (an. 507) (III, p. 253 de l'édition Kenyon et Bell), les parties soumettent leur différend à l'arbitrage de deux personnes : πρὸς Καρδημέου (l. Καρδημέαν) καὶ Ζηνόδωτος (l. Ζηνόδοτον) τοὺς ἐλλογιμωτάτους σχολαστικοὺς φόρου Θηβαΐδος (ll. 12-13). M. Mitteis, reproduisant récemment ce texte dans ses *Grundzüge u. Chrestomathie der Papyruskunde* (Leipzig, 1912, II, 2, nº 365 p. 408), déclare en note qu'il ne sait pas ce que veulent dire les trois derniers mots. Il est évidemment embarrassé par le mot φόρος qui ne peut avoir ici son sens ordinaire de « tribut ».

L'expression σχολαστικοὺς φόρου (Θηβαΐδος) est, en effet, nouvelle dans les papyrus, comme l'ont remarqué les éditeurs anglais sans la traduire. Elle désigne, sans aucun doute, deux « avocats au tribunal (du duc) de Thébaïde ». Le titre grec attribué aux personnages du papyrus est la traduction littérale du latin « *scholasticos fori Thebaïdis*[1] ». Ce titre équivaut aux titres *advocatus*, *togatus*, *patronus* (cf. *advocatio*) *fori* (......), courants dans les constitutions impériales de basse époque (Cod. Iust. 2, 7, *de advoc. div. iud.*, 4 ; 9 ; 10 ; 13 ; 17 ; 20 ; 22 ; 23 ; 24 ; 26).

En grec, dans l'expression *advocatus fori*, le mot *forum* était rendu par ἀγορά au VIe siècle encore (Nov. Iust. LXXXII, c. 1 ; CLVIII, pr.). Mais on trouve assez fréquemment aussi le mot φόρος au sens de « tribunal[2] », à la même époque, tant dans la version

1. Bell paraît le penser aussi, quoiqu'il ne s'explique pas nettement, en faisant un rapprochement entre le νομικὸς ἀγορᾶς Βαβύλωνος du P. Lond. 1550, l. 17 (IV, p. 465), et le σχολ. φόρ. Θηβ. Pourtant, le νομικός n'étant pas un avocat, mais un tabellion, le rapprochement n'a de force que pour l'identité des termes ἀγορά et φόρος, comme il est dit par nous au texte.

2. Dans la Nov. 8, c. 12 pr., de Justinien, le mot φόρος a, dans la même phrase, la

grecque du Code, de Thalélée, que dans son commentaire, par exemple aux Basiliques, VIII, 1, c. 17, 19, 26, 29, 32 (Heimbach, I, p. 339, 341, 346, 347, 348). Le dernier passage où on lit τὸν τοῦ κόμητος φόρον est seul à retenir; il donne au mot le genre masculin, ce qui n'a rien de surprenant, puisqu'il a existé en latin une forme *forus* à côté de *forum*.

On peut donc ajouter ce nouvel exemple, rencontré à la fois dans la langue juridique de l'école et dans la pratique, aux nombreux emprunts de mots latins révélés par les papyrus grecs.

Paul Collinet.

DIX MOIS D'ENNUI

POST-SCRIPTUM

L'explication des dix mois m'avait été suggérée par la lecture du mémoire de M. Roscher, *Die Tessarakontaden*. La même idée était venue à l'esprit de M. Salomon Reinach, qui l'a publiée avant moi. J'ai eu le tort de l'ignorer. Voir S. Reinach, *Le rire rituel*, dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*, mai 1911, p. 590.

Puisque j'ai cette nouvelle occasion de parler de cette bucolique, on me saura peut-être gré de renseignements qui me viennent de divers points du domaine français. Les bonnes femmes croient que l'enfant ne sourit pas avant six semaines, et alors « il rit aux anges », son sourire ne s'adressant d'abord à personne. M. Parmentier, professeur à l'Université de Liège, m'écrit : « On dit couramment dans nos campagnes wallonnes que l'enfant ne rit pas et même ne vit pas avant six semaines. » Six semaines font quarante-deux jours. La date du quarantième jour est donc une donnée de folk-lore, et elle peut être antérieure, même chez les anciens, au système savant des tétrades. Chaque peuple, chaque époque, adapte la donnée première à ses habitudes de compter.

P. L.

---

double signification de tribunal et de tribut : μηδεμίαν εἶναι μηδενὶ πρὸς αὐτοὺς... φόρου [ἤτοι κριτηρίου] παραγραφὴν ...μήτε ἐπὶ ταῖς τῶν δημοσίων φόρων εἰσπράξεσιν.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

John Burnet. *Early Greek Philosophy*. Second edition. London, Adam and Charles Black, 1908. In-8°, xii-433 p.

Dans la préface de sa seconde édition, M. Burnet note que, grâce à de récentes découvertes, il a pu transformer complètement certaines parties de son livre : en particulier, celle des extraits des Ἰατρικὰ de Ménon lui parait fournir la clef de l'histoire du Pythagorisme, en montrant les connaissances médicales de Philolaos et en permettant de déterminer la position qu'avaient prise les Pythagoriciens en face de l'école sicilienne. M. Burnet essaie en même temps d'atténuer et d'excuser l'impression de certitude que son livre, craint-il, donnera peut-être un peu trop ; pour effacer cette impression — que donne la première édition écrite seize ans auparavant — il lui aurait fallu corriger tout le détail du style. En somme, si le reproche est légitime, l'excuse ne l'est pas moins ; il suffit que le lecteur soit prévenu : il comprendra que les hypothèses de M. B., même les plus ingénieuses et les plus pénétrantes, ne peuvent prétendre qu'à une haute vraisemblance, et non à la certitude.

Pour M. B., l'histoire de la philosophie grecque primitive est avant tout l'histoire des progrès de la science grecque. Cette philosophie est avant tout une cosmologie, et c'est uniquement sous cet aspect qu'il la considère. La logique ne vint que plus tard, quand cette cosmologie heurta décidément le sens commun et dut trouver des moyens de défendre ses affirmations paradoxales, et surtout quand on en vint, un peu plus tard, à mettre en question l'origine et la valeur de la connaissance elle-même ; et c'est à la même époque que naquit une philosophie morale, quant on vit l'insuffisance et la fragilité de la moralité traditionnelle. Le problème essentiel, pour les premiers penseurs grecs, est celui de la φύσις, c'est-à-dire de la Substance de l'Univers (signification que confirme, en particulier, le passage d'Aristote, *Phys.* BI 193 a 21 ; quant au terme ἀρχή, dans ce sens, il est purement aristotélicien, et non primitif). Ils ne se soucient plus de l'*origine* des choses, comme le font les mythes primitifs, les cosmogonies d'Hésiode, de Phérécyde, d'Epiménide, d'Akousilaos, des Orphiques ; ils veulent déterminer ce qu'est essentiellement le monde actuel. Ils ont un vif sentiment de l'instabilité des choses, du flux universel, et recherchent ce qu'il y a de permanent dans le monde : la substance et les lois de ses transformations. Tel est le problème cosmologique, et, au cours de son livre, M. B. montre les diverses formes qu'il a prises. Il laisse de côté les autres problèmes, et c'est pourquoi il élimine Démocrite, contemporain de Socrate et venu après Protagoras. Mais il faut noter, avec M. W. Nestle — qui maintenant a publié, lui aussi, une intéressante étude sur les *Présocratiques* — que les Pythagoriciens ont également une théorie systématique de la morale (Woch. f. Kl. Philol., 1908, p. 1393) ; cette raison n'est donc pas suffisante

pour éliminer Démocrite ; mais il reste vrai que celui-ci dépend de Protagoras et que, chronologiquement, il ne peut être appelé Présocratique.

M. Burnet montre, dans la suite de son *Introduction*, qu'on ne peut dire à aucun titre que la philosophie grecque vienne d'Orient. Cette idée ne résulte pas du tout de recherches modernes sur les croyances des anciens peuples : parmi les nations orientales, seuls les Indiens ont eu une philosophie, et très probablement sous l'influence des Grecs. En réalité, cette idée a été mise en circulation par les prêtres égyptiens et les Juifs alexandrins, qui voulaient retrouver dans leur propre passé les sources de la philosophie grecque, recueillie par les Néoplatoniciens, elle est passée aux apologistes chrétiens, Clément d'Alexandrie, Eusèbe, et la Renaissance les a remises en valeur en faisant connaître les ouvrages de ces derniers. A l'heure actuelle, nous voyons clairement que les Grecs ont pu trouver autour d'eux des faits épars : en Egypte, des procédés de calcul (papyrus Rhind), et de mesure tout empiriques, nullement une science arithmétique ou géométrique (ce sont vraiment les Pythagoriciens qui ont créé la géométrie); les Babyloniens ont fourni des observations, rassemblées en vue de prédictions astrologiques, d'où il ressortait que les phénomènes célestes se reproduisent régulièrement, et qu'on peut en prévoir le retour au moyen de cycles appropriés : ils pouvaient ainsi prédire les éclipses; et ils avaient dû observer le phénomène de la précession des équinoxes : le cycle de 36.000 ans correspondrait à ce phénomène (avec une approximation grossière : on l'évalue maintenant à 27.600 ans environ); or l'Année Parfaite de Platon, la Grande Année est aussi de 36.000 ans. Mais, de ces observations éparses, qu'ils avaient pu recueillir dans leurs voyages ou qui leur avaient été transmises par des intermédiaires, les Grecs tirèrent une science. Eux seuls ont l'esprit de curiosité, φιλοσοφία, et l'esprit d'organisation, de systématisation. Et leurs systèmes, qui sont d'abord d'aventureuses généralisations, se rapprochent graduellement de la science positive. Ce progrès a été rendu possible par les travaux des « Écoles de philosophie », plutôt que des penseurs isolés. Il faut, dit M. B., en croire Théophraste quand il nous parle d'Écoles. Dans toute société, il y eut d'abord des corporations : Homérides, Asklépiades, Daedalides, pour grouper aussi bien les artisans que les artistes. Quand apparait un individu génial (Homère, Hippocrate), la corporation devient une école, le disciple prenant la place de l'apprenti ; et le groupe, auparavant conservateur, devient un instrument de progrès. L'Académie fondée par Platon, qui dura neuf siècles, ne fit que continuer la tradition des corporations philosophiques.

Dans son premier chapitre (pp. 37-84), M. B. expose les doctrines de l'École Milésienne; puis nous voyons, dans la Grèce continentale, la science nouvelle entrer en conflit avec la religion (ch. II, pp. 85-142) : au VI^e s. se produit un réveil religieux, qui atteint son apogée dans les communautés orphiques; dans ces communautés, on entrait par initiation, et non plus par appartenance à un γένος : ainsi s'introduisait un principe nouveau, celui des Églises ; les Pythagoriciens essayèrent même de créer quelque chose de semblable à une Église unique. M. B. montre bien que c'est d'un tel mouvement que sortit l'idée de la philosophie comme règle de vie, de la science comme moyen de « purification ». Les deux figures les plus caractéristiques de cette époque sont celles de Pythagore et de Xénophane. M. B. essaie très ingénieusement de reconstituer la doctrine de Pythagore, en cherchant à dégager ce qu'il peut y avoir de plus primitif dans ce que nous connaissons des Pythagoriciens postérieurs. Il est très probable que l'Ordre Pythagoricien fut tout d'abord une fraternité religieuse, semblable aux

communautés orphiques, mais plutôt consacrée à Apollon qu'à Dionysos. Pythagore est donc, en premier lieu, un prêtre et un thaumaturge. Il est plus douteux, malgré M. B., que l'Ordre n'ait eu aucune visée politique : n'est-ce pas déjà le temps « des faiseurs de constitutions ? » En tout cas, Pythagore semble bien avoir enseigné la métempsychose et recommandé l'abstinence de certains aliments. Mais il est en même temps un savant, et M. B. nous suggère ingénieusement l'idée que ses recherches scientifiques sont sorties de son mysticisme même : il regardait la musique comme un moyen de purification (première forme de la fameuse théorie de la κάθαρσις), et il fut ainsi amené à en étudier les conditions. D'autre part, il étudie les nombres, représentés sous forme de tableaux de points, les points correspondant aux unités et ayant *une* dimension ; il peut ainsi croire qu'avec des points on peut engendrer des figures, éléments des choses ; et l'idée que « les choses sont des nombres » est alors la conséquence de ses théories harmonique et arithmétique. Quant à Xénophane, M. B. soutient qu'il n'a pas écrit de Περὶ φύσεως et que ce sont les doxographes qui ont systématisé artificiellement sa philosophie : l'idée semble très contestable. Mais il note avec raison, à la suite d'Ed. Meyer, le peu d'importance de la question : « Xénophane est-il monothéiste ? » Cette question ne peut pas se poser aussi nettement. On ne peut guère dire de sa doctrine qu'elle soit polythéiste (Freudenthal) ou rigoureusement monothéiste (Wilamowitz); c'est bien plutôt un « panthéisme assez simpliste » (Diels).

Ch. III (pp. 143-191) : *Héraclite d'Éphèse*. Il est le premier à affirmer que l'Unité et la Multiplicité s'impliquent l'une l'autre, — que la Multiplicité, en apparence incohérente et divisée contre elle-même, est en réalité organisée, systématisée par cette tension de ses éléments qui luttent entre eux. L'Unité est une « harmonie », une organisation. La Substance des choses est dans un mouvement perpétuel, et c'est pourquoi Héraclite l'identifie avec le feu. Il y a un double mouvement, d'ascension et de descente. Au bout d'une Grande Année (probablement 10.800 ans $= 360 \times 30$, année dont chaque génération est un jour — ou 18.000 ans, moitié du cycle babylonien), toutes choses reviennent au même état. M. B. suppose qu'Héraclite n'admet pas une conflagration universelle à la fin de chaque période, et que cette idée est plutôt stoïcienne. — Ch. IV (pp. 192-226) : *Parménide d'Élée*. Il affirme explicitement la Substance immuable dont l'idée était déjà le centre des philosophies précédentes. Son originalité est dans sa méthode dialectique : nous y voyons les débuts de la Logique, née du rapprochement de la recherche scientifique et de la rhétorique sicilienne. Quant à la seconde partie du poème, M. B. y reconnait une polémique contre d'autres philosophes, en particulier Héraclite et les Pythagoriciens. — Ch. V : *Empédocle d'Akragas* (pp. 227-289), qui inaugure le pluralisme, en réaction contre Parménide. Il est à la fois philosophe, homme politique et thaumaturge. Mais ce n'est pas une raison pour admettre, avec M. B., que son poème physique et son poème mystique soient inconciliables et doivent être attribués à deux périodes de sa vie très éloignées : M. Nestle signale que ces deux poèmes se complètent en réalité l'un l'autre, et que ces deux ordres de croyances, qui nous paraissent inconciliables, sont conciliés ou en tout cas juxtaposés chez d'autres encore que chez Empédocle, par exemple chez les Pythagoriciens. — Ch. VI (pp. 290-318) : *Anaxagore de Clazomènes*. Le peuple athénien est alors ennemi de la philosophie. La grande question est toujours de savoir si le Noûs est matériel : il faut reconnaître, avec M. B., qu'Anaxagore n'a pas réussi à le spiritualiser complètement ; plutôt qu'au Feu d'Héraclite, peut-être pourrait-on le comparer à l'Ether des Orphiques ?

En tout cas, Anaxagore l'introduit certainement parce qu'il juge qu'une explication purement mécanique est insuffisante. — Ch. VII (pp. 319-356) : *Les Pythagoriciens*. Réfugiés à Rhegium après leur défaite à Crotone, puis dispersés, Archippos en Italie, Philolaos et Lysis à Thèbes, où ce dernier fut plus tard le maître d'Epaminondas. Il y eut à Phlionte une importante communauté de Pythagoriciens. Le *Phédon* et la *Gorgias* de Platon nous le montrent en intimes rapports avec eux. Nous avons de Philolaos des fragments en dorien, dont M. B. conteste l'authenticité, mais que M. Nestle défend par de bonnes raisons. Ces Pythagoriciens reprennent, en lui donnant une forme rationnelle, la doctrine que les nombres (et les figures géométriques qui les symbolisent) sont les éléments des choses. L'affirmation que « l'âme est une harmonie » est une application de la théorie d'Alcméon (sur la santé comme équilibre des quatre éléments) et montre que « le Pythagorisme de la fin du v[e] s. était une adaptation de la doctrine aux nouveaux principes introduits par Empédocle ». La théorie des Idées-Formes se rencontrerait chez ces Pythagoriciens, et elle aurait été la source à la fois de l'atomisme de Leucippe et de l'idéalisme de Platon. — Ch. VIII (pp. 357-379) : *Les derniers Eléates*. — Ch. IX (pp. 380-404) : *Leucippe de Milet*. Mais a-t-il existé ? Rohde a soutenu le contraire contre Diels, et la question n'est peut-être pas encore élucidée. — Ch. X (pp. 405-418) : *Électisme et réaction* : Hippon de Samos, Diogène d'Apollonie, Archélaos d'Athènes. C'est une époque de stagnation et de scepticisme à l'égard des grandes constructions cosmogoniques : la médecine l'emporte, et fait prévaloir les recherches de détail. Pour que le progrès soit possible, il faut que de nouveaux problèmes se posent, ceux de la valeur de la connaissance et des règles de la conduite : et c'est ce que firent les sophistes et Socrate, qui préparèrent l'essor de Démocrite et de Platon.

Un Appendice (pp. 419-426) nous renseigne brièvement sur les sources; la plus grande partie en est consacrée à une analyse des *Doxographi graeci* de Diels. Un Index anglais et un Index grec sommaire (pp. 427-433) terminent l'ouvrage. Cet excellent ouvrage doit être signalé parmi nos meilleurs instruments de travail, à côté de la précieuse édition des *Présocratiques* de M. Diels[1].

Henri ALLINE.

The eclogues of Baptista Mantuanus. Edited, with introduction and notes by W. P. MUSTARD. Baltimore, John Hopkins press, 1911.

Baptista Mantuanus est le nom sous lequel est connu un humaniste italien très fécond, Baptista Spagnolo, né à Mantoue le 17 avril 1448, mort dans la même ville, le 15 mars 1516. Il s'était fait carme en 1466 et, après avoir exercé diverses charges de son ordre, il en était devenu général le 22 mai 1513. Quand il mourut, il allait, en qualité de légat apostolique, tenter de ménager la paix entre François I[er] et le duc de Milan.

Mantuanus est un humaniste chrétien, qui a voulu réagir contre les tendances païennes de ses confrères et montrer que l'on pouvait imiter les anciens en restant chaste et chrétien. L'Église a récompensé ses services en le béatifiant. Ses œuvres latines, surtout ses poésies, lui ont assuré un

1. Page 6, note 1. Il faudrait plutôt signaler, dans la *Psyche*, les pp. 34 sq. (= pp. 37 sq. dans la seconde édition).

renom universel. Mais de toutes ces poésies, les plus connues furent les *Eglogues*. Elles parurent aux contemporains balancer celles de Virgile. Pendant deux siècles, elles furent dans divers pays un livre de classe, expliqué par les enfants, cité comme une autorité en prosodie par les maitres et les auteurs de *Gradus*. Elles sont aujourd'hui profondément oubliées, et à juste titre. « Il n'y a point d'auteur, dit Fontenelle, qui ait fait des bergers si rustiques que Baptiste Mantouan, poëte latin du siècle passé, que l'on a comparé à Virgile, quoiqu'assurément il n'ait rien de commun avec lui que d'être de Mantoue. Le berger Faustus, en faisant le portrait de sa maitresse, dit qu'elle avoit un gros visage boursouflé et rouge, et que, quoiqu'elle fût à peu près borgne, il la trouvoit plus belle que Diane. On ne s'imagineroit jamais quelle précaution prend un autre berger avant de s'embarquer dans un assez long discours; et qui sait si le Mantouan ne s'applaudissoit pas en ces endroits d'avoir copié la nature bien fidellement[1]? » Une des préoccupations de l'auteur est de mettre en garde ses lecteurs contre l'amour et contre les femmes; il se trouve ainsi, sans le vouloir, continuer une des traditions de la littérature du moyen âge.

Par suite, ses églogues offrent un certain intérêt pour l'histoire des mœurs et des études. L'édition de M. Mustard nous permet de les lire avec fruit. Une notice bourrée de faits précis et contrôlés sur les sources, une analyse des œuvres qui va jusqu'à la langue et à la métrique, un commentaire qui relève les passages d'auteurs anciens imités par Mantuanus et les souvenirs de Mantuanus chez les écrivains les plus divers, principalement chez les Anglais, tels sont les secours réunis dans ce volume. Bien des auteurs anciens n'ont pas eu tant d'honneur. Le texte des églogues est fondé sur l'édition de 1498.

Paul Lejay.

Sammlung vulgärlateinischer Texte her. von W. Heraeus und H. Morf: 3. *Proben aus der sogenannten Mulomedicina Chironis* (Buch II u. III), her. von M. Niedermann; 4. *Kleine Texte zum Alexanderroman*, von Fr. Pfister, mit einem Faksimile. Heidelberg, Winter, 1910, x-68 et xii-41 p. Prix : 1 Mk. 20 chacun.

Kleine Texte, her. von H. Lietzmann : 69. *Poetarum romanorum ueterum reliquiae*, selegit E. Diehl ; 72. *Die Vitae uergilianae und ihre antiken Quellen*, her. von E. Diehl. Bonn, Marcus et Weber, 1911, 165 et 60 p. Prix : 2 Mk. 50 et 1 Mk. 50.

L'extrait de la *Mulomedicina Chironis*, que nous donne M. Niedermann, n'est pas une simple réimpression du texte d'Oder. Non seulement il a profité de tous les travaux subséquents, mais il a collationné à nouveau le ms. de Munich et il a souvent amélioré la lecture, ne serait-ce que par des séparations de mots plus judicieuses. Un court extrait de Végèce est destiné à montrer la différence des deux auteurs.

M. Pfister donne, dans son introduction, un exposé très clair des diverses œuvres qui représentent pour nous, en latin et en grec, le roman d'Alexandre. Un des traducteurs est, au x^e^ s., l'archiprêtre Léon de Naples, dans l'ouvrage désigné par le titre *Historia de preliis*. Nous avons une copie de

1. *Discours sur la nature de l'églogue*, dans les *Œuvres diverses*, La Haye, 1736, t. III, p. 117.

ce remaniement, qui n'est pas d'une date très éloignée de la composition, un manuscrit de provenance italienne, le Bambergensis E III, 14, du XI[e] siècle. D'après ce manuscrit, M. P. publie le *Commonitorium Palladii*, l'opuscule de Dindimus sur les brahmanes, la *Collatio Alexandri cum Dindimo*, l'*Epistula Alexandri ad Aristotelem*, la lettre d'Alexandre dans la plus ancienne rédaction de l'*Historia de preliis*. Toutes ces pièces ont cela de commun qu'elles traitent de l'Inde.

Le recueil de fragments d'anciens poètes, publié par M. Diehl, comprend les poèmes les plus anciens (fragments de chant salien, incantations, Caton *de moribus*, saturniens), Livius Andronicus, Naevius, Ennius, les comiques, les tragiques, les auteurs de mimes, Furius Antias, Hostius, Lucilius, Lutatius Catulus, Porcius Licinus, Valerius Aedituus, Valerius Soranus et Volcacius Sedigitus. M. D. omet les fragments insignifiants, les mots isolés, tout ce qui n'offre pas un sens complet. L'apparat critique donne les références et quelques autres indications. Le tout est fondé sur les éditions récentes, mais ne saurait dispenser d'y recourir.

Dans le fascicule des biographies de Virgile, M. Diehl publie les vies de Suétone (dans Donat), de Filargyrius (1 et 2), *Donatus auctus*, Focas, Servius, Probus, la *uita Bernensis*, la *uita Monacensis*, la *uita Noricensis*, des extraits des scoliastes sur le partage des terres et sur le danger que courut Virgile menacé par un centurion. M. D. a collationné à nouveau les manuscrits de Berne, de Saint-Gall et de Munich et a entouré ces textes de notes et de commentaires. Son travail serait des plus utiles, s'il n'avait négligé les travaux des philologues étrangers à l'Allemagne. Sans parler d'autres articles, nous ne trouvons dans cette brochure aucune trace du travail capital de M. Sabbadini, *Le biografie di Vergilio antiche, medievali, umanistiche*, dans les *Studi italiani di filologia classica*, vol. XV (1907), 197-261. Si M. D. avait dépouillé la *Revue des Revues*, il y aurait trouvé un sommaire de ce mémoire (t. XXXII, p. 274, 3). La biographie que M. D. appelle *Donatus auctus* y est passée au crible. M. Sabbadini montre de quels éléments, populaires et savants, elle est formée. Il en donne un texte supérieur à celui de M. D., d'après des manuscrits italiens. Le texte de M. D., fondé surtout sur le Bern. 527, se rapproche beaucoup de celui de l'édition princeps (Venise, 1471), collationnée par M. Sabbadini, bien qu'il n'en ait pas toutes les interpolations. Il suit de là que cette biographie est une œuvre d'humaniste, et qu'on ne saurait y chercher avec M. Diehl, un exemplaire de l'arbitraire propre au moyen âge (« illustration mittelalterlicher Wilkür ») dans le traitement d'un texte. C'est une œuvre personnelle, d'un auteur individuel, quoique inconnu, et non pas le produit d'une longue tradition de scoliastes. M. Sabbadini a pu en fixer la date, entre 1425 et 1433, mais plus près de 1425. J'ajoute que le même mémoire de M. Sabbadini contient des indications précises sur le rapport des manuscrits de Suétone-Donat et sur la critique de cette biographie.

Paul Lejay.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

NOTES EXPLICATIVES SUR TIBULLE ET SULPICIA

Dans un travail étendu et approfondi[1] F. Jacoby a récemment étudié la première élégie de Tibulle ; il la décompose en deux parties, la première bucolique, d'une inspiration fraîche et spontanée, où le poète exprime avec bonheur ce qu'il sent, l'autre érotique, qui n'est qu'un centon, artificiellement formé de réminiscences, et de là il déduit que Tibulle n'avait pas le tempérament élégiaque, qu'il a cultivé un genre qui ne lui convenait pas, et que, lorsqu'il traite de l'amour, il le fait sans émotion directe d'après des données traditionnelles. Cette conclusion surprendra quiconque a pénétré l'art de Tibulle ; J.-J. Hartman l'a réfutée[2] par un détour ingénieux en montrant que les cinq petites élégies (IV, 2-6) consacrées par Tibulle aux amours de Sulpicia et de Cerinthus sont des chefs-d'œuvre ; on ne saurait donc raisonnablement prétendre qu'un poète, qui a traduit si délicieusement les sentiments d'autrui, ait été impuissant à exprimer les siens propres et ne doive être considéré que comme un pseudo-élégiaque.

Le paradoxe ne mériterait pas d'être relevé, s'il ne soulevait une question de méthode et si l'occasion ne s'offrait de faire apparaître comment, en partant d'investigations rigoureuses et par un raisonnement qui semble au premier abord solide, la philologie allemande aboutit souvent à l'inacceptable, de fixer le point précis, où insensiblement elle dévie et s'engage dans l'erroné qu'elle poursuit jusqu'à ses résultats extrêmes. Depuis un certain nombre d'années, elle s'applique, en examinant le texte d'un auteur, à rapprocher tous les passages analogues des écrivains antérieurs, de façon à établir le bilan de ce qu'il leur doit et à circonscrire le résidu d'originalité qui est son fonds propre ; rien de plus légitime et de plus intéressant ; mais, dans

1. *Rheinisches Museum*, t. LXIV, fasc. 4 et t. LXV, fasc. 1.
2. *Flos delibatus elegiae romanae*. Tibulli defensionem suscepit J.-J. Hartman in Univ. Lugd.-Bat. Prof. Ord. — Lugduni-Batavorum, E.-J. Brill, MCMXI (Extrait remanié de la *Mnemosyne*).

l'établissement de ce bilan, il peut se glisser plusieurs sortes d'erreurs, contre lesquelles elle ne se prémunit pas suffisamment ; d'abord l'analogie ne prouve pas toujours l'imitation directe et celle-ci ne doit être admise qu'à bon escient ; il faut toujours envisager la possibilité de l'utilisation indépendante d'un fonds commun ; ensuite les écrivains latins, qui cultivent des genres sévèrement déterminés, empruntent à leurs prédécesseurs grecs ou même romains leurs moyens d'expression ; mais il faut soigneusement déterminer s'ils sont tributaires pour la forme ou pour le fond ; de ce qu'ils coulent leur sentiments dans un moule traditionnel, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'ils ne les éprouvent pas. Enfin, en ce qui concerne l'érotique, il faut partir de ce principe que l'amour étant un sentiment humain fondamental, toujours à peu près identique à lui-même, le thème est le même chez tous les poètes ; de la constatation que les motifs développés par l'un d'eux se trouvent déjà chez ses prédécesseurs, il ne résulte pas nécessairement que ce dernier n'ait pas été réellement amoureux ; quant aux conditions spéciales dans lesquelles il s'exerce à chaque époque, il faut voir si les mœurs du demi-monde, tel qu'il existait à Athènes au IVe siècle av. J.-C. et tel que nous l'a peint la comédie, sont différentes de celles du demi-monde, tel qu'il existait à Rome au début de l'ère impériale et tel que le présente l'élégie latine, et si la similitude des peintures ne découle pas en partie de la similitude des réalités. En dernière analyse, pour juger si une œuvre poétique est l'expression de sentiments personnels ou n'est qu'un pur centon, il faut s'en remettre au sens littéraire ; le laisser de côté, c'est se priver de l'instrument délicat qui est seul, en pareil cas, utilisable ; le poète qui exprime une passion personnelle a un accent de sincérité auquel n'atteint pas le froid compilateur ; or le sens littéraire ne laisse aucun doute que Tibulle ne soit un poète sincère et doué d'un tempérament élégiaque incontestable.

Pour nous borner à la première élégie, je m'étonne que J.-J. Hartman, dont le sens esthétique est très fin, accorde (p. 4) qu'il n'a jamais bien compris ce que le poète s'est proposé en la composant. Ç'a été pendant longtemps un des passe-temps favoris de la philologie allemande de tourmenter cette élégie et d'en bouleverser les diverses parties. Elle est simple et claire, si l'on admet qu'elle est l'expression d'une situation particulière et de l'état d'âme qui en résulte. Las des expéditions lointaines, sollicité d'y prendre part encore une fois, résolu de n'en rien faire, Tibulle souhaite pouvoir désormais vivre paisiblement aux

champs et se livrer aux plaisirs de l'amour ; de là deux parties, entre lesquelles Jacoby voit une contradiction : la vie qu'on mène aux champs est une chose, celle qu'on passe à la ville dans la société du demi-monde en est une autre, et elles sont incompatibles ; Tibulle aurait décrit la première en suivant les effusions de son cœur, la seconde avec ses souvenirs de la comédie attique et de Properce son prédécesseur ; il aurait assemblé artificiellement des inconciliables. Mais la seconde partie de l'élégie est aussi sincère que la première ; la propriété de Tibulle était voisine de Rome ; il pouvait y demeurer et faire de fréquents séjours à la ville ; amoureux de Delia, femme mariée mais légère, il ne pouvait s'assurer ses bonnes grâces qu'en suivant les usages de la vie galante de son temps, fréquenter les banquets, essayer de forcer sa porte ou de pénétrer secrètement chez elle ; de là une existence en partie double, à la fois rustique et mondaine. Comment Tibulle espérait-il les concilier ? Lorsqu'il laissait courir son imagination, il se représentait Delia cédant à ses désirs et venant avec lui s'établir à la campagne, ce qui aurait été le terme et la récompense de ses efforts. Il le dit formellement dans l'élég. I, 5, v. 19-34 où il fait le tableau du bonheur qu'il rêve ; ceci est déjà nettement indiqué dans la transition, entre les deux parties l'une bucolique, l'autre érotique de l'él. I :

v. 46 Et dominam tenero continuisse sinu

vers qui supprime toute contradiction, en montrant le résultat que prétend atteindre Tibulle en cherchant fortune à la ville, conquérir une maîtresse et l'amener à la campagne chez lui, de façon à satisfaire ainsi, les deux besoins fondamentaux de son âme. Remarquez que la contradiction, dont on se choque dans l'él. I, existe également dans l'él. IV, 13, qui est d'une passion si ardente et si sincère. A l'inconnue, dont l'image remplit son cœur, Tibulle dit qu'elle efface pour lui toutes les beautés de la ville : v. 3 nec iam te praeter in urbe Formosast oculis ulla puella meis, et un peu plus loin il ajoute qu'il serait heureux de vivre avec elle au milieu des forêts : v. 9 Sic ego secretis possum bene uiuere siluis. Si l'on rapproche ce vers du v. de l'Ep. I, 4 adressée par Horace à Tibulle :

An tacitum siluas inter reptare salubris,

ce rapprochement fortifie singulièrement l'hypothèse que l'inconnue de l'El. IV, 13 n'est autre que la Glycera d'Horace.

Tibulle, qui avait jadis rêvé de convertir Delia à la vie rustique, tenta la même chose avec Glycera ; Glycera était trop prise par les plaisirs de la ville pour les quitter ; Tibulle rebuté regagna sans elle ses bois et c'est là que vint le retrouver l'épître d'Horace lui demandant ce qu'il y fait.

J.-J. Hartman a étudié avec une délicatese exquise les pièces de Tibulle, IV, 2-6 et de Sulpicia IV, 7-12. Je voudrais ajouter quelques remarques.

La pièce IV, 7 a été écrite par Sulpicia après les cinq autres, dans la joie de voir enfin son amour pour Cerinthus entièrement partagé. Elle figure actuellement en tête dans les mss. ; il est probable que c'est Sulpicia qui l'y a mise en faisant une introduction de ce qui était en réalité une conclusion. On ne voit pas en effet pourquoi un grammairien l'aurait placée là, s'il l'avait trouvée à la fin du recueil. Elle contient deux vers qui sont précieux pour l'intelligence de l'ensemble et sur lesquels il convient d'insister :

v .7 Non ego signatis quicquam mandare tabellis,
Ne legat id *nemo* quam meus ante, uelim,
Sed peccasse iuuat...

Sulpicia est une grande dame sans préjugés, qui, au lieu de rougir de ses amours avec un homme d'une condition inférieure, s'en vante et les jette en défi à l'opinion publique ; pour elle la passion purifie tout ; mais elle ne veut pas qu'on la confonde avec ces amoureuses vulgaires, qui se réfugient dans un commerce épistolaire clandestin ; c'est une chose à laquelle elle ne consentirait pas à s'abaisser. De cette déclaration résulte nettement que, parmi les pièces qui suivent, celles mêmes qui ont un caractère épistolaire ne sont pas des billets adressés en cachette à Cerinthus avant que l'auteur jugeât à propos de les publier. Ce ne sont que des impressions notées sur le moment par Sulpicia pour elle-même et dont Cerinthus n'a pas eu communication ; c'est pourquoi je pense que J.-J. Hartman a tort de les désigner par le titre d'*Epistolia*.

J.-J. Hartman pense que dans les pièces IV, 8 et 9 il est question de l'anniversaire de la naissance de Sulpicia et non de celle de Cerinthus, et c'est en effet l'impression que cause le début de la première pièce, quand on la lit sans parti pris. Mais, pour comprendre les choses ainsi, il faut au v. 2 de IV, 9 substituer à la leçon des mss. « tuo », la conjecture des Italiens « suo ». Ces conjectures italiennes, souvent fort ingénieuses, J.-J. Hartman les adopte volontiers et appelle spirituellement

les critiques (dont je suis), qui préfèrent s'en tenir à la leçon autorisée des mss. des *Italophobi*. Sur la question présente Tibulle ne donne pas de renseignement décisif, puisqu'il compose une pièce sur l'anniversaire de Cerinthus et une autre sur celui de Sulpicia. Pourtant en réfléchissant il semble plus naturel de croire que chez Sulpicia il s'agit de l'anniversaire de Cerinthus et non du sien propre. Elle est folle de Cerinthus ; elle le cajole ; elle lui fait toutes les avances possibles pour l'amener à contenter ses désirs. S'il s'agissait de son anniversaire à elle, elle l'admettrait sans doute à y participer, mais dans la foule, obscurément; ce ne serait point là une faveur insigne. Il en est tout autrement, si elle fête avec empressement, par une cérémonie brillante, celui d'un *graeculus* qui ne pouvait s'attendre à cette sollicitude, à cet excès d'honneur et qui n'a dans une maison patricienne qu'une situation modeste et subordonnée. Ce sera dans les calculs de Sulpicia une manifestation qui ne peut manquer de lui inspirer de la reconnaissance et le mettre sur la voie de l'amour. C'est pour cela qu'elle est si désappointée que Messalla veuille juste à ce moment l'emmener en Étrurie, et qu'elle exulte en obtenant de rester à Rome ; elle peut alors dire que cette cérémonie sera pour Cerinthus une surprise sur laquelle il n'avait pas le droit de compter IV, 9, 4 Qui necopinanti nunc tibi forte uenit. D'autre part, si on se reporte aux El. IV, 5 et 6 de Tibulle, il semble bien que c'est ainsi qu'il a compris la chose, puisque c'est la pièce consacrée à l'anniversaire de Cerinthus qui est la première et la plus importante et que la seconde, sur l'anniversaire de Sulpicia, paraît avoir été imaginée pour donner à la première un pendant et compléter le cycle que l'auteur voulait rendre symétrique.

La pièce IV, 10 vaut qu'on s'y arrête un instant ; elle contient des choses importantes pour l'intelligence du roman. La circonstance d'où elle est née est celle-ci : pour des raisons que nous ignorons, Sulpicia croit qu'elle est sacrifiée à une rivale et elle en est outrée; cette rivale, elle l'écrase de son dédain et l'injurie avec une amusante verdeur d'expression ; c'est une fille publique, *scortum*, une servante accablée de besogne matérielle, qui n'a ni le temps ni sans doute l'esprit de goûter les délicatesses de l'amour. Ce qu'il faut remarquer, c'est que Cerinthus n'est pas malmené avec moins d'impertinence, que Sulpicia lui fait brutalement sentir la distance de rang qui les sépare et le prix de ses faveurs qu'elle le menace de lui retirer.

v. 1 Gratumst, securus multum quod iam *tibi* de me
Permittis, subito ne male inepta cadam.

La construction enchevêtrée, ce qui n'est pas rare chez Sulpicia, se résout ainsi : Gratum est id (s.-ent.) quod tibi permittis securus multum [1] de me, ne subito male [2] cadam inepta, c.-à-d. je suis charmée de ce que tu te permets maintenant dans ta confiance entière en mes sentiments, ce qui me garde de faire brusquement une chute fâcheuse et déplacée (inepta s'appliquant à la différence des conditions). Cette menace injurieuse de le quitter, elle la reprend plus loin :

7 Solliciti sunt pro nobis, quibus illa dolorist
Ne credam [3] ignoto maxima causa toro.

La construction est encore enchevêtrée et se rétablit ainsi : Solliciti pro nobis sunt ei (s.-ent.), quibus illa maxima causa dolori est (il faut peut-être lire doloris avec Rigler), ne credam ignoto toro, c.-à.-d. : Il y a des gens qui se préoccupent de moi et pour qui la crainte que je ne me fie, que je ne m'abandonne à une union avec un individu obscur est une cause profonde de chagrin. On voit, ce qui concorde avec le sans-gêne de la déclaration de IV, 7, que Sulpicia ne s'était pas donné la peine de dissimuler son inclination à son entourage, qui naturellement n'en était pas fier. C'est dans l'emportement du dépit qu'elle outrage si cruellement Cerinthus et fait entrevoir une rupture, dont elle était bien incapable et dont sans doute elle eût été plus fâchée que lui. Cette sortie violente, elle ne l'a pas envoyée à Cerinthus et peut-être est-ce en partie pour cela que dans IV, 7, 7 sq. elle juge à propos d'avertir le public qu'elle ne lui a pas en réalité fait tenir ses billets : Cerinthus apparaîtrait en effet comme un pauvre personnage, s'il avait supporté de pareilles injures sans se révolter. Une fois arrivée à ses fins et dans l'abandon d'un amour partagé, elle a pu lui montrer la pièce comme un témoignage de sa jalousie farouche et

1. « Multum » bien entendu doit être construit avec « securus », ce qui est un emploi vulgaire, et non pas avec « permittis ».
2. « Male » peut être construit avec « inepta » et renforcerait alors le sens défavorable de l'adjectif; il peut aussi être construit avec le verbe. Je ne vois pas de raison décisive qui impose l'une de ces constructions à l'exclusion de l'autre.
3. Mon *italophobie* est si persistante que je regrette maintenant d'avoir imprimé dans mon édition la conjecture « cedam » au lieu de la leçon des mss. « credam »; « credere » dans le sens de se confier à et faire une imprudence) est très latin et il faut à Sulpicia une forte dose de confiance pour se porter à une mésalliance qui peut lui ménager bien des mécomptes. « Cedam » ne convient pas à la situation; pour céder, il faut être pressé; or Sulpicia n'est pas pressée par Cerinthus; c'est tout le contraire.

comme une sottise qu'elle avait écrite jadis, de même que dans IV, 12 elle s'excuse d'une sottise qu'elle a faite.

J.-J. Hartman a étudié avec beaucoup de goût et de pénétration la façon dont Tibulle pour composer ses petites élégies s'est servi des notes de Sulpicia. J'ai imprimé ainsi dans mon édition le dernier distique de IV, 6 :

Sis iuueni grata *ac*, ueniet cum proximus annus,
Hic idem uo*b*is iam uetus *exs*t*et amor.

La leçon « Sis iuueni grata » étant celle de F, le ms. le plus autorisé, me paraît s'imposer et donne à l'ensemble une conclusion sur laquelle il faut insister. Elle implique que Tibulle après s'être adressé à Junon dans le reste de la pièce, s'adresse ici à Sulpicia ; il y a un changement brusque d'interlocuteur, qui n'est pas contraire à ses habitudes ; du reste l'invocation à Junon est naturellement terminée par les v. 13-14 Adnue etc. ; après cela il est évident qu'il ne reste plus rien à dire à Junon ; le poète en a fini avec elle. Les mots « Sis iuueni grata » sont une allusion à la situation très particulière que Tibulle avait à mettre en scène et où contrairement à l'usage c'était l'amoureuse qui poursuivait de ses ardeurs un amoureux un peu froid ; il fallait que Sulpicia parvînt à plaire à Cerinthus ; c'était son plus cher désir et c'est ce que Tibulle lui souhaite, bien entendu à un moment où dans la réalité elle y était parvenue. Je crois que dans cette conclusion Tibulle s'est inspiré de la pièce IV, 7 de Sulpicia, dont il ne pouvait pas faire état dans sa forme originale et dont il a modifié le motif très ingénieusement. Sulpicia se plaçant dans le présent avait déclaré que son amour était enfin satisfait : Tandem uenit amor... Tibulle envisageant l'avenir lui souhaite que Cerinthus la trouve longtemps à son goût et que l'année suivante cet amour dure encore avec la solidité de l'ancienneté. Il ne serait pas, je crois, légitime de supposer que ces vers aient été écrits avec une pointe d'humour et que Tibulle n'ait pas bien été sûr que l'impétueuse Sulpicia serait au bout d'un an toujours éperdument éprise de Cerinthus. Il est sérieux — au moins il le paraît — et il a voulu donner par « iam uetus exstet amor » un pendant ingénieux et légèrement modifié à « tandem uenit amor ».

A. Cartault.

CURAE STRABONIANAE

Malgré les efforts réitérés des éditeurs et des critiques, il s'en faut de beaucoup que le texte de Strabon soit établi d'une façon à peu près définitive. C'est un fait qui n'est contesté par personne que ce texte nous est parvenu en mauvais état et que l'archétype d'où dérivent nos manuscrits paraît avoir été copié fort négligemment ; il y eut des confusions, des omissions et des déplacements causés par des restitutions maladroites. A ceci, on peut ajouter que la tradition de ces manuscrits ne nous est même pas connue avec une entière exactitude. C'est ce que Ed. Röllig constatait avec regret en 1886 [1]. Tout en rendant pleine justice à l'œuvre de Kramer et au classement établi par lui, il faisait observer que, s'il n'y avait pas lieu de mettre en doute l'existence du groupe des *codices decurtati* B (*Laurent.* 28,5), C (*Parisin.* 1393), *l* (*Marcian.-Venet.* 177), *s* (*Parisin.* 1408), *v* (*Ambrosian.* G, 93) reconnu par Kramer, les collations dont on disposait étaient tellement défectueuses qu'on était loin de connaître exactement les rapports que ces mss. ont entre eux et par conséquent de pouvoir déterminer l'autorité de chacun. Le codex B paraissant avoir une place à part dans ce groupe, Röllig avait joint à son étude une collation des parties de ce ms. qui n'avaient pas été examinées par Kramer ; il avait même collationné à nouveau une page du livre VII (Casaub. p. 324) et le livre VIII en entier, bien que Kramer l'eût vu presque complètement. Le grand nombre de variantes nouvelles relevées dans ces deux parties pouvait à bon droit inspirer quelque méfiance au sujet des collations dues à Kramer lui-même. Les vérifications d'un certain nombre de leçons du manuscrit A (*Parisin.* 1397) auxquelles avait donné lieu l'étude du IV^e livre de Strabon, entreprise dans les conférences de l'École des Hautes Études, n'ont pas tardé à prouver que cette méfiance était justifiée et que, pour l'établissement du texte, une nouvelle collation de ce ms. s'imposait ; car tout ce qui a été fait jusqu'à présent repose sur

1. *De codicibus strabonianis qui libros I-IX continent* dans Dissertationes philologicae Halenses, t. VII, p. 275.

une connaissance incomplète ou erronée de la tradition de ce ms., considéré cependant comme la source principale pour les neuf premiers livres. A plus forte raison était-il nécessaire de collationner le ms. C, dont Kramer lui-même disait : « nonnullis locis dubium est quid in hoc codice scriptum sit [1]. » Quant au ms. *s*, il n'était connu que par une collation, fort incomplète, de Lefebvre de Villebrune, ce qui revient à dire qu'on n'en connaissait presque rien. C'est ce qui nous a déterminé à joindre à ce travail les collations complètes des mss. A C *s* pour le livre IV ; elles montreront que c'est en partant toujours des leçons manuscrites que nous avons essayé de résoudre quelques-unes des difficultés rencontrées dans ce livre et dans quelques chapitres du livre II.

II, 1, 18 (Cas. p. 75 = Kram. I, p. 116, l. 2). Strabon expose et discute les assertions d'Hipparque au sujet de la hauteur du soleil, lors du solstice d'hiver, dans les régions situées sous le parallèle du Borysthène. A cette époque de l'année, le soleil ne s'y élève au plus que de neuf coudées. Nous lisons ensuite : ἐν δὲ τοῖς ἀπέχουσι τῆς Μασσαλίας ἑξακισχιλίοις καὶ τριακοσίοις..... πολὺ μᾶλλον τοῦτο συμβαίνειν. Le verbe ἀπέχω se construit toujours avec l'accusatif de distance, on attend donc ἑξακισχιλίους καὶ τριακοσίους [2] ; de plus le mot σταδίους est ici nécessaire ; cf. plus bas (l. 7-8) où la tradition offre τέτταρας δὲ (sic A) ἐν τοῖς ἀπέχουσι Μασσαλίας ἐννακισχιλίους (qu'il vaut mieux écrire avec Meineke ἐνακισχ.) σταδίους καὶ ἑκατόν.

Ibid. (Kram. p. 116, l. 10) : Οὗτος δὲ (scil. ὁ Ἵππαρχος) Πυθέᾳ πιστεύων κατὰ τὰ νοτιώτερα τῆς Βρεττανικῆς τὴν οἴκησιν ταύτην τίθησι, καί φησιν εἶναι τὴν μακροτάτην ἐνταῦθα ἡμέραν ὡρῶν ἰσημερινῶν δέκα ἐννέα, ὀκτωκαίδεκα δὲ ὅπου τέτταρας ὁ ἥλιος μετεωρίζεται πήχεις · οὕς φησιν ἀπέχειν τῆς Μασσαλίας ἐνακισχιλίους καὶ ἑκατὸν σταδίους, ὥσθ' οἱ νοτιώτατοι τῶν Βρεττανῶν βορειότεροι τούτων εἰσίν.

Les traducteurs La Porte du Theil, Groskurd et Amédée Tardieu ainsi que les éditeurs Kramer et Meineke sont d'accord pour regarder νοτιώτερα comme une leçon inadmissible qui doit être remplacée par ἀρκτικώτερα, sans s'apercevoir que cette correction en entraînerait nécessairement une autre plus bas. Il me semble bien qu'il n'y a rien à corriger dans ce passage. Disons d'abord que τὴν οἴκησιν ταύτην (Kram. l. 11) désigne la région située à plus de 9100 stades de Massalia, région où le soleil, dans les jours d'hiver, s'élève à moins de trois coudées (Kram. l. 8) et où le jour le plus long est de 19 heures équinoxiales. Il y a donc

1. Praefat., p. xci. *Multis locis* eût été plus exact.
2. Cette conjecture est due à M. R. Duchamp de Lageneste.

à distinguer : 1° les régions situées à la hauteur du Borysthène e de la Celtique, où le soleil s'élève au plus de neuf coudées au solstice d'hiver (Kram. p. 115, l. 23-116 ; l. 2) ; 2° les régions à 6300 stades de Massalia, où le soleil s'élève de six coudées en hiver (Kram. p. 116, l. 3-6 ; cf. II, 5,42 = Kram. p. 206, l. 7, où il dit que le jour le plus long y est de dix-sept heures équinoxiales) ; 3° les régions à 9100 stades de Massalia, où le soleil s'élève de quatre coudées (Kram. p. 116, l. 7) ; ici, le jour le plus long est de dix-huit heures équinoxiales (Kram. p. 116, l. 13) ; 4° les régions à plus de 9100 stades de Massalia, où le soleil s'élève à moins de trois coudées et où le jour le plus long est de dix-neuf heures équinoxiales. Hipparque situait ces dernières vers les parties méridionales de la Bretagne, ajoutant que les peuples chez qui le soleil s'élève de quatre coudées sont à 9100 stades de Massalia ; d'où il suit, en effet, que les Bretons méridionaux sont plus septentrionaux que ces derniers peuples. Ceci est très rigoureusement déduit et il n'y a pas lieu de toucher à νοτιώτερα, car alors il faudrait écrire, à la ligne 15, οἱ ἀρκτικώτατοι τῶν Βρεττανῶν.

II, 1, 18 (Cas. p. 76 = Kram. I, p. 117, l. 1) : πῶς δ' ἂν ἡ λεχθεῖσα εὐδαιμονία τῶν τόπων ὡμολόγητο τοῖς τοιούτοις ἐν τῷ οὐρανῷ φαινομένοις ; Coray demandait ὡμολόγει. Le plus-que-parfait n'a rien à faire ici, mais l'imparfait moyen ὡμολογεῖτο irait très bien.

II, 4, 1 (Cas. p. 104 = Kram. p. 156, l. 1) : Polybe, cité par Strabon, dit qu'il veut examiner ceux qui critiquent les anciens et parmi eux Dicéarque et Eratosthène, puis Pythéas ὑφ' οὗ παρακρουσθῆναι πολλούς, ὅλην μὲν τὴν Βρεττανικὴν ἐμβατὸν ἐπελθεῖν φάσκοντος. Telle est la leçon traditionnelle. Depuis Coray on écrit ἐμβαδὸν, ce qui fait dire à Pythéas qu'il avait parcouru à pied toute la Bretagne, chose bien difficile à admettre. Si nous introduisons devant ἐμβατὸν l'article τήν, dont l'omission s'explique aisément, nous aurons un texte très raisonnable.

II, 5, 8 (Cas. p. 115 = Kram. p. 171, l. 19) : Οἱ γὰρ νῦν ἱστοροῦντες περαιτέρω τῆς Ἰέρνης οὐδὲν ἔχουσι λέγειν ἣ πρὸς ἄρκτον πρόκειται τῆς Βρεττανικῆς [1] πλησίον, ἀγρίων τελέως ἀνθρώπων καὶ κακῶς οἰκούντων διὰ ψῦχος [2]. Les mots ἀγρίων ἀνθρώπων ne dépendent de rien : on ne saurait voir, ici, un génitif absolu, mais on peut remarquer qu'à la suite de πλησίον, le mot οἰκητήριον pourrait avoir été omis facilement.

Ibid. (Kram. p. 172, 10) : Πανταχοῦ πολλαχοῦ δὲ παρακρουό-

1. πρεττανικῆς ABC.
2. ψύχος A.

μενος τοὺς ἀνθρώπους ὁ Πυθέας κἀνταῦθά που διέψευσται. Coray rejetait le premier adverbe que Kramer préférait conserver. Ils ne peuvent certainement rester ensemble; mais Strabon ne pourrait-il avoir écrit πανταχοῦ ἀλλαχοῦ?

Ibid. (Kram. p. 172, 15). Les mss. A B et C offrent οἵ τε (écrit οἵ τε) πλέοντες. Cette leçon, qui n'a rien de choquant, n'a pas été relevée par Kramer, non plus que (l. 14) la mauvaise accentuation πῶς dans A.

Ibid. (Cas. p. 116 = Kram. p. 173, l. 16). Strabon vient de dire que l'occupation de la Bretagne aurait été sans grand avantage pour les Romains, on lit ensuite : πλέον γὰρ ἂν ἐκ τῶν τελῶν δοκεῖ προσφέρεσθαι νῦν ἢ ὁ φόρος δύναται συντελεῖν. Avec Coray et le codex B (*Laur.* 28, 5) Kramer supprime ἄν, dont pourtant l'introduction dans le texte ne saurait s'expliquer. Je pense qu'il faut, ici, écrire δή. La confusion des deux particules ΑΝ et ΔΗ, en écriture onciale, a été plusieurs fois signalée par Cobet [1].

II, 5, 28 (Cas. p. 128 = Kram. I, p. 194, l. 8), il me paraît nécessaire d'écrire : ἀντιπαρήκει... ἡ νῆσος αὕτη πᾶσα πάσῃ, μῆκος ὅσον πεντακισχιλίους < σταδίους > ἐπέχουσα.

IV, 1, 1 (Cas. p. 177 = Kram. I, p. 275, l. 10). L'auteur, après avoir donné les bornes de la Celtique, va déterminer la position du mont Kemmène relativement aux Pyrénées; on lit dans Kramer : τῇ δὲ Πυρήνῃ πρὸς ὀρθὰς ἧκται Κέμμενον ὄρος διὰ μέσον τῶν πεδίων. Les manuscrits A B C *s* portent τὸ κέμμενον ὄρος ; l'article est nécessaire et d'ailleurs il est constant, ce semble, en pareil cas chez notre auteur (cf. III, 2, 8 ; IV, 1, 3 ; 6 ; 11 ; 12 ; 14 ; 2, 1 ; 3 ; 6, 11).

Ibid. (Cas. p. 177 = Kram. p. 275, l. 15), Kramer écrit Γαρούνα et semble ignorer l'orthographe de A γαρούννα, ici et plus bas (l. 24). Cette forme avec νν me paraît devoir être conservée; elle est constante dans le manuscrit de Marcien d'Héraclée (*Parisinus suppl. gr.* 443) [2]. Le cod. R de Pline (IV, 105) offre *garunna* et telle est l'orthographe adoptée par Parthey (*Mela*, 6, 2, où la plupart des mss. portent *garumna*). Enfin, je ferai

1. Cf. *Miscell. critica*, p. 223, 170, 518. — A la fin de ce paragraphe, l'état du texte de C n'a pas été signalé par Kramer ; voici ce qu'on y lit de première main : ἄχρηστον τῶν περὶ ταύτην ἐπὶ τῶν ἄλλων νήσων.

2. E. Miller, *Périple de Marcien d'Héraclée*, p. 84, a fait erreur en affirmant que l'orthographe de ce ms. était γαρούμνα. Les diverses formes des mss. de Ptolémée II, 7, 11, n'offrent qu'un seul ν.

observer que la simplification du double ν est bien plus vraisemblable de la part des copistes que la réduplication de cette lettre.

Ibid. (Kram. p. 275, l. 24), Kramer adopte la forme Λείγηρος avec Coray[1]. Le codex A porte ἄγειρος, B λίγυρος, C λύγειρος[2] et l'*Epitome Vaticana* λίγειρος. Un peu plus loin[3], A B C *s* ont toujours la forme λείγηρ, comme le dit Kramer. D'autre part, la tradition manuscrite de Ptolémée (II, 7, 1 ; 3 ; 4 et II, 8, 1) est à peu près unanime pour la forme λίγειρ, sauf que le cod. *Paris.* 1401 offre deux fois le génitif λιγείρου. On lit dans le ms. de Marcien d'Héraclée les formes λίγηρα (Miller. p. 82), λίγηρος (p. 83), αἴγιρος (p. 85), λίγιρος (p. 86) qui se rattachent à un nominatif λίγηρ ou λίγιρ. L'*Epitome palatina* de Strabon (IV, 4, 6 = Cas. p. 198 = Kram. I, p. 310, 20) porte, d'après le texte des *Geographi graeci minores* (II, 546, n. 15) λίγειρος (génitif). Hérodien[4] rangeait λίγειρ parmi les barytons en -ειρ ; enfin le latin est *Ligĕr*. L'ensemble des témoignages est en faveur de la forme λίγειρ, car on peut remarquer qu'en remontant à un original en onciale, la leçon ἄγειρος de A est plus près de ΛΙΓΕΙΡΟΣ que de ΛΕΙΓΗΡΟΣ.

IV, 1, 2 (Cas. p. 178 = Kram. 276, 20-22). Après avoir dit que lorsqu'on s'avance vers le Nord et le mont Kemmène (προϊόντι δ' ἐπὶ τὰς ἄρκτους καὶ τὸ Κέμμενον ὄρος) on ne trouve plus l'olivier ni le figuier, mais que les autres plantations continuent de croître, l'auteur reprend : καὶ ἡ ἄμπελος δὲ προϊοῦσιν οὐ ῥαδίως τελεσφορεῖ. Il manque ici, ce me semble, quelque chose comme ἐπὶ πλέον, dont le ν final après προϊοῦσιν expliquerait facilement la disparition ; car c'est lorsqu'on s'avance davantage vers le Nord que l'on voit la vigne parvenir difficilement à maturité.

IV, 1, 3 (Cas. p. 178 = Kram. p. 277, l. 5). La Gaule Narbonnaise a la forme d'un parallélogramme délimité à l'ouest par le Mont Pyrénée et au nord par le Kemmène. Strabon ajoute : τὰς δὲ λοιπάς, τὴν μὲν νότιον ἡ θάλαττα ποιεῖ κτλ. Il faut ici sous-entendre πλευράς. Polybe emploie ces comparaisons géométriques (cf. I, 37,4 ; II, 14, 4, etc.), mais il exprime le mot πλευρά. Dans le passage de Strabon, πλευράς peut avoir été omis après λοιπάς.

Un peu plus bas (l. 10) : τῷ δὲ νοτίῳ πρόσκειται παρὰ τὸ λεχθὲν σχῆμα ἡ ἐφεξῆς παραλία. D'après la ligne 5, on attend τῇ δὲ νοτίῳ,

1. Meineke écrit Λίγηρος.
2. Cette leçon est aussi dans *s* par correction.
3. A partir de la p. 295 (= Cas. 189).
4. Cf. Théognoste dans *Anecd. Oxon.* II, 41, 25 et Hérodien (éd. de Lentz), I, 49, 22 ; II, 431, 17.

car c'est au côté sud, au-delà ou en dehors du parallélogramme, que se rattache le rivage.

Ibid. (Kram. p. 277, l. 12). Kramer écrit constamment Σάλυες avec un seul λ. Ici le cod. A porte σύλλυες, B[1] σάλλυες, C σάλλιες, *s* σάλιες et en marge, d'une autre main, σάλλυες ; plus loin (IV, 1, 5 = Kram. p. 280, l. 2), BC*s* (A fait défaut) ont σαλλύων et l. 9 B porte σάλλυας, tandis que les mss. C et *s* n'ont qu'un λ ; IV, 1, 6 (= Kram. p. 282, 1) σαλλύων est, paraît-il, la leçon de tous les mss., c'est assurément celle de ABC*s*. Ailleurs, la tradition manuscrite n'offre qu'un seul λ [1]. Les mss. de Ptolémée (II, 10, 8, éd. Ch. Müller) sont partagés entre σάλιες et σάλϊκες. Chez Étienne de Byzance (p. 551, 13, éd. Meineke), bien que les mss. offrent σάλυες, l'ordre alphabétique exige λλ. Enfin, chez les écrivains latins on lit, toujours avec *ll*, Salluvii, Sallui ou Sallues. Il semble bien, d'après ceci, que le double λ doive être rétabli chez Strabon. La remarque faite plus haut au sujet de la simplification du double ν, dans γαρούννα, peut s'appliquer au double λ de σάλλυες.

IV, 1, 3 (Cas. p. 178 = Kram. 278, 4) [2]. Kramer imprime, sans faire mention d'aucune variante, le texte suivant qui paraît d'ailleurs incontestable : ἔνιοι δ' ἀπὸ τοῦ Ἀφροδισίου μέχρι τοῦ Οὐάρου σταδίους ἀνέγραψαν δισχιλίους ἑξακοσίους. C'est le nombre donné par B, où il est écrit ,βχ, ainsi que dans *t* (*Parisinus* 1396, regardé comme une copie de B) ; mais C porte ,βω, c'est-à-dire δισχιλίους ὀκτακοσίους, et on lit dans *s* δισχιλίους τριάκοντα, cette variante, qui s'écrirait en chiffres ,βλ, peut provenir d'une mauvaise lecture de ,βχ ; enfin l'*Epitome Palatina* (Kram. III, p. 472 ; *Geogr. gr. min.* II, p. 544) offre, βψ. Si le nombre offert par *s* peut être ramené à celui de B, il n'en est pas de même, à première vue, de ceux que portent C et l'*Epitome Palatina*. Cependant le nombre du premier, si l'on porte son attention sur la suite du texte, οἱ δὲ καὶ διακοσίους προστιθέασιν, peut représenter le résultat de l'addition 2600 + 200, inscrit par quelque lecteur en marge du ms. que reproduit C et pris pour une correction. S'il paraît vraisemblable que telle soit l'origine de cette variante, on admettra sans peine que l'ancêtre commun du groupe BC*s* avait la leçon de B. Quant à la variante de l'*Epitome Palatina*, il y faut probablement voir une erreur d'une unité qui n'est pas étonnante de la part de cet abréviateur dont Kramer disait : « Strabonis vestigia

---

1. Le codex A fait défaut en trois endroits, IV, 1, 9 (= Kram. 287, 10), IV, 1, 11 (= Kr. 288, 7 et 12), IV, 1, 12 (= Kr. 291, 2).
2. Pour ce passage A fait défaut.

minime diligenter ubique premit, sed in contrahendis, transponendis, mutandis verbis strabonianis saepissime ingenio indulsit [1]. »

IV, 1, 5 (Cas. p. 180 = Kram. p. 279, l. 20). Plus tard, dit Strabon, les Massialiotes devinrent assez puissants pour s'annexer quelques-unes des plaines situées dans leurs environs, ἀπὸ τῆς αὐτῆς δυνάμεως ἀφ' ἧς καὶ τὰς πόλεις ἔκτισαν, ἐπιτειχίσματα τὰς μὲν κατὰ τὴν Ἰβηρίαν τοῖς Ἴβηρσιν, ... τὴν δὲ Ῥόην Ἀγάθην τοῖς περὶ τὸν ποταμὸν οἰκοῦσι τὸν Ῥοδανὸν βαρβάροις, τὸ δὲ Ταυροέντιον καὶ τὴν Ὀλβίαν κτλ. Il y a vraisemblablement une lacune après ἔκτισαν, car on ne saurait admettre ce τὰς πόλεις que ne suit aucun nom; d'ailleurs comment expliquer que Strabon qui nomme les boulevards opposés aux barbares du Rhône, aux Sallyes et aux Ligures, ait négligé de donner les noms des villes fortes qui devaient contenir les Ibères ? Plus bas, ni Kramer, ni Meineke, ni Müller n'ont osé admettre la correction, bien séduisante, d'Is. Vossius : Ῥοδανουσίαν καὶ Ἀγάθην que Kramer trouvait trop différente du texte des manuscrits. La faute est pourtant facile à expliquer, surtout si l'on ajoute un article ; le copiste ayant sous les yeux ΡΟΔΑΝΟVϹΙΑΝΚΑΙΤΗΝΑΓΑΘΗΝ peut très aisément avoir omis tout le groupe ΟVϹΙΑΝΚΑΙΤΗΝ et un réviseur qui connaissait Ῥόδη, ville d'Ibérie, aura écrit dans l'interligne un H. Cette correction, peut-être mal faite, en tout cas mal comprise (ΡΟ$\overset{\text{Η}}{\text{Δ}}$ΑΝ), peut avoir produit Ῥόην [2].

IV, 1, 6 (Cas. p. 182 = Kram. I, 282, l. 23). Le ms. A offre πόλιν ἔχων ὁμώνυμον ἑκάτερος αὐτῶι, les mss. BC et *s* ont la même leçon, moins l'ι muet. On ne comprend pas pourquoi cette leçon, absolument correcte, n'a pas été admise par les éditeurs. Madvig demandait αὐτῷ (cf. Isocrat. XI, 10).

IV, 1, 7 (Cas. p. 182 = Kram. I, 284, l. 10). Il s'agit, dans ce chapitre, de la Crau et de son origine. Strabon, pour expliquer la formation de cette plaine pierreuse, rapporte, sans prendre parti, deux théories empruntées l'une à Aristote [3], l'autre à Posidonius. D'après le premier, que notre auteur, ici, interprète plutôt qu'il ne le cite, dans les tremblements de terre appelés *brastes* (βράσται) [4], les pierres chassées à la surface du sol se sont

1. Praefat. XLIII.

2. On peut voir sur le papyrus de Bacchylide avec quelle négligence les mots et les corrections sont écrits dans les interlignes : il en est de même dans certains mss. en minuscule ; cf. p. ex. Omont, *Fac-sim. des mss. gr. datés de la B. N.*, pl. 61, l. 12, où le mot τυλιμός est écrit τύλιος (with μ written above).

3. Περὶ κόσμου, IV, 30.

4. Ce sont des secousses verticales.

réunies en glissant vers les parties creuses. Selon Posidonius, il y avait un lac qui s'est concrété avec accompagnement de fluctuation et, pour cette raison, s'est fractionné en une quantité de pierres comparables aux cailloux des rivières et aux galets des rivages, ὁμοίους (*sic* A B) δὲ καὶ λείους καὶ ἰσομεγέθεις τῇ ὁμοιότητι καὶ τὴν αἰτίαν ἀποδεδώκασιν ἀμφότεροι. Kramer préfère écrire ὁμοίως cependant il semble, d'après ce qui suit, que l'auteur veuille insister sur la similitude (matérielle s'entend) de ces pierres. Si l'on garde la leçon des mss., la correction de δέ en τε s'impose. Quant aux mots τῇ ὁμοιότητι, ils doivent être construits avec ce qui suit, comme l'a entrevu Madvig [1]. Si ces mots n'ont pas été déplacés, il manque quelque chose après ἰσομεγέθεις, par exemple ὡς δ' αὔτως « et par là même, tous deux ont indiqué aussi la cause de la ressemblance ». Cette cause c'est l'identité d'origine de toutes ces pierres. Strabon tient les deux opinions pour vraisemblables, πιθανὸς μὲν οὖν ὁ παρ' ἀμφοῖν λόγος et il continue : ἀνάγκη γὰρ τοὺς οὕτω συνεστῶτας λίθους οὐ καθ' ἑαυτοὺς ἢ ἐξ ὑγροῦ π α γ έ ν τ α ς μεταβαλεῖν (mss. μεταβάλλειν), < ἢ > [2] ἐκ πετρῶν μεγάλων ῥήγματα συνεχῆ λαβουσῶν ἀποκριθῆναι. Dans cette phrase, Coray tient οὐ pour suspect, Meineke voudrait supprimer les trois mots οὐ καθ' ἑαυτούς, Groskurd demande οὐ καθ' ἑαυτοὺς < γενέσθαι ἀλλ' > [3]. Tout ceci serait bien arbitraire et il me semble qu'après la correction du verbe et l'addition nécessaire de ἤ, il n'y a plus besoin dans cette phrase que d'un seul changement, celui de παγέντας en παγέντος. Strabon y explique pourquoi les deux théories lui paraissent acceptables, « c'est que nécessairement ce n'est pas d'elles-mêmes que les pierres ainsi rassemblées ou se sont produites de l'élément humide concrété, ou se sont détachées de grandes roches fissurées [4] ». On lit ensuite : τὸ μέντοι δυσαπολόγητον Αἰσχύλος καταμαθὼν ἢ παρ' ἄλλου λαβὼν εἰς μῦθον ἐξετόπισε. Meineke suspectait ἢ παρ' ἄλλου λαβών ; Ch. Müller voulait écrire Αἰσχύλος < ἢ καθ' ἑαυτὸν >, utilisant ainsi les mots qu'il

---

1. Madvig, *Adversaria crit.*, I. p. 536, veut écrire τῇ ὁμοιότητι καὶ τῆς αἰτίας et il traduit : *uterque autem tradit lapides esse similes et laeves et ejusdem magnitudinis propter similitudinem etiam causae.* Groskurd demandait <πρὸς> τῇ ὁμοιότητι, adopté par Meineke; Coray à τὴν voulait substituer ταύτην et Groskurd τοιαύτην. Enfin Ch. Müller, suivi par A. Tardieu, établissait ainsi le texte : ὁμοίους τε..... ἰσομεγέθεις. Καὶ τῆς ὁμοιότητος <ἔτι> τὴν αἰτίαν ἀποδ.

2. Addition de Coray, qui a corrigé μεταβάλλειν.

3. Kramer, <γενομένους>. Ch. Müller corrige ces mots en ἢ καθ' ἑαυτόν et les transporte plus bas après Αἰσχύλος.

4. Je pense qu'il faut entendre par συνεχῆ ῥήγματα des ruptures, fentes ou fissures qui ne désagrègent pas de suite la roche et ne l'empêchent pas de continuer à former une masse.

avait retranchés plus haut : cette omission ne s'expliquerait guère ; après Αἰσχύλος celle de αὐτός serait plus vraisemblable.

IV, 1, 8 (Cas. p. 183 = Kram. I, p. 286, l. 8). La construction du canal de Marius aux Bouches-du-Rhône vient d'être rappelée ainsi que le profit qu'en avaient tiré les Massaliotes ; vient ensuite : ὅμως οὖν ἔτι μένει δυσείσπλοα. On attend assurément ὅμως < δ' > οὖν [1].

IV, 1, 11 (Cas. p. 185 = Kram. I, 288, l. 12). Strabon décrivant, à partir de Massalia, le pays compris entre les Alpes et le Rhône, insiste sur la différence qu'il y a entre les Sallyes et les Cavares relativement à leurs voisins ; les premiers occupent à la fois les plaines et les montagnes, tandis que les seconds ne possèdent que les plaines. Οἱ μὲν οὖν Σάλλυες (mss. σάλυες) ἐν αὐτοῖς τά τε πεδία καὶ τὰ ὑπερκείμενα ὄρη κατοικοῦσι [2]. Il semble qu'il faudrait écrire ἐν αὐτῶν (cf. Aristoph. *Guêp.* 642 ; Plat. *Charmid.* p. 155 D).

Le passage qui suit est un de ceux qui ont donné le plus de mal aux géographes et aux philologues. Il y a là certainement des noms altérés et des omissions ; entreprendre de restituer les uns et de réparer les autres serait d'autant plus téméraire que l'hydrographie de cette région entre Durance et Isère paraît avoir été très incomplètement connue de Strabon ; des nombreux torrents qui descendent des Alpes il ne mentionnait que trois et ne nommait peut-être qu'un seul ; voici le texte : δύο μὲν οἱ περιρρέοντες πόλιν Καουάρων καὶ οὐάρων κοινῷ ῥείθρῳ συμβάλλοντες εἰς τὸν Ῥοδανόν, τρίτος δὲ Σούλγας ὁ κατὰ Οὔνδαλον πόλιν μισγόμενος τῷ Ῥοδανῷ, ὅπου Γναῖος Ἀηνόβαρβος μεγάλῃ μάχῃ πολλὰς ἐτρέψατο Κελτῶν μυριάδας [3]. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de tout ce qui a été écrit sur ce passage [4], ni d'examiner toutes les suppositions qui ont été faites au sujet des deux rivières qui réunissent leurs eaux avant de se jeter dans le Rhône. Mais il me

---

1. Cette conjecture est de M. P. Boudreaux.

2. Ch. Müller pensait que Strabon avait pu écrire : οἱ μὲν οὖν Καούαροι σὺν Σεγοουελλαύνοις τά τε πεδία κτλ ; et A. Tardieu (traduct. I, p. 305, n. 1) ἐν αὐτοῖς < ἀποδεδειγμένοις ou λεχθεῖσιν ὅροις > (?).

3. Ailleurs, cette victoire de Domitius est donnée comme remportée sur les Allobroges, cf. *Tit. Liv. Epitome* LXI ; *Paul. Oros.* V, 13 ; *Florus* I, 36, qui ne nomme pas la ville, mais appelle le cours d'eau *Vindelicus amnis*. Elle est aussi donnée comme gagnée sur les Arvernes, cf. *Strabon* IV, 1, 2 = Cas. p. 191 = Kram. I, p. 298, l. 20 , Suelon. *Nero*, c. 2 ; Appien (*de reb. Gallic.* 12) ne nomme que les Allobroges, mais il met à leur tête Bituitos.

4. Voy. *Mémoires de l'Acad. des I. et B.-L.* (hist.), t. XXVII, p. 128 ; les notes de Gosselin à la traduction de La Porte du Theil : l'appareil critique de Ch. Müller au Strabon de la collection Didot, t. II, p. 962 ; E. Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, II, p. 277 et suiv. ; Cam. Jullian, *Hist. de la Gaule*, III, p. 15-17.

semble qu'il y a un fait dont on n'a pas tenu suffisamment compte, c'est que, dans le passage qui nous occupe, Strabon ou sa source procède rigoureusement en allant du Nord au Sud, tant dans l'énumération des rivières que dans celle des peuples et des villes. Le Σούλγας et par conséquent la ville de Vindalium, située près de son confluent, étaient donc au nord des deux premiers cours d'eau et de la ville des Cavares quelle qu'elle soit, dont le nom manque. Quant au texte, dans l'impossibilité où nous sommes de proposer, après tant d'autres, aucun nom avec vraisemblance, nous pensons qu'il faudrait l'imprimer ainsi : περιρρέοντες.... πόλιν Καουάρων καὶ.... κοινῷ ῥείθρῳ etc. Peut-être le mot οὐάρων que nous omettons représente-t-il une digraphie, peut-être faut-il le reporter plus bas, mais καὶ doit être conservé, car le second participe n'est pas l'explication du premier. Après ceci on attend, ce me semble, τρίτος δ' < ὁ > Σούλγας.

Strabon passe ensuite à l'énumération de quelques villes qui se trouvaient dans le même intervalle entre la Durance et l'Isère (Cas., p. 185 = Kram. I, 289, l. 1) : εἰσὶ δ' ἐν (sic B C *s*) τῷ μεταξὺ πόλεις καὶ (*deest in* B) Αὐενιὼν καὶ 'Αραυσιὼν [1] καὶ 'Αερία, τῷ ὄντι, φησὶν ὁ [2] 'Αρτεμίδωρος, etc. On attend un article devant πόλεις, quant à καὶ, qui manque dans B, il encombre inutilement le texte; mais, comme toutes ces villes appartiennent aux Cavares, avant de rejeter cette conjonction on peut se demander si, dans les manuscrits où on la trouve, elle ne représente pas le commencement du mot καουάρων mal lu et complété ensuite, mais dans un autre interligne (cf. ci-dessus); il faudrait, si l'on admet cette supposition, écrire ici : < αἱ > πόλεις Καουάρων. On lit ensuite que cette région des Cavares est généralement un pays de plaine et de pâturage, mais qu'entre Aéria et une ville dont le nom paraît altéré il y a des passages ou cols étroits et boisés : ἡ δ' ἐκ τῆς 'Αερίας εἰς τὴν Δουρίωνα ὑπερθέσεις ἔχει στένας καὶ ὑλώδεις. Coray, d'après d'Anville [3], écrit τὸν Δρουεντίαν, Kramer propose de substituer Αὐενίωνα [4]. Müller, reprenant une ancienne conjecture de Casaubon, veut écrire Λουερίωνα et croit que Strabon parle de la montagne du Lubéron, qui s'étend sur la rive droite de la Durance à l'est de Cavaillon. Mais il s'agit bien ici, d'une ville et non d'une rivière [5] ou d'une montagne.

---

1. Il faut accentuer ainsi d'après le canon d'Hérodien ; cf. éd. de Lentz. I, 20, 18.
2. Cet article est dans les mss. B C *s* (A fait défaut).
3. *Notice de l'Ancienne Gaule*, p. 38.
4. Ceci d'après Mannert, *Geogr. antiq.*, II, p. 84. Mieux vaut accentuer Αὐενιῶνα, d'après la règle d'Hérodien citée plus haut.
5. Desjardins aussi (*Géogr. de la Gaule rom.*, I, p. 168) a cru qu'il s'agissait

Considérons en effet que Strabon, dans son énumération des villes des Cavares, procédant du Sud au Nord pour arriver au confluent de l'Isère et du Rhône, la dernière ville dont le nom soit certain, Aéria [1], devait se trouver au nord ou au nord-est d'Arausio (Orange) [2], au commencement d'une région accidentée qui se continuait dans la direction du Nord, puisqu'entre Aéria et la ville dont le nom paraît altéré, il y avait des cols étroits et boisés. Or si entre Avignon et Orange le pays est à peu près plat, sauf aux environs de Châteauneuf-du-Pape, au nord d'Orange, du côté de Montélimar et jusqu'au confluent de la Drôme, il est accidenté ; c'est donc, ce me semble, dans cette partie que devaient être situées Aéria puis la ville dont le nom semble défiguré ; cette dernière ne pourrait-elle être l'Ἀκουσιών de Ptolémée, comme Ukert [3] inclinait à le croire ?

Un peu plus loin (Cas., p. 186 = Kram. I, 290, l. 9), dans la description du bassin du Rhône et de ses affluents de droite, nous lisons que l'Arar (Saône), après avoir reçu le Doubs, ἐπικρατήσας τῷ ὀνόματι καὶ γενόμενος ἐξ ἀμφοῖν Ἄραρ συμμίσγει τῷ Ῥοδανῷ. Un copiste ancien a dû vraisemblablement, après γενόμενος, omettre l'adjectif μόνος.

IV, 1, 12 (Cas., p. 186 = Kram. I, p. 290, l. 18). Sur la rive droite du Rhône habitent les Volques οὓς Ἀρηκομίσκους προσαγορεύουσι, ainsi impriment Kramer et Meineke ; mais les mss. B C s (A fait défaut) offrent la forme ἀρηκομικούς, que préférait Coray et qui est celle des écrivains latins, comme le faisait remarquer Kramer.

IV, 1, 13 (Cas., p. 187 = Kram. I, 292, l. 22). A propos de

---

d'une rivière et a renvoyé, après d'autres, au passage de Strabon, IV, 6, 3 ; mais la région que notre auteur décrit, IV, 1, 11, est sur la rive droite de la Durance, tandis que celle dont il traite ch. 6, 3, est sur la rive gauche.

1. Sur l'emplacement de cette ville, on n'est pas arrivé à se mettre d'accord. Ménard (*Mém. de l'Acad. des Insc. et B.-L.*, *hist.*), t. XXIX, p. 237), croyait la retrouver dans le château de Lers, sur les bords du Rhône, en face de Roquemaure ; d'Anville la plaçait au M^t Ventoux (*Notice de l'anc. Gaule*, p. 37). Cette idée a été adoptée par M. Jullian, qui suppose que c'est Sault « important carrefour des routes du haut Vaucluse » (*Hist. de la Gaule*, II, p. 511, n. 2). Je ne conteste pas que les Cavares se soient réellement étendus jusque-là ; mais Strabon, à tort peut-être, croit qu'ils n'étaient pas maîtres des montagnes et il nous décrit seulement, comme leur appartenant, une bande de terrain comprise entre les montagnes et le Rhône, depuis la Durance jusqu'à l'Isère.

2. Une observation du même genre, sur la position d'Aeria au nord des trois autres villes, a été présentée par Ed. Malvoisin dans l'*Instruction publ.*, 1883, p. 325.

3. *Geograph. der Griech. und Röm.*, II, 2ᵉ p., p. 136. Cf. une note de Walckenaer, citée par Ch. Müller (Ptolem., II, 10, 8, p. 243), où il rappelle que, sur une inscription, l'église de Montélimar est qualifiée de *ecclesia acusiensis*.

la nation des Volques Tectosages, il vient d'être fait mention d'une peuplade de Phrygie que l'on regarde comme issue de cette nation. Une branche porte le nom de Tectosages, les deux autres sont appelées Τρόκμοι et Τολιστοβώγιοι. Strabon donne les raisons qui font attribuer une origine celtique à ces dernières : τούτους δ'ὅτι μὲν ἐκ τῆς Κελτικῆς ἀπῳκίσθησαν μηνύει τό τε πρὸς τοὺς Τεκτοσάγας σύμφυλον. Coray corrigeait τε en γε, Kramer était disposé à regarder cette particule comme une digraphie de τό; cependant sa présence fait plutôt songer à une omission que Strabon lui-même peut nous aider à réparer. En effet, livre XII, 5, 1 (Cas. p. 566 = Kram., II, 562, l. 12), il dit en parlant de ces peuples : τριῶν δὲ ὄντων ἐθνῶν ὁμογλώττων καὶ κατ' ἄλλο οὐδὲν ἐξηλλαγμένων... Ceci fait penser que, pour correspondre à τέ, il y avait peut-être ici σύμφυλον < καὶ τὸ ὁμόγλωττον >. Nous ne saurions dire, ajoute ensuite Strabon, d'où ils sont venus οὐ γὰρ παρειλήφαμεν οἰκοῦντάς τινας τὴν νυνὶ Τρόκμους ἢ Τολιστοβωγίους ἐκτὸς τῶν Ἄλπεων κτλ. Je ne crois pas que personne refuse d'admettre la correction proposée par Madvig [1] τινα γῆν.

Ce § 13 nous offre d'autres difficultés. Strabon après avoir dit qu'il est vraisemblable que les Τρόκμοι et les Τολιστοβώγιοι aient disparu par suite de fréquentes migrations, donne un autre exemple de disparition, celle des Prauses, qui faisaient partie de l'expédition contre Delphes; il débute ainsi (Cas., p. 187 = Kram., p. 293, l. 2) : ἐπεὶ καὶ τὸν ἄλλον Βρέννον τὸν ἐπελθόντα ἐπὶ Δελφοὺς Πραῦσόν τινές φασιν. Toup a proposé τὸν γάλλον et Groskurd τὸν γαλλικόν, désapprouvés tous deux par Kramer. Je pense qu'il faut écrire τὸν ὠμόν. Dans une écriture du genre de celles du papyrus d'Hypéride (*Pro Euxenippo*, Brit. Mus. pap. CXV) ou du papyrus *Berolinensis* 6926 [2], où la panse de l'α oncial est arrondie et la portion centrale de l'ω formée d'un trait oblique incliné sur la gauche, les restes de cette dernière lettre, suivis d'un M assez semblable à un double λ, ont pu donner au copiste l'illusion qu'il y avait eu ἄλλον sur son modèle.

Ibid. (Cas., p. 188 = Kram., p. 293, l. 6). Les Tectosages passaient pour avoir fait partie de l'expédition contre Delphes et l'on disait que les trésors trouvés à Toulouse provenaient du pillage du temple : καὶ τούς τε θησαυροὺς τοὺς εὑρεθέντας παρ' αὐτοῖς.... τῶν ἐκεῖθεν χρημάτων μέρος εἶναί φασι. Coray, suivi par Meineke, supprimait τε, Kramer regardait plutôt καί comme

---

1. *Adversaria crit.*, I, p. 537.
2. Cf. Wattenbach, *Scripturae gr. specim.*, ed. altera, pl. II; Tompson et Warner, *Catalog. of anc. mss. in the Brit. Mus.*, pl. II; Palaeographical Society, I, pl. 126 et W. Schubart, *Papyri graecae Berolin.*, pl. 18.

suspect. Je pense que, comme plus haut, τε décèle une lacune qui pouvait contenir quelque chose comme < καὶ τοὺς πλούτους >; si l'emploi de πλούτους après θησαυρούς paraît peu vraisemblable, bien que Lucien ait uni ces termes (*Alexand.* ch. 14), il faut au moins mettre des points après ce mot.

IV, 1, 14 (Cas., p. 189 = Kram., 294, l. 22). Dans la phrase suivante il semble bien qu'un verbe ait été omis; nous lisons : ὁ μέν γε Ῥοδανὸς πολύν τε ἔχει τὸν ἀνάπλουν καὶ μεγάλοις φορτίοις καὶ ἐπὶ πολλὰ μέρη τῆς χώρας διὰ τὸ τοὺς ἐμπίπτοντας εἰς αὐτὸν ποταμοὺς ὑπάρχειν πλωτούς. Il y a là deux faits; le fleuve peut être remonté très haut et donne accès dans beaucoup de parties de la contrée grâce à la navigabilité de ses affluents; on attend donc καὶ < ἀνάγει > ἐπὶ... Dans les lignes qui suivent (Kram., p. 295, l. 2) c'est une préposition qui paraît avoir été omise; Strabon dit que, vu la rapidité du Rhône, on transporte plutôt par terre les marchandises qui vont chez les Arvernes et du côté de la Loire : ὅσα εἰς Ἀρουέρνους κομίζεται καὶ τὸν Λείγηρα (scrib. Λίγειρα) ποταμόν. La préposition εἰς ne convient pas aux derniers mots; peut-être y aurait-il lieu de corriger καὶ < ἐπί >, cf. plus bas l. 8 πεζεύεται δὲ πλεόν ἐπὶ τὸν Γαρούνναν (mss. γαρούναν et γαρουνὰν) ποταμόν.

IV, 2, 1 (Cas., p. 190 = Kram. I, 297, l. 7). La partie intérieure (de l'Aquitaine) et la région montagneuse ont un sol assez bon πρὸς μὲν τῇ Πυρήνῃ τὴν τῶν Κωνουενῶν ἐστι συγκλύδων[1], Casaubon avait conjecturé < ὅπερ > ἐστί, Coray < ὃ > ἐστι, adopté par Kramer et Meineke; l'omission du relatif féminin ἥ (en onciale **H**) serait plus facilement explicable après **ΚΩΝΟΥΕΝΩΝ**.

IV, 2, 3 (Cas., p. 191 = Kram. I, 298, l. 7). Une preuve importante de la grande puissance des Arvernes au temps passé c'est le fait qu'ils ont souvent combattu contre les Romains, τὸ πολλάκις πολεμῆσαι πρὸς Ῥωμαίους τότε μὲν μυριάσιν εἴκοσι, πάλιν δὲ διπλασίαις. Le sens exige ποτέ, cf. ποτὲ μὲν... αὖθις δὲ chez Plat. *Resp.*, 8, 560 A.

Ibid. (Cas., p. 191 = Kram. I, 299, l. 3). Luerios, père de Bituitos, aimait à faire parade de ses richesses : ὥστε ἐπίδειξιν ποιούμενος τοῖς φίλοις τῆς εὐπορίας ἐπ'ἀπήνης φέρεσθαι διὰ πεδίου, χρυσοῦ νόμισμα καὶ ἀργύρου δεῦρο κἀκεῖσε διασπείρων. Il est bien évident que ce n'étaient pas seulement ses amis qui profitaient de pareilles largesses, aussi Coray, s'appuyant sur un passage

1. Coray voulait remplacer ce mot par συνηλύδων. le terme du texte traditionnel a généralement un sens méprisant; or un passage de saint Jérôme, cité par Müller (Ptolémée, I, p. 207), montre que, vu l'origine de cette ville, l'emploi de ce terme par Strabon n'est pas étonnant.

d'Athénée (IV, p. 152 D), voulait-il corriger ὄχλοις ou πολλοῖς, Kramer préférait le premier; je pense qu'il serait plus simple d'écrire φύλοις. Ce mot est employé plusieurs fois par Plutarque dans le sens de *peuples*, cf. *Sulla*, 29,7 ; *Pomp.* 70,3; et Strab. IV, 6, 2.

IV, 3, 2 (Cas., p. 192 = Kram. I, 301, l. 14). Nous venons d'apprendre que les Séquanes étaient depuis longtemps en désaccord avec les Romains et les Éduens; avec les Romains parce qu'ils avaient souvent prêté leur assistance aux Germains, lors de leurs incursions en Italie; Strabon continue : πρὸς δὲ τοὺς Αἰδούους καὶ διὰ ταῦτα μέν, ἀλλ' ἐπέτεινε τὴν ἔχθραν ἡ τοῦ ποταμοῦ ἔρις τοῦ διείργοντος αὐτούς. Il faut, ce semble, écrire διὰ ταὐτά.

IV, 3, 3 (Cas., p. 193 = Kram. I, 302, l. 1). Le Rhin forme de grands marais et un grand lac (lac de Constance) εἰς... λίμνην ἀναχεῖται μεγάλην ἧς ἐφάπτονται καὶ Ῥαιτοὶ καὶ Οὐινδολικοὶ τῶν ἀλπείων τινὲς καὶ τῶν ὑπεραλπείων. Madvig pensait qu'il fallait écrire ici, < καί > τινες et ensuite τῶν ὑπαλπείων [1]. Cette fin de phrase ressemble plutôt à une note marginale ou interlinéaire qui a pris place dans le texte [2].

IV, 3, 3 (Cas., p. 193 = Kram., p. 302, 19). Strabon compare entre eux quelques trajets qu'ont à effectuer, pour gagner l'Océan, les marchandises transportées soit par eau, soit par terre. Il vient de dire que le transport par le Séquanas (τὸ πλεόμενον τοῦ Σηκοάνα) des marchandises qui sont venues par l'Arar (elles étaient portées par voie terrestre de ce cours d'eau au Séquanas, cf. IV, 1, 14 = Cas., p. 189; Kram. I, 294, 27) est un peu plus long que le transport par le Liger ou que celui par le Garounnas; il ajoute : τὸ δὲ ἀπὸ Λουγδούνου μέχρι τοῦ Σηκοάνα ἢ χιλίων σταδίων ἐστίν, ἔλαττον δ' [3] ἢ διπλάσιον τούτου ἀπὸ τῶν εἰσβολῶν τοῦ Ῥοδανοῦ μέχρι Λουγδούνου. Coray, suivi par Meineke, supprimait ἢ après σηκοάνα, il ajoutait, à la suite de ἔλαττον, la particule δέ qui est dans nos manuscrits, et τὸ après τούτου, ce qui paraît nécessaire. La présence de ἢ devant χιλίων est, ce semble, indice de lacune. Il ne peut être question, ici, que du trajet par terre (τὸ πεζευόμενον opposé à τὸ πλεόμενον, cf. πεζευομένη ὁδός, VI, 3, 5 = Cas., p. 282 ; Kram. I, 448, 20), qu'il estimait probablement inférieur à mille stades, puisque le trajet des bouches du Rhône à Lugdunum n'est pas tout à fait double de celui-ci; car on peut, d'après Strabon lui-même, évaluer à 1720 stades environ la distance des

1. *Advers. crit.*, I, p. 537.
2. Cette conjecture est due à M. Beneyton.
3. δ' était la leçon primitive de A. dans C cette particule est écrite δ̀.

bouches du Rhône à Lugdunum. Il compte en effet du Druentias (Durance) à l'Isar (Isère) 700 stades (IV, 1, 11 = Cas., p. 185; Kram., 288, 11); de l'Isar à Vienne 320 (ibid. = Cas., p. 185 s. f.; Kram., 289, 12); de cette ville à Lugdunum environ 200 par le pays des Allobroges et un peu plus par le fleuve (ibid. = Cas., p. 186; Kram., 289, 15). Si à ces nombres nous ajoutons les 500 stades donnés pour la largeur du pays des Sallyes jusqu'au Druentias (ibid. = Cas., p. 185; Kram., 288, 7), nous obtenons le total 1720, qui est moindre que le double d'un trajet qu'il aurait évalué à un peu moins de mille stades. Dans l'impossibilité où nous sommes de proposer une correction satisfaisante, nous pensons qu'il faut provisoirement mettre des points après σηκοάνα, en adoptant l'addition < τὸ > de Coray.

IV, 3, 4 (Cas., p. 193 = Kram., p. 303, l. 4) Μετὰ δὲ τοὺς Ἐλουηττίους Σηκοανοὶ καὶ Μεδιοματρικοὶ κατοικοῦσι τὸν Ῥῆνον. Madvig [1]. comparant plus bas (l. 19) puis IV, 1, 1 (Kram. p. 275, l. 19); IV, 4, 3 (Kram., p. 307, l. 17), propose d'écrire παροικοῦσι. Cependant, vu la mention des Séquanes, cette expression ne serait guère propre; il s'agit de la région du Rhin, aussi paraît-il plus probable qu'il y avait primitivement κατοικοῦσι < περὶ > τὸν Ῥῆνον.

Ibid. (Cas., p. 194 = Kram., 304, l. 3). On vient de lire que toute la vallée du Rhin est dominée par les Suèves qui l'emportent sur les autres Germains en puissance et en nombre δυνάμει καὶ πλήθει διαφέροντες τῶν ἄλλων, ὑφ' ὧν οἱ ἐξελαυνόμενοι κατέφευγον εἰς τὴν ἐντὸς τοῦ Ῥήνου νυνί· καὶ ἄλλοι δὲ κτλ.. Νυνί est gênant; Coray le rejetait, Groskurd le joignait à ce qui suit. L'un et l'autre procédé est peu heureux; il y a ici, après Ῥήνου, une lacune qu'il faut marquer par des points.

IV, 4, 3 (Cas., p. 197 = Kram., 308, l. 15). A propos de la nourriture des Gaulois on lit : τροφὴ δὲ πλείστη μετὰ γάλακτος καὶ κρεῶν παντοίων. Au lieu de μετά Coray proposait μὲν ἀπό, qui plaisait à Kramer. Mais il semble qu'il y ait, ici, plutôt une omission qu'une confusion. Posidonius cité par Athénée IV, 151 E) dit en parlant de la nourriture des Celtes : ἡ τροφὴ δ' ἐστὶν ἄρτοι μὲν ὀλίγοι, κρέα δὲ πολλά... On attend donc après πλείστη un nom de denrée et, faute de pouvoir le suppléer avec probabilité, il faudrait le remplacer par des points.

IV, 4, 6 (Cas., 198 = Kram., 310, 19 : ἐν δὲ τῷ ὠκεανῷ φησιν εἶναι νῆσον. Les mss. B C *s* offrent φασίν, ce devait être aussi la leçon de A[1], car dans ce ms. l'η de φησιν est d'une main postérieure sur

1. *Adversaria crit.*, I, p. 537.

grattage et, comme l'a fait justement remarquer Röllig, il n'est guère admissible que Strabon rapporte ici un dire de Posidonius sans répéter son nom.

IV, 4, 6 (Cas., p. 198 = Kram., 311, l. 7). Les femmes des Namnètes (?) avaient, dit-on, coutume, une fois par an, de défaire la toiture d'un temple et de la refaire dans l'espace d'une journée, chacune d'elles portant une charge de matériaux. Celle qui laissait tomber sa charge était mise en pièces par les autres, prises de fureur bachique, qui ne cessaient de promener ses membres autour du temple tant que leur crise n'était pas apaisée : φερούσας (mss. φερούσης corrig. p. Xylander) δὲ τὰ μέρη περὶ τὸ ἱερὸν μετ' εὐασμοῦ μὴ παύεσθαι πρότερον πρὶν.... Coray a proposé de corriger μέλη. Le remplacement ne s'explique pas bien ; mais, les deux expressions étant souvent unies, l'omission de la seconde se comprendrait si Strabon a écrit τὰ μέρη < καὶ μέλη >.

Un peu plus loin (Kram., 312, 1, 2), nous lisons que c'est un bruit répandu ὅτι πάντες Κελτοὶ φιλόνεικοί τέ εἰσι καὶ οὐ νομίζεται παρ' αὐτοῖς αἰσχρὸν τὸ τῆς ἀκμῆς ἀφειδεῖν τοὺς νέους. Comme l'a justement fait observer Meineke φιλόνεικοι n'a rien à faire ici ; il l'a corrigé en ἡδονικοί, proposant encore φιλήδονοι ou φιληδονικοί, Ch. Müller a pensé aussi à φιλομείρακες. Il me semble que φιλόνεοι est plus près de la leçon des manuscrits [1].

IV, 5, 1 (Cas., p. 199 = Kram., 312, l. 16). Avec le chap. V commence la description de la Bretagne qui a, selon Strabon, la forme d'un triangle, dont le plus grand côté s'étend parallèlement à la Celtique à laquelle il est égal, car l'une et l'autre côte a environ 4300 ou 4400 stades, τό τε Κελτικὸν τὸ ἀπὸ τῶν ἐκβολῶν τοῦ Ῥήνου μέχρι πρὸς τὰ βόρεια τῆς Πυρήνης ἄκρα τὰ κατὰ Ἀκουιτανίαν, καὶ τὸ ἀπὸ Καντίου τοῦ καταντικρὺ τῶν ἐκβολῶν τοῦ Ῥήνου. Au côté celtique doit s'opposer le côté britannique ; il paraît donc bien probable que l'auteur avait écrit καὶ τὸ < Βρεττανικὸν τὸ > ἀπὸ Καντίου, ou mieux Πρεττανικόν.

IV, 5, 4 (Cas., p. 201 = Kram., 315, l. 3). Il s'agit des habitants de Ierné. Les mss. portent ἀνθρωποφάγοι τε (et non δὲ) ὄντες καὶ πολυφάγοι.

IV, 5, 5 (Cas., p. 201 = Kram., 315, l. 16). Ce paragraphe est en mauvais état et n'a pas été amélioré par les corrections que l'on a essayé d'y introduire. Il s'agit de Pythéas et des mensonges que Strabon ne cesse de lui reprocher, mensonges qu'il suppose

1. Ce mot se lit dans pseudo-Lucien, *Amores*, ch. 24 et chez Héliodore, VII, 20. Cf. sur ce passage Cobet, *Miscell. crit.*, p. 125, et Bernardakis, *Symbolae critic. in Strabonem*, p. 31, qui propose ἀρσενοκοῖται.

bien plus considérables quand le voyageur parlait de régions reculées; il ajoute : πρὸς μέντοι τὰ οὐράνια καὶ τὴν μαθηματικὴν θεωρίαν ἱκανῶς δόξειε κεχρῆσθαι τοῖς πράγμασι τοῖς τῇ κατεψυγμένῃ ζώνῃ πλησιάζουσι τὸ τῶν καρπῶν εἶναι τῶν ἡμέρων καὶ ζῴων τῶν μὲν ἀφορίᾳ (ι adsc. A) παντελῆι (sic A) τῶν δὲ σπάνει (σπάνι BC), κέγχρῳ δὲ καὶ ἄλλοις λαχάνοις καὶ καρποῖς καὶ ῥίζαις τρέφεσθαι. Coray écrit < ἂν > δόξειε, qui semble nécessaire [1]. Meineke préfère corriger en δόξει et suppose une lacune après πράγμασι, Kramer corrige : ἀφορίαν παντελῆ et σπάνιν [2]. Mais comment ces accusatifs seraient-ils devenus les datifs de la tradition manuscrite ? On s'éloignerait moins du texte traditionnel en écrivant : ...πλησιάζουσι < προσήκουσι >, τῷ τῶν < μὲν > καρπῶν εἶναι τῶν ἡμέρων καὶ ζῴων, τῶν μὲν < ἐν > ἀφορίᾳ παντελεῖ τῶν δὲ σπάνει, κέγχρῳ δὲ καὶ ὠμοῖς (Müller) λαχάνοις κτλ.

IV, 6, 3 (Cas., p. 203 = Kram., 318, l. 17). On vient d'apprendre que depuis Antipolis jusqu'à Massalia et un peu au delà, les Sallyes habitent les Alpes et quelques parties du rivage, mêlés aux Grecs; que les anciens Grecs donnaient aux Sallyes le nom de Ligyes (ou Ligures), c'est-à-dire qu'ils avaient confondu ces deux peuples, et que les écrivains postérieurs les nomment Celtoligyes, l'auteur poursuit : καὶ τὴν μέχρι Λουερίωνος καὶ τοῦ Ῥοδανοῦ πεδιάδα τούτοις προσνέμουσιν. Coray, d'après une conjecture de D'Anville, écrit μέχρι Δρουεντία ; Mannert pensait qu'il fallait lire Ἀβενίωνος [3] (plutôt Ἀβενιῶνος), correction acceptée par Kramer. Müller croit que le texte n'est pas altéré et que Strabon veut parler de la montagne du Lubéron, ce qui est impossible, cette montagne étant sur la rive droite de la Durance. La conjecture de Coray est plus conforme à la géographie ; mais il faudrait ajouter un article, et d'ailleurs comment expliquer ce changement ? D'autre part est-il vraisemblable que Strabon ait fait, ici, mention de cette rivière ? Il résulte bien des divers passages où Strabon a fait mention des Sallyes qu'il les situait entre le Rhône, à l'Ouest, les possessions des Massaliotes, au Sud, la Durance, au Nord, et les Ligyes ou Ligures à l'Est, et il a insisté, comme on l'a vu plus haut, sur le fait que, dans la région qu'ils

---

1. L'omission de cette particule s'expliquerait facilement si on la supposait placée après θεωρίαν.

2. Müller propose : .. τοῖς πράγμασι < παρὰ > τοῖς τῇ κατεψ. ζώνῃ πλησιάζουσιν ἱστορῶν καρπῶν et se demande s'il ne faudrait pas remplacer πράγμασι par πλάσμασι. Piccolos demande : τοῖς < γὰρ > τῇ κατεψ. ζ. πλησιάζουσιν < οὐκ ἄ > πορον καρπῶν... et tous deux adoptent les deux accusatifs ἀφορίαν et σπάνιν.

3. *Geograph. antiq.*, II, p. 184. Mais cette ville, située au-dessus du confluent de la Durance et du Rhône, appartenait aux Cavares et il n'y a pas lieu d'en faire mention ici.

occupaient, ils étaient maîtres des plaines et des montagnes [1]. Mais on n'a pas fait assez attention, ce me semble, que dans le passage qui nous occupe, il s'agit seulement d'une fraction de ce peuple, la seule dont les géographes précédents aient à peu près connu la position géographique, puisque les plus anciens confondaient les Sallyes et les Ligyes. Cette fraction avait été située dans le bas pays qui s'étendait jusqu'au Rhône et, comme il résulte d'un passage du pseudo-Aristote [2], le long d'une route qui conduisait d'Italie chez les Ibères. Il me paraît donc probable qu'ici Strabon a dû dire que les géographes postérieurs ont attribué à ceux qu'ils appelaient Celtoligyes le pays de plaine jusqu'au Rhône et jusqu'à une localité aujourd'hui disparue et dont le nom est peut-être altéré.

IV, 6, 6 (Cas., 204 = Kram., 320, l. 13). Sur le versant italien des Alpes habitent les *Taurini*, peuple ligystique, et d'autres Ligyes, τούτων δ'ἐστὶ καὶ ἡ τοῦ Δόννου (codd. Ἰδεόννου corr. p. Siebenkees) λεγομένη γῆ καὶ τοῦ Κοττίου. Kramer, Meineke et Müller [3] ont adopté la conjecture de Casaubon καὶ < ἡ > τοῦ Κοττίου; qui est inutile et même mauvaise puisque, Donnus étant le père de Cottius, il s'agit d'un seul et même territoire.

Un peu plus bas (Kram., 320, l. 15) on ne saurait hésiter à remplacer dans les éditions Κέντρωνες par la forme Κεύτρωνες, qui est celle des manuscrits A et C, conforme d'ailleurs à celle des inscriptions latines [4].

Ibid. (Kram., p. 320, l. 22) : ὑπέρκεινται δὲ τοῦ Κώμου πρὸς τῇ ῥίζῃ τῶν Ἄλπεων ἱδρυμένου τῇ μὲν Ῥαιτοὶ καὶ Οὐέννωνες ἐπὶ τὴν ἕω κεκλιμένοι, τῇ δὲ Ληπόντιοι καὶ Τριδεντῖνοι καὶ Στόνοι καὶ ἄλλα πλείω μικρὰ ἔθνη. Il doit y avoir, ici, un déplacement de noms, car, s'il en était autrement, Strabon placerait le Trentin à côté des Lépontiens, à l'ouest du lac de Côme. C'est le seul passage de notre auteur où il soit question des *Tridentini* et des *Stoni*; mais on sait que les premiers occupaient la vallée de l'Adige [5]. Müller croit reconnaître le nom des *Stoni* dans *Stenico*, petite ville à l'ouest de Trente, au nord du lac de Garde. D'autres (Kiepert, Spruner) les placent à l'ouest de ce lac, en tout cas à l'est du lac de Côme (Larius). Les deux noms venaient probablement après Ῥαιτοί, l'homœoteleute les a fait omettre et ils ont été

1. Strab., IV, 1, 3; 6; 9; 11.
2. *Mirabil. Auscultat.*, ch. 85.
3. Müller cependant préférerait ἡ τοῦ Κοττίου.
4. Κευτρώνων est encore la leçon de A *s*, IV, 6, 7 (Kram., = p. 322, 1) et de AC*s*, *IV, 6, 11* (Kram., p. 327, 2).
5. Cf. Plin. III, 121, qui, § 130, en fait un peuple rhétique.

mal replacés. Si cette opinion paraît acceptable, il faudra écrire ici Ῥαιτοὶ καὶ Τριδεντῖνοι καὶ Στόνοι..... τῇ δὲ Ληπόντιοι καὶ ἄλλα [1]...

IV, 6, 9 (Cas., p. 206 = Kram., p. 324, l. 9). Μετὰ δὲ τούτους (scil. τοὺς Οὐινδολικούς) οἱ ἐγγὺς ἤδη τοῦ Ἀδριατικοῦ μυχοῦ καὶ τῶν κατὰ Ἀκυληΐαν τόπων οἰκοῦσι Νωρικῶν τέ τινες καὶ Κάρνοι. Groskurd voulait supprimer οἱ, qui, en effet, ne se rapporte à rien, mais dont l'introduction, à cet endroit, n'est pas facile à expliquer. Je crois qu'il tient la place de καὶ, dont le K (probablement fait IC) aura disparu par suite de la confusion de sa seconde partie avec un C, ΤΟVΤΟVCICΑΙЄΓΓVC.

Un peu plus bas (Kram. l. 17), après avoir dit que dans toute la chaîne des Alpes il y a des endroits non boisés qui sont propres à la culture et des vallons εὖ συνεκτισμένοι (mot suspect) il continue : τὸ μέντοι πλέον, καὶ μάλιστα περὶ τὰς κορυφάς, περὶ ὃ δὴ καὶ συνίσταντο οἱ λῃσταί, λυπρὸν καὶ ἄκαρπον. On ne peut admettre que περὶ ὃ se rapporte à τὸ πλέον, il paraît donc nécessaire d'écrire < τὸ > περὶ τὰς κορυφάς.

Ibid. (Cas., p. 207 = Kram., p. 324, l. 23-325, l. 3). Ὑπέρκειται δὲ τῶν Κάρνων τὸ Ἀπέννινον ὄρος λίμνην ἔχον ἐξιεῖσαν εἰς τὸν Ἰσάραν ποταμόν, ὃς παραλαβὼν Ἄταγιν ἄλλον ποταμὸν εἰς τὸν Ἀδρίαν ἐκβάλλει. Ἐκ δὲ τῆς αὐτῆς λίμνης καὶ ἄλλος ποταμὸς εἰς τὸν Ἴστρον ῥεῖ, καλούμενος Ἀτησινός. Ainsi dans le texte tel qu'il nous est parvenu, Strabon dit que dans la chaîne de l'Apenninos [2] se trouve un lac qui se déverse dans l'Isara, rivière qui après avoir reçu l'Atagis (Adige), autre rivière, se jette dans l'Adriatique, et que du même lac sort un autre cours d'eau appelé Atesinos, affluent de l'Istros. Nous sommes bien obligés de reconnaître qu'il y a chez notre auteur des erreurs et des confusions. Mais elles sont, ici, vraiment trop fortes pour que l'on admette l'authenticité du texte. Gosselin, Groskurd, Kramer et Meineke, considérant Ἰσάραν comme une forme authentique, pensent que cette rivière est l'Isar, affluent du Danube (Istros) ; que l'Atesinos est le cours d'eau appelé aujourd'hui Etsch et que l'Atagis est la source orientale de l'Adige, aujourd'hui Eisach ; en conséquence, pour accorder autant que possible la tradition manuscrite avec la réalité, ils supposent que les deux noms Ἀτησινός et Ἴσαρα ont été changés de place et de cas, et ils écrivent : ἐξιεῖσαν εἰς τὸν Ἀτησινόν (Meineke Ἀτησῖνον) et καλούμενος Ἰσάρας. D'où il suivrait que

---

1. Il me semble bien qu'à la suite (Kram., p. 321, l. 1) il est nécessaire d'adopter la correction proposée par Madvig (*Advers. crit.*, I, p. 539), κατατρέχοντα τὴν Ἰταλίαν au lieu de κατέχοντα.

2. Casaubon a conjecturé Ποίνινον, adopté par Coray.

l'Isar, pour Strabon, sortait du même lac que l'Etsch ; or, l'Isar prend sa source bien loin de l'Etsch et entre les deux se trouve un grand cours d'eau, l'Inn (Aenus), connu de Tacite comme formant la limite entre les Rhètes et les Noriques (*Hist.* III, 3).

Pour fixer les idées, rappelons que l'Adige peut être regardé comme formé de deux sources : 1° une source orientale, l'Eisach (peut-être le latin Isargus [1]), qui prend naissance au col de Brenner; 2° une source occidentale, l'Etsch, qui commence près du col de Reschen. De ce côté, il y a trois lacs (Reschen See, Mitter See, Heider See) traversés par l'Etsch, qui ensuite se dirige vers l'Est jusqu'à Botzen, où il s'unit à l'Eisach. La route qui va de la vallée de l'Adige dans celle de l'Inn par le col de Reschen, après avoir dépassé Reschen, descend vers Nauders en suivant le Stille Bach, petit affluent de l'Inn, qui prend sa source non loin de Reschen.

Selon Müller, l'Isara de Strabon serait identique avec l'Isargus (ou Isarcus), aujourd'hui l'Eisach et l'Atagis est l'Etsch ; d'où il suit que l'Atesinos est l'Inn ; il faudrait donc écrire Ἰσάργαν ou Ἰσάρκαν et ensuite Αἶνος. Comme l'Inn prend sa source fort loin du Brenner, il admet que l'on a pris pour ce cours d'eau un petit affluent, le Sill, qui a sa source dans des lacs situés non loin de celle de l'Eisach. La forme Ἀτησινός aurait pour origine une variante de Ἄταγιν, p. ex. Ἄτησιν (cf. lat. *Athesim*). Ceci n'est pas impossible. Mais on se placerait plus près encore de la réalité en supposant : 1° une permutation de place entre Ἰσάραν (ou Ἰσάρκαν) et Ἄταγιν ; 2° que le Stille Bach, qui a sa source si près des lacs d'où sort l'Etsch, a pu jadis être pris pour le commencement de l'Inn. Supposons le texte écrit de la manière suivante :

ΛΙΜΝΗΝΕΧΟΝΕΞΙΕΙCΑΝΕΙC
ΤΟΝΑΤΑΓΙΝΠΟΤΑΜΟΝΟCΠΑΡΑΛΑΒѠΝ
ΤΟΝΙCΑΡΑΝΑΛΛΟΝΠΟΤΑΜΟΝΕΙCΤΟΝ
ΑΔΡΙΑΝΕΚΒΑΛΛΕΙ [2]

Le copiste, après avoir écrit εἰς τόν, peut avoir continué par ἰσάραν puis, son œil se reportant du ν final de ce mot à celui de ἄταγιν placé au-dessus, il aura copié la fin de la ligne ; après le second τόν, s'apercevant qu'il avait déjà écrit Ἰσάραν, il aura remplacé

1. Cf. Forbiger, *Handbuch der alten Geogr. v. Europa*, 2ᵉ éd., p. 313 et 319.
2. Je dois à mon collègue, M. V. Bérard, la supposition dont il m'a démontré le bien fondé, que l'archétype en onciale de nos mss. était écrit en colonnes de 28 à 32 lettres.

ce dernier mot par Ἄταγιν, en omettant peut-être les signes de renvoi (α β) qui devaient servir à signaler la transposition, ou ces signes sont passés inaperçus plus tard. Pour la fin, si l'on admet l'inauthenticité de Ἀτησινός et la correction de Müller, on peut supposer, pour expliquer cette forme, qu'il y avait primitivement καλούμενος οὗτος αἶνος.

Ibid. (Kram., p. 325, l. 13). Après une description sommaire des Alpes, où nous voyons que Strabon, ou sa source, regardait les monts de la Forêt-Noire comme un rameau de cette chaîne moins élevé et séparé du reste, nous lisons que d'autres rameaux ou arêtes montagneuses s'inclinent vers l'Illyrie et l'Adriatique, ὧν ἐστι τό τε Ἀπέννινον ὄρος τὸ λεχθὲν καὶ τὸ Τοῦλλον καὶ Φλιγαδία, τὰ ὑπερκείμενα τῶν Οὐινδολικῶν, ἐξ ὧν ὁ Δούρας καὶ Κλάνις...

Il y a ici incohérence, τὰ ὑπερκείμενα ne se rapporte à rien. Si le Douras est, comme on l'a cru, le Traun, affluent de droite du Danube, qui finit un peu en aval de Linz, Strabon se reporte à un rameau plus au Nord, comme il l'indique du reste par les mots τὰ ὑπερκείμενα τῶν Οὐινδολικῶν, il faut donc mettre des points entre cette partie de la phrase et la précédente.

IV, 6, 10 (Cas., p. 207 = Kram., 326, l. 10). Un cours d'eau navigable (c'est la Laibach) coule auprès de Pamportos (il faut lire probablement *Nauportos*) et se jette dans la Save (σάον) ὥστε εὐμαρῶς εἰς τὴν Σεγεστικὴν κατάγεται καὶ τοὺς Παννονίους καὶ Ταυρίσκους. Pour aller chez les Taurisques il fallait remonter la Save. On attend plutôt, ici, Σκορδίσκους [1].

IV, 6, 11 (Cas., p. 208 = Kram., 326, l. 18-327, l. 15). Ce paragraphe, où il est question des passages des Alpes entre l'Italie et la Gaule Transalpine, paraît hors de sa véritable place qui serait entre les §§ 7 et 8. D'autre part le § 12 est la suite naturelle du § 10, celui-ci se termine par une citation de Polybe et le douzième commence par ἔτι φησὶ Πολύβιος.

IV, 6, 12 (Cas., p. 209 = Kram., 328, l. 14). Strabon, parlant d'après Polybe, dit que, selon cet historien, il y a dans les Alpes de nombreux lacs, mais trois grands ὧν ἡ μὲν Βήνακος ἔχει μῆκος πεντακοσίων σταδίων, πλάτος δὲ τριάκοντα, ἐκρεῖ δὲ ποταμὸς Μίγκιος· ἡ δ' ἑξῆς·Οὐερβανὸς τετρακοσίων, πλάτος δὲ στενωτέρα τῆς πρότερον, ἐξίησι δὲ ποταμὸν τὸν Ἀδούαν· τρίτη δὲ Λάριος μῆκος ἔγγυς τριακοσίων σταδίων, πλάτος δὲ τριάκοντα, ποταμὸν δὲ ἐξίησι μέγαν Τίκινον. Il y a dans ces quelques lignes une série d'erreurs qui ne sont pas imputables à Strabon, car il sait bien que l'Adouas (Adda) sort du lac Larios (l. de Côme) et il connaît le cours du Tikinos

1. Pour la position de ce peuple à l'est des Pannoniens, voy. VII, 6, 12.

(Tessin)[1]. Xylander et les éditeurs suivants avaient rendu l'Adouas au Larios et le Tikinos au Verbanos (l. Majeur). Kramer pensait que mieux valait transposer les noms des lacs, à cause de ἑξῆς qui ne saurait convenir au Verbanos ; c'est ce qu'a fait Meineke, qui écrit : ἡ δ' ἑξῆς Λάριος, et plus bas : τρίτη δὲ Οὐερβανός. Müller s'est demandé si la confusion qui règne dans ce passage ne provenait pas de Strabon lui-même (ou de Polybe [2]) et cela parce qu'il place la source de l'Adda au mont Adula ; mais il est possible aussi que l'antiquité ait confondu avec l'Adda une petite rivière qui descend du Splügen et se jette dans la partie nord-ouest du lac de Côme [3].

Les éditeurs sont d'accord pour corriger la mesure du Benacos et écrire : πλάτος δὲ < ἑκατὸν > τριάκοντα. Cependant, comme d'après les modernes, le lac de Garde a 60 kilomètres de longueur sur 3 à 24 de largeur (cette dernière mesure dans la partie sud), on peut se demander où avait été prise la largeur indiquée par Polybe. Kramer paraît avoir eu raison de dire que ce sont les noms des lacs qu'il faut transposer, mais un fait l'embarrassait, c'est que le Verbanos est plus grand que le Larios [4], et il attribuait, ici, une erreur à Strabon ou à sa source. A cela on peut répondre qu'il n'y pas de raison pour qu'il y ait eu permutation entre Λάριος et Οὐερβανός seulement ; le déplacement a dû être plus considérable et de trois lignes au moins, et il y a d'autres altérations, car, après Οὐερβανός, le mot μῆκος est nécessaire ainsi que σταδίων après τετρακοσίων. Si nous supposons, dans l'archétype de nos manuscrits écrit en colonnes de 28 à 32 lettres, le texte ainsi disposé :

ΠΕΝ
1 ΤΑΚΟϹΙΩΝϹΤΑΔΙΩΝΠΛΑΤΟϹΔΕΤΡΙΑΚΟΝ
2 ΤΑΕΚΡΕΙΔΕΠΟΤΑΜΟϹΜΙΓΚΙΟϹΗΔΕΞΗϹ
3 ΛΑΡΙΟϹΜΗΚΟϹΕΓΓΥϹΤΡΙΑΚΟϹΙΩΝϹΤΑΔΙ
4 ΩΝΠΛΑΤΟϹΔΕϹΤΕΝΩΤΕΡΑΤΗϹΠΡΟΤΕΡΟΝ
5 ΕΞΙΗϹΙΔΕΠΟΤΑΜΟΝΤΟΝΑΔΟΥΑΝΤΡΙΤΗΔΕ
6 ΟΥΕΡΒΑΝΟϹΜΗΚΟϹΤΕΤΡΑΚΟϹΙΩΝϹΤΑΔΙ
7 ΩΝΠΛΑΤΟϹΔΕΤΡΙΑΚΟΝΤΑΠΟΤΑΜΟΝΔΕΞΙ
8 ΗϹΙΜΕΓΑΝΤΙΚΙΝΟΝ

1. Cf. IV, 3, 3 ; 6, 6 ; V, 1, 6 et 11.
2. Cf. sa note à Ptolémée, III, 1, 20 (éd. Didot, p. 331).
3. C'est le Liro, cf. *Géogr. de Strabon*, traduct. de La Porte du Theil, t. II, *Éclaircissements*, nº IX, p. 19.
4. Le lac Majeur a, d'après les modernes, 60 kil. de long sur 3 à 5 de large : mais, d'après E. Reclus (*Nouv. géogr. univ.*, I, 324), il a considérablement diminué ; le lac de Côme est le plus étroit des trois, il a 48 kil. de long sur 4 de large : lui aussi a beaucoup diminué (cf. E. Reclus, *ibid.*, p. 326).

il se peut que le copiste, après avoir achevé la ligne 2, ait sauté les lignes 3 à 5 ; cette omission peut avoir eu pour causes la place de **ΔΕ** à la ligne 5, qui est sensiblement la même qu'à la ligne 2, la ressemblance des deux groupes **ΕΙ** et **CΙ** qui précèdent cette particule et la quasi identité des mots **ΠΟΤΑΜΟC** et **ΠΟΤΑΜΟΝ** qui la suivent ; alors le scribe aura copié la ligne 6 et la ligne 7 jusqu'à **ΠΛΑΤΟCΔΕ**, puis son œil s'est porté sur les mêmes mots de la ligne 4, dont il a copié la seconde partie ainsi que la ligne suivante et probablement aussi les lignes 6 et 7 ; mais, la sixième ayant déjà été écrite, une correction marginale ou autre, en tout cas mal exécutée, lui a substitué la ligne 3. Les omissions de μῆκος et de σταδίων ont pu se produire plus tard.

COLLATIONS DES CODICES PARISINI 1397 (A), 1393 (C), 1408 (*s*).

Nous n'avons transcrit, ici, que les leçons qui ne figurent pas dans l'apparat de Kramer ou qui n'y sont pas données exactement ; mais nous avons signalé l'accord de nos manuscrits avec B, d'après la collation de Röllig, pour qu'on puisse se faire une idée précise de leurs rapports [1].

P. 274, 10 : ὑπὲρ] περὶ *s* — 12 τριχῆι A — 15 σώμασιν in marg. A² σώμασι C — 18 πολιτείαι (ι *adscr.*) A.

P. 275, 1 : πυρρήνη *s* et lin. 7, 10, 14 — 3 πυρρηναία (*sic*) *s* — 6 μὲν οὖν δ *s* — 8 ἐξεναντίας C*s* — 8-9 μεσσαλίαν C ut B ¹ — 9 ναρβῶνα *s* — 11 τὸ κεμμ. A C *s* ut B in quo κεμμένον — 12-13 δισχίλια... στάδϊα *s* — 13 ἀκουιτανοὺς A¹ *s* ut B — 15 γαρούννα A et lin. 24 — 16 μεσσαλίαν C *s* ut B — 17 καλπινῶν A, ἀλπίων *s* ut C — 18 ἐνίους *s* — 20-21 ἐν τοῖς..... καῖσαρ omis. *s* — 21 τετραχῆι A — 23 δ' ἐπάιρας (ι *adscr.*) A — 24 γαροῦνα *s*, λύγειος correct. in λύγειρος *s* — 26 προσώρησε *s*.

P. 276, 4 : εἶποι *s* — 9 τῆς δὲ εἰς *s*, θήλασσαν *s* ut B — 18 γὰρ omis. *s* ut C — 19 ναρβωνίτις C, ὥσπερ C *s* ut AB.

P. 277, 1 : λέγομεν *s* ut ABC — 2 ναρβωνήτιδος *s* et l. 14 — 4 τῇ πυρρῃ (*sic*) *s* — 6 δὲ ἑωθινὴν A C *s* — 8 ὑπορειῶν C ὑποριῶν *s* ut A¹B — 12 σύλλυες A σάλιες *s* et in marg. m² σάλλυες — 19 ἀποφαίνουσιν A, ὅριον ἀποφαίνουσι τῆς ἰβηρίας καὶ τῆς κελτ. *s* — 20 ἔστιν δ' A — 22 Post δὲ folium periit in A qui denuo incipit p. 280, 10 a vocibus οὐ πολύ — οὐργενοῦ C, οὐγερνοῦ *s* ut B — 23 σέκστια *s*.

P. 278, 2 : ὀγδοήκοντα τρία *s* — 4 ἀνέγραψαν, βῶ C ἀνέγρ. δισχιλίους τριά-

1. Les pages sont celles de l'édition de Gust. Kramer, Berlin, 1844. Qu'il me soit permis de remercier ici M. H. Lebègue qui a eu l'obligeance de vérifier pour moi un certain nombre de passages du ms. C.

χοντα s (,βχ B) — 5 προστιθέασι C — 7 κουτίου s ut BC, οὺν γέρνου s ut B¹C — 9 δρουεντίας C¹ s ut B — 10 καβαλίωνος s. hoc habebat C in quo adhuc legitur καββ ῦ, litterae αλιω impressae sunt in folio adverso — 12 ἐπεβρόδουνον s ut B C — 13 ἐξκϊγγογάμου s et in marg. m² κιγγομάχου — 18 θεατροειδῆ s — 19 αὕτη C — 22 πάντων C s — 23-24 φιωκεῦσιν s ut B C — 24 οἰκίας s λόγον Cs — 26 προσταχθέντας C.

P. 279, 8 : κατ' ἄλλα s — 18 κατ'ἄμπελον C — 20 ναυτηλίας C — 23 τὰ μὲν s.

P. 280, 1 : ταυρέντϊον s cf. B C — 2 σαλλύων s ut B C — 4 νεὼς οἶκοι C νεωσήκοι s, ὁπλοθήκει C¹... κη C² — 5 ναυτηλίας s ut BC — 8 προσέβαλον s — 9 σεκέτιος s ut B C — 10 a vocibus οὐ πολὺ denuo incipit A — 12 κατώικισεν A — 18 τοῦ τράχωνος s ut A B C, ληφθεῖσαν s η per correction. nescio cujus man. cf. C. — 21 πρότε A¹ ρον adjecit m². — 22 περί τε τὰ πολλὰ (haec duo verb. exp.) s et in marg. m² τἆλλα.

P. 281, 1 : τῷ deest in A C s, ἀνέθεσσαν s — 2 κατηθέντι A¹ρ adjec. m² — 3 ἀπέλαβον s ut C — 8 ἐπικρατίαν s, οὔτ] οὐδ' A s, συμβάινει A¹ ε in ο mutat. — 14 ῥωμαίους s — 17 τοὺς omis. C s ut B — 19 αἱ πόλεις s ut B C — 22 προῖξ A, χρυσοί A — 27 ἐπαρχίαν Cs.

P. 282, 4 : εἰς omis. s ut B C — 6 ἄρχεται s fact. ex ἄρχεσθαι — 9 ἀφορίζων C — 14 ναρβωνήτιδος A s — 15 ἐμπορίον A¹ corr. m² ἐμπορείων C s — 16 ἐμπορεῖον C s ut B, ἴσον s fact. ex ἴσως ut videtur — 16-17 ἐμπορία s — 17-18 ναρβὼν C s — 22 ῥουσκήνων C s — 22 ἰλϊβϊρρϊς C — 23 αὐτῶι A αὐτῷ C ut B αὐτῷ s, ῥουσκήνων s.

P. 283, 3 : τριώδοντα A — 4 δ' ὑπὸ A B s C ut videtur — 5 ἐγχέλιες C refectum m. rec. videtur fuisse prius ἐγχέλυες — 6 ναρβῶνος C (et l. 7 et 10) s (et l. 10) id. acc. in B — 6-7 καὶ τοῦ... νάρβωνος omis. s — 8-9 θάλασσαν s — 9 βλιττέρα A¹ corr. in βλίττ. A² βιλτερα (sic) C¹ corr. in βϊλττέρα C² βιλττέρα s secundum τ adjecit ipsa prima man. — 10 ἀγαθὴ C — 13 τὸ om. A¹ restituit A² supra v. — 15 κυκλωτερὲς s — 17 αὐτοῖς A C s.

P. 284, 13 : ἢ ἐξυπέντας μεταβάλλειν ἐκ s — 16 ἐξετόπισεν A — 20 σαφ' οἱ C¹ δα suprascripsit m. post., θυροσπερῶν A θηρὸς s περῶν C s ut B — 21 μεμφῆι A μέμφη C πέμφη s cf. B¹.

P. 285, 1 : γέας A — 3 ἀμηχανοῦντας A (' adjec. A²) s — 4 γογγίλων s — 5 χθόνα A C s ut B — 6 λϊγὺν C (cf. B¹ λιγύων B²) λιγὴν s — 7 οὐ]οὖν s ut A C B, ποσειδώνιος C¹ ει corr. in ι m. post. — 9-10 τοσοῦτον C¹ s — παμπλήθη A¹ πανπληθῆ s — πεϊθανότερος s — 19 τίσαι A — 20¹ φόνον s prius ν ex corr. nescio cujus litterae — 23 πατήρ, in C π fact. ex ν m¹ quae scripserat ἐβούλευσεν, ἐβούλευσε s.

P. 286, 3 μάριος δὲ] τίμε δ' s — 3-4 τύφλώστομον C — 4 προχωρήσεως s ut C — 4-5 καινὴν] καὶ νῦν s — 7 τωυγενοὺς] τὸν ὑγαινοῦς s, ἠνέγκαντο s ut C, πολυτελῆ s τ factum ex ν — 9 μένει omis. s — 12 ἐξοικιούμενοι s — 16 στόμα λίμνην C s — 20 ἐπὶ] ἀπὸ C s ut B — 21 μασσαλίας παραλία² C s ut B — 27 τῆς τε C s ut B.

1. Post ἀπειργάσατο duo folia interciderunt in A qui denuo incipit p. 291, l. 8 post ἀρηκομίσκοις μέχρι.

2. παραλίαν dans le texte de Kramer doit être regardé comme une faute d'impression.

P. 287, 5 : θάλασσαν C*s* — 7 καταλῖποῦσα C (cf. B) ἀπολῖποῦσα *s* et in marg. m [2] καταλῖποῦσα — 8 δ' ἐπὶ *s* ut B — 9 θάλασσαν C *s* ut B — 12 προθετέον *s* — 13 ναρβωνήτιδος *s* — 15 ἐπαρχίας *s* (non ὑπαρχίας) — 16 ἐξετάζ^ε^ονται (*sic*) *s* m[1] — 23 κατοικίαις *s* — 24 αὐτὴ *s*[1] acc. supra αὐ m. post. — 27 τὸ C.

P. 288, 7 : δροεντία C *s* ut B — 8 πορθμίω B C *s*, διαβάσει *s* — 8-9 πᾶσα χώρα C — 12 σάλϋες *s* fact. ex σάλϊες — 13 ὄρει *s*, κουάρων B C *s* — 16-17 οἱ περιρρ.] ὑπεριρρέοντες *s* — 19 ἀνοβάρβαρος *s* ut B [1] C.

P. 289 : δ' ἐν B C *s* — 2 αὐενιῶν C *s* (hic sine spir.) — 3 ὁ ἀρτεμίδωρος C *s* (hic sine spir.) ut B — 6 δὲ omis. *s* — 10 ἄρεος *s* — 13 ἀφ' οὗ *s* ut B[1] C — 16 ἀλλόβρογες *s* ut B C — 18 κομιδὸν *s*.

P. 290, 4 : σεγγοσιάνων *s* prius σ ex corr. nescio cujus litt. — 5 λουγδόνων *s*, ἐγγοσίανων *s* ut C — 6 ὁρίζων *s* — 13 λαβδῶν (*sic*) *s* m[1] ut vid. — 18 ἀρηκομικοὺς C *s* ut B — 19 ναρβῶνα C ναρβῶν̃ (*sic*) *s*, α m[2] ut vid.

P. 291, 1 : ἐμπορίω *s* — 2 σαλυὰς (*sic*) *s* ut B [1] — 3 κάταρους (*sic*) C *s*, καθυαρῶν B C *s* — 6 τῆς γλώττης *s* — 7 δ' ἐστιν (*sic*) C δ' ἐστὶν *s* — 8 ἀρκηομίσκοις C prius κ ex corr. nescio cuj. litt., πυρρήνης *s* — 9 ἀρκηομισκῶν C ἀρηκομικῶν B *s* — 10 ναρβῶνος B C *s*, λειπομένην *s* [1], corr. pr. m. (?) — 12 εἰσι A [1] κο suprascr. A [2], διαφέρουσαι et l. 13 ἔχουσαι A, pr. m. forsan correx. in διαφερούσας et ἐχούσας — 13 ἐχούσας C *s* ut Bι λατειον (*sic*) A λατεῖον B *s* λάτειον C — 14 ταμειΐας B *s* — 15 πράγμασ *s* ut A B C — 17-18 εὔατον οὖσα *s* — 19 πορθμίοις A [1] ut B C — 20 ἐκ ξύλων..... δὲ ἐκ λίθων *s*, ποιοῦσιν A.

P. 292, 1-2 : οὐοκόντων A C *s* cf. B — 6 ναρβῶνος B C *s* — 7 εἴκοσι A [1], ψκαὶ χ̄ B C ἑπτακόσια *s*, κεμμένον B *s* — 8 νώτιον *s* — 9 οὐόλκων A — 10 in C περὶ fact. ex παρὰ — 11 πυρρήνη *s* — 14 εὐανδρίσαι *s* ut C — 16 δὲ εἶναι C — 20 τεκτοσαγῶν A *s* — 21 τοιλιστοβόσγιοι *s* ut A B [1] C, τούτοις δὲ C — 22 ἀπωικίσθησαν A, ἀ m [2] in ras. — 25 τοιλιστοβοσγίους *s* ut A B [1] C.

P. 293, 4 : δ' omis. *s* — 5 φασιν A — 6 στρατιᾶς B C *s* — 8 τολώση C [1], φασιν A, προσθῆναι *s* — 9 ἐνιεροῦντας C — 10 δὲ C — 11 δυστυχήματι *s* — 12 δὲ C — 13 οἷς *s* ut B [1] C, καταπορνευθεῖσιν *s* ut B[1] C — 14 δὲ C — 15 τολώση C — 16 φασιν A — 17 δὲ ἐν λήμναις C — 18 δὲ C — 21 ἐλήφθη *s* — 21-22 δ' αὐτοὺς *s* — 22 οἰκίαν *s* — 24 εἴρηκεν A.

P. 294, 1 : δὲ C — 4-5 ἀργύρους A ἀργυροὺς C *s* — 5 τολώσει C [1] σ suprascr. m [2] — 9 δὲ C, τόλωσσα B C *s*, στενότατον C *s* — 10 τοῦ δ' εἴργοντος *s*, ναρβῶνα B C *s* — 11 ποσιδώνιος B C — 12 ἐπϊσημείνασθαι *s*, ὅπερ] ὥσπερ *s* ὥπερ (*sic*) B — 14 τε *s* — 19-20 τὴν χώραν.... κατασκευάζονται omis. *s* — 26 ὁ δ' ἄρα *s* — 27 σηκοανὰ s ut B — 28-29 καὶ καὶ ὑαδέτους *s*, ὑαδετους (*sic*) C — 29 πρεττανικὴν *s* ut A C — 29-30 ἡμερίσιος *s* — 30 ὀξὺς omis. C.

P. 295, 2 : ἀρουένους *s* — 4 ὠκτασίους A — 7 ναρβῶνος B C*s* — 8 ἄτικϊ *s* ut B [1] — 8-9 γαρουνὰν *s* prius ν ex corr. — 10 γαρουνὰς *s* — 11 ναρβωνίτην B *s* — 13 ἀπὸ B *s* — 18 προσορισμένων *s*, τετταρεσκαίδεκα A B C — 21 ναρβωνίτιν C ναρβωνίτην B *s* — 23 ἴβηρσϊ C — 24 γαρουνῶ *s*, πυρρήνης *s* — 27 ἐς C, μεσογαίαν A [1] B C *s*, ^χ^μεμμίων (*sic*) *s* pr. m. — 28 τεκτοσαγῶν *s*, in A post ἦν unum folium deficit, denuo incipit p. 298, 17 ἐν ᾗ καὶ ἑάλω.

P. 296, 1 : γαρουνὰ s —2 παράλλη C¹ λοι suprascr. m. post., πυρρήνη (*sic*) s — 5 δὲ C ὁμοῦ τι s ut C — 6 δὲ C, βαρούνας C — 7 ἰόσκων s — 10 ἐμπορίον C ἐμπορεῖον s ut B, βουρδίγαλλα s ut B C — 11 γύμνοθαλάττη C — 13 κορβίλων C s ut B, ἐμπορίον C, ἐμπορεῖον Bs — 17 πρετανικῆς C, ναρβῶνος C — 19 δὲ C — 20 δὲ C, παρωκεανῖτις C cf. B — 21 λεπτῆ s, δ' ἄλλοις s — 22 δέ C s ut B.

P. 297, 1 : ὁμωνύμως s ut B — 2 χρυσία s — 7 πυρήνη (*sic*) s, κοννένων C¹ corr. manu poster. in κονουένων quod legitur in s — 8 λούγδονος C — 9 καλλὴ s — 10 γαρουνὰ s — 11 ἔλουοι C — 12-13 προσορίζοντο Cs — 13 ἀρουερνοῖς s ut B — 14 ἀρουερνοῖς C s, πετροκορίοι Cs — 15 καδούρκοι C καδούρκιοι s, βιτουρίγες s ut B, κούβοι s — 16 σαντώνιοί τε s — 17 γαρουνᾶ s ut B, λείγηρ^οι (*sic*) C — 17-18 ῥουταίνοι s — 18 γαβάλεις s ut B — 19 σιδηρουργία s, ἀστεία C — 19-20 κουβοῖς C s — 20 καδουρκοῖς Cs ut B — 21 ῥουτινοῖς s ut B C, ἀργύρια s et sequens (ut B) ἀργύρία C et sequens ἀργύρϊα.

P. 298, 3 : ἀρουἀίνοι (*sic*) s — 5 παρ ἀκμήναβον B C παρὰ κμήναβον s, ἐμπορεῖον s ut B — 9 εἴκοσιν s — 10 οὐερκϊγγετόργϊγος (*sic*) C οὐερκιγγετοργιγὸς s — 11 αἰμιλιανόν C αἰμυλιανὸν s — 12 ἢ νόβαρβον C ἢ νοβάρβον s — 13 In C legitur χειμένην περιεχομένην δ' ὄρεσι καὶ ποταμοῖς τισι (expunct.) συνέστησαν οἱ ἀγῶνες ἑξῆς ἣν ὀουεργγϊτόρϊγξ (*sic*) καὶ ὁ περὶ λύσίαν πόλιν μανδϊβουλων (*sic* sine acc.) et sequentia usque (l. 16) χειμένην· περιεχομένην δὲ ὄρεσι καὶ ποταμοῖς δύσΐν — 14 ὁ ουερκιγγετόριξϊ (*sic*) s — 14-15 περὶλλησίαν s ut B — 18 ἔσχεν A (hic codex a verbis ἐν ᾗ (l. 17) denuo incipit), αἰμιλιανὸν Cs — 19 τίσαρος A B C s, καὶ post ἣν om. s, χεμμένον s ut B — 21 σουλγᾶ B C s — 22 ἀρουερνοὶ C ἀρούεροι s, μέχρις A C, ναρβῶνος Cs ut B, ὀρῶν s ut B — 24 μέχρις s.

P. 299, 10 : post πηγῆς in C ὁ expunct. — 12 ῥοδάνου s — 14 μέλγες C — 15 κοινότερον A ὁ in ras. m². — 16 λουγδοῦνον s — 18-19 ναρβῶνος C s ut B.

P. 300, 1 : τῶν] τὸν s — 3 σκιγοσιάβων A σηγοσϊαύων C σαιγοσιαύων s ut B — 5 δὲ (*sic*) ὑπὸ C — 8 ῥοδανον (*sic*) s¹ — 9 σηκουανος (*sic*) A¹ supra ος m. rec. scrips. ας per compend. eadem forsan in margine σηκοάνας inscrips. σηκουανὸς Cs.

P. 301, 1 : δὲ εἰς C et l. 2 — 3 ταρϊχίαι C fact. ex ταριχειαι m¹ ut vid. ταρηχίαι s — 5 ἐλούων s ut B C, πόλιν ἔθνος (exp. 1ᵃ m.) ἔχων s — 5-6 καβύλϊνον C καβυλλίνον s — 6 βίβραγκτα (*sic*) A βίβραγκτα s ut B C, οἱ δ' ἐδοῦοι A οἱ δὲ δούοι Cs¹ — 7 ὀνομάζοντο C, ταύτη (*sic*) A — 9 σηκουανοι (*sic*) A¹ σηκουανοὶ BC s — 12 κοινωνωνοῦντες s — 13 ἐφιστάμενοι s — 16 ἀξιοῦντες C s — 18 δὲ ἐπὶ C — 19 διαδουέλλαι (ι adscr.) A διαδουέλα C s — 20 ὄρη C, ἄδουας s ut B — 22 λαριολίμνην C¹ ν supra vers. adjec. C² — 24 ἧς] ἣν s.

P. 302, 1 : καὶ ῥετοὶ A¹ (acc. et spir. erasi supra ι et ρ) καιρετοὶ s, οὐϊδολίγοι (*sic*) A οὐϊνδόλιγοι C οὐϊνδολίγοι s — 4 ὑπερβάλλει C¹ οι suprascr. m², σχολιώμασιν A, προντεθέντες (*sic*) s — 9-10 ἐγκϋκλοῦντϊ C — 11 σηκουάνας s ut A B C — 12 δὲ αὐτῶν C — 12-13 πρεστανική C¹ σ in τ mutavit m. recentior πρεττανική s ut A — 14 σϊκοάνα C — 15 ἀποτέρω s — 16 πρετανικὴν C¹ τ adjec. m. recentior πρεττανικὴν s ut A — 17

δεχομένων A[1] ω mutatum in ο per ras. δεχόμενον C in *s* δεχομένων τὰ φορτία prius omissa restituit m [1] in marg. super. — 18 γαρουνᾶ *s* ut B — 19-20 in C verba λουγδούνου — ἐστίν rescripta sunt a C[2] in charta nova agglutinata refectionis causa — 20 in A post ἐστιν rasura et post ἔλαττον, ibi apparent vestigia litterae δ, ἔλαττον δὲ ἢ C, τοῦ του A[1] — 22 ἐλουητανους (*sic*) A[1], λῃστείας *s* — 23 κιμβρῶν *s*, δὲ C — 24 φύλα C *s*, στρατιάς *s* ut B C, δὲ C (per compend.).

P. 303, 4 : ἐλουητίους C (et l. 7) *s*, σηκοανοι καὶ μηδιοματρικοι (*sic* sine acc.) A σηκουανοὶ καὶ μηδιομ. C μηδιαματρικοὶ *s* — 5 κατοικοῦσιν A — 6 οἰκίας C *s* ut B, τριϊβοχοι (*sic*) C, σηκοανοις A (ras. supra οις) σηκουανοῖς C — 7 οἰουράσιος C ut B ἡ ουράσιος *s*[1] ἡ correct. a pr. m. (?) in οι, δὲ C ἐλουηττίους *s* ut B, σηκοανους A[1] σηκουανούς C — 8 ἐλουητίων C ἐλουεττίων *s*, σηκουάνων A *s* ut B σηκουανῶν C, οἱ (*sic*) δοῦοι C ut B οἱ δοῦοι *s*[1] ἔ suprascr. m. post., λίγγονες C — 9 μεδιοματρικων (*sic*) A μεδιοματριχῶν (*sic*) *s* pr. m. ut videt. ; λεύκοι C λευκοὶ *s* — 14 οὐαερνων A[1] οὐαερνῶν C οὐαέρνων *s* ut B, καρνουτων (*sic*) A[1] — 15-16 πρεττανικὴν A C *s* — 16 ἀπὸ τῶν ποτῶν ποταμῶν *s*, ὀκτὼ καὶ τριακόσιοι *s* cf. B C — 19 μεδιοματρίκους (*sic*) A — 20 τρηοῦσγροι A (η per correct.) τριούσγροι C *s* ut B — 22 οὔϊμβροι C οὐίβιοι *s* ut A B — 23 ῥείνου *s*, τριουάγροις *s* — 24 νεροῦοι *s* ut B — 26 ἕλη (*sic*) A — 27 σουγάμβροι *s* ut B, πάσης — (P. 304, 2) γερμανοὶ omis. *s*.

P. 304, 6 : σένωνες *s* — 7 ἱεβούρωνες A ἱεβούρωνες *s*[1] m. rec. corr. in οἱ ἐβ. — 8 μύριοι (*sic*) *s* pr. man., βελλόακοι C — 9 ἀμβινοὶ *s*, σουεσιῶνες *s* ut B, καλετοι (*sic*) A καλέτοι *s* ut B — 9-10 συμβολῆς *s* pr. m. ut vid. — 11 ὁμορινῶν *s* ut A B C, εβουρώνων (*sic*) A — 14 ἀρδούενναν C ἀρδουέναν *s* — 16 ἔστιν δ' A — 17 πανοικίοι C πανοικεὶ *s* — 18 ἔλεσιν *s* — 19 ἡλίσκοντο *s*.

P. 305, 2 : σικοάνα A[1] *s* ut B[1], παρήσιοι *s* ut A B C — ρημοι (*sic*) A, δουρικόρτορα C ut B δουρικόντορα *s* — 10 πρεττανικὴν *s* ut A C — 11 κατεναυμάχησᾶν (*sic*) *s* — 13 ἐπ' αὐτῶν (*sic*) *s*, κατέσπον *s*, ἱστία δόρασι καὶ δρεπάνοις *s* — 14 σκήτινα *s*, ἄλυσει C[1] (υ rescript. a C[2]) — 15 ἀντϊκάλων C[1], πλατύπϋγα *s* (ι ex υ fact.) — 16 ὑψόπρωιρα A υψώπρωρα (*sic*) C[1] ο suprascr. C[2] et m. porter. in ϋ mutavit. — 17-18 ἀρεώματα C[1] (αι suprascr. m. post.) *s* — 18 καταλείπουσιν A — 19 διαπυροῦσθαι *s* et in marg. m[1] καπυροῦσθαι — 20-21 ἀλῦπους (*sic*) *s* — 21 οὐενετοὺς C ut B, ἐνετοὺς *s*, τῶν] τὸν *s* ut B — 23 τῆς ὑπὲρ τῆς τῶν *s* ut B C — 24 σενονες (*sic*) A[1] σένονες (sine artic.) C σένωνες *s*.

P. 306, 2 : οισίσμιοι (*sic*) A — 5 φησὶν A C — 6 σηκουανοῖς *s* ut B C — 7 ἀρουένοις *s*, ὁμοροῦσιν A — 8 οἱ νῦν C *s* ut B, γαλικὸν *s* — 9 καλοῦσϊ C, ἀρημάνιον (A[1]) τέ ἐστι καὶ θυμικὸν καὶ ταχὺ A B C *s* (in quo τὲ ἐστὶ) — 11 σύνήχσάν *s* (corr. m[1] ut vid.) cf. B[2] — 12 καὶ ante οὐ omis. *s* — 16 παραπισθέντες *s* ut B — 20 συναγανακτούντων in C ut in B[1] — 21 πλησίων A ut B — 24 συμβαινόντων *s* et in marg. m[2] συμμενόντων.

P. 307, 5 : πανοικιῶν *s*, ἐκβάλλονται C[1] — 10 καὶ... ἀθρόοι omis. A[1], in margine m. post. (A[2]) restituit, καὶ om. *s* ut B — 14 ἱππίας *s*, παρὰ] περὶ *s* — 15 προσβορώτεροι C[1] προσβορότεροι *s*, μαχημώτεροι *s* — 20

ουεσίωνας (*sic*) C[1] σ suprascr. m. pr. ut vid. — 22 ἐξετάζεται *s*, φασὶν A — 23 ἐλουηττίων *s* — 24 ἀρουερνῶν C ἀρουένων *s* — 24 τὸ ante τῶν συμμ. omis. C *s* ut B.

P. 308, 2 : ἀναξηρίσι *s* — 3 μέχρι A *s* ut B — 4 τραχεια (*sic*) A[1] — 5 οἱ fact. ex αι per rasus. A — 6 προσβοῤῥωτάτοις (*sic*) *s*, ὑπὸ διφθέρας C ut B — 8 μεγέθεσιν A, μικρὰ *s* — 9 θυρε ὸς A (inter ε et ο ras. ε fact. ex α) θυραιὸς C *s* ut B — 10 μαίρις A μαῖρις *s* ut B, παλτου A[1] πάλτου A[2] *s* παλτοῦ C[1] — 11 γρόφω *s* ut B — 12 ἐφϊέμενον *s* ut AB[1]C — 13 χαμευνοῦς δὲ A[1] ι adjec. m[2] — 14 στιβάσιν A C — 16 τῶ (*sic*) ὑείων C[1] — 18 ἀήθι *s*, ὡς αὔτως A.

P. 309, 1 : θελοειδεῖς *s* — 1-2 πολλὺν *s* — 2 καὶ τὰ π. *s* ut A — 3 ὑοβόλια *s*, σάγων (*sic*) C σαγῶν *s*, ταρηχείας A[1] ταριχηχείας C[1] — 4 χωρηγεῖσθαι *s* ut B, καὶ om. *s* — 16 ἐστιν (*sic*) A[1] — 17 παρὰ πᾶσιν A παρ' ἅπασι *s* ut BC, ἐπὶ τοῖς παρ' ἡμῖν παν *s*[1], tria verba τ. π. ἡ. ab ipsa prima m., ut videtur, deleta — 18 οὐάτις C ut A οὐϊάτεις *s* — 18-19 καὶ δρυίδαι...... οὐάτεις om. *s* ut C — 19 οὐατις (*sic*) A[1], ἱεροποιοὶ] ἱερουργοὶ *s* — 21 ἀσκοῦσιν A, δικαιότατοι in C litt. ικαιο refictae m. post. — 24 φοινικὰς C ut B[1] — 25 ὥστ' ἂν *s* — 29 περὶ (*sic*) *s* (α α suprascr.) — 30 παρὰ δὲ *s*, βραχύοσϊ *s* — 31 ψέλλια C[1].

P. 310, 3-4 προσβόρροις C[1] ut B — 6 πρὸσπατταλεύειν A[1] προσπαταλέυειν *s* ut B[1] — 7 ποσιδώνιος C[1] ut B — 8 ἀχθίζεσθαι *s* — 9 πράως A — 13 νομικοῖς *s*, κατεσπισμένον AC*s* — 15 δρυΐδων A — 17 ὁλοκαύτουν *s* ut B — 19 φησὶν A, η in ras. m. post. φασὶν C*s* ut B — 21 σαμνειτῶν *s* ut A[1] C.

P. 311, 2 : in *s* post ἱεροποιΐαις librarius iterum scripserat διονύσω κατεχομένας quae delevit — 7 διασπάσθαι (*sic*) C — 8 μετ' ἐβασμοῦ *s* — 10 ποιησαμένην *s* et in margine man. pr. (?) πησομένην cf. B — 14 περὶ τούτων *s* — 15 θέντες *s* — 16 ὄρνις *s* ut B, ἐπὶ πάντας *s*[1] τ inter π et α inseruit man. pr. (?) — 19 πιστώτερα C[1], πρεττανικῇ *s* ut A C — 20-21 κόρϊν *s* — 23 κιοκράνωι (*sic* cum hyphen) A κροκράνω *s* ut C et B[1]; in nota codicis A litteris uncialib. scripta (Kram. p. 312, n.) legendum κομάρου κεφαλήν.

P. 312, 1 : ὁπὸν *s* — 2 θρυλλουμένων C — 6 πρὸς νέμειν A — 7 ἀποφαίνειν *s* — 13 πρεττανική *s* ut AC, τῷ] τὸ *s* — 15 οὔτελεῖπον (*sic*) *s* — 17 βόρεια μέρη s[1] hoc verb. delevit ipsa pr. m. ut vid. — 19 ἑωθινώτατον (*sic*) A[1] — 20 πρεττανικῆς *s* ut A C — 22 τὸ λάχιστον *s* — 24 σύνευσϊν *s* — 26 in C verba κατὰ τὰς πρὸς τὸν et ἐσχατίας reficta sunt et 28-29 τὰ ἀπὸ...... καὶ τοῦ (σηχοάνα) — 29 σηχοάνου *s* α suprascr. m. pr. (?).

P. 313, 1 : γαρουνᾶ *s* ut B — 2 ἀλλ' ἀπὸ A — 3 μορίνων A — 5 κατῆιρεν A κατῆρεν C*s* — 7 κατέλαβεν δ' A, ἀρούρας C[1] ut vid., ἔστιν δ' ἡ A — 16 αὐτόθι C[2] supr. vers., καὶ τἄλλα καὶ *s* sec. καὶ delev. m. pr. (?) — 18 ἁπλούστερα A[1] — 20 δυναστεῖαι *s* — 21 ἀπηνείαις A (η refict. in ras. ει m[2] in ras.) ἀπεινείαις C[1] (η C[2] induxit in ει) ἀπεινίαις *s* — 22 καὶ om. *s* ut B — 25 post χρόνον in C ὥστε δι' ἡμέρας ὅλης expunct. — 29 μορίνοις A, συμβαίνει (*sic*) C (ν adj. C[2] ut vid.), μασσαπίοις A (litterae ασσα refictae in ras. forsan pr. manu) *s*.

P. 314, 3 : τὰς] τοῖς C[1] — 5 πλείων C[1] — 7 πρεττανοὺς *s* ut AC — 12 καπιτολίῳ *s*, οἰκεῖαν τοι (*sic*) *s* — 13-14 οὕτως ὑπομένουσιν A — 15 ψαλία A

— 16 ὑαλὰ A ὑάλινα *s* — 16-17 ῥωπὸς A^1 — 19 ἶσον C^1 — 23 πρεττανικὴν *s* ut A C — 24 δ' ἱέρνη *s*, περϊβεβλημένη *s*.

P. 315, 2 : πρεττανῶν *s* ut A C — 3 δὲ] τὲ (*sic*) A^1 C τε *s* ut B — 5 μητράσιν A — 6 δ' οὕτως AC — 15 ἐψεσμένος *s* — 19 ἀφορίαι (ι adscr.) παντελῆι A ἀφορία παντελῆ Cs ut B, σπάνιν] πλάνη *s* et in margine m. post. σπάνϊ ut BC^1 — 20 ῥίζες *s* — 21 γίνεται *s* — 22 ἔχει *s* ut A C — 24 ἄλως A (fact. ex αλλος m^1) ἄλλως C^1 ut B ἄλως *s* — 25 γίγνονται C.

P. 316, 7-8 : τῶν αὐτῶν χωρίων in C rescripta sunt in panno chartac. refectionis causa agglutinato — 8 ἐμπορεῖον *s* — 9 λιγύων. . . ὅπέρ ἐστι (*sic*) in C rescripta in charta agglutinata a m^2 quae scripsit σαβάτου ἀδας, λϋγύων (*sic*) *s* ι suprascr. m. antiq., σαβατουάδας *s*, ὥσπέρ (*sic*) A^1 (corr. per rasur.), τενέγη *s* — 10-11 δὲ ἄλπεις... δ' εἶσι in C rescripta ut supra — 12 σαβατῶν C et l. 17 — 13 ἄλβιν ταῦρος (*sic*) *s* (ν m. pr. (?) — 14 λίβϋες C λίβυες *s*, σίγγαυνοι *s* — 15 πόλεις *s* — 18 ἄλπεσιν A C *s* — 19 ἀλπϊονία C *s*.

P. 317, 1 : ἔτι] ἐπὶ *s* ut A C B, συνάπτωσί *s*, πῶς A^1, ἄκραι (ι adscr.) A ἄκρα C*s* — 2 ὡσανεὶ *s* — 4 ἴγγαυνῶν C — 4-5 ἰντιμελίων *s* ut A B C — 5 ἀποικίας C*s* — 7 ἄλβιν, γαῦνον C ἄλβιν, γαύνον *s* — 9 δεκνιτῶν *s* — 10 καὶ μον.] ἀπὸ μον. A C*s* — 11 ἀγγυροβολίων *s* — 15 πεδία *s* et in marg. m. pr. (?) χωρία — 15-16 παμπόλην C — 19 εμπορίον (*sic*) A^1 ἐμπορεῖον *s* ut A^2.

P. 318, 2 : δ'εἰσὶν A C *s*, γϋγήνιοι *s* ut A B C — 4 ληγγούριον *s*, ἥλεκτρον (*sic*) *s* — 4-5 προσαγορεύουσιν A — 5 ὁπλῖται C, δ' ἀγαθοὶ *s* — 8 λιμένος *s* ut A B C — 10 ἔοικεν A — 11 διέχειν *s* — 13 μϊκρῶ C, προσωτέρωι A προσοτέρω C^1, σαλίων C — 15 σάλϊας C^1 ι mutat. in υ m^1 (?) — 16-17 οἱ δ' ὕπερκελτοί, λίγϋας ὀνομ. C κελτοὶ, λίγυας *s* ut A. — 18 προσνέμουσϊ C.

P. 319, 4 : δώδεκα] in C ιη ut vid. — 8-9 οὐοκόντϊοι C οὐοκούντιοι *s* ut A — 10 οἱ οὐκούντιοι A οἰοκούντϊοι (*sic*) C οἰοκούντιοι *s* — 13 ναρβωνΐτϊν C οὐακούντιοι C *s* ut A — 14 οὔολκας C, νεμαυσὸν C — 14-15 καθαυτούς (*sic*) A C — 15 νουάρου *s* ut A C — 16 οἰαυτοί (*sic*) C — 18 τελέων C — 19 οὐοκοντΐους C οὐοκουντίους *s* ut A. — 20 μεδούλλοι (*sic*) C μεδουάλοι *s*, οἵπερ *s* — 21 φησὶ A C *s* — 24 ἄπωθεν A — 25 δαρυέντιος A supra litt. αρ rasura, in C legitur ὅς (non ὡς).

P. 320, 1 : καταρ τει C duae aut tres litt. evanidae. — 2 σαλῶν *s* et in marg. m^2 σαλασσῶν — 5 πραότερος (*sic*) A, γὰρ om. *s* — 8 ἐμπίπτει *s* — 9 οἱ μὲν μέδουλλοι *s* — 12 ταυρίνοι A^1 οἰκοῦσιν A — 13 δ' ἐστὶν A, ἰδεόνου *s*, λεγομένου C^1 corr. forsan pr. m. — 14-15 σαλασσοι (*sic*) A — 15 κεύτρωνες A ut C τέτρωνες *s* et in marg. m^2 κέστρωνες, κατοριγες (*sic*) A^1, κατώριγες *s*, ο suprascr. man. antiq. — 16 οὐαράγροι *s*, ναυτούκται *s*, καὶ πηλεμένα *s* — 18 αδουάλλας (*sic*) *s* — 19 ἀδόνας *s* corr. pr. in ἀδούνας et in marg. m^2 ἀδούας — 20 κόμωι A — 23 τρϊδεντίνοι C τριδέντινοι *s*, στόνοι *s*.

P. 321, 3-4 : ὀλίγους C *s* — 5 εὐδιώτους *s* (ω fact. ex ο) ὧν ἔνεστι A C *s* — 6 προσέθηκεν A — 11 οὕτως A C *s*, δ' ἐστὶ *s* — 12 ὥστε A C ἴλυγγον *s* — 14 ἰάσημα A^1 (ι fact. ex η per ras.), κατολισθένουσαι *s* — 17 In C legitur :

πάγων ἐπὶ πάγοις γε (haec in rasura scripta m[1] ut vid.) συνοδίαν ὅλην ἀπολαμβάνειν δυνάμεναι (expunct.) νομένων — 18 κρυσταλλωδῶν s, ἐπὶ πολῆς C ἐπὶ πολλῆς s — 19 ῥαδί// ἀπολλυομένων (*sic*) s — 22 δ' ἔτι s — 23 τοῖς] τῆς s. (οἷς supra τοῖς)

P. 322, 1 : κευτρώνων As in C ambigitur utrum κεντρ. an κευτρ. scriptum sit, χρυσία s ut A C — 3 προσελάμβανε A[1] — 8 στερομένους Cs ut A — 11 ἀλλήλας C (ας per compend.) — 12-13 σάλασσοι C σαλάσσοι s — 13 ὄρη (*sic*) A — 13-14 δημοσιώναις in A acc. et litt. αι in rasuris pr. m. (?), in s δημοσιώ//ώναις — 14 χρύσια A χρυσία Cs — 22 μουτινῆς C — 23 μεσσαλᾶς C, κατέβαλεν As — 24 καυκασίμων s et in margine m[2] καυσίμων, πελείνων C s — 25 ἐσήλασαν s — 27-28 κατεστρέψαντο s[1] (υ et η supra; ν ex. punct.) — 28 ἐλαφυραγωγησε (*sic*) A[1] in marg.

P. 323, 1 : σαλάσσοις Cs — 2 οἰαυτόθι (*sic*) A, ἔω s — 4 μαχήμων s — 5 ἐπώλυσε s — 8 ἡ πλησίον χώρα s — 9 ἄκρων.... ὅρους in C reficta m[2] — 10 ἑξῆς... μέρη in C reficta m[2] — 11 ῥαίτοι s, ουϊνδολϊκοι C[1] s — 12 ἐλουηττίοις reficta a C[2] ἐλουηττίοις s, βοείοις C fere evanid. — 13 ῥαίτοι s — 13-14 ὑπερουήρωνος C ὑπερουήρων s — 14 μώμου s, ὁ γεραιτϊκὸς s — 16 ὑπωρείαις A (ει ex ι fact. m[1] ut vid.) ὑπωρίαις s γίνεσθαι φασί (*sic*) s — 18 κάμουλοι A C καμουλοι s[1] acc. supr. μου adjec. m. antiq. — 18-19 παρώριαν A[1] (ι corr. in ει m. post.) παρωρίαν Cs — 19 βρεγκῶν C, τενανων C[1] ν suprascr. C[2] — 20 ἰλλυρίων s — 21 ἐλουηττίων s — 21-22 σηκουανῶν A σηκουάνων Cs — 22 γερμάνων s — 24 κωτουάντιοι s (ω fact. ex ο), οἱ εστίωνες (*sic*) A οἱ ἐστίωνες s ut vid.

P. 324, 1 : ουϊνδοκϊκῶν s, πόλις A — 2 βϊκάντιον s ut C, κανδόβονον s, λικαντίων As λικαυτίων C — 4 χαλεπώτητος s — 5 πόλιν ἡ κόμην (*sic*) C — 8 ἀρρενοκύειν C — 12 ἀνέιδη C[1] (ultim. ν adjec. C[2]) ἀνείδην s, καταδραμῶν C[1] καταδραμών s ut C[2] — 13 θεριαι (ι adsc.) A[1] θερία C[1] s — 21 ἵν' (*sic*) A, χωρηγοὺς s — 22 δάδα s — 23 καρνῶν A Cs, ἀπέννηνον Cs.

P. 325, 1 : ἴσαραν Cs 3 ἀτησίνος A ἀτήσϊνος C ἀτησϊνὸς s — 10 ῥάχια s ut vid. ultim. litt. suprascripta et parum clara. — 12-13 ἀπένινον s — 13 φλιγαδια (*sic*) A φλϊγάδϊα C φλυγαδία s — 14 ουϊνδελικων (*sic*) A, δοῦρας A — 17 ἄποδες C[1] ἴ adjec. C[2] — 21 ἐκπεσόνηνται C — 23 ἀρουπεινοι (*sic*) A[1] (η supr. ει et accent. gr. supra οι m. poster.) C ἀρούπεινοι s.

P. 326, 1 : παραρεῖ Cs et l. 8 — 3 ἡ δὲ ὄκρα A Cs — 4 καρνοῖς Cs — 5 τὸν] in C τὸ, corr. in τὸν pr. m. ut vid. — 6 ὁδῶν A — 8 τὸ πάμπορτον A C — 11 ταυρισκους A[1], τὴν om. s — 12 ὀγδολαπις (*sic*) A[1] ὀγδολάπις C ὀγδολάπϊς s — 12-13 δ' ἀπὸ τῶν ἀπὸ τῶν ἄλπεων s — 16 πύρηνὰ C — 17 σπηθαμϊαῖον C, ἀκροίκομον A ἀκροκομιον s et in marg. m[2] ἀκρόκομον — 19 in A post προσάρκτιον est rasura.

P. 327, 2 : κευτρώνων As ut C, δ' ὀρθία A Cs — 6 ἔτεμεν A — 7 μέχρις ἀντόνων A C s[1] (in hoc σ adject. forsan pr. m.) — 8 βαλλοκκοῖς Cs — 9 ἀμιανοῖς s ut A B C — 12-13 λημέναν C[1] ν suprascr. C[2] λιμέναν s (η supra) — 13 ἐλουηττίων A ἐλουηττίων Cs, σηκοάνους As — 14 in C διὰ τοῦ. . . τούτων reficta a C[2], ἴκρα s, λιγγόνας A — 16-17 in C λύβιος.... τοῖς νω reficta a C[2] qui scrips. κατὰ κυλήίαν — 17 χρυσίον s ut A B C — 18-19 in C ἀποσύραντι.... εὑρίσκεσθαι reficta a C[2] — 19 χρυσίον s — 20 τὸ μὲν Cs —

21 μέγεθος... μέρους in C fere evanida — 22 μόνον μέρους *s* — 25 αἰσθανομένους *s* ut B — 26 ἐκβαλόντας C, ἐκβαλλόντας (*sic*) *s* — 27 χρυσία *s* ut A C.

P. 328, 3 : ἐν τοῖς ὄρεσι ἕλλησιν *s* ὄρεσι delev. m[1], ταύγετον A ταΰττετον C — 4 παρνασσῶν C *s*, θράκη C — 5 αἷμον *s* — 10 τυρηνικῷ *s* — 13 δ' εἶναί A, ὄρεσιν *s*[1] ν expunct. — 14 ἑπτακοσίων *s* — 15 πλάτος δὲ πεντήκοντα *s* ut B C in quib. ν̄ — 16 οὐερβανος (*sic*) A C οὐέρβανος *s*, στενοτέρα A C *s*.

P. 329, 1 : τριακοσίων] λ̄ τ' (*sic*) *s* pr. m. (?), πεντήκοντα *s* ut B C (in quib. ν̄), δ' A C *s* — 2 τιχηνον (*sic*) A C τίχηνον *s*, συρρέουσιν A — 3 ἀλπίνων (*sic*) A, in nota : ὑπώρειαν C.

Alfred Jacob.

LE DIALOGUE DES ORATEURS ET L'INSTITUTION ORATOIRE

Malgré les nombreux travaux qui lui ont été consacrés, le Dialogue des Orateurs reste encore entouré d'un certain mystère. Deux questions sont toujours pendantes : à quelle époque Tacite l'a-t-il écrit ? quelle a été son intention [1] ?

Peut-être faut-il chercher la solution de ces problèmes dans l'Institution Oratoire. Sans doute on a rapproché depuis longtemps tous les passages analogues ; mais les éditeurs et les critiques, préoccupés surtout d'établir que le Dialogue ne peut être de Quintilien, persuadés qu'il a été composé bien avant que celui-ci prît la plume, n'ont pas mis suffisamment en lumière les relations véritables des deux ouvrages [2].

Le simple examen des textes nous permet d'accorder au traité de rhétorique la priorité.

On s'est efforcé de prouver le contraire : lorsque Quintilien dénonce l'illusion de ceux qui pour travailler vont dans les bois, à la campagne (Inst. Or. X, 3, 22), ne répond-il pas à Maternus qui vante l'agrément d'une telle retraite (Dial. ch. 12) ? Il n'en est rien : nous trouvons ici un lieu commun sur l'inspiration poétique [3], là une protestation d'actualité contre les théories ultra-modernes de ceux qui voulaient confondre éloquence et poésie. Or même Aper, le plus avancé des interlocuteurs du Dialogue, s'il veut faire dans le discours une place aux ornements que proscrit généralement la prose, s'il reconnaît que l'art des vers est une partie de l' « eloquentia » au sens large du mot, n'est pas sans se moquer des poètes qui sont obligés pour composer leurs œuvres de quitter leurs amis et la ville (ch. 9 fin). — Un autre argument n'est pas plus significatif. Maternus com-

---

1. Cf. Helm, *Zwei Probleme des Taciteischen Dialogus* (Neue Jahrbücher, 1908, pp. 474-497). — Les pages les plus suggestives restent celles d'Hirzel, *Der Dialog*, II, 51-56.

2. Voir pourtant la dissertation d'E. Grünwald, *Quae ratio intercedere videatur inter Q. Institutionem oratoriam et Taciti Dialogum*. Berlin, 1883, et surtout Reuter, *De Q. libro qui fuit de causis corruptae eloquentiae*, Breslau, 1887.

3. Cf. Horace, *Carm.* IV, 3, 10 ; *Ep.* II, 2, 77. — Ovide, *Trist.* I, 1, 41.

pare la gloire des orateurs à celle des autres écrivains et dit (ch. 13) : « Ne nostris quidem temporibus Secundus Pomponius Afro Domitio vel dignitate vitae vel perpetuitate famae cesserit. » Tacite le ferait-il parler ainsi, s'il avait lu le passage (Inst. Or. XII, 11, 3), où Quintilien raconte comment son maître vit sa réputation baisser, parce qu'il ne pouvait, malgré sa vieillesse, renoncer à plaider ? La remarque paraît avoir d'autant plus de portée que dans les Annales (IV, 52) ce détail est nettement consigné. — En réalité, Domitius a été l'homme le plus éloquent de son époque, les témoignages sont formels[1]. Aussitôt après sa mort, on a oublié, comme il est naturel, ses faiblesses pour ne plus se souvenir que de son talent. Si l'anecdote figure dans l'Institution, c'est à titre d'enseignement, pour montrer qu'il faut savoir se retirer à temps ; Tacite la note dans son ouvrage historique parce qu'il éprouve peu de sympathie à l'égard d'Afer, mais pour donner au raisonnement de Maternus toute sa force, il ne pouvait invoquer d'autre exemple.

Quintilien, en tout cas, ne connaît pas le Dialogue ; lui qui cite parfois son « De causis corruptae eloquentiae », dont le sujet était voisin, qui ne craint pas de faire l'éloge de ses contemporains (X, 1, 104 — X, 1, 122), n'y fait aucune allusion. Cela ne prouve pas, dit-on, que l'opuscule de Tacite n'était pas rédigé, mais simplement qu'il n'était pas publié. Comme il est peu vraisemblable pourtant qu'un livre écrit dans les premières années du principat de Domitien n'ait vu le jour qu'après sa mort, quinze années plus tard[2], alors que chacun, l'empereur le premier, ambitionne la renommée de l'écrivain, que l'on communique au public même ce que l'on réserve ordinairement aux intimes, les lettres ! On conçoit mal qu'un ouvrage destiné à rester presque secret ait été si soigné. Enfin, n'aurait-il pas été soumis tout d'abord à celui dont il reflétait si nettement les idées ?

Le vocabulaire précis de la rhétorique suffit, il est vrai, à rendre compte de certaines coïncidences[3]. Souvent aussi professeur et élève ne font que se rencontrer dans une admiration de Cicéron, qui va jusqu'à la copie[4]. Mais si l'on examine les

---

1. Quintilien (X, 1, 118) l'égale aux anciens.
2. Cf. Boissier, *Tacite*. Paris. 1903, pp. 6 et 7.
3. Grünwald rapproche, « elegorum lascivias » (Dial. ch. 10) de « lascivior Ovidius » (Inst. Or. X, 1, 93) — « Maternus... concitatus » (D. ch. 14) de « Lucanus... concitatus » (X, 1, 90), etc. Ce n'est pas significatif.
4. Pour Quintilien, voir Emlein. *De locis quos ex Cic. orationibus... laudavi. Quint.* Karlsruhe, 1907, pour Tacite, Gudeman, édition du Dial. pp. xcii et xciii. Tacite se sert surtout du Brutus, qu'il cite (ch. 30). C'est là qu'il prend ses rensei-

chapitres où le mérite relatif des anciens et des modernes est mis en discussion, on se convainc que Tacite s'est inspiré de l'Institution oratoire : des contemporains ou successeurs de Cicéron seuls sont cités ceux qui sont jugés au X^e livre ; le nom d'Hortensius ne serait pas prononcé, s'il n'avait servi de titre à un ouvrage littéraire ; Labienus, Porcius Latro, Montanus sont omis et pourtant leur réputation ne fut pas éclipsée par celle de Cassius Severus. Quant aux orateurs dont parle Aper, ils ne sont rangés ni par ordre chronologique, ni par ordre de mérite, mais bien suivant la seule fantaisie de Quintilien[1]. Brutus est « laissé à sa philosophie » (ch. 21), parce qu'il est placé, dans l'Institution (X, 1, 123), parmi les philosophes ; le même respect fait citer la Médée d'Ovide avant le Thyeste de Varius (Dial. ch. 12, Inst. X, 1, 98). — Dans les jugements mêmes qu'ils portent, Aper et Messalla se rappellent très exactement l'opinion de Quintilien, soit pour la reproduire, soit pour la refuter. César aurait égalé Cicéron, s'il avait pu se consacrer davantage à l'elo quence, disait celui-ci. Le grand rôle qu'il a joué peut seul faire excuser ses harangues, riposte le partisan des modernes. « Votre » Calvus (que vous louez si chaudement) n'a pas manqué de bonne volonté ; le discours contre Vatinius (que vous donnez si souvent comme modèle) n'est pas sans valeur, mais les

gnements sur les prédécesseurs de Cicéron (ch. 18 Gracchus plenior et uberior, c'est une citation textuelle de Brutus § 125). Pour ne donner qu'un exemple, le § 283 du Brutus : « Calvus...verum sanguinem deperdebat » est la source du Dial. ch. 18 « ... Calvum quidem Ciceroni visum exsanguem », et de l'Inst. Or. X, 1, 115 « ... inveni qui contra crederent eum (Calvum)... verum sanguinem perdidisse ».

1. L'ordre de Quint. est : 1 Cicéron, 2 Asinius Pollion, 3 Messalla, 4 Caesar, 5 Caelius, 6 Calvus, 7 Servius Sulpicius (Tacite ne le cite pas, probablement parce que Quint. n'en fait qu'un éloge très bref et très banal), 8 Cassius Severus.

Dial. ch. 12 fin. « Plures hodie reperies, qui Ciceronis (1) gloriam quam qui Virgilii detrectent : nec ullus Asinii (2) aut Messallae (3) liber... »

Ch. 15 fin. « ... quam Afer aut Africanus aut vos ipsi a Cicerone (1) aut Asinio (2) recessistis. »

Ch. 17 « Ciceronem (1) et Caesarem (4) et Caelium (5) et Calvum (6) et Brutum (ajouté ici parce qu'on l'associe généralement à Calvus) et Asinium (2) et Messallam (3)... » : il y a là un simple déplacement de (2) et (3) pour permettre l'allitération dont l'auteur du Dialogue est très friand ; à la fin du chapitre, Tacite établit la chronologie et constate lui-même que Messalla doit être placé avant Asinius.

Ch. 18 « Cicerone (1) mitior Corvinus (3)... » Tacite passe Pollion parce qu'il veut ici marquer l'évolution du genre oratoire et qu'au jugement de Quint. ce dernier orateur paraît plutôt ancien. Il prend ensuite Calvus, comme représentant de la réaction anticicéronienne, puis (ch. 19) Cassius Severus, pour indiquer l'apparition de l'éloquence « moderne ».

Au ch. 21 nous trouvons l'ordre descendant. « Calvus (6)... Caelius (5)... Caesar (4)... Asinius (2) » et au ch. 22 Cicéron (1). Dans un post-scriptum (fin du ch. 21) il fait remarquer qu'il passe à dessein Messalla (3).

efforts peuvent-ils suppléer au génie[1] ? Quant à Cicéron, je lui trouve autant de défauts que vous lui reconnaissez de qualités. — A l'opposé, nous trouvons la simple reproduction : Xénophon dans l'un et l'autre ouvrage est considéré comme philosophe et a pour qualité propre la « jucunditas » (Inst. X, 1, 81 — Dial. 31) ; Quintilien jugeait Brutus plus profond penseur qu'éloquent orateur (X, 1, 123), Tacite consigne cette opinion (ch. 21) : « in orationibus minorem esse fama suo etiam admiratores ejus fatentur ». — Généralement, les formules de l'Institution sont développées ; on ne pouvait en un chapitre porter une appréciation sur les principaux écrivains d'Athènes et de Rome qu'au prix d'une grande concision et parfois d'une certaine obscurité, Aper est plus à l'aise. Des deux locutions qui définissaient le talent de Messala (X, 1, 113, nitidus... viribus minor), il peut tirer toute une phrase (ch. 21). « Nolo Corvinum insequi, quia nec per ipsum stetit quo minus laetitiam nitoremque nostrorum temporum exprimeret, et videmus in quantum judicio ejus vis aut animi aut ingenii suffecerit. » — Parfois aussi Tacite use du procédé contraire et pour donner plus de relief à son style il résume en un mot un passage entier de Quintilien. Celui-ci se demande quel système philosophique a intérêt à suivre l'orateur (XII, 2, 25). « Academiam quidam utilissimam credunt, quod nos in utramque partem disserendi ad exercitationem forensium causarum proxime accedat. » C'est rendu vivement dans le Dialogue, ch. 31 : « Dabunt Academici pugnacitatem, Plato altitudinem », cette dernière expression étant aussi l'abrégé exact du jugement porté sur Platon[2].

Ce même souci de l'effet explique que souvent le mot banal est remplacé par une locution rare ou une image ; les métaphores deviennent plus brillantes, la phrase mieux balancée. Ainsi : Inst. Or. X, 1, 113. « [Asinius] a nitore et jucunditate Ciceronis ita longe abest, ut videri possit saeculo prior » ; cette phrase se transforme : « Asinius... videtur mihi inter Menenios et Appios studuisse ». Cassius Severus donne matière à de vigoureuses antithèses, c'est au chapitre 26 : « .. quanquam... plus

1. Quint. dit (X, 1, 115). « Inveni qui Calvum praeferrent omnibus. » On lit au contraire dans le Dialogue, ch. 21 « Ipse mihi Calvus... vix in una et altera oratiuncula satisfacit... nec dissentire ceteros ab hoc meo judicio video. » Gudeman (édition, p. 229) en conclut que le Dialogue a été écrit avant la réaction en faveur des attiques et par suite avant l'Inst. Or. En réalité il y a là une simple exagération d'Aper : il dit lui-même (ch. 23). « Sed vobis utique versantur ante oculos isti, qui Lucilium pro Horatio,... qui rhetorum nostrorum commentarios fastidiunt, Calvi *mirantur*. »

2. X, 1, 81 « facultate divina... supra... surgit ».

bilis[1] habeat quam sanguinis » et un peu plus loin « non pugnat... sed rixatur ». Or on lit au sujet du même orateur dans l'Institution (X, 1, 117) : « plus stomacho quam consilio dedit », Tacite a substitué à « consilio » une expression moins terne et l'opposition est mieux marquée ; au livre XI (1, 29-30) il est question de certains « rixatores » qui ne sont pas précisément désignés ; mais l'allusion est claire, car les deux traits caractéristiques de ce groupe, la violence, le désir d'être comique qui mène au ridicule sont justement ce que Quintilien regrette de trouver chez Severus (X, 1, 117). C'est de ce passage que s'inspire Tacite, il en garde même quelques mots (Dial. « omissa modestia ac pudore verborum » = Inst. « in rebus ac verbis parum modestis ac pudicis »). — Nous allons enfin étudier tout un développement et nous pourrons faire les mêmes constatations. Il s'agit chez l'un et l'autre de nos auteurs de juger les différents styles oratoires : le chapitre 26 du Dialogue doit beaucoup au chapitre 10 du livre XII de l'Institution, mais sa facture est originale.

Ceterum si omisso optimo illo et perfectissimo genere eloquentiae eligenda sit forma dicendi[2], malim hercle C. Gracchi impetum aut L. Crassi maturitatem quam calamistros Maecenatis aut tinnitus Gallionis[3] : adeo melius est orationem vel hirta toga induere quam fucatis et meretriciis vestibus insignire[4]. Neque enim oratorius iste, immo hercle ne virilis quidem cultus est[5], quo plerique temporum nostrorum actores ita utuntur, ut lascivia verborum et levitate sententiarum et licentia compositionis histrionales modos exprimant. Quodque vix auditu fas esse debeat, laudis et gloriae et ingenii loco plerique jactant cantari saltarique commentarios suos[6].

---

1. *Bilis* est une conjecture, généralement adoptée, il est vrai. Les manuscrits donnent *vis*.

2. Cf. § 63 « Quare si ex tribus his generibus necessario sit eligendum unum... »

3. Nous trouvons le même procédé au § 11 : une série de substantifs abstraits avec le nom de l'orateur au génitif sert à marquer les différentes « manières ». Le seul mot qui soit commun aux deux textes est « maturitatem » ; au lieu de substantifs abstraits, Tacite emploie des métaphores. D'autre part, au lieu d'une longue énumération comme chez Quintilien, il choisit un orateur, type de chaque génération, il les oppose deux à deux et peut ainsi satisfaire son goût : la phrase est parfaitement balancée.

4. Cf. § 47 « ne hirta toga sit, non serica » La métaphore est empruntée à Quintilien, mais Tacite, au lieu de l'opposition attendue, se sert dans le second membre d'une image beaucoup plus hardie, audacieuse même.

5. Tacite suit la métaphore : « meretriciis » appelle par antithèse « virilis ».

6. Cf. § 73. « Falluntur enim plurimum qui vitiosum et corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentia exsultat, aut puerilibus sententiolis lascivit, aut immodito tumore turgescit, aut inanibus locis bacchatur,... magis existimant populare atque plausibile. » — Il y a chez Tacite balancement exact par

Nous pouvons donc conclure en toute sécurité, et sans porter atteinte au mérite de Tacite, qu'il a eu sous les yeux l'Institution oratoire ; ce résultat n'est pas sans intérêt pour qui veut fixer la date à laquelle a été composé le Dialogue.

*
* *

Faut-il se ranger à la thèse de Leo [1], Kaiser [2], Norden [3], Helm [4] qui placent cette composition en 97 ou 98 ? Cette date n'est pas sans soulever des difficultés : en 97 Tacite est consul, il rédige les pages qu'il veut consacrer à la gloire de son beau-père Agricola, et commence à songer à sa grande œuvre historique, ou tout au moins à la Germanie. Voilà bien des occupations ; il est peu probable qu'il ait eu le temps de traiter simultanément un troisième sujet, et même qu'il en ait eu le goût. Alors que naissait en lui la passion qui allait dorénavant l'absorber tout entier, pouvait-il encore s'intéresser à la rhétorique, et discuter à nouveau la question presque usée des anciens et des modernes ? Je ne parle pas des différences de style qu'on a notées entre le Dialogue, l'Agricola et la Germanie. Car il faut se rendre compte que les moyens d'expression varient avec le genre de l'ouvrage, que le premier de ces opuscules trahit l'influence de Cicéron et de Quintilien, et qu'il contient au surplus autant de formules concises que l'Agricola de périodes.

Or il n'est pas de raison pour reporter la composition du Dialogue à l'année 97. Tacite, selon son propre témoignage [5], a gardé le silence sous Domitien ; cela signifie qu'il n'a rien publié, qu'il n'a prononcé aucun discours, mais non pas qu'il n'a rien écrit. S'il s'excuse au même endroit de son inexpérience, ce n'est pas là crainte de débutant, mais simple précaution oratoire,

---

trois substantifs, tandis que chez Quint. nous trouvons un substantif, puis des adjectifs ; « puerilibus » est remplacé par « levitas », qui a cet autre avantage de faire une allitération. Enfin on voit dans le Dialogue fortement exprimée et ramassée dans le trait final la métaphore latente dans l'Institution (exsultat bacchatur, plausibile). La comparaison de l'orateur et de l'acteur y est d'ailleurs fréquente, notamment à propos du geste (XI, 3).

1. *Götting. gelehrte Anzeigen*, 1898, p. 169 sqq.
2. *De Dialogo de oratoribus*, Leyde, 1902.
3. *Antike Kunstprosa*, 2ᵉ éd., I, p. 322.
4. *L. c.*, p. 484.
5. *Agricola*, ch. 3. « Non modo aliorum, sed etiam nostri superstites sumus, exemptis e media vita tot annis, quibus juvenes ad senectutem, senes prope ad ipsos exactae aetatis terminos per silentium venimus. Non tamen pigebit vel incondita ac rudi voce memoriam prioris servitutis .. composuisse. »

qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre, et qui s'explique parce que l'Agricola est son premier ouvrage véritablement original [1].

D'autre part certains faits semblent se placer avant l'avènement de Nerva. Si l'on rassemble les jugements politiques que contient le Dialogue [2], on est frappé de leurs divergences. Cela tient, avant tout, aux caractères opposés des personnages. Aper fait à deux reprises l'éloge de l'empereur, il invoque, avec complaisance, l'exemple des deux délateurs Eprius Marcellus et Vibius Crispus; on le sent chaud partisan du pouvoir établi, et c'est naturel : né en Gaule, sorti d'un rang obscur, il a obtenu la préture sous Vespasien ; on comprend qu'il lui en soit reconnaissant ainsi qu'au régime qui a facilité sa carrière. — L'attitude de Maternus paraît plus étrange : il nous est présenté comme un républicain, il a pris comme héros d'une de ses tragédies Caton, le citoyen par excellence, l'homme qu'on opposait au césarisme [3], il attaque avec violence les délateurs, il rêve de liberté. Et pourtant dans la dernière partie, lorsqu'il montre que l'évolution de la société est la véritable cause de la décadence oratoire, et qu'on attend comme conclusion la condamnation vigoureuse de l'empire [4], il termine en faisant l'éloge du monarque. Comment résoudre cette contradiction ? On a dit qu'à la fin nous entendons les idées personnelles de l'auteur. Il y a en effet un singulier rapport entre ces chapitres où se marque un grand amour de l'ordre dans l'Etat, et l'Agricola, où par une formule restée célèbre Nerva est glorifié d'avoir uni deux principes jusqu'alors opposés « l'autorité et la liberté ». Mais il est difficile de délimiter la part de Maternus et celle de Tacite ; peut-être n'y a-t-il pas différence de personne, mais d'époque. Le Dialogue a été écrit presque en entier sous Domitien. Le pessimisme amer de certains passages [5] en est la preuve ; comprendrait-on autrement l'allusion à la nécessité d'inscrire l'empereur sur son testament ? Le sage Vespasien, qui vécut sans aucun luxe, qui ne confisqua pas les biens des partisans de Vitellius, et dont on cite la libéralité [6], Titus, qui voulait se faire aimer de tous, étaient incapables d'abuser ainsi de leur puissance. Il n'en fut pas de même de leur successeur : Agricola

---

1. Il se contentait, en apparence tout au moins, dans le Dialogue de rapporter une conversation, et disait lui-même n'avoir besoin pour cela que de mémoire.
2. Cf. ch. 2, 3, 8, 9, 13, 36, 40 et surtout 41.
3. Cf. Boissier, *Opposition sous les Césars*, pp. 82, 282.
4. Cf. Boissier, *Tacite*, p. 159.
5. Le chapitre 13 notamment.
6. Cf. *Dial.* ch. 9.

n'a-t-il pas été obligé d'instituer ce mauvais empereur comme légataire universel, à côté de sa femme et de sa fille [1] ? — Au moment même où Tacite termine son ouvrage, Domitien est assassiné, Nerva monte sur le trône. Les choses changent d'aspect ; notre auteur ne veut pas faire d'opposition à un prince qu'il estime et qui lui donne des marques de son amitié, il cherche au contraire à le rendre populaire et, pour prévenir toute mauvaise interprétation de sa thèse, comme aussi pour faire un peu sa cour, il célèbre hautement les mérites du nouveau gouvernement.

Ainsi le Dialogue a dû être commencé en 95, achevé et publié à la fin de l'année 96 [2]. Tacite a exposé ses idées sous cette forme, parce qu'elle lui permettait de bien mettre en relief les opinions diverses, et surtout de parler librement, sans danger. Si Domitien s'était offensé, il pouvait répondre. « Ce n'est pas moi qui prononce ces mots. Je ne fais que rapporter une conversation et qui même remonte à vingt ans. Vous n'êtes pas visé. »

***

L'Institution oratoire paraît en 94, Tacite la lit, et l'année suivante se met à traiter un thème presque analogue. On pourrait s'en étonner, si l'état d'esprit des deux écrivains n'était pas tout différent. Il considère en historien ce que Quintilien examinait au point de vue technique ; celui-ci juge l'éloquence corrompue, celui-là la juge perdue ; l'un envisage surtout l'avenir et préconise une réforme, l'autre se tourne vers le passé et prononce une oraison funèbre. Le professeur d'éloquence, après avoir dénoncé les défauts des discoureurs contemporains, s'empresse d'indiquer comment peut se former l'orateur véritable que, dans son optimisme, il croit toujours possible [3], l'observateur perspicace, qui n'a plus d'illusions, sait bien qu'il n'y a plus d'hommes éloquents et qu'il ne peut plus y en avoir [4]. —

---

1. *Agricola*, ch. 43. Cf. Suétone, *Domitien*, 12. Pline le j., *Panégyrique*, 43.

2. On s'appuie quelquefois pour placer le Dialogue en 97-98 sur le fait que Pline le jeune, dans une lettre adressée à Tacite (I. 20), et qui doit dater de la fin de 96 (Mommsen, Hermes, t. 3, p. 36), discute une question de rhétorique et ne fait pas allusion à cet ouvrage. Je serais tenté d'y voir la preuve contraire : Pline aime bien entretenir ses correspondants de leur « spécialité » : s'il consulte Tacite sur un pareil sujet, s'il reconnait son autorité, n'est-ce pas parce que celui-ci vient d'établir sa compétence en pareille matière ?

3. *Inst. Or.*, XII, 1, 24 ; XII, 11, 22.

4. C'est ce qu'il veut montrer. Ch. I : « Saepe ex me requiris... cur... nostra potissimum aetas deserta et laude eloquentiae orbata vix nomen ipsum oratoris

Wölfflin [1] supposait que le Dialogue avait soulevé une certaine émotion à la cour et que Quintilien, précepteur impérial, avait voulu dégager sa responsabilité et s'était efforcé de présenter les choses sous un jour plus favorable. Le rapport est inverse : la riposte vient de Tacite. Il trouve son maître trop doux, trop conciliant, il ne peut oublier, comme lui, qu'il y eut autrefois un forum, il entend avec impatience plaider des procès de gouttière ou de mur mitoyen ; il voudrait une attitude plus ferme, un ton plus mâle, et voilà pourquoi il prend la plume.

L'intérêt du Dialogue est précisément d'opposer au rénovateur de l'esprit classique, figuré par Messalla, la thèse de l'auteur, représenté par Maternus. Ce dernier a, comme Tacite, la haine de la tyrannie et de ses procédés, l'amour de l'ordre ; comme lui, il est ennemi non du régime impérial, mais des mauvais empereurs. Tous deux ont le don de l'éloquence et pourtant se taisent ; les honneurs sont venus les chercher, ils ne les ont pas brigués. Justus Fabius a dû reprocher à son ami son dédain des affaires, des succès oratoires comme Aper le fait au panégyriste de Caton : la réponse de Maternus est à double fin. — Messalla est le personnage qui a le plus d'autorité. On lui marque le respect dû à son âge et à sa valeur ; il parle sur le ton d'un maître à qui son expérience permet de donner des conseils et de distribuer des éloges [2], c'est lui qui indique les réserves que comporte le dernier discours et donne le signal du départ. On vante son érudition, son esprit réfléchi ; il a déjà recherché les causes de la décadence de l'éloquence [3] ; comme l'indique une pointe d'Aper [4], il prône l'imitation des anciens, mais ne prend lui-même chez eux que ce qu'ils ont de plus brillant ; cela ne s'applique-t-il pas bien à l'Institution oratoire qui, par le style, se rapproche plus de Senèque, qui y est condamné, que de Cicéron, qui y est proposé en modèle ? Dans ses paroles enfin se retrouvent les idées fondamentales de Quintilien ; il ne prononce pas une phrase que celui-ci refuserait de reconnaître.

Alors que pour Maternus les raisons de cette « crise » de l'éloquence sont d'ordre social, elles sont, à en croire Messalla, uniquement d'ordre pédagogique. « La décadence est due, dit-il,

---

retineat. » Hirzel (l.c., p. 52) croit que le thème principal est celui du métier ; en réalité les deux questions sont étroitement liées et reviennent somme toute à celle-ci : est-il possible d'être orateur ?

1. *Bursians Jahresbericht*, 3, 1875, p. 763.
2. Ch. 14.
3. Ch. 16. Ch. 27.
4. Ch. 23.

non au manque de talents, mais à la nonchalance des jeunes gens, à la négligence des pères, à l'incapacité des maîtres, enfin à l'oubli des mœurs antiques » (ch. 28). C'est l'opinion de Quintilien (I, 1,2) « il est évident que les enfants ne manquent pas de dons, mais de soins ». Il ne faut pas mettre seulement en cause l'instruction, mais aussi l'éducation qu'on leur donne. Il convient de remonter jusqu'à la première enfance, pour montrer la mauvaise influence des nourrices, des pédagogues[1]. « Evitons, s'écrie Quintilien, que le futur orateur grandisse au milieu de gens dont le langage est aussi peu relevé que les sentiments. » — « Autrefois, constate Messalla, les pères apprenaient à leurs fils le respect, l'austérité, le sérieux, aujourd'hui ils les envoient à l'office ! — Aussitôt arrivé à l'adolescence, on veut briller, on étudie à peine les auteurs, mais l'on déclame[2]. Coutume déplorable, car ce que l'on néglige, c'est la culture générale, c'est l'éducation encyclopédique[3], qui est nécessaire à l'orateur. L'éloquence ne consiste-t-elle pas, comme le voulait Cicéron, à parler de tout avec art ? Messalla ajoute, insistant sur ce que recommandait Quintilien, « en faisant preuve de finesse psychologique et de sens moral »[4]. On comprend dès lors qu'il soit sévère pour l'enseignement des rhéteurs : la plupart de ces gens sont ignorants et peu honnêtes[5], les exercices qu'ils dirigent sont purement fictifs[6].

La signification et la composition du Dialogue nous apparaissent maintenant avec netteté. Il y a trois personnages[7], d'idées et de caractères bien distincts : Aper, qui domine dans la première partie, met l'éloquence au-dessus de tout, il juge qu'elle n'a jamais été si florissante qu'à son époque, — Messalla-Quintilien, qui tient à tous les égards le juste milieu, loue les ora-

---

1. *Dial.* ch. 29. *Inst. Or.* I, 1, 2. I, 2, 6.
2. *Dial.* ch. 30. *Inst.* I, 7.
3. *Dial.* ch. 31. Quint. I, 10, utilité de l'histoire X, 1, 34, du droit civil XII, 3, etc.
4. Ch. 30, fin. « Ad persuadendum apte dicere pro dignitate rerum, ad utilitatem temporum », voilà la psychologie ; Quint. répète constamment : sachons nous adapter au sujet, au moment, au juge. — « pulchre », c'est la morale : Quint. adopte l'ancienne formule de Caton, en lui donnant encore plus de vigueur : « qui n'est pas honnête homme ne peut être orateur » (XII, 1).
5. *Dial.* 34. «... scholas istorum... » *Inst. Or.* I, 8. II, 10, 1, etc. Cf. Reuter, l. c., pp. 24-27.
6. *Dial.* 35, *Inst. Or.* V, 12, 17; cf. Reuter, pp. 11-13.
7. Secundus joue un rôle effacé, dans la partie tout au moins du Dialogue que nous possédons.

teurs d'autrefois et espère qu'en revenant à leur méthode on retrouvera leur voix puissante, — Maternus-Tacite, qui se réserve la conclusion, renonce à poursuivre un fantôme. Aper est réfuté par Messalla que réfute à son tour Maternus [1].

La faconde des modernes marque une déchéance, la réaction classique restera sans effet, ainsi peut se résumer la démonstration de Tacite. On y aperçoit déjà son pessimisme et sa sagacité.

Georges WORMSER.

---

1. 1re partie ch. 3-14. 6 chap. appartiennent à Aper sur 11.
2e — ch. 14-35. 11 — — Messalla sur 21.
3e — ch. 36-42. 5 — — Maternus sur 6.

STOBÉE, *FLORILÈGE*, III, 29, 86 et III, 36, 14ª.

Avant de publier les « Fragments de Stobée »[1], j'en avais soumis les épreuves au savant éditeur de Stobée, M. Otto Hense, dont j'avais tenu à recueillir l'adhésion.

Aujourd'hui, tout en restant fermement convaincu de l'indépendance de π par rapport à l'archétype de la tradition manuscrite et de l'excellence de la tradition à laquelle π lui-même remonte[2], M. Hense me signale un fait intéressant qui m'avait échappé. La leçon des manuscrits de Stobée, Flor. III, 29, 86 : ἐπὶ τοῦ σώματος ἀληλιμμένου concorde non seulement avec Plutarque, *An seni res publ. gerenda sit*, p. 786, B mais encore avec Plutarque, *Non posse suaviter vivi sec. Epic.* p. 1094, B, où la leçon ἐπὶ τῆς κοιλίας ne laisse aucun doute sur l'authenticité du texte des manuscrits de Stobée. Force nous est donc d'admettre que la variante de π : ἐπὶ τοῦ σκίμποδος ἀληλιμμένος, pour ingénieuse qu'elle soit, n'est qu'une tentative conjecturale destinée à atténuer la puérilité de l'historiette.

Mais cette constatation conduit M. Hense à suspecter aussi la confrontation de l'archétype de Stobée avec le texte de Plutarque[3], par laquelle nous avons expliqué l'altération profonde de Stobée III, 36, 14ª. Si, comme M. Hense n'en doute pas, la leçon de π : οἷόν τ' ἐπισχεῖν est bien le texte authentique, je maintiens qu'il n'y a pas une chance sur cent pour que ce texte ait été altéré en ῥᾷον κατασχεῖν sans une confrontation avec Plutarque, *de garrul.* p. 507, A : ῥᾴδιον... κατασχεῖν. Pour expliquer la coïncidence par une altération paléographique, il faudrait supposer une triple faute, qui

1. *Revue de Philologie*, t. XXXV, (1911), pp. 315-329.

2. M. Hense m'écrit à la date du 30 avril 1912 : « ...Das Resultat zu den Sie gelangen, nämlich dass π Einiges von dem Archetypus der übrigen Handschriften unabhängige bewahrt hat, wird sich, hoffe ich, durchsetzen. Sie haben dadurch unsere Kentniss der Ueberlieferung glücklich erweitert. Eine Anzahl Beispiele sind, soweit ich bisher sehe, fur Ihre Beurtheilung durchschlagend. So finde ich den Nachweis fur Stob. III, 7, 56 und III, 36, 14ª höchst glücklich, und dieser Art sind nicht wenige andere Stellen. »

3. « Ich glaube nicht recht daran, zumal mir gegen Ihre Beurtheilung von Stob. III, 29, 86 Bedenken kommen. »

n'aurait été favorisée ni par la similitude des tracés ni par la suggestion du sens.

Au contraire, l'interpolation des Florilèges byzantins au moyen des *Moralia* de Plutarque est un fait constant. On pourrait prétendre que, dans une certaine mesure, la confrontation de cet auteur avec Stobée était légitime, puisque A. Elter nous a prouvé que la source gnomologique de Plutarque est la même que celle de Stobée[1]. Mais les Byzantins se souciaient peu de la parenté des sources. En faisant appel à Plutarque, ils recouraient simplement à un moraliste de prédilection. Il suffit de parcourir quelques-uns des manuscrits interpolés du Pseudo-Maxime, tels les *Parisini* 926, 1169, suppl. 1229, pour y trouver environ une centaine d'emprunts textuels à Plutarque, accompagnés très souvent de l'indication des traités auxquels ils remontent[2]. Dès lors, pourquoi serait-il invraisemblable d'admettre chez Stobée ce que nous constatons, dans une foule de cas, pour d'autres florilèges?

Si j'ai tenu à insister sur ce point, c'est qu'il me semble particulièrement important :

1° parce que, d'une manière générale, il faut savoir que les altérations des auteurs byzantins sont imputables, plus souvent qu'on ne le suppose, à des confrontations de textes :

2° parce que, au point de vue de Stobée, les concordances avec Plutarque ne sont un critère de l'authenticité du texte, que dans les cas où l'hypothèse d'une contamination des auteurs est exclue ;

3° parce que, au point de vue de Plutarque, il faudrait enfin reconnaître que les Florilèges byzantins ne sont pas une source négligeable.

D. SERRUYS.

1. A. Elter, *De Gnomologiorum graecorum historia atque origine*, Bonn, 1893.
2. Ces interpolations ont été l'objet de quelques recherches au cours de mes conférences à l'École des Hautes Etudes ; les résultats en seront publiés en collaboration avec M. P. Collomp.

FORSIT

Horace emploie sat. 1,6,49 un *forsit* attesté par tous les bons mss. et par Priscien, et qui équivaut à *forsitan* comme *fors* à *forsan*. J'ai restitué le même *forsit*, au lieu d'un *forsitan* amétrique, dans deux passages de Térence, Eun. 197 et Andr. 957 (*Rev. de philol.* 1906 p. 191 ; cf. *Manuel de critique verbale* § 382). Le *forsit* des satires ne serait donc plus un exemple isolé.

Il ne l'est certainement pas, car *forsit* est attesté une seconde fois dans Horace, od. 1,28,31 :

> Neclegis inmeritis nocituram
> Postmodo te natis fraudem committere? *forsit*
> Debita iura uicesque superbae
> Te maneant ipsum.

Les deux mss. Ra sont ici les seuls témoins pour cette lectio difficilior. B a *forsan*; la plupart des mss. d'Horace ont *forset* (ou *fors et*), qui n'est qu'une variante de notation, fondée probablement sur une théorie d'étymologisme ou d'interprétation. On trouve aussi *fors*(*an*) et *fors*(*et*), avec finale sur grattage. D'après O. Keller, *forset* se retrouverait dans Priscien; le passage n'est pas indiqué dans l'index de Hertz, et Priscien 15,24 p. 79,6 ignore *forset* (ut, a « forte », *fors forte forsan forsitan forsit fortasse fortassis*). Porphyrion lisait *forset* ou plutôt *fors et*. Dans Virgile, Én. 11,50, Servius traduit *fors et* en deux mots par *forte etiam* et ajoute : potest et unum esse *forset*, id est *forsitan*; ou bien Servius lui-même avait écrit *forsit*, ou bien il vise l'opinion d'un devancier qui pensait à *forsit* et non au prétendu *forset* unitaire.

Forsit est suivi d'un subjonctif dans les deux passages de Térence, dans celui des satires (où le cas est compliqué) et dans celui des odes. Aussi me paraîtrait-il hasardeux de restituer *forsit* devant *porriget* od. 2,16,31; là le texte attesté est d'ordinaire *forsan*, et φψδπ seuls ont *forset*. Un pareil scrupule de syntaxe m'arrête pour le passage de l'Énéide visé par Servius.

Toutefois, je ne puis m'empêcher de penser que *forsit* est en

réalité un πολλάκις εἰρημένον. Selon Groeber, Archiv für latein. Lexikogr. 2,426, il se serait même conservé dans les langues romanes. La question ne se laissera bien trancher que quand on pourra étudier d'ensemble, dans une étude critique générale, tous les *fors*, *forsan* et *forsitan* de la tradition manuscrite, épars dans les textes archaïques et classiques, — peut-être même dans les textes qui sont plus voisins des siècles romans.

Louis HAVET.

LA FORME DE *FVNVS* DANS LUCAIN

Lucain 4,232 : *pro dira pudoris Funera*! Le manuscrit de Gembloux (x[e] siècle) a *Foedera*, peut-être sous la suggestion du *foedere nostro* qui termine le vers 234. — 10,373 : *nocturnas rumpamus funere taedas*. Le même manuscrit G a *foedere*, peut-être sous la suggestion du *Foedus* par lequel commence le vers 372, et plus probablement par réminiscence de *rumpamus foedera taedae* 5,766. Par ces deux témoignages du ms. G, nous constatons que, tout au moins en cas de circonstance adjuvante, la singulière corruption de *funus* en *foedus* n'est pas impossible dans Lucain. Il est difficile, pour peu qu'on soit initié à l'histoire de l'orthographe latine, de ne pas se demander si Lucain aurait par hasard écrit archaïquement *foenus*; c'est ainsi que Virgile, à en juger par les leçons de plusieurs manuscrits encore existants, aimait à écrire *moerus* (voir les prolégomènes de Ribbeck p. 439). Aberration de littérateur, pour nous intelligible; c'est le même enfantillage qui pousse des écrivains français à imprimer *un lys*.

Foenus, comme *moerus*, est un archaïsme de bon aloi. Marius Victorinus en effet (page 12,2) cite un *fonus*, qui représenterait *foenus* (ou plutôt, selon B, Marius Victorinus cite un *fonos*, représentant un très ancien *foinos*). C'est ainsi que, dans nos manuscrits carolingiens de Virgile et une fois dans F, nous voyons *moerus* représenté par un *morus*. *Foenus foeneris* « meurtre, cadavre, funérailles », se laisse rapprocher du φοινός φοινοῦ « meurtre » de Nicandre; le rapport entre les deux mots

serait à peu près le même que celui de *pondere* à *pondo*; le sens de « meurtre » ou de « mort » semble être, d'après l'indice que fournit le dérivé *funestus*, plus ancien que le sens de « cérémonie mortuaire ». La voyelle caractéristique de la racine, d'après *foenus* et φοινός, doit être *i* et non *u* (ceci écarterait les rapprochements, d'ailleurs peu convaincants, enregistrés dans le Lateinisches etymol. Wörterbuch d'Alois Walde). Par là, il y a une différence entre le *foenus* que je soupçonne aujourd'hui dans Lucain et le parfait *foedimus* (manuscrits *coepimus*) que j'ai conjecturé jadis dans Plaute, Amphitryon 414 (voir mon *Manuel de critique verbale* § 178). *Foenus* en effet serait un épel direct, transition normale d'un *foinos* préhistorique au *funus* classique. Au contraire, *fundere* ayant pour voyelle caractéristique un *u*, l'hypothétique *foedimus* ne pourrait être qu'un « contrépel » de *fūdimus*.

Revenons à Lucain. Il aurait écrit (1,429) :

> Et docilis rector monstrati Belga couinni;
> Aruernique, ausi Latio se fingere fratres
> *Sanguine* ab Iliaco, populi; nimiumque rebellis
> 1,429 Neruius, et caesi pollutus *foedere* Cottae.

Foedere, donné ici par le manuscrit G et par plusieurs autres, ne serait guère intelligible que si on ajoutait par exemple *rupto*. En soi d'ailleurs le mot est inadmissible, car dans l'histoire de Cotta victime des Nerviens, si bien connue par César (BG. 5,26), il n'est pas question d'un traité. Aussi des manuscrits importants remplacent-ils *foedere* par une conjecture maladroite, *sanguine*, qui fournit un sens très coulant, mais qui a le tort de répéter (avec changement de sens) le *Sanguine* du vers 428. Il n'y a évidemment aucun compte à tenir de cette variante; elle n'est que trop bonne! La méthode veut qu'on parte de *foedere*, la « lectio difficilior ».

Je propose *foenere Cottae* « par le meurtre de Cotta ». Cf. *audito funere Magni* 9,167, *Castrorum bellique piget post funera Magni* 9,218.

Dans 1,429 *foedere* n'est plus une faute particulière du manuscrit G. C'est une faute de l'archétype, puisque tous nos manuscrits ont soit *foedere* lui-même, soit sa mécorrection *sanguine*[1]. Cette faute n'est plus favorisée par aucune circonstance

1. Par une rencontre dont il n'y a rien à tirer, un *funera* de Virgile (Énéide 7,542) devient dans R *sanguine*; ce *sanguine* n'est qu'une répétition machinale du *sanguine* qui occupe la même place dans le vers précédent.

extérieure, voisinage d'un *foedus*, souvenir d'un vers où *foedus* figure. Elle ne peut avoir sa raison d'être que dans le mot *funus* lui-même, c'est-à-dire dans l'épel par *oe*. Il est à remarquer que, dans l'ordre du texte, 1,429 est le second exemple de *funus* (on a *funere* 1,104; autre chose est *funesta* 1,40). Le copiste de l'archétype n'avait pas encore eu le temps de se familiariser avec *foenus*. Quant à Lucain, il est à présumer qu'il avait écrit partout *foenus*, et partout aussi *foenereus*. Ce système devait d'ailleurs lui être personnel. On a *funus* : Corp. inscr. Latin. 1,1422; Térence, Phorm. 99 (A); probablement Plaute, Mén. 492 (palimpseste); Virgile passim (manuscrits de date byzantine); de même, dans leurs manuscrits carolingiens, Plaute et Térence passim.

Louis Havet.

ISIDORE, Etymol. 2,21,43.

Parmi les figures de rhétorique, Isidore en cite une qui consiste à insister : « *X* » *est, quotiens in eodem sensu diutius immoramur : « Cui tandem pepercit ? cuius amicitiae fidem custodiuit ? cui bono inimicus non fuit? quando non aut accusauit aut uerberauit aut prodidit?* » Le nom de la figure visée a été ici représentée par « *X* ». Suivant Arevalus, c'était *Epimone* (cf. les Rhetores minores de Halm p. 72, 21); suivant Otto, *Hyphe*. Halm (Rhet. min. p. 521,30) accepte *Epimone*, mais il indique que les deux manuscrits par lui consultés ont l'un *effon*, l'autre *efron*. Lindsay enfin imprime *efon* entre deux croix et tait les deux variantes *effon*, *efron*, probablement condamnées, à ses yeux, par la classification des manuscrits.

Si la seule leçon utile est effectivement *efon*, il me semble probable qu'il faut corriger *efen* et entendre ἐφ' ἕν, qui cadrera bien avec la définition *in eodem sensu*.... Un peu plus loin Isidore cite l'*epangelia* et la *peusis*, figures inconnues aussi des rhéteurs latins, et une partie de ses citations attestent une source latine que nous n'avons plus. Telle est précisément la citation donnée à propos de l' « *efon* », et où les fins de phrases sont conformes à la métrique cicéronienne.

Louis Havet.

PER OMNIA ELEMENTA

(UN DÉTAIL DE L'INITIATION ISIAQUE)

Le petit livre de M. Burel sur « Isis et les Isiaques sous l'empire romain [1] » utilise [2], à propos de l'initiation aux mystères, le récit volontairement obscur qu'Apulée [3] nous a laissé de la sienne. Son commentaire à quelques-uns des mots de ce récit : *per omnia vectus elementa remeavi*, ne nous paraît pas satisfaisant [4]. Donnant à *elementa* le sens « d'éléments », il suppose que le myste, parvenu à l'extase, s'imaginait « passer à travers l'eau, le feu, se transporter en un instant dans les airs [5] ». De Jong [6] était déjà de cet avis et pensait aussi à des cérémonies analogues aux épreuves mithriaques ou à celles que comporte la religion de certains primitifs. Goblet d'Alviella [7], en croyant qu'Apulée fait allusion à l'abandon des éléments constitutifs du corps, a deviné une partie de la vérité en gardant cependant la traduction courante. Plus récemment, Reitzenstein [8], Dieterich [9], Cumont [10] semblent bien avoir vu juste et l'on pourrait déduire de leurs exposés le sens que nous adoptons. Aussi bien a-t-il été déjà donné par M. P. Lejay dans un compte rendu du second livre de De Jong [11]. Nous nous proposons seulement ici de réunir quelques textes autour de la solution déjà trouvée. De Jong,

1. Paris, 1911.
2. P. 35 et ss.
3. *Métam.*, XI, 23.
4. M. Burel traduit même p. 36 : « j'en revins [du seuil de Proserpine] porté par tous les éléments. » Ce sens de *per* n'est guère vraisemblable.
5. P. 41.
6. *De Apuleio Isiacorum mysteriorum teste*, Leyde, 1900 et *Das Antike Mysterienwesen*, 1909.
7. *Eleusinia*, p. 66.
8. *Archiv für Religionswissenschaft*. VII (1904). Cependant (*Poimandres*, p. 227, n. 4) il rapproche du passage d'Apulée les mots du Pap. Parthey : ῥίψει σε εἰς χλυδῶνα ποντίων ποταμῶν.
9. *Eine Mithrasliturgie*, 2ᵉ éd. Mais aussitôt après avoir cité Apulée, il ajoute : *Die Elemente spielten also auch da bei der Auffahrt eine Rolle*. Qu'entend-il par *Elemente* ?
10. *Les Religions orientales dans le paganisme romain*, 2ᵉ éd.
11. *Revue Critique*, 1910, t. I, p. 48.

pour justifier le sens d'« éléments », s'est laissé entraîner à de vastes recherches à propos desquelles Reitzenstein le rappelle un peu trop durement à la méthode historique [1]. Reitzenstein de son côté, parce qu'Isis est une divinité égyptienne, veut tout expliquer par les cérémonies destinées, dans l'ancienne Égypte, à conférer l'immortalité au nouveau Pharaon [2]. Sans demander comme le premier des explications à des documents et des civilisations qui n'ont rien de commun avec le milieu hellénistique des mystères d'Isis, nous chercherons des rapprochements même ailleurs qu'en des textes et des idées purement égyptiennes d'origine.

Anz, dans son livre : *Zur Frage nach der Ursprung des Gnostizismus*[3], a mis en lumière et considéré comme la théorie fondamentale du gnosticisme l'idée d'un voyage céleste de l'âme. Et si Dieterich lui reproche [4] d'en rechercher l'immédiate origine dans des rites et des légendes babyloniennes, comme à Bousset de la rechercher [5] dans le Mazdéisme, il reconnaît en elle le couronnement de tous les systèmes gnostiques [6]. Pour un très grand nombre de sectes, l'âme doit, après la mort, traverser les sphères des sept planètes, échapper aux puissances qui y président, avant d'arriver à la béatitude du Plérôme, de l'Ogdoade. Suivant une variante de la légende, elle doit abandonner dans chacune des régions planétaires quelque faculté, que du reste elle y a prise en naissant. Cette forme du mythe est exposée tout au long par Macrobe [7], et la lecture de Anz peut montrer ses

---

1. *Archiv*, VII, p. 406, n. 1 : « Die Arbeit de Jongs de Apuleio... berührt den Kern der Sache nicht. »

2. *Ibid.*

3. *Texte und Untersuchungen* de Gebhardt et Harnack, XV, 4 (1897).

4. *Loc. cit.*, p. 179-180.

5. *Die Himmelsreise der Seele*, dans *Archiv für Religionswiss.*, IV (1901), 136 ss., 229 ss.

6. *Loc. cit.*, p. 185 : « Zu jener Zeit gipfeln ganze Systeme der Gnostiker, wie Anz sehr gut dargetan hat, in dieser zentralen Lehre. »

7. *Comm. in Somn. Scip.*, I, XI, 9, XII. Macrobe connaît plusieurs systèmes. Suivant l'un : *de his campis* (les Champs-Élysées situés dans l'ἀπλανής) *anima cum in corpus emittitur per tres elementorum ordines trina morte ad corpus usque descendit. Elementa* désigne ici à la fois les planètes et les éléments. Pour d'autres : *animae beatae ab omni cujuscumque contagione corporis liberae coelum possident, quae vero appetentiam corporis atque hujus quam in terris vitam vocamus ab illa specula altissima et perpetua luce despiciens desiderio latenti cogitaverit, pondere ipso terrenae cogitationis paulatim in inferiora delabitur :... in singulis enim sphaeris quae coelo subjectae sunt aetheria obvolutione vestitur ut per eas gradatim societati hujus indumenti testei concilietur et ideo totidem mortibus quot sphaeras transit ad hanc pervenit quae in terris vita vocitatur.* Plus loin est donné le détail des facultés prises par l'âme dans chaque région : Saturne lui confère le λογιστικόν ou θεωρητικόν, Jupiter le πρακτικόν, Mars le

points d'attache avec le mythe babylonien de la descente d'Istar aux enfers et du successif abandon qui lui est imposé, à l'entrée de chacune des régions, des voiles de sa parure [1].

Accessi confinium mortis, a dit Apulée ; Anrich [2], rapprochant cette expression du caractère de « dieux de l'au-delà », qui est celui de presque tous les dieux adorés dans les mystères, conçoit l'initiation isiaque comme une représentation, une anticipation de ce qui doit se produire après la mort. Pour retrouver dans le récit d'Apulée le mythe eschatologique du voyage de l'âme à travers les sphères célestes il suffirait de traduire *elementa* par astres, planètes [3] : or, comme le grec στοιχεῖον, *elementum* a ce sens à l'époque d'Apulée [4]. Martian Capella, plus tard, en une énumération de divinités, citera des *elementorum praesules* qui font penser aux archontes des gnostiques [5]. Et si l'on ne craignait de solliciter le texte, ce sont les archontes aussi que l'on reconnaîtrait dans les *deos inferos* d'Apulée [6]. C'est un trait bien connu du gnosticisme que la subordination des archontes, souvent même considérés comme mauvais et néfastes, aux êtres supérieurs du plérôme.

Mais cela même n'est pas nécessaire. D'autres coïncidences sont assez frappantes. La conception de l'ἀπαθανατισμός procuré par l'initiation aurait évolué, suivant Reitzenstein, et progressivement quitté la magie pour des représentations plus idéalistes ; le récit d'Apulée, le chapitre XIII des écrits hermétiques, la prière du papyrus Mimaut dont une traduction latine termine l'Asclépius du pseudo-Apulée, représenteraient trois moments de cette évolution. Or, au chapitre XIII des écrits hermétiques, ce n'est plus une cérémonie, c'est la communication d'une gnose,

---

θυμικόν, le Soleil l'αἰσθητικόν et le φανταστικόν, Vénus l'ἐπιθυμητικόν, Mercure l'ἑρμηνευτικόν, la Lune le φυτικόν.

1. *Loc. cit.*

2. *Das Antike Mysterienwesen in seinem Einfluss auf das Christentum*. Göttingen, 1894, p. 48 ; cf. REITZENSTEIN, *Poimandres*, p. 215 : « So darf ich gleich darauf verweisen dass die παλιγγενεσία den Inhalt des ägypt. Mithras-Myst. und ferner jener Isis-Myst. bildet welche Apuleius beschreibt », et *N. Jahrb. f. d. Klass. Altertumswiss.*, XIII, p. 188 : « Die Weihe ist die Loslösung des Menschen von seinem Leibe und insofern dem Tode gleich. » Cf. GOBLET D'ALVIELLA, *loc. cit.*, p. 67.

3. Ou au sens plus compréhensif de Macrobe, *loc. cit.*, XI, 8.

4. DIELS, *Elementum*.

5. MARTIAN CAPELLA, Ed. Eyssenhardt, p. 17 : « *celeri* [dii] *quos Azonos vocant* .. *tunc elementorum praesules* ».

6. Cf. HERMES TRISMEG., éd. Parthey, ch. X, p. 72 : « χοροὶ δὲ δύο θεῶν, ὁ μὲν τῶν πλανωμένων, ὁ δὲ τῶν ἀπλανῶν ». C'est exactement l'idée gnostique, et les premiers peuvent être appelés *inferi* par opposition aux seconds.

qui initie, mais par cet enseignement s'anéantissent en le myste les éléments mauvais (*sündhaftigen Anlagen*) que l'influence des astres y a mis [1] ; ce qui est une conception du même ordre que celle qu'exprime Macrobe [2]. Cette purification des influences astrales, si la hiérarchie des textes indiqués par Reitzenstein [3] est exacte, nous devons la retrouver chez Apulée sous forme cérémonielle, liturgique. Le voyage de retour de l'âme à travers les sphères des planètes y sera représenté, avec l'abandon des éléments mauvais pris à la naissance. C'est ce que signifie : *per omnia vectus elementa*. A la vérité, De Jong, à propos de l'ascension à travers l'air, rassemble quelques textes qui feraient penser à une thaumaturgie [4] — on connaît d'ailleurs la légende du magicien Simon — ou à quelque rêve de l'initié, plus ou moins provoqué par des moyens occultes. Mais nous pouvons recourir à une explication plus simple. Au Mithraeum d'Ostie, d'après Cumont [5], le sol est divisé en 7 régions et sur les

---

1. Hermès, dans ce chapitre, enseigne à Tat qu'il faut que succède en nous, à une dodécade d'éléments funestes, les τιμωρίαι τοῦ σκότους, une décade de vertus. Or, la dodécade dépend des influences zodiacales, p. 121, l. 16 ss. : τὸ σκῆνος τοῦτο, ὦ τέκνον, ὃ διεξεληλύθαμεν, ἐκ τοῦ ζωοφόρου κύκλου συνέστη, καὶ τούτου συνεστῶτος, ἐκ ζωδίων, δώδεκα ὄντων τὸν ἀριθμόν. — Remarquer le double mouvement que nous avons ici, dépouillement et revêtement; nous aurons à revenir sur ce point; ch. xiv, p. 132 : « ἐποίησε τὴν μεταβολὴν ὁ θεός, ὥσπερ ἀνακάθαρσιν τῆς γενέσεως. » — Au ch. xiii, p. 121, l. 11, quelques mots pourraient être invoqués contre notre thèse. Tat dans l'enthousiasme de l'initiation s'écrie : ἐν οὐρανῷ εἰμι, ἐν γῇ, ἐν ὕδατι, ἐν ἀέρι. Mais cela ne semble pas se rapporter à la purification qui suit la mort ou l'initiation, et la suite ne prête guère à une représentation rituelle.

2. Au ch. I des Écrits hermétiques, nous sommes plus près de Macrobe encore, p. 14. Après la mort, la matière retourne à la matière, le θυμός et l'ἐπιθυμία εἰς τὴν ἄλογον φύσιν χωρεῖ· καὶ οὕτως ὁρμᾷ λοιπὸν ἄνω δία τῆς ἁρμονίας, καὶ τῇ πρώτῃ ζώνῃ δίδωσι τὴν αὐξητικὴν ἐνέργειαν καὶ τὴν μειωτικὴν, etc... Après avoir rendu quelque élément à chaque zone : καὶ τότε γυμνωθεὶς ἀπὸ τῶν τῆς ἁρμονίας ἐνεργημάτων γίνεται ἐπὶ τὴν ὀγδοατικὴν φύσιν τὴν ἰδίαν δύναμιν ἔχων. Cf. ch. iv, p. 38 : ὁρᾷς...πόσα ἡμᾶς δεῖ σώματα διεξελθεῖν καὶ πόσους χόρους δαιμόνων καὶ συνέχειαν καὶ δρόμους ἀστέρων, ἵνα πρὸς τὸν... θεὸν σπεύσωμεν.

3. Cf. *Poimandres*, p. 215, n. 2 : « Das XIII (XIV) Cap. gibt nur das theologische, von der Kulthandlung losgelöst Spiegelbild. »

4. Tite-Live, XXXIX, 13; *Confess. Cypriani*, XII; Philostrate, *Vie d'Apollonius*, III, 15, etc. ; cf. Weinel, *Wirkungen des Geistes.*, p. 202.

5. ***Textes et Monuments figurés relatifs aux Mystères de Mithra***. II, 244, fig. 77. Bousset, *Hauptprobleme d. Gnosis*, p. 318, n. 1 dit que les symboles des planètes correspondent aux régions tracées sur le sol, ce qui ferait croire que chaque planète préside à une région. En réalité, d'après le plan donné par Cumont, les planètes sont représentées de chaque côté du temple, aux points d'arrivée ou à peu près des lignes courbes qui délimitent les 7 régions. Quoi qu'il en soit, on peut avec Cumont et Dieterich, *loc. cit.*, p. 88, reconnaître là le κλίμαξ ἑπτάπυλος dont parle Celse ap. Origenes, *c. Celsum*, VI, 22; Porphyre, *de Antro Nymphar.*, 5-6, fournit un texte décisif : τῶν δὲ ἐντὸς [τοῦ σπηλαίου] κατὰ συμμέτρους ἀποστάσεις σύμβολα φερόντων τῶν κοσμικῶν στοιχείων (= *elementorum* !) καὶ κλιμάτων. Cf. le

murs sont placés les symboles des planètes et des signes du zodiaque. Sans doute c'est là un sanctuaire de Mithra et le temple d'Isis de Pompéi ne présente aucune disposition analogue [1]. Mais « beaucoup de traits des mystères d'Isis tels qu'Apulée les dépeint », dit Cumont [2], « sont applicables à ceux de Mithra ». Reitzenstein admet une forte influence perse et babylonienne sur le culte d'Isis. Une liturgie analogue à celle du Mithraeum peut s'être déroulée dans les Isea sans que les évolutions en fussent guidées par des lignes tracées sur le sol. Aussi bien dans une antique cérémonie égyptienne, celle de la consécration du nouveau Pharaon [3], le prince faisait-il le tour du temple, qui comme maison du dieu symbolisait le monde. Reitzenstein qui admet un voyage du myste dans la région des morts, croit que les douze *stolae* dont il est par suite revêtu, symbolisent les régions des douze heures qu'il a traversées [4], et rappelle les 7 *stolae* attribuées à Isis [5]. Les *stolae* d'Isis font songer aux 7 voiles d'Ištar. Il y aurait là quelque incohérence dans nos données, puisque les voiles que l'on quitte symbolisent fréquemment les mauvais éléments dont il faut être purifié [6] et semblent au contraire dans l'initiation d'Apulée représenter les facultés, les propriétés divines qui lui sont conférées, si le chap. XIII des écrits hermétiques ne montrait comment les deux symboles se complètent. La dodécade des τιμωρίαι τοῦ σκότους qui est en nous est chassée et remplacée par les dix δυνάμεις. Et si la métaphore des vêtements n'est ici que suggérée par le

---

temple à 7 portes (successives ?) où Amnon renferme les livres dictés par Hermès. BERTHELOT, *la Chimie au M. A.*, II, 209.

1. LAFAYE, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie hors de l'Égypte*, 1884. p. 173 ss.

2. *Loc. cit.*, I, p. 322, n. 4.

3. REITZENSTEIN, *Archiv f. Relig. Wiss.*, VII, p. 407-408.

4. *Archiv. f. Rel. Wiss.*, VII, p. 408. APULÉE, *Mét.*, XI, 24.

5. REITZENSTEIN, *Poimandres*, p. 86, réédite la profession de foi des Naassènes qui contient le passage suivant : ἡ δὲ φύσις ἑπτάστολος, περὶ αὐτὴν ἔχουσα καὶ ἐστολισμένη ἑπτὰ στολὰς αἰθερίους — τοὺς πλάνητας γὰρ ἀστέρας οὕτω προσαγορεύουσιν ἀλληγοροῦντες καὶ αἰθερίους καλοῦντες.

6. HERM. TRISM., Parthey, p. 15, l. 4 : καὶ τότε γυμνωθεὶς ἀπὸ τῶν τῆς ἁρμονίας ἐνεργημάτων ; p. 55, l. 4 : πρῶτον δὲ δεῖ σε περιρρήξασθαι ὃν φορεῖς χιτῶνα, τὸ τῆς ἀγνωσίας ὕφασμα, etc. Ce thème a peut-être un écho purement littéraire chez Lucien. *Dial. des Morts*, 10, seuls les γύμνοι peuvent traverser le Styx et il ne suffit pas d'avoir quitté richesses et vêtements ; le philosophe doit même dépouiller ses « pensées compliquées », ἐννοίας πολυπλόκους. Le *Quis dives salvetur* de Clément d'Alexandrie est consacré à prouver qu'il faut se dépouiller non des richesses, mais des passions (Ed. Stählin, t. III, p. 167, l. 15 ; cf. p. 169, l. 31). Νήφειν opposé à μεθύειν exprime la même idée, p. 171, l. 19 : ces deux expressions appartiennent à la terminologie hermétique (Ed. Parth., p. 54-55).

contexte [1], elle est exprimée, sous son double aspect, aussi clairement que possible par un écrivain chrétien qui était d'Alexandrie, Clément [2]. Peut-être le voyage astral de purification, accompli pour les Mithriastes à travers les zones des sept planètes, avait-il lieu pour les Isiaques dans les douze demeures du zodiaque ; peut-être aussi la décade des écrits hermétiques était-elle auparavant une dodécade de « vertus » que les douze *stolae* d'Apulée représentent : mais ce ne sont là que des hypothèses. Ce que nous croyons pouvoir retenir c'est que la phrase d'Apulée fait allusion à une représentation liturgique supposée efficace du voyage purificateur de l'âme à traves les zones astrales, *per elementa*.

Le secret exigé des mystes, dit Anrich, ne concernait pas les dogmes mêmes. Nul n'ignorait quelles espérances affermissaient l'initié d'Eleusis : ce que l'on ne pouvait dévoiler, c'est la liturgie [3]. Apulée, à comprendre son récit comme nous le proposons, n'a pas caché la doctrine, mais il n'a pas révélé la cérémonie ; et ses lecteurs contemporains, même s'ils donnaient à *elementa* son vrai sens, ne pouvaient, n'ayant pas pénétré dans le sanctuaire, se représenter tel qu'il s'y accomplissait le voyage céleste de l'initiation.

P. Collomp.

L'ASCENSION A TRAVERS LES CIEUX
DANS EUSÈBE DE CÉSARÉE
(*Hist. eccl.*, X, IV, 15).

Aux textes réunis ci-dessus par M. Collomp, un hasard me permet d'en ajouter un. Il se trouve dans le discours prononcé par Eusèbe de Césarée lors de la dédicace de la basilique de Tyr

---

1. Mais p. 77 : ὁ δὲ νοῦς καθαρὸς γενόμενος τῶν ἐνδυμάτων, et p. 78-79 : ὅταν οὖν ἀπαλλαγῇ τοῦ γηίνου σώματος, τὸν ἴδιον εὐθὺς ἐνδύεται χιτῶνα.

2. *Pédagogue*, I, VI, 32-4 : τῆς κακίας ἐκδυσάμενοι τὸν χιτῶνα, ἐπενδυσάμενοι δὲ τὴν ἀφθαρσίαν τοῦ Χριστοῦ. Or, quelques lignes après, 33-4, une citation de *Gal.*, IV, 3 : ὅτε ἦμεν νήπιοι, ὑπὸ τὰ στοιχεῖα (*elementa* !) τοῦ κόσμου ἦμεν δεδουλωμένοι. L'initiation délivre de la pernicieuse influence des astres, cf. le γυμνωθεὶς ἀπὸ τῶν τῆς ἁρμονίας ἐνεργημάτων. *Ecr. Herm.*, p. 14, et à propos des στοιχεῖα pauliniens l'article de F. Pfister dans le *Philologus*, 1910, p. 411.

3. *Loc. cit.*, p. 31.

et inséré dans l'*Histoire ecclésiastique*, X, iv, 15. L'orateur vient de dire que l'Ange du Grand Conseil, « stratège suprême de Dieu », a fait disparaître dans l'obscurité et le néant les forces ennemies, conjurées contre le christianisme, au point qu'on dirait qu'elles n'ont jamais été nommées. « Au contraire, quant à ses amis et à ses familiers, il les a conduits au delà de la gloire, à la face non seulement de tous les hommes, mais même de toutes les puissances célestes : soleil, lune, astres, à la face du ciel entier et du monde : Τὰ δ' αὐτῷ φίλα καὶ οἰκεῖα δόξης ἐπέκεινα παρὰ πᾶσιν, οὐκ ἀνθρώποις μόνον, ἀλλ' ἤδη καὶ δυνάμεσιν οὐρανίοις ἡλίῳ τε καὶ σελήνῃ καὶ ἄστροις καὶ τῷ σύμπαντι οὐρανῷ τε καὶ κόσμῳ προήγαγεν [1]. »

Ce comble de gloire n'est donc atteint qu'après avoir passé à travers tout le firmament, spectateur du miracle. Nous avons là une transposition chrétienne de l'ascension de l'âme. La phrase est curieuse à cause des circonstances. La basilique de Tyr a été relevée au lendemain des persécutions, quand la paix religieuse put paraître assurée. A ce moment, il y eut comme une explosion de joie, et de tous côtés surgirent les églises. Chaque dédicace était pour les évêques et les chrétiens de la région une occasion de se réunir et de célébrer leur triomphe. C'est ainsi qu'Eusèbe fut invité à prendre la parole, par Paulin, évêque de Tyr, vers 317. Son discours est un chef-d'œuvre de la rhétorique du temps. Mais il est aussi un véritable hymne d'allégresse. Eusèbe l'a inséré probablement par amour-propre d'auteur dans son *Histoire ecclésiastique*. Cependant ce sermon nous transmet l'écho des sentiments qui gonflaient alors le cœur des chrétiens. Au moment même où l'évêque, d'accord avec tout l'auditoire, chante la défaite du paganisme, il se sert de cette image de l'ascension à travers le ciel. Image, non ; réalité, pour l'orateur et pour ceux qui l'entendent. Rien ne peut mieux montrer à quel point les conceptions astrologiques avaient pénétré le monde au début du IVe siècle.

Paul LEJAY.

---

1. Ed. SCHWARTZ, p. 867, 20.

LA LANGUE
DES « DEFIXIONUM TABELLAE »
DE JOHNS HOPKINS UNIVERSITY

Comme appendice au premier fascicule du volume XXXIII de l'*American Journal of Philology*, M. William Sherwood Fox publie une brochure de 68 p. intitulée *The Johns Hopkins Tabellae Defixionum* (Baltimore, 1912). C'est le premier complément de quelque importance ajouté au volumineux *Corpus* de M. Audollent.

Il s'agit de cinq tabellae de plomb, acquises en menus fragments par le Department of Classical Archaeology de la Johns Hopkins University au cours de l'année 1908. Elles étaient enroulées suivant l'usage et piquées à un même clou. La provenance n'en est pas connue d'une façon certaine ; toutefois le vendeur les donnait pour originaires de Rome, et c'est l'hypothèse qui paraît la plus plausible à M. Sherwood Fox. Quant à la date, ce dernier, pour diverses raisons de langue et d'écriture (notamment l'emploi de *ei* pour *ī* long), attribue les cinq tabellae au second tiers du premier siècle avant Jésus-Christ. Elles ne contiennent qu'une seule et même inscription, répétée cinq fois ; il n'y a de changé que le nom de la personne visée par la *defixio*. Comme M. Audollent l'a indiqué (*Def. Tab.*, p. XLV), les scribes qui se chargeaient de la rédaction des *defixiones* avaient des formulaires tout préparés, à la façon de nos écrivains publics d'autrefois. C'étaient de toutes petites gens, des sorciers de bas étage, qui exerçaient un métier assez décrié, quoique sans doute lucratif, et qui l'exerçaient en cachette, pour échapper aux poursuites qu'entraînait l'usage, sévèrement prohibé, de la *defixio*. Ces faits sont utiles à rappeler pour montrer dans quel monde se mouvaient les préoccupations dont ces humbles tablettes portent la marque et pour indiquer par suite à quelle langue nous avons affaire. Si les indications données par M. S. Fox sur la date et le lieu sont exactes, nous aurions là un échantillon de texte populaire écrit à Rome à l'époque où mouraient Cicéron et Salluste. L'aubaine n'est pas si fréquente que les linguistes

puissent la dédaigner. M. S. Fox n'est pas un linguiste ; dans le commentaire dont il a fait suivre son édition, il a touché à plusieurs questions grammaticales qu'il y a lieu de reprendre après lui. C'est ce qu'on voudrait tenter ici.

L'écriture des cinq tabellae ne nous révèle rien de bien intéressant au point de vue phonétique. L'orthographe d'ailleurs n'en est pas toujours constante. Personne ne saurait attacher d'importance à la graphie *liguam* à côté de *linguam* ; il y a bien d'autres exemples d'absence de nasale devant occlusive gutturale. Faut-il s'arrêter à des formes comme *oriclas*, *oriculas* pour *auriculas*, *umblicus* pour *umbilīcus* ? Il n'est sans doute pas fortuit que ce soient déjà en partie des formes romanes. Et de même la graphie *ungis* pour *unguis* (= *unguēs*) semble révéler le passage de *gu* à *g*, qui lui aussi est roman. L'apophonie incomplète dans (*canem*) *tricepitem* est simplement due à l'influence du nominatif *triceps* ; ce qu'en dit M. S. Fox, p. 38, est erroné.

Au point de vue du vocabulaire, signalons le pluriel [*io*]*cinera* « le foie ». Il paraît isolé en latin, où l'organe est généralement désigné par le singulier. En grec aussi, ἧπαρ est seul employé ; l'exemple unique de ἥπατα relevé par M. Witte (*Singular und Plural*, 173) dans la Batrachomyomachie, v. 37, ne prouve rien ; il s'agit d'un mets à la confection duquel plusieurs foies pouvaient contribuer. Mais le correspondant baltique est toujours au pluriel : lit. *jeknos*. Et en gaélique aussi le mot *ae* « foie » s'emploie généralement au pluriel (cf. Cameron Gillies, *Regimen Sanitatis*, p. 71). Le latin de notre inscription rejoint le français populaire, qui emploie le pluriel « les foies ».

Une autre forme, également intéressante pour l'histoire du français, est *palpetras* « les paupières » ; *palpetra* est signalé par Varron (ap. Charis., I, 105 Keil) comme un doublet de *palpebra*. On n'en connaissait jusqu'ici aucun exemple dans les textes ; mais c'est *palpetra* que supposent plusieurs dérivés romans, et à ce titre le mot figure parmi les substrata de Gröber (*Arch. f. Lat. Lex.*, IV, 427), ainsi que dans le Glossaire de Körting (3e édit., col. 713). On pourra désormais l'écrire partout sans astérisque.

Sur une des tablettes, le pluriel neutre *labra* (conservé par trois autres) a été transformé en un féminin, *labras*. C'est un lapsus du scribe. On pourrait voir dans ce lapsus le début de la substitution de genre qui a donné au français le mot *lèvre*, féminin. Mais il paraît dû plus simplement à l'influence du féminin *labea* (*labia*), attesté surtout dans le parler archaïque et populaire à côté du neutre *labium*.

Suivant M. S. Fox, notre inscription emploierait *uenter* et *umblicus* au neutre. Le fait est que ces mots figurent dans une énumération qui commence par des accusatifs ; mais l'énumération est longue et coupée d'incidentes. Le scribe aurait pu oublier qu'il s'agissait d'accusatifs ; c'est ce qui lui est certainement arrivé quand il a joint *scapulae* à la liste. Toutefois, *uenter* se rencontre ailleurs comme neutre (Audollent, 135 a 3-8 ; b 2.3.5) et *umbilicus* aussi (id., 135 a 4 ; b 6). Dès lors, il est permis d'approuver l'hypothèse de M. S. Fox. L'erreur dans laquelle est tombé le scribe à propos de *scapulae* s'explique mieux encore si tous les mots précédents sont de forme ambiguë, pouvant être pris indifféremment pour des nominatifs ou des accusatifs. Il ne s'agit là en tout cas que d'un fait de peu de conséquence.

C'est du point de vue morphologique qu'il y a dans notre inscription le plus d'observations à recueillir. La forme *polliciarus* est le plus ancien exemple de la désinence *-rus* à la 2e pers. du sing. du déponent. On en connaît quelques autres : *spatiarus* (C.I.L., I, 1220)), *utarus* (ib., I, 1267), *figarus* (ib., IV, 2082), *patiarus* (ib., VI, 10736), mais qui sont postérieurs et qui tous, sauf le dernier, proviennent de la région méridionale de l'Italie (Benevent, Venusia, Pompei), si bien qu'on a pu croire à une désinence dialectale. L'existence de *polliciarus* à Rome au Ier siècle avant Jésus-Christ confirme l'hypothèse que la désinence *-rus* serait ancienne et vient fournir un appui à l'enseignement des linguistes (v. F. Sommer, *Hdb. der lat. Laut- und Formenlehre*, p. 536). Mais naturellement il n'est pas exclu que *polliciarus* soit dans notre inscription un dialectisme.

Les accusatifs pluriels *natis* et *ungis* représentent l'ancienne flexion des thèmes en *-i-* (id., *ibid.*, p. 418-419). Le datif *me* pour *mihi* est au contraire une innovation latine, et sans doute d'origine syntaxique, mais une innovation caractéristique de la langue archaïque (me pro mihi dicebant antiqui, Fest., 156,6 Th.). Les deux faits peuvent donc être réunis comme conférant à l'inscription une garantie d'antiquité. On ne peut toutefois se défendre de l'idée que *me* pourrait bien être la contraction d'une forme dialectale répondant à *mihi*, comme l'ombrien *mehe* ; et c'est pour l'inscription un soupçon nouveau de dialectisme.

Comme génitifs de thèmes en *-ā-*, l'inscription fournit les noms *Auoniaes* et *Vesoniaes*. Cette désinence se rencontre ailleurs, et déjà avant Jésus-Christ, notamment dans des noms propres : *Aquilliaes* (C.I.L., I, 1025), *Valeriaes* (ib., III, 2583), *bonaes feminaes* (id., VI, 6573), etc. On l'attribue d'ordinaire à l'in-

fluence grecque (Sommer, *op. cit.*, p. 354) ; ce qui est licite. Mais il ne faut pas oublier que l'ancien latin employait encore couramment le génitif en *-as* (*uias* Ennius, *escas* Andronicus, *terras*, *fortunas* Naeuius, etc.) et que ce génitif s'était maintenu en osque et en ombrien. L'addition de la sifflante à la nouvelle désinence *-ae* peut donc être un fait de contamination en partie dialectale.

La forme la plus intéressante de l'inscription est sans contredit le nominatif pluriel féminin *quas* du pronom relatif. M. S. Fox y voit un accusatiuus pro nominatiuo et renvoie à M. Audollent. Mais ce renvoi repose sur une erreur d'interprétation. En se reportant à l'ouvrage, p. 217 (159 a 53), on ne trouve en effet que les phrases grecques : Ἀρτέμιον ὂν καὶ Ὅσπητον ou Μάξιμον ὂν καὶ Γίδαν, qui représentent bien l'équivalent de phrases latines comme *Artemius qui et Hospetus* ou *Maximus qui et Gidas*, mais avec une construction différente et un verbe différent (καλοῦσιν en grec contre *dicitur* en latin). Ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Il est possible qu'il y ait eu en latin vulgaire de la basse époque des confusions du nominatif et de l'accusatif (cf. G. Konjetzny, *Arch. f. Lat. Lexic.*, XV [1908], p. 320) ; les nominatifs pluriels en *-as* de l'époque républicaine ne peuvent guère en tout cas s'expliquer ainsi. M. F. Sommer (*op. cit.*, p. 358) a rappelé la forme *matrona(s)* des inscriptions de Pisaurum (C.I.L., I, 177, 173 = XI, 6300, 6301) et l'a directement rapprochée des formes osques et ombriennes comme *scriftas* « scriptae », *urtas* « ortae », qui représentent la tradition indo-européenne. M. Ernout a, il est vrai, contesté l'interprétation du nom pl. *matrona(s)*, en alléguant comme argument principal le caractère isolé de cette forme (*Mém. Soc. Lingu.*, XIII, 324) ; mais cet argument n'est plus valable. M. Meister (*Indog. Fschg.*, XXVI, 82) a réuni en effet un nombre assez important de nominatifs pluriels féminins en *-as*, qu'il emprunte en partie et avec raison aux listes de M. Konjetzny. Les plus nets sont dans les fragments de Pomponius ; ainsi :

quot laetitias insperatas modo mihi inrepsere in sinum,

vers cité par Nonius (p. 500, 30 M.), précisément à cause de ce qu'il appelle un accusatif en fonction de nominatif (cela exclut qu'on puisse voir dans *laetitias insperatas* l'accusatif régime de *inrepsere*).

Le vers suivant, également cité par Nonius (p. 507,5), a l'avantage de fournir le démonstratif *has* qui fait pendant au relatif *quas* de notre inscription :

ego quaero quod comedim ; has quaerunt quod cacent ; contrariumst.

Il n'y a donc pas lieu de mettre en doute l'existence sporadique en latin de nominatifs pluriels en *-as*. Pour les interpréter, deux hypothèses sont possibles : ou bien ce sont des survivances du temps où le latin, comme l'osque et l'ombrien, ne connaissait à ce cas que cette désinence, et alors lat. *quas* serait comme l'osque *pas* à comparer directement à skr. *kās* (got. *þōs*). Ou bien ce sont des dialectismes introduits en latin. Cette seconde hypothèse est la plus vraisemblable, mais elle demande encore à être précisée.

La tendance à employer la sifflante finale comme caractéristique du nominatif pluriel est manifeste dans la déclinaison des thèmes en *-o-* : M. Sommer (*op. cit.*, p. 378) cite *Vertuleieis*, *leibereis* (C.I.L., I, 1175), *duomuires* (ib., I, 1149), *ministris* (ib., I, 570), etc., et il rappelle une judicieuse remarque de Solmsen (*I.F.*, IV, 247), suivant laquelle ce n'est pas là une désinence empruntée à la flexion des thèmes en *-i-*, puisque l'on rencontre *-eis* dans les thèmes en *-o-* à une époque où les thèmes en *-i-* faisaient encore *-ēs* au nominatif pluriel. Il s'agit d'une combinaison de la désinence *-ei* et de la sifflante *s*. Cette sifflante vient assurément de l'ensemble de la déclinaison latine (thèmes en *-i-*, en *-u-*, thèmes consonantiques) ; mais combien la tendance analogique est plus compréhensible encore si l'on fait entrer en ligne de compte les nominatifs pluriels en *-ōs* et en *-ās* de l'osco-ombrien ! L'emploi de *-eis* au lieu de *-ei* et celui de *-as* au lieu de *-ae* seraient ainsi des faits connexes, résultant dans des conditions différentes d'une influence identique de contamination dialectale. Il ne faut pas oublier que le latin ne nous présente presque à aucune époque un dialecte pur ; aussi loin que nous remontions dans son histoire, nous sommes en présence d'une langue commune où des éléments variés se mêlaient. Ces éléments se sont accrus sans cesse par l'afflux toujours renouvelé de provinciaux et d'étrangers dans la capitale (v. Ernout, *Éléments dialectaux*, chap. I, passim). Il en est résulté un état trouble et flottant qui est celui de la langue latine jusqu'à la fixation par la littérature. Aussi est-il souvent impossible de distinguer exactement ce qui est dialectal de ce qui ne l'est pas, je veux dire de fixer dans quelle mesure tel fait d'origine dialectale est resté en dehors du système linguistique ou s'y est incorporé.

C'est le cas pour le *quas* de notre inscription, à laquelle cette digression nous ramène. Puisqu'il y a eu dans le latin de l'époque

républicaine des nominatifs pluriels en *-as*, ils fournissaient un modèle tout indiqué à la création de *quas*, et cette création était favorisée par la tendance à employer la sifflante finale comme caractéristique du nominatif pluriel. Mais peut-être notre inscription est-elle le fait d'un provincial qui avait sa clientèle parmi ses compatriotes et se trouvait ainsi conduit à mêler à son latin des souvenirs de son dialecte. Les sorciers venaient souvent de province, et notamment du pays des Marses. A l'époque même où fut tracée notre inscription, Horace se plaint des *Sabella carmina* et de la *Marsa nenia* (Epode XVII, 28-29) ; et les vers de l'épode V (75 et suiv.) :

..nec uocata mens tua
Marsis redibit uocibus

font allusion à des pratiques de sorcellerie. Beaucoup plus tard encore, au temps de Commodien (*Carm. apolog.*, v. 7) et au temps d'Arnobe (*Adu. Nat.*, II, 32), les Marses fournissaient au recrutement des sorciers et des charlatans. Nous n'avons pas de nominatifs pluriels féminins sur les rares et brèves inscriptions provenant du pays des Marses ; mais les deux dialectes les plus voisins du marse, le marrucin et le pélignien, nous présentent les formes *asignas*, *auiatas*, *datas* (v. von Planta, *Grammatik*, II, 97). Le *quas* de notre inscription — comme le *polliciarus* et le *me* signalés plus haut — pourrait bien n'être que du latin fléchi à la mode des Marses.

J. Vendryes.

LE LIEU DE LA SCÈNE DANS LE *SATIRICON*

Et te Massiliensium per hortos
Sacri stipitis, Arbiter, colonum
Hellespontiaco parem Priapo.

C'est par cette périphrase que Sidoine Apollinaire (*Carm.*, XXIII, v. 155-157) désigne Petronius Arbiter, l'auteur du *Satiricon*, dans un passage où il énumère les plus illustres écrivains latins. Le sens n'en est pas parfaitement clair.

Bücheler, dans sa grande édition de Pétrone (Berlin, 1862), fait suivre cette citation d'un commentaire où il s'efforce de l'expliquer [*Prosae orationis reliquiae*, IIII, p. 207]. D'après lui, ces trois vers feraient allusion à une partie aujourd'hui perdue du *Satiricon* et aux événements qui s'y déroulaient ; Sidoine Apollinaire attribuerait à Pétrone lui-même ce qui, dans le *Satiricon*, concernait Encolpe, le principal personnage du roman. Le *sacer stipes* est une image en bois de Priape, et l'expression *sacri stipitis per hortos Massiliensium colonus* veut dire : toi qui as célébré le culte de Priape à Marseille, ou peut-être : toi qui, un jour, dédias un Priape dans les jardins de Marseille. Et Bücheler conclut de là que, lorsque le *Satiricon* était complet, les aventures d'Encolpe avaient à un moment donné Marseille pour théâtre, de même que dans les parties conservées du roman elles ont pour théâtre la Campanie et Crotone. Rapprochant alors du texte de Sidoine Apollinaire un texte de Servius (*ad Aen.*, III, 57), où ce grammairien expose la manière dont les Marseillais s'y prenaient pour conjurer la peste et cite Pétrone comme son auteur (*hoc autem in Petronio lectum est*), Bücheler croit pouvoir en inférer que le passage dont parle Servius se trouvait dans le même livre du *Satiricon* que l'événement auquel Sidoine fait allusion. Quant aux mots *par Priapo*, Pétrone serait ainsi qualifié parce qu'Encolpe, « nilo deterius mutoniatus quam Mutunus, tot tantasque res mentula duce gesserat... [1] ».

1. M. Émile Thomas, adoptant le sens de Bücheler, traduit élégamment, mais

Depuis Bücheler, on admet couramment qu'une partie des aventures d'Encolpe et de ses compagnons se passait à Marseille [1]. Cela n'est nullement prouvé. La construction de Bücheler, pour ingénieuse qu'elle soit, n'a que la solidité d'une hypothèse, et son interprétation du texte de Sidoine Apollinaire est toute conjecturale. Voyons ce que vaut cette conjecture.

Elle repose tout entière sur l'idée que Sidoine Apollinaire a confondu Pétrone avec Encolpe : *ratus videlicet eundem esse Petronium atque Encolpium.* Il faut avouer que cette idée est singulière, et qu'elle fait peu d'honneur ou à Sidoine ou à Bücheler. Sans doute le récit de Pétrone est placé directement dans la bouche d'Encolpe, mais il faudrait une dose de naïveté peu commune pour croire que l'auteur est lui-même son héros, comme Rousseau dans les *Confessions.* Peut-être dira-t-on qu'il y a là, de la part de Sidoine, une simple façon de parler, une « figure » permise à un poète. L'échappatoire est médiocre, et Bücheler en tout cas n'y avait pas songé. Admettons-la cependant.

L'explication de Bücheler n'en reste pas moins fort compliquée et, ce qui est plus grave, mal cohérente. Comment, en effet, Pétrone peut-il être appelé à la fois un « adorateur de Priape » (*sacri stipitis colonum*) et un « émule de Priape » (*parem Priapo*) ? Je passe sur ce sens de *colonum*, équivalant à *cultorem*, qui n'est pas classique, même en poésie, et que ne justifie pas davantage l'usage des écrivains chrétiens [2]. On pourrait, au besoin, y voir une licence exigée par la versification. Il n'y en a pas moins une véritable antinomie entre les deux expressions, dont l'une présente Pétrone comme un fidèle du culte de Priape et dont l'autre fait de lui, sans transition, l'égal du dieu lui-même, et pour ainsi dire un autre Priape ! Je n'insiste pas sur l'inconvenance si *par Priapo*, appliqué à Pétrone, est aussi expressif que le prétend Bücheler.

Relisons ces trois vers sans prévention. Il me semble que la locution *par Priapo*, qui par elle-même est bien vague, ne prend quelque précision que si *parem* — au lieu de constituer une apposition distincte au pronom *te* — se rapporte étroitement à

---

peut-être un peu librement : Pétrone, qui, « dans les jardins de Marseille, dévot bien digne de sa chapelle, honore le tronc sacré de Priape, dieu de l'Hellespont » (*Pétrone*, 2e éd., p. 2).

1. Voy., par ex., Schanz, *Geschichte der röm. Litteratur* (2e éd.), § 395 : « Massilia und Croton stehen als Orte der Handlung fest. »

2. On ne saurait évidemment comparer saint Jérôme, *in Is.*, 54, 15 : « *habitatores* quondam idolotatriae fiant *coloni* ecclesiae ». [Mais cf. le *Thesaurus ling. lat.*, v° Réd.]

colonum, avec la pleine valeur d'une épithète, et si les deux expressions *sacri stipitis colonum* et *Hellespontiaco parem Priapo* se complètent, au lieu de se contredire. Pour le *sacer stipes*, je suis de l'avis de Bücheler : il ne peut guère s'agir que d'une statue de bois, objet d'un culte. L'expression *stipitis colonum* est évidemment énigmatique, mais *parem Priapo* la rend plus claire, car tous les mots se tiennent dans la phrase et s'expliquent, en somme, les uns par les autres. On peut entendre en effet, sans forcer le sens d'aucun terme : toi qui habites (*colonum* = *qui incolis*) un tronc d'arbre sacré, c'est-à-dire toi qui as des statues de bois, que l'on honore à l'égal de celles de Priape.

Les Marseillais auraient donc élevé dans leurs jardins (*per hortos*) des statues rustiques à Pétrone, chantre de Priape, comme ils en élevaient, selon l'usage, à Priape lui-même ; ils auraient rendu simultanément hommage au dieu et à son prophète. Pourquoi cette vénération particulière des habitants de Marseille pour l'auteur du *Satiricon* ? Peut-être, comme on l'a déjà supposé, était-il leur compatriote [1].

Cette explication fort nette — que je n'invente pas, mais qui me paraît la seule plausible — exclut l'idée étrange de Bücheler, que, pour Sidoine Apollinaire, Encolpe était Pétrone lui-même. Elle exclut aussi l'hypothèse d'une allusion à quelque passage perdu du *Satiricon*, où Encolpe aurait célébré le culte de Priape à Marseille. On ne peut donc aucunement conclure du texte de Sidoine qu'une partie du *Satiricon* avait Marseille pour théâtre.

Quant au texte de Servius, sur lequel s'appuyait Bücheler, il est également sans valeur à cet égard. Servius emprunte à Pétrone un renseignement sur les usages de la population de Marseille. Rien n'indique que le passage de Pétrone auquel il se réfère soit un récit d'événements ayant lieu à Marseille. Même s'il en était ainsi, rien ne prouve que ce récit ferait partie de l'action principale : il ne manquerait pas, dans le *Satiricon*, d'anecdotes placées, en forme de digression, dans la bouche d'un quelconque des personnages du roman. Telles l'aventure d'Eumolpe à Pergame (*Sat.*, 85-87) ou l'histoire de la matrone d'Éphèse (*ibid.*, 110-112). Faudrait-il croire, si nous n'avions que des fragments de ces épisodes et que le contexte fût perdu, qu'une partie du *Satiricon* se passait en Asie-Mineure ?

Concluons : dans les parties conservées du *Satiricon*, la scène

1. Cf. Pauly's *Real-Encyclopädie*, t. V, p. 1402, n. 2.

se passe exclusivement en Campanie et à Crotone ; rien ne justifie l'hypothèse répandue, et présentée comme une certitude dans plus d'un ouvrage, qu'elle se passait à un autre moment à Marseille.

René Waltz.

AD O.G.I.S I 228 8

Dans un très intéressant mémoire récemment publié : *Contributi alla storia dell' impero seleucidico* (Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino XLVII 1912), M. G. de Sanctis propose une correction à un décret bien connu de Delphes. A la l. 8 la plupart des éditeurs ont admis sans discussion la restitution due à L. Couve (B. C. H. XVIII 1894, p. 227) : καὶ τάν τε ὑπάρχουσαν αὐτοῖς χώραν βεβαιοῖ καὶ τὰν πατρί[δα] | ἐπαγγέλλεται ἀποδώσειν.

M. de Sanctis (p. 28 du tirage à part) lit : καὶ τὰν πάτρι[ον].

Je me réjouis de le voir d'accord avec moi qui ai, depuis nombre d'années, proposé et publié la même correction (*Études sur l'histoire de Milet et du Didymeion*, 1902, p. 122).

Bernard Haussoullier.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Münchener Archäologische Studien. 1 vol. in-8, 504 p., gravures et planches. Munich (Beck), 1909.

Furtwängler avait formé le projet de publier sous ce titre, sans périodicité fixe, des travaux archéologiques dus soit à lui-même soit à ses élèves. La mort l'empêcha de mettre ce projet à exécution. Mais quatre mémoires destinés à figurer dans cette publication étaient déjà terminés et leurs auteurs les ont rassemblés en un volume, en souvenir de leur maître : leur valeur et l'intérêt des questions traitées nous font regretter que le dessein de Furtwängler ait dû être abandonné.

L'étude de M. Anton Hekler intitulée *Römische weibliche Gewandstatuen* ne prétend pas nous donner un catalogue complet et détaillé des statues féminines voilées ; elle semble surtout destinée à réfuter la thèse de Wickhoff et Riegl sur l'absolue originalité de la sculpture romaine et son indépendance à l'égard de l'art grec ; elle étaie ainsi, sur un point particulier, les remarques pénétrantes, quoique nécessairement un peu sommaires ou un peu générales, de J. Strzygowski (Orient und Rom). C'est un travail bien conduit, où l'on a, avec raison, tenu grand compte de la chronologie, et qui a le mérite de s'appuyer sur l'observation directe des originaux; et d'être écrit par un homme de goût, capable de nous intéresser, même à des manifestations d'un art un peu secondaire.

M. Eduard Schmidt (*Der Knielauf und die Darstellung des Laufens und Fliegens in der älteren griechischen Kunst*) étudie la singulière et pittoresque convention employée par les artistes grecs archaïques pour représenter la course ou le vol. E. Curtius dans un « Winckelmannsprogramm » bien connu avait attiré l'attention des archéologues et des artistes sur cette question. Mais son travail déjà ancien (il date de 1869) avait besoin d'être revisé. Les savants, qui s'en étaient occupés depuis, n'avaient traité le sujet qu'incidemment, sans le développer beaucoup ou sans le renouveler assez. La contribution la plus importante apportée à la question a été celle de Studniczka dans *Die Siegesgöttin*, 1898. M. Schmidt reprend l'ensemble du problème, fixe les limites chronologiques de l'emploi du « Knielauf », précise les différentes catégories et démêle les origines orientales de ces curieuses représentations.

Le mémoire consacré par M. Georg Lippold aux boucliers grecs (*Griechische Schilde*) comble une lacune : en dehors des articles de dictionnaires ou de manuels, nous n'avions pas de monographie d'ensemble sur la question. Celle-ci, qui est faite avec beaucoup de soin, rendra de précieux services. L'auteur a d'ailleurs borné délibérément son sujet à l'étude des boucliers purement grecs, depuis l'époque mycénienne jusqu'au seuil des temps hellénistiques, où des formes étrangères (celtes en particulier) s'introduisent dans l'armement grec. Mais il n'a pas manqué d'examiner occasionnellement les armes défensives de l'ancien Orient, qui ont influencé celles de la Grèce.

Mais je veux signaler surtout l'étude de M. Rudolf Hackl (*Merkantile Inschriften auf attischen Vasen*) qui ouvre le volume et qui me semble la plus neuve. En 1905, dans la troisième partie de son Catalogue des vases du Louvre (pp. 684-687), après avoir en passant consacré à cette question quatre pages excellentes et pleines de faits et de suggestions, comme il nous en a donné l'habitude, M. Edmond Pottier souhaitait que quelqu'un dressât un catalogue des marques peintes et incisées qui se rencontrent sur les vases antiques (habituellement sous le pied), qu'il les comparât et les classât. C'est en effet le seul moyen de résoudre les problèmes posés par ces différents signes. Letronne le premier s'en était occupé sérieusement, et ses remarquables études gardent encore une grande valeur, bien qu'elles soient parfois un peu aventureuses. Il s'attachait il est vrai surtout à l'interprétation des inscriptions présentant des mots complets (elles sont assez peu nombreuses) : de même Schœne, plus tard, en 1877 (*Comment. in hon. Mommseni*), et la plupart des auteurs qui en traitèrent occasionnellement. Mais les inscriptions abrégées, les sigles, les signes divers ont été à peine effleurés, bien que Jahn eût signalé l'intérêt de ces études dans la célèbre préface de son catalogue de Munich. M. Hackl a droit à la reconnaissance des archéologues pour avoir entrepris ce travail, à la vérité fort minutieux, et pour nous avoir fourni un catalogue très clair, très bien disposé, même au point de vue typographique (ce qui a son importance en l'espèce), sur lequel il sera facile de travailler et dont on pourra compléter peu à peu les cadres. Les marques peintes (les *dipinti*, disent les Italiens et dit après eux M. Hackl), de beaucoup les moins nombreuses, puis les marques incisées (*graffiti*) sont successivement passées en revue, les vases étant rangés d'après le signe ou le mot typiques, et autant que possible en ordre chronologique dans l'intérieur de chaque article. On pourra regretter seulement que l'auteur, qui a bien vu l'importance des questions de provenance, n'ait pas indiqué l'origine du vase, quand elle était connue. Après ce catalogue suivi de son commentaire (surtout descriptif), qui est le morceau capital du travail, après des remarques importantes sur l'épigraphie et sur la provenance des vases, l'auteur expose les conclusions de son enquête. Il le fait avec une brièveté relative, son but ayant été surtout, semble-t-il, de réunir et de classer intelligemment des matériaux. Il convient de l'en féliciter, car les questions soulevées par ces inscriptions sont délicates et ne sauraient se résoudre tout d'un coup. D'ailleurs les explications qu'il nous propose, toujours appuyées sur l'observation, sont modérées, pleines de bon sens et nous reposent de certaines généralisations archéologiques, où l'imagination joue un trop grand rôle. Je ne puis noter ici que quelques points saillants de ces conclusions.

Le titre même du mémoire (*merkantile* Inschriften) indique l'origine que M. Hackl attribue aux inscriptions : c'est en général le marchand qui les appose ou les fait apposer ; mais comme elles ont été tracées avant la cuisson définitive, il faut admettre que ce gros négociant exportateur venait à l'atelier faire sa commande, et l'inscrivait, avec d'autres points de repère, d'autres notes de contrôle, sur les vases ébauchés dont le fabricant lui proposait le modèle. Il faut admettre aussi que certains de ces signes ont dû être inscrits par le potier lui-même pour sa propre commodité. — Il est remarquable que l'alphabet ionien domine dans ces inscriptions, au moins jusqu'en 480 avant J.-C. environ (de même que le système numéral « milésien », au lieu que le système décimal, adopté par les Attiques, apparaît plus souvent après cette date) ; au contraire les signatures d'artistes et les inscriptions explicatives placées auprès des personnages représentés sur les vases employent,

en général, l'alphabet attique. M. Hackl en conclut que l'exportation des vases attiques était surtout aux mains de marchands ioniens, qui avaient précédé les Athéniens dans le commerce maritime et qui gardèrent leur suprématie jusqu'au moment où l'Attique, enrichie et développée économiquement après les guerres médiques, put se suffire à elle-même. — L'auteur, avec une sage réserve, renonce à interpréter la plus grande partie des lettres isolées, des sigles et des signes analphabétiques qu'il a catalogués. Il y a là, pense-t-il, des notes conventionnelles, particulières aux commerçants ou aux potiers, que nous ne pouvons expliquer. Il faut espérer pourtant qu'à la suite de cet inventaire, des travaux de détail, en étudiant séparément certains de ces signes, en les groupant, en comparant les vases qui les portent, nous permettront de pénétrer quelques-uns de ces mystères. — Ces « merkantile Inschriften » nous livrent aussi d'intéressants détails sur le prix des vases. C'est ainsi que 6 cratères coûtent 4 drachmes; 20 βαθέα, 1 drachme et 1 obole; 20 oxybapha, 1 drachme, etc. On avait déjà relevé plusieurs de ces chiffres (depuis Letronne) et M. Hackl ne signale tout cela que rapidement. Il y aurait lieu sans doute de s'en occuper de plus près. On ne s'est pas demandé en particulier si ces prix étaient des « prix de gros » ou les prix de détail, payés par la clientèle. Il serait à propos aussi —, et il sera plus facile, grâce au travail de M. Hackl —, d'examiner la question des noms de vases, des noms réels employés par les anciens pour désigner telle ou telle espèce de poterie (car on sait que les dénominations adoptées par les céramographes sont un peu conventionnelles): cette étude serait d'ailleurs délicate, car les anciens ne semblent pas s'être piqués d'une très grande exactitude dans l'emploi de ces noms, qui ont d'ailleurs varié au cours des siècles; d'autre part, les noms incisés sur les vases (ce sont en général sur d'assez grands vases) sont loin de correspondre toujours à la forme du vase qui les porte (l'abréviation Ληκυθ est gravée par exemple sur des amphores), ce qui se comprend s'il s'agit de l'indication d'une commande. C'est à ce point de vue que Panofka s'était occupé de ces inscriptions, avant Letronne. Depuis on a un peu laissé de côté la question. M. Hackl lui a consacré quelques pages fort intéressantes mais qui ne pouvaient contenir que des indications assez générales. — Les « graffiti » nous donnent également des renseignements qui pourront être utilisés pour la chronologie des vases et, — on l'a déjà vu à propos d'un point spécial —, nous apportent de précieuses lumières sur la question de l'exportation des poteries attiques et du commerce maritime d'Athènes. D'autres questions encore pourront recevoir des clartés d'une étude des graffiti faite à leur point de vue particulier.

On voit que le travail de M. Hackl, sous son apparence modeste, offre une utilité certaine, et nous fournit des documents intéressants, qu'il a su rendre faciles à mettre en œuvre. La modération même et la concision de ses propres conclusions, son « objectivité » parfaite le préserveront de vieillir trop vite et le rendront plus longtemps utilisable, — comme aussi la sagesse qui lui a fait éviter les généralisations aventureuses : il s'est bien gardé de rapprocher prématurément les marques relevées sur les vases attiques du v[e] siècle de signes plus ou moins analogues rencontrés en des pays et à des époques éloignés, par exemple sur des monuments égyptiens datant des premières dynasties ou dans des tombeaux de la Crète préhistorique, et il ne donne point dans l'hypothèse de « l'écriture méditerranéenne ». Il a sur ce sujet un court chapitre, plein de bon sens. C'est donc dans l'ensemble une étude consciencieuse, patiente et raisonnable,

sur une question importante quoique un peu ingrate : il y avait du mérite aussi bien à l'entreprendre qu'à la mener à bonne fin.

Maurice Brillant.

Henri Francotte. *Les finances des cités grecques*, 1 vol. in-8, 315 p. Liège, Vaillant-Carmanne et Paris, Champion. 1909. 7 fr.

Cet ouvrage n'a nullement la prétention, — qu'on pourrait lui attribuer d'après son titre, — de constituer une histoire ou un « manuel » des finances grecques, qu'il serait d'ailleurs assez difficile d'écrire à l'heure actuelle. Ce sont dix mémoires sur des questions particulières, — à la vérité fort importantes, — écrits en des circonstances diverses, retouchés et mis au point, et réunis aussi logiquement que possible en deux parties traitant, la première des impôts, la seconde de l'administration. Ces études sont d'ailleurs d'une étendue assez inégale : c'est ainsi que celle qui a trait aux impôts indirects ne comprend que dix pages, tandis que le viiie mémoire, consacré à l'administration financière des cités et particulièrement aux institutions athéniennes s'étend de la page 129 à la page 239. On retrouvera avec plaisir dans ces pages la clarté et le tour alerte qui sont habituels à M. Francotte, comme aussi son amour des hypothèses nouvelles et hardies, parfois un peu hasardeuses, mais souvent suggestives.

Dans l'une des études de la première partie, l'auteur a repris, après bien d'autres, la question, si obscure dans les détails, de *l'eisphora à Athènes* (pp. 23-47). Il y a proposé quelques solutions originales. Dans l'ensemble il tient, avec raison, grand compte du remarquable travail de M. Paul Guiraud (*Études économiques sur l'antiquité*, pp. 77-121), bien qu'il s'en sépare sur un assez bon nombre de points. Je note seulement une hypothèse sur laquelle il insiste : il distingue au ive siècle deux espèces d'eisphorai, « l'une, que nous appellerons foncière, qui n'atteignait que les immeubles, l'autre, que nous appellerons complète, qui frappait tout le capital mobilier et immobilier. Le peuple, suivant les circonstances, décrétait l'une ou l'autre ». Je n'oserais me prononcer sur ce point ; il ne semble pas pourtant que les raisons alléguées soient absolument décisives ; au surplus la plupart de ces questions financières, actuellement débattues, resteront sans doute longtemps assez hypothétiques et peut-être faut-il se résigner en bien des cas à ne mettre en pleine lumière que les faits certains ou hautement probables, et laisser un peu de doute planer sur les autres.

Les problèmes que soulève l'eisphora ne sont pas près d'être élucidés, quoiqu'on y revienne sans cesse. Depuis la publication du volume de M. Francotte, M. Ulrich Kahrstedt (dans ses *Forschungen zur Geschichte des ausgehenden Vten und des IVten Jahrhunderts*, Berlin, 1910) a traité de nouveau la question des symmories, avec une certaine hâte, semble-t-il. Ses explications ne sont pas toujours très vraisemblables. Il soutient en particulier l'identité de l'οὐσία et du τίμημα au ive siècle, ce qui l'oblige à admettre que la fortune totale (mobilière et immobilière) de l'Attique était en 378 de 5.750 talents seulement, conséquence dont Guiraud avait montré l'impossibilité. M. Francotte a garde de tomber dans cette exagération, bien qu'il n'adopte pas les chiffres généralement admis depuis Böckh pour exprimer le rapport de la fortune réelle au timéma (5 à 1).

L'étude sur l'eisphora athénienne est complétée par un court mémoire de 5 pages sur *la contribution foncière en dehors d'Athènes*. La matière

d'ailleurs ne prêtait pas à de longs développements, car les renseignements précis sont bien peu nombreux.

Un autre mémoire de la même partie (pp. 63-98) étudie *le système des impôts dans les cités* [non autonomes] *et les royaumes grecs : phoros, eisphora, syntaxis*, ces mots servant à désigner les contributions payées par les alliés ou les sujets. (M. Francotte essaie de distinguer ces trois termes par des définitions précises, qu'il appuie sur des exemples.) Il examine en particulier les contributions payées par les occupants du domaine (βασιλικὴ γῆ), et par ceux des colonies militaires ou urbaines. Il n'a pu, malheureusement, utiliser pour ce travail l'important ouvrage de Rostowzew (*Studien zur Geschichte des römischen Kolonates*), paru en 1910, et dont la *Revue* a récemment parlé : bien qu'il s'y agisse en général d'une époque postérieure à celle qu'étudie surtout M. Francotte, il eût servi à amplifier son travail et à éclaircir certains points.

Je ne puis que signaler le mémoire VI sur *le tribut des alliés d'Athènes* (pp. 97-118), question maintes fois traitée elle aussi et sur laquelle nous n'avons pas encore toute la lumière désirable, malgré les pénétrantes recherches de Pedroli. On y remarquera les explications ingénieuses, mais peut-être un peu compliquées qu'il propose pour les expressions assez obscures appliquées à certaines villes alliées : ἄτακτοι, πόλεις αἳ αὐταὶ φόρον ἔταξαν, πόλεις ἃς οἱ ἰδιῶται ἔταξαν. Je note aussi que M. Francotte estime, avec raison si je ne me trompe, que le mot σύνταξις substitué au mot φόρος après la réorganisation du tribut n'a pas simplement pour but de remplacer un terme devenu odieux aux alliés, mais doit correspondre à une réalité différente : Athènes est moins libre pour la détermination de la σύνταξις que pour celle du φόρος ; la σύνταξις ne lui appartient pas comme le φόρος mais doit être employée à des dépenses d'intérêt commun (sans doute en partie précisées d'avance) ; c'était peut-être aussi, comme l'a supposé Panske, le synédrion général qui l'établissait et décidait de son emploi.

La seconde partie est occupée surtout par le long mémoire sur *l'administration financière des cités grecques*. Il est impossible d'entrer dans les détails. Signalons seulement que M. Francotte a essayé (pp. 157 sqq.) de déterminer la situation du trésor athénien et son budget, de 431 jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse, d'évaluer ses dépenses, et particulièrement ses dépenses militaires : il nous donne notamment (p. 209) les chiffres suivants pour résumer ses calculs sur le coût de la guerre :

Guerre d'Archidamos....	16.564	talents
Guerre de Sicile.........	17.000	—
Guerre de Décélie.......	12.800	—
Total...........	46.364	talents.

On sent tout ce que de pareilles recherches ont forcément d'hypothétique. Il faut louer M. Francotte d'y avoir employé une dextérité et une habileté indéniables.

Le mémoire qui suit s'occupe de *l'administration du temple de Delphes*, d'après le livre de M. Bourguet, qu'il a dessein de compléter et d'éclairer sur certains points, de rectifier sur d'autres.

Au surplus, on ne saurait dans un bref compte rendu résumer un livre tel que celui-ci, où les détails sont souvent l'essentiel, et où les discussions de chiffres ont une importance capitale. Il en est ainsi de la plupart des

ouvrages consacrés à ces difficiles questions de finances. Je me bornerai, pour terminer, à donner le titre et l'ordre des différents mémoires :

Maurice Brillant.

H. Breitenbach. *De genere quodam titulorum comoediae Atticae.* Diss., Bâle, 1908.

Aristophane a revendiqué pour l'auteur comique le droit de λοιδορῆσαι τοὺς πονηρούς, c'est-à-dire d'insulter ses adversaires politiques non seulement dans les actes de leur vie publique mais encore dans leur personne et dans leurs affections de famille. On admet que la Comédie moyenne et la nouvelle ont peu à peu éliminé ce genre d'attaques pour s'attacher de plus en plus à la peinture de caractères généraux.

On donne de ce changement diverses raisons : l'appauvrissement d'Athènes, l'adoucissement des mœurs, etc. Athènes appauvrie ne peut plus subvenir aussi généreusement qu'autrefois à la magnificence du chœur qui représente dans la Comédie l'ἰαμβικὴ ἰδέα. D'autre part des mœurs plus douces répugnent à présent aux traits violents et personnels. Mais si le chœur est l'élément satirique par excellence, il n'en est pas moins vrai que la satire a passé dans les autres parties de la comédie ; d'ailleurs l'appauvrissement du chœur n'en est pas la suppression et, pour être moins important, le chœur en est-il moins libre en ses propos ?

Les mœurs se seraient-elles adoucies au ive siècle ? Pourtant Démosthène fait encore à cette époque un récit de la vie d'Eschine que n'eût pas désapprouvé Aristophane. On sait du reste si le grand orateur a épargné la mère de son adversaire politique et si, en la traitant de jongleuse et de sorcière, il ne s'est pas montré l'héritier direct des auteurs comiques qui traînaient

dans la boue la mère d'Hyperbolos et celle d'Euripide. Une telle liberté de langage est assurément étrange à la tribune au moment où des mœurs plus douces ne la souffriraient plus sur la scène.

Un autre fait n'est pas moins frappant : c'est que la comédie continue à s'attirer en plein IVe siècle les mêmes reproches qu'autrefois. Vers 351 Isocrate se plaint de la παρρησία qui règne au théâtre. « Chose étrange, dit-il aux Athéniens, vous réservez votre faveur à ceux qui font connaître au reste de la Grèce les fautes de votre cité. » Platon ne croit pas inutile d'interdire dans sa république idéale μήτε λόγῳ μήτε εἰκόνι μήτε θυμῷ μήτε ἄνευ θυμοῦ μηδαμῶς μηδένα τῶν πολιτῶν κωμῳδεῖν (Lois, XI, 935).

Les fragments des comiques sont loin d'infirmer ce que nous fait soupçonner de la comédie la défense expresse de Platon et ce que nous en apprennent les plaintes si vives d'Isocrate. Ceci avait déjà frappé de bons juges : bien des extraits laissent encore filtrer par-ci par-là, des attaques violentes et des personnalités précises. M. Breitenbach a dressé (p. 6, n. 7) une liste de ces fragments intéressants.

Il ne s'en tient pourtant pas là ; il a voulu rechercher s'il n'existait pas une autre preuve attestant la durée des personnalités dans la comédie moyenne et dans la nouvelle. Cette preuve, il la trouve dans le grand nombre de pièces qui ont pour titre un nom de personne. Il examine successivement ces noms, d'abord les noms d'hommes, qu'il étudie dans l'ordre suivant : noms de contemporains connus (pp. 13-42), ou inconnus (pp. 42-52) ; noms de personnages peut-être réels (52-65), de personnages assurément fictifs (65-81), morts (81-94) ; noms propres ou communs (94-108) ; titres douteux (108-110). M. Breitenbach a admis pour l'étude des noms de femmes (111-170) un ordre un peu différent ; je ne sais trop pour quelle raison (cf. pourtant p. 113).

Quel est le résultat de cette étude consciencieuse ? C'est que la Comédie moyenne et la nouvelle s'en sont prises à toute sorte de contemporains, orateurs, hommes politiques, souverains, artistes, écrivains, philosophes, courtisanes... Et c'est surtout que, dans la Comédie ancienne, les pièces ont pour titre un nom de personne 1 fois sur 11 environ, dans la moyenne 1 fois sur 7, dans la nouvelle 1 fois sur 20.

Comme on l'a déjà fait remarquer, il est malaisé de juger du contenu d'une pièce d'après son titre (cf. Croiset, H. L. G., III, p. 589). M. Breitenbach ne s'est pas dissimulé cette difficulté : il a admis comme visant un adversaire les pièces qui portaient le nom d'un contemporain célèbre. Pour les pièces dont il ne nous reste guère que le titre, nous sommes bien obligés d'admettre cette conclusion.

L'étude de M. Breitenbach, paraissant au moment où la Comédie nouvelle revient en honneur, rendra de précieux services. Toute thèse étant nécessairement incomplète, je formulerai pour finir un souhait qui n'est pas une critique : je voudrais que M. Breitenbach se demandât à présent pourquoi, dans les fragments qui nous sont parvenus, il s'en trouve si peu où s'exerce aux dépens d'un adversaire la verve d'un auteur comique. Ne serait-ce pas parce que les Alexandrins qui nous les ont transmis n'ont accepté dans leurs florilèges que ce qui satisfaisait les tendances de leur époque et, délaissant ce qui exprime des intérêts disparus et des passions éteintes, se sont attachés presque uniquement aux sentences morales au point de nous laisser une image incomplète de la Comédie nouvelle ?

Arth. Humpers.

J. W. WHITE, *The Iambic Trimeter in Menander*. (Extrait de la Classical Philology, vol. IV, n° 2, avril 1909, pp. 139-161.) Chicago, University Press.

Le sujet de cet article est l'étude du trimètre iambique chez Ménandre. M. White a borné ses recherches personnelles au « nouveau » Ménandre, que nous a révélé le papyrus du Caire, — le fragment de Leipzig, publié par Körte, n'étant pas encore connu au moment où fut écrit son article. L'auteur a de plus laissé de côté les vers incomplets dont la restitution était incertaine et la scansion douteuse. Enfin il ne pouvait évidemment négliger le Ménandre des florilèges, tout fragmentaire qu'il fût ; aussi M. White a-t-il mis à profit le travail, déjà ancien, que Perschinka a consacré à la versification de l'« ancien » Ménandre dans les *Dissert. philol. Vindob.* (III, 1891, p. 329 ss.). Il a pourtant examiné à nouveau les anapestes des fragments.

Je suis surpris — et ce sera mon premier reproche — que M. White n'ait pas tenu compte des fragments découverts depuis 1881 et particulièrement du *Laboureur* et du *Flatteur*. Ces fragments il aurait pu les trouver réunis et commentés dans la thèse de Kretschmar[1].

Mon second reproche sera plus grave et portera sur la méthode même et les conclusions de l'auteur. M. White constatant que le manuscrit présente tout au plus deux exemples de tribraque trisyllabique au 3ᵉ pied, en conclut que les vers où se présentent ces phénomènes exceptionnels doivent être corrigés[2]. Or, on avait douté naguère pour une raison analogue de l'authenticité du procéleusmatique cinquième dans Phèdre (app., 2, 10). Mais, ainsi que M. L. Havet l'a prouvé, ce procéleusmatique est unique pour la raison bien simple que la langue l'offrait à l'écrivain dans la proportion de 0,8 seulement[3]. Phèdre ne l'évitait donc pas; il ne le recherchait pas davantage ; il l'employait dans la mesure où il le trouvait. On ne peut donc pas dire que tel pied ou telle série de pieds sont inusités et par suite condamnables, quand ils se rencontrent trois fois en seize mille vers[4], avant de savoir si la langue les offrait au poète dans une proportion plus grande. Telle est la « loi de proportion », la loi de « l'offre et de la demande » métriques énoncée par M. Havet dans son admirable *Manuel de critique verbale*[5].

Or, si nous appliquons cette loi au tribraque trisyllabique troisième, nous arrivons aux constatations suivantes :

1° Ce pied ne peut se trouver que dans des vers à césure hephthémimère.

2° Les tribraques trisyllabiques à finale vocalique sont exclus devant les groupes σκ, στ, etc.

3° Les tribraques trisyllabiques à finale consonantique sont exclus devant tout mot commençant par une consonne.

4° Le nombre des tribraques trisyllabiques est infiniment restreint dans la langue.

Donc, si ce pied est rare dans Ménandre, ce n'est pas que le poète ait eu l'intention de l'éviter ; il y a une différence entre un pied rare et un pied

---

1. *De Menandri reliquiis nuper repertis*. Diss. Leipzig, 1906.
2. P. 247.
3. *Phaedri... fabulae Aesopiae*, Paris, 1895, p. 263, § 72.
4. Comme c'est le cas et comme cela doit être le cas pour une série de trois anapestes initiaux.
5. Paris, 1911, § 317.

employé rarement : le premier est rare par lui-même, le second l'est par la volonté de l'auteur.

En résumé on n'a fait qu'une minime partie du labeur qui s'impose au métricien quand on a constaté la fréquence d'un pied et la rareté d'un autre, si l'on ne recherche pas en même temps jusqu'à quel point la langue les rendait possibles et comment l'auteur, modifiant ou respectant cette proportion métrique, a utilisé les ressources des mots qu'il avait à combiner.

En ce qui concerne Ménandre on évitera de condamner telle leçon bien attestée par le *codex* mais présentant un pied rare. Par contre on aura raison de faire la chasse aux conjectures qui introduisent dans un vers incomplet un pied dont il se trouve très peu d'exemples. Pour cette sélection le travail de M. White, comme on peut le constater dans les éditions de Körte et de Capps, a déjà rendu des services ; il en rendra encore.

Art. HUMPERS.

ARCHIMEDIS *opera omnia cum commentariis Eutocii* iterum edidit J.-L. HEIBERG. Vol. I, Leipzig, Teubner, 1910, in-12, XI-445 p.

Diverses raisons ont déterminé M. H. à revoir l'édition d'Archimède qu'il avait donnée à Leipzig en 1880-1881 : il a voulu la mettre au courant des travaux publiés dans l'intervalle, ensuite corriger les défauts d'une œuvre de jeunesse. Enfin, ayant examiné à Constantinople, en 1906, le *Cod. Hierosolymitanus 355* que lui avait signalé Hermann Schoene, il y a découvert, à sa grande surprise, sans parler de fragments étendus des traités d'Archimède déjà publiés, quelques parties encore inconnues. Cette seconde édition réalise donc sur la première des progrès importants.

Le premier volume comprend les traités suivants : *Sur la sphère et le cylindre*, en deux parties ; *Sur la mesure du cercle*; *Sur les conoïdes et les sphéroïdes*. En regard du texte grec, la traduction latine de M. H. L'éditeur s'est efforcé de respecter dans sa traduction l'allure du texte, tout en utilisant partout où il l'a pu les notations mathématiques familières aux modernes. Au bas des pages est placé un apparat critique ; par endroits des notes comblent les lacunes du texte ou en éclaircissent les difficultés. Les traités qui ont pour titre : *Sur la sphère et le cylindre*, *Sur la mesure du cercle*, ont été remaniés en plusieurs endroits par le copiste qui a fait disparaître les formes doriennes, et suivant les cas, abrégé ou développé le texte primitif pour le rendre plus conforme aux habitudes de langage de son temps. M. H. a reconstitué dans ses notes le texte d'Archimède partout où il se laissait deviner. Il a même inséré entre crochets dans le texte grec les additions qui lui paraissaient avoir un caractère de certitude ou de très grande probabilité. Pour ces deux traités il n'a pas cru devoir rétablir les formes doriennes ; il l'a fait pour les autres, mais avec circonspection. L'apparat critique laisse de côté les variantes qui n'ont qu'un intérêt dialectal.

L. MÉRIDIER.

Die Überlieferung der Gynäkologie des SORANOS *von Ephesos von Iohannes* ILBERG. (Des XXVIII Bandes der Abhandl. der philol.-historischen Klasse der königl. sächsisch. Gesellsch. der Wissenschaften. N° II, Mit sechs Lichtdrucktafeln. Leipzig, Teubner, 1910. In-4, 122 p.

Une recension du texte de la Gynécologie de Soranos présente de grosses difficultés. Le traité se trouve noyé dans une compilation médicale ayant trait à la gynécologie, qui occupe 67 feuillets du **Parisinus 2153**, au milieu du ms. parmi divers écrits de médecine. Un médecin de Königsberg, Fried. Reinh. Dietz exécuta le premier une copie de la compilation en 1830-1831 ; mais il mourut avant d'avoir pu mettre la dernière main à son édition, qui parut en 1838 par les soins d'un continuateur assez maladroit : l'ensemble était faussement attribué à Soranos. Plus tard F. Z. Ermerins, médecin de Groningue, s'efforça de distinguer ce qui dans la compilation appartenait à Soranos, et son édition publiée à Utrecht en 1869 introduisit d'utiles corrections dans le texte. E. montrait que sur un ensemble de 126 chapitres, 54 devaient être écartés comme provenant du livre XVI d'Aétius. Enfin Valentin Rose eut à s'occuper aussi de Soranos dans ses études sur l'histoire de la science grecque au Moyen âge. Il découvrit dans ses recherches à travers les bibliothèques de Bruxelles, Copenhague, Florence, le texte primitif de la *Gynaecia Muscionis* dont on ne connaissait jusqu'alors qu'une traduction grecque de l'époque byzantine. En remontant à la source de cet écrit, c'est-à-dire jusqu'à Soranos, M. Rose fut amené à comparer la collation de Dietz avec le *Parisinus 2153* et fit faire ainsi de grands progrès à l'établissement du texte ; en outre il poursuivit le travail de reconstitution commencé par Ermerins pour le traité de gynécologie de Soranos, en utilisant les mss. grecs d'Aétius. C'est ainsi qu'il put faire paraître à la suite de la Gynaecia Muscionis (Leipzig, 1882) les extraits de Soranos sous ce titre : Ἐκ τῶν Σωρανοῦ περὶ γυναικείων.

Dans le quatrième volume du *Corpus medicorum graecorum* Soranos doit figurer avec Caelius Aurelianus et Muscion. M. Ilberg a trouvé là une occasion de revoir la Gynécologie. Il a exécuté en 1898 une nouvelle collation du *Parisinus*, d'autre part il a eu entre les mains la copie faite par Rose en 1879. Enfin il a utilisé Muscion pour compléter les lacunes de la Gynécologie. L'analyse de la compilation du *Parisinus* l'a conduit aux conclusions suivantes : le livre XVI d'Aetius s'y retrouve tout entier ; le reste, à part quelques bribes accessoires, est sans aucun doute le fameux traité de Soranos Περὶ γυναικείων παθῶν, divisé à l'origine en quatre livres, mais gravement altéré par les Byzantins qui y ont mélangé l'ouvrage d'Aétius. Seul le second livre est assez bien conservé. Quant à Muscion, sa principale source a été un abrégé en deux livres de la Gynécologie de Soranos, mais il a utilisé dans la seconde partie de son traité la grande Gynécologie. Les deux écrits de Soranos devaient présenter le même contenu et la même disposition. La Gynaecia renferme des illustrations précieuses qui doivent remonter à Soranos lui-même. M. I. en donne une reproduction photographique en 4 tableaux à la fin de son livre, à la suite de deux fac-similés du *Parisinus*.

L'ouvrage de M. Ilberg est divisé en trois parties : La première décrit les mss. grecs qui ont transmis le traité de Soranos : le *Parisinus 2153* (fin du XVe siècle, début du XVIe) et deux copies exécutées au XVIe siècle, dont l'une se trouve à Rome, l'autre à Leyde : Le *Barberinus I 49* et le *Vossianus gr. 8° 18*. M. I. suppose entre le *Parisinus* et les deux autres mss. un intermédiaire dont seraient dérivés le *Barberinus* et le *Vossianus* qui sont indépendants l'un de l'autre. La seconde partie analyse la compilation du *Parisinus*. La troisième étudie la Gynaecia de Muscion, le contenu du traité et sa traduction byzantine. Enfin un appendice décrit le ms. de Bruxelles qui donne le texte de la Gynaecia (Bibl. royale, 3701-3715, parchemin IXe-Xe s. et XIe s.). Il est suivi d'un Index.

M. Ilberg fait ressortir la haute valeur du traité de Soranos, la façon dont l'auteur sait unir la théorie et la pratique, la pénétration avec laquelle il distingue les diverses formes des maladies et les phases de leur évolution, et même l'élévation morale dont témoigne le Π. γυναικείων παθῶν. L'hostilité de Galien a fait un tort injuste à l'œuvre de Soranos.

L. MÉRIDIER.

Kurt FITZLER : *Steinbrüche und Bergwerke im Ptolemäischen und Römischen Aegypten* (XXI[e] cahier des *Leipziger historische Abhandlungen*. Leipzig, chez Quelle et Meyer, 1910, 159 p.).

L'ouvrage de M. Kurt Fitzler est une contribution intéressante, bien documentée, d'une discussion précise et serrée, à l'histoire des mines et des carrières antiques : l'auteur en étudie l'administration et l'exploitation dans l'Égypte ancienne, depuis les Pharaons jusqu'aux derniers temps de l'empire romain. Les papyrus récemment découverts lui ont permis d'éclairer certains points d'une lumière toute nouvelle : signalons surtout un groupe de textes de la correspondance du chef des travaux publics du Fayoum, sous Ptolémée II Philadelphe, dont M. Fitzler a tiré un grand parti. Encore que, de l'aveu même de M. Fitzler, bien des problèmes restent obscurs et bien des questions sans réponse, ce travail n'en est pas moins ce qui a été écrit jusqu'à présent de plus complet sur le sujet. Régime des mines et carrières dans l'administration des Pharaons, modifications apportées par celle des Ptolémées, examen des différents problèmes de la propriété, des systèmes d'exploitation (directe sous les Pharaons ; en partie directe, en partie indirecte [système de la concession] sous les Ptolémées), exploitation par la λειτουργία (corvée), par le travail des condamnés et prisonniers de guerre, énumération des fonctionnaires et ouvriers de toute catégorie, tels sont les principaux objets de l'étude de M. Fitzler dans la première partie de son livre. La seconde partie nous renseigne sur les mines et carrières à l'époque romaine (description géographique, droit de propriété de l'empereur et situation des *metalla* dans l'administration des finances égyptiennes, exploitation d'État indirecte et directe, fonctionnaires, transport hors des carrières).

Ch. DUBOIS.

Ciceros Catilinarische Reden, für den Schul- u. Privatgebrauch ; erklärt von Fr. RICHTER u. Alfr. EBERHARD. In siebenter Auflage bearbeitet von Hermann NOHL. Leipzig et Berlin, Teubner, 1912. 130 p. in-8°.

M.H. Nohl transforme peu à peu le Richter-Eberhard. L'édition des *Catilinaires* a été entièrement remaniée.

Les philologues allemands tendent à réduire l'étendue de leurs livres classiques. M. N. a suivi ce mouvement. Tout en ajoutant et en modifiant beaucoup de notes, il a surtout supprimé, aussi bien dans l'introduction que dans le commentaire, de sorte que le volume est réduit.

Les philologues rechercheront la sixième édition de Richter-Eberhard, puisque la septième ne la contient pas. Les deux éditions se complètent.

On trouve dans cette publication le soin habituel, le tact et l'esprit pondéré de M. N. Un appendice critique discute les points les plus difficiles

et donne les leçons des mss. telles qu'elles résultent maintenant des travaux de MM. Peterson et Clark. On y trouvera mentionnés les mss. qu'ils ont fait connaître, principalement le ms. de Cluny et le Vossianus O 2. Dans ces discussions, la considération de la prose métrique n'est pas absente ; M. N. cite M. Zieliński. Pour un passage, III, 4, M. N. propose une transposition : « Comperi legatos... in Galliam ad suos ciues *cum litteris mandatisque eodemque itinere* ad Catilinam esse missos, comitemque eis adiunctum esse T. Volturcium, atque *huic esse* ad Catilinam datas litteras. » Les mss. portent : ad suos ciues *eodemque itinere cum litteris mandatisque* ad Catilinam... » La lettre adressée à Catilina est portée par Volturcius. M. N. trouve que l'on attendrait même : « atque huic < *quoque* > esse ». La transposition est très vraisemblable. On pourrait aussi bien lire : « ad Catilinam *cum litteris mandatisque* esse missos », le membre de phrase transposé visant à la fois *ad suos ciues* et *ad Catilinam*. Par contre, *quoque* ne me paraît pas nécessaire, si l'on donne toute sa valeur à *atque*, « et en outre, et de plus ». Il faudrait savoir si *atque* peut jouer ce rôle, d'ajouter un second attribut ou une seconde action au même sujet. Le *Thesaurus*, II, 1052, 48 et 1076, 18 (cf. 1077, 67) nous laisse dans l'incertitude.

Paul Lejay.

De studio uenandi apud Graecos et Romanos. Dissertatio inauguralis. Scripsit Ricardus Johannes. Gottingae. Officina Dieterichiana. MCMVII, 82 p. in-8°.

Thèse soignée, fondée à la fois sur les documents archéologiques et sur les textes. M. Johannes paraît soutenir sur les Romains une opinion trop exclusive. A son avis, la chasse est un plaisir grec. Il est introduit à Rome avec les mœurs et les arts de la Grèce. M. J. écarte ou tâche d'expliquer les passages qui vont à l'encontre de sa thèse, ainsi l'expression d'Horace, *Romanis sollemne uiris opus* (*Epist.*, I, 18, 49). Le vrai Romain considère la chasse comme indigne de lui. Il a complètement esquivé le passage d'Horace le plus important, où le poète oppose la chasse aux exercices du gymnase comme la milice proprement romaine aux jeux grecs. « Leporem sectatus equoue | lassus ab indomito uel, si *Romana* fatigat | *militia* assuetum *graecari*, seu pila uelox, | ... seu te discus agit, pete cedentem aera disco. » M. J. donne une simple référence (*Sat.*, II, 2, 9 suiv.), sans citer et sans discuter. Les preuves de l'origine grecque sont faibles. Ainsi dans une ménippée, Varron emploie un mot grec à propos de la chasse, ἄρκυας (385 B.) : donc la chasse est un emprunt aux mœurs grecques. Mais à propos de quoi Varron n'emploie-t-il pas des mots grecs ? Dans les *Ménippées*, un philosophe attaque la passion de la chasse (293-303 B.) : il la tenait donc pour indigne d'un Romain. Mais ce philosophe est un sophiste grec et probablement un cynique. Salluste est de l'avis du sophiste (*Cat.*, 4, 1) : mais dans un morceau de même inspiration. En revanche, M. J. traite avec désinvolture les monuments figurés, qu'il ne cite même pas : « Confiteor nonnullas imagines restare in quibus uenatores (cum equis et canibus) sunt ficti sine ullo certo indicio, utrum artifici in animo fuerint uenatores, qui feras ex officio captent, an nobiles Romani graecissantes. » (P. 65.) Enfin certains faits sont négligés. Les légendes des origines de Rome sont, en partie, les légendes d'un peuple chasseur ; l'histoire de la louve qui nourrit les jumeaux Rémus et Romulus et celle de la laie et des trente petits qui servent de guide à Énée, la place du *lucus* dans la plus ancienne reli-

gion, les animaux servant d'enseignes aux soldats indiquent un peuple qui vit près de la forêt et qui y chasse.

Cette restriction n'enlève rien à l'utilité des renseignements recueillis par M. Johannes. Un index donne la liste des passages d'auteurs anciens et des publications modernes.

Paul LEJAY.

Pietro RASI, *Le Odi e gli Epodi di Q. Orazio Flacco ; Le Satire e le Epistole di Q. Orazio Flacco*, Parte I e II ; commentato ad uso delle scuole. Milan, Palerme, Naples, R. Sandron ; xxxviii-323, v-247, iv-222 p. in-8°. Prix : 3 l., 2,50 et 2,50.

— —, *Analecta horatiana per saturam* (Extrait des « Rendiconti del r. Ist. Lomb. di sc. e lett. », série II, t. XLII). Milano, 1909. Pp. 289-309, 427-453. In-8°.

— —, *Bibliografia Virgiliana* (*1908*). Mantova, 1909. 35 p. in-4°.

— —, *Bibliografia Virgiliana* (*1909*). Mantova, 1911. 57 p. in-4°.

M. Pietro Rasi enseigne actuellement à l'Université de Padoue. Il nous a envoyé avec la plus grande régularité tout ce qu'il publiait. Beaucoup de ses travaux sont d'assez courts articles. Mais réunis ils feraient deux gros volumes. Comme la *Revue*, dans sa seconde partie, résume tous les périodiques, les notes et les mémoires de M. R. ont été analysés à mesure, mais sans appréciation, puisque c'est la règle de la *Revue des revues*. Ici je voudrais, au moins, indiquer, avec quelques titres, les principales directions et la méthode du latiniste italien.

Voici d'abord une édition complète d'Horace, qui nous sort des dissertations et des notules, et prouve que M. R. est capable de mener à bonne fin un travail étendu. L'ouvrage de M. R. tient le milieu entre l'édition scolaire et l'édition savante. Elle est du type de la collection Haupt et Sauppe. Elle peut rivaliser avec n'importe quelle édition allemande et je la préfère, pour mon compte, parce que le commentaire est plus judicieux, moins absolu, moins systématique.

On ne reste jamais dans l'embarras en consultant M. R. Il a pris le parti de notes courtes, mais multipliées, qui ne laissent guère prise à un doute et suivent le texte presque mot à mot. Tous les éditeurs ont expliqué Horace par lui-même. Mais M. R. applique cette méthode avec une suite, une présence d'esprit, une pénétration qui font de son livre une œuvre originale, après tant de travaux sur Horace. Une critique cependant, ou plutôt une question sur ces notes. Souvent M. R. met entre parenthèses un mot grec qui traduit simplement l'idée ou le mot latin, mais qui ne paraît rien expliquer. Cela rappelle le procédé de certains romanciers traitant des sujets classiques et qui mettent entre parenthèses la traduction latine : « Le navire (*navis*) s'avançait lentement sur la mer (*pelagus*) poussé par les rames (*remi*) des matelots (*nautae*) ». Bien entendu, M. R. ne donne pas dans cette exagération ; mais le mot grec paraît de temps en temps, sans motif visible.

Il va sans dire que, sur plus d'un point, je ne serais pas du même avis que M. R. Mais je trouve parfaitement inutile et un peu disgracieux d'indiquer par le menu nos divergences sur des passages difficiles et qui resteront toujours difficiles. Cela est surtout vrai des *Analecta*, qui sont un recueil de discussions sur des passages isolés avec une bibliographie des travaux antérieurs de M. R. sur Horace. Tout cela est utile, et un éditeur ne manquera pas de s'en apercevoir, s'il consulte ce mémoire.

Ces années dernières, M. R. a passé d'Horace à Virgile et a inauguré une bibliographie annuelle de Virgile dans les *Atti memorie della r. Accademia virgiliana* de Mantoue. Ce travail est très bien conçu, car les *Jahresberichte* allemands n'ont d'annuel que leur titre. On a besoin d'être renseigné au moins année par année. La première bibliographie est un peu maigre. La seconde année est, au contraire, assez complète, et M. R. donne une liste, d'après la *Bibliotheca philologica classica*, de ce qui ne lui est pas parvenu. Tout l'important est analysé et apprécié, avec courtoisie et une grande mesure dans le jugement. On retrouve dans cette revue les qualités dont M. R. a fait preuve dans son édition d'Horace. L'ordre est un peu irrégulier. Cet inconvénient est réparé dans la deuxième année par une double table. Dans quelque temps, les fascicules périodiques de M. R. formeront un répertoire indispensable à quiconque s'occupe de Virgile. L'Académie virgilienne de Mantoue en partagera l'honneur, puisqu'elle en a eu l'initiative et en supporte les frais. Combien de nos académies de province pourraient soutenir des entreprises de ce genre, aussi dépourvues de prétention qu'elles ont de valeur pratique.

Les deux grands poètes latins sont le centre des études de M. R., ils ne les bornent pas. Il a écrit depuis une trentaine d'années sur Apulée, Juvénal, saint Jérôme, l'élégie latine, Fronton, la Satire, toujours avec la finesse d'un lettré et une sûreté de latiniste qui a son origine dans de très solides connaissances grammaticales.

Paul LEJAY.

Horace, Odes and Epodes, edited, with introduction and notes by Paul SHOREY, revised by Paul SHOREY and Gordon J. LAING. Boston, Benj. H. Sanborn, 1910. XXXVII-514 p. pet. in-8°.

L'édition de M. Shorey a paru en 1898. Cette deuxième édition a été remaniée surtout dans les notes. Le livre est dédié aux « alumnae » de Bryn Mawr College. Il comprend une brève introduction générale, le texte, l'annotation. L'annotation est précédée, pour chaque ode, d'une brève introduction : analyse, données historiques, appréciation littéraire, bibliographie. Ces indications sont très concises ; ce sont, en quelque sorte, des références sur lesquelles l'élève peut travailler. L'annotation a le même caractère. Le plus grand soin a été donné au commentaire littéraire : beaucoup de renvois aux imitateurs ou traducteurs d'Horace, surtout aux Anglais. En somme, bonne édition, où il y a du nouveau et de l'original, mais où les travaux français sont négligés.

P. L.

Horace, The Satires. With introduction and notes by Edward P. MORRIS, New-York, Cincinnati, Chicago; American book Company. 254 p. petit in-8°.

L'édition particulière que M. Morris donne des satires d'Horace se distingue des autres en ce qu'il s'est attaché à marquer avec soin la liaison des idées. Il le fait d'abord dans une analyse de la satire, puis dans les notes où il montre comment une phrase est amenée par la précédente. Ces notes sont même parfois un peu diffuses (par exemple, II, 1, 44). M. M. s'applique aussi à préciser le sens des mots. Avec ce double secours, les élèves

pourront lire assez rapidement une des œuvres les plus difficiles de la littérature latine. En revanche, cette édition laissera fort à faire au professeur pour l'étude de la langue, du style, des modèles et du milieu historique. Voici quelques interprétations contestables prises dans deux satires. II, 1, 16 *scribere fortem* : « in his capacity, as administrator » ; ce ne peut être le sens de *fortis* ; on aurait alors plutôt *strenuus*. — 27. *Quot capitum uiuunt, totidem studiorum milia* : « better expressed by Ter., *Ph.*, 454 » ; non : la nuance est différente, exigée par le contexte. — 37. *Quo ne* : « without a parallel » ; cf. cependant *quin* et *quominus*, d'une part, et d'autre part, *Digeste*, XXI, 1, 17, 5. — 69 : référence à Lucilius. Mais le caractère des fragments cités ordinairement est très douteux (voy. ma note), et il ne fallait pas couper la citation du scoliaste de Perse au moment où il donne un sens très naturel : « Tribus omnes xxxv lacerauit *ex quibus urbs tota constat* ». — II, 2. L'appréciation de cette satire, p. 156, est trop sévère. M. M., avec beaucoup de commentateurs, exige chez Horace une logique déductive rigoureuse, l'unité du ton, la poursuite méthodique des conséquences contenues dans les prémisses, l'accord du développement avec le début. Or le contraire de tout cela définit la satire d'Horace, ou presque. Mais il ne faut pas, cependant, voir des incohérences où il n'y en a pas. Le personnage d'Ofellus est bien composé. Un vieux paysan italien du temps de la jeunesse d'Horace, qui avait joui d'une bonne aisance, pouvait fort bien connaître le luxe de Rome par les satires de Lucilius. — II, 2, 111. La phrase *Si uis pacem, para bellum* n'est pas antique.

P. L.

G. Curcio, *Q. Orazio Flacco studiato da Francesco Petrarca*. Catania, Battiato, 1910. 27 p. in-8°.

M. Curcio, dans sa leçon d'ouverture à l'université de Catane, réunit, d'après le livre de M. de Nolhac, ce que l'on sait des études horatiennes de Pétrarque et recherche les souvenirs d'Horace dans sa poésie et son influence dans sa vie.

P. L.

Horazens Versmasse für Anfänger erklärt von Otto Schroeder. Leipzig und Berlin, Teubner, 1911. 26 p. in-18. Prix : 0 M. 60.

L'exposé de M. Schrœder est très méthodique et rendra service. Il fera aussi connaître quelques-unes des conceptions propres à l'auteur hors du cercle limité des métriciens. Pour un ouvrage scolaire, l'impression est un peu fine, quoique très soignée. L'expression *Wortende*, à propos des césures et des fins de vers, p. 3, ne me paraît pas très heureuse.

P. L.

Sex. Propertii Elegiarum libri IV recensuit Carolus Hosius, Leipzig, Teubner, xix-190 pages.

Properce n'a vraiment pas à se plaindre de la postérité ; le xix[e] siècle s'était fort occupé de lui ; le xx[e] ne le néglige pas davantage. M. Phillimore nous donne, de ses élégies, en dix ans (1901 à 1911), deux éditions, reliées

entre elles par une élégante et scrupuleuse traduction (1906) et par un index appelé à rendre de très grands services (1905). Et voici M. C. Hosius qui délaisse Lucain pour nous offrir à son tour une édition excellente, d'un texte sûr et prudent, pourvue d'un apparat critique plus large que celui de M. Phillimore, d'un index des noms propres, et de tables de métrique et de grammaire.

Pour l'établissement du texte, M. Hosius rend hommage au travail de Bährens qui a mis aux mains de ses successeurs l'instrument critique ; car, si Bährens, toujours trop inquiet de trouver du nouveau, s'est trompé sur la valeur relative de ses mss., il n'en reste pas moins que ces mss. ne sont pas négligeables, qu'il les a tirés de l'obscurité et qu'il a bien vu le partage en deux classes. Mais M. H. se garde de le suivre dans la dépréciation du Neapolitanus ; il maintient N au premier rang et l'attribue, non au xv^e^ siècle (Bährens), ni même au xiv^e^ (L. Müller), mais avec raison au xii^e^ (Keil). (Je regrette qu'il ne nous dise pas son opinion sur l'hypothèse de M. Phillimore, à savoir que le modèle copié par le scribe de N était en écriture lombarde.) Mais si N est de beaucoup le meilleur ms., il n'est pas le seul, et M. H. fait état des quatre mss. de Bährens : d'une part A (le Vossianus qui n'est malheureusement qu'un fragment, il s'arrête à II, 1, 63) et F (le Laurentianus), tous deux du xiv^e^ siècle ; d'autre part D (le Daventriensis qui ne commence qu'à I, 2, 14) et V (l'Ottoboniano-Vaticanus), tous deux du xv^e^. Dans la première famille, il fait entrer L (le Holkhamicus, écrit en 1421), découvert par Postgate et dont Phillimore avait déjà, en s'en exagérant un peu la valeur, relevé les leçons dans son édition de 1901. M. H. n'a écarté les autres mss. qu'à la suite d'un examen attentif ; il en a personnellement collationné un très grand nombre (voy. *praef.* p. viii) ; il parait que l'Urbinas 641 a une parenté très proche avec N et se rencontre avec lui en six cents passages environ ; — quant au Lusaticus, dont Köhler, Heukrath et Birt voulaient faire le meilleur ms. après ou même avec N, M. H. le rejette (p. ix). M. H. dit, p. xi de sa préface, qu'il n'y a guère d'auteur sur qui, plus que sur Properce, se soit exercée la fantaisie des correcteurs et des interpolateurs ; il me semble déjà avoir lu cela plusieurs fois, appliqué à d'autres qu'à Properce,... mais enfin cela est vrai, dit de lui ; et M. H. fait preuve de conscience et de jugement en condamnant cette passion de conjectures et de retouches arbitraires et sans nécessité. Il est en droit de les écarter, car il le fait en connaissance de cause et montre, tant par la rédaction de son apparat critique que par les p. xi et suiv. de sa préface, voy. par exemple la note 2 de la p. xi, que nul travail antérieur, (sauf, m'a-t-il semblé P. J. Enk, *Ad Prop. carm. comment. crit.* Zutphen, 1911) dans cette immense et lourde bibliographie de Properce, ne lui est demeuré étranger. Les rapprochements de la p. xiii, avec les Épitaphes du recueil de Bücheler, sont très intéressants. Dans l'Index de métrique et prosodie, M. H. a raison de signaler, II, 17, 11, une césure par tmèse dans *in-vidia* ; mais comment n'en voit-il pas dans II, 3, 31 *nobis-cum*, et dans III, 1, 29 *Helenum-que* ? Je suis étonné qu'il accepte *findo* avec la dernière brève III, 9, 35 ; le vers est omis dans N et certainement interpolé ou défiguré. Mais je me réjouis de lui voir rétablir enfin IV, 11, 102 *avis*, la correction de Heinsius (*aquis* ou *equis* dans les mss.) ; mise hors de doute par le v. 330 de l'Epicède de Drusus (*Inter honoratos excipietur avos*), elle était entrée dans la vulgate au xix^e^ siècle, et j'avais vu avec regret Palmer, Ramsay, Rothstein et Phillimore en méconnaître l'évidence et reprendre à tort *aquis*. — Dans le v. IV, 1, 73, je persiste à croire que *lacrimas* est la deuxième personne de *lacrimo* et qu'il faut écrire (cf. Martial, VIII, 62) :

Aversis lacrimas cartis, aversus Apollo. — Au v. IV, 3, 21, M. H. eût pu noter, dans son apparat critique, que Politien connaissait la leçon *Ocno*, car il y a là une preuve indirecte de l'antiquité de N. Je répète, en terminant, que l'édition de M. H., dans l'ensemble, est un excellent travail, averti, prudent et sûr, et qu'elle sera très utile aux amis de Properce, même après celles de M. Phillimore.

Frédéric PLESSIS.

Hendrick WAGENVOORT, *De Horatii quae dicuntur odis Romanis*, Groningue, J. B. Wolters, 1911, in-4°, 115 p.

Cette thèse est écrite en un latin clair et agréable ; l'auteur défend ses idées avec animation. Il s'élève au début (p. 8 à 11) contre la tendance de certains philologues allemands à s'attacher, dans l'interprétation des textes, aux mots pris en eux mêmes isolément, à en exagérer l'importance, au lieu de voir la suite des idées et de tenir compte du genre de l'œuvre et du caractère du poète : un poète lyrique, observe-t-il fort sensément, n'est pas un historien, ni un philosophe! En général, M. W. est bien informé des travaux de ses devanciers ; il discute leurs opinions avec impartialité et ne craint pas de donner raison, à l'occasion, à des travaux déjà anciens et un peu trop dédaignés, comme, par exemple, l'édition de Wickham (p. 22) ou celle de Mitscherlich (p. 23) ; ses conclusions (ainsi p. 28, 40, 44) sont le plus souvent judicieuses. A vrai dire, je ne trouve pas bien justifiée son argumentation contre *quod* (du vers III, 6, 5) qu'il veut remplacer par *quoad* (cf. Sat. II, 3, 91) ; mais je reconnais volontiers qu'il peut avoir raison (bien que j'aie adopté jadis l'autre opinion dans mon édition d'Horace) en ce qui concerne l'interprétation de *de tenero ungui*, III, 6, 24, qui signifierait *inde a prima pueritia*, non *penitus ex imis medullis*.

Frédéric PLESSIS.

Martin ROSENBLÜTH, *Beiträge zur Quellenkunde von Petrons Satiren*, thèse, Kiel, 1909.

Le caractère de l'œuvre de Pétrone avait déjà fait l'objet de nombreuses discussions. Albert Collignon définissait le Satiricon : « un roman sous forme de Ménippée ». C'est à peu près la même formule qu'adoptaient Rohde et Ribbeck : « une Ménippée développée en roman ». Bücheler rapprochait surtout le Satiricon du mime. D'autres le mettaient en parallèle avec les Métamorphoses d'Apulée, dans la même série que les romans réalistes grecs, à côté des *Milesiaca* d'Aristide, ou bien encore y voyaient une parodie des romans d'amour grecs. M. R. se défend de prétendre apporter une solution nouvelle à ce problème d'histoire littéraire. C'est néanmoins la même question qu'il traite. Mais il le fait de façon nouvelle. Sa méthode consiste à comparer les procédés, les motifs, les épisodes, les personnages, les expressions et la langue du Satiricon, avec ce qui nous reste de la Satire Ménippée, du mime et du roman grec.

Cette dissertation est un travail extrêmement consciencieux et sérieux. Les rapprochements que fait M. R. entre Pétrone et ses sources supposées sont tous intéressants, et, en général, assez probants. Parfois cependant, ils paraissent bien forcés : ex. p. 24 : Pétrone 67, 10 *mulieres si non essent*,

omnia pro luto haberemus. Varron, *Ménippée*, 188 : *vehebatur cum uxore vehiculo semel aut bis anno, cum arceram, si non vellet, non sterneret*. Souvent encore les exemples mis en regard sont de purs et simples lieux communs : p. 26 : Petr., 84, 88, 7 : *ubi est dialectica ?... quis unquam venit in templum et votum fecit si ad eloquentiam pervenisset, quis si philosophiae fontem attigisset ?* Varro, 404 : *si quantum operae sumpsisti ut tuus pistor bonum faceret panem, ejus duodecimam philosophiae dedisses, ipse bonus jampridem esses factus*.

La conviction de M. R. ne distingue pas toujours suffisamment la valeur des arguments. Les remarques sans grande signification sont mises souvent au même plan que les observations importantes. Ces dernières d'ailleurs ne manquent pas.

Particulièrement nombreux et frappants sont les rapprochements entre le *Satiricon* et le mime. Comme ses contemporains, Pétrone était évidemment imbu de ce genre de littérature. Des réminiscences ou même des souvenirs voulus ont certainement passé dans son œuvre. M. R. remarque avec raison que l'esprit du *Satiricon* est essentiellement le même que celui du mime. Il s'agit de reproduire, aussi exactement que possible, la comédie humaine, sans aucune tendance moralisatrice. Cette peinture exacte, mais impassible et amorale, de la réalité, a son premier exemple en Grèce, dans les *Caractères* de Théophraste. Il est cependant fort douteux qu'il existe un lieu quelconque entre les *Caractères* et le mime, et par conséquent, entre les *Caractères* et le *Satiricon*. Sans doute le bavardage de Trimalchion égrène, l'une après l'autre, toutes les banalités qu'énumère Théophraste dans son portrait du bavard. Nous hésitons cependant à y voir, avec M. R., une preuve de l'influence directe de Théophraste sur Pétrone. Ici encore, la rencontre dans le lieu commun ne prouve rien.

Nous nous rangeons au contraire entièrement à l'avis de M. R., en ce qui concerne les rapports du *Satiricon* avec les *Métamorphoses* d'Apulée. Il n'y a pas influence directe du premier sur les secondes. Les ressemblances tiennent à ce que l'une et les autres dépendent également du roman réaliste ou des nouvelles grecques.

Les nombreux points de contact établis par M. R. entre le Satiricon, la Ménippée, le mime et le roman réaliste grec, justifient amplement les conclusions de sa dissertation : le Satiricon a pris la forme de la Ménippée ; il y a versé la plus grande partie de la matière du mime, en y ajoutant bon nombre d'éléments empruntés au roman grec. Ce mélange semble avoir été chose nouvelle, dans la littérature ancienne. Jusqu'à nouvel ordre, on peut admettre qu'il constitue l'originalité de Pétrone.

A. Grenier.

Theodor Mommsen. *Gesammelte Schriften* Dritter Band, *Juristische Schriften*, III^ter Band ; Fünfter Band, *Historische Schriften*, II^ter Band ; Sechster Band, *Historische Schriften*, III^ter Band. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1907, 1908 et 1910.

On sait que les amis de Mommsen ont entrepris de rassembler les articles dispersés par l'illustre savant dans de nombreuses revues et nous avons déjà eu l'occasion de signaler ici l'apparition des premiers tomes de cette publication (1905, p. 70 ; 1906, p. 319 ; 1907, p. 321). Ce sont aujourd'hui les tomes 3, 5 et 6 de cet ouvrage que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs.

La méthode est la même que pour les premiers volumes ; la bibliographie a été mise au courant, les documents nouveaux ont été indiqués, chaque dissertation tenue au fait des progrès de la science. C'est dire que les mémoires publiés, ou plutôt republiés ici, se trouvent ainsi dans les meilleures conditions pour être utilisés et consultés avec fruit.

Il ne saurait être question dans ce compte rendu, pas plus qu'il ne l'a été dans les précédents consacrés au même ensemble, d'énumérer tous les articles qui composent ces précieux volumes. Nous voudrions seulement donner une idée du genre d'études qu'ils renferment.

Le tome 3 est le dernier de ceux réservés aux *Juristische Schriften*. Il comprend une série de quarante-trois numéros qui successivement concernent les personnes, les obligations, les biens, le droit d'héritage, la forme des affaires et des documents juridiques, la procédure, le droit des chrétiens et des juifs ; quelques articles moins importants suivent ; le volume, qu'ouvre une préface de M. Kübler, qui s'est chargé de l'éditer, sur l'œuvre juridique de Mommsen, est clos par un index analytique des matières qui figurent dans les trois livres des *Juristische Schriften*.

Le tome 5, second des *Historische Schriften*, contient trente-sept dissertations relatives aux questions touchant la ville de Rome, l'Italie et les diverses provinces, questions géographiques, topographiques, administratives et économiques ; on y trouve notamment l'article capital sur la liste de Vérone et la division provinciale de l'empire en 297. Le dernier mémoire, sur la valeur économique du sol et de l'argent à l'époque impériale (*Boden und Geldwirthschaft der römischen Kaiserzeit*) paraît ici pour la première fois ; Mommsen l'avait sans doute réservé pour le tome IV de son histoire romaine qui n'a jamais vu le jour.

Le tome 6, troisième et dernier des *Historische Schriften*, réunit trente-neuf articles, qui, pour un bon nombre, se rapportent aux institutions militaires ; y figurent entre autres les importantes notices de l'*Hermes* sur le recrutement de l'armée romaine sous l'Empire, sur les villes fondées auprès des camps, sur l'organisation militaire après Dioclétien. Le volume a recueilli aussi les études de Mommsen sur le Bas Empire, l'époque ostrogothique, l'histoire du christianisme aux premiers siècles. Il se termine par un index des matières des tomes 4 à 6 (*Historische Schriften*).

A. Merlin.

Georges Duhain, *Jacques de Tourreil, traducteur de Démosthène* (1656-1714). Paris, Champion, 1910, in-8° de 274 pp.

Jacques de Tourreil, toulousain, a publié en 1691, une traduction des *Harangues* de Démosthène, assez faible, mais qu'il eut le courage d'améliorer notablement à deux reprises. Ces deux traductions remaniées ont vu le jour la première en 1701, et la seconde, après la mort de l'auteur en 1721, par les soins d'un de ses amis. Il a semblé à M. Duhain que ce travail, bien oublié de nos jours [1], méritait d'être étudié en détail. Tourreil fut en effet un humaniste laborieux et avisé. Plus intelligent qu'un grand nombre de

1. E. Egger lui a cependant accordé une flatteuse mention dans son *Hellénisme en France*, et Stiévenart dans sa traduction de Démosthène (1842) a mis à profit son devancier. Mais M. Lanson ne le mentionne pas dans son *Manuel de Bibliographie*.

ses contemporains, il a vu dans la besogne du traducteur tout autre chose qu'un exercice de style. Il ne tenait point pour les *belles infidèles*; et si sa première traduction laisse à désirer, on constate dans la seconde, puis dans la troisième, une méthode de plus en plus précise, un sens de plus en plus aigu des finesses de la langue grecque, une compréhension de plus en plus profonde des qualités de son modèle. La dernière de ses *Préfaces* contient des déclarations que M. D. (p. 146) gratifie d'irréprochables. Bref, la traduction de Démosthène a été pour Jacques de Tourreil une profitable école de lettres grecques et de style français.

L'étude de M. D. met bien en lumière ce double progrès. L'examen d'un certain nombre de passages bien choisis nous fait suivre le détail des corrections de Tourreil. Après avoir vérifié scrupuleusement les remarques de M. D., on ne peut que louer leur justesse. Élève de M. Desrousseaux, à qui son travail est dédié, M. D. est un helléniste averti. Peut-être aurait-il rendu plus sensibles encore les progrès de Tourreil, en comparant, au moins pour quelques pages, non pas successivement le texte de 1691 et celui de 1701, puis celui de 1701 et celui de 1721, mais les trois simultanément. On voudrait voir aussi comment Tourreil s'est tiré de la traduction de certains passages plus particulièrement difficiles. On désirerait aussi par endroits une analyse plus minutieuse, analogue à celle à laquelle s'est livré M. Sturel dans son excellent livre sur *Amyot traducteur*, ouvrage que M. D. semble ignorer. Comment Tourreil s'y prend-il pour rendre les particules de liaison, la particule ἄν ? Comment décompose-t-il les périodes tout en conservant le mouvement de la phrase grecque ?... On voudrait sur ces divers points une démonstration méthodique.

Malgré ces lacunes, l'exposé de M. D. fait bien voir la probité scientifique de Tourreil, sa conscience de philologue (il avait consulté, pour certains passages au moins, le fameux ms. Σ), ses connaissances érudites (sa traduction est accompagnée de *remarques* et d'une bonne *préface historique*), son réel mérite d'écrivain.

La partie proprement philologique du travail de M. Duhain est accompagnée d'une biographie et d'une étude historique sur les traductions françaises en général et celles de Démosthène en particulier.

Il y aurait des réserves à faire sur cette partie de l'ouvrage. Au lieu de s'en tenir à des généralités un peu vagues sur la traduction en France, l'auteur aurait dû au moins esquisser l'histoire de la réputation de Démosthène dans notre pays. En ce domaine, sa documentation est un peu courte. Il connaît mieux la littérature grecque que la littérature française : or le sujet très intéressant qu'il a choisi, et, en somme, mené à bien, exigeait cette double compétence.

Louis Hogu.

W. Deonna. *L'Archéologie, sa valeur, ses méthodes.* — Tome I : *Les méthodes archéologiques*, VIII-479 p. 8°. — Tome III : *Les rythmes artistiques*, VIII-564 p. 8°. Paris 1912.

Voici un ouvrage ne qui peut manquer de surprendre ceux qui ne connaissaient de M. D. que ses très remarquables travaux sur les Statues de terre cuite dans l'antiquité et les « Apollons archaïques ». Ces livres fortement construits, bourrés de références, très poussés dans le détail. se signalaient par une singulière timidité de théorie et souvent par un prudent respect de l'autorité. Or voici que M. D. nous donne un ouvrage quasi révolutionnaire,

un « Discours de la Méthode » qui commence, ainsi qu'il convient par faire table rase des incertitudes et des méthodes du passé. Comme Descartes en face de la philosophie, M. D. nous confie l'angoisse qu'il éprouva, en abordant l'archéologie, de ne trouver aucun livre qui le renseignât exactement sur le but de cette science et sur ses principes directeurs et c'est ce livre qu'il a voulu écrire pour épargner aux débutants de semblables incertitudes.

Le premier volume nous dira ce qu'est présentement la science archéologique, les tomes II et III ce qu'elle devrait être. Après avoir rappelé le malentendu qu'il y a entre les archéologues et le grand public, et retracé la genèse de la science archéologique, M. D. entreprend de « débarrasser le terrain des ronces qui le recouvrent », et son geste de sarcleur est souvent rude et vigoureux. D'abord il condamne les théoriciens de l'art qui ont prêché des dogmes comme ceux de la perfection et de la sérénité grecques sans prendre garde que la plupart des monuments échappaient à leurs formules. Mais cette critique qui atteint Taine et Ruskin ne concerne pas les archéologues, et c'est aujourd'hui une banalité que de prendre le contre-pied de ces théories. Beaucoup plus grave, parce que de tous les temps, est ce vice de méthode qui consiste à faire tourner le soleil autour de sa petite planète : on veut reconstruire selon une logique rigoureuse l'évolution de l'art et enfermer dans une formule simple la multiplicité des phénomènes. Mais la vie se moque de la logique et fait éclater les formules trop étroites pour la contenir.

Dans la deuxième moitié du volume, les critiques deviennent plus particulières et visent directement les méthodes de l'archéologie contemporaine. Avec beaucoup de vigueur, M.D. attaque la prétention qu'ont émise les archéologues de reconstituer intégralement la carrière des artistes anciens, en retraçant l'évolution de leur manière, en identifiant et en datant exactement chacune de leurs œuvres. Or, combien pauvres sont les documents que nous possédons sur ces artistes ! des textes vagues, suspects et qui souvent se contredisent, trois ou quatre œuvres originales signées, et une multitude de copies, la plupart d'époque romaine et qui risquent fort d'être infidèles, déformant, transposant, rajeunissant le motif original. Si quelques œuvres se laissent identifier aisément et sans doute possible (frontons d'Olympie, Mausolée, base de Mantinée), combien d'autres ont été arbitrairement dénommées ! Ainsi plus d'*adespota* dans nos musées : l'on a généreusement distribué entre les sculpteurs anciens presque toutes les statues que nous possédons.

Strongylion, Pyrrhos, Phradmon, Silanion, qui pour nous ne sont guère que des noms ont été fort richement dotés. Il est vrai de dire que telle œuvre célèbre, comme l'*Idolino* est disputée entre cinq ou six sculpteurs. La méthode d'attribution est parfois péremptoire. Par exemple, le verseur d'huile de Munich présente tous les caractères de l'art de Myron (sur lequel nous ne savons d'ailleurs rien de précis). Mais le style dénote une époque postérieure, or Myron avait un fils sculpteur, Lykios ; donc le verseur d'huile est de Lykios. C'est par ce moyen que Patroklès, frère de Polyclète, hérite d'œuvres qui ne sont pas tout à fait polyclétéennes. Mais il y a mieux ; lorsque les indications chronologiques fournies par les textes ne s'accordent pas avec les monuments, les artistes, comme certaines poupées russes, peuvent se dédoubler. C'est ainsi que l'on a eu Calamis le jeune, Polyclète l'ancien, qui à leur naissance ont été gratifiés de toute une série d'œuvres. Certes, M. D. a eu mille fois raison de condamner de pareils jeux d'esprit ; mais il semble n'apercevoir que les excès et les vices de cette recherche. Cet im-

mense travail de classification n'a pas été perdu ; les hypothèses trop nombreuses pour vivre toutes, s'éliminent automatiquement lorsqu'elles sont extravagantes.

Par une sorte de concurrence vitale, les plus vigoureuses et les plus saines subsistent seules. Un étude plus attentive d'un matériel chaque année plus nombreux permet de serrer de plus près la réalité. Quoi qu'en dise M. D., Scopas et Lysippe sont pour nous quelque chose de plus que des ombres flottantes ; et cette connaissance plus claire nous la devons précisément à tous les essais d'identification souvent infructueux mais parfois singulièrement heureux que condamne en bloc M. D. De même est-ce un résultat négligeable que de pouvoir grouper autour de Phidias et de Polyclète tant de statues, qui dormiraient encore inconnues dans quelques recoins poussiéreux si les archéologues avaient toujours observé la prudence prêchée par M. D. ?

L'histoire des écoles quoique laissant moins de part aux hypothèses aventureuses que celle des artistes, n'en est pas moins encombrée de groupements artificiels et arbitraires. L'art archaïque a été divisé en compartiments beaucoup trop nombreux ; par une réaction excessive, on a tenté de vastes synthèses comme le pancrétisme de M. Loewy, ou le panionisme de M. Pottier. Sur ce point encore M. D. nous recommande la prudence et le scepticisme.

Voici achevée la partie négative de l'œuvre ; après avoir décousu, il s'agit de recoudre.

L'Archéologie, à qui M. D. a interdit tant de choses pourra par l'étude minutieuse des détails, s'élever jusqu'à la connaissance des lois de l'art (tome II qui est encore à paraître) et reconstituer dans son ensemble l'évolution artistique (tome III).

Le troisième volume, intitulé : *Les rythmes artistiques*, démontre que l'art oscille perpétuellement entre le réalisme et l'idéalisme. Pour cela M. D. définit quatre grandes périodes artistiques : l'art quaternaire, la civilisation égéenne, les civilisations grecque et romaine, la civilisation chrétienne. La première n'est pas assez bien connue pour qu'on puisse la comparer directement avec les trois autres. Mais celles-ci, à leurs débuts, à leur apogée, à leur déclin présentent une foule de caractères communs. Longuement M. D. compare l'art minoen à l'art hellénistique, l'art grec jusqu'au v^e^ siècle à l'art chrétien jusqu'au XIII^e^ siècle, l'art grec du IV^e^ siècle à l'art chrétien du XV^e^ siècle ; l'art hellénistique à l'art du XVIII^e^ siècle. Le minoen se trouve être ainsi le Louis XV égéen.

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans le détail de ses comparaisons : il y en a de justes et de frappantes, mais aussi de tout à fait vaines et superficielles, comme il était inévitable en pareille matière. Chemin faisant M.D. signale l'origine et retrace rapidement l'évolution d'une foule de motifs artistiques et ce n'est pas le moins intéressant de son très intéressant volume.

Dans sa conclusion, M. D. élargit singulièrement le domaine de la science archéologique, en lui donnant pour champ d'études tout le passé, proche ou lointain, en lui prescrivant de perpétuelles comparaisons avec toutes les périodes d'art. Il lui demande avant tout de mieux faire comprendre le présent et en quelque mesure de permettre d'entrevoir l'avenir. Elle n'est ainsi qu'une face de l'histoire.

On voit nettement l'effort de l'auteur pour donner à l'archéologie son rang parmi les sciences, et la mettre en accord avec les exigences de la méthodologie contemporaine. Il est curieux de remarquer à ce point de vue

que la conclusion de M. D. est presque identique à celle du bel ouvrage de M. Lévy-Bruhl: *La Morale et la Science des Mœurs.*

Avouerons-nous que nous avons été déçu par cette conclusion vague et générale, un peu mince après le formidable étalage d'érudition qui remplit l'ouvrage de M. D. Malgré l'apparence scientifique qu'a voulu lui donner l'auteur ce n'est qu'une métaphysique de l'archéologie qu'elle esquisse à grands traits. M. D. a prévu l'objection au début de son premier volume, il a deviné qu'on l'accuserait tout le premier de tomber sous le coup de ses propres critiques. Il était impossible en effet après l'ardent réquisitoire qu'est le tome I, de ne pas attendre avec quelque appréhension la suite de l'ouvrage, et, si elle justifiait cette inquiétude, de ne pas demander compte à l'auteur de sa hardiesse et de ses hypothèses.

Mais certes, mieux vaut essayer d'imposer une méthode à l'histoire de l'art que de proposer une restitution du coffre de Cypselos ou des reliefs d'Assos. Le livre de M. D. est l'œuvre d'une intelligence vigoureuse et claire servie par une érudition précise et abondante qui rendra certainement d'éminents services aux apprentis archéologues. De précieux index permettent de retrouver rapidement tout ce que l'auteur a accumulé de faits et de références. En quelque mesure cet ouvrage permettra de suppléer au manuel d'archéologie qui sans doute nous manquera longtemps encore. L'illustration est fort intéressante et nous sommes fort heureux d'y trouver des monuments comme la tête féminine de Tégée, les *Kouroi* de Sunium, de Rhodes et de Naukratis.

Me permettra-t-on deux critiques encore. Le style se ressent un peu trop de la grande hâte avec laquelle l'ouvrage fut écrit. De plus l'auteur abuse un peu des citations. Les notes archéologiques de M. Lechat ont failli y passer tout entières. Ne nous en plaignons pas ; car cette jolie prose met comme des taches de lumière sur la grisaille de M. Deonna [1].

André Boulanger.

Philon. *Commentaire allégorique des saintes Lois* après l'œuvre des six jours. Texte grec, traduction française, introduction et index par Émile Bréhier. Paris, Alph. Picard, 1909, in-16, xxxviii-339 p. 3 fr. 50 (Textes et documents pour l'étude historique du christianisme, publiés sous la direction de Hippolyte Hemmer et Paul Lejay).

Cette traduction est un utile complément à la thèse de M. B., dont nous avons rendu compte ici-même l'an dernier. Le texte reproduit celui de l'édition Cohn (1896). La traduction est claire et fidèle. Dans l'introduction, M. B. nous raconte brièvement la vie de Philon, puis analyse les trois livres des *Allégories des saintes Lois* (commentaire allégorique de la Genèse, depuis II, 1 jusqu'à III, 19 : l'histoire de la création du monde y devient celle des vicissitudes de l'âme humaine) ; enfin M. B. énumère, en quelques pages intéressantes et pleines (xxxi à xxxvii) les *images* qui reviennent avec le plus d'insistance dans la mystique symbolique de Philon, et les *thèmes philosophiques* qu'il y développe (théories du monde intelligible, de l'âme humaine et du progrès moral). L'ouvrage se termine par un index sommaire des mots cités et un index des citations de la Bible.

H. Alline.

1. Un certain nombre de fautes d'impression ont échappé aux errata. Citons exemple au t. I, p. 173 l'*Arthenis* persique et p. 274 n. 4 *un* stèle funéraire.

C. O. Thulin, *Die Etruskische Disciplin*, III, *Die Ritualbücher; Göteborgs Högskolas Årsskrift*, I, 1909.

Ce fascicule continue la série des études que consacre M. Thulin à la discipline étrusque. La première : *die Blitzlehre* a paru en 1905, la seconde, *die Haruspicin*, en 1906. La dernière partie du fascicule de 1909 apporte une sorte de complément à l'étude sur l'haruspicine : *zur Geschichte und Organisation der Haruspices*.

Ces publications ont classé M. Thulin, au premier rang parmi les étruscologues. Mais elles ne s'adressent pas uniquement aux spécialistes de l'archéologie et de l'histoire étrusques. Il semble au contraire que le but de M. Th. soit d'apporter aux historiens de Rome les éléments qui leur permettent d'analyser les croyances, les rites et les institutions du peuple romain.

Les livres rituels étrusques ne nous sont connus que par quelques citations des historiens anciens. Résultant d'une longue tradition orale, ils se trouvaient certainement rédigés par écrit au IIe siècle avant notre ère. Ils ne réglaient pas seulement la religion, mais toute l'organisation sociale et politique des Étrusques. Outre la doctrine du *Fatum* et des siècles étrusques, outre les croyances relatives aux prodiges et à leur expiation, M. Th. est donc amené à examiner en détail les prescriptions se rapportant à la fondation des villes et à la constitution de l'État étrusque.

Nombreux sont les historiens qui, à propos de Rome, nous parlent du rite étrusque de la fondation. M. Th. analyse le détail de ces cérémonies et leur trouve des analogues, non pas en Grèce, mais en Chaldée, en Égypte et jusque dans l'Inde. Il reprend la difficile question du *pomerium*. A son avis il ne faut pas chercher à violenter, pour les accorder entre eux, les textes contradictoires qui nous en parlent. Il faut plutôt tenir compte des restrictions de sens qu'a subies le mot dans le cours des temps. Chez les Etrusques, semble-t-il bien, le *pomerium* était l'espace consacré, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des murailles. A Rome il n'est plus réservé que hors des murs. C'est de nouveau en Orient, en Asie-Mineure, à Éphèse et à Priène que M. Th. retrouve le double *pomerium* comme dans les cités étrusques.

L'espace ainsi religieusement circonscrit et destiné à la demeure des hommes était mis en communication avec le monde souterrain des esprits infernaux par l'intermédiaire du *mundus*. Qu'est-ce que le *mundus*? Caton nous en fait une description. Des fouilles récentes sur la colline de Pozzarello près de Bolsena paraissent en avoir mis au jour un exemple. Un puits au centre d'une enceinte sacrée à Marzabotto, devait également être un *mundus*. Les textes nous parlent du *mundus* de la *Roma quadrata*. Les fouilles ne l'ont pas encore retrouvé sur le Palatin, mais il s'agit sans aucun doute, d'une excavation voûtée au centre de l'enceinte sacrée qu'était la Rome carrée. Ce ne sont là que quelques-uns des points auxquels touche M. Th. Nous ne saurions les énumérer tous.

L'étude de la *limitation* étrusque l'amène encore à examiner les théories de Nissen sur le *temple* et l'*orientation antique*. On sait toute la complication de cette question. M. Th. constate que la limitation étrusque a pour principe le tracé du decumanus, de l'est à l'ouest. Or au contraire le temple étrusque est orienté du nord au sud. Il faudrait donc distinguer l'orientation religieuse de celle des arpenteurs. Nous remarquerons cependant que c'est bien la ligne est-ouest qui est marquée sur le foie de Plaisance. Les plus anciennes villes étrusques, Vetulonia, par exemple, ne semblent pas avoir été orientées. Mais est-il bien certain qu'elles aient été fondées par les

Étrusques et ne se soient pas simplement trouvées occupées par eux après une existence indépendante plus ou moins longue ? C'est ainsi qu'en Campagnie, Capoue était orientée, Nole ne l'était pas. La première aurait été fondée à nouveau par les Étrusques, la seconde seulement adaptée, tant bien que mal, aux prescriptions rituelles. Cette hypothèse qu'admet M. Th. pour les villes campaniennes ne peut-elle pas également être valable pour celles de Toscane ?

Les fondations récentes sont non seulement orientées, mais construites suivant un plan régulier. L'exemple classique des villes étrusques de ce genre est Marzabotto, sur le versant nord de l'Apennin. Nous nous étonnons que M. Th. confonde Marzabotto avec Felsina-Bologne, située à 24 km. plus au nord. Marzabotto, comme Capoue, date de la fin du vi[e] ou du début du v[e] siècle. La régularité du plan apparaît donc, dans les villes étrusques, environ cent ans plus tôt qu'en Grèce. Elle existait beaucoup plus anciennement dans le monde oriental et préhellénique. C'est donc encore vers l'Asie que nous ramènent les principes de l'architecture des cités étrusques. C'est chez les Étrusques que se trouve le prototype du camp romain et de la disposition des colonies latines.

Chez les Étrusques également, M. Th. aperçoit l'origine de la division du peuple romain en tribus, en curies et en centuries. Comme l'a montré Schulze, les dénominations des trois tribus de Rome : *Titie*, *Ramne*, *Luχre*, sont des gentilices étrusques. A ces trois tribus correspondent les trente curies, dont les noms, autant que nous les connaissons, s'expliquent également par l'onomastique étrusque. Quant à la centurie, elle paraît, à l'origine, une division territoriale. Les mesures sur lesquelles est établie cette division sont étrusques : un *heredium* comprend deux arpents, or un arpent mesure deux *acnua*, terme étrusque, et se divise suivant le système duodécimal en 120×240 pieds.

Ainsi donc, la plupart des institutions de Rome lui viennent de l'Étrurie. Si parfois les Romains opposent leurs traditions propres aux prescriptions des livres rituels de leurs voisins, le plus souvent, ils considèrent les unes et les autres comme faisant également partie de leur patrimoine national. Rome doit presque tout aux Étrusques, et ceux-ci doivent beaucoup à l'Orient. C'est là un système, dira-t-on, mais un système qui, surtout après l'étude de M. Th., paraît en accord avec les faits.

A. Grenier.

George Foucart. *Histoire des religions et méthode comparative*. Paris, Alphonse Picard, 1912, clxiv-540 pages.

Quand ce que nous appelons *Economie politique* devint à la mode, les gens d'esprit demandèrent si c'était une science, ou une étude ou même une chose sérieuse. A voir la manière dont les historiens de religions se gouvernent entre eux, on serait presque tenté de poser la même question.

L'histoire des religions sera une science, lorsque ses adeptes après s'être mis d'accord sur certaines définitions, s'attacheront sans hâte ni parti pris, à vérifier et à coordonner d'après des règles critiques et méthodiques, les faits religieux de l'humanité en examinant dans leur succession le rapport de causalité, et dans leur répétition, leur mode d'existence.

Pour le moment, l'histoire des religions est surtout une étude. Qu'est-ce que la religion ? qu'est-ce que la magie ? que valent les matériaux dispo-

nibles, surtout ceux recueillis chez des peuplades non civilisées qui pourraient donner une idée d'un développement primordial du sens religieux ? Comment remédier à la pénurie de notre documentation ? etc., etc.

Ce n'est pas la faute de M. G. Foucart, si quelques adeptes de cette spécialité ont pu laisser croire qu'elle n'était ni une science, ni même une étude sérieuse. En attendant qu'il soit possible d'exposer méthodiquement et comparativement les religions naturelles depuis leurs origines, avec, comme base d'induction, les faits religieux constatés actuellement sur notre globe, M. G. Foucart dans son beau livre se campe résolument en pleine histoire, au milieu d'une religion des plus anciennes, des plus vivaces, des plus documentées par l'épigraphie et par l'image : la religion égyptienne. Il y rattache en ressemblance ou en contraste tout ce que les ethnologues ont procuré de notions certaines sur les habitudes religieuses de nos sauvages ou non-civilisés contemporains.

Cette manière de faire relève de l'histoire non seulement en tant qu'elle est une science, mais aussi en tant qu'elle est un art. Provisoirement et pour longtemps, ce procédé semble un des meilleurs, sinon le meilleur de tous, pour l'exposition et l'enseignement de l'Histoire des religions.

M. G. Foucart domine sa matière, possède son sujet en maître. On lit son livre avec un intérêt toujours soutenu, et en le fermant on garde l'impression que la supériorité de l'auteur sur les ethnologues, anthropologues, etc., sa force logique, synthétique sont dues, *positis ponendis*, à sa méthode.

V. Scheil.

OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE

S. *Abercii* Vita. Ed. Th. Nissen. Leipzig, Teubner (*Bibl. teubneriana*), 1912. xxiv-154 p. in-18. Prix : 3 Mk. 20.

'Αθηνᾶ, σύγγραμμα περιοδικὸν τῆς ἐν 'Αθήναις ἐπιστημονικῆς ἑταιρείας, XXIII, n° 3-4, p. 265-513 ; XXIV, n° 1-2, p. 1-288. 'Αθήνησιν, 1911-1912.

Albrecht (Fr.), *Galeni* libellus *an in arteriis natura sanguis contineatur.* Diss. inaug. Marbourg, 1911. xxx-63 p. in-8°.

Carmina Anacreontea, e bibl. nat. Par. cod. gr. suppl. 384. Post Val. Rosium tertium edidit C. Preisendanz. Leipzig, Teubner (*Bibl. teubneriana*), 1912. xx-66 p. et 1 pl. in-18. Prix : 1 Mk.

Aristotle's *Constitution of Athens*, a revised text with an introduction, critical and explanatory notes, testimonia and indices ; by sir J. E. Sandys, 2e éd. Londres, Macmillan, 1912. xcii-331 p. in-8°. Prix : 12 sh. 6.

Aristotelis *Ethica Nicomachea*. Recognouit Fr. Susemihl. Leipzig, Teubner (*Bibl. teubneriana*), 1912. xxx-279 p. in-18. Prix : 2 Mk. 40.

Arvanitopullos (A. S.), *Ein Thessalischer Gold- u. Silberfund.* Extrait des *Athen. Mitteilungen*, 1912. p. 73-118 ; pl. ii-vii.

Asdourian (P. Pascal), *Die politischen Beziehungen zwischen Armenien und Rom*, von 190 v. Chr. bis 428 n. Chr. ; ein Abriss der armenischen Geschichte in dieser Periode. Thèse de Fribourg-en-Suisse. Venise, imprimerie des Mékhitaristes, 1911. 196 p. in-8°. Prix : 2 fr. 50.

Barriera (A.), Sull' autore e sul titolo dei *Disticha Catonis.* Roma (Extrait de la « Rivista d'Italia », déc. 1911). P. 909-925.

Buckler (W. H.) et Robinson (D. M.), Greek inscriptions from Sardes, I (*Am. Journal of archaeology*, II ser., Vol. XVI, 1912). 82 p. et 2 pl.

Burnier (Ch. E.) et Oltramare (A.), *Chrestomathie latine.* Lausanne, Payot, s. d. 351 p. in-8°. Prix cartonné : 3 fr. 75.

Cagnat (René), *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs.* Première partie. xxviii-423 p. in-4°. Paris, Leroux, 1912.

Cauer (Paul), *Grammatica militans.* 3e éd. Berlin, Weidmann, 1912. xi-227 p. in-8°. Prix : 5 Mk.

Ceretelli (Greg.) et Sobolevski (Serg.), *Exempla codicum graecorum litteris minusculis scriptorum annorumque notis instructorum.* Vol. I, Codices Mosquenses. Mosquae, sumptibus Instituti archaeologici Mosquensis, 1911 (Leipzig, Harrassowitz). 15 p. 43 pl. Prix : 40 Mk.

M. Tulli Ciceronis *Cato maior de senectute liber.* Recensuit C. Simbeck. Leipzig, Teubner, 1912. 60 p. in-8°. Prix : 2 mk. 40.

Crittenden (A. R.), *The sentence structure of Virgil.* Ann Arbor (Michigan), 1911. 72 p. in-8°.

Dieulafoy (Marcel), *La bataille d'Issus*, analyse critique d'un travail manuscrit du commandant Bourgeois. Extrait des *Mém. de l'Ac. des Inscr.*, t. XXXIX. Paris, Klincksieck, 1911. 36 p. in-4°.

— — (Marcel), *Le mausolée d'Halicarnasse et le trophée d'Auguste* (Extrait des *Mém. de l'Ac. des Inscr.*, XXXVIII, 2e part., p. 215-265). Paris, Klincksieck, 1911. 51 p. in-8°. Prix : 2 fr. 30.

Die Dramen des Euripides, *Iphigenia auf Tauris*, Deutsch von Prof. Dr. Johannes Minckwitz (né le 21 janvier 1812). Jubiläums-Ausgabe 5. Aufl. (von DrM. . J. Minckwitz. xiv-137 p. in-18 carré. Berlin-Schöneberg, Langenscheidt.

Flickinger (R. C.), ΧΟΡΟΥ in Terence's Heauton, the shifting of choral rôles in Menander and Agathon's ἐμβόλιμα. Reprinted from *Classical Philology*, Vol. VII, n° 1, janv. 1912, p. 24-34. In-8°.

Finsler (G.), *Homer in der Neuzeit*. Leipzig, Teubner, 1912. xiv-430 p. in-8°.

Giorgi (T.), *Il decemvirato legislativo e la costituzione serviana*. Milan, Società editrice libraria, 1912. 59 p. in-8°.

Hehl (Albert), *Die Formen der lateinischen ersten Deklination in den Inschriften*. Diss. inaug. Tubingue, Heckenhauer, 1912. viii-73 p. in-8°.

Heinewetter (Fr.), *Würfel- und Buchstabenorakel in Griechenland und Kleinasien*. Festgruss des archäologischen Seminars zum hundertjährigen Jubiläum der Universität Breslau. Breslau, Koebner, 1912. vi-58 p. in-8°, Prix : 2 Mk.

Heyse (Max), *Die handschriftliche Ueberlieferung der Reden des Aeschines*. Progr. d'Ohlau, nr. 288. Ohlau, imprimerie Hoffmann, 1912. 28 p. in-4°.

Θωμόπουλος (Ἰακ.), Πελασγικά, ἤτοι περὶ τῆς γλώσσης τῶν Πελασγῶν. Ἐν Ἀθήναις. Σακελλάριος, 1912. ϛϐ'-871 p. in-8°, 4 pl.

Kromayer (J.), *Antike Schlachtfelder*, Bausteine zu einer antiken Kriegsgeschichte ; III. Band, Italien und Afrika, Erste Abteilung, *Italien*. Zweite Abt., *Afrika* von G. Veith. 2 volumes : 494 p., 10 plans et 35 gravures, 20 Mark ; p. 495-935, 11 cartes et 23 fig., 18 Mark. Berlin, Weidmann, 1912.

— — (J.), *Roms Kampf um die Weltherrschaft*. Leipzig, Teubner (*Aus Natur u. Geisteswelt*), 1912. vi-74 p. in-18, 4 cartes.

Maccari (L.), *Dionysus minor* (Praefatio). Pisauri, ex typis G. Federici, 1912. xii p. in-8°.

Mac Intosh (J. S.), *A study of Augustine's versions of Genesis*. Thèse. The university of Chicago Press, Chicago. x-130 p. in-8°. Prix : 3 sh.

M. Manilii Astronomicon liber II. Recensuit et enarrauit A. E. Housman. Londinii, Grant Richards, 1912. xxxii-123 p. in-8°. Prix : 4 sh. 6.

Meillet (A.), *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*. 3e édition. Paris, Hachette, 1912. xxvi-502 p. in-8°. Prix : 10 fr.

Menandrea, ex papyris et membranis uetustissimis. Iterum ed. A. Koerte. Editio maior. Leipzig, Teubner (Bibliotheca teubneriana), 1912. lxiv-192 p. in-18 et 2 pl. Prix : 3 Mk.

— Editio minor. Même collection. 1912. vi-145 p. in-18. Prix : 1 Mk. 80.

M. Minucii Felicis Octavius. Rec. et comm. critico instruxit J. P. Waltzing. Leipzig, Teubner (Bibl. teubneriana), 1912. xii-76 p. in-18. Prix : 1 Mk.

Monceaux (P.), Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe. Tome IV, *Le donatisme.* Paris, Leroux, 1912. iv-517 p. in-8°.

Mras (Karl), *Die Ueberlieferung Lucians* (Sitzungsberichte der k. Akademie der Wissenschaften in Wien, CVII Bd., 7. Abh.). Vienne, Hölder, 1911. 244 p. in-8° et 1 pl.

Nye (Irene), *Sentence connection illustred chiefly from Livy.* Thèse de Yale. 1912. x-141 p. in-8°.

Pauli Aeginetae libri III interpretatio latina antiqua. Edidit J. L. Heiberg, Leipzig, Teubner (Bibliotheca teubneriana), 1912. xiv-242 p. in-18. Prix : 4 Mk. 40.

Pöhlmann (R. von), *Geschichte der sozialen Frage und des Sozialismus in der antiken Welt.* 2e éd. Munich, Beck, 1912. 2 vol. in-8°. xv-610 et xii-644 p.

Reitzenstein (R.), *Das Märchen von Amor und Psyche bei Apuleius.* Leipzig, Teubner, 1912. 92 p. in-8°.

Revue des études anciennes, XIV, n° 1, janv.-mars 1912; n° 2, avril-juin, Bordeaux et Paris, 1912, 224 p.

Ronzevalle (Louis), S. J., *Les emprunts turcs dans le grec vulgaire de Roumélie et spécialement d'Andrinople.* Extrait du *Journal Asiatique.* Paris, imprimerie nationale, 1912. 177 p. in-8°.

Sajdak (J.), *De codicibus graecis in Monte Cassino.* Cracovie, Académie, 1912. 97 p. in-8°.

Sakellaropoulos (S. K.), Σύμμικτα φιλολογικά (Extrait de l'Ἐπετηρὶς τοῦ πανεπιστημίου, 1911-1912). Athènes, Sakellarios, 1912. P. 115-125. In-8°.

Schevill (R.), *Some forms of the riddle question and the exercise of the wits in popular fiction and formal literature.* Berkeley, The university press (University of California publications in modern philology, II, n° 3, 183-237, 2 nov. 1911).

Shipley (F. W.), *The heroic clausula in Cicero and Quintilian* (Extrait de « The Classical Philology », VI, n° 4, oct. 1911, p. 410-418). — Voy. « Revue des revues » de 1911.

— — (F. W.), *The treatment of dactylic words in the rhythmic prose of Cicero*, with special reference to the sense pauses (extrait de « Transactions of the American philological association », vol. XLI, 1911, p. 139-156). — Voy. « Revue des revues » de 1911.

Sturtevant (E. H.), *Studies in Greek noun-formation* based in part upon material collected by A. W. Stratton and prepared under the supervision of C. D. Buck; Labial Terminations, I, 34 p.; II, 46 p. Chicago, The University of Chicago press, 1910-1911.

Die *Lectionum praxis* des Magisters Johannes Theill, herausg. von Prof. R. Needon. 1. Beiheft zu der *Zeitschrift für Gesch. der Erziehung u. des Unterrichts.* Berlin, Weidmann, 1911. xxvi-111 p. in-8°.

Webb (R. H.), *On the origin of Roman satire.* Extrait de *Classical Philology*, VII, n° 2, avril 1912, p. 177-189.

Wilamowitz-Moellendorff, Krumbacher, Wackernagel, Leo, Norden, Skutsch, Die griechische und lateinische Literatur und Sprache (*Die Kultur der Gegenwart*, I, 8). Leipzig, Teubner, 1912. viii-582 p. in-8°. Prix : 12 Mk.

Witkowski (St.), *Studia Aristophanea* (seorsum impressum ex Commentariis *Eos*, XVII, 2, 1911, 202-206). Cracovie, Société philologique, 1912, 14 p. in-8°.

Xenophontis scripta minora, II, *Opuscula politica equestria uenatica*. Post Lud. Dindorf ed. Fr. Ruehl. Accedunt Simonis de re equestri quae supersunt. Leipzig, Teubner (Bibl. teubneriana), 1912. xxiii-200 p. in-18. Prix : 1 Mk. 60.

Institutio Cyri. Editio maior. Rec. G. Gemoll. Leipzig, Teubner (Bibliotheca teubneriana), 1912. xiv-461 p. in-18. Prix : 3 Mk.

— Editio minor. Même collection. 1912. xi-344 p. in-18. Prix : 0 Mk. 90.

Χατζηαράπη. Μουσαίου τοῦ γραμματικοῦ τῶν καθ' Ἡρὼ καὶ Λέανδρον, μετάφρασις ἐν στίχοις ὁμοιοκαταληκτοῖς. Ἐν Ἀθήναις, Σακελλάριος, 1911. 24 p. in-8°.

— — Ἡ Θεοκρίτειος Βούρινα. Πραγματεία ἑρμηνευτική, ἱστορικὴ καὶ ἀρχαιολογικὴ περὶ ἑνὸς χωρίου τοῦ Θεοκρίτου καὶ τῆς ἐν Κῷ περιφήμου πηγῆς τοῦ βασιλέως Χάλκωνος. Ἐν Ἀθήναις, 1911. 48 p. in-8°.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

LES ORIGINES D'UNE PRÉPOSITION LATINE

ABSQVE [1]

En 1892, M. Wackernagel écrivait dans le premier volume des *Indogermanische Forschungen* : « Ce n'est aucunement un titre de gloire pour les latinistes, après que la vérité a été dite depuis longtemps, par Schœmann et Oskar Brugmann, que de continuer à voir toujours dans *absque* une préposition ordinaire [2]. » Le jugement n'est pas aimable ; il n'est pas non plus très juste. On embarrasserait peut-être M. Wackernagel si on lui demandait ce que c'est qu'une préposition ordinaire. Dans la famille de langues où prend place le latin, la préposition est la plus jeune des parties du discours. Nous ne pouvons pas toujours assister à la naissance de telle préposition donnée. Cet événement est trop éloigné de l'époque si récente à laquelle appartiennent les textes conservés dans les langues indo-européennes. Mais il reste assez de traces d'un état où nos plus anciennes prépositions étaient autre chose que des prépositions. La faculté de créer des prépositions n'a pas été épuisée avec la venue des temps historiques. En latin, des expressions comme *merito*, *nomine*, *uitio*, *beneficio*, *obtentu*, *occasione*, sont devenues presque de véritables prépositions à la fin de l'antiquité [3]. Sans parler de ces faits isolés et souvent de basse date, nous voyons à l'époque classique un mot nouveau, *circa*, tiré de *circum* sur le modèle d'*intra*, apparaître dans Cicéron et dans César et avoir une telle

1. La partie principale de ce travail a été lue à l'Académie des Inscriptions, dans la séance du 19 avril 1912.

2. *Indogermanische Forschungen*, I, (1892), p. 417.

3. *beneficio* et *merito*, « à cause de » (Wölfflin, *Archiv für lat. Lexikographie*, I [1884], 174 ; VIII [1893], 590) ; *nomine*, « sous prétexte, à cause de » (Schmalz, *Antibarbarus*, 7e éd., II, 155) ; *uitio*, « par suite de » (Wölfflin, *Archiv*, X, 452) ; *obtentu*, « à cause de » (Krüger, *Archiv*, XI, 462) ; *occasione*, « à cause de, par le moyen de, en vue de » (*Ib.*, 464). Cf. *uicem*, « à la place de, à la manière de, à cause de (avec un verbe de sentiment) » (Riemann, *Synt. lat.*, 5e éd., § 41 *d*).

vogue qu'il l'emporte sur la préposition plus ancienne *circum* à partir de Tite-Live [1]. La préposition *circa* éclate pour ainsi dire brusquement, sans que rien l'ait annoncée, du moins dans ce que nous possédons de la littérature. Au contraire, la préposition *absque* sort d'une expression antérieure *absque*. Mais à partir du IIe siècle de l'ère chrétienne, c'est un pur synonyme de *sine*. Les deux mots alternent dans les mêmes formules, s'échangent dans les gloses, se succèdent dans la même phrase pour varier. Depuis Fronton jusqu'à Frédégaire et aux chartes mérovingiennes, *absque* est bien vraiment employé comme une « préposition ordinaire ». La phrase de M. Wackernagel a certainement dépassé sa pensée, parce qu'il n'y a pas mis les distinctions historiques nécessaires.

I

L'histoire de la préposition *absque* a été écrite par Wölfflin ; les textes ont été réunis par Hand, plus complètement par Praun, avec plus d'ordre par Lommatzsch dans le *Thesaurus* [2]. Quant à l'expression archaïque *absque*, elle paraît dans six passages de Plaute et deux de Térence. Le sens n'en est pas douteux. Dans les *Ménechmes* (1021), un des Ménechmes dit à l'esclave de l'autre, qui vient de le sauver : « Que les dieux te comblent toujours de leurs bienfaits, jeune homme, qui que tu sois. Car sans toi, aujourd'hui, je n'aurais pas vu le soleil couchant » :

> At tibi di semper, adulescens, quisquis es, faciant bene.
> Nam absque ted esset, hodie numquam ad solem occasum uiuerem.

Nam absque ted esset, « car à supposer que les choses se passassent sans toi... ». Partout ailleurs, la formule est semblable : *absque*, suivi d'un pronom et de *esset* ou *foret* impersonnel. Avec un tel contexte, *absque* est plus qu'une préposition. Autrement, *foret* ou *esset* serait inutile. Il suffirait de dire : « Nam absque te hodie numquam ad solem occasum uiuerem ». Un auteur comme Aulu-Gelle écrirait ainsi. Dans les *Nuits attiques* (II, XXVI, 20), Favorinus dit à Fronton que sans

1. Wölfflin, *Archiv*, VI (1888), 294 ; Elsperger, *Thesaurus linguae latinae*, III, 1078-1079.
2. Hand, *Tursellinus*, Leipzig (1829) I, 66 ; Wölfflin, *Rh. Mus.*, XXXVII (1882), 96 ; Praun, *Archiv für lat. Lex.*, VI (1889), 197 ; Lommatzsch, *Thesaurus linguae latinae*, I, 185.

lui la langue grecque aurait une grande supériorité : « Absque te uno forsitan lingua profecto graeca longe anteisset [1]. » Les deux formules *absque te esset* et *absque te* peuvent résumer l'usage différent des deux époques.

Dès l'antiquité, on a tenté d'expliquer la formation de *absque*. Toutes les hypothèses font du premier élément la préposition *ab* ou *abs*. Les divergences portent sur *que*.

M. Zubatý, dans *Listy filologicke* (Revue tchèque de philologie) a décomposé *absque* en *ab* et *-sque*. Il rattache *sque* à la racine de *sequor*. On ne voit pas bien pourquoi l'*e* de cette racine a disparu dans la composition. De plus, le sens ne convient guère. M. Zubatý traduit *absque* par : « à côté de », et *absque ted esset* par : « si la chose était auprès de toi » [2]. Cette étymologie offre trop de difficultés.

Les autres explications décomposent *absque* en *abs*, forme de *ab*, et *que*. Mais les unes supposent dans *absque* le *que* de *ubique*, *quisque*, *plerique*, *quicumque* ; les autres, le *que* ordinaire de coordination, celui de *di deaeque omnes* [3].

Les premières commencent avec Priscien. Dans *absque*, *que* ne peut être la conjonction, parce que, en composition, *que* conjonction ne perd jamais sa valeur : *atque*, *neque*. Quand *que* perd sa signification, il paraît plutôt une addition syllabique, « syllabice magis adiecta uidetur », comme dans *undique*, *ubique*, *itaque*, *uterque*, *quisque*, dans lesquels ne subsiste aucun sens conjonctionnel [4].

Schœmann, vers 1866, modifie un peu cette doctrine. Il identifie *que* dans *absque* et *donique*, avec *quom*, dont *que* serait une forme enclitique [5]. En séparant ces deux mots de la série *undique*, *ubique*, etc., il se crée une difficulté gratuite. Cette hypothèse ne méritait guère d'être recommandée aux latinistes.

C'est Ribbeck qui a donné la formule scientifique de ce qu'avait entrevu Priscien ou l'auteur que suit Priscien. « *Absque te esset*

---

1. A l'époque d'Aulu-Gelle, *forsitan* est devenu un véritable adverbe et n'exerce pas d'influence sur le verbe.

2. *Listy filologicke*, XXX (1903), p. 1 et 81 ; je connais cet article par le résumé de la *Revue des revues*, dans la *Revue de philologie*, XXVIII (1904), 115, 32. Le titre de cet article est donné sans analyse, *Indogerm. Forschungen*, XX, *Anzeiger*, p. 127.

3. Il est possible que ces deux *que* aient une même origine (MEILLET, *Mém. Soc. linguist.*, X, 271). Mais leur histoire est différente dans le latin historique et nous sommes obligés de les distinguer dans la syntaxe.

4. PRISCIEN, XIV, 49 ; éd. HERTZ, II, p. 52, 26. Cf. *ib.*, XIV, 5 (p. 48, 25) : « *Que*. quando uim et significationem coniunctionis non habet, syllaba est, non pars orationis, quomodo in *ubique*, *undique*, *itaque*, *denique*, et similibus ».

5. *De particula « que »*, II, 5 (*Opuscula academica*, Berlin, 1871, IV, 283).

est un exemple de construction paratactique, dans laquelle, de deux propositions de forme coordonnée, la première pose le cas d'où suit la conséquence exprimée dans la seconde proposition ; *absque* est un *abs* généralisé, par suite affaibli, et n'a pas d'autre relation avec *abs* que *cumque* avec *cum*, *quisque* avec *quis*, *ubique* avec *ubi*, *plerique* avec *pleri*, etc.[1] ». M. Oscar Brugmann a objecté que cette généralisation s'explique avec un pronom, mais qu'on ne la conçoit pas avec une préposition[2]. Je ferais un autre reproche à la théorie de Ribbeck. Elle ne rend pas compte du rôle de la proposition *absque te esset* dans l'ensemble de la phrase.

Elle a cependant été adoptée par un très grand nombre de philologues. On peut dire qu'elle a pour elle, encore aujourd'hui, l'enseignement commun.

M. Meillet l'a rajeunie avec beaucoup d'ingéniosité. Il y a en vieux-slave une conjonction *aste*, « si », qui, d'après M. Meillet, remonte à un ancien* *āt-če*. Le deuxième élément serait le *que* latin. Le premier élément n'a pas de correspondant gréco-latin ; il signifie « et, mais ». C'est donc une conjonction en slave. On aurait ainsi un correspondant exact de *absque* latin[3]. La conclusion est discutable. Dans *absque*, le premier élément n'a pas la valeur d'une conjonction, tandis que, du fait même de sa composition, *aśte* slave est une conjonction.

M. Oscar Brugmann me paraît avoir ramené les recherches dans la bonne direction en faisant de *que* une véritable conjonction. Déjà on avait songé à cette solution dans l'antiquité. C'est contre elle que Priscien dirige sa distinction entre *que* conjonction et *que* syllabe additionnelle : « *Absque* quibusdam composita a praepositione *abs* et *que* coniunctione uidetur[4] ». Mais le médiocre compilateur néglige de nous apprendre quel sens ces « quelques-uns » donnaient à la conjonction. M. Brugmann retrouve dans *absque* le sens conditionnel du *ca* sanskrit et de *unt* en moyen-haut-allemand[5]. Ces rapprochements n'établissent pas une liaison entre les trois termes de la comparaison *absque*, *ca* et *unt*. De plus, il n'est pas indispensable, pour une explication satisfaisante, que le sens conditionnel soit impliqué par *absque*.

---

1. Ribbeck, *Beiträge zur Lehre der lat. Partikeln*, Leipzig, 1869, p. 23, en note.
2. *Rh. Mus.*, XXXII (1877), 485.
3. *Mém. de la Soc. de linguistique*, t. X, 271 et 135, note.
4. Priscien, XIV, 49 ; éd. Hertz, t. II, p. 52, 26.
5. *Rh. Mus.*, XXXII (1877), 486.

MM. Skutsch et Vollmer supposent tous deux une ellipse ou une expression abrégée. Pour M. Skutsch, *absque* aurait, à l'origine, relié une seconde hypothèse à une première commençant par *si* [1]. Mais on n'a pas d'exemple de la phrase complète et il est même assez difficile de l'imaginer. La proposition *absque te esset*, « sans toi », a un sens négatif, mais c'est par opposition à la proposition suivante, *uiuerem*, et non par opposition à une hypothèse de sens positif, primitivement exprimée, puis supprimée.

C'est cependant ce que fait aussi M. Vollmer. Il imagine que la phrase primitive était *esset absque te esset*, « ce serait le cas, et, sans toi, ce serait le cas[2] ». Dans cette phrase primitive, on aurait abrégé et supprimé la première partie. Avouons que l'on aurait pu commencer par là. Avant de supposer une ellipse, on doit se demander si l'expression ne se suffit pas à elle-même.

II

Cette revue nous conduit tout près de la solution. Nous pouvons dès maintenant considérer dans la phrase des *Ménechmes*, *absque ted esset*, comme une sorte de parenthèse. Il est indispensable d'en analyser d'abord les éléments.

Le verbe est toujours *esset* ou *foret*. Il signifie tantôt : « Supposons que les choses se fussent passées sans toi, que tu n'eusses pas été là », tantôt : « Supposons que les choses se passassent sans toi ». La supposition vise le passé ou le présent ; mais, dans les deux cas, elle est contraire à la réalité. La phrase opposée serait : « Mais tu étais là », ou : « Mais tu es là »[3]. Cette valeur de l'imparfait du subjonctif est bien connue ; elle est générale et subsiste quelle que soit la nature de la proposition, subordonnée ou indépendante. Cicéron, dans le *De officiis*, imagine que Crassus eût reçu le pouvoir de glisser son nom dans le testament des gens riches, rien qu'en claquant les doigts : « Non seulement il aurait fait claquer ses doigts, mais il aurait dansé en plein forum pour être plus sûr de son affaire » : « At dares

---

1. *Neue Jährbücher*, Supplementband XXVII (1902), 89. Explication adoptée par M. Pradel, *De praepositionum in prisca lat. ui atque usu*, *Jahrb.* Sup. Bd. XXVI (Leipzig, 1901), p. 465 suiv.
2. *Glotta*, III (1911), 46.
3. Hand, *Tursellinus*, I (1829), p. 70 ; Riemann, *Syntaxe latine*, § 169, r. 2. (5e éd., p. 270).

hanc uim M. Crasso... : in foro, mihi crede, saltaret[1] ». Cette nuance explique dans Virgile la juxtaposition de deux propositions indépendantes dont la première équivaut à une conditionnelle :

Tu quoque magnam
Partem opere in tanto, sineret dolor, Icare haberes.

Si la douleur avait permis à Dédale de retracer le sort de son fils Icare sur les portes du temple de la Sibylle, son histoire s'y développerait largement[2]. Mais Virgile a supprimé la subordination et heurté sans liaison les deux propositions l'une contre l'autre. Par suite, *sineret dolor* se trouve intercalé, comme une parenthèse, dans la proposition qui est logiquement la principale.

Le temps et le mode du verbe *esset* ou *foret*, impliquent donc par eux-mêmes le sens conditionnel ; il n'est pas utile de le chercher dans *absque*. Dès lors, le problème posé par *absque* dans la langue ancienne n'est pas tout à fait celui que l'on a souvent tenté de résoudre[3]. Le véritable énoncé est le suivant : Etant donné une phrase : *Nam absque ted esset numquam uiuerem*, quel est le rapport mutuel des deux membres, *absque ted esset* et *numquam uiuerem* ? Comment est réalisée l'unité de la période ?

Comme il arrive souvent quand un problème est enfin bien posé, la solution résulte de l'énoncé même. Le membre *absque ted esset* est intercalé comme *sineret dolor* dans le vers de Virgile. De plus, il est lié à *numquam uiuerem* par *que* de *absque*. Il est une parenthèse explicative.

La conjonction *que* était dans le plus ancien latin l'unique conjonction de coordination. Le style officiel en a retenu quelque chose. Si on prend les inscriptions d'ordre public, lois, décrets, etc. qui nous sont parvenues depuis le sénatus-consulte des Bacchanales en 186 avant J.-C. jusqu'à la *lex Rubria* de 49 av. J.-C., on a, en éliminant deux fragments insignifiants, 169 emplois de *que* contre 14 de *et*. Les emplois de *et* sont, le plus souvent, causés par le souci d'éviter des formes ambiguës, comme *utique*, *quoque*, etc.[4]. Cette prédominance disparaît bientôt

1. *De off.*, III, 75 (exemple de Riemann).
2. *En.*, VI, 30.
3. W. Deecke, *Erläuterungen zur lat. Schulgrammatik*, Berlin, 1893, p. 299, a poussé l'erreur à l'extrême, en déclarant que *absque* est plutôt une conjonction qu'une préposition.
4. Elmer, *The copulative conjunctions « que, et, atque », in the inscriptions of the Republic, in Terence and in Cato*, Baltimore, 1887, p. 5 suiv. (*Am. Journal of philology*, VIII, 296).

dans la littérature. Déjà Plaute et Térence donnent le pas à *et* [1]. Cependant à l'époque classique, un historien comme César présente à peu près un même nombre d'emplois de *que* et de *et* ; Tite-Live de même, dans la troisième décade ; mais dans le premier livre, où il subit plus directement l'influence des annalistes, *que* se trouve 410 fois, *et* seulement 264 fois [2].

Dans cette situation, *que* devait servir à introduire les propositions explicatives. Il joue assez fréquemment ce rôle dans Plaute, soit qu'on veuille développer une idée émise d'une manière générale ou une équivoque plus ou moins plaisante, soit qu'après une réponse par « oui » ou « non », on cherche à préciser cette première indication. On lit aussi dans les inscriptions des clauses incidentes comme celle-ci : « id*que* non kalumniae kaussa se facere iurauerit » [3]. Je ne connais, il est vrai, de parenthèses proprement dites, ainsi reliées par *que*, ni dans Plaute ni dans Térence. Mais il y en a dans les inscriptions. Les magistrats d'Aeclanum ont relevé les fortifications du municipe : « Portas turreis moiros (turreisque aequas qum moiro) faciundum coirauerunt » [4]. La *lex Antonia de Termessibus*, contient deux dispositions analogues, rédigées en des termes semblables et chaque fois avec une parenthèse explicative : « Quei agrei quae loca aedificia publica priuataue Thermensium maiorum Pisidarum intra fineis eorum sunt fueruntue L. Marcio Sex. Iulio cos. (663/91)... (quodque earum rerum ieis consulibus iei habuerunt possederunt us⟨ei fructeique⟩ sunt), quae de ieis rebus locata non s⟨unt utei antea habeant possideant⟩ » ; « Quae Thermensorum m⟨aioru⟩m Pisidarum publica preiuataue, praeter loca agros aedificia, sunt fueruntue ante bellum Mitridatis quod preimum factum est (quodque earum rerum iei antea habuerunt possederunt usei fructeiue sunt), quod eius ipsei sua uoluntate ab se non abalienarunt, ea omnia... utei sunt fuerunt ita sunto ». Les deux propositions commençant par *quodque*

1. Pour Térence, voy. ELMER, *l. c.*, p. 17. Pour Plaute, le lexique de M. LODGE ne permet pas encore des comparaisons exactes. Mais on peut se rendre compte sommairement de l'état des faits, en comparant la longueur des articles *atque*, *et*, *que* dans le lexique de l'édition Naudet (t. IV, Paris, 1832, dans la collection Lemaire). D'après cet index, on a, par exemple, les chiffres suivants : pour les *Captifs*, 35 *que*, 39 *atque*, 113 *et* ; pour le *Rudens*, 25 *que*, 69 *atque*, 100 *et*.

2. Voy. les chiffres recueillis par MERTEN, *De particularum copulatiuarum apud ueteres scriptores romanos usu*, Marbourg, 1893, p. 3. Les données relatives à Tite-Live sont à joindre à celles qu'a recueillies STACEY, *Archiv*, X (1896), 17, sur le développement de son style.

3. *C. I. L.*, I, 205, xx, 9 ; cité par ELMER, p. 28 (*Am. J.*, VIII, 317).

4. *C.I.L.*, I, 1230 (= IX, 1140). L'emploi de *que* dans la parenthèse n'est pas étudié par Elmer.

semblent bien être des parenthèses destinées à préciser l'énoncé antécédent ; elles n'ajoutent aucun objet nouveau ni aux *agrei*, *loca*, *aedificia* de la première énumération ni aux autres biens, propriété des habitants de Termessos Maior, indiqués ensuite ; elles signifient : « J'entends ce que de ces biens les habitants ont possédé et utilisé [1] ».

Ces exemples, et surtout le dernier, pourraient donner lieu de croire que la parenthèse liée par *que* est une clause particulière au style du droit et de la chancellerie. Il n'en est rien. Elle se trouve au moins deux fois chez Cicéron : « Est enim quiddam (*idque* intellegitur in omni uirtute) quod deceat [2] » ; « ...statuam in tuosne agros confugiam... (*idque* intellexi cum tibi tum Quinto fratri placere), an abeam Cyzicum [3] ». Cette forme de parenthèse appartient donc à la langue courante, sinon au style élevé.

III

Il était indispensable d'insister sur ce point. On a contesté l'existence en latin de parenthèses introduites par *que* [4].

---

1. *C. I. L.*, I, 204 ; SCHNEIDER, *Dialecti latinae priscae exempla*, 309 ; 1re col., l. 11-19 ; 27-35. La parenthèse *quodque earum rerum...* ne fait que reprendre sous une autre forme la notion de propriété déjà exprimée. Au contraire, les deux incises : *quae... locata non sunt*, et : *quod eius... non abalienarunt*, ajoutent réellement une condition nouvelle. Je traduirais donc ainsi : « Les domaines, les terrains, les édifices publics ou privés des habitants de Thermessos Maior de Pisidie qui font ou ont fait partie de leur territoire sous le consulat de Marcius et de Julius (et de ces immeubles ce qu'ils ont eu, possédé, dont ils ont l'usage et la jouissance), ce qui de ces biens n'a pas été donné en location, qu'ils le possèdent comme auparavant... Les biens des habitants de Thermessos Maior, publics ou privés, en dehors des terrains, domaines ou constructions qu'ils possèdent ou ont possédé avant la première guerre punique (et de ces biens ce dont ces gens ont auparavant eu la propriété, l'usage ou la jouissance), ce que de cela eux-mêmes n'ont pas volontairement aliéné, que tout cela soit tel que cela est, ou a été ». Dans le second passage, Mommsen lisait *locata* (« praeter *locata* agros aedificia ..... »). Cette correction ne me paraît pas nécessaire. Dans l'article précédent, il a été question des immeubles (*agri, loca, aedificia*) ; ici il s'agit des autres biens, *praeter loca agros aedificia*. — La loi est de 683/71.
2. *De off.*, I, 95 ; cité par MERTEN, *l. c.*, p. 40.
3. *Ad Att.*, III, xv, 6. Simplement noté par Merten. Le texte du *Mediceus* est *idque*, qui est admis par Boot ; Klotz lit : *id quod*, adopté par Tyrrell et C. F. W. Müller. Ce dernier allègue, en faveur de la correction, la confusion fréquente de *que* et *quod* dans le ms. Mais la correction est inutile. — Je n'ai rien trouvé dans ROSCHATT, *Ueber den Gebrauch der Parenthesen in Ciceros Reden u. rhetorischen Schriften* (*Acta seminarii philologici Erlangensis*, t. III, Erlangen, 1884, p. 189 suiv.).
4. M. Vollmer objecte que l'on ne peut donner à *que* le rôle d'introduire une parenthèse. Il oppose les exemples de *atque* et renvoie à *Thes. linguae lat.*, II,

Tout le monde est d'accord maintenant sur le sens de *abs*. L'ancienne langue avait un caractère plus réaliste, moins raffiné, moins psychologique, que la langue classique. *Absque ted esset* signifiait d'abord : « et cela serait arrivé loin de toi », d'où l'on est passé au sens moins matériel : « et cela serait arrivé sans ton intervention, sans toi[1] ». La préposition *propter*, apparentée à *prope*, a subi une évolution semblable ; « près de toi, je ne crains rien », d'où : « à cause de toi, *propter te* ». M. Vollmer a montré *propter* et *absque* opposés dans Plaute, *Bacch.*, 411 suiv. Un père invite un pédagogue à être moins sévère pour son fils ; le pédagogue répond :

Ei mihi, ei mihi, istaec illum perdidit adsentatio.
Nam apsque te esset, ego illum haberem rectum ad ingenium bonum :
Nunc propter te tuamque prauos factus est fiduciam.

L'opposition n'est pas seulement ici marquée entre *abs te* et *propter te* ; elle l'est aussi entre l'hypothèse et la réalité. Ce qui en fait, est arrivé, est annoncé par *nunc*, l'expression ordinaire de l'opposition du réel à l'hypothèse irréelle, correspondant au grec νῦν δέ.

Dans *absque te*, la préposition a gardé la vieille forme *abs*, qui n'est plus guère usitée à l'époque classique que dans *abs te*. Sur les six exemples de *absque* dans Plaute, quatre sont suivis de *te*. La locution devait être le plus souvent un reproche ou un remerciement ; elle devait s'adresser à l'interlocuteur. M. Wackernagel a supposé que *que* s'était inséré dans *abs te*, de même que dans *transque dato, endoque plorato, disque tulissent*[2]. Mais Macrobe nous a conservé une formule d'évocation, où on lit : « Templa... relinquatis *absque* his abeatis »[3], « Laissez les

1050, 42. J'avoue ne pas comprendre. Dans cette partie de l'article *atque*, dû à M. Klotz, se trouvent relevées les phrases où une réplique commençant par *atque* ajoute un détail nouveau. Ainsi Plaute, *Bacch.*, 568 : « Duas ergo hic intus eccas Bacchides : : Quid ? duas ? : : *Atque* ambas sorores » ; *Cas.*, 735 : « Seruos ego. : : Atque meus ». Cf. Ballas, *Gram. Plaut.*, I, p. 34. Dans ces répliques, *atque* a un sens voisin de son étymologie. Il n'introduit ni une explication ni une parenthèse. On peut même dire que ce n'est pas sa fonction en général d'introduire explication ou parenthèse. Voy. cependant un exemple de parenthèse commençant par *atque* dans Tite-Live, XXI, xxxviii, 6 (cité par Draeger, § 315, 4). — Dans les exemples cités ci-dessus, la parenthèse est formée d'un pronom suivi de *que*. On notera que tous les exemples de Plaute et de Térence qui ont *absque* comportent, eux aussi, un pronom.

1. M. Vollmer compare *ab re* (cf. *Thes.*, I, 24, 65). — Sur *Bacch.*, 411 suiv., voy. Vollmer, *Glotta*, III, 47.

2. *Indogermanische Forschungen*, I (1892), 417.

3. Macrobe, III, ix, 7.

temples et éloignez-vous d'eux ». Ce texte très ancien prouve qu'il faut faire fond sur *abs qua*, de Plaute, *abs quiuis* de Térence[1]. Antérieurement à l'époque littéraire, la forme *abs* était préférée devant *qu*. Ce fait est attesté aussi, quoique indirectement, par l'emploi de *abs* en composition devant *c* : *abscedo*, *abscīdo*, *abscondo*[2].

Dans six passages sur huit, la phrase commence par *nam*. Très souvent, *nam* et *enim* abrègent un raisonnement ; si l'on voulait rétablir la suite des idées, il faudrait traduire par « oui, car... » ; « cela est vrai, tel est mon avis ; car... ». Le début du *Trinummus* présente une abréviation de ce genre : « Amicum castigare... in aetate utile | et conducibile ; *nam* ego amicum hodie meum | concastigabo[3] ». Nous traduisons, en suppléant la partie omise du raisonnement : « Reprendre un ami est, dans la vie, utile et profitable. *Je suis de cet avis ;* car je vais aujourd'hui me mettre à reprendre mon ami ». On peut objecter à notre explication que les phrases comportant *absque* n'ont pas une suite logique et que *nam* implique l'ellipse d'une proposition. Dans les *Ménechmes*, il est dit : « Je te suis très reconnaissant ; car, et sans toi, cela serait, je ne vivrais pas aujourd'hui jusqu'au soleil couchant ». Le motif de la reconnaissance n'est pas : « Je ne vivrais pas jusqu'à ce soir », mais bien : « C'est toi qui m'as sauvé la vie ». Cette idée n'est pas exprimée. Dès lors, il faut admettre une ellipse entre *nam* et *absque* ; dès lors, *que* n'introduit pas une parenthèse, mais un second terme après un premier sous-entendu. Nous retombons dans une explication semblable à celles de MM. Skutsch et Vollmer.

Je n'ai rien dissimulé de la force de l'objection. Cependant elle ne me paraît pas irréfutable. L'ensemble du raisonnement dans les phrases avec *absque*, n'est pas syllogistique. La langue est rarement syllogistique. L'idée que l'on réclame : « Tu m'as sauvé la vie », se trouve justement dans *absque ted esset*. Notons que la suite strictement logique, dans l'hypothèse d'une ellipse, devrait être la suivante : « Je te suis très reconnaissant. *Car* tu

---

1. *Mén.*, 345 ; *Ad.*, 254.

2. Plaute n'ajoute jamais *que* au régime de la préposition : il dit toujours *perque deos*, jamais *per deosque*. Sur l'époque classique, voy. Schmalz, *Antibarbarus*, 7e éd., p. 149 ; alors, *que* ne se joint à aucune forme de *ab* chez les prosateurs. On trouve *aque* dans Virgile et dans Ovide.

3. L'ellipse que supposent *nam* et *enim* peut avoir une valeur différente en rhétorique. Dans un grand nombre de phrases, ces particules peuvent être traduites par « quant à », dans la prétérition et l'occupation (voy. Riemann, *Synt.*, § 275, r. 4). Ce ne peut être le cas ici. Voy. Draeger, *Hist. Syntax*, § 348, 4.

m'as sauvé la vie. *Car*, si tu n'avais été là, je ne verrais pas le soir d'aujourd'hui ». Le premier *Car* est superflu, il ne dit rien qui ne soit dit, avec plus de précision, par le second. Rien n'oblige, à plus forte raison, à le sous-entendre là où il n'est pas. Notons que dans notre langue, qui passe pour logique, nous nous contentons très bien du second *Car* dans la traduction. Il n'y a pas de trou dans la suite des idées. Leur combinaison seulement nous déroute un peu.

Nous expliquerons de même deux autres de nos textes. PLAUTE, *Trin.*, 832, Charmide remercie Neptune :

> Fidus fuisti : infidum te iterant. Nam absque foret te, sat scio, in alto
> Distraxissent disque tulissent satellites tui miserum foede [1].

« Tu as été sûr ; on ne fait que dire que tu es perfide ! Car n'eût été ton intervention, je le sais assez, au milieu des mers, tes satellites auraient emporté et mis en morceaux le malheureux indignement. » En résumé, « tu as été sûr parce que tu es intervenu ». — TÉRENCE, *Ph.*, 188 :

> ....is nunc me retinet ; nam absque eo esset
> Recte ego mihi uidissem et senis essem ultus iracundiam.

« C'est Antiphon qui me retient maintenant. Car si cela se passait sans lui, j'aurais veillé convenablement à mes intérêts et je me serais vengé de la mauvaise humeur du vieux. » On remarquera ici, comme dans *Bacch.*, 412-413, l'opposition de la réalité, *nunc*, avec l'hypothèse. Mais les deux termes sont énoncés dans un ordre inverse.

Dans toutes ces phrases, le raisonnement est complet. La phrase nous paraît construite en dépit de la logique, parce que, instinctivement, nous cherchons à subordonner.

IV

Cette discussion nous amène ainsi à faire rentrer les phrases avec *absque* dans une grande catégorie générale, celle des phrases

---

1. L'ordre unique : *absque foret te*, où le verbe sépare *te* de *absque*, fait considérer ces vers comme post-plautiniens par LANGEN, *Beiträge zur Kritik und Erklärung des Plautus*, Leipzig, 1880, p. 283.

où la coordination est substituée à la subordination. C'est à cause de cela que *absque ted esset uiuerem* nous paraît insolite. Dans la langue familière, et en général dans la langue ancienne, on usait volontiers de la coordination. La phrase restait à mi-chemin entre la simple juxtaposition, d'allure primitive et heurtée, et la subordination, complexe et savante. Les deux parties d'une phrase conditionnelle sont liées dans Caton par *et* (*De agr.*, 6, 3) : « Circum uias ulmos serito... *et* materies, si quo opus sit, parata erit », ce qui vaut : « Si ulmos seueris, materies parata erit ». On comprend dès lors cette phrase d'Ovide (*Mét.*, XIII, 254) : « Arma negate mihi *fueritque* benignior Aiax » (« si negaueritis, fuerit »)[1]. Ce type de phrase est, naturellement, employé à dessein par les écrivains. Déjà Caton, dans le passage cité plus haut, l'utilise pour le faire cadrer avec le ton de son recueil de préceptes. Cicéron en fait une figure (*Pro Sest.*, 35) : « Tamen... restitissemus; *sed* me alii metus atque aliae curae suspicionesque mouerunt », c.-à-d. *nisi mouissent*[2]. La phrase avec *absque* est composée de deux coordonnées, au lieu d'une conditionnelle et d'une principale. La phrase de Virgile, citée plus haut : *sineret dolor*, *haberes*, montre le degré le plus simple, la juxtaposition sans liaison d'aucune sorte.

Dans un des exemples, la proposition avec *absque* suit le premier verbe. Il n'y a plus de parenthèse. PLAUTE, *Trin.*, 1125 :

Neque fuit neque erit neque esse usquam hominem terrarum arbitror,
Quoius fides fidelitasque amicum erga aequiperet tuam :
Nam exaedificauisset me ex his aedibus, absque te foret[3].

« Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais, je ne pense pas qu'il y ait quelque part sur la terre un homme dont la loyauté et la fidélité pour un ami égalent les tiennes. Car il m'aurait exproprié et mis hors de cette maison et cela serait arrivé sans toi. » La

1. « Si vous me refusez les armes d'Achille, Ajax sera peut-être d'une humeur plus accommodante. »

2. Sur cette question, voy. en général SCHMALZ, *Syntax*, § 238. L'emploi de *et* ou *atque* devant la proposition principale après une subordonnée commençant par *cum* (« *dum* circumspecto, *atque* conspicor »), dans Plaute, suppose d'abord *circumspecto atque conspicor*. Ce cumul de liaisons persiste dans la langue populaire : « *Quom* Incuboni pilleum rapuisset, *et* thesaurum inuenit » (PÉTRONE, 38,10 ; Bücheler supprime à tort *et* comme une dittographie) ; « *Iam* bis *ut* octonos Spendon compleuerat annos | raptus*que* a fatis conditus hoc tumulost » (*Carm. epigr.*, BÜCHELER, n. 1071 : *iam compleuerat et raptus est*, *ut compleuerat raptus est*). Cf. RIEMANN, *Synt.*, § 271, r. 3 et 4.

3. Ordre des mots dans les mss. ; *...me, absque te foret, ex hisce aedibus* Schöll ; voy. sa n. sur les diverses restitutions de ce vers. Mais cf. L. HAVET, *Manuel de critique verbale*, §§ 994 (prononcer *aedbus*) et 228.

parenthèse est une question d'ordre des mots. Le fait de syntaxe est la coordination substituée à la subordination.

On peut rattacher à cet exemple, celui de Térence, *Héc.*, 601, qui est plus complexe :

> Quam fortunatus ceteris sum rebus,absque una hac foret,
> Hanc habens matrem talem, illam autem uxorem,

« Que je suis heureux en tous les autres points, et cela serait sans celui-ci seul, moi qui ai une telle mère et une femme comme celle-là. » L'incise *hanc habens* etc. est une espèce de rallonge. Le sens est complet avec *foret*. Cet exemple prouve, comme l'a remarqué M. Vollmer, qu'à l'origine, la proposition avec *absque* était la première. Sans cet usage, l'impersonnel ne s'expliquerait pas ici. On attend *forem*.

V

Ce qui précède permet de comprendre comment au IIe siècle de l'ère chrétienne Fronton a pu puiser dans l'ancienne littérature une préposition *absque*, « sans ». La méprise était légère. Elle ne faussait pas le sens des phrases. Elle reposait seulement sur une analyse inexacte. Elle était facilitée par les deux derniers textes qui nous restent à examiner.

Plaute, *Capt.* 752, Hégion fait enchaîner un des captifs éléens, Tyndare, sur la dénonciation d'un de ses compagnons, Aristophonte. Hégion dit :

> Ego illum captiuis aliis documentum dabo,
> Ne tale quisquam facinus incipere audeat.
> Quod absque hoc esset qui mihi hoc fecit palam,
> Vsque offrenatum suis me ductarent dolis.

« Moi, je veux le donner à d'autres captifs comme une leçon qui empêche jamais personne de tenter un pareil tour. Que si l'affaire s'était passée sans celui à qui je dois cette découverte, jusqu'au bout, après m'avoir mis un mors, ils ne cesseraient de me mener avec leurs ruses[1]. »

Je traduis *quod* par « que si ». Le mot n'a pas de sens certain.

1. Je lis *illum* avec M. Havet, *Manuel de critique*, § 497 ; *illis* des mss. et *aliis* s'excluent.

Il lie ce qui suit à ce qui précède comme le *quod* de *quod si*. Riemann lui donne le sens de « car ». La solution est difficile. Nous n'avons rien de semblable dans Plaute, qui ne possède pas *quod si*. *Quod si* et *quod ni* apparaissent seulement dans Térence en un assez grand nombre de passages [1]. En revanche, *quod* conditionnel est employé dans les inscriptions, dans Plaute et dans Térence [2]. Il sert souvent à varier, quand déjà la même phrase contient une proposition commençant par *si*. L'avare de l'*Aululaire* fait ses recommandations à sa servante (90-93) :

Caue quemquam alienum in aedis intro miseris.
Quod quispiam ignem quaerat, exstingui uolo,
Ne caussae quid sit quod te quisquam quaeritet.
Nam si ignis uiuet, tu exstinguere extempulo.

« Prends garde d'introduire quelque étranger dans la maison. Que si quelqu'un cherche du feu, je veux qu'il soit éteint, pour que ce ne soit point un prétexte à te réclamer. Car si le feu continue à vivre, toi, éteins-le tout de suite. » On trouve *quod* conditionnel, avec le sens de « que si », surtout dans les parodies de décret. *Miles gl.*, 159:

Nunc adeo edico omnibus:
Quemque a milite hoc uideritis hominem in nostris tegulis,
Extra unum Palaestrionem, huc deturbatote in uiam ;
Quod ille gallinam... se sectari...
Dicat, disperiistis *ni* usque ad mortem male mulcassitis [3].

Or, dans les *Captifs*, Hégion prétend donner un enseignement, *documentum dabo* ; c'est une sorte d'édit : *Ne tale quisquam facinus incipere audeat*. Il paraît légitime de se demander si *quod* ne signifie pas « si », comme dans l'*Aululaire* et tant d'autres passages.

Cette interprétation aurait une conséquence importante pour l'histoire d'*absque*. *Quod absque hoc esset*, signifierait littéralement : *quod* si ou que si, *absque hoc*, sans celui-ci, *esset*, cela s'était passé. *Absque* aurait perdu, déjà pour Plaute, sa valeur

---

1. *Quod si*, 12 ex. : *And.* 258 ; *Ht.*, 456, 724 ; *Eun.*, 35, 924 ; *Ph.*, 9, 201, 535 (douteux), 737 ; *Héc.*, 24, 519 ; *Ad.*, 524 ; *quod ni*, *Ph.*, 155.

2. Sur cet emploi, voy. la note à la fin de l'article.

3. « Maintenant je porte cet édit général : Quiconque venant de la part du capitaine sera vu par vous sur nos toits, jetez-le du haut en bas dans la rue. *Que s'il* dit qu'il poursuivait une poule, vous êtes perdus *si* vous ne l'assommez jusqu'à la mort. »

initiale. Quand Fronton a redonné vie à la préposition *absque*, il n'aurait pas commis un faux sens inédit.

Si l'on trouve trop hardie cette interprétation du vers des *Captifs*, on ne me refusera pas une concession. Fronton était au fait de l'ancienne langue. Il connaissait le sens conditionnel de *quod*. Bien plus, il le réintroduisait dans la littérature. Il commence ainsi une lettre à Marc-Aurèle (III, XVI; p. 53 N.): « *Quod* tu me putes somnum cepisse, totam paene noctem peruigilaui, mecum ipse reputans... » ; « Si tu t'imagines que j'ai pris du sommeil, sache que j'ai veillé presque toute la nuit... ». Dans les trois passages où il emploie ainsi *quod*, il s'en sert pour introduire une objection [1]. C'est encore une des occasions où nous nous servons de « que si ». Toutes ces variétés s'expliquent très bien par le sens initial de *quod*, «quant à ceci que... », auquel on doit ramener toutes les nuances et toutes les fonctions, archaïques ou classiques. Mais puisque Fronton avait repris au latin archaïque le *quod* conditionnel, il pouvait se méprendre au *quod absque hoc esset* des *Captifs* et ne plus voir dans *absque* qu'une variété de la préposition *ab*.

Wölfflin a remarqué que Fronton ne place *absque* que devant un pronom : *absque te* [2]. Cette réserve serait inspirée par les limites de l'expression primitive *absque te*, *absque eo esset*. L'observation repose sur une erreur. PLAUTE, *Persa*, 836 :

> Te mihi dicto audientem esse addecet. Nam hercle absque me
> Foret et *meo praesidio*, hic faceret te prostibilem propediem.

« Il convient que tu obéisses à mes ordres. Car par Hercule, et sans moi et mon secours cela serait arrivé, celui-ci aurait fait de toi une prostituée au premier jour. » Dans *absque me et meo praesidio*, nous avons un pronom et un substantif. Minucius Felix, contemporain de Fronton, dit *absque uobis*, mais aussi *absque feminis*, *absque templo*, *absque notitia Dei* [3]. Il avait un modèle dans *absque praesidio* de Plaute. Si nous ne trouvons rien de semblable dans ce qui nous reste de Fronton, ce peut être un hasard [4].

---

1. *Ad Verum*, II, I, p. 123 N.: « *Quod* quis dicat : Non enim didicerant, qur ergo imperabant » ; *Ad amicos*, I, 7, p. 179 N. : « Antoninus Aquila uir doctus est et facundus. Quod tu dicas : Audistine eum declamitantem? non medius fidius ipse audiui, sed... ». Ces trois exemples sont relevés par A. EBERT, *Syntaxis Frontoniana*, dans les *Acta seminarii phil. Erlangensis*, II, 345.
2. *Rh. Mus.*, XXXVII (1882), 97.
3. Contre ces quatre exemples de *absque*, Minucius apporte seize exemples de *sine* (plus deux dans des citations ou des emprunts). Voy. WALTZING, *Lexicon Minucianum*, Liège et Paris, 1909.
4. La liste de Praun nous fournit, p. 199, onze exemples, p. 209, seize exemples

On voit que l'innovation de Fronton, le maître de cette génération d'écrivains, est faite de bien peu de chose. La locution archaïque était déjà partiellement figée par l'emploi des mêmes formes verbales, *foret*, *esset*, par le régime presque exclusif des pronoms, par la liaison habituelle *nam*. Deux passages de Plaute achevaient la confusion par l'emploi de *quod* et par celui de *absque* avec un nom.

Ce qui doit enfin être souligné, c'est le caractère de cette innovation. La création de la préposition *absque* n'a rien de populaire. Elle est l'œuvre d'écrivains qui recherchent, au IIe siècle de notre ère, dans l'étude et l'imitation des vieux auteurs un renouvellement pour une littérature qui s'épuise. *Absque*, préposition, doit sa naissance à une mode littéraire. Cette origine lui fait une place à part entre les prépositions. *Absque* étend toujours son domaine et finit par devenir, au moins dans un dialecte roman, un mot populaire, le lombard *asca*. Rien ne prouve mieux qu'il n'y a pas une séparation impénétrable entre les divers idiomes dont est faite une langue. Le beau style est aussi vivant que le parler du peuple. Ils se fécondent sans cesse par de mutuels échanges[1].

---

p. 210, quatre exemples de *absque* avec un pronom, au total trente et un exemples, et il y a parmi eux des formules répétées d'après la Bible latine.

1. On peut être surpris de voir des prosateurs mettre en circulation un mot qui paraît si commode pour l'hexamètre dactylique. Mais, d'abord, quels poètes, entre 130 et 300, auraient pu tenter une innovation grammaticale ? Ils n'existent pas ou si peu que pas. Les prosateurs sont, au contraire, des personnages; ils forment une école que « l'école » recrute et discipline, et où le prince va chercher les membres de son conseil (Cuq, *Mém. sur le consilium principis*, dans les *Mém. de l'Ac. des inscr.*, *Mém. présentés*, 1884, Prem. sér., t. IX, p. 336 suiv. 373, etc.). Notons enfin que *absque* n'est pas recherché par les poètes. En combinant les relevés de M. Praun et de M. Lommatzsch, je trouve dix exemples avant l'époque mérovingienne dont quatre sont la formule *absque Deo* employée déjà dans la Vulgate (*Gen.* XXXI, 50). Voici ces textes: PRUDENCE, *Ham.*, 182, Deo; *Apoth.*, 43, aliena ; PAULIN DE NOLE, *Carm.*, 23, 260, oculo ; PROSPER, *De ingr.*, 511 (500), Deo ; de même *Epigr.*, 45, 8 ; 22, 6 ; 23, 3, Dei ; 85, 3, iugo ; ORIENTIUS, I, 158, labore ; *Anth. lat.*, 934, 16, Camena. Ce dernier texte n'appartient peut-être pas à l'antiquité. Je crois également du haut moyen âge le poème 907 de Riese (1e éd. ; 2e éd., 798 a, 5 suiv.), où, dans une série de jeux de mots avec *sine*, on trouve quatre exemples de *absque*. *Absque* se lit, en outre, dans Aldhelm et chez les poètes carolingiens. En somme, même en supposant des lacunes dans ces listes, on admettra que *absque* est très rare en poésie, et cela n'est pas un des moindres signes de la fidélité à la tradition classique chez les poètes de la décadence. Sidoine Apollinaire, qui écrit en prose et en vers, n'admet *absque* qu'une seule fois en vers, contre dix exemples en prose ; or ses vers forment environ un tiers de son œuvre. Par contre, on sait que *sine* était habilement employé par les poètes classiques, soit pour amener le dactyle du cinquième pied (*sine crimine*, *sine fine*, *sine sanguine*, etc. ; voy. ZINGERLE, *Ovidius und sein Verhältniss zu den Vorgängern*, Inspruck, 1869, I, p. 17 suiv.), soit, au cinquième pied même, pour procurer une litote (voy. ma note sur HOR., *Sat.*, I, 5, 80 *non sine fumo*). — M. Cuq me fait remarquer que,

En résumé, dans Plaute et Térence, *absque ted essed* est une forme coordonnée de la proposition conditionnelle et, ordinairement, une parenthèse. Le sens conditionnel ne résulte pas de *absque* ni d'un des éléments de *absque*, mais de la forme verbale. Dans *absque*, on a la préposition *abs* et le *que* de coordination. Mais le sens général de l'expression et certaines phrases ont pu faire croire plus tard à l'existence d'une préposition *absque*. Cette méprise a été commise d'abord par Fronton, qui a choisi *absque* à titre de vieux mot. Mis à la mode, *absque* s'est propagé avec les fonctions et le sens d'une préposition. L'intervalle de trois siècles qui sépare le dernier exemple de Térence du premier exemple de Fronton trouve dans nos analyses son explication naturelle : dans Plaute et dans Térence, *absque* est en train de mourir ; Fronton le fait renaître par une résolution calculée de styliste[1].

Paul Lejay.

NOTE SUR « QVOD » CONDITIONNEL

La question de *quod* conditionnel me paraissait avoir été résolue par H. Jordan, quand, à mon grand étonnement, j'ai vu M. Ch. E. Bennett donner à *quod* dans ces phrases le sens de « quoique »,

---

parmi les jurisconsultes, Julianus est le premier à se servir de *absque*, une fois (*Dig.*, XXXIX, v, 2, 5), et cet exemple est le seul de tout le Digeste. Julianus a été consul en 148, Fronton en 143. Plus tard, *absque* n'est pas rare dans les codes et dans les lois barbares.

1. On n'admet plus comme authentiques les passages où l'on avait signalé autrefois l'emploi de *absque* après Térence et avant Fronton. Les trois principaux sont de texte suspect ou sont apocryphes. Dans Cic., *Att.*, I, xix, 1, le *Mediceus* a de première main : « Nullam a me solo epistulam ad te sine argumento euenire ». Un humaniste a corrigé cette phrase inintelligible : « Ad te *sino absque* argumento ». Le vers de Lucain, VI, 152 : « O famuli turpes, seruum pecus, absque cruore », ne se trouve que dans un seul des quatorze mss. anciens que j'ai utilisés, le ms. d'Epternach, B. N. lat. 9346, du commencement du xi[e] siècle (voy. mon édition du livre I de Lucain, p. lxxxvi). L'interpolation n'est sans doute pas de beaucoup antérieure au ms. On lit dans Quintilien, VII, ii, 44 : « Absque sententia ». Mais la première main de l'Ambrosianus avait autre chose : *absque* est sur un grattage. Dans une locution juridique, comme ici, *absque* a dû gloser *sine*, *non ex*, ou un participe comme *adempta*. Il faut éliminer les exemples où *absque* a été introduit par une correction mal venue ; ainsi dans Publilius Syrus, L 6 (O. Friedrich), 625 R. : *absque damno* est une correction de Friedrich pour *sine damno*, des mss. Praun citait encore : *absque communibus*, dans Pline, rapporté par Charisius, I, *Ceruicium* (dans Keil, *Gr. lat.*, I, 124, 29). Charisius lui-même emprunte ses extraits de Pline à Julius Romanus. La phrase contenant *absque* paraît être un résumé, où l'on a déjà employé *exceptis monosyllabis ; absque*, « excepté », a été pris ensuite pour éviter une répétition. Le premier exemple avec ce sens se trouve dans Aulu-Gelle. Ce texte n'a été cité dans le *Thesaurus* ni à l'article *absque* ni à l'article *communis*.

« although »[1]. M. Bennett ne cite pas et ne paraît pas connaître l'étude de Jordan. L'importance de ce détail de syntaxe archaïque mérite un examen de l'interprétation nouvelle.

Je reprends les exemples cités par M. Bennett. En voici d'abord un, où le sens adversatif est tout à fait impossible. Dans Térence, *And.*, 395, Davus conseille à Pamphile d'accepter la proposition de son père, Simon, qui veut le marier à la fille de Chrémès. Il n'y a aucun risque à courir. Chrémès ne veut pas de Pamphile pour gendre. Simon, satisfait de la docilité de son fils, ne regardera pas trop curieusement dans ses affaires. « Car, pour la pensée que vous pourriez avoir, en disant en vous-même : Je romprai toujours facilement toutes ses mesures, et je vivrai de manière qu'il n'y aura point de père assez hardi pour me donner sa fille ; ne vous y fiez pas, votre père en prendra une sans bien, plutôt que de souffrir que vous vous débauchiez[2]. »

Nam *quod* tu speres : « Propulsabo facile : uxorem his moribus
Dabit nemo » : inueniet inopem potius quam te corrumpi sinat.

« Quoique tu espères écarter les partis en menant une vie débauchée, ton père te trouvera une femme sans dot. » Le sens n'est plus net dans cette traduction ; le rapport des deux parties de la phrase n'est pas saisissable. Davus continue :

Sed *si* te aequo animo ferre accipiet, neglegentem feceris ;
Aliam otiosus quaeret : interea aliquid acciderit boni.

Le raisonnement comporte deux alternatives. Voilà la seconde. A la première : *quod tu speres*, s'oppose : *Sed si te*, etc. A *quod* répond *si*. Le sens est donc semblable avec une nuance pour *quod* très bien rendue par M^me^ Dacier : « *Pour* la pensée que vous pourriez avoir... ».

Quelques-unes des phrases où se trouve *quod* font partie d'une série de prescriptions. Les comiques y parodient le style législatif. Outre les exemples cités plus haut (*Aul.*, 91 ; *Miles*, 162), en voici sept autres. L'*Asinaria* présente quatre emplois de *quod* dans le même passage (757 : quod amicum nominet ; 758 : quod illa amica amatorem praedicet ; 761 : quod dicat allatam epistulam ; 796 : quod

1. H. Jordan, *Kritische Beiträge zur Geschichte der lateinischen Sprache*, Berlin, 1879, p. 345 ; Ch. E. Bennet, *Syntax of early Latin*, Boston, 1910, p. 338. M. Bennett ne fait que généraliser une opinion de M. Lindsay, *Synt. of Plautus*, p. 112 (non cité par M. Bennett). Mais M. Lindsay ne classe parmi les exemples de *quod* concessif que *Rud.*, 1150, *Eun.*, 1063 (ce qui peut se défendre), et *And.*, 395 (ce qui est douteux, comme on va le voir).

2. Pour éviter de fausser le sens au profit de mon explication, j'emprunte la traduction à M^me^ Dacier, *Les comédies de Térence*, Rotterdam, 1717, I, p. 99. Je suis, dès lors, sa ponctuation : les éditions modernes ont : *propulsabo facile uxorem his moribus* : | *dabit nemo*. Cette divergence n'a aucun intérêt dans la discussion présente.

simulet[1]. Ils se trouvent dans un contrat et en introduisent des clauses. *Quod* a exactement le sens de « que si ». Les autres conditions sont posées au moyen de *si*. *Quod* sert à varier et, au moins la première fois, à éviter la répétition de *si* dans la même phrase :

> *Quod* illa aut amicum < quem > aut patronum nominet,
> Aut *quod* illa amica<e suae > amatorem praedicet,
> Fores occlusae < aeque > omnibus sint *nisi* tibi[1].

Dans une discussion du *Rudens* (1148), qui a constamment le ton d'un débat judiciaire, Démonès détermine les conditions auxquelles Palestra pourra revendiquer sa cassette :

> Gripe accede huc : tua res agitur. Tu puella istinc procul
> Dicito quid insit et qua facie : memorato omnia.
> Si hercle tantillum peccassis, quod posterius postules
> Te ad uerum conuorti, nugas mulier magnas egeris.

« ... Si par Hercule tu te trompes un tant soit peu, tu auras beau réclamer ensuite que tu te corriges, tes paroles, femme, seront belles chansons. » Dans cette phrase, *quod* évite la répétition de *si* déjà employé. C'est aussi le cas de Térence, *Eun.*, 1063 :

> Miles *edico* tibi :
> *Si* te in platea offendero hac post umquam, *quod* dicas mihi :
> « Alium quaerebam, iter hac habui » : periisti.

Voici la traduction exacte et plaisante de Mme Dacier : « Monsieur le Capitaine, je vous déclare que si désormais je vous trouve dans cette place, vous aurez beau dire : Je cherchois quelqu'un, c'étoit mon chemin de passer par ici : il n'y aura point de quartier[2]. » Dans ces deux tirades, on ne ferait pas un contresens en traduisant par « quoique ». Mais « si » est préférable à cause du ton de « l'édit » et de la structure de la phrase[3].

On peut encore ranger dans la même série, les menaces dont Olympio veut faire trembler l'esclave Chalinus (*Cas.*, 126). Elles sont énumérées comme les clauses d'un édit ; *quod* est précédé de *nisi* dans la phrase :

---

1. Ce texte est assez incertain dans la partie centrale de chaque vers ; mais cela encore est sans importance pour nous. Voy. L. Havet, *Manuel de critique verbale*, § 825.
2. Éd. citée, I, 505.
3. Même dans ces phrases, et aussi dans la suivante, *quod* a plutôt le sens de « quoi que » que celui de « quoique » : « Quoi que vous prétendiez, à savoir que vous cherchiez quelqu'un... » ; le subjonctif donne un sens général au pronom.

Post autem ruri, *nisi* tu aceruom ederis
Aut quasi lumbricus terram, *quod* te postules
Gustare quicquam, numquam edepol ieiunium
Ieiunumst aeque atque ego te ruri reddibo.

Les trois derniers exemples (*Cas.*, 127 ; *Eun.*, 1064 ; *Rud.*, 1150), et *As.*, 757, 758, 761, *Andr.* 395, *Mil. gl.*, 162, montrent, en outre, une des circonstances ordinaires de cet emploi de *quod.* On prévient par là une objection, une réclamation, une excuse. En voici un neuvième exemple, Tér., *Ad.*, 162 :

Tu quod te posterius purges, hanc iniuriam mihi nolle
Factam esse, huius non faciam.

«... je n'en tiendrai pas plus compte que de ça ».

Il ne reste plus que deux passages de Térence qui paraissent donner à *quod* un sens un peu différent de « si ». *Ht.*, 671 :

Nam quod de argento sperem aut posse postulem me fallere,
Nil est...

La proposition dépendant de *quod* est le sujet logique de *nil est*, et l'on traduira *quod* par « Pour ce qui est de... ». L'autre phrase pourrait servir à justifier la traduction de M. Bennett ; *Eun.*, 785 :

Sane quod tibi nunc uir uideatur esse hic, nebulo magnus est.

Quelque traduction que l'on adopte, il faudra suppléer ici *scito* ou un mot du même genre : « Eh bien, si cet individu te paraît maintenant un homme, sache qu'il est un grand poltron. » Ce genre d'abréviation n'est pas rare dans la langue familière [1]. On peut aussi dire : « Quoiqu'il te paraisse... ». Mais la traduction par « si » n'offre pas de difficulté.

On voit à quoi se réduit le champ des possibilités. Sur 13 exemples cités par M. Bennett, un est hors de cause (*Ht.*, 671) ; un autre comporte les deux traductions, « si » ou « quoique » (*Eun.*, 785) ; dans les onze restants, « quoique » ne peut guère être préféré à « si », et dans six, « quoique » est presque impossible (*As.* 757, 758, 761, 796 ; *Aul.*, 91 ; *Andr.*, 395). Neuf fois, *quod* prévient une parole de l'interlocuteur et donne une forme de la figure appelée *occupatio* [2]. Neuf fois aussi, mais non pas toujours dans les mêmes endroits, il formule

1. Voy. ma note sur Horace, *Sat.*, II, I, 80.
2. De là le sens de « quoi que vous disiez, prétendiez, espériez ». Voy. la note ci-dessus. Cette remarque n'est pas sans intérêt pour l'histoire de la proposition relative.

une prescription de style légal « que si ». Sept fois *quod* est choisi pour éviter la concurrence de *si* ou de ses semblables (*As.*, 757 et 758, *nisi* ; 796, *quasi* ; *Cas.*, 127, *nisi* et *quasi* ; *Mil.*, 162, *ni* ; *Rud.*, 1150, *si* ; *Eun.*, 1064, *si*).

L'usage de Térence paraît plus libre que celui de Plaute. Térence se sert de *quod* dans une forme d'argumentation (*And.*, 395 ; *Eun.*, 785 ; *Ad.*, 162) qui paraît étrangère à Plaute. Un seul exemple chez lui est du type plautinien (*Eun.*, 1064).

L'erreur de M. Bennett s'explique, si on étudie ces exemples. Presque tous énoncent une défense ou une négation. La première proposition paraît, par suite, faire contraste et opposition avec la seconde.

L'origine de cet emploi, que M. Bennett déclare ignorer, se retrouve encore dans des phrases comme celle de l'*And.*, 395 : « Pour la pensée que vous pourriez avoir », « Quant à ce que... », « Quod attinet ad id quod... ». Cette explication est déjà donnée par Muret [1].

Jordan confirmait sa traduction par des exemples épigraphiques [2]. Dans les textes de lois, *quod* a la nuance conditionnelle. Cet usage est de style, si bien que Cicéron le pratique dans ses pastiches du *De legibus*. Ce dernier groupe de documents achève la démonstration. Dans une loi, on porte une défense non pas « quoique », mais « si ». *Quod*, seul avant Térence, se précise en *quod si* à partir de Térence, et, dans ce sens particulier, finit par disparaître devant ce rival [3].

Paul Lejay.

---

1. Sur *Mil.*, 162 ; dans Holtze, *Synt. prisc. script. lat.*, I, 243.

2. M. Bennett ne les cite pas, non plus que le texte de Caton dans A. G., XIV, II, 26), qui énonce une règle de droit et porte *quod* après *si* et *siue*.

3. Il est certain que les divers sens de *quod* sont voisins. Dans *Cas.*, 127, *quod* pourrait être pris pour une conjonction temporelle, n'était le mode du verbe. Cf. *quod* temporel dans César (Schmalz, *Syntax*, § 301), et dans le contexte, *quando* (v. 120), *quom* (v. 130). On doit définir le sens d'après l'ensemble des exemples (il y en a ici qui ne comportent que la traduction par « si »), d'après leur structure commune et d'après la nuance qu'implique la forme verbale

ΞΟΥΘΟΣ

L'adjectif ξουθός appartient aux vocabulaires lyrique et tragique. On n'en relève qu'un exemple dans la poésie épique (*Hymne homér. aux Dioscures*, XXXIII, v. 13). Il en est de même pour le seul composé où il entre, ξουθόπτερος. L'interprétation traditionnelle de ce mot se fonde, pour l'étymologie et le sens de ξουθός, sur un rapprochement avec ξανθός[1]. Les lexiques le traduisent en général par *fauve*, *roussâtre*, et en font l'équivalent du latin *fulvus*; mais ils doivent reconnaître qu'il semble en outre signifier en certains endroits *rapide*, et aussi *sonore*. Ainsi ξουθός se rapporterait suivant les cas à la couleur, au mouvement, ou au son.

En réalité le sens de ce mot est obscur[2]. Et d'abord son étymologie n'est pas certaine. Sans doute G. Curtius[3] affirme qu'il a la même origine que ξανθός, bien qu'employé plus tard avec une nuance différente, et qu'il faut le rapprocher, comme ξανθός, du latin *cand-e-o*. De même Ebeling[4] : « Ξουθός ejusdem et notionis et stirpis ac ξανθός, ex quo ortum esse ita ut nasali ejecta pro simplici vocali diphthongus existeret. » Mais Leo Meyer[5] est moins affirmatif : « Möglicher Weise ist θο suffixal wie zum Beispiel in κύσθος » ; de même p. 305, où il ajoute : « Dunklen Ursprungs ». M. Maurice Grammont va beaucoup plus loin. Il veut bien nous

1. M. Serruys nous communique obligeamment une note rappelant que « le calembour ξανθός-ξουθός » est imputable à Fick, et qu'on le trouve cité dans l'*Etymologisches Wörterbuch* du grec de Prellwitz (2e éd.), et dans celui du latin de Walde (2e éd.) à l'article *Cānus*. Il faut ajouter que les deux mots sont quelquefois confondus dans les mss. Ainsi le fragment de Sophocle cité par Clément d'Alexandrie (*Stromates*, IV, II) se termine par un vers dont le début : ξουθῆς μελίσσης est donné dans certains mss. sous cette forme : ξανθῆς μ. Dindorf (Ed. de Sophocle, 1849, n° 464) écrit ξουθῆς. Le scholiaste des *Phéniciennes* d'Euripide (v. 115) qui cite ce dernier vers écrit ξουθοῦ μ. qu'il faut, cela va sans dire, remplacer par le féminin ξουθῆς.

2. Wilamowitz-Moellendorff, *Herakles II*, p. 417 : « Schwerlich damals noch verstanden » ; W. G. Rutherford, éd. de Babrius, 1883, *fable* CXVIII, note : « The meaning of the term is still to be discovered. »

3. *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 5e éd. 1879, Leipzig.

4. Sur l'autorité de J. Schmidt, Brugmann et Curtius (*Lexicon Homericum*).

5. *Handbuch der griechischen Etymologie*, 1901, Zweit. Band, p. 299.

écrire : « Ξανθός et ξουθός ne peuvent avoir rien de commun, ni en grec ni en indo-européen. Ils ne sont pas obligatoirement indo-européens, ni l'un ni l'autre, c'est-à-dire qu'ils peuvent avoir été empruntés par le grec, comme tant d'autres, à une langue non indo-européenne... Je doute fort que ξουθός ait jamais signifié *jaune* ou *marron*. J'imagine qu'il y a eu là une simple confusion... Ξουθός n'a pas d'étymologie. » Wilamowitz déclare de même que la ressemblance extérieure de ξανθός et ξουθός est purement illusoire[1]. Rutherford paraît aussi écarter cette étymologie[2]. Blaydes, qui prête aux deux adjectifs une signification analogue, apporte une autre explication[3] : ξουθός dériverait de ξέω ou ξύω (terendo polire), comme ξαίνω et ξανθός.

Des lexicographes anciens, il n'y a pas d'indication utile à tirer. Voici la note d'Hésychius[4] : Ξουθόν. λεπτόν. ἁπαλόν. ἐλαφρόν. ὑγρόν. πυρρόν. χλωρόν. ἄργυρον[5]. ξανθόν. πυκνόν. ὀξύ. τινὲς δὲ ποικίλον. εὐειδές, διαυγές. Suidas écrit : Ξουθή· εὐμορφοτάτη[6]. ξουθόν· λεπτόν, καπυρόν, ἀργυροῦν, ξανθόν, καλόν, πυκνόν, ὀξύ, ταχύ· οἱ δὲ ποικίλον, εὐειδές, διαυγές.

On ne peut songer davantage à interroger le nom propre Xouthos, que portait, d'après la légende, un des fils d'Hellen[7], époux de Créuse et père adoptif d'Ion. M. Decharme[8] pense avec Preller que Xouthos n'est autre qu'Apollon lui-même transformé en héros. Mais cette hypothèse s'appuie précisément sur l'identification de ξουθός avec ξανθός (cf. ξανθὸς Ἀπόλλων), identification, on vient de le voir, très contestable. En réalité, comme le dit Wilamowitz, on ignore ce que signifiait le nom de ce héros[9].

Il est donc prudent d'écarter, si l'on y veut voir clair dans le sens de ξουθός, les hypothèses étymologiques, les explications des grammairiens anciens et l'interprétation des mythologues. La méthode la plus sage est d'aborder directement les textes où figurent cet adjectif et son composé ξουθόπτερος. Une étude attentive de tous les cas conservés semble montrer que ξουθός y a été appliqué, non à la couleur, mais au son et au mouvement[10].

---

1. *Loc. cit.*
2. *Loc. cit.*
3. *Aristophanis Pax*, sur le vers 1177.
4. *Hesychii Alexandrini lexicon*, éd. M. Schmidt, Iena, 1861, tome III, p. 171.
5. Rutherford est d'avis que ce mot est une corruption du latin *argutus* qui proviendrait de quelque lexique gréco-latin.
6. De même le scholiaste de R à propos du v. 676 des *Oiseaux*.
7. Hésiode, *fr.* 7, 2 (Ed. Rzach, Teubner, 1902).
8. *Mythologie de la Grèce antique*, p. 528, et note 7.
9. *Loc. cit.*
10. Voir Rutherford, *loc. cit.*

*
* *

A première vue, le mot paraît pouvoir désigner la couleur dans un grand nombre d'emplois. Ainsi quand il qualifie le rossignol (ἀηδών) :

Eschyle, *Ag*. 1142 : οἷά τις ξουθὰ
ἀκόρετος βοᾶς, φεῦ, ταλαίναις φρεσὶν
Ἴτυν Ἴτυν στένουσ' ἀμφιθαλῆ κακοῖς
ἀηδὼν βίον.

Aristophane, *Ois*. 676 (le chœur s'adresse au rossignol)[1] :

ὦ φίλη, ὦ ξουθή,
ὦ φίλτατον ὀρνέων
πάντων...

Ou « le bec » (γένος, γένυες) du rossignol :

Aristophane, *Ois*. 213 : ἐλελιζομένη διεροῖς μέλεσιν
γένυος ξουθῆς

Id. 744, Procné (le rossignol) dit :

δι' ἐμῆς γένυος ξουθῆς μελέων
Πανὶ νόμους ἱεροὺς ἀναφαίνω

Euripide, *Hél*. 1109. Le chœur invoque le rossignol :

σὲ τὰν ἀοιδοτάταν
ὄρνιθα μελῳδὸν ἀηδόνα δακρυόεσσαν,
ἐλθὲ διὰ ξουθᾶν γενύων ἐλελιζομένα
θρήνοις ἐμοῖς ξυνῳδός

Ou le faon (κεμάς) :

---

1. Il faudrait y ajouter Théocrite, *Anth. palat.* IX, 437, v. 11, mais le texte n'est pas assez sûr pour qu'on puisse en faire état ici. H. L. Ahrens (*Theocriti. Bionis, Moschi reliquiae*, Teubner, 1899, XVII (IV) écrit :

ξουθαί δ'ἀδονίδες μινυρίσμασιν ἀνταχεῦσιν
μέλπουσαι στόμασιν τὴν μελίγηρυν ὄπα.

Mais H. Stadtmüller, dans son édition de l'Anthologie, adopte la leçon : ξουθὰ δ'ἀηδονίδες, où l'épithète, appliquée au son, prend une autre valeur.

Hérodicos de Babylone (Athénée, 222 a):

φεύγετ', Ἀριστάρχειοι, ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάττης
Ἑλλάδα, τῆς ξουθῆς δειλότεροι κεμάδος,
γωνιοβόμβυκες, μονοσύλλαβοι etc...

Ou l'abeille (μέλισσα):

Sophocle, *fr*. 464 (Ed. Dindorf):

ξουθῆς μελίσσης κηρόπλαστον ὄργανον.

Euripide, *Iph. Taur.* 165:

ξουθᾶν τε πόνημα μελισσᾶν.

Id. 635:

καὶ τῆς ὀρείας ἀνθεμόρρυτον γάνος
ξουθῆς μελίσσης εἰς πυρὰν βαλῶ σέθεν.

Platon (*Anth. palat.* XVI, *append. Planud.*, 210, fin):

...ξουθαὶ δ' ἐφύπερθε μέλισσαι
κηροχύτου μέλιτος λαροῖς ἐπὶ χείλεσι βαῖνον.

Antiphane (*Fragm. comic. graec.* Ed. A. Meineke, III, p. 27, 7):

...ξουθῆς μελίσσης νάμασιν δέ...

Théocrite, VII, 142:

πωτῶντο ξουθαὶ περὶ πίδακας ἀμφὶ μέλισσαι.

Zonas de Sardes (*Anth. palat.* IX, 226, 1):

Αἱ δ' ἄγετε ξουθαὶ σιμβληΐδες ἄκρα μέλισσαι.

(?) Antipater de Sidon (*Anth. palat.* XVI, *append. Planud.* 305, 3)[1].

οὐδὲ μάτην ἁπαλοῖς ξουθὸς περὶ χείλεσιν ἑσμός.

De même on peut être tenté de conserver pour ξουθόπτερος la

1. Le texte n'est pas sûr. Nous donnons celui de Planude, mais Eustathe supprime ξουθός et ajoute ἐκεῖνος à la fin du vers; de même H. Stadtmüller dans son édition de l'*Anthologie*, et P. Waltz, *De Antipatro Sidonio*, n° 79.

traduction habituelle : *aux ailes fauves*. Ce composé ne se rencontre que trois fois, toujours appliqué aux abeilles :

Euripide, *Héracl. furieux*, 487 :

...πῶς ἂν ὡς ξουθόπτερος
μέλισσα συνενέγκαιμ' ἂν ἐκ πάντων γόους,
εἰς ἓν δ' ἐνεγκοῦσ' ἀθρόον ἀποδοίην δάκρυ

Id. *fragm.* 470 (*Crétoises*, Ed. Nauck) ; cité par Athénée (XIV, 640 B) ; v. 4-5 :

καὶ πεπτὰ καὶ κροτητὰ τῆς ξουθοπτέρου
πελάνῳ μελίσσης ἀφθόνως δεδευμένα

Tebtunis papyri, I, *Literary fragm.* I, *fragm. of Anthology*[1], p. 3, l. 9 :

πιθαναὶ δ' ἐργατίδες σιμοπρόσωποι ξουθόπτεροι
μέλισσαι θαμιναὶ θέρεος ἔριθοι λιπόκεντροι βαρυαχεῖς πηλουργοί

Mais il en va autrement si l'on examine de plus près ces différents cas. Ξουθός est, on le voit, une des épithètes consacrées du rossignol, soit qu'elle s'applique à l'oiseau tout entier, soit qu'elle n'en qualifie que le bec. Le sens de *brun rougeâtre* qu'on lui prête ordinairement convient bien au rossignol, qu'il s'agisse de la petite espèce, celle qui habite nos régions, ou de la grande : « Le rossignol ordinaire (*luscinia vera* ou *philomela*), disent les naturalistes[2], est un oiseau de la taille du moineau, brun roux dessus, avec la queue d'un roux clair. Le rossignol double (*luscinia major*) est une seconde espèce, un peu plus grande et plus sombre, avec la queue rousse, les sous-caudales tachetées de brun. Il est du S.-E. de l'Europe... » Il n'en est pas moins vrai que cet oiseau a un plumage insignifiant, et que l'on a toujours été frappé de son peu d'aspect contrastant avec la puissance et le charme de sa voix[3].

Si peu digne d'intérêt que soit la couleur du rossignol, c'est pourtant elle que vise l'épithète de χλωραύχην dans un fragment

1. Environ de 100 avant J.-Ch.
2. E. Trouessart, *Grande Encyclopédie*, article *Rossignol*.
3. La nuance de ses ailes est fort terne, et n'a rien qui rappelle la gamme si riche de tons roux, rouges et dorés qui couvrent le corps du faisan par exemple. Littré ne l'a même pas remarquée, et on lit, dans son *Dictionnaire*, cette définition du rossignol : « Petit oiseau à bec fin et à plumage *grisâtre*. »

de Simonide de Céos[1] auquel Eustathe fait allusion[2]. On peut se demander s'il n'en est pas de même pour les épithètes de χλωρηΐς et ποικιλόδειρος appliquées au rossignol, la première dans l'*Odyssée*, XIX, 518 :

> Ὡς δ' ὅτε Πανδάρεω κούρη, χλωρηῒς Ἀηδὼν,
> καλὸν ἀείδῃσιν ἔαρος νέον ἱσταμένοιο,
> δενδρέων ἐν πετάλοισι καθεζομένη πυκινοῖσιν,
> ἥτε θαμὰ τρωπῶσα χέει πολυηχέα φωνήν...,

la seconde dans les *Travaux* d'Hésiode, v. 203 :

> Ὧδ' ἴρηξ προσέειπεν ἀηδόνα ποικιλόδειρον...

En réalité le sens de ces deux adjectifs est assez obscur. Pour χλωρηΐς, sur le modèle duquel Simonide a peut-être formé χλωραύχην, Eustathe[3] propose plusieurs interprétations : Χλωρηῒς δὲ ἀηδὼν ἢ ὡς ἐν χλωροῖς, φασί, διατρίβουσα, ἢ ὡς ἅμα τοῖς χλωροῖς φαινομένη · ἔαρος γὰρ φαίνεται, ἢ διὰ τὸ χρῶμα. De ces trois sens, le premier : « qui habite dans la verdure, qui vit sous bois » est adopté par Pierron[4] qui écrit : « Il n'y a point de rossignols verts ni même verdâtres ou jaunâtres. » Ameis se rangeait à cet avis. Hentze, après Buchholtz, préfère le sens *verdâtre*[5]. Quant à ποικιλόδειρος qui paraît bien désigner la bigarrure du plumage dans Alcée[6], c'est un qualificatif fort inattendu, si on l'entend du *cou* du rossignol, pleinement satisfaisant au contraire si on le rapporte au *gosier* de l'oiseau, en y voyant un synonyme de ποικιλόφωνος ou ποικιλωδός : à la voix modulée[7].

Quoi qu'il en soit, le sens de ποικιλόδειρος est trop incertain ici pour qu'on en puisse faire état. Restent χλωρηΐς et χλωραύχην. En admettant que χλωρηΐς se rapporte à la couleur, ce qui n'est point prouvé, il faut remarquer le vague de ces deux épithètes et leur impropriété. Χλωρός représente une foule de nuances depuis le vert clair ou foncé jusqu'au gris jaunâtre. Χλωρηΐς et χλωραύχην,

1. *Anthologia lyrica*, ed. Bergk-Hiller, 1897, Simonides, 56 (120) : ἀηδόνες... χλωραύχενες.
2. Eustathii commentarii ad Homeri Odysseam, Leipzig, 1825, p. 215.
3. *Loc. cit.* Cf. Hesychius.
4. *L'Odyssée d'Homère*, 1875, note du vers 518.
5. *Anhang zu Homers Odyssee*, Schulausgabe von K. Ameis, IV Heft, p. 27 (Zweite Aufl. besorgt von Dr. C. Hentze). De même Ebeling (*Lexicon Homericum*) qui traduit : *subviridis, flavus*. Cf. *Etymologicum Magnum* : Χλ. ἀ. ἀπὸ τοῦ χρώματος · ἢ διότι ἐν ἔαρι φαίνεται ὅτε πάντα χλωρά... : κρεῖττον δὲ τὸ πρῶτον.
6. *Anthologia lyrica*, 48 (53) : Πανέλοπες ποικιλόδειροι τανυσίπτεροι.
7. Ainsi traduit P. Waltz, dans son édition des *Travaux* (1909), p. 112.

employés ici pour le rossignol, pourraient aussi bien qualifier toutes sortes d'oiseaux. Ni l'un ni l'autre ne conviennent particulièrement au rossignol, et n'ont ici de valeur précise.

Il n'en est pas de même pour ξουθός qui est, comme on l'a vu, une des épithètes réservées à l'ἀηδών. Or, si ξουθός désigne la couleur du plumage et signifie *brun rougeâtre*, d'où vient qu'on ne trouve jamais appliqués au rossignol des qualificatifs tels que πυρρός? Suivant les cas, on dit que ξουθός se distingue de ξανθός par la nuance qu'il représente, ou bien on l'assimile à ξανθός. Dans la première hypothèse, comment concilier cette recherche de fine précision avec une épithète telle que χλωραυχήν, et avec la teinte banale de l'oiseau? Et dans la seconde, comment expliquer que *jamais* le rossignol ne soit appelé ξανθή?

Remarquons en outre que ξουθός est plusieurs fois appliqué au rossignol dans des passages d'une haute poésie qui célèbrent sa voix mélodieuse. Qu'on se représente le plumage insignifiant du rossignol, et qu'on essaie de traduire, en gardant le sens de *brun rougeâtre* attribué à ξουθός, l'exquise invocation du chœur à Procné dans les *Oiseaux*, v. 676:

ὦ φίλη, ὦ ξουθή,
ὦ φίλτατον ὀρνέων
πάντων...

Personne n'oserait, de bonne foi, la rendre ainsi: « O rossignol chéri, ô toi dont le plumage est roussâtre... » Le scholiaste l'a si bien compris, que pour mettre le sens de ξουθή en harmonie avec le ton du contexte, il propose au hasard cette interprétation fantaisiste: εὐμορφοτάτη[1]. Rutherford[2] pense de même que ξουθός ne peut s'entendre de la couleur dans Eschyle, *Agamemnon*, 1142, et Euripide, *Hélène*, 1111.

Si ξουθός se rapporte à une teinte, il faut admettre que le sens du mot était assez flottant. Le faon (κεμάς) peut être appelé ξουθός (au pelage fauve) par Hérodicos (Athénée, 222 a): Elien[3] dit de l'animal « nommé κεμάς par les poètes »: ἰδεῖν δὲ ἄρα πυρρόθριξ. Mais on a vu que ξουθός se dit de l'abeille plus souvent encore que du rossignol. Or l'abeille n'a pas la teinte du rossignol. L'espèce que célèbrent les poètes grecs est sans doute l'*apis ligustica* des entomologistes, communément appelée *abeille jaune*.

1. Cf. Suidas sur ξουθή.
2. *Loc. cit.*
3. Περὶ ζῴων, XIV, 14.

Elle est répandue dans le midi de l'Europe, surtout en Toscane, en Sicile, en Crète et en Grèce ; c'est d'elle que parlent les *Géorgiques*. Or Virgile, décrivant les reines de l'essaim, en distingue deux sortes (*Géorg*. IV, 91 et suiv.) :

> Alter erit maculis *auro* squalentibus *ardens* ;
> Nam duo sunt genera : hic melior, insignis et ore
> Et *rutilis clarus* squamis ; ille horridus alter
> Desidia, latamque trahens inglorius alvum.

De même le *peuple* des abeilles comprend deux espèces différentes (v. 96) :

> Namque aliae turpes horrent, ceu pulvere ab alto
> Cum venit et sicco terram spuit ore viator
> Aridus; *elucent* aliae et *fulgore coruscant*,
> *Ardentes auro* et paribus lita corpora guttis.

De ces deux espèces, une seule, avec sa teinte éclatante, pouvait avoir frappé les poètes. La couleur d'or dont parle Virgile répondrait bien à ξανθός, mais non à ξουθός. Comment concilier cette couleur brillante avec la teinte terne du rossignol? Comment se fait-il surtout que si ξουθός appliqué à l'abeille veut dire *doré*, on ne trouve *jamais* l'épithète de ξανθή accolée au mot μέλισσα [1] ? On peut faire les mêmes réflexions pour le composé ξουθόπτερος, réservé à l'abeille dans les trois cas que nous en connaissons. Il faut ajouter que ξουθόπτερος conviendrait assez mal à l'abeille, qu'on y donne à ξουθός le sens de *brun rougeâtre* ou de *doré* ; car les ailes transparentes de l'insecte, si l'on en excepte les fines nervures qui s'y croisent, n'ont pas plus de coloration qu'un verre de vitre. Il serait étrange que la poésie se fût donné la peine de créer tout exprès un composé si peu approprié à son objet.

*
* *

Pour avoir chance de résoudre le problème, il faut partir de deux cas où le sens de ξουθός semble certain :

1° Dans l'*Anthol. palat.* IX, 373, une épigramme anonyme parle

1. Dans le fragment de Sophocle cité plus haut (Clément d'Alexandrie, *Strom*. IV, 11) la leçon ξανθῆς μ. paraît être due à une confusion de ξουθός avec ξανθός.

ainsi d'une cigale v. 4 : οὔρεσι καὶ σκιεραῖς ξουθὰ λαλεῦντα νάπαις[1]. Ξουθός qualifie donc ici le *chant* de l'insecte et signifie *bruissant*, *sonore*. On sait combien la chanson stridente de la cigale (τέττιξ) a été célébrée en Grèce par les prosateurs comme par les poètes (*Iliade* III, 152 : ὄπα λειριόεσσαν ; Hésiode, *Trav.* 582-3 : ἠχέτα τέττιξ — λιγυρὴν καταχεύετ' ἀοιδήν ; Platon, *Phèdre*, 230 C : λιγυρὸν ὑπηχεῖ τῷ τῶν τεττίγων χορῷ ; Théocrite, I, 148 : τέττιγος ἐπεὶ τύγα φέρτερον ᾄδεις ; VII, 138 : τέττιγες λαλαγεῦντες ; Méléagre, *Anth. palat.* VII, 196, v. 1 : ἀχήεις τέττιξ, v. 4 : κλάζεις... μέλισμα λύρας ; Pamphile, *Anth. palat.* VII, 201, v. 2 : ἄδειαν μέλπων ἐκπροχέεις ἰαχάν, v. 4 : ἠχέτα τέττιξ ; Archias, *Anth. palat.* VII, 213, v. 3-4 : ἀχέτα — τέττιξ ; Strabon, *Géogr.* 260, 30 : οἱ τέττιγες... τὰ εὐφθογγότατα τῶν ζῴων ; Elien, H. ζῴων, I, 20, qualifie les cigales de λαλίστατοι ; il parle de leur voix harmonieuse : τοῦτο τὸ φιλόμουσον ; Ælius Aristide, XV, 232 : αὖραι... λιγυρώτεραι τῶν παρὰ ποιηταῖς ἀηδόνων καὶ τεττίγων, etc...)[2].

2° On lit, dans le fragment d'anthologie restitué par les *Tebtunis papyri* et cité plus haut, v. 5 : ξουθὰ δ' ἐγγύφων ὄρνεα... ἐμινύριζ' ἐπιττύβιζεν. Il s'agit ici d'un concert d'oiseaux qui gazouillent. Le mot ὄρνεα semble indiquer que le poète n'a pas spécialement en vue des rossignols. Ces oiseaux d'espèce différente sont aussi de teintes diverses ; on ne peut songer à les réunir tous sous un même qualificatif appliqué à une couleur déterminée. Ce qu'ils ont de commun, comme l'indique le contexte, c'est la *sonorité* de leurs chants.

Or ce sens de *sonore*, ou *mélodieux* est précisément celui de l'épithète qu'on attendrait pour le rossignol, puisque cet oiseau ne se recommande à l'attention que par son chant. Ξουθός qui, employé pour la couleur du rossignol, serait une platitude au v. 676 des *Oiseaux*, devient le qualificatif désiré, nécessaire, si on le traduit par *sonore*. Qu'on rapproche de ξουθός ainsi entendu les épithètes habituelles du rossignol dans la poésie lyrique : ἱμερόφωνος, Sappho, *fr.* 37[3] ; ὀξύφωνος, Sophocle, *Trach.* 963 ; λίγεια, *Œd. à Col.* 671 ; λιγύφωνος, Théocrite, XII, 7 ; μελίγηρυν, *Anthol. palat. append.* 338 ; Philippe, *Epigr.* 32 ; Cf. Elien, H. ζῴων, I, XLIII : Ἀηδὼν ὀρνίθων λιγυρωτάτη τε καὶ εὐμουσοτάτη etc... Γένυς (ou

1. Il en est de même pour l'épigramme de Théocrite citée plus haut (*Anth. palat.* IX, 437, v. 11), si l'on doit lire avec H. Stadtmüller :

ξουθὰ δ' ἀηδονίδες μινυρίσμασιν ἀντιαχεῦσι.

Ici ξουθός se rapporterait aux accents du rossignol.

2. Ed. Dindorf, p. 376.

3. *Anth. lyrica*, Ed. Bergk-Hiller, Teubner, 1897.

γένυες) qualifié par ξουθός désignerait, non le *bec* du rossignol, mais son *gosier*, au sens de στόμα. Cf. Euripide, *Héc*. 337 :...ὥστ' ἀηδόνος στόμα — φθογγὰς ἱεῖσα... ; Théocrite, *Anth. palat*. IX, 437, v. 11 (voir plus haut) etc.. .

Il doit en être de même pour ξουθός appliqué à l'abeille. Les poètes grecs, quand ils qualifient cet insecte, signalent tantôt la *forme* aplatie que présente la partie antérieure de la tête, tantôt le *bourdonnement* des ailes. Dans le premier cas, ils appellent l'abeille σιμή (Théocrite, VII, 80-81 : αἱ σιμαί — μέλισσαι) σιμοπρόσωπος (*Tebtunis papyri*, I, *Literar. fragm. of Anthology*, p. 3, l. 9); dans le second, ils se servent de diverses épithètes dont certaines sont aussi données au rossignol, par exemple : λιγύφθογγον μ., Bacchylide, IX, 10 ; ἡ βομβεῦσα μ., Théocrite, III, 16 ; βομβήεσσα μ., *Anth. palat*. XVI (*append. Planud*.), *ép*. 74, etc... Ξουθὴ μέλισσα signifierait donc : l'abeille bruissante, bourdonnante, et ce sens se retrouverait dans le composé ξουθόπτερος, réservé à l'abeille dans les trois exemples cités plus haut.

Toutefois il est à remarquer que la rapidité du vol de l'abeille est aussi visée par Agathias, *Anth. Planud*. 361 : εὐτροχάλοιο μελίσσης. Et alors se pose la question : faut-il donner à ξουθός, appliqué à l'abeille, le sens de *bruissant*, ou de *léger*, *rapide* ? Le premier, on vient de le voir, est légitime et vraisemblable. Mais le second, a priori, est également admissible, et il faut ajouter que dans plusieurs cas l'hésitation est permise, à propos de ξουθός, entre les deux interprétations. La fable CXVIII de Babrius s'ouvre par les mots : ξουθὴ χελιδών. L'hirondelle, comme on sait, n'est ni blonde ni rougeâtre, bien que sa gorge ait une nuance rousse : elle a le dos noir et le ventre blanc. Rutherford traduit ici : *twittering*. De fait l'hirondelle était considérée par les Grecs comme un oiseau des plus bavards. Κωτιλάς était un de ses noms ; cf. la locution : χελιδόνων μουσεῖα chez Aristophane, *Gren*. 93. Mais d'autre part le vol de l'hirondelle est un des plus rapides qui soient, et cette rapidité légère pouvait frapper le poète autant que l'intarissable gazouillement de l'oiseau. On lit dans un fragment de l'*Alphésibée* de Chérémon cité par Athénée (608 D) :

κόμαι δὲ κηροχρῶτος ὡς ἀγάλματος
αὐτοῖσι βοστρύχοισιν ἐκπεπλασμένου
ξουθοῖσιν ἀνέμοις ἐντρύφων φορούμεναι

Ξουθός ne saurait ici désigner la couleur. Mais l'épithète peut s'appliquer au son ou au mouvement et signifier, soit : *bruissant*, soit : *rapide*, *léger*. La seconde interprétation semblerait même

la plus probable, n'était le style très maniéré de l'auteur, qui ne permet pas de considérer comme la plus vraisemblable l'explication la plus naturelle.

C'est encore entre ces deux sens qu'il faut choisir dans les vers de l'*Hymne homérique aux Dioscures* où l'on voit les deux héros apparaître brusquement pour sauver un navire en train de sombrer (v. 12 et suiv.):

οἱ δ' ἐξαπίνης ἐφάνησαν
ξουθῇσι πτερύγεσσι δι' αἰθέρος ἀΐξαντες.

On peut comprendre : s'élançant avec leurs ailes *bruissantes*[1]. Toutefois le contexte paraît demander plutôt l'épithète de *rapides*.

Comment ces deux sens de ξουθός : *bruissant* et *rapide* seraient-ils sortis l'un de l'autre ? Ceci est une autre question que nous n'essaierons pas de résoudre. « Peut-on passer du sens de *léger*, *rapide*, à celui de *bruissant* ? m'écrit M. Grammont. Ce n'est pas impossible, car la sémantique est chose très élastique, mais je ne vois pas d'exemple comparable. » On peut pourtant citer l'adjectif ὀξύς qui suivant les cas se rapporte au son (*aigu*, *retentissant*) ou au mouvement (*vif*, *rapide*)[2].

Si cette hypothèse est justifiée, on voit qu'il est inutile de recourir à l'interprétation traditionnelle de ξουθός pour le ξουθῆς κεμάδος d'Hérodicos. Ξουθός signifierait ici : aux mouvements prompts et rapides. Ainsi entendue, l'épithète serait tout à fait appropriée au faon : cf. Apollonios de Rhodes III, 878 : ὠκείοις κεμάδεσσι. Elien, dans le passage rappelé (Π. ζῴων, XIV, 14) mentionne l'extraordinaire rapidité de cet animal : δραμεῖν μὲν ὠκίστη θυέλλης δίκην, avant de caractériser son pelage. En dehors de toute autre considération, ce sens semble bien être réclamé par le contexte dans le passage d'Hérodicos.

C'est bien celui que doit avoir ξουθός dans le passage de Bacchylide (*Epinic.* V,16 et suiv.) qui décrit le vol foudroyant de l'aigle, messager de Zeus, à travers les airs :

βαθὺν
δ' αἰθέρα ξουθαῖσι τάμνων

---

1. Ici encore le sens de *fauves* serait difficile à défendre, bien qu'on puisse citer Pindare, *Pyth.* IV, 325 qui parlant des Boréades Zétès et Calaïs les montre : πτεροῖσιν — νῶτα πεφρίκοντας ἄμφω πορφυρέοις.

2. Voir dans la note de Suidas sur ξουθὸν les deux synonymes proposés : ὀξύ, ταχύ.

ὑψοῦ πτερύγεσσι ταχεί-
-αις αἰετὸς εὐρυάνακτος ἄγγελος
Ζηνός...

Cf. Pindare, *Pyth.* I, 10 : ὠκεῖαν πτέρυγα (en parlant de l'aigle de Zeus).

Si dans quelques-uns des exemples rappelés ci-dessus, on peut hésiter entre les deux sens proposés pour ξουθός, l'épithète ne peut signifier que *bruissant* ou *sonore* quand elle est appliquée à la sauterelle (ἀκρίς). L'épigramme de Mnasalcas qui porte dans l'*Anthologie palatine*, VII, le n° 192, débute ainsi :

Οὐκέτι δὴ πτερύγεσσι λιγυφθόγγοισιν ἀείσεις,
ἀκρί,

et se termine par ce vers :

ξουθὰν ἐκ πτερύγων ἁδὺ κρέκουσα μέλος.

Le rapprochement des deux vers (1 et 4) est significatif. Rien de plus fréquent d'ailleurs, chez les poètes de l'Anthologie, que la mention des ailes sonores de la sauterelle : μελεσίπτερον (Mnasalcas, *Anth. palat.* VII, 194, v. 1) ; ἀκρίδι τῇ κατ' ἄρουραν ἀηδόν (Anytès ou Léonidas, *Anth. pal.* VII, 190, v. 1) ; λίγεια — ἀκρί (Aristodicos, *id.* VII, 189, v. 1) ; λιγυρὰν ὄκα μοῦσαν ἐνείην — ἀκρίς ἀπὸ πτερύγων (Phaennos, *id.* VII, 197, v. 1-2) ; τὴν γὰρ ἀοιδὸν — ἀκρίδα (Léonidas de Tarente, *id.* VII, 198, v. 3-4) ; λιγυπτέρυγε (adressé à une sauterelle, Méléagre, *id.* VII, 195, v. 2) λάλους πτέρυγας (*id.* v. 4) etc...

Reste à expliquer le sens de ξουθός dans un passage d'Eschyle que nous connaissons seulement par les plaisanteries qu'il a inspirées à Aristophane et par la note d'un scholiaste. Dans la *Paix*, le chœur parle d'un taxiarque (Cléonyme) vêtu d'un manteau écarlate (φοινικίς), qui, pris de frayeur quand il faut combattre, *teint de jaune* son manteau (v. 1175-1176). Et le chœur ajoute (v. 1177) :

κᾆτα φεύγει πρῶτος, ὥσπερ ξουθὸς ἱππαλεκτρυών.

On lit dans les *Oiseaux* (v. 798 et suiv.) :

ὡς Διιτρέφης γε πυτιναῖα μόνον ἔχων πτερὰ
ἠρέθη φύλαρχος, εἶθ' ἵππαρχος, εἶτ' ἐξ οὐδενὸς
μεγάλα πράττει, κἀστὶ νυνὶ ξουθὸς ἱππαλεκτρυών.

Enfin, dans les *Grenouilles* (v. 930 et suiv.). Dionysos déclare :

> ἐγὼ γοῦν
> ἤδη ποτ' ἐν μακρῷ χρόνῳ νυκτὸς διηγρύπνησα
> τὸν ξουθὸν ἱππαλεκτρυόνα ζητῶν τίς ἐστιν ὄρνις.

Le scholiaste de la *Paix* nous apprend, à propos du vers 1177, que l'expression ξουθὸς ἱππαλεκτρυών avait été employée par Eschyle dans les *Myrmidons* [1]. Il transcrit ainsi les vers où prenaient place les deux mots visés par le comique : ἀπὸ δ' αὖτε ξουθὸς ἱππαλεκτρυὼν στάζει κηρόθεν τῶν φαρμάκων πολὺς πόνος, mais malgré la correction tentée par Hermann [2] le passage reste inintelligible. Dans son édition de la *Paix*, M. Mazon, développant la note du scholiaste (ὥσπερ ξουθὸς ἱππ., ὡς φοινικᾶ πτερὰ ἔχοντα δηλοῖ) propose du v. 1177 une explication fort ingénieuse, et pleinement satisfaisante à première vue, parce qu'elle s'accorde exactement avec le contexte : « Le taxiarque fanfaron, dont le manteau se déploie en larges ailes au vent de sa course affolée, semble un ἱππαλεκτρυών aux ailes ouvertes (cf. Sch.), mais le rouge ardent (1173) de son manteau s'est teint en brun roux (cf. ὑπερεπυρρίασε, Gren. 308) sous l'effet de sa peur, et il est ainsi ξουθός. » Cette interprétation repose en partie, comme on voit, sur le sens traditionnel prêté à ξουθός. M. Mazon, pour le justifier, renvoie au vers 214 des *Oiseaux* où ξουθός (voir plus haut) qualifie le *bec* du rossignol. Nous avons dit pourquoi le sens de *brun roux* nous paraissait à écarter. « Cette explication, dit lui-même M. Mazon, ne convient qu'à ce passage ; ces mêmes mots peuvent cacher ailleurs une plaisanterie assez différente (*Ois.* 798 ; *Gren.* 934) ; Aristophane s'est amusé à proposer des explications aussi variées que possible des mots d'Eschyle. » Pour éclaircir le sens des allusions d'Aristophane, il serait bon de savoir ce que signifiait chez Eschyle l'expression visée. Le passage cité des *Grenouilles* montre que le poète comique, dans son insistance à la reprendre, a voulu en railler la bizarrerie. Mais en quoi cette bizarrerie consistait-elle ? Ni le vers 800 des *Oiseaux*, ni le vers 932 des *Grenouilles* ne nous donnent une réponse. Suivant M. Mazon, Aristophane a relevé comme étrange, non l'emploi du mot ἱππαλεκτρυών, mais l'épithète ξουθός qu'Eschyle y avait jointe : « L'hippalectryon (cheval avec les pattes de derrière et

1. Edition G. Dindorf, 1851, tome I, p. 276, fr. 137.

2. ἀπὸ δ' αὖτε ξουθὸς ἱππαλεκτρυὼν
στάζει, κριθέντων φαρμάκων πολὺς πόνος.

les ailes d'un coq) était un motif de décoration bien connu à Athènes ; il nous en reste encore de nombreux exemplaires du VI[e] et du V[e] siècle. Mais l'épithète ξουθός appliquée à cet animal fantastique qu'on voyait sur les tapisseries d'Asie et les vases grecs avec d'autres couleurs avait paru imprévue. » Est-ce bien sûr ? Ξουθός, entendu au sens de *brun roux*, convenait assez bien au coq [1] et pouvait convenir au cheval. Qu'y avait-il d'extravagant dans un qualificatif de ce genre appliqué à l'hippalectryon ? D'ailleurs on est en droit de se demander si l'ironie d'Aristophane s'adresse à l'épithète ou au substantif. L'hippalectryon, que l'art grec semble avoir emprunté à la Perse, eut une vogue très courte : « L'intérêt qu'avait excité sa nouveauté vers la fin du VI[e] siècle et au commencement du V[e], au temps de Nicosthénès, Xénoclès et Eschyle, semble tout à fait tombé au temps d'Aristophane. Plus tard les scholiastes et les lexicographes, ne le connaissant plus que de nom et n'en ayant pas sous les yeux une représentation figurée, en ont ignoré la forme véritable, et commis dans leurs explications à ce sujet de graves inexactitudes [2]. » Aristophane, dans les trois passages qui nous occupent, n'a-t-il pas voulu surtout faire rire le public en évoquant devant ses yeux l'image de cet animal fantastique, dont la forme oubliée devait sembler inexplicable et grotesque, et du même coup, par cette moqueuse allusion à Eschyle, railler le goût du vieux poète pour les « grands mots » et les « composés extravagants [3] ». L'expression, prise isolément comme citation d'Eschyle, peut signifier l'hippalectryon *sonore* (à la voix éclatante, aux ailes bruissantes) ou *rapide*. Au vers 1177 de la *Paix*, l'un ou l'autre de ces deux sens conviendrait au taxiarque fanfaron qui s'enfuit en manifestant sa frayeur. Au reste il ne faut pas demander trop de précision aux plaisanteries d'Aristophane; souvent ce sont de simples à-peu-près, et souvent la valeur précise nous en échappe, étant faite d'allusions que nous ne pouvons saisir.

*
* *

Nous n'avons pas prétendu, dans ce qui précède, trancher de

1. H. Lechat, Revue des Universités du Midi, 1896, II, p. 121, en note : « La couleur feu est très fréquente dans le plumage du coq. Il était naturel qu'on la donnât aussi aux ailes du cheval-coq. »
2. H. Lechat, article *Hippalectryon*, dans le *Dict. des antiquités grecques et romaines*.
3. H. Lechat, Revue des Univ. du Midi, *article cité*, p. 121.

façon certaine les questions de sémantique posées par le mot ξουθός. Mais nous croyons avoir signalé la solution probable de quelques-unes d'entre elles. Des trois sens généralement proposés pour ξουθός : *brun rougeâtre*, *sonore*, *rapide*, le premier se fonde sur un rapprochement étymologique avec ξανθός que la linguistique n'impose point, et que l'étude des textes rend très contestable, en tout cas inutile. Dans tous les passages où on le relève, ξουθός *peut* s'expliquer par l'un des deux autres sens, tandis que celui de *brun rougeâtre* soulève de grosses difficultés.

L. Méridier.

HORACE, OD. 1,27,19.

Dicat Opuntiae
Frater Megillae quo beatus
Volnere, qua *pereat* sagitta.
Cessat uoluntas ? non alia bibam
Mercede ; quae te cumque *domat* uenus,
Non erubescendis *adurit*
Ignibus, ingenuoque semper
Amore *peccas* ; quicquid *habes*, age
Depone tutis auribus. — A miser,

19 Quanta LABORAS Charybdi (*vers faux*),
Digne puer meliore flamma !
Quae saga, quis te soluere Thessalis
Magus uenenis, quis *poterit* deus ?
Vix inligatum te triformi
Pegasus *expediet* Chimaera.

Après *laboras*, des manuscrits secondaires ajoutent *in* pour remettre le vers sur ses pieds ; cette cheville banale ne vaut pas une discussion. La plupart des manuscrits ont *laborabas*, qui est manifestement inadmissible parmi les présents et les futurs, mais qui manifestement aussi est la leçon précieuse pour la critique, la lectio difficilior. Weber s'en est inspiré pour proposer *laborabis* ; le sens est médiocre, car déjà la victime est au pouvoir du monstre ; d'ailleurs, le contexte aurait pu faire changer un imparfait en futur, mais non pas, comme le suppose l'idée de Weber, un futur en imparfait. Le *laboras ab* d'Oudendorp est excellent pour les jambages, mais Horace 2,9,6 dit *aquilonibus laborant*, et non *ab aquilonibus*, et *ab Charybdi* est matériellement barbare.

Je propose : Quanta *laboras scis* Charybdi ? « Te doutes-tu bien. . . », ce qui est en harmonie avec l'exclamation *a miser* et avec la suite. *Scis* aura été lu *sas*, groupe inintelligible qui aura été éliminé purement et simplement par quelques-uns (Cδ et les ancêtres des mss. qui ont le *laboras* < *in* > mentionné plus haut). D'autres, plus nombreux, auront adopté un arrangement artificiel de *laborassas* en *laborabas*.

Tout s'expliquerait encore mieux si, par un accident bien connu, les deux *s* contiguës de *laboras scis* avaient été d'abord dédoublées. En ce cas on aurait eu *laborascis*, *laborasas*, d'où les deux arrangements *laboras* et *laborabas* devaient sortir de la façon la plus naturelle.

Louis Havet.

LUCAIN 6,337-338.

Parmi les montagnes qui entourent la Thessalie, l'Othrys abrite la plaine contre les grandes chaleurs :

At medios ignes caeli, *rapidique Leonis*
Solstitiale caput, nemorosus summouet Othrys.

Par opposition au soleil levant, dont parlaient les vers qui pré cèdent, *medios ignes caeli* désigne les heures chaudes de la journée. C'est évidemment la saison chaude de l'année que doit désigner l'expression énigmatique *Leonis solstitiale caput* [1] ; mais quelle en est l'interprétation précise ?

J'entends précise littérairement, car la précision scientifique n'est pas ordinaire chez les poètes. Un scoliaste a voulu être trop astronome : *cum in Leonis signo solstitium est*. Le solstice s'est trouvé effectivement dans le Lion quelque deux mille ans avant Hipparque, et il y est resté pendant des siècles, mais ce ne sont pas les Thessaliens d'alors que Lucain félicite d'avoir eu de l'ombre. La précession des équinoxes étant hors de cause, l'adjectif *solstitialis* ne peut se rapporter au Lion que si on lui donne un sens élastique ; le solstice, en effet, est à peu près le point où finissent les Gémeaux et où commence le Cancer ; presque toute l'étendue du Cancer le sépare du Lion. Pour Columelle, par exemple, le soleil entre dans le Cancer le 19 juillet ; le solstice est le 24, 25 ou 26.

Il est d'ailleurs évident que Lucain n'a pas dû viser le solstice lui-même, qui est le point culminant de la course solaire, mais ne marque pas le maximum des chaleurs. Ce maximum corres-

---

1. Il ne s'agit pas du lever de la constellation, comme les vers sur le soleil levant l'ont fait supposer à M. René Pichon, Les sources de Lucain p. 19.

pond, d'après les classiques, à la Canicule, dont le nom est resté proverbial jusque dans notre langue. La Canicule, c'est Sirius (ou parfois son voisin Procyon ?) ; Sirius figure trois fois dans Virgile (Géorg. 4,425 ; Én. 3,141 et 10,273). C'est la Canicule que doit viser Lucain ; et c'est bien elle qu'il vise en effet, car, en littérature, la Canicule s'associe au Lion. Horace, épître 1,10,16 : *Leniat et rabiem* Canis *et momenta* Leonis, *Cum semel accepit solem furibundus acutum.* Ode 3,29,18-19 : *iam* Procyon *furit Et stella uesani* Leonis.

Sur quoi repose cette association littéraire du Lion et de la Canicule? sur ce que le lever de la Canicule correspondait à l'entrée du soleil dans le Lion. Là-dessus nous avons un double témoignage dans l'Histoire naturelle de Pline, ouvrage presque contemporain de la Pharsale. 2,123 : *exoritur Caniculae sidus sole* primam partem Leonis ingrediente, *qui dies XV ante Augustas calendas est.* 18,269 : *XVI kal. Aug. Assyriae Procyon exoritur, dein post triduum fere ubique confessum sidus ingens* (*quod Canis ortum uocamus*), *sole* partem primam Leonis ingresso ; *hoc fit post solstitium XXIII die.* Ces deux passages, et aussi le *Cum semel accepit solem* d'Horace, éclairent pour nous le *caput* de Lucain. *Caput*, ce n'est pas la tête de l'animal dessiné sur la sphère céleste. Ce n'est pas non plus la personnalité du monstre, considéré comme une puissance céleste. *Caput* est tout simplement le commencement de la période attribuée au Lion, le jour initial ou les jours initiaux du Lion. Ces jours initiaux sont relativement voisins du solstice, dont les sépare seulement la plus grande partie du Cancer ; voilà ce que veut dire *solstitiale caput.*

Pline place le solstice *VIII kal. Iul.* (18,256 et 18,264), c'est-à-dire le 24 juin. Le lever de la Canicule, d'après le passage 18,269, tombe vingt-trois jours après, soit le 17 juillet ; d'après le passage 2,123 il tomberait *XV ante Augustas calendas*, soit le 18 juillet ; Columelle (on le verra plus loin) parle du 20 juillet (Columelle place le solstice du 24 au 26 : *VIII et VII et VI kal. Iul.* ; 11,2, p. 433 de l'édition bipontine). Il n'y a pas à s'inquiéter de ces légères contradictions ; le *Assyriae Procyon exoritur* de 18,269 suffit à indiquer que Pline utilise des données de provenance diverse, non directement utilisables à cause des différences de latitude et des différences de date. Qu'entre le solstice et la Canicule on admette 23 jours d'écart ou 24 ou même 26, je ne crois pas que, sous la latitude de Rome, le coucher du soleil varie de plus de cinq ou six minutes (la variation est plus grande pour le lever). La physionomie des jours change donc bien peu pour l'observateur ordinaire. Et on ne peut être

scandalisé qu'un poète ait fait durer jusqu'au 23e, 24e ou 26e jour après le *sol-stitium* la période d'immobilité solaire.

J'ai laissé de côté jusqu'ici l'épithète *rapidi*, attribuée au Lion. Il existe une variante *rabidi*, et au premier abord elle semble tentante (comparer dans Horace, cité ci-dessus, *rabiem Canis, uesani Leonis*, *Procyon furit*). Mais comparer aussi Virgile, Géorg. 4,425 : *Iam* rapidus *torrens sitientes Sirius Indos Ardebat caelo*, *et* medium *sol igneus orbem Hausserat.* Ce passage ressemble singulièrement à celui de Lucain, puisqu'il vise à la fois la saison chaude (*Sirius*) et l'heure chaude (*medium orbem*). Il est probable qu'il était présent à l'esprit de Lucain quand il a écrit ses vers sur l'ombre de l'Othrys et que par conséquent Lucain n'a fait que transporter au Lion l'épithète virgilienne. Ni dans Virgile ni dans Lucain *rapidus* n'est un synonyme de *citus* ou de *celer* ; il conserve son sens étymologique (*rapio*) et peut se traduire par « dévorant ». De même Géorg. 1,92 *Ne tenues pluuiae* rapidi*ue potentia solis Acrior aut Boreae penetrabile frigus adurat*, et bien d'autres passages. *Rabidus* est d'ailleurs une altération courante de *rapidus*, que les copistes ne comprennent plus bien ; voir Manuel de critique verbale § 879, où on trouvera surtout des exemples inverses, et ajouter Horace, od. 1,12,9 et 1,28,21.

Il me reste enfin à signaler une brachylogie qui rend le passage quelque peu difficile. *Leo*, qui est proprement la division du zodiaque où se trouvait jadis la constellation du Lion, doit être entendu de la présence du soleil dans cette division. Convenons de traduire en conséquence, et nous pourrons paraphraser ainsi les vers de Lucain : « Quant aux feux du milieu du ciel (*les ardeurs de midi*), et quant à l'amorce <*encore*> solstitiale de la dévorante période léonine (*les ardeurs du plein été*), l'Othrys couronné de bois en préserve le pays. »

De Lucain, maintenant éclairci dans tous ses détails, pouvons-nous légitimement revenir à Horace qui nous a servi à expliquer Lucain, en vue d'expliquer Horace, à son tour ? Ici il convient d'être prudent ; les deux poètes ne parlent pas tout à fait de la même façon. Notons d'abord qu'Horace, dans les deux passages cités plus haut, dit *Leonis* tout court, et non *Leonis caput.* Il a donc en vue non le commencement seulement du Lion (là même où il dit *Cum semel accepit*), mais le Lion dans son ensemble, et même dans les parties où il deviendrait difficile de le qualifier de *solstitialis.*

Cela est très clair dans l'ode 3,29. Là il vise trois moments successifs, la réapparition de Céphée, et, formant un groupe naturel, les fureurs de Procyon et celles de « l'étoile du Lion » :

Iam clarus occultum Andromedae pater
Ostendit ignem, iam Procyon furit
Et stella uesani Leonis,
Sole dies referente siccos.

La réapparition de Céphée, c'est ce que Columelle (11,2 page 434 de l'édition bipontine) indique pour le 9 juillet : *VII idus Iul. Cepheus uespere exoritur.* Procyon apparaît le 15 : *idibus Iul. Procyon exoritur mane.* Le 20, le soleil entre dans le Lion : *XIII kal. Aug. sol in Leonem transitum facit.* Le 26 apparaît la Canicule : *VII kal. Aug. Canicula apparet.* Le 29 se montrent des étoiles brillantes (α Lion et γ Lion, qui sont à peu près en ligne droite avec le pôle) dans le poitrail du Lion : *IIII kal. Aug. Leonis in pectore clarae stellae exoriuntur* [1]. Comme la *stella uesani Leonis* d'Horace (en dépit de Porphyrion, qui par *stella* entend la constellation entière) ne peut être que α Lion ou Régulus, Horace (si l'on compte selon la chronologie de Columelle), vise le 9 juillet d'abord, puis le 15 et le 29, ces deux derniers jours servant conjointement à désigner la période caniculaire. La *stella Leonis* devient donc, comme Procyon ou Sirius, une étoile active, responsable de la haute température de la saison. Ainsi le Lion des Odes est capable d'une fureur (*uesani*), tandis que celui de Lucain n'est que matériellement dévorant (*rapidi*), et que son commencement ou *caput* est un simple repère chronologique de la fureur d'autrui.

Quant au passage des Épîtres (1,10,16), il montre la transition d'une conception à l'autre. Là aussi le Lion a une influence (*momenta*) et là aussi il est furieux (*furibundus*). Mais c'est à partir du moment où le terrible soleil y a pénétré (*Cum semel accepit solem... acutum*), c'est-à-dire, comme le suggère *rabiem Canis*, à partir du lever de la Canicule, de sorte qu'il n'est furieux que par contagion.

Horace, somme toute, voit sous un aspect déjà développé et compliqué ce que Lucain se représente sous forme relativement simple et primitive. C'est là une petite surprise. Par l'expression, les deux poètes reprennent le rapport naturel que la différence des dates fait attendre. Horace en effet, dans les deux passages, use d'un style clair ; Lucain semble nous avoir proposé une devinette.

Louis HAVET.

---

1. Plus haut, on a *VIIII kal. Aug. Leonis in pectore clara stella exoritur*, phrase que la Bipontine met entre crochets.

INSCRIPTION DE TOMES

Retrouver dans la cour d'un hôtel de la rue de Hambourg, à Paris, une inscription grecque venue des bords du Pont Euxin, c'est sans doute une rencontre digne de piquer la curiosité d'un épigraphiste.

La pierre n'avait, semble-t-il, obtenu l'attention d'aucun badaud parisien, jusqu'au jour où elle tomba sous les regards exercés de mon maître, M. Bernard Haussoullier. Il n'eut pas de peine à y reconnaître une intéressante inscription de Tomes, reproduite par Mommsen (*Röm. Gesch.*, vol. V, Berlin, 1885, p. 284) et publiée depuis par M. Cagnat (*Inscr. graecae ad res romanas pertinentes*, n° 604). C'est une dédicace à Sérapis datant du règne d'Antonin le Pieux et qui nous révèle l'existence d'un collège de négociants alexandrins dans la lointaine et triste cité où avait langui Ovide exilé. Il est vrai qu'à l'époque de notre inscription, grâce à Trajan qui avait donné un magnifique essor à toute cette contrée, la vieille colonie grecque, pleine de Gètes et de Sarmates, où l'on ne se sentait jamais à l'abri d'un coup de main, où l'on ne comprenait pas un mot de latin et où les Grecs, clairsemés, oubliaient leur langue et devenaient eux-mêmes à moitié barbares, cette ville perdue presque aux extrémités de l'empire dont Mommsen, après le poète romain, nous a tracé un si pittoresque tableau, s'était sans doute assez rapidement civilisée et devait tenir honorablement son rang de « métropole du Pont »[1]. La présence de nos négociants alexan-

1. C'est ainsi qu'elle se qualifie dans les inscriptions et sur les monnaies (Voy. Cagnat n°s 600, 602, 608, 613, 633, 637, 640). On y joint parfois des épithètes grandiloquentes, par ex. (Cagnat n° 630) : τῇ κρατίστῃ βουλῇ καὶ τῷ λαμπροτάτῳ δήμῳ τῆς λαμπροτάτης μητροπόλεως καὶ α' (= πρώτης) τοῦ εὐωνύμου Πόντου Τόμεως (cf. n° 631). Tomes était en effet la capitale des villes grecques de la côte ouest de la Mer Noire, réunies en une confédération, qui portait le nom de κοινὸν τῶν Ἑλλήνων (Cagnat n° 630), ou plus souvent de Πεντάπολις et plus tard Ἑξάπολις (Cagnat. n°s 632, 634). Le *Pont*, dont Tomes était la métropole, ne peut se confondre, bien entendu, ni avec les dix villes de la côte nord d'Asie Mineure, réunies aussi

drins, réunis en association régulière, est un témoignage de cette transformation. Mommsen a donc raison de qualifier au point de vue historique, notre dédicace de « merkwürdige Inschrift ».

---

en κοινόν (capitale Amastris ou Héraclée), et qui faisaient partie de la province *Pontus et Bithynia*, — ni avec le Pont Galatique et Polémoniaque (*Pontus Mediterraneus*), dans lequel cinq villes grecques formaient aussi un κοινον (Fr. Cumont, *Rev. Ét. Gr.* 1901, p. 138). Le nôtre est désigné dans l'inscr. Cagnat n° 630, dont nous venons de citer quelques lignes, par l'expression εὐώνυμος πόντος, c'est-à-dire, cette partie de la côte du Pont-Euxin qui se trouve à gauche quand on entre par le Bosphore. — Les villes qui composaient le κοινόν étaient d'abord au nombre de cinq (κοινόν τῆς Πενταπόλεως) puis de six (κοινὸν τῆς Ἑξαπόλεως). On n'est pas d'accord sur la désignation de ces villes, qui a donné lieu à de longues discussions. Mommsen indique pour la Pentapole : Istros, Tomes, Callatis, Dionysopolis, Odessos, — et pour l'Hexapole les mêmes, plus Marcianopolis (fondée par Trajan, ce qui explique que la Pentapole soit devenue Hexapole pendant le IIe siècle); Boeckh (C.I.G., n° 2053e, p. 985) et Marquardt (*Organis. de l'Emp. Rom.*, t. II, p. 185-6) remplace dans la Pentapole Callatis et Dionysopolis par Mesembria et Apollonia. Le premier croit en effet que le Pentapole ne pouvait déborder les limites de la province de Mésie Inférieure, les seconds admettent qu'elle contenait deux villes thraces. — M. Toutain, qui expose ces opinions divergentes dans un excellent travail sur *les Pontarques de la Mésie Inférieure* (Mémoires de la Soc. des Antiquaires de France, 1903, p. 123 et suiv.), juge qu'il est difficile de se prononcer. En tous cas, les inscriptions que nous possédons nous indiquent trois villes qui faisaient certainement partie de l'Hexapole : Tomes, Callatis et Odessos. A la tête de ce κοινόν se trouvait un pontarque (ποντάρχης), comme pour les deux autres Πόντος que nous avons indiqués. Ce pontarque était analogue aux fonctionnaires nommés Lyciarque, Asiarque, Bithyniarque, Lesbarque, Bœotarque, etc., présidents de divers κοινά. On a beaucoup discuté la question de savoir si chacun de ces personnages devait être identifié avec le prêtre du culte impérial pour chaque province (Cf. E. Beurlier, *Essai sur le culte rendu aux empereurs romains* ; Fougères, art. Κοινον dans le *Dict. des Antiq.*, et [en un sens différent], *Mélanges Perrot*). M. Toutain pense qu'il faut se garder d'établir une règle générale et voir les cas particuliers. Il ne croit pas que ce pontarque de Tomes ait été de droit le prêtre provincial de la Mésie Inférieure, le koinon étant tout à fait distinct de la province. D'ailleurs le pontarque était essentiellement un ἄρχων (cf. les expressions ἄρξας τοῦ κοινοῦ dans les inscriptions), un fonctionnaire, un administrateur. Mais il suppose que ses hautes fonctions le désignaient souvent pour être choisi comme prêtre provincial. Le fait qu'un pontarque ait porté les insignes du culte impérial (Cagnat, n° 636 ; cf. Fr. Cumont, *Rev. Ét. Gr.*, 1901, p. 138), ne suffit pas à confirmer cette hypothèse, car le pontarque peut avoir exercé les fonctions de prêtre impérial à l'intérieur du κοινόν. Mais, pour M. Toutain, toutes les fois qu'un pontarque porte le titre d'ἀρχιερεύς, il n'y a plus de doute, car ἀρχιερεύς à son avis désigne toujours le prêtre provincial. Cela n'est rien moins que certain, et je me rallie volontiers aux observations de M. Gawril Kazarow (*Zur Geschichte des linkpontischen* κοινόν, Klio, IX, 1909, p. 492). Le pontarque pouvait très bien être ἀρχιερεύς de son κοινόν. M. Kazarow insiste aussi avec raison sur l'indépendance du κοινόν vis-à-vis de la province (quand bien même au point de vue administatif elle eût été une partie de la Mésie Inférieure, au lieu, ce qui ne me semble pas impossible, de s'étendre aussi sur la Thrace). Ce κοινόν, dit-il encore, datait vraisemblablement de l'époque hellénistique ; les Romains l'ont conservé comme ils conservaient en général les institutions des peuples annexés Le culte impérial fut sans doute introduit dans le κοινόν dès le temps d'Auguste ; le culte provincial fut fondé plus tard. La plupart de ces observations peuvent s'étendre aux autres κοινά.

I

Mais comment cette inscription est-elle venue s'échouer rue de Hambourg ? Le premier ouvrage où elle ait été signalée — et c'est là que Mommsen l'a recueillie — est une relation de voyage du Docteur C. Allard intitulée *la Bulgarie Orientale*, et parue en 1863. Ce travail avait d'abord été publié dans la revue *Le Correspondant* (octobre et décembre 1858) [1], sous le titre : Souvenirs de la Guerre d'Orient. La Dobroutcha. — Dans le volume il est complété par une « Explication des inscriptions » recueillies, due à Léon Renier. Voici dans quelles circonstances le Dr Allard avait parcouru ces contrées et mis ses loisirs à profit en copiant un certain nombre d'inscriptions grecques et latines.

On sait qu'en 1854, l'armée française, en guerre avec la Russie, avait tenté dans la Dobroudja [2] une expédition malheureuse, que le choléra nous força d'interrompre. Néanmoins on ne perdit pas de vue ce pays, plein de steppes et de marécages [3], mais dont la position stratégique était importante. Dans l'été de 1855, l'intendance y fit des approvisionnements de foin pour notre cavalerie de Crimée : nous verrons tout à l'heure que les sous-intendants militaires de la garde impériale, MM. Robert et Blondeau, tout en accomplissant leur service, ne négligèrent point les intérêts de la science. A cette même date, le ministre de la Guerre et celui des Travaux Publics, d'accord avec le gouvernement turc qui devait en faire les frais, chargèrent deux ingénieurs français, MM. Léon Lalanne et Jules Michel, d'ouvrir une route depuis le port de Kustendjé (Costantza), qui occupe à peu près l'emplacement de l'ancienne ville de Tomes, jusqu'aux rives du Danube. C'est au Dr Allard que fut confié le service médical de l'expédition.

---

1. Et non 1861 comme le dit Mommsen dans le Corpus (C. I. L., III, p. 141). — Je ne sais si le public de 1858 était plus lettré que celui de 1912, mais trouverait-on aujourd'hui une grande revue qui, dans un récit de voyage, offrirait à ses lecteurs des inscriptions grecques et même latines, en caractères épigraphiques et sans traduction ?

2. La Dobroudja, partie orientale de la Roumanie actuelle, est bornée à l'est par la Mer Noire, au nord et à l'ouest par le Danube, qui fait un brusque détour à angle droit aux environs de Galats, — et au sud par la frontière bulgare. Elle appartenait alors à la Turquie.

3. Le Dr Allard en fait des descriptions intéressantes et très colorées.

L'intendant militaire Blondeau, qui était arrivé un peu avant lui à Kustendjé et qui avait pu déjà en étudier les antiquités, lui fit part de ses découvertes et le guida, ainsi que M. Michel, dans diverses promenades archéologiques. Parmi les inscriptions qu'il avait retrouvées et qu'il lui montra, se trouve celle qui nous occupe et dont le Dr Allard comprit très bien l'importance. Il la rapproche d'une autre, trouvée également par M. Blondeau, et aujourd'hui au Louvre, qui était gravée sur le tombeau, relativement somptueux, semble-t-il, d'une certaine Ampliata, originaire de Sidon. « Elles sont, dit-il, extrêmement intéressantes en ce qu'elles permettent de croire que Tomi était habitée par une population très mélangée et que des gens de tous les pays romains, grecs, égyptiens, phéniciens, etc., s'y devaient trouver réunis. » Rien n'est plus juste.

La plupart des pierres trouvées par Blondeau, — soit avant l'arrivée des ingénieurs, soit au cours des travaux de route qui mirent à jour plusieurs débris antiques, — furent embarquées comme lest à bord des navires qui transportaient le foin récolté dans la Dobroudja. On les débarqua sur la plage de Kasatch et l'intendant Robert se chargea de les faire parvenir en France, où il les mit à la disposition du ministre de la Guerre. Ces renseignements nous sont donnés par Robert lui-même dans une communication à l'Académie impériale de Metz, datée du 6 mars 1858[1]. Il les fait suivre d'un « extrait de la description qu'il avait jointe à sa lettre d'envoi au ministre de la Guerre », qui comprend les cinq inscriptions suivantes, — jugées sans doute par lui les plus caractéristiques, car, comme nous le verrons, d'autres pierres avaient été embarquées en même temps.

N° 1. — Dédicace d'une statue à Marc-Aurèle [2] par le collège des armateurs de Tomes (οἶκος τῶν ἐν Τόμει ναυκλήρων). Actuellement au Louvre, Fröhner, *Les Inscr. gr. du Musée du Louvre*, Paris, 1864, n° 77 (p. 162). — Publiée antérieurement dans *Bulletin. Soc. arch. Sens*, VI, 1858, p. 124 (Jules Duband) et dans Allard, *La Bulgarie Orientale*, p. 69 et p. 284 (L. Renier). — Signalée en termes vagues par Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, p. 284. — Republiée dans Cagnat, *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, n° 610.

---

1. *Mém. Ac. Imp. Metz*, année 1857-1858, p. 376 sq. — Un tirage à part de cette communication existe sous ce titre : *Note sur des débris antiques recueillis en 1855 à Kustendjé* (*Dobrudja*), Metz, 1862 (Bibl. de l'Université de Paris, C. 228 (6) ; exemplaire donné par l'auteur à Victor Le Clerc).

2. Alors simple César comme fils adoptif de l'empereur Antonin (v. plus bas). Date antérieure, par conséquent, à 161 après J.-C.

N° 2. — Stèle funéraire d'une femme de Sidon, signalée plus haut ('Αμπλιᾶτα Γενναΐδος etc.). L'inscription contient 18 lignes dont Robert ne donne que les dix premières. Actuellement au Louvre. Fröhner, n° 155 (p. 257). — Allard, p. 70 et p. 294 (L. Renier) [1].

N° 3. — Inscription latine. Dédicace à la Mère des Dieux (Matri Deum Magnae), pour le salut des Augustes et des Césars (Époque de Dioclétien, après 292, où Constance Chlore et Galère Maximien sont adoptés par Maximien et Dioclétien). Actuellement au Louvre. Allard, p. 71. — C. I. L. III, 764.

N° 4. — Inscription latine. Stèle d'un centurion (Probablement début du IIIe siècle). D'après Allard, *ibid.*, cette inscription a été recueillie par les ingénieurs Lalanne et Michel. C. I. L. III, 771 (« Michel dedit Renierio »).

N° 5. — Inscription latine. Dédicace à Attis (Atti C. Antonius Eutyches etc.). Actuellement au Louvre. Allard, *ibid.* C. I. L. III, 763 (où la lecture de Robert est rectifiée).

Robert signale ensuite deux fragments architecturaux.

Comme on le voit, il ne parle pas ici de notre inscription. Peut-être ne faisait-elle pas partie de celles qu'il « mit à la disposition » du ministre de la Guerre. C'est lui cependant qui a dû la rapporter en France. Le propriétaire actuel de l'hôtel de la rue de Hambourg, M. Martinet, veut bien nous écrire en effet que l'intendant Robert avait fait don au Louvre des pierres les plus remarquables trouvées à Kustendjé ; mais que les autres, auxquelles le Louvre n'avait pas accordé l'hospitalité, l'embarrassant dans son appartement, il les avait données à sa belle-sœur qui les fit déposer dans la cour de son hôtel. Notre inscription était du nombre, et elle y est restée [2]. Il est d'ailleurs surprenant que le Louvre, — si toutefois on la lui a proposée, — ne l'ait pas acceptée, car elle présente autant d'intérêt, sinon plus, que les deux autres inscriptions grecques de Tomes (n° 1 et 2 du mémoire de Robert) qu'il a recueillies.

1. Non datée. Ne se trouve pas dans le recueil de Cagnat, mais est vraisemblablement de l'époque impériale, fin du IIe ou IIIe siècle.

2. En dehors de cette inscription, nous avons encore vu dans la cour de l'hôtel une inscription funéraire qui ne manque pas d'intérêt :

Αυαουβ [. . . . τὴν]
(σ)τήλην [ἔστησε]
Σαβείθ[η γυναικὶ]
μνήμη[ς] χ[άριν].

Qu'il nous soit permis d'exprimer nos vifs remerciements à M. Martinet qui nous a gracieusement fourni tous ces renseignements et nous a autorisé à en tirer parti pour le présent article.

D'ailleurs les pierres découvertes alors à Tomes, étudiées et signalées successivement ou simultanément par plusieurs observateurs, semblent avoir subi les hasards de la guerre et, si l'on peut ainsi dire, s'être dispersées à tous les vents. C'est ainsi que l'inscription n° 4 du mémoire de Robert (= C. I. L. III, 771), embarquée par lui, nous dit-il, a été donnée par l'ingénieur Michel à M. Léon Renier (ainsi que plusieurs autres). De même l'inscription C. I. L. III, 765 (publiée antérieurement par Arneth (*Wiener Sitz. ber.* IX, 1858, p. 885) et par Henzen (n° 5287[a]) se trouvait encore à Kustendjé en 1855, d'après Robert, et « *a dû* être embarquée, mais n'a pas été retrouvée au débarquement ». L'inscription avait été vue également par Allard (qui la reproduit en citant Henzen et Arneth).

En dehors de cette inscription, des cinq publiées par Robert et de l'inscription de la rue de Hambourg, Allard en donne trois autres qu'il a pu observer aussi à Kustendjé :

C. I. L. III, 770 (= Arneth, *Wiener Sitz. ber.* IX, p. 883; Henzen, n° 5287).

C. I. L. III, 772 (M. Atius T. M. Firmus...). Donnée par Michel à Léon Renier.

C. I. L. III, 767 (T. Flavio Longino...). — Estampage transmis par Michel à Léon Renier. Publiée d'abord dans *Wiener Sitz. ber.* IX, p. 886. Rectifiée dans le Corpus.

Mais un autre Français avait précédé les voyageurs de 1855, Robert, Blondeau, Lalanne, Michel et Allard, les intendants, les ingénieurs et le médecin. Jules Duband avait passé par Kustendjé au mois de juillet 1854, c'est-à-dire au moment de l'expédition tentée par l'armée française dans la Dobroudja. Pendant son absence, il avait été nommé membre correspondant de la Société archéologique de Sens. Après son retour, il adresse au Président de la Société qui l'avait ainsi honoré une longue lettre où il se confond en remerciements, et où il assure ses collègues qu'il « saisira avec empressement toutes les occasions de soumettre à [leur] jugement et à [leur] expérience tous les renseignements qu'il pourra recueillir dans le but de jeter quelque lumière sur des faits, des hommes ou des choses qui appartiennent au domaine de l'histoire archéologique et sur lesquels la science conserve aujourd'hui des doutes » (*Bulletin de la Soc. arch. de Sens,* VI, 1858, p. 120 sqq.). Pour commencer il leur communique des inscriptions « que lors de son séjour en Bulgarie, dans le pays habité par les Tartars-Dobroudjes, il a pu recueillir pendant les loisirs de la tente ». On verra tout à l'heure que ces loisirs ont dû être courts et l'observateur pressé. Aussi bien la guerre n'est-elle pas un moment favorable pour copier des inscriptions !

Après avoir résumé les observations qu'il a faites à Varna, il passe à Kustendjé. Il y a remarqué quatre inscriptions dont il se borne à transmettre les copies à la Société sans explication ni commentaire d'aucune sorte. Suivent des considérations sur l'exil d'Ovide où il établit longuement que Kustendjé doit être identifié avec la ville antique de Tomes, et que ni Temesvar, ni Kiew, ni Ovidiopol ne peuvent revendiquer l'honneur d'avoir été maudites par le poète exilé [1]. En réalité c'était là son principal dessein et il ne semble avoir lu les inscriptions que pour y chercher le nom de Tomes et justifier son identification.

La Société archéologique de Sens, amie des antiquités, s'est donné la peine de faire reproduire ces inscriptions sur une planche hors texte à la fin du volume. Elles sont d'ailleurs assez mal gravées et avec assez peu d'exactitude.

La première et la quatrième de ces inscriptions, qui correspondent respectivement à C. I. L. III, 770 et 765, avaient déjà été publiées par Henzen (nos 5287 et 5287a), comme nous l'avons vu plus haut. La deuxième correspond au no 2 du mémoire de Robert signalé plus haut (dédicace du collège des armateurs). La troisième correspond à C. I. L. III, 767. Comme nous l'avons dit, elle avait été publiée en 1852 dans les *Wien. Sitz.ber.*; elle fut ensuite revue à Kustendjé par Allard et Michel. De sorte que, s'il faut louer le zèle épigraphique de M. Duband, on ne peut dire que sa communication à la Société de Sens ait été d'un grand profit.

On voit du moins qu'en 1854 et 1855, parmi les hommes actifs et dévoués qui suivaient nos armées, les ravitaillaient, soignaient leurs malades ou traçaient des routes, il se trouvait un certain nombre d'amateurs éclairés qui se divertissaient volontiers à lire les inscriptions. Nous en avons déjà nommé six ; ajoutons le Dr Gaudin, médecin militaire, qui accompagna le Dr Allard dans plusieurs de ses savantes promenades à Kustendjé et s'intéressait particulièrement aux ruines des fortifications et des aqueducs romains. Nous obtiendrons ainsi une pléiade, dans laquelle il faut mettre hors de pair l'intendant Robert qui devait, moins de vingt ans plus tard, entrer à l'Académie des Inscriptions (1871). Il s'était de bonne heure acquis des titres.

---

1. Ovidiopol reçut ce nom de Catherine II en l'honneur d'Ovide. De même pour Odessa, ainsi appelé en souvenir de l'antique Odessos, qui d'ailleurs était loin de cette nouvelle ville, et se trouvait à peu près à l'emplacement actuel de Varna au sud de Kustendjé. — D'après Allard, citant le géographe Baudrand, un lac qui se trouve dans la région de Tomes portait vulgairement dans la langue du pays le nom de *Ouvidose osero* (lac d'Ovide).

Nos compatriotes n'étaient pas d'ailleurs les seuls à examiner les vestiges antiques de Kustendjé ; les Russes notamment l'avaient fait avant eux. Il suffira, pour s'en convaincre, de se reporter aux quelques lignes qui précèdent, dans le tome III du Corpus, les inscriptions latines de Tomes.

On sait aussi que depuis 1855 une ample moisson épigraphique a été recueillie dans cette ville. C'est à M. Tocilesco, le savant professeur de Bucarest, que l'honneur en revient principalement. Il a publié ses découvertes dans de copieux articles des *Archaeologisch-epigraphische Mittheilungen aus Œsterreich-Ungarn* et dans son ouvrage intitulé *Fouilles et Recherches en Roumanie*. (Voy. le Supplément du C. I. L., et Cagnat, *Inscr. gr. ad res rom. pert.*)

Nous nous sommes étendu un peu longuement sur ces questions d'origine ; il nous a semblé qu'il y avait quelque intérêt à grouper les premières inscriptions trouvées à Tomes par des Français, dans des circonstances un peu spéciales, et à rappeler le souvenir de ces chercheurs d'occasion, animés d'un si vif amour de l'antiquité que les difficultés de la guerre, une existence agitée et des occupations ardues ne les pouvaient détourner de leur objet.

II

Voici comment notre inscription se présente :

Marbre blanc. Complet dans le haut et sur les côtés, sauf à la partie supérieure où manquent quelques lettres, brisé à la la partie inférieure. Haut. : 0,45. Larg. : 0,43. Épaiss. : 0,395. Copies et estampage. Haut. des lettres : 0,022.

ΙΩΜΕΓΑΛΩΣΑΡΑΙΙ
ΟΙΣΣΥΝΝΑΟΙΣΘΕΟΙΣΙ
ΟΚΡΑΤΟΡΙΤΑΙΛΙΩΑΔΡΙΑΝ
ΙΝΤΩΝΕΙΝΩΣΕΒΑΣΤΩΕΥΣΕ
ΚΑΙΜΑΥΡΗΛΙΩΟΥΗΡΩΚΑΙΣΑ
ΡΙ·ΚΑΡΠΙΩΝΑΝΟΥΒΙΩΝΟΣ
ΤΩΟΙΚΩΤΩΝΑΛΕΞΑΝΔΡΕ
ΩΝΤΟΝΒΩΜΟΝΕΚΤΩΝΙΔΙ
ΩΝΑΝΕΘΗΚΕΝΕΤΟΥΣΚΓ
Vac. ΦΑΡΜΟΥΘΙΑΕΠΙΙΕΡΕΩΝ

ϽΡΝΟΥΤΟΥΤΟΥΚΑΙΣΑΡΑΠΙΩΝΟΣ
Υ ΜΝΟΥΤΟΥΚΑΙΛΟΝΓ
ΤΟΥΑΡ

Διὶ Ἡλ]ίῳ μεγάλῳ Σαράπ[ιδι
καὶ τ]οῖς συννάοις θεοῖς κ[αὶ
αὐτ]οκράτορι Τ. Αἰλίῳ Ἀδριαν[ῷ
Ἀντωνείνῳ Σεβαστῷ εὐσε[β(εῖ)
καὶ Μ. Αὐρηλίῳ Οὐήρῳ Καίσα-
ρι. Καρπίων Ἀνουβίωνος
τῷ οἴκῳ τῶν Ἀλεξανδρέ-
ων τὸν βωμὸν ἐκ τῶν ἰδί-
ων ἀνέθηκεν ἔτους κγ΄
Φαρμουθὶ α΄ ἐπὶ ἱερέων
Κ]ορνούτου τοῦ καὶ Σαραπίωνος
. . . . υ . . . μνου τοῦ καὶ Λονγ[ε]ί-
νου] . . . . τοῦ Ἀρ. . . .

L. 1. — Les éditeurs précédents lisaient Θεῷ μεγάλῳ Σαράπιδι. Mais le fragment de la première lettre subsistante est un ι plutôt qu'un ε (ιω). D'autre part θεῷ est trop court pour remplir l'espace vacant. Il vaut mieux lire Διὶ Ἡλίῳ μεγάλῳ Σαράπιδι. On sait que Sérapis était identifié avec Zeus, dont il prenait les attributs, et qu'il fut aussi confondu avec Hélios (il était parfois représenté avec des rayons). Il portait souvent les dénominations de Ἥλιος Σάραπις, Ἡλιοσάραπις et, comme ici, Ζεὺς Ἥλιος μέγας Σάραπις (cf. *Dict. des Ant.*, s. v. Sérapis). Son culte était répandu dans tout l'empire et alors très en faveur. Il est d'ailleurs tout naturel que Sérapis ait été honoré surtout par des Alexandrins. En tous cas il avait un sanctuaire à Tomes [1].

1. En cette ville un peu cosmopolite, les dieux devaient être assez nombreux et assez divers, et mélangés comme la population. Parmi les inscriptions que nous avons énumérées plus haut, on trouve (Robert, n° 5 = C. I. L. III, 763) une dédicace à Attis. Les divinités chthoniennes étaient honorées à Tomes (P. ex. Cagnat, n° 600, honneurs votés à un prêtre de Déméter, — 603, Pluton, Déméter et Koré, — 620, Déméter avec Asclépios). Mais Cybèle et les Dioscures paraissent avoir joui d'une faveur particulière. Le peuple leur offre un sacrifice dans l'inscr., antérieure à l'époque impériale, publiée par Tocilesco (Arch. Ep. Mitth., XIV, 1891, n° 50) dont nous parlerons plus loin, et Tocilesco remarque que ces divinités sont souvent représentées sur les monnaies de Tomes. La « Mère des Dieux » notamment est mentionnée sur les inscriptions (cf. plus haut, Inscr. Robert, n° 3 = C. I. L. III, 764. Cf. aussi Cagnat, n° 602). Il y avait à Tomes une confrérie d'adorateurs de la Mère des dieux (Cagnat, n° 674, début du IIIe s. après J.-C.). Notons aussi qu'on y rencontre, sous Claude ou Néron, un prêtre d'Isis et Sérapis (Cagnat, n° 621).

L. 2. — Les σύνναοι θεοί de Sérapis sont sans doute, ici comme ailleurs, Isis, Anoubis et Harpocrate. Leur culte se répandit en même temps et ils sont habituellement associés. On peut voir à ce sujet plusieurs inscriptions de Délos, où Sérapis, dieu guérisseur comme Asclépios était très en honneur et recevait des ex-voto de ses fidèles reconnaissants (B. C. H., VI, 1882, [Hauvette]. Cf. en particulier n° 29, p. 328, dédicace à Sérapis, Isis, Anoubis, Harpocrate, θεοῖς συννάοις καὶ συμβώμοις [= Dittenberger Syll.² 758] ; de même n° 1, p. 317 ; p. 323, n° 13 [= Ditt. Syll.²] 761, où Sérapis reçoit l'épithète de Σωτήρ, comme Zeus, tandis qu'Anoubis est qualifié d'Ἡγεμών comme Hermès ; etc.).

L. 3. — Les éditeurs précédents restituent τῷ devant αὐτοκράτορι. Il n'y a certainement pas la place suffisante. Il faut lire seulement [καὶ | αὐτ]οκράτορι.

L. 4. — De même il semble impossible de loger les deux dernières lettres de εὐσεβεῖ à la fin de la ligne, et on le peut encore moins au début de la ligne 5. Il est préférable de lire εὐσεβ., avec l'abréviation connue.

L. 4 et 5. — T. Αἰλίῳ etc. L'empereur « Titus Aelius Hadrianus Antoninus Augustus Pius », Antonin le Pieux (138-161) et son fils adoptif « Marcus Aurelius Verus Caesar » sont associés ici au dieu égyptien par le dévot Karpion, qui, pour honorer les divinités de sa patrie, ne négligeait point le culte impérial. L'inscription Robert, *Mém. de Metz*, n° 1 (= Fröhner, n° 77, Cagnat, n° 610, cf. plus haut) est la dédicace d'une statue à Marc-Aurèle « Caesar » et « fils de l'empereur » et a dû être gravée vers la même époque (en tous cas sous Antonin).

L. 6. — Après Καίσαρι, il y a dans le texte un point qui n'a pas été noté par les éditeurs, mais qui est très visible.

Καρπίων Ἀνουβίωνος. Ἀνουβίων, le père du donateur, porte un nom bien égyptien, évidemment dérivé d'Anoubis. Cf. le diminutif Ἀνουβάριον dans une inscription funéraire égyptienne du Louvre (Fröhner, n° 153).

L. 7. — τῷ οἴκῳ τῶν Ἀλεξανδρέων. — Le mot οἶκος désigne évidemment ici un collège d'Alexandrins, — une association de négociants, sans doute, — établi à Tomes. Il se retrouve, avec le même sens, dans la dédicace d'une statue de Marc-Aurèle que nous avons déjà plusieurs fois citée (Robert, n° 1 ; Cagnat, n° 610) : τὸν οἶκον τῶν ἐν Τόμει ναυκλήρων. Comme dans notre inscription, le collège dédie la statue, et c'est un particulier qui en fait les frais (Titus le jeune, fils de Titus) [1]. Bien que celui-ci porte

1. Voici cette inscription : Ἀγαθῇ τύχῃ. | Τὸν υἱὸν τοῦ αὐτοκρά | τορος Μ.

un nom romain, et non égyptien (mais la population d'Alexandrie était très mêlée), nous serions tenté de voir dans ce collège d'armateurs, dont il faisait partie, notre propre collège d'Alexandrins. Cette hypothèse est, nous le reconnaissons, assez fragile. En tous cas les deux inscriptions sont contemporaines. L'une et l'autre, comme on l'a vu plus haut, montrent l'activité commerciale qui régnait alors à Tomes, l'afflux des étrangers, la prospérité nouvelle de la cité depuis Trajan. Léon Renier a été frappé par le « nouveau sens du mot οἶκος, celui de *confrérie* ou *corporation*, et fournissant ainsi le moyen de donner leur véritable interprétation à des textes anciens, dans lesquels ce mot se rencontre, et qui n'avaient point été jusqu'ici expliqués d'une manière satisfaisante » [1]. Et il cite une inscription de Naples et deux passages du Code de Justinien. On pourrait donner d'autres exemples, et en particulier le décret bien connu de la phratrie des Démotionides (I. G. II, 841[b] et II[5], p. 205), qui remonte au début du IV[e] siècle av. J.-C. Ce sens du mot οἶκος n'est donc pas aussi récent qu'on pourrait le croire. Dans cette inscription, ll. 32-33, τὸν Δεκελειῶν οἶκον ne peut signifier que « l'association des Décéliens », partie de la phratrie des Démotionides. R. Schœll (*Sitzungsber. Bay. Akad.* 1889, II, 1) pense que le mot οἶκος a dû désigner d'abord le local où se réunissaient les membres de l'association, et son explication paraît très vraisemblable. On sait combien les collèges de diverses sortes s'étaient développés à l'époque impériale et comment les lois les favorisaient. Les collèges formés par des étrangers, établis temporairement ou à demeure dans une ville, étaient nombreux. Pour leur appellation, cf. par ex. C. I. L. V, 4017 (c'est un cas assez analogue à celui de notre inscription) : Collegium nautarum Veronensium Arilicae consistentium. Cf. Pauly-Wissowa, Realenc. s. v. Collegium [Kornemann].

L. 9-10. — ἔτους κγ', Φαρμουθὶ α' : d'après la manière de dater égyptienne, 23[e] année du règne d'Antonin, 1[er] jour du mois Pharmouthi, — c'est-à-dire (cf. Cagnat, loc. cit.), 29 mars 160.

L. 11. — L'inscription se termine par la mention des prêtres en fonctions au moment de la dédicace. Ces prêtres sont sans doute ceux du temple de Sérapis. (S'il s'agissait, par exemple, du culte officiel, du culte impérial, on eût nommé l'ἀρχιερεύς de la province ou encore le pontarque, grand prêtre du culte impérial dans

---

Αὐρή | λιον Οὐῆρον Καίσα | ρα ὁ οἶκος τῶν ἐν Τό | μει ναυκλήρων, ἀνα | στήσαντος τὸν ἀνδ | ριάντα ἐκ τῶν ἰδίων | Τίτου Τίτου | νεωτέρου.

1. C. Allard, *La Bulgarie Orientale*, p. 285.

la confédération pontique.) Le nom du père du premier prêtre mentionné (Κόρνουτος Σαραπίωνος) se retrouve sur une inscription de Tomes publiée par M. Tocilesco (*Arch. Epigr. Mitth.*, XIV, 1891, Neue Inschriften aus der Dobrudscha, n° 50 = Dittenberger, S.I.G², 529), et qui est d'ailleurs antérieure à l'époque impériale. Ce Sarapion est prêtre également et sa mention sert à dater le décret [1] : L. 12: ['Εφ' ἱέρ]εω Σα[ραπί]ω[νο]ς [το]ῦ Δ[ιοσκορίδου, ἄρχοντες | εἶπ]αν... ; cf. l. 28-9 : κατὰ ψήφισμα | ἐφ' ἱέρεω Σαραπίωνος τοῦ Διοσκορίδου... Le nom de Sérapion n'est d'ailleurs pas rare en Grèce.

Cette inscription nous donne de curieux détails sur l'état d'insécurité où se trouvait alors la ville. Des pirates cariens [2] faisaient des incursions qui affolaient la population ; et l'on s'enfuyait, et la cité se vidait. Pour rassurer les citoyens (plus encore que pour écarter les pirates) et pour les empêcher de partir, on choisit deux chefs, deux « capitaines » (ἡγεμόνες) qui recruteront quarante hommes, organiseront des patrouilles nocturnes, se chargeront de la police. Sans doute la mesure fut efficace et ces quelques gardes nationaux suffirent à ramener la tranquillité au moins temporairement, car la seconde partie de l'inscription contient un décret, voté sous le prêtre Théophilos (probablement l'année suivante), qui décerne des éloges et des couronnes aux défenseurs de la ville, pour avoir bien rempli leur mission, et ordonne un sacrifice aux dieux. On trouvera que tout cela est bien solennel pour une mesure de simple police. Ce décret nous offre néanmoins un tableau pittoresque de cette petite ville, isolée et perdue au milieu des Barbares, qui n'avait pas beaucoup changé quand Ovide y fut relégué, mais qui sous Antonin, à l'époque de notre inscription, était devenue sinon une très grande cité, tout au moins une ville provinciale fort honorable.

Les lignes 12 et 13 sont mutilées et assez incertaines. Renier lisait à la ligne 12 : Πολύ]μνου τοῦ καὶ Λονγ[είνου]. Les quatre lettres μνου sont, en l'état actuel de la pierre, difficiles à lire et ne sont rien

---

1. Ces prêtres étaient sans doute annuels. Le second décret qui est gravé sur la même pierre est aussi daté par le nom du prêtre : 'Εφ' ἱέρεω Θεοφίλου τοῦ Νουμηνίου, ἄρχοντες εἶπαν, etc. (l. 27). (Suit le rappel du décret précédent, ll. 28-29.)

2. Il n'est pas absolument sûr qu'il s'agisse de pirates *cariens*, mais c'est, dit M. Tocilesco, très probable. Sur les attaques auxquelles on était exposé à Tomes, les pillages et les coups de main, les troupes de brigands appartenant à diverses peuplades errant aux portes de la ville et menaçant les laboureurs qui cultivaient leur champ, en armes, au péril de leur vie, voir Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, p. 284.

moins que certaines. Il est vrai que les « erreurs » successives de notre inscription, depuis le moment où Robert et Allard la découvrirent à Kustendjé, ont pu contribuer à l'endommager. Je ne sais s'il faut restituer Πολύμνου. Je vois bien un υ à gauche des lettres indécises μνου, mais ce ne peut être l'υ de Πολύμνου, car il se trouve à une trop grande distance du groupe de lettres en question. — Quant à Λονγ[είνου], on ne peut loger toute la fin de ce mot à la fin de la ligne 12 ; il faut (si la restitution est certaine...) couper la ligne après Λονγ[εί et mettre νου au début de la ligne 13.

Cette ligne 13 est encore plus mutilée que la précédente. Allard et Renier n'y ont rien lu. Tout ce que j'y puis distinguer d'une façon à peu près certaine, c'est, dans la partie droite, les lettres τοῦ 'Αρ..., début du patronymique d'un autre prêtre.

Je conjecture que ces prêtres étaient au nombre de quatre ; il y a, je crois, la place suffisante pour loger leurs noms ; mais il est impossible d'en faire la preuve dans l'état où se trouve la pierre. Ce devaient être les prêtres des quatre dieux adorés dans le temple de Sérapis.

On nous reprochera peut-être d'avoir parlé bien longuement d'une inscription déjà publiée... Mais les vicissitudes de ce marbre ancien nous ont paru valoir d'être contées et l'on nous pardonnera ce long séjour à Tomes, encore qu'Ovide n'ait pu connaître les négociants nommés dans notre inscription !

Maurice Brillant.

SÉNÈQUE, EPISTT. AD LUCILIUM.

Éd. Otto Hense, Teubner, 1898.

Le manuscrit de Paris 8539 désigné par la lettre *b* ne peut guère fournir de corrections nouvelles au texte des lettres à Lucilius, disait M. Chatelain dans un article déjà ancien de la *Revue de Philologie*, Tome I (1877), p. 103. Il ajoutait : « Lorsque *b* est d'accord avec *P* (= 8658 A) il y a une grande probabilité qu'on a la vraie leçon ou tout au moins l'altération qui cache la vérité[1]. »

Il me semble que le manuscrit *b* n'est point une quantité négligeable : il a conservé des leçons disparues de *P* par voie de grattage et il peut, croyons-nous, suggérer des corrections nouvelles.

Ep. xii § 5 (ed. Hense) : « Iucundissima est aetas deuexa iam, non tamen praeceps. Et illam quoque in extrema *tegula* stantem iudico habere suas uoluptates. » Hense a admis dans son texte *regula* avec *p* (Paris. 8540), leçon qui peut se défendre, au lieu de *tegula* qui est fourni par notre manuscrit et L^1 *PMg*. Je préfère *tegula* à cause de la métaphore amenée par « aetas *deuexa* iam, non tamen *praeceps* ». Il n'est pas nécessaire de recourir au *specula* proposé par Madvig, avec hésitation il est vrai.

Ep. liii § 6 : « qui (morbus) ubi etiam talaria coepit intendere et utrosque + dextros pedes fecit, necesse est podagram fateri ». On a cherché à corriger *dextros* de bien des façons. La conjecture de Toup : *distortos* satisfaisante pour le sens s'éloigne trop de la leçon des manuscrits. Peut-être la vraie leçon est-elle cachée dans *utrosque* qui n'a choqué personne, mais qui est

---

1. Voici quelques exemples d'accord de *Pb* qui ont échappé à Hense : Ep. xiii § 12 *praenuntient*, déjà dans l'éd. de Rome de 1475 et dans celle de Godefroy (Bâle 1590) ; cf. P. Thomas, *Bull. Acad., de Belgique*, 1895, p. 160. — Ep. xv § 10. *Pb* omettent *una* devant *mercedula*, omission qui suggère à P. Thomas (*ibid.*, 1898, p. 307), la correction ingénieuse *diurna*. (Les mots *unum graecum* ou *munus graecum* qui suivent sont évidemment altérés.) — Ep. xxv § 7 *Pb* ont : « Dum tibi tutum non *sit* » (et non *est*), leçon réclamée par Thomas (*ibid.*, p. 309), qui l'avait conjecturée sans avoir vu les manuscrits.

complètement inutile. Au paragraphe 6, Sénèque dit : « pedes dolent et non utrique pedes ». Je proposerais : « *uarosque* (en supprimant *et* qui précède) fecit dextros pedes » [1]. On peut supposer que l'archétype de nos manuscrits était en écriture mérovingienne et l'on sait que l'*a* et le *t* sont faciles à confondre dans cette écriture. Il y a plus : nous avons des exemples de confusion de *a* avec *it* (*et ti*), précisément dans notre manuscrit *b* : (Ep. LXX § 10 *amitti* au lieu de *amita* et § 11 de la même lettre : initiandit (a suscrit au-dessus de it) (au lieu de *inicienda*).

Ep. LX § 2 : « Quamdiu sationibus implebimus magnarum urbium campos ? quamdiu nobis populus metet ? quamdiu unius mensae instrumentum (strumentum *VL*) multa navigia et quidem non ex uno mari subvehent ? » Le manuscrit *b* donne ici la bonne leçon : *frumentum*, réclamée par M. Chatelain, *l. l.*, p. 112.

H. LEBÈGUE.

---

1. Ou : et uaros fecit dextros pedes. L'antithèse n'est pas rare dans Sénèque. Ep. VIII § 4 Huius *eminentis* vitae exitus *cadere* est. Ep. XXIII § 1 Fundamentum hoc esse dixi : culmen est. Les exemples d'allitération et de paronomase qui sont une variété de l'antithèse abondent. Je cite au hasard : Ep. XXIV § 5. Vide quanto acrior sit ad occupan*da* pericula virtus quam crudelitas ad inrogan*da* : facilius Porsenna Mucio ignovit, quod voluerat *occidere*, quam sibi Mucius, quod non *occiderat*. Tout le monde connaît la réunion dans une même phrase des mots adrosor, adrisor, derisor, Ep. XXVII § 7.

OBSERVATIONS SUR CICÉRON

Ac. I, 17.

Nam, cum Speusippum sororis filium Plato philosophiae quasi heredem reliquisset, duo autem praestantissimos studio atque doctrina Xenocratem Calcedonium et Aristotelem Stagiritem, qui erant cum Aristotele Peripatetici dicti sunt, quia disputabant inambulantes in Lycio, illi autem qui Platonis instituto in Academia, quod est alterum gymnasium, coetus erant et sermones habere soliti e loci uocabulo nomen habuerunt.

La présente phrase est acceptée sans discussion par les éditeurs; elle ne semble pas avoir inquiété le dernier d'entre eux O. Plasberg, dont j'ai sous les yeux l'importante édition critique. Cependant le groupe de mots *duo... Stagiritem* m'inspire une méfiance invincible et qui se justifie par plusieurs raisons. La première, et la plus forte, c'est que la phrase ne se déroule pas d'une manière normale et qui réponde aux prévisions du lecteur. Les mots *cum... reliquisset* forment un sens complet et, lors d'une première lecture, il est impossible de ne pas penser que, avec *duo autem*, commence l'expression d'une nouvelle idée (par exemple : « et, comme, d'autre part, il avait formé deux disciples éminents »). Mais on arrive au sujet de la principale sans avoir rencontré un nouveau verbe qui dépende de *cum*. C'est donc que nous nous étions trompés sur la construction à faire et que les mots suspects dépendent, tout comme *Speusippum*, de *reliquisset*. Mais comment cela est-il possible ? Dans le premier membre de phrase, le verbe est employé avec un complément attributif (« il avait laissé Sp. *comme* héritier... ») ; dans le second, on attend vainement un nouveau complément attributif, faute de quoi *reliquisset*, sous-entendu à la suite de *duo... Stagiritem*, ne saurait avoir aucun sens satisfaisant.

Comment remédier à la corruption que décèlent ces diverses observations ? On ne saurait penser à une glose, car les mots *qui erant cum Aristotele* supposent que le nom d'Aristote a été déjà

prononcé. D'autre part, si on relit non seulement la phrase transcrite plus haut, mais tout le développement, on verra que l'idée essentielle en est la suivante : il n'y a pas, en réalité, de différence entre les Péripatéticiens et les Académiciens; les uns et les autres sont les héritiers de Platon ; c'est ce que Cicéron avait dit jadis dans le *de Oratore* (III, 62) : « ab ipso Platone Aristoteles et Xenocrates, quorum alter Peripateticorum, alter Academiae nomen obtinuit ». Dès lors une conclusion apparaît comme nécessaire : dans notre phrase, les mots *philosophiae quasi heredem* (ce dernier mot pouvant être un arrangement de *heredes*) doivent être placés de telle sorte qu'ils qualifient non seulement Speusippe, mais aussi Xénocrate et Aristote. C'est ce qui aura lieu si, lisant *heredes*, on rejette après *reliquisset* ce qui concerne Speusippe : *Speusippum sororis filium*. Dans la phrase ainsi obtenue, *autem* n'aura plus de valeur adversative et il marquera simplement, comme cela est courant chez Cicéron (voir, p. e., *nat. de.* II, 49; *Font.*, 1) le second terme d'une énumération. D'autre part, on s'explique très bien la façon dont les noms des trois disciples de Platon sont répartis dans la phrase et pourquoi celui de Speusippe n'est pas uni à celui de Xénocrate comme plus loin, au § 34 : il est, comme neveu, l'héritier naturel de Platon, les deux autres sont ses héritiers intellectuels[1].

Pour expliquer la transposition supposée, on pense tout de suite au principe formulé par L. Havet, en conclusion de ses études sur le *Cato Maior* (Manuel de critique verbale, § 1503) : « En prose, quand un mot étendu, ou deux ou trois mots courts, sont omis ou transposés sans occasion apparente, il y a chance qu'il y ait eu une ligne sautée dans quelque manuscrit antique à lignes courtes. » Pour le *Cato Maior*, ce manuscrit dont M. Havet a démontré l'existence, aurait comporté des lignes dont chacune avait une étendue de 38 ou 39 unités graphiques. Or le groupe *Speusippum sororis filium* en représente 38 au juste[2]. Ainsi la transposition que nous avons imaginée suppose justement l'existence d'un archétype identique à celui que M. Havet a reconstitué pour un autre ouvrage de Cicéron. Et il me sera permis de rappeler, comme une autre confirmation de la faute supposée, les

---

1. Du même coup, l'opposition établie entre ces deux qualités nous atteste la valeur de la leçon *praestantissimos*, à laquelle O. Plasberg a préféré *praestantissimo* rapporté à *studio*.

2. L'unité choisie est le jambage de la minuscule caroline. Pour les règles adoptées dans le compte de ces éléments graphiques, voir *Revue de philol.*, 1911, p. 232, au début de l'article sur le texte du *de diuinatione*.

conclusions que j'ai développées ici même, à propos du *de diuinatione*[1].

Il convient de ne pas quitter ce passage sans attirer l'attention sur un détail de l'expression. On est surpris de voir que Cicéron accole aux noms de Xénocrate et d'Aristote ces épithètes d'origine *Calcedonium* et *Stagiritem*. Si l'on s'en rapporte au dictionnaire de Georges, le mot *Stagirites* ne se trouverait qu'à cette place dans l'œuvre cicéronienne. Pour Xénocrate, dont le nom y revient moins souvent que celui d'Aristote[2], c'est ici seulement qu'il est appelé « l'homme de Chalcédoine ». On comprend très bien, en effet, que cette désignation ait été inutile. Dans tous ces passages, il s'agit de l'histoire des écoles philosophiques et le contexte aurait suffi à prévenir toute équivoque. Quand Cicéron parle du Zénon qui fut épicurien, nulle part il ne prend la peine de le distinguer, par une épithète d'origine, du célèbre stoïcien[3]. A plus forte raison ne devait-il pas le faire pour Xénocrate, qui est le seul philosophe de ce nom connu dans l'antiquité. Ainsi ces appellations, qui seraient à leur place dans un catalogue (cf. Varron, *R. R.* I, 1,8-9) détonnent dans un dialogue philosophique. On est donc conduit à penser que *Calcedonium* et *Stagiritem* sont des gloses. Ce qui rend la chose plus vraisemblable, c'est que tous les manuscrits de ce livre des Académiques sont du xv^e^ siècle ; ils peuvent dériver d'un manuscrit transcrit par un humaniste qui aura voulu, dans ces gloses, faire montre de son savoir.

Ac. II, 11.

At ille « Cum Alexandriae pro quaestore » inquit « essem, fuit Antiochus mecum, et erat iam antea Alexandriae familiaris Antiochi Heraclitus Tyrius... cum quo et Antiochum saepe disputantem audiebam — sed utrumque *leniter* ».

C'est Lucullus qui parle. Dans la phrase qu'on vient de lire, le dernier mot *leniter* n'est pas donné par tous les manuscrits. On voit, par l'apparat critique de Plasberg, que les manuscrits inférieurs ont *leuiter* et que cette leçon est reproduite par l'édi-

1. Voir, dans l'article cité à la note précédente, toute la première partie intitulée « Les lignes transposées ».
2. L'index de l'édition J.-V. Le Clerc fournit l'indication de 9 passages.
3. Au contraire, pour Zénon d'Élée, il semble que l'épithète *Eleates* soit de style : cf. *Tusc.* III, 38 et *nat. de.* III, 82.

tion vénitienne de 1471. Je ne vois que des avantages à reprendre *leuiter*. Comment, en effet, peut-on écouter « doucement » ? C'est que *leniter* s'emploie en parlant de ce qu'on fait « par une action modérée, sans effet brusque, violent » (définition empruntée au Dictionnaire Général, article *doucement*). Autrement dit, il s'emploiera à côté de verbes qui éveillent tout de suite l'idée de la spontanéité de l'agent, mais non auprès de ceux qui supposent plutôt l'idée de sa réceptivité. Nous dirons familièrement, « travailler tout doucement à une besogne » ; nous ne dirons pas « écouter tout doucement un maître ». Ce qui semble avoir trompé les éditeurs, c'est que Lucullus, tout de suite après, appelle Antiochus « homo natura lenissimus ». Je vois en effet que Plasberg, qui se tient à *leniter*, renvoie, dans son apparat, à ce *lenissumus* ; il prétend, évidemment, justifier ainsi l'emploi de l'adverbe correspondant. Est-il besoin de le remarquer ? La manière dont on écoute n'a rien à voir avec la nature des choses qu'on écoute.

Mais il y a, pour écarter *leniter*, une raison d'un autre ordre. Avec ce mot se termine une phrase dont la clausule doit satisfaire aux lois de la prose métrique [1]. Or, devant un mot final du type *leniter*, un mot comme *utrumque* est suspect, le trochée, pour être admis à cette place, devant être précédé d'une longue [2].

La variante *leuiter* convient très bien pour le sens. Le mot indique en effet qu'on fait quelque chose sans s'y appliquer de façon suivie, sans s'y appesantir. Il est probable que, dans la langue un peu familière, il avait fini par équivaloir à « ne... guère ». On se souvient des vers d'Horace (*Ep.* II, 1, 50-52) :

Ennius... leuiter curare uidetur
Quo promissa cadant et somnia Pythagorea.

Ici, l'attitude détachée que le mot attribue à Lucullus s'oppose à celle qu'il aura un peu plus loin (12) : « dedi Antiocho operam diligentius ». De plus, *leuiter* améliore la clausule, car, devant un mot de ce type, le trochée est partout licite [3].

---

1. Il importe peu qu'on fasse suivre *leniter* d'un point et virgule, comme Plasberg, ou d'un point, comme Baiter et Halm et aussi C. F. W. Mueller ; l'essentie est qu'on a affaire à une phrase suffisamment longue et suivie d'une ponctuation forte : H. Bornecque, *Les clausules métriques latines*, 1907, p. 196, au § 13.

2. L. Havet, *Manuel*, § 330 B ; H. Bornecque fournira le détail des faits ; voir, en particulier, pour le non-allongement dans le cas de *utrumque*, p. 206, fin du § 27.

3. L. Havet, *ibid.*, et H. Bornecque, *op. laud.*, p. 314. Pour l'*n* écrit au lieu de *u* dans la minuscule, cf. L. Havet, § 655. Dans la suite de notre texte (fin du 12), on retrouvera cette même hésitation des manuscrits, mais cette fois la leçon *leuior* des « deteriores » a été sacrifiée justement au *lenior* des autres manuscrits.

Ac. II, 69.

Paenituit illa sensisse? cur non se transtulit ad alios, et maxime ad Stoicos; eorum enim erat propria ista dissensio. Quid? eum Mnesarchi *paenitebat*? quid? Dardani? qui erant Athenis tum principes Stoicorum [1].

Il s'agit, dans ces lignes, du philosophe Antiochus qui avait commencé par professer les doctrines de la nouvelle Académie et qui avait passé ensuite dans le camp de l'ancienne Académie. Cicéron juge sévèrement son *inconstantia* (cf., un peu plus haut, dans le même §). Puisque, dit-il, Antiochus regrettait d'avoir eu de telles opinions, *illa sensisse*, que ne se rangeait-il du côté des Stoïciens? Il ne fait que reprendre leurs raisons (*eadem dicit quae Stoici*, juste avant le passage transcrit). Avait-il un motif pour ne pas le faire? Serait-ce que... (ici, le groupe *Quid? eum... Dardani*). Mais ce motif ne vaudrait rien, car les deux philosophes en question étaient alors les plus éminents des représentants du stoïcisme à Athènes.

J'ai tenu à préciser les divers points du raisonnement de Cicéron : c'était le meilleur moyen pour permettre au lecteur de juger si *paenitebat* exprime de façon satisfaisante l'idée attendue. Il est certain que, pour l'expliquer, il ne faut pas s'en tenir au sens de « regretter » qui est le plus courant; il faut le traduire par « n'être pas content de ». Même en recourant à cette traduction, je ne saurais me satisfaire de la phrase que nous ont transmise les manuscrits. On est content ou mal content d'un homme, d'une chose qu'on a éprouvée, dont on a pu faire l'essai. Or Antiochus, jusqu'alors, a ignoré Mnésarque et Dardanus; il ne peut être mécontent d'eux. De plus, ce qui est en question, ce n'est pas le jugement, plus ou moins favorable, qu'il aurait porté sur eux, après expérience; ce sont les raisons qu'il pouvait avoir de passer ou de ne pas passer dans le camp des Stoïciens. Si on lit *pudebat*, l'idée exprimée sera en harmonie avec celle du dernier membre de phrase : « Alors quoi ? Il avait honte de se mettre à l'école d'un Mnésarque, d'un Dardanus; pourtant, etc. » Le *paenitebat* aura été suggéré au copiste de l'archétype par le *paenituit* qui se trouve trois lignes plus haut. On voit d'ailleurs que du premier mot il n'a pris

1. Je reproduis la ponctuation de C. F. W. Mueller : celle de Plasberg qui ne met de point d'interrogation après aucun des deux *quid* me semble donner une idée fausse du mouvement de la phrase.

que le radical. La suggestion à laquelle il a obéi a été fortifiée par le fait que les deux mots commençaient avec la même lettre.

Ac. II, 81.

Dicit me acrius uidere quam illos pisces fortasse, qui neque uidentur a nobis (et nunc quidem sub oculis sunt), neque ipsi nos suscipere possunt; ergo ut illis aqua sic nobis aer crassus offunditur. At amplius non desideramus. Quid ? talpam num desiderare lumen putas ?

Cicéron a entrepris de démontrer que les sens nous fournissent des notions fausses. S'il avait la liberté de se plaindre à un dieu, il déclarerait que les yeux qu'il a reçus de la nature sont loin de faire son affaire. C'est ici que commence le passage qu'on vient de lire. Le dieu (sujet de *Dicit*[1]) prétend convaincre Cicéron que ses plaintes sont mal fondées; Cicéron réplique [2]. Il va de soi qu'il doit sortir vainqueur de cette joute dialectique. Après notre passage, c'est un autre développement qui commence. Par conséquent, notre dernière phrase *Quid?... putas ?* marque nécessairement la réplique par laquelle il va « clouer » son adversaire. Or, que vient de dire le dieu? « Mais nous ne réclamons pas davantage; — nous n'aspirons pas à avoir une vue plus perçante. » Et que lisons-nous immédiatement après? « Comment? Penses-tu donc que la taupe réclame la lumière ? » Paroles qui auraient un sens, si elles illustraient, par un exemple particulier, l'affirmation toute générale de la petite phrase précédente. Mais, si l'on nous accorde que le morceau doit finir par une réplique victorieuse de Cicéron, il faudra bien reconnaître que la phrase dit tout le contraire de ce que l'on attendait. « Nous sommes contents comme cela », affirme le dieu. Et Cicéron de répliquer sans doute : « Qu'en sais-tu? Penses-tu que la taupe ne regrette pas la lumière ? »

Le remède au vice de sens signalé s'impose tout de suite à l'esprit; il consiste à introduire *non* entre *lumen* et *putas*. Pour la prose métrique, cela n'a pas d'inconvénient : la clausule est

---

1. Il ne semble pas nécessaire de suivre ici les éditions antérieures à Plasberg, et d'écrire *Dicet*, avec les « deteriores ».
2. Cet échange de répliques fait tout à fait penser, pour le mouvement, à celui qu'on trouve dans le portrait d'Irène (La Bruyère, ch. de l'homme).

aussi bonne dans un cas que dans l'autre[1]. La chute d'un petit mot comme *non* s'explique très aisément. Point n'est besoin de supposer qu'il était écrit en abrégé (*n* surmonté d'un tilde par exemple). Dans la minuscule caroline *o* et *e* sont parfois pris l'un pour l'autre[2]. Ainsi *non* pouvait être confondu avec la fin de *lumen* et comme, pour un copiste distrait, l'omission ne faisait pas de tort au sens, il avait bien des chances d'être sauté.

Nat. de. II, c.49, 124.

Legi etiam *scriptum* esse auem quandam quae platalea nominaretur... Eademque haec auis scribitur conchis se solere complere...

Le passage appartient au développement où Balbus énumère tous les exemples remarquables de l'intelligence des animaux qui sont venus à sa connaissance. Ici il dit ce qu'il a lu de l'oiseau que nous nommons aujourd'hui « spatule ». Dans la tradition des manuscrits, un mot surprend et gâte la phrase, c'est *scriptum*. Il est tout à fait inutile : l'idée que les mœurs de la spatule ont été mises par écrit résulte nécessairement de *legi*. Songerait-on à dire que Cicéron a voulu marquer ici une nuance, que l'auteur auquel il se réfère avait trouvé lui-même, dans un livre, ces indications sur la spatule ? Ce serait là une nuance qui, dans le cas présent, n'offrirait aucun intérêt et qui, chose plus grave, ne serait obtenue qu'au prix d'une grave ambiguïté de construction. Il est impossible, en lisant la phrase pour la première fois, de ne pas construire *scriptum* avec *esse* : « J'ai lu qu'il était écrit qu'un oiseau... » Mais alors *auem* reste en l'air et la seconde proposition infinitive qu'on attendait est réduite à son seul sujet. Nous sommes donc contraints d'adopter une autre construction, si forcée qu'elle soit ; et c'est la construction que Plasberg recommande en ponctuant : « Legi etiam scriptum, esse auem... » Il faut alors traduire : « J'ai lu un écrit, qu'il y avait un oiseau... » La phrase est aussi impossible en latin qu'en français : si *scriptum* est employé comme nom, il perd toute sa valeur de verbe énonciatif et ne peut guère se construire avec une proposition infinitive. Ainsi, de toute part, on ne rencontre que difficultés. Si l'on supprime *scriptum*, au contraire, la phrase devient parfaite-

1. L. Havet, *Manuel*, § 330 B.
2. *Ibid.*, § 657.

ment limpide. Balbus parle de la spatule dans le style le plus uni, le plus naturel qui soit. Au lieu de dire simplement : « Il y a un oiseau... », il met son récit sous le couvert d'une autorité livresque, qui n'a pas à être désignée plus clairement : « J'ai lu qu'il y a un oiseau... » Le *scriptum* est de trop, mais on ne voit pas qu'il puisse être la corruption d'un mot manquant. Il faut y voir sans doute une annotation marginale qui aura passé dans le texte. Un lecteur aura voulu signaler ainsi le cas de la spatule qui se trouvait avoir plus d'autorité comme figurant dans un écrit (cf., au contraire, au 126 : « Auditum est pantheras... »). Le mot même était suggéré par le *scribitur* qu'on pouvait lire un peu plus loin.

Nat. de. III, 50 (fin).

Apud quos (Alabandenses) non inurbane Stratonicus ut multa, cum quidam *ei molestus* Alabandum deum esse confirmaret Herculem negaret, « ergo, inquit, mihi Alabandus tibi Hercules sit iratus ».

Les deux mots en italiques sont le siège d'une difficulté. Le sens général de la phrase est très clair, mais il ne semble pas que toutes les idées soient entre elles dans le rapport qui conviendrait. Ce qu'il importe de bien marquer, c'est que l'habitant d'Alabanda assommait Stratonicus précisément en lui assurant que, etc. Quand on commence à lire la proposition commandée par *cum*, rien n'indique que *molestus* doive marquer, non un état permanent, mais une simple circonstance de l'action indiquée par *confirmaret*. On comprendra par exemple : « quelqu'un qui *avait l'habitude* d'ennuyer Str. lui assurait *un jour...* » [1]. Et encore, on voit les précisions que j'ai ajoutées au texte pour que le sens fût bien net. Ou bien l'on s'attendrait à un tour comme celui-ci : « cum quidam ei molestus <esset>... confirma*ns* ». En examinant l'apparat critique, on constate alors qu'un des principaux manuscrits (H) écrit *molestius* au lieu de *molestus*. Si c'est là une faute, rien ne l'explique. Au contraire, on peut imaginer que *molestius* nous garde un vestige du texte primitif et l'on songe tout de suite à l'expression *moleste ferre* qui se trouve

1. Le cas est tout différent dans *de Or.* II, 14 : « uerentem ne molesti uobis interueniremus ». L'adjectif et le verbe ne peuvent être dissociés et, si je puis dire, réagissent nécessairement l'un sur l'autre.

d'ailleurs chez Cicéron [1]. On lira donc, en reprenant la leçon de H : « cum quidam ei molestius <ferenti> ...confirmaret... » Les mots *molestius ferenti* se trouvent, du même coup, reliés à *confirmaret* par l'intermédiaire de *ei*, et ainsi l'idée de l'ennui est mise en rapport avec l'idée de l'insistance de l'habitant d'Alabanda. D'autre part, on remarquera que le comparatif *molestius* pourrait être traduit ici : « de façon suffisamment impatiente », mais, pour le sens, on attendrait un superlatif ou son équivalent. Il y a là une atténuation qui est du ton de la conversation familière, et qui, à ce titre, convient bien ici. A vrai dire, l'origine de la faute que nous supposons n'apparaît pas aussi clairement qu'on le souhaiterait. Voici ce qui paraît le plus vraisemblable. Le copiste aura été trompé par la ressemblance que, dans l'écriture capitale, avec l'indistinction des mots, il y a entre le groupe STIV (de *molestius*) et celui qui suivait immédiatement : SFERE (lettre finale de *molestius* et début de *ferenti*) [2]. Le mot *molestius* une fois copié, ses yeux se sont fixés sur le groupe : SFERE et, croyant l'avoir déjà écrit, il aurait passé tout de suite au mot *Alabandum*.

Nat. de. III, 62.

Iam uero quid uos illa delectat explicatio fabularum et enodatio nominum ?

Cotta est lancé dans une charge à fond de train contre la théodicée des Stoïciens. Le *Iam uero* indique l'amorce d'un nouveau développement sur la peine qu'ils prennent pour expliquer les légendes et rendre compte du nom des dieux. Telle quelle, la phrase présente un sens, et cependant, si on considère l'ensemble du morceau, elle ne semble pas dans le ton. Il ne faut pas oublier que Cotta s'y exprime sans cesse avec beaucoup de véhémence. Considérons seulement ce qui fait suite à notre phrase : « Caelus aurait été châtié par son fils et Saturne à son tour aurait été enchaîné par le sien ; ce sont ces fables ou d'autres semblables que vous défendez et même, vous ne vous contentez pas d'af-

1. Chez un autre écrivain, on aurait pu songer à garder *molestius* sans rien ajouter. L'adverbe, en effet, prendra plus tard le sens objectif « de façon importune, choquante ». Chez Cicéron, il n'a, semble-t-il, que le sens subjectif « avec ennui ».

2. Pour les différentes confusions supposées ici, cf. L. Havet, *Manuel*, § 612 (T lu F), 592 (I lu E) et 619 A (V lu RE).

firmer que les inventeurs de ces histoires n'ont pas été des fous; vous voulez qu'ils aient été des sages! » Voyez encore l'ironie de Cotta à propos de ces recherches sur l'étymologie du nom des dieux. « Bien dangereuse habitude que vous avez prise là! car, pour beaucoup de noms, vous resterez empêtrés » (cf. dans le même §, le *quod miserandum sit*). Peut-on, après avoir lu ces phrases, admettre que Cicéron ait fait commencer le développement par celle-ci : « Et maintenant quel plaisir trouvez-vous à cette interprétation des légendes et des noms? » Aussi bien, ce n'est pas seulement le ton qui manque de véhémence, c'est la pensée qui manque de justesse. Ce qui est en question, ce n'est pas de savoir si de telles recherches peuvent donner du plaisir, mais bien si elles peuvent fournir des résultats sérieux.

La phrase échappera à ces objections si on lit seulement : « Iam uero quid <quod> uos... ? Elle prend alors une valeur exclamative : Et maintenant voici qui est plus fort : ils s'amusent à élucider des légendes et des noms ! » La faute que nous supposons s'explique aisément. Dans les manuscrits *quod* et *quid* étaient facilement confondus. Dès lors, s'ils se trouvaient à la suite l'un de l'autre, il pouvait arriver facilement que l'un des deux fût omis [1].

L. DELARUELLE.

---

1. L. Havet, *Manuel*, §§ 438 et 439; cf. Lindsay, *Introduction*, trad. franç., p. 56.

VIRGILE, *AEN.* VIII, 101.

Ocius aduertunt proras urbique propinquant.

Les Troyens ont remonté le Tibre pour aller demander secours à Evandre. Vers le milieu du jour, ils arrivent en vue de Pallantée (97-99). Ils n'ont plus qu'à aborder ; c'est à ce moment que se place le v. 101. Pour cela, ils tournent les proues vers la rive : c'est ce que dit *aduertunt proras*. L'opération est semblable à celle que Charon accomplit au l. VI, v. 410 :

Caeruleam aduertit puppim ripaeque propinquat.

Ici *ripae* n'est pas exprimé, mais il peut se sous-entendre aisément : jusque-là pas de difficulté. En revanche, dans la seconde partie du vers, *urbi* ne peut manquer de surprendre. Une fois que les Troyens ont tourné leurs proues sur la droite, leur direction, c'est la terre ; c'est donc de la terre qu'ils se rapprochent [1]. Ce qu'on attend comme complément de *propinquant*, c'est le *ripae* qu'on trouve déjà dans le v. du l. VI qui vient d'être cité ou le *terrae* qui complète en un autre endroit de Virgile (VII, 35) l'expression *aduertere proras*. L'impropriété, qui est évidente, risque même d'engager le lecteur sur une fausse piste. Quand il lit cette phrase : « Ils tournent aussitôt les proues vers la rive et s'approchent de la ville », il est disposé à reconstituer ainsi la suite des actions : 1° les Troyens débarquent ; 2° ayant débarqué, ils marchent vers la ville. Un coup d'œil sur la suite du développement suffit pour révéler l'erreur ; au v. 115, Enée, répondant à Evandre, parle de la poupe de son vaisseau, mais enfin le v. 101, pris en lui-même, favorise l'équivoque et est cause, pour le lecteur, d'un certain malaise.

M. Havet, à qui j'avais signalé la difficulté s'est demandé, à première vue, si les mots *urbique propinquant* ne sont pas un supplément apocryphe à un vers que Virgile aurait laissé incomplet. Ce ne serait pas le seul de ce genre qu'il y aurait dans l'Enéide et lui-même en a découvert plusieurs que l'on n'avait

1. D'ailleurs le fleuve ne coule pas au pied même de la ville : entre l'un et l'autre, il y a le bois sacré ; cf. 104 et 125.

pas soupçonnés (p. e. IX, 160 : *Revue de philol.*, 1912, pp. 37-39 ; sur la tendance même, voir le *Manuel de critique verbale*, § 1041). En y réfléchissant, je ne crois pas qu'on puisse s'arrêter à cette hypothèse, et cela pour plusieurs raisons. D'ordinaire ces suppléments apocryphes sont empruntés presque textuellement à un autre passage de Virgile. Ici, l'arrangeur se sera-t-il rappelé le vers du VI[e] livre que je citais tout à l'heure ? Mais alors pourquoi n'y pas prendre le *ripaeque* qui allait si bien? Si au contraire il a pensé à diverses fins de vers comme *scopuloque propinquat* (V, 185) ou *fluuioque propinquant* (VI, 384 ; cf. *ibid.*, 634 *foribusque propinquant*), on s'étonne de la maladresse insigne qui lui aurait fait mettre un *urbi* gênant, au lieu du *ripae* nécessaire : cette bévue n'est pas le fait d'un correcteur conscient. Voici maintenant une autre raison, d'ordre littéraire. Si l'on étudie les vers incomplets de l'Enéide, on s'aperçoit que la plupart d'entre eux terminent une période poétique ; autrement dit, ils formeraient rejet dans un vers complet. Ici le cas est différent ; nous avons un de ces vers de déblayage qui terminent souvent les développements de Virgile et pour lesquels il n'hésitera pas à employer des formules toutes faites. Ce qui est même tout à fait conforme à ses habitudes, c'est cette manière d'exprimer, si je puis dire, une même idée sous deux faces différentes. Les premiers mots du vers *Ocius aduertunt proras* décrivent l'opération accomplie par les Troyens ; la fin *urbique propinquat* précise, au moyen d'une expression abstraite, le résultat de l'opération [1].

Si l'on ne peut admettre que ce vers ait été complété par un arrangeur, il ne reste qu'un moyen de remédier au vice de sens que nous avons tâché de mettre en lumière : c'est de remplacer *urbi* par *ripae*. Le copiste aura obéi à la suggestion des vers précédents dans lesquels était décrite l'humble Pallantée (cf. encore, au 104, *Ante urbem in luco*). Cette suggestion a d'ailleurs été favorisée par des ressemblances graphiques entre *urbi* et *ripae*. Dans l'écriture capitale, il se produit des confusions entre V et RI (L. Havet, *Manuel*, § 619 A), entre P et RC (*ibid.*, § 609). Il a suffi que le copiste ait pu lire VR— au lieu de RIP— : il a, de lui-même, complété le mot qui était déjà dans son esprit avant qu'il ne crût en voir l'amorce sur son texte.

L. DELARUELLE.

1. Il arrive encore que l'expression abstraite soit la première. Le vers peut aussi être composé de deux expressions concrètes dont la seconde ne fait que renforcer la première. Voir notamment, pour les exemples, III, 208, 289-290, et 520.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

G. Foucart. *Histoire des religions et méthode comparative*, dans la *Bibliothèque d'histoire religieuse*, Paris, A. Picard et fils, 1912; in-8, CLXIV + 450 p.

En 1909, M. G. F. avait fait paraître, sous le titre *La méthode comparative dans l'histoire des religions*, le programme d'une étude générale des religions par méthode comparative, la religion égyptienne étant indiquée, sous les réserves nécessaires, pour servir de point de départ à l'examen des rites et croyances en usage chez les peuples de qui l'histoire nous est connue.

Cette *Méthode*, rapidement épuisée, reparaît après trois ans, sous une forme nouvelle et plus étendue. (Le premier essai, publié sans introduction, se limitait à 236 p.) L'accroissement a été nécessité, nous dit l'auteur, par le désir de répondre aux objections soulevées dans les comptes rendus critiques de la première édition (cf. *Introd.*, p. CLXIII), et par le souci de mettre le programme au courant des études postérieures à l'année 1909. La bibliographie des questions d'histoire religieuse s'accroît en effet de plus en plus. (Cf. l'abrégé donné p. 15 et suiv.; il y manque naturellement les travaux parus en 1912, qu'il est inutile de signaler ici.) D'aucuns s'étonneront peut-être du soin qu'a pris M. G. F. de répondre ainsi en détail à ses divers contradicteurs ; mais quant à lui en faire grief, on n'y peut guère songer. La réédition de la *Méthode* est un hommage — peut-être presque trop déférent — à ceux qui ont déclaré avoir lu le premier essai, et qui pensèrent l'avoir équitablement compris. Aussi bien a-t-il dû paraître essentiel à M.G.F. — puisqu'il ne s'agit encore présentement que d'un programme d'études, — d'assurer d'abord, et le mieux possible, les voies qu'il nous propose.

Ce caractère de la réédition une fois marqué, il est évident que nous n'aurons pas à juger le fond du livre; nous le supposerons connu. Ce sont les accroissements surtout qui sont intéressants, et l'*Introduction* nouvelle. Tout cela d'ailleurs doit fortifier la *Méthode*, si l'auteur a raison. Il serait bon que chacun fît encore l'examen selon sa compétence particulière, et dans les limites de sa spécialité. Or M. G. F. avertit quelque part que les historiens des religions dites classiques (Grèce, Rome) ont paru presque indifférents au débat. Cette abstention nous a particulièrement incité à signaler le livre dans cette *Revue*. L'auteur ne nous en voudra pas de sembler ainsi restreindre l'intérêt d'un travail qui, à vrai dire, atteint de tous côtés diverses questions assez profondes d'histoire ou de psychologie. Il y a une partie spéciale dont nous aurons peut-être l'air, ci-après, de ne pas nous soucier ; cela ne veut pas dire, au contraire, qu'elle nous ait semblé moins digne d'attention. Mais nous inclinerions aussi à laisser aux philosophes « la théorie du problème religieux considéré en lui-même » (p. 1), et

aux sociologues « l'étude, encore un peu nébuleuse, des rapports existant entre les faits religieux et les faits sociaux » (p. 2).

Cette limitation, si elle était d'abord acceptée, serait sage. Elle permettrait sans doute d'entreprendre de suite un travail qui paraît la condition d'une étude philosophique un peu assurée, et d'une bonne sociologie, moins hâtive, moins constructive dans l'absolu que celle qu'on nous a jusqu'ici présentée. Nous entendons : le classement des faits historiquement connus. Il faut bien qu'on sache que ce classement est encore à faire presque partout, et pour des questions qu'on croit rebattues. S'il était plus avancé, peut-être verrait-on paraître chaque jour moins de généralisations trop audacieuses, moins « d'architectures de châteaux de cartes ». Le roman tend à se glisser dans les lacunes de l'histoire. C'est donc l'histoire qu'il faut bâtir d'urgence. M.G.F. précise à ce sujet ce qu'on devrait entendre par *méthode historique*. On retiendra ce qu'il indique si justement, p. 63, à propos de la nécessité de l'*hypothèse directrice*. Il ne s'agit pas d'encourager les assembleurs de fiches qui se croient trop volontiers les représentants de la bonne discipline.

Si l'on admet que les faits les plus sûrement connus parlent peu par eux-mêmes, et doivent être interprétés par rapprochement, où chercher des termes de comparaison ? M. G. F., on le sait, a proposé la religion égyptienne comme type ; on verra bien nettement, par la 2[e] édit. (p. XXV à XXXVIII de l'*Introd.*, et surtout les applications données dans le cours du livre) avec quelle réserve peu impérative M. G. F. se propose d'utiliser son instrument de comparaison. Cela prouve au moins qu'il n'est pas un théoricien trop absolu.

C'est peut-être cette heureuse tendance au relativisme qui l'a mis tant en défiance contre le fameux « *code du totémisme* ». On aura intérêt à examiner très en détail les sérieuses critiques présentées contre ce nouveau *Credo* de la jeune science (*Introd.*, p. XLV à LXVIII, et ch. III, p. 62 à 122, notablement augmenté ; cf. aussi le *Sacrifice*). Si c'est, comme on l'a dit, de la polémique, il la faut considérer comme excellente, tant qu'on n'aura pas débarrassé les livres, et surtout les manuels, de ce genre d'explication, riche en affirmations, non en preuves. Le totémisme, il est vrai sous sa forme faussement généralisée, n'a plus guère que des partisans français de la dernière équipe, — ceux qui ont reçu le flambeau après les autres. Encore mènent-ils grand train et grand bruit, et risquent-ils d'entraîner avec eux quiconque serait séduit par l'éclat d'une trop facile démonstration. On ne peut guère, dans un compte rendu, prouver tel danger par des argumentations et des expériences. Nous tenons du moins à donner un avis qui est fondé sur des vérifications personnelles. Si le *totémisme* a rallié trop de partisans, c'est d'ailleurs précisément par suite du retard de la méthode historique. M. G. F. indique combien les faits de *zoomorphisme*, en particulier, sont encore mal connus ; il en fait lui-même, magistralement, l'étude pour l'Égypte. Sur tous les autres *dogmes*, on aura profit à vérifier l'état de la science ethnologique (*Introd.*, p. LXVIII à CXL.) Nous conseillerions particulièrement qu'on reprît, avec les additions, le chapitre IV, consacré au sacrifice. On y trouvera une importante réfutation de la thèse du *sacrifice communiel*.

Quoiqu'il ait objecté de bonnes et fortes raisons contre les ethnologues à la fois trop hardis et trop dogmatiques, M. G. F. ne prétend pas du tout qu'on doive refuser *a priori* toute contribution venue des sciences de l'humanité. Mais, vu l'état où doit persister encore longtemps l'enquête anthropologique, il juge qu'il faut chercher ailleurs l'hypothèse directrice et les cadres de comparaison. Qu'il soit permis de remarquer combien le

choix de la religion égyptienne comme religion-type a de quoi tenter les historiens des religions dites « classiques », s'ils consentent à reconnaître que les croyances de la Grèce ou de Rome ne pourront jamais être prises pour des points de départ. De l'Égypte à la Grèce, les influences sont certaines et datées. Il ne s'agit plus d'analogies vagues, fondées sur l'identité supposée de l'esprit humain, comme celles qu'on peut établir entre les croyances d'un Australien et celles d'un Hellène du v[e] s. av. J.-C. On a affaire à des emprunts attestés par l'archéologie et les témoignages de l'histoire. Or ce sont ces emprunts, semble-t-il, qui ont contribué pour une bonne part, à organiser, en Grèce particulièrement, une religion à l'origine étroitement particulariste. Leur action s'est mélangée à celle des grandes causes extérieures qui modifient d'une façon plus générale la vie des peuples. (De là, notons-le, la complication, et l'erreur qu'il y aurait à vouloir atteindre directement le fond primitif, quand on ne peut même pas facilement, déterminer, de canton à canton, les origines et les influences ; et, à ce propos, des livres qui font encore autorité en France, comme le consciencieux manuel d'O. Gruppe, contiennent bien des hypothèses contestables.) Dans une recherche si peu avancée que l'est l'histoire de la religion grecque, on devrait accueillir volontiers le riche matériel de faits et de dates qu'apporte l'égyptologie; c'est de là qu'on peut attendre des catégories à la fois logiques et historiquement justifiées.

Pour continuer à se placer au point de vue hellénique, on remarquera combien il est en vérité peu scientifique de chercher à établir, selon la méthode ethnologique, des ressemblances directes avec la prétendue religion des primitifs. Les croyances grecques sont un *conglomérat*. Les Grecs, imitateurs, ont emprunté de toutes mains, non pas seulement à l'Égypte, mais à l'orient. (La détermination de ces dernières influences ne pourra être utilement tentée qu'après le progrès des fouilles qui commencent à révéler le monde asiatique occidental.) La religion hellénique porte dans son ensemble un caractère d'accommodation, de religion évoluée, qui s'est dégagé de plus en plus au cours des siècles, et que signalent, pareillement, l'invasion des symboles, la forme à la fois poétisée et rationalisée, enfin la tendance à l'exégèse philosophique s'exerçant à propos de rites traditionnels, le plus souvent étrangers et incompris. En étudiant les croyances d'un tel peuple — une fois mis à part le vieux fonds pélasgique, d'ailleurs si peu connu —, on n'a presque jamais besoin de pousser la recherche au delà d'influences extérieures, historiquement attestées, et qui sont loin de remonter jusqu'au plus ancien passé de l'Égypte. On pourrait donc oser dire que la connaissance du fait religieux, en son essence primitive, — même si on arrivait jamais à l'acquérir par les méthodes de l'ethnologie — nous laisserait encore presque tout aussi embarrassés devant les religions de formation à la fois récente et extérieure, comme est la religion hellénique. Au contraire, l'égyptologie apporte là, si l'on tient compte des séquences et des dégénérescences d'imitation, des explications qui sont satisfaisantes. On prendra, si l'on veut apprécier, l'exemple du culte de la statue [cf. les chapitres du *sacrifice*, de la *magie*, et du même auteur, *Religion et art dans l'Égypte ancienne*, *Rev. des idées*, 15 nov. 1908]. M. G. F. a multiplié les démonstrations du même type.

L'auteur a insisté, quelquefois avec émotion, (*Introd.*, p. CLXI), sur la beauté, la continuité, la richesse de la religion égyptienne. Ce n'est pas nous qui lui reprocherons « d'être orfèvre ». Sans qu'on soit spécialiste, on doit avouer la valeur historique d'une religion si abondamment illustrée par les monuments et les textes. C'est d'ailleurs la grande religion des temps an-

ciens. On peut se demander si l'influence qu'elle a eue dans la Méditerranée a été assez mise en lumière. Mais, de même, sait-on tout à fait ce que la Grèce a dû à l'Égypte pour l'apprentissage des arts ?

Les deux essais de M. G. F. font vivement désirer autre chose qu'un programme. Quand l'auteur sera mis en état de nous donner mieux que des esquisses, on se trouvera peut-être porté à oublier trop facilement les deux livres où il a tenu à préciser avec tant d'originalité sa *méthode*. Au moins, sommes-nous heureux d'avoir pu dire tout ce que nous y avons trouvé. Nous nous abstiendrons naturellement en ce compte rendu, de toute remarque de détail, si l'on convient que de telles remarques sont plutôt justifiées lorsqu'il s'agit de travaux présentés pour définitifs.

Charles Picard.

Mortimer Lamson Earle (*The classical Papers of*), with a Memoir. New York, The Columbia University Press, 1912, xxix-298 pages.

La *Revue de Philologie* doit un dernier hommage à Mortimer Lamson Earle qui lui a donné plusieurs articles et qui s'est toujours fait honneur de cette collaboration. Il était venu à notre *Revue*, attiré par son bon renom et l'autorité dont elle jouit à l'étranger, sans avoir avec aucun des directeurs d'autres relations que des relations de correspondance. Bien qu'il eût passé plusieurs fois par Paris, il ne m'y avait jamais rencontré. Combien le présent volume ajoute à mes regrets, qu'ont avivés de longs entretiens avec sa vaillante veuve, si justement fière de ses débuts et d'un nom qui renfermaient tant de promesses !

Mortimer Lamson Earle est mort avant d'avoir atteint sa 41e année, par conséquent avant d'avoir creusé son sillon. Ses articles, qu'ont réunis des amis dévoués, traitent de sujet très variés ; la part faite aux Grecs, aux tragiques surtout, y est sensiblement plus considérable que la part des auteurs latins, mais on y trouve aussi quelques notes de grammaire, de lexicographie, d'archéologie et d'épigraphie grecques, même quelques pièces de vers et quelques traductions en anglais et en grec moderne. C'est en somme le tableau de l'activité d'un professeur américain à ses débuts (Earle fut professeur de philologie classique à la Columbia University, de 1900 jusqu'à sa mort survenue en 1905) ; la notice, mise en tête du volume, permet au lecteur de se représenter la période antérieure de sa vie, la période de formation. Nous y verrons comment s'est instruit ce *classical scholar* américain.

Élève de Columbia College, Earle eut la bonne fortune d'y rencontrer le Professeur Merriam qui eut sur l'orientation de ses études l'influence la plus heureuse. Devenu *fellow* et *tutor* dans son collège, Earle obtint pour la durée de trois ans une pension de cinq cents dollars *per annum*. Il passa une année en Allemagne, à Bonn et Berlin, deux ans à Athènes, à l'École américaine d'études classiques, dont le directeur était alors le Prof. Merriam. Chargé de diriger des fouilles à Sicyone, il y découvrit un théâtre et une intéressante statue de Dionysos, dont on trouvera la photographie dans ce volume de *Reliquiae*. De retour à New York en 1889, il fut successivement maître de grec à Barnard College et à Bryn Mawr, jusqu'au jour où il fut promu professeur de philologie classique à la Columbia University, en 1900. Il était alors âgé de 36 ans.

Ce résumé ne m'inspire qu'une réflexion ou plus exactement qu'un regret de plus. Comment Mortimer Lamson Earle n'a-t-il pas songé à donner à la

France quelques mois de sa vie d'étudiant ? Il parlait l'allemand et savait moins bien le français. Je le veux bien. Il s'était d'abord orienté vers l'archéologie et c'est plus tard, semble-t-il, qu'il se consacra à la connaissance des langues grecque et latine. Je l'admets encore, mais j'estime que, dans n'importe quelle voie, l'enseignement des maîtres français lui eût convenu à merveille. Esprit distingué, juste, plein de mesure, doué d'un sens très vif de l'antiquité que le séjour en Grèce avait mûri, il se fût développé, assoupli, enrichi sans effort dans nos Écoles et Universités de France. Ce n'est pas sans raison qu'il se sentait attiré vers notre *Revue de Philologie*, où il retrouvait des qualités qu'il prisait par-dessus toutes : l'ordre, la clarté, la mesure. Il y reçut toujours excellent accueil ; il fut des nôtres.

Encore ses articles ne nous le révèlent-ils pas tout entier : le maitre et l'homme nous échappent. Le maitre — ses collègues nous le disent — avait sur ses élèves une action profonde. Ne la devait-il pas autant à la noblesse de son caractère et à la dignité de sa vie qu'à la sûreté de son enseignement ? Les témoignages de ses collègues sont unanimes à ce sujet, et nous les croyons sans peine. Redisons donc, à son honneur et à la consolation de celle qui fut sa compagne, ces mots empruntés à un décret ancien : Ζήσας ἐπὶ πάντα τὸν τῆς ζωῆς αὐτοῦ χρόνον κοσμίως τε καὶ μεγαλοφρόνως, ὡς ἂν εἴποι τις πανκάλλιστος στέφανος τοῦ ἰδίου γένους γενάμενος ἱερός τε καὶ εὐπρεπὴς ἀνήρ.

Bernard HAUSSOULLIER.

PÖHLMANN (R. von). *Geschichte der sozialen Frage und des Sozialismus in der antiken Welt*. 2e édition. Münich, Beck, 1912, 2 vol. in 8° ; xv-610 et xii-644 p.

Les deux importants volumes que vient de publier M. Pöhlmann sont une réédition de l'*Histoire du communisme et du socialisme antiques* où se trouvaient réunis les résultats des recherches faites par l'auteur entre 1893 et 1901. Le nouveau titre indique un élargissement du sujet qui ne se borne pas à l'introduction du chapitre sur le christianisme que nous signale M. Pöhlmann. L'ouvrage est divisé en deux parties : *Hellas ; Rome et l'empire romain* ; et, dans la première partie, de beaucoup plus longue que la seconde, l'auteur aborde toutes les questions qui, dans le monde grec, pouvaient intéresser la vie sociale. Une analyse, rendue difficile par l'énorme quantité de faits et d'idées agités dans cette œuvre, montrera l'étendue de cette étude.

Selon M. Pöhlmann, rien ne prouve à l'origine de la race grecque une organisation communiste de la société ; et les poèmes homériques eux-mêmes ne nous signalent qu'une grande propriété à organisation patriarcale et non la survivance d'une communauté primitive des biens ou des récoltes. Les témoignages que l'on a voulu tirer de l'organisation sociale soit des Lipariens, soit de certaines villes de la Grande Grèce, soit de Sparte et de la Crète ne s'appliquent pas à une véritable communauté, mais à des conditions particulières de la vie de ces États. La prétendue communauté primitive n'est que le rejet dans le passé d'un idéal social, né en Grèce au ve ou au ive siècle, et que l'on a pour ainsi dire personnifié dans la légende de Lycurgue.

Cette légende repose néanmoins sur un fait historique : l'intervention constante de l'État dans les questions économiques. Cette intervention,

rendue fatale par l'étroite solidarité de tous les citoyens dans la cité, a pris une forme de plus en plus précise à mesure que se développaient l'organisation capitaliste et, par conséquent, le conflit entre les pauvres et les riches. De plus en plus l'État grec a tendu à rétablir, par des mesures légales et favorables aux prolétaires, l'égalité que compromettait sans cesse l'accroissement de l'activité commerciale et industrielle. Mais, quand l'État s'est montré impuissant à réaliser les vœux de la foule, une ère de violences a commencé ; et la révolution sociale a provoqué un bouleversement général dans toute la Grèce et en particulier à Sparte.

Cependant la philosophie avait tenté de rétablir, elle aussi, l'harmonie dans les États et de lutter contre les excès de l'individualisme. Platon, après une critique de l'ordre social existant, avait tracé à deux reprises le plan de l'État idéal, organisé d'après des principes de strict socialisme. Les mêmes tendances avaient influé sur les théories sociales d'Aristote et de Zénon ; et, devant l'échec de toute tentative de réalisation pratique, elles se sont réfugiées dans une littérature sociale fortement teintée de romanesque.

Nos renseignements sur Rome sont, selon M. Pöhlmann, beaucoup moins précis ; aussi se contente-t-il de nous dépeindre la violence des luttes de classes qui se déroulèrent en Italie et qui aboutirent soit à des révoltes ouvertes, soit à un utopisme romantique : deux résultats auxquels aboutira aussi toute l'activité sociale du christianisme dans l'empire romain.

On voit toute l'étendue de recherches que suppose un pareil travail, et il faut savoir gré à M. Pöhlmann de n'avoir pas reculé devant l'énormité de sa tâche. La documentation est abondante, à peu près complète, excessive même parfois ; car l'auteur en arrive de temps en temps à mettre sur le même plan des faits de valeur très différente (comme certaines critiques de Démosthène contre les riches et les théories sociales de Platon).

Mais si le travail de recherches qui est à la base de l'ouvrage est digne de tout éloge, il n'en est pas de même de l'exécution. Le plan de la première partie (*Hellas*), avec sa division trop nette des faits sociaux et des théories sociales, n'est pas sans présenter des inconvénients ; on ne voit pas assez l'influence que l'immense travail de la philosophie du quatrième siècle a pu avoir sur les luttes sociales de la période hellénistique. De plus ce plan amène des répétitions un peu fatigantes ; c'est ainsi que nous voyons reparaître trois ou quatre fois l'étude de Thucydide sur les troubles de Corinthe. Et ce dernier défaut est rendu plus sensible par le goût exagéré de M. Pöhlmann pour les longues analyses et aussi pour les digressions.

D'ailleurs ces digressions s'expliquent tout naturellement si l'on se place au point de vue de l'auteur. Un des buts de l'ouvrage (sinon le but principal) est la critique des théories socialistes modernes qui vont chercher un modèle dans l'antiquité. De là les longs développements, sans résultat possible, sur l'état originel de la race grecque ; de là aussi tant de critiques insérées dans l'œuvre et dirigées contre des théories et des institutions contemporaines. Cette tendance est nettement avouée dans les préfaces et explique, sans le justifier d'ailleurs, le parti pris avec lequel M. Pöhlmann apprécie toutes les mesures et toutes les théories où il croit apercevoir une ombre de socialisme. De là viennent aussi les attaques violentes et souvent déplacées contre les personnes, et certaines comparaisons au moins étranges introduites dans un but de pure polémique (la constitution anglaise et la constitution athénienne — Bebel et Praxagora). Cette hantise de lutte contre le socialisme est même si forte qu'elle amène

l'auteur à torturer les textes anciens pour leur faire exprimer une théorie sociale qu'ils ne contiennent pas : c'est le cas pour certains textes d'Aristophane, d'Aristote et même de la Bible (II, p. 591). Bref M. Pöhlmann manque entièrement de la sérénité que, depuis Thucydide et depuis Lucien, on demande à l'historien.

A cela s'ajoute parfois une gênante imprécision dans les questions de date, surtout pour la période antérieure au sixième siècle, et pour la période romaine (où elle semble à peine excusable).

En outre, puisque M. Pöhlmann a étendu si loin les limites de son sujet, il est permis de regretter qu'il n'ait pas consacré une ligne à la *Cyropédie* de Xénophon qui n'est pas moins intéressante au point de vue social que les fragments peu connus de Théopompe, d'Hécatée ou d'Iamboulos. Enfin qu'il nous soit permis de faire remarquer que M. Pöhlmann n'indique jamais que les éloges accordés à l'ancienne Sparte par les philosophes attiques impliquent presque toujours un blâme pour l'Athènes de leur temps et que cette observation peut expliquer quelques traits de la légende sociale lacédémonienne.

Et pourtant, malgré tout cela, M. Pöhlmann a le sens de la vie et, jusqu'à un certain point, le sens de la vie grecque : on peut s'en rendre compte en lisant les pages remarquables où il nous dépeint les luttes sociales des septième et sixième siècles, ou le tableau qu'il nous trace des raisons historiques et psychologiques qui amenèrent Platon à modifier dans les *Lois* son idéal de la *République*. Pourquoi alors s'est-il laissé entraîner à confondre l'histoire ancienne et la politique contemporaine ? Pourquoi a-t-il cédé à ses partis pris et nous a-t-il donné, au lieu de l'œuvre de premier ordre qu'il eût pu faire, un ouvrage, précieux certes, mais dont on ne devra se servir qu'avec précaution ?

Georges Mathieu.

Geburt, Hochzeit und Tod, Beiträge zur vergleichenden Volkskunde. Von Ernst Samter. Mit 7 Abbildungen im Text und auf 3 Tafeln. Leipzig et Berlin, Teubner, 1911. vi-222 pp. in-8°. Prix : 6 Mk.

M. Samter a publié en 1901, chez Reimer, un livre analogue, intitulé : *Familienfeste der Griechen und Römer.* Dans celui-ci, l'auteur reprend et développe l'étude de quelques-unes des coutumes familiales. L'idée fondamentale de ce nouveau livre est que les usages populaires relatifs à la naissance ont beaucoup de parties communes avec les rites du mariage et de la mort. Les comparaisons ethnographiques sont plus développées que dans le volume antérieur.

Le premier des dix-neuf chapitres de cet ouvrage est une sorte d'introduction. Il montre le lien que les anciens établissaient entre l'âme de l'enfant et la terre. Les femmes grecques accouchaient à genoux pour que le nouveau-né fût mis en contact dès le début avec la terre. M. S. interprète ainsi, comme l'a fait avant lui M. Marx, un groupe, malheureusement mutilé, conservé au Musée de Sparte. Il représente une femme nue, à genoux, ayant à droite et à gauche deux figures masculines debout, dans lesquelles M. S. voit des génies favorisant l'accouchement. Les *Nixi dii* du Capitole étaient des figures analogues. Cela ne prouve pas, quoi qu'en dise M. S., que cette attitude était pratiquée par les Romains. Les *Nixi dii* provenaient de Grèce. Leur interprétation, exacte ou fausse, démontre seulement que les Romains n'ignoraient pas l'usage grec. Cet usage, que les médecins n'approuvaient pas, peut nous paraître singulier. On a pu révoquer en doute ou tirer à

faux sens les textes positifs qui nous l'affirment. Il n'est cependant pas une rareté, puisque M. S. nous le montre pratiqué par toute une série de peuples divers. On voit par cet exemple l'utilité des rapprochements ethnographiques. Ils nous aident à voir ce qui est dans les auteurs et que nous sommes exposés à négliger ou à contester parce que nos idées y répugnent. A Rome, l'enfant était mis en contact avec la terre aussitôt après la naissance (Suétone, *Aug.*, 5); en Grèce, cette cérémonie avait lieu lors des Amphidromies. M. S. explique le rôle de la terre d'une manière un peu différente de celle de Dieterich. La terre est le réceptacle des âmes. Elles en viennent. Elles y retournent aussi, comme en témoigne l'usage très répandu de placer le corps du défunt ou du mourant sur la terre.

Les autres rites de la naissance ont surtout pour objet de neutraliser les influences funestes et d'écarter les mauvais esprits. On les retrouve, à peu près tous, dans les cérémonies nuptiales et funéraires. Le reste du volume est presque exclusivement consacré à ces moyens : clôture de la maison, balayage de la chambre ou de la maison, emploi des armes, cris et bruit, secousse imprimée à l'accouchée, torches, lampes et chandelles allumées, feu et eau, échange de vêtements et autres procédés pour tromper les esprits, nudité, absence de nœuds et liberté donnée aux cheveux, interdiction du sommeil, voile jeté sur les miroirs, rits du seuil de la porte, interdiction de regarder derrière soi, emploi du sel, arrêt imposé au cortège nuptial, sacrifices principalement de la barbe, des cheveux, d'un soulier (lancé au passage), emploi de la couleur rouge, etc. Dans les funérailles, il s'agit d'empêcher le retour de l'esprit du mort, d'après M. S. Le but ne serait-il pas aussi souvent de protéger le repos de la tombe contre les insultes des mauvais esprits ?

Voici quelques observations sur des points particuliers. P. 18, M. S. montre que chez les anciens, frapper le sol était, en quelque sorte, se mettre en communication avec l'autre monde. Il renvoie à Cicéron, *Tusc.*, II, 60, sur Cléanthe. Il aurait pu citer également le curieux récit que fait Diogène Laërce de la mort de Zénon : « En sortant de l'école, il tomba en avant et se brisa le doigt ; alors il frappa la terre de la main, παίσας δὲ τὴν γῆν τῇ χειρί, et dit ces mots de la *Niobé* : Je viens; pourquoi cries-tu ? » (Diog. L., VII, 28; cf. Lucien, *Macr.*, 19.) — P. 45-46. Chez un grand nombre de peuples, on place une arme, surtout une hache, près du cadavre, sur le corps ou sur le tombeau. M. S. en rapproche d'autres usages d'une arme blanche, à l'occasion des funérailles, du mariage et de l'accouchement. Varron (dans saint Augustin, *C. D.*, VI, 6) rapporte qu'un homme pendant la nuit, frappait de la hache le seuil de l'accouchée, *limen securi ferire*. Dans l'espèce, il s'agissait d'écarter Silvain, c.-à-d. un mauvais esprit. Tous ces rites ont pour but de protéger contre les attaques des démons. Je crois que l'on peut ajouter à la longue liste d'exemples dressée par M. S. une pratique qui a fait couler beaucoup d'encre. C'est l'érection de la tombe sous la protection de l'*ascia*, ou avec la formule *sub ascia dedicare*, dans les régions gallo-romaines. La hache avait une vertu contre les mauvais esprits ou empêchait l'esprit du mort de revenir ennuyer les vivants. On pouvait la figurer sur la tombe comme un symbole, comme l'équivalent de l'objet réel. Dans les rites magiques, l'image vaut l'original. C'est probablement avec les mêmes intentions qu'ailleurs on représentait sur la tombe une sonnette, un phallus, une torche [1]. On est un peu surpris que M. S. n'ait pas étendu

1. Sur le premier point, voy. *Harvard Studies*, XV (1904), 35 et 46. Sur le

son enquête à ces bas-reliefs. Ils lui auraient fourni une confirmation intéressante de ses déductions. — P. 145 et ailleurs, il eût été utile de connaître et de discuter le livre un peu trop systématique, mais intéressant, de A. van Gennep, *Les rites de passage* (Paris, 1909). — P. 184, n. 3, à remarquer une explication de l'usage et de la formule *sub corona uendere*.

L'introduction, très courte, reprend et confirme une assimilation faite par Dieterich de l'ethnographie comparée à la linguistique comparée. Cette assimilation est toute de surface. La linguistique n'est pas devenue une science par l'introduction de la méthode comparative ; car Joseph de Maistre était comparatif. Elle n'est devenue une science qu'en rapprochant les langues de même nature et en éclairant sa marche par l'histoire. Elle n'est arrivée à la précision d'aujourd'hui que par la constitution d'une phonétique rigoureuse, fondée sur le développement de chaque langue. Jusqu'ici, les études ethnographiques ne présentent rien de semblable. Du rapprochement des phonétiques spéciales, les linguistes sont en train d'élaborer une phonétique générale, qui classera tous les changements possibles dans l'évolution des sons. On peut, à la rigueur, voir quelque chose d'analogue dans les rapprochements entre des coutumes identiques. Ainsi de ce que les peuples les plus divers prétendent écarter les mauvais esprits par la hache, il suit qu'il est raisonnable d'interpréter de même l'*ascia* des tombeaux. La comparaison détermine le cercle des possibles. Même dans ces cas, nous n'avons rien qui approche de la rigueur des schémas de la phonétique générale.

Cette observation n'est pas pour décourager M. Samter. Malgré la bigarrure et l'éparpillement des faits, ils ne sont pas sans éclairer les pratiques des anciens. Ils suppléent les lacunes de nos textes. Ils rendent vraisemblables des détails qui nous choquent ou nous semblent, au contraire, négligeables. Ils ébranlent les explications imaginées après coup par des savants comme Varron. Ils nous rendent prudents aussi bien pour le doute que pour l'affirmation. Ce sont de grands avantages. Un bon index des matières termine ce livre. Mais il y faudrait aussi un index des passages d'auteurs.

Paul Lejay.

W. Süss. *Ethos*, Studien zur älteren griechischen Rhetorik. Leipzig, Teubner, 1910, 273 pp.

Voici un livre qui est bien dans la tradition des excellents travaux qui, depuis une vingtaine d'années, tendent à renouveler complètement l'étude de la rhétorique ancienne. L'auteur ne s'attarde pas à faire l'inventaire des résultats de ses devanciers ; mais suivant une méthode beaucoup plus féconde et plus vivante, il expose tout simplement ses propres recherches et ses découvertes. L'ouvrage rachète la légère imperfection d'un style un peu fatigant par de solides qualités : la sûreté de la méthode, l'originalité des aperçus, la richesse des résultats acquis.

La signification du terme ἦθος, dont l'auteur a fait le centre de son étude, est très obscure ou du moins très variée. Les modernes, à la suite de Denys d'Halicarnasse, entendent par là tout autre chose qu'Aristote et celui-ci s'était déjà notablement écarté des théoriciens antérieurs. De sorte que

second, cf. *ib.*, 50, et M. Samter lui-même, p. 117 suiv. Sur les sens variés donnés à la formule *sub ascia*, voy. l'art. de Mau dans Pauly et Wissowa, II, 1522, 29.

l'histoire de ce mot méritait d'être faite autant à cause de cette évolution rapide que parce qu'elle est intimement mêlée au développement des théories littéraires de l'antiquité. L'auteur distingue trois emplois différents de ce terme suivant qu'il s'applique : 1° au caractère des personnages en cause dans le discours (sens objectif) ; 2° au caractère de l'orateur (le prestige), 3° au caractère du discours lui-même (sens subjectif-dynamique, pour parler le jargon de l'auteur).

L'origine du premier de ces emplois se trouve dans la technique de l'εἰκός qui est particulière à la rhétorique sicilienne ; tous les raisonnements destinés à produire la vraisemblance se basent en effet sur l'analyse des caractères, comme on peut le voir dans les Tétralogies d'Antiphon et l'ἐρωτικός de Lysias (conservé dans le Phèdre de Platon). Passant à la rhétorique attique, l'auteur rencontre tout d'abord la polémique soulevée par la nouvelle école contre la *techné* sicilienne. Cette grosse question entrevue déjà par Gercke se révèle après l'étude de M. Süss comme l'un des problèmes prépondérants de la rhétorique ancienne. Le grand rôle dans cette querelle est tenu par Gorgias. C'est lui qui a renouvelé les théories oratoires en y introduisant deux sciences nouvelles, la psychologie et la dialectique. Désormais le sujet devient indifférent et les constructions schématiques des Siciliens reculent à l'arrière-plan. L'orateur ne poursuit plus la preuve de l'εἰκός : c'est l'éveil des sentiments et des passions du cœur de l'homme qui sera son but. La matière n'est rien, la manière est tout ; le mot de καιρός (point de vue) résume le nouveau programme et résonne comme un cri de guerre en face de l'εἰκός sicilien.

Pour reconstituer ces théories, l'auteur part des rares fragments de Gorgias qui, comparés à certains passages d'Isocrate, d'Alcidamas et de Platon, permettent de retrouver un fonds gorgiastique très important. Sur cette base, l'auteur pose en principe que les concordances de ces trois adversaires des Siciliens remontent à une source commune qui n'est autre que Gorgias. Pour permettre au lecteur un contrôle facile de ses conclusions il n'hésite pas à citer les textes comparés, ce qui est très louable ; encore faudrait-il qu'il les citât en entier, car, faute de cette précaution, il lui est arrivé de se méprendre sur le sens de certains passages. Prenons comme exemple, Platon, Phèdre p. 237, c, où la suite du texte prouve que le mot εἰκός n'a nullement son acception technique que lui donne l'auteur (p. 76).

En général cette reconstitution est assez sûre, mais elle perd de sa vraisemblance quand elle ne se fonde plus que sur la concordance de deux auteurs (surtout quand c'est Isocrate et Alcidamas, comme pour la théorie du φιλάνθρωπον, p. 95), ou sur l'apparition d'une théorie dans un contexte d'inspiration gorgiastique. L'auteur contrôle les résultats ainsi obtenus par l'examen des deux discours de Gorgias, *Hélène* et *Palamède*, considérés comme authentiques. La défense que Gorgias présente de ses clients est bâtie sur l'εἰκός ; cette survivance de la technique sicilienne est assez faite pour nous surprendre, après les déclarations de l'auteur sur la querelle des Siciliens et des Attiques. Mais nous y voyons apparaître aussi la théorie du *laudando augere* et la reconnaissance des forces actives du Λόγος personnifié. C'est aussi dans le *Palamède* qu'on souligne pour la première fois l'importance de la δόξα ἐπιεικὴς τοῦ λέγοντος ou prestige de l'orateur, auquel on étendra plus tard l'appellation d'ἦθος.

Examiné à la lumière de ces découvertes, le Phèdre de Platon nous apparaît sous un jour tout nouveau. L'interprétation qu'en donne l'auteur, outre qu'elle est justifiée par ses remarques antérieures, rend parfaitement compte de la composition assez étrange en apparence de ce dialogue et elle

donne enfin un sens à la polémique en vue de laquelle il a été écrit. Platon prend parti dans la querelle des Siciliens et des Attiques et il se range aux côtés de Gorgias dont il défend toutes les positions. Les seules modifications qu'il réclame, c'est que l'orateur approfondisse ses connaissances psychologiques et que l'étude des différents points de vue et nuances du discours cesse de dépendre d'une pratique vulgaire pour devenir l'objet d'une science spéciale.

L'auteur en revient maintenant au sujet propre de son livre, l'ἦθος. Il constate dans l'Hélène de Gorgias l'apparition de la κάθαρσις παθημάτων dans le sens aristotélicien de *purgation des passions*, suivant l'interprétation de Bernays (qui fut, ajouterons-nous, celle de Weil avant Bernays). Il considère cette théorie comme une création de la rhétorique attique, sinon spécifiquement gorgiastique, et il souligne l'influence que des considérations médicales ont pu avoir sur sa formation. Ce serait un tort pourtant, à mon avis, de chercher son origine dans la médecine. Celle-ci a pu fournir, après sa création, des points de comparaison, mais elle n'a nullement contribué à la former. Plus près de Gorgias, dans un pays qui était le sien et dans des milieux qui lui étaient familiers par son maître Empédocle, les rudiments de cette théorie étaient nés depuis longtemps. C'est aux Pythagoriciens qu'il en doit l'inspiration. Outre que la philosophie des passions est une chose spécifiquement pythagoricienne, c'est de leurs cercles aussi que dérive l'emploi du mot κάθαρσις dans le sens de purgation des passions. D'ailleurs ils ne s'en tenaient pas à la théorie pure, mais ils pratiquaient cette κάθαρσις par les moyens que connaît Gorgias, la musique magique et la poésie (notice d'Aristoxène dans Jamblique, Vie de Pythagore, 110 à 114). Sans doute, nous nous trouvons ici en face d'une utilisation morale de théories dont Gorgias n'a retenu que la valeur esthétique. Mais si l'on songe au développement que la rhétorique a pris dans les écoles pythagoriciennes [particularités stylistiques des fragments d'Archytas, exercices de rhétorique des écoles décrits par Cratinos (Diogène Laërce VIII, 37), existence de Κοπίδες (art oratoire) parmi les livres de l'ancien pythagorisme (Diogène VIII, 8, correction de Diels, *Archiv* III, 454), traces de la fameuse polémique contre le discours écrit (David, *Schol. in Arist.* p. 13 Br.) etc., etc., tous indices dont une étude d'ensemble serait sans doute féconde], comme on ne peut penser à une influence gorgiastique dans des cercles aussi fermés que ceux des Pythagoriciens, il reste à admettre que Gorgias, par l'intermédiaire d'Empédocle peut-être, s'est inspiré de leurs théories. C'est par un emprunt semblable qu'il a pu désigner son art par le mot φιλοσοφία, dont M. Süss lui attribue à tort la création (cf. Héraclide Pontique dans Diogène, *prooem.* 12 et Cicéron, *Tuscul.* V, 3).

Pour en revenir à notre sujet, la théorie de la κάθαρσις nous fait assister à la naissance de la notion de l'ἦθος subjectif. Celui-ci se présente comme l'instrument de la κάθαρσις, comme un moyen homéopathique de purger l'âme de l'auditeur de certaines émotions. Au fond, la querelle de Gorgias et des Siciliens se résume donc en une lutte de l'ἦθος subjectif contre l'ἦθος objectif. Pour montrer tout le retentissement de cette polémique, il n'eût peut-être pas été sans intérêt de rechercher ses traces dans Euripide. Nombre de passages trahissent l'influence de Gorgias, comme le fragment 170, qu'on doit rapprocher des personnifications du Λόγος et les fragments 954, 1049, 1064, où les discours sont appelés φάρμακα des sentiments, à la mode gorgiastique.

La fortune de cette théorie des diverses sortes d'ἦθος peut se poursuivre dans la Rhétorique d'Anaximène et dans celle d'Aristote. L'auteur étudie

longuement cet ouvrage dans l'espoir d'en éclairer la composition par l'analyse des passages où apparaît la notion de l'ἦθος. La forme relâchée, les contradictions, le manque de composition qui la déparent proviennent, de l'avis de M. Süss, des instruments et des procédés de travail d'Aristote. Tandis que son sens moral répugnait à admettre une influence extérieure de l'orateur sur l'esprit des auditeurs, les sources qu'il utilisait d'une manière assez servile étaient pleines de cette théorie et il n'est pas parvenu à faire prévaloir complètement l'une des deux tendances. C'est ainsi que l'ἦθος a changé de sens pour tenir une position intermédiaire entre le prestige de l'orateur et l'ἦθος subjectif : comme le premier il désigne une influence morale de l'orateur, mais celle-ci ne se manifeste plus que dans le discours par le moyen de l'ἦθος subjectif, c.-à-d. sous la forme d'une sympathie occulte.

Pour illustrer d'un exemple les idées de M. Süss sur la composition de la Rhétorique, voici les divers éléments par le mélange desquels il explique l'exposé trouble, contradictoire et désordonné de la fin du troisième livre :

1° matériaux bruts tirés des *Technai* antérieures.

2° critique hostile d'Aristote.

3° critique relative admettant un compromis.

4° ironie légère et frondeuse, planant sur tout, se posant çà et là en une pointe spirituelle, et laissant l'impression qu'Aristote ne prend pas cet exposé au sérieux. Evidemment un mélange aussi bizarre rend compte à merveille des bizarreries du plan et des défauts de composition. De plus, il permet de se passer des hypothèses mal étayées de Marx et de Rœmer. Mais qui voudra faire d'Aristote un de ces esprits si faibles qu'ils ne peuvent digérer leurs lectures ?

L'étude de l'application des théories de l'ἦθος à la pratique oratoire forme la seconde partie du livre de M. Süss. Chose curieuse, les partisans de la rhétorique sicilienne, comme Lysias ne composent pas leurs discours judiciaires sur le patron des constructions idéales des *Technai*. M. Süss s'en étonne et il en conclut que les querelles d'école relatives à l'ἦθος subjectif ou objectif ont eu peu de répercussion sur la pratique oratoire. Cette conclusion est peut-être hâtive. Nous ne nous attendions pas évidemment à trouver dans la composition des discours judiciaires la rigueur et la précision des Tétralogies : le traitement d'un cas particulier exige toujours des modifications du plan idéal. Or on peut dire, en tenant compte de cette remarque, qu'Antiphon applique encore assez exactement les théories siciliennes ; quant à Lysias, pour qui il n'en est plus de même, il me paraît nécessaire, à tous points de vue, d'admettre entre la période de discours dans le genre de l'ἐρωτικός et celle de discours judiciaires, une évolution dans le sens de la rhétorique attique. D'ailleurs l'auteur me paraît avoir établi à tort une opposition irréductible entre l'école sicilienne et l'école attique. Nous avons vu que les discours de Gorgias sont composés d'après les constructions de l'εἰκός sicilien, particularité que l'auteur n'a pas expliquée. D'autre part, une tradition dont les Prolégomènes à Hermogène se font l'écho rapportait que Corax avait commencé par θεραπευτικοῖς καὶ κολακευτικοῖς καταπραῦναι. Cette notice est en opposition manifeste avec la conception que se fait M. Süss de la *techné* sicilienne : aussi la rejette-t-il simplement comme une construction apocryphe (p. 16). Le mépris des faits rebelles à toute adaptation aux théories est un procédé par trop simple : cette fâcheuse tendance apparaît ailleurs encore, p. ex. p. 155 où l'auteur donne une interprétation fantaisiste d'un passage de Quintilien qui est en désaccord avec ses hypothèses.

On trouve aussi des traces de l'ἦθος subjectif dans la peinture de certains caractères-types, destinée à éveiller dans l'âme de l'auditeur des sentiments de sympathie pour le personnage en cause. Reste le prestige de l'orateur avec son complément nécessaire, l'invective contre l'adversaire. L'auteur a recherché et classé les lieux communs de l'invective oratoire et il s'est amusé à en relever des traces un peu partout, dans le mime dorien, l'ancienne comédie, la tragédie, la mode cynique de se calomnier soi-même, etc. Dans un pays et un domaine différent, cette topique se retrouve dans la loi de lynch italique, les pamphlets relatifs à la vie politique de Cicéron et jusque chez Claudien et les écrivains byzantins.

Comme on a pu s'en rendre compte, l'étude originale de M. Süss est destinée à rénover toute une partie de l'histoire littéraire grecque : outre qu'elle a poursuivi très loin l'histoire de la notion si complexe de l'ἦθος, elle a suscité sur son chemin de nouveaux problèmes littéraires et s'est arrêtée à donner une solution à de grosses questions restées obscures.

A. Delatte.

Pindari *carmina* cum fragmentis selectis edidit *Otto Schrœder*. Leipzig, Teubner, 1908. In-16, xii-360 p.

The new fragments of Alcaeus, Sappho and Corinna, edited by *J. M. Edmonds*. Cambridge, Deigthon Bell, 1909. In-12, 36 p.

M. Schrœder reproduit ici sa grande édition de 1900, mise au courant et pourvue d'un commentaire critique plus sommaire. Il n'a pas voulu indiquer, dans les notes critiques, toutes les leçons des bons manuscrits, mais surtout celles qui correspondent à l'état le plus ancien du texte (« recensio Ambrosiana » et « recensio Vaticana »). Le choix de Fragments est assez étendu (pp. 267-342). L'ouvrage se termine par un index des noms propres (pp. 343-360). C'est une excellente édition, à la fois savante et scolaire. Les élèves trouveront même (pp. x-xii) une bibliographie sommaire des travaux relatifs à Pindare.

M. Edmonds, dans une jolie plaquette, donne une édition commode de 2 fragments d'Alcée, 6 de Sappho et 2 de Corinne, déchiffrés sur des papyrus dans les dix dernières années. En appendice (pp. 22-28) figurent les fragments non restaurés ; un index des mots employés, d'une part par Alcée et Sappho, de l'autre par Corinne, occupe les 8 dernières pages. Le texte a été soigneusement établi ; des notes critiques abondantes nous renseignent sur les leçons et conjectures, et sur les raisons qui ont amené l'éditeur à se décider pour l'une d'elles. Quelques notes explicatives s'y trouvent jointes. Si M. E. avait connu le *Supplementum lyricum* d'E. Diehl (Bonn, 1908), il y aurait sans doute trouvé d'utiles indications. Telle quelle, son édition et celle de M. Diehl sont les meilleures et les plus maniables.

H. A.

Newhall (S. H.). *Pisistratus and his edition of Homer* (Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences, juin 1908, pp. 491-510).

M. N. se demande, après bien d'autres, si vraiment Pisistrate s'est occupé des poèmes d'Homère, et s'il en a donné une édition. Il examine les témoignages des anciens : Strabon, Plutarque, Diogène Laërce, Cicéron,

Pausanias, Élien, Suidas, Tzetzès, Eustathe, les scholies du ms. Townley, de la Grammaire de Denys de Thrace, de Plaute; il les compare avec des témoignages analogues relatifs à Lycurgue, à Solon et à Hipparque. Et il conclut : Wolf a eu raison de croire que Pisistrate, seul ou avec la collaboration d'autres lettrés, fut le premier à réunir les poèmes d'Homère. Ce bref article a l'avantage de citer intégralement les textes relatifs à la question ; c'est un recueil commode.

H. A.

EURIPIDE. *Les Bacchantes*, édition avec commentaire critique et explicatif, et précédée d'une introduction, par *Georges Dalmeyda*. Paris, Hachette, 1908. In-8°, 155 p.

MASQUERAY (Paul). *Euripide et ses idées*. Paris, Hachette, 1908. In-8°, x-406 p.

HARRY (J.-E.). I. A question of divination (*Medea* 240). II. Studies in Euripides. *Hippolytus*. — *University* (of Cincinnati) *Studies*, Nov.-Déc. 1907, Nov.-Déc. 1908. In-8°, 17-71 p.

M. Maurice Croiset, discutant les idées des plus récents critiques d'Euripide (en deux articles du *Journal des Savants*, mai-juin 1909, pp. 197 sqq. 245 sqq.), a discrètement indiqué les qualités de l'édition de M. Dalmeyda et de l'étude de M. Masqueray, et montré sur quels points on en pourrait critiquer les tendances. Aussi me contenterai-je d'analyser le contenu de ces excellents ouvrages. — Dans son Introduction (pp. 3-25), M. Dalmeyda étudie successivement : les circonstances dans lesquelles la pièce a été représentée ; le charme poétique et l'emploi du merveilleux dans les *Bacchantes* ; la puissance dramatique et la faiblesse de l'analyse psychologique ; la signification morale de l'œuvre ; comment Euripide juge l'action qu'il représente et comment il s'efforce, d'ailleurs sans aucune « palinodie », de mieux comprendre les croyances populaires et de les apprécier moins durement ; la parenté des *Bacchantes* avec le drame satyrique ; les *Bacchantes* et la question de la trilogie ; le sujet avant et après Euripide ; les manuscrits et la constitution du texte.

M. Masqueray a cherché, dans les tragédies d'Euripide, « ce qui demeure en elles d'éternellement jeune et d'immortellement vivant » ; il s'efforce de dégager, de systématiser les idées d'Euripide, et de nous en montrer l'intérêt actuel. Son ouvrage est aussi un précieux répertoire ; il expose d'abord la vie et l'œuvre d'Euripide (pp. 1-36), puis sa façon de comprendre le théâtre : prologues et épilogues, amour de la nature et goût du pittoresque, subtilité et pathétique (pp. 37-106) ; ses opinions sur les dieux de la mythologie traditionnelle : comment il les rend odieux ou les persifle (pp. 107-155) ; son sens du Divin : l'idée de Destin et celle de Justice (pp. 156-210) ; son interprétation des héros légendaires (pp. 211-255) ; ses jugements sur la condition humaine : les différents âges et la mort (pp. 256-295), sur les femmes : comment il les critique et les idéalise (pp. 296-326), sur les différentes classes de la société : rois, nobles et riches, pauvres et paysans, esclaves ; hérauts et athlètes (pp. 327-361) ; enfin sa conception de la cité : jugements sur les politiciens et les différentes sortes de gouvernements ; amour de la patrie et de la paix (pp. 362-398).

M. Harry fait avant tout de la critique verbale et de l'herméneutique. Ses recherches sont minutieuses et consciencieuses. Elles portent sur les vers

238 et 240 de la *Médée*, les vers 324, 31, 375, 468-469, 715, 1 et 2, 19, 23, 27, 29, 41, 42, 46, 49, 68, 79-80, 89 et 97, 94, 105, 115, 169, 200, 246, 277, 290, 330, 349, 364, 369, 441, 451, 485, 490, 504, 513-515, 951, 953, 1022, 1034, 1069, 1078, 1189, 1226, 1237, 1436 de l'*Hippolyte*.

H. A.

Hauvette (Amédée). *Les Épigrammes de Callimaque*. Etude critique et littéraire, accompagnée d'une traduction. Paris, Ernest Leroux, 1907. In-8°, 63 p.

C'est le tirage à part d'un article paru dans la *Revue des Études grecques*, le dernier article d'un maître respecté. M. Hauvette classe les épigrammes d'après leur objet, et considère successivement les épitaphes, les dédicaces, les épigrammes érotiques, enfin les pièces d'un caractère littéraire et moral. Dans les deux premières catégories, il cherche à déterminer celles qui out pu figurer sur les monuments : elles sont peu nombreuses. Les épigrammes érotiques sont des jeux poétiques, des amusements de lettrés « avant tout sensibles aux souvenirs des vieux poètes classiques de la Grèce, dans le temps même où ils paraissent se plaire à des jeux beaucoup moins innocents ». Les épigrammes littéraires et morales de Callimaque montrent particulièrement la délicatesse de son amitié; l'une a même un accent profondément personnel, le caractère d'une confidence sincère et discrète. Tous les hellénistes se plairont à relire cette étude fine et pénétrante, et ils y retrouveront, traduites avec une élégante précision, quelques unes des plus jolies pièces de Callimaque.

H. Alline.

Gerhard (G. A.). *Phoinix von Kolophon*. Texte und Untersuchungen. Leipzig und Berlin, Teubner, 1909. Gr. in-8°, VIII-302 p. 12 M.

Dans une dissertation de 1907, M. Gerhard avait édité les quatre poèmes qu'il publie maintenant à nouveau, et donné un commentaire de l'Ἴαμβος Φοίνικος, le morceau le mieux conservé et le plus important. Il nous donne ici un travail plus complet, très intéressant, plein et presque surchargé de renseignements et de rapprochements suggestifs. Dans un premier chapitre (pp. 1-10), M. G. transcrit les textes qu'il a tirés du papyrus d'Heidelberg 310 (4 colonnes, la première et la quatrième très mutilées ; 3 poèmes) et du Pap. Lond. 155 verso, complété par le Pap. Bodl. ms. gr. class. f, 1 (p) (Un poème. 3 colonnes, la troisième extrêmement mutilée, ont pu être transcrites, cf. pp. 8-10 et 156, note 2. Le papyrus du British Museum a été lu par M. Kenyon, les onze lignes du papyrus d'Oxford — antérieur de cinq siècles au précédent — par M. Seymour de Ricci, dont la copie a été revue par M. Grenfell). Le chapitre II (pp. 11-176) est consacré au commentaire de ces poèmes choliambiques. D'abord ceux qu'a fournis le papyrus d'Heidelberg: le premier, anonyme, contre la cupidité ; le second, l'Ἴαμβος Φοίνικος, sur l'usage des richesses ; le troisième, probablement contre l'amour masculin. Enfin le poème déchiffré sur les autres papyrus est dirigé, lui aussi, contre la cupidité. Tous ces poèmes se rattachent aux exposés populaires de la philosophie cynique. — Dans son troisième chapitre (pp. 177-284), M. G. tire de cette étude minutieuse les conclusions générales qu'elle comporte. En premier lieu, sur Phénix de Colophon. Il est né

au début du IIIe siècle. Les cinq fragments conservés par Athénée nous révèlent un moraliste cynique de nuance modérée. Ces fragments et ceux des papyrus (est-ce un pur hasard?) traitent une seule et même question: Περὶ πλούτου — critique de ceux qui emploient mal leur richesse et s'abandonnent au luxe et à la débauche ; éloge de ceux qui savent faire de leur fortune un usage légitime. — Les Iambes de Phénix comprenaient au moins deux livres ; les fragments d'Athénée, et par conséquent aussi les morceaux récemment découverts, se trouvaient au premier. — M. G. nous parle ensuite de la poésie choliambique (pp. 202-227) et de la poésie gnomique de l'époque hellénistique (pp. 228-284). L'ouvrage se termine par 8 pages d'additions et corrections, et par trois bons Index des matières, des mots grecs et des noms propres.

H. A.

THUKYDIDES *für den Schulgebrauch erklärt von Gottfried* BOEHME, *von der vierten Auflage an bearbeitet von Simon* WIDMANN. VI Bändchen: Buch VI. Leipzig und Berlin. Teubner 1906. In-8° 108 p.

Le texte est accompagné de notes abondantes. On constate à les lire qu'un commentaire comme celui de Classen laissait encore à glaner. Certaines d'entre elles, toutefois, semblent un peu sommaires. L'influence probable d'Antiochos de Syracuse sur la longue digression relative aux colonies siciliennes est signalée trop brièvement (I, 2). Une note ne serait pas inutile pour ἐνοικισάμενοι (au lieu d'ἐνοικησάμενοι (II, 2). De même pour la mention des Ibères et de la Trinacrie (id.). La construction μετὰ Συρακουσας οἰκισθείσας (III, 3) devait être signalée. Il n'y a rien sur le lieu dit Τρώτιλον (IV, 1). Au ch. VI, I, M. W. lit ἄρξαι avec Stahl au lieu de ἄρξειν donné par Classen : il eût fallu quelques mots d'explication. La leçon προσγεγενημένοις (VI, 2, Classen donne προγεγενημένοις) aurait besoin d'être justifiée. Au chap. XVII, 1 l'explication de ἐς τὴν Πελοποννησίων δύναμιν ne laisse pas soupçonner la difficulté du passage etc.

L. MÉRIDIER.

The Seven against Thebes of ÆSCHYLUS, *with introduction, critical notes, commentary, translation and a recension of the Medicean Scholia, by T. G.* TUCKER. Cambridge, University Press 1908. In-8°, LXI-255 p.

M. T. s'est inspiré, en éditant les *Sept*, des mêmes principes que dans son édition des *Choéphores*, parue en 1901. Ces principes, il les rappelle dans une préface où il expose tels qu'il les conçoit les devoirs d'un éditeur. Ils consistent essentiellement à acquérir une intelligence aussi complète et aussi fine que possible, non seulement du texte étudié, mais encore de la personnalité de l'auteur et de l'ensemble de son œuvre, à s'installer dans cette œuvre, et, par un contact prolongé, à s'en assimiler l'esprit afin de mettre le lecteur en état de comprendre et de sentir à son tour. On s'étonnerait un peu que M. T. eût éprouvé le besoin de rappeler des vérités aussi évidentes et sur un ton aussi dogmatique si l'on ne s'apercevait que sa préface est une sorte de plaidoyer *pro domo* où il répond à certaines critiques de M. Wecklein. M. T. observe, non sans raison, qu'il est vain de discuter sur des questions de goût. Et pour donner un exemple du goût de son adversaire il cite malicieusement la correction bizarre introduite au v. 321

des *Sept* par M. Wecklein, qui lit διαμεῖψαι ὀμφάκων τρυγερὰν δρόσον au lieu de διαμεῖψαι δωμάτων στυγερὰν ὁδόν. Il rappelle en outre le rapprochement tenté par M. W. entre la querelle des fils d'Œdipe et la théorie surannée des mythes solaires.

L'introduction se divise en cinq parties : 1° La ville primitive de Thèbes, les légendes argiennes et thébaines. 2° Cadmos, les Labdacides et les Sept. 3° La Cadmée et les Sept portes. 4° La pièce d'Eschyle. 5° Le texte des Sept. La traduction est donnée en regard du texte ; un apparat critique sommaire avec un choix de corrections vient immédiatement au-dessous. La moitié ou les deux tiers de la page sont occupés par un commentaire très détaillé. Au bout du livre deux brefs appendices sont suivis des scholies du *Mediceus* et d'un index grec.

L. Méridier.

Euripidis *fabulae* ediderunt R. Prinz et N. Wecklein. Vol. I pars VII *Cyclops*, iterum edidit N. Wecklein. Leipzig, Teubner, 1908. In-8° 40 p.

M. Wecklein a utilisé pour la constitution du texte la collation du *Laurentianus 32* et du *Palatinus 287* faite par M. Prinz, et de plus celles de M. Th. Preger et A. Mancini. Outre l'apparat donné au bas des pages, un appendice réunit à la fin du volume certaines leçons que M. W. regarde comme moins fondées. Son édition met ainsi entre les mains du lecteur, sous une forme condensée, tout le travail de la critique.

L. M.

Herodotus. *Books VII and VIII edited with introduction and notes* by *Charles Forster* Smith *and Arthur Gordon* Laird. New-York-Cincinnati-Chicago, American Book Company. In-12. 442 p.

Les éditeurs de ces deux livres d'Hérodote ont pris pour base le texte de Kallenberg (Teubner) ; en ce qui concerne les formes dialectales, ils ont suivi Fritsch et se sont fondés comme lui sur les inscriptions ioniennes. Ils ont écrit partout εο au lieu de ευ et gardé l'esprit rude. Ils ont mis naturellement à profit la grande édition de Stein, celles de Sitzler, Krüger et Abicht. Les notes du livre VII sont de M. Smith, celles du livre VIII de M. Laird. L'Introduction historique (7-19), prise dans ses grandes lignes, comme la préface en avertit le lecteur, à l'*Einleitung* de Stein a été rédigée par les deux éditeurs ; l'Introduction grammaticale (relative surtout à la syntaxe) qui y fait suite (20-78) est l'œuvre de M. Laird. Ce dernier exposé, méthodique et précis est une des meilleures parties de l'ouvrage. Il se termine par une liste des travaux relatifs à la syntaxe d'Hérodote. Le texte est précédé d'une carte destinée à illustrer les récits du Livre VII et indiquant l'itinéraire suivi par l'expédition de Xerxès. Les notes explicatives accompagnent le texte au bas des pages. Un appendice contient la liste des mss. et des éditions, traductions et travaux les plus récents ; puis un choix de notes critiques. Il est suivi de deux index, l'un grec, l'autre anglais.

L. M.

Aristophanische Studien von *Hugo* Weber. Leipzig, Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung. 1908. In-8°. 180 p.

Ces pages ont été choisies parmi celles que M. W. avait écrites entre 1898 et 1904 sur Aristophane, et publiées après la mort de l'auteur par son fils, M. Ernst Weber, avec cette épigraphe : *Aristophanis comoediae mihi fuerunt inter remedia animi aegritudinis.* Le recueil comprend une longue étude sur les *Acharniens*, et trois études beaucoup plus courtes sur les *Chevaliers*, les *Guêpes*, les *Nuées*. Seul, le début de la première était prêt pour l'impression, à la mort de l'auteur. Les notes laissées par M. W. ont permis à son fils d'introduire dans le manuscrit diverses additions ou des modifications légères. Deux index assez brefs terminent l'ouvrage.

L. M.

PHILOSTRATOS *über Gymnastik*, von *Julius Jüthner* (Sammlung wissenschaftlicher Kommentare zu griechischen und römischen Schriftstellern). Leipzig und Berlin, Teubner, 1909. Gr. in-8°, VIII-326 p. 10 M.

L'excellente « Collection d'auteurs grecs et latins, avec commentaires savants » vient de s'enrichir, avec le Gymnastikos de Philostrate, édité par M. Jüthner, d'un ouvrage digne des précédents, fort érudit, volumineux et utile à consulter. Le texte et la traduction occupent en tout 50 pages (pp. 133-183); dans une vaste introduction (pp. 1-131), M. J. passe successivement en revue les œuvres littéraires grecques où il est parlé de gymnastique (écrits des gymnastes, des pédotribes, des médecins et des philosophes ; listes des vainqueurs olympiques, ouvrages περὶ ἀγώνων, descriptions des périégètes, pp. 3-74), puis classe les manuscrits sur lesquels se fonde le texte (Codex Paris. suppl. gr. 1256 = ms. rapporté par Minoïdes Mynas ; plus deux copies faites par celui-ci. — Codex Laurentianus LXVIII, 32, qui ne contient que le dernier feuillet du Gymnastikos. — Codex Monacensis 242, qui renferme le dernier tiers d'un abrégé du Gymnastikos — Citations), énumère les éditions et les commentaires explicatifs, détermine l'auteur (le second Philostrate) et la date de la composition (postérieure aux *Vies des sophistes*), étudie la manière dont Philostrate a traité son sujet (non comme une *Introduction* à l'étude de la gymnastique, mais comme un *Eloge*, à la façon des ἔπαινοι sophistiques), enfin recherche les sources de cet ouvrage. Le commentaire, copieux et précis (pp. 185-311), est suivi d'un index des mots et d'un index des matières, tous d'eux excellents (p. 313-336).

H. ALLINE.

STRACHE (Hans). *De Arii Didymi in morali philosophia auctoribus.* Diss. inaug. Berlin, Mayer et Müller, 1909. In-8°, 124 p. 3 M.

Dissertation consciencieuse et rigoureusement déduite. Arius Didymus, ami d'Auguste et de Mécène, avait recueilli, dans un livre dont il nous reste quelques rares fragments, les opinions des Platoniciens, des Péripatéticiens et des Stoïciens. Telles étaient les trois sections de l'ouvrage ; chacune se divisait elle-même en trois parties : logique, physique, morale. M. Strache étudie les sources de Didymus dans son exposé des doctrines morales. L'ouvrage avait un préambule, qui, d'après Meineke, nous aurait été conservé par Stobée (Ecl. Ethic. II 37,15 — 152, 25 ed. Wachsmuth). M. S. l'étudie dans son premier chapitre. Au ch. II, il montre que les extraits des Péripatéticiens que reproduisait Didymus étaient principalement tirés

d'Antiochus ; au chap. III, que D. a utilisé un abrégé de la doctrine stoïcienne, et, comme dans le cas précédent, quelques sources secondaires ; au ch. IV, que l'Introduction d'Albinos peut nous servir à reconstituer le recueil des opinions de Platon fait par Didymus. Albinos (le même qu'Alcinoos) s'accorde avec Apulée, et tous deux appartiennent à une même école, celle de Gaius ; d'autre part, on retrouve chez Albinos et chez Arius Didymus, les mêmes idées, et le même mélange confus de doctrines platoniciennes, aristotéliciennes et stoïciennes : ils semblent avoir pour source commune Antiochus. On sait enfin que les disciples de Gaius s'accordent avec Didymus. On peut en conclure qu'Antiochus est la source de la doctrine commune à Gaius, Apulée, Albinos, Didymus : résumée par Didymus, elle passe ensuite à Gaius, puis à Albinos et Apulée. — Un Appendice critique termine cette étude.

H. Alline.

Auswahl aus Plutarch, von *Hermann Schickinger*. I. Teil (Einleitung und Text). Leipzig, G. Freytag ; Wien, F. Tempsky, 1910. In-16, 280 p. 2 M. 50.

Cette édition renferme les Vies d'Aristide, Périclès, Alexandre le Grand et César (pp. 25-220). Le texte est en général celui de l'édition Sintenis (Teubner). Il est précédé de notes sommaires sur chacune des quatre Vies, de tableaux chronologiques et généalogiques — et suivi d'un bon dictionnaire des noms propres (pp. 221-278). Le commentaire doit paraître l'an prochain.

H. A.

Procli diadochi *Hypotyposis astronomicarum positionum*, ed. *Carolus Manitius*. Leipzig, Teubner, 1909. In-16, XLVI-378 p.

L'édition princeps de l'*Hypotyposis* parut à Bâle en 1540 ; la seconde édition en fut donnée à Paris, en 1820, accompagnée d'une traduction française : le texte, assez fautif, en est emprunté à deux mss. de la « Bibliothèque du Roi ». Il importait donc de donner une nouvelle édition de cet ouvrage. Des 31 mss. qui renferment l'*Hypotyposis*, M. M. a lui-même collationné 23, qu'il groupe en trois familles ; en dernière analyse, 7 d'entre eux, et l'édition princeps, lui servent à constituer son texte. Il a en outre relevé les scholies de 18 mss. Dans la préface, pp. I-VI, il énumère et décrit les éditions antérieures ; pp. VI-XVI, les mss., et pp. XVI-XIX, leurs scholies ; pp. XX-XLI, il montre que tous les mss. groupés en trois familles (sauf deux, qui sont intermédiaires entre la première et la seconde), dérivent d'un archétype unique. Puis viennent, pp. 1-239, le texte, avec la traduction allemande en regard, et des notes critiques ; pp. 240-275, les scholies antiques ; pp. 276-313, les appendices (Vie et doctrine de Proclus. Notes explicatives. Additions à l'*Hypotyposis*) ; pp. 314-376, un index des mots grecs ; pp. 377-378, un index des noms propres. On voit, d'après cette analyse, quel labeur représente cette édition, et quels services elle peut rendre.

H. A.

R. Kühner, *Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache*. Zweite

Auflage. I. Bd., *Elementar-, Formen- und Wortlehre.* Neubearbeitet von Fr. Holzweissig. xvi-1127 p. Prix : 24 Mk. — II. Bd. *Satzlehre.* In zwei Teilen. Neubearbeitet von Carl Stegmann. Erster Teil. xii-828 p. Prix : 18 Mk. — 2 vol. in-8°. Hannover, Hahn, 1912.

Dans cette nouvelle édition de Kühner, on a gardé la division en deux volumes et la subdivision du deuxième en deux parties. C'était peut-être l'occasion de simplifier une fois pour toutes, les références en numérotant I, II, III. Mais un parti simple aurait détruit la belle architecture qui sacrifie à la symétrie les commodités des clients. Le premier volume remontait à 1877 et comptait 747 pages ; le deuxième, première partie, portait la date de 1878, et n'avait que 627 pages. L'ouvrage, épuisé depuis longtemps, réclamait des retouches ; on voit à première vue qu'il a reçu du moins pour ces deux volumes un accroissement de 580 pages environ. Cet accroissement est encore augmenté, en réalité, par l'élimination de certaines parties de l'ancienne édition, l'abrégé d'histoire littéraire placé en tête du premier volume, certains paradigmes de verbes. Par contre, le plan de l'ouvrage a été gardé tel quel.

On aurait pu le changer avec profit sur plus d'un point. La classification des faits, dans la phonétique, reste établie d'un point de vue tout extérieur. Ainsi les changements vocaliques fondamentaux, qui sont d'ordre morphologique, l'*Ablaut*, sont classés à côté des allongements. Bien mieux, le § 12, sur l'allongement, groupe arbitrairement deux ordres de faits aussi radicalement distincts que l'opposition *paciscor pācis* et l'allongement compensatif dans *pōno*. Il n'est pas très sûr que M. Holzweissig ait toujours compris les faits qu'il réunit. Y a-t-il allongement compensatif dans *iūmentum* rapporté à *iouxmenta* de l'inscription du forum et que vient faire ici *iŭgum*, qui est un exemple du degré faible de la racine (p. 95) ? P. 93, M. H. intitule « Vokalsteigerung des *i* zu *ai*, *oi*, *ei* » des alternances du type *fīdes foedus* (v. l. *foidus*). Il présente l'*i* comme élément fondamental de la racine et l'*o* de *foidus* comme un renforcement. Il expose d'ailleurs, encore en 1912, la théorie du guna, d'où procède cette interprétation (p. 92). Or il vient de donner, p. 88, le tableau des diverses formes de la racine d'après un système un peu compliqué, mais qui est correct. Il ne s'est pas aperçu que la doctrine des p. 88-90 expulsait du livre la théorie du guna. Voilà une assez lourde méprise.

En voici une autre qui paraitra bien plus légère à première vue. P. 174: « *sero* statt **se-so* ». Cela dénonce le novice qui n'a pas l'habitude de la méthode linguistique. Un présent **se-so* est un monstre. Ce qui est régulier, c'est **si-so* (cf. ἵημι). Après rhotacisme, la forme devient **si-ro*. Alors seulement le passage de *ĭ* à *ĕ* est possible, parce que l'*ĭ* se trouve devant un *r*. Aussi bien on ne s'étonnera plus des incorrections des listes, très longues souvent, que présente ce volume. P. 17, dans un paragraphe consacré à la prononciation des voyelles on trouve cette formule étonnante et... décisive : « *ă* se développe en latin de manière diverse, autant après *e* et *i* qu'aussi, plus rarement, spécialement sous l'influence de *l*, *v*, *b*, après *o* et *u* ; il doit en conséquence y avoir eu des transitions ». Je ne garantis pas que j'aie compris. Si un étudiant cherche à se tirer de cela, il y a de quoi le dégoûter de la philologie pour toute sa vie. En tout cas, cette assertion est de la phonétique, si c'est quelque chose, non de la « prononciation ». M. H. veut parler de doublets comme *Dalmatia* et *Delmatia*. Malheureusement c'est un mot étranger, qui n'enseigne rien ni sur la phonétique ni sur la prononciation du latin. A plus forte raison, τάλαντον *talentum*,

φάλαρα *falera*, ne peuvent servir d'aucun éclaircissement ni, inversement, *Iānuarius* (notez qu'il s'agit expressément d'ă bref) Ἰενουαρίων. Dans la même liste, figure l'affaiblissement de ă en ĕ en syllabe fermée (*tracto*, *contrecto*). A quoi riment tous ces exemples, pris aux catégories les plus diverses? — P. 238, M. H. enseigne que l'accent latin était un accent de hauteur. C'est peut-être la première fois que cette doctrine exacte est énoncée dans un manuel allemand. On ne saurait trop insister sur ce mérite, qui est réel. Mais p. 100 suiv., M. H. essaie d'exposer l'affaiblissement des voyelles en syllabe intérieure, et alors il parle d'accent aussi sans distinction nette. Evidemment, M. H. a connu l'explication juste des faits par la traduction allemande du petit livre de M. Niedermann. Comme pour le guna et les états de la racine, il n'a pas vu qu'il fallait choisir et harmoniser, au lieu de compiler.

Voici encore quelques autres notes. Je les ai piquées au hasard de mes recherches depuis six mois et elles ont toutes pour but de montrer l'esprit et la méthode de M. H. P. 2, § 1, rem. 2, *b* ; puisque l'usage de la capitale dans les inscriptions a été précédemment indiqué, il fallait mentionner celui de l'onciale, par exemple dans la célèbre inscription du Moissonneur, trouvée à Makteur depuis la première édition. — P. 96 suiv., M. H. ignore la question des emprunts dialectaux en latin. Il fallait citer et utiliser Ernout, *Les éléments dialectaux du vocabulaire latin* (Paris, 1909), pour *au* et *o* ; de même, p. 172, pour *l* provenant de *d* (Ernout, p. 80) ; de même, p. 176, pour *ar* (Ernout, p. 111 ; le cas de *meridies* est différent, cf. p. 81); etc. — P. 227, la quantité brève de la première syllabe de *căpra* est encore justifiée, comme en 1887, par la légèreté et la facilité des liquides qui n'exigent pas autant de temps dans la prononciation. L'explication scientifique a été donnée depuis 1895 par M. Louis Havet, *Revue celtique*, t. XIV, p. 127. C'est une question de coupe de syllabe : *că-pra*. — P. 323. De même encore subsiste l'explication des accusatifs en *-im* par l'influence de la consonne antécédente. Voy. Meillet, *De quelques innovations de la déclinaison latine* (Paris, 1906), p. 30. — P. 459, § 103, sur les génitifs en *-um*. Il fallait d'abord mettre en tête un renvoi à Cic., *Or.*, 155-157. Ce passage est cité par M. H., mais dans une liste sans ordre, au milieu d'une série de références, et seulement comme témoignage de formes *procum*, *exitium*, chez les vieux poètes que cite Cicéron. Or celui-ci a une doctrine, assez nettement dégagée au § 157, et que les formules *cupidos liberum*, *in liberum loco*, *duum uirum*, etc., illustrent parfaitement. Personne n'en aura le soupçon en voyant que Cicéron cite dans cette page Ennius ou Pacuvius. — P. 478 : « *frenum*, Pl. *freni* u. Acc. *frenos*, so stets in Prosa, u. häufiger *frena*. » Qu'est-ce que cela signifie ? On ne peut le savoir qu'en cherchant dans Neue, *Formenlehre*, I, 815-816. On voit alors : 1° que *freni* est en prose la forme exclusive ; 2° que *frena* est matériellement plus fréquent que *freni*, mais grâce aux poètes qui emploient le mot souvent ! — P. 804 : « Lucr. nur 4, 637, *fuat* ». Double erreur : 1° *fuat*, 4, 637, n'est pas dans les manuscrits, mais seulement dans les éditions ; 2° *fuat* est de même dans la plupart des éditions, 2, 383. Il faut ajouter à la liste de ces formes : *abfuat*, Fronton, p. 184, 4 (voy. *Archiv* de Wölfflin, VII, 145). En outre, *fuat* a été rétabli par Scaliger et admis par Cartault dans Tibulle, I, ii, 65. Enfin, j'ai cherché, sans trouver, dans ce gros volume, les formes des poètes comiques : *attulas*, *euenat*, *genat* ; elles ne figurent pas à l'index ; elles ne sont ni dans la partie relative à ces subjonctifs ni dans l'étude des présents **ueno*, *geno*.

Mes premières observations prouvent que la méthode linguistique est

peu sûre dans ce volume, en dépit des promesses de la préface ; mes dernières observations, que même comme répertoire et éclaircissement du Neue, le livre est insuffisant.

Je serai moins sévère pour le second volume, Kühner laissait, malgré tout, moins à faire à M. Stegmann qu'à M. Holzweissig dans le premier. Et d'abord une remarque sur la préface. Pourquoi l'édition citée de Lucilius est-elle le texte arriéré de Lachmann, quand M. St. avait Lucien Müller et Baehrens, quand le Lucilius de Marx est de 1904 ? Si le tabou mis par Berlin sur Lucien Müller et sur Baehrens effrayait M. St., il pouvait se référer à Marx, qui n'a pas besoin d'exorcisme.

Le livre reste ce qu'il était : un répertoire du latin archaïque et classique. Il ne vise pas à faire l'histoire du latin de la décadence et cela est bien.

Ce qui distingue cet ouvrage, c'est la complète absence d'originalité. On n'y trouvera aucune idée nouvelle. Tout au moins, pourrait-on demander un état exact des idées des autres savants et une critique attentive des faits rassemblés. Je crains que sous ces deux rapports, M. St. exige beaucoup de travail du lecteur attentif. Ici encore, je ne puis que mentionner quelques exemples.

On retrouve toutes les « rengaines » des grammaires sur l'ellipse : ellipse du sujet dans *scrībo*, *scribis*, dans les expressions excluant l'idée d'un sujet comme *pluit* ; ellipse du verbe *esse*, encore invoquée, après les travaux de M. Meillet et d'autres ; ellipse du verbe avec l'accusatif dit elliptique (p. 272) ; ellipse de *crimine*, *nomine*, etc., avec le génitif indiquant le crime (p. 464) ; etc. Il semble que l'Allemagne ne soit plus la patrie de Godefroy Hermann. — P. 264 : « *Loqui rem* oder *aliquem* = im Munde führen auch klassisch » ; suivent les exemples ; puis : « ebenso poet. » Qu'est-ce que cela veut dire ? que *loqui*, dans le même sens est employé chez les poètes ? Cela est probable, et n'offre aucun intérêt, l'usage de la prose classique une fois défini. Au contraire, dans l'expression d'Horace, *Odes*, IV, xv, 1 *proelia loqui*, « chanter des combats », *loqui* garde son sens habituel devant *proelia* et la construction est « poétique ». Il fallait dire ceci et aussi cela. — P. 359 (§ 79, rem. 10), sur l'emploi de *in* ou son omission avec *bello*, *pace*, etc. Comparez pour *bellum*, *Thesaurus ling. lat.*, II, 1852, 30 suiv. L'opposition générale des ablatifs seuls et des ablatifs avec préposition n'est nulle part bien expliquée. On doit, avant tout, mettre à part les ablatifs accompagnés d'une épithète. Quel que soit le sens de l'ablatif, quand il y a un nom et un adjectif, la syntaxe de l'expression est tout à fait libre ; voy. Riemann, *Synt. lat.*, 5e éd., p. 125, n. 1 (p. 126). Restent les substantifs isolés. Quand il y a préposition, le nom a le sens nominal : *in principio*, « dans le début » ; quand il n'y a pas de préposition, l'ablatif a le sens d'un adverbe : *principio*, « d'abord, d'emblée ». Venons maintenant à *bello* seul. Il me parait peu probable que cet adverbe (car c'en est un) soit antérieur à Tite-Live, chez qui on le trouve souvent Il faut faire la critique des exemples antérieurs qu'aligne M. St. L'ablatif sert parfois à indiquer le point de vue (Riemann, *Synt. lat.*, § 79). J'interprète ainsi Catulle, 64, 343 : « Non illi quisquam *bello* (ἐν πολέμῳ, *Il.*, XVIII, 105) se conferet heros », en dépit du modèle homérique. Cf. Cic., *Marc.*, 5 : « Regum res gestas cum tuis nec contentionum *magnitudine* nec *numero* proeliorum... posse conferri », « sous le rapport de la guerre ». Cf. *Thes. l. l.*, IV, 177, 66 suiv. Dans Sall., *Jug.*, 102, 11 : « *bello* quid ualeat », *bello* est un ablatif d'instrument ; cf. auparavant : *beneficiis uictum esse*. Id., *Cat.*, 3, 1 : « Vel *pace* uel *bello* clarum fieri licet », s'explique de même : « par la paix, par la guerre » ; sinon, M. St. aurait dû citer

Jug., 19, 7 : « neque *bello* neque *pace* antea cognitus », où je vois encore l'ablatif d'instrument. Dans Cic., *Phil.*, VIII, 3, *bello* et *tumultu* indiquent le point de vue (voy. Riemann, *Synt. lat.*, 5e éd., p. 141, n. 1). Sur Cic., *Acad.*, II, 2, voy. la note de Reid, qui ne suppose pas un seul instant le locatif. Reste *Ad Heren.*, IV, 43 : « cum *bello* uelit ostendere aliquid quempiam fecisse ». A la rigueur, *cum* <*in*> *bello* est une correction facile. Mais elle n'est pas nécessaire. C'est vraiment ici le point de vue. Il s'agit des nécessités de la guerre qui excusent. L'avocat voudra montrer que son client a fait tel acte du point de vue de la guerre, en considération de la guerre, par suite des nécessités de la guerre. Il dira : « Mars istud te facere necessario coegit ». Si *bello* signifiait « pendant la guerre », le raisonnement ne se tiendrait pas. L'excuse est *bello* ici, *necessario* là. Notez le parallélisme de deux expressions adverbiales. Les formules locatives sans préposition, ne sont donc pas toujours anciennes ; elles ne remontent pas toujours au passé qui ne connaissait pas l'usage des prépositions. Si Tite-Live a dû créer *bello* et *pace*, *terra marique* peut être une innovation, ce qui explique la forme *terra* au lieu de l'ancien locatif *terrae* (cf. I, p. 293).

Je tenais à épuiser sur un point restreint, sur dix-huit lignes de texte, tout ce que peut suggérer l'étude réfléchie des exemples allégués. On verra mieux ainsi le genre de services que ce livre peut rendre et le genre de précautions qu'il exige. Voici encore deux ou trois observations. P. 424, le tour de Tite-Live, V, xxv, 7 : « *Quod eius* Veientium fuisset », est perdu dans une énumération de génitifs partitifs dépendant de pronoms, dernier de huit. Il méritait une explication. De plus, il figure dans une partie de liste que précède cette indication : « Bei Livius begegnet öfters der Gen. partit. bei dem Relativpronomen wie... ». Or l'expression *quod eius* (ou *quod eius rei*) fait partie du style de la chancellerie et se trouve dans quantité d'inscriptions officielles fort anciennes (C. I. L., I, 200, 80, de 643/111 ; 204, 25, de 683/71 ; etc.). Elle appartient à toute une série, d'où l'on peut citer *qui eorum* (C. I. L., I, 198,7) *quod earum rarum* (C. I. L., I, 204, 16-17), etc. — P. 458, n° 1 : à la bibliographie des génitifs comme *parui facio* manque l'important mémoire de M. Wackernagel, dans les *Mélanges de linguistique offerts à M. de Saussure* (Paris, 1908), p. 127 suiv. Il n'y a aucune trace dans le chapitre du génitif des vues si originales du savant linguiste. — P. 484, M. St. croit encore à des locatifs *terrae*, *patriae*, *uiciniae*. Voy. *Mém. de la Soc. de linguistique*, t. XII, p. 85 et *Mélanges Boissier*, p. 346.

Ces deux gros volumes sont donc une compilation qui manque un peu de discernement et qui n'est pas toujours au courant. Tels quels, ils rendront service à deux conditions. On ne devra les aborder qu'avec une préparation linguistique parfaite. Sinon, il faudra s'abstenir d'utiliser les renseignements de cet ordre. De plus, on exercera une critique sévère des faits allégués et des exemples. C'est ce qu'on devrait toujours pratiquer. Mais le temps manque souvent et la masse des citations en impose. Dans ces conditions, l'ouvrage sera pour les savants un répertoire très utile, qui leur tiendra lieu de la grande grammaire historique entreprise chez Teubner, qui ne sera probablement jamais achevée. L'application de MM. Holzweissig et Stegmann, qui est évidente, et les sacrifices de l'éditeur seront ainsi récompensés.

L'impression est très soignée. Je note seulement t. I, p. 283, dans le titre courant, § 16, au lieu de 61. Un des mérites de l'ancien Kühner était l'exactitude des références. Dans la mesure où j'ai pratiqué le nouveau, j'ai constaté la même qualité.

Paul Lejay.

HEHL (Albert), *Die Formen der lateinischen ersten Deklination in den Inschriften*. Thèse de Tubingue. Tübingen, J. J. Heckenhauer, 1912. VIII-73 p. in-8°. Prix : 1 Mk. 60.

M. Hehl a dressé pour chaque cas la liste des formes insolites. Il explique l'origine de ces formes, la date dans la mesure du possible, détermine leur aire géographique et leur milieu social. Il met à part les formes à élargissement en *n* et en *t* (*Psucheni*, *Iulianetis*). Le dépouillement a été fait sur les tables du *Corpus*, non sur les textes eux-mêmes, sauf pour les volumes qui n'ont pas encore d'index. Certaines particularités ne sont pas notées dans ces tables ; par suite, nous restons dans l'incertitude. C'est le cas pour les génitifs en *-arum* et en *-um*, respectivement. En général, la brochure de M. H. pourra compléter les relevés insuffisants de Neue-Wagener.

Les explications proposées par M. H. ne sont pas toujours nouvelles, comme on peut s'y attendre. Mais il discute avec soin et bon sens les diverses hypothèses possibles. La tâche est parfois un peu délicate pour un débutant. On fera des réserves. P. 6, dans *Cornelie Reducta*, *Seranie Victorina*, *rarissime*, les formes en *-e* sont des datifs plutôt que des nominatifs. Il y a eu confusion de deux formules : *Corneliae Reductae*, et *Cornelia Reducta*. P. 7 : « Le nominatif en *-e* n'est jamais sorti des rangs du bas peuple, des niederen Volkes ». Cela est équivoque. Une femme qui garde un nom grec dans les provinces occidentales ne peut appartenir aux rangs de la bourgeoisie, parce qu'elle a un nom étranger ; la forme du nominatif ne fait rien à l'affaire. On ne doit donc rien en conclure pour l'usage de la langue. Chez un poète, un nominatif en *-e* d'un nom mythologique n'en est pas pour autant « populaire ». Il s'en faut tout. Le même fait a des explications différentes suivant le genre ou le milieu. P. 12, M. H. date les formes en *-ai* d'après l'emploi de l'expression *D(is) M(anibus)*. Mais cette expression est fréquente avec ces formes parce que sont des formes de génitif. *Ib.*, dans une inscr. de Cypre, *patriai*, *tribouniciai*, n'ont rien à voir avec le gén. en *-ai* ; *ai* y est une fausse diphtongue, exprimant *è* prononciation du latin *ae* à cette époque (198 ap. J.-C.). parce que, à Cypre, *αι* se prononce alors *è*. C'est pour la même raison que l'on a *ou* dans *tribouniciai* ; cet *ou* n'est pas un fait de phonétique latine, mais de prononciation latine par des Grecs. P. 14, cette distinction de la graphie et de la prononciation explique les gén. en *-e*. M. H. parle de langue populaire (in der Volkssprache) ; il faudrait parler d'orthographe savante, *tabulae*, et de prononciation réelle, *tabulè*. Même page, M. H. aurait dû noter le caractère chrétien de la formule *bone memorie* fréquente en Gaule. P. 37-38. J'ai peine à croire à la continuité des nominatifs pluriels en *-as*. Ceux de l'époque impériale reposent sur une confusion de syntaxe. La confusion, au singulier, du nominatif et de l'accusatif a pu aider à la même confusion pour le pluriel. Alors il ne faudrait pas faire intervenir en même temps (voy. p. 38) la tendance à faire de l'accusatif le cas oblique par excellence. Cette tendance existait, mais elle aurait, dans cette espèce particulière, fait obstacle à la confusion du nominatif et de l'accusatif. P. 46, on trouve une quinzaine de dat.-abl. plur. en *-as*. Laissant de côté le célèbre *Deuas Corniscas*, qui n'a rien de commun avec les autres, je note que la plupart de ces exemples sont des constructions avec une préposition, avec *in*, *ex*, *pro*, *ab*. Ici vraiment, nous trouvons la tendance de la langue à faire de l'accusatif le cas oblique par excellence. Notons que dans l'emploi de *in*, l'hésitation a toujours existé, même dans la « langue écrite ». Il y a

là un fait général de syntaxe. D'autres exemples doivent être interprétés aussi par la syntaxe correcte. Dans les actes des Arvales, *uittas coronati* est construit comme *pallam indutus* (Riemann, *Synt.*, § 133 a, 2°). De même l'indication de l'âge est tantôt à l'abl., tantôt à l'acc. : « Evidemment dans la langue populaire les désinences casuelles n'étaient plus distinctes dès un temps ancien ». Mais non. Dans la langue écrite, puisque M. H. fait cette distinction, les deux constructions coexistent, même dans Cicéron et César (*Ib.*, § 71, 3°). L'accusatif est un accusatif circonstanciel ou adverbial de dimension ; l'ablatif désigne le temps comme l'instrument de l'action. P. 47, à propos des dat.-abl. plur. en *-eis*, M. H. ne se pose même pas la question : graphie d'*i* long ou diphtongue ?

Quelques pages résument les analyses. M. H. trouve là une nouvelle occasion d'opposer le latin vulgaire, vivant sur les lèvres du peuple, et le latin écrit, idiome artificiel des lettrés. Il oublie que si ses listes sont longues, quelques-unes très longues, on dresserait des listes interminables avec les formes de la grammaire scolaire, « Schulgrammatik ». Il oublie que ces faits, patiemment relevés, sont des anomalies, à coup sûr intéressantes pour le biologiste qui épie les prodromes des transformations depuis réalisées, mais ce sont des anomalies, donc des exceptions Il oublie que partout, il y a des gens qui parlent mal leur langue. Il oublie que ses relevés sont presque exclusivement de noms propres, très souvent de noms étrangers, et qu'il est périlleux d'écrire la grammaire d'une langue d'après les noms propres, encore plus d'après les déformations de noms étrangers adaptés vaille que vaille. J'admire la belle assurance avec laquelle M. H. assure, dans sa préface, que si on ne trouve rien de tel dans Pétrone, c'est que les copistes ont dû ratisser le texte et le ramener à la correction banale. C'est avoir de Pétrone et des lecteurs de Pétrone une opinion assez fausse. M. Hehl a sur ces matières les idées de ses maîtres et c'est bien eux que je vise en le critiquant. Enfin il serait bon d'aborder ces études avec une connaissance approfondie de ce que ces savants appellent la langue écrite, pour ne pas découvrir dans les inscriptions ce qui est tout trouvé dans César et dans Cicéron.

Paul Lejay.

M. Terenti Varronis De lingua latina quae supersunt. Accedunt grammaticorum Varronis librorum fragmenta. Recensuerunt Georgius Gœtz et Fridericus Schœll. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri. MCMX. LIV-342 p. in-8°. Prix : 10 Mk.

Zur Würdigung der grammatischen Arbeiten Varros. Von Georg Goetz (*Abhandlungen* de Saxe, Cl. phil.-hist., XXVII, n° 3). Leipzig, Teubner, 1909. 25 p. in-4°. Prix : 1 Mk.

La seconde édition du *De lingua latina* par les Spengel remonte à 1885. En 1864, Auguste Wilmanns avait publié sa dissertation *De M. Terenti Varronis libris grammaticis*, suivie d'un recueil des fragments. MM. Gœtz et Schœll nous donnent sous un même volume l'ouvrage de Varron et les fragments.

Le fondement du texte du *De lingua latina* est un manuscrit de Florence provenant du Mont-Cassin, copié dans cette écriture que l'on appelait lombarde, que Traube appelle bénéventine. Tous les autres manuscrits sont dérivés de ce manuscrit et ne sont pas plus anciens que le XVe siècle. Ils ne sont d'aucune utilité, sauf pour la lacune du Florentinus (V, 118-VI, 61). On

a aussi pour cette lacune une collation faite sur l'édition princeps par Pietro Vettori (aujourd'hui à Munich), mais comportant les inexactitudes de toutes les collations d'humaniste. André Spengel, dans l'édition de 1885, disposait de deux collations du Laurentianus, l'une de Keil, l'autre de Groth. Comme elles étaient souvent en désaccord, il les avait citées l'une et l'autre. On trouvait ainsi dans son apparat des indications comme celle-ci : V, 84 : « *furrina*] LSp, *furida* F (Keil), *furrida* F (Groth) ». Il fallait faire cesser ces incertitudes trop fréquentes. M. Schœll a collationné à nouveau le manuscrit et statué définitivement. La difficulté du déchiffrement ne résultait pas seulement de l'écriture, qui est fatigante pour l'œil, mais encore des corrections. Les copistes ont écrit très vite, puis se sont souvent corrigés eux-mêmes. Dans la très minutieuse description du ms., les éditeurs signalent deux changements de main et les indices de la distribution de la copie à plusieurs scribes travaillant en même temps. Nous pouvons maintenant être sûrs de la leçon du Laurentianus, grâce à cette édition.

Un autre progrès est la recherche des passages similaires. Chaque page comporte avec l'apparat un autre étage de références et de citations très fourni. Les principaux textes sont reproduits ; les autres simplement indiqués. Quand on songe à la diversité des matières auxquelles touche l'érudition de Varron et à la façon dont les écrivains postérieurs l'ont pillé ou ont pillé ses plagiaires, on se représente quel travail supposent ces renvois et quel travail aussi ils nous épargnent. Nous avons là tous les matériaux amenés à pied d'œuvre.

Enfin MM. G. et S. ne sont pas de ces éditeurs qui publient un texte sans paraître s'inquiéter du sens ou du moins sans éclairer le lecteur sur leur façon de le comprendre. Une série de notes rejetées à la fin du volume discutent souvent la leçon, mais en même temps l'éclaircissent. Partout aussi on trouve des indications discrètes qui mettent sur la voie. En un passage, les éditeurs ont poussé ce scrupule un peu loin. VIII, 70 (p. 142, 22) : « Si analogia est, inquit, cur populus dicit dêi penates, dêi consentes, cum sit ut hic reus fer<re>us deus, sic hei re<e>i fer<re>ei de<e>i ? » Les accents ont été ajoutés par les éditeurs. Mais ont-ils jamais pu faire partie du texte de Varron ? Nous croyons comprendre l'idée de MM. G. et S. : *ei* de *dei* représente non pas *e* plus *i* mais *i* long, de même que dans *reei*, *ferreei* et logiquement (ou analogiquement) *deei*. Il n'était pas besoin d'introduire un signe inconnu au texte ; une note dans l'apparat pouvait y suffire. Ce passage est intéressant parce que la tradition manuscrite y a conservé quelques traces de la graphie *ei* pour *i* long. On voudrait cependant savoir, par une affirmation explicite, que *hei*, pluriel de *hic*, est donné par le Laurentianus. Il faut en chercher l'assurance dans l'apparat de Spengel, p. 188, 4 : *hei*] *ei* GMV p ; l'accord *ex silentio* des deux éditions est déjà probant ; de plus, le renseignement de Spengel prouve que le Laurentianus porte *hei*, puisque ses copies l'ont altéré en *ei*. Cet exemple montre qu'on peut se fier à la nouvelle édition ; mais quand on veut être tout à fait sûr, celle des Spengel n'est pas inutile pour contrôle et témoignage indirect.

Il va sans dire que tous les travaux récents ont été utilisés. MM. Goetz et Schœll nous y renvoient souvent, et il faut les louer encore de n'avoir pas épargné les références bibliographiques. L'introduction fait l'histoire du texte et en présente une analyse avec l'indication des sources. Une idée des éditeurs, juste et en partie nouvelle, est que dans cet ouvrage de sa vieillesse, Varron s'est beaucoup copié lui-même. Le volume se termine par les tables suivantes : *Index scriptorum et locorum*, *Index nominum rerum uocabulorum*, *Index locorum emendatorum uel illustratorum*, et enfin une table

des matières, rareté dans un ouvrage allemand, mais d'autant plus précieuse qu'on trouve l'analyse de l'introduction et les titres des ouvrages de Varron auxquels reviennent les fragments.

Le mémoire de l'Académie de Saxe établit plus longuement les conclusions de l'introduction à l'édition. M. Goetz montre que les préoccupations de grammaire et d'étymologie se font jour dans les ouvrages antérieurs au *De lingua latina* et que dans celui-ci Varron a emprunté aux précédents. Il marque la relation de Varron avec ses devanciers et spécialement avec Ælius Stilo, à qui M. Reitzenstein voulait faire honneur de toute l'érudition grammaticale de Varron. Celui-ci garde sa place, telle que l'a marquée Cicéron, *Brutus*, 205.

P. L.

Ch.-E. Burnier et A. Oltramare, *Chrestomathie latine*, Lausanne, Payot et Cie, 1912. 351 pages in-8. Prix 3 fr. 75.

Une des principales raisons du discrédit, où les études classiques sont incontestablement tombées, est que, sous prétexte d'enseigner « le bon usage », nous nous sommes trop longtemps confinés dans un classicisme stérile. Le mérite d'avoir le premier réagi contre cette erreur revient à M. de Wilamowitz qui, par la publication de sa Chrestomathie grecque (parue en 1902), a résolument élargi le cadre de nos anciens programmes en y faisant entrer des auteurs comme Hippocrate, Archimède, Polybe, Strabon, Clément d'Alexandrie et jusqu'à des textes épigraphiques et papyrologiques. L'exemple du maître de l'école philologique allemande, fort heureusement, a produit son effet : témoin, entre autres, cette Chrestomathie latine, due à la collaboration de deux philologues suisses, M. Burnier, professeur au Gymnase de La Chaux-de-Fonds, et M. Oltramare, professeur au collège de Genève, qui renferme un choix très judicieux de morceaux illustrant l'évolution linguistique et littéraire du latin depuis les épitaphes des Scipions et les comédies de Plaute jusqu'au poème de Rutilius Namatianus. Je n'oserais affirmer que les deux auteurs aient atteint d'emblée à la perfection de leur modèle grec ; aussi bien peu de nos confrères n'auraient-ils pas à redouter la comparaison avec M. de Wilamowitz. Mais je me plais à reconnaître qu'ils nous ont dotés d'un manuel éminemment utile qui se recommande par d'excellentes qualités pédagogiques et par une documentation scientifique très étendue. Chaque extrait est précédé d'une notice littéraire courte, mais caractéristique et bien au courant, et accompagné d'un commentaire très fouillé avec un système de renvois bien compris pour éviter les redites. Un appendice contient d'abord une liste d'ouvrages recommandés relatifs à l'histoire de la littérature latine, puis un index ingénieusement composé. Quant aux textes eux-mêmes, il n'est pas possible de donner ici une idée même approximative de leur variété. Le choix, comme je l'ai déjà dit, me paraît fort judicieux : tout au plus s'étonnera-t-on parfois d'un certain manque de proportions. C'est ainsi que Sénèque le fils est représenté par 24 pages, alors que 11 pages seulement sont consacrées à Plaute, 8 à Térence, 7 à Quintilien, 7 à saint Augustin. Cette préférence étrange s'explique sans doute par le fait que M. Burnier a écrit une thèse de doctorat sur « La morale de Sénèque et le néo-stoïcisme », mais si c'est là une explication, ce n'est pas, ce me semble, une justification. Je regrette aussi, pour mon compte personnel, que le recueil ne comprenne, en fait de documents épigra-

phiques, que deux des inscriptions tombales des Scipions. Peut-être, les auteurs se décideront-ils à insérer dans une édition ultérieure un spécimen du Monumentum Ancyranum et le fragment du discours prononcé devant le Sénat par l'empereur Claude en l'année 48 (C.I. L. XIII 1668) qui fournirait matière à une comparaison intéressante avec la reproduction libre qu'en donne Tacite, *Annales*, XI 24. La seule critique sérieuse, enfin, que je trouve à adresser à MM. Burnier et Oltramare, c'est qu'ils aient cru devoir renoncer de parti pris à toute explication grammaticale. Il importe, en effet, que, dans un livre destiné à la lecture « cursive », l'élève ne soit pas arrêté par des difficultés de la langue qu'il sera incapable de résoudre lui-même à l'aide de sa grammaire et de son lexique, et qui l'empêcheront, dès lors, de s'intéresser au récit comme il conviendrait. Je conçois très bien que les auteurs aient voulu éviter de trop grossir leur volume, mais il me semble qu'ils auraient pu supprimer sans aucun inconvénient un certain nombre de notes visant des choses que les élèves du degré de ceux auxquels ils s'adressent, devraient savoir depuis longtemps, ou qu'à défaut n'importe quel lexique leur apprendrait immédiatement, comme p. ex. p. 55 : *Orcus* : un nom latin de Pluton, ou p. 175 : *Styx* : fleuve des Enfers. Ils auraient, de la sorte, gagné au moins une partie de la place nécessaire pour élucider des particularités linguistiques qui embarrasseront non seulement tous les élèves, mais encore bon nombre de maîtres, comme p. ex. *med* employé comme *accusatif* chez Plaute, ou bien le *pluriel Veneres* très surprenant au point de vue syntaxique dans le premier vers de l'odelette de Catulle sur la mort du moineau de Lesbie (*lugete, o Veneres Cupidinesque*).

L'on me dit que la Chrestomathie latine, dont je viens de rendre compte, a déja été introduite dans le programme officiel de tous les collèges importants de la Suisse romande. Je souhaiterais qu'il se trouvât aussi en France et en Belgique des établissements d'enseignement secondaire disposés à en faire l'essai, car je le répète, c'est en mettant entre les mains de nos élèves des manuels dans le genre de celui-ci que nous procurerons aux études classiques des chances de reconquérir quelques-unes des sympathies qu'elles se sont aliénées.

Bâle. Max Niedermann.

S. Glenn Harold. *Latin terms of endearment and of family relationship* Diss. Princeton 1909.

Cette étude méthodique nous fournit pour le tome VI du Corpus, un index partiel des plus précieux. Divisée en deux parties, elle s'applique d'abord aux termes d'affection, puis à ceux qui désignent les relations de parenté (dans le sens le plus large du mot). Chaque mot est considéré dans sa forme, dans sa signification, et dans ses différents emplois; sa position même dans la phrase est définie, de sorte que l'ouvrage peut servir de base à des études phonétiques, lexicographiques, philologiques, historiques... Des statistiques bien faites font apparaître les idées générales. On pourra s'amuser à faire des constatations touchant la psychologie domestique, mais aussi des observations plus importantes relatives à la constitution de la famille, à l'histoire des idées morales dans l'antiquité, et enfin à l'histoire de la langue, spécialement de la langue vulgaire. Il y a beaucoup à glaner dans le recueil des formes attestées (cf. par ex. la répartition des superlatifs en *-imus* et *-umus*, l'emploi des formes partici-

piales à valeur passive du type *amantissimus*, etc.). Des références précises nous permettent toujours le contrôle des formes bizarrement reproduites comme le ELDLSSLMVS (p. 28) qui est une graphie de FIDISSIMVS et non une corruption de FIDELISSIMVS.

M. H. énumère un peu rapidement et sans explication les termes rares, qui sont souvent les plus intéressants (p. 42 ss.). Il prévient dans son introduction qu'il ne tentera pas de dater les textes, et il ne s'inquiète guère non plus de leur origine (il va sans dire que beaucoup d'inscriptions émanent de familles grecques). Mais encore une fois ce que M. H. nous apporte, c'est une collection bien faite de matériaux intéressants, et qu'on aura fréquemment à utiliser.

J. Marouzeau.

Henry H. Armstrong. *Autobiographic elements in latin inscriptions* (Extrait de : University of Michigan Studies, Humanistic Series, vol. III, Part IV).

Travail soigneux sur une matière un peu ingrate. M. A. étudie successivement les dédicaces (p. 227), les inscriptions votives (p. 229), sépulcrales (p. 230-260), et quelques autres catégories moins importantes. Il trouve que les Romains avaient à un rare degré (?) ce qu'il appelle « the autobiographic feeling »; les inscriptions où ce sentiment se manifeste (il en compte plus de 2200) appartiennent surtout à l'Italie, elles émanent généralement des hautes classes de la société à date ancienne, des basses classes à partir du Ier siècle av. J.-Ch. ; elles sont écrites d'ordinaire en prose, en tout cas composées selon des formules stéréotypées que des graveurs de profession empruntent soit aux poètes, soit à la tradition.

Quelques observations de détail intéressantes, par exemple sur l'emploi du pronom personnel p. 227, 232, 234 ; mais en somme plus de menus faits que d'enseignements féconds.

J. Marouzeau.

Manson A. Stewart. *A study in latin abstract substantives* (Extrait de : University of Michigan Studies, Humanistic Series, vol. III, Part II).

Cette étude corrige sur plusieurs points les conclusions hâtives de M. Cooper (*Word formation in the roman sermo plebeius*) et réfute divers préjugés relatifs à la définition du latin classique et du latin vulgaire. M. S. n'a pas de peine à démontrer que des deux c'est le premier qui emploie le plus de substantifs abstraits (pourquoi, à propos des mots en *-tas* et *-tudo*, ne tire-t-il pas parti du curieux passage de Cicéron dont il ne donne p. 127 que la référence : *De nat. D.* I, 95 aut ista siue *beatitas* siue *beatitudo* dicenda est — utrumque omnino durum, sed usu mollienda nobis uerba sunt — ?). Il s'applique à restreindre le champ de ce qu'on appelle le latin vulgaire, et remarque en particulier : qu'on n'a pas le droit d'appeler un mot « vulgaire » parce qu'il n'apparait que dans la littérature anté- et post-classique, que c'est en général à la langue littéraire, et non au parler courant, qu'appartiennent les néologismes ; enfin qu'il faut distinguer entre le vocabulaire du peuple et celui des gens de métier tout aussi bien qu'entre le vocabulaire classique et celui des poètes. Tout ceci nous aide à comprendre des auteurs comme Vitruve, Pétrone, Horace, etc. ; des

recherches de ce genre, poussées plus avant, nous éclaireraient sur la formation du latin littéraire, et préviendraient peut-être enfin l'erreur de ceux qui se fient à leur instinct pour reconnaître dans la langue d'un écrivain donné ces éléments si mal définis : archaïsme, vulgarisme, style classique, style poétique...

Les statistiques de M. S., qui donnent à son étude une allure un peu algébrique, ne tiennent pas toujours assez compte de la nature des textes considérés et de la matière dont ils traitent (les listes de mots de l'Appendice ne donnent aucune référence précise) ; surtout M. S. fait trop de cas, pour déterminer le caractère d'un mot donné, du sort qu'il a eu dans la dérivation romane, et surtout en italien ; il serait essentiel de distinguer au moins entre les dérivés d'origine savante et les dérivés d'origine populaire. Il en résulte qu'il se trouve amené à confondre parfois « classique » et « populaire » (p. 155 authors who are the most classical in vocabulary are also most vulgar), et à conclure que Térence est plus classique, plus cicéronien, par conséquent plus vulgaire que Plaute (?). C'est un point à débattre, et il faudra peut-être, pour distinguer entre les deux vocabulaires en question, faire appel à une autre méthode : d'une part laisser de côté les statistiques générales qui groupent ensemble des éléments trop divers, pour considérer dans le détail les emplois de chaque type de mots ; d'autre part tenir moins compte de la dérivation romane, qui a été soumise à tant d'accidents, et rechercher dans les textes les doublets de signification, pour voir dans quelle mesure, de deux termes synonymes, l'un peut être dit littéraire, l'autre populaire.

J. Marouzeau.

Theodor Birt. *Jugendverse und Heimatpoesie Vergils. Erklärung des Catalepton.* 1910. Leipzig und Berlin. B. G. Teubner, 198 pages, 3 index.

Très intéressant ouvrage où M. Birt étudie les 15 épigrammes qui, dans l'*Appendix Vergiliana*, portent le nom de *Catalepton* et les trois petites pièces intitulées *Priapeia*. On sait combien ce recueil présente de difficultés, tant au point de vue de l'authenticité que de l'établissement et de l'interprétation du texte. M. B. s'est proposé de nous offrir une édition critique avec commentaire explicatif. Tous les mystères ne sont pas éclaircis et certaines affirmations pourront paraître un peu arbitraires ; mais il y a un certain nombre de points désormais acquis et l'on doit de la reconnaissance à l'auteur.

L'introduction est très substantielle. Avec beaucoup de vraisemblance M. B. s'attache à prouver que le *Catalepton* fut édité par Varius et Tucca, probablement entre 19 et 15 avant J.-C. et son explication du titre *Catalepton* (= petite monnaie virgilienne) — dernier hommage de Varius au goût de Virgile — est tout à fait séduisante. Il reprend aussi les premières années du poète, ses séjours à Crémone, à Naples, à Rome et avec beaucoup de finesse il essaie de déterminer ce que ces paysages et études ont pu apporter dans la formation de son talent. Virgile, voisin de Catulle, ami de toute une pléiade de νέοι devait naturellement commencer très jeune ses essais poétiques : ce serait là l'origine de notre *Catalepton*. Plus hasardeuses sont les conjectures de M. B. lorsqu'il s'efforce de dater les différentes pièces, surtout de fixer le lieu où elles furent écrites. Les arguments tirés du nom d'Atilius (XII, 6, p. 134) suffisent-ils, par exemple, pour dire que les épigrammes VI et XII ont été écrites à Crémone ? M. B. qui

présentait l'hypothèse comme seulement possible tout d'abord (p. 16) se montre par la suite (p. 134) absolument affirmatif.

L'objection essentielle que l'on peut faire à M. B. c'est qu'il se montre trop disposé à admettre l'authenticité de toutes les pièces du *Catalepton* (sauf la pièce IX). Il nous déclare qu'en cette matière on a, jusqu'ici, trop jugé par impression et qu'on n'a pas le droit pourtant de récuser le témoignage de l'antiquité : « Des impressions ne sont pas des preuves convaincantes. » Rien de mieux, mais il semble bien téméraire de voir dans la pièce XV, qui sert d'épilogue, la signature authentique des éditeurs Varius et Tucca — et de se fonder sur elle pour attribuer sûrement à Virgile toutes les épigrammes précédentes. Rien n'indique que cette pièce XV soit « de la plus haute antiquité et de première autorité » comme le veut l'auteur. Puisque M. B. reconnaît lui-même (p. 7 et 95) que, pour des raisons de langue et de métrique, la pièce IX ne peut être de Virgile et que Varius s'est laissé tromper en l'insérant dans notre recueil (p. 97), pourquoi soutenir — à son corps défendant — que la pièce XIII (*Jacere me*) est aussi virgilienne que les autres ? Dans ces délicates questions d'attribution, en l'absence de témoignages formels, les raisons de goût et les « impressions » doivent être de quelque importance.

M. B. a voulu nous donner aussi un texte critique ; mais dans cette partie de son travail il est loin d'être aussi conservateur. Dans la pièce I^b cependant, il a, contre tous les éditeurs depuis Scaliger, maintenu la tradition manuscrite : *de qua* qu'on corrige généralement en *Delia* et il a donné une très ingénieuse et très plausible explication du texte. Heureuses aussi sont les corrections *gelata* et *sitiens* faites aux pièces II, 9 et IX, 32. Mais combien d'autres se sont glissées dans le texte, là où elles étaient parfaitement superflues ! Ainsi III^a 17, correction de *omnia honoribus*, en *omni honoribus*, que M. B. explique par *omnibus honoribus*, par analogie avec *multimodis* et *omnimodis*. Outre que ce serait un exemple unique, M. B. a-t-il remarqué que toutes ses citations de mots ainsi écourtés sont empruntées au langage familier et comique — pas du tout à la langue poétique soutenue ? — II^b 2, la conjecture *amputatus* n'est pas heureuse —. Les expressions courantes *amputata oratio*, *amputatae sententiae* ne justifient guère *amputatus rhetor* donné par l'auteur — et l'on n'aurait pas d'autres exemples de cette épithète appliquée à un homme — de même, la correction *renatus* est moins bonne que le texte habituel : *tyrannus*. — III, 8, *en* inutile pour *ex* — IV, 6, *multa... multa* au lieu du texte *Cuncta... Musa*... Est-il très heureux de répéter deux fois *multa* au v. 6 pour éviter la répétition du vocatif *Musa* à deux vers d'intervalle ? — Même pièce, au v. 10 *nam certe* est corrigé en *tam graece* — sous prétexte qu' « il serait blessant pour la Muse » ! (p. 69) de dire que son langage est sûrement moins suave que celui de Musa. Est-il donc plus flatteur de lui déclarer « qu'elle parle moins bien le grec » que Musa ? — IX, 34, l'adoption de *immitti* au lieu de *immiti* est choquante. Si l'expression *immiti fulmine* semble médiocre à M. B. pour de simples raisons de goût il faut rejeter la leçon proposée et la note explicative. Même pièce, v. 43 correction *rostris* injustifiée. — XI, 2. M. B. cédant au plaisir de rapprocher les textes corrige le texte traditionnel *dicunt a nimio pocula* en *dicunt Centaurum pocula*. Son explication en est très intéressante, mais pour trois ou quatre épigrammes de l'Anthologie Palatine où il est dit que le vin a causé la mort du Centaure, combien est-il d'épitaphes de buveurs, dans le même recueil, où l'on ne trouve nulle allusion à ce fait ? Pourquoi vouloir que l'épitaphe d'Octavius suive de tout point telle épigramme grecque plutôt que telle

autre — surtout lorsque le texte est parfaitement explicable ? — XIII, 21 *propalam* correction assez plate ; à tout prendre, celle de Ribbeck, adoptée par Ellis, *in caltula*, est plus voisine de la tradition manuscrite et plus expressive — même pièce, v. 25 et 32 singulières conjectures *caenoque tentae* et *scelusque*, interprétation plus singulière encore. Si on lit le commentaire de ces quelques vers — que M. B., par pudeur, a fait en latin — on s'étonnera peut-être que l'auteur s'efforce de rendre inconvenants les seuls vers de la pièce qui soient lisibles !

On pourrait aussi reprocher à M. B. de vouloir trop prouver dans le commentaire de chaque épigramme. Qu'y a-t-il donc de si virgilien de fond et de forme dans la 1re pièce des *Priapeia*, par exemple ? Plus justifiés seraient les éloges qu'il accorde à la 3e pièce de ce groupe, qui est, à coup sûr, d'une jolie facture, une très habile variation sur le thème précédent. Ces réserves faites, il faut convenir que la tâche était considérable — et que, pour éclaircir des obscurités sans nombre, l'auteur n'a épargné ni les rapprochement de texte, ni les recherches historiques, ni les remarques de style ou de métrique. Le livre de M. B. sera désormais indispensable à toute étude du *Catalepton* [1].

E. Galletier.

The identification of the manuscripts of Catullus cited in Statius' edition of 1566. By Berthold Louis Ullman. University of Chicago, 1908. 64 p. Prix : 0 d. 75.

Statius, de son nom portugais, Estaço, a publié Catulle en 1566 d'après sept manuscrits : *Patauinus* = Padoue, bibliothèque capitulaire, C 77 ; *Patauinus alter* : disparu ; *Maffei liber* = Vat. Ottob. 1829 (*R*) ; *meus* : non identifié ; *Vaticanus* = Vat. 1608, de 1479 ; *Marcelli Pont. Maximi liber* = Vat. 1550, sur papier ; *Zanchi liber* : incertain. Cette liste est établie par M. Ullman d'après les indications d'Estaço ; Sillig en avait donné une différente, par suite d'erreurs expliquées par M. U. Les identifications sont aussi celles de M. U., après une discussion qui forme la première partie de sa thèse. La seconde partie, et la plus longue, est le relevé de toutes les mentions de manuscrits dans l'édition d'Estaço et la confrontation de ces mentions avec les manuscrits identifiés. On peut se rendre compte de l'exactitude et du soin d'Estaço. M. U. est très sévère dans son appréciation générale, trop sévère même. Car les erreurs positives sont rares, et s'expliquent peut-être par des fautes d'impression ; il en relève neuf, p. 63. Ce qui est plus fréquent, c'est qu'Estaço donne comme leçon d'un manuscrit les corrections de seconde main (p. 15). Il emploie aussi des formules incertaines : *in uno ms.*, *in duobus mss.* La formule *in mss. omnibus* désigne souvent deux manuscrits qu'il a sous les yeux, parfois un seul, le sien (p. 19 et 63). Enfin quand il extrait deux ou trois mots d'un manuscrit, cette citation ne donne le texte de ce ms. que pour le détail qu'il a en vue, telle variante donnée, non pour le tout (p. 9 et 64). Cette dernière observation est très importante. On accuse d'inexactitude les savants de la Renaissance alors qu'on ne veut pas entrer dans leurs habitudes. C'est ce qui a fait taxer de faux et de mensonge le pauvre Cruquius. M. Ullman nous dit qu'Estaço est un des plus exacts parmi les anciens éditeurs de

1. A signaler p. 112, ligne 14, *salvae* pour *silvae* ; page 163, ligne 1, après *spargit rell.* ajouter 9.

Catulle. Sa brochure est donc utile pour juger les autres et, en général, les philologues d'autrefois. Elle a une portée qui n'est pas restreinte à l'histoire du texte de Catulle. Il en ressort, également, qu'Estaço n'avait pas le soupçon que tel manuscrit, qu'il employait, était supérieur aux autres. Cela encore n'est pas nouveau, mais il y avait intérêt à le constater une fois de plus.

Paul Lejay.

Otto Weinreich, *Der Trug des Nektanebos*. Wandlungen eines Novellenstoffes. Leipzig et Berlin, Teubner, 1911. x-164 p. in-8°. Prix : 4 Mk.

Cette brochure est une « biographie d'un thème narratif », comme Gaston Paris aimait à en écrire. Le thème étudié par M. Weinreich est l'artifice de l'homme qui, pour séduire une femme, prend l'aspect ou la qualité d'être supérieur, dieu, saint, ange, génie, sylphe. Il y a quatre types de ce conte dans l'antiquité.

Le premier, qui a suggéré le titre, appartient au roman d'Alexandre. Le roi d'Égypte, Nectanébos, exilé, parvient en Macédoine, s'éprend d'Olympias, femme de Philippe, se fait passer auprès d'elle pour Ammon et lui donne un fils, qui est Alexandre. Comme Nectanébos est en même temps un habile enchanteur, divers prestiges favorisent et assurent son entreprise. M. W. compare les diverses versions de ce conte. L'une d'elles se termine par le conte de l'astrologue qui tombe dans un puits : telle est la fin du héros. On voit cette combinaison de thèmes qui est si fréquente dans ce genre de récits. M. W. discerne très habilement les éléments égyptiens et les éléments helléniques, les faits réels et la broderie qui ont fourni la trame de ce premier développement du thème. Les Égyptiens ont eu l'idée de rattacher Alexandre à leur dynastie nationale, en expliquant par le stratagème de Nectanébos la naissance du conquérant. Un mensonge d'Olympias, les usages des mystères, certaines conceptions courantes sur les dieux sont l'apport hellénique.

La seconde variation antique du thème est l'histoire de Paulina et de Mundus, dans Josèphe, *Antiq. jud.*, XVIII, 65, et dans le Pseudo-Hégésippe (c. à. d. dans saint Ambroise), II, 4. De la comparaison de ces deux textes, assez différents, M. W. déduit avec une grande vraisemblance le sujet d'un mime dont parle Tertullien, *Apol.*, 15, *Moechus Anubis*. Ici encore une certaine dose de réalité se trouve à l'origine du conte.

La troisième variation a aussi un fait probablement historique pour point de départ, la tromperie d'un prêtre de Kronos (Anubis ?) à Alexandrie. Elle est mentionnée par saint Cyrille d'Alexandrie et racontée en détail par Rufin dans son *Histoire ecclésiastique*, II, 26.

La quatrième variation seule est un vrai conte milésien, l'histoire de Callirhoé et du prétendu fleuve Scamandre, rapportée dans la dixième des lettres mises sous le nom d'Eschine.

M. W. ajoute à ces récits des allusions incertaines de l'*Ion* d'Euripide (1488, 1523, 1530, 1548) et un incident d'une métamorphose d'Ovide. En fait, il y a au moins deux témoignages d'Ovide : 1° *Met.*, III, 280-281 : « Multi | nomine diuorum thalamos iniere pudicos » ; 2° *Ars*, I, 77-78 : « Nec fuge linigerae Memphitica templa iuuencae ; | multas illa facit, quod fuit ipsa Ioui ». Ce deuxième texte est comme perdu, p. 85, dans l'analyse d'un conte de Wieland, et il est reproduit tout à fait incidemment. M. W. a bien vu la portée de ces textes ; il a choisi du moins le premier comme

épigraphe. Il convenait d'insister. Ils me paraissent prouver que ces récits étaient fort nombreux dans l'antiquité ; par suite, qu'ils n'avaient pas une origine unique. Remarquons que trois sur quatre des variations du thème venues jusqu'à nous ne sont pas transmises isolément. La première fait partie des « enfances Alexandre »; la seconde et la troisième sont liées à des faits importants d'histoire religieuse, la destruction du temple d'Isis à Rome, en 19 après J.-C., et celle d'un temple païen par les chrétiens d'Alexandrie. Probablement de tels récits faisaient partie des commérages habituels chez les anciens. L'histoire du fleuve Scamandre et de Callirhoé, tout en étant un conte, peut bien être inspirée par la vie réelle. Cela est de conséquence pour les origines du fableau. Les récits orientaux sont d'époque très récente, du xii^e siècle au plus tôt. Ils peuvent être dus, pense M. W., à la légende d'Alexandre, qui a été répandue dans tout l'Orient. Le caractère différent des récits, en Orient et en Occident, ne serait pas une objection. L'Orient a transformé le conte réaliste en une féerie pleine de merveilleux et y a introduit un motif en harmonie avec ce coloris nouveau, le motif de l'être ailé (oiseau Garuda, chaise ailée, coffre ailé). Cela est aussi naturel que le changement du conte milésien en satire chez Boccace. Mais l'aventure a pu être imaginée ou tentée plus d'une fois dans tout pays où l'on croyait au commerce des dieux avec les mortelles.

M. Weinreich suit le sort des quatre variations du thème à travers les littérature du moyen âge et des temps modernes, relevant les traductions et les imitations, notant les différences. Il rencontre ainsi une nouvelle variation, purement chrétienne, du thème primitif, l'*Historia de Iudaea filiam pro Messia pariente*. Nous sortirions du cadre de cette revue si nous le suivions dans cette enquête, menée avec beaucoup de soin et de précision. Notons seulement une omission. L'histoire du fleuve Scamandre et de Callirhoé est un des ornements dont l'abbé Barthélemy a paré, au goût du xviii^e siècle, le *Voyage du jeune Anacharsis*.

Lire, p. 59, n. 4, Delehaye ; 90, l. 21, Lefebvre ; p. 93, l, 9 : *genuit* ; p. 141, n. 2 : Lenient ; p. 28, l. 5 de la n. : Alex. 42 (non 22). Les citations françaises sont aussi à revoir p. 144 et suiv.

Paul LEJAY.

Der Anonymus De rebus bellicis. Von Richard NEHER. Tübingen, Heckenhauer, 1911. x-74 p. in-8°.

Le *De rebus bellicis* est un appendice de la *Notitia dignitatum*. Son texte provient donc du ms. de Spire, aujourd'hui perdu, sur lequel est fondée l'édition de Ghelen et d'où dérivent plusieurs manuscrits du xv^e s. Cet opuscule a été placé par Seeck entre 366 et 378. Il a été considéré comme une falsification d'humaniste au xiv^e siècle par M. R. Schneider dans une édition spéciale (1908). M. Neher dirige sa brochure surtout contre la thèse de M. Schneider, qui, en vérité, n'est pas soutenable. M. Schneider prétendait démontrer que les machines décrites dans le *De rebus bellicis* ne pouvaient pas être antiques. Tel était son unique argument. M. N. y répond. Mais il ajoute à cette discussion tout ce qui manquait à la brochure de M. Schneider, une étude des sources du texte et de sa langue, une connaissance complète de la bibliographie, des rapprochements avec les passages parallèles des auteurs anciens. C'est ainsi que M. N. fait valoir, sur le fond, deux articles de Berthelot, dans le *Journal des savants*, ignorés par M. Schneider. Il établit la descendance du ms. de Spire et délimite son

contenu. M. Schneider s'était contenté de l'édition de Ghelen, et l'avait reproduite très inexactement. M. N. montre qu'il faudrait aussi reconstituer le *Spirensis* à l'aide des copies subsistantes. Cela est très important. Les figures, d'où M. Schneider tirait des difficultés sont, en effet, peu exactes dans Ghelen. On doit corriger ces dessins par ceux des manuscrits. Enfin M. N. esquisse une étude de la langue et du style, chose à laquelle n'avait pas songé M. Schneider. Un examen un peu superficiel m'avait convaincu que nous n'avions pas affaire à une fraude d'humaniste ; voy. *Revue critique*, 1909, II, 289-291. Je suis heureux de voir que les recherches si approfondies de M. N. vont plus loin et restituent décidément cet opuscule à l'antiquité. D'un ensemble de données, il conclut à la date de 527. L'empereur à qui s'adresse l'anonyme est Justinien. Cette précision peut paraître risquée. Elle est fondée sur des considérations séduisantes. Le dernier chapitre, *De legum, uel iuris confusione purganda*, a l'air d'un appel au travail de codification auquel Justinien a laissé son nom. Mais n'est-il pas hardi de penser que la plainte de cet anonyme a décidé l'empereur ? En tout cas, ce chapitre n'est pas à sa place, comme on peut s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur le plan général de l'opuscule, p. x. Il devrait être voisin du chapitre 5, *De iudicum prauitate*. J'ajouterai que le système de clausules suivi dans la préface est le même que celui d'Ammien Marcellin d'après les travaux du dernier éditeur, M. Clark. Cela ne prouve pas que le *De rebus bellicis* est du temps d'Ammien, car le système a duré plusieurs siècles, mais cela circonscrit les recherches et met sur la voie de comparaisons utiles.

M. Neher se propose d'éditer à nouveau l'opuscule anonyme en l'accompagnant de commentaires. La présente esquisse fait bien augurer d'un travail plus développé.

Paul Lejay.

Die Fronden der Kolonen (Finska Vetenskaps-Societetens Förhandlingar, 1906-1907, N. 3). Von Herman Gummerus. 72 p. in-8°.

M. Gummerus, qui a publié un excellent travail sur l'économie rurale des anciens Romains, aborde dans ce mémoire une question qui touche à l'organisation du travail agricole pendant l'Empire, les prestations et corvées dues par les colons aux domaines impériaux. La *lex Hadriana* parait les avoir fixées pour la région du saltus Burunitanus à six journées : *binas aratorias, binas sartorias, binas messorias operas*, en outre des corvées de bêtes de somme, *iuga*. M. G. discute les inscriptions d'Afrique bien connues et établit que ce régime a dû être introduit plus tard dans d'autres parties de l'Empire. Les chartes de Ravenne et les polyptyques mérovingiens montrent un état de choses déjà ancien pour l'exarquat et pour la Gaule, état qui doit remonter à la fin de la domination romaine.

P. L.

L'humanisme belge à l'époque de la Renaissance. Etudes et portraits, par Alphonse Roersch. Bruxelles, G. van Oest. viii-174 p. in-8°.

Ce volume contient des études sur Rescius, imprimeur de textes grecs surtout, mort à Louvain en 1545 ; Laevinus Ammonius, né à Gand en 1485, mort en 1556, chartreux érudit, dont une partie de la correspondance se

trouve à la bibliothèque de Besançon, représentant très caractéristique de cette catégorie de savants et de lettrés qui sont bons catholiques, nullement hérétiques (p. 66), mais cultivés, hostiles à la superstition, amis de la science et de la raison (voy. p. 60), position souvent mal comprise d'un Érasme et d'un Rabelais ; Hilaire Bertholf, né à la fin du xve siècle, secrétaire d'Érasme, ami de Rabelais à Lyon en 1532 et probablement le fournisseur du flamand qui se lit dans *Pantagruel*, ch. IX, à la fin de 1532 ; Félix Rex, le Polyphème d'un colloque d'Érasme, employé aussi par le grand humaniste, qui, après une jeunesse amusante et pleine de beuveries, passa au protestantisme et devint le premier bibliothécaire du roi de Prusse, mort en 1549 à Königsberg ; P. Pantin, né en 1556, éditeur et traducteur des Pères grecs, mort en 1611 doyen de Sainte-Gudule ; François de Maulde ou Modius, l'auteur des *Novantiquae Lectiones*, le plus vraiment philologue des personnages de cette galerie ; Pighius, épigraphiste et archéologue, auteur d'une énorme chronologie de l'histoire romaine (1520-1604) ; Simon Ogier, personnage douteux et vénal, flagorneur des grands et du parti catholique, dont les vers latins célèbrent l'assassinat de Henri III et réclament celui de Henri IV, qui vécut à Saint-Omer la plus grande partie de sa vie (1549-1602/3).

Le livre de M. Roersch est d'une lecture agréable. Chaque notice est suivie d'une bibliographie savante. L'auteur nous soumet ainsi quelques cas typiques. Il laisse parler les textes et les faits. L'introduction sur les origines de l'humanisme belge, prêterait davantage à discussion. Un homme tel que Guillaume de Moerbeke ne prouve pas plus l'existence au XIII[e] siècle d'un humanisme belge que Roger Bacon ou Jean de Salisbury celle d'un humanisme anglais. Des humanistes isolés, sans lien avec leurs contemporains, ne font pas l'humanisme. Au XIV[e] siècle, l'humanisme existe en Italie. A partir de cette date, dans chaque pays, les humanistes isolés se multiplient sous l'influence des Italiens. C'est le cas de Raoul de Tongres (ou de Rivo) et de Louis Heyligen, que les Pétrarquisants connaissent sous le nom de Socrate, donné par Pétrarque à son correspondant. Plus tard, c'est en France ou en Italie que vont les humanistes des Flandres et du pays wallon : Rescius est un élève d'Aléandre à Paris, Bertholf étudie à Paris et à Toulouse et devient *totus Gallicus* (p. 38 et 72). Mais cela nous conduit déjà au XVI[e] siècle. M. R. considère que les frères de la Vie Commune ont préparé le terrain pour le développement des études classiques. Mais ils sont fondés à la fin du XIV[e] siècle : leur première maison est consacrée le 15 octobre 1387. C'est surtout au XV[e] siècle qu'ils fondent leurs collèges et M. R. admet lui-même que l'esprit de la Renaissan cene les pénètre qu'à la seconde ou à la troisième génération, c.-à-d. dans la seconde moitié du XV[e] siècle. Ils gardent encore longtemps les formes du moyen âge ; ainsi Hegius dans les vers où il recommande la grammaire grecque et que M. R. appelle presque un manifeste de la culture nouvelle (p. 17). Ces collèges préparent l'avenir, certes ; mais ne sont pas encore des foyers de culture supérieure comme le sont déjà les universités italiennes. J'attribuerais plus d'influence directe sur le développement de l'humanisme dans les Flandres à la cour de Bourgogne, si riche, si éprise des arts, lien naturel entre ces pays et la France. C'est aussi en France et à Paris que viennent s'instruire ou travailler Robert Gaguin, Pierre Burry, les Fernand et d'autres. M. R. appelle cela « la première diffusion de l'humanisme flamand dans la capitale de la France ». Ne serait-ce pas que Paris était le milieu naturel et préféré de tous les amis de l'antiquité, la ville du monde où ils pouvaient le mieux apprendre et publier ce qu'ils avaient appris, une

sorte d'Athènes pour ces Romains des bords de la Sambre et de la Lys? La formule exacte serait l'attraction exercée par la capitale de la France sur les vocations d'humanistes.

M. Roersch nous a donné, malgré ces petites réserves, un livre utile, intéressant et d'un esprit vraiment libéral.

Paul Lejay.

Georg Thiele. *Der lateinische Aesop des Romulus und die Prosa-Fassungen des Phädrus*; kritischer Text mit Kommentar und einleitenden Untersuchungen. Heidelberg, Carl Winter, 1910; ccxxxviii-360 pp. in-8° et 2 pl. Prix: 20 Mk. — G. Thiele, *Fabeln des Lateinischen Aesop*, für Uebungen ausgewählt; même éditeur; 1910; x-72 pp. in-8°.

Les diverses rédactions de fables en prose, connues sous le nom de Romulus, étaient généralement considérées comme des transcriptions en prose des fables de Phèdre. Les fables qu'on ne retrouvait pas actuellement dans le texte de Phèdre appartenaient, croyait-on, aux parties perdues du fabuliste latin. A cette conception, M. Thiele substitue celle d'un Romulus latin dépendant à la fois d'un recueil grec et de Phèdre.

Romulus est précédé de deux épîtres d'introduction, de Romulus à son fils Tiberinus, d'Esope à « maître Rufus ». Pour M. Thiele, Romulus et Tiberinus sont des personnages réels. De tels noms se rencontrent sous l'Empire. Dans les derniers siècles, on trouve dans la même famille l'association voulue de noms apparentés; ainsi celle des proches d'Ausone, Arborius et Dryadia. M. Th. aurait pu rappeler un fait analogue en Allemagne, le prénom Jules du philologue Caesar, de Marbourg. On aurait tort cependant de conclure de la possibilité à la certitude. M. Th. va trop loin quand il défend l'authenticité du nom du Ps. Apulée. Le début même de sa lettre d'introduction : *Apuleius Platonicus Madaurensis*, suffirait à écarter cette opinion indulgente. L'épître d'Ésope est naturellement une fiction. M. Th. l'explique très joliment : *magister Rufus* n'est autre que le philosophe samien Xanthos, maître de l'esclave Ésope dans la biographie légendaire bien connue.

Si on compare l'ordre des fables dans Romulus et dans Phèdre, on voit que le hasard semble avoir réparti celles de Phèdre qu'a recueillies Romulus. En y regardant de plus près, on peut deviner quelquefois les raisons qu'a eues le compilateur de placer à tel endroit telle fable de Phèdre. Il faisait une combinaison. Cela est déjà défavorable à l'hypothèse d'un Phèdre mis en prose. Si on compare les fables communes à Phèdre et à Romulus, on constate de graves différences, dans la structure et dans le ton. On a souvent un troisième et un quatrième objet de parallèle, Babrius, Élien, Pétrone. M. Th. analyse les variantes des fables *Le Cheval et l'Homme*, *Le Lion reconnaissant*, *La Veuve d'Éphèse*. D'autres fables paraissent être une combinaison de Phèdre avec un autre recueil. La discussion me parait probante pour *La Brebis calomniée*, *Le Chien et la Viande*, et quelques autres. M. Th. aurait dû mettre à part les fables dont il reconstitue le texte d'après Adémar. Pour lui, en effet, Adémar ne représente pas Romulus pur, mais des extraits de Romulus et des extraits d'une paraphrase en prose de Phèdre. Sont dans ce dernier cas, *La Chauve-souris pendant la guerre des animaux*, *La Paix entre les moutons et les loups*, *La Grenouille et la Souris*, etc. La manière dont M. Th. utilise Adémar dans ces cas suppose ce qui est à prouver. Car, a priori, on ne sait pas alors où est le Phèdre authentique,

dans Adémar ou dans Romulus. A propos de la première de ces fables, sur la guerre des animaux, M. Th. explique le détail : *aquila ueniens in manu Martis dextra*. M. Keller a cité des monnaies où Mars *stator* tient l'aigle à la main. Ce trait manque dans Phèdre-Adémar. Il prouve, dit M. Th., que Romulus ou l'Ésope latin n'est pas une traduction telle quelle du grec ; l'auteur y a introduit des détails romains. Cela pourrait être aussi une objection à l'hypothèse générale. Comment un adaptateur du Moyen Empire aurait-il pu transposer si intelligemment un original grec ? En tout cas, à la suite de cette intervention de l'aigle, *stetit uictoria auium* (§ 8). Ce texte est certainement celui de l'original. M. Th. ne cite que des expressions comme *uictoria haesit*, *uictoria fugit*, qui expliquent l'emploi du sujet. Il me semble que *stetit* devait être une allusion ou un jeu de mots en rapport avec le surnom de Mars. S'il en était ainsi, la version de Romulus serait encore plus difficile à expliquer.

Voici d'ailleurs tout le système de M. Th. Très anciennement il y a eu à Rome un Ésope latin en prose. Cet Ésope a été remanié au IVe siècle de notre ère, puis combiné, au plus tard au Ve, avec Phèdre et d'autres recueils. Le tout constituait cent fables. Enfin, au VIe siècle au plus tôt, ce recueil a été ramené à quatre-vingts fables en quatre livres par un certain Romulus. Ce texte lui-même ne nous est point parvenu intact, car il y en a au moins trois recensions. Outre cette superposition de rédacteurs, d'autres complications viennent la traverser. Ainsi le rédacteur de l'Ésope latin est familiarisé avec Phèdre, imite ses expressions, lui fait des emprunts. Mais il en est de même du compilateur de l'Ésope latin avec Phèdre. Enfin une fois la compilation rédigée, elle a été interpolée par suite d'une comparaison avec Phèdre. Il faut donc distinguer ces interpolations et les imitations antérieures. On aboutit dès lors à des distinctions bien délicates. Dans *Les Lièvres fatigués de la vie*, le ms. de Würzbourg porte : *heu inquit unus*. Ces mots manquent dans les autres rédactions. Or le commencement de vers : *heus inquit unus* se trouve trois fois dans Phèdre. M. Th. croit, en conséquence (p. XLIX), que ce ms. représente le texte de Phèdre mis en prose, par opposition au véritable Romulus. Mais dans celui-ci, on trouve *adsiduos metus*, où M. Th. voit une fin de vers de Phèdre. Qui démêlera les réminiscences et les débris de l'original ?

Le texte est donné d'après les trois recensions quand nous les avons, avec Phèdre en parallèle. Une double annotation sert d'apparat critique et de commentaire. Dans cette partie, comme dans l'introduction, sont dépensés des trésors d'érudition. M. Th. a étudié de près le style et la langue de Romulus ; il a réuni un grand nombre d'observations utiles. Suivent troix index : mots du texte (ils sont tous relevés) ; choses, auteurs, grammaire ; fables et animaux. Enfin des planches présentent des exemples des illustrations, qui sont étudiées dans l'introduction. Il est impossible de donner une idée complète de cet ouvrage. Si les conclusions de M. Thiele seront discutées, il aura eu le mérite d'écrire un livre fondamental sur la question et qui restera toujours indispensable.

Comme l'étude des rapports des divers textes est compliquée, elle offre un sujet naturel d'exercices pour les étudiants, un sujet peut-être un peu difficile. Si quelque maître d'université éprouve le désir de l'aborder, il pourra mettre entre les mains de ses élèves la brochure qui contient un extrait du gros volume, légèrement retouché, en tout vingt-quatre fables.

Paul LEJAY.

Achille PARRAVICINI, *I Panegirici di Claudiano e i panegirici latini.* Rome et Milan, Albrighi, Segati et Cie, 1909. VIII-149 p. in-8°.

M. Parravicini est un élève de M. Sabbadini. Il a voulu analyser les éléments des panégyriques de Claudien et s'est trouvé amené à étudier la structure générale du panégyrique chez les anciens. Il commence par résumer la doctrine des rhéteurs sur le panégyrique et par indiquer rapidement les morceaux, en prose ou en vers, qui peuvent rentrer dans ce genre chez les Latins. Une comparaison des panégyriques de Claudien avec le schéma des techniciens montre que la *Laus Serenae* est le poème qui s'en rapproche le plus. Deux chapitres sont consacrés aux lieux communs et aux comparaisons. Ils seront très utiles ; M. P. y a réuni quantité de rapprochements qui établissent la tradition de ces sortes de passe-partout. Un appendice fait voir, par un exemple, comment sont combinés les données et les souvenirs des écrivains antérieurs ; c'est une analyse du discours de Théodore à Honorius, dans le *De IV Consulatu Honorii* (214 et suiv.). Le mémoire de M. Parravicini rendra service à quiconque étudiera, non seulement Claudien, mais tout passage d'auteur latin rédigé sur le ton et le modèle de l'éloge.

P. L.

XII Panegyrici latini. Post Aemilium Baehrensium, iterum recensuit Guilielmus BAEHRENS. Leipzig, Teubner (Bibliotheca teubneriana), 1911. XXX-327 p. in-18 : Prix : 5 Mk.

Les panégyriques ne nous sont plus connus que par des mss. de la Renaissance. Au XVIe siècle, Modius avait eu entre les mains un ms. de Saint-Bertin. Ce n'était pas non plus un ms. très ancien, si, comme le croit M. Baehrens, il était une copie du ms. d'Upsal que nous possédons et qui est du XVe siècle. A ces témoins, on ne peut ajouter que des fragments d'un palimpseste, l'Ambr. E 147 sup., du VIIe-VIIIe siècle.

Le père de M. B. avait publié en 1874 les panégyriques. La différence essentielle entre les deux éditions est dans le rôle de l'Harleianus 2480. Émile Baehrens l'avait trouvé à Londres trop tard, en 1875, et l'y avait collationné. Cette nouvelle source du texte permet de reconstruire plus exactement le ms. de Mayence, découvert par Aurispa, perdu depuis, et représenté seulement par ces mss. de la Renaissance qui dérivent tous de lui. Par suite, nous pouvons reconstituer les leçons de Maguntinus à l'aide du ms. d'Upsal, de l'Harleianus et enfin du troupeau des *deteriores* qui remontent à la copie d'Aurispa. C'est dans le classement de ces derniers que le dernier éditeur apporte le plus de nouveau, parce qu'il a collationné des mss. inconnus de son père : un Marcianus de Venise, le Parisinus 8556 (autrefois collationné par Burnouf), etc.

Le texte a donc une base plus large. Il profite aussi des progrès de nos études. La langue des derniers siècles est mieux connue. La découverte de la prose métrique a donné un moyen de contrôle précieux. On peut voir par les notes de M. Baehrens quel parti il a su tirer de tous ces travaux, et, si sa pitié filiale lui faisait un devoir de rappeler les soins heureux donnés autrefois par son père aux panégyriques, il a grandement accru l'héritage pour le profit de tous.

P. L.

Vita sanctae Genouefae uirginis, Parisiorum patronae. Prolegomena cons-

cripsit, textum edidit Carolus KUENSTLE. Lipsiae, Teubner, MCMX. XLVIII-20 p. in-18. Prix : 1 Mk. 20.

Cet opuscule fait partie de la *Bibliotheca scriptorum medii aeui Teubneriana* et ne peut intéresser que de loin la philologie classique. Il pose un problème de critique dont les données peuvent se retrouver ailleurs. Il y a trois textes principaux de la vie de sainte Geneviève : *A*, texte adopté par M. Krusch dans les *Scriptores rerum Merouingicarum*, t. III, p. 215 ; *B*, la première vie du recueil de M. Kohler ; *C*, la seconde vie des Bollandistes (*AA. SS.*, Janv., I, 138). M. Krusch est très sévère pour toute cette littérature. *A*, qu'il patronne, est pour lui un récit fabriqué dans la seconde moitié du VIII[e] siècle. Quant à *C*, il place cette recension au XI[e] siècle. Malheureusement M. Künstle vient de trouver *C* dans un passionnaire de Karlsruhe, l'Augiensis XXXII, qui est du commencement du IX[e] s. C'est ce texte que M. K. publie ici d'après l'Augiensis et un second manuscrit, le ms. de Vienne Palat. 420, qui est de la fin du VIII[e] siècle. Nous ne pouvons que renvoyer ceux de nos lecteurs que ces questions intéressent à la longue discussion de M. Künstle. Pour lui, le texte *C* est encore du VI[e] siècle et dérive d'un original d'où est sortie d'un autre côté la source commune de *A* et *B*. Nous regrettons que l'édition de ce texte ne soit pas accompagnée d'un index.

P. L.

J. CREUSEN, S. J. *Tabulae fontium traditionis christianae*. Fribourg, Herder, 1911, in-8°. Prix : 1 M. 40.

Le P. Creusen s'est donné la tâche de refondre le *Nomenclator fontium traditionis* du P. Aug. Cœmans, S. J. (Bruxelles, 1909). Il a apporté à ce travail ingrat une conscience méritoire, complétant, corrigeant, renouvelant ; aussi est-ce une réelle bonne fortune pour l'érudit d'avoir maintenant sous la main des tableaux d'une telle précision.

Si nous laissons de côté la liste des Papes de 1566 à 1903 (tab. VIII), les sept premières feuilles groupent avec méthode tous les faits intéressant l'histoire littéraire ecclésiastique, des origines au concile de Trente, multipliant les synchronismes et facilitant au dernier point la documentation rapide, la vérification d'un fait, d'une date.

Chaque feuille comprend trois divisions d'inégale étendue : à gauche, la série des pontifes romains ; puis les hérésies et les conciles ; enfin, en colonnes séparées qui ont permis de grouper les écoles ou de réunir les agents des grandes controverses, les écrivains ecclésiastiques de l'Occident et de l'Orient.

Dans ces tableaux synoptiques où l'auteur a dû réaliser le maximum de condensation possible, il n'y a pas une lettre, pas un signe qui n'ait sa valeur. Ainsi, pour les écrivains, deux chiffres et une sigle suffisent à indiquer la date de la mort de l'auteur, le genre dans lequel s'est exercé son activité littéraire et le volume de la Patrologie de Migne à consulter. S'agit-il d'une date qui soit sujette à controverse, d'un pontife dont la légitimité ait été plus ou moins contestée, un signe, une lettre nous en avertissent et signalent l'autorité sur laquelle l'auteur a cru pouvoir s'appuyer.

Il faut beaucoup d'abnégation pour entreprendre de pareils travaux, car le résultat — quelques feuilles — est singulièrement disproportionné à l'effort. Mais la récompense du désintéressement de ces bons ouvriers est

dans les services rendus : les tableaux du P. Creusen sont appelés à en rendre beaucoup à tous les travailleurs[1].

L. Jalabert.

C. Kirsch, S. J. *Enchiridion fontium historiae ecclesiasticae antiquae.* Fribourg, Herder, 1910, xxix-636 p. in-8°. Prix : 8 M.

Après les manuels la mode est aux morceaux choisis : c'est un signe des temps et l'on s'en plaint. L'Enchiridion du P. Kirsch[2] recevra cependant un tout autre accueil, car il répond à un réel besoin et comble une lacune. Les questions d'histoire ecclésiastique — du moins en ce qui concerne les origines chrétiennes — sollicitent, en effet, de plus en plus l'attention des érudits et des chercheurs. Mais, pour les aborder, il faut posséder la bibliothèque spéciale dont sont la plupart du temps dépourvus ceux qui ne sont amenés que par occasion à toucher à l'un ou l'autre point de ce vaste domaine. Ces recherches seront singulièrement facilitées par ce petit volume très maniable, où se trouvent réunis les textes principaux, d'après les éditions les plus récentes et les meilleures.

On y trouve, tirés des sources aussi bien profanes qu'ecclésiastiques, les documents essentiels sur les origines de l'Eglise, sa propagation, les persécutions, la hiérarchie, la doctrine chrétienne, les hérésies et les schismes, les sacrements et la liturgie, les mœurs et les institutions chrétiennes, les rapports de l'Église avec le pouvoir civil. Quelques questions, plus importantes ou plus discutées, sont documentées avec plus d'ampleur encore. Ainsi l'auteur a fait effort pour nous livrer un dossier aussi complet que possible sur l'incendie de Rome en 64, le motif et l'extension de la première persécution, la base juridique des poursuites et en général toutes les pièces officielles relatives aux mesures prises contre le christianisme, la venue et la mort de saint Pierre à Rome, etc.

Le meilleur éloge que l'on puisse faire de cette soigneuse compilation, c'est de lui souhaiter une place sur la table ou dans la bibliothèque des érudits et des historiens des premiers siècles de l'Église. Ce manuel, rédigé pour des élèves, n'est point indigne de servir à des maitres. Ils y trouveront assez de soin, de méthode, d'esprit critique pour s'y référer en toute sécurité dans leurs recherches, et puis ils auront plaisir à constater les efforts tentés et heureusement réalisés pour initier l'étudiant ecclésiastique au maniement des sources et à la critique.

L. Jalabert.

Paul Cauer. *Grammatica militans*, Erfahrungen und Wünsche im Gebiete des lateinischen und griechischen Unterrichtes ; 3[e] umgearbeitete und stark vermehrte Auflage. Berlin, Weidmann 1912, X et 228 p. in-8°.

Cette nouvelle édition, singulièrement enrichie, du livre de M. P. Cauer,

1. L'auteur a certainement connu les *Zeittafeln u. Ueberblicke zur Kirchengeschichte* de Weingarten-Arnold (6[e] éd., 1905, Leipzig) ; cependant je ne vois pas qu'il s'en soit servi : il ne les cite pas.

2. Il avait été précédé par deux autres recueils documentaires, peu connus peut-être en dehors du cercle des théologiens, mais fort utiles, l'*Enchiridion Symbolorum* de Denzinger (10[e] éd. par le P. Bannwart, S.J., 1908) et l'*Enchiridion patristicum* du P. Rouët de Journel (1911).

doit attirer notre attention sur une question qui est actuellement à l'ordre du jour en Allemagne : comment l'enseignement des langues classiques peut-il profiter des résultats acquis par la philologie et la linguistique ? Voici dans l'espace de deux ans, sans parler des articles de revues, dont plusieurs très importants, toute une série d'ouvrages sur ce problème pédagogique : K. Brugmann, *Der Gymnasialunterricht... und die Sprachwissenschaft* ; P. Linde, *Die Fortbildung der lateinischen Schulgrammatik nach der sprachwissenschaftlichen Seite hin* ; T. Torböjrnsson, *Die vergleichende Sprachwissenschaft in ihrem Werte für die allgemeine Bildung und den Unterricht.*

M. P. Cauer a, depuis une quinzaine d'années, consacré à la question une partie de ses nombreuses publications ; avant de donner à la partie pédagogique des *Neue Jahrbücher* l'appui de son autorité et de son savoir, il a été longtemps appelé, par ses fonctions, à tenter lui-même, puis à observer l'application de ses théories.

Après les comptes rendus détaillés qui ont accueilli la précédente édition (1903), ce n'est pas ici le lieu de revenir sur le détail de l'ouvrage. On relira avec plaisir les pages consacrées à l'abus d'une terminologie pédante : s'entendra-t-on enfin après la nouvelle mise au point de M. C. (p. 10 et suiv.) sur l'emploi des termes « attribut » et « prédicat » ? Ce qui est dit des erreurs d'interprétation engendrées par l'emploi inconsidéré de termes grammaticaux pouvait fournir l'occasion de noter l'abus relatif au pronom de renvoi *is*, que toutes nos grammaires rangent encore parmi les démonstratifs (!). M. C. s'élève contre l'abus des mots savants pour désigner des choses simples (passim et p. 44) ; que dire de l'emploi de termes prétendus simples pour désigner des choses complexes ! que d'obscurités, que de confusions a engendrées dans l'esprit des élèves l'emploi courant de ces vocables agréablement appariés : « inductif » et « déductif », « analytique » et « synthétique », « subjectif » et « objectif », « logique » et « psychologique » ! A propos de ces deux derniers termes, M. C., reprenant en quelques phrases simples les résultats acquis depuis les controverses de MM. Wundt, Sütterlin, von der Gabelentz..., ramène au premier plan le rôle de la psychologie ; cf. tout le chapitre IV et p. 115 : « dans la psychologie du langage règne partout l'irrationnel (dans ce même chapitre IV, p. 59, à côté de l'exemple *licuit esse otioso Themistocli* on aimerait voir citer la tournure peut-être plus significative encore : *mihi nomen est Caesari*).

Le chapitre relatif à la grammaire historique touche au point le plus important de tout l'ouvrage : c'est à cette source surtout que doit puiser l'enseignement du latin et du grec (on peut ajouter aussi des langues modernes) s'il veut intéresser les élèves et leur livrer autre chose qu'une langue morte, sorte de construction théorique réductible à des formules pourquoi, de toute la grammaire historique, seule l'étymologie, qui risque un peu d'être l'amusement des demi-savants, a-t-elle pénétré dans les manuels ? (Dans ce chapitre V il eût été amusant, en regard de ἀναλογία fait sur τὸ ἀνὰ λόγον, de citer le synonyme latin *proportio* issu de *pro portione*).

Le chapitre nouveau intitulé « Genus uerbi » a de quoi nous intéresser plus encore que les lecteurs allemands, nous qui n'avons pas à proprement parler de passif : tous ceux qui ont enseigné savent comme il est difficile d'empêcher les débutants de traduire « je suis venu » par *uenior* comme ils traduisent « je suis pris » par *capior* (p. 103 il eût été bon peut-être de rappeler l'emploi « absolu » dont le rôle a été si grand en latin comme en grec : *uertit* = *uertitur* : « il tourne », ou : « il se tourne », ou : « on le tourne » ; cf. *habeo* = je me tiens, etc., etc.).

Ce livre se rattache à un mouvement d'idées qui mérite d'éveiller l'attention de nos pédagogues : améliorer l'*enseignement* de la grammaire par une étude plus approfondie de la *science* grammaticale (p. 5), établir une communication perpétuelle entre l'enseignement pratique et la science moderne (p. 198), c'est à quoi on ne saurait trop s'appliquer dans un temps où les méthodes et les exercices de l'enseignement secondaire tendent un peu à empiéter sur le domaine du supérieur. Des livres comme celui-ci méritent d'être lus de tous, mais il est à souhaiter surtout qu'ils inspirent les auteurs de manuels scolaires, afin de pénétrer par cette voie jusqu'aux élèves de nos classes.

J. MAROUZEAU.

Œuvres d'Horace, texte latin avec un commentaire critique et explicatif, des introductions et des tables, par F. PLESSIS et P. LEJAY. — *Satires*, publiées par P. LEJAY. Paris, Hachette, 1911, CXXVIII & 619 pages gr. in-8°, 15 fr.

Il s'en faut que cette magistrale édition des Satires fasse double emploi avec celles qui ont paru, si nombreuses, dans ces dernières années. Si elle ne prétend pas révolutionner la tradition horatienne, elle la renouvelle et l'enrichit singulièrement. Sans remettre en question ce que nous savons d'Horace et de son activité littéraire, M. L. apporte pourtant sur plus d'un point des avis nouveaux, par exemple sur la date de certaines satires. En ce qui concerne l'histoire du genre, M. L. dégage d'une part les résultats d'enquêtes multiples sur ses origines philosophiques ou cynico-stoïciennes, mais il y ajoute une étude toute nouvelle sur ses rapports avec la comédie attique en rapprochant la structure des Satires de celle des pièces d'Aristophane, au lieu de se borner à une comparaison vague entre la liberté d'invective du poète comique et celle du poète satirique. On trouvera bien des faits nouveaux, bien des explications personnelles, dans cette longue introduction de 128 pages compactes, qui pourrait faire à elle seule un volume.

Pour la constitution du texte, M. L. use avec ménagement des droits de la critique, mais on tirera grand profit de la classification qu'il donne des manuscrits, selon les règles de plus saine méthode ; cf. p. CXIV : « Les fautes seules décèlent la parenté des manuscrits. Pour qu'une variante ait une valeur probante, il faut qu'elle soit incontestablement une innovation, c'est-à-dire presque toujours une faute, que la correction n'en saute pas aux yeux, qu'elle ne dépende pas d'une théorie orthographique. » Quelques propositions ingénieuses, comme celle qui concerne la ponctuation *hodie tricensima, sabbata* (I, 9, 68) reposent sur toute une longue série de recherches historiques. Au vers I, 6, 122, est-il possible de se contenter de la leçon traditionnelle : *aut ego lecto aut scripto*, avec le pronom personnel si inattendu et les deux *aut* non coordonnés ?

L'édition de M. L. a un mérite autre que celui des bonnes éditions ordinaires ; sa grande originalité est de « mettre le lecteur moderne dans l'état d'esprit où se trouvait le lecteur contemporain d'Horace » (p. II) ; c'est à quoi sert au préalable la longue introduction générale, mais surtout les introductions particulières qui précèdent chaque satire, et qui sont une nouveauté de cette édition. En quelques pages, le lecteur, étudiant, professeur, assez souvent dépourvu d'ouvrages spéciaux, trouvera de quoi comprendre le sens, les allusions, le ton, la valeur du texte à commenter. (L'ana-

lyse de la satire est toujours à la fin de l'introduction ; peut-être eût-on aimé l'avoir au début, et apprendre d'abord de quoi va parler Horace, avant de savoir comment il faut le comprendre ?) Pour ce qui est des explications de détail, le texte est accompagné d'un commentaire abondant, plein de références, d'indications bibliographiques, de jugements personnels sur le style, la langue, la grammaire, la métrique, l'histoire, etc., le tout sans « développement » et sans « phrases ».

L'introduction générale, les introductions particulières et le commentaire font en réalité de cette édition une sorte d'encyclopédie horatienne. C'est un livre que l'étudiant et le philologue peuvent véritablement *lire :* toutes les questions qui se posent à propos du texte y sont examinées, éclairées par des rapprochements, souvent ramenées à leur principe pour être discutées à fond (cf. p. 289 et ss. sur le fameux *soluentur tabulae*) ; le commentaire n'est pas, comme il arrive, une suite de remarques isolées et qui défilent sous les yeux distraits du lecteur au hasard du texte, mais l'élaboration de l'ouvrage est si soignée que les notes s'appellent, se complètent les unes les autres par un rigoureux système de renvois ; à chaque instant une indication brève accompagnée de quelques références tient lieu de tout un exposé théorique ; cf. p. 265 sur le sens de *urbanus*, p. 267 sur l'usage de mots grecs en latin, p. 273 sur la mesure du trimètre, etc., etc. — A propos de la note 8, p. 235, sur *male*, on remarquera que cet adverbe sert pourtant aussi à renforcer certains verbes : *Sat.* II, 1, 6 *peream male*, *Epod.* 12, 16 *pereat male*, etc. — A propos de la note p. CXI sur certains artifices de construction, est-il permis de signaler que la liberté dont use Horace est peut-être moins capricieuse qu'il ne semble ? L'enclave bizarre : II, 1, 60 *Quisquis erit uitae, scribam, color*, n'est pas sans analogue dans Virgile : *Ecl.* IV, 46 *Talia saecla, suis dixerunt, currite, fusis.* — De même, c'est une manie de notre auteur de construire la subordonnée avec inversion du subordonnant ; cf. I, 4, 53-57 dans un espace de cinq vers : *pater si, ego quae, olim quae, eripias si* ; I, 9, 46-47 : *posset qui, uelles si.* Or cet artifice est fondé sur une survivance ; il y a là une construction déjà familière au vieux Caton, et qui conduit à étendre aux conjonctions et relatifs l'application de la loi indo-européenne des mots accessoires (cf. les faits dans : E. Schuenke, *De traiectione coniunct. et pron. relat. ap. poetas lat.*, Diss. Kiel 1905-6).

M. L. a répandu dans son édition sa connaissance profonde et ingénieuse du latin ; on appréciera des jugements comme celui qui justifie par exemple les confrontations d'Horace avec Cicéron (p. II) : « La langue de Cicéron, surtout celle des discours, est pour nous un étalon... Cette langue est de toutes la plus neutre, la plus dépouillée... Elle élimine... tout ce qui est au-dessous ou au-dessus d'un certain ton... Elle nous donne, en quelque sorte, le zéro de l'échelle. »

Ce n'est pas seulement Horace et sa langue, c'est son entourage, son milieu, ses antécédents, et c'est la langue latine elle-même qu'on apprend à mieux comprendre dans ce livre, sans que pourtant à aucun moment nous perdions de vue notre auteur, sans que, pour reprendre un mot cité par M. L., l'étude approfondie « de ce qui faisait l'atmosphère de l'écrivain nous empêche de considérer l'originalité même de son génie ».

J. MAROUZEAU.

OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE

AENEAE TACTICI *de obsidione toleranda* commentarius ed. R. SCHOENE. Lipsiae, 1911. In-12. Mk. 4.60.

Ἀθηνᾶ, XIII, 1-3. Ἀθήνησιν, 1911. In-8°.

D'ALÈS, *Commodien et son temps*. Paris, 1911. In-8°.

ARISTOTELIS *de anima* libri III, rec. G. BIEHL, edit. altera. Lipsiae, 1911. In-16. Mk. 2.20.

DE BOER, W.. *in Galeni Pergameni libros* περὶ ψυχῆς παθῶν καὶ ἁμαρτημάτων *observationes criticae*. Dissertatio inauguralis Marpurgi Cattorum. 1911. In-8°.

BRETHOLZ, B., *Lateinische Paläographie*, 2ᵉ Aufl. Leipzig, 1912. In-8°. M. 2.40.

CICERO, *ausgewählte Briefe*, für den Schulgebrauch hrsg. v. H. LUTHMER, 2ᵉ Aufl. bearb. v. BUSCHE, cart. Wien, 1912. In-12. Mk. 1.30.
» Schülerkommentar, 2ᵉ Aufl. v. BUSCHE, cart. Wien, 1912. In-12. Mk. 0.75.

Commentationes philologae Ienenses edd. Seminarii philologorum Ienensis Professores vol. IX, fasc. 1 : P. LUNDERSTEDT, de *C. Maecenatis fragmentis*. Lipsiae, 1911. In-8°. Mk. 5.

DELULLE, H., *Les répétitions d'images chez Euripide*. Louvain, 1911. In-8°. 3 fr. 50.

DIETERICH, A., *Kleine Schriften*. Leipzig. B. G. Teubner, 1911. In-8°. Mk. 12.

A. GERCKE et E. NORDEN, *Einleitung in die Altertumswissenschaft*, III. Leipzig, 1912. In-8°. 9 Mk.

Epistulae privatae graecae, ed. St. WITKOWSKI, edit. altera auctior. Lipsiae, 1911. In-16. Mk. 3.

EURIPIDIS *fabulae*, edd. R. PRINZ et N. WECKLEIN vol. I, pars 2 : *Alcestis*, ed. R. Prinz edit. 3ª quam cur. N. Wecklein. Lipsiae, 1912. In-8°. 1 Mk. 80.

Q. HORATI FLACCI opera : Œuvres d'Horace, texte latin publ. par F. Plessis et P. Lejay : *Satires*, publ. par P. LEJAY. Paris, 1911. In-8°. 15 fr.

Roy C. FLICKINGER, *the Influence of local theatrical Conditions upon the Drama of the Greeks*. s. l. 1911. In-8°.

GIORGI, T., *i fasti consolari e la critica*. Roma, 1911. In-8°.

Jurisprudentiae antejustinianae reliquias compositas a Ph. E. Huschke editione 6ª ediderunt E. SECKEL et B. KÜBLER, vol. II, pars 1. Lipsiae, 1911. In-12. M. 2.20.

W. KELSEY, *Latin and Greek in American Education*. New-York. 1911. In-8°.

W. KERSTEN, *Lateinisches Elementarbuch* für Reformschulen, 2ᵉ Aufl. bearb. v. F. ERDMANN, rel. Leipzig. 1912. In-8°. Mk. 3.

KOCHALSKY, A., *de Sexti Empirici adversus logicos libris quaestiones criticae*. Marpurgi Cattorum, 1911. In-8°.

KRUMBACHER, K., *der heilige Georg in der griechischen Ueberlieferung* (av. 3 pl.). München. 1911. In-4°.

KUKULA, R., *römische Säkularpoesie* : neue Studien zu Horaz XVI. Epodus und Vergils IV. Ekloge. Leipzig, B. G. Teubner, 1911. In-8°. Mk. 3.

Maccari, L., *Stichomythica*. Urbini, 1911. In-8°.
Macé, A., *la Prononciation du Latin*. Paris, 1911. In-12. 2 fr.
Matzke *memorial Volume*. Stanford, 1911. In-8°.
Murray, A. T., *Aratus and Theocritus*, s. l. n. d. In-8°.
Nicole, G., *Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes, Supplément*. Paris, 1911. In-8°.
Nohl, H., *Hilfsheft zu Cicero*, cart. Wien, 1912. In-12. Mk. 1.
XII Panegyrici latini, post Aem. Baehrensium iter. rec. G. Baehrens. Lipsiae. B. G. Teubner, 1911. In-12. Mk. 5.
Peter, H., *Wahrheit und Kunst-Geschichtschreibung und Plagiat im klassischen Altertum*. Leipzig. B. G. Teubner, 1911. In-8°. Mk. 12.
Philologus, hrsg. v. Crusius, *Supplement bd. XII, Heft 1*. Leipzig. 1911. In-8°. 7 Mk.
Sex. Propertii *elegiarum libri IV*, rec. C. Hosius. Lipsiae, 1911. In-12. M. 1.60.
Phrynichi *Sophistae praeparatio sophistica* ed. J. de Borries. Lipsiae, 1911. In-12. Mk. 4.
Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters, begr. v. L. Traube, IV, 1 : P. Lehmann, Johannes Sichardus etc... München. 1912. In-8°.
Rasi, P., *Bibliografia Virgiliana* 1909. Mantova, 1911. In-8°.
Reinach, Th., *L'Anarchie monétaire et ses remèdes chez les anciens Grecs*. Paris, 1911. In-4°. 80 c.
Rosenberg, A., *Untersuchungen zur römischen Zenturienverfassung*. Berlin. 1911. In-8°. 2 Mk. 40.
Rouffiac, J., *Recherches sur les caractères du grec dans le Nouveau Testament d'après les inscriptions de Priène*. Paris, 1911. In-8°.
de Sanctis, C., Ἀτθίς : *Storia della republica ateniese dalle origini alla età di Pericle*. 2ª ediz. Torino, 1912. In-8°. l. 12.
Schneider, G., *Lesebuch aus Platon und Aristoteles*, 3e édit. cart. Wien, 1912. In-8°. M. 3.
Sexti Empirici opera, rec. H. Mutschmann, vol. I. Lipsiae, 1912. In-12. M. 3.60.
Slypen A. P. H. A., *Disputatio critica de carminibus Horatii sex quae dicuntur odae romanae*. Lugduni Batavorum, 1912. In-8°.
P. Papini Stati *Silvae*, Krohni copiis usus iterum edidit A. Klotz. Lipsiae, 1911. In-12. M. 2.40.
Transactions and Proceedings of the American philological Association, vol. XLI (1910). Boston, 1911. In-8°.
Stout, S. E., *the Governors of Mœsia*. Princeton, 1911. In-8°.
Ussani, V., *di un preteso uso della Vulgata*. Torino, 1911. In-8°.
M. Terenti Varronis *rerum rusticarum libri tres* post H. Keil iterum edidit G. Goetz. Lipsiae, 1912. In-12. M. 2.
Vergil *Aeneis II mit dem Commentar des Servius* hrsg. v. E. Diehl, cart. Bonn, 1911. In-12. M. 2.50.
Villaret, O., *Hippocratis de natura hominis liber* ad codicum fidem recensitus. Gottingae, 1911. In-8°. Mk. 2.
Willrich, H., *Livia*. Leipzig. B. G. Teubner, 1911. In-8°. Mk. 2.
Webb, R. H., *an Attempt to restore the Y Archetype of Terence Manuscripts*. Cambridge, 1911. In-8°.

REVUE

DES

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES

RELATIFS A L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

PUBLIÉE PAR

J. MAROUZEAU
DOCTEUR ÈS LETTRES

2e ANNÉE

Comptes rendus parus en 1911

PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, Rue de Lille. 11

1912

LISTE DES ABRÉVIATIONS

AB Analecta Bollandiana, t. XXIV [17] (janv.-oct.), XXV [18] (oct.-déc.).
AGPh Archiv für Geschichte der Philosophie, Bd. XXV, N. Folge Bd. XVIII.
AIF Anzeiger für Indogermanische Sprach- und Altertumskunde (Indogermanische Forschungen, Bd. XXVIII).
AJPh The American Journal of Philology, vol. XXXII.
A & R Atene e Roma, Bull. d. Soc. Ital. per la diffus. d. studi classici, XIV.
BBG Blätter für das Gymnasial-Schulwesen, hrsg. vom Bayerischen Gymnasiallehrerverein, Bd. XLVII.
BFC Bollettino di Filologia classica, An. XVII (janv.-juil.), XVIII (juil.-déc.).
BMB Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée Belge, XV° Année.
BPhW Berliner Philologische Wochenschrift, XXXI[er] Jahrgang.
BSA Bulletin de la Soc. archéol. d'Alexandrie (non paru).
BSL Bulletin de la Société de linguistique de Paris, n° 59 (XVII).
BZ Byzantinische Zeitschrift, Bd. XX.
CPh Classical Philology,... Jl. dev. to research in the... class. Antiquity, vol. VI.
CR The Classical Review, vol. XXV.
DLZ Deutsche Literatur Zeitung, XXXII[er] Jahrgang.
EHR The English Historical Review, vol. XXVI.
EPhK Egyetemes Philologiai Közlöny, vol. XXXV.
G Glotta, Ztschr. für griech. und latein. Sprache (pas de cptes rdus en 1911).
GGA Göttingische gelehrte Anzeigen, 173[er] Jahrgang.
Ha Hermathena, a Ser. of Pap. on Literature, Science, and Philosophy, n° 37.
HJ Historisches Jahrbuch, Bd. XXXII.
HZ Historische Zeitschrift, t. CV & CVI (3° Folge, t. IX & X).
JAW Jahresbericht über die Fortschr. der kl. Altertumswiss. XXXIX[er] Jahrg. Bd. CLII, CLIII, CLIV.
JHS The Journal of Hellenic Studies, vol. XXXI.
JPhV Jahresberichte des Philologischen Vereins zu Berlin, XXXVI[er] Jahrgang (Zeitschrift für das Gymnasialwesen LXV[er] Jahrgang).
JS Journal des Savants, nouvelle série, 9° année.
KBW Korrespondenz-Blatt f. d. höh. Schulen Württembergs, XVIII[er] Jahrg.
LF Listy filologické a paedagogické, t. XXXVIII.
LZB Literarisches Zentralblatt für Deutschland, LXII[er] Jahrgang.
MHL Mitteilungen aus der historischen Literatur, XXXIX[er] Jahrgang.
MPh Museum, Maandblad v. Philologie XVIII (Jan.-Sept.), XIX (Okt.-Dez.).
NC The Numismatic Chronicle and Jl. of the Roy. Num. Soc., Ser. IV, vol. XI.
NJA Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Bd. XXVI (Klass. Altert., Geschichte, XIV[er] Jahrg.), Bd. XXVII (Pädagogik XIV[er] Jahrg.).
NRD Nouvelle Revue historique de droit français et étranger, XXXV° Année.
NTF Nordisk Tidsskrift for Filologi, Tredie Raekke, Bd. XX.
NZ Numismatische Zeitschrift, Bd. XLIV, Neue Folge Bd. IV, Heft 1.
RA Revue archéologique, IV° Sér., T. XVIII (janv.-juin), T. XIX (juil.-déc.),
RB Revue bénédictine, XXVIII° année.
RC Revue Critique, XLV° année, N. sér., T. LXX (1[er] sem.), LXXI (2° sem.).
RCe Revue Celtique, vol. XXXII.
REA Revue des Études Anciennes, T. XIII (Annales de la Fac. des Lett. de Bordeaux et des Univ. du Midi, IV° Série, XXXIII° année).
REG Revue des Études grecques, tome XXIV.
RF Rivista di Filologia e di Istruzione classica, Anno XXXIX.
RH Revue historique, 36° année, T. CIV (janv.-avr.), CV (mai-août), CVI (sept.-déc.).
RHR Revue de l'histoire des religions, vol. LXIII & LXIV (fasc. 2 et 3 non parus).
RIP Revue de l'Instruction publique en Belgique, T. LIV.
RN Revue Numismatique, IV° Série, T. XV°.
RPh Revue de Philologie, de Littérature et d'Hist. anciennes, T. XXXV.
RQ Römische Quartalschrift für christl. Altertumskunde und für Kirchengeschichte, XXV[er] Jahrg.
RQH Revue des questions historiques, T. LXXXVIII & LXXXIX (LXV° & LXVI° année), Nouvelle série (T. XLIV & XLV).
RSH Revue de Synthèse historique, T. XXI (fév.-juin), T. XXII (août-déc.).
RU Revue Universitaire, XX° année, T. II & III.
SS Studi Storici per l'antichità classica, vol. IV.
WKPh Wochenschrift für klassische Philologie, XXVIII[er] Jahrang.
ZN Zeitschrift für Numismatik, Bd. XXIX.
ZöG Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien, XLVII[er] Jahrgang.
ZRG Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Bd. XLV (Romanische Abteilung, Bd. XXXII).
ZGW Zeitschrift für das Gymnasialwesen, LXV[er] Jahrg., N. Folge, XLV.

TABLE DES DIVISIONS

Prière d'adresser les communications concernant la Revue des Comptes Rendus à M. Marouzeau, 4, rue Schoelcher, Paris, XIVe.

I. TEXTES ET ÉTUDES SUR LES TEXTES.

Aeneas Gazaeus. *St. Sikorski*, De Aenea Gazaeo. *[1] | WKPh 1060 G. Lehnert.

Aeneas Tacticus. *C. Behrendt*, De Aeneae Tactici Commentario poliorcetico quaest. selectae. * | BPhW 1148 K. Tittel.

Aeschylus. Die Orestie des —, in deutscher Nachdicht. übertr. von *A. von Gleichen-Russwurm*. * | BPhW 1113 S. Mekler.

— Oresteia (— δράματα σωζόμενα... τῇ συνεργ. *E. I. Ζωμαρίδου*, ἐκδ. ὑπὸ *N. Wecklein*, III) * | BFC XVII 244 N. Terzaghi | MPh XIX 7 K. Kuiper.

— Agamemnone, vers. poet. di *D. Arfelli*. Modena Formiggini 1911 VIII 89 p. | A & R 187 T. Tosi | BFC XVIII 75 M. Valgimigli.

Aesopus. *Veselin Čajkanović*. Ueber den Titel einer aramäischen Bearbeitung der äsopischen Fabeln (ex : Publ. de l'Acad. Serbe). Belgrade 1909 | BPhW 768 A. Hausrath.

Aetheria. Siluiae uel potius Aetheriae Peregrinatio ad loca sancta, ed. *W. Heraeus* * | EPhK 699 J. Révay.

E. Löfstedt, Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae (Arb. utg. med Understod af V. Ekmans Universitetsfond Uppsala, 9). Uppsala Almquist 1911 359 p. 8° | DLZ 3230 G. Landgraf | HJ 879 W. C.

Aetna carmen Vergilio adscriptum (cf. Vergiliana).

Alcaeus. Neue Bruchstücke von Archilochos —, Sappho, Corinna, Pindar, ausgew. und erkl. von *E. Diehl* * | BPhW 1081 J. Sitzler.

— The new fragments of —, Sappho and Corinna, ed. with crit. notes by *J. M. Edmonds*. Cambridge Bell 1909 36 p. 12° 2 Sh. | BFC XVII 269 N. Terzaghi | BPhW 1081 J. Sitzler | WKPh 481 J. Sitzler.

Alexander Polyhistor (cf. Stephanus Byz.).

Alexandrum (ad). Der griechische Alexanderroman nach des Verfassers Tod (*A. Ausfeld*) hrsg. von *W. Kroll* * | BPhW 1123-7 [2] W. Heraeus.

— Kleine Texte zum Alexanderroman. Commonitorium Palladi, Briefwechsel zwischen Alexander und Dindimus, Brief Alex. über die Wunder Indiens, hrsg. von *Fr. Pfister* (Samml. vulgärlat. Texte, hrsg. von W. Heraeus). Heidelberg Winter 1910 XII 42 p. 8° 1,20 M. | BPhW 1398 J. H. Schmalz | CR 229 W. H. D. R. | DLZ 1141 H. Becker | MPh XIX 49 E. Slijper.

Ambrosius. *F. Rozynski*, Die Leichenreden des hl. — insbesondere auf ihr Verhältniss zu der antiken Rhetorik... untersucht. Diss. Breslau ; Schles. Volkszeitung 121 p. | HJ 161 C. W.

G. Wilbrand, — quos auctores quaeque exemplaria in epistulis imponendis secutus sit. * | RB 451 D. A. Mauser.

Ammianus Marcellinus. Rerum gestarum libri qui supersunt, rec. *C. U. Clark*, adiuu. *L. Traube* et *Guil. Heraeo*. vol. I libri XIV-XXV * | AJPh 344 K. F. Smith | CPh 91 E. K. Rand | DLZ 1439 P. Lehmann | EHR 552 A. Souter | GGA 132 Fr. Leo | MPh XVIII 366 W. A. Baehrens | RF 131 E. S.

C. Brakman, Ammianea et Annaeana * | RF 437 S. Consoli.

A. M. Harmon, The clausula in — (cf. Métrique).

---

1. L'astérisque (*) signale les ouvrages qui ont figuré dans la Revue des Comptes Rendus de 1910.

2. L'emploi d'un chiffre double pour la pagination (1123-7) signale les comptes rendus les plus importants par l'étendue.

Anonymi. — Chronographia syntomos, ed *A. Bauer** | MHL 54 F. Hirsch | MPh XVIII 302 A. G. Roos.

— de rebus bellicis liber, von *R. Schneider* | BPhW 229-238 B. A. Müller*.

— Der — de rebus bellicis, von *R. Neher*. Tübingen Heckenhauer 1911 74 p. gr. 8° 1,60 M. | BFC XVIII 107 S. Consoli | LZB 1119 M. M. | RC LXXII 214 E. T.

Antoninus (**Marcus Aurelius**). Les Pensées de Marc Aurèle, trad. par *A.-P. Lemercier* * | DLZ 3150 M. Wundt | RC LXXI 465 My | REA 353-364 P. Fournier.

F. W. Bussell, — and the later Stoics (The World's Epoch-makers' Series). Edinburgh Clark 1910 xi 302 p. 8° 3 Sh. | CR 182 W. M. L. Hutchinson.

Apocryphi (cf. Testamentum Nouum).

Apollinaris (**Sidonius**) *M. C. Burke*, De — codice nondum tractato Remensi bibl. ciu. 423. Diss. München Kastner 63 p. | HJ 879 W. C.

M. Kraemer, Res libraria... Ap. Sidonii exemplis ill. (cf. Histoire sociale).

Apollodorus. *L. Pareti*, Intorno al περὶ γῆς di —.* | BPhW 865 A. Klotz | RSH XXII 112 V. Chapot.

J. Nicole, Le procès de Phidias dans les Chroniques d' —* | CPh 490 R. J. Bonner | HZ CVII 178 Beloch | MPh XVIII 361 C. W. Vollgraff | ZRG 451 J. Partsch.

Apollonius Dyscolus. — quae supersunt, vol II : — De constructione libri iv. rec. *G. Uhlig* ; III : — librorum deperditorum fragmenta, coll. *R. Schneider* (Grammatici graeci appar. critico instructi, Pars II)* | RF 430 A. Cosattini.

Apollonius Rhodius. *G. Boesch*, De — elocutione* | CR 210 R. C. Seaton.

Apollonius Tyrius (cf. Hist. litt., Varia, *A. Bockhoff*).

Apuleius. — Florida, rec. *R. Helm** | LZB 274 C. W—n.

— Ámor és Psyche, trad. *J. Csengeri*. Budapest Franlin 1910 68 p. 8° | EPhK 209 J. Kempf.

Th. K. Sidey, The participle in — (cf. Grammaire).

Arator. *J. Schrödinger*, Das Epos des — « De actibus apostolorum » in sein. Verhältn. zu Vergil. Prog. Weiden Nickl 1910/11 35 p. | HJ 880 W. C.

Archilochus (cf. Alcaeus).

Archimedes. — opera omnia cum commentariis Eutocii it. ed. *I. L. Heiberg*. Vol. I. Leipzig Teubner 1910 xi 445 p. 8° 6,60 M. | BPhW 986 K. Tittel | DLZ 27 K. Manitius.

Fr. Vrána, Archimède et Eratosthène (cf. Sciences).

Aretha. *P. Becker*, De Photio et — lexicorum scriptoribus.* | BPhW 1457 L. Cohn.

Aristophanes. — Werke; übers. von *L. Seeger*, neue Aufl. mit Einleit. von *H. Fischer* und *W. Schmid*. 3 vol. (Bibliotek der Weltliteratur). Stuttgart Cotta 1910 238, 287, 272 p. 8° 3 M. | DLZ 409 A. Stamm | LZB 672 Th. Mauch.

— The Acharnians of —, by *J. M. Starkie** | JAW CLII 261 A. Körte.

— Die Vögel, eine Komödie in deutsche Reime gebr. von *Owlglass*. Iena Diederichs 1910 2 M. | WKPh 93 R. Wagner.

— The Clouds of —, with introd., transl., crit. notes, and comm., includ. a new transcript. of the Scholia, by *W. J. M. Starkie*. London Macmillan 1911 lxxxviii 369 p. 12 Sh. | CR 211 H. Richards | JHS 327.

— The Peace, ed. *C. E. Graves*. Cambridge Univ. Pr. 1911 xv 143 p. 16° | RC LXXII 401 A. Martin.

— Pax, ed. *K. Zacher*, praef. *O. Bachmann** | BPhW 1489 W. Crönert | JAW CLII 261 A. Körte.

— Die Frösche des — mit ausgew. Scholien, hrsg. von *W. Süss* (Kleine Texte für theol. und philol. Vorles., 66). Bonn Marcus & Weber 1911 90 p. 2 M. | BBG 412 J. Demiańczuk | RC LXXII 401 A. Martin.

— Vespae, iterum ed. *J. van Leeuwen** | DLZ 287 V. Coulon.

— Les Guêpes, trad. par *A. Willems*. Bruxelles Weissenbruch 1910 | RIP 125 L. Parmentier.

— cantica digessit *O. Schroeder** | JAW CLII 302 A. Körte | RC LXXII 107 My.

Bericht über — (1902-1909), von *A. Körte*. JAW CLII 261-312.

C. Conradt, Die metrische und rythmische Komposition der Komödien des — (cf. Métrique).

M. Croiset, — and the political Parties at Athens* | CPh 111 G. M. Calhoun | JAW CLII 277 A. Körte.

J. Hrabák, O přepracování Pluta Aristofanova (Sur les remaniements du Plutus d' —). Prog. Trebitsch 1909/10 32 p. | LF 65 A. Kolář.

C. N. Jackson, Classical elements in Browning's — Apology* | RC LXXI My.

W. Laible, De Pluti Aristophaneae aetate interpretes antiqui quid iudicauerint. Diss. Leipzig 1909 | JAW CLII 306 A. Körte.

J. van Leeuwen, Prolegomena ad —.* | JAW CLII 261 A. Körte.

L. E. Lord, Lit. critic. of Eurip. and its relation to — (cf. Euripides).

C. Pascal, Dioniso, Saggio sulla religione e la parodia religiosa in Aristofane (Bibl. filol. class., 1). Catania Battiato 1911 xv 259 p. 8° 5 L. | AJPh 238 B. L. Gildersleeve | BFC XVII 196 N. Terzaghi | JS 137 M. Croiset | LZB 536 Pfister | RC LXXII 401 A. Martin | RF 290 D. Bassi.

M. G. F. Renkema, Studia critica in scholia ad — Aues. Diss. Utrecht Keminke 1911 v 96 p. 8° | MPh XIX 43 J. van Ijzeren | RC LXXII 401 A. Martin.

H. Richards, — and others* | BFC XVIII 29 C. O. Zuretti | JAW CLII 282 A. Körte | WKPh 369 E. Wüst.

Röhrich, Die Stellung des — zu den wichtigsten Fragen seiner Zeit. Prog. Stettin 1910 27 p. 4° | MHL 1 Dietrich.

W. Süss, — und die Nachwelt. Leipzig Dieterich 1911 ix 226 p. gr. 8° 4 M. | WKPh 1310 E. Wüst.

J. Wagner, Die metrischen Hypotheseis zu —. Beil. z. Jahresb. Askan. Gymn. Berlin 1908 | JAW CLII 306 A. Körte.

H. Weber, Aristophanische Studien* | JAW CLII 282 A. Körte.

E. Wüst, Aristophanes-Studien, als Vorläufer eines Aristophanes-Lexikons. Prog. München 1908 | JAW CLII 283 A. Körte.

Aristoteles. — Historia animalium, by *d'Arcy W. Thompson* (The Works of — transl. under *J. A. Smith* and *W. D. Ross*, IV). Oxford Clarendon Pr. 1910 10,6 Sh. | CR 209 F. H. A. Marshall | Ha 406 | JHS 146.

— De generatione animalium, transl by *A. Platt*. Ibid. 1910 7,6 Sh. | CR 23 R. G. Bury, 85 F. H. A. Marshall | JHS 146.

— De partibus animalium, by *W. Ogle*, ibid. 1911 | Ha 406 | JHS 146.

— Πολιτεία Ἀθηναίων, post *Fr. Blass* ed. *Th. Thalheim*. Leipzig Teubner 1909 xv 128 p. 8° 1,50 M. | BBG 228 J. Melber | BPhW 1 K. Hude | LZB 169 E. Drerup | MPh XVIII 124 E. van Hille | ZöG 894 E. Kalinka.

— Politica recogn. *O. Immisch** | DLZ 346 W. Nestle.

— On the art of poetry. A revised text with transl. and comment. by *I. Bywater** | AJPh 85-91 M. Carroll | CPh 97 W. S. Milner | RC LXXI 385 My.

— De arte poetica liber, recogn. *I. Bywater*, 2nd ed. Oxford Clarendon Pr. 1911 | Ha 407.

— Ethique à Nicomaque, II, trad. de *P. d'Hérouville* et *H. Verne*, introd. et notes par *P. d'Hérouville*. Paris Alcan 1910 xxiv 28 p. 8° | REG 207 L. Robin.

Nikomachische Ethik, ins Deutsche übertr. von *A. Lasson** | BPhW 921 O. Apelt.

— Nikomachische Ethik, 2e Aufl., übers. *E. Rolfes* (Philosoph. Bibliothek, 5). Leipzig Meiner 1911 xxiv 274 p. 3,20 M. | BBG 414 M. Offner.

— Chrestomathie aus — von *K. Huemer* (cf. Livres d'étude, Chrestom.).

— Lesebuch aus — von *G. Schneider* (cf. Livres d'étude, Chrestom).

P. Bolchert, Aristoteles' Erdkunde von Asien und Lybien* | MHL 264 C. Winkelsesser.

Sh. O. Dickermann, De argumentis... apud — obuiis... (cf. Xénophon).

M. Heinze, Ethische Werte bei —* | AGPh XXIV 382 | BPhW 863 O. Apelt | RC LXXI 502 My.

A. Hilka, Zur Textkritik von Alexanders Brief an — über die Wunder Indiens* | BPhW 1462 W. Heraeus.

G. Jachmann, De Aristotelis didascaliis* | BPhW 132 L. Pschor.

W. G. Jaeger, Emendationum Aristotelearum specimen. Diss. Berlin Ebering 1911 61 p. 8° | DLZ 2336 A. Kraemer.

H. Kalchreuter, Die μεσότης bei — (cf. Philosophie).

A. Lasson, — und Platon. Bericht der DLZ 1910, n° 47 | JPhV 269 E. Hoffmann.

L. E. Lord, Lit. critic. of Eurip. and its relation to Aristole's poetics... (cf. Euripides).

J. Partsch, Des — Buch über das Steigen des Nil. * | NJA XXVII 150 P. Bolchert | RC LXXI 502 My.

J. Perkmann, Der Begriff der Charakters bei Platon und — (cf. Plato).

L. Robin, La théorie platonic. des idées et des nombres d'ap. — (cf. Plato).

G. Rudberg, Kleinere Aristoteles-Fragen, II : Die Tiergeschichte des Michael Scotus* | BPhW 674 H. Stadler | RC LXXII 108 My | WKPh 765 G. Lehnert.

O. Schumann, De Aristotelis quae feruntur fragmentis dialogi de nobilitate. Festschrift Gymn. Magdeburg Peters 1911 p. 143-166 | AGPh XXV 134 R. Philippson.

W. Tatarkiewicz, Die Disposition der Aristotelischen Prinzipien* | DLZ 1109 W. Nestle.

Ch. Werner, — et l'idéalisme platonicien* | BPhW 764 O. Apelt | CR 78 M. V. Williams | DLZ 2962 W. W. Jäger | RIP 63.

O. Willmann, — als Pädagog und Didaktiker (Die grossen Erzieher, II)*. | HZ CVII 110 M. Wundt.

Arius Didymus. *H. Stracke*, De Arii Didymi in morali philosophia auctoribus* | BPhW 1497 M. Pohlenz.

Arrianus. — Anabasis in Auswahl, von *G. Heidrich*. I : Einleitung und Text, II : Erklär. Anmerk. & Wörterbuch. Wien Tempsky 1910 & 1911, 114 & 134 p. 8° le vol. 2 Kr. | BBG 414 K. Raab | KBW 341 R. Wagner | WKPh 372 W. Gemoll | ZöG 140 K. Huemer.

— quae exstant omnia, ed. *A. G. Roos*, vol. I Alexandri Anabasin cont.* | ZöG 206-212 G. Heidrich.

E. Abicht, Der gegenwärtige Stand der Handschriftenfrage bei Arrian und krit. Bearb. des I. Buches von — Anabasis.* | DLZ 866 L. Pschorr.

Artemidorus Daldianus. *R. Dietrich*, Beiträge zu —* | BPhW 145 W. Crönert.

Aruale (Carmen) seu Martis Verber (cf. Métrique, *Th. Fitzhugh*).

Asconius (Pseudo). Pseudoasconiana, Textgestaltung der Schol. zu Ciceros 4 ersten Verrinen... unters. von *Th. Stangl** | RF 443 P. Rasi.

— Komment. des — zu dem Pro Milone (cf. Cicero, pro Milone, ed. P. Wessner).

Asterius. *M. Schmid*, Beiträge zur Lebensgeschichte des Asterios von Amasea und zur philologischen Würdigung seiner Schriften. Borna-Leipzig Noske 1911 vi 45 p. 8° | BZ 569 C. W. | HJ 637 C. W.

Augustinus. — De catechizandis rudibus, hrsg. von *G. Krüger*, 2. Aufl. (Sammlung ausgew. kirchen- und dogmengesch. Quellenschriften I, 4). Tübingen Mohr xii 76 p. 8° 1,80 M. | BPhW 840 J. Zycha.

— De ciuitate dei libri xxii, tert. recogn. *B. Dombart*, vol. I, l. i-xiii* | RF 435 S. Consoli | RPh 113 R. Duchamp de Lageneste.

— Des hl. — 22 Bücher über den Gottestaat, übers. von *A. Schröder* ; Bd. I : lib. i-viii. Einleit. von *J. N. Espenberger*. (Bibl. der Kirchenväter). Kempten und München Kösel lxiv 444 p. 3,50 M. | HJ 874 W. C.

— Confessiones, cur. *F. Ramorino*, t. I.* | RPh 113 P. Duchamp de Lageneste.

— Scriptorum contra Donatistas pars III ; rec. *M. Petschenig** | BPhW 870 J. Zycha | ZöG 144 A. Huemer.

— Epistulae, rec. *A. Goldbacher*. Pars IV, ep. 185-270 (Corp. scr. eccles. Lat. Acad. Vindob. LVII). Wien Tempsky 1911 | HJ 637 W. C. | ZöG 989 A. Huemer.

A. Bruckner, Die vier Bücher Julians von Aeclanum an Turbantius. Ein Beitr. z. Charakteristik Julians und Augustins (Neue Stud. z. Gesch. d. Theol., VIII). Berlin Trowitzsch 1910 116 p. 8° 3,80 M. | AB 368 V. D. V. | BPhW 1377 G. Grützmacher | HJ 392 C. W.

A. St. Pease, A Harvard ms. of St. Augustine (ex : Harvard Stud. Class. Philol. xxi 1910 p. 51-74). | HJ 153 C. W. | REA 237 J. Marouzeau | WKPh 347 C. Weyman.

O. Schilling, Die Staats- und Soziallehre des heiligen Augustinus. Freiburg i. Br. Herder 1910 x 280 p. gr. 8° 5,60 M. | HJ 391 C. W. | LZB 1233 J. N. | MIIL 392 O. Kende.

H. Schloz, Glaube und Unglaube in der Weltgeschichte, Ein Kommentar zu — De Ciuitate Dei. Leipzig Hinrichs 1911 VIII 244 p. gr. 8° 5 M. | LZB 385 G. Kr. | RC LXXII 171 P. de Labriolle.

Br. Seidel, Die Lehre des heiligen — vom Staate (Kirchengesch. Abhdl. IX, 1). Breslau Aderholz 1909 53 p. 8° 1,50 M. | DLZ 180 J. Friedrich.

W. Thimme, Augustin. Ein Lebens- und Charakterbild auf Grund seiner Briefe. Göttingen Vandenhoeck 1910 206 p. 8° 3 M. | DLZ 12 O. Scheel | HJ 152 C. W. | LZB 387 C. W — n.

H. Weinand, Die Gottesidee, der Grundzug der Weltanschauung des hl. Augustinus (Forsch. z. chr. Lit. & Dogmengesch., X,2). Paderborn Schöningh 1910 VIII 135 p. 8° 4,50 M. | DLZ 2322 S. Krauss | RB 243 D. R. P.

A. Wikman, Beiträge zur Aesthetik Augustins. Diss. Iena, Weida Thomas 1909 102 p. | HJ 637 W. C.

Augustinus (**Pseudo**-). — Quaestiones ueteris et noui testamenti CXXVII, rec. *A. Souter** | BPhW 577 C. Weyman.

Auienus. *E. Reuter*, De Auieni hexametrorum re metrica. Diss. Bonn Georgi 1909 106 p. 8° | BPhW 466 J. Tolkiehn | JAW CLIII 109 J. Tolkiehn.

Bericht über — (1902-1910), von *J. Tolkiehn* ; JAW CLIII 108-112.

Auitus. *H. Goelzer*, Le latin de saint Avit, évêque de Vienne* | BFC XVIII 9-12 V. Ussani | JS 86 F. Gaffiot | RU 2, 224 H. de la Ville de Mirmont.

Ausonius. *W. Brandes*, Beiträge zu —. Die Ephemeris. Ein Mimus. Wolfenbüttel Heckner 1909 20 p. 8° | RU 2,160 H. de la Ville de Mirmont.

M. Kraemer, Res libraria... Ausonii exemplis illustr. (cf. Histoire sociale).

Basilius Magnus. *G. Büttner*, Basileios des Grossen Mahnworte an die Jugend.* | BPhW 176-182 M. Pohlenz.

A. Dirking, S. Basilii Magni de diuitiis et paupertate sententiae quam habeant rationem cum ueterum philosoph. doctrina. Diss. Münster Aschendorff 1911 76 p. gr. 8° | BZ 567 C. W. | HJ 388 C. W. | RB 479 D. A. Wilmart | WKPh 353 J. Dräseke.

J. Trunk, De Basilio Magno sermonis Attici imitatore. Prog. n° 769 & 826. Ehingen 1907/8 & 1910/11 Stuttgart 1911 70 p. 4° | WKPh 1003 J. Dräseke.

Bessarion (cf. Byzantina, T. Evangelides).

Byzantina (cf. aussi Christiana et auteurs divers).

— Analecta Byzantina, Carmina inedita Theodori Prodromi et Stephani Physopalamitae, ed. *C. Welz*. Diss. Strassburg 1910 64 p. | BZ 283 P. Ms.

— Byzantinische Legenden, deutsch von *H. Lietzmann*. Iena Diederichs 1911 102 p. 4° 5 M. | BPhW 1105 P. Maas | BZ 580 A. H.

— Chroniques Byzantines, XIV & XV. St Pétersbourg 1808-9 & 1909-10 | RC LXXI 387 My.

T. Evangelides, Δύο βυζαντιακὰ κείμενα : Γρηγορίου Χιονιάδου 'Επιστολαί..., Βησσαρίωνος μονῳδία... * | BZ 285 A. H.

M. Vogel, Die griech. Schreiber des Mittelalters (cf. Histoire des études).

G. Ficker, Erlasse des Patriarchen von Konstantinople Alexios Studites. Festschr. Kiel 1911 58 p. 8° | BZ 590 A. H.

A. Pusch, Das Χρονικὸν ἐπίτομον der Wiener Handschrift Th. Gr. XI ; Text und Untersuchung. Diss. Iena 1908 18 p. 8° | MIIL 54 F. Hirsch.

Caesar. Bellum Gallicum, hrsg. von *W. Haellingk*. I : Text. 4e Aufl. Münster Aschendorff 1909 XXXII 239 p. 8° 1,65 M. | BBG 339 K. Neff | JPhV 52 H. Meusel.

— Gallic war, transl. by *F. P. Long*. Oxford Clarendon Pr. 1911 VIII 278 p. 8° 3,6 Sh. | Ha 401 W. K. | WKPh 457 H. Meusel.

— Commentarii rerum in Gallia gest. VII, A. Hirtii octauus, für den Schulgebr. hrsg. von *H. Meusel*, mit einem Anh. : Das römische Kriegswesen... von *R. Schneider*. 2e Aufl. Berlin Weber 1908 XV 284 p. 8° | 1,60 M. | JPhV 51 H. Meusel.

— Gallischer Krieg in Auswahl, auf Grund der Ausg. von *Fr. Fügner* hrsg. von *W. Haynel** | JPhV 55 H. Meusel | ZöG 663 A. Kappelmacher.

— Invasions of Britain (extr. from De bello Gallico IV, V) ed. by *S. E. Winbolt*. London Bell 1911 | Ha 405 M. T. S.

— Der Bürgerkrieg, deutsch von *A. Horneffer*.* | BPhW 803 E. Wolff | DLZ 92 W. Nestle | KBW 128 M. Ziegler.

— Denkwürdigkeiten über den Bürgerkrieg, hrsg. von *Fr. Fügner*, 2e Aufl. Berlin Teubner 1909 XVI 175 p. 8° 1,60 M. | JPhV 66 H. Meusel.

T. Rice Holmes, Ancient Britain and the invasions of —. Oxford Clarendon Pr. 1907 XVI 764 p. 8° 21 p. | JPhV 97-101 H. Meusel.

Id., Caesar's Conquest of the Gaul, 2nd ed. Oxford Clarendon Pr. 1911 872 p. 24 Sh. | BMB 349 J. P. W. | BPhW 1467-1480 H. Meusel | CR 257 F. Haverfield.

A. Klotz, Cäsarstudien, nebst einer Analyse der Strabonischen Beschreibung von Gallien und Britannien. Leipzig Teubner 1910 IV 267 p. gr. 8° 6 M. | BPhW 137 H. Meusel | DLZ 2650 H. Schiller | HJ 377 C. W. | JPhV 104-114 H. Meusel | RCe 111 J. Marouzeau | RF 462 C. Lanzani | RPh 364 P. Lejay.

P. Menge, Ist — der Verfasser des Abschnittes über Kurios' Feldzug in Afrika? II. Teil. Prog. 343 Pforta 1911 32 p. * | WKPh 1139 K. Löschhorn.

H. Meusel, Bericht über —. JPhV 30-114.

H. Müller, Vokabular zu — Commentarii rerum in G. gestarum, 2e Ausg.* | ZöG 1031 A. Kappelmacher.

Prammer-Polaschek, Schulwörterbuch zu — Bellum Gallicum. 2e Aufl. Wien Tempsky 1911 176 p. 8° 72 fig. et cartes 2 M. | WKPh 910 E. Wolff.

E. Schlee, Etymologisches Vocabularium zu — ; 6e Aufl. Altona Harder 1911 65 p. 1 M. | BBG 343 Bauerschmidt | ZöG 842 A. Kappelmacher.

E. G. Sihler. Annals of — ; a critical Biography with a survey of the sources. New York Stechert 1911 XI 330 p. 8° 1,75 Dol. | WKPh 1084-1090 H. Meusel.

G. Veith, Geschichte der Feldzüge Caesars.* | JPhV 83-92 H. Meusel.

Callimachus. Homerische Nachahmungen bei — (cf. Homerica).

C. Zipfel, Quatenus Ouidius in Ibide — secutus sit (cf. Ouidius).

Calpurnius. *C. Giarratano*. — et Nemesiani Bucolica* | BFC XVIII 130 M. L. de Gubernatis | RF 621 G. Ferrara.

Cato. *E. Pais*. L'orazione di — a favore della lex Oppia (Mem. R. Accad. Napoli). Napoli Tip. della Univ. 1909 7 p. | BFC XVII 157 A. G. Amatucci.

Catonis Disticha. Bericht über — (1902-1910) von *J. Tolkiehn*. | JAW CLIII 106

A. Barriera, Orazio e i « Disticha Catonis » (cf. Horatius).

Catullus. — Catull, Tibull, Properz, von *P. Widmann*. Münster Aschendorff 1910 | BBG 339 K. Neff.

— Výbor básni Val. Catulla (Extr. des poésies de —) par *Cumulus*. Prague Hynek 1911 59 p. 0,20 Kr. | LF 291-8 O. Smrčka.

— Auswahl aus — von *K. P. Schulze* (cf. Elegi).

A. Morgenthaler, De Catulli codicibus* | WKPh 658 B. L. Ullmann.

E. P. Morris, An interpretation of Catullus VIII.* | BPhW 1022 H. Magnus.

Choricius. *G. Pietsch*, De Choricio Patrocli declamationis auctore (Breslauer philol. Abhandl. 42). Breslau Marcus 1910 IV 88 p. 8° 3,60 M. | BFC XVIII 99 C. Landi | BPhW 1276 H. Markowski | DLZ 990 K. Münscher.

Christiana (cf. aussi Byzantina). Enchiridion Fontium historiae ecclesiasticae antiquae, coll. *C. Kirch* S. J. Freiburg i. Br. Herder 1910 XXIX 636 p. 8° 8 M. | AB 460 V. D. V. | DLZ 1172 G. Krüger | EHR 618 E. W. W. | HJ 384 C. W. LZB 1010 V. S. | RB 477 D. D. Defrenne | RC LXXI P. de Labriolle | RIP 352 P. L. | RQH XC 295 J. Guiraud.

— Altchristliche Texte, bearb. von *C. Schmidt* und *W. Schubart* (Berliner Klassikertexte, VI). Berlin Weidmann 1910 IV 140 p. 4° 10 M. | BFC XVIII 2 N. Terzaghi | BPhW 165 H. Lietzmann | BZ 362 | GGA 537-568 R. Reitzenstein | HJ 386 C. W. | LZB 1171 V. S. | WKPh 685 O. Stählin,

— Analecta, zusammengest. von *E. Preuschen* * | EPhK 141 J. Révay.

— Monumenta aeui apostolici (Florilegium patrist. dig. *G. Rauschen*, fasc. I). Bonn Haustein gr. 8° v 89 p. 1,20 M. | LZB 635 — 1 — u.

— Monumenta minora saeculi secundi. (Florilegium patristicum, fasc. III). Bonn Haustein II 106 p. gr. 8° 1,50 M. | LZB 625 — 1 — u.

— Varia graeca sacra, par *A. Papadopoulos-Kerameus* (Publ. Fac. hist. phil. Univ. St. Pétersbourg, XCV). St. Pétersbourg 1909 XLIV 320 p. 8° (introd. en russe). | BZ 257-261 A. Ehrhard | RIP 129 L. Parmentier.

— Doctrina Jacobi nuper baptizati, hrsg. von *N. Bonwetsch* (Abhdl. Ges. Wiss. Gött. XII, 3). Berlin Weidmann 1910 XVIII 96 p. 4° 8 M. | BZ 573-8 P. Ms. | JS 327 C. E. R. | RC LXXII 2 A. L. | WKPh 374 J. Dräseke.

— Die Akten der edessenischen Bekenner Gurjas, Samonas und Abibos, aus dem Nachlass von *O. von Gebhardt* hrsg. von *E. von Dobschütz* (Texte und Untersuch. z. Gesch. der altchr. Lit. XXXVII, 3). Leipzig Hinrichs 1911 LXVIII 264 p. 8° 12 M. | BPhW 1591 W. Lüdtke.

— *Th. Schermann*, Der liturgische Papyrus von Dêr-Balyzeh (Texte und Untersuch. XXXV, 1 b.). Leipzig Hinrichs 1910 VI 42 p. 8° | AB 333 H. D. | RC LXXI 393 A. Loisy.

— *E. de Stoop*, Vie d'Alexandre l'Acémète, texte grec et trad. latine (Patrologia Orientalis, VI, 5). Paris Didot 1911 61 p. 4° 3,95 Fr. | BMB 188 A. R.

Cicero. Epistolae. Cicero's Letters, sel. and ed. by *E. Riess*. New-York Macmillan 1910 LIX 393 p. 1,60 Dol. | CPh 486 S. B. P.

— Cicerone e i suoi corrospondenti, lettere scelte .. da *C. Giorni.* * | BFC XVII 248 L. Dalmasso.

— Výbor z listů Ciceronových (Extr. des Lettres de —), par *O. Jiráni*; I Texte, II : Comm. Prague 1911 X 83 & X 54 p. 1,20 & 1 Kr. | LF 138 & 378 J. Hrůša.

— Ausgewählte Briefe Ciceros und seiner Zeitgenossen, bearb. von *A. Kornitzer*. Wien Gerolds 1910 113 & 52 p. 2,40 Kr. | WKPh 1122 W. Sternkopf | ZöG 731-5 R. Bitschofsky.

— ad M. Brutum et M. Bruti ad — Epistularum liber nonus, rec. *H. Sjoegren*. Göteborg, Eranos Forlag 1910 60 p. gr. 8° | BFC XVIII 127 S. Consoli | RC LXXI 111 E. T. | RF 288 R. Sabbadini | RIP 347 P. Henen | WKPh 205-214 W. Sternkopf.

Bericht über die Literatur zu Ciceros Reden (1906-1909) von *J. May* ; JAW CLIII 38-94.

Orationes. — Pro P. Quinctio, pro Rosc. com. etc. rec. *A. C. Clark* * | BFC XVII 154 L. V.

— Pro Tullio, pro Fonteio, pro Sulla, pro Archia, pro Plancio, pro Scauro recogn. *A. C. Clark*. Oxford Clarendon Pr. 1911 XVI 200 p. 8 2 Sh. | JPhV 198 F. Luterbacher | RC LXXII 112 E. Thomas.

— pro M. Caelio, rec. *J. van Wageningen* * | BPhW 868 H. Nohl.

— Reden gegen Catilina, erkl. von *O. Drenkhahn*. | BFC XVII 208 V. Brugnola | RF 310 A. Beltrami | ZöG 517 R. Bitschofsky.

— in L. Catilinam oratt. IV, publ. par *M. Levaillant*. Paris Hachette 1907 II 232 p. | RF 310 A. Beltrami.

— Catilinarische Reden, hrsg. von *M. Mertens*. A : Text, 3ᵉ Aufl. ; B : Kommentar, 2ᵉ Aufl. Münster Aschendorff 1910 & 1906 XVI 64 & 56 p. 8° 0,75 & 0,65 M. | BBG 339 K. Neff | JPhV 197 F. Luterbacher.

— Rede für T. Annius Milo mit dem Komm. des Asconius und den Bobienser Scholien, hrsg. von *P. Wessner* (Kl. Texte für theol. & philol. Vorles., 71). Bonn Marcus & Weber 1911 1,60 M. | BBG 416 E. Ströbel | RC LXXII 468 E. T.

— Philippische Reden I, II, III, VII, hrsg. von *J. Bach* * | WKPh 948 Nohl.

— Die Reden über Sex. Roscius aus Ameria und über das Imp. des Pompeius (— ausgew. Reden erkl. von *K. Halm*, Bd. I), 12ᵉ Aufl. von *W. Sternkopf* * | BBG G. Landgraf | BFC XVII 271 C. Giarratano | BPhW 1623 G. Ammon | JPhV 193 F. Luterbacher | KBW 412 Wunder | RIP 36 P. Faider.

— Reden über den Oberbefehl des Cn. Pompeius und für L. Murena, hrsg. von *K. Rossberg*. 2ᵉ Aufl. ; A : Text ; B : Kommentar. Münster Aschendorff 1908 & 1909 XXII 90 & 96 p. le vol. 0,80 M. | JPhV 196 F. Luterbacher.

— De Suppliciis, trad. fr. par *G. Rabaud*. Paris Hachette 1911 XII 132 p. 16° | RU 1,311 H. de la Ville de Mirmont.

Bericht über Ciceros Reden, von *F. Luterbacher* ; JPhV 188-204.

Philosophica. Paradoxa Stoicorum, Academicorum reliquiae cum Lucullo. Timaeus, De natura deorum, De diuinatione, De fato ; fasc. I, ed. *O. Plasberg*, Leipzig Teubner 1908 IV 196 p. 8° 8 M. | CPh 243 F. A. Gragg.

— Id., fasc. II. ibid. 1911 399 p. 8° 8 M. | RC LXXII 211 E. Thomas.

— de uirtutibus libri fragm. coll. *H. Knoellinger** | JAW CLIII 82 J. May.

K. Busche, Beiträge zur Kritik und Erklärung Ciceronischer Reden. Zur IV. und V. Rede gegen Verres und z. Rede pro Caecina* | BPhW 298 G. Ammon.

A. Clark, Anecdota Oxoniensia, XI* | JAW CLIII 55 J. May.

W. Dammann, — quomodo in epistulis sermonem hominibus... et rebus... accommodauerit* | BPhW 958 W. Sternkopf | DLZ 2267-72 C. Atzert.

R. Heinze, Ciceros politische Anfänge* | MHL 146 Dietrich | NTF 73-7 V. Thoresen | ZöG 217-221 A. Kornitzer.

G. de Longis, Noua ratio quae ad Brutum epistulas uere Ciceronis esse confirmat. Benevento Forche Caudine 1909 41 p. | RF 279 A. Romizi.

Fr. Nassal, Aesthetisch-rhetorische Beziehungen zwischen Dionysius von Halicarnass und — (cf. Dionysius).

H. Sjögren, Commentationes Tullianae. De — epist. ad Brutum, ad Quintum fr., ad Atticum quaest.* | BPhW 201 A. Klotz | CR 149-154 A. C. Clark.

Th. Stangl, Pseudoasconiana, Textgestaltung der Scholien zu — 4 ersten Verrinen (cf. Asconius).

Th. Zielinski, — im Wandel der Jahrhunderte, 2e Aufl.* | JAW CLIII 73 J. May.

Cicero (Pseudo-). Vier Bücher an C. Herennius über die Redekunst, deutsch von *K. Kuchtner*. Münchner Pohl 1911 156 p. 8° 2,50 M. | DLZ 2722 E. Ströbel.

Clemens Alexandrinus. Bd. III : Stromata VII-VIII, Excerpta ex Theodoto, Eclogae propheticae. Quis diues saluetur, Fragmente, hrsg. von *O. Stählin**. | BPhW 1366-1373 M. Pohlenz.

J. Gabrielsson, Ueber die Quellen des — ; II : Zur genaueren Prüfung der Favorinushypothese*. | BPhW 603-612 O. Stählin | JAW CLII 314 F. Bock.

Clemens Romanus. Epître aux Corinthiens, par *H. Hemmer*. | JS 40 C. E. R. | RB 478 D. B. D*.

— Bruchstücke des ersten Clemensbriefes, nach dem Achmimischen Papyrus... hrsg. und übers. von *Fr. Rösch*. Strassburg Schlesier 1910 XXVIII 185 p. fol. 20 M. | LZB 1 J. Herrmann | RC LXXII 184 G. Maspero.

— Die älteste Predigt aus Rom = Der sogen. 2. Clemensbrief, von *D. Völter*. (Die apostolischen Väter neu untersucht II, 1). Leiden Brill 1908 VIII 71 p. gr. 8° 1,50 M. | BPhW 459 E. Preuschen.

— Die klementinische Liturgie... hrsg. von *H. Lietzmann** | BBG 54 C. W. | REG 223 A. Puech.

Columella. Bericht über — (1902-1909) von *J. Tolkiehn* ; JAW CLIII 102-104.

A. Gummerus, De — philosopho* | AGPh XXIV 504 C. Fries | BPhW 1057 W. Becher.

Cominianus. *J. Tolkiehn*, Cominianus, Beiträge zur römischen Literaturgeschichte. Königsberg Dietrich 1910 VII 174 p. 8° 5 M. | HJ 211 C. W. | LZB 465 C. W—n | RC LXXI 81 E. T.

Commodianus. *H. Brewer*, Die Frage um das Zeitalter Commodians (Forsch. z. christl. Liter.-und Dogmengesch. X, 5). Paderborn Schöningh IX 71 p. 8° 2,60 M. | DLZ 993 M. Manitius | EPhK 492 J. Révay | HJ 388 C. W. | WKPh 712-716 & 735-743 W. Thiele.

J. Révay, — sa vie, ses œuvres et son temps (en hongrois)* | BPhW 1429 F. Láng.

Comoediae. Römische Komödien, deutsch von *C. Bardt*. III. Mostellaria, Pseudolus, Bacchides, Phormio. Berlin Weidmann 1911 X 273 p. 8° 5 M. | BBG 516 O. Hey | BPhW 1055 P. Wessner | WKPh 1172 Draheim.

Consentius. *Fr. Abbott*, Vulgar latin in the Ars Consentii de barbarismis (cf. Grammaire).

Corinna. Neue Bruchstücke von —, hrsg. von *E. Diehl* (cf. Alcaeus).

Cornelius Nepos (cf. Nepos).

Cratinus. Bericht über — (1902-1909), von *A. Körte*; JAW CLII 254-259.

Cratippi fragmenta (cf. Oxyrhynchia).

Curtius (Q.) Historiarum Alexandri Magni Macedonis libri qui supersunt, erkl. von *P. Menge*. Bd. I : Lib. III-V, erkl. von *P. Menge* und *Fr. Fried*. Gotha Perthes 1911 218 p. 2,40 M. | BBG 415 Hauck | KBW 410 Greiner.

J. Oblinger, Curtiana, Textkritische und grammatische Untersuchungen zu —. Diss. Würzburg, Nabburg Scheidler 45 p. | HJ 378 C. W.

Cyprianus. *H. Koch*, — und der römische Primat.* | AB 330 H. D. | RC LXXII 145 P. de Labriolle.

G. de Longis, Studio su Cecilio Cipriano scrittore latino del III secolo. Benevento Alessandro 1909 103 p. | RF 275 A. Romizi.

A. Seitz, Cyprian und der römische Primat oder Urchristliche Primatsentwicklung und Hugo Kochs modernistisches Kirchenrecht. Regensburg Manz VIII 152 p. 3 M. | HJ 636 W. C.

H. Fr. v. Soden, Das latein. N. T. in Afrika zur Zeit Cyprians (cf. Testam. Nouum).

Cyrillus Alexandrinus. *A. Rücker*, Die Lukas-Homilien des hl. —. Ein Beitrag zur Geschichte der Exegese. Diss. Breslau Goerlich 102 p. 3,20 M. | HJ 877 W. C.

A. Struckmann, Die Eucharistielehre des hl. —. Paderborn Schöningh 1910 XV 170 p. 8° 6,25 Fr. | RB 453 D. H. Strohsacker.

Dares-Studien, von *G. Schissel von Fleschenberg*.* | BZ 228-239 E. Patzig | CPh 121 C. H. Moore.

Defixiones. *C. Zipfel*, Quatenus Ouidius in Ibide... defixiones secutus sit (cf. Ouidius).

Demetrius. — et Libanii qui feruntur Τύποι ἐπιστολικοί et Ἐπιστολιμαῖοι χαρακτῆρες, ed. *V. Weichert*. Leipzig Teubner 1910 XXXIII 69 p. 8° 2,60 M. | BPhW 1395 W. Crönert | CPh 230 C. Wright.

Demosthenes. Select private orations, ed. *J. E. Sandys*. Part II: pro Phormione, contra Stephanum I, II, contra Nicostratum, Cononem, Calliclem. 4th ed. Cambridge Univ. Pr. 1910 LXXIV 228 p. 8° | BPhW 1243 Th. Thalheim.

— Die Rede vom Kranze, erkl. von *Fr. Blass*, 2e Aufl. von *K. Fuhr* (— ausgew. Reden erkl. von *C. Rehdantz* und *Fr. Blass*, 2e Teil). * | BBG 235 H. Reich.

— Olyntische Reden, deutsch von *A. Horneffer* (Antike Kultur, 28). Leipzig Klinkhardt 1910 IV 31 p. 8° 0,50 M. | DLZ 1309 W. Nestle | KBW 129 A. Ziegler | WKPh 654-8 R. Wagner.

— Olyntische Reden; 1e R. gegen Philippos, 9e Aufl. von *K. Fuhr** | LF 52 K. Wenig.

— Philippische Reden I, II, III, VII, hrsg. von *J. Bach*. II : Kommentar. Münster Aschendorff 1910 68 p. pet. 8° 0,70 M. | JPhV 201 F. Luterbacher.

F. Allers, Luciani quae fertur Demosthenis laudatio (cf. Lucianus).

G. Duhain, Jacques de Tourreil, traducteur de —. Paris Champion 1910 274 p. 8° 6 Fr. | CPh 364 P. Shorey | DLZ 2570 Ph. Aug. Becker | REG 345 E. Cahen.

K. Kahn, — contiones num re uera in contione habitae sint quaeritur. Diss. Giessen 1910 64 p. 8° | BPhW 705 Th. Thalheim.

P. Wendland,... Isokrates und — (cf. Histoire grecque).

C. Zander, Eurythmia Demosthenis (cf. Métrique).

Dictys. *R. Friebe*, De Dictyis codice Aesino* | BPhW 71 F. Meister.

Digesta (cf. Droit).

Diodorus Tarsensis *L. Mariès*, Le Commentaire sur les Psaumes de — (Cptes R. Acad. Inscr. Paris 1910 p. 512-516). — Aurions-nous le Commentaire de — ? (RPh 1911 p. 56-70). | BZ 570 P. Mc.

Diogenes Apolloniensis. *E. Krause*, Diogenes von Apollonia* | CPh 498 C. E. Millerd.

Dionysius Halicarnasseus. on literary composition, ed. *W. Rh. Roberts*.* | BPhW 795 G. Ammon | RC 45-49 F. H. Colson | RIP 34 Ch. Michel.

Fr. Nassal, Aesthetisch-rhetorische Beziehungen zwischen — und Cicero* | BPhW 1115 H. Mutschmann | WKPh 945 K. Jacoby.

Diophantus Alexandrinus. *Th. L. Heath*, Diophantus of Alexandria, a study in the history of Greek algebra, 2nd ed. Cambridge Univ. Pr. 1910 VII 387 p. 8° 12,50 Sh. | DLZ 1977 K. Bopp | WKPh 427-433 J. Klug.

Donatus. *O. Feyerabend*, De Terentiano commento Donati (cf. Seruius).

J. Schroeder, Quaestiones Donatianae. Diss. Königsberg Köslin 1910 77 p. 8° | WKPh 433 K. Cybulla.

Elegi. Römische Elegiker, Eine Auswahl aus Catull, Tibull, Properz und Ovid, bearb. von *K. P. Schulze*, 5e Aufl.* | CR 259 J. P. P. | KBW 485-7 Wunder | MPh XVIII 352 E. Bessem | RF 136 E. S.

— Ukázky z římských elegiků v českém překladé přízvučném (Spécimens de traduction rythmée des élégiaques romains, par *E. Stolovsky*). Prog. akad. gymn. Prague 1909-10 14 p. | LF 385 O. Jiráni.

— Výbor z elegiků římských (Extraits des élégiaques romains, par *R. Schenk*). I : Texte; II : Commentaire. Prague 1911 IV 64 p. & VII 53 p. 0,80 & 1 Kr. | LF 287 & 378 J. Hruša.

— Elegies incl. in the Theognidean Sylloge (cf. Theognis).

Empedocles. *Th. Curti*, Das Fest des —, ein dramatisches Gedicht. Zürich Roscher 1909 62 p. 8° | BPhW 665 F. Lortzing.

C. E. Millerd. On the interpretation of —. Diss. Chicago 1908 Univ. Pr. II 94 p. gr. 8° 0.80 Dol. | BPhW 665 F. Lortzing | DLZ 2006 W. Nestle.

Ennius. *R. Frobenius*, Die Formenlehre des —.* | JAW CLIV 26 C. Wagener.

Id., Die Syntax des —.* | BMB 117 J. P. W. | BPhW 1335 J. H. Schmalz | CR 90 W. E. P. Pantin | DLZ 1946 G. Funaioli | LZB 1057 | RF 455 L. Valmaggi | WKPh 120 C. Stegmann.

Epicurus. *E. Joyau*, Epicure (Les grands Philosophes). Paris Alcan 1910 222 p. 5 Fr. | AGPh XXV 128 E. Bréhier | BMB 38.

J. H. Leopold, Uit den tuin van —. Rotterdam Brusse 1910 0,95 Fl. | MPh XVIII 351 B. J. H. Ovink.

Fr. Merbach, De Epicuri canonica* | BPhW 511 A. Brieger.

Fr. Sandgathe, Die Wahrheit der Kriterien Epikurs (cf. Philosophie).

Epiphanius. *K. Holl*, Die handschriftliche Ueberlieferung des — (Texte und Untersuch. XXXVI, 2). Leipzig Hinrichs 1910 IV 98 p. gr. 8° 3 M. | AB 333 H. D. | LZB G. Kr. | RC LXXI 395 A. L.

Epistolae. Antikes Leben in Briefen. Eine Auswahl aus der römischen Briefliteratur, hrsg. von *A. von Gleichen-Russwurm*. Berlin Bard. 1911 II 330 p. 8° 5 M. | BPhW 1091 C. Bardt.

Etymologicum Gudianum quod uocatur, rec. *E. A. de Stefani*: fasc. I litt. A-B contin. Teubner 1909 293 p. gr. 8° 10 M. | BZ 204-8 L. Cohn | DLZ 2140 St. Witkowski.

Eupolis. Bericht über — (1902-1909), von *A. Körte*. JAW CLII 259-261.

Euripides. Helena, Phœnissae, Orestes, Bacchae, Iphig. Aulid., Rhesus, rec. *G. Murray** | BPhW 257 N. Wecklein | DLZ 733 Th. O. Achelis.

— Andromache, erkl. von *N. Wecklein*. Leipzig Teubner 1911 91 p. 8° 1,60 M. | BPhW 1585 P. Bucherer | DLZ 3227 Th. O. Achelis | ZöG 716 A. Baar | ZG 740 W. Gemoll.

— Hypsipylae fragmenta post Grenfellium et Huntium ed. *H. van Herwerden**. | BPhV 635 O. Schroeder | RF 312 A. Taccone.

— Iphigenie im Lande der Taurier, übers. von *H. Fugger*. Prog. Hof 1910 47 p. 8° | BPhW 985 N. Wecklein.

— The Iphigenia in Tauris, transl. into engl. rhyming Verse by *G. Murray*. Oxford Univ. Press 1910 | CPh 222 D. J. Putnam.

— Iphigenie auf Tauris, übers. von *Stowasser*, hrsg. von *E. Castle* (Græsers Schulausg. kl. Werke). Teubner XXV 58 p. gr. 8° | BBG 343 R. Thomas.

— Medea, für d. Schulgebr. hrsg. von *L. Schunck*. Münster Aschendorff 1909 XL 80 & 80 p. 1,80 M. | WKPh 396 K. Busche.

— The Phoenissae, ed. by *A. C. Pearson** | AJPh 360 B. L. Gildersleeve | BPhW 1241 S. Mekler | RC LXXI My. | RPh 219 L. Méridier.

— The Phoenissae of —, ed. by *J. U. Powell.* London Constable 1911 229 p. 8° 8,6 Sh. | CR 177 A. C. Pearson.

— cantica fragmento Grenfelliano adiecto digessit *O. Schröder.* Teubner 1910 vi 195 p. 8° 4 M. | BPhW 321-333 P. Maas | LZB 1407 O. Hachtmann.

J. E. Harry, Studies in —. Hippolytus (Univ. of Cincinnati, Ser. II, iv, 4) Univ. Pr. 1909 71 p. 8° | BPhW 537 S. Mekler.

P. Linde, Sophocles' Elektra im Verhältniss zu der des — (cf. Sophocles).

L. E. Lord, Literary criticism of — in the scholia and the relation of this criticism to Aristotle's poetics and to Aristophanes.* | BPhW 633 N. Wecklein.

G. Norwood, The Riddle of the Bacchae : the last stage of — religious views*. | CR 142 C. Bailey.

Fr. Schöll, Ueber zwei sich entsprechende Trilogien des — ; mit Bemerk. zur Tetralogie des attischen Theaters (Sitzber. Heidelb. Akad. Wiss. 1910 15° Abhdl.) 31 p. 8° 1,20 M. | BPhW 163 N. Wecklein.

A. W. Verrall, The Bacchants of — and other essays. Cambridge Univ. Pr. 1910 395 p. 8° 10 Sh. | BFC XVII 269 N. Terzaghi | CR 142 C. Bailey | JHS 325 | WKPh 340 K. Busche, 937 R. Wagner.

Eusebius. Kirchengeschichte, bearb. von *E. Schwartz*; Die latein. Uebersetzung des Rufinus, von *Th. Mommsen,* III : Einleit., Uebersichten und Register* | RC LXXI 83 A. Quérity.

— Histoire ecclésiastique, livres v-viii, texte grec et trad. fr. par *E. Grapin* (Textes et docum. p. l'ét. hist. du christian., 14). Paris Picard 1910 561 p. 12° 5 Fr. | JS 557 C. E. R. | RB 478 D. B. D. | RC LXXII 169 P. de Labriolle | RQH XC 296 P. Allard.

G. Pasquali, Die Komposition der Vita Constantini des — (Hermes XLV 1910 p. 369-386). | BZ 307 A. H.

Fabius Pictor. *Fr. Mrázek,* Fabius... dans la 1re décade de Tite-Live (cf. Liuius).

Folklore. *G. Dähnhardt,* Natursagen, Eine Sammlung naturdeutender Sagen, Märchen, Fabeln und Legenden, III, 1. Teubner 1910 xiv 558 p. 8° 15 M. | BPhW 875 K. Bruchmann | RH CVII 415 Ch. G.

Id., Id., II : Sagen zum N. Testam. (cf. Testamentum nouum).

H. Lietzmann, Byzantinische Legenden (cf. Byzantina).

Fortunatus (Venantius). *G. M. Dreves,* Hymnologische Studien zu — (cf. Hymni).

Gaius (cf. Droit, Textes).

Galenus. — de usu partium libri xvii, rec. *G. Helmreich,* vol. II, libros ix-xvii cont.* | CPh 126 W. A. Heidel | RC LXXI 26 My.

— de partibus artis medicatiuae, eine verschollene griechische Schrift in Uebersetzung des 14. Jhrdts., von *H. Schöne.* Festschr. Univ. Greifswald Abel 1911 38 p. 8° | DLZ 1375 W. Schonack.

— Miniaturen der lateinischen Galenos-Handschrift der Kgl. öffentl. Bibliothek in Dresden Db. 92-93 in phototyp. Reproduktion. *E. C. van Leersum* und *W. Martin,* Einleitung und Beschreibung (Cod. Graeci et Lat. photot. depicti duce Sc. de Vries, Supplementum VIII) Leiden Sijthoff xxxvii p. 21 pl. fol. | BPhW 765 W. Weinberger.

S. Vogt, De Galeni in libellum κατ' ἰητρεῖον commentariis. Diss. Marburg 47 p. 8° | BPhW 1621 O. Hartlich.

Germanicus. Bericht über — (1902-1909) von *J. Tolkiehn*; JAW CLIII 102.

Grattius. Bericht über — (1902-1910), von *J. Tolkiehn*; JAW CLIII 95-97.

— Cynegeticon libri I fragmentum (cf. Poetae lat. minores).

Gregorius Chionades (cf. Byzantina, T. Evangelides).

Gregorius Cyprius. — aduersus Corinthiorum declamationem Libanianam antilogia (cf. Libanius, ed. R. Foerster, vol. VI).

Gregorius Nazianzenus. Orationum — ix interpretatio (cf. Rufinus).

— Discours funèbres en l'honneur de son frère Césaire et de Basile de Césarée ; texte et introd. de *F. Boulenger* (Textes et docum. pr. serv. à l'ét. du christ., 6). Paris Picard 1908 | JS 557 C. E. R.

G. Przychocki, Les mss. du Vatican des Lettres de — avec un appendice sur l'histoire des études grégoriennes (Eos XVI p. 100-136). Lemberg 1911 (en

polon). | BZ 568 P. Mc. | DLZ 1493 J. Dräseke | HJ 389 C. W. | WKPh 573 Z. Dembitzer.

J. Sajdak, De — posteriorum grammat. lexicogr. fonte. Pars I (Eos XVI, 2 p. 94-99). — Ad cod. Borbon. 118 II. D. 22 adnotatiuncula (ibid. p. 26-27). | HJ 388 C. W. | WKPh 511 J. Dräseke.

Id. Nazianzenica, Pars II (ex : Eos XVI, 2). Lemberg 1911 7 p. gr. 8° | WKPh 511 J. Dräseke.

Id., Quaestiones Nazianzenicae* | RPh 106 P. Lejay.

Th. Sinko. Studia Nazianzenica, Pars I : De collationis apud — usu et de Terrae contentione quadam Pseudo-Gregoriana (Acad. de Cracovie, XLI) 1906 64 p. 8° | RPh 106 P. Lejay.

Gregorius Nyssenus. Discours catéchétique, par *L. Méridier* (Textes et doc. p. l'ét. du christ., 7). Paris Picard 1908 | JS 557 C. E. R.

Gregorius Turonensis. Zehn Bücher Fränkischer Geschichte, übers. von *W. von Giesebrecht*, 4° Aufl. von *S. Hellmann*, Bd. I : Buch 1-4 (Geschichtsschreiber der deutschen Vorzeit, 2° Ausg., VIII). Leipzig Dyk 1910 LVIII 65 & 254 p. 8° 5,60 M. | DLZ 2539 Fr. Kern.

Hagiographica. Bibliotheca hagiographica, edd. Socii Bollandiani. Bruxelles 1910 XXIII 288 p. 16 M. | BZ 266 Eb. Nestle | RPh 107 D. Serruys.

— Austria Sancta. I : Christliches Altertum und früheres Mittelalter (Stud. & Mitteil. theol. Fac. Wien, V). Wien Mayer & Co. 1910 VI 122 p. 8° 2 Kr. | AB 327 H. Moretus.

— Vitae sanctorum Danorum, udg. ved. *M. C. Gertz.* Copenhague 1910 p. 167-390 8° H. 1 & 2 4,75 Kr. | LZB 514 C. W — n.

— Vitae sanctorum Hiberniae, recogn. *C. Plumner** | RC LXXI 250 A. Dufourcq | RCe 104 J. Vendryes.

— Vita sanctae Genovefae uirginis Parisiorum patronae, proleg. conscr., textum ed. *C. Künstle.* Leipzig Teubner 1910 XLVIII 20 p. 16° | BPhW 1026 C. Weyman | DLZ 2142 G. Landgraf | RH CVII 394 Ch. Kohler | RSH XXII 113 L. Halphen.

— Passiones uitaeque SS. aeui Merouingici ; ed. *B. Krusch* et *W. Levison* (Monum. Germ. histor. ; Script. rer. Merouing. t. V). Hannover Hahn 1910 VIII 834 p. 8° 40 M. | MHL 153 F. Hirsch.

P. Franchi de' Cavalieri, Note agiografiche, fasc. 3 (Studi e Testi, 22) Roma Tip. Vatic. 1909 122 p. 8° | AB 321 H. D. | HJ 148 C. W.

H. Delehaye, Les légendes grecques des saints militaires.* | BPhW 715 O. Gruppe.

L. Deubner, Kosmas und Damian. Teubner 1907 240 p. | CPh 118 C. H. Moore.

W. Hengstenberg, Das griechische Januar-Menologium. Diss. Freising, Datterer 1910 VIII 72 p. 8° | AB 323 V. D. V. | RPh 107 D. Serruys.

J. P. Kirsch, Die heilige Caecilia in der römischen Kirche des Altertums (Stud. z. Gesch. & Kultur d. Alt., IV. 2). Paderborn Schöningh 1910 VII 77 p. 8° | AB 361 H. D. | RB 439 D. L. N.

H. Müller, Ein Beitr. z. Heiligengesch. (cf. Polycarpus).

W. Weygh, Die syrische Kosmas- und Damian-Legende* | AB 122 H. D.

Heraclitus. Herakleitos von Ephesos, griechisch und deutsch, von *H. Diels*, 2° Aufl. * | BPhW 353-8 F. Lortzing.

— Quaestiones Homericae, ed. soc. phil. Bonnensis sodales, proleg. scr. *Fr. Oelmann.* Leipzig Teubner 1910 XLVI 140 p. 8° 3,60 M. | CR 267 F. Melian Stawell | DLZ 532 O. Loew | JPhV 327 E. Naumann | LZB 767 G. Ammon.

E. Bodrero, Eraclito, Testimonianze e Frammenti.* | BPhW 358 362 F. Lortzing.

Hermogenes Tarsensis. *M. Provot*, De Hermogenis Tarsensis dicendi genere. Diss. Strassburg, Leipzig 1910 VI 81 p. 8° | BPhW 97-108 H. Rabe.

Herodotus. — Historien, deutsch von *A. Horneffer* (Antike Kultur, Meisterwerke d. Altert. in deutscher Spr., XII-XX). Leipzig Klinkhardt VI 826 p. 8° 2,60 M. | BPhW 1425 K. Hude | DLZ 1309 W. Nestle | JPhV 211-5 H. Kallenberg | KBW 128 M. Ziegler | WKPh 313 Fr. Harder.

— Historiae, recogn. *C. Hude.* * | REG 483 G. Fougères.

— Eine Auswahl des historisch Bedeutsamen aus sämtlichen neun Büchern. Kommentar, I. & II. Teil. 2e & 3e Aufl. von *J. Franke*. Münster Aschendorff 1908 60 & 112 p. | JPhV 205 H. Kallenberg.

— Bericht über — von *A. Kallenberg* ; JPhV 205-227.

— Bericht über die Publikationen zu — (1899-1908) von *A. Rzach* ; JAW CLII 1-75.

Fr. Kanngiesser, Die Flora des — (Arch. f. Gesch. d. Naturwiss. und der Technik III,2 p. 81-102). Leipzig Vogel 1910 8° | BPhW 735 H. Stadler.

C. Sourdille, — et la religion de l'Egypte* | A & R 95 E. Pistelli | EHR 545 F. L. Griffith | LZB 21 G. Rœder | RSH XXII 248 V. Chapot.

Id., La durée et l'étendue du voyage en Égypte* | ibid.

J. Tkač. Wörterbuch zu Herodots Perserkriegen, 4e Aufl. Wien Hölder 1910 | ZöG 898 R. Weisshäupl.

W. Werner, De Libanii studiis Herodoteis (cf. Libanius).

Hesiodus. — Werke, deutsch im Versmasse der Urschrift von *E. Eyth*, durchges. von *E. A. Bayer*. Berlin Schöneberg (1908) XII 96 p. | JAW CLII 5 A. Rzach.

— The poems and fragm. done into engl. prose by *A. W. Mair*.* | JAW CLII 5 A. Rzach.

— Werke übers. von *J. H. Voss*, neu hrsg. durch *B. Kern — von Hartmann*. Tübingen Mohr 1911 VI 244 p. 8° 3 M. | BPhW 1393 A. Ludwich.

— Les Travaux et les Jours, texte grec avec introd. notes et trad. franç. par *P. Waltz*.* | RPh 98-100 H. Delarue.

H. Schultz, Die handschriftliche Ueberlieferung der Hesiod-Scholien (Abhdl. kgl. Ges. Wiss. Göttingen XII,4). Berlin Weidmann 1910 VIII 101 p. 4° 7 M. | BPhW 1049 A. Ludwich | LZB 732 H. Ostern.

Hesychius (cf. Stephanus Byz., *P. E. Atenstädt*).

Hieronymus (Eusebius). — Opera I,1 : Epistularum pars I, rec. *I. Hilberg* (Corpus script. eccles. latin., ed. Acad. Caes. Vindob., LIV).* | BBG 231 Kalb | BPhW 334 J. Tolkiehn | DLZ 1487 O. Seeck | GGA 192-7 E. Klostermann | ZöG 516 A. Huemer.

G. Grützmacher, Hieronymus. Eine biograph. Stud. z. alten Kirchengesch. Bd. II : Sein Leben und seine Schriften von 385-400. Bd. III : Id... von 400-420 (Stud. z. Gesch. d. Theologie & der Kirche, hrsg. von N. Bonwetsch & R. Seeberg, X, 1, 2). Berlin Trowitsch 1906 & 1908 VIII 270 & VIII 293 p. 8° le vol. 8 M. | BPhW 109 C. Frick.

L. Schade, Die Inspirationslehre des heiligen — (Biblische Stud. XV, 4-5). Freiburg Herder 1910 XV 223 p. 8° 6 M. | DLZ 275 H. Jordan.

Hilarius Pictauiensis. *A. L. Feder*, Studien zu Hilarius von Poitiers. I : Die sogenannten Fragmenta historica und der sogen. Liber I ad Constantinum imperatorem* | AB 367 V. D. V. | REA 116 R. Massigli.

H. Kling, De — artis rhetoricae ipsiusque ut fertur inst. orat. Quintiliani studioso* | BPhW 295 F. Meister.

Hippocrates. *G. Hornyánsky*, Die Wissenschaft der griechischen Aufklärung. Hippocrates (en hongrois). Budapest Impr. Acad. 1910 LVI 505 p. pet. 8° 5 Kr. | DLZ 3257 L. Rácz.

A. Nelson, Die Hippokratische Schrift Περὶ φυσῶν* | DLZ 1691 W. Schonack | LZB 274 A. Bäckström | RF 591 E. Bodrero.

W. H. Roscher, Ueber Alter, Ursprung und Bedeutung der Hippokratischen Schrift von der Siebenzahl (Abh. Sächs. Ges. Wiss. XXVIII, 5). Teubner 1911 154 p. gr. 8° 7 M. | LZB 1310-4 E. Drerup | RA XVIII 390 S. R. | WKPh 1137 Pagel.

Historia Augusta. *C. Brakmann*, Ad script. Hist. Augustae (cf. Seneca phil.).

K. Hönn, Quellenuntersuchungen zu den Viten des Heliogabalus und des Seuerus Alexander im Corpus der Scriptores Historiae Augustae. Leipzig Teubner 1911 VI 252 p. 8° 8 M. | LZB 1442 A. Stein | WKPh 1201 E. Hohl.

Historica. Excerpta historica iussu Imp. Constantini Porphyrogeniti confecta edd. *U. Ph. Boissevain*, *C. de Boor*, *Th. Büttner-Wobst*. Vol. II : Excerpta de uirtut. et uitiis, Pars II rec. *A. G. Roos** | BFC XVIII 100 C. D. Zuretti | GGA 625-634 L. Cohn | JPhV 208 H. Kallenberg | LZB 366 E. Gerland | WKPh 73 F. Hirsch.

Chroniques byzantines et Χρονικὸν ἐπίτομον (cf. Byzantina).

Chronographia syntomos ed. *A. Bauer* (cf. Anonymi).

Constitutiones et acta publica imperatorum et regum IV, II, 1; V, 1 (Mon. Germ. hist., Legum Sectio IV) Hannover Hahn 1908-9 p. 713-1444 & 1-460 4° 25 & 20 M. | DLZ 172 E. Vogt.

Id., VII, 1. | MHL 157 Fr. Ilwof.

A. Franz, Ein Historikerfragment aus Oxyrhynchos (cf. Paléographie).

Homerus. — Werke, von *E. Stemplinger*, Berlin Bong XLVIII 406 & 569 p. 8° 4 M. | JPhV 328 E. Naumann.

— Ilias, Das Lied vom Zorne des Achilleus, übers. von *St. Gruss** | KBW 484 Greiner | LZB 65 F. Stürmer | WKPh 1251 F. Hirsch | ZöG 980 E. Kalinka.

— Ilias, in der Uebers. *W. Jordans* hrsg. von *E. Prigge** | JPhV 314 E. Naumann.

— Ilias, rec. *A. Ludwich*, (— Carmina, Pars prior). Leipzig Teubner 1902 & 1907 XIX 514 & XII 652 p. 8° 16 & 20 M. | JPhV 309 E. Naumann.

— Ilias, deutsch von *H. G. Meyer*. Berlin Trowitzsch 1907 VII 260 p. 8° 2 M. | JPhV 313 E. Naumann.

— La Ilíada, vers. dir. del griego, *L. Segalá y Estalella*. Barcelona Montaner y Simon 1908 443 p. gr. 8° | REG 360 G. Reynier.

— Iliade XVI: comment. (en tchèque) par *J. Kurt*. Prague 1911 46 p. 0,40 Kr. | LF 288 Fr. Novotný.

— The XXII. Book of the Iliad, by *A. Pallis** | CR 110 E. E. Arnold.

— Odyssee, in der Uebers. *W. Jordans* hrsg. von *E. Prigge** | JPhV 314 E. Naumann.

— Odyssee, deutsch von *H. G. Meyer*, 2ᵉ Aufl. Berlin Springer 1910 VIII 256 p. 8° 2 M. | JPhV 313 E. Naumann.

— Odyssee, erkl. von *J. U. Faesi*, Bd. II: Ges. VII-XII, 9ᵉ Aufl. von *J. Sitzler*. Berlin Weidmann 1910 I 268 p. 8° 2,60 M. | BBG 234 M. Seibel | BFC XVIII N. Terzaghi | BMB 86 | JPhV 312 E. Naumann | RIP 120 A. Humpers | ZöG 601 E. Kalinka.

— Odyssee für den Schulgebr. erkl. von *K. Fr. Ameis* und *C. Hentze*, II, 1 & 2, Ges. XIII-XXIV. 9ᵉ & 10ᵉ Aufl. von *P. Cauer* 1910 XI 168 & VI 186 p. 8° 1,60 & 1,80 M.* | BPhW 697 E. Eberhard | JPhV 311 E. Naumann | ZöG 715 E. Kalinka.

— Odyssee VI et IX: comment. (en tchèque) par *J. Zejda*. Prague Springer 1911 16 & 23 p. 0,36 & 0,40 Kr. | LF 288 Fr. Novotný.

— Plotemäische Homerfragmente hrsg. von *G. A. Gerhard* (Griechische literarische Papyri, I). Veröffentl. a. d. Heidelb. Papyrussammlung IV, 1. Heidelberg Winter 1911 IX 120 p. pet. fol. 6 pl. 16 M. | CR 253 T. W. Allen | LZB 1343 H. Ostern.

Bericht über —, von *E. Naumann*: JPhV 309-330.

L. Adam, Der Aufbau der Odyssee durch —. Wiesbaden Staadt 1911 279 p. 8° 5 M. | BBG 515 Belzner.

Authenrieths, Schulwörterbuch zu den homerischen Gedichten, 11ᵉ Aufl. von *A. Kaegi*. Leipzig Teubner 1908 XIV 371 p. 8° 3,60 M. | JPhV 323 E. Naumann | ZöG 841 G. Vogrinz.

E. Bethe, Hektors Abschied. * | BPhW 761 D. Mülder | RC LXXI 502 My.

R. J. Bonner, Administration of Justice in the age of — (cf. Histoire soc.).

W. Brachmann, Die Gebärde bei —. Prog. Dresden Neustadt 1908 21 p. 4° | JPhV 328 E. Naumann.

P. Cauer, Grundfragen der Homerkritik, 2ᵉ Aufl.* | BPhW 1361 E. Hefermehl | RC LXXI 462 My.

M. Croiset, Observations sur la légende primitive d'Ulysse (Mém. Ac. Inscr. et B. L. XXXVIII, 2). Paris Klincksieck 1910 46 p. 2 Fr. | BFC XVII 194 N. Terzaghi | BMB 416 H. Demoulin | MPh XVIII 310 E. van Hille.

H. Draheim, Die Odyssee als Kunstwerk. | BBG 332 H. Schiller* | BPhW 1145 D. Mülder | DLZ 2588 E. Bethe | EPhK 219 D. Vértesy | LF 463 F. Hoffmeistr | LZB 336 F. Stürmer | MPh XVIII 323 J. van Leeuwen Jr.

E. Drerup, Le origini della civiltà ellenica. Omero. Versione fatta sulla 1ª ed. tedesca da *A. Cinquini* e *Fr. Grimod*; con agg. dell' autore e append. di *L. Pernier** | BMB 210 | BPhW 289 J. Ziehen | CPh 240 P. Shorey | JHS 124 | | LZB 97 E. Martini | MPh XIX 22 C. W. Vollgraff.

H. Ebeling, Schulwörterbuch zu — Odyssee und Ilias. 7ª Aufl. Leipzig Hahn 1911 IV 263 p. 8° 1,80 M. | JPhV 323 E. Naumann | WKPh 1361 H. D.

A. Fick, Die Enstehung der Odyssee und die Versabzählung in den griechischen Epen* | CPh 236 J. A. Scott | CR 20 T. W. Allen | DLZ 2076 P. Cauer.

G. Finsler, Homer* | EPhK 829 K. Marót.

W. Freund, Formenlehre der Homerischen Mundart, 2ª Aufl. von *Elpenor*. Stuttgart Violet 74 p. 12° 0,50 M. | JPhV 321 E. Naumann.

C. Fries, Studien zur Odyssee, I: Das Zagmukfest auf Scheria, II: Odysseus der bhikshu (Mitteil. der Vorderasiat. Gesellsch. XV, 2-4; XVI, 4). Leipzig Hinrichs 1910/11 x 340 & VIII 215 p. 8° 9 & 6 M. | BPhW 1177 A. Jeremias | DLZ 3164 A. Jeremias | LZB 606 Brockelmann.

A. Gruhn, Der Schauplatz der Ilias und Odyssee, 9ᵉˢ Heft: Kyklopen und Phäaken. Berlin-Grunewald chez l'auteur 1910 144 p. gr. 8° 4 M. | WKPh 339 C. Rothe.

Id., 10: Aeolus, Lästrygonen, Kirke, Aïdes, Albanien. Friedrichshagen-Berlin, chez l'auteur 1911 248 p. gr. 8° 6 M. | WKPh 897 C. Rothe.

Id., 11: Von den Sirenen bis Ogygia. Die Inseln der Irrfahrt. Ibid. 179 p. gr. 8° 5,50 M. | WKPh 1363 C. Rothe.

Chr. Harder, Schulwörterbuch zu — Ilias und Odyssee, 2ª Aufl.* | BBG 335 H. Schiller | JPhV 324 E. Naumann | KBW 121 Th. Drück.

E. Hermann, Probe eines sprachwissenschaftlichen Kommentars zu —* | JPhV 319 E. Naumann.

G. Hüttner, Präparation zu — Ilias. Ges. I-II, III, IV, VI, IX, XI. Bamberg Buchner 1911 | JPhV 318 E. Naumann.

H. L. Jones, The poetic plural of Greek tragedy in the light of Homeric usage (cf. Grammaire).

K. Koch, Zur Stellung der Frau bei —* | JPhV 327 E. Naumann.

A. Lang, The world of Homer. London Longmans 1910 XVII 306 p. 6,6 Sh. | CR 75 F. M. S. | JHS 124 | LZB 576 H. Ostern.

J. van Leeuwen, Commentationes Homericae. Leiden Sijthoff 1911 235 p. 8° 3,40 Fl. | DLZ 3102 Fr. Stürmer.

F. Lillge, Komposition und poetische Technik der Διομήδους Ἀριστεία, ein Beitr. z. Verständniss des Homerischen Stils. Gotha Perthes 1911 VI 116 p. 8° 2 M. | DLZ 2911 Fr. Stürmer.

J. Menrad, Der Urmythus der Odyssee und seine dichterische Erneuerung: Des Sonnengottes Erdenfahrt. München Lindauer 1910 98 p. gr. 8° 0,60 M. | BBG 51 Wecklein | BMB 415 H. Demoulin | BPhW 1017 Ch. Hennings | DLZ 1121 E. Bethe | WKPh 564 H. Steuding.

L. Moulé, La faune d' — (cf. Sciences).

C. Mutzbauer, Der homerische Tempusgebrauch (cf. Grammaire).

D. Mülder, Die Ilias und ihre Quellen* | BBG 122 Wecklein | BFC 170 N. Terzaghi | CPh 94 J. A. Scott | CR 114 T. W. Allen | EPhK 765-9 K. Marót | JS 529-537 P. Girard | REG 91-4 M. Croiset | WKPh 1-8 W. Nestle.

R. Onorato, Analisi e Psicologia dell' Iliade II (Mem. R. Accad. Napoli). Tip. della Univ. 1910 II 46 p. | BFC XVII 147 N. Terzaghi.

Fr. Oelmann, Heracliti quaestiones homericae (cf. Heraclitus).

H. von Pestalozza, Homers Frauengestalten. Strassburg Singer 1910 92 p. 8° 2 M. | WKPh 617 Th. O. Achelis.

T. Reibstein, De deis in Iliade inter homines apparentibus. Diss. Leipzig Weida Thomas 1911 63 p. gr. 8° | WKPh 1419 H. Steuding.

C. Rothe, Die Ilias als Dichtung* | BMB 186 A. Grégoire | BPhW 449-459 P. D. Chr. Hennings | CR 80 | JHS 126 | LF 50 F. Hoffmeistr | MPh XVIII 323 J. van Leeuwen Jr. | ZG 235 K. Bruchmann.

A. Shewan, The Lay of Dolon (The 10ᵗʰ Buch of — Iliad). Some notes... with remarks by the way of the canons and methods of Homeric criticism. London Macmillan 1911 XI. 290 p. 8° 10 Sh. | AJPh 236 B. L. Gildersleeve | DLZ 865 C. Rothe | Ha 396 W. H. Porter | JHS 127 G. M. | LZB 1087 H. Ostern.

J. Stark, Der latente Sprachschatz Homers* | JPhV 320 E. Naumann | WKPh 972 Walde.

F. M. Stawel, — and the Iliad.* | LF 48 F. Hoffmeistr.

F. Stürmer, Exegetische Beiträge zur Odyssee, I. Paderborn Schöningh 1911 IV 120 p. 8° 2 M. | BBG 515 Belzner | DLZ 2791 C. Rothe | JPhV 319 E. Naumann.

J. Ziehen, Kuntsgeschichtliches Anschauungsmaterial zu — Ilias und Odyssee. Bielefeld Velhagen & Klasing 1909 50 p. 1,60 M. | BPhW 161 H. Luckenbach.

A. Zweiniger, Der lebendige — *. | JPhV 326 E. Naumann.

Homerlandschaften der Insel Ithaka. Lichtbildaufnahmen. Arnstadt Grimmer 1 M. | JPhV 327 E. Naumann.

Homerica. *J. Gröschl*. Text und Kommentar zu der homerischen Batrachomyomachie des Karers Pigres*. | WKPh 1420 F. Stürmer.

A. Ludwich, Homerischer Hymnenbau nebst seinen Nachahmungen bei...* | WKPh 1278 J. Sitzler.

Horatius. — opera omnia cura *E. C. Wickham** | DLZ 736 | JPhV 127 H. Röhl | WKPh 9 H. Röhl.

— Oden und Epoden für den Schulgebr. erkl. von *C. W. Nauck*, 17e Aufl. von *P. Hoppe* (— sämtliche Werke, Ier Teil). Teubner 1910 XXXVI 227 p. 8° 2,40 M. | BPhW 1281-1291 H. Röhl.

— Le odi e gli epodi di — comm. ad uso d. scuole, 2e ed. da *P. Rasi*. Milano Sandron 1911 3,50 L. | WKPh 1389 R. Philippson.

— Odes and Epodes, ed. by *P. Shorey*, revised by *P. Shorey* and *G. L. Laing**. | CPh 504 H. L. Axtell | Ha 400 W. K. | JPhV 123 H. Röhl | RF 446 P. Rasi.

— Le Odi di — comm. con Introd. sulla metrica Oraziana, d. *M. Cerrati*. Torino Libr. Salesiana 1909 VIII 212 p. | RF 319 F. Calonghi.

— A student's edition of the Odes of —, Books I-III, by *E. R. Garnsey** | JPhV 117 H. Röhl.

— Oden des — übertr. von *L. Treuge* (Die Gegenwart 1910 471 & 490 p.) | JPhV 128 H. Röhl.

— Il primo libro delle Odi, trad. metr. di *L. Levi** | JPhV 128 H. Röhl | RF 91 G. Ferrara.

— Satiren. (— erkl. von *A. Kiessling*, 2. Teil), 4e Aufl. von *R. Heinze*. Berlin Weidmann 1910 299 p. 3 M.* | JPhV 120 H. Röhl | KBW 346 H. Ludwig | MPh XVIII 246 J. van der Valk | RF 440 P. Rasi | ZöG 1078 K. Prinz.

— Satires, publ. par *P. Lejay* (Œuvres d' —, texte latin avec comm. introd. et tables, par *F. Plessis* et *P. Lejay*). Paris Hachette 1911 CXXVIII 623 p. 8° 15 Fr. | BMB J. P. W. | RC LXXII 470 P. de Labriolle.

— The Satires, with introd. and notes by *E. P. Morris** | JPhV 116 A. Röhl | RF 102 S. Consoli.

— Saturarum liber II, ed. by *J. Gow*. Cambridge Univ. Pr. 1909 XXVIII 136 p. 8° | JPhV 115 H. Röhl.

— Bericht über, — von *H. Röhl*; JPhV 115-162.

A. Barriera, — e i « Disticha Catonis » * | JPhV 137 H. Röhl.

G. Curcio, — studiato da Fr. Petrarca * | JPhV 132 H. Röhl.

O. Dingeldein, — und Rosenberg. Krit. Beitr. zur Erkl. der Oden des —. Jahresb. Büdingen 1910 15 p. 4° | JPhV 142 H. Röhl.

K. Fürst, Komposice Horatiova listu k Pisonũm (La Compos. de l'Epître aux Pisons). Prog. Prerau 1909-10 p. 6-28. | LF 67 A. Kolář.

O. Kampfhenkel, Die Symmetrie als Kunstgesetz bei Horaz* | JPhV 146 H. Röhl.

W. Medley, Interpretations of Horace, ed. by *J. Gr. Skemp* and *G. W. Macalpine** | JPhV 119 H. Röhl | RIP 133 P. Henen.

F. Nicolini, Gli studi supra — dell' abate F. Galiani* | JPhV 129 H. Röhl.

A. Patin, Der Aufbau der Ars poetica des — (Stud. z. Gesch. und Kultur d. Altert. IV,1). Paderborn Schöningh 1910 41 p. 8° | BFC XVIII 41 C. Landi | JPhV 143 H. Röhl | MPh XVIII 328 J. van Wageningen.

R. Philippson, Horaz' Verhältniss zur Philosophie. Festschr. Magdeburg 1911

34 p. 8°. | AGPh XXV 136 C. Fries | BPhW 897 H. Röhl | WKPh 789 E. Schweikert.

P. Rasi, Analecta — per saturam* | ZöG 223 J. Bick.

L. J. Richardson, Horace's alcaic strophe (cf. Métrique).

Fr. Ruckdeschel, Archaismen und Vulgarismen in der Sprache des —. Diss. Erlangen, München 1910 167 p. 8°. | EPhK 422 J. Révay | JPhV 147 H. Röhl.

G. Scholl, Kritische und exegetische Betrachtungen zu den Satiren des —. Jahresb. Fürth 1910 46 p. 8° | JPhV 133 H. Röhl.

O. Schrœder, Horazens Versmasse, für Anfänger erkl. Leipzig Teubner 1911 VI 26 p. pet. 8° 0,80 M. | BPhW 707-715 A. Gudeman | JPhV 151 H. Röhl.

E. Schweikert, Cruquius und der Codex Divaei des — (Stud. z. Gesch. & Kultur des Altert. IV,1). Paderborn Schöningh 1910 43 p. 8°. | BFC XVIII 41 C. Landi | JPhV 143 H. Röhl | MPh XVIII 326 J. van Wageningen.

H. Wagenvoort, De Horatii quae dicuntur odis Romanis. Diss. Göttingen Wolters 1911 115 p. gr. 8°. | BPhW 1119 H. Röhl | WKPh 840 R. Philippson.

O. Weber, Censura Horat. Lehrsiani agitur. Jahresb. Leisnig 1909 13 p. 4° | JPhV 129 H. Röhl.

Horatius (Pseudo-). *F. Teichmüller*, Das Nichthorazianische in der Horazüberlieferung. Berlin Hofmann 1911 304 p. 8° 6 M. | JPhV 154 & WKPh 460 H. Röhl.

Hymni. *C. Blume*, Die Hymnen des Thesaurus Hymnologicus H. A. Daniels und anderer Hymnenausgaben. 2er Teil. Leipzig Reisland 1909 XXIII 358 p. gr. 8° | BPhW 584 H. Abert.

Cl. Blume & H. Bannister, Thesauri hymnologici Prosarium; Pars prior (Anal. hymn. LIII). Leipzig Reisland 1911 XXXII 414 p. 13,50 M. | HJ 395 C. W.

G. M. Dreves, Hymnologische Studien zu Venantius Fortunatus und Rabanus Maurus. München Lentner 1908 136 p. 8° | JS 184 P. Monceaux.

Ignatius. Polycarp und — und die ihnen zugeschriebenen Briefe unters. von *D. Völter* (Die apostolichen Väter neu untersucht II,2). Leiden Brill 1910 VIII 209 p. 4 M. | BPhW 459 E. Preuschen | MPh XVIII 260 H. U. Meyboom.

— Ignace d'Antioche et Polycarpe de Smyrne, Epîtres (Martyre de Polycarpe), éd. par *A. Lelong** | JS 49 C. E. R.

Ioannes Damascenus. *J. Bilz*, Die Trinitätslehre des hl. — (Forsch. z. christl. Lit. und Dogmengesch. IX,3). Paderborn Schöningh 1909 VIII 199 p. 8° 6 M. | DLZ 2196 H. Koch.

Ioannes Chrysostomus. *R. Gœbel*, De Ioannis Chrysost. et Libanii orationibus... (cf. Libanius).

Ioannes Lydus. *S. Vassis*, Περὶ τοῦ Ἀττικοῦ ἢ Ῥαλλείου κώδικος τοῦ περὶ ἀρχῶν τῆς Ῥωμαίων πολιτείας συντάγματος Ἰωάννου τοῦ Λυδοῦ (ex : Festschrift für K. Kontos p. 35-66). Athènes Sakellarios 1909.

Id., Εἰς — τὸ περὶ ἀρχ. τ. Ῥ. π. διορθωτικὰ καὶ ἑρμηνευτικά (ex: Ἐπετηρὶς τοῦ ἐθνικοῦ Πανεπιστημίου 1909 p. 110-122).

Id., Κριτικὸν ἐπίμετρον εἰς τὸ περὶ ἀρχ. τ. Ῥ. π. συντ. — (ex : Βυζαντίς I, 4 ss) Athènes Βυζαντ. Ἑταιρ. | BPhW 569-576 R. Wünsch.

Ioannes Presbyter. *J. Chapman*, John the Presbyter and the Fourth Gospel. Oxford Clarendon Press 1911 108 p. 8° | DLZ 2840 S. Weber.

Iosephus. *A. Goethals*, Josèphe témoin de Jésus* | RC LXXI 324 A. Loisy.

Fr. Westberg, Die biblische Chronologie nach — (cf. Histoire religieuse, Relig. chrét.).

Irenaeus, Gegen die Haeretiker, Buch IV und V in armenischer Version, hrsg. von *E. Ter-Minassiantz* (Texte & Untersuch. z. Gesch. d. altchr. Liter. 3e F., V, 2). Leipzig Hinrichs 1910 VIII 264 p. 8° 10 M. | AB 331 H. D. | DLZ 654 S. Weber.

Isaeus. Bericht über — (1886-1909), von *K. Emminger*; JAW CLII 75-208.

Isidorus. — Etymologiae. Codex Toletanus (nunc Matritensis) 15,8 photogr. editus, praef. *R. Beer*. Leiden Sijthoff 1909 XXX p. fol. | BPhW 745 J. Tolkiehn.

Isocrates. *J. Kessler*, — und die panhellenische Idee (Stud. z. Gesch. & Kultur

des Altert. IV,3). Paderborn Schöningh 1911 86 p. 8° 2,80 M. | BFC XVIII 76 L. Pareti | DLZ 1506 P. Wendland | JHS 147 | LF 274 K. Wenig | MPh XIX 62 P. Groeneboom | REG 221 G. Glotz.

P. Wendland, König Philippos und — ; — und Demosthenes (cf. Histoire).

A. Wirth, Der Busiris des —. Prog. Mähr.-Schönberg 1910 24 p. | ZöG 187 J. Mesk.

Bericht über — (1886-1909), von *K. Emminger* ; JAW CLII 75-208.

Iudaeo-Graeci. Fragments from graeco-jewish writers coll. and ed. by *W. N. Stearns* * | REG 350 I. Lévy. Cf. aussi Philo.

Iulianus Aeclanensis. *A. Bruckner*, Die vier Bücher... an Turbantius (cf. Augustinus).

Iulianus imperator. *Fr. Ullrich*, Das literarische Gastmahl... bis Methodius und — (cf. Histoire littéraire).

Iulius Obsequens (cf. Liuius, Periochae ed. O. Rossbach).

Iulius Valerius. *Chr. Fassbender*, De Iulii Valeri sermone quaestiones selectae. Diss. Münster 1909 83 p. 8° | BPhW 1160 W. Heraeus.

H. Stengel, De Iulii Valerii usu pronominum. Diss. Marburg 1909 102 p. 8° | BPhW 1094 W. Heraeus | JAW CLIV 41 C. Wagener.

Iuncus. *Fr. Wilhelm*, Die Schrift des — περὶ γήρως und ihr Verhältniss zu Ciceros Cato Maior. Prog. Breslau n° 263 1911 20 p. | WKPh 836 K. Löschhorn.

Justinus. Dialogue avec Tryphon, texte & trad. par *G. Archambault*, t. II (Text. et doc. p. l'hist. du christ.) * | RQH LXXXIX 329 J. Lebreton.

— apologiae duo (Floril. patrist. dig. *G. Rauschen*, fasc. II). Bonn Hanstein 101 p. gr. 8° 1,50 M. | LZB 625 — l — u.

A. Béry, Saint Justin, sa vie et sa doctrine (Science et religion, 580). Paris Bloud 1911 64 p. 12° | AB 355 V. D. V.

A. W. F. Blunt, The Apologies of Justin martyr. Cambridge Univ. Pr. 1911 LVIII 154 p. 8° | AB 355 V. D. V.

P. J. M. Pfättisch, Der Einfluss Platos auf die Theologie Justins des Märtyrers (Forsch. z. christl. Liter.- und Dogmengesch. X,1). Paderborn Schöningh 1910 VIII 200 p. 8° 6 M. | RB 242 D. R. P.

Iuuenalis. Le Satire di —, trad. da *G. di Carpegna Falconieri*. Roma Forzani 1911 XI 437 p. | BFC XVIII 104 L. Cisorio.

— Saturae, recogn. *O. Jahn* (cf. Persius).

H. Leimester, Die griech. Deklinationsformen bei — (cf. Grammaire).

Lacapenus. *S. Lindstam*, Georgii Lacapeni epistulae x priores cum epimerismis editae. Comm. Acad. Upsala 1910 LX 103 p. 8° | BZ 550 A. H.

Lactantius (Pseudo-). *K. Jagelitz*, Ueber den Verfasser der Schrift de mortibus persecutorum * | AB 116 H. D. | MHL 6 Hirsch.

Libanius. — opera, rec. *R. Foerster*, vol. V : Deklamations I-XII* | CPh 235 W. C. Wright | MPh XIX 84 M. A. Schepers | RC LXXI 464 M. ondr)y (Beaudoin).

— Id., *Id.*, Vol. VI : Declamationes XIII-XXX. Accedit Gregorii Cyprii aduersus Corinthiorum declamationem Libanianam antilogia. Leipzig Teubner 1911 660 p. 8° 14 M. | BZ 546 C. W. | HJ 693 C. W. | LZB 1248 W. S. | MPh XIX 84 M. A. Schepers.

R. Goebel, De Ioannis Chrysostomi et — orationibus quae sunt de seditione Antiochensium. Diss. Göttingen 1910 55 p. 8° | BPhW 923 G. Rauschen | HJ 878 W. C.

H. Markowski, De Libanio Socratis defensore* | BFC XVII 175 E. Bodrero | BPhW 1151 J. Mesk.

K. Meiser, Zu den Deklamationen des — über Socrates (Sitzber. Bay. Akad. Wiss. 1910,6). München 1910 26 p. 8° 0,60 M. | BPhW 1154 J. Mesk.

E. Salzmann, Sprichwörter und sprichwörtliche Redensarten bei —. Diss. Tübingen 1910 IV 113 p. 8° | BZ 547 A. H.

W. Werner, De Libanii studiis Herodoteis. Diss. Breslau 1910 102 p. 8° | JPhV 225 H. Kallenberg.

Liuius Andronicus (cf. Métrique, Th. Fitzhugh, The lit. Saturnian, P. I).

Liuius (**Titus**). — Kings of Rome, ed. by *S. E. Winholt*. London Bell 1911 | Ha 405 M. T. S.

— ab u. c. libri. Eine Auswahl des historisch Bedeutsamen, für den Schulgebr. hrsg. von *A. Egen*. I : Lesestoff aus der ersten Dekade, 5e Aufl. Münster Aschendorff xvi 151 p. 8° 1,15 M. — II : Id. aus der dritten Dekade. 4e Aufl. ibid. xvi 182 p. 8° 1,40 M. | JPhV 1 H. J. Müller.

— ab urbe condita liber ii, erkl. von *M. Müller*, 2e Aufl. von *W. Heraeus*. Leipzig Teubner 1909 1,50 M. | BBG 415 H. Kübel | ZöG 900 R. Bitschofsky.

— xxvi, 5e Aufl. von *H. J. Müller* (— ab u. c. libri, erkl. von *W. Weissenborn*, V,2). Berlin Weidmann 1911 vi 160 p. 8° 2 M. | WKPh 1364 Soltau.

— xxvii-xxviii 4e Aufl. von *H. J. Müller* (ibid. VI,1). Berlin Weidmann 1910 ix 329 p. 8° 4 M. | JPhV 3 H. J. Müller.

— xxxix-xl ed. *G. Weissenborn* 2. ed. cur. *G. Heraeus*.* | BPhW 553 Th. Thalheim.

— xxxix-xlii, neu bearb. von *H. J. Müller* * | BPhW 553 A. Zingerle.

— Periochae omnium librorum. Fragmenta Oxyrhynchi reperta : Iulii Obsequentis Prodigiorum liber. Ed. *O. Rossbach*, adi. tab. photot.* | BBG 56 F. Walter | DLZ 1187 M. A. Schmidt | HJ 378 C. W. | JPhV 5-16 H. J. Müller | RPh 226 P. Lejay | WKPh 682 E. Wolff.

— Chrestomathie aus — von *J. Golling* (cf. Livres d'étude).

Fr. Mrázek, Fabius a Piso v první dekade Liviové (Fabius et Pison dans la 1e décade de —) Prog. Trebitsch 1910-11 24 p. | LF 172 A. Kolář.

Bericht über —, von *H. J. Müller* ; JPhV 1-29.

A. M. A. Schmidt, Beiträge zur Livianischen Lexicographie, VIII : supra. Jahresb. St. Polten 1909/10 13 p. 8° | JPhV 19 H. J. Müller.

R. B. Steele, Case usage in — (cf. Grammaire).

Id., Conditional statements in — (cf. Grammaire).

K. Witte, Ueber die Form der Darstellung in Liuius' Geschichtswerk (Rhein. Mus. LXV 1910 p. 270-305, 359-419). | JPhV 25 H. J. Müller.

Longinus. Διονυσίου ἢ Λογγίνου περὶ ὕψους. De sublimitate libellus, ed. *O. Jahn*, 4. ed. *J. Vahlen*. Leipzig Teubner 1910. | CR 123 W. R. Roberts.

Lucanus. Adnotationes super — ed. *J. Endt** | CPh 252 J. W. Basore | MPh XVIII 129 H. T. Karsten.

H. Koch, Die Abfassungszeit des lukanischen Geschichtswerkes. Leipzig Deichert 1911 vii 102 p. 8° 1,80 M. | LZB 657 C. Clemen.

E. Hedickii Studia Bentleiana. VI : Lucanus Bentleianus* | WKPh 844 K. Löschhorn.

Lucianus. Lukians von Samosata sämtliche Werke, aus dem griech. übers. von *M. Weber*, Bd. I. Leipzig Verlag f. Lit., Kunst & Mus. 1910 xv 194 p. gr. 8° 3 M. | WKPh 1367-1373 P. Schulze.

— Ausgew. Schriften des —, erkl. von *K. Jacobitz*. I : Traum, Timon, Prometheus, Charon. 4e Aufl. von *K. Bürger** | KBW 119 R. Wagner.

— Scritti scelti comm. da *G. Setti*, 3e ed.* | RF 111 A. Taccone.

— quae fertur Demosthenis laudatio, rec. *F. Albers*. Leipzig Teubner 1910 2 f. 76 p. 8° 2,80 M. | DLZ 1570 Th. O. Achelis.

— quae feruntur Podagra et Ocypus, ed. *J. Zimmermann** | RC LXXI 305 My.

Lucilius. *G. C. Fiske*, — und Persius (ex : Trans. Amer. Phil. Assoc. XL p. 121-150). | WKPh 510 R. Helm.

E. San Giovanni, Le idee grammaticali di Lucilio* | RC LXXI 27 E. T.

Lucretius. — on the Nature of Things, transl. by *C. Bailey** | BPhW 1373 A. Brieger.

C. Landi, Quaestiones doxographicae et paradoxographicae ad — et Ouidium praecipue spectantes, I-II (Ex : Atti e Mem. Accad. Padova XXVI & XXVII). Padova Randi 1910-1911 p. 209-231 & 61-87 | A & R 380 N. Terzaghi | BFC XVIII 129 M. L. de Gubernatis.

W. A. Merrill, Studies in the text of — (Univ. of Calif. public. in Cl. Ph. II) Berkeley 1911 8° | BPhW 1500 A. Brieger.

I. Norreri, Studi Lucreziani. I : Sulla teoria dei sensi in Lucrezio* | BFC XVII 151 E. Bignone.

G. Santayana, Three philosophical poets: Lucretius, Dante and Goethe (Harvard Studies in comparative Literature, I). Cambridge Harvard Univ. 1910 VIII 215 p. gr. 8° | LZB 673 M. K.

Lycophron. — Alexandra rec. *E. Scheer*, vol. II : Scholia* | BZ 208-220 A. Mayer | DLZ 157 G. Lehnert.

H. Gasse, De — mythographo* | BPhW 864 O. Gruppe | CPh 245 W. N. Bates. | WKPh 8 H. Steuding.

Lygdamus. *A. Cartault*, Le distique élégiaque chez — (cf. Métrique).

Lycurgus. — Rede gegen Leokrates, für den Schulgebr. hrsg. von *H. Röhl*. I: Text; II : Kommentar. Münster Aschendorff 1909-1910 0,65 & 0,70 M. | WKPh 944 E. Althaus.

Lyrici. — Melische und chorische Dichter, 5ᵉ Aufl. bearb. von *J. Sitzler* (*E. Buchholz*, Anthol. aus den Lyrik. d. Gr., II, 3)*. | BPhW 729-735 E. Eberhard | RF 108 A. Taccone | ZöG 17 H. Jurenka.

— Liederdichtung und Spruchweisheit der alten Hellenen, Uebertr. von *L. Straub*. | EPhK 831 K. Marót.

Lysias. Ausgewählte Reden des — bearb. von *M. Fickelscherer*. I : Text ; II : Erklärungen. Leipzig Teubner 1910 VIII 61 & III 64 p. 8°; le vol. 0,80 M. | BBG 235 H. Reich | ZG 642 G. Sachse | ZöG 717-720 J. Mesk.

Manilius. Bericht über — (1902-1910) von *J. Tolkiehn*: JAW CLIII 97-102.

Marcellus Sidetus. Μαρκέλλου Σιδήτου περί σφυγμῶν τὸ πρῶτον... ἐκδιδ. ὑπὸ Γ. Ζερβου ('Ανέκδ. ἀρχ. Ἑλλ ἰατροῦ, 3). Athènes Sakellarios 1907 61 p. | CPh 105 W. Miller | WKPh 874 R. Fuchs.

Martialis. — Epigrammi scelti con note di *G. Senigaglia*. Prato Alberghetti 1910 XVI 87 p. | BFC XVII 177 A. Gandiglio.

— Selected Epigrams of — ed. by *E. Post* (Coll. Ser. of Latin Auth.). Boston Ginn 1910 LI 402 p. 1,50 Dol. | CPh 488 G. J. Laing.

G. Giarratano, De Martialis re metrica* | RF 93 G. Ferrara.

H. Leimester, Die griech. Deklinationsformen bei... — (cf. Grammaire).

Th. Simar, Les manuscrits de — du Vatican (ex : Musée Belge 1910, nº 16 p. 179-215). Louvain Peters 1910 8° | BPhW 1058 C. Hosius.

Maximus Tyrius. — Philosophumena ed. *H. Hobein** | AGPh XXIV 381 | MPh XVIII 281 J. H. Leopold | RF 457 A. Cosattini.

Mediaeualia. *W. Meyer*, Die Arundel Sammlung mittellateinischer Lieder (Abhdl. Kgl. Ges. Wiss. Göttingen XI,2). Berlin Weidmann 1908 52 p. 4° | JS 39 P. L.

St. Loesch, Die Einsiedler Gedichte* | RF 90 G. Ferrara.

Menander. Four plays of — : the Hero, Epitrepontes, Periceiromene & Samia, ed. with introd., expl. notes, crit. app. & bibliogr., by *E. Capps*. Boston Ginn & Co. x 328 p. 8° | BBG 335 Fr. Zucker | BFC XVII 218 N. Terzaghi | BMB 65 H. Delulle | BPhW 37 O. Hense | CPh 99 H. W. Prescott | CR 155 H. Richards | DLZ 1631 Chr. Jensen | JHS 328 | LF 55 Fr. Groh | LZB 577 R. Kauer | RC LXXI 302 My | REG 211 A. P. | RPh 222 L. Méridier.

— L'arbitrage, éd. *M. Croiset** | RIP 63 J. F.

— La Perikeiromene di Menandro, da *L. Maccari** | RC LXXI 302 My.

— Menandrea ex papyris et membranis uetust. ed. *A. Kœrte*, ed. maior* | BPhW 35 O. Hense | MPh XVIII 125 J. C. Vollgraff | RC LXXI 302 My.

— Id., ed. minor*. | ibid.

— The lately discovered fragments of —, ed. with english version... by « *Vnus Multorum* ». 2ⁿᵈ ed. Oxford Parker & Co. 1909 5 Sh. | MPh XVIII 161 J. van Leeuwen Jr.

— Extraits de —, par *L. Bodin* et *P. Mazon*. Paris Hachette 1908 67 p. 16° | RPh 221 L. Méridier.

— reliquiae nuper repertae : ed. *S. Sudhaus** | BPhW 33 O. Hense | DLZ 2399 W. Crönert.

E. Capps, The plot of Menander's Epitrepontes (ex : Amer. J. of Phil. XXIX, 4 p. 410-431). Baltimore Hopkins 1908 | RC LXXI 302 My.

Ch. Jensen, De — codice Cairensi. Lectiones nouae et conject. Marburg

Habilitationsschrift (ex: Rhein. Mus. 65,4). Frankfurt a. M. Sauerländer 1910 38 p. 8° | BPhW 39 O. Hense.

F. W. Wright, Studies in —. Diss. Baltimore Williams & Wilkins 1911 vi 109 p. 8° 1 Dol. | AJPh 363 B. L. Gildersleeve | DLZ 2525 A. Körte | JHS 329.

Methodius. *Fr. Ullrich*, Das literar. Gastmahl... bis — (cf. Histoire littéraire).

Minucius Felix. — Octauius con introd. e comm. di *L. Valmaggi*. Torino Roma Paravia 1910 xxxi 98 p. 8° | BMB 119 J. P. W. | CR 189 W. H. D. R. | HJ 151 C. W. | RF 622 G. Ferrara | RIP 249 P. Henen | WKPh 347 C. Weyman.

— Octauius de — par *J. P. Waltzing* (Coll. de class. lat. publ. ss la dir. de L. Guillaume)* | BPhW 173 R. Bitschofsky.

A. Elter, Prolegomena zu —* | DLZ 2401 J. Geffcken | RF 305 L. Dalmasso.

J. de Smet, — dans nos collèges. Bruxelles Dewit 1911 48 p. | BMB 119 J. P. W.

J. P. Waltzing, Lexicon Minucianum* | BPhW 173 R. Bitschofsky.

Mulomedicina Chironis. Proben aus der sogenanntem — (Buch II & III) hrsg. von *M. Niedermann* (Samml. vulgärlat. Texte hrsg. von W. Heraeus). Heidelberg Winter 1910 1,20 M. | BPhW 1399 J. H. Schmalz | BSL 77 A. Meillet | CR 229 W. H. D. R.

H. Ahlquist, Studien zur spätlateinischen —. Uppsala 1909 148 p. 8° | BPhW 513-8 J. H. Schmalz | BSL 81 A. Ernout.

Mustio. *J. Medert*, Quaestiones criticae et grammaticae ad Gynaecia Mustionis pertinentes. Diss. Giessen Kindt 88 p. | HJ 927 W. C.

Naeuius (cf. Métrique, Th. Fitzhugh, The lit. Saturnian, P. II).

Nemesianus. Bericht über — (1902-1910) von *J. Tolkiehn*; JAW CLIII 105.

G. Giarratano, Calpurnii et — Bucolica (cf. Calpurnius).

Nepos (Cornelius). — Vitae; ed. *G. Andresen*, 2e Aufl. für den Schulgebr. bearb. von *R. Franz*. Leipzig Freytag 1908 1,20 M. | WKPh 869 G. Rosenthal | ZöG 1080 R. Bitschofsky.

— De uiris illustribus, ed. par *M. Motte*. Liège Denain 1911 188 p. | BMB 376.

Nestorius. Le livre d'Héraclide de Damas, trad. fr. par *F. Nau*, avec le conc. du R. P. *Bedjan* et de M. *Brière*. Suivi du texte grec des 3 homélies de — sur les tentations de N.-S. et de 3 app.: Lettre à Cosme, Présents envoyés d'Alexandrie, Lettre de — aux habitants de Constantinople. Paris Letouzey 1910 xxviii 404 p. gr. 8° 10 Fr. | LZB 121 G. Kr.

Nicander. *W. Vollgraff*, — und Ovid (cf. Ouidius).

Nonnus Panopolitanus. — Dionysiaca rec. *A. Ludwich*, vol. I* | LZB 134 H. Ostern | RF 598 A. Taccone: vol. II: lib. xxv-xlviii 1911 556 p. 8° 6,60 M. | DLZ 926 P. Maas | LZB 402 H. Ostern | RF 598 A. Taccone.

A. Kuhn, Zur Paraphrase des Evang. von Nonnos (cf. Testamentum Nouum).

A. Ludwich, Ad nouissimam Nonni Dionysiacorum editionem epimetrum. Königsberg Hartung 8 p. 8° | DLZ 926 P. Maas.

Id., Homer. Nachahm. bei — (cf. Homerica).

Oenomaus Cynicus. *P. Vallette*, De Oenomao Cynico* | RPh 100 A. Delatte.

Oppianus, La Chasse, éd. crit. par *P. Boudreaux** | RC LXXI 146 My.

Origenes. *E. Hautsch*, Die Evangelienzitate des —* | GGA 186-192 A. Jülicher.

Origo gentis Romanae. *W. Semple*. Authenticity and sources of the — (Cincinnati Univ. Stud. 1910). | WKPh 1365 Soltau.

Orphica. *M. Hauck*, De hymnorum Orphicorum aetate (Breslauer philol. Abhdl., 43). Breslau Marcus 1911 63 p. 8° 2,40 M. | DLZ 2855 W. Aly.

Ouidius. — Amorum libri III erkl. von *P. Brandt*. I: Text & Kommentar, II: Zusätze und Ausführungen... Leipzig Dieterich 1911 238 p. gr. 8° 7 M. | DLZ 3042 R. Ehwald | LZB 867 E. M. | RC LXXII 460 E. T. | ZGW 805 K. P. Schulze.

— Metarmophoseon liber III, ed. by *M. Cartwright** | DLZ 609.

— Le Metamorfosi rid. e annot. per le scuole da *Fr. d'Ovidio*. Ed. Paravia 1911. | A & R 288 E. Pistelli.

— Halieuticon libri I fragm (cf. Poetae latini minores).

— Eine Auswahl aus — von *K. P. Schulze* (cf. Elegi).

— Stories from Ovid's Metamorphoses, by *D. A. Slater*. Oxford Clarendon Pr. 1910 140 p. 8° 2,6 Sh. | BFC XVII 272 S. Consoli | DLZ 1311, 1694 | RIP 134 P. Faider | WKPh 488 Fr. Pfister.

— Accessus Ouidiani, ed. *G. Przychocki* (Symbolae ad uet. auctorum historiam atque ad medii aeui studia philologica I). Krakau 1911 p. 65-126 8° | DLZ 3167 L. Bertalot | HJ 925 W. C.

A. Bernardini, Studi intorno alla storia e alla critica del testo delle metamorfosi di — (ex : St. Ital. Fil. Cl. XVII). Firenze Seber 1909 27 p gr. 8° | BPhW 205 H. Magnus.

C. Brück, De Ouidio scholasticorum declamationum imitatore. Diss. Giessen 1909 97 p. 8° | BPhW 424 C. Atzert.

R. Cahen, Le rythme poétique dans les Métarmophoses d' — (cf. Métrique).

Id., Mensura membrorum rythmica cum metrica comparatur. Ex. petuntur ex — Metam. (cf. Métrique).

A. Castiglioni, Analecta Planudea ad — Metamorphoses spectantia* | BPhW 205 H. Magnus.

Fr. Eggerding, De Heroidum Ouidianarum epistulis quae uocantur commentationes. Diss. phil. Hal. XVIII p. 133-252 8° Halle Niemeyer 1908 3,80 M. | BPhW 9 J. Tolkiehn.

C. Franke, De — Fastorum fontibus capita tria* | EPhK 357 J. Révay.

J. Kucsko, Zur Ovidbehandlung in der Schule. 37. Jahresber. Gymn. Weidenau 1909/10 20 p. | WKPh 214 J. Ziehen.

C. Landi, Quaestiones... ad Ouidium spect. (cf. Lucretius).

J. Lechner, De codice Aenipontano 579, quo continetur — Remedia amoris*. | BPhW 519 J. Tolkiehn.

W. Vollgraff, Nikander und —, I*. | GGA 586 E. Bethe | REG 363 A.-J. Reinach.

C. Zipfel, Quatenus — in Ibide Callimachum aliosque fontes imprimis defixiones secutus sit. Diss. Leipzig Borna, Noske 1910 71 p. 8° | BPhW 928 J. Tolkiehn | WKPh 149 H. Steuding.

Ouidius (Pseudo-). *C. Ganzenmüller*, Die Elegie Nux und ihr Verfasser. Tübingen Heckenauer 1910 87 p. 8° 3 M. | BFC XVIII 7 G. Ferrara | DLZ 1632 | RC LXXI 347 E. Thomas | WKPh 676 Fr. Pfister | ZöG 986 R. Bitschofsky.

Oxyrhynchia (Hellenica) cum Theopompi et Cratippi fragmentis, ed. *B. P. Grenfell* et *A. S. Hunt** | RC LXXI 321 My.

A. Franz, Ein Historikerfragment aus — (cf. Papyrologie).

O. Rossbach, Oxyrhynchia fragmenta (cf. Liuius).

Palladii Commonitorium (cf. Alexander).

Bericht über — (1902-1910) von *J. Tolkiehn*; JAW CLIII 107.

Panegyricorum latinorum ed. nouae praefatio maior. Acc. Plinii Panegyricus, ed. *A. Baehrens** | BPhW 42-49 A. Klotz | MPh XVIII 211 A. J. Kronenberg | RF 453 G. Procacci.

C. Brakman, Ad Panegyricos latinos (cf. Seneca philos.).

Papyri (cf. Oxyrhynchia, Plotemäische Homerfragmente, Papyrologie).

Pausanias. — Graeciae descriptio, ed., app. crit. adi. *H. Hitzig*; comment. cum tabulis add. *H. Hitzig* & *H. Blümner*. Leipzig Reisland, vol. III,1, lib. VIII: Arcadica, lib. IX : Boeotica ; III 527 p. 3 pl. 20 M. 1907 ; — vol. III, 2, lib. X : Phocica, Indices : II 512 p. 2 pl. 22 M. 1910. | BPhW 4 H. Schenkl.

— The Attica of —, ed. by *M. Carrol** | BPhW 1118 H. Schenkl.

A. Engeli, Die oratio uariata bei —* | BPhW 1117 H. Schenkl.

C. Robert, — als Schrifsteller* | BPhW 1244-1251 H. Schenkel | RA XVII 184-9 A.-J. Reinach | RC LXXI 243 My.

A. Trendelenburg, — Hellenica. Berlin Weidmann 1911 29 p. 4° | RA XVII 467 S. R.

Persius. — Saturarum liber, iterum rec. adn. crit. instr., testim. usque ad saec. XV add. *S. Consoli*. Roma Lœscher 1911 XX 190 p. 8° 5 L. | BFC XVIII 78

L. Cisorio | MPh XVIII 288 C. Brakman | RC LXXI 114 E. T. | RF 326 G. Ferrara.

— A. Persii Flacci, D. Iunii Iuuenalis, Sulpiciae Saturae; recogn. *O. Jahn*, post *Fr. Buecheleri* iterat. curas edit. quartam cur. *Fr. Leo*. Berlin Weidmann 1910 xxiv 304 p. 8° 3,40 M. | BBG 230 C. Weyman | BFC XVII 228 L. V. | CR 264 S. G. Owen | KBW 350 W. Nestle | MPh XVIII 285 J. van Wageningen | RC LXXI 345 E. Thomas | RF 325 M. L. de Gubernatis | WKPh 1231 R. Helm | ZG 481 K. P. Schulze.

Ch. Burnier, Le rôle des Satires de — dans le développement du néo-stoïcisme. Prog. La Chaux-de-Fonds 1909 43 p. 8° | BPhW 1121 A. Schmekel.

C. G. Fiske, Lucilius und — (cf. Lucilius).

H. Leimester, Die griechischen Deklinationsformen bei — (cf. Grammaire).

M. H. Morgan, A bibliography of — includ. the catal. of collection made by him and by *D. B. Fearing* (Bibliogr. Contrib. of the Lib. Harv. Univ., 58). Cambridge Mass 1909 v 90 p. 8° | BPhW 639 R. Klussmann.

Petronius. — Cena Trimalchionis. Testo lat. con note... da *P. Fossataro*. Napoli Pironti 1912 145 p. 8° 1 L. | A & R 377 κ. λ.

— Cena Trimalcionis nebst ausgew. pompejanischen Wandinschriften ed. *W. Heraeus* * | EPhK 699 J. Révay.

— The Bellum Ciuile of — ed. with introd. comment. and transl. by *Fl. Th. Baldwin*. New York Columbia Univ. Pr. 1911 | WKPh 974 Nohl.

Q. Ficari, La figura di Trimalcione nel Satiricon di Petronio Arbitro. Lucera Frattarolo 1910 | A & R 243 G. Procacci.

M. Rosenblüth, Beiträge zur Quellenkunde von Petrons Satiren. Diss. Kiel, Berlin 1909 94 p. 8° | BPhW 961 J. Tolkiehn | EPhK 281 J. Révay.

Th. K. Sidey, The participle in —(cf. Grammaire).

P. Siewert, Textkritische Bemerkungen zu — Prog. 84 Francfurt a. Oder 1911 31 p. | WKPh 845 K. Löschhorn.

Petrus Diaconus. *E. Caspar*, — und die Monte Cassineser Fälschungen. Berlin Springer 1909 xi 284 p. 8° 12 M. | DLZ 649 M. Merores.

Petrus Siculus. De Photii Petrique S. libris (cf. Photius).

Philagrius (cf. Philumenus).

Philo Alexandrinus. Die Werke Philos von Alexandria in deutscher Uebersetzung, hrsg. von *L. Cohn*. II. Teil (Schriften der jüd.-hellen. Lit., II). Breslau Marcus 426 p. gr. 8° 6,40 M. | BPhW 1383 E. Nestle | LZB 866 — l—u.

— Commentaire allégorique des saintes lois..., trad. par *E. Bréhier* * | JS 557 C. E. R. | RC LXXI 284 My.

J. d'Alma, — et le 4e Evangile * | RC LXXI 404 A. Loisy.

Philo Bybl. (cf. Stephanus Byz., *P. E. Alenstädt*).

Philodemus. — περὶ τοῦ καθ' Ὅμηρον ἀγαθοῦ βασιλέως libellus, ed. *A. Olivieri* * | LZB 168 G. Ammon | MPh XVIII 126 J. M. Fraenkel.

Philosophi. Die Fragmente der Vorsokratiker, griechisch und deutsch, von *H. Diels*, 2e Aufl. Bd. II, 2e Hälfte. Wortindex von *W. Kranz*. Nachtrag von *H. Diels* *. | GGA 650-6 W. Capelle | RF 286 E. Bodrero.

Philostratos über Gymnastik, von *J. Jüthner* * | RC LXXI 301 My.

Philotheos. *J. B. Bury*, A revised text of — (cf. Histoire sociale).

Philumenus. — De uenenatis animalibus... ed. *M. Wellmann* * | CPh 248 Fr. E. Robbins.

P. Mihaileanu, Fragmentele Latine ale lui Philumenus si Philagrius. Bucarest viii 202 p. | HJ 442 C. W.

Id., Die lateinischen Fragmente des Philumenus und Philagrius; Vorrede der rumänisch verfassten Arbeit... Bucarest 1911 14 p. | ibid.

Phocylides (Pseudo-). *M. Rossbroich*, De Pseudo-Phocylideis. Diss. Münster Theissing 1910 104 p. 8° | BPhW 1617 A. Ludwich.

Phoebadius. *J. Dräseke*, Die Schrift des — « Gegen die Arianer » * | MHL 7 Hirsch.

Phoenix von Kolophon. Texte und Untersuchungen, von *G. A. Gerhard* * | JS 281 C. E. R. | NJA XXVII 314-9 W. Capelle.

Photius. *P. Becker*, De — et Aretha lexicorum scriptoribus (cf. Aretha).

C. R. Mœller, De Photii Petrique Siculi libris contra Manichaeos scriptis * | BZ 313 A. E.

A. Vonach, Die Berichte des — über die fünf älteren attischen Redner* | BZ 220 A. Mayer | DLZ 1184 K. Münscher | REA 112 A. Cuny.

Pindarus. — Le odi olimpiche con introd., proemi e note di *P. Chistoni** | A & R 150 P. Chistoni, 185 N. Terzaghi | BFC XVII 194 V. Brugnola.

— The 17th Nemean revisited, by *B. L. Gildersleeve* (ex : AJPh XXXI,2). Baltimore 1910 99 p. 8° | REG 218 A. Puech.

— Neue Bruchstücke von — hrsg. von *E. Diehl* (cf. Alcaeus).

— Scholia uetera in Pindari Carmina, rec. *A. B. Drachmann*, II : Scholia in Pythionicas. Teubner 1910 xvi 270 p. 6 M. | BPhW 1428 O. Schröder | CPh 225 E. B. Clapp | RF 603 A. Taccone.

A. B. Drachmann, Pindar som Digter og Menneske (Stud. fra Sprog-og Oldtidsforskning, 80, t. XX, 1). Kopenhagen Tillge 1910 29 p. | RC LXXII 75 My.

Piso (Calpurnius). *Fr. Mrázek*, — dans la 1re décade de Tite-Live (cf. Liuius).

Planudes. *A. Castiglioni*, Analecta Planudea (cf. Ouidius).

Plato. Werke von —, übers. von *O. Kiefer*, *R. Kassner*, *K. Preisendanz*. I : Die sokratischen Dialoge ; II : Dial. gegen die Sophistik ; III : Die Schriften der Blüte — ; IV : Die Schr. der Metaphysik. Iena Diederichs 1904-1910 9 vol. 8° | JPhV 299 E. Hoffmann.

Dialogi Singuli. — Il Gorgia comm. dal prof. *D. Menghini*. Milano Soc. edit. Albrighi 1911 243 p. | BFC XVIII 121 L. Cisorio.

— Gorgias, 5e Aufl. von *W. Nestle* * | RPh 219 H. Alline | ZöG 720 E. Sewera.

— Phaedo ed. by *J. Burnet*. Oxford Clarendon Pr. 1911 lix 158 p. 8° | BFC XVIII 123 E. Bignone | Ha 402 M. T. S.

— Staat ins Deutsche übertragen von *K. Preisendanz* * | BPhW 793 H. Raeder.

— Protagoras, für den Schulgebr. hrsg. von *A. Th. Christ*. Wien Tempsky 1910 107 p. 8° 1 M. | KBW 205 W. Nestle | JPhV 297 E. Hoffmann | WKPh 343 H. Gillischewski.

— Id., 6e Aufl. von *W. Nestle* (— ausgew. Schriften erkl. von *Ch. Cron* und *J. Deuschle*, IVe Teil). Teubner 1910 vi 157 p. 8° 1,60 M. | BBG 113 K. Bitterauf | BPhW 1619 H. Raeder | JPhV 298 E. Hoffmann | KBW 171 Th. Klett.

— Id., von *W. Olsen* * | BMB 120 A. Grégoire | ZöG 1032 J. Pavlu.

— The Symposion of —, ed. by *R. G. Bury* * | AJPh 233 B. L. Gildersleeve | RF 105 A. Taccone | RPh 219 H. Alline.

— Symposion, von *A. Hug*, 3e Aufl. von *H. Schöne* * | AJPh 230 B. L. Gildersleeve | BPhW 129 H. Raeder | MPh XVIII 393 B. J. H. Ovink.

— Dialog Theätet, übers. von *O. Apelt*, 2e Aufl.* | BBG 331 Offner | JPhV 300 E. Hoffmann.

Miscellanea. — Apologie, Kriton, nebst Abschn. aus and. Schriften erkl. von *H. Petersen* * | BBG 413 Hümmerich | KBW 205 W. Nestle.

— Apologia, Meno, recogn. *J. Burnet* * | REG 94 H. A.

— Verteidigung des Sokrates und Kriton, deutsch von *E. Horneffer* * | KBW 129 H. Planck | ZöG 842 J. Pavlu.

— Il Timeo. Il sofista e l'uomo politico, trad. d. *G. Fraccaroli* (Il Pensiero Greco, 1 & 6). Torino Bocca xvi 428 & xii 405 p. 1906 & 1911 | BFC XVIII 30 R. Mondolfo | RF 592-8 E. Bodrero.

— Timaios, Kritias, Gesetze x, ins Deutsche übertr. von *O. Kiefer*. Iena Diederichs 1909 224 p. 8° 4,50 M. | BPhW 793 H. Raeder.

— Auswahl aus — : Protagoras, Laches, Menon und Abschn. aus dem Gorgias und dem Euthydemos, hrsg. von *H. Röhl*, I. & II. Teil ; Text & Kommentar. Münster Aschendorff 1910 & 1911 | DLZ 3042 Th. O. Achelis | WKPh 289 H. Gillischewski.

— Chrestomathie aus — von *K. Huemer* (cf. Livres d'étude).

— Lesebuch aus — von *G. Schneider* (cf. Livres d'étude).

— Choix de Textes avec étude du système philosoph., et notices biogr. et bibliogr. par *A. Barre* (Les grands philosophes franç. et étrangers). Paris Michaud 220 p. | JPhV 301 E. Hoffmann.

Bericht über —, von *E. Hoffmann* ; JPhV 264-308.

Fr. Bitsch, De Platon. quaestionibus quibusdam Vergilianis (cf. Vergilius).

G. Cohn, Platons Gorgias (Stud. fra Sprog-og Oldtidsforskning udg. af det filolog.-hist. Samfund, 86). Copenhague Tillge 1911 142 p. 8° 2,60 Kr. | DLZ 2777 H. Raeder.

Sh. O. Dickermann, De argumentis... apud — obuiis (cf. Xenophon).

G. K. Gardikas, Κρίσις τῆς Πλατωνικῆς ἐκδόσεως τῆς ὑπὸ Σπ. Μωραΐτου. Athènes Sakellarios 1908 72 p. | CPh 250 W. Miller.

K. Gleisberg, De uocabulis tragicis quae apud — inueniuntur* | DLZ 347 W. Nestle | JPhV 297 E. Hoffmann.

K. Joel, Zur Entstehung von — Staat. Festschrift Basel 1907 p. 295-323 | JPhV 284 E. Hoffmann.

A. von Kleemann, Die Stellung des Euthyphron im Corpus Platonicum * | ZöG 285 J. Pavlu.

Fr. Kluge, De Platonis Critia.* | BPhW 828 H. Räder | ZöG 893 J. Pavlu.

W. E. J. Kuiper, De Lysidis dialogi origine tempore consilio* | BPhW 228 H. Raeder | DLZ 991 W. Nestle | JPhV 290 E. Hoffmann | MPh XVIII 142 B. J. H. Ovink | RPh 220 H. Alline.

A. Lasson, Aristoteles und — (cf. Aristoteles).

A. Lessner, Die platonische Lehre von den Seelenteilen... * | DLZ 1238 N. Hartmann | JPhV 281 E. Hoffmann.

K. Orszulik, Disposition und Gedankengang von Platons Apologie und Kriton. Prog. Teschen 1908/9 30 p. 8° | JPhV 304 E. Hoffmann.

G. Pasquali, Procli Diadochi in — Cratylum comm. (cf. Proclus Diadochus).

J. Perkmann, Der Begriff des Charakters bei Platon und Aristoteles. Prog. Wien 1909 48 p. 8° | JPhV 307 E. Hoffmann.

M. Pieper, Plato und Aegypten. Vortrag im Philolog. Verein zu Berlin 1910 | JPhV 272 E. Hoffmann.

C. Ritter. Platon, sein Leben, seine Schriften, seine Lehre, Bd. I.* | BPhW 193-201 J. Pavlu | CR 77 M. V. Williams | HJ 437 H. Meyer | LF 131 Fr. Čáda | RC LXXII 465 My.

Id., Neue Untersuchungen über —* | BBG 224 A. Dyroff | BPhW 539-545 J. Pavlu | RC LXXII 465 My.

Id., — Staat. Darstellung des Inhalts* | ZGW 486 G. Schneider.

L. Robin, La théorie platonicienne de l'amour*. | AGPh XXIV 500 E. Bréhier | BPhW 635 G. Schneider | RF 281 E. Bodrero.

Id., La théorie platonicienne des idées et des nombres d'après Aristote.* | AGPh XXIV 498 E. Bréhier | RF 283 E. Bodrero.

E. Stölzel, Die Behandlung des Erkenntniss-problems bei Platon. Eine Analyse des platonischen Theätet * | AGPh XXIV 506 C. Fries | BPhW 417-423 C. Ritter.

A. E. Taylor, Plato (Philosophies ancient and modern). London Constable 1908 VIII 151 p. 8° | JPhV 264 E. Hoffmann.

Fr. Ullrich. Entstehung... der Literaturgattung des Symposion... (cf. Histoire littéraire).

P. Wendland. Die Aufgaben der platonischen Forschung (ex : Nachr. Kgl. Ges. Wiss. Göttingen 1910 p. 95-114). | BPhW 1427 H. Raeder.

Ch. Werner. Aristote et l'idéalisme platonicien (cf. Aristoteles).

L. Zurlinden. Gedanken Platons in der deutschen Romantik (Untersuch. z. Sprach- und Lit.-Geschichte. N. F., VIII). Leipzig Haessel 1910 VIII 292 p. 8° 6 M. | DLZ 3235 H. Nohl | LZB 705 R. | NJA XXVII 389 R. Petsch.

Plato (Pseudo-). *J. Pavlu*, Die pseudo-platonischen Zwillingsdialoge Minos und Hipparch* | AGPh XXIV 383 R. Philippson | BPhW 1019 H. Raeder | JPhV 296 E. Hoffmann | LF 133 K. Wenig.

J. Stiefel, Gedankenentwicklung des unter Platons Namen erhaltenen Dialogs Charmides. Prog. Bayreuth 1907/8 22 p. 8° | JPhV 290 E. Hoffmann.

Plautus. — Captiui, 6ᵉ Aufl. von *M. Niemeyer* (Ausgew. Komödien des — erkl. von *J. Brix*, II) | BMB 376.

— Der Geizige und sein Schatz, übers. von *Funck*, I. Teil * | WKPh 1314 P. Wessner.

— Mostellaria, Pseudolus, Bacchides, deutsch von *C. Bardt* (cf. Comoediae).

A. Denecke, Zur Würdigung des —. Prog. Dresden nº 757 1911 23 p. | WKPh 788 K. Löschhorn.

E. Feyerabend, De uerbis Plautinis personarum motum in scaena exprimentibus. Diss. Marburg 1910 105 p. 8º | REA 489 Ph. E. Legrand.

J. Francke, De Militis gloriosi Plautinae compositione. Diss. Leipzig 1910 84 p. 8º | REA 484 Ph. E. Legrand | WKPh 902 C. Bardt.

W. L. Keep, The separ. of the attr. adj. from its subst. in — (cf. Grammaire).

H. Ottenjann, De uocum enclit. apud — colloc. (cf. Grammaire).

H. W. Prescott, Three *puer*-scenes in — (ex : Harvard Stud. in class. philol. XXI 1910) 20 p. | RC LXXI 109 E. T.

A. Schmitt, De Pseudoli Plautinae exemplo attico* | REA 482 Ph. E. Legrand.

Th. K. Sidey, The participle in — (cf. Grammaire).

S. Sudhaus, Der Aufbau der plautinischen Cantica * | GGA 65-104 Fr. Leo.

E. Wallstedt, Studia Plautina. Lund 1909 176 p. | BPhW 1086-1090 E. Bickel.

W. Walther, De contaminationis apud — et Terentium diuersa ratione. Diss. Iena 1910 70 p. 8º | REA 482 Ph.-E. Legrand.

Plinius maior. — Naturalis historiae libri, post *L. Jani* obitum recogn. *C. Mayhoff*, vol. II, I. VII-XV * | BBG 55 K. Rück.

D. Detlefsen, Die Anordnung der geographischen Bücher des — und ihre Quellen * | BFC XVII 225 S. Consoli | DLZ 2162 J. Sölch.

S. Ehrenfeld, Farbenbezeichnungen in der Naturgeschichte des —* | BPhW 333 H. Blümner.

Plinius iunior. — Epistularum libri nouem... rec. *R. C. Kukula* * | JAW CLIII 12 K. Burkhard.

— Briefe des jüngeren — hrsg. von *R. C. Kukula*, 2ᵉ Aufl *. | DLZ 1755 J. Sölch | RF 100 S. Consoli.

— Epistulae selectae, ed. *R. C. Kukula*, ed. minor * | RF 100 S. Consoli.

— Briefe des jüngeren — in Auswahl, von *M. Schuster* * | KBW 122 Greiner | RF 94-9 S. Consoli.

— Panegyricus, ed. *W. A. Baehrens* (cf. Panegyrici).

Bericht über die Arbeiten zu den Briefen des jüngeren — (1902-1909) von *K. Burkhard*; JAW CLIII 1-37.

J. Čapek, Překlad některých listů Pliniových. (Trad. des lettres de —) Prog Klatovech 1909-10 p. 9-15 | LF 386 A. Kolář.

Plutarchus. — vermischte Schriften, nach der Uebers. von *Kaltwasser* hrsg. von *H. Conrad* (Klass. d. Altert. I, II). München 1910 | JAW CLII 315 F. Bock.

— ausgewählte Biographien, für den Schulgebrauch bearb. von *P. Verres*. Bd. I, 1 : Text nebst Einleitung und Verzeichniss der Eigennamen. Münster Aschendorff 1910 XVIII 117 p. 1 M. | WKPh 316 K. Ziegler.

— Themistokles und Perikles, 3ᵉ Aufl. von *B. Kaiser* * | BPhW 1020 K. Ziegler | ZöG 601 E. Kalinka.

— Biographie de Caton l'Ancien, éditée pour les classes par *A. Krajewski* (en polon.). Wien & Lemberg 1911 85 p. 8º 1,50 Kr. | WKPh 832 Z. Dembitzer.

— Caesar, übers. von *R. Hennesthal* (Diesterwegs deutsche Schulausg., 17). Frankfurt a. M. Diesterwg 1910 XVIII 133 p. 8º 1,20 M. | ZG 490 Fr. Harder.

— Auswahl aus — von *H. Röhl*. Münster Aschendorff 1910. | BBG 339 K. Neff.

— Auswahl aus — von *H. Schickinger*, I : Einleit und Text ; II : Erkl. Anmerkungen. Leipzig Freytag 1910 & 1911 2,50 & 1,80 M. * | BBG 342 K. Raab | KBW 339 R. Wagner | WKPh 316 K. Ziegler.

Bericht über die Literatur zu Plutarchs Moralia 1905-1910, von *Fr. Bock*. | JAW CLII 313-352.

M. Adler, Quibus ex fontibus — libellum « De facie in orbe lunae » hauserit, I.* | JAW CLII 313 F. Bock.

Id., Zwei Beiträge zum Plut. Dialog « De facie in orbe lunae ». Prog. Nikolsburg 1910 | JAW CLII 313 F. Bock.

Fr. Bock, Untersuchungen zu Plutarchs Schrift Περὶ τοῦ Σωκράτους δαιμονίου. Diss. München 1910 | JAW CLII 313 Fr. Bock.

J. Favre, La morale de — Paris 1909. | JAW CLII 314 F. Bock.

J. J. Hartman, De Avondzon des Heidendoms, Het Leven en Werken van dem Wijze van Chaeronea. Leiden van Dœsburgh 1910 | JAW CLII 314 F. Bock | MPh XIX 85-8 J. M. Fraenkel.

E. Kessler, — Leben des Lykurgos (Quellen & Forsch. alter Gesch. und Geogr., 23). Berlin Weidmann 1910 VIII 132 p. gr. 8° 4,40 M. | BFC XVIII 32 L. Pareti | BPhW 1591 A. Bauer | LZB 1469 K. Hönn.

G. Mair, Pytheas' Tanais und die Insel des Kronos in Plutarchs Schrift « Das Gesicht im Monde ». Prog. Marburg 1909 p. 3-22. | JAW CLII 315 F. Bock.

B. Perrin, The austere consistency of Pericles (Plutarch's Pericles IX-XV). Trans. Connect. Acad. XV, 1909. | RC LXXI 342 My.

H. Radnitzky, Plutarchs Quellen in der Vita des Sertorius. Prog. Wien 1909 19 p. | ZöG 286 J. Oehler.

W. Scherer, Der Gottesbegriff Plutarchs .. im Lichte der christlichen Weltanschauung. Prog. Regensburg 1908. | JAW CLII 316 F. Bock.

G. Siefert, Plutarchs Schrift περὶ εὐθυμίας. Prog. Pforta 1908 | JAW CLII 316 F. Bock.

Th. Sinko, Plutarchea (ex : Eos XV p. 113-122). | JAW CLII 316 F. Bock | WKPh 37 K. Hubert.

G. Völsing, — quid de pulchritudinis ui ac natura senserit. Diss. Marburg 1908. | JAW CLII 316 F. Bock.

Poetae latini minores, post *Aem. Baehrens* it. rec. *Fr. Vollmer*, II, 1 : Ouidi Halieuticon libri I fragmentum ; Gratti Cynegeticon lib. I fr.* | BFC XVIII 44 C. Giarratano | RC LXXI 344 E. Thomas | RF 450 M. L. de Gubernatis.

— Poetarum Romanorum reliquiae, seleg. *E. Diehl* (Kleine Texte f. theol. & philol. Vorles., 69). Bonn Marcus & Weber 1911 165 p. 8° 2,50 M. | BBG 518 C. Weymann | BFC XVIII 102 C. Giarratano | CR 215 W. H. D. Rouse | DLZ 3105 A. Klotz | WKPh 865 R. Helm | ZGW 479 K. P. Schultze.

— Eclogae poetarum Latinorum, ed. III, von *S. Brandt** | DLZ 348 | MPh XVIII 191 N. J. Singels | ZGW 42 K. P. Schulze.

Polybius. *A. Schulte*, De ratione quae intercedit inter — et tabulas publicas*. | BPhW 953 H. Kallenberg | DLZ 91 W. Aly | WKPh 972 C. Wunderer.

K. Wunderer, Polybios-Forschungen... III. Teil : Gleichnisse und Metaphern bei —. * | BPhW 290 H. Blümner.

Polycarpus und Ignatius und die ihnen zugeschriebenen Briefe, von *D. Völter* (cf. Ignatius).

— Epîtres, éd. par *A. Lelong* (cf. Ignatius).

H. Müller, Das Martyrium Polycarpi. Ein Beitr. z. altchrist. Heiligengeschichte (ex : Röm. Quartalschr. XXII 1908 p. 1-16) | AB 354 V. D. V.

Id., Aus der Ueberlieferungsgeschichte des Polycarp-Martyrium. Paderborn Bonifacius 1908 69 p. 8°. | Ibid.

Id., Eine Bemerkung zum Martyrium Polycarpi (Theol. & Glaube II p. 668-9). | Ibid.

Porphyrius. — Sententiae ad intelligibilia ducentes, rec. *P. Mommers*. Leipzig Teubner 1907 XXXIII 56 p. 8° 1,40 M. | DLZ 409 E. Hoffmann.

Priscianus. *E. Müller*, De auctoritate et origine exemplorum orationis solutae graecorum quae — contulit. Diss. Königsberg Karg 1911 54 p. 8° | WKPh 833 K. Cybulla.

Probus. *J. Aistermann*, De M. Valerio Probo Berytio capita IV. Acc. reliquiarum conlectio. Bonn Cohen 1910 VIII 156 & LXXIV p. gr. 8° 6 M. | BFC XVII 249 L. V. | DLZ 1122 | HJ 211 C. W. | JPhV 185 H. Belling | LZB 367 C. W—n | WKPh 769 J. Tolkiehn.

Proclus Diadochus. — in Platonis Cratylum comment. ed. *G. Pasquali* * | BPhW 167 E. Diehl | BZ 202 P. Wendland.

— Hypotyposis astronomicarum positionum, ed. *C. Manitius* * | JS 82 C. E. R. | RC LXXI 130 My.

N. Hartmann, Des — philosophische Anfangsgründe der Mathematik. * | RC LXXII 210 My.

Procopius. *J. Turzewitsch*, Zum Corpus Procopianum (en russe). St-Pétersbourg 1910. | BZ 282 A. H.

Prodicus. Die Wanderung seines Herakles (cf. Hist. litt., Varia, *Fr. Riedl*).

Propertius. Catull, Tibull, Properz, von *P. Widmann* (cf. Catullus).

— Eine Auswahl aus —, von *K. P. Schulze* (cf. Elegi).

Bericht über — (1905-1909), von *R. Bürger* ; JAW CLIII 125-145.

M. Ites, De Propertii elegiis inter se conexis. Diss. Göttingen 1908. | JAW CLIII 129 R. Bürger.

W. Schöne, De Propertii ratione fabulas adhibendi. Diss. Leipzig 1911 69 p. | WKPh 1033 Fr. Pfister.

B. L. Ullmann, The Mss of — (CPh VI, 3 p. 282-301). | ZGW 803 K. P. Schulze.

Prudentius. *J. M. Burnam*, Commentaire anonyme sur — * | BFC XVII 155 V. Ussani | BPhW 674 C. Weyman | CPh 125 A. S. Pease | RF 622 G. Ferrara | RPh 363 P. Lejay.

Fr. X. Schuster, Studien zu —. Diss. Würzburg Freising 1909 95 p. 8°. | EPhK 355 J. Révay.

Ptolemaeus. — opera quae exstant omnia. Vol. II : Opera astronomica minora, ed. *J. L. Heiberg*. Leipzig Teubner CCIII 282 p. 9 M. | LZB 305 R. D.

Quintilianus. Institutionis oratoriae liber XII c. comm. di *A. Beltrami* * | RF 301 L. Bucciarelli.

H. Kling, De Hilar. Pict... Quintiliani studioso (cf. Hilarius Pictauiensis).

R. Reitzenstein, Studien zu Quintilians grösseren Deklamationen * | GGA 337-389. R. Helm.

Quintus Smyrnaeus. *A. Taccone*, Il libro I delle Postomerische di Quinto Smirneo ; argom. e versione. Aosta Marguerretaz 1910 41 p. gr. 8° | WKPh 873 E. Wolff.

Rabanus Maurus. *G. M. Dreves*, Hymnologische Studien zu — (cf. Hymni).

Rufinus (Tyrannius). — Opera, I : Orationum Gregorii Nazianz. IX interpretatio, ed. *A. Engelbrecht* (Corp. script. eccles. Lat. ed. Acad. Vindob. XLVI). Wien Tempsky 1910 LXIV 327 p. 8° 12,50 M. | BBG 336 H. Mertel | BPhW 1337 Th. Sinko | CR 61 J. E. B. Mayor | DLZ 1996 G. Rauschen | HJ 152 C. W. | RB 452 D. G. Morin | WKPh 347 C. Weyman | ZöG 225 P. Knöll.

Th. Mommsen, Die Uebers. von Eusebius (cf. Eusebius).

Rutilius Namatianus mit Einleit. & krit. Apparat von *G. Heidrich*. Prog. Wien 1911 54 p. gr. 8° | WKPh 1315 R. Helm.

Bericht über — (1902-1910) von *J. Tolkiehn* ; JAW CLIII 112-115.

G. D. Kellog, The satirical elements in — (Proceed. Amer. Philol. Assoc. 1908 p. 35 ss.). | JAW CLIII 114 J. Tolkiehn.

V. Ussani, Giudaismo, monachismo e paganesimo, Saggi di una versione di — (ex : Riv. d'Italia p. 877-884). Roma 1909 8° | WKPh 1317 J. Tolkiehn.

Id., Leggendo Rutilio (ex : RF XXXVIII, 3 p. 357-384). Torino 1910 8° | WKPh 1317 J. Tolkiehn.

Sallustius. Bellum Catilinae, B. Iugurthinum, Orationes et Epistulae ex historiis excerptae, für den Schulgebr. erkl. von *Th. Opitz*, 2e Aufl. * | MPh XVIII 231 H. D. Verdam | RF 439 S. Consoli.

Sammonicus. Bericht über — (1902-1909) von *J. Tolkiehn* ; JAW CLIII 104.

Sappho. Neue Bruchstücke von — hrsg. von *E. Diehl* (cf. Alcaeus).

Seneca philosophus. De beneficiis und De clementia in der Ueberlieferung, von *J. Buck*. Diss. Tübingen Heckenhauer 1908. | ZöG 143 M. Adler.

— De otio, éd. par *R. Waltz* *. | RF 317 F. Calonghi | RPh 111 J. Marouzeau.

— Ausgewählte moralische Briefe als Einführung in die Probleme der stoischen Philosophie, hrsg. von *P. Hauck*. I : Text, II : Kommentar. Berlin Weidmann

1910 xi 196 & 156 p. 8° 1,80 & 1,60 M. | BBG 231 R. Renner | KBW 350 W. Nestle | WKPh 323 W. Gemoll. | ZGW 364 O. Wackermann.

— Select Letters of —, ed. by *W. C. Summers** | BPhW 1194 C. Hosius | CPh 380 R. M. Gummers.

C. Brakman, Annaeana noua, Velleiana, ad scriptores historiae Augustae, ad panegyricos Latinos* | BFC XVIII 45 S. Consoli | BPhW 831-9 A. Klotz | MPh XVIII 209 C. Wilde.

Ch. Burnier, La morale de — et le néo-stoïcisme. Diss. Freiburg i. d. Schweiz, Lausanne Briedel & Co. 1908 104 p. 8° | BPhW 1121 A. Schmekel.

W. L. Friedrich, De Senecae libro, qui inscribitur De Constantia sapientis* | WKPh 870 W. Isleib.

P. Schæfer, De philosophiae Annaeanae in Senecae tragoedia uestigiis. Diss. Iena, Weida Thomas 1909 127 p. | HJ 693 W. C.

R. Waltz, Vie de Sénèque* | RPh 110 J. Marouzeau | RU 2,157 H. de la Ville de Mirmont.

Seneca trag. *O. Edert*, Ueber Senecas Herakles und den Herakles auf dem Oeta* | RPh 312 A. Delatte.

P. Schaefer, De philosophiae Annaeanae in — trag. uestigiis (cf. Sen phil.).

Seruius. *O. Feyerabend*, De Seruii doctrina rhetorica et de Terentiano commento Donati. Diss. Marburg 1910 64 p. gr. 8° | WKPh 1174 P. Wessner.

J. Kirchner, De Seruii carminum Vergilianorum interpretis commentario I*. | EPhK 223 J. Révay.

Siluia. — Peregrinatio ad loca sancta (cf. Aetheria).

Sophocles. Die Tragödien des —, mit einer Einleit. üb. d. Wesen des Tragischen von *H. F. Müller** | BPhW 701 H. Klammer.

— Tragödien, deutsch von *H. Schnabel* (Antike Kultur 21-27). Leipzig Klinkhardt 1910, 72, 84, 58, 70, 62, 68, 55 p. 8° le vol. 0,75 M. | DLZ 1309 W. Nestle | KBW 129 M. Ziegler | ZGW 487 W. Gemoll.

— Ajax, ed. *E. Deltombe.* Liège Dessain 1910 36 p. 8° 0,60 Fr. | RIP 124 J. Hombert.

— Antigone, übers. von *O. Altendorff** | ZöG 563 H. Siess.

— Id., hrsg. von *A. Lange.* Berlin Weidmann 1908 1,80 M. | ZöG 605 H. Siess.

— Id., übers. von *V. Valentin*, 3ᵉ Aufl. (Deutsche Schulausgaben, hrsg. von *J. Ziehen*, 44). Berlin Ehlermann 0,50 M. | KBW 349 Heege.

— Elettra, di *D. Bassi*, 2ᵃ ed.* | RF 109 A. Taccone.

— Ἠλέκτρα... ἐξ ἑρμην. Π. Ν. Παπαγεωργίου* | BPhW 825 N. Wecklein | LZB 832 W. Süss | REG 225 A. P.

— Elektra, übers. von *G. Schwandke* (Deutsche Schulausgaben, hrsg. von *J. Ziehen*, 58). Berlin Ehlermann 0,70 M. | KBW 349 Heege.

— König Oedipus, 11ᵉ Aufl. von *E. Bruhn* (— erkl. von *F. W. Schneidewin* & *A. Nauck*, 2). Berlin Weidmann 1910 239 p. 8° 2,20 M. | BBG 412 Hümmerich | BFC XVII 217 N. Terzaghi | DLZ 2008 | KBW 348 Heege | RC LXXII 508 My | RIP 121 R. Nihard | WKPh 485 H. Steinberg | ZGW 135 W. Gemoll.

— König Oedipus, übers. von *W. Wohlrab* (Deutsche Schulausgaben, hrsg. von *J. Ziehen*, 47). Berlin Ehlermann 0,60 M. | KBW 348 Heege.

— Oidipus auf Kolonos, 9ᵉ Aufl. von *L. Radermacher** | RC LXXII 508 My.

— Philoktetes, 11ᵉ Aufl. von *L. Radermacher*. Berlin Weidmann 1911 159 p. | RC LXXII 508 My.

— Philoktetes, von *Fr. Schubert*, 3ᵉ Aufl. von *L. Hüter*. Leipzig Freytag 1908 LXX 58 p. | RC LXXII 508 My.

H. Deckinger, Die persönlichen Motive bei — (cf. Hist. litt., P. dram.).

Guil. Dopheide, De S. arte dramatica e fabularum rebus inter se discrepantibus cognoscenda. Diss. Münster 1910 95 p. gr. 8° | WKPh 1170 S. Mekler.

P. Linde, Sophocles' Elektra in Verhältniss zu der des Euripides. Prog. Königshütte 1910 17 p. | WKPh 1331 F. Adami.

A. Patin, Aesthetisch-kritische Studien zu — (Stud. z. Gesch. und Kultur des Altert. IV,4). Paderborn Schöningh 1911 vi 120 p. 8° 3,60 M. | BFC XVIII 27 N. Terzaghi | DLZ 2460 S. Mekler.

E. Wolf, Sentenz und Reflexion bei —, ein Beitrag zu seiner poetischen Technik. Leipzig Dietrich 1910 VI 177 p. gr. 8° 4,50 M. | BPhW 1273 F. Bucherer | LZB 1056 Pr.

Soranus. *J. Ilberg*, Die Ueberlieferung der Gynaekologie des Soranus von Ephesus* | CR 49-52 Cl. Allbutt | LZB 531 —st.

J. Medert, Quaestiones... ad Gynaecia Mustionis (traducteur de Soranus) pertinentes (cf. Mustio).

Stephanus Byzantius. *P. F. Atenstädt*, Quellenstudien zu Stephanos von Byzanz. I : Alexander Polyhistor, Philon von Byblos und Hesychius von Milet* | BPhW 802 E. Stemplinger | MHL 7 Hirsch.

W. Knauss, De Stephani Byzantii Ethnicorum exemplo Eustathiano. Diss. Bonn Georg 1910 115 p. 8° | WKPh 1373 K. Hubert.

Stobaeus. — Anthologium rec. *C. Wachsmuth* et *O. Hense*, vol. IV, lib. IV, ed. *O. Hense*. Berlin Weidmann 1909 XIII 675 p. 8° 20 M. | BPhW 1052 F. Lortzing | WKPh 95-101 K. Hubert | ZöG 15 H. Schenkl.

Strabo. *W. Huverstuhl*, Die Lupia des — (cf. Histoire).

A. Klotz, Die Strabon. Beschreibung von Gallien und Britannien (cf. Caesar).

Suetonius. *Fr. Glaeser*, Quaestiones Suetonianae. Diss. Breslau 1911 59 p. gr. 8° | WKPh 1035 R. Helm.

Sulpicia. — Saturae, recogn. *O. Jahn* (cf. Persius).

A. Cartault, Le distique élégiaque chez — (cf. Métrique).

Synesius. *P. R. Sollert*, Sprichwörter... bei — von Kyrene (cf. Grammaire).

Tacitus. — Annalen, deutsch von *A. Horneffer** | BPhW 390 E. Wolff | DLZ 92 W. Nestle | KBW 128 M. Ziegler.

— Historiarum libri, recogn. *C. D. Fischer*. Oxford Clarendon Pr. (1911) VIII & 18 1/2 feuilles 3,6 Sh. | BMB 85 | CR 124 A. D. Godley | DLZ 533 G. Andresen | Ha 391 L. C. P. | JPhV 232 G. Andresen | MPh XIX 7 J. van Wageningen | RC LXXI 345 E. Thomas | RIP 137 P. T.

— The Histories of —, I & II von *Fr. Gardner Moore* (Macmillan's Latin Classics ed. by J. C. Egbert). New York Macmillan Co 1910 XXVIII 249 p. 16° | BFC XVIII 45 L. V. | JPhV 235 G. Andresen.

— La Germania di — nel ms. latino n. 8 d. bibl. del conte G. Balleani ; ed. *C. Annibaldi** | BPhW 1537 R. Wünsch | JPhV 231 G. Andresen.

— Germania, deutsch von *A. Horneffer** | ZöG 181 R. Bitschofsky.

— Vita Iulii Agricolae sec. ed. *Caroli Halm* recogn. *F. Sladovich-Sladoievich*. Zagreb, 1ª oper. croaticorum typogr. 1910 103 p. | JPhV 232 G. Andresen.

— Der Rednerdialog, für den Schulgebr. hrsg. von *H. Röhl* ; I : Text ; II : Kommentar. Leipzig Freytag 1911 51 & 74 p. 8° le vol. 0,75 M. | BBG 416 F. Walter | BPhW 1599 E. Wolff | DLZ 1055 | JPhV 229 G. Andresen | ZöG 417 R. Dienel.

— Dial. sur les orateurs, Agricola, Germanie, Histoires ; trad. par *L. Loiseau** | ZöG 1032 J. Golling.

— Germania und Auswahl aus den Annalen für den Schulgebr. bearb. von *J. Fraenke* und *E. Arens*, 2ª Aufl ; Kommentar 2ª Aufl. Münster Aschendorff 1907 & 1905 | JPhV 237 G. Andresen.

— Auswahl aus den Historien und der Vita Agricolae, 2ª Aufl. von *J. Franke* und *E. Arens*, und Kommentar. Ibid. 1908 & 1905 | Ibid.

Bericht über —, von *G. Andresen* ; JPhV 228-263.

K. Eisenhardt, Ueber die Reden in den Historien und Annalen des —. Prog. Ludwigshafen 1910/11 & 1911/12 78 p. | HJ 926 W. C.

Ch. Grenville Cole, The poetical elements in the diction and syntax of —. Diss. New York Stechert 1910 63 p. 8° | JPhV 255 G. Andresen.

Ph. Fabia, Le premier consulat de Petilius Cerialis. Contribution à l'exégèse des Histoires de —. (RPh XXXIV, 1-3.) Paris Klincksieck 1910 42 p. gr. 8° | WKPh 9-16 E. Wolff.

Cl. W. Mendell, Sentence connection in —. Diss. New Haven, Yale Univ Pr. 1911 VII 158 p. 6 Sh. | Ha 408 | JPhV 256 G. Andresen.

K. Nekut, Psal-li Tacitus o Germanii z autopsie (Si Tacite a écrit sur la Germanie « de visu »). Prog. Leitomischl 1909-10 16 p. | LF 150 A. Kolář.

R. v. Pöhlmann, Die Weltauschauung des —*. | BMB 85 | WKPh 62-69 Nohl.

D. T. Schoonover, A Study of Cn. Domitius Corbulo as found in the Annals of — (cf. Histoire).

A. Schœnemann, De Taciti Germaniae codicibus capita duo * | BPhW 612 R. Wünsch | WKPh 709 E. Wolff.

Tatianus. *L. Heiler*, De Tatiani apologetae dicendi genere* | BPhW 1051 E. Schwyzer | RC LXXII 98 My.

H. J. Vogels, Die altsyr. Evang. in ihrem Verhältniss zu Tatians Diatessaron (cf. Testam. Nouum).

Terentius. Adelphoe, con comm. di *A. Gustarelli*. Milano Vallardi 1909 LVI 241 p. 8° | BFC XVIII 39 M. L. de Gubernatis | RF 319 F. Calonghi.

— Hauton Timorumenos ed. with introd. and notes by *F. G. Ballentine*. New York Boston Sanborn 1910 XXI 129 p. 8° | BMB 376 | BPhW 765 R. Kauer | CPh 232 Ch. Knapp | DLZ 1573 M. Niemeyer | Ha 408 | ZG 580 M. Niemeyer.

— Phormio, deutsch von *C. Bardt* (cf. Comoediae).

— Phormio simplified, by *H. R. Fairclough* and *L. J. Richardson*. New York Sanborn. | CR 189 W. H. D. R.

E. Bartel, De uulgari Terentii sermone, I : De uerbis frequentatiuis et intensiuis. Prog. Karlsbad 1910 36 p. | ZöG 1035 P. Wahrmann.

H. Bléry, Syntaxe de la subordination dans —. Thèse Paris Berlin VII 298 p. 8° | RC LXXI 131 A. Cartault.

O. Feyerabend, De Terentiano commento Donati (cf. Seruius).

H. Keym, De fabulis Terenti in actus diuidendis. Diss. Giessen 1911 31 p. gr. 8° | WKPh 1198 P. Wessner.

W. Walther, De contaminationis apud — ratione (cf. Plautus).

Tertullianus. — Apologetici recensio noua (Floril. patrist. dig. *G. Rauschen*. fasc. VI). Bonn Haustein 1907 142 p. gr. 8° 1,80 M. | LZB 625 — l — u.

— L'Apologétique de —, trad. par *J.-P. Waltzing* * | BFC XVIII 47 L. V.

— De paenitentia, de pudicitia ; hrsg. von *E. Preuschen*, 2ᵉ Aufl.* | BFC 179 V. Ussani | BPhW 898 H. Hoppe.

— De praescriptione haereticorum, hrsg. von *E. Preuschen*, 2ᵉ Aufl.* | BPhW 742 H. Hoppe | EPhK 141 J. Révay.

— liber de praescriptione haereticorum (Floril. patrist. dig. *G. Rauschen*, fasc. IV). Bonn Haustein 69 p. gr. 8° 1 M. | LZB 625 — l — u.

R. Heinze, Tertullians Apologeticum (Ber. Verhdl. Sächs. Ges. Wiss. LXII, 10 ; p. 279-490). Leipzig Teubner 1910 6,60 M. | BMB 192-7 J. P. W. | EPhK 695-9 J. Révay | HJ 636 W. C.

P. Henen, Index uerborum quae Tertulliani Apologetico continentur (Publ. du Musée Belge, 5). Louvain Peeters, Paris Champion 1910 166 p. 8° | RPh 310 P. Lejay.

B. Romano, La storia del costume in —* | EPhK 424 J. Révay.

Testamentum Vetus. Die heilige Schrift des — übers. und hrsg. von *E. Kautzsch*. 3ᵉ Aufl. Bd. II. Tübingen Mohr 1910 p. 193-629 4° | RC LXXI 105 A. Loisy.

— The Washington Ms. of Deuteronomy and Joshua, by *H. A. Sanders* (The Old Test. Mss. in the Freer Collection, Part I). New York Macmillan 1910 v 104 p. 4° | BMB 372 H. C. | RF 616 P. Ubaldi | WKPh 89-93 E. Hautsch.

— Neue Fuldaer Bruchstücke der Weingartener Prophetenhandschrift, von *C. Scherer* (ex : Ztschr. f. d. alttestam. Wiss.). Giessen Töpelmann 1910 40 p. 8° 1,60 M. | BPhW 238 P. Lehmann | DLZ 1551 O. Glauning.

Ch. U. Clark, Some Itala Fragments in Verona (ex : Trans. Connect. Acad. XV, 1, p. 7-18 8°). | BPhW 584 C. Weymann.

P. Karge, Geschichte des Bundesgedanken im Alten Testament (Alttestam. Abhdl. II, 1-4). Münster Aschendorff 1910 XX 454 p. 8° 12 M. | DLZ 460 H. Gressmann.

F. Kaulen, Einleitung in die heilige Schrift des A. und N. T. ; I. Teil, 5ᵉ Aufl. von *G. Hoberg*. Freiburg i. B. Herder 1911 266 p. 8° 4 M. | DLZ 1939.

O. Procksch, Studien zur Geschichte der Septuaginta. Die Propheten* | DLZ 1422 J. W. Rothstein.

J. Psichari, Essai sur le grec de la Septante* | BPhW 895 R. Helbing.

H. A. Sanders, The Washington Ms. of Deuteronomy and Joshua (cf. Paléographie).

E. Sellin, Einleitung in das Alte Testament (Evangel.-theologische Bibliothek, II). Leipzig Quelle & Meyer 1910 xv 153 p. 8° 3,20 M. | DLZ 916 H. Holzinger | RC LXXI 105 A. Loisy.

H. St. J. Thackeray, A Grammar of the — in Greek according to the Septuagint. Vol. I. Introd., Othography and Accidence*. | BFC XVII 145 P. Ubaldi.

Ch. B. Williams, The participle in the Book of Acts (cf. Grammaire).

Testamentum Nouum. Nouum Testamentum Graece,... adn. crit. subi. *A. Souter*. Oxford Clarendon Pr. 1910 xxiv 480 p. 8° 3 Sh. | BFC XVIII 1 P. Ubaldi | WKPh 70 E. Nestle.

— Euangelium Gatianum ; ed. *J. M. Heer** | BPhW 805 E. Nestle.

— Der zweite Brief des Apostels Paulus an die Korinther, übers. und erkl. von *J. E. Belser*. Freiburg i. B. Herder 1910 viii 382 p. 8° 7 M. | LZB 851 G. H — e.

— Die Briefe des Apostel Paulus an die Thessalonicher, an die Philipper, erkl. von *M. Dibelius*. Tübingen Mohr 1911 64 p. gr. 8° | RC LXXII 448 A. Loisy.

— Die Briefe des Apostel Paulus, I (Hdb. zum N. T. von *H. Lietzmann*, III)*. | RHR 95 M. Goguel.

— L'Eglise apostolique. Actes d'apôtres, Epitres, Apocalypse. Trad. et commentaire par l'abbé *Verdunoy*. Paris Gabalda 1909 vii 551 p. 8° | RQH LXXXIX 328 J. Lebreton.

— Die katholischen Briefe, erkl. von *H. Windisch* (Hdb. zum N. T. IV,2). Tübingen Mohr 1911 iv 140 p. gr. 8° 2,80 M. | LZB 945 P. Krüger | RC LXXII 77 A. Loisy.

J. d'Alma, Philon et le 4° Evangile (cf. Philo).

M. Brückner Das fünfte Evangelium (Religionsgesch. Volksbücher, I, 21). Tübingen Mohr 1910 43 p. 12° | RC LXXI 403 A. Loisy.

R. Bultmann, Der Stil der Paulinischen Predigt und die kynisch-stoische Diatribe (Forsch. z. Rel. und Lit. des A. und N. Test., 13). Göttingen Vandenhœk und Ruprecht 1910 3,40 M. | DLZ 2124 M. Dibelius | MPh XIX 30 G. A. van den Bergh van Eysinga.

O. Dähnhardt, Sagen zum Neuen Testament* | CPh 255 E. J. Goodspeed.

A. Deissmann, Light from the ancien East. The N. T. illustrated by recently discovered texts of the græco-roman world ; transl. by *R. M. Strachan*. London Hodder 1910 xl 514 p. 8° 68 grav. | RA XVII 181 S. R.

Fr. Dibelius, Der Verfasser des Hebräerbriefes, eine Untersuch. z. Geschichte des Urchristentums. Strassburg Heitz 1910 vii 76 p. 8° 2,50 M. | DLZ 143 H. J. Holtzmann | LZB 561 G. H — e.

P. Feine, Theologie des N. T. 2° Aufl. Leipzig Hinrichs 1911 vii 731 p. 8° | RC LXXII 449 A. Loisy.

J. Gensichen, De Scripturae Sacrae uestigiis in inscriptionibus... (cf. Epigraphie).

C. R. Gregory, Vorschläge für eine kritische Ausgabe des griechischen N. T. (Versuche und Entwürfe, 5). Leipzig Hinrichs 1911 52 p. 8° 1,50 M. | LZB 1635 Eb. N. | RC LXXII 463 A. Loisy.

A. Harnack, Neue Untersuchungen zur Apostelgeschichte... (Beitr. z. Einleitung in das N. T., IV). Leipzig Hinrichs 1911 114 p. 8° 3 M. | LZB 657 C. Clemen.

A. Hausrath, Jesus und die neutestamentlichen Schriftsteller, Bd. II. Berlin Grote 1910 516 p. 8° 6 M. | DLZ 395 O. Holtzmann.

E. Hautsch, Die Evangelienzitate des Origenes (cf. Origenes).

H. J. Holtzmann, Lehrbuch der neutestamentlichen Theologie. 2° Aufl. Bd. I. Tübingen Mohr 1911 xx 580 p. gr. 8° | RC LXXII 40 A. L.

H. C. Hoskier, The Golden Latin Gospels... (cf. Paléographie).

A. Huck, Synopse der drei ersten Evangelien, 4° Aufl. Tübingen Mohr 1910 xxxvii 222 p. 8° 4,40 M. | DLZ 1872 W. Bauer | RC LXXI 106 A. Loisy | RHR 93 M. Goguel.

E. Jacquier, Le Nouveau Testament dans l'Eglise chrétienne. Tome I. Paris Lecoffre 1911 450 p. 12° 3,50 Fr. | HJ 634 A. G. | RC LXXII 209 A. Loisy.

F. Kaulen, Einleitung in die hl. Schrift des — (cf. Test. vetus).

A. Kuhn, Literarhistorische Studien zur Paraphrase des Johannes-Evang. von Nonnos aus Panopolis. Prog. Kalksburg 1908 78 p. | ZöG 851 A. Scheindler.

G. Lampakis, Οἱ ἑπτὰ ἀστέρες τῆς Ἀποκ. (cf. Hist. relig., Rel. chrét.).

O. Lang, Die Catene zum ersten Corintherbrief (cf. Paléographie).

W. Larfeld, Griechisch-deutsche Synopse der vier neutestamentlichen Evangelien. Tübingen Mohr 1911 xxxii 360 p. 4° 24 M. | BPhW 1588 L. Köhler | RC LXXII 463 A. Loisy.

A. S. Lewis, The old Syriac Gospels or Evangelien des Mepharreshê... * | WKPh 1141 Kahle.

J. H. Moulton, Einleitung in die Sprache des N. T., auf Grund der 3e Aufl. übers. (Indogerm. Bibl. I,1 : Grammatik., IX). Heidelberg Winter 1911 xx 416 p. 8° 7,20 M. | LZB 1314 P. Krüger.

E. Nestle, Einführung in das griechische N. T., 3e Aufl. Göttingen Vandenhœck & Ruprecht viii 298 p. 8° 12 pl. 4,80 M. | BPhW 1150 G. Ficker.

F. D. Norton, Lexicographical and historical study of διαθήκη to the end of the classical period (Hist. & ling. Stud. in Lit. relat. to the New Test., I, 6). Chicago Univ. Pr. 1908. | CR 207 J. H. Moulton.

R. Peeters, Tractatus de quattuor Evangeliis. Malmberg 1910 viii 104 p. 8° | RQH LXXXIX 324 E. Mangenot.

E. Preuschen, Vollständiges Griechisch-Deutsches Handwörterbuch zu den Schriften des N. T. und der übrigen urchristlichen Literatur. Lief. 4-7. Giessen Töpelmann 1909/10* | BPhW 612 R. Helbing | REG 353-360 J. Psichari.

L. Radermacher, Neutestamentliche Grammatik. Das Griech. des N. Test. im Zusammenhang mit der Volkssprache. 1-5 p. 1-80 (Hdb. z. N. T. hrsg. von H. Lietzmann, 18e Lief., Bd. I,1). Tübingen Mohr 1911 gr. 8° 1,50 M. | BPhW 1180-1194 E. Nachmanson | DLZ 2983 J. H. Moulton | RC LXXII 77 A. Loisy | RHR LXIV 112-6 A. Meillet.

Id., Id. (I, 1, 20) p. 81-207 2,50 M. | LZB 1265 P. Krüger | RC LXXII 463 A. Loisy.

A. T. Robertson, Kurzgefasste Grammatik des neutestamentlichen Griechisch ; deutsche Ausg. von *H. Stocks*. Leipzig Hinrichs 1911 xvi 312 p. 8° 5 M. | LZB 1344 P. Krüger | RC LXXII 463 A. Loisy.

H. Fr. v. Soden, Das lateinische Neue Testament in Afrika zur Zeit Cyprians * | BPhW 580 C. Weyman | CGA 409-429 P. Corssen.

Id., Die Schriften des N. T. I : Untersuchungen, 3 : Die Textformen, B : Der Apostolos mit Apokalypse. Berlin Glaue 1910 p. 1649-2203 1 à 3 : 60 M. | BBG 124 O. Stählin.

C. Toussaint, Epîtres de saint Paul, Leçons d'exégèse, I. Paris Beauchesne 1910 xxiii 506 p. 12° | RQH LXXXIX 328 J. Lebreton.

E. Vischer, Der Apostel Paulus und sein Werk (Natur und Geisteswelt, 309). Teubner 1910 143 p. 1,25 M. | BBG 120 A. Rohmeder | DLZ 1366 W. Bauer | HZ CVI 648 H. Lietzmann.

H. J. Vogels, Die altsyrischen Evangelien in ihrem Verhältniss zu Tatians Diatessaron (Bibl. Stud. XVI,5). Freiburg i. B. Herder 1911 xii 158 p. 8° 5 M. | RB 448 D. de Bruyne.

Id., Die Harmonistik im Evangelientext des Codex Cantabrigiensis (Texte und Untersuch. XXXV, 1 a ; Leipzig Hinrichs 1910 iv 119 p.). | AB 332 H. D. | RB 107.

J. Weiss, Der erste Korintherbrief (Krit.- exeget. Kommentar über das N. T. V, 9e Aufl.). Göttingen Vandenhœck 1910 xlviii 388 p. 8° 9 M. | DLZ 1682 M. Dibelius.

Id., Der Hebræerbrief in zeitgeschichtlicher Beleuchtung (Texte & Untersuch. XXXV, 3). Leipzig Hinrichs 1910 109 p. 8° | AB 331 H. D. | RC LXXI 393 A. Loisy.

Id., Die Quellen der synoptischen Ueberlieferung (Texte & Untersuch., 3e Reihe, II, 3). Leipzig Hinrichs 1908 iv 256 p. 8° 8,50 M. | BPhW 68 E. Preuschen.

E. Wendling, Die Entstehung des Marcus-Evangeliums * | BPhW 68 E. Preuschen.

Fr. Westberg, Zur neutestamentlichen Chronologie. Leipzig Deichert 1911 IV 144 p. 8° 3 M. | DLZ 1743 M. Löhr | LZB 1043 G. H—e.

Fr. Zorell, S. J., Noui Testamenti Lexicon Graecum, fasc. I : A — εἰς. Paris Lethielleux 1911 160 p. | BZ 561 K. D.

Apocryphes. — I : Protévangile de Jacques, Pseudo-Matthieu, Ev. de Thomas, textes annotés et trad. par *Ch. Michel* et *P. Peters* (Textes et doc. par l'ét. hist. du christ., 13). Paris Picard 1911 XL 255 p. 12° 3 Fr. | HJ 635 A.G. | JS 557 C.E. R. | RA XVII 366 S. R. | RB 478 D. B. D. | RC LXXII 175 P. de Labriolle.

E. Amann, Le protévangile de Jacques et ses remaniements latins* | AB 113 H. D. | A & R 94 E. Pistelli | BZ 518 Th. Schermann.

R. H. Charles, The Greek versions of the Test. of the XII Patriarchs ed. from 9 mss. Oxford Clarendon Pr. 1908 LX 324 p. gr. 8° 18 Sh. | LZB 290 E. P.

Les Psaumes de Salomon, introd., texte grec et trad. par *J. Viteau*. Paris Letouzey 1911 427 p. 8° 6,75 Fr. | RC LXXII 2 J. B. Chabot.

P. E. Bayer, Das dritte Buch Esdras und sein Verhältniss zu den Büchern Esra-Nehemia (Bibl. Stud. XVI,1). Freiburg i. B. Herder 1911 XIII 161 p. 8° 4,40 M. | RB 477 D. H. Höpfl.

Die Esra-Apokalypse, I. Teil : Die Ueberlieferung, hrsg. von *B. Violet* (Griech. christl. Schriftst., 18). Leipzig Hinrichs 1910 LXIV 446 p. 17,50 M. | BBG 405 O. Stählin | RB 104 D. D. de Bruyne.

Themistius. *H. Scholze*, De temporibus librorum Themistii. Diss. Göttingen 90 p. | HJ 927 W. C.

Theocritus. *E. Frohn*, De carmine xxv Theocriteo quaestiones selectae. Diss. Halle 1908 IV 92 p. 8° | BPhW 735-742 M. Rannow.

R. T. Kerlin, — in English Literature. Diss. Yale Univ., Lynchburg (Virginia) Bell 1910 203 p. 8° | BPhW 1329 A. Gudeman | CR 123 W. H. D. R. | REG 91 Ph. E. Legrand.

W. G. Leutner The article in —. Diss. Hopkins Univ., Baltimore Furst 1907 80 p. | CPh 383 C. Bonner.

A. Ludwich, Homer. Nachahm. bei — (cf. Homerica).

R. Wünsch, Die Zauberinnen des —. (Hessische Blätter für Volkskunde VIII, 2, p. 111-131). Leipzig Teubner 1909 8° | BPhW 65 M. Rannow.

Theodoretus. Kirchengeschichte, hrsg. von *L. Parmentier* (Griech. christl. Schriftst., 19). Leipzig Hinrichs 1911 CX 427 p. gr. 8° 17 M. | BBG 406 O. Stählin | BZ 571 C. W. | HJ 392 C. W. | LZB G. Kr.

Theognis. The elegies of — and other elegies included in the Theognidean sylloge, by *T. Hudson-Williams** | BFC XVII 172 A. Taccone | LF 464 K. Wenig | REG 362 E. Cahen.

F. Wendorff, Die aristokratischen Sprecher der Theognis-Sammlung* | RC LXXII 74 My.

Theophratus. — Characteres, rec. *H. Diels** | RC LXXI 202 My.

— Charakterbilder, deutsch von *A. Horneffer** | ZöG 842 J. Pavlu.

— περὶ λέξεως libri fragmenta coll. *A. Mayer** | BPhW 1553-9 H. Mutschmann | LZB 1654-8 E. Drerup.

L. Hindenlang, Sprachliche Untersuchungen zu Theophrasti botanischen Schriften* | BPhW 3 W. Crönert.

Theophylactus Simocatta. *A. Papadopoulos-Kerameus*, Τρεῖς ἀνέκδοτοι προσωποποιίαι ἢ διάλογοι Θεοφυλάκτου Σιμοκάττου. (Jl. des Minist. f. Volksaufklärung 1910 p. 509-522). | BZ 549 P. Ms. | RIP 129 L. Parmentier.

Theopompus. — fragmenta, ed. *B. P. Grenfell* (cf. Oxyrhynchia).

Thucydides. — Histories, Book IV ed. by *T. R. Mills*, introd. by *H. St. Jones**. | REA 228 L. Bodin.

— erkl. von *G. Böhme*, Bd. VII, Buch VII, 6e Aufl. von *S. Widmann** | ZöG 606 E. Sewera.

— erkl. von *J. Classen*, Bd. VII, Buch VII, 3e Aufl. von *J. Steup* (Samml. gr. und lat. Schriftst.) 1908 283 p. 8° 3 M. | ZöG 601 E. Kalinka.

I. Ehlert, De uerborum copia Thucydidea quaestiones selectae. Diss. Berlin 1910 124 p. 8° | BPhW 601 K. Hude.

G. B. Grundy, — and the history of his age. London Murray 1911 xix 553 p. 16 Sh. | JHS 319 | RA XVIII 390 S. R.

L. Herbst, Zu Thukydides viii. Die Unzulänglichkeit des Cod. Vatic. B ; mitget. durch *Fr. Müller*. II. Teil.* | BPhW 704 K. Hude.

L. Kunle, Untersuchungen über das viii. Buch des —.* | WKPh 94 S. P. Widmann.

Tibullus. — et les auteurs du Corpus Tibullianum, texte établi par *A. Cartault* *. | JAW CLIII 120 R. Bürger | LZB 1248 M. | RPh 308 Ch. Dubois.

— Catull, Tibull, Properz, von *P. Widmann* (cf. Catullus).

— Eine Auswahl aus — von *K. P. Schulze* (cf. Elegi).

Bericht über — (1905-1909), von *R. Bürger* ; JAW CLIII 116-125.

A. Cartault, Le distique élégiaque chez — (cf. Métrique).

Tirtaeus. *A. Monti*, Tirteo (Elegie), studio critico e testo con raffronti omerici. Torino Bona 1910 60 p. | BFC XVIII 26 V. Brugnola | WKPh 1309 β.

Id., Tirteo nelle versione italiane. Torino Bona 1911 31 p. | ibid.

Valerius Flaccus. *P. Krenkel*, De codicis Valeriani Carrionis auctoritate* | BPhW 260-267 R. Helm.

Varro. — De lingua latina quae supersunt rec. *G. Goetz* et *Fr. Schœll*. Leipzig Teubner 1910 lxv 342 p. gr. 8° 10 M. | LZB 495 W. K.

Varro (Pseudo-). *P. Germann*, Die sogenannten Sententiae Varronis* | BPhW 1024 A. Klotz | RF 289 R. Sabbadini | RPh 309 P. Lejay | WKPh 397 Fr. Harder.

Velleius Paterculus. C. Brakman, Velleiana (cf. Seneca philos.),

Venantius Fortunatus (cf. Fortunatus).

Vergilius. L'Eneide commentata par le schuole cl. da *C. Giorni*. 1910-1912 4 vol. xxxvii 180, 209, 197, 207 p. le vol. 1,50 L.* | A & R 378 | BFC XVIII 41 M. L. de Gubernatis | RF 623 L.

— Aeneis, für den Schulgebr. hrsg. von *J. Werra*, 6e Aufl. Münster Aschendorff 1910 1,15 M. | JPhV 171 H. Belling.

— Aeneis, Kommentar von *H. Wiedel*, 4e Aufl. Ibid. 1908 1,70 M. | Ibid.

— Das erste Buch der Aeneis, Uebertr. von *A. Ausserer*. Prog. Salzburg 1910 43 p. | ZöG 852 M. Schuster.

— La première Eglogue de —, commentaire par *E. Remy** | BFC XVII 201 M. L. de Gubernatis | CR 26 A. S. Owen | WKPh 61 P. Jahn.

— Jugendverse und Heimatpoesie Vergils : Erklärung des Catalepton, von *Th. Birt** | BBG 53 Fr. Kreppel | AJPh 448-458 N. W. de Witt | RF 87 M. L. de Gubernatis | cf. aussi ci-dessous *R. Ellis*.

— Catalepton, ed. *G. Némethy* | EPhK 748-753 I. Hegedüs.

— Výbor z básni P. Vergilia Marona (Extraits des poésies de —), par *J. Neudert*. Prague Unie 1911 xxv 275 p. 3 Kr. | LF 379 Fr. Novotný.

Bericht über — von *H. Belling* : JPhV 162-187.

Fr. Bitsch, De Platonicorum quaestionibus quibusdam Vergilianis. Diss. Berlin Ebering 1911 75 p. gr. 8° | HJ 693 W. C. | WKPh 976 R. Adam.

F. K. Carreri, De « luco » Virgilii in agro pletulensi sacrando (ex : Classici e neolatini VI, 2-3). Aosta 1911 10 p. | JPhV 163 H. Belling.

S. Chabert, Virgile et l'œuvre de Victor Hugo. I : Index préalable. Grenoble Allier 1909 70 p. 8°. II : Un exemple d'influence virgilienne 1910 54 p. 8° | RU I, 311 H. de la Ville de Mirmont.

R. Ellis, Prof. Birt's Edition of the Vergilian Catalepton. London Frowde 1910 17 p. 1 Sh. | JPhV 181 H. Belling | WKPh 767 A. Körte.

J. Kirchner, De Seruii Verg. comment. (cf. Seruius).

A. Ludwich, Homer. Nachahm. bei — (cf. Homerica).

H. Merguet, Lexikon zu —. Lief. 1-5. Leipzig Schmidt 1909-10 100 p. gr. 8° la liv. 5 M*. | JPhV 175 H. Belling | WKPh 1225-1231 H. Belling | ZöG 987 R. Bitschofsky.

E. Penquitt, De Didonis Vergilianae exitu. Diss. Königsberg Hartung 1910 71 p. 8° | JPhV 169 H Belling | RA XVII 192 S. R.

P. Rasi, Bibliografia Virgiliana (1908); (ex : Atti e mem. R. Accad. Virgil. Mantova 1909) 35 p. 8° | BPhW 990 P. Jahn.

P. Sommer, De — Catalepton carminibus quaestionum capita III. Diss. Halle Wischan 1910 118 p. 8° | BPhW 1397 P. Jahn | JPhV 182 H. Belling | RC LXXI 113 E. T. | WKPh 767 A. Körte | ZöG 607 R. Bitschofsky.

M. N. Wetmore, Index uerborum Vergilianus. New Haven, Yale Univ. Pr., London Frowde 1911 x 554 p. 8° 25 Sh. | BFC XVIII 40 M. L. de Gubernatis | BMB 208 | CPh 375 E. K. Rand | Ha 407 | JPhV 175 H. Belling | RC LXXI 482 J. D. | WKPh 1278 P. Jahn.

Vergiliana. Aetna carmen Vergilio adscriptum, rec. *M. Lenchantin de Gubernatis*. Turin Lattes 1911 146 p. 8° 5 L. | BPhW 1219 S. Sudhaus.

— Appendix Vergiliana (Poetae lat. min. post *Aem. Baehrens* recogn. *Fr. Vollmer*, I)*. | BBG 229 Fr. Kreppel | CR 180 H. W. Garrod.

M. Lenchantin de Gubernatis, L'autenticità dell' appendix Vergiliana (ex : Riv. di Fil., 38, 1910) 20 p. 8° | WKPh 767 A. Körte.

— Le Culex, poème pseudo-virgilien, étude critique et explicative par *Ch. Plésent** | BPhW 1374 P. Jahn | CR 120 H. E. Butler | GGA 135 Fr. Leo | LF 280 O. Jiráni | LZB 22 C. W — n | MPh XIX 88 J. van Wageningen | REA 106 Ph.-E. Legrand | RU 1,312 H. de la Ville de Mirmont.

Ch. Plésent, Le Culex, étude sur l'alexandrinisme latin* | Ibid., et en outre : BFC XVII 201 C. Giarratano | JS 113-125 R. Pichon.

J. S. Phillimore, The text of the Culex. Univ. of Chicago Pr. 1910 22 p. 8° | RU 2,226 H. de la Ville de Mirmont.

E. Diehl, Die Vitae Vergilianae und ihre antiken Quellen (Kleine Texte f. theol. & phil. Vorles., 72). Bonn Marcus & Weber 1911 60 p. 8° 1,50 M. | BBG 518 C. Weymann | HJ 925 W. C. | WKPh 865 R. Helm | ZöG 903 R. Bitschofsky.

Vettius Valens. — Anthologiarum libri pr. ed. *Guil. Kroll** | WKPh 628 R. Fuchs.

Vincens Lerinensis. — Commonitoria (Floril. patrist. dig. *G. Rauschen*, fasc. V). Bonn Haustein 71 p. gr. 8° 1,20 M. | LZB 625 —l —u.

Vulgaris (sermo). Sammlung vulgärlateinischer Texte hrsg. von *W. Heraeus* und *H. Morf*. Heidelberg Winter. | RF 125 E. S.

— Vulgärlatein. Inschriften, von *E. Diehl* (cf. Epigraphie).

Xenophon. Scripta minora, fasc. I : Oecon., Conu., Hier., Ages., Apol. Socratis continens ; post *L. Dindorf* ed. *Th. Thalheim** | LZB 203 E. Drerup.

— L'Apologia di Socrate, per cura di *S. Pellini** | DLZ 2272.

— Das Gastmahl ; verdeutscht von *B. von Hagen*. Iena Diederichs 1911 58 p. 8° 2 M. | WKPh 1058 Th. O. Achelis.

— Institutio Cyri (— opera omnia recogn. adn. crit. instr. *E. C. Marchant*, T. IV)*. | BPhW 225 Th. Thalheim.

— Griechische Geschichte erkl. von *B. Büchsenschütz*, Heft I, Buch I-IV, 7ᵉ Aufl. 1908 214 p. 8° 2 M. | ZöG 601 E. Kalinka.

— Ἐκλογαὶ ἐκ τῶν Ἑλληνικῶν καὶ τῆς Κύρου Παιδείας τοῦ Ξενοφῶντος, ὑπὸ Κ. Κόσμα. Ἔκδ. τετ.. Athènes Kollaros 1910 77 & 34 p. 8° 2 Dr. | WKPh 764 W. Gemoll.

Sh. O. Dickermann, De argumentis.. apud Xenophontem... obuiis... | JPhV 290 E. Hoffmann.

L. Gautier, La langue de —. Genève Georg 1911 215 p. 8° | BSL 59 A. Meillet | JS 559 H. Goelzer.

L. Koch, Xenophonsätze zur Einübung der griech. Syntax (cf. Livres d'étude, Chrestom.).

Guil. Printz, De Xenophontis Cyri institutione. Diss. Göttingen 1911 77 p. 8° | WKPh 1277 W. Gemoll.

L. Robin, Les Mémorables de — et notre connaissance de la philosophie de Socrate. Paris Alcan 1910 47 p. 8° | BFC XVIII 123 E. Bignone.

Fr. Ullrich, Das literarische Gastmahl bis — (cf. Hist. littéraire).

Xenophon (Pseudo-). *M. Nistler*, Die Gedankenabfolge in der pseudo-xenophontischen Ἀθηναίων πολιτεία und die Umstellungsversuche (ex : Wiener Eranos z. 50 Versamml. deutscher Philol. Graz 1909) Wien Hölder 1909 22 p. 8°. | WKPh 601 Fr. Cauer.

II. HISTOIRE LITTÉRAIRE

Generalia.

Littérature du Moyen Age (cf. Histoire des études, Textes : *Manitius*, *Pascal Traube*, *Vogel*).

W. von Christ, Geschichte der griechischen Literatur, I, 2, 5e Aufl. von *O. Stählin* & *W. Schmid*.* | HJ 692 W. C. | RPh 216 H. Alline.

J. W. Duff, A Literary History of Rome from the close of the Golden Age, 2nd ed.* | DLZ 2855 Fr. Leo | LZB 134 E. Z. | RPh 359 P. Lejay.

A. Gercke und *E. Norden*, Griechische und römische Literatur (cf. Livres d'étude, Ouvrages encyclopédiques).

H. Jordan, Geschichte der altchristlichen Literatur. Leipzig Quelle & Meyer 1911 xvi 521 p. 8° 16 M. | BZ 565 C. W. | HJ 872 C. W.

R. Klussmann, Bibliotheca scriptorum classicorum et Graec. et Latin. (cf. Histoire des études, Bibliographie).

W. Kopp, Geschichte der griechischen Literatur, fortgef. von *F. G. Hubert* und *G. H. Müller*, 7e Aufl. von *O. Kohl*. Berlin Springer 1908 viii 300 p. 8° 3,60 M. | WKPh 283-288 R. Wagner | ZGW 237 A. Grumme (cf. 1910 pour la 8e éd.).

E. Martini, Grundriss der Geschichte der römischen Literatur, I: Die Lit. der Republik* | BPhW 1400 C. Hosius | DLZ 1378 E. Bickel.

U. Nottola, Disegno storico della letteratura latina per uso doll scuola secondarie.* | RF 320 F. Calonghi.

M. von Schanz, Geschichte der röm. Literatur bis z. Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian. II: Die röm. Lit. in der Zeit der Monarchie bis auf Hadrian. 1 : Die augustische Zeit. 3e Aufl. (Hbd. d. klass. Altertumswiss. von I. von Müller VIII, 2, 1). München Beck 1911 xii 604 p. gr. 8° 10 M. | BBG 517 G. Landgraf | BMB 249 J. P. W. | HJ 692 W. C. | RC LXXII 442 E. Thomas | WKPh 952 Fr. Harder | ZöG 20 E. Kalinka (cf. 1910 pour le vol. I, 2).

W. S. Teuffel, Geschichte der römischen Literatur, 6e Aufl. von *E. Klostermann*, *R. Leonhard* & *P. Wessner*, neu bearb. von *W. Kroll* & *Fr. Skutsch* ; Bd. II : Die Lit. von 31 v. Chr. bis 96 n. Chr.* | BBG 406 G. Landgraf | BFC XVII 150 M. L. de Gubernatis | BPhW 432 C. Hosius | JPhV 164 H. Belling | MPh XVIII 411 J. S. Speyer | RPh 329 P. Lejay.

Poésie. Bericht über die Literatur zur späteren römischen Lehrdichtung von 1902-1910, von *J. Tolkiehn* ; JAW CLIII 97-115.

H. E. Butler, Postaugustean Poetry* | LF 137 A. Salač.

O. Crusius, Paroemiographica. Textgeschichtliches zur alten Dichtung und Religion* | BPhW 545 L. Cohn | BZ 589 P. Mc. | DLZ 1055 A. Müller.

G. Fraccaroli, I Lirici Greci (Elegia e Giambo). Torino Bocca 1910 xi 298 p. 8° | BFC XVII 267 M. L. de Gubernatis.

R. Glaser, Griechische und deutsche Lyriker.* | BBG 422 Hümmerich.

F. A. Gragg, A study of the Greek Epigram before 300 B. C. (Proceed. Amer. Acad. Arts and Sc., XLVI, 1, 1910) 62 p. | CPh 231 H. W. Prescott.

J. W. Mackail, Lectures on greek poetry. Longmans, Green & Co 1910 9,6 Sh. | JHS 327.

G. Murray, The rise of the Greek Epic. * | CPh 238 P. Shorey | Ha 405 J. I. B.

F. Plessis, La poésie latine. Paris Klincksieck 1909 xvi 710 p. 8° 12 Fr.* | BFC XVII 223 F. C. Wick | LZB 1282 M. | RU 1,309 H. de la Ville de Mirmont.

Poésie dramatique. Bericht über die Literatur zur griechischen Komödie aus den Jahren 1902-1909, von *A. Körte* ; JAW CLII 218-312.

B. Busse, Das Drama. I: Von der Antike zum französischen Klassizismus. (Natur und Geisteswelt, 287). Teubner 1910 1,25 M. | BBG 50 Hümmerich.

H. Deckinger, Die Darstellung der persönlichen Motive bei Aischylos und Sophokles. Ein Beitrag zur Technik der griechischen Tragödie. Leipzig Dieterich 1911 vii 167 p. gr. 8° 4,50 M. | LZB 1545.

R. C. Flickinger, Scaenica (ex: Trans. Amer. Phil. Assoc. XI 1910 p. 109-120). | A & R 46 N. Terzaghi | REG 350 Em. C. | WKPh 565 H. Blümner.

J. Geffcken, Die griechische Tragödie. 2e Aufl. Leipzig Teubner 1911 iv 163 p. 8° 2,60 M. | ZGW 640 O. Wackermann.

W. Hoffmann, Ad antiquae Atticae comoediae historiam symbolae. Diss. Berlin 1910. | JAW CLII 234 A. Körte.

S. Kann, De iteratis apud poetas antiquae et mediae comoediae Atticae. Diss. Giessen 1909. | JAW CLII 234 A. Körte.

K. Kiefer, Körperlicher Schmerz und Tod auf der attischen Bühne.* | BPhW 297 S. Mekler.

Ph.-E. Legrand, Daos, Tableau de la comédie grecque pendant la période dite nouvelle.* | AJPh 362 B. L. Gildersleeve | BPhW 364 W. Süss | CR 255 W. H. D. Rouse | RC LXXII 80 My.

Fr. Leo, Der Monolog im Drama. Ein Beitr. zur griechisch-röm. Poëtik * | BPhW 210 W. Süss.

L. Levi, Ancora su le origini del drama satirico*. | BPhW 673 N. Wecklein.

W. Michel, De fabularum Graecorum argumentis metricis.* | JAW CLII 306 A. Körte.

E. Müller, De Graecorum deorum partibus tragicis*. | A & R 47 N. Terzaghi | BPhW 618 N. Wecklein | MPh XVIII 204 M. A. Schepers.

H. F. Müller, Beiträge zum Verständniss der tragischen Kunst. 2e Ausg.* | BPhW 701 H. Klammer.

Aem. Polczyk, De unitate et loci et temporis in noua comoedia obseruatis.* | REA 487 Ph. E. Legrand.

K. Ress, The so-called rule of three-actors in the classical greek drama.* | CPh 227 R. C. Flickinger.

W. Ridgeway, The origin of Tragedy with special reference to the Greek tragedians. Cambridge Univ. Pr. 1910 xii 228 p. | AJPh 210-5 B. L. Gildersleeve | BFC XVII 243 N. Terzaghi | JS 193-202 M. Croiset.

C. Robert, Die Masken der neueren attischen Komödie. Halle Niemeyer 1911 112 p. 4° 1 pl. 8 M. | DLZ 2862 A. Körte.

B. Sachtschal, De comicorum Graecorum sermone metro accommodato. Diss. Breslau 1908. | JAW CLII 234 A. Körte.

C. Saunders, Costume in roman comedy (cf. Histoire sociale).

F. Selvers, De mediae comoediae sermone (cf. Grammaire).

J. Steinhausen, Κωμῳδούμενοι. De grammaticorum ueterum studiis ad homines in comoedia attica irrisos pertinentibus. Diss. Bonn Georgi 1910 79 p. gr. 8° | BPhW 1365 W. Süss | JAW CLII 306 A. Körte.

G. Thieme, Quaestionum comicarum ad Periclem pertinentium capita tria.* | JAW CLII 254 A. Körte.

H. B. Wright, The recovery of a lost Roman tragedy.* | BPhW 927 W. Soltau.

Varia. *J. Albertus*, Die παρακλητικοί in der griechischen und römischen Literatur (Diss. phil. Argentor. XIII, 2). Strasburg Trübner 1908 111 p. 8° 3,50 M. | BPhW 1535 G. Lehnert.

A. Bockhoff & S. Singer, Heinrichs von Neustadt Apollonius von Tyrland und seine Quellen. Ein Beitr. z... byz. Literaturgech., Heft 6. Tübingen 1911 vii 80 p. 8° | BZ 553 A. H.

J. B. Bury, Romances of chivalry on greek soil. Oxford Clarendon Pr. 1911 24 p. 8° | BZ 552 A. H. | WKPh 1090 G. Wartenberg.

E. Drerup, Rhetorische Quellenschriften der Griechen und Römer, Vorbericht und Arbeitsplan. München 1910 15 p. 8° | REG 85 H. Alline.

A. Elter, Itinerarstudien (cf. Histoire).

G. Engel, De antiquorum epicorum didacticorum, historicorum prooemiis. Diss. Marburg 1910 103 p. 8° | WKPh 145 R. Helm.

G. Fraustadt, Encomiorum in literis Graecis usque ad Romanam aetatem historia. Diss. Leipzig Noske 1909 127 p. 8° | DLZ 607 H. Mutschmann.

M. Galdi, La lingua e lo stilo del Ducas; contrib. allo studio della letteratura byzantina. Napoli Morano 1910 71 p. 8° | WKPh 264 G. Wartenberg.

M. Heinemann, Epistulae amatoriae quomodo cohaereant cum elegiis alexandrinis. Diss. phil. Argent. XIV, 3 1910 120 p. gr. 8° 4 M. | BPhW 169 F. Jacoby | LF 276-80 A. Kolář | REA 104 Ph.-E. Legrand | WKPh 566 Fr. Pfister.

D. C. Hesseling, Uit Byzantium en Hellas. Harleem 1911 237 p. | BZ 552 A. H.

E. Howald, Die Aufänge der literarischen Kritik bei den Griechen. Diss. Zürich Kirchlain 90 p. | WKPh 1385 O. Achelis.

A. E. Kontoleon, Παροιμίαι ἐν Δελφοῖς. Αἱ Λάμιαι τῶν Δελφῶν. Αἰνίγματα Δελφικά. Ὁ γάμος ἐν Δελφοῖς (Ἐθνικὴ Μοῦσα, I 1909 p. 85 ss., 1910 p. 109-115). | WKPh 993-1001 Schwatlo.

O. Knettler, Precationes quomodo oratores ueteres usurpauerint in orationibus. Diss. Iena Neuenhahn 1909 51 p. | HJ 630 W. C.

Ch. Plésent, Le Culex. Étude sur l'alexandrinisme latin (cf. Vergiliana).

Fr. Riedl, Der Sophist Prodikus und die Wanderung seines « Herakles am Scheidewege » durch die römische und deutsche Literatur. Prog. Laibach 1908 42 p. | ZöG 378 J. Pavlu.

J. Ruppert, Quaestiones ad historiam dedicationis librorum pertin. Diss. Leipzig 1911 46 p. 8° | CR 269 A. D. Godley | WKPh 894 H. Mutschmann.

D. Russo, Etudes et critiques (cf. Recueils généraux).

W. Schultz, Rätsel aus dem hellenischen Kulturkreise, Ier Teil: Die Rätselüberlieferung. | RC LXXII 110 My.

E. Schwartz, Charakterköpfe aus der antiken Literatur. 5 Vorträge. Ie (3e Aufl.) & 2e Reihe (2e Aufl.). Teubner 1910 & 1911 VI 128 & VI 136 p. 8° le vol. 2,20 M. | BPhW 267 H. Peter | DLZ 1948 (cf. aussi 1910).

Fr. Ullrich, Entstehung und Entwicklung der Literaturgattung des Symposium. I: Das literarische Gastmahl bis Xenophon. II: Das lit. G. von Aristoteles bis Methodius und Iulius Apostata. Prog. Würzburg 1908-9 49 & 73 p. 8° | BPhW 750 H. Raeder | JPhV 291 E. Hoffmann.

W. Süss, Ethos. Studien zur älteren griechischen Rhetorik* | CPh 109 P. Shorey | LZB 239-243 G. Ammon | WKPh 1116-1122 H. Mutschmann.

A. Vonach, Die Berichte des Photios über die fünf ältern attischen Rednern (cf. Photius).

III. HISTOIRE DE LA LANGUE

A. Grammaire, linguistique, philologie, lexicographie.

Comparatiua et Varia. *E. Bourciez*, Eléments de linguistique romane*. | EPhK 497 L. Karl | RIP 44-9 J. Feller | RU 2, 226 H. de la Ville de Mirmont.

K. Brugmann, Das Wesen der lautlichen Dissimilation*. | BPhW 1033-1041 M. Niedermann | ZöG 1082 E. Vetter.

K. Brugmann & B. Delbrück, Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen, IIe Bd: Lehre von den Wortformen, 2e Teil, 2e Lief. 2e Bearb. Strassburg Trübner 1911 XXII p. 429-997 8° 16 M. | BSL 28 R. Gauthiot | DLZ 2074 A. Debrunner | RC LXXII 141-4 A. Meillet.

S. Bugge, Das Verhältniss der Etrusker zu den Indogermanen (cf. Histoire, Généralités).

B. Carra de Vaux, La langue étrusque; sa place parmi les langues. Etude de quelques textes. Paris Champion 1911 XXIX 195 p. 8° | BSL 198 A. Meillet.

A. Dauzat, La Vie du langage*. | MPh XVIII 298 P. Valkoff.

A. J. Evans, Scripta Minoa. Vol. I* | BPhW 1098 A. Erman.

Fr. N. Finck, Die Haupttypen der Sprachbaus*. | BBG 50 Dutoit | ZöG 371 R. Findeis.

Id., Die Sprachstämme des Erdkreises*. | BBG 50 Dutoit | ZöG 611 Fr. Stolz.

Gen-Ichiro Yoshioka, A semantic study of the verbs of doing and making in the indo-european languages. Diss. Chicago, Tokyo 1908 46 p. | WKPh 853 Walde.

A. Gercke & E. Norden, Methodik, Sprache... (cf. Hist. des études, Bibliogr.)

R. de la Grasserie, De l'euphonie. Paris Geuthner 1909 2,50 Fr. | MPh XVIII 121 J. van Ginneken.

Id., Essai d'une sémantique intégrale.* | DLZ 2137 G. A. Tournoux.

A. Gudeman, Grundriss der Geschichte der klassischen Philologie, 2e Aufl. (cf. Histoire des études).

G. O. Holbrooke, Aryan Wordbuilding. New-York Knickerbocker Pr. 1910 xii 442 p. 8° | BPhW 1229 H. Meltzer.

A. Kannengiesser, Ist das Etruskische eine hettitische Sprache? I: Ueber das νθ- Suffix im Etruskischen und im Griechischen. Prog. Gelsenkirchen 1908 31 p. gr. 8° | BPhW 522-7 K. Fr. W. Schmidt.

R. Kleinpaul, Länder- und Völkernamen (cf. Histoire, Généralités).

A. Kock, Om språkets förändring. Göteborg Wettergren 1908 2,50 Kr. | MPh XVIII 121 A. Beets.

A. Marty, Zur Sprachphilosophie. Die logische, lokalistische und andere Kasustheorien. Halle Niemeyer 1910 xi 135 p. 8° 4 M. | DLZ 1298 E. Utitz.

A. Meillet, Einführung in die vergleichende Grammatik der indo-germanischen Sprachen, übers. von *W. Printz*.* | DLZ 1305 E. Hermann.

Id., Linguistique (De la Méthode dans les sciences, II, 9 p. 265-314). Paris Alcan 1911 12° | BSL 18 R. Gauthiot | RG 368 J. Vendryes.

W. Meyer-Lübke, Romanisches etymologisches Wörterbuch, fasc. 1. Heidelberg Winter 1911 | JS 424 A. Dauzat.

H. Osthoff und *K. Brugmann*, Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen. VIer Teil*. | BFC XVIII 73 M. Barone | DLZ 1052 A. Debrunner | MPh XVIII 401-6 J. Schrijnen | RC LXXI 261 A. Meillet | RCe 212 J. Vendryes | RIP 243 E. Boisacq.

V. Porzeziński, Einleitung in die Sprachwissenschaft, Uebers. aus dem Russischen von *E. Boehme*.* | BBG 402 Dutoit | BSL 16 A. Meillet | NTF 175 H. Pedersen | WKPh 225-234 R. Wagner.

L. Roudet, Eléments de phonétique générale. Paris Welter 1910 10 Fr. | BMB 289 A. Grégoire | MPh XIX 81 B. Faddegon.

O. Schrader, Die Indogermanen (cf. Histoire générale).

E. H. Sturtevant, Labial Terminations. Chicago Univ. Press 1910 34 p. 8° | BFC XVII 241 M. Barone | REA 227 A. Cuny.

H. Ziemer, Aus dem Reiche der Sprachpsychologie. Festschrift Gymn. Kolberg Post 1908 48 p. 8° | ZöG 726 J. Golling.

Graeca. *E. Boisacq*, Dictionnaire étymologique de la langue grecque... livr. 5 & 6, lettres II-K. Paris Klincksieck 1910 | REA 102 A. Cuny.

J. Brause, Lautlehre der kretischen Dialekte.* | DLZ 483 H. Jacobsthal | WKPh 1191 P. Cauer.

C. D. Buck, Introduction to the study of the greek dialects* | BFC XVII 265 A. Taccone | BPhW 878 E. Schwyzer | CR 229 W.H.D.R. | EPhK 140 V. Pecz | MPh XVIII 164 B. Faddegon | WKPh 817-828 R. Wagner | ZöG 18 Fr. Stolz.

A. Buturas, Ein Kapitel der historischen Grammatik der griechischen Sprache*. | AIF 12 A. Thumb.

G. Chatzidakis, Ἑλληνικὰ μελετήματα. Athènes Sakellarios 1910 96 p. | RIP 64 L. P.

A. Debrunner, Zu den konsonantischen *io-* Praesentien im Griechischen. Diss. Basel, Strassburg Trübner 1907. | WKPh 1001 A. Walde.

M. Dufour, Traité élémentaire des synonymes grecs.* | BFC XVII 242 L. V. | BMB 87 A. Masson | REG 86 J. Petitjean.

E. Fraenkel, Geschichte der griechischen Nomina agentis auf -τήρ, -τωρ, -της (-τ-). 1er Teil: Entwickl. & Verbreit. der Nomina im Epos, in der Elegie und in den ausserionisch-attischen Dialekten (Untersuch. z. indog. Sprach-und Kulturwiss., hrsg. von K. Brugmann & A. Thumb. I). Strassburg Trübner 1910 xii 245 p. gr. 8° 7,50 M. | BPhW 972 E. Schwyzer | BSL 47-55 A. Meillet | LZB 1025 K. Witte | MPh XVIII 201 J. van Ijzeren | ZGW 494 E. Hermann.

W. Freund, Formenlehre der Homer. Mundart (cf. Homerus).

G. K. Gardikas, Περὶ τῶν εἰς -ιον καὶ -ειον οὐσιαστικῶν καὶ περὶ τῆς σημασίας

καὶ τοῦ τύπου τοῦ ῥήματος μελαγχολᾶν. Athènes Sakellarios 1910 | AJPh 488 B. L. Gildersleeve | BPhW 1637 E. Hermann.

G. K. Gardikas, Πραγματεία περὶ τῶν εἰς -ικος ἐπιθέτων. Athènes Sakellarios 1910 49 p. 8° | BPhW 1636 E. Hermann.

B. L. Gildersleeve and *Ch. W. E. Miller*, Syntax of classical Greek from Homer to Demosthenes. Part II : The Synt. of the simple sentence : The doctrine of the article. New-York Amer. Book C° 1911 p. 191-332 8° 1,50 Dol. | CPh 358 M. W. Humphreys | CR 229 H. R. | JS 324-7 H. Goelzer | RIP 120 L. P. | WKPh 1388 J. Sitzler.

K. Gleisberg, De uocab. tragicis, quae ap. Platonem inueniuntur (cf. Plato).

G. Hempl, The solving of an ancient riddle. The Phaestos disk. Ionic greek before Homer (ex : Harper's monthly Magaz. 1911 p. 187-198). | WKPh 1107 P. Gœssler.

E. Herrmann, Die Liquidaformantien in der Nominalbildung des ionischen Dialekts. Tübingen Heckenhauer 1911 VIII 90 p. 8° 1 M. | ZGW 738 H. Melzer.

H. van Herwerden, Lexicon Graecum suppletorium et dialecticum, ed. 2, Pars I : A — Λ, Pars II : M — Ω. Leiden Sijthoff 1910 XIX 1678 p. gr. 8° 30 Fl. | | BPhW 149 L. Cohn | JS 83 R. C. | MPh XVIII 244 J. van Leeuwen Jr.

O. Hoffmann, Geschichte der griechischen Sprache. I : Bis zum Ausgange der klassischen Zeit (Sammlung Göschen, 111). Leipzig 1911 159 p. 8° 0,80 M. | BSL 46 A. Meillet | EPhK 424 A. Kertész | NJA XXVII 454 K. Brugmann.

A. Jardé, Πεντηκοντάχους (ex : REA XII 1910 p. 373-6). | REG 90 G. G.

H. L. Jones, The poetic plural of Greek tragedy in the light of Homeric usage (Cornell Stud. Cl. Philol. XIX). Diss. Ithaca Longmanns 1910 III 167 p. 8° 0,80 Dol. | DLZ 223 H. Meltzer | JPhV E. Naumann.

O. Lautensach, Die Aoriste bei den attischen Tragikern und Komikern (Forsch. z. griech. und latin. Grammatik.., 1). Göttingen Vandenhoeck & Ruprecht IV 309 p. 8° 10 M. | BPhW 1492-7 E. Hermann | BSL 55-9 A. Meillet | DLZ 669 H. Lattmann | MPh XVIII 406-10 G. W. van Bleek.

D. Marcopoulos, Ἡ ἑλληνικὴ ὀνοματολογία ...ἀπὸ τῶν ὁμηρικῶν χρόνων* | REG 484 G. F.

H. Meltzer, Die Aussprache des klassischen Griechisch und Latein sprachwissenschaftlich betrachtet (NJA 1910 XXV 626-640). | BZ 302 A. H. | NJA XXVIII 175 H. Cannegieter.

K. Mutzbauer, Die Grundbedeutung des Konjunktiv und Optativ und ihre Entwicklung im Griechischen*. | ZöG 1075 J. Golling.

Id., Die Grundlagen der griechischen Tempuslehre und der homerische Tempusgebrauch. Bd. II 1909 XIV 324 p.* | RC LXXI 383 My.

E. Nachmanson, Beiträge zur Kenntniss der altgriechischen Volkssprache (Skrifter utg. af K. Human. Vitensk. Samfundet i Uppsala, XIII, 4 1910). Leipzig Harrassowitz 1910 VI 87 p. gr. 8° 2 M. | BSL 61 A. Meillet | BZ 299 K. D. | DLZ 798 M. Niedermann | LF 371-4 O. Hujer | WKPh 1221 P. Cauer.

F. D. Norton, Lexicographical... study of διαθήκη... (cf. Testamentum).

Ch. J. Ogden, De infinitiui finalis uel consecutiui constructione apud priscos poetas Graecos.* | AIF 9 H. Meltzer | BPhW 480 E. Eberhard | ZöG 407 Fr. Stolz.

P. N. Papageorgios, Κλυταιμέστρα-Κλυταιμήστρα*. | BPhW 825 N. Wecklein.

Id., Τὰ φραστικὰ τοῦ 'Αττικοῦ λόγου εἴδη*. | ZöG 212-7 R. Findeis.

W. Petersen, Greek diminutives in -ιον. A study in semantics. Weimar Wagner 1910 VII 299 p. 8° 12 M.* | AJPh 91 F. Edgerton | BPhW 1382 E. Hermann | DLZ 1492 H. Meltzer.

L. Radermacher, Neutestamentl. Grammatik (cf. Testamentum Nouum).

C. Rossberg, De praepositionum in chartis Aegyptiis Ptolemaeorum aetatis usu. Diss. Iena Neuenhahn 1909 60 p. 8° | BPhW 1411 M. Lambertz | DLZ 2649 St. Witkowski.

B. Sachtschal, De com. Graec. sermone metro accommodato (cf. Hist. litt., Poés. dram.).

Fr. Selvers, De mediae comoediae sermone. Diss. Münster, Noske 1909 87 p. gr. 8° | WKPh 57 E. Fränkel.

P. Shorey, A greek analogue of the romance adverb (ex : CPh V p. 83-96, 1910). | WKPh 1388 J. Sitzler.

P. R. Sollert, Sprichwörter und sprichwörtliche Redensarten bei Synesios von Kyrene, 2er Teil. Prog. Augsburg 1909/10 38 p. 8° | BZ 290 C. W.

F. Solmsen, Beiträge zur griechischen Wortforschung. I*. | RC LXXI 128 My.

H. St. J. Thackeray, A Grammar of the Old Testament (cf. Testamentum).

E. F. Thompson, Μετανοέω and μεταμέλει in greek Literature until A. D. 100 (Histor. and Ling. Stud. in Literature rel. to the New Test., I, 5). Chicago Univ. Pr. 1908. | CR 207 J. H. Moulton.

A. Thumb, Handbuch der griechischen Dialekte*. | BPhW 875 E. Schwyzer | CR 113 J. H. Moulton | DLZ 2720 R. Günther.

M. A. Triandaphyllidis, Die Lehnwörter der mittelgriechischen Vulgärliteratur*. | AIF 14-19 G. N. Chatzidakis.

A. Tzartzanos, Περὶ τῆς συγχρόνου Θεσσαλικῆς διαλέκτου. Athènes Petrakos 1909 98 p. 8° 1,60 Dr. | B 246 A. Ch. Mpoutouras.

F. Weigel, Bemerkungen zu einigen Arten von Anomala in der griechischen und latein. Deklination. Prog. Wien VIII 1906 13 p. | ZöG 567 K. Klement.

Ch. B. Williams, The participle in the Book of Acts.* | CR 207 J. H. Moulton.

Latina. Jahresbericht über lateinische Grammatik, von *C. Wagener* ; JAW CLIV 1-192.

Thesaurus linguae latinae, début des vol. III & V. | AIF 85 J. B. Hofmann.

Fr. Fr. Abbott, Vulgar latin in the Ars Consentii de barbarismis. | ZöG 419 J. Gölling.

E. Bartel, De uulgari Terentii sermone (cf. Terentius).

Ch. E. Bennett, Syntax of early Latin. Vol. I : The Verb. Boston Allyn & Bacon 1910 XIX 506 p. gr. 8° 4 Dol. | AJPh 333-343 Ch. Knapp | BBG 337 G. Landgraf | BMB 70 J. P. W. | BPhW 1228 J. H. Schmalz | BSL 68 A. Meillet | CPh 367-375 W. G. Hale | GGA 743-9 Fr. Leo | Ha 407 | LZB 576 A. Bäckström | ZöG 989-994 J. Golling.

O. Brinkmann, De copulae *est* aphaeresi. Diss. Marburg 109 p. 8° | BPhW 307 B. Maurenbrecher.

F. Gaffiot, Pour le vrai latin, I.* | BFC XVII 148 L. Dalmasso | ZöG 728 J. Golling.

E. san Giovanni, Le idee grammaticali di Lucilio (cf. Lucilius).

O. Gross, De metonymiis sermonis latini a deorum nominibus petitis. Diss. Halenses XIX, 4 Niemeyer 1911 III & p. 296-410 gr. 8° 3 M. | WKPh 1279 R. Helm.

F. Hartmann, Die Wortfamilien der lateinischen Sprache (cf. Histoire des études, Grammaire).

E. Hermann, Die lateinische Sprache (in : Heinichens Lat.- Deutsches Schulwörterbuch, 8e Aufl.), Leipzig Teubner 1909) XLII p. | WKPh 124 A. Walde.

J. B. Hoffmann, De uerbis quae in prisca latinitate exstant deponentibus.* | DLZ 224 J. Heckmann.

Fr. Holzweissig, Kurze Geschichte des lateinischen Alphabets.* | JAW CLIV 14 C. Wagener.

W. L. Kepp, The Separation of the attributive Adjective from its substantive in Plautus (Univ. Calif. Publ. II, 7 p. 151-164). Berkeley 1911. | CPh 502 H. W. Prescott.

Ph. Krebs, Antibarbarus der lateinischen Sprache, 7e Aufl. von *J. H. Schmalz** | JAW CLIV 89 C. Wagener.

H. Leimester, Die griech. Deklinationsformen bei den Dichtern Persius, Martialis und Iuuenalis.* | BFC XVIII 103 L. V. | ZöG 283 A. Kappelmacher.

K. Lerche, De quippe particula.* | JPhV 257 G. Andresen.

H. C. Lipscomb, Aspects of the Speech in the Later Roman Epic.* | DLZ 1249 E. Bickel | ZöG 24 G. Tögel.

J. Marouzeau, L'emploi du participe présent latin à l'époque républicaine. Paris Champion 1910 84 p. 8° 3 Fr. | BFC XVII 198 C. Giarratano | CR 60 W. E. P. Pantin | DLZ 288 G. Landgraf | MPh XVIII 166 W. A. Baehrens | RC LXXI 245 E. Thomas | RIP 347 P. Henen.

J. Marouzeau, La phrase à verbe « être » en latin.* | BFC XVIII 3 C. Giarratano | JS 236 H. Goelzer | MPh XVIII 289 F. Müller Izn. | RC LXXI 245 E. Thomas | RCe 220 J. Vendryes | RPh 109 L. Havet.

H. Martin, Notes on the syntax of lat. inscr. found in Spain (cf. Epigraphie).

G. May, De stilo epylliorum Romanorum. Diss. Kiel 1910 103 p. 8° | BPhW 1159 P. Jahn.

A. L. Meader, The usage of idem ipse and words of related meaning. (Univ. of Michigan Studies III, 1, 2). New-York Macmillan 1910 178 p. 8° | DLZ 29 G. Landgraf | LF 466 O. Jiráni.

H. Meltzer, Die Aussprache des... Latein (cf. Grammatica graeca).

W. A. Merrill, On the contracted genitiv in -i in latin.* | BPhW 752 A. Klotz.

R. Methner, Bedeutung und Gebrauch des Konjunktivs in den latein. Relativsätzen und Sätzen mit *cum*. Berlin Weidmann 1911 3 f. 140 p. 8° 3 M. | DLZ 2209 H. Meltzer | RC LXXII 187 F. Gaffiot.

F. Müller, J. F., De ueterum, imprimis Romanorum, studiis etymologicis pars prior.* | MPh XIX 46-49 H. D. Verdam | WKPh 180 J. Tolkiehn.

M. Niedermann, Historische Lautlehre des Lateinischen, 2e Aufl. (Sprachwissensch. Gymnasialbibliothek, I). Heidelberg Winter 1911 xvii 124 p. 8° | BSL 71 A. Meillet.

H. Ottenjann, De uocum encliticarum apud Plautum collocatione. Diss. Münster 1910 77 p. | AIF 69 J. B. Hofmann.

H. Priess, Vsum aduerbii quatenus fugerint poeta latini quidam dactylici.* | BPhW 1598 E. Kalinka.

C. Proskauer, Das auslautende *-s* auf den lateinischen Inschriften. Strassburg Trübner 1910 208 p. 8° 6 M. | BFC XVIII 5 M. Barone | BPhW 1104 Fr. Stolz | LZB 607 A. Bäckström | MPh XVIII 324 K. Sneijders de Vogel | WKPh 1196 F. Gustafsson.

C. C. Rice, The phonology of Gallic Clerical Latin after the sixth century. Thèse Harv. Univ. 1909 120 p. 8° | BFC XVII 274 M. Barone | RC 216 J. Vendryes | WKPh 404 C. Weyman.

J. C. Rolfe, « Vela cadunt », Verg. Aen. III 207 (The class. Jl. VI. 2 p. 75-77). — « Largiter posse », Caes. B. G. I 18 4-6 (ibid. p. 77 ss.). | WKPh 509 H. D.

Schlittenbauer, Materialen zur lateinischen Stilistik. München Hugendubel 1910 0,80 M. | BBG 128 P. Geyer.

A. M. A. Schmidt, Beitr. z. Liv. Lexicographie, VIII : supra (cf. Liuius).

Th. K. Sidey, The participle in Plautus, Petronius and Apuleius.* | BFC XVII 222 S. Consoli.

L. Siegel, Imperfekt « audibam » und futur « audibo ». Comment. Aenipontinae. | REA 112 A. Cuny.

E. Sittig, De Graecorum nominibus theophoris (Diss. philol. Hal. XX, 1). Halle Niemeyer 1911 xi 167 p. 8° 5 M. | DLZ 1625 H. von Gärtringen | WKPh 1108-1116 Fr. Pfister.

E. A. Sonnenschein, The Unity of the latin subjunctive : A Quest*. | AJPh 479 B. L. Gildersleeve | BPhW 485-495 H. Lattmann | CPh 113 H. C. Nutting | LF 281 O. Jiráni.

R. B. Stele, Case usage in Livy, I : The Genitive. Leipzig Brockhaus 1910 58 p. gr. 8° 2 M. | WKPh 679 H. Blase.

Id., Conditional Statements in Livy. Leipzig Brockhaus 1910 61 p. gr. 8° 2 M. | AJPh 367 B. L. Gildersleeve | WKPh 679 A. Blase.

M. A. Stewart, A study in latin abstract substantives (Univ. Michigan Stud., human. ser. III, 2. p. 113-178). New York & London Macmillan 1910. | DLZ 29 G. Landgraf | WKPh 1313 F. Gustafsson.

Fr. Stolz, Geschichte der lateinischen Sprache. (Sammlung Göschen, 492). Leipzig 1910 147 p. pet. 8° 0,80 M. | BBG 338 G. Landgraf | BSL 66 A. Meillet | EPhK 145 A. Kertész | KBW 352 Meltzer | ZöG 723-6 M. Lambertz.

Fr. Stolz und *J. H. Schmalz*, Lateinische Grammatik... mit einem Anh. über lat. Lexicogr. von *F. Heerdegen*, 4e Aufl*. | AIF 58-69 J. B. Hofmann | JAW CLIV 1 C. Wagener | ZGW 116 E. Hermann | ZöG 145 J. Golling.

O. Tescari, Uso del congiuntivo potenziale (concessivo, desiderativo) in Latino. Napoli Pierro 1911 39 p. 8°. | BFC XVIII 101 M. Barone.

A. Walde, Lateinisches etymologisches Wörterbuch, 2ᵉ Aufl. Heidelberg Winter 1910 xxxi 1044 p. 8° 10,40 M. | BPhW 1571 H. Ehrlich | BSL 62 A. Ernout, 63 A. Meillet | LZB 66 S. Feist | MPh XVIII 362-6 J. S. Speyer.

F. Weigel, Bemerkungen zu einigen Arten von Anomala in der... lateinischen Deklination (cf. Gramm. graeca).

F. O. Weise, Charakteristik der lateinischen Sprache, 4ᵉ Aufl*. | RF 136 E. S.

C. A. Westerblad, « Baro » et ses dérivés dans les langues romanes. Upsala Almquist 1910 147 p. | BMB 303 A. B. | RF 432 G. Bertoni.

K. Woldt, De analogiae disciplina apud grammaticos latinos. Diss. Königsberg 1911 114 p. 8°. | WKPh 1234 K. Cybulla.

C. A. Zwiener, De uocum Graecarum apud poetas Latinos ab Ouidi temporibus... usu* | BFC XVIII 103 L. V. | BPhW 1559 E. Kalinka | DLZ 2589 E. Lommatsch.

B. Métrique et rythmique.

H. Bergfeld, De uersu Saturnio*. | BFC XVIII 37 V. Ussani | BPhW 899 J. Tolkiehn | DLZ 2526 E. Bickel | LF 134 A. Kolář.

R. Cahen, Le rythme poétique dans les Métamorphoses d'Ovide. Thèse Paris Geuthner 1910 xii 626 p. gr. 8° | BFC XVII 6 M. L. de Gubernatis | RC LXXI 410 A. Cartault | RF 624 L. | WKPh 1061 I. Hilberg.

Id., Mensura membrorum rhythmica cum metrica comparatur. Exempla petuntur ex Ouidi Metamorphoseon libris. Paris Geuthner 1910 121 p. 8°. | BFC XVIII 6 M. L. de Gubernatis | RC LXXI 410 A. Cartault | RPh 311 Fr. Plessis | WKPh 1061 I. Hilberg.

A. Cartault, Le distique élégiaque chez Tibulle, Sulpicia, Lygdamus*. | BFC XVII 176 De Gubernatis | DLZ 927 | JS 85 Ph. Fabia | LZB 1218 M. | REA 230 P. Waltz | RF 271 P. Rasi | WKPh 321 I. Hilberg.

M. Cerrati, Le Odi di Orazio, con Introd. sulla metrica Oraz. (cf. Horatius).

E. Cézard, Métrique sacrée des Grecs et des Romains. Paris Klincksieck 1911 viii 538 p. 12° | BFC XVIII 97 M. L. de Gubernatis | REA 475 P. Masqueray.

A. C. Clark, Fontes prosae numerosae*. | CR 57 W. R. Roberts | JAW CLIII 57 J. May | RF 128 E. S.

Id., The Cursus in Mediaeval and Vulgar Latin*. | BPhW 780 G. Ammon | CR 57 W. R. Roberts | MPh XVIII 247 J. W. Bierna | RPh 230 L. Laurand.

K. Conradt, Die metrische und rhythmische Komposition der Komödien des Aristophanes, II : Ἱππῆς, Νεφέλαι, Βάτραχοι. Jahresb. Gymn. Greifenberg. Leipzig Fock 1911 40 p. 4° | RC LXXII 401 A. Martin | WKPh 733 K. Löschhorn.

Id., Die Grundlagen der griechischen Orchestik und Rhythmik. Prog. Greifenberg 1909 18 p. 4° | BPhW 1291 H. Abert.

J. Cornu. Zwei Beiträge zur lateinischen Metrik*. | CR 110 E. V. Arnold.

Th. Fitzhugh, Carmen Arvale seu Martis Verber, or the tonic Laws...* | CR 110 E. V. Arnold.

Id., The evolution of the Saturnian Verse (Proc. Amer. Philol. Assoc. XI, 1910) | WKPh 259 H. Draheim.

Id., The Literary Saturnian, Part I : Liuius Andronicus*. | REA 229 A. Cuny | WKPh 259 H. Draheim.

Id., Id., P. II : Naeuius and the later italic tradition (Univ. of Virginia Bull. of the School of Latin, 6). Univ. of Virg. Charlottesville Anderson 1910 124 p. 8° 2 Dol. | RC LXXI 507 H. Bornecque | REA 229 A. Cuny | WKPh 624 Draheim.

Id., The sacred tripudium, 2ⁿᵈ ed.* | BFC XVII 247 V. Ussani.

A. Gercke und *E. Norden*, Metrik (cf. Hist. des études, Bibliographie).

C. Giarratano, De Martialis re metrica (cf. Martialis).

A. M. Harmon, The clausula in Ammianus Marcellinus (Trans. Connecticut

Acad. XVI, 117-245). New Haven, Connecticut 1910. | HJ 926 W. C. | REA 368 H. Bornecque | WKPh 215 V. Gardthausen.

O. Kampfhenkel, Die Symmetrie als Kunstgesetz bei Horaz (cf. Horatius).

M. von Kobilinski, Alter und neuer Versrythmus.* | BBG 52 | BPhW 368 H. G. | DLZ 2208 E. Bickel | LZB 1184.

L. Laurand, Le « cursus » dans la légende de saint François par saint Bonaventure (Rev. hist. ecclés. XI, p. 257-62). *Id.*, Le cursus dans la légende de St. François par Julien de Spire (Rech. de sc. relig. I, p. 351-8). | AB 491 V. O.

A. Ludwich, Homerischer Hymnenbau (cf. Homerus).

J. May, Rhythmische Formen aus Cic. und Dem.* | JAW CLIII 77 J. May.

H. Mirgel, De synaloephis et caesuris in uersu hexametro Latino. Diss. Göttingen 1910 61 p. 8° | BPhW 1504 J. Tolkiehn.

H. Priess, Vsum aduerbii quat. fug. poetae lat. dactyl. (cf. Grammaire).

E. Reuter, De Auieni re metrica (cf. Auienus).

L. J. Richardson, Horace's alcaic strophe. Univ. of California 1907 | CR 110 E. V. Arnold.

B. Sachtschal, De com. Gr. serm. metro accomm. (cf. Hist. litt., Poés. dram.).

O. Schröder, Aristophanis cantica (cf. Aristophanes).

Fr. Seibel, Quibus artificiis poetae latini numerorum uocabula difficilia euitauerint. Diss. Freising Datterer 1909 44 p. gr. 8° | BPhW 363 G. Ammon.

E. A. Sonnenschein, The law of breues breuiantes in the light of phonetics. Univ. of Chicago 1911. | CR E. V. Arnold.

S. Sudhaus, Der Aufbau der plautinischen Cantica (cf. Plautus).

R. J. Walker, Ἀντὶ μιᾶς, an essay of Isometry*. | CR 16 A. Platt | RF 600 A. Taccone | RPh 217 L. Méridier | WKPh 33 J. Sitzler.

J. W. White, Enoplic Metre in Greek Comedy. Univ. of Chicago 1907 | CR 110 E. V. Arnold.

Id., The origin and form of Aeolic verse (ex: Classical Quarterly III, 4 1909 p. 291-309). | RC LXXI 481 My.

C. Zander, Eurythmia, uel compositio rythmica prosae antiquae I: Eurythmia Demosthenis. Leipzig Harrassowitz 1910 xx 494 p. 8° 8 M. | CPh 494 P. Shorey | LZB 1542-5 E. Drerup | WKPh 898 H. Bornecque | ZöG 408-414 J. Mesk.

IV. HISTOIRE DES TEXTES

A. Paléographie.

Catalogues et reproductions.

Monumenta palaeographica VINDOBONENSIA. Denkmäler der Schreibkunst... hrsg. von *R. Beer*. Lief. 1. Leipzig Hiersemann 1910 68 p. 26 pl. fol. 100 M. | BPhW 519 W. Weinberger.

Id., Bemerkungen über den ältesten Handschriftenbestand des Klosters BOBBIO (ex: Anz. Akad. Wiss.). Wien 1911 29 p. 8° | BPhW 1627 W. Weinberger.

E. S. Buchanan, The codex VERONENSIS *b*, new ed. (Old latin biblical texts, VI). | AJPh 220 H. C. Hoskier.

R. Engelmann, Antike Bilder aus RÖMISCHEN Handschriften in photot. Reproduction (Codd. photogr. depicti duce Sc. de Vries. Supplem. VII) Leiden Sijthoff 1909 xxx p. 29 pl. fol. 24 M. | BPhW 1167 P. Herrmann | EPKh 764 M. Láng.

G. Ficker, Erlasse des... Alexios Studites (cf. Textes, Byzantina).

P. Franchi de' Cavalieri et *J. Lietzmann*, Specimina codd. graecorum VATICANORUM*. | BBG 56 | BZ 291 A. H. | CR 266 W.H.D.R. | EHR 200 A.S.H. | HJ 461 E. Drerup | LZB 797 E.M. | MPh XIX 4 M.A. Schepers | REA 104 P. Boudreaux | REG 88 A.J. | RPh 95 A. Jacob | RQH 285 E.-G.L. | ZGW 136 E. Hendenreich | ZöG 1074 J. Bick.

The Golden Latin Gospels in the library of J. PIERPONT MORGAN, ed. by *H. C. Hoskier*; 200 copies printed by *F. Fairchild Sherman*. New-York 1910 CXVI 363 p. 4 facs. | AJPh 219 H. A. Sanders.

E. Gollob, Die griechische Literatur in den Hdss. der ROSSIANA in Wien. I. Teil (Sitzber. Akad. Wiss. Wien CLXIV, 3). Wien Hölder 1910 116 p. 8° 2,10 M. | BPhW 1127-1132 H. Rabe.

Id., Medizinische griechische Hdschr. des JESUITENKOLLEGIUMS in Wien (Sitzungsber. Akad. Wiss. Wien, phil.-hist. Kl. CLVIII, 5). Wien Hölder 1908 13 p. gr. 8° 0,40 M. | WKPh 507 R. Fuchs.

J. A. Herbert, Illuminated manuscripts (cf. Archéologie, Monum. divers).

D. C. Hesseling, Miniatures de l'octateuque grec de SMYRNE (cf. ibid.).

Il libro di G. DA SANGALLO, con introd. e note di *Chr. Huelsen* (Codd. e Vatic. sel. photot. expr., XI). Leipzig Harrassowitz 1910 LX 104 p. fol. 17 pl. 106 grav. 320 M. | CR 173 Th. Ashby | RA XVII 191 S.R.

Palaeographia latina; exempla codicum LATINORUM phot. depicti, ed. *M. Ihm**. | CPh 252 Ch. H. Beeson | RF 127 E.S. | WKPh 404 C. Weyman | ZöG 229 W. Weinberger.

O. Lang, Die CATENE zum ersten Korintherbrief, kritisch untersucht. Diss. Iena 1908 38 p. 8° 1 M. | BPhW 830 G. Loeschcke.

Id., Die CATENE des Vaticanus gr. 762 zum ersten Korintherbrief analysiert*. | BPhW 830 G. Loeschcke | BZ 261 A. Ehrhard.

E. Martini, Textgeschichte der Bibliotheke des Patriarchen PHOTIOS von Konstantinopel (cf. Histoire des Études, Bibliographie).

Bibliotheca Universitatis Leidensis. Codd. manuscripti. I: Cod. VULCANIANI (*P. C. Molhuysen*). 1910 VIII 65 p. 8° | BPhW 808 W. Weinberger.

A. Papadopoulos Kerameus, Δύο κατάλογοι ἑλληνικῶν κωδίκων ἐν Κωνσταντινουπόλει. Sophia 1909 53 p. | RIP 129 L. Parmentier.

The Old Testament Mss. in the FREER Collection, P. I: The Washington Ms. of Deuteronomy and Ioshua, ed. by *H. A. Sanders* (Univ. of Michigan Stud., VIII). New-York Macmillan 1910 104 p. | CR 179 J. H. Moulton.

Études.

J. M. Burnam, Palaeogr. Iberica. Paris Champion. | AJPh 242 B. L. Gildersleeve.

E. Caspar, Die Monte Cassin. Fälschungen (cf. Petrus Diaconus).

V. Gardthausen, Griechische Paläographie. 2e Aufl. Bd. I: Das Buchwesen im Altertum und im byzant. Mittelalter. Leipzig Veit 1911 XII 243 p. 8° 8 M. | BBG 409 Th. Preger | BMB 374 | BPhW 1509 H. Rabe.

F. Krohn, *Ad*, *in* und andere Palaeographica. Prog. Münster 1911 20 p. 8° | WKPh 848 K. Löschhorn.

W. M. Lindsay, Early Irish Minuscule Script*. | BPhW 962 W. Weinberger.

E. A. Loew, Studia palaeographica, a contribution to the history of early latin minuscule... (Sitzber. Bayer. Akad., 12). München 1910 VIII 91 p. 8° | BMB 370 A. Poncelet | EHR 833 A.S. | HJ 942 W.C. | RA XVIII 207 S.R.

M. Prou, Manuel de paléographie latine et française, 3e éd.* | BPhW 1060 W. Weinberger | CPh 117 F.W. Shipley | CR 58 W.M. Lindsay | EHR 617 I. | MPh XVIII 130 S. G. de Vries | RB 474 D. A. Clément.

Ch. Pr. Randolph, The sign of interrogation in greek minuscule Mss. (Cl. Phil. V 1910 p. 309-319). | BZ 295 A.H.

F. Steffens, Lateinische Palaeographie, 2e Aufl.* | DLZ 1612 R. Thommen.

A. Zlatníček, Rímská tachygrafie (Tachygraphie romaine). Prog. gymn. akad. Prague 1910-11 30 p. | LF 474 A. Kolář.

B. Papyrologie.

Omaggio della Società italiana per la ricerca dei papiri GRECI in Egitto... Firenze Ariani 1911 26 p. 4°, fac-sim. | AB 458 H. D.

The APHRODITO Papyri, by *H. I. Bell*, with an Appendix of Coptic Papyri ed.

by *W. E. Crum* (Greek Pap. in the British Mus., vol. IV). London Brit. Mus. 1910 XLVIII 648 p. 4 Liv. | A&R 42 | CPh 511 E. J. Goodspeed | CR 148 W.H.D. Rouse | JHS 140.

Papiri GRECO-EGIZII pubbl. d. R. Acad. dei Lincei s. la direz. di *D. Comparetti* e *G. Vitelli*. Vol. II : Papiri Fiorentini... fasc. 2 : p. 118-169. Milano Hoepli 1910 p. 41-124 fol. 25 L*. | BZ 360 | LZB 579 U. v. W.-M.

A. Franz, Ein Historikerfragment aus OXYRHYNCHOS. Prog. Prag-Altstadt 1909/10 34 p. | ZöG 850 W. A. Bauer.

The OXYRHYNCHUS Papyri, Part VI, ed. by *B. P. Grenfell* and *A. S. Hunt**. | RF 118 G. Fraccaroli.

— Part. VII ed. with transl. and notes by *A. S. Hunt**. | BPhW 889-895 K. Fuhr | CR 92 W.H.D.R. | GGA 448-460 K.Fr.W. Schmidt | REG 484 T.R. | RF 118 G. Fraccaroli.

— Part VIII ed. with transl. and notes by *A. S. Hunt*. Ibid. 1911 XIV 314 p. 4° 7 pl. 25 M. | AB 458 H.D. | BPhW 1214-9 P. Maas | JS 481 M. Croiset | REG 486 T.R.

Catalogue of the Greek Papyri in the John Rylands Library MANCHESTER. Vol. I : Literary Texts 1-61, ed. by *A. S. Hunt*. Manchester Univ. Pr. 1911 XII 202 p. 10 pl. 4° 21 Sh. | AB 458 H. D. | BPhW 1209 K. Fr. W. Schmidt | BZ 555 F. Zucker.

Papyrus de THÉADELPHIE, éd. par *P. Jouguet*. Paris Fontemoing 1911 XVII 266 p. 2 pl. | JHS 324 | JS 474 A.M.

Griechische Papyri im Museum des Oberhessischen Geschichtvereins zu GIESSEN.., Bd. I, 1 von *E. Kornemann* & *O. Eger* ; — Bd. I, 2 von *P. M. Meyer** | BMB 20 N. Hohlwein | BPhW 548 P. Viereck | CPh 254 E. J. Goodspeed | SS 471 E.P.

Papyrus grecs d'époque byzantine, par *J. Maspero* (Catal. gén. des antiq. égypt. du MUSÉE DU CAIRE, n°s 67001-67089, t. I, 1).* | REG 212 A. Jacob | RPh 349-359 E. Cuq.

Griechische Papyrusurkunden der HAMBURGER Stadtbibliotek. Bd. I, hrsg. von *P. M. Meyer*. Heft 1. Leipzig Teubner 1911 100 p. gr. 4° 7 pl. 8 M. | LZB 597 A. Stein | SS 471.

Selections from the GREEK Papyri, ed. by *G. Milligan**. | BFC XVIII 33 C. O. Zuretti | CR 92 W.H.D.R.

L. Mitteis et *U. Wilcken*, Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde ; I, Hist. Teil, 1 : Grundzüge, 2 : Chrestomathie ; II, Juristischer Teil, 1 : Grundz., 2 : Chrestom. Leipzig Teubner 1911 12, 14, 12, 14 M. | BMB 347 J.P.W.

Textes grecs inédits de la collection papyrologique de GENÈVE, publ. par *J. Nicole**. | CPh 254 E. J. Goodspeed | RC LXXI 467 My.

Griechische Urkunden der Aegyptischen Museums zu KAIRO, hrsg. von *F. Preisigke* (Schr. d. Wiss. Ges. in Strassburg, 8). Strassburg Trübner 1911 VIII 58 p. gr. 8° 3,20 M. | LZB 1045 A. Stein | RC LXXII 168 J. Maspero | WKPh 1054 K.Fr.W. Schmidt.

E. Rabel, Eine unveröffentlichte BASLER Papyrusurkunde (cf. Droit).

Papyri Graecae BEROLINENSES, coll. *W. Schubart* (Tabulae in usum schol. ed. sub cura *J. Lietzmann*, II). Bonn Marcus & Weber 1911 VI & XXXVI p. gr. 8° 50 pl. 6 M. | BBG 513 F. Zucker | BZ 555 A.H. | CR 266 W.H.D.R. | LZB 1576.

L. Wenger, Vorbericht über die MÜNCHENER byzantinischen Papyri. Sitzber. Bay. Akad. Wiss. 1911 28 p. | BZ 616 A.H.

C. Wessely, GRIECHISCHE und Koptische Texte theologischen Inhalts, II (Stud. z. Palaeogr. und Papyruskunde, XI). Leipzig Avenarius 1911 191 p. 4° | RC LXXII 325 G. Maspero.

U. von Wilamovitz und *F. Zucker*, Zwei Edikte des Germanicus auf einem Papyrus des BERLINER Museums (Sitzb. Preuss. Akad. 1911 p. 794-821). | HJ 869 W.C.

C. Critique des textes.

C. R. Gregory, Vorschläge für eine kritische Ausgabe des griech. N. Test. (cf. Testamentum nouum).

L. Havet, Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins. Paris Hachette 1911 xiv 481 p. 4° 50 Fr. | BMB 116 J.P.W. | BSL 74 A. Meillet | CR 218-223 J. P. Postgate | JS 502-514 M. Bonnet | LZB 961 A. Bäckström | MPh XIX 9-13 C. Brakman Jz. | REA 366 A. Cuny | RF 452 M.L. de Gubernatis | RIP 65 M.

O. Stählin, Editionstechnik*. | MPh XVIII 321 A. G. Roos.

V. DOCUMENTS ET MONUMENTS RELATIFS A L'ANTIQUITÉ.

A. Archéologie et histoire de l'art.

Mélanges et périodiques.

Münchener archäologische Studien, dem Andenken *A. Furtwänglers* gewidmet*. | NJA XXVII 312 G. Weicker.

Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς, ἐκδ. ὑπὸ τῆς ἀρχαιολ. Ἑταιρείας, sér. 3. Athènes Sakellarios 1910 432 col. 156 ill. 12 pl. | CR 268 H.B. Walters.

Bericht der Römisch-Germanischen Kommission 1908. Frankfurt a. M. Baer 1910 3 M. | BBG 58 Th. P.

Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques, 1909. | AB 334 H. D.

Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie, fasc. 12. Alexandrie 1910 123 p. 8° | RA XVII 373-6 Seymour de Ricci.

Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France, 1909, 1910. | AB 334 H.D.

Mitteilungen des k. deutschen archäologischen Instituts, Athen. Abteil. XXXV, 345-526, pl. xv-xxix (Die Arbeiten zu Pergamon 1908-9). Athènes 1910. | NJA XXVII 718 H. Lamer.

Société artistique des amateurs, Annuaire. Paris Lesueur 1910 215 p. 8°. | RA XVII 376 S. R.

Studies of the British School of archaeology in Egypt, vol. II : Historical Studies. London Quaritch 1911 viii 50 p. | JHS 321.

Catalogues, Inventaires, Répertoires.

Catalogue of the Collection of antique gems formed by James, 9th Earl of Southesk, ed. by *H. Carnegie*, vol. II. London Quaritch 1911 152 p. 11 pl. 30 Sh. | JHS 146.

Catalogue des poteries byzantines et anatoliennes du Musée de Constantinople, par *J. Ebersolt*. Constantinople Ahmed Ihsan 1910 48 p. 8° 45 fig. | RA XVII 367 S. R.

Catalogue of the jewellery, Greek, Etruscan, and Roman, in the Dep. of Antiq., British Museum, by *F. H. Marshall*. London Longmans 1911 lxii 400 p. lxxiii pl. 97 ill. | JHS 315 | RA XVIII 199 S. R.

Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes, par *G. Nicole*. Supplément. Paris Champion 1911 xix 351 p. 8° & album de 21 pl. 70 Fr. | RA XVIII 479 S. R.

Inventaire des Mosaïques de la Gaule. II : Lugdunaise, Belgique et Germanie, par *A. Blanchet**. | BPhW 87 E. Anthes.

Inventaire des Mosaïques de la Gaule et de l'Afrique. T. II : Afrique proconsulaire, par *P. Gauckler*. Paris Leroux 1910 352 p. gr. 8° | LZB 775 A. S.

Inventaire archéologique du cercle de Tébessa, par *Guénin*. | BPhW 812 K. Regling.

S. Reinach, Répertoire de reliefs grecs et romains, I : Les Ensembles*. | BPhW 339 B. Sauer.

Id., Répertoire de la statuaire grecque et romaine. T. IV*. | JS 234 R. C.

Musées, Fouilles.

A Guide to the Exhibition illustrating Greek and Roman Life (Brit. Museum,

Dep. of Gr. and Rom. Antiq.). London 1908 xvi 242 p. 8° 1,6 Sh. | DLZ 801 H. Steinmetz.

A. Cartier, Le musée d'art et d'histoire de la ville de GENÈVE. Genève Kündig 1910 50 p. 8° 17 pl. | REA 241 C. J.

P. Cavvadias, Marbres des MUSÉES DE GRÈCE. Athènes, à l'Hestia 1911 191 p. 8° 148 ill. | RA XVII 466 S. R.

A. Furtwängler, Beschreibung der Glyptothek zu MÜNCHEN. 2° Aufl. von *P. Wolters**. | BPhW 1510 J. Sieveking | CR 268 H. B. Walters | JHS 140 RA XVII 364 S. R.

E. Krüger, Die TRIERER RÖMERBAUTEN; kurzer Führer*. | BPhW 1199 H. Thiersch.

C. Jacobsen, Le MUSÉE HELBIG. Copies et originaux. Copenhague 1911 xv 133 p. 8° (en danois, préface autobiographique en allemand de *Helbig*). | RA XVIII 479 S. R.

H. Maionica, Führer durch das K. K. Staatsmuseum in AQUILEIA, hrsg. vom Oest. Arch. Institut. Wien Hölder 1910 xvi 97 p. 12° 31 fig. | BPhW 1410 E. Brenner. | REA 241 C. J.

O. Marucchi, I monumenti del museo cristiano PIO-LATERANENSE riprod. Milano Hoepli 1910 Atlas f° xi 76 p. xcvi pl. | AB 333 H. D.

A. Mau, Führer durch POMPEJI; bearb. von *W. Barthel*. Leipzig Engelmann 1910 iv 142 p. 8° 3,40 M. | MPh XVIII 392 A. G. Roos | WKPh 152 E. Wilish.

A. Merlin, Guide du MUSÉE ALAOUI. Tunis Rapide 1911 66 p. 12° 6 pl. | REA 241 C. J.

Collezioni archeologiche artistiche e numismatiche dei Palazzi Apostolici. publ. a cura dei Musei... Pontif. e d. Bibl. Vatic., vol. IV: Mosaici antich. conserv. nei Palazzi Pontif. del VATICANO e del LATERANO con introd. d. *B. Nogara*. Milano Hoepli 1910 x 40 p. fol. 76 pl. 200 L. | CR 83 T. Ashby.

P. Perdrizet, Bronzes grecs d'Egypte de la COLLECTION FOUQUET. Paris Bibl. d'Art et d'Arch. 1911 40 pl. 4° | RA XVIII 480 S. R. | RIP 344 J. de Mot.

V. Schmidt, De Graesk-aegyptische Terrakotter i NY CARLSBERG GLYPTOTHEK, Copenhague Host 1911 94 p. 8° 69 pl. | DLZ 3179 G. Möller.

H. Schrader, Archaische Marmorskulpturen im AKROPOLIS MUSEUM zu Athen. | GGA 400-5 B. Sauer.

Exploration archéologique de Délos faite par l'école franç. d'Athènes... publ. par *H. Homolle* et *G. Holleaux*, fasc. I: Introd., Carte de l'île de Délos par *A. Bellot*; II: La salle hypostyle par *G. Leroux**... | BPhW 1404 R. Weil | CR 62 W. H. D. Rouse | JS 49-54 E. Pottier | RA XVII 359 S. R.

A. S. Arvanitopoullos, Ἀνασκαφαὶ καὶ ἔρευναι ἐν Σικυῶνι καὶ Θεσσαλίᾳ. Πρακτικὰ de la Soc. arch. d'Athènes 1908 p. 145-223. | RC LXXII 231 My | WKPh 828 W. Larfeld.

Id., Ἀνασκαφαὶ καὶ ἔρευναι ἐν Θεσσαλίᾳ κατὰ τὸ ἔτος 1909. Πρακτικὰ de la Soc. arch. d'Athènes 1909 p. 131-171. | RC LXXII 231 My | WKPh 828 W. Larfeld.

A. Mosso, Gli Scavi di Creta (cf. Histoire locale).

D. Vaglieri, Notizie degli Scavi, 1907-1910 passim). — Bullet. d. Commiss. arch. commun. 1910 p. 75-85 et 328-335. — Nuovo Boll. d. arch. crist. 1910 p. 57-62. | JS 448-468 J. Carcopino.

Th. Wiegand, Siebenter Bericht über die ... in Milet und Didyma unternommenen Ausgrabungen (Abhdl. preuss. Akad. Wiss. 1911, Anh. p. 1-71 13 pl. 16 fig.). | BZ 604 J. S.

Monuments divers.

— Monumenti antichi pubbl. p. cura d. R. Accademia dei Lincei; vol. XIX. Milano Hoepli 1910 col. 305-614 fol. 20 pl. 106 grav. 42 L. | LZB 579 U. v. W.-M.

— Monuments antiques relevés et restaurés par les architectes pensionnaires de l'Académie de France à Rome. Paris Massin, fol. | JS 523 R. Cagnat.

— Denkmäler griechischer und römischer Skulptur, von *Brunn-Bruckmann*, fortgef. von *P. Arndt*, Lief. CXXI-CXXVI. München Bruckmann 1908-10 le vol. 20 M. | WKPh 593-601 & 619-624 W. Amelung.

— Denkmäler griechischer und römischer Skulptur, von *A. Furtwängler* und *H. L. Urlichs*, 3° Aufl. München Bruckmann 1911 4,80 M. | BMB 438.

H. Brising, Klassika Bilder, inledning till den grekiska Konsten (en suédois). Stockholm Bonniers 229 p. 8° 126 grav. | RA XVII 360 S. R.

A. S. Arvanitopoullos, Θεσσαλικὰ Μνημεῖα. Athènes Eleuthéroudakis 1909 464 p.* | RC LXXII 231 My.

Id., Μεγαρικοὶ σκύφοι Φθιωτίδων Θηβῶν (Ἐφημ. Αρχαίολ. 81-94). | RC LXXII 231 My | WKPh 425 O. Engelhardt.

Id., Περιγραφὴ τῶν γραπτῶν στηλῶν Παγασῶν*. | CPh 127 F. B. Tarbell.

M. Besson, Antiquités du Valais (v-x° s.) Fribourg Fraguière 1910 108 p. gr. 4° 50 pl. | BZ 609 J. S.

G. N. v. Brauchitsch, Die panathenäischen Preisamphoren*. | DLZ 235 A. Köster | NJA XXVII 384 Th. O. Achelis.

A. Brückner, Kerameikos-Studien (ex : Athen. Mitteilungen XXXV). Athènes 1910 p. 183-234 8° 5 pl. | DLZ 296 A. von Gaertringen.

M. Bulard, Peintures murales et mosaïques de Délos (Fond. Eug. Piot, Monum. et mémoires, XIV). Paris Leroux 1908 213 p. 4° | RC LXXI 407 A. Jardé.

H. C. Butler, Ancient Architecture in Syria (Publ. Princeton Univ. Arch. Exped. to Syria 1904-5, Div. II). Leiden Brill 1907 XII 62 p. gr. 8° LZB 1412 Lfd. | RA XVII 194 L. Jalabert.

M. Cazurro, Terra sigillata. Los vasos aretinos y sus imitaciones galo-romanas en Ampurias (ex : Anuari Est. Catalans 1909-10). 66 p. 4° | RA XVIII 476 S. R.

F. von Duhn, Der Dioskurentempel in Neapel*. | BPhW 372 A. Köster.

Id., Pompeji (cf. Histoire locale, topographie).

H. Dütschke, Ravennatische Studien, Beiträge zur Geschichte der Späten Antike. | GGA 701 J. Strzygowski | LZB 247 V. S. | RQ 166 d. W. | ZöG 158 J. Oehler.

Id., Zwei römische Kindersarkophage aus dem 2. Jahrh. n. Chr.* | DLZ 812 H. Kehrer.

J. Ebersolt, Le grand palais de Constantinople et le livre des Cérémonies; avant-propos de *Ch. Diehl*. Paris Leroux 1910 240 p. 8° | CR 175 J. B. Bury | JS 237 L. Bréhier | REG 346 J. Laurent.

Id., Sainte-Sophie de Constantinople ; étude topographique d'après les Cérémonies. Paris Leroux 1910 | CR 175 J. B. Bury.

R. Engelmann, Antike Bilder aus röm. Handschriften (cf. Paléographie).

R. Forrer, Die römischen Terrasigillata-Töpfereien von Heiligenberg-Dinsheim... Stuttgart Kohlhammer 1911 IV 242 p. gr. 8° 246 fig. 40 pl. 15 M. | LZB 641 A. R. | RA XVII 468 E. Pottier.

A. Frickenhaus, Griechische Vasen aus Emporion (ex : Instit. d'Estudis Catalans, 1908). Barcelona 46 p. 4° 61 fig. 2 pl. | BPhW 342 A. Brückner.

O. Fritsch, Römische Gefässe aus Terra Sigillata von Riegel am Kaiserstuhl (Veröffentl. d. Karlsruher Altertumsvereins IV). Karlsruhe 1910 42 pl. 11 pl. | BPhW 437 E. Anthes.

Id., Die Terra-Sigillatafunde der städt. historischen Sammlungen in Baden-Baden. 1910 103 p. 15 pl. | BPhW 437 E. Anthes.

A. L. Frothingham, The monuments of christian Rome from Constantin to the Renaissance. New-York Macmillan 1908 412 p. 8° | RA XVII 190 S. R.

C. de Giorgi, L'anfiteatro romano di Lecce e la sua struttura muraria (ex : Rass. Tecnica Pugliese). Bari 1907 14 p. 4° | RQH LXXXIX 323.

W. de Grüneisen, Sainte-Marie antique, avec album épigraphique (cf. Epigraphie). Roma Bretschneider 1911 631 p. 4° 375 fig. 79 pl. | BZ 529 J. Strzygowski | RA XVIII 201 Ch. Diehl.

W. Harvey, etc., The Church of the Nativity at Bethlehem (Byzant. Research Fund). London Batsford 1910 76 p. 13 pl. 30 ill. 30 Sh. | JHS 142.

F. W. Hasluck, Cyzicus. Cambridge Univ. Pr. 1910 XII 326 p. 24 ill. 10,6 Sh. | JHS 129 | RA XVII 360 S. R.

E. Hébrard, Le Palais de Dioclétien à Spalato, avec une notice de *J. Zeiller*. Paris Massin 1911 65 p. 12° | RA XVIII 474 L. Chatelain.

A. Heisenberg, Grabeskirche und Apostelkirche, zwei Basiliken Konstantins*. | DLZ 419 H. Schrörs.

J. A. Herbert, Illuminated manuscripts. London Methuen 1911 xııı 356 p. 8° 51 pl. | RA XVIII 395 S. R.

F. Hertlein, Die Juppitergigantensäulen. Stuttgart Schweizerbart 1910 168 p. 3 M. | KBW 165-8 Lachenmaier | REA 240 C. J.

Miniatures de l'octateuque grec de Smyrne, éd. phototypique; préf. de *D. C. Hesseling*. (Codd. Graeci et Latini photogr. depicti duce Sc. de Vries, Suppl. VI). Leiden Sijthoff xvı 95 p. fol. 54 M. | BPhW 145 E. Gerland.

L. Heuzey et *F. Thureau-Dangin*, Restitution matérielle de la Stèle des vautours. Paris Leroux 1909 64 p. fol. 4 pl. | REA 100 G. Radet.

F. Hoeber, Griechische Vasen. München Piper 1909 140 p. gr. 8° 4 M. | BPhW 651 Fr.Behn.

J. Hulot, Sélinonte : la Ville, l'Acropole et les Temples; relevés et restaurations par — ; texte par *G. Fougères*. Paris Massin 1910 xıı 317 p. fol. 14 pl. 204 grav. | RA XVII 189 S. R. | REA 216-227 G. Radet | REG 361 E. Pottier.

Ch. Huelsen, Die Thermen des Agrippa. Ein Beitrag zur Topographie des Marsfeldes in Rom. Roma Loescher 1910 43 p. gr. 8° 3,60 M. | MPh XVIII 391 A. H. Kan | RA XVII 191 S. R. | WKPh 183 Köhler.

P. Jacobsthal, Theseus auf dem Meeresgrunde, ein Beitrag zur Geschichte der Griech. Malerei. Leipzig Seemann 1911 24 p. gr. 8° 6 pl. 3 M. | DLZ 1452 H. Steinmetz.

H. Knackfuss, Das Rathaus zu Milet, mit Beiträgen von *C. Fredrich*, *Th. Wiegand*, *H. Winnefeld* (Milet, Ergebnisse der Ausgrab. und Untersuch. seit d. Jahre 1899, hrsg. von Th. Wiegand, Heft II). Berlin Reimer 1908 100 p. 20 pl. 15 M. | BPhW 52 R. Borrmann.

R. Knorr, Die verzierten Terra-sigillata-Gefässe von Rottenburg-Sumelocenna*. | BPhW 213 E. Anthes | LZB 25 A. R.

A. Köster, Das Pelargikon*. | BPhW 299-307 E. Pfuhl | ZöG 136 R. Heberdey.

Cl. de Lamberton, Themes from St. John's Gospel in early roman Catacomb painting. Princeton Univ. Pr. 146 p. 26 pl. | RA XVIII 477 S. R. | RQ 171 d. W.

E. C. van Leersum, Miniaturen der lat. Galenos-Hdschr. (cf. Galenus).

G. Leroux, Délos. La salle hypostyle (cf. supra, Fouilles, Explor. archéol.).

A. F. Leynaud, Les Catacombes africaines : Sousse-Hadrumète. Sousse Impr. franç. 1910 xııı 378 p. 8° 88 fig. 5 Fr. | RC LXXI 426 M. Besnier | RPh 112 V. Chapot.

V. Macchioro, Artemis Soteira di Cefisodoto (ex : Jahresb. Oesterr. Arch. Instit. Bd. XII 1909 p. 185-197). | A & R 380 N. Terzaghi.

Id., Nuova rappresentanza vascolare del mito di Oreste (ibid., p. 318-326). | A&R 47 N. Terzaghi | WKPh 427 O. Engelhardt.

O. Marucchi, Esame di un opuscolo di G. Wilpert risg. alcuni miei studi sulle catacombe romane. Roma Spithöver 1909 94 p. 8° | RQH LXXXIX 329 M. Besnier.

A. Merlin, Le temple d'Apollon à Bulla Regia (Protect. franç., Gouv. tunisien, Notes et Doc. p. p. la Direction des Antiq. et Arts, I, 4). Paris Leroux 1908 28 p. gr. 8° | DLZ 1836 R. Oeller.

C. Germain de Montauzan, Les aqueducs antiques de Lyon. Étude comparée d'archéologie romaine. Paris Leroux. | RU 2, 421 Ch. Dufayard.

H. I. Obermann, De Oud-Christelyke Sarkophagen en hun godsdienstige Beteekniss. s'Gravenhage 1911 151 p. fol. 7 pl. | RQ 170 d. W.

R. Pagenstecher, Niobiden (Sitzber. d. Heidelb. Akad. Wiss. 1910, 6). Heidelberg Winter 1910 31 p. 8° 4 pl. 1,40 M. | BPhW 1226 P. Herrmann.

Fr. Ohlenschlager, Römische Ueberreste in Bayern. Heft 3. | BPhW 184 E. Anthes.

M. L. d'Ooge, The Acropolis of Athens. | REG 334 G. Fougères.

N. Persichetti, La via Salaria nei circondari di Roma e Rieti. Roma Tip. Accad. Lincei 157 p. 8° | SS 470 P.

S. B. Platner, The topography and monuments of Ancient Rome, 2° ed. Boston Allyn 1911 xıv 538 p. 12° 95 grav. | BMB 438 L. Halkin | RA XVIII 474 R.C.

G. E. Pons, I fregi d'arme sull' arco dei Sergi in Pola. Pola Niccolini 1910 32 p. 4° 4 pl. | RA XVII 365 A. J.-R.

A. J.-Reinach, Διοσκουρίδης γ τόμοι (ex : Bull. Soc. Arch. Alexandrie 1909, 11). 24 p. 8° | BPhW 1342 V. Gardthausen.

G. Rodenwalt, Die Komposition der pompeianischen Wandgemälde. | BPhW 405 M. Rostowzew | CPh 224 G. H. Chase | EPhK 692 M. Láng.

F. Sartiaux, Villes mortes d'Asie Mineure (cf. Histoire locale, topographie).

J. Sautel, Le théâtre romain de Vaison. | RPh 112 P. L.

P. S. Scaglia, I mosaici antichi della basilica di S. Maria Maggiore in Roma. Roma Pustet 1910 78 p. f° 53 pl. 25 Fr. | RB 443 D. B. Defrenne.

R. Schneider, Die antiken Geschütze der Saalburg. Berlin Weidmann 1910 36 p. 8° | REA 240 C. J.

O. Schönewolf, Die Darstellung der Auferstehung Christi, ihre Entstehung und ihre ältesten Denkmäler (Stud. über chr. Denkm., 9). Leipzig Dietrich 1909. | BZ 603 J. S.

B. Schrader, Die römische Campagna (cf. Histoire locale, topographie).

E. Schramm, Griechisch-römische Geschütze; Bemerk. zu der Rekonstruktion. Metz Scriba 1910 37 p. 3 M. | ZGW 366 R. Schneider.

Th. Schreiber, Griechische Satyrspielreliefs*. | MPh XVIII 227 C. W. Vollgraff.

O. Schulthess. Das römische Kastell Irgendhausen (Mitteil. Antiq. Gesellsch. Zurich, Beer 1911 74 p. 4° 25 fig. | REA 498 C. Jullian.

A. Schwarzstein, Eine Gebäudegruppe in Olympia*. | BPhW 280 J. Ziehen.

N. Skovgaard, Le groupe d'Apollon sur le fronton occidental du temple de Zeus à Olympie (Bull. Acad. Danemark 1911, 2 ; p. 57-97 8°). | RC LXXII 41 et 481 A. de Ridder.

Id., Das Christentum der Katakomben und der Basiliken (ex : HZ CVI p. 1-38). | RA XVII 366 S. R.

A. Struck, Griechenland. Denkmäler (cf. Histoire locale).

L. von Sybel, Christliche Antike ; Einführung in die altchr. Kunst, Bd. II. | HZ CVII 580 J. Strzygowski.

G. Tomassetti, La Campagna Romana (cf. Histoire locale, topographie).

E. Weigand, Die Geburtskirche von Bethlehem. Eine Untersuch. zur christlichen Antike. Diss. München, Leipzig Kreysing VII 86 p. | IIJ 933 W. C.

G. Wilpert, La Cripta dei Papi e la Cappella di Santa Cecilia nel Cimitero di Callisto. Roma Desclée 1910. | EHR 551 H. M. Bannister.

A. Zanotti, Autour des murs de Constantinople, I. Paris Ambert 1911 214 p. 8° 15 pl. | RA XVIII 392 A. J.-Reinach.

Priene... rekonstruiert von *A. Zippelius*, aquarell. von *E. Wolfsfeld**. | AJPh 487 B. L. Gildersleeve | BBG 341 Kalb | BPhW 1379 H. Luckenbach | CPh 128 F. B. Tarbell | JHS 146 | MPh XVIII 438 C. Brakman Iz. | ZGW 145 M. Hodermann.

Etudes.

I. Babbitt, The new Laokoon : an Essay on the confusion of the arts. | JHS 331.

H. Blümner, Die römischen Privataltertümer. 3e Aufl. (Hdb der kl. Alt. von I. v. Müller IV, B, II, 2). München Beck 1911 IX 677 p. 12 M. | BFC XVIII 132 L. Pareti | BMB 248 J. P. W. | IIJ 673 W. C. | ZöG 905 J. Oehler.

Th. Birt, Die Buchrolle in der Kunst (cf. Histoire sociale).

W. Bremer, Die Haartracht des Mannes in archaisch-griechischer Zeit. Giessen 1911 73 p. 8° | RA XVII 466 S. R.

E. de Bruyn, De la jupe divisée et de l'idéal grec. Bruxelles van Oest 1911 56 p. 8° 38 grav. | RA XVIII 473 S. R.

E. Cohn-Wiener, Die Entwicklungsgeschichte der Stile in der bildenden Kunst. I : Vom Altertum bis zur Gotik (Natur & Geisteswelt). Leipzig Teubner 1910 126 p. 1,25 M. | BBG 256 Egg | NTF 177 H. Boisen | RF 618 E. S.

M. Collignon, Les statues funéraires dans l'art grec. Paris Leroux 1911 VII 404 p. 4° 241 grav. | CR 212 P. Gardner | RA XVIII 207 S. R. | REA 476-481 G. Radet.

J. Déchelette, Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine. II : Age du bronze; Appendices. Paris Picard 1910 V, XIX, 512 & III, VII 191 p. 8° 15 & 5 Fr.* | IIJ 673 A. G. | JS 39 S. Reinach | RC LXXI 163 A. de Ridder | RC 343 H. Hubert.

W. Deonna, L'archéologie, sa valeur, ses méthodes. I : Les méthodes archéologiques. Paris Laurens 1912 479 p. 8° 32 fig. | RA XVIII 471 S. R. | RC LXXII 444 A. de Ridder.

Id., Les toilettes modernes de la Crète minoenne. Genève Kündig 1911 46 p. 8° | RA XVII 465 S. R.

Ch. Diehl, Manuel d'art byzantin*. | AB 373 H. D. | BPhW 910 E. Gerland | BZ 274 J. Strzygowski | EHR 156 J. B. Bury | HJ 933 A. G. | JS 164-175 et 304-314 E. Bertaux | LZB 1091-7 O. Wulff | MPh XVIII 349 D. C. Hesseling | REG 83 J. Ebersolt.

Fr. Ebert, Fachausdrücke des griechischen Bauhandwerks (cf. Sciences).

L. Fenger, Le temple étrusco-latin de l'Italie centrale, publié par *Chr. Jörgensen*. Copenhague Bianco Luno 1909 | JS 41 H. Saladin.

H. N. Fowler and *J. R. Wheeler*, A Handbook of Greek Archaeology, with the collab. of *G. Ph. Stevens**. | BPhW 182 H. Blümner.

M. Heinemann, Landschaftliche Elemente in der griechischen Kunst bis Polygnot*. | EPhK 495 M. Láng | JHS 140.

R. Jean, Les arts de la terre. Céramique, verrerie, émaillerie, mosaïque, vitrail. Paris Laurens 1911 480 p. 8° 198 grav. | RA XVII 370 S. R.

Beda Kleinschmidt O. F. M., Lehrbuch der christlichen Kuntsgeschichte. Paderborn Schöningh 1910 xxxii 640 p. 8° 308 fig. | BZ 595 J. S.

Fr. Koepp, Archéologie, 3 vol. 109, 102 & 131 p. 16° 40 pl. (Sammlung Göschen). Leipzig 1911 le vol. 0,80 M. | RA XVIII 471 S. R. | RC LXXII 467 A. de Ridder.

M. Laurent, L'art chrétien primitif. Bruxelles Vromant 1911 2 vol. 191 & 196 p. 12° 64 pl. 45 ill. 10 Fr. | BMB 313 | BZ 596 J. S. | RB 441 D. P. de Puniet.

R. Lemaire, L'origine de la basilique latine. Bruxelles Vromant 1911 140 p. 8° 10 Fr. | RB 444 D. P. de Puniet.

E. Löwy, Die griechische Plastik. Leipzig Klinkhardt 1911 2 vol. vii 154 p. & xvii p. 168 pl. 8° 6 M. | DLZ 1065 Fr. Hauser | KBW 362 M. Schermann | LF 130 A. Salač | LZB 581 H. Ostern | WKPh 1329 H. L. Urlichs | ZGW 496 M. Hodermann | ZöG 710-5 H. Sitte.

Id., La scultura greca (Bibl. d'arte, X). Torino Soc. tip. ed. nazion. 1911 164 p. 8° 300 ill. 10 L. | RPh 369 Ch. Picard | ZöG 710-5 H. Sitte.

H. Luckenbach, Kunst und Geschichte. Grosse Aufg. I. Teil : Altertum, 8° Aufl. München Oldenburg 1910 124 p. 8° 308 ill. 2 M. | BBG 152 Th. Preger | BMB 138 | HZ CVII 648 Br. | WKPh 337 H. Gillischewski.

Id., Kleine Ausg. Ibid. 168 p. 349 fig. 8 pl. gr. 8° 2,60 M. | MHL 133 F. Hirsch. | WKPh 41 A. Busse.

A. Michel, Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours. Paris Colin 1908-10. T. III, 2° P. 498 p. gr. 8° 291 grav. 7 pl. — T. IV, 1° P. 478 p. 342 grav. 6 pl. | RB 471 D. S. Braun | RN 132 E. Babelon.

H. Mužik und *F. Perschinka*. Kunst und Leben im Altertum. Wien Tempsky 1909 195 p. 5,50 Fr. | BMB 67 F. Mayence.

F. Noack, Die Baukunst des Altertums. Berlin Fischer & Francke 1911 144 p. 4° 192 pl. | RA XVIII 473 S. R.

Denys de Fourna, Manuel d'iconographie chrétienne... publié par *A. Papadopoulos Kerameus*. St. Pétersbourg 1909 351 p. | RIP 129 L. Parmentier.

P. Paris, Promenades archéologiques en Espagne. Paris Leroux 1910 306 p. 8° 54 pl. 5 Fr. | BPhW 1628 A. Schulten | JHS 131 | RA XVII 182 S. R. | RC 112 H. Hubert.

P. Paris et *G. Roques*, Lexique des antiquités grecques (cf. Livres d'étude, Ouvr. encyclop.).

G. Perrot et *Ch. Chipiez*, Histoire de l'art dans l'antiquité. T. IX : La Grèce archaïque, par *G. Perrot*. Paris Hachette 1911 703 p. 4° 22 pl. 367 grav. | REG 491 G. Glotz | RSH XXIII 361 V. Chapot | RU 2, 424 H. B.

E. Pfuhl, Die griechische Malerei. Leipzig Teubner 1911 25 p. 8° 3 pl. | RC LXXII 41 A. de Ridder.

R. B. Richardson, A history of greek sculpture. New-York Amer. book Co. 280 p. 131 fig. | RC LXXII 78 A. de Ridder | WKPh 1331 A. Köster,

G. T. Rivoira, Lombardic Architecture; its Origin, Development, and Derivatives; transl. by *G. Mc N. Rushforth*. London Heinemann 1910. | EHR 360 G. B. Brown.

J. Sauer, Die christliche archäologische Forschung im letzten halben Jahrhundert. Beil. z. Köln. Volkszeit. 1er Apr. 1910 | BZ 596 J. S.

S. Scaglia, Manuale di archeologia cristiana. Roma Ferrari 1911 468 & 64 p. 5 Fr. | BMB 118 J. P. W.

Id., Notiones archeol. christianae II, 2 : Sculptilia. Roma Desclée 1911 479 p. 12° 4 pl. 6 Fr. | RB 441 D. P. de Puniet.

M. Schede, Antikes Traufleisten Ornament. Strassburg Heitz 1909 x 118 p. 8° 12 pl. | RA XVII 181 S. R.

A. Springer, Handbuch der Kunstgeschichte. I : Das Altertum, 9e Aufl. von *A. Michaelis*. Leipzig Seemann 1911 xii 564 p. 995 fig. 9 M. | BBG 358 J. Melber | BMB 86.

J. N. Svoronos, Νέαι Ἑρμενεῖαι Ἀναγλύφων. Athènes Ἑλλ. ἐκδοτ. ἑταιρ. 1910. | CPh 250 W. Miller.

P. Syxtus, Notiones archaeologiae christianae... (cf. ci-dessus *S. Scaglia*).

A. Trendelenburg, Φαντασίαι. 70er Prog. z. Winckelmannsfeste d. Archäol. Gesellsch. zu Berlin. Berlin Reimer 1910 45 & 6 p. gr. 8° 6 M. | WKPh 116 E. Petersen.

G. Treu, Hellenische Stimmungen in der Bildhauerei von einst und jetzt; 1. & 2. Aufl. (Das Erbe d. Alt. Schriften über Wesen & Wirk. der Antike, hrsg. von *O. Crusius*..., 1). Leipzig Dieterich 1910 ix 52 p. gr. 8° | BBG 541 F. Littig | RC LXXI 443 A. de Ridder | WKPh 548 Th. O. Achelis | ZöG 657 J. Langl.

H. Wachtler, Die Blütezeit der griechischen Kunst im Spiegel der Reliefsarkophage.* | BMB 243 F. Mayence | CPh 245 F. B. Tarbell | MPh XVIII 185 J. Berlage | ZöG 952 J. Oehler.

H. B. Walters, The art of the Romans. London Methuen 1911 xvi 185 p. 8° 72 pl. 18,75 Fr. | RA XVIII 474 S. R.

G. Wilke, Spiral-Mäanderkeramik und Gefässmalerei ; Hellenen und Thraker (Darstell. über früh- und vorgesch. Kultur..., von G. Kossinna). Würzburg Kabitzsch 1910 84 p. 100 fig. 4,50 M. | HZ CVII 408 Anthes | WKPh 393 O. Engelhardt.

K. Woermann, Geschichte der Kunst aller Zeiten und Völker, t. III. Leipzig Bibliogr. Institut 1911 xx 776 p. 8° 328 grav. 12 et 46 pl. | RA XVII 470 S. R.

J. Zehetmaier, Leichenverbrennung und Leichenbestattung im alten Hellas nebst den verschiedenen Formen der Gräber.* | BPhW 370 H. Schmidt.

J. Ziehen, Die Darstellungen der Tiere in der antiken Kunst (ex : Bericht der Senckenberg. Naturforsch. Gesellsch. in Frankfurt a. M.) Knauer 1910 | WKPh 295 Fr. Harder.

B. **Epigraphie**.

Recueils, reproductions, inventaires.

Recueil des inscriptions grecques et latines du Pont et de l'Arménie, publ. par *J. G. C. Anderson*, *Fr. Cumont*, *H. Grégoire*, fasc. I (Studia Pontica III). Bruxelles Lamertin 1910 256 p. 8° 15 Fr. | AB 335 H. D. | BMB 86 | BPhW 1135 Fr. H. von Gaertringen | WKPh 649 W. Larfeld.

A. S. Arvanitopoullos, Θεσσαλικαὶ ἐπιγραφαὶ καὶ σημειώσεις εἰς Θεσσαλικὰ ἀρχαῖα (ex : Ἀρχαιολ. Ἐφημερίς 1910) Athènes Sakellarios 1910 p. 331-382 & 407-408 8° | DLZ 2790 O. Kern | RC LXXII 231 My.

Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften hrsg. von *Collitz* und *Bechtel* Bd. III, 2, 2 (p. 145-226) : Die Inschr. von Thera und Melos, bearb. von *Fr. Süss*. — 4 (p. 425-489) : Die sicilischen Inschr. und die Söldnerinschr. von Abu Simbel, bearb. von *O. Hoffmann* ; — 5 (p. 491-778) : Die ionischen Inschr., bearb. von *F. Bechtel*. Göttingen Vandenhoeck & Ruprecht 1900, 1904, 1905. 2, 80 ; 2,20 ; 9,20 M.* | WKPh 1224 P. Cauer.

Id., Bd. IV, 3 : *O. Hoffmann*, Grammatik und Wortregister zur I. Hälfte des III. Bd., unter Mitwirk. von *P. Drathschmidt*, *C. Gladis*, *P. Opitz* und *J. Stenzel*. Ibid. 1910 iv p. 333-675 8° 14 M. | BPhW 813 W. Larfeld.

ALTLATEINISCHE Inschriften, hrsg. von *E. Diehl.** | CR 215 **W. H. D. Rouse.**

Id., POMPEIANISCHE Wandinschriften*. | BBG 54 C. W. | BPhW 108 C. Hosius | DLZ 2791 W. Heraeus.

Id., VULGÄRLATEINISCHE Inschriften*. | BBG 54 C. W. | BPhW 1431 M. Niedermann | CR 215 W. H. D. Rouse | EHR 550 A. C. Clark | JS 39 R. C. | RPh 223 A. Ernout | WKPh 292 A. Stein.

J. Gensichen, De Scripturae Sacrae uestigiis in inscriptionibus latinis CHRISTIANIS. Diss. Greisswald Abel 1910 62 p. gr. 8° | WKPh 244 J. Ziehen.

G. Gerlach, Griechische EHRENINSCHRIFTEN*. | BPhW 1257 Fr. Mie.

N. I. Giannopoulos, Θεσσαλικαὶ Ἐπιγραφαὶ ἐπὶ βράχων, λίθων, σφραγίδων καὶ ἀγγείων. Athènes Sakellarios 1908 80 p. | BFC XVII 229 V. Costanzi.

W. de Gruneisen, Album épigraphique = Supplement zu Federicis Kapitel Epigraphic, 2 p. 20 pl. f° (cf. Archéologie, *Id.*, Sainte-Marie Antique).

G. Hempl, Early ETRUSCAN Inscriptions. Matzke memorial volume, Stanford Univ. California 1911 18 p. gr. 8° | BPhW 1560 K. Fr. W. Schmidt.

Tituli FALERIORUM ueterum linguis falisca et etrusca conscripti ; conl. *G. Herbig* (ex : Corp. Inscript. Etrusc. II, 2, 1)* | BPhW 463 H. Jacobsohn | WKPh 1002 A. Walde.

ALTITALISCHE Inschriften, ausgw. von *H. Jacobsohn* (Kleine Texte für theolog. & philol. Vorles., 57). Bonn Marcus & Weber 1910 32 p. 8° 0,80 M. | BBG 402 Dutoit | BSL 67 A. Meillet | DLZ 2263 C. Thulin | RA XVII 190 S. R. | REA 481 A. Cuny | RPh 223 A. E.

H. Lattermann, Griechische BAUINSCHRIFTEN. Diss. phil. Argentor. XIII, 3. Strassburg Trübner 1908 VII 137 p. 8° 4 pl. 5 M. | BPhW 1162 Fr. Mie.

G. Lefebvre, Recueil des inscriptions GRECQUES-CHRÉTIENNES d'Egypte* | REA 233 P. Perdrizet.

E. Littmann and *W. K. Prentice*, Greek and latin inscriptions in SYRIA : A, 1 ; B, 1, 2, 3*. | LZB 1112 Lfd | RA XVII 194 L. Jalabert.

W. Lüdtke & *Th. Nissen*, Die Grabschrift des ABERKIOS, ihre Ueberlieferung und ihr Text. Teubner 1910 51 p. 8° 1 M*. | AB 176 V. D. V. | BPhW 1533 A. Semenov | EPhK 283 J. Révay | HJ 386 C. W. | RPh 227-230 P. Lejay.

R. Meister, Ein OSTRAKON aus dem Heiligtum des Zeus Epikoinios im Kyprischen Salamis*. | AIF 8 A. Thumb | BPhW 987 E. Schuyzer | MPh XVIII 243 M. Engers | RC LXXI 502 My.

J.-B. Mispoulet, Le diptyque de bois de PHILADELPHIE (ex : NRD). Paris Larose 1911 34 p. 8° | REA 495 C. J.

P. Rasi, Nuova interpretazione della iscrizione posta alla base della COLONA TRAIANA*. | BPhW 1252 J. Tolkiehn.

D. M. Robinson, New Greek inscriptions from ATTICA, ACHAIA, LYDIA (ex : AJPh XXXI, 4 ; p. 377-403). | WKPh 539 W. Larfeld.

Inscriptiones Graecae ad inlustrandas DIALECTOS selectae, ed. *F. Solmsen**. | BPhW 880 E. Schwyzer | RC LXXII 108 My | RF 602 A. Taccone | WKPh 817-828 R. Wagner.

J. Sundwall, Nachträge zur Prosopographia ATTICA*. | REG 229 G. Glotz.

NORDIONISCHE Steine, mit Beiträge von *P. Jacobstahl*. hrsg. von *U. von Wilamowitz-Möllendorf* (ex : Abhdl. Kgl. Preuss. Akad. Wiss. 1909). Berlin Reimer 1909 71 p. 4° 5 M. | JPhV 207 H. Kallenberg.

E. Ziebarth, Samml. griech. Texte (cf. Histoire sociale).

Etudes.

H. H. Armstrong, Autobiographic elements in latin inscriptions.* | BFB XVIII 51 L. Pareti | CR 123 W. H. D. R. | DLZ 671 J. Tolkiehn | RA XVII 364 S. R. | WKPh 241 A. Stein.

S. G. Harrod, Latin terms of endearment and family relationship. Princeton Falcon. | CR 123 W. H. D. R.

O. Höfer, Mythologisch-Epigraphisches. Prog. 744 Dresden 1910 37 p. 4° | JPhV 187 H. Belling.

L. Jalabert, Epigraphie*. | AB 334 H. D. | BPhW 143 F. Hiller von Gaertringen | BZ 355 P. Mc. | REG 90 G. M. | RPh 115 B. Haussoullier | RQ 89 J. Dölger | WKPh 766 W. Larfeld.

H. Martin, Notes on the syntax of the Latin inscriptions found in Spain. Diss. Hopkins Univ. Baltimore 1909 49 p. gr. 8°* | BPhW 653 M. Niedermann.

E. Nachmanson, Die schriftliche Kontraktion auf den griechischen Inschriften (Eranos X 1910 p. 101-141). | BZ 293 P. Mc.

C. Proskauer, Das auslautende — *s* auf den latein. Inschriften (cf. Grammaire).

J. A. Tolman, A Study of the sepulchral inscript. in Buecheler's « Carm. epigr. lat. »*. | BFC XVIII 47 S. Consoli | BPhW 1436 C. Hosius | CR 123 W. H. D. R. | REA 232 J. Marouzeau.

C. Numismatique.

Recueils, reproductions, inventaires.

L. Anson, Numismata Graeca, greek coin types*. | BMB 378 A. de Ceuleneer | NC 199 G. F. H.

H. von Fritze, Die Münzen von Pergamon*. | CR 52 W. Wroth | RN 269 A. Blanchet.

P. Gardner, The earliest Coins of Greece proper (ex : Proc. Brit. Acad.). London Frowde 1911 41 p. 8° | RA XVIII 389 S. R. | RN 467 A. Blanchet.

Gnecchi e *A. Profumo*, Medaglione di bronzo colle effigi di Caro e di Magnia Urbica (Riv. ital. Numism. XXIII p. 1-24). | WKPh 906 C. Küthmann.

Coins of the Roman Republic in the British Museum, by *H. A. Grueber**. | CR 87 G. Macdonald | EHR 548 W. A. Goligher | SS 457 E. Pais.

E. J. Haeberlin, Aes graue. Das Schwergeld Roms und Mittelitaliens... Bd. I, enthalt. die Münzverzeichnisse. Frankfurt a. M. Baer 1910 1 vol. xxviii 280 p. atlas 103 pl. fol. 7 Liv. 10 sh. | JHS 136 | JS 247-260 E. Cavaignac | NC 80 G. F. Hill. | NZ 63-8 W. Kubitschek.

Catalogue of the greek coins of Phoenicia, by *G. F. Hill*. London Trust. Brit. Mus. 1910 clii 362 p. 45 pl. 1 L., 15 Sh. | JHS 136 | WKPh 1249 H. Gaebler.

A. Hübl, Die Münzensammlung des Stiftes Schotten in Wien. I : Römische Münzen*. | BPhW 1541 K. Regling | LZB 374 E. Bahrfeldt | RN 135 A. Blanchet | WKPh 182 C. Küthmann | ZöG 612 S. Frankfurter.

Die antiken Münzen Nord-Griechenlands, unter Leitung von *F. Imhoof-Blumer* hrsg. von der k. Akad. d. Wiss. zu Berlin. I : Dacien und Moesien, von *B. Pick* und *K. Regling*; 2, 1 : Die M. von Odessos und Tomis. Berlin Reimer 1910 40 p. gr. 8° | LZB 708 F. F.

O. Retowski, Die Münzen der Komnenen von Trapezunt (Svornisk numismat., t. I). Moscou 1910 190 p. 8° 50 fig. 15 pl. | RN 379 A. Blanchet.

Etudes.

Nomisma, Untersuch. auf dem Gebiete der antiken Münzkunde hrsg. von *H. von Fritze* und *H. Gaebler*. Berlin Mayer & Müller, fasc. IV 1909 42 p. 3 pl. ; fasc. V 1910 42 p. 3 pl.* | REG 223 G. Glotz.

J. Déchelette, Les origines de la drachme et de l'obole (cf. Histoire sociale).

F. Friedensburg, Die Münze in der Kulturgeschichte*. | RH CVI 170 Th. Reinach.

B. V. Head, Historia numorum, a manual of greek numismatics, new ed. by —, assit. by *G. F. Hill*, *G. Macdonald* and *W. Wroth*. Oxford Clarendon Pr. 1911 lxxxviii 968 p. 5 pl. 399 fig. 42 Sh. | DLZ 1708 F. Friedensburg | JHS 131-6 A. J. Evans | LZB 965 | RA XVIII 389 S. R. | REG 484 Th. Reinach | WKPh 1217 K. Regling.

G. Martin et *L. Dadre*, Carte numismatique de la Gaule à l'arrivée de Jules César. | RU 2, 161 Gascard.

G. Schlumberger, Un « boullotirion » byzantin, ou appareil à fabriquer les sceaux de plomb de l'époque byzantine (ex : Cptes R. Acad. Inscr., 1911 p. 411-8). | RN 467 A. Blanchet.

H. Willers, Geschichte der römischen Kupferprägung (cf. Sciences).

VI. HISTOIRE

A. Histoire proprement dite, Ethnographie.

Bibliographie, Périodiques, Recueils.

Bibliografia periodica romana. Bolletino bibl. delle publicazioni ital. e straniere edite su Roma. Anno I, II. Roma Loescher 47 & 52 p. 8° 2,50 & 2 Fr. | AB 96 H. D.

Chronique d'histoire ancienne grecque et romaine (Comptes Rendus des public. récentes) par *M. Besnier* (RQH LXXXIX p. 539-563).

Jahresberichte der Geschichtswissenschaft im Auftrage der Historischen Gesellschaft zu Berlin hrsg. von *G. Schuster*. XXXIer Jahrg. 1908, 1e Häfte : Altertum... xii & 259 p. Berlin Weidmann | MHL 129 K. Löschhorn.

Klio. Beiträge zur alten Geschichte, t. IX. Leipzig Weicher 1909 508 p. | RC LXXI 23-26 My.

Λαογραφία, T. β', τεῦχος α'-γ'. Athènes 1910* | A & R 48 P. E. P. | BZ 288 A. H.

Mélanges d'histoire ancienne (Bibl. Fac. Lettres Univ. Paris, XXV).* | BPhW 1133 Th. Lenschau | CR 18 H. J. Cunningham | RU 1,141 Ch. Dufayard.

Saggi di storia antica e di archeologia à *G. Beloch* * | DLZ 815 A. Schulten.

E. Meyer, Kleine Schriften zur Geschichtstheorie und zur wirtschaftlichen und politischen Geschichte des Altertums. Halle Niemeyer 1910 v 555 p. 8° | BMB 39 | MPh XVIII 257 H. van Gelder | SS 469 E. P.

Th. Mommsen, Historische Schriften (cf. Recueils généraux).

Pelham's Essays on Roman history, coll. by *F. Haverfield*. Oxford Clarendon Pr. 1911 xxiii 328 p. 10,6 Sh. | CR 258 J. G. C. Anderson | EHR 546 W. W. Fowler | WKPh 1332-8 P. M. Meyer.

F. F. Sokolof, Œuvres (cf. Recueils généraux).

E. Zellers kleine Schriften (cf. Recueils généraux).

Histoire générale, préhistoire, histoire de peuples divers.

Die Anthropologie und die Klassiker; 6 Vorles. geh. vor der Univ. Oxford von *A. J. Evans*, *A. Lang*, *G. Murray*, *F. B. Jevons*, *J. L. Myres*, *W. Warde Fowler*, hrsg. von *R. R. Marett*, übers. von *J. Hoops*. Heidelberg Winter 1910 226 p. gr. 8° 5 M. | LZB 526 H. Ostern | MPh XVIII 322 J. Vürtheim | NJA XXVII 454 H. Meltzer | WKPh 449-457 E. Drerup.

J. Baikie, The Sea Kings of Crete* | CPh 102 E. H. Hall.

A. Bondi, Manuale di Storia Universale per le Scuole Medie Superiori; I : Storia Orient. e Greca. II : St. dei Romani. Trieste Vram 1910 iv 186 & iv 169 p. | A & R 154 V. Costanzi.

G. W. Botsford, A history of the ancient world. New York Macmillan 1911 xviii 588 p. 6,6 Sh. | JHS 330.

S. Bugge, Das Verhältniss der Etrusker zu den Indogermanen und der vorgriech. Bevölkerung Kleinasiens und Griechenlands* | BPhW 975 A. Kannengiesser | WKPh 1049 A. Walde.

E. Drerup, Omero, Le origini della civiltà Ellenica (cf. Homerus).

R. Dussaud, Les civilisations préhistoriques dans le bassin de la mer Egée* | BSL 31 A. Meillet | BPhW 1197 S. Wide | LF 46 A. Polák | LZB 138 S. Feist | MPh XIX 21 C. W. Vollgraff | RC LXXI 68 A. de Ridder | REA 101 G. Radet | REG 87 G. Glotz | RH CVIII 385 A. J. Reinach.

K. Endemann, Geschichte des Altertums für die Obersekunda... 3e Aufl. (*J. C. Andrä*, Grundriss der Gesch. für höhere Schulen, fortges. von *K. Endemann* und *E. Stutzer*, III. Teil). Leipzig Voigtländer 1910 viii 195 p. 8° 2,20 M. | ZGW 55-8 G. Reinhardt.

S. Feist, Europa im Lichte der Vorgeschichte und die Ergebnisse der vergleichenden Sprachwissenschaft* | LF 161 O. Hujer | MPh XVIII 241 A. Kluyver | ZöG 520 Fr. Stolz.

D. Fimmen, Zeit und Dauer der kretisch-mykenischen Kultur* | HZ CIV 615 Kolbe | MPh 184 C. W. Vollgraff | RC LXXII 79 My.

Th. Fritsch, Zeitpunkt-Tabellen, räumliche Darstellung der Geschichtszahlen. Leipzig Brandstetter | BBG 433 K. Bullemer | ZöG 666 J. Müllner.

I. Gherghel, Zur Frage der Urheimat der Rumänen. Wien Gerold & Co. 1910 63 p. 8° | HZ CVII 652 Loserth | LZB 11 G. Weigand.

H. Halm, Das vorgeschichtliche Europa, Kulturen und Wölker. Bielefeld & Leipzig, Velhagen & Klasing 1910 130 p. 8° 150 fig. | RCe 217 H. Hubert.

C. H. Hayes, An introduction to the sources relating to the germanic invasions* | RSH XXII 112 G. Bourgin.

P. Herre, Quellenkunde zur Weltgeschichte, unter Mitw. von *A. Hofmeister* und *R. Stübe*. Leipzig Dietrich 1910 XII 400 p. 8° 4,80 M. | AB 96 A. P. | BZ 327 R. Salomon | EHR 543 F. M. Powicke | RH CVI 181 C. Sch. | RIP 36 H. Pirenne | RQH XC 280 J. Guiraud | WKPh 437 Köhler | ZöG 848 J. Müllner.

D. G. Hogarth, Ionia and the East* | RC LXXI 186 My.

Fr. Hýbl, Dejiny starého véku (Hist. ancienne). Prague 1911 224 p. 3,50 Kr. | LF 454-460 E. Peroutka.

A. Jardé, L'antiquité, cours d'histoire. Marseille Ferran 1910 376 p. 3,50 Fr. | BMB 72 F. Mayence.

C. Jullian, Histoire de la Gaule. III : La conquête romaine et les premières invasions germaniques* | BPhW 1103 E. Anthes | JPhV 101 H. Meusel.

U. Kahrstedt, Forschungen zur Geschichte des ausgehenden V. und des IV. Jahrh. Berlin Weidmann 1910 VI 283 p. gr. 8° 7 M. | BBG 537 K. Bitterauf | LZB 1109 K. Hönn | MPh XIX 93 M. Valeton | RA XVII 360 A. J.-Reinach | WKPh 1161-1170 Fr. Cauer.

G. Kazarow, Quelques observations sur la question de la nationalité des Macédoniens (REG XXIII 1910 p. 243-254). | WKPh 320 G. Wartenberg.

R. Kleinpaul, Länder- und Völkernamen (Sammlung Göschen, 478). Leipzig 139 p. 8° 0,80 M. | BPhW 1007 K. Bruchmann.

Th. Kluge, Die Lykier, ihre Geschichte und ihre Inschriften (Der alte Orient XI,2). Leipzig Hinrich 1910 32 p. | RC LXXII 75 My.

Fr. Knoke, Armin, der Befreier Deutschlands* | MPh XVIII 223 W. Koch | ZöG 182 M. Nistler.

R. v. Lichtenberg, Haus, Dorf, Stadt (cf. Histoire sociale).

K. Lorenz, Lehrbuch der Geschichte für die oberen Kl. d. Gymn. I : Die vorchristliche Kulturwelt. München Oldenburg 1910 XV 256 XIX p. 2,50 M. | KBW 168-171 E. Hesselmeyer | ZGW 51-55.

H. Luckenbach, Kunst und Geschichte (cf. Archéologie, Etudes).

S. Márki, Világtörténelem (Histoire générale). Budapest Athenaeum 1909/10 704 & 695 p. le vol. 24 Kr. | HJ 377 L. Mangold.

E. Meyer, Geschichte des Altertums. I,2 : Die ältesten geschichtlichen Völker & Kulturen bis z. 16. Jahrh. 2ᵉ Aufl. Stuttgart Cotta 1909 XXVIII 894 p. gr. 8° 15 M. | BPhW 238-243 Th. Lenschau | MHL 136 C. Winkelsesser.

A. Mosso, Le origine della civiltà mediterranea* | LF 46 A. Polák.

Id., The dawn of mediterranean civilisation, transl. by *M. C. Harrison*. London Fisher Unwin 1910 424 p. 203 ill. 16 Sh. | CR 155 W. H. D. R. | JHS 127.

K. J. Neumann, Entwicklung und Aufgaben der alten Geschichte* | BPhW 272 A. Bauer | DLZ 1455 E. von Stern | LF 130 E. Peroutka | RH CVIII 160 P. Oltramare.

R. Pestalozzi, Zerona. Contrib. alla questione d. Etruschi (ex : Ber. Accad. Lincei XVII,10). Roma 1909 17 p. gr. 8° | BPhW 1263 K. Fr. W. Schmidt.

W. Ridgeway, Minos the Destroyer rather than the Creator of the so-called Minoan Culture of Cnossus (ex : Proceed. Brit. Acad. IV). London Frowde 1910 33 p. 8° 2 Sh. | MPh XIX 22 C. W. Volgraff | RC LXXI 2 A. de Ridder.

G. Romano, Le dominazioni barbariche in Italia (Storia polit. d'Italia ser. da una Soc. di prof.). Milano Vallardi 1910 XVIII 809 p. 8° | RSH XXIII 250 G. B.

P. O. Schjött, Die Herkunft der Etrusker und ihre Einwanderung in Italien (Skr. Ges. Wetensk. Kristiania II, 1910,1). Kristiania 1910 29 p. gr. 8° | BPhW 1264 K. Fr. W. Schmidt.

O. Schrader, Die Indogermanen (Wissenschaft & Bildung, 77). Leipzig Quelle & Meyer 1911 165 p. 6 pl. 1,25 M. | BBG 403 Dutoit | HZ CVII 639 F. Kluge | MPh XIX 41 R. van der Meulen | NJA XXVII 383 H. Meltzer | RC LXXII 185 A. Meillet | WKPh 916 A. H.-K. | ZöG 743 Fr. Stolz.

O. Seeck, Geschichte des Untergangs der antiken Welt. Bd. III. Berlin Siemenroth 1909 444 p. 8° 6 M. | LZB 7 A. Stein.

Id., Anhang zum dritten Bande. ibid. 1909 p. 445-583 8° | ibid.

S. Srkulj, Porjest staroga vijeka (Histoire de l'antiquité). Agram 1910 309 p. 4 Kr. | ZöG 438 M. Landwehr.

H. Thiersch, An den Rändern des römischen Reichs, 6 Vorträge über antike Kultur. München Beck 1911 151 p. 8° 3 M. | BBG 520 L. Hahn | BPhW 1608 E. Anthes | LZB 822 | RC LXXII 267 M. Besnier.

E. Ulbricht, Grundzüge d. alten Geschichte, 4• Aufl. v. *W. Becher* • | BBG 65.

Histoire grecque.

A. Bauer, Vom Griechentum zum Christentum (Wissenschaft und Bildung, 78). Leipzig Quelle & Meyer 1910 160 p. 1 M. | BBG 124 O. Stählin | HZ CVII 649 R. Wünsch.

J. Beloch, Die Griechen bis auf Alexander den Grossen (ex : Weltgeschichte von J. Pflugk-Hartung p. 139-325). Berlin Ullstein | RF 322 V. Costanzi.

R. S. Bonner, The Boeotian federal Constitution (ex : CPh V p. 405-417). | WKPh 537 Fr. Cauer.

G. W. Botsford, The constitutions and politics of the Boeotian League (ex : Polit. Sc. Quart. XXV, 2, p. 272-295). Boston Ginn 1910. | WKPh 829 H. Swoboda.

V. Bouzeskoul, Histoire de la démocratie athénienne • | LF 371 E. Peroutka.

W. S. Ferguson, Hellenistic Athens. An historical Essay. London Macmillan 1911 487 xviii p. 8° 12 Sh. | JHS 321 | RIP 247 Ch. Michel.

K. H. Fichter, Der Zusammenbruch der griechischen Gesellschaft im IV. Jahrhundert. Prog. Klagenfurt 1908 20 p. | ZöG 1146 J. Oehler.

E. Gebhardt, Souvenirs d'un vieil Athénien. Paris Bloud 1911 3,50 Fr. | MPh XVIII 392 D. C. Hesseling.

O. Jäger, Geschichte der Griechen, 8• Aufl. • | DLZ 1962.

J. Kessler, Isokrates und die panhellenische Idee (cf. Isocrates).

W. Kolbe, Die attischen Archonten 293/2 — 31/0 v. Chr. • | RC LXXI 41 My.

Guil. Kroog. De foederis Thessalorum praetoribus •. | BPhW 74 Th. Lenschau.

K. Lehmann, Die Schlacht am Granikos (ex : Klio XI,2 p. 230-244). | WKPh 785 W. Gemoll.

J. Matějka, Jednani o mir Filokratův (Négociations et paix de Philocrate). Prog. Gitschin 1910/11 20 p. | LF 471 A. Kolář.

J. L. Myres, Greek lands and Greek people. Oxford Clarendon Pr. 1910 32 p. 8° | DLZ 2923 Th. O. Achelis.

L. Pareti, Ricerche sulla potenza marittima degli Spartani e sulla cronologia dei Navarchi • | BPhW 1225 Th. Lenschau.

G. N. Philarétos, Périclès-Aspasie ; trad. par Mlle *P. Philarétos*. Athènes Apostolopoulos 1911 viii 141 p. 8° | RA XVIII 476 S. R.

R. von Pöhlmann, Grundriss der griechischen Geschichte •. | RF 321 V. Costanzi.

P. D. Rediadé, Ἡ ἐν Σαλαμῖνι ναυμαχία, 2• éd. Athènes Raftanis 1911 104 p. | BMB 441.

A. Struck, Griechenland (cf. Histoire locale).

H. J. W. Tillyard, Agathocles • | CR 27 L. E. Matthaei.

W. Wagner, Hellas (cf. Histoire locale).

P. Wendland, Beiträge zur athenischen Politik und Publicistik des IV. Jahrh. I : König Philippos und Isokrates ; II : Isokrates und Demosthenes (Nachr. Ges. Wiss. Göttingen 1910 p. 123-182, 289-323). Berlin Weidmann | BPhW 1343-1352 K. Münscher.

U. von Wilamowitz und *B. Niese*, Staat und Gesellschaft der Griechen und Römer (Die Kultur der Gegenwart hrsg. von P. Hinneberg II, iv, 1). Teubner 1910 vi 280 p. •. | A & R 152 G. Costa | BBG 227 L. Hahn | BFC XVII 251 A. G. Amatucci | BMB 85 | EPhK 213-9 E. Kallós | JHS 320 | LF 269-73 E. Peroutka | MHL 260-3 W. Platzhoff | NTF 65 J. L. Heiberg | RF 460 V. Costanzi SS 468 P. | ZGW 470 Fr. Heussner.

L. Winter, Platää, Ein Beitrag zur Geschichte der Perserkriege. Berlin Ebeling 1909 106 p. 8° 2,80 M. | JPhV 221 H. Kallenberg.

A. E. Zimmern, The Greek commonwealth. Oxford Clar. Pr. 1911 454 p. 8,6 Sh. | JHS 317.

Histoire romaine.

Th. A. Abele, Der Senat unter Augustus * | ZöG 343 A. Stein.

G. Bloch, La plèbe romaine, essai sur quelques théories récentes (ex : RH CVI, 2, p. 241-276, CVII, 1, p. 1-42) | REA 364 C. J.

G. Boissier, La conjuration de Catilina, 2e éd. Paris 1908. | JAW CLIII 89 J. May.

A. Bouché-Leclercq, Leçons d'histoire romaine, République et Empire * | EHR 410 H. S. J. | RU 1,142 Ch. Dufayard.

G. W. Botsford, The Roman assemblies from their origin to the end of the republic. * | BPhW 680 H. Peter. | EHR 149 H. St. Jones | JS 247 E. Cavaignac | SS 464 E. P.

J. B. Bury, The Constitution of the later Roman Empire* | DLZ 1902 W. Strehl | EHR 411 H. S. J. | HZ CVII 183 L. M. Hartmann.

F. W. Bussell, The Roman Empire. Essays on the constitutional history from the accession of Domitius to the retirement of Nicephorus III. 2 vol. London Longmans 1910 xiv 402 & xxiii 521 p. gr. 8° 28 Sh. | EHR 353 E. W. Brooks | LZB 1302 E. Gerland.

O. F. Butler, Studies in the Life of Heliogabalus * | ZöG 766 A. Stein.

M. Bülz, Fasti quaestorum qui ab u. c. 340 ad 671 extra Romam fuerunt. Prog. 773 Bittau 1908 30 p. | RF 323 C. Lanzani.

L. Cantarelli, La serie dei Prefetti di Egitto II : Da Diocleziano alla morte di Theodosio I (Atti dei Lincei, XIV). Roma 1911 50 p. | JS 283 M. Besnier | SS 210 E. Pais.

G. Costa, I Fasti Consolari Romani, vol. I, P. i & ii. Milano, Lib. edit. Milan. 1910 x 547 & 140 p. 8° | A & R 44 V. Costanzi | BFC XVIII 49 L. Cantarelli | JS 235 A. M. | RF 611-5 G. Cardinali.

E. Dannhäuser, Untersuch. zur Geschichte des Kaisers Probus* | HJ 144 C. W.

A. von Domaszewski, Geschichte der römischen Kaiser * | BPhW 681 A. Bauer | EHR 153 H. St. Jones | HZ CVII 115 Beloch.

J. Dvořák, Tiberius a (et) Germanikus. Progr. Budweis 1909-10 13 p. | LF 148 A. Kolář.

G. Ferrero, Grösse und Niedergang Roms, 6 Bände, übers. von *M. Pannwitz* und *E. Kapff* * | JPhV 188-193 F. Luterbacher.

Fr. Fischer, Senatus Romanus qui fuerit Augusti temporibus*. | RF 322 C. Lanzani.

T. Frank, A chapter in the story of roman imperialism (ex : Class. Philol. 1909 p. 118-138). | CR 26 L. E. Matthaei.

Th. Hacke, Barenaue im Jahre 9 n. Chr., ein Beitrag zur Lösung der Varusfrage. Osnabrück Rackhorst 1911 72 p. 8° 1 M. | JPhV 245 G. Andresen.

J. St. Hay, The amazing emperor Heliogabalus, with introd. by *J. B. Bury*. London Macmillan 1911 xxix 308 p. gr. 8° 8,6 Sh. | LZB 1533 A. Stein.

W. E. Heitland, The roman republic*. | EHR 149 H. St. Jones | HZ CVII 114 Beloch | SS 465 E. P.

O. Henke und *B. Lehmann*, Die neueren Forschungen über die Varusschlacht*. | BPhW 279 F. Haug.

T. R. Holmes, Caesar's Conquest of the Gaul (cf. Caesar).

K. Hönn, Quellenuntersuchungen zu den Viten des Heliogabalus und des Seuerus Alexander (cf. Historia Augusta).

W. Knauer, Die Freiheitskämpfe der Germanen unter Vespasian im lateinischen Unterricht der Prima. Prog. 208 Gleiwitz 1910 18 p. 4° | JPhV 250 G. Andresen | MHL 2 Dietrich.

R. Leszinsky, Die Lösung des Antoninusrätsels. Berlin Mayer & Müller 1910 64 p. gr. 8° 1,20 M. | WKPh 314 C. Fries.

W. Liebenam, Fasti consulares imperii Romani von 30 v. Chr. bis 565 n. Chr. * | DLZ 2661 W. Soltau | EPhK 149 G. Finály | HZ CVII 412 W. Otto | MHL 145 Dietrich | RSH XXII 112 V. Chapot.

U. Linnert, Beiträge zur Geschichte Caligulas *. | BPhW 50 H. Peter | HJ 143 C. W.

G. Lizerand, Aetius. Paris Hachette 1910 138 p. 8° | RC LXXI 71 Chr. Pfister.

B. Niese, Grundriss der römischen Geschichte*. | MHL 265 C. Winkelsesser | RF 308 V. Costanzi.

Id., Manuale di storia romana ; trad. ital. del prof. *C. Longo* *. | BFC XVII 254 A. Solari.

E. Pais, I gentilici di Mamurra e di Verre. Napoli Tip. della Univ. 1910 7 p. | BFC XVII 157 A. G. Amatucci.

G. Pfeilschifter, Die Germanen im römischen Reich. Theoderich der Grosse* | EHR 560 E. W. Brooks | HZ CVII 414 L. Schmidt.

R. Pichon, Hommes et choses de l'ancienne Rome. Paris Fontemoing 1911 3,50 Fr. | BMB 140 J. P. W.

J. Schmaus, Charakterbilder römischer Kaiser aus der Zeit des Prinzipats. Bamberg Buchner 1909 VII 205 p. 3,50 M. | MHL 148 Dietrich | WKPh 792-798 W. Thiele.

D. T. Schoonover, A study of Cn. Domitius Corbulo as found in the « Annals » of Tacitus*. | RF 463 C. Lanzani | RU 2.159 H. de la Ville de Mirmont.

E. Sparrer, Caracalla, I : nach der Darstellung in den Scriptores Historiae Augustae. Prog. Mähr.-Schönberg 1908 10 p. | ZöG 1145 J. Oehler.

Ch. Gailly de Taurines, Les légions de Varus. Latins et Germains au siècle d'Auguste. Paris Hachette 1911 314 p. 16° | A & R 373 L. Pareti.

W. Thiele, De Seuero Alexandro imperatore* | MPh XVIII 224 W. Koch | RF 465 C. Lanzani | WKPh 1201 E. Hohl | ZöG 917 A. Stein.

F. Tilman, Précis des institutions politiques de Rome. Namur Dupagne-Counes 1911 512 p. 12° | BMB 418 A. de Ceuleneer.

Pr. Varese, Cronologia romana, vol. I, p. 1. Il calendario Flaviano, lib. I-III *. | BPhW 112 Th. Lenschau | DLZ 1324 G. Sigwart.

H. Willrich, Liuia. Teubner 1911 VI 79 p. 2 M. | LF 460 A. Polák.

R. Wirtz, Beiträge zur catilinarischen Verschwörung*. | BPhW 114 C. Bardt | DLZ 171 H. Nohl.

Histoire byzantine.

H. Gelzer, Byzantinische Kulturgeschichte *. | DLZ 239 E. Gerland | RC LXXII 84 My.

M. Gelzer, Studien zur byzantinischen Verwaltung Aegyptens*. | BBG 233 Fr. Schmitt | JS 180-4 J. Maspero | HZ CVI 419 E. Gerland.

B. Haendke, Zur byzantinischen Frage (cf. Histoire sociale).

Sp. P. Lampros, Empereurs byzantins. Catalogue illustré de la collection de portraits des empereurs de Byzance... Athènes-Rome, Exp. intern. Rome 1911, Sect. hellén. 4 + 61 p. 8° | BZ 603 A. H.

K. Müller, Význam říše byzantské v dějinách lidstva (Le rôle de l'empire byzantin dans l'histoire de l'humanité). Prog. Neuhaus 1907 & 1908 60 & 66 p. | ZöG 1144 J. Demiańczuk.

A. Struck, Streifblicke z. Gesch. d. fränk.-byz. Zeitalters (cf. Hist. locale).

A. Vogt, Basile Ier empereur de Byzance et la civilisation byzantine à la fin du IXe s.* | NRD 463 L. M. | RQ 196 J. P. K. | RQH XC 306 J. Gay.

B. Histoire locale, topographie.

Monde grec.

D. Aeginétès, Τὸ κλῖμα τῆς Ἕλλαδος, Μερ. Α' & Β'. (Βιβλιοθ. Μαρασλῆ). Athènes Sakellarios 1907-8 2 vol. 8° | REG 337 G. Fougères.

N. K. Alexopoulos, Ἀρκαδικὰ σύμμεικτα. Athènes 1911 56 p. 8° | BPhW 1166 Fr. H. von Gaertringen.

Χιακὰ Χρονικά. Ἐτήσιον δημοσίευμα ἐκδιδ. ἐπιμ. Κ. Ἀμάντου. Τευχος Α'. Athènes 1911 156 p. gr. 8° | BZ 593 K. D.

K. Baedeker, Grèce, Manuel du voyageur. Leipzig Baedeker 1910 10 M. | BMB 139.

A. Bellot, Carte de l'île de Délos (cf. Archéologie, Musées et Fouilles, Explor. arch. de Délos).

A. Blondeau, Delos und Delphi. Reiseerinnerungen. Prog. d. Klosters Magdeburg n° 336 1911 29 p. | WKPh 787 K. Löschhorn.

V. Chapot, Séleucie de Piérie (ex : Mém. Soc. Nat. Antiq. France LXVI). Paris 1907 78 p. 8° | BPhW 272-278 M. Kiessling.

J. Ch. Dragatsis, Τὸ Θεμιστόκλειον. Athènes Papageorgios 1910 39 p. 2 Dr. | CPh 382 W. Miller.

P. Foucart, Les Athéniens dans la Chersonèse de Thrace au ɪvᵉ s. * | BPhW 844 H. Swoboda.

G. Fougères, Grèce (Guides Joanne) 2ᵉ éd. Paris Hachette 1911 ʟxxxvɪ 520 et 152 p. 27 cartes, 56 plans, 30 ill. 15 Fr. | BPhW 1297 F. H. von Gaertringen | JHS 329 | RC LXXI 388 S. | REA 213-6 G. Radet | REG 482 G. Glotz.

A. E. H. Goekoop, Ithaque la Grande. Athènes Beck 1908 38 p. | CPh 105 W. Miller.

J. Hirschberg, Hellas-Fahrten * | BPhW 408 R. Weil.

J. Hulot, Sélinonte (cf. Archéologie, Monuments divers).

G. Kip, Thessalische Studien *. | BFC XVIII 132 A. Solari | BPhW 902 R. Weil | DLZ 3119 H. von Gaertringen | HZ CVII 181 Kolbe | RF 458 V. Costanzi | ZöG 603 H. Swoboda.

E. K. Kostopoulos, Ἱστορικὴ συλλογὴ τῆς νήσου Ἴσου, ἐκδ. πρώτη. Alexandrie 1909 102 p. 8° 2 Dr. | BPhW 1543 F. H. von Gärtringen.

W. König, Der Bund der Nesioten, ein Beitr. z. Gesch. der Kykladen und benachbarten Inseln im Zeitalter des Hellenismus. Diss. Halle-Wittenberg, Halle Wischan 1910 100 p. 8° | BPhW 1466 R. Weil | WKPh 761 H. Swoboda.

N. G. Kupraios, Τὰ Πάρια ἤτοι ἱστορικὴ συλλογὴ περὶ τῆς νήσου Πάρου. Syros 1911 152 p. 8° | BPhW 1542 F. H. von Gärtringen.

E. Legrand, Bibliographie Ionienne, description raisonnée des ouvrages publiés par les Grecs des Sept-Iles ou concernant ces îles, compl. et publ. par *H. Pernot*. Paris Leroux 1910 2 vol. 860 p. 30 Fr. | MPh XVIII 127 D. C. Hesseling.

S. P. Marino, Siculi e Greci nella Sicilia orientale. Catania Giannotta 1909 21 p. gr. 8° | BPhW 1198 Th. Lenschau.

M. Moore, Days in Hellas. London Heinemann 1909 xɪɪ 236 p. | RC LXXI 2 My.

A. Mosso, Escursioni nel Mediterraneo e gli Scavi de Creta, 2ᵉ éd. Milano Trèves 1910 xɪɪ 335 p. 8° 176 grav. | RA XVII 183 S. R.

I. K. Peristianès, Γενικὴ ἱστορία τῆς νήσου Κύπρου ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων... Leucosie 1910 1028 p. 12 Dr. | JHS 330.

G. Plaumann, Ptolemais in Oberägypten. Ein Beitrag zur Geschichte des Hellenismus in Aegypten (Leipz. histor. Abhdl., XVIII). Leipzig Quelle & Meyer 1910 xɪɪ 138 p. 8° 4,50 M. | BMB 245 N. Hohlwein | JHS 130 | LZB 1367 F. Zucker | RC LXXII 184 G. Maspero | WKPh 203 A. Wiedemann.

F. Sartiaux, Villes mortes d'Asie Mineure. Paris Hachette 1911 234 p. 43 fig. 4 Fr. | BMB 438 | RA XVIII 200 S. R.

A. Struck, Griechenland. Land, Leute und Denkmäler. Bd. I : Athen und Attika. Wien Hartleben 1911 204 p. gr. 8° 226 fig. 5 M. | LZB 1304 E. Gerland.

Id., Mistra, Eine mittelalterliche Ruinenstadt, Streifblicke z. Gesch... des fränkisch-byzant. Zeitalters in Morea. Wien Hartlebens 1910 vɪɪɪ 164 p. gr. 8° 76 fig. 5 M. | WKPh 1338 F. Hirsch.

W. Thieling, Der Hellenismus in Kleinafrica. Teubner 1911 xɪɪ 216 p. 8° | BZ 587 P. Ms.

W. Wagner, Hellas. Das Land und Volk der Griechen; 10ᵉ Aufl. von *F. Baumgarten*. Leipzig Spamer 1911 xɪɪ 675 p. 398 fig. 10 M. | BBG 411 Fr. Stählin | HZ CVII 645 B. Keil.

St. A. Xanthoudidès, Ἐπίτομος ἱστορία τῆς Κρήτης ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τοῦ καθ' ἡμᾶς ; préface de *Sp. P. Lampros*. Athènes Ἑλλην. ἐκδοτικὴ ἑταιρία 1909 VII 173 p. 8° 3 Dr. | BPhW 243 R. Weil | LZB 357 E. Gerland.

A. M. de Zogheb, Etudes sur l'ancienne Alexandrie* | RC LXXII 83 My.

Monde romain.

Th. Ashby, The classical topography of the Roman Campagna (Papers of the Brit. School at Rome, V & VI). London Macmillan 1909-10 | JS 145 R. Cagnat.

W. Barthel, Römische Limitation in der Provinz Africa (ex : Bonner Jahrbb. CXX). Bonn Giorgi 1911 126 p. 8° 7 pl. | RA XVIII 391 S. R.

Fr. Braun, Die Entwicklung der spanischen Provinzialgrenzen in römischer Zeit (Quellen & Forsch. z. alten Gesch. & Geogr., 17). Berlin Weidmann 1909 138 p. 5 M. | BFC XVII 230 A. Solari | MHL 389 C. Winkelsesser | MPh XVIII 140 A. H. Kan | ZöG 531 J. Weiss.

F. A. Bruton, The Roman Fort at Manchester* | CPh 122 W. Dennison.

Th. Burckhardt-Biedermann, Die Kolonie Augusta Raurica, ihre Verfassung und ihr Territorium. Basel Helbing 1910 103 p. 2 M. | HZ CVII 651 M. Gelzer | MHL 391 Dietrich | REA 113 C. J.

J.-E. Demarteau, L'Ardenne belgo-romaine, étude d'archéologie et d'histoire. 3ᵉ éd. Liège Gothier 1911 III 264 p. 8° | BMB 417 L. Halkin.

R. Cagnat, Carthage. Timgad, Tebessa et les villes antiques de l'Afrique du Nord. Paris Renouard 1909 163 p. 4° 113 grav. | SS 459 E. P.

A. Cetto, Pompei e il golfo di Napoli nell' antichità. Prog. Trient 1907 50 p. | ZöG 668 J. Oehler.

M. Clerc, Aquae Sextiae, histoire d'Aix-en-Provence dans l'antiquité. I : La région d'Aix avant l'arrivée des Romains. (Ann. Fac. Lettres Aix IV 1910) 126 p. 8° 11 pl. | REA 495 C. J.

G. Colasanti, Pinna. Ricerche di topografia e di storia. Roma Loescher 1907 IV 126 p. gr. 8° 5 L. | LZB 92 R. Däbritz.

F. Cramer, Das römische Trier (Gymn.-Bibl. 53). Gütersloh Bertelsmann 1911 IX 208 p. 8° 47 fig. 2,40 M. | WKPh 1421 H. Nöthe.

J. Curle, A Roman frontier post and its people, the fort of Newstead. Glasgow Maclehose 1911 XIX 431 p. 1350 ill. 40 Sh. | EHR 355 H. St. Jones | JS 233 R. Cagnat | RA XVII 469 S. R. | RF 448 L. Pareti | RIP 137 F. C. | WKPh 489 A. Schulten.

Ch. Dubois, Le Luxembourg sous les Romains. Namur Godenne 1910 194 p. 2,50 Fr. | BMB 71 F. Mayence.

Id., Pouzzoles antique; Histoire et topographie* | EHR 410 H. S. J.

F. v. Duhn, Pompeji eine hellenistiche Stadt in Italien (Natur & Geisteswelt, 114). 2ᵉ Aufl. Leipzig Teubner 1910 111 p. 8° 62 grav. 1,25 M. | BBG 519 W. Wunderer | RA XVII 191 S. R. | ZöG 1141 R. Dittes.

A. Elter, Itinerarstudien, I, II*. | RPh 115 V. Chapot | ZöG 26 J. Weiss.

A. L. Frothingham, Roman cities in Italy and Dalmatia. New York Sturgis 1910 XIV 343 p. 8° | RA XVII 190 S. R.

L. Gallois, Cartographie (Exploration archéologique de Délos, fasc. III). 103 p. 4° | RA XVII 466 S. R.

Th. Graesse, Orbis latinus, 2ᵉ Aufl. von *F. Benedict** | ZöG 370 J. Weiss.

E. Grossi, Aquinum, ricerche di topografia e di storia. Roma Loescher 1907 210 p. gr. 8° 8 L. | LZB 92 R. Däbritz.

F. Grossi Gondi, Il Tusculano nell' età classica. Roma Loescher 1908 | JS 145 R. Cagnat.

H. Guthe, Bibel Atlas. Leipzig Wagner 1911 20 & 28 cartes 12 M. | MHL 123 R. D.

W. Haverstuhl, Die Lupia des Strabo. Aliso-Eltnon. Antwerpen Broel & Smeysters 1910 23 p. 8° 3 cartes | JPhV 247 G. Andresen | WKPh 345 H. Nöthe.

Ch. Huelsen, Die Thermen des Agrippa. Ein Beitrag zur Topographie des Marsfeldes in Rom (cf. Archéologie, Monuments).

G. Kropatschek, Das Alisoproblem (ex : Deutsche Geschichtsblätter XII 1910 p. 1-27). | RA XVII 363 S. R.

G. J. Laing, Roman Milestones and the Capita Viarum (Trans. Amer. Philol. Assoc. XXXIX 1909 p. 15-34). | WKPh 346 A. Stein.

Lanciani, Wanderings in the Roman Campagna. London Constable 1909 | JS 145 R. Cagnat.

Der römische Limes in Oesterreich, Heft XI. Wien Hölder 1910 154 col. 4° 1 pl. 44 fig. 10,60 M. | BMB 139 | DLZ 940 A. Schulten | LZB 1318 A. R. | NJA XXVII 525 W. Ruge.

Der obergermanisch-rätische Limes des Römerreiches*... hrsg. von *O. v. Sarwey* und *E. Fabricius*, Lief. XXXII. Bd. II B, 8 : Kastell Zugmantel 215 p. 30 pl. 30 M. ; Bd. III B, 33 : K. Stockstadt 136 p. 20 pl. 13 M. (WKPh 1037 P. Goessler) ; Bd. IV B, 41 : K. Jagsthausen 62 p. 4 pl. 8,80 M. ; Bd. IV B, 43 K. Mainhardt 18 p. 2 pl. 3,50 M. | BPhW 905 & 943 G. Wolff.

G. Macdonald, The Roman Wall in Scotland. Glasgow Maclehose 1911 IX 413 p. | EHR 757 H. St. Jones | JS 283 R. C. | RA XVIII 200 A. Blanchet | RIP 138 F. C. | WKPh 872 A. Schulten.

A. Mau, Führer durch Pompeji (cf. Archéologie .

J. L. Myres, Greek Lands and the Greek People. Oxford Clarendon Pr. 1910 32 p. 8° | DLZ 2923 Th. O. Achelis.

G. Napoletani, Fermo nel Piceno (Studi storia ant. VII). Roma Loescher 1907 VII 191 p. gr. 8° 8 L. | LZB 92 R. Dähritz.

Fr. Noack, Die römische Campagna. Roma Frank 1910 192 p. 8° 3 pl. 236 fig. 7,50 M. | DLZ 1772 Fr. von Duhn | LZB 1080 F. Schneider.

L. Pareti, Per la storia e topografia di Gela (ex : Mitteil. d. Arch. Instit. XXV). Roma Loescher 1910 26 p. | BFC XVII 204 G. Corradi.

H. Pierquin, Tibur. Paris 1911 VI 294 p. 8° | RA XVIII 207 S. R.

M. Piroutet, La question d'Alaise. Lons-le-Saulnier Declume 1909 29 p. 8° | RA XVII 362 S. R.

S. B. Platner, The topography... of ancient Rome (cf. Archéologie, Monuments).

O. Richter, Beiträge zur römischen Topographie, IV. Prog. Berlin 1910 29 p. | MHL 3 Dietrich.

Fr. Sagot, La Bretagne romaine. Paris Fontemoing 1911 XVIII 417 p. 8° | JS 421 A. M. | NRD 579 G. Blondel | RC LXXII 288 R. Cagnat.

B. Schrader, Die römische Campagna (Berühmte Kunststätten, 49) Leipzig Seemann 1910 246 p. 8° 4 M. | BPhW 650 A. Curtius | JS 84 R. C.

A. Solari, Il territorio lunese-pisano ; contrib. alla storia e alla topografia dell' Italia antica (ex: Ann. Univ. tosc., XXIX). Pisa 1910 VIII 123 p. | BFC XVII 180 A. G. Amatucci | RF 295 C. Lanzani.

Id., Sulla demografia di Volterra nell' antichità (SS III, 2-3, 1910). | A & R 156 G. Funaioli.

von Stendhal-Henry Beyle, Römische Spaziergänge, verdeutscht von *Fr. v. Oppeln-Bronikowski* und *E. Diez*. Iena Diederichs 1910 LIII 432 p. 8° 24 pl. 8 M. | WKPh 514 Th. O. Achelis.

G. Tomassetti, La campagna Romana antica, medioevale e moderna vol. II : Via Appia, Ardeatina ed Aurelia * | HZ CVII 640 Oe. | LZB 126 F. B. | WKPh 908 Köhler | ZöG 912 A. Ive.

S. Wilkinson, Hannibal's march. Oxford Clarendon Pr. 1911 | CR 116 A. D. Godley | EHR 830 M. O. B. C.

C. **Histoire sociale, économique, administrative.**

Generalia.

A Guide to the Exhibition illustrating Greek and Roman Life (cf. Archéologie, Musées).

H. von Arnim, De politischen Theorien des Altertums *. | LF 273 E. Peroutka | ZöG 139 A. Bauer.

Th. Birt, Die Buchrolle in der Kunst. archäologisch-antiquarische Untersu-

chungen zum antiken Buchwesen. Teubner 1907 ix 352 p. 190 illustr. | CPh 116 C. B. Gulick.

A. Bouché-Leclercq, L'intolérance religieuse et la politique. Paris Flammarion 1911 xii 370 p. 8° | RA XVIII 393 S. R.

E. Ciccotti, Le déclin de l'esclavage antique, trad. par *J. Platon* *. | NRD 127 G. Testaud | RH CVI 381 Ch. Lécrivain | RU 2,418 Ch. Dufayard.

E. Daniels, Geschichte des Kriegswesens, II (Samml. Göschen, 498). Leipzig 1910 | HJ 704 Ldm. | HZ CVII 652 W. Erben.

G. van Hoorn, De uita atque cultu puerorum monumentis antiquis explanato* | BFC XVII 159 De Gubernatis.

M. Kraemer, Res libraria cadentis antiquitatis Ausonii et Apollinaris Sidonii exemplis illustratur*. | BFC XVIII 80 V.

R. v. Lichtenberg, Haus, Dorf, Stadt, eine Entwicklungsgeschichte des antiken Städtebildes. Leipzig Haupt 1909 280 p. 4° 200 reprod. | NJA XXVII 448-454 Fr. Koepp.

S. Lublinski, Die Entstehung des Christentums aus der antiken Kultur. Iena Diederichs 1910 258 p. 8° 3 M. | LZB 977 G. Pfannmüller.

H. Mužik und *F. Perschinka*, Kunst und Leben im Altertum (cf. Archéologie).

O. Neurath, Antike Wirtschaftgeschichte* | HZ CVI 183 H. S. | ZöG 374 J. Oehler.

E. Samter, Geburt, Hochzeit und Tod. Beitr. z. vergleich. Volkskunde. Leipzig Teubner 1911 vi 222 p. 8° 3 pl. 6 M. | BBG 331 W. Wegh | BPhW 1260 R. Wünsch | HJ 426 E. Drerup | RF 466 C. Lanzani.

A. Steinman, Die Sklavenfrage in der alten Kirche (ex: Wissenschaftl. Beilage zur Germania 1910, 8-12, 55 p. 8°) | DLZ 336 H. Windisch.

K. Sudhoff, Aus dem antiken Badewesen, II (cf. Sciences).

U. von Wilamowitz, Staat und Gesellschaft... (cf. Histoire gréco-romaine).

W. Wundt, Probleme der Völkerpsychologie. Leipzig Wiegandt 1911 120 p. 8° 2,80 M. | DLZ 2390 A. Messer | NJA XXVII 524 R. M. Meyer.

Graeca.

D. Bassi e *E. Martini*, Disegno storico della vita e cultura Greca. Milano Hoepli 1910 xvi 791 p. 8° 107 ill. 7,50 L. | BFC XVII 181 V. | EPhK 224 N. Láng | RF 315 A. Taccone.

P. Beudel, Qua ratione Graeci liberos docuerint, papyris, ostracis, tabulis in Aegypto inuentis illustratur. Diss Münster Aschendorff 1911 69 p. 8° | DLZ 2644 E. Ziebarth.

R. J. Bonner, Administration of Justice in the age of Homer (ex : CPh VI, 1 1911 p. 12-36). | A & R 379 N. Terzaghi | WKPh 732 Chr. Harder.

O. Braunstein, Die politische Wirksamkeit der griechischen Frau (cf. Droit).

M. Brillant, Les secrétaires athéniens (Bibl. Ec. H^tes Et., 191). Paris Champion 1911 xxi 148 p. 4 Fr. | JHS 323.

J. Déchelette, Les origines de la drachme et de l'obole. Paris Feuardent 1911 59 p. 8° | REG 344 Th. Reinach.

Z. Duckett Ferriman, Home life in Hellas. Greece and the Greeks. Mills & Boon 1910 338 p. 19 pl. 8 Sh. | JHS 145.

H. Francotte, Les Finances des cités grecques*. | LZB 357 Thalheim.

E. N. Gardiner, Greek athletic sports and festivals*. | BPhW 1148 J. Ziehen | CR 59 R. B. Lattimer | RA XVII 183 L. Jalabert.

A. de Marchi, Gli Elleni nelle istituzioni e nel costume, nell' arte e nel pensiero. Milano Vallardi (1911) xv 561 p. 8° 7 L. | A & R 375.

V. Martin, Les Epistratèges. Contribution à l'étude des institutions de l'Egypte gréco-romaine. Genève Georg 1911 xv 202 p. 8° 10 Fr. | BMB 189 N. Hohlwein | JHS 325 | JS 474 R. C. | RC LXXII 341 J. Maspero | WKPh 1081 A. Wiedemann.

L. Pareti, Note sul calendario spartano (R. Accad. Sc. Torino 1909/10). Torino Bona 1910 20 p. 8° | REG 488-491 E. Cavaignac.

Fr. Poland, Geschichte des griechischen Vereinswesens*. | CR 213 W. H. D. Rouse | RC LXXII 229 My.

Fr. Preisigke, Girowesen im griechischen Aegypten... Strassburg Schlesier & Schweikhardt 1910 xvi 575 p. gr. 8° | BPhW 966 P. Viereck.

C. Sondhaus, De Solonis legibus (cf. Droit).

N. Terzaghi, L'educazione in Grecia. Milano Sandron (1911) 127 p. 8° | BFC XVIII 83 C. Landi.

J. W. H. Walden, The universities of ancient Greece*. | BPhW 618 H. Blümner.

U. Wilcken, Zum alexandrinischen Antisemitismus *. | CPh 248 E. J. Goodspeed | MPh XVIII 144 D. C. Hesseling | RC LXXI 502 My.

J. Zehetmaier, Leichenverbrennung... im alten Hellas (cf. Archéologie).

E. Ziebarth, Aus der antiken Schule. Samml. griech. Texte auf Papyrus, Holztafeln, Ostraka (Kleine Texte... hrsg. von H. Lietzmann). Bonn Marcus & Weber 1910 23 p. 8° 0,60 M. | BBG 233 Th. Preger | | BPhW 41 J. Ziehen | RA XVII 190 S. R. | RC LXXI 343 My | WKPh 176 K. W. Schmidt.

Id., Aus dem griechischen Schulwesen*. | CPh 104 R. J. Bonner | HZ CVII 113 A. Körte | RC LXXI 343 My.

Romana.

C. Barbagallo, Lo Stato e l'istruzione pubblica nell' Impero Romano. Catania Battiato 1911 430 p. 8° 6 L. | A & R 188-191 N. Terzaghi | AJPh 458 R. v. D. Magoffin | BFC XVIII 230 C. Landi | BPhW 1294 J. Ziehen | CPh 499 J. W. H. Walden | CR 216 Fr. Granger | HJ 444 E. Drerup | JS 234 G. Lafaye | LZB 931 A. R. | RC LXXI 427 M. Besnier | RF 293 D. Bassi | WKPh 908 Grupe.

H. Bernt, Die Bedeutung des Praefectus urbi Romanus im Mittelalter, I. Prog. Klagenfurt 1907 28 p. | ZöG 853 J. Heisinger.

A. Besançon, Les adversaires de l'hellénisme à Rome pendant la période républicaine* | AGPh XXV 229 E. Bréhier | REG 109 Ph. E. Legrand, 338 P. M.

H. Bléry, Rusticité et urbanité romaines. Paris Belin 148 p. 8° | JS 543-550 G. Lafaye | RC LXXI 131 A. Cartault.

Fr. Cumont, L'aigle funéraire des Syriens et l'apothéose des empereurs (ex : RHR 1911) Paris Leroux | BPhW 1606 L. Deubner.

W. S. Davis, The influence of wealth in imperial Rome. New York Macmillan 1910 xi 340 p. 8° 8,6 Sh. | CR 226 J. G. C. Anderson | JHS 141 | LZB 391 A. R.

O. Eger, Zum Aegyptischen Grundbuchwesen in römischer Zeit ; Untersuch. auf Grund der griechischen Papyri. Leipzig Teubner 1909 viii 212 p. | RC LXXI 369 My.

K. Fitzler, Steinbrüche und Bergwerke in Ptolemäischen und Römischen Aegypten. Ein Beitrag zur antiken Wirtschaftsgeschichte (Leipz. histor. Abhdl., XXI). Leipzig Quelle & Meyer 1911 iv 159 p. 8° 5 M. | EHR 829 F. L. G. | LZB 610 A. Stein, 1547 F. Zucker | RC LXXII 325 G. Maspero | WKPh 838 A. Wiedemann.

W. W. Fowler, Social life at Rome in the Age of Cicero*. | BMB 440 | RF 208 C. Lanzani.

L. Friedländer, Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms* | BBG 57 Th. Preger | BFC XVIII 16 L. V. | BPhW 1004 H. Peter | CR 62 J. E. B. M. | DLZ 1069 O. Seeck | HJ 192 C. W. | MPh XVIII 176-9 K. Kuiper | ZöG 984 J. Oehler.

W. Haberling, Die altrömischen Militärärtzte (Veröffentl. aus dem Gebiete d. Militärsanitätswesen, 42). Berlin Hirschwald 1910 iv 79 p. 8° 2,80 M. | DLZ 2338 W. Schonack.

P. Jouguet, La vie municipale dans l'Egypte romaine (ex : Bibl. Ec. franç. Ath. et Rome, 104). Paris Fontemoing 1911 xlii 494 p. 8° | JS 553-7 A. Merlin | RC LXXII 343 J. Maspero.

J. Kreiner, Die karthagisch-römischen Handelsverträge. Prog. Budweis 1906 39 p. | ZöG 93 A. Stein.

H. Lamer, Römische Kultur im Bild (cf. Livres d'étude).

E. Lefèvre, Du rôle des tribuns... en procédure civile (cf. Droit).

L. Le Roux, L'armée romaine de Bretagne. Paris Champion 1911 150 p. 8° 6 Fr. | EHR 830 N. | JS 422 A. M. | RC LXXII 288 R. Cagnat | RCc 347 J. Vendryes.

O. Leuze, Die römische Jahreszählung* | DLZ 1324 G. Sigwart | GGA 339-400 W. Aly.

H. Mattingly, The Imperial civil service of Rome (Cambr. Histor. Essays, 18). Cambridge Univ. Pr. 1910 159 p. 8° | EHR 617 H. S. J. | WKPh 243 O. Hirschfeld.

A. Meissner, Altrömisches Kulturleben. Leipzig Seemann 1908 4 M.* | BMB 440.

J.-B. Mispoulet, Le régime des mines à l'époque romaine et au Moyen Age. Paris Larose 1908 xii 124 p. 8° | REA 242 C. Jullian.

A. Rosenberg, Untersuchungen zur römischen Zenturienverfassung. Berlin Weidmann 1911 iv 93 p. 8° 2,40 M. | LZB 1565 K. J. Neumann.

M. Rostowzew, Studien zur Geschichte des römischen Kolonates (Beih. z. Arch. für Papyrusforschung). Leipzig Teubner 1910 xii 432 p. 8° 10 M. | BPhW 1439-1447 G. Beseler | BZ 519 M. Gelzer | CPh 355 W. S. Ferguson | DLZ 2345 J. Partsch | HJ 678 W. C. | JS 203-211 J. B. Mispoulet | LZB 855 W. Schubart | NTF 77-82 A. Raeder | REA 489-495 V. Chapot | RF 464 C. Lanzani | RPh 101-6 P. Ramadier | ZRG 426-440 O. Eger.

C. Saunders, Costume in Roman Comedy. New York Col. Univ. Pr. 1909 viii 145 p. 8° 1,25 Dol.* | BPhW 8 P. Wessner | CPh 246 J. W. Basore.

K. Schirmer, Bilder aus dem altrömischen Leben. Berlin Weidmann 1910 vi 148 p. 8° 30 fig. 2,50 M.* | DLZ 2088 H. Luckenbach | MIIL 4 Dietrich | MPh XIX 111 A. H. Kan | ZGW 471 A. Funck.

O. Th. Schulz, Ueber die wirtschaftlichen und politischen Verhältnisse bei den Germanen zur Zeit des C. Julius Caesar (ex : Klio XI, 1 p. 48-82). Leipzig Dieterich 1911 | WKPh 569 E. Wilisch.

R. Schneider, Das römische Kriegswesen (cf. Caesar, Comm. *H. Meusel*).

T. G. Tucker, Life in the Roman world of Nero and St. Paul. London Macmillan 1910 xix 453 p. 124 illustr. 12,6 Sh. | CR 88 G. L. C. | JHS 142 | RA XVII 365 L. Jalabert.

H. Willers, Neue Untersuchungen über die römische Bronzeindustrie von Capua und von Niedergermanien. Hannover Hahn 1907 xii 111 p. gr. 8° 56 fig. 8 pl. 8 M. | BPhW 116 C. Schuchardt.

F. Zucker, Beiträge zur Kenntniss der Gerichtsorganisation im Ptolemäischen und Römischen Aegypten. Diss. München, Tübingen Laupp 126 p.*. | HJ 913 W. C.

Byzantina.

F. Aussaresses, L'armée byzantine à la fin du vi° s. d'après le Strategicon de l'empereur Maurice (Bibl. Univ. Midi, XIV). Bordeaux Féret 1909 115 p. | RC LXXI 348 My.

M. Brillant, The imperial administrativ System in the 9th century with a revised text of the Kletorologion of Philotheos (Brit. Acad., Suppl. Pap. I). London Frowde 1911 179 p. 10,6 Sh. | JHS 323 N. H. Baynes | WKPh 575 F. Hirsch.

B. Haendke, Zur « byzantinischen Frage ». Eine handelsgesch. kunstgeschichtliche Untersuchung (Repert. f. Kunstwiss. XXXIV, 92-114). | BZ 611 J. S.

D. Histoire religieuse.

Generalia, Religions diverses.

W. von Bartels, Die etruskische Bronzeleber von Piacenza, ein Versuch. Berlin Springer 1910 v 43 p. gr. 8° 1,20 M. | WKPh 177 H. Steuding.

J. Bricout, Où en est l'histoire des religions ? T. I : Les religions non chrétiennes. Paris Letouzey 1911 6 Fr. | BMB 312.

L. Chachoin. Les religions. Histoire, dogmes, critique. Alger 1910 664 p. 8° | RA XVIII 395 S. R.

E. Ciaceri, Culti e miti nella storia dell' antica Sicilia (Bibl. di filol. class. da C. Pascal, 2). Catania Battiato 1911 xii 330 p. 8° 5 L. | A & R 374 U. P. | BFC XVIII 80 C. Landi | CPh 251 G. C. Fiske | DLZ 2025 S. Wick | HJ 425 E. Drerup | JS 474 J. Toutain | LZB 1031 Fr. Pfister | RA XVII 182 S. R. | RF 291 D. Bassi | SS 461 E. Pais.

Fr. Cumont, Die orientalischen Religionen im römischen Heidentum, deutsch von *G. Gehrich** | CPh 490 G. J. Laing | CR 54 Fr. Granger | HZ CVI 644 R. Wünsch | WKPh 289 W. Nestle.

A. Dieterich, Eine Mithrasliturgie, 2ᵉ Aufl. Leipzig Teubner 1910 x 248 p. | RF 620 L. Pareti.

P. Ehrenreich, Die allgemeine Mythologie und ihre ethnologischen Grundlagen*. | DLZ 913 A. Vierkandt.

G. Guénin, La déesse gallo-romaine des eaux. Brest 1910 47 p. 8° | RA XVII 363 S. R.

R. Eisler, Weltmantel und Himmelszelt, Religionsgesch. Untersuch. z. Urgesch. d. antik. Weltbildes*. | AB 470 H. D. | BPhW 12-23 O. Gruppe | CR 145 F. C. Burkitt | LZB 977 Beth.

E. Fehrle, Die kultische Keuscheit im Altertum* | BPhW 1464 P. Stengel | JHS 138 | LZB 1348 | REG 215 G. Glotz | RF 427 C. Lanzani | WKPh 561 W. Nestle.

J. G. Frazer, Le Rameau d'or, Etude sur la magie et la religion, trad. par *R. Stiébel* et *J. Toutain*, vol. III : Les cultes agraires et silvestres, par J. Toutain. Paris Schleicher 1911 590 p. 8° 10 Fr. | RA XVIII 208 S. R. | RC LXXI 395 M. D. | REA 240 C. J.

J. Hastings, Encyclopaedia of Religion and Ethics, t. III : Burial-Confessions. Edinburgh Clark 1910 | JS 378 G. Foucart.

J. Heckenbach, De nuditate sacra sacrisque uinculis (Religionsgesch. Vers. und Vorarb. IX, 3). Giessen Töpelmann 114 p. 8° 3,80 M. | A & R 155 N. Terzaghi | JHS 139 | LZB 1126.

S. Herrlich, Antike Wunderkuren, Beitr. zu ihrer Beurteilung. Prog. Humboldt-Gymn. Berlin 1911 25 p. | HZ CVII 409.

A. Jacoby, Die antiken Mysterienreligionen (cf. Religion chrétienne).

K. Kircher, Die sakrale Bedeutung des Weines im Altertum (Religionsgesch. Vers. & Vorarb... hrsg. von R. Wünsch & L. Deubner, IX, 2). Giessen Töpelmann 1910 VIII 102 p. gr. 8° 3,50 M. | BPhW 964 P. Stengel | JHS 137 | LZB 995 Fr. Pfister | MPh XVIII 439 E. van Hille | REG 222 G. Glotz | WKPh 169 H. Blümmer.

A. Loisy, A propos de l'histoire des religions. Paris Nourry 1911 326 p. 12° 3 Fr. | REA 242 C. Jullian | RIP 65.

G. Nicole, Sphinx (Dictionnaire des antiquités, p. 1431-1439). | WKPh 173 H. Steuding.

H. Nissen, Orientation. Stud. zur Gesch. der Religion, fasc. 2* | JS 38 J. Toutain.

Id., fasc. 3. | JS 524 J. Toutain | RC LXXI 105 A. L.

G. Pascal, Epicurei e mistici. Catania Battiato 1911 VIII 157 p. 8° 2 L. | BFC XVIII 107 C. Landi | EHR 830 A. G. | LZB 1217 | RQH XC 292 P. Allard.

Fr. Pfister, Der Reliquienkult im Altertum. I : Das Objekt des R.* | BPhW 1539 S. Wide.

W. H. Roscher, Die Tessarakontaden und Tessarakontadenlehren der Griechen und anderer Völker* | BPhW 901 L. Ziehen.

Id., die Hippokratische Schrift von der Siebenzahl (cf. Hippocrates).

E. Schmidt, Kultübertragungen*. | BPhW 842 O. Gruppe | REG 226 G. Glotz | WKPh 201 H. Steuding.

O. Schmitz, Die Opferanschauung des spät. Judentums (cf. Religion chrétienne).

S. Seligmann. Der böse Blick und Verwandtes, Ein Beitr. z. Gesch. d. Aberglaubens aller Zeiten & Völker. Berlin Barsdorf 1910 LXXXVIII 406 & XII 526 p. 8° 240 fig. 12 M. | BPhW 75 R. Wünsch.

C. O. Thulin, Die etruskische Disziplin. III, Die Ritualbücher und zur Geschichte & Organisation der Haruspices (Göteborgs Högskolas Aarsskrift 1909). Göteborg Wettergren & Kerber IV 158 p. 8° 3,50 Kr. | LZB 309 A. Bäckström | WKPh 177 H. Steuding.

J. Toutain, Etudes de mythologie et d'histoire des religions antiques*. | BPhW 588 E. Samter.

Id., Les cultes païens dans l'Empire romain. Les provinces latines. Les cultes orientaux. Paris Leroux 1911 270 p. 8° | RA XVIII 476 S. R.

M. Vernes, Histoire sociale des religions. T. I : Les religions dans leur rapport avec le progrès politique et social. Paris Giard et Brière 1911 539 p. 8° | RH CVIII 157 Ch. Guignebert | RHR 340-6 G. d'Alviella | RQH XC 139 P. Allard.

W. Wundt, Völkerpsychologie. Bd. IV : Mythus und Religion*. | BPhW 1200 K. Bruchmann.

Id., Probleme der Völkerpsychologie (cf. Histoire sociale).

Religion grecque.

O. Berthold, Die Unverwundbarkeit in Sage und Aberglauben der Griechen. (Religionsgesch. Vers. & Vorarb., XI, 1). Giessen Töpelmann 1911 73 p. 8° 2,60 M. | A & R 191 N. T. | DLZ 3150 A. Abt | LZB 1579 O. Crusius.

S. Eitrem, Beiträge zur griechischen Religionsgeschichte. I : Der vordorische Widdergott (Kristiania Vidensk.-Selsk. Forhandl. 1910. 4). Dybwad 24 p. 8° | DLZ 2062 A. Abt.

Id., Hermes und die Toten*. | REG 348 A. J.-Reinach.

A. Fairbanks, A Handbook of Greek Religion* | DLZ 1742 S. Wide | RF 589 E. Bodrero.

L. R. Farnell, The cults of the Greek states, vol. III-IV* | GGA 105-119 L. Ziehen.

— vol. V. | RB 103 D. H. Quentin.

O. Fritsch, Delos, die Insel des Apollon (Gymnasialbibliotek, 47). Gütersloh Bertelsmann 1908 84 p. 1,50 M. | ZöG 665 J. Oehler.

Id., Delphi, die Orakelstätte des Apollon (Gymnasialbibliothek, 48). Gütersloh Bertelsmann 1908 2,40 M. | ZöG 665 J. Oehler.

O. Habert, La religion de la Grèce antique*. | RB 247 D. R. P.

J. C. Lawson, Modern Greek Folklore and ancient Greek Religion*. | BPhW 683-8 O. Gruppe.

M. Louis, Doctrines religieuses des philosophes grecs (cf. Philosophie).

J. Menrad, Der Urmythus der Odyssee (cf. Homerus).

E. Müller, De Graecorum deorum partibus tragicis (cf. Hist. littéraire).

W. Otto, Priester und Tempel im hellenistischen Aegypten ; ein Beitr. z. Kulturgesch. des Hellenismus, Bd. II. Leipzig Teubner 1908 417 p. gr. 8° 14 M. | BPhW 1030 L. Ziehen.

C. Pascal, Dioniso. Saggio sulla religione... (cf. Aristophanes).

P. Perdrizet, Cultes et mythes du Pangée* | RHR 98 A. J. Reinach.

C. Reinhardt, De Graecorum theologia capita duo. Berlin Weidmann 1910 122 p. 8° 4 M. | BFC XVIII 35 E. Bignone | BPhW 469-479 O. Gruppe | DLZ 2253 F. Adami | JHS 139 | JS 326 C. E. R. | RF 590 E. Bodrero.

R. Reitzenstein, Die hellenist. Mysterienreligionen*. | BBG 123 O. Stählin | BPhW 930-7 O. Gruppe | CPh 590 Cl. H. Moore | LZB 707 Pr. | RHR 366 P. M.

W. Schultz, Rätsel aus dem hellenischen Kulturkreise. I : Die Rätselüberlieferung*. | BPhW 955 K. Tittel.

O. Seemann, Mythologie der Griechen und Römer. 5e Aufl. von *R. Engelmann** | WKPh 505 H. Steinberg | ZöG 847 J. Oehler.

P. Stengel, Opferbräuche der Griechen *. | BPhW 49 L. Ziehen | CPh 508 Cl. H. Moore | HJ 424 E. Drerup | LZB 139 Pr. Pfister | MPh XVIII 346 R. Leyds.

Th. Wächter, Reinheitsvorschriften im griechischen Kult*. | BFC XVIII 15 N. Terzaghi | BPhW P. Stengel | JHS 138 | LZB 499 Fr. Pfister | MPh XVIII 389 D. Vürtheim | REG 229 G. Glotz | WKPh 169 H. Blümner.

A. Willing, De Socratis daemonio quae antiquis temporibus fuerint opiniones. Comment. philol. Ien. VIII, 2. Teubner 1909 p. 125-183 | JAW CLII 316 F. Bock | JPhV 275 E. Hoffmann.

Religion romaine.

H. Blaufuss, Römische Feste und Feiertage*. | BPhW 557 E. Samter | CPh 119 C. H. Moore.

A. von Domaszewski, Abhandlungen zur römischen Religion*. | BPhW 937 Fr. Richter | CPh 505 Cl. H. Moore | RHR 103-9 A. J. Reinach.

W. Warde Fowler, The religious experience of the Roman people, from the

earliest times to the age of Augustus. London Macmillan 1911 xviii 504 p. 12 Sh. | CR 223-6 C. Bailey.

A. Klose, Römische Priesterfasten. I. Teil. Diss. Breslau 1910 viii 64 p. gr. 8° | WKPh 150 Ph. Fabia.

O. Seemann, Mythologie der... Römer (cf. Religion grecque).

E. Siecke, Götterattribute und sogenannte Symbole. Abhdl. II : Ueber die Naturgrundlage der römischen Religion. Iena Costenoble 1909 313 p. 8° 10 M. | ZGW 141 C. Fries.

J. G. Winter, The myth of Hercules at Rome*. | A & R 378 N. Terzaghi | BPhW 998-1004 O. Gruppe | RPh 313 A. Delatte | WKPh 148 H. Steuding.

Religion chrétienne.

Textes (cf. Ch. I : Byzantina, Christiana, Testamentum et auteurs divers).

Generalia.

J. G. R. Acquoy, Handleiding tot de Kerkgeschiedvorsching en kerkgeschiedschrijving. 2e druk door *F. Pijper*. s'-Gravenhage Nijhoff 1910 2,25 Fl. | MPh 308 P. J. Blok.

P. Albers, Enchiridion Historiae ecclesiasticae uniuersae, t. II & III. Freiburg Herder 443 & 382 p. 11,20 M. | HJ 154 G. A.

L. Duchesne, Histoire ancienne de l'Eglise, tome III*. | HJ 390 G. A. | RC LXXI 3 P. de Labriolle | RQH LXXXIX 190 P. Allard.

Id., Storia della chiesa antica, trad. ital. | Roma Desclée 1911 3 vol. 314, 372 & 377 p. | SS 212-6 L. Salvatorelli.

A. Dufourcq, L'avenir du christianisme, I, t. 5. Hist. de l'Eglise du iiie au xie. Le christ. et les Barbares ; 3e éd. Paris Bloud 1911 340 p. 12° 3,50 Fr. | HJ 390 G. A. | RB 250 D. I. R. | RC LXXII 40 A. L. | RQH XC 303 P. de L. | RU 2, 415 Ch. Dufayard.

K. Heussi, Kompendium der Kirchengeschichte, 2e éd. Tübingen Mohr 1910 xxxii 612 p. 8° 9 M. | RC LXXI 447 M. D., 267 V.

Ph. J. Mayer, Lehrbuch der Kirchengeschichte für die oberen Klassen... Mainz Kirchheim 1910 202 p. | HJ 146 H. W.

J. Paust, Zur Geschichte des Christentums. Proben kirchengeschichtlicher Darstellungen für Schule und Haus. Teubner 1910 155 p. 1,20 M. | BBG 120 A. Rohmeder | KBW 353 Faut.

Reukauf und *Heyn*, Lesebuch zur Kirchengeschichte. Leipzig Wunderlich vi 412 p. 2,40 M. | KBW 354 Faut.

K. Sell, Christentum und Weltgeschichte. I : Bis zur Reformation, II : Seit der Ref. (Aus Natur und Geisteswelt 297-8). Leipzig Teubner 1910 118 & 123 p. 8° le vol. 1,25 M. | DLZ 1367 W. Bauer.

A. Weiss, Historia ecclesiastica, t. I & II 1907/10 x 798 & viii 694 p. | HJ 382 S., F. X.

Varia.

E. Ch. Babut, Priscillien et le priscillianisme *. | JS 70-75 et 104-113 P. Monceaux.

O. Bardenhewer, Patrologie, 3e Aufl. Freiburg i. Br. Herder 1910 xii 588 p. gr. 8° 8,50 M. | DLZ 1619 A. Koch | HJ 150 C. W.

P. Battifol, L'Eglise naissante et le catholicisme, 5e éd. Paris Gabalda 1911 3,50 Fr. | BMB 313.

A. Bauer, Vom Griechentum zum Christentum (cf. Histoire gréco-romaine).

Id., Ursprung und Fortwirken der christlichen Weltchronik. Graz Leuscher 1910 23 p. 8° 0,80 M. | BBG 410 Th. Preger | MIIL 394 F. Hirsch.

K. Bihlmeyer, Die Christenverfolgung des Kaisers Decius (Theol. Quartalschr. XCII, 1910 p. 19-50) | AB 116 V. D. V.

P. Carus, The Pleroma, an essay on the origin of Christianity. Chicago, Open Court Publ. Co 1909 viii 163 p. 8° | DLZ 2772 W. Brandt.

Fr. C. Conybeare, Myth, magic, and morals. A study of christian origins. London Watts 1910 xxviii 382 p. 8° 4,6 Sh. | BZ 513 W. Kroll.

E. G. Cuthbert F. Atchley, A history of the use of incense in divine Worship (Alcuin Club Coll. XIII). London Longmans 1909 xxix 400 p. 8° | AB 93 H. D.

A. Deissmann, Die Urgeschichte des Christentums im Lichte der Sprachforschung*. | BPhW 521 Eb. Nestle.

Id., Paulus. Eine Kultur- und religionsgeschichtliche Skizze. Tübingen Mohr 1911 x 202 p. gr. 8° 6 M. | GGA 657-671 E. Schwartz | LZB 1529 Fiebig.

Fr.-J. Dölger, ΙΧΘΥΣ. Das Fischsymbol in frühchristlicher Zeit, I : Religionsgeschichtliche und epigraphische Untersuchungen (RQ. Suppl.). Roma 1910 xx 473 p. 8° 16 M. | BZ 514 V. Schultze | DLZ 1363 J. Wittig | RB 437 D. H. Leclercq | RPh 118-122 L. Jalabert | RQ 40 J. P. Kirsch.

W. Elert, Prolegomena der Geschichtsphilosophie. Studie zur Grundlegung der Apologetik. Leipzig Deichert 1911 viii 115 p. 8° 2 M. | LZB 1108 O. Diether.

E. de Faye, Etude sur les origines des églises de l'âge apostolique*. | AGPh XXIV 501 E. Bréhier.

F. Felten, Neutestamentliche Zeitgeschichte oder Judentum und Heidentum zur Zeit Christi und der Apostel*. | HJ 871 A. G.

A. Franz, Die kirchlichen Benediktionen im Mittelalter. Freiburg i. Br. Herder 1909 xxxviii 646 & vii 764 p. gr. 8° 30 M. | WKPh 578 E. Drerup.

A. Goethals, Jean précurseur de Jésus. Mél. Hist. Christ. IIe Partie. Bruxelles Soc. belge d'éd. 1911. | WKPh 1391 O. Stählin.

L. Gougaud, Les Chrétientés celtiques. Paris Lecoffre 1911 | HJ 875 A. G. | RCe 488 J. Loth.

F. Haase, Zur Bardesanischen Gnosis (Texte und Unters. z. Ges. d. altchr. Lit. XXXIV,4). | AB 330 H. D.

A. Harnack, Entstehung und Entwicklung der Kirchenverfassung und des Kirchenrechts in den zwei ersten Jahrhundenten*. | MPh XVIII 227 H. M. van Nes.

J. M. Heer, Der Stammbaum Jesu nach Matthäus und Lukas*. | BPhW 387 E. Nestle.

Ch. J. Hefele, Histoire des conciles d'après les documents originaux ; nouv. trad. franç. par *H. Leclercq*, t. III. Paris Letouzey vii 600 & p. 601-1274 le vol. 7.50 Fr. | HJ 154 G. A.

W. Hobhouse, The Church and the World in idea and history. London Macmillan 1910 xxv 411 p. 8° | RB 116 D. G. Morin.

T. Sc. Holmes, The Origin and Development of the Christian Church in Gaul during the first six centuries of the Christian Era. London Macmillan 1911 | EHR 758 E. W. Brooks.

A. Jacoby, Die antiken Mysterienreligionen und das Christentum (Religionsgesch. Volksbücher, III, 12). Tübingen Mohr 1910 44 p. 12° | RC LXXI 404 A. Loisy.

H. H. Kritzinger, Der Stern der Weisen, astronomisch-kritische Studie. Gütersloh Bertelsmann 1911 vii 120 p. gr. 8° 2,50 M. | WKPh 435 F. K. Ginzel.

G. Lampakis, Οἱ ἑπτὰ ἀστέρες τῆς Ἀποκαλύψεως...* | BPhW 590 W. Lüdtke.

J. Lebon, Le monophysisme Sévérien. Etude historique, littéraire et théologique... Diss. Louvain (Sér. II, vol. 4) von Linthout 1909 xxxvi 551 24 p. 7,50 Fr. | BZ 516 H. Koch.

J. Lebreton, Les origines du dogme de la Trinité. Paris Beauchesne 1909 xxvi 570 p. 8° | RB 108 P. Batiffol.

A. Loisy, Jésus et la tradition évangélique. Paris Nourry 1910 288 p. 12° | REG 114 C. Jullian.

E. Lombard, De la glossolalie chez les premiers chrétiens..., étude d'exégèse et de psychologie ; préf. de *Th. Flournoy*. Lausanne Bridel 1910 xii 254 p. gr. 8° | LZB 1009 G. H —e | RC LXXI 391 A. Loisy | RHR 226 H. Norero.

G. Læschcke, Jüdisches und Heidnisches im christlichen Kult. Bonn Marcus & Weber 1910 36 p. 12° | EPhK 834 A. Marmorstein | MHL 258 K. Löschhorn | RC LXXI 404 A. Loisy.

S. Lublinski, Die Entstehung des Christentums... (cf. Histoire sociale).

P. M. Meyer, Die Libelli der Decianischen Verfolgung (Anh. zu d. Abhdl. Preuss. Akad. Wiss. 1910). Berlin Reimer 1910 34 p. 4° | AB 458 H. D. | DLZ 848 G. Krüger.

V. Mioni, La Sacra liturgia..., studio storico-critico. Torino Marietti 1911 2 vol. 431 & 423 p. 8° 7,50 L. | RB 479 D. J. P.

W. Olschewski, Die Wurzeln der paulinischen Christologie. Königsberg Gräfe & Unzer 1909 IV 170 p. gr. 8° 3 M. | LZB 81 G. H—e.

P. J. M. Pfättisch, Der Einfluss Platôs auf die Theologie Justins... (cf. Textes, Iustinus).

M. Pohlenz, Vom Zorne Gottes. Eine Studie über den Einfluss der griech. Philos. auf das alte Christentum * | BPhW 395-402 W. Capelle | MPh XVIII 260 K. H. E. de Jong.

A. Profumo, I Flavi cristiani ed i problemi della seconda persecuzione (Pontif. Accademia Rom. di Archeol. 1911) 9 p. 8° | WKPh 975 E. Hohl.

G. Rauschen, Eucharistie und Bussakrament in den ersten sechs Jahrhunderten der Kirche, 2e Aufl. Freiburg i. B. Herder 1910 XI 245 p. 8° | RB 454 D. H. Strohsacker.

Id., Versione italiana. Firenze Libr. ed. Fiorent. 1909 X 250 p. 8° 3,50 L. | Ibid.

Id., trad. franç. par *M. Decker* et *E. Richard*. Paris Lecoffre 1910 XI 245 p. 12° 3,50 Fr. | Ibid. | NRD 131 P. Viard.

W. Sanday, Christologies ancient and modern. Oxford Clarendon Pr. 1910 VIII 244 p. 8° | RB 112 P. Batiffol.

O. Schmitz, Die Opferanschauung des späteren Judentums und die Opferaussage des N. Test. Tübingen Mohr 1910 XII 334 p. 8° | RC LXXI 389 A. Loisy.

G. Schönaich, Die Libelli und ihre Bedeutung für die Christenverfolgung des Kaisers Decius. Jahresb. Gymn. Breslau 1910 38 p. 8° 1 M. | AB 116 V. D. V. | DLZ 848 G. Krüger | MHL 5 Hirsch.

E. Schwartz, Ueber die pseudoapostolichen Kirchenordnungen *. | RC LXXI 393 A. Loisy.

W. B. Smith, Ecce Deus. Die urchristliche Lehre des reingöttlichen Jesu. Iena Diederichs 1911 XVI 316 p. 8° | RA XVIII 394 S. Reinach.

Fr. Snopek, Konstantinus Cyrillus und Methodius, die Slavenapostel. (Operum Acad. Velehradensis II). Kremsier 1911 471 p. | GGA 593-609 A. Brückner.

M. Spence-Jones, The early Christians in Rome. London Methuen 1910 | EHR 411 A. G.

A. Steinman, Die Sklavenfrage in der alten Kirche (cf. Histoire sociale).

H. Usener, Das Weihnachtsfest, Religionsgeschichtliche Untersuchungen, I, Kap. 1-3; 2e Aufl. Bonn Cohen 1911 XX 390 p. 10 M. | BBG 403 W. Weyh.

J. Wendland, Wunderglaube im Christentum. Göttingen Vandenhœck 1910 VIII 134 p. gr. 8° 3 M. | DLZ 79 H. Stephan | LZB 722 C. Kayser.

Fr. Westberg, Die biblische Chronologie nach Flauius Josephus und das Todesjahr Jesu *. | RIP 315-7 E. Schwartz.

M. von Wulf, Ueber Heilige und Heiligenverehrung in den ersten christlichen Jahrhunderten. Leipzig Eckhardt 1910 VIII 578 p. 8° | RH CVIII 390 E. Ch. Babut.

H. Zimmern, Zum Streit um die « Christusmythe ». Berlin Reuther 1910 66 p. 8° 1 M. | BPhW 1138 B. Meissner.

VII. HISTOIRE DES DISCIPLINES

A. Philosophie.

Generalia. Allgemeine Geschichte der Philosophie (Die Kultur der Gegenwart; I, 5). Teubner 1909 12 M. | CPh 106 P. Shorey | HJ 201 A. Schneider.

H. von Arnim, Die Europäische Philosophie des Altertums (Kultur der Gegenwart hrsg. von *P. Hinneberg*, I, 5: Allgemeine Geschichte der Philosophie p. 115-287). Leipzig Teubner 1909 12 M. | BPhW 336 A. Schmekel.

P. Deussen, Die Philosophie der Griechen (Allgem. Gesch. d. Philos. II, 1

Leipzig Brockaus 1911 xII 530 p. gr. 8° 6 M. | DLZ 2324 H. Gomperz | LZB 981 Drng.

A. Gercke, Geschichte der Philosophie (Einleit. in die Altertumswiss., II). Leipzig Teubner 1910 vII 132 p. 8° p. 291-389 | JPhV 265 E. Hoffmann.

Th. Gomperz, Griechische Denker, eine Geschichte der antiken Philosophie. Bd. III; 1° & 2° Aufl. Leipzig Veit 1909 483 p. gr. 8° 10 M. | BPhW 1521-1532 F. Lortzing | DLZ 472 A. Schmekel | MPh XVIII 444 D. G. Jelgersma.

Id., Id., Bd. I, 3° Aufl. 1911 xII 472 p. 8° 10 M. | WKPh 1032 W. Nestle.

Id., Les penseurs de la Grèce. Histoire de la philosophie antique. T. III (L'Ancienne Académie, Aristote et ses successeurs, Théophraste et Straton); trad. de *A. Reymond*. Lausanne Payot 1910 x 592 p. 8° * | BFC XVII 197 E. Bodrero.

Fr. Kirchner, Geschichte der Philosophie von Thales bis zur Gegenwart, 4° Aufl. von *G. Runze*. Leipzig Weber 1911 vI 500 p. 8° 4,50 M. | JPhV 267 E. Hoffmann.

D. Neumark, Geschichte der jüdischen Philosophie des Mittelalters... Bd. II, 1: Die Grundprinzipien, II; 3° Buch: Die Attributenlehre, 1° Hälfte: Altertum. Berlin Reimer 1910 xxvI 482 p. gr. 8° 12 M. | WKPh 184 C. Fries.

K. Vorländer, Geschichte der Philosophie. Bd. I: Altertum, Mittelalter... (Philos. Bibliotek, 105). Leipzig Dürr 1911 xII 368 p. 3,60 M. | BBG 400 M. Offner.

E. Zeller, Grundriss der Geschichte der griechischen Philosophie, 10. Aufl. bearb. von *F. Lortzing*. Leipzig Reisland 1911 xII 362 p. 8° | BPhW 1463 E. Hoffmann | JPhV 264 E. Hoffmann.

Varia.

E. Arndt, Das Verhältniss der Verstandeserkenntniss zur sinnlichen in der vorsokratischen Philosophie. (Abhdl. z. Philos. und ihrer Geschichte, von B. Erdmann XXXI). Halle Niemeyer 1908 57 p. 8° 1,60 M. | BPhW 505-511 F. Lortzing.

E. V. Arnold, Roman stoicism. Cambridge Univ. Pr. 1911 IX 468 p. 10,5 Sh. | AGPh XXV 137 J. Lindsay | CPh 491 P. Shorey | CR 182 M. L. Hutchinson.

H. Bergson, Einführung in die Metaphysik, autor. Uebers. Iena Diederichs 1909 58 p. 8° 1,50 M. | JPhV 268 E. Hoffmann.

G. G. Bertazzi, Storia genetica dell' idealismo platonico e dei suoi significati. III: Periode postsocratico*. | BPhW 857-863 E. Hoffmann.

E. Bréhier, Chrysippe (Les Grands Philosophes). Paris Alcan 1910 vIII 295 p. 8° 5 Fr. | BMB 39 | REG 340-4 L. Robin.

J. Dörfler, Die Eleaten und die Orphiker. Prog. Freistadt 1911 28 p. gr. 8° | LZB 1204 Pfister.

L. Eicke, Veterum philosophorum qualia fuerint de Alexandro Magno iudicia. Diss. Rostock 1909 95 p. 8° | BPhW 521 A. Bauer.

J. Fabre, La Pensée antique. De Moïse à Marc Aurèle. Paris Alcan 1902 367 p. 8° | RH CVII 392 J. Colani.

J. Geffcken, Kynika und Verwandtes*. | BPhW 176-182 M. Pohlenz | LZB 896 W. K. | NJA XXVII 386 W. Capelle.

K. Goebel, Die vorsokratische Philosophie. Bonn Georgi 1910 III 400 p. gr. 8° 7,50 M. | BPhW 768-778 F. Lortzing.

W. A. Heidel, Περὶ φύσεως. A study of the conception of Nature among the Pre-Socratics*. | BPhW 746 F. Lortzing | DLZ 1687 W. Nestle.

H. Kalchreuter, Die μεσότης bei und vor Aristoteles. Diss. Tübingen Laupp 1911 IV 63 p. | WKPh 1083 W. Nestle.

M. Louis, Doctrines religieuses des philosophes grecs*. | BFC XVIII 34 E. Bignone.

R. Mulder, De conscientiae notione quae et qualis fuerit Romanis. Diss. Leiden Brill 1908 vIII 121 p. gr. 8° | BPhW 436 A. Schmekel.

C. Pascal, Epicurei e mistici (cf. Histoire religieuse, Relig. diverses).

C. Leo von Peter, Das Problem des Zufalls in der griechischen Philosophie. Eine historisch-kritische Untersuchung*. | AGPh XXIV 505 C. Fries.

M. Pohlenz, Eine studie über den Einfluss der griech. Philos. auf das alte Christ. (cf. Religion chrétienne).

A. Rüstow, Der Lügner, Theorie, Geschichte und Auflösung. Diss. Erlangen, Teubner 1910 vi 145 p. 8° | BPhW 10 W. Nestle | BZ 280 P. Ms.

Fr. Sandgathe, Die Wahrheit der Kriterien Epikurs. Diss. Bonn, Berlin Trenkel 1909 84 p. 8° 2 M. | BPhW 385 A. Brieger | DLZ 1298 A. Schmekel.

P. Shorey, Φύσις, μελέτη, ἐπιστήμη (ex : « Trans. Amer. Phil. Assoc. XL 1910 p. 185-201) | REG 228 H. Alline | WKPh 119 H. Mutschmann.

A. E. Taylor, Varia Socratica. First Series (St Andrews Univ. Public., IX). Oxford Parker 1911 xii 269 p. 8° 7,6 Sh. | CPh 361 P. Shorey | CR 251 W. J. Goodrich | Ha 394 W. K. | JPhV 273 E. Hoffmann.

M. Wundt, Geschichte der griechischen Ethik. Bd. I : Die Entstehung der gr. Ethik* | LZB 452 A. Schmekel.

Id., Griechische Weltanschauung (Natur & Geisteswelt, 329). Teubner 1910 132 p. 1,25 M. | BBG 519 O. Stählin | ZöG 1073 J. Oehler.

B. Droit.

Recueils.

Bulletino dell' Istituto di diritto romano, XXII, 1-6. Roma 1910 | NRD 98-110 L. Debray.

Studi economico-giuridici pubbl. p. cura della Fac. di Giurisprud. della R. Univ. di Cagliari (Istit. econom.-giurid.). Anno II 1910 389 p. 8° | NRD 577 J. Duquesne.

C. Bertolini, Bibliografia (études de 1907, 1908, 1909 sur le droit grec et romain, ex : Boll. Istit. di diritto romano XX, 1-3 1908 p. 111-156 ; 4-6 1910). | REG 209 P. Ramadier.

Studi in onore di *Biagio Brugi*. Palermo 1910 812 p. | ZRG 484 Mitteis.

H. Francotte, Mélanges de droit public grec. (Bibl. Fac. Philosophie, IV). Liège 1910 12,50 Fr. | BMB 22 P. Graindor.

P. F. Girard, Mélanges de droit romain, I : Histoire des sources. Paris Larose 1912 xii 511 p. 8° | NRD 698 F. Senn.

Auteurs et textes.

The Rhodian see-law, ed. by *W. Ashburner*. Oxford Clarendon Pr. 1909 132 p. p*. | RC LXXII 109 My.

Six Roman Laws, transl. by *E. G. Hardy*. Oxford Clar. Pr. 1911. | EHR 755 W. A. Goligher.

Digesta. The Digest of Justinian translated by *Chr. H. Monro*, Vol. II*. | BPhW 1122 W. Kalb | NRD 127 G. M.

— *Ch. Appleton*, La date des Digesta de Julien (ex : NRD XXXIV, 731-793). Paris 1910 | ZRG 413 E. Rabel.

— *H. N. Kantorowicz*, Ueber die Entstehung der Digestenvulgata. Erzänzungen zu Mommsen. Weimar Böhlaus 1910 iv 171 p. 8° 4,60 M. | LZB 1307.

Gaius. Institutionum commentarius primus, rec. *F. Kniep*. Iena Fischer 1911 xvii 352 p. | ZRG 390-401 M. Fehr.

— *F. Kniep*, Der Rechtsgelehrte Gaius und die Ediktskommentare. Iena Fischer 1910 viii 347 p. 8° 5 M. | LZB 636 H. K. | ZRG 390-401 M. Fehr.

Servius. *E. Vernay*, Servius et son école. Contrib. à l'histoire des idées juridiques à la fin de la République romaine*. | NRD 466 P. Huvelin | ZRG 463-472 H. Peters.

I documenti greci... di diritto privato... (cf. Droit, Etudes, *G. Ferrari*).

Etudes.

A. Berger, Die Strafklauseln in den Papyrusurkunden. Teubner 1911 vi 246 p. gr. 8° 8 M. | LZB 1403 | NRD 470-4 L. Debray.

G. Bessler, Beiträge zur Kritik der römischen Rechtsquellen*. | BPhW 990 W. Kalb.

O. Braunstein, Die politische Wirksamkeit der griechischen Frau. Eine Nachwirkung vorgriechischen Mutterrechtes. Leipzig Fock 1911 95 p. 8° | JHS 139 REG 210 G. Glotz | WKPh 673 Fr. Cauer.

E. F. Bruck, Die Schenkung auf den Todesfall im griechischen und römischen Recht. I* | GGA 166-178 L. Wenger | RF 161 V. Costanzi | WKPh 837 Grupe.

Id., Zur Geschichte der Verfügungen von Todeswegen im altgriechischen Recht*. | GGA 166-178 L. Wenger | RF 461 V. Costanzi | WKPh 729 Fr. Cauer.

P. Cogliolo, Manuale delle fonti del diritto romano, 2a ed. Torino Unione tip.-edit. Torin. 1911 xi 855 p. 8° | BEC XVII 254 L. Pareti.

E. Costa, Storia del diritto romano privato dalle origine alle compilazione giustiniane. Milano Bocca 1911 xxiv 570 | ZRG 452-7 L. Wenger.

E. Demisch, Die Schuldenerbfolge im attischen Recht; ein Beitr. z. Entwicklungsgesch. der Universalsukzession. Diss. München, Borna-Leipzig 1910 ix 60 p. gr. 8° | BPhW 1132 Th. Thalheim | REG 214 G. Glotz | WKPh 705 Fr. Cauer.

J. Duquesne, La translatio iudicii dans la procédure civile romaine. Paris Sirey 1910 1910 240 p. | ZRG 459-63 L. Wenger.

O. Eger, Zum ägyptischen Grundbuchwesen in römischer Zeit*. | CPh 256 E. J. Goodspeed.

M. Fehr, Beiträge zur Lehre vom römischen Pfandrecht in der klassischen Zeit*. | BPhW 778 G. Beseler.

G. Ferrari, I documenti greci medioevali di diritto privato dell' Italia meridionale*. | B 256 Ch. A. Giamalides | BPhW 23 E. Rabel | BZ 242-253 L. Wenger | LZB 565 E. Gerland.

P. de Francisci, Nuovi Studi intorno alla legislazione giustinianea durante la compilazione delle Pandette (Bull. Ist. dir. rom. XXII 1910). | NRD 109 L. Debray.

M. Freudenthal, Zur Entwicklungsgeschichte der römischen condictio. Diss. Breslau 1911 | ZRG 401 M. Fehr.

C. Freundt, Wertpapiere im antiken und frühmittelalterlichen Rechte. Leipzig Duncker 1910 vi 219 & iv 229 p. 8° 10 M. | BZ 532-544 G. Ferrari | LZB 700.

G. Giorgi, Le multe sepolcrali nel diritto romano. Bologna Beltrami 1910 | ZRG 386-390 E. Albertario.

H. Goudy, Trichotomy in roman law. Oxford 1910 77 p. 8° | CR 185 W. W. F. | NRD 89-98 G. May.

A. Harnack, Entstehung... des Kirchenrechts... (cf. Histoire religieuse, Rel. chrétienne).

R. Hirzel, Die Strafe der Steinigung*. | RC LXXI 502 My.

H. F. Hitzig, Die Herkunft des Schwurgerichtes im römischen Strafprozess*. | DLZ 1018 P. Koschaker.

W. Kalb, Spezialgrammatik zur selbständigen Erlernung der römischen Sprache für lateinlose Jünger des Rechts. Leipzig Nemnich 1910 xii 310 p. gr. 8° 7,50 M. | NRD 239 | WKPh 852 Grupe.

L. Kuhlenbeck, Die Entwicklungsgeschichte des römischen Rechts. I: Institutionen, II: Rechtsgeschichte. München Lehmann 1910 viii 391 p. 8° 7 M. | NRD 239 P. Petot.

E. Lefèvre, Du rôle des tribuns de la plèbe en procédure civile*. | SS 470 P.

E. Leisi, Der Zeuge im attischen Recht*. | CPh 123 W. A. Goligher.

H. Lévy-Bruhl, Le témoignage instrumentaire en droit romain. Paris Rousseau 1910 221 p. 8° | NRD 469 L. D.

H. Lewald, Zur Personalexekution im Recht der Papyri. Leipzig Veit 1910 76 p. 8° 2,50 M. | BPhW 678 J. Partsch.

H. Lipsius, Zum Recht von Gortyns*. | MPh XVIII 187 M. Engers | RC LXXI 502 My.

L. Mitteis, Grundzüge... der Papyruskunde, Juristischer Teil (cf. Papyrologie).

P. Moriaud, De la simple famille paternelle en droit romain. Genève Georg 1910. | ZRG 440 J. Partsch.

J. Nicole, Le procès de Phidias (cf. Textes, Apollodorus).

E. Nys, Le droit romain, le droit des gens et le collège des docteurs en droit civil. Pages de l'histoire du droit en Angleterre. Bruxelles Weissenbruch 1910 159 p. | ZRG 405 A. Koschaker.

J. Partsch, De l'édit sur l'alienatio iudicii mutandi causa facta (Mém. Jubilé

Univ. Genève). Genève Georg 1909 60 p. 8° | BPhW 1197 W. Kalb | DLZ 311 E. Rabel | LZB 131 H. K.

Id., Griechisches Bürgschaftsrecht. I : Das Recht des altgriech. Gemeindestaats*. | RC LXXI 323 My | RF 321 V. Costanzi.

Id., Römisches Recht und griechisches Recht in Plautus' Persa (ex : Hermes XLV 1910 p. 595-614). | NRD 574 J. Duquesne.

H. Pflüger, Condictio und kein Ende (ex : Festgabe Bonn für *P. Krüger*) Berlin Weidmann 1911 | ZRG 447 J. Partsch.

C. Phillipson. The international law and custom of ancient Greece and Rome. London Macmillan 1911 2 vol. xxiv 419 & xvi 421 p. 21 Sh. | JHS 128.

Fr. Preisigke, Girowesen im griechischen Aegypten*. | BMB 16-20 N. Hohlwein | SS 466 E. P.

E. Rabel, Die Verfügungsbeschränkungen des Verpfänders, bes. in den Papyri ; mit einem Anhang : Eine unveröffentlichte Basler Papyrusurkunde* | DLZ 757 P. Koschaker | WKPh 257 P. Viereck.

R. de Ruggiero, Libri fondiari e ordinamento catastale nell' Egitto grecoromano (ex : Bull. Istit. dir. rom. XXI p. 257-308). Roma 1910 | ZRG 423 E. Rabel.

C. Sondhaus, De Solonis legibus. Diss. Iena 1909 89 p. 8° 1,50 M. | BPhW 1562 A. Bauer.

A. B. Schwarz, Hypothek und Hypallagma, Beitr. zum Pfand- und Vollstreckungsrecht der griechischen Papyri. Teubner 1911. | ZRG 485 Mitteis.

G. Thiele, Lateinkursus für Juristen. I : Institutionen. Berlin Vahlen 1910 vi 103 p. 8° 2,60 M. | WKPh 852 Grupe.

F. E. Vassalli, Concetto e natura del fisco (ex : Studi Senesi, 25). Torino Bocca 1908 118 p. | ZRG 407 P. Koschaker.

F. von Velsen, Beiträge zur Geschichte des edictum praetoris urbani*. | BPhW 271 G. Beseler | GGA 51-5 O. Lenel.

P. Willems, Le droit public romain, 7ᵉ éd. publ. par *J. Willems**. | CR 186 J. S. B. Reed | NRD 578 F. S. | RC LXXI 371 R. M. | REA 113 C. J.

Ch. Wirbel, Le cognitor. Paris Recueil Sirey 1911 xv 228 p. | ZRG 483 L. Wenger.

M. Wlassak, Der Ursprung der römischen Einrede. Eine Skizze (ex : Festgabe zum 50. Doktorjubil. von *L. Pfaff*). Wien Gerold & Cᵒ 1910 50 p. 8° | BPhW 1102 G. Beseler | NRD 569 P. Petot | ZRG 413-423 E. Rabel.

F. Zucker, Beitr. z. Kenntniss der Gerichtsorgan. im... Aegypten (cf. Histoire sociale).

Fr. de Zulueta, De patrociniis uicorum. A commentary on Codex Theodosianus 11,24 & Cod. Iustinianus 11,54 (Oxford Stud. in Social and legal history, I, 2). | ZRG 473 Lewald.

C. Sciences.

Cf. Textes : Galenus, Hippocrates, Marcellus Sidetus, Philumenus, Ptolemaeus.

L. Béjottes, Le « Livre sacré » d'Hermès Trismégiste et ses trente-six herbes magiques. Bordeaux Barthélémy 1911 201 p. 8° | RA XVIII 477 S. R.

I. Bloch, Der Ursprung der Syphilis ; eine medizin. und kultur-geschichtl. Untersuch., I. Iena Fischer 1910 xiv 313 p. 8° 6 M. | WKPh 630 Pagel. — Id., II 1911 xi p. 314-765 11 M. | WKPh 977 Pagel.

A. Dedekind, Ein Beitrag zur Purpurkunde, Bd. IV. Berlin Mayer & Müller 1911 xiv 848 p. 8°. | RA XVIII 478 S. R.

Fr. Ebert, Fachausdrücke des griechischen Bauhandwerks. I : Der Tempel. Diss. Würzburg 1910 65 p. 8° | BPhW 810 A. Köster.

E. Gollob, Medizinische griechische Hdschr. (cf. Paléographie).

N. Hartman, Des Proclus... philosophische Anfangsgründe der Mathematik (cf. Textes, Proclus Diadochus).

Th. L. Heath, Diophantus of Alexandria, a study in the history of Greek Algebra (cf. Textes, Diophantus).

J. Heeg, Hermetica (Catal. codd. astrologorum Graecorum VIII, 2 p. 139-176). Bruxelles Lamertin 1911 42 p. 2 pl. | BZ 619 A. H. | HJ 385 C. W.

J. L. Heiberg, Exakte Wissenschaften und Medizin (Einleit. in die Altertunswiss., II) p. 393-432. Leipzig Teubner 1910. | JPhV 265 E. Hoffmann.

R. Jean, Les arts de la terre (cf. Archéologie, Etudes).

O. Keller, Die antike Tierwelt. I : Säugetiere*. | ZöG 414 L. Pschor.

L. Moulé, Etudes zoologiques et zootechniques dans la littérature et dans l'art. La faune d'Homère (ex : Mém. Soc. Zool. de France XXII 1909 p. 183-312). Paris 1910. | REA 474 P. Masqueray | WKPh 708 Chr. Harder.

E. A. Pezopoulos, Κριτικαὶ καὶ γραμματικαὶ παρατηρήσεις εἰς τοὺς Ἕλληνας ἰατρούς. Athènes Sakellarios 1909 14 p. gr. 8°. | WKPh 830 R. Fuchs.

M. Simon, Geschichte der Mathematik im Altertum in Verbindung mit antiker Kulturgeschichte. Berlin Cassirer 1909 xvii 400 p. 8° 8 pl. 13 M. | DLZ 634 H. Wieleitner | LZB 14 Fr. Strunz.

K. Sudhoff, Aus dem antiken Badewesen, II : Weitere medizinisch-archäolog. Untersuchungen. Berlin Allgem. mediz. Verlagsanst. 1910 40 p. gr. 8° 1,20 M*. | BPhW 1481 Fr. Behn | LZB 1060 A. Bäckström | WKPh 113 H. Blümner.

Fr. Vrána, Archimedův Výklad Eratosthenovi o mechanických způsobech zkoumáni. Prog. Prostějově 1909. 15 p. | LF 66 K. Hrdina.

H. Willers, Geschichte der römischen Kupferprägung...* | DLZ 41 R. Weil | JS 247-260 E. Cavaignac | HZ CVI 185 F. Drexel. | RF 604 L. Pareti.

VIII. HISTOIRE DES ÉTUDES CLASSIQUES, HUMANISME, BIBLIOGRAPHIE, PÉDAGOGIE.

Bibliographie :

Altclassische Philologie und Altertumskunde, Antiquariats-Katalog n° 379. Ulm Kerler 665 p. | CR 22 J. E. Sandys.

Bibliotheca hagiographica (cf. Textes, Hagiographica).

Bibliografia periodica romana, chronique d'histoire ancienne, Jahresb. der Geschichtswiss. (cf. Histoire, Bibliogr.).

Catalogus dissertationum philolog. classic. libr. *Fock*, ed. II*. | CR 22 J. E. Sandys | ZöG 894 E. Kalinka.

F. Eichler, Aus einer österreichischen Bibliothek, Festgruss... bei der 50. Versamml. deutscher Philologen... in Graz. Graz chez l'auteur 1909 47 p. 8° | BPhW 141 W. Weinberger.

R. Klussmann, Bibliotheca scriptorum classicorum et graecorum et latinorum, die Lit. von 1878 bis 1896 einschl. Bd. I : Scriptores Graeci, Teil I : Collectiones. Abercius bis Homerus. T. II : Hybrias bis Zosimus. (JAW Bd. 146-151). Leipzig Reisland 1909/12 viii 708 & 450 p. gr. 8° 18 & 12 M. | BBG 517 E. Stemplinger | BPhW 468 K. Fuhr | CR 22 J. E. Sandys | LZB 1654 | ZöG 723 W. Weinberger.

E. Martini, Textgeschichte der Bibliotheke des Patriarchen Photios von Konstantinopel. I : Die Hdss., Ausgaben und Uebertragungen (Abhdl. K. Sächs. Ges. Wiss. XXVIII, 6). Leipzig Teubner 1911 134 p. gr. 8° 7 M. | BZ 548 P. Ms. | HJ 394 C. W. | LZB 797 | WKPh 1178 F. Hirsch.

G. Mercati, Per la storia della Bibliotheca Apostolica. Bibliotecario Cesare Baronio (Nel iii centen. d. morte di C. Baronio II, p. 85-178). Perugia Bartelli 1910 vii 83 p. 8° | BPhW 56 H. Rabe.

D. Reichling, Appendices ad Hainii-Copingeri repertorium bibliographicum. Additiones et emendationes. München Rosenthal 1905-11 7 fasc. 1600 p. 8°. | HJ 949 F. E. | RA XVII 372 S. de Ricci.

B. G. Teubner, 1811-1911. Geschichte der Firma. In deren Auftrag hrsg. von *Fr. Schulze*. Leipzig 1911 v 520 p. 4°. | BPhW 495 B. A. Müller | LZB 430 | | RC LXXI 361 H. W. | WKPh 492 H. D.

Aus dem Verlage von *B. G. Teubner* in Leipzig und Berlin 1811-1911. XII 352 & 184 p. 8°. | WKPh 492 H. D.

Textes et étude des textes.

M. Manitius, Geschichte der latein. Literatur des Mittelalters, I : Von Justinian bis zur Mitte des 10ᵉ Jahrb. (Hdb. d. klass. Altertumswiss. IX, 2, 1). München Beck 1911 XIII 766 p. gr. 8° 15 M. | BFC XVII 274 M. L. de Gubernatis | EPhK 821-4 J. Révay | HJ 333-349 C. Weyman | RF 606-611 G. Ferrara | RH CVIII 163 L. Halphen | RPh 359 P. Lejay | WKPh 404 C. Weyman | ZGW 483 Fr. Harder | ZöG 903 J. Huemer.

C. Pascal, Letteratura latina medievale*. | RF 90 G. Ferrara.

A. Schröter, Beiträge zur Geschichte der neulateinischen Poesie Deutschlands und Hollands. Berlin Mayer & Müller 1909 9 M. | MPh XVIII 131 P. C. Molhuysen.

L. Traube, Einleitung in die lateinische Philologie des Mittelalters, hrsg. von *P. Lehmann* (Vorles. & Abhandl. Bd. II). München Beck 1911 VIII 176 p. 8° 8 M. | BBG 338 Th. Preger | BMB 208 | BFC XVII 219 R. Sabbadini | BPhW 1401 W. Weinberger | HJ 229 C. W. | LZB 926 F. Schillmann | MPh XVIII 410 S. G. de Vries | RB 234 D. G. Morin | RF 125 E. S. | RH CVI 185 L. H. | WKPh 404 C. Weyman.

M. Vogel & *V. Gardthausen*, Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance (Zentralblatt f. Bibliothekwesen Suppl. XXXIII). Leipzig Harrassowitz 1909 XII 508 p. | RC LXXI 444 My.

Baptista Mantvanus, (The Eclogues of —) ed. by *W. P. Mustard*. Baltimore Hopkins Pr. 1911 157 p. 12° 6,6 Sh. | AB 500 A. P. | BFC XVIII 110 V. Ussani | DLZ 2985 M. Lehnerdt | RC LXXII 389 H. W. | WKPh 1319 M. Manitius. — *Id.*, On the Eclogues of — (ex : Trans. Amer. Philol. Assoc. VI, 1910, p. | AB 384 A. P.

Ecbasis Captivi, das älteste Tierepos des Mittelalters, übers. von *E. Gressler*. Dresden Pierson 1910 XII 69 p. 8° 2 M. | DLZ 2914 M. Manitius.

L'Enfant Sage (Das Gespräch des Kaisers Hadrian mit dem klugen Kinde Epitus), hrsg. und unters. von *W. Suchier* (Gesellsch. f. roman. Lit. 24). Halle Niemeyer 1910 XIII 612 p. 8° 24 M. | DLZ 214 K. Lewent | LZB 403 E. Stengel.

Erasmvs. Opus Epistolarum Des. — Roterodami recogn. *P. S. Allen*, T. II* | CR118 W. R. Robarts.

Ioannis Saresberiensis episcopi Policratici siue de nugis curialium et uestigiis philosophorum ...libri VIII. rec. *I. Webb**. | AB 126 | EHR 165 J. E. Sandys.

Ivlivs und Evagoras, ein philosophischer Roman, von *J. Fr. Fries*, neu hrsg. von *W. Bousset*. Göttingen Vandenhoeck 1910 XXVIII 486 p. 8° 7,50 M. | ZGW 295 E. Hoffmann.

Laelia, A Comedy. Now first printed by *G. C. Moore Smith*. Cambridge Univ. Pr. 1910 XXVIII 115 p. 8° 3,6 Sh. | BPhW 848 A. Nebe.

Petrarch's Letters to Classical Authors, transl. by *M. E. Cosenza*. Chicago Univ. Press 1910 XIV 208 p. 8° 1 Dol. | DLZ 2723 L. Bertalot | WKPh 1124 M. Manitius.

A. Hilka, Das Leben und die Sentenzen des Philosophen Secundus des Schweigsamen in der altfranz. Liter. nebst krit. Ausg. der latein. Uebers. des Wilhelmus Medicus, Abtes von St-Denis (ex : 88. Jhrber. Schles. Gesellsch. für vaterl. Cultur). Breslau Aderholz 1910 42 p gr. 8° 1 M. | BPhW 1096 C. Weyman | DLZ 544 E. Stengel | WKPh 540-548 Fr. Pfister.

Personalia.

Minerva. Jahrbuch der gelehrten Welt, bearb. von *K. Trübner*, XX, 1910-11. Strassburg Trübner 1911 LXVI 1612 p. 8° 18 M. | LZB 28 | RH CVI 394 E. H.

Minerva. Handbuch der gelehrten Welt, bearb. von *G. Lüdtke* und *J. Beugel*. Bd. I : Die Universitäten und Hochschulen... Strassburg Trübner 1911 VIII 623 p. 8° 10 M. | LZB 106.

A. Gudeman, Grundriss der Geschichte der klassischen Philologie, 2ᵉ Aufl. | BBG 127 J. Melber* | BFC XVII 169 L. V. | RPh 216 H. Alline.

Id., Imagines philologorum ; 160 Bildnisse aus der Zeit v. d. Renaissance bis zur Gegenwart. Teubner 1911 VIII 40 p. 4° 3,20 M. | AJPh 240 B. L. Gildersleeve

BBG 339 Th. Preger | BMB J. P. W. | BPhW 1300-1319 B. A. Müller | DLZ 1169 A. Klotz | HJ 438 C. W. | LZB 537 E. Martini | RC LXXII 382 H. W. | RF 620 E. S.

G. Curcio, Q. Orazio Flacco stud. da Fr. Petrarca* | BMB 302 A. B.

G. Duhain, Un traducteur de la fin du xvii^e s., Jacques de Tourreil (cf. Demosthenes).

G. Heller, Die Weltanschauung A. von Humboldts in ihren Beziehungen zu den Ideen des Klassizismus. Leipzig Voigtländer 1910 vi 273 p. 8° 9 M. | LZB 484 A. Buchenau.

Ch. Jorel, D'Ansse de Villoison et l'hellénisme en France pendant le dernier tiers du xviii^e s. (Bibl. Ec. Hautes Études, 182). Paris Champion 1910 xii 530 p. 8° 18 Fr. | DLZ 1804 Ph. A. Becker | MPh XIX 45 J. C. Vollgraff | REG 218 C. E. R.

Fr. Susemihl, von *B. A. Müller* (ex : Bursians Jahresb. CLV B 1911 p. 49-102). | WKPh 1144 H. Mutschmann.

A. G. Wientjes, De Iacobo Gebelio philologo classico*. | BPhW 310 A. Gudeman.

Varia.

The value of humanistic studies : a Symposium (ex : School Review 1910). Michigan Univ. Bulletin xi, 17, 70 p. gr. 8° | BPhW 1414 A. Kraemer.

G. Billeter, Die Anschauungen vom Wesen des Griechentums. Teubner 1911 xviii 478 p. 8° 12 M. | BBG 514 R. Thomas | CPh 497 P. Shorey | DLZ 1764 P. Wendland | JHS 322 | LZB 544 Th. O. Achelis | ZGW 584-8 H. Peter.

K. Bone, Πείρατα τέχνης. Ueber Lesen und Erklären von Dichtwerken* | MPh XVIII 124 K. Kuiper.

K. Brugmann, Der Gymnasialunterricht in den beiden klassischen Sprachen und die Sprachwissenschaft. | AIF 1-5 K. Brugmann, 81-5 H. Meltzer | BBG 52 Menrad | BPhW 622 M. Niedermann | NJA XXVIII 173 H. Meltzer.

R. Cagnat, L'hellénisme en France pendant la période romantique. Paris Hachette 1911 vii 291 p. 16° | RC LXXI 255 F. Baldensperger.

G. Capellanus. Sprechen Sie lateinisch ? 5^e Aufl. Dresden Koch 1910 2 M. | MPh XVIII 168 J. J. Hartman.

P. Cauer, Das Altertum im Leben der Gegenwart (Aus Natur und Geisteswelt, 356). Teubner 1911 viii 122 p. pet. 8° 1 M. | JHS 322 | ZGW 738 O. Wackermann.

Id., Die Kunst des Uebersetzens. 4^e Aufl*. | RC LXXI 322 My.

Id., Wissenschaft und Schule* | BBG 119 Flierle.

O. Crusius, Wie studiert man klassische Philologie ? München Reinhardt 1911 58 p. 8° 0,60 M. | BBG 411 Th. Preger | WKPh 1125 R. Helm.

J. E. Flecker, The Grecians. London Dent 1910 vi 140 p. 2 Sh. | JHS 144.

H. Gossens, Wie kann die lateinische Lektüre... staatswissenschaftliche Erziehung fördern ? Prog. Coblenz 1911 70 p. 4° | LZB 1382 Mahn.

O. Immisch, Das Erbe der Alten. Berlin Weidmann 1911 40 p. 8° 0,80 M. | BBG 410 Th. Preger | LZB 1665.

Id., Wie studiert man klassische Philologie ?* | BBG 126 J. Melber | ZöG 405 E. Kalinka.

Fr. W. Kelsey, Latin and Greek in American education. New-York Macmillan 1911 x 396 p. | CR 249 P. Gardner.

K. 'Αντ. Λασκάρεως Ὑποδειγματικαὶ Διδασκαλίαι ἀναγνώσεως τῶν τραγικῶν ποιητῶν καὶ συντάξεως ἐκθέσεων ἰδεῶν. Athènes Sakellarios 1909 72 p. | WKPh 265 S. Mekler.

P. Linde, Die Fortbildung der latein. Schulgrammatik nach der sprachwissenschaftlichen Seite hin. Prog. 277 Königshütte 1911 24 p. 8°. | WKPh 911 J. Köhm.

G. F. Lipps, Weltanschauung und Bildungsideal (Untersuch. z. Begründung der Unterrichtslehre). Leipzig Teubner 1911 230 p. 8° 4 M. | BPhW 1638 H. F. Müller.

F. Lot, Diplômes d'études et dissertations inaugurales, Étude de statistique comparée. Paris Champion 1910 31 p. 8° | RSH XXII 365 H. B.

E. Maass, Der Genius der Wissenschaft*. | BPhW 1041 K. Bruchmann.

M. Nonnenberg-Chun, Der französische Philhellenismus in den zwanziger Jahren des vorigen Jahrh. (Romanische Stud., X). Berlin Ebering 1909 234 p. 8° 6 M. | LZB 868 N. S.

L. J. Paetow, The arts course at medieval universities with special reference to grammar and rhetoric (Univ. of Illinois Stud. III, 7 1910) 134 p. 8° 1 Dol. | CPh 240 Ch. H. Beeson | EHR 379 H. Rashdall | RH CVI 181 L. H.

J. P. Postgate, Dead language and dead languages. London Murray 1910 32 p. 1 Sh. | CPh 106 W. Miller | Ha 403 M. T. S.

A. Roersch, L'humanisme belge à l'époque de la Renaissance. Etudes et portraits. Bruxelles van Oest 1910 174 p. | HJ 439 E. Drerup | NJA XXVII 319 L. Enthoven.

L. Sadée, Vom deutschen Plutarch. Ein Beitrag zur Entwicklungsgesch. des deutschen Klassizismus (Grenzfragen des Nerven- und Seelenlebens, 76). Wiesbaden Bergmann 1911 91 p. gr. 8° 2,60 M. | LZB 994 M. K.

J. Sauer, Die christ. arch. Forsch. im letzt. halb. Jahrh. (cf. Archéologie, Etudes).

T. Torbjörnsson, Die vergleichende Sprachwissenschaft in ihrem Werte für die allgemeine Bildung und den Unterricht. Leipzig & Berlin Mentor-Verlag 1909 56 p. gr. 8° 1,50 M. | WKPh 1393 A. Walde.

IX. MÉLANGES, RECUEILS ET PÉRIODIQUES GÉNÉRAUX.

Generalia.

Byzantinische Zeitschrift, XVI, XVII, XVIII, XIX, 1 & 2, 1907-1910*. | AB 99-105 V. D. V.

Commentationes Aenipontanae quas ed. *E. Kalinka* et *A. Zingerle*, fasc. IV & V. Innsbruck Wagner 1909 & 1910 104 & 76 p. | BPhW 518 J. Tolkiehn | RC LXXI 443 My. | RF 128 E. S.

Commentationes philologae Ienenses, ed. Seminarii philol. Ien. Professores. VIII, 2*. | DLZ 487 R. Helm.

Eranos, Acta philologica Suecana, ed. *W. Lundström*. VIII (1908), IX (1909). Leipzig Harrassowitz, 164 & 183 p. 8° le vol. 6 M. | BPhW 1602 W. Heraeus.

Ἐθνικὸν Πανεπιστήμιον. Τὰ κατὰ τὴν πρυτάνειαν M.K. Κατσάρα... 1907-8 Athènes Sakellarios 1909 408 p. 8°.

Ἐπιστημονικὴ ἐπετηρίς Δ' & Ε' 1907-9 486 & 318 p. 8°. | WKPh 1091 G. Wartenberg.

Harvard Studies in classical philology, XIX 1908 & XX 1909, 190 & 174 p*. | ZöG 512 E. Kalinka.

Id., XXI 1910 172 p. 8° 6,50 M. | BBG 408 C. Weymann.

Hermathena, A series of papers on literature, science and philosophy by members of Trinity College, Dublin, Hodges XXXIV 1908 270 p., XXXV 1909, p. 271-498, XXXVI 1910, p. 1-236 8° le n° 4 Sh. | RC LXXII 361 V. Cournille.

Iuuentus, Ephemeris in usum iuuentutis studiosae ; moder. *St. Székely*. Budapest ; 1 an : 4 Kr. | DLZ 269 | EPhK 150 L.

Kleine Texte für theologische und philologische Uebungen (divers volumes de la collection . | CR 215 W. H. D. Rouse.

Papers of the British School at Rome, vol. V*. | BPhW 1563-1571 J. Partsch | CPh 379 S. B. P.

Scriptor latinus, Noua « Ciuis Romani » series, VIII 1910 1-6, red. *V. Lommatzsch*. Frankfurt Löstenöder 4 M. | BBG 238 E. Stemplinger | BPhW 120 F. Gustafsson | ZöG 148 E. Hora.

Transactions and Proceedings of the American philological association, XXXIX 1908, XL 1909. Boston Ginn 1909/10 146 CIV & 201 CLI + 44 p. 8° | BPhW 615 J. Tolkiehn | DLZ 2458 R. Helm | RC LXXI 69 V. Cournille.

Vereins der Freunde des humanistischen Gymnasiums (Mitteilungen des —), Heft 10, von *S. Frankfurter*. Wien Fromme 91 p. 8° | BPhW 527 H. F. Müller.

Vereins klassischer Philologen in Wien (Tätigkeitsbericht des —). Wien 1909 in Komm. bei Gerold & Co. 75 p. 8° 1,60 Kr. | BPhW 929 R. Helbing.

50e Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Graz 1909.
— Festgruss von der philosophischen Fakultät dargebr. der —. Innsbruck Wagner 1909 201 p. 8° | BPhW 840 J. Tolkiehn.

— Festschrift der —. Selbstverlag, 1909 223 p. gr. 8° | BPhW 141 W. Weinberger.

— Primitiae Czernovicienses, Festgabe zur —, hrsg. von *I. Hilberg* und *J. Jüthner**. | BPhW 142 W. Weinberger.

— Στρωματεῖς, Grazer Festgabe zur —* | BPhW 428 J. Tolkiehn | CR 24 | HJ 465 E. Drerup | JPhV 26 H. J. Müller | JS 423 P. Lejay | LF 288 Fr. Novotný.

— Verhandlung der —, zusammengestallt von *H. Schenkl**. | BBG 118 O. Stählin | BPhW 1061-1073 R. Ebeling | ZöG 377 R. Bitschofsky.

— Wiener Eranos. Zur —*. | BPhW 993 J. Tolkiehn.

Wörter und Sachen, Kulturhistorische Ztschr. für Sprach-und Sachforschung. Bd. I, 2. Heidelberg Winter 1909 162 p. | AIF 5 W. Foy.
Bd. II 1910, 11 239 p. | BSL 32 R. Gauthiot.

Personalia.

G. N. Chatzidakis, Φιλολογικαὶ μελέται. Athènes 1911 154 p. | BZ 563 p. A. H.

R. Fornaciari, Fra il nuovo e l'antico. Prose letterarie*. | BMB 301 A. B.

Χάριτες *Fr. Leo* zum 60ⁿ Geburtstag dargebracht. Berlin Weidmann 1911 490 p. 16 M. | JHS 331.

Sylvain Lévi. Mélanges d'indianisme offerts par ses élèves à —. Paris Leroux 1911 345 p. 8° | JS 422 H. D. | RA XVIII 481 S. R. | REA 473 A. Cuny. | RPh 222 J. Marouzeau.

Th. Mommsen, Gesammelte Schriften, Bd. II-III : Philologische Schr*. | BFC XVII 205 G. de Sanctis | CR 91 E. Harrison | JPhV 21 H. J. Müller | RF 459 V. Costanzi | RPh 368 P. Lejay.

Id., Historische Schriften, III (Ges. Schr., VI). VIII 695 p. gr. 8° 17 M*. | BBG 404 L. Hahn | BFC 205 G. de Sanctis | BMB 69 J. P. W. | BPhW 1292 C. Bardt | BZ 279 C. W. | HJ 227 C. W. | JS 138 R. C. | LZB 694 L. Bloch | RC LXXII 382 J. D. | RF 459 V. Costanzi | SS 455 E. Pais.

M. H. Morgan, Addresses and Essays*. | RF 126 E. S.

R. von Pöhlmann, Aus Altertum und Gegenwart, Gesammelte Abhandlungen, 2e Aufl. München Beck 1911 V 438 p. 8° 7.50 M. | BBG 233 Th. Preger | BPhW 404 J. Ziehen | HJ 229 C. W. | ZöG 916 J. Oehler.

Id., Id., Neue Folge X 322 p. 8° 6 M. | BPhW 1505 C. Bardt | HJ 711 W. C. | LZB 1413 K. Hönn.

C. Robert, Genethliacon überr. von der Graeca Halensis*. | AJPh 365 B. L. Gildersleeve | JS 473 B. Haussoullier | MPh XIX 5 J. C. Vollgraff | REG 216 G. Glotz | RF 113 D. Bassi.

D. Russo, Studii si critice (Études et critiques [byzantines]). Bucarest 1910 123 p. 8° | B 248 N. Banescu | BZ 587 N. Banescu.

G. de Sanctis, Per la scienza dell' antichità. saggi e polemiche*. | HZ CVI 414 A. Bauer | RC LXXI 108 My | REA 111 G. Radet.

Th. Th. Sokolow, Travaux scientifiques (en russe)*. | BPhW 872 H. Röhl | DLZ 1135 A. Woldemar | RA XVII 358 S. R. | REG 229 E. H.

L. Traube, Vorlesungen und Abhandlungen (cf. Histoire des études.

J. Vahlen, Gesammelte philologische Schriften. I : Schriften der Wiener Zeit. Teubner 1911 VII 658 p. gr. 8° 14 M. | LZB 1507 | RF 618 E. S. | ZGW 803 K. P. Schulze | ZöG 709 R. Bitschofsky.

I. Vahleni Opuscula academica. I : Prooemia indicibus lectionum praemissa. 1-33 XI 511 p. ; II : 34-63 IV 646 p. Leipzig Teubner | RF 130 E. S.

E. Zellers Kleine Schriften, unter Mitw. von *H. Diels* und *K. Holl* hrsg. von *O. Leuze*. Bd. I. Berlin Reimer 1910 VI 498 p. 8° 12 M. | BPhW 644 F. Lortzing.

Id., Bd. II 1910 | BZ 279 C. W.

X. LIVRES D'ÉTUDE

Ouvrages généraux et encyclopédiques (Pour les manuels de littérature, histoire, archéologie, etc., cf. sous les rubriques diverses).

G. Fumagalli, L'Ape latina. Dizionarietto di 2588 frasi, sentenze, proverbi... ecc. vive nell' uso moderno... Milano Hoepli 1911 xvi 355 p. 16°. | BFC XVIII 12 D. Fava.

A. Gercke und E. Norden, Einleitung in die Altertumswiss. Bd. I². | BBG 125 J. Melber | BFC XVII 160 L. V. | DLZ 1888 W. Kroll | RIP CVI 349 F. Jacoby.

Id., Id., Bd. II² | BFC XVII 160 L. V. | DLZ 1888 W. Kroll | JPhV 265 E. Hoffmann | ZGW 229 Fr. Heussner.

J. Hense, Griechisch-römische Altertumskunde, ein Hilfsbuch für den Unterricht, unter Mitw. von *Th. Gröbel, W. Kotthoff, H. Leppermann, E. Schunck, A. Wirmer*, hrsg. von —. 3° Aufl. Münster Aschendorff 1910 xii 341 p. 4 M. | WKPh 1025-1031 E. Wilisch.

P. Paris et *G. Roques*, Lexique des Antiquités grecques. Paris Fontemoing 1909 ii 481 p. 8° | RA XVII 180.

Paulys Real-Encyklopädie der klassischen Altertumswiss., neue Bearb. von *G. Wissowa* und *W. Kroll*. Bd. XII : Ephoros-Fornaces, 1909 2876 col. 8° 30 M². | BPhW 586 J. Tolkiehn | HJ 463 C. W. | LZB 103 R.

Id., Id. Bd. XIII : Fornaces-Glykon, 1910 1472 col. 15 M. | BBG 406 J. Melber | CR 228 G. F. H. | LZB 1665 | RIP 246 F. C. | WKPh 889 Fr. Harder.

J. G. Schlimmer & *Z. C. de Boer*, Woordenboek der Grieksche en Romeinsche Oudheid, 2° druk. Herzien door *Z. C. de Boer* & *W. Koch*. Haarlem Erven 1910 | MPh XVIII 271 N. J. Singels.

D. Sanders, Zitatenlexikon, 3° Aufl. Leipzig Weber 1911 5 M. | BBG 64 Th.P.

J. E. Sandys, A Companion to Latin Studies ed. for the syndics of the University Press. Cambridge Univ. Press 1910 xxxv 891 p. 8° 18 Sh. 141 fig. | BFC XVIII 36 L. V. | BMB 189 J. P. W. | CR 260 E. E. Genner | DLZ 158 Fr. Leo | EHR 829 W. A. G. | Ha 399 W. K. | JHS 144 | JS 140 G. Lafaye | LZB 469 | | WKPh 1280 Fr. Harder.

L. Whibley, A Companion to Greek Studies, 2nd ed. Cambridge Univ. Pr. 1906 xxx 672 p. | RF 135 E. S.

Grammaires et dictionnaires. Méthodes et stylistiques.

R. Agahd, Lateinische Syntax. Leipzig Teubner 1909 vii 56 p. 1 M. | BBG 340 Reissinger | ZGW 286-9 C. Stegmann | ZöG 609 R. Bitschofsky.

Benselers Griechisch-Deutsches Schulwörterbuch 13° Aufl. von *A. Kaegi*. Teubner 1911 xii 1009 p. 8° 8 M. | BBG 403 Dutoit | KBW 344 G. Lang | ZGW 289 O. Wackermann.

Authenrieths Schulwörterbuch zu den homer. Ged. (cf. Homerus).

E. Bergers Lateinische Stilistik für obere Gymnasialklassen, 10° Aufl. von *E. Ludwig*. Berlin Weidmann 1910 vii 238 p. gr. 8° 2,80 M. | BBG 59 G. | KBW 488 Wunder | WKPh 121 C. Stegmann.

A. Carnoy, Notions pratiques de stylistique grecque. Louvain Istas 1910 | MPh XVIII 207 D. C. Hesseling.

G. Cerolani, Cento osservazioni alla Grammatica latina elementare del Cocchia • | BPhW 87 E. Wolff.

H. Ebeling, Schulwörterbuch zu Homer (cf. Homerus).

J. Estève, Syntaxe latine-française (en vue de la version). Paris Vuibert 1909 viii 148 p. 1,50 Fr. | RIP 348 A. Humpers.

F. Gaffiot, Méthode de langue latine pour la traduction des textes. Paris Colin 1910 | RIP 350 P. Henen | RPh 224 J. Marouzeau | RU 2,227 H. de la Ville de Mirmont.

K. E. Georges, Kleines Lat.- Deutsches Handwörterbuch, 9° Aufl. von *H. Georges*². | BPhW 1169 M. C. H. Schmidt.

Id., Id. Deutsch-lat. Teil. 7e Aufl. von *H. Georges*. Ibid. 1911 VI 2872 col. gr. 8° 10 M. | DLZ 411 G. Landgraf | KBW 347 H. Ludwig | ZGW 478 O. Wackermann.

Chr. Harder, Schulwörterbuch zu Homer (cf. Homerus).

F. Hartmann, Die Wortfamilien der lateinischen Grammatik für den Schulgebr. zusammengest. Bielefeld Velhagen 1911 VI 436 col. 2,80 M. | BBG 521 O. Büttner | BMB 441.

Heinichens lateinisch-deutsches Schulwörterbuch, verkürzte Bearb. von *H. Blase* und *W. Reeb*. Leipzig Teubner 1911 XXIV 635 p. 8° 5 M. | ZGW 635 O. Wackermann.

H. Hesselbarth & *H. Wibbe*, Lateinische Syntax für Reform-Realgymn. Gotha Perthes 1909 VII 83 p. 8° 1,25 M. | WKPh 46 C. Stegmann.

E. Hora, Heineccii (*Heinecke*) fundamenta stili cultioris*. | BPhW 343 A. Kornitzer | WKPh 39 C. Stegmann.

A. Kaegi, Kurzgefasste Griechische Schulgrammatik. 20e Aufl. Berlin Weidmann 1910 XII 173 p. 8° 2 M. | ZGW 119-135 H. Begemann.

W. Kalb, Spezialgramm. für Jünger des Rechts (cf. Droit).

Fr. Loukotka, Návodná methodika základův jazyka latinského (Méthode inductive de gramm. lat.) Prague Unie 1911 117 p. 1,70 Kr. | LF 467 J. Némec.

J. Niederle & *V. Niederle*, Mluvnica řeckého jazyka pro gymnasia česká (Gramm. grecque pour les gymn. tchèques) Prague Unie 1909 128 p. 2,15 Kr. | Ibid.

M. Philentas, Γραμματικὴ τῆς ρωμαίικης γλώσσας. T. I 1907 268 p. ; II 1910 563 p. Athènes Τυπ. ἡ Νομικὴ 6 Dr. | A & R 152 P. E. P.

E. Preuschen, Vollst. Griech.-Deutsches Wörterb. z. d. Schriften des N. Test. und der übr. urchristl. Literatur (cf. Testamentum nouum).

P. Rasi, Grammatica Latina ad uso dei Ginnasi e dei Licei. I : Fonol. e Morfol. II : Sintassi. Milano Vallardi 1911 VIII 191 & VIII 231 2 & 2 L. | A & R 349 C. Bione, 350 P. Rasi.

L. Radermacher, Neutestamentliche Grammatik... (cf. Testamentum nouum).

A. T. Robertson, Kurzgef. Gramm. des neutest. Griech. (cf. Testam. nouum).

G. Rosenthal, Lateinische Schulgrammatik ... für reifere Schüler; mit besond. Berücks. von Cäsars Gall. Krieg., 2e Aufl. Teubner 1910 IV 70 p. 8° 1 M. | BBG 520 Bauerschmidt | WKPh 1262 G. Reinhold.

J. Sander, Beiträge zur lateinischen Schulstilistik. Prog. n° 352 Wittenberg 1911 36 p. pet. 8°. | WKPh 849 K. Löschhorn.

G. Simonson. A greek Grammar : Syntax. London Sonnenschein 1911 6,6 Sh. | CR 229 H. R.

Stowassers Lateinisch-deutsches Schul- und Handwörterbuch, 3e Aufl. von *M. Petschenig*, Einl. und. etymolog. Teil von *Fr. Skutsch*.* | KBW 29 H. Meltzer* | RF 123 E. S. | ZGW 112-6 O. Wackermann.

G. Thiele, Lateinkursus für Juristen (cf. Droit).

Wartenberg, Vorschule zur Latein, 7e Aufl. von *E. Bartels*. Hannover Goedel 1911 2.80 M. | BBG 343 Bauerschmidt.

J. Woltjer, Latijnsche Grammatica voor Gymnasiën, 5e druk. Groningen Wolters 1911 3,90 Fl. | MPh XIX 109 M. B. Mendes da Costa.

Chrestomathies, Recueils de textes.

Florilegium Latinum zusammengestellt von der philol. Vereinigung des Kön. Carola-Gymn. zu Leipzig. I : Drama, II : Erzählende Prosa. Teubner 1911 72 & 77 p. le vol. 0,60 M. | RF 617 E. S. | ZGW 804 K. P. Schulze | ZöG 951 R. Bitschofsky.

O. Büttner und *J. W. Schmidtler*, Lateinisches Uebungsbuch. Nürnberg Korn 1909 1,35 M. | BBG 237 Fr. Winter.

R. Gall, Lateinisches Lesebuch, Proben zur römischen Literatur der Republik und der ersten Kaiserzeit, für höhere Kl. : I : Text, II : Kommentar. Wien Deuticke 1910 & 1911 VI 236 & 66 p. 2,50 & 1,40 M. | WKPh 377 Rosenthal | ZöG 735-740 R. Bitschofsky.

H. Geist, Uebungsstücke zum Uebersetzen ins Lateinische für Oberklassen, im Anschluss an Cicero und Tacitus. I : Deutscher Teil ; II : Latein. Teil*. | BBG 129 P. Geyer | KBW 348 Heege.

G. Gigli, Poetarum scriptorumque Romanorum exempla. Livorno Giusti 1910 xiv 526 p. | RF 323 A. Beltrami.

J. Golling, Chrestomathie aus Liuius für den Schulgebrauch* | ZöG 221 R. Bitschofsky.

Chr. Harder, Lateinisches Lesebuch für Realanstalten. I: Text. Wien Tempsky 1911 132 p. 8° 2 M. | WKPh 603 G. Rosenthal.

St. Haupt, Hellas, Griechisches Lesebuch. I: Text; II: Anmerk. und Wörterverzeichniss. Leipzig Freytag, Wien Tempsky 1910 245 & 286 p. le vol. 2 M. | KBW 342 Th. Drück | RPh 96 B. Haussoullier | WKPh 128 J. Sitzler | ZGW 291-4 E. Grünwald.

R. Helm und *G. Michaelis*, Lateinbuch für Oberrealschüler* | ZöG 228 H. Bill.

Fr. Hoffmann, Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen in das Lateinische für Primaner. Berlin Weidmann 1910 Text v 96 p. Bemerk. 132 p. 3,20 M. | WKPh 325 Rosenthal.

K. Huemer, Chrestomathie aus Platon nebst Proben aus Aristoteles.* | BBG 236 K. Bitterauf | JPhV 303 E. Hoffmann | MPh XVIII 351 B. J. H. Ovink | WKPh 174 H. Gillischewski | ZöG 514 J. Pavlu.

K. Klement, Elementarbuch der griechischen Sprache*. | BBG 58 & 419 K. Bullemer | ZöG 515 A. Nathansky.

L. Koch, Xenophonsätze zur Einübung der Griech. Syntax in Tertia und Sekunda. 2° Aufl. Berlin Weidmann 1910 vii 95 p. 1,60 M. | BBG 418 K. Bullemer | WKPh 410 J. Sitzler | ZGW 493 W. Gemoll.

A. Kornitzer, Lateinisches Uebungsbuch für Obergymnasien. Wien Tempsky 1906 252 p. 8° 3 M. | ZGW 371 C. Stegmann.

Id., Id. 2° Aufl. 1911 255 p. | ZGW 476 K. P. Schulze.

G. Lodge, The vocabulary of high school latin. New-York Columbia Univ. 1909 217 p. | BMB 377.

Th. Nissen, Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Latein. f. d. Obertertia & Untersek. d. Reformschulen*. | WKPh 743 A. Kisting.

Chr. Ostermann, Lateinisches Uebungsbuch. Ausg. C, IV. Teil, 2° Hälfte, von *H. J. Müller* und *H. Fritzsche*. Teubner 1910 iv 320 p. 8° 2,40 M. | BBG 521 Bauerschmidt | ZGW 581 R. Berndt.

K. Prinz, Lateinisches Lesebuch für Gymnasien... I: Bruchstücke aus leichteren Prosaikern. II: Anmerk. und Wörterb. Wien Tempsky 1910 94 & 162 p. 8° le vol. 1,50 M*. | BBG 419 Stöcklein | KBW 345 Kirschmer | WKPh 298 Rosenthal | ZGW 472 M. Broschmann | ZöG 420 R. Bitschofsky.

Scheindlers lateinische Uebungsbücher*.

— IIer Teil, von *A. Scheindler*. Wien Tempsky 1910 193 p. 2,60 Kr.

— IIIer Teil, von *H. St. Sedlmayer*. 60 p. 1,40 Kr.

— IVer Teil, id. 71 p. 1,40 Kr.

— Ver Teil, id. 128 p. 2 Kr. | BBG 421 Stöcklein.

G. Schneider, Lesebuch aus Platon mit Anh. aus Aristoteles. II: Erläuterungen. Wien Tempsky 1911 138 p. 8° | JPhV 304 E. Hoffmann | ZöG 896 H. St. Sedlmayer.

Sedlmayer-Scheindlers lateinisches Uebungsbuch für die oberen Klassen, hrsg. von *H. St. Sedlmayer*, 5° Aufl. Wien Tempsky 1910 224 p. 3 Kr. | BBG 421 Stöcklein.

J. Steiner und *A. Scheindler*, Lateinisches Lese- und Uebungsbuch. Ier Teil, 8° Aufl., 2er Teil, 6° Aufl. von *R. Kauer*. Wien Tempsky 1910 140 & 231 p. 1,50 & 2,50 Kr. | BBG 420 Stöcklein | ZöG 518 F. Loebl.

Fr. Stürmer, Wörterverzeichniss zu *Ostermann-Müllers* latein. Uebungsbuch. Teubner 1911 72 p. 8° 0,80 M. | ZGW 637 P. Linde.

V. Thumser, Griechische Chrestomathie, unter Mitwirk. von *E. Schreiber* & *A. Swoboda*. I: Ausw. aus den Prosaïkern für die 5° & 6° Kl. Wien Deuticke 1910 153 p. 3 Kr. | BBG 236 R. Bitterauf | KBW 344 Eisele | WKPh 463 J. Sitzler | ZöG 982 G. Heidrich.

J. Wulff, Lateinisches Lesebuch und Wortkunde, Ausgabe B, von *J. Schmedes*. Berlin Weidmann 1907 viii 68 & ii 152 p. 8° ens. 3,20 M. | ZöG 740 H. Bill.

W. *Wyss*, Lateinisches Uebungs- und Lesebuch für Anfänger. | ZöG 28 J. Dorsch.

Enseignement par l'image.

A Guide to the exhibition illustrating Greek and Roman life (cf. Archéologie, Musées).

St. Cybulski, Tabulae quibus antiquitates Graecae et Romanae illustrantur. Tab. X, 3. ed. cur. *J. Lamer*. | CR 267.

J. Flaxman's Zeichnungen zu Sagen des klassischen Altertums². | BPhW 479 J. Ziehen | WKPh 1417 H. L. Urlichs.

A. Gudeman, Imagines philologorum (cf. Histoire des études, Personalia).

H. Lamer, Römische Kultur im Bilde (Wissenschaft und Bildung, 81). Leipzig Quelle & Meyer 1910 IV 56 p. 8° 96 pl. 175 fig. 1,25 M. | BBG 127 K. Hartmann | DLZ 875 Fr. Pfister | EPhK 833 O. Hittrich | HJ 424 [Lill.] | HZ CVII 647 Br. | ZöG 1033 J. Oehler.

Id., Griechische Kultur im Bilde (Wiss. & Bildung 82). Leipzig Quelle & Meyer 1911 64 p. 8° 96 pl. 1,25 M. | EPhK 833 O. Hittrich.

A. Lehmann, Kulturgeschichtliche Bilder aus dem Altertume, le tabl. 2,80 M. Kommentar von *Th. Heymann* und *A. Uebel*. Leipzig Wachsmuth 70 p. 2,80 M. | BMB 68 J. P. W.

K. Schirmer, Bilder aus dem altrömischen Leben (cf. Histoire sociale, Romana).

Homerlandschaften der Insel Ithaca (cf. Homerus).

INDEX DES NOMS D'AUTEURS

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

R

S

T

U

V

W

X

Z

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

REVUE DES REVUES

ET

PUBLICATIONS D'ACADÉMIES

RELATIVES

A L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

Trente-cinquième Année

FASCICULES PUBLIÉS EN 1911

Rédacteur en chef : ADRIEN KREBS

REVUE DES REVUES
ET
PUBLICATIONS D'ACADÉMIES
RELATIVES
A L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

FASCICULES PUBLIÉS EN 1911

ALLEMAGNE

Rédacteur général : Henri Lebègue

Abhandlungen der k. Preussischen Akademie der Wissenschaften, 1910, Philol.-histor. Classe, Strategenköpfe [Kekule v. Stradonitz] Description, comparaison entre eux et appréciation au point de vue artistique et historique d'un certain nombre de bustes en marbre de stratèges grecs de différents musées de l'Europe (3 pl. nombreuses fig.) et dont la plupart sont des œuvres du v^e s. av. J.-C. (Périclès, Miltiade, Thémistocle etc.). Portraits de Miltiade décrits dans Fulvius Ursinus (Imagines et elogia virorum illustrium 1570) et dans Achilles Statius (Inlustrium virorum vultus, 1569, chez Lafreri) : témoignage de Pighius (Hercules Prodicius 1587) : discussion de l'authenticité, plus que douteuse, de ces deux têtes de Miltiade soi-disant antiques, dont l'une aurait été trouvée sur le mont Caelius. Examen des inscr. ¶ Die Munzen von Pergamon [H. von Fritze]. Le monnayage de Pergame qui commence vers le milieu du v^e s. av. J.-C. embrasse une période de 700 ans et est un des plus importants parmi tous ceux des villes grecques de l'Asie mineure ; à côté des monnaies de la ville elle-même nous avons à Pergame de riches émissions de monnaies d'or royales, et en plus des monnaies impériales très importantes pour l'histoire religieuse, politique et artistique de cette ville, qui fut un des centres de la civilisation même après la période hellénistique. Comme ces monnaies n'ont pas été suffisamment étudiées jusqu'ici, sauf par Imhoof-Blümer (Die Münzen der Dynastie von Pergamon dans Abh. d. Berl. Akad. d. Wiss. 1884) F. les étudie à nouveau et d'une manière plus complète d'après 2.500 d'entre elles dont il a eu en mains soit les originaux soit les moulages. Il ne veut pas résoudre tous les problèmes qui se présentent, mais il se propose de répondre aux questions qui se posent d'après l'état actuel de la science. I. Les monnaies d'avant l'Empire : A, Les monnayages de la ville autonome : B, La monnaie d'argent des Attales ; C, Les Cistophores ; D, Les monnaies d'argent aux types d'Alexandre et de Lysimaque — Emissions de Mithridate, 88-85 av. J.-C ; E, Monnaies divisionnaires royales ; F, Portraits de Philetairos ; G. Lettres, monogrammes et signes conventionnels. Monnaies commémoratives ; H. Les divers types de ces monnaies au nombre de trois. II. Les monnaies de l'Empire : A, Sans le portrait de l'empereur ; B, Les divers types des monnaies sous l'empire au nombre de plus de quinze, étudiés et

décrits en autant de chapitres séparés ; C, Noms et titres des magistrats ; D, Les monnaies des homonoiai ou alliances entre Pergame et certaines cités. Mémoire de 107 p. 9 pl. ¶ Keilschriftliches Material zur altaegyptischen Vokalisation [H. Ranke]. Nous ne faisons que mentionner pour mémoire cet art. de 96 pages qui ne rentre pas dans le cadre de cette revue, et qui énumère, groupe et étudie un grand nombre d'inscr. cunéiformes importantes pour l'étude de la vocalisation dans la langue égyptienne ancienne avant l'époque grecque. Elles donnent la transcription de mots et de noms propres égyptiens et appartiennent à trois époques de l'histoire assyro-babylonienne. Epoque babylonienne moyenne, xv^e au xiii^e s. av. J.-C. ; assyrienne, viii^e et vii^e s. ; néo-babylonienne et perse, vi^e et v^e s. ¶ Die libelli aus der decianischen Christenverfolgung [P. M. Meyer]. Texte, description et commentaire développé de vingt libelli ou certificats de sacrifice émis pendant la persécution des chrétiens par Decius ; ils ont été trouvés à Theadelphia dans le Fayoum et sont disposés chronologiquement du 12 juin au 14 juillet 250. Ils sont accompagnés de quatre autres (n^os 21 à 24) trouvés depuis la publication, par Krebs, du premier connu (Sitzungsb. 1893, p. 1007 sqq.). Il sont écrits de la main des νομογράφοι et d'après un formulaire qui n'est pas uniforme. Examen détaillé. X.

Abhandlungen der philos.-philol. und histor. Klasse der k. Bayerischen Akademie der Wissenschaften. Vol. XXV (1911) 3 Abth. Der heilige Georg in der griechischen Ueberlieferung [† K. Krumbacher]. Mémoire publié d'après les papiers laissés par K. [A. Ehrhard]. Introduction : bibliographie du sujet : liste des 118 mss. qui existent de cette légende de saint Georges martyr. 1. Textes ; 2. Études détaillées sur les textes; 3. Conclusions généalogiques. — Suppléments : A. Signification mythologique de la légende de Georges. Georges = Mithra ; B. Signification historique. Georges = Georges, évêque d'Alexandrie ; C. Quels furent les plus anciens porteurs du nom de Γεώργιος; — Georgius [P. Maas]. Mémoire de xli, et 332 p. avec tables et indices divers. E. R.

Abhandlungen der philol.-histor. Klasse der k. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften. Vol. 28 (1911). Die Ueberlieferung der Gynäkologie des Soranos von Ephesos [Joh. Ilberg] 5 pl. Après une courte introd. sur le Par. gr. 2153 (xv^e s.) ms. de mélanges de médecine, qui contient entre autres 67 feuillets folio d'une compilation de gynécologie sans nom d'auteur, qui n'est autre qu'un extrait pratique du traité de Soranos, et dont il existe deux autres copies du xvi^e s. le Barberinus I, 49 (Rome) et le Vossianus gr. 8° 18 (Leyde), l'auteur passe à l'étude détaillée de ces mss. I. La transmission manuscrite grecque de cette Gynécologie : a. le Par. gr. 2153 ; b, le Barberinus I, 49 et le Vossianus gr. 8° 18 ; c, Soranea dans Oribasios. II. Analyse de la Compilation du Par. III. La Gynaecia de Muscion : a, analyse de cet ouvrage qui eut une grande vogue au moyen âge et qui est une trad. latine due à un auteur inconnu ; b, trad. byzantine de basse époque. — Description rapide du Cod. Bruxellensis 3701-3715 de la Bibl. royale qui contient des illustrations et qui comprend 65 feuillets dont 33 sont du ix/x^e s. et 32 du xi^e s. Mémoire de 122 p. ¶ Ueber Alter, Ursprung und Bedeutung der Hippokratischen Schrift von der Siebenzahl [W. H. Roscher]. Contribution à l'histoire de la philosophie grecque et de la prose la plus ancienne. 1. Haute antiquité du π. ἑβδομάδων d'H. au point de vue géographique et historique ; 2. Antiquité, origine et importance de ce traité au point de vue de l'histoire de la philosophie ; 3. Doctrines et théories de ce traité comparées avec celles des autres Pré-socratiques et des médecins anciens ; 4. Contenu de ce traité ; 5. Son histoire. Mémoire de 154 p. accom-

pagné de plusieurs tables. ¶ Textgeschichte der « Bibliotheke » des Patriarchen Photios von Konstantinopel [Edg. Martini]. I. Les manuscrits, les éditions et les traductions, — A. Les mss. description détaillée des 24 mss. de Photius existant encore qui se trouvent dans les diverses bibliothèques de l'Europe, en commençant par le plus complet et le plus précieux, le Marcianus gr. 450 (A) et en terminant par le Barberinus 278 (W). Mss. d'extraits. Parenté de ces mss entre eux. B. Éditions diverses et traductions. Mémoire de 133 p. suivi de 8 pl. ¶ Griechisch-Byzantinische Gesprächsbücher und Werwandtes aus Sammelhandschriften [C. F. G. Heinrici]. Après une introduction documentée sur toute une catégorie de dialogues gréco-byzantins correspondant aux dialogues anciens et procédant par demandes et réponses (ἐρωταποκρίσεις), H. publie le texte de certains d'entre eux qui traitent de sujets religieux et qu'il étudie en détail.

E. D.

Annalen der Vereins für Nassauische Altertumskunde und Geschichtsforschung. Vol. 40 (1910). Ne nous est pas encore parvenu. ¶¶ Vol. 41 (1911 et 1912). Liv. 1 et 2 ne contiennent rien qui concerne l'antiquité classique, sauf deux Rapports annuels (1909 et 1910) du Landesmuseum Nass. Altertümer [E. Ritterling] qui indiquent dans les acquisitions, quels sont les objets divers de provenance romaine qui sont entrés au Musée. Ils sont en somme eu nombreux (monnaies, fibules, plaques de ceintures, poteries, etc., etc.) Nous renvoyons le lecteur à ces rapports.

A. S.

Archaeologischer Anzeiger : voir plus loin à la suite du **Iahrbuch d. k. d. arch. Instituts.**

Archiv für Geschichte der Philosophie. Vol. XXIV. 1re liv. Die Zweiteilung in der Terminologie Heraclits [Em. Loew]. Maintient contre les critiques qui lui ont été faites et appuie de nouvelles considérations ses conclusions antérieures sur certaines particularités de la terminologie d'Héraclite opposée à celle de Démocrite (φύσις, λόγος), et montre que nous devons regarder le π. φύσεως du rationaliste Parménide, aussi bien que les traités de l'empirique Héraclite, comme des œuvres de polémique que ces deux penseurs ont laissées comme une sorte de testament philosophique : oppositions entre diverses expressions employées par eux au sens praegnant ¶¶ 2e livr. Das Naturgefühl bei Platon [W. Moog]. Le sentiment de la nature chez Platon se présente à nous sous des formes multiples, ce qui est la conséquence des tendances diverses de son esprit. Il se manifeste à peine cependant d'une manière subjectivo-lyrique, mais il est mêlé à des « réflexions » et à des images qui nous permettent de pénétrer dans l'âme de Platon où des idées artistiques et scientifiques s'unissent de manière à former un tout harmonieux de beauté et de grandeur. Son sentiment de la nature est encore classique au sens antique, cependant on découvre déjà chez lui des traces de ce sentiment plus romantique qui caractérise l'hellénisme, mais aucune de la sentimentalité moderne. Chez Platon l'art et la philosophie s'unissent harmonieusement, mais dans son système l'art n'a qu'une importance secondaire. ¶ Ueber Anaximanders Hauptphilosophem [W. M. Frankl]. Etude sur ce qu'Anaximandre entendait par le terme ἄπειρον à l'occasion de la phrase « ἐξ ὧν μὲν ἡ γένεσίς ἐστι τοῖς οὖσι εἰς ταὐτὰ καὶ ἀπόλυσις » où l'ἄπειρον est le « terminus a quo et ad quem ». ¶ Zur Lehre von Urteil und Verneinung bei Aristotèles [W. Lewinsohn]. Pour bien comprendre le concept de la « négation » qui jusqu'à nos jours a joué un rôle si important et si discuté dans la théorie du jugement, L. remonte à l'origine de la science de la logique et étudie chez Aristote l'ἀπόφανσις (jugement) et la négation. ¶ On

the Megarians [C. M. Gillespie]. Montre que Zeller et d'autres historiens de la philosophie n'ont pas eu raison de dire que la doctrine des Mégariens sur les εἴδη ressemblait beaucoup à celle de Platon ; et après avoir insisté sur la dialectique éristique, conclut que les arguments des Mégariens prouvent que Zeller a eu tort, parce que ces arguments paraissent contredire complètement la théorie que τὸ καλὸν ἀεί ἐστι τὸ καλόν, qui est la pierre angulaire de la doctrine platonicienne des idées. ¶¶ 3e liv. Materie und Form bei Aristoteles [D. Neumark]. Art. qui se continue dans la livr. 4. — N. réfute les assertions de Husik, A recent view of matter and form < cf. Arch. 23, 4. R. d. R. 35, 6, 15 >, à qui il reproche en plus une disposition chaotique dans ses arguments et dans l'exposé de ses vues : 1. Interprétation systématique ; 2. Étude de certains passages d'Aristote au point de vue philologique, interprétation et commentaire. La conclusion de ces deux art. de 94 p. est que H. n'est pas un adversaire scientifique, et qu'il n'était pas qualifié pour faire la critique de l'ouvrage de Neumark. ¶ Der Text und die unmittelbare Umgebung von Fragment 20 des Anaxagoras [Wolf. Schultz]. Diels, Vorsokratiker (1903, p. 384,4-22) a publié le fragment astronomique 20 d'Anaxagore d'après le texte, donné par Chartier, de Galien, in Hipp. de aere etc. (vol. VI, 202, 23). Le texte de C. est celui du juif Moses Alatino (XVIe siècle) qui le traduisait en latin d'un original hébreu. Diels dans sa 2e éd. a remanié la fin de ce fragment et l'a complété d'après le texte hébreu tel qu'il nous a été conservé dans un ms. d'Oxford et qui paraît lui-même avoir été traduit de l'arabe. Texte hébreu d'après une nouvelle collation de Cowley, texte latin et trad. all. due à [H. Müller]. Sch. montre que tout le fragment est un extrait d'Anaxagore plus ou moins littéral, où il est question non pas de Sirius, mais du lever et du coucher des Pléiades. ¶ Parmenides und Heraklit im Wechselkampfe [Em. Loew]. Répond aux critiques et objections faites par Nestle et Lortzing à son travail intitulé « Heraklit im Kampfe gegen den Logos » (Progr. d. Sophiengymn. in Wien 1908), à propos de la polémique entre Parménide et Héraclite < cf. aussi supra livr. 1 >. ¶¶ 4e liv. Beitraege zu einer Geschichte der philosophischen Terminologie [Br. Jordan]. Dans cette étude sur l'histoire de la terminologie philosophique, J. étudie : 1 L'emploi par les Présocratiques du mot ἀρχή comme « terminus » : il faut laisser dans cette question Aristote de côté parce qu'il a mis sa propre terminologie à la base de son exposition de l'enseignement des présocratiques : l'emploi d'ἀρχή dans Homère dans le sens de « commencement » ; le sens que lui donnaient les philosophes Milésiens et leurs contemporains ; qu'entendaient par ce mot les Présocratiques ; 2. Les « termini » dans le fragment d'Anaximandre, signification de γένεσις et de φθορά ; de ἐξ ὧν et de εἰς ταῦτα (ἐξ ὧν γίγνεται, εἰς ταῦτα φθείρεται) ; de τὰ ὄντα et κατὰ χρέων. La seconde partie de ce fragment d'A. offre de grandes difficultés d'interprétation, mais est d'autant plus importante pour la terminologie, exemples.

A. S.

Archiv für Papyrusforschung, t. V, fasc. 3 (1911). I. Die Friedenskundgebung des Königs Evergetes II [Fr. Preisigke]. Étude des ordonnances de l'an 118 av. J.-C. conservées dans le papyrus de Tebtunis I, 5. Les mesures prises ont pour but de consolider l'autorité royale et de rétablir la paix en réconciliant le roi avec ses ennemis intérieurs. P. considère ces ordonnances en quelque sorte comme une publication unique dont le papyrus nous offre seulement des extraits. Il divise le tout en seize chapitres qu'il analyse successivement en faisant ressortir les intentions pacificatrices du prince. ¶ Der aegyptische Kaiserkult [Fritz Blumenthal]. B. rappelle d'abord

qu'Antoine, en revendiquant les mêmes honneurs divins qu'Alexandre et les Ptolémées, voulait se faire regarder comme leur successeur ; Octave entra de même comme σύνναος dans les temples d'Égypte ; de même aussi les empereurs postérieurs. Réfutation de l'opinion de Mommsen qui regardait le καισάρειον comme un temple de Jules César. B. conclut que l'édifice a été achevé pour Octave pendant qu'il était à Alexandrie ; d'autres empereurs y entrèrent plus tard comme σύνναοι ; d'autres encore furent honorés dans un autre temple d'Auguste, à Philae. Examen et discussion d'inscriptions restituées par Bochard et par Ricci. Temples qui furent originairement des temples d'Auguste ; autres temples d'empereurs. Observation relative à celui de Claude, dont la fondation est liée à un dessein littéraire. Le problème le plus important est celui des rapports du culte impérial égyptien avec l'Etat romain. Discussion de l'opinion d'Otto qui veut que le « Dieu Soter », à l'époque romaine, ait été Auguste ; B. lui oppose celle de Plaumann pour qui la mention du « dieu soter » est un témoignage de la persistance d'un culte urbain du κτίστης. Le culte des Ptolémées prit fin lors de la victoire des Romains ; et le culte des empereurs ne fut pas un culte d'État, mais un simple culte urbain qui paraît en voie de disparaître dès la fin du IIe siècle ; le triomphe du christianisme a hâté sa disparition. La formule de serment par l'empereur vivant, sous Auguste et ses successeurs. Organisation et administration des temples impériaux des villes. Par quels moyens financiers et aux frais de qui ils étaient construits. Rôle du temple dans la vie légale des métropoles ; droit d'asyle. Les fêtes des empereurs ; il n'y a pas d'exemple de l'adoration de l'empereur vivant comme divinité. Les ἡμέραι σεβασταί et le décret de Rosette. La marche d'une fête officielle d'après le journal d'un stratège. Remarque sur les mois égyptiens avec noms honorifiques. ¶ Altes und Neues aus der byzantinisch-aegyptischen Verwaltungsmisere, vornehmlich im Zeitalter Justinians [Matthias Gelzer]. Article inspiré par la publication de Jean Maspéro (Papyrus gr. d'époque byzantine) et destiné surtout à ceux à qui l'histoire byzantine est peu familière. I. L'impôt d'État et l'impôt urbain sous Justinien. G. se rallie à l'opinion de Maspéro que le compte du bureau des finances d'Antaiopolis (pap. 67057) a été dressé conformément à l'édit XIII de Justinien ; il rapproche de ce papyrus certaines données des « Novelles » et de l'édit en question, mais il pense que l'« embolè » doit être estimée en « artabes » et non en « modii ». Il rappelle la valeur des données de Laurentius Lydus sur le personnel de l'administration des finances. L' « annone » au IVe siècle. Les « scriniarii », d'abord simples contrôleurs ; ils prennent peu à peu une grande importance ; ce qu'on en savait est confirmé par les textes du Caire nos 67002, 1,6 ; 67021, 18 ; 67023. Deux quittances (67050 et 67051) sont relatives à l'« annone militaire ». Eclaircissements au sujet des attributions, de la compétence et du rang d'un certain nombre de fonctionnaires. Discussion assez étendue au sujet du pap. 67009, brouillon d'une plainte contre le stratège Florentios, qui fait connaître le rôle du militaire dans la levée de l'impôt. Examen d'un problème soulevé par trois quittances (nos 67045-67047). Dans l'édit de Justinien (XIII, 15) G. propose de corriger Μαριανός en Μαρῖνος. La réforme de Marinos ; son administration ne fut pas aussi mauvaise que le ferait croire le tableau tendancieux de Laurentius Lydus. La signification de περιπρακτορία (pap. 67009) ; domaine autour de la ville où les « Curiales » levaient l'impôt. II. Le village « autopracte » d'Aphrodito. L'auteur met à profit les documents nouveaux pour l'histoire du gouvernement et de l'administration du village qui, d'après les pièces citées, obtint son « autopragie » entre 457 et 474 ; rôle des grands propriétaires fonciers dans cette obtention. Etude des rapports de la popu-

lation et de la propriété. Les grands et les petits propriétaires, les artisans (ils n'appartiennent pas aux autopractes contribuables); les « protocomètes »: leur collège représente la commune rurale, ils sont responsables de l'impôt. Marche à suivre pour l'envoi de l'« embolè » à Alexandrie; tout le transport est à la charge des contribuables. Fonctionnaires subalternes: « grammateus », « diacomètès »; χρυσώνης, qui s'occupait du change de l'or monnayé ou non. Une requête, offerte par le n° 67005, montre que cette administration était fort dure. ¶ Les Papyrus d'Hawara [J. G. Milne]. Réimpression de quelques textes revisés; A: trois fragments de textes classiques, Xénophon, Cyrop. IV, 5, 41-44; Platon (pseudo-) de virtute 376 b c; Homère, Iliad. II, 220-3. B: trois fragments littéraires non identifiés. C: vingt-sept documents non littéraires. ¶ Onze lettres à Wilcken [G. Lumbroso] (suite) <cf. Revue des Revues XXXIV, 6, 45>. 58, dans Strabon XVII, p. 797. L. propose de corriger, d'après Ammien Marcellin, (22, 16, 23) ὀξὺ καὶ πολιτικόν en ὀξὺ καὶ πολύδικον. Il interprète ensuite le terme μιγάδες par « dégénérés », en comparant avec Tite Live 38, 17 et 46: 59, confirmation par un passage de Strabon (XVII, p. 818) d'une opinion de Engers sur la propriété privée en Égypte. 60, A propos de la légende de la version des Septante, L. rapproche Philon « Vita Mosis » II, 7 et pseudo-Aristeas « ad Philocratem » § 5, puis Philon id. II, 6 et Aristeas § 301. 61, Dans Ammien Marcellin (22, 16, 21) L. propose d'écrire « non <indiligenter> visa Ægypto ». 62, Il pense que K. Meiser a tort de s'étonner, dans le même passage d'Ammien, de l'expression « militauit sapientia gloriosa » <Rev. des Rev. XXXIV, 107,7> et la compare avec celle de Valère Maxime appelant Carnéade « gloriosus sapientiae miles ». 63, Un mot de Ptolémée V « amicos esse divitias » rapporté par S. Jérôme (in Dan. xi, 20) se lit dans Diodore xxix, 29; il est attribué à Alexandre par Théon le Sophiste, Libanius, Ammien et donné dans Plaute comme un proverbe anonyme. 64, De l'interprétation, donnée par Kornemann, de πίνειν ἀπὸ κρήνης qui figure sur un papyrus de Giessen et dans une épigramme de Callimaque, L. rapproche un passage d'Athénée V, 199 a. 65: Il compare avec une petite note de Flav. Josèphe (Bell. Jud. 4, 10, 6) quelques passages empruntés à des papyrus, dont il rapproche aussi Polybe XV, 26,5 — 66, On voit dans Pline, XIX, 79, qu'une permission était nécessaire pour faire certaines cultures, ceci est confirmé par des papyrus, le n° 1032 d'Oxyrhynchos, le 921 du Brit. Mus. et le 31 de la collection Amherst. 67, Dans le pap. Oxyrhynchos 1026 L. propose de lire παραγαύδιον au lieu de παραπύλιον. A propos du terme στιχάριον dans pap. Oxyrh. 1051, il cite un passage d'Athanase « Apologie » 2, p. 604. — 68, Le terme βιολόγος qui se lit sur une inscript. d'Aquilée (CIG 6750) est dans pap. Oxyrh. 1025 comme synonyme de μῖμος; à ce sujet L. cite un passage de la lettre d'Aristeas « ad Philocratem », où on lit à propos de distractions: (δεῖ) πρὸ ὀφθαλμῶν τιθέναι τὰ τοῦ βίου. ¶ Ein Gymnasium in Omboi [U. Wilcken]. Inscription grecque de la collection épigraphique du Dr Weissbrodt à Braunsberg déchiffrée par Hiller v. Gaertrigen, Schubart et l'auteur de l'article; description et transcription de 18 lignes où l'on distingue trois parties, un décret, une lettre des souverains au Gymnase d'Omboi, une lettre des souverains à Boethos. Analyse et restitution des portions détruites. ¶ Miscellen. La date du songe de Nectanébo [J. G. Smyly]. Il montre qu'on peut très bien l'établir astronomiquement. ¶ Κλαύδιος Ἰουλιανὸς ὁ διασημότατος [Arth. Stein]. Ce nom est sur un document de 209; S. propose de le rétablir sur un autre document de 202-3. Discussion. ¶ Latin in Protocols of the Arab period [H. J. Bell] <Rev. d. Rev. XXXIV, 7, 34> B. conclut que ce type n'était pas confiné dans la période byzantine, mais a continué d'être en usage concur-

remment avec le type arabe jusqu'au milieu du VIIIe s. au moins. ¶ L'administration impériale des mines en Egypte [Kurt Fitzler]. Discussion d'une opinion de Cagnat (C. r. de l'Acad. des Inscr. 1910). ¶ L'édit de Pétronius Quadratus [Wilcken]. Une restitution proposée par W. dans un papyrus de Hawara s'accorde parfaitement avec les traces d'écriture qui restent. L'édit traite de rebelles auxquels toute ἀτέλεια est enlevée. W. complète sa restitution. A. J.

Archiv für Religionswissenschaft, t. XIV, nos 1-2. Le symbole du poisson dans le judaïsme et le christianisme [I. Scheftelowitz]. Le poisson dans l'eau est dans le judaïsme le symbole de l'Israélite fidèle. Les Pères de l'Eglise ont emprunté ce symbole à la synagogue pour en faire celui du Christ. Le léviathan, poisson merveilleux, avait aussi un caractère messianique, et ce caractère parait avoir inspiré l'auteur de l'inscription d'Abercius. On retrouve le même poisson de source dans l'entretien apocryphe tenu à la cour des Sassanides et publié par Bratke, du Ve s. de notre ère. L'interprétation de Dölger, qui croit le symbole du poisson purement chrétien, celle de Pischel, qui le fait venir de l'Inde, sont également fausses. Au contraire, le poisson sert de nourriture aux croyants chez les juifs (pratiquement les jours de fête et de sabbat) comme aux bienheureux dans les catacombes. Cf. Perse, 5, 180-4. On retrouve les mêmes peintures dans les catacombes juives. Le symbole du poisson est reproduit sur les tombeaux juifs anciens (à Syracuse, Ier s. de notre ère). D'autres usages des cimetières chrétiens sont d'origine judaïque : la colombe avec la palme, le pain et le vin sur la table, la formule « in pace », le bon pasteur (déjà Moïse est le bon pasteur chez les Juifs). Le symbole du poisson chez les chrétiens ne désigne pas l'eucharistie, mais le Christ qui sera la nourriture des bienheureux dans la vie future ; il faut ainsi interpréter l'inscr. dū Vatican : Ἰχθὺς ζόντων. Le poisson devient, par suite, la nourriture d'élection des marcionites, des montanistes et des manichéens ; cf. Clem. Al., Paed., II. 1 : εὔκολος καὶ θεοδώρητος καὶ σώφρων τροφή. Un des derniers exemples chrétiens du symbole du poisson se trouve dans une mosaïque de S. Apollinare Nuovo à Ravenne. Le poisson représente donc le Messie et spécialement les joies du paradis. Mais pour les chrétiens, le Christ est le Messie. Le poisson est devenu la figure du Christ et, par suite, le symbole a pris un sens eucharistique ; mais cela est postérieur. Des conceptions astrologiques peuvent avoir contribué à donner chez les Juifs un sens messianique au symbole du poisson. L'astrologie, répudiée longtemps par les rabbins, s'est implantée de bonne heure, et, dès le Ier siècle de notre ère, pénètre dans le Talmud. ¶ La miraculeuse histoire de Pandare et d'Echédore, suivie de recherches sur la marque dans l'antiquité [P. Perdrizet]. < Art. écrit en français >. Pandare a été guéri par Esculape des stigmates qu'il avait au front et qui ont passé sur un bandeau déposé dans le temple d'Epidaure. Echédore, qui avait gardé pour lui l'argent donné au dieu par Pandare, reçoit l'ordre d'Esculape de mettre la bande portée par Pandare ; il y prend les stigmates de Pandare en plus des siens. Inscription d'Epidaure, IG., IV, 951, 48-68 (Dittenberger, Sylloge, 2e éd., t. II, p. 652). Les marques en question sont des marques de flétrissure. La scarification (marque faite avec des instruments tranchants), pratiquée par les Sémites, les Carpocratiens, les prêtres de Mâ Bellone et d'Isis, les Cariens, n'était pas admise par les Grecs et les Romains. La cautérisation (au fer rouge) était pratiquée sur les esclaves et les prisonniers de guerre (dans la guerre entre Samos et Athènes en 440). Le tatouage, fréquent chez les primitifs, en Egypte, chez les barbares, avait alors une valeur religieuse

(totémique). La Grèce classique, ayant de la répugnance pour ce mode de consécration, s'est servie du tatouage pour marquer les esclaves fugitifs. Les textes ainsi gravés sur le front pouvaient avoir une certaine longueur. Parfois c'était une simple marque, comme pour l' Ἐλαφόστικτος de Lysias (XIII, 19), marqué d'un cerf, comme marron. Le bétail était aussi marqué au fer rouge. Mais chez les Grecs et les Romains aucun ingénu n'était flétri de la marque, s'il n'était condamné à la servitude ou aux travaux forcés qui le faisaient esclave de l'Etat. Ce n'est qu'au moyen âge que l'on a marqué des hommes libres. En Grèce, et surtout à Athènes, on considérait même comme une barbarie de marquer des esclaves nés libres, qui pouvaient un jour retrouver leur situation première (Diod., XXXIV, 2, 1, 27, 36). Dans le droit romain, l'esclave marqué libéré appartenait à la dernière classe des affranchis, celle des deditii (Gaïus, I, 13 ; Ulpien, Règles 11), pessima libertas (Gaïus, I, 26). — Echédore et Pandare ne sont pas des personnages historiques, comme le donnent à penser déjà leurs noms. Pandare est de Thessalie, qui était le pays d'où l'on faisait venir le plus d'esclaves et qui en était le principal lieu de commerce (Arist., Plutus, 521-522 ; Hermippos dans Athénée, p. 27 F). L'histoire est une légende qui ne repose sur aucun genre d'ex-voto. Les στιγματίαι employaient divers moyens pour dissimuler la marque : une autre cicatrice, une bandelette, les cheveux poussés longs et rabattus sur le front, des mouches (Martial, II, 29). Les tatouages, au contraire, sont effaçables et les médecins anciens connaissaient les remèdes (Lucien, Traiectus, 24 ; Mart., VI, 64, 24 ; X, 56 ; Scribonius Largus, 231 ; Aétion, II, 4, 12 ; Paul d'Egine, IV, 7 ; etc.). On recommandait la renoncule, la mandragore, la fiente de pigeon délayée dans du vinaigre. — A côté de la marque flétrissante, l'antiquité connaissait la marque militaire, imposée aux recrues lorsqu'elles étaient inscrites définitivement. Cette marque fut étendue aux armuriers de l'Etat (fabricenses) et aux fontainiers de Constantinople (ὑδροφύλακες). Les Pères de l'Eglise font souvent allusion à la marque militaire, parce que le chrétien est le soldat du Christ et est marqué du stigmate spirituel de la confirmation. La marque militaire n'est qu'une variété de la marque religieuse, une consécration à la divinité de l'empereur. Chez les chrétiens, l'usage de marquer de la croix le seuil et le linteau n'est qu'un cas particulier et dérivé. De même, le dionysiaste se faisait marquer de son vivant par le tatouage d'une feuille de lierre ; après sa mort, le symbole passait sur la stèle, puis devenait un signe prophylactique, et enfin un signe quelconque, une ponctuation. On peut observer la même dégradation pour la croix. Le tatouage dionysiaque des femmes était le chevreau (ἔριφος), parce que pendant la Bacchanale, elles le déchiraient vivant et le mangeaient cru, loin du regard des hommes. Dans l'Apocalypse de saint Jean, les élus et les sujets de la Bête, portent un tatouage caractéristique. La palme avait une signification religieuse pour les adorateurs d'Hypsistos (cf. Macchab., II, 10, 7 ; I, 13, 37, 51 etc). Parfois le tatouage religieux a lieu sur la cuisse, Victor de Vit, début du livre II ; Apoc. de Jean, 19, 16 ; camée de Vienne, représentant un dieu debout, tenant le foudre, ayant sur les cuisses les lettres éphésiennes = Babelon, gravure en pierres fines, fig. 137). Un endroit rare était la nuque (Lucien, De dea s., 59). Ordinairement la marque religieuse se faisait à la main droite, habituellement sur le poignet ; c'est encore au poignet droit que les Coptes modernes sont tatoués d'une croix. Les stigmates de Saint Paul (Gal., 6, 17), sont les cicatrices des coups reçus pour le Christ. Il écrit à des Asiates qui savaient ce que c'était que des stigmates. L'usage est attesté en Galatie pour Attis ; en Syrie, pour

Atargatis ; en Thrace, pour Dionysos ; en Egypte, pour Isis ; cf. Lucien, Peregr., 28. A ces marques religieuses, se rattachent des mains votives d'orante, les doigts allongés. Ce sont des mains droites et, quand elles ont une dédicace, celle-ci est gravée sur le poignet. Elles se rapportent au culte du Baal d'Héliopolis, d'une divinité syrienne non définie, du Très Haut (Ὕψιστος), de Dolichenus (dédiée par un « Marinus » c.-à-d. prêtre du dieu, syr. marînâ = dominus, δεσπότης). Les inscriptions en pointillé, fréquentes sur des ex-votó de bronze, sont figuratives des piqûres du tatouage. La marque militaire n'a pas dû être introduite avant le commencement du IIIe s. (Tert., Praescr., 40, ne prouve rien). Elle a probablement commencé par les légions de Syrie et probablement été instituée par le Syrien Elagabal. Elle devait avoir une valeur magique écartant les dangers. ¶ Tablettes de plomb de collections de Munich [A. Abt]. Nouvelle lecture et explication d'Audollent, nº 73. — Texte illisible, peut-être texte magique rendu volontairement illisible ; cf. Apulée, III, 17 (p. 65, 5 H.) : ignorabiliter lamminae litteratae. Autre texte de sens incertain, comparable à Audollent nº 82. — Deux fragments d'une grande tablette. — Un fragment relatif à un procès. ¶¶ Communications et notes. Culte moderne des morts [L. Deubner]. Repas périodiques créés par testament en l'honneur d'un défunt. Le décret de Notion est un document qui mentionne la fête natale d'Athénée, frère d'Eumène II de Pergame. ¶ Rectification [L. Deubner]. Le mot loup-cervier, mentionné à propos des Lupercales, veut dire loup qui chasse le cerf. D'après cela, les luperci sont pour Sal. Reinach les loups audacieux qui s'attaquent au bouc. Mais les analogies en latin manquent. ¶ Sur le sacrifice des Argées [L. Deubner]. D'après Goetz et Schoell, éd. de Varron, De ling. lat., V, 47, le fragment relatif aux Argées n'indique pas une haute antiquité. Cela peut être juste pour la langue. Mais la participation des pontifes et le deuil de la flaminica indiquent une vieille fête romaine, sur laquelle a pu se greffer un usage « grec » postérieurement. ¶ Le culte de Nerthus [B. Kahle]. Décrit par Tacite, Germ., 40. La fête est un ἱερὸς γάμος. La déesse est ensuite purifiée par un bain conformément à une idée très répandue sur la souillure qu'entraînent les rapports sexuels. On a des parallèles exacts dans la fête de Cybèle à Rome, le 27 mars, où la déesse et le char étaient baignés à l'embouchure de l'Almo après une promenade sacrée, et dans les Tonaia de Samos, pendant lesquelles Héra était promenée, reçue sur un lit avec toutes les cérémonies et les réjouissances des noces, enfin baignée et ramenée chez elle. Quant aux sacrifices des esclaves qui ont baigné Nerthus, on peut l'interpréter comme un rit destiné à provoquer la pluie. ¶ Exsuperatorius [A. von Domaszewski]. Ce titre est en rapport avec les noms donnés par Commode aux mois de l'année et avec sa prétention d'être un gladiateur protégé par Hercule. C'est Caracalla qui, s'étant fait dieu solaire, a emprunté le premier aux cultes syriens l'épithète d'inuictus dans le sens de ces religions. ¶ Charme par le contact [L. Radermacher]. Dans Théagès, attribué à Platon, p. 130 D, il est dit que la sagesse de Socrate passe d'autant plus facilement qu'on est dans la même maison et surtout dans la même chambre. Au IIe siècle, les chrétiens croyaient aussi s'approprier la sainteté de Polycarpe en le touchant (Eusèbe, H. E., IV, 15, 30). Une telle croyance vit encore aujourd'hui en Orient. ¶ Usages populaires de Russie [Or. Janiewitsch]. On laisse sur le rebord de la fenêtre une tasse pleine d'eau, tant que le mort est à la maison, pour qu'il puisse y purifier son âme. Cf. Eitrem, Hermes u. die Toten, p. 43. ¶ Usages populaires en Ukraine [Or. Janiewitsch]. Dans le cas d'un procès où l'on se sent dans son

tort, la femme du paysan coud avec de la laine rouge la gueule d'une grenouille pour lier la langue des témoins à charge, comme la sorcière d'Ovide, F. II, 578, coud la gueule de la « maena » (sorte d'anchois). Cf. Berl. ph. W., 1905, 1079 ; Abt, Die Apologie von Apuleius, p. 69, 3. — Chauve-souris employée dans la magie amoureuse, cf. Dieterich, Pap. mag. musei Lugd. Bat., p. 785, 10. ¶ Sur les usages des mystères. [H. Usener]. Les évêques chrétiens n'expliquaient les mystères qu'après le baptême dans la semaine suivante: ainsi Ambroise de Milan, Cyrille de Jérusalem (procat., 12) ; cf. les mots significatifs d'Ambr., De myst., 1, 2 p. 408 Bén. : ipsam sacramentorum rationem... ante baptismum si putassemus insinuandam nondum initiatis, prodidisse potius quam edidisse aestimaremur, etc. ¶ Les corneilles, démons chez les Romains [R. Wünsch]. Correction de Catulle, 25, 4-5 par Vürtheim, Mnem. XXXVII, 322 < R. d. r., XXXIV, 280, 30 >. ¶ Exsécrations modernes [R. Wünsch]. Exemples contemporains d'une conjuration. ¶ Le magicien Dardanus [R. Wünsch]. Supplément à l'article de Pauly-Wissowa d'après les papyrus magiques de Leyde et de Paris. Pl., N. H., XXX, 9, n'a pas été bien compris. Le sens est : Démocrite réunit les livres de Dardanus, les emporta et alla les commenter dans le propre sépulcre du magicien. L'esprit du héros vit dans son héroon et peut inspirer directement le commentateur. C'est en vertu du même principe que les héros prophétisent dans leurs tombeaux (Strabon, VI, p. 284 ; cf. Roscher, Lex., 1, 2485), que Pythagore a fait un séjour de trois fois neuf jours dans la caverne sépulcrale de Zeus au mont Ida (Porph., Vie de Pyth., 17). Démocrite passait plus anciennement pour s'être installé dans des tombeaux pour chasser la crainte des mauvais esprits (Antisthène dans Diog. L., IX, 38 ; Lucien, Philops., 32). ¶ Note sur Usener, Weihnachtsfest [R. Wünsch]. Le mot dit par le Père sur Jésus, lors du baptême, a passé comme exemple grammatical dans l'enseignement byzantin, sous la forme : «... ἐγὼ σήμερον γεγένηκά σε (scol. de Denys le Thrace, Gr. gr., III, 190). ¶¶ Nos 3-4. Le symbole du poisson dans le judaïsme et le christianisme [I. Scheftelowitz]. Fin. Le poisson est sacré et considéré comme incorporant des forces divines chez beaucoup de peuples, sauvages (Bornéo), Hindous, Perses, Bretons celtes (cf. Dion Cass., Epit., XXVI, 12), Germains, Grecs (abstention complète dans l'âge héroïque ; légende d'Aréthuse en Sicile d'après Diodore, V, 3, 5 ; poissons sacrés d'Eleusis ; abstinence des prêtres de Poseidon), Etrusques, Africains, Péruviens, etc. Une partie de ces rites consiste en un festin sacré où l'on mange du poisson (cultes syriens). Il reste dans la Bible des traces d'un culte du poisson antérieur au monothéisme. L'ichtys des chrétiens n'a pas son origine dans les cultes syriens. Il est emprunté au judaïsme, où il remontait lui-même à une époque très ancienne. — Le poisson est un symbole de protection contre les démons et un porte-bonheur chez les Babyloniens et les Egyptiens. Les Juifs paraissent avoir pris ce symbole aux Egyptiens au IIIe s. après J.-C. Ce symbole est très répandu et encore aujourd'hui. Pline l'Ancien, IX, 55 ; XXXI, 22 et 7, en est le témoin chez les Romains. Le dauphin figure sur un autel de la Victoire trouvé à Altenburg (musée de Bonn). Il nous reste des poissons porte-bonheur d'origine grecque et romaine. Les chrétiens eux-mêmes en avaient et ces amulettes n'avaient aucun rapport avec le Christ. Le poisson est aussi un symbole de fécondité. ¶ Le prélude des Œuvres et Jours d'Hésiode [Konrat Ziegler]. Leo a défendu l'authenticité de ces dix vers. Il écarte les témoignages antiques et les réduit au seul Praxiphane. Il resterait encore que Praxiphane connaissait un état du texte sans prélude. La convenance du prélude au poème n'est pas une

preuve d'authenthicité. En revanche, la langue et le style présentent des particularités qui trahissent un auteur expert dans les ressources et les raffinements de la rhétorique. Il doit avoir été à l'école de Gorgias et appartient à la deuxième moitié du v^{e} siècle au plus tôt. Ce prélude est analogue aux hymnes delphiques. C'est un éloge de Ζεὺς Θεμίστιος conçu dans le style de la lyrique des hymnes. Les genres étaient, à l'origine, tout à fait distincts. Ce mélange d'épopée et de lyrisme n'est pas possible à une date ancienne. On peut objecter que l'épopée d'Hésiode a un caractère plus personnel que celle d'Homère. Aussi doit-on surtout insister sur les arguments de langue et de style, qui ont été pleinement développés par St. Martin dans un programme de Wurzbourg (1898). ¶ Religio et superstitio [W. F. Otto]. Complément d'un article paru dans le t. XII < R. d. r., XXXIV, 10, 27 >, nécessité par la publication de W. Fowler dans les c. r. du congrès des religions (Oxford, 1908) et de Kobbert, dans une diss. de Koenigsberg (1910). Religio désigne un sentiment qui naît dans l'homme en présence de l'inexplicable. Si on dit religio loci, cela est comparable à metus, formido, σέβας, pris pour désigner des objets concrets ou des personnes. Dans religio est, religioni est, le sens de « religio » est « scrupule », « doute ». Le passage du sens abstrait au sens concret est encore le même que dans δεῖμα, ὄψις. Le verbe obicio est employé avec religio de la même manière qu'avec furor, libido, terror, metus, spes, dolor. L'idée d'une loi qui oblige ou d'une défense (nefas) n'est pas nécessaire et dans certains cas inacceptable. La théorie sur les mots abstraits, qu'Usener a formulée, conduit ici à une erreur. L'excès de l'étonnement que produit le merveilleux s'appelle superstitio ; cf. ἔκστασις. Le mot n'a pas plus que religio un rapport nécessaire avec le surnaturel. ¶ La plus ancienne façon de mesurer le temps chez les Grecs, Apollon et l'Orient [Martin P. Nilsson]. La question des influences orientales en Grèce doit être résolue point par point. Il y a des périodes de sept jours déjà dans Homère. Mais antérieurement le mois lunaire était divisé en deux ou trois périodes. On mettait d'accord le mois lunaire avec l'année solaire par un treizième mois intercalé de temps en temps. D'autre part, on déterminait le temps de l'année par le lever et le coucher héliaque de certains astres. La division du mois lunaire en quatre périodes de sept jours n'est pas primitive. Elle a été déterminée par la consécration du septième jour à Apollon. Le calendrier lunisolaire a une origine religieuse. Il n'a pénétré dans la vie civile que tardivement, à Athènes avec Solon. Alors seulement la succession des mois fut réglée et ils purent recevoir des noms. Ces noms ont un caractère religieux, étant généralement tirés des noms de fêtes. La liaison établie entre les occupations rurales et un jour du mois est relativement récente et repose sur des observances superstitieuses. Ainsi les Jours d'Hésiode (765-828), qui d'ailleurs n'est pas un morceau unitaire; la succession des jours est interrompue par une interpolation (785-804). La disposition du mois est entièrement déterminée par les pratiques du culte. Platon, Lois, VIII, p. 828, ne fait que schématiser la tendance générale. Il montre aussi le rôle de Delphes dans cette organisation. Les fêtes s'accumulent dans le mois le 6 et le 7, et du 10 au 14 ou 16, mais principalement le 12. Le 12, tombent les grandes fêtes de Dionysos et de Poseidon. La seconde période est en rapport étroit avec la croissance de la lune et la pleine lune, ce qui était pour les ruraux le moment le plus favorable ; Hésiode indique le 12 comme le meilleur jour du mois. L'autre groupe de dates comprend le 6, peu important, et surtout le 7, jour d'Apollon et de ses principales fêtes. Le dieu est donc étroitement lié à une période de sept jours (cf. ἑβδόμειος, ἑβδομαγέτας). Les

autres dieux ont leur jour fixé d'après des circonstances secondaires. Artémis, le 6, à cause du voisinage de son jumeau ; Athéna, le 3, parce qu'elle est τριτογένεια. Au contraire, le nombre sept est déterminant dans le culte d'Apollon. De plus, le dieu est lié au cours de la lune ; cf. ses surnoms et son culte comme νουμήνιος et εἰκάδιος. Le mois étant antérieurement divisé en décades, on s'est arrangé de façon à faire cadrer son culte tant bien que mal avec cette distribution première. Il y a de plus un lien étroit entre le caractère de la religion apollinienne et l'observation des bons et mauvais jours. Les tabous d'Hésiode, 724-764, forment un parallèle parfait avec le choix des jours, 765-828. Le culte d'Apollon a aussi inspiré le pythagorisme et ses prescriptions ; on fait de Pythagore un fils d'Apollon. La cathartique n'était pas étrangère à la plus ancienne religion grecque (Thargélies) ; mais elle est devenue un système et une puissance seulement grâce au culte d'Apollon. Le besoin de purifications cessa d'être le mobile des pratiques populaires isolées ; il devint un ressort religieux et par l'orphisme un ressort moral. La religion apollinienne se débarrassa dès lors des éléments inférieurs et des tabous. Elle est d'origine étrangère, comme tous les grands mouvements religieux de la Grèce. C'est de Babylonie qu'il est venu avec le culte du nombre sept. Si la semaine ne s'est pas généralisée et n'est pas devenue une subdivision courante, c'est que l'ancienne division du mois en trois s'y opposait. ¶ Ἀλίβαντες [O. Immisch]. Le nom désignait le vinaigre, ἀλίβας (οἶνος) ; cf. al. Toter Wein. Le sens propre est « mort ». Les anciens l'expliquaient quelquefois comme un nom des Enfers, le lieu où il n'y a pas de sources. Mais on l'entendait aussi des morts eux-mêmes, ceux qui ont soif, les desséchés. Comment se fait-il que ce nom fasse frissonner, comme dit Platon, Rep. III, 387 B ? Il est probable que le mot a été altéré par la psilose ionienne, et qu'il faut l'expliquer par ἁλί-βαντες, ceux qui vont sur la mer. Ce sont les morts disparus en mer et qui reviennent. Les fantômes que l'on voyait ainsi étaient particulièrement effrayants (Matth. xiv, 25 ; Phylarque, FHG, I, 354, fr. 68). Ainsi s'explique la terreur dont parle Platon. Mais l'Ionie avait perdu de vue ces souvenirs et complètement changé l'aspect du mot par la psilose. Cependant dans Homère se trouve une formule qui remonte à l'époque où l'on redoutait ces apparitions : οὐ μὲν γάρ τί σε πεζὸν ὀΐομαι ἐνθάδ' ἱκέσθαι (Od. α 173 etc.). Cette formule exprime un ἀδύνατον, comme celles dont se sert aussi Pénélope interrogeant Ulysse sous la forme d'un mendiant (τ 162-163). Elle n'a pu subsister que dans un pays où le chemin par terre était impossible (contre l'hypothèse de Dörpfeld). ¶¶ Rapports. Religion grecque et romaine (1906-1910) [R. Wünsch]. ¶ Nouvelles publications sur la religion et l'histoire ecclésiastique au moyen âge et dans les temps modernes [Alb. Werminghoff]. ¶¶ Communications et notes. Charme pour amener la pluie [A. Wiedemann]. On arrose d'eau les ossements d'un mort dans les environs de Timgad. ¶ Le culte égyptien des animaux [A. Wiedemann]. Parallèle dans le Togo. ¶ La flagellation des éphèbes spartiates [Ernst Pfuhl]. C'était à l'origine un rit destiné à fortifier la puissance de la génération, comme le prouvent des parallèles ethnographiques. ¶ Θεῖον θέσπισμα [Ad. Wilhelm]. Il ne s'agit pas d'un oracle d'Apollon, mais d'un rescrit impérial dans l'inscription d'Attaleia en Pamphylie, étudiée par O. Kern, t. XII. ¶ Épicure confesseur [S. Sudhaus]. D'une lettre du maître à Apollonidas, dont le contenu est indiqué dans Philodème, Περὶ παρρησίας, il résulte qu'Héraclide mit au-dessus de la confusion produite par les reproches l'utilité morale, et confessa ses fautes à Épicure. Apollonide ne put se résigner à cette démarche ; son ami, Polyène, prit sa place et révéla

ses fautes à Epicure. Cette « fraterna delatio » provoqua la lettre d'Epicure à Apollonide. ¶ L'eau couleur de sang [F. Hempler]. Phénomène mentionné par Quintus de Smyrne, II, 556, Pausanias, IV, 35, 9, scol. Hom. Il. XVI, 459 ; Diod., XVII, 10 ; Elien, V. H., XII, 57 ; Sén., Œd., 177 ; Stace, Theb., IV, 374 ; T. L., XXII, 1, 10 ; Cic., Diu., I, 98 ; II, 58 ; T. L., XXVII, 23, 3 ; etc. Le fait a été observé par divers voyageurs, comme Volney, Voy. en Syrie, II, 196.

Paul LEJAY.

Beitraege zur alten Geschichte (Klio), Vol. XI (1911). 1re Livr. Delphinios [W. Aly] Contribution à l'histoire de Milet et d'Athènes, dont voici les conclusions. Nous ne pouvons plus de nos jours comprendre les premiers temps des Hellènes dans l'Hellade sans tenir grand compte des populations qui existaient dans ce pays avant eux, et qui n'ont pas été supplantées, mais absorbées, si bien que nous pouvons retrouver leurs traces partout dans le monde grec : c'est ce que nous montre l'histoire des villes de Milet et d'Athènes, qui offrent une certaine analogie dans leur « stratification ». Dans ces deux villes nous trouvons d'abord une colonie crétoise non fortifiée, qui à Athènes est préhistorique, et qui à Milet peut être constatée au plus tôt depuis 1400 av. J.-C. A côté nous voyons la citadelle plus récente d'un peuple de race grecque, à Athènes depuis l'époque mycénienne, à Milet dès 800 au plus tard. Les deux cités se mélangent l'une à l'autre, mais de manière différente. A Athènes, comme à Milet, la cité est détruite de fond en comble par les Perses et les villes qui sont construites à la place des disparues sont un peu différentes. Athènes s'étend au pied de son acropole du sud vers l'est et le nord. Milet se masse autour de son port. Les deux villes ont en commun le culte d'Athènè et de Delphinios, deux divinités qui existent aussi unies en Crète, mais Delphinios n'a rien de commun avec le dauphin des mers : son nom peut être rapproché de celui de la fontaine Tilphosa dans le voisinage de laquelle on peut peut-être le localiser, comme étant le dieu des sources de la ville. Ces deux divinités, pour des raisons de topographie, de culte et de langue, doivent être attribuées à la population non grecque. ¶ Aegäische, besonders kretische Namen bei den Etruskern [A. Kannengiesser]. Veut montrer que les noms de la Crète, non grecs ou antérieurs aux Grecs, surtout ceux des localités crétoises, situées sur les côtes de la Crète, se retrouvent dans des noms de lieux et de personnes italiens, qui sont d'origine étrusque ; on en peut dire de même d'une grande partie des noms de personnes crétois. Il doit donc y avoir eu une très forte émigration en Italie de Crète ou des pays habités par une population d'origine crétoise ancienne. ¶ Ueber die wirtschaftlichen und politischen Verhältnisse bei den Germanen zur Zeit des C. Julius Caesar [O. Th. Schulz]. Dans cette étude sur la condition économique et politique des Germains à l'époque de César, S. montre par une étude serrée du texte que B. G. VI, 11 est une correction apportée par César à IV, 1, 3 sq., ce qui prouve que le liv. IV avait déjà été publié séparément, quand il écrivait le VIe, et semble indiquer que chaque livre fut publié à part. César avait reconnu qu'il s'était trompé au liv. IV quant au prétendu changement de séjour annuel des Germains. Exposé détaillé de la condition des Gaulois. ¶ Das Alter der servianischen Mauer in Rom [P. Graffunder]. Contre Lanciani qui a soutenu que le mur de Servius était d'époque plus récente qu'on ne le croit, G. montre d'après les indications de mesures gravées sur les blocs de pierre par les constructeurs, dont les caractères sont d'époques différentes, qu'il y eut deux périodes de construction ; la masse principale des ruines dénotant l'emploi du pied romain, appartient bien au ive s., mais la partie construite d'après les

mesures osques remonte à l'époque des Décemvirs et peut même être considérée comme plus ancienne et être du temps des rois, elle aurait été détruite sous Porsenna, surtout du côté du Viminal, où, après la défaite des Gaulois, on rebâtit le mur d'après les mesures romaines introduites par les Décemvirs, tandis qu'on ne faisait que restaurer le reste. La tradition semble donc contenir une part de vérité. ¶ Vorjährige amerikan. Ausgrabungen in Aegypten [L. Borchardt]. Résultats des fouilles entreprises par l'Université d'Harvard sur l'emplacement du temple des morts du roi Menkewre devant la troisième grande pyramide de Giseh. ¶ Sarapis [E. Schmidt]. Réponse à Weitz < cf. Klio X, 120 R. d. R. 35, 8, 45 >. S. maintient ses conclusions. ¶¶ 2e livr. Zur Begründung des röm. Kaiserkultes [H. Heinen]. Coup d'œil chronologique sur les années 48 av. J.-C. à 14 ap. J.-C. Réunion de tous les documents historiques relatifs à la déification et au culte de Jules César, M. Antoine, S. Pompée, Auguste et des membres de la famille impériale, avec discussion approfondie des passages cités et indication des sources. ¶ Vopiscus und die Biographie des Kaisers Tacitus [E. Hohl]. Flavius Vopiscus Syracusius (comme le nomment les mss) auteur des dernières biographies de l'« Histoire Auguste » d'Aurélien à Carinus, a dû écrire la Vita Taciti (et Floriani) à l'époque de Théodose comme l'ont montré Dessau et Seeck, contre Mommsen, Peter et Lécrivain, qui fixaient l'an 303 comme terminus post quem et Rühl, Tropaia et Giri qui proposaient d'autres dates. Il se servait de trois sources : 1° une « Histoire des Empereurs » aujourd'hui perdue, dont A. Enmann a retrouvé des traces dans la concordance d'Aurélius Victor, d'Eutrope et de l'Hist. Aug. et qui, sous sa forme primitive, allait d'Auguste à l'avènement de Dioclétien, puis fut continuée de 283 à 357. — 2° Les « Caesares » d'Aurelius Victor composés en 360. — 3° Une source grecque qui est peut-être Eunape de Sardes, le continuateur de la Chronique de Dexippos, qui publia son ouvrage tôt après 395 : on peut encore ajouter quelques epitimatores. Reconstruction de cette « Histoire des empereurs »; critique des sources; l'« Epitome de Caesaribus » et l'Histoire des empereurs; — Aurélius Victor et la 3e partie de l'« Epitome ». — Essai de reconstruction partielle de cette « Histoire ». — Quelques doublets qu'on y remarque. — Cette « Histoire » et les « joci ». — Exemple dans cette « Histoire ». — Détail historique dans l'« Epitome » tiré de l'« Hist. des Emp. ». — La nature de cette « Histoire ». Elle procédait par biographies, à la manière de Suétone. — Addenda. L'« Epitome » et Ammien Marcellin. ¶ Die Schlacht am Granikos [K. Lehmann]. Accepte les conclusions de Judeich < Klio VIII, p. 372 sqq. R. d. R. 33, 15, 2 > sur le lieu où se livra la bataille du Granique et sur les dispositions stratégiques qui y furent prises, mais ne le suit pas pour les diverses péripéties de la bataille et dans l'essai de reconstruction qu'il a tenté de faire. Il montre qu'il ne faut pas accepter le récit d'Arrien, mais celui de Diodore comme plus conforme à la vraisemblance. ¶ Die aelteste Form der Pontifikalannalen [E. Kornemann]. La « tabula » (ὁ πίναξ) mentionnée dans un fragment des Origines de Caton (Aul. Gelle, N. A., II, 28, 6) et dans Denys d'Halicarnasse (I, 74, 3) parait avoir été un recueil contenant la plus ancienne histoire de Rome, y compris l'histoire des rois; c'était la plus ancienne rédaction des « Annales des Pontifes » qui constituait un codex dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire un codex de bois composé de « tabulae » (δέλτοι) déposé dans la « regia » où chacun pouvait en prendre connaissance; les tabulae étaient couvertes d'un enduit blanc, λεύκωμα, sur lequel on écrivait en noir : cette rédaction sous forme de livre était antérieure à celle que publia le Grand Pontife Mucius Scaevola, mentionnée par Cic. (de Or. II, 52) et devait remon-

ter au 3e s. av. J.-C., à l'époque de la première guerre Punique. ¶ Die vorjährigen deutschen Ausgrabungen in Aegypten [L. Borchardt]. Les fouilles de Dimè n'ont pas donné de grands résultats : à Medinet Madi on a commencé à déblayer les restes d'un temple avec une statue colossale d'Isis nourrissant Horus, devant laquelle est représenté le roi offrant des sacrifices : ce relief qui n'est pas terminé parait être de l'époque Ptolémaïque. L'expédition Sieglin a continué ses fouilles près du Temple des morts de Chaf-re qu'elle a dégagé, résultats. A Abusir trouvé des vases en pierre et autres objets remontant à la première dynastie. ¶¶ 3e livr. The laws of Demetrius of Phalerum and their guardians [W. Sc. Ferguson]. L'usage d'indiquer l'année dans les insc. gravées sur les ὅροι remonte à l'administration de Démétrius de Phalères qui promulgua son code en 316/315 av. J.-C. ; F. rappelle que Démétrius était le disciple de Théophraste et que c'est sous l'influence de ce jurisconsulte « le seul jurisconsulte considérable que la Grèce ait produit en droit privé » qu'il a établi ses lois : il passe ensuite au collège des Nomophylaques créé par D., il l'étudie en détail, en détermine l'origine, les attributions et le rôle ; c'est aussi à D. que nous devons attribuer l'institution d'un collège de Nomophylaques en Égypte. ¶ Il dominio egiziano nelle Cicladi sotto Tolomeo Filopatore [V. Costanzi]. Même après la bataille d'Andros une partie des Cyclades continua à être sous la domination de l'Égypte et les effets de cette bataille furent neutralisés par les complications dans lesquelles Antigone Dozon eut à se débattre à la suite de la guerre avec les Etoliens et pendant la guerre contre Cléomène, dont Ptolémée Philopator sut profiter pour reprendre plusieurs territoires perdus par lui dans la mer Egée. La guerre sociale sous Philippe et la guerre contre les Etoliens vinrent encore modifier les résultats acquis momentanément par la Macédoine victorieuse à Andros. L'inertie de Ptolémée, dont surent profiter les Rhodiens, qui mirent aussi à profit les embarras du roi de Macédoine, s'explique par la situation difficile où se trouvait ce roi par suite de la réaction de l'élément égyptien indigène contre l'élément grec en Égypte. ¶ Vopiscus und die Biographie der Kaisers Tacitus [E. Hohl]. Suite <cf. supra 2e livr.> Après une analyse détaillée et une étude minutieuse de la Vita Taciti de Vopiscus, H. conclut que ses sources sont bien celles qu'il a indiquées dans l'art. précédent, mais que le gain que l'histoire peut retirer de cette Vie qui est une œuvre d'école de rhéteur, est bien maigre. Il compare ensuite les détails qu'elle donne avec ceux de la Vita Avidii Cassii qui passe pour être de Vulcacius Gallicanus et, par une comparaison serrée, montre que Vopiscus est lui-même l'auteur de cette Vita : on a prouvé qu'elle était l'œuvre d'un faussaire vivant à l'époque de Théodose, il faut donc conclure que Vopiscus est ce faussaire qui a écrit les dernières biographies, compilé, remanié et publié tout le recueil. ¶ Ueber die Lage von Kaisareia in Bithynien [J. Sölch]. Cette ville fondée par Germanicus et qui s'appelait Césarée, ou Germanicè, ou Smyrleanè, comme nous le dit Ptolémée, était située à l'extrémité est de la mer de Daskylitis en Bithynie. Son nom de Césarée est relativement récent, elle s'appela, à l'origine, Helgas, puis Germanikopolis, d'où Germanikè. Pline dit qu'elle portait aussi le nom de Booscoete (alio nomine Booscoete. Βοὺς κοίτη), ce que confirment des monnaies. Elle était située non loin de Prusa, entre cette ville et l'embouchure du Rhyndakos. ¶ Die Alliasschlacht und die aeltesten Pontifikalannalen [E. Kornemann]. On distingue deux versions dans le récit de la bataille de l'Allia, l'une, la plus récente, suivie par Tite Live, qui parle d'une retraite sur Veies d'une partie de l'armée romaine vaincue, est l'œuvre d'un annaliste postérieur qui soulève bien des objections ; l'autre plus ancienne suivie par Diodore qui remonte

à la « Tabula apud pontificem magnum » (3e s. ap. J.-C.) et qui ne sait rien de la retraite sur Veies, disposait ainsi les événements : les Romains sortent de Rome le 16 juil. et ce jour-là a lieu le sacrifice de Q. Sulpicius, le 18 les Romains sont défaits (sur la rive gauche de l'Allia), du 19 au 21, ils se réfugient dans un « lucus » situé entre le Tibre et la Via Salaria d'où, en souvenir, la fête des Lucaria ; de leur côté, les Gaulois, par crainte de trahison et d'embuscade, attendent trois jours et n'attaquent la ville et ne la prennent que le 21, à l'exception du Capitole. Les plus anciennes annales des Pontifes donnaient donc jour par jour « per dies singulos » la relation très courte des événements par rapport aux « feriae publicae » de l'ancien calendrier des fêtes. C'est sur ces données très sèches, que plus tard les pontifes entreprirent de reconstituer l'histoire romaine. Les historiens devront donc tenir plus compte qu'auparavant de la relation qu'il y a entre le calendrier des fêtes et les plus anciennes annales des Pontifes. ¶ Wie hat Hannibal die Elefanten ueber die Rhone gesetzt [J. Philipp]. La manière dont Hannibal fit traverser, en 218, le Rhône par ses éléphants ne peut pas se soutenir au point de vue pratique, telle que l'ont racontée T.-Live et Polybe. Ce n'est pas sur des radeaux remorqués par des bateaux qu'ils passèrent, mais au moyen de bateaux, ancrés à la manière de ponts volants, et auxquels les radeaux étaient attachés par des câbles. Polybe et T.-Live se sont trompés, mais T.-Live n'a pas copié Polybe : ils ont tous deux puisé à la même source : Silenus. ¶ Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Marcus [A. v. Premerstein]. I. La guerre des Parthes sous L. Verus. A. Le légat Saturninus, ce personnage mentionné dans Lucien Πῶς δεῖ ἱστ. γράφειν 21 comme un des historiens de la guerre des Parthes dont il se moque, n'est pas, comme on l'a cru jusqu'ici, P. Furius Saturninus cos. suff. 161, mais P. Vigellius Saturninus procos. Africae 180-181 cité dans une inscr. honorifique de Troesmis (Moes. inf.) C. I. L. III, 775 (= 6183 : Dessau n. 1116). — B. Combats dans le Caucase. Une inscr. votive de Cologne C. I. L. XIII, 8213 où il est question de l'Alutus, dans lequel on a voulu à tort voir un fleuve de Dacie, prouve qu'en 162 un détachement de la légion I Minervia guerroyait dans le Caucase, probablement contre les Alains. — C. Le contingent lacédémonien. Plusieurs inscr. grecques trouvées à Sparte (Dessau n. 8878. CIG. 1253, 1495) mentionnent des troupes auxiliaires lacédémoniennes levées à Sparte (civitas foederata) pendant la guerre des Parthes sous Antonin et L. Verus 161-166, leur condition, leur armement. ¶ On Rome's conquest of Sabinum, Picenum and Etruria [T. Frank]. D'après Mommsen les Romains dévastèrent en 290 av. J.-C. le pays des Sabins, chassèrent la plupart des habitants (plurimos exterminarunt), répartirent une partie du territoire entre les citoyens Romains sans les formalités de la colonisation, en vendirent une autre partie, mais gardèrent la plus grande comme « ager publicus » en vue des revenus. Quelques-uns des habitants restèrent en possession de leurs biens et reçurent le droit de cité romaine (la moitié immédiatement et le reste en 268), F. n'accepte pas ces conclusions, il montre que les habitants restèrent en possession de la plupart de leurs biens, qu'ils furent admis par degrés à tous les droits de citoyens romains et que rien ne prouve que Rome ait partagé ou vendu une partie du territoire. M' Curius Dentatus seul après la défaite des Samnites en 290, envahit pour des raisons inconnues le territoire des Sabins et des Praetuttii, les força à se soumettre et prit à ces deux peuples une bande de terrain où il établit une partie de ses troupes. — Dans le Picenum, Rome en 268 ne s'appropria que le territoire nécessaire à la fondation de la colonie de Firmum au nord de l'Aesis. En Ombrie Rome conclut des alliances avec les

cités, tandis qu'ailleurs elle en concluait avec les tribus, suivant qu'elle trouvait ou non un gouvernement avec qui elle pût traiter. En Étrurie enfin les habitants de Caerè seuls reçurent le droit de cité avant la Guerre sociale, les autres cités furent durement traitées (sauf celles qui s'allièrent à temps avec les Romains) dès qu'on les soupçonnait d'hostilité et ne reçurent que très difficilement et très tardivement le droit de cité. ¶ Hekataios als mutmassliche geographische Quelle Herodots in seiner Beschreibung des Xerxeszuges [M. Hermann]. Montre par de nombreux exemples qu'on trouve dans Hérodote des traces d'un emploi de la Géographie d'Hécatée de Milet, on peut donc dire qu'il a trouvé en lui un précurseur dont les descriptions lui ont été utiles pour des récits comme ceux du liv. VII, 122 sqq. ¶ Hasdrubals Marschziel in Metaurus-Feldzuge [N. Vullié]. V. n'accepte pas les conclusions de Lehmann < Klio X, p. 363 sqq. R. d. R. 35, 11, 8 sqq. > qui croit que T.-Live s'est trompé sur les intentions d'Hasdrubal dans sa retraite devant Salinator et Néron, et qui s'en rapporte plutôt à Appien. Il défend T.-L. ¶ Definitio und defensio [M. Rostowzew]. Appuie par une inscr. rupestre du Liban, publiée récemment par Jalabert, l'explication qu'il a donnée des termes « definitio » et « defensio » d'après des inscr. africaines (Studien zur Geschichte des röm. Kolonates, p. 383 sqq.) : ils seraient un « complément » de sylvestria et palustria, qui seraient traitées ensemble comme de grands territoires. ¶ Zur Grabschrift des Bischofs Eugenios von Laodikeia Katakekaumene [A. Wilhelm]. Nouv. lecture d'une inscr. tombale publiée par Calder < Klio X, 232, R. d. R. 35, 9, 36 > et trouvée par lui en Lycaonie : restitutions. ¶ Römische Kolonien ohne Autonomie [E. Kornemann]. Montre d'après certains papyrus qu'il y avait en Égypte des colonies de vétérans qui restaient sous la dépendance de l'autorité indigène (en Gaule la civitas, en Égypte la νόμος) et qui ne jouissaient donc pas de l'autonomie urbaine. ¶¶ 4e livr. Modrene, Modroi und Gallus [Joh. Schölch]. Conclusions : Le Gallus des anciens était un affluent de droite du Sangarius et ne doit pas être identifié avec le Göktsche-su moderne dont on ne connaît pas le nom dans l'antiquité, mais avec le Mudurnu-tschai (preuves : un passage d'Ammien) : Modroi et Modrene (Modrine) sont identiques et étaient situées sur l'emplacement de Mudurnu actuelle. Strabon a prétendu à tort que de son temps la Phrygie Epikletos s'étendait jusqu'à la mer d'Ascanie. Les frontières entre la Bithynie et la Phrygie Epikletos suivaient les montagnes boisées de Dumanitsch et la ligne de partage des eaux entre le Göktsche-su et le Sangarius. — Le Bistum Gallos doit être placé dans le cours inférieur du Gallus (= Mudurnu) dans l'ancienne région de Tarsia. — Étude de topographie de 22 p. ¶ Zum Ausbruche des dritten römischen-makedonischen Krieges [U. Kahrstedt]. Après avoir montré que dans son livre 42 où il raconte les commencements de la guerre entre Rome et Persée, Tite-Live a puisé à trois sources différentes et dans deux annalistes, et avoir déterminé quels sont les chap. de ce livre qui relèvent de chacune de ces sources, K. retrace à son tour les débuts de cette guerre d'après les conclusions auxquelles il est arrivé. ¶ Zur Karte von Griechenland [K. J. Beloch]. 1. Psyttaleia est l'île de Hagios Georgios ; 2. Dikté, cette montagne sacrée de la Crète est située dans la partie orientale extrême de la Crète et n'est autre que le massif à l'est de Praesos dont le sommet porte le nom de Dryses (830 m.). — Dans Pline IV, 61 lire Dionysia au lieu de Onysia, comme nom d'une île située « contra Itanum promunturium » ; 3. Eleutherae, localité de l'Attique, doit être placée près de Mynpolis, là où on place à tort Oenoë : histoire de cette ville ; 4. Daphnus en Locride, qui a appartenu à l'origine aux Locriens, est tombée temporaire-

ment au pouvoir des Phocidiens, quand, au moment de la Guerre sacrée, ils s'emparèrent de la partie occidentale de la Locride épicnémidienne des environs des Thermopyles et de Thronion. La première mention de Daphnus comme ville phocidienne se trouve dans un fragment de Démétrios de Kallatis (Strabon, I, 60). Son histoire; ses changements de maitres; 5. Demetrias n'est autre que Pagase; 6. Oeniadae appartenait en 314 aux Acharnaniens (Diod. XIX, 67, 4) auxquels elle appartenait encore vers 270 av. J.-C. ('Ἐφημ. ἀρχ. 1905, p. 55 sqq.) où nous voyons un stratège acharnanien originaire de cette ville : 7, Les Eurytanes doivent être placés près du λιμνή Τρίχωνις entre le Panaetolikon au N. et l'Arakynthos au S. et de l'Evenos jusqu'à l'Achelous; 9. Kalindoea doit être cherchée dans les environs d'Olynthe ; 10. Le Lethaeos de Crète près de Gortyne est le Hiéropotamos. ¶ Studien zu den griechischen Bünden [H. Swoboda]. 1. Sur le décret Inschr. von Magnesia am Mäander 28 (p. 20 sqq.). Ce fragment est de 206 ou 205, comme Kern l'a montré, il contient à la fin une liste des membres de la ligue Etolienne comprenant 18 noms de peuples; comme parmi eux il n'y a pas de ville thessalienne on peut en conclure qu'entre 208-207 ou 205 la Thessalie avait déjà été enlevée aux Etoliens par Philippe V. 2. Sur la Constitution de la ligue Etolienne. Commente T. Live xxxi, 32, 3 et relève après Nissen deux erreurs dans ce passage, la première que T.-L. a confondu les deux assemblées générales de la ligue, les Θερμικά et les Παναιτωλικά, secondement il a cru à tort que le droit de décider de la paix et de la guerre était réservé exclusivement à l'assemblée ordinaire de la ligue. Il montre ensuite quels étaient les sujets traités dans ces assemblées, quelles étaient les motions que les stratèges pouvaient y présenter, d'après T. Live xxxv, 25, 2 et quel était le rôle que réservait la Constitution de la ligue à ces magistrats (à suivre). ¶ Zu den karischen Inschriften und den darin vorkommenden Namen [Joh. Sundwall]. Essai d'explication de la valeur de certains signes de ces inscr. ainsi que de la racine de certains noms qu'on y lit et dont S. donne la transcription; il conclut à l'étroite parenté des langues cariennes et lyciennes. ¶ Der Ursprung babylonischer Zahlensymbole in pythagoreischer Beleuchtung [E. X. Kugler]. Après avoir montré que l'école pythagoricienne a emprunté la symbolique des nombres à des sources babyloniennes et assyriennes, R. cherche pourquoi les Assyriens ont exprimé la notion de « droit » (= heureux) par le nombre 15 et celle de gauche (= malheureux) par 150. ¶ Zu den « Germani corpore custodes » [M. Bang]. 1. Explication de deux fragments d'inscr. trouvés à Césarée de Mauritanie : on y voit mentionné un « Chrestus decurio corpor(e) c(ustodum) ». Si la restitution est juste, il ne peut être question d'un decurio d'une garde du corps « germaine » d'un empereur sur le sol africain : car ces gardes institués sous la dynastie julio-claudienne étaient attachées à la personne du souverain et ne quittaient pas le quartier impérial, c'est plutôt le décurion des gardes du dernier des rois maures Juba II ou d'un Ptolémée. Peut-être faut-il lire decurio corpor(is) C(aesariensium). — 2. Autre inscr. trouvée sur la Via Aurelia, où il est bien mention d'un « corpore custos » de Néron. ¶ Neue Beitraege zur Inschriftenkunde Dakiens [Gab. Téglás]. 2. Texte et court comm. de 20 inscr. de Dacie récemment trouvées et appartenant à différentes collections. ¶ Δειγματοάρται [S. Protassowa]. Mention dans certains papyrus de ce magistrat : il était préposé à la vérification de la valeur du blé qu'on transportait et, comme tel, pouvait prélever un échantillon au départ, aussi bien qu'à la réception des convois.

A. S.

Bericht der Röm.-Germ. Kommission. Fasc. 5, 1908 (paru en 1911).

Rapport sur l'activité de la Commission Romano-Germaine en 1909 [H. Dragendorff]. Brève mention des travaux et des fouilles. ¶ Muséographie pour 1908-1909 [H. Dragendorff et E. Krüger]. Acquisitions faites par les différents Musées des Pays-Rhénans. 1. Age de la pierre; 2. Age du bronze; 3. Epoque Hallstattienne ; 4. Epoque de la Tène ; 5. Période romaine : a, Bâtiments militaires ; b, Routes, ponts, conduites d'eau, ateliers divers principalement poteries ; c, Bâtiments publics (sanctuaire des Matronae ; caves de l'amphithéâtre de Trèves, Thermes de Francfort, etc.) ; d, Habitations et dépendances ; e, Tombeaux et cimetières. — Inscriptions : architecture, sculptures, peintures, mosaïques. (entre autres statuette d'un enfant endormi, colonne trouvée à Otrange avec un relief représentant Diane au bain), monnaies ; objets en argent, or, bronze, fer ; céramique, terres cuites et lampes, vases ornés ; vases peints et poteries fines ; verres; objets divers (gemmes, os, bois, cuir) ; 6. Epoque de la migration des peuples ; 7. Epoque mérovingienne; 8, carolingienne. Rapport de 69 p. impossible à analyser. ¶ Zur Geschichte der frührömischen Okkupation Germaniens [H. Dragendorf]. 1. La défaite de Varus. Après avoir montré que les différentes études sur le lieu où Varus fut battu parues à l'occasion en 1909 du jubilé de cette défaite des Romains, n'ont pas fait faire un pas à la question, et avoir examiné rapidement les diverses hypothèses, D. conclut que nous ne pouvons rien savoir d'après les sources littéraires sur le lieu de la bataille et qu'il faut toujours attendre la découverte de monuments qui serviront de preuves plus certaines que celles qui ont été mises à jour jusqu'ici ; 2. Haltern, Oberaden et autres lieux où des fouilles ont été faites. Aliso. Résumé des résultats acquis dans ces différents endroits; 3. Les camps des légions sur le Rhin. Fouilles fructueuses et significatives sur le Furstenberg près Xanten et en différents endroits : résultats acquis.

Z.

Berichte über die Verhandlungen der königl. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig. Phil.-hist. Klasse. T. 63. N° 1. Polybe et Damophon [Fr. Studniczka]. Un portrait en relief de Polybe a été découvert par Milchhöfer en 1881 à Cleitor en Arkadie. Il n'est pas douteux que ce ne soit un portrait du célèbre historien en jeune chef de cavaliers. L'attitude est celle de l'adoration. La manière dont le portrait est idéalisé le place parmi les œuvres du sculpteur Damophon. ¶¶ N° 2. Contributions à l'épigraphie grecque et à la dialectologie ; X, inscriptions cypriotes [R. Meister]. Inscription découverte par Cesnola et conservée au musée métropolitain de New-York. Gilozama, femme de Philles, y prend la parole. Ce texte remonte probablement au ɪᴠᵉ s. avant l'ère chrétienne. On y trouve le mot βονά, ancienne forme éolienne, correspondant à γυνά, γυνή. — Appendice. L'inscription d'Arezastis, la plus longue et la plus célèbre des inscriptions phrygiennes sur rocher, contient βονοκ, « femme » comme accus. sing. C'est une forme neutre qui avait à l'origine un sens abstrait collectif. Le phrygien Vrekyn, qui a consacré ce monument à sa mère Arezastis, donne sa filiation par trois générations maternelles, suivant l'usage lycien (Hérodote, I, 173). — Sceaux et gemmes portant les inscriptions : 1. ΖωσικρέϜο(ν)τος ; 2. Φαύω ; 3. Πυυτονίκω ἠμί ; 4. Ἀριστοκλῆ͂ο(ς) 5. ΠίγιρηϜο ; 6. ΖωϜόθεμις. ¶¶ N° 3. Névius [Fr. Marx]. L'histoire littéraire telle que nous la comprenons, est une création tardive. Tout ce qui s'y rattache à Rome est sorti du besoin de cataloguer les œuvres. Au temps de Varron et de Cicéron, on disposait des sources suivantes : 1° Les annalistes ; ils n'avaient aucun renseignement de ce genre, pas plus que Thucydide ne nous parle de la vie et des œuvres de Sophocle ; 2° Les commentarii des pontifes et des

magistrats ; ils pouvaient donner des dates relatives à la participation des prêtres aux événements et aux fêtes, comme dans les actes des jeux séculaires : Carmen composuit Q. Horatius Flaccus ; 3° Les documents officiels, comme le s. c. De scribis et histrionibus (547/207), qui devait être conservé dans les archives du Sénat et au temple de Minerve sur l'Aventin ; 4° Les documents privés, et en première ligne les épitaphes (de Pacuvius, Atta, Virgile, Caecilius, Ennius, Turpilius (?), Suétone) ; 5° Les endroits où avaient habité, les propriétés qu'avaient possédées les poètes ; 6° Les témoignages des poètes dans leurs propres œuvres, ainsi les prologues de Térence ; 7° Les témoignages des auteurs contemporains, tels que les vers de Plaute, Mil. 211 suiv., sur Névius. Toutes ces données n'ont pas été connues simultanément, mais successivement ; l'histoire littéraire s'est constituée par des retouches successives. Il faut juger d'après cela les renseignements des anciens sur Névius. Le vers: Fato Metelli Romae fiunt consules, est un sénaire qui vient de la pièce où étaient attaqués les Metelli. Le pluriel Metelli est un pluriel de mépris, qui substitue à un seul homme toute la race odieuse. Le vers vise Q. Caecilius Metellus, cos. 548/206. Fato veut dire : « en vertu d'un oracle ». Fatum et fori ont ce sens fréquemment dans la tragédie et l'épopée anciennes. L'abl. a une valeur adverbiale comme iure, sorte, lege, etc. Jamais époque tourmentée n'avait été plus préoccupée des prodiges et des prophéties. Les partisans des Metelli répandaient le bruit que son élection était réclamée par un oracle de la sibylle ou d'un dieu. La réplique des Metelli est rédigée dans la langue de la comédie ancienne, où malum dare est employé quand on menace un esclave. La formule même remonte à un récit des faits qui était écrit en saturnien, probablement au Bellum poenicum dans lequel le poète devait raconter cet incident personnel. Le procès de Névius présente encore des obscurités : pourquoi a-t-il subi la peine servile de la furca ? comment l'exil s'est-il substitué à la peine capitale ? L'annotation : personata fabula, que les anciens lisaient sur un ms. de ses drames (Festus, p. 217), s'explique par le désir d'éviter aux acteurs les ennuis et les mauvais traitements des grands joués et moqués par Névius. On ne peut s'expliquer maintenant comment les autorités des jeux pouvaient accepter ces pièces et partager cette responsabilité (cf. Tér. Eun., 20 suiv.). Si l'on admet que Névius a composé le bellum Poenicum en exil, on s'explique que Varron y ait donné le lieu de sa résidence, Utique. Son sort est comparable à celui de Théognis, d'Ovide et de Dante. ¶¶ N° 4. Pour le rétablissement de la grande liste babylonienne de dieux An = (ibu) Anum [H. Zimmern]. ¶¶ N° 5. Sur le texte des Papyrus de Berlin BGU 611 et 628 [J. C. Naber]. Nouvelles lectures par comparaison au texte de Bruns, 7e éd. ¶¶ N° 6. Inscription égyptienne de l'Ancien Empire relative à l'achat d'une maison [K. Sethe]. Trouvée en 1910 devant la pyramide de Cheptren. ¶¶ N° 8. Pour l'histoire de l'ombrien et du pélignien [K. Brugmann]. L'ombrien vepurus, vepuratu, est comparable à libare, λείβω. Le sens général de la phrase de la cinquième table eugubine, où se trouve le mot, est : « Wer das Flamenamt hat, soll nebst den gottesdienstlichen Spenden (Naturalienspenden) die pflichtmässigen Geldabgaben, nach dem gutachtlichen Befinden der Atiedischen Brüderschaft darüber, beschaffen und zwar mit Verteilung der Leistungen auf die einzelnen Grundstücke. » 2. La série ombr. vestiçia, vestikatu, etc. se rattache à la même racine que vepurus vepuratu. 3. La particule ombrienne relative -ē (-i, -e, etc.) est apparentée à -aï du lithuanien, non à l' -i démonstratif du grec. 4. Dans le nom. sing. ombr. pisi, -pis, il y a persistance de l'-s du nominatif. 5. Dans l'épitaphe pélignienne de Corfinium,

rédigée en saturnien (n. 255 von Planta) « pes pros » signifie : pedes ante = ante pedes, pros peut être pro-s (cf. ci-s, osque az de *ad-s) ou dépend de *proti-s. ¶¶ N° 9. Contributions à l'épigraphie grecque et à la dialectologie, XI, Le jugement de Mantinée [R. Meister]. Transcription, traduction et explication. P. L.

Berliner philologische Wochenschrift. 31ᵉ année (1911). N° 1. Zum Schluss der Aitia [R. Herzog]. Il ressort du dernier vers de l'Αἴτια de Callimaque αὐτὰρ ἐγὼ Μουσέων πεζὸς (ou πεζὸν) ἔπειμι νόμον que Callimaque avait publié lui-même une édition dans laquelle les quatre livres de l'Αἴτια étaient suivis du livre des Iambes. ¶ Zu Clem. Alex. Strom. II, 23 (p. 503 P. 189,12 sqq. St.) [K. Praechter]. Au lieu de ἐπισκευάσας τὴν κ. τ. λ. que donne le Laurentianus V 3, restituer ἐπισκευαστήν. Examen des autres corrections qui ont été proposées. ¶¶ N° 2. Epigramm aus Pharsalos [F. Hiller von Gaertringen], Texte d'une insc. funéraire métrique du 4ᵉ s. gravée sur une stèle en pierre noire et dure (σιδεροπέτρα) trouvée en 1910 près de l'ancienne Pharsale : Ἀλκινόας κούραν λεῦσσε ξένε καὶ Μενεκόρρου | Τιμάνδραν, ἧδας τὰν στέρεσ' αἶσα λυγρά· | τᾶς ἀρετὰν αὔξοντες ἀείμναστον συνόμαιμοι | οὐκ ἀκλεῶς φθιμέναν τῶιδε τάφωι κτέρισαν. Remarquer les deux noms propres Ἀλκινόα et Μενέκορρος. ¶ Zu Cic. Rede für Milo § 29 [Th. Kakridis]. C'est postérieurement qu'on a intercalé « nec praesente » après « sciente » et avant « domino ». ¶¶ N° 3. Zu Theopompos [Ed. L. De Stefani]. Elien (Var. Hist. III, 1) a emprunté sa célèbre description de la vallée de Tempe au livre IX des Philippica de Théopompe. ¶ Palinodia [J. J. Hartmann]. Reconnait l'erreur grossière qu'il a commise en disant dans un livre qu'il a publié récemment sur Plutarque que Mommsen avait prétendu que Plutarque n'avait plus rien écrit après l'an 100. ¶¶ N° 4 Zu Xenophons Πόροι [Th. Thalheim]. Lire 2,2 ὁ κίνδυνος ὁ ἐπιὼν au l. de ἀπιών. — 3,8 καὶ ταύτας au l. de καὶ ταύτας γενομένας. — 3,9 ὅσηνπερ au l. de εἴπερ ou ὥσπερ. — 4,37 αὖθις ἂν (λυσιτελήσειν) ἡμῖν. — 4,44 explication du passage auquel il n'y a rien à changer en donnant à ἔργα le sens de « revenu ». — 5,1 changer πυκνοτέραν en πιστοτέραν. ¶¶ N° 5. Der angebliche Räucheraltarplatz der Aphrodite in Paphos [R. Zahn]. Réfute les conclusions de M. Ohnefalsch-Richter sur la prétendue découverte de cet autel d'Aphrodite à Paphos de Chypre mentionné par Homère (Od. 8). ¶¶ N° 6. Ἐνάρχεσθαι κανοῦν [P. Stengel]. Défend contre L. Deubner l'explication qu'il a donnée de cette expression consacrée, relative aux sacrifices (Hermès 43, 465). ¶¶ N° 7. Zur Aeneis, I, 109 sq. [N. Vullić]. Explication de ce passage contesté qui n'est pas une interpolation, mais une parenthèse qui est bien de Virgile. Quant à « latentia » du v. 108, il faut l'expliquer en disant que les rochers ne sont cachés que dans le moment dont parle le poète, c.-à.-d. pendant la tempête, à cause de l'agitation des flots et peut-être aussi à cause des nuages ; en tout autre moment ils sont visibles et comme par leur forme ils ressemblent à des autels, ils en ont reçu le nom. ¶¶ N° 8. Zu Mommsens Philologischen Schriften (Ges. Schriften VII. S. 441-627) [C. Frick]. Mommsen (Hermès XII p. 401-408) avait soutenu que Paul Diacre s'était servi pour son Hist. romana d'un ouvrage auj. perdu « de origine gentis Romanae » et (Ges. Schr. VII, p. 434-441) que cette Origo avait peut-être été aussi la source de l'auteur de la « Latina historia » au moyen de laquelle Sᵗ Jérôme a complété la Chronique d'Eusèbe. On a la preuve aujourd'hui qu'il avait raison. L'humaniste Constantin Laskaris a remarqué en marge de la Chronographia Syntomes du Cod. Matrit. 121, publiée par A. Bauer en 1909, des fragments de cette Origo provenant d'une source grecque (probablement une Chronique), qui s'accordent d'une part avec Paul Diacre, d'autre part avec la Latina historia de Sᵗ Jérôme. L'auteur de

la Lat. hist. a emprunté à l'Origo la liste des rois latins de Janus à Latinus, et s'est arrêté là. Paul Diacre ne lui a pas emprunté tout ce que Mommsen croyait, il paraît plutôt avoir élargi et même modifié le fond de l'Origo d'après d'autres sources. ¶¶ N° 9. Zu Demokrits Fragmente [Ed. L. de Stefani]. Dans l'Etym. Gudianum p. 131, 20 (Ed. Sturz) au lieu de Θεόκριτος lire Δημόκριτος et corriger γυνή en γονή d'après le Barb. gr. 70, archétype de tous les mss. de l'Etym. Gud. ¶¶ N° 10. Rhetorische Quellenschriften der Griechen und Römer [G. Lehnert]. Annonce d'un ouvrage qui paraîtra en 1912 et qui formera comme une histoire de la Rhétorique chez les Grecs et les Romains. ¶ Stigma [Eb. Nestle]. Cherche depuis quand cette ligature et ce nom furent employés pour σ τ et cite les diverses opinions émises à ce sujet. ¶¶ N° 11. Ueber den Gebrauch des Part. fut. act. im archaischen und in klassischen Latein [J. H. Schmalz]. A l'occasion de l'assertion de Landgraf (Bayr. Gym.-Wesen 1910 9/10) que dans Lucilius 567, « rausuro Oreste » serait le premier exemple connu de l'abl. abs. avec le Part. fut. actif, Schmalz examine à nouveau et expose les règles de l'emploi du Part. fut. act. dans le latin archaïque et classique. Il montre en terminant que c'est dans Asinius Pollio et non dans Lucilius qu'on trouve pour la première fois l'abl. abs. avec le Part. fut. act. ¶¶ N° 12. Hor. Od. I, 20 [F. Krohn]. Se demande si la troisième strophe de cette petite ode de circonstance « Caecubam et prelo domitam Caleno | Tu jubes uvam ? etc. ne doit pas être placée au commencement. ¶ Zu Martialis [K. Busche] I, 48, il faut corriger « velocior » non en « vel laetior » ou « vel tutior » comme le propose E. Rohde, mais en « vel lautior » — VII, 47 lire « lucrum » au l. de « lacrimis » — XII Praefatio : « Nidore » est inadmissible, ainsi que « nitore » que donnent d'autres mss., il faut lire : « nationis amore seposito ». ¶¶ N° 13. L. Crassicius Pasicles, später Pansa zubenannt [J. Tolkiehn]. Suétone, de gramm. 18 mentionne un affranchi L. Crassicius Pasides qui prit plus tard le nom de Pansa ; T. après avoir retracé l'activité de ce grammairien et rappelé quelle fut son autorité et sa réputation, montre qu'il fut aussi l'auteur d'une Ars très estimée, dont Suétone ne dit rien, pas plus qu'il ne parle (gr. 27) des ouvrages de Q. Remmius Palaemon. ¶¶ N° 14. Ἐγγύα, πάρα δ'ἄτα [Th. Thalheim]. Après avoir indiqué les trois sens qu'on a donnés déjà dans l'antiquité à ce proverbe ; avertissement contre les cautionnements, les fiançailles ou les engagements, Th. admet le premier, mais fait des réserves pour l'actif ἐγγύα, car c'est le moyen ἐγγυᾶσθαι qu'on attendrait ; il n'admet pas avec d'autres que ce mot soit un substantif, et en l'accentuant ἐγγυᾶ, en fait avec Hoffmann la 2e pers. sing. de l'impérat. moyen : la contraction de ἐγγυάεο en Ἐγγυᾶ n'étant pas contraire aux lois de la phonétique dorienne et un présent ἐγγυάομαι ayant de nombreux parallèles dans les dialectes doriens. ¶ Nochmals Cicero pro Milone 29 [A. M. Harmon]. Se refuse à supprimer dans ce passage « nec praesente » avec Kakridis <cf. supra n° 2> et montre que les mots « nec imperante, nec sciente, nec praesente domino » forment un septenaire iambique régulier que Cic. aura emprunté à la Palliata. ¶ Ῥομφαία — framea [Eb. Nestle]. Se demande si ῥομφαία ne serait pas le même mot que framea qui d'après Tac. Germ. 6 est un mot germain. ¶¶ Nos 15/16. Szenen des Pantomimos auf den Wandbildern der Villa Gargiulo [O. Rossbach]. Les peintures murales d'un triclinium de la Villa Gargiulo située devant la porte d'Hercule à Pompéi, qui sont presque de grandeur naturelle et où l'on voit des silènes et des femmes, ne sont pas des représentations des mystères de Dionysos, comme l'a cru Giulo di Petra qui les a publiées, mais représentent des scènes empruntées à une pantomime. ¶ Pseudocicero [L. Laurand]. A la liste publiée

par Schanz I, 2^{3}, p. 283, des discours pseudo-cicéroniens il faut ajouter les prétendus discours de Catilina « Si quid precibus apud deos immortales etc. » (Parisinus 17.883) et « Non est tempus otii p. c., non est locus amplius etc. (Paris. 6095 et Harleiani 3830, 4105, 5438). L'Harleianus 3830 donne une réponse de Catilina : « Si subtiliter a circumstantibus » et le 2568 un autre discours de Catilina contre Cic. « Omnes homines p. c. qui in maximis principatibus vitam agunt ». Tous ces mss. paraissent être du xv^{e} s. ¶¶ N° 17. Solventur risu tabulae [Jos. Mesk]. Ce passage d'Horace (Sat. II, 1, 86) a exercé la sagacité des commentateurs et Heinze dans le comm. de la dern. éd. de Kiessling a conclu par ces mots résignés : « non liquet » il s'explique si l'on réfléchit que le rire des juges est amené par l'interprétation moqueuse et spirituelle des mots « mala carmina » (v. 82). Quant à « Solventur tabulae » il faut entendre avec G. Hermann la loi des XII tables. ¶¶ N° 18. Unsere Athosexpedition, Sommer 1911 [ ]. L'Institut für techno-wissenschaftliche Photographie annonce une expédition au Mont Athos pour Juillet 1911. ¶¶ N° 19. Drei unedierte Inschriften von Saloniki [P. N. Papageorgiu]. Texte de trois fragments d'inscr. trouvés en 1908 dans les travaux de restauration de l'église de Sainte-Sophie à Thessalonique et encastrés dans les murs de l'église ; la première est un décret des Amphipolitains en l'honneur d'un certain Julius Caius Optatus ; la seconde un décret des Thessaloniciens ; la troisième contient une liste de noms. ¶ Ein Boethiusfragment [H. Geist]. Fragment du Commentaire de Boèce sur les Catégories d'Aristote, trouvé dans la couverture en parchemin d'un livre de la Stadtbibliothek à Nuremberg et qui date du x^{e} ou du xi^{e} s. ¶ Zu den Wandbildern der Villa Gargiulo [J. Sieveking]. Rectifie qqs erreurs de Rossbach sur cette peinture murale < cf. supra n° 15-16 >. ¶ [L. Neubauer] s'informe où on peut trouver le mot χάρτα pris dans son sens habituel dans la grécité des xi-xii^{e} s. ¶¶ N° 20. Demosthenica II [K. Fuhr]. 3, Rapports du texte de Démosthène de Didyme avec nos mss. 4, le mot ἰαμβοφάγον cité à tort par Kock dans les Fragments des comiques attiques (Adesp. n° 1018) est de Démosthène. De même Adesp. n° 593 est à moitié de Démosthène ; 1272 de Grégoire de Nazianze ; 860 peut-être d'Isocrate et 1235 de Sophocle, Philoctète ; 812 de Lysias. ¶ Zur spaeteren Geschichte der griech. Alphabets im Abendland [Eb. Nestle]. Particularités que présente, au point de vue de l'alphabet grec et latin, un Pontifical du diocèse de S^{t} Andrew en Ecosse, datant du xiii^{e} s. ¶¶ N° 22. Zur Uebersetztätigkeit des Nicolaus von Rhegium [H. Mutschmann]. Schöne vient de publier la trad. latine d'un opuscule de Galien dont l'original grec est perdu et dont l'auteur est Magister Nicolaus de Deoproprio de Regio. Autres traductions dues à ce savant qui vivait à la cour des rois de Sicile Charles II et Robert d'Anjou. C'est à lui aussi qu'il faut attribuer la trad. des Hypotyposes de Sextus Empiricus contenues dans le Paris. lat. 14700. ¶¶ N° 23. Die neun Musen Herodots [Eb. Nestle]. Critiques diverses sur l'éd. d'Oxford d'Hérodote et sur celles des autres classiques grecs. ¶ Nochmals zu den Wandbildern von Villa Gargiulo [O. Rossbach]. Réponse à Sieveking. ¶¶ N° 24. Noch einmal die Wandbilder der Villa Gargiulo [P. Herrmann]. Rectifications aux explications proposées par Rossbach et Sieveking. ¶ Plutarchs Moralia betreffend [G. Bernardakis]. Préparation d'une ed. major pour laquelle B. demande communication de tous les ouvrages parus sur les Moralia depuis 1897 et traitant des mss. et de la critique du texte. ¶¶ N° 26. Das Epigram des Antigenes [O. Schrœder]. Etude sur la métrique de cette épigramme (Anth. Pal. XIII, 28) et restitution des distiques. ¶¶ N° 27. Zu attischen Inschriften [W. Bannier]. Etudie un certain nombre de pas-

sages de fragments d'inscr. attiques du v^e et du iv^e s. qu'il restitue et explique les uns pour la première fois, les autres autrement qu'elles ne l'ont été jusqu'ici. C. I. A. I, 40 et 77 ; IV, 1,373 [63] p. 84 ; II, 677 ; 736 B ; 737 B (ou Add., p. 509). Mitt. arch. Inst. 34 (1909) 64. ¶ Plinius. Ep. II, 6 [R. Bitschofsky]. Il va de soi qu'après « non est onerosum » il faut placer la virgule et non pas après « quo utaris ». Plus loin lire « sic » (au lieu de si) sumptibus parcas. ¶ Corinthian Staters and the Athena of Myron [C. M. Galt]. Attire l'attention sur la ressemblance qu'il y a entre la tète d'Athèna représentée sur toute une catégorie de statères corinthiens (trois spécimens) et la tête de la statue de Francfort identifiée par Pollak comme une copie de l'Athéna du groupe bien connu de Myron (Oest. Jahresh. 12 (1909, p. 154-165). ¶¶ N° 28. Vier Ovidverse bei Luther [Eb. Nestle]. Quatre vers d'Ovide retrouvés par Buchwald écrits de la main de Luther dans l'intérieur de la couverture d'une éd. des Aselmi Cantuarensis opuscula, avec un mot de Bernard de Clairvaux ; ils ont été écrits vers 1516 alors que L. était encore moine. Deux sont tirés des Amores II, 19, 3, 36. Un troisième (Am. III, 4, 18) donne la leçon « agger » au lieu de « aeger ». ¶¶ N° 29. The Naples MS. of Festus ; its Home and Date [E. A. Laew]. Ce ms. n'est pas originaire d'Illyrie, mais de Rome ; il est plus ancien que le Vat. lat. 378 écrit à Rome vers la fin du xi^e s. ¶ Vier unedierte latein. Inschr. von Saloniki [P. N. Papageorgiu]. Texte de quatre inscr. funéraires trouvées en Avril et Juin 1911 ; une est complète ; une autre est inscrite sur un fragment de sarcophage. ¶ Crucimissio [Eb. Nestle]. Explication de ce mot et d'une erreur du Thesaurus IV, 1222, par une mauvaise interprétation du mot (s)taurobolia. ¶¶ N° 30. Zum Bellum Africanum [A. Langhammer]. Comme complément à un art. précédent <Woch. 1907, p. 1278. R. d. R. 32, 24, 48>. L. commence par analyser minutieusement le récit de la bataille (c. 79-85) et par examiner de près les autres sources ; il conclut à un récit faussé par un parti pris tendancieux et à l'intervention d'un rédacteur qui a arrangé le récit à sa guise et fait disparaître les discordances par des additions peu sûres. ¶¶ N° 31. Zu Pseudocicero [L. Bertalot]. Complétant l'art. de L. Laurand <cf. supra n° 16>, B. indique l'origine et la transmission des quatre discours faussement attribués à Cicéron dont L. a parlé. ¶ Zu Romul. Fab. 27,1 [R. Bitschofsky]. Thiele a soutenu que « optimi » était une glose de « nimis boni » et a mis ce mot entre crochets comme interpolé. B. le défend et montre qu'il y a là une particularité de la langue latine dans la coordination du positif et du superlatif, comme on en relève aussi dans Vulg. Tob. 7,7. ¶¶ N° 33. Cercidae cynici meliambi nuper inventi κωλομετρίᾳ instructi [P. Maas]. Texte avec variantes. ¶¶ N° 33. Bemerkung zu Merbach's De Epicuri Canonica [W. A. Heidel]. Attire l'attention sur un art. paru dans l'Amer. Journ. of Philol. 1902 p. 185 sqq iutitulé « Epicurea » qui aurait évité à Merbach bien des recherches déjà faites. ¶ In Damascii Diadochi Dubitationes et Solutiones [P. Corssen]. Corrections au texte I, 255, 3 (Ruelle) ; I, 279, 14 ; I, 255, 20 sqq. Discussion et explication. ¶¶ N° 34. Zur Entstehungszeit der metrischen Argumente griech. Dramen [St. Witkowski]. W. Michel, « De fabularum Graecarum argumentis metricis » a tiré de l'emploi du verbe ὀπτάνεσθαι des conclusions quant à l'époque de la publication des Arguments des tragédies grecques. Ce mot d'après lui apparait pour la première fois dans le Pap. Tebt. 24, 5 de 117 av. J.-C. Mais on le rencontre plus anciennement dans le P. Par. 49, 33 de 164-158 (οὐκ ὀπτάνεταί μοι) et peut-être plus anciennement encore. ¶ Colobodactilus [Eb. Nestle]. Ce mot se trouve dans un prologue latin à l'Ev. de Marc : « Marcus qui et colobodactilus est nominatus ideo

quod ad ceteram corporis proceritatem digitos minores adhibuisset » ; dans un autre prologue il est expliqué comme suit : « Denique amputasse sibi post fidem pollicem dicitur, ut sacerdotio reprobus haberetur » : cf. Nov. Test. Lat. ed. Wordsworth-White I, 171 sq. où on lit κολοβοδάκτυλος dans le sens de « ignavus ». Ainsi trois explications de ce mot dont le Thesaurus lat. III, 1694 dit qu'il n'est employé qu'en métrique, et qui ne se trouve pas dans le Thes. grec. ¶¶ N° 35. Die Negationen im Neuen Testament [Eb. Nestle]. Emploi des négations οὐ et μή prouvant aux yeux de certains critiques l'inspiration du Nouv. Test. ¶ Neue Funde in Tunis [R. Œhler]. Résumé des découvertes de Merlin et Drappier. ¶¶ N° 36. In Simplicii in Aristotelis De Caelo II, 9 commentarium [P. Corssen]. Explication et correction de Schol. in Arist. π. οὐρανοῦ 496, 22 b ss. ¶ ἱππομανές [ ]. Indication de la dissertation de A. Thieke, Die Hippomanes des Pferdes, où l'on trouvera résumées les opinions des anciens sur cette question et le rôle de l'hippomane dans la magie antique. ¶¶ N° 37. Dion von Prusa XIII, 2 [K. F. W. Schmidt]. D'après le § 3, il faut, au § 2, restituer ἢ πάντα τὰ τοιαῦτα <ἕτερος> ἕτερον πέπονθεν. ¶ Definitionen zur Rhetorik [K. Fuhr]. Les définitions que Heinrici a publiées dans les Griech. byzant. Gesprächsbüchern p. 90 sq. d'après Marc. VII, 38 sont déjà connues et se trouvent dans d'autres auteurs, de même les « sonderbare Weisheit » sur les caractères de l'alphabet du même traité se lisent aussi dans l'Etymol. Magnum. Corrections proposées. ¶ Zu Pauly's Real-Encyclopädie VII, 1215 [Th. Häbler]. Rectification d'une erreur de Hultsch dans l'explication d'un passage du Timée 32 B. ¶¶ N° 38. Drei griech. Inschriften von Saloniki [P. N. Papageorgiu]. 1. Inscr. gravée sur un sarcophage trouvé le 23 Mai ; elle est de 327-148 = 179 ap. J.-C. ; — 2 et 3. Complément au texte de deux inscr. publiées par Duchesne, Mémoire p. 67, n° 110 et 65 n° 108 (Corpus N° 8760). ¶ Vermischtes [L. Pschorr]. 1, Sur Corripus. John II 196, combat la conjecture « Sabatus » proposée par Partsch pour « sub astris ». — 2, Etymologie de locusta — lacerta. ¶ Thisoa [G. Oikonomos]. Deux décrets de proxénie (du 1er s. av. J.-C. d'après l'écriture) récemment trouvés près de Karkalu en Arcadie, rendus par les Θισοαῖοι, nom trois fois répété, déterminent l'emplacement de cette localité, que ces décrets appellent une πόλις, tandis que Pausanias dit qu'elle n'était qu'une Μεγαλοπολιτῶν κώμη. ¶¶ N° 39. Die Medaillons am Constantinsbogen [J. Sieveking]. Etude sur ces médaillons qui sur la face sud aussi bien que sur la face nord sont de l'époque d'Hadrien. Discussion des conclusions de Marg. Bieber. ¶¶ N° 40. Zitate aus der Grammatik des Charisius II [J. Tolkiehn]. Dans ce 2e art. <cf. B. P. W. 1908>, T. étudie un Commentaire anonyme à l'Ars maior de Donat qui se trouve dans le Cod. Ambros. I, 22 sup. et qui doit être du VIIIe s. Il contient des citations de grammairiens anciens dont quatre de Charisius. Contre l'avis de Wessner qui soutient que ces extraits sont de peu de valeur pour la critique, T. montre que A (cod. Ambros) représente pour le texte une source plus ancienne que P (Fragm. cod. Par. 7560 s. XI) et que les éditeurs futurs de Charisius devront tenir compte des citations de ce commentaire anonyme à l'Ars de Donat. ¶¶ N° 41-42. Varroniana II [C. Frick] <cf. B. P. W. 1910 N° 32. R. d. R. 35, 17, 30>. 1. L'ère de la fondation de Rome adoptée par Varron dans les Antiquitates Humanarum. Les fragments des Ant. Hum., surtout du liv. VI consacré à l'époque des rois, ne donnent aucune indication certaine sur l'ère de Varron, mais avec l'aide de Solin on peut arriver à une conclusion, car la source de S. est certainement les Ant. où la durée de la royauté est fixée à 241 ans. Varron lui-même avait emprunté ces calculs à Fabius que suit aussi Cic. de Rep.

II, 52 où nous voyons cette durée fixée à 240 ans « paulo cum interregnis fere amplius ». On peut donc conclure que dans les Ant., Varron a adopté l'ère de Fabius (Ol. 8. 1). — 2. Dans lequel de ses traités Varron s'est-il occupé de l'ère qu'on a appelée de son nom? Ce traité ne doit avoir compris qu'un livre ; voilà pourquoi il n'est pas mentionné dans le catalogue de S[t] Jérôme ; le seul fragment que nous en ayons, nous a été conservé par Censorinus (c. 2, § 1-5), mais il n'est pas la source, comme le croyait Mommsen de Plut. Rom 12, de Solin I, 18 et de Lydus De mens I, 14. ¶¶ N° 43. In Aristophanis Aves [P. Corssen]. Corriger v. 16 ὀρνέων en ὄρχεων : v. 1014 lire πληγαῖς συγναῖς κ. τ. λ. ¶¶ N° 44. Varia [P. Corssen]. Lire dans Euseb. Praep. ev. X, 3, 6 sqq καὶ ἔλεγον ταὐτὰ ἐκείνῳ αὐτὸν εἰπεῖν. — Porphyr. De antro Nympharum p. 66, 63 (Nauck) ὀστᾶ δὲ ταῦτα ἐν ζῴοις κ. τ. λ. c'est par erreur que ὀστᾶ a été changé en λίθος. — Ib. p. 77, 17 sq. Restituer ἀντὶ qui est tombé devant τῶν δύο πυλῶν. — Marc Aurèle II, 1 lire ἀπορροίας au l. de ἀπομοίρας. — Diog. Laert. VIII, 23 lire αἰδῶ καὶ εὐλάβειαν ἔχειν· μήτε γέλωτι κ. τ. λ. — Ib. VIII, 22 εἰς τὸν κοῖτον εἰσιοῦσι. ¶ The City Walls of Ostia [A. W. van Buren]. Croit que les dépressions rectangulaires sur la surface de l'« opus incertum » ne sont pas dues aux constructeurs primitifs, mais à un remaniement de la surface en vue d'une construction postérieure en face. ¶¶ N° 45. Menanders Heros [A. Körte]. Un fragment de Ménandre conservé par Stobée [fr. 211 Kock et fr. 4 des Menandrea de Körte] justifie amplement le titre de « Héros » donné par Lefebvre à la comédie de ce nom de Ménandre. ¶ Zu Kerkidas fr. 5 [A. Mayer] < cf. supra n° 32 >. Vers 2 restituer Στ]ώικε Καλλιμέδων : — v. 4 c'est du stoïcien Sphairos qu'il s'agit comme l'a supposé Wilamowitz, et ces vers pour des raisons que M. développe, ne peuvent pas être postérieurs au milieu du 3[e] s. ¶ Randbemerkungen zu Petron [E. Löffstedt]. Petr. Sat. C. 22,4 conserver « fregit » ; ainsi que « evocatum » (C. 110,5) ; « emendare » [C. 134, 10) ; « putaveram » (136,12) : et « scilicet ac sine medulla... integro fractu » (C. 137,10). ¶¶ N° 46. Zu Horaz, Carm. saec. V, 37 sq. [W. August]. A. se range à l'avis de Fowler < Class. Quart IV, p. 152. R. d. R. 35, 101, 27 > que les vers 37 sqq se rapportent à Diane et à Apollon, et qu'il faut ponctuer par un point, non après « puellis » (v. 36) mais après « relictis » (v. 44). Fowler ajoute qu'Auguste cherchait à encourager l'idée que Rome au sens légendaire du mot était l'œuvre d'Apollon : A. donne un certain nombre de passages de Virgile qui corroborent cette idée. ¶ Zu den Niobiden [R. Pagenstecher]. Appuie d'un certain nombre de preuves nouvelles les conclusions de son livre intitulé « Niobiden ». ¶¶ N° 47. In Thucydid. II, 42,4 [P. Corssen]. Il faut conserver ἐφίεσθαι et ne pas admettre la correction de Poppo et de Stahl ἀφίεσθαι. ¶ Xenophons Anabasis I, 6, 2 [K. F. W. Schmidt]. Lire ἢ ζῶντας πολλοὺς αὐτῶν ἂν ἕλοι καὶ κωλύσειε τοῦ καίειν καὶ ἐπιόντας ποιήσειεν, ὥστε κ. τ. λ. ¶ Stadt und See des Tiberius [Eb. Nestle]. Se demande si la mer de Tibériade a été appelée « Tiberias » par Hérode Antipas pour faire sa cour à Tibère, ou si elle s'appelait ainsi Θάλασσα τῆς Τιβεριάδος d'après la ville de Tibérias qui était sur ses bords. ¶¶ N° 48. Ein unbeachtetes Fragment aus Hierokles Φιλίστορες [K. Praechter]. Texte de ce fragment qui se trouve dans Enée de Gaza, Théophr. p. 19 (Bass). Il y est fait mention des Φιλίστορες, le seul ouvrage connu de Hiéroklès ; il faut donc l'ajouter aux Fragm. hist. Graec IV p. 430 [Müller]; il permet d'assigner une date approximative à Hiéroklès qu'on ne pouvait dater jusqu'ici que parce qu'il cite Strabon et était cité par Etienne de Byzance. Or Enée de Gaza a publié son livre entre 484 et 533, plus près de 484. ¶¶ N° 49. Eupolis Δῆμοι [A. Körte]. Le fragment (plus de 100 vers) récemment publié par

Lefebvre, du chef d'œuvre d'Eupolis les Δῆμοι est bien d'Eupolis comme le prouve le fragment des Δῆμοι 108 K dans Athen. III, 123 (2 à 1 sq). ¶ Delphica III [H. Pomtow]. Rapport sur les résultats d'un troisième voyage à Delphes : I. Jusqu'au Trésor de Sicyone, Agora, l'entrée principale du téménos ; la chambre de Lysandre; le monument des Thessaliens, sorte de Lesche des T ; le monument de Marathon. ¶ Das Bildnis des Tiberius Hemsterhius [A. G. Ross]. Le portrait d'Hemsterhius publié par Gudemann (Imagines philogorum) n'est pas de lui, mais de Snellinex. ¶¶ N° 50. Delphica III [H. Pomtow]. Suite < cf. n° 49 >. L'inscr. de la base des Navarques, elle porte en tête Δᾶν ce qui est l'équivalent de Ζᾶν ou de Ζεύς, discussion : la base des Etoliens, statues de femmes ; l'ancien Tholos, reconstruction avec fig. ¶¶ N° 51. Xenophons Anabasis I, 6, 2 [C.]. La correction proposée par Schmidt < cf. supra n° 47 > est inutile. ¶ Delphica III [H. Pomtow]. Suite. 2. Jusqu'au Trésor des Athéniens. Les trésors des Siphniens et des Cnidiens ; celui de Thèbes. ¶¶ N° 52. Delphica III [H. Pomtow]. Suite. Les fondements des Thébains (listes de noms datant du v^{e} s. dont un grand nombre sont Béotiens ; ils sont intéressants aux points de vue épigraphique et dialectal. — Facsimilé). Hoplothèque des Delphiens. — Fragment inédit des comptes des Naopoio. Socle du butin de Marathon, de quand date-t-il ? Polémique à ce sujet contre Colin et Bourguet. ¶¶ Cette revue contient en outre les titres des Programmes et dissertations universitaires parus en Allemagne sur toutes les branches de la philologie classique de Août 1908-Août 1909 (N^{os} 3, 4, 5) ; les c. r. des séances de l'Arch. Gesellsch. et de la Preuss. Akad. der Wissensch. zu Berlin, de la Kgl. Sächs. Gesellsch. zu Leipzig et du 51^{e} Congrès des Philologues et professeurs Allemands à Posen en 1911. H. S.

Blätter für das Bayerischen Gymnasial-Schulwesen. 47ter Bd., 1911. Mars-avril. La Nature représentée, sous les traits d'un enfant dans le bas-relief d'Archélaos de Priène [Ad. Knauth]. Cet enfant, de sexe féminin, malgré le vague du costume symbolise, dans la célèbre apothéose d'Homère, non la nature humaine, mais la Nature mère de toutes choses (παμμήτειρα θεά, parens rerum omnium natura), d'après une conception stoïcienne. Discussion développée. ¶ Contribution au texte de Nepotianus [Schnetz]. Rectifie, en renvoyant à son mémoire sur Valère-Maxime et ses abréviateurs, plusieurs des conjectures proposées par Walter < Blätter, 1909 > sur le texte de Nepotianus. ¶ Tacite, Ann. 6,29 [F. Walter]. La restitution de < m o l e > après c r i m i n u m, ou mieux avant m a l e (la chute par allitération étant plus facile à admettre), se trouve confirmée par un passage d'Amm. Marc. 22,11,2, qui offre la même expression : ... urgentibus criminum mole. Pour la chute de mole devant male, cf. celle de < dedi > après fidei dans Ann. 1,41. ¶¶ Mai-Juin. Exégèse homérique, ancienne et moderne [Adolf Rœmer]. Examen détaillé de 22 passages, où l'on met en parallèle les commentateurs antiques et les modernes. ¶ Études sur l'Iphigénie en Tauride d'Euripide [Karl Wunderer]. Cherche à fixer la date de la pièce, qui serait postérieure à l'année 408 a. C. (Wilamowitz la place entre 441 et 408) ; à déterminer le caractère des personnages, d'Iphigénie d'abord dont les sentiments subissent l'influence des événements, puis d'Oreste, qui est représenté comme n'éprouvant pas de remords véritables ; enfin à préciser le sens et la portée de ce drame, qui est un drame à thèse (le but ne sanctifie pas les moyens).

A. G.-D.

Bonner Jahrbücher ou **Jahrb. des Vereins von Altertumswissensch. im Rheinlande.** 120^{e} livr., 1re et 2^{e} partie (1910). Ausonius und die Mosella

[F. Marx]. Discours prononcé à l'Aula de l'Université de Bonn le jour de l'anniversaire de la naissance de l'Empereur et de l'Impératrice d'Allemagne. M. expose par quel concours d'événements historiques, la destinée amena Ausone à Trèves pour y être non seulement le maître des fils de l'empereur, mais encore le premier poète qui ait chanté la Moselle et son cours. Etude sur son poème. ¶ Der Drususfeldzug 11 von Chr. [J. Kropatscheck]. Le résultat archéologique des fouilles d'Oberaden est que là un camp romain fut fondé sous Drusus, qui dut être abandonné bientôt après de violents combats et qui fut incendié. K. a cherché dans de précédents art. à concilier ces résultats certains avec les maigres données des auteurs et à montrer que le φρούριον de Drusus qui d'après Dio (54,33) fut établi au confluent de l'Elison et de la Lippe en 11 av. J.-C. à la fin de l'automne, doit être cherché à Oberaden. Il a distingué le camp de l'Elison du camp d'Aliso mentionné pour les années 9 et 16, bien loin de les confondre comme on l'a fait jusqu'ici. La transplantation des Sicambres en l'an 8 fut un châtiment infligé pour la destruction du grand camp. Il appuie ces conclusions par une étude approfondie de la campagne de Drusus en 11 av. J.-C. dans laquelle il développe de nombreuses preuves, répondant ainsi aux objections de Dellbruck, et maintenant ses conclusions. ¶ Römische Limitation in der Provinz Africa [W. Barthel]. Depuis longtemps l'attention a été attirée sur les traces de la délimitation romaine conservées dans le réseau des routes de la plaine Tunisienne. Quelques bornes limites de l'époque de Tibère trouvées dans le sud du pays rendent maintenant possible de déterminer plus exactement le système et la nature de ces délimitations. On en a déjà constaté plusieurs fois en Italie pour les villes ou les territoires. En Afrique on en trouve qui embrassent toute la province et nous donnent ainsi une idée du cadastre qui servait de base aux contributions foncières en Afrique. B. s'appuyant sur les travaux de A. Schulten et de Toutain, les rectifiant et les complétant, développe les conclusions historiques et techniques qu'il est permis d'en tirer ; mais il montre qu'il est nécessaire de compléter son étude par des recherches méthodiques et approfondies, sur les lieux mêmes, des restes que l'on trouve et avant tout des « termini ». Après avoir défini la « limitatio » comme étant le partage d'une superficie en parties semblables ; il montre comment procédaient les arpenteurs romains, retrace rapidement son histoire en Afrique, et étudie dans une suite de chapitres : 1, les restes de ces délimitations dans la province d'Afrique (réseau des routes, termini) ; 2, leur époque et leur importance ; 3. une délimitation de territoire d'après la « forma » de la province ; 4. délimitation et orientation ; les deux systèmes africains ; l'orientation des autres divisions territoriales connues ; l'orientation des villes romaines ; 4. théorie et pratique de l'orientation gromatique ; 5. les « formae » et la figure de la province dans les cartes antiques. Art. de 88 p. (7 pl.). ¶ Beitraege zur Geschichte des Tropaions [K. Woelcke]. I. Les trophées dans la littérature des Grecs et des Romains. Explication du mot τρόπαιον (spolia capta, fixa in stipitibus, comme dit Varron) ; comment il faut l'accentuer, son apparition dans la littérature grecque (vers 500 av. J.-C. dans la Batrachomachia v. 159), avec quels verbes il se construit et comment il s'emploie ; les plus anciens tropaia mentionnés dans les auteurs, lieu et époque où les trophées historiques ont été élevés ; idée qui préside à l'érection d'un trophée (inviolabilité ; consécration des armes aux dieux qui ont procuré la victoire) ; leurs formes. — Tropaia chez les peuples non grecs (Celtes et Perses ; Macédoniens ; introduction de cette coutume chez les Romains) ; sacrifices offerts près des tropaia. — II. Tropaia au temps d'Auguste : histoire de la

manière dont les trophées étaient représentés chez les Romains jusqu'à Auguste. — Antéfixe avec le trophée marin du Bonner akad. Kunztmus. (Inv. D. 161) et le denier de Cohen Méd. Cons. p. 22,60. — Antéfixes de la Niké avec un trophée, exemples nombreux et différents. — Le tombeau de Caecilia Metella (trophée des prisonniers), les prisonniers assis devant le trophée ; prisonniers debout devant un trophée ; prisonniers agenouillés au pied d'un trophée (hommes seuls). — Le trophée sur la cuirasse de la statue d'Auguste de Prima porta. — L'autel des lares de l'an 2 avant J.-C. de la Galerie des Offices à Florence. — Monnaies d'Auguste avec représentations de trophées. — Le trophée sur des monnaies autonomes. — Représentations de trophées sur des monnaies romaines (monnaies romano-campaniennes ; monnaies de la république). Art. de 109 p. (2 pl. 11 fig.). ¶ Ein Neumagener Schiff, neu ergänzt [E. Fölzer]. Justification de la restauration des fragments de navire de Neumagen du Provinzialmuseum de Trèves au moyen de fragments nouvellement trouvés appartenant à la poupe et à la proue, 2 pl. ¶ Gallorömische Totenfeier [H. Lehner]. 1 pl. Description et restauration des fragments d'un monument en pierre romain, trouvé en 1906 à Thorr (près Cologne), et sur lequel on voit des hommes et des femmes debout, se dirigeant d'une allure tranquille vers la gauche où deux personnes paraissent être occupées. Ce monument offre des analogies avec certaines pierres tombales qui n'étaient pas rares dans les pays celtes à l'époque romaine. La scène qui y est figurée est une cérémonie relative aux funérailles ou au culte des morts. ¶¶ 3e partie. Das Kastell Niederbieber [E. Ritterling]. Description détaillée de ce castel qui d'après les briques qui y ont été trouvées a été élevé sous l'empereur Commode. Trouvailles qui y ont été faites. ¶ Ausgewählte Einzelfunde aus Niederbieber [H. Lehner]. 1. Description d'un certain nombre de petits objets trouvés : parures en or, camée en onyx ; vases et ustensiles en argent ou argentés ; 2. Objets provenant de la colonie civile : tête de bronze d'une statue plus grande que nature de l'empereur Gordien III (284-244 ap. J.-C.). Clef de fer avec poignée de bronze richement ornée représentant deux têtes d'homme, l'un barbu, l'autre sans barbe ; autre anneau en bronze d'une clef de fer (3 pl., 4 fig.). ¶ Ausgrabungen aus röm. Kastell bei Kreuznach 1904, 1906, 1908 [O. Kohl]. 1. Généralités sur Kreuznach (Cruciniacum). Le castel et les fouilles précédentes ; 2. Résultats des fouilles dans la région sud-est et près du Mur payen (Heidenmauer) ; 3. Fouilles à partir du Mur payen vers l'intérieur ; 4. Fossés tracés du mur à angle droit dans la campagne ; 5. Trouvailles faites dans les fouilles de 1904-1908 (petits objets : architecture et sculpture ; 6. Trouvailles faites dans le castel de 1872 à 84 et qui se trouvent dans des cabinets particuliers (Collection Hencke) ; 7. Résultats principaux des fouilles. Ce castel était entouré de hauts murs de 3 m. d'épaisseur ; en temps de paix il n'était occupé que par des soldats, mais en temps de guerre il pouvait abriter et protéger un certain nombre de personnes qui habitaient dans le voisinage ; il a dû être occupé par un détachement de la XXIIe légion en garnison à Mayence ; 8. Bâtiments romains et antiquités devant la côté sud du castel ; 9. Postes de garde romains dans le voisinage. X.

Breslauer philologische Abhandlungen. N° 43 (1911). De Hymnorum Orphicorum aetate [Max. Hauck]. On a essayé de déterminer l'âge de ces hymnes non seulement par la nature des sujets religieux et philosophiques qu'ils développent (Petersen et Dieteric), mais aussi par la forme employée c.-à-d. par le mètre et le vocabulaire (Buechsenschuetz). Mais ni la méthode suivie par ces savants, ni leurs conclusions ne satisfont H. qui reprend à

son tour la question. 1. Mètres employés dans les Hymnes Orphiques ; 2. Le vocabulaire : passages empruntés à d'autres poètes. Comme ces hymnes sont presque en entier des centons, on peut arriver à déterminer ainsi leur date. Enumération des mots ou tournures empruntées, d'où il ressort que le poète des hymnes, bien loin d'être un illettré, a compilé non seulement Homère, Hésiode, Callimaque etc., etc., mais encore Maximus et Manéthon (auteurs de poèmes traitant d'astrologie), le poète des Argonautiques, Nonnus Proclus et Synesius. De là on peut fixer pour la composition, comme terminus post quem, l'époque de Proclus, et remarquer, comme terminus ante quem, que le poète n'emprunte aucun mot aux poètes épiques postérieurs à Nonnus et en particulier à Colluthus qui vivait sous Anastase ; 3. Mots de ces Hymnes qui datent de l'ère chrétienne : ceux dont on peut déterminer la date, ceux dont on ne le peut pas ; 4. De l'âge des hymnes ; ils ont été écrits après l'ère chrétienne, pas longtemps après les hymnes de Proclus, c.-à-d. à la fin du v^{e} s. à une époque où la terre était ravagée par la guerre, par le fer et le feu ; 5. Ils paraissent avoir été tous composés par un même poète (mais l'un — le 59 — paraît plus ancien que les autres) non en Egypte, mais en Asie par un auteur inconnu, probablement pour l'usage de communautés Orphiques, et non pas comme exercice d'école de rhéteurs. A. P.

Dissertationes philologicae Halenses. Vol. XIX, fasc. 4 (1911). De metonymis sermonis latini a deorum nominibus petitis [O. Gross]. G. commence par annoncer qu'il n'étudiera que ce genre de métonymies qui emploient le nom d'un dieu pour désigner la chose dans laquelle se révèle le plus la puissance de ce dieu et dans laquelle on se représente le dieu comme vivant et agissant ; il retrace ensuite comme l'histoire de ce trope, beaucoup plus fréquent chez les Romains que chez les Grecs, montre comment les différents auteurs latins, les poètes surtout, s'en sont servis. En passant il détermine l'époque où furent composés l'Octavia praetexta (attribuée à Sénèque) et le poème épique Aetna, qui, d'après lui, ont entre eux une étroite parenté, en ce sens que l'auteur de l'Aetna composa cette épopée entre 69 et 79 en imitant l'Octavia. Dans une seconde partie, il donne la liste de toutes les métonymies du genre qu'il étudie, qu'on rencontre chez les poètes latins, en classant les noms des dieux par ordre alphabétique, d'Amphitrite à Vulcain. ¶¶ Vol. XX. Livr. 1. De Graecorum nominibus theophoris [Ern. Settig]. Les noms propres grecs contenant le nom d'une divinité (θεοφόροι) peuvent nous permettre de démêler la patrie et le centre du culte de chacun des dieux et de nous rendre un compte plus exact des usages et des rites observés par les Grecs dans l'adoration de leurs dieux, en même temps qu'ils nous révèlent les sentiments religieux des diverses populations de la Grèce antique ; S. entreprend à son tour dans cet esprit l'étude de ces noms propres après avoir montré en quoi il se sépare de ceux qui l'ont entreprise avant lui ; il commence par rechercher en qqs mots leur âge et leur origine et par indiquer les 93 sources où il en a trouvé près de quarante mille ; puis il les répartit entre plus de quarante divinités ou héros auxquels il les rattache en tenant compte des épithètes qu'on donnait à chacun d'eux ; il ajoute en terminant un très petit nombre de noms chrétiens. Dans un tableau final il indique le nombre de noms que peuvent revendiquer les vingt principaux dieux et déesses, dans un total d'environ 19000 noms et mentionne les différentes parties ou localités de la Grèce et de l'Asie mineure au nombre de 39 où on les rencontre. ¶¶ Livr. 2. Quaestiones in rhetorum Romanorum declamationes juridicae [Jos. Sprenger]. Après un index bibliographique et une courte préface dans laquelle Sp.

expose son sujet et la manière dont il le comprend, il étudie au point de vue juridique romain surtout et grec les « declamationes » et les « controversiae » développées dans les écoles des rhéteurs à Rome et qui nous ont été transmises par Sénèque le Père, Quintilien et Calpurnius Flaccus. Il les répartit en 8 chap. d'après le sujet qu'elles traitent : 1. Loci communes de praemio tribuendo ; 2. De patria potestate ; 3. De matrimonii jure ; 4. De obligationibus ; 5. De belli jure atque usu ; 6. De actionibus juris civilis et criminum animadversione ; 7. De poenis exigendis ; 8. Variae leges. Suit un index de tous les passages étudiés, commentés et comparés avec le droit romain et grec.

A. S.

Glotta, III, nº 2. Sur la langue homérique [K. Witte]. V. La construction de εἴσω avec le génitif. L'accusatif est le cas ordinaire et souvent εἴσω est à la fin du vers, probablement pour une raison métrique, Ἴλιον εἴσω étant le substitut de Ἴλιον εἰς (P 159 etc. et Π, 576). Les deux exemples du génitif (η 135 et θ 290) sont sortis de Ἄϊδος εἴσω, où déjà Homère supprime δόμος. Les épiques postérieurs ont multiplié les exemples du génitif. VI. ὁ ἀήρ, ὁ ἅλς « la mer », ἡ αἰών. L'influence d'adjectifs à deux genres a provoqué un changement de genre. VII. La flexion des formes homériques. Rapport des formes avec la versification. Étude de fins de vers fréquentes. VIII. πάϊς παιδός. La forme monosyllabique ne se trouve que 9 fois nécessairement sur 91 cas, au nominatif et au vocatif, tandis qu'aux cas obliques il y a toujours une diphtongue. Or 82 exemples de παῖς παῖ sont placés devant la diérèse bucolique, qui est très fréquente dans Hom. (60 °/₀ environ). IX. L'influence du vers sur la formation des composés. X. Vers spondaïques avec ou sans diérèse bucolique. Les vers spondaïques dont le 5ᵉ pied commence avec un mot sont dans le rapport de 3 à 2. Les autres finissent très souvent par une forme de ἄνθρωπος. Autres fins de vers. Il résulte de cette étude que les spondaïques sans diérèse bucolique sont d'un type secondaire et récent. XI. ὁράασθαι-ἴδεσθαι. Les formes moyennes sont plus rares et s'expliquent par leur place dans le vers. ¶ L'épisynalèphe [Alfred Körte]. Chœroboscus appelle ainsi l'élision d'une syllabe finale d'un vers sur l'initiale du vers suivant. Dans Homère, c'est le cas de Ζῆν' (Θ 206, Ξ 265, Ω 331). Mais Gotf. Hermann a montré que Ζῆν était un accusatif régulier. L'interprétation par Ζῆν' est le fait du grammairien Aristophane et d'Aristarque qu'a suivis toute l'antiquité. Ils écrivaient Ζῆ et reportaient le ν sur le vers suivant : Ζῆ | ν'αὐτοῦ. Les poètes suivants ont une véritable élision d'un vers à l'autre et cela est si fréquent que Chœroboscus appelle le phénomène εἶδος Σοφόκλειον : pour δέ (Ant. 1031, etc. 6 fois), pour τε (O. R., 1184), pour ταῦτα (ib. 332), pour μολόντ (O. Col. 1164). De même Aristophane, δέ (Ois. 1716, Eccl. 351), με (Gren. 298); Ménandre, Perikeir., 161 (δέ); Callim., Anth. pal. XII 73 (οἶδα). Dans tous ces exemples, le ms. ou les bons mss. reportent la consonne suivie de l'élision au vers suivant. Cette pratique montre à quel point les Grecs avaient l'oreille sensible à l'élision. ¶ Grec [P. Kretschmer]. 1. Hyagnis. On lit AGNIS sur la mosaïque de Monnus à Trèves et Ἄγνιν dans Clément d'Al. cité par Eusèbe, Prép. év., X, 6, 11. L'alternance Ἄγνις Ὕαγνις trahit dans le nom de l'aulète phrygien la présence du ϝ. Car en ionien-attique, ϝ est tantôt supprimé, tantôt traduit par υ ou ο : Ἐλέα Ὑελῆ, Ὑάκινθος, Ἄξος Ὄαξος. Rattacher Hyagnis à ἄδαγνα · ῥόδα. Μακεδόνες (Hésych.). Cf. le nom des Silènes macédoniens, Σαυάδαι, apparenté à Σαβάζιος. Ces mots devaient être empruntés par le macédonien au thrace. Cf. la légende du Silène en Macédoine (Hdt. VIII, 138) et son rapport avec les roses. Hyagnis est donné pour le père de Marsyas (Plut. De mus. 7). Hyagnis, Marsyas,

Olympos appartiennent au cercle des Silènes thraco-phrygiens. — 2. La dédicace de Ligurio (Dittenb., IG. VIII, 4249). On a : hεπροροε ανεθεκαν | ανφοξυν (boustrophède). Le premier mot correspond à ἔμπρουροι, avec une aspiration venant de l'intérieur du mot (φρουρά de *προ-hορά). Ἄνφοξυν a été pris par Fränkel pour un surnom d'Athéna. Skutsch, en note, se demande si ce n'est pas la double hache. — 3. βούλομαι. Le sens premier se trouve dans βέβουλα, « je me suis décidé ». Le mot est apparenté à βάλλομαι ; cf. la locution ἐν θυμῷ (ἐνὶ φρεσί) βάλλομαι. Meillet rattache βούλομαι à *βόλσομαι, ancien subjonctif aor. Mais on a le degré ε dans βέλλομαι, βείλομαι, δήλομαι, δείλομαι. On peut poser d'abord : βάλλομαι, subj. aor. *δέλσομαι, parf. *βέβολα ; d'ou par introduction analogique de l'o : *βόλσομαι, *βέβολα, d'où le subj. aor. βούλομαι, qui devient enfin un présent. La forme βόλομαι est susceptible d'explications diverses. On doit rattacher au même groupe la particule de souhait βάλε. ¶ Y a-t-il en étrusque des génitifs en -al et en -ia, -aia, -eia [E. Lattes] ? -al est un suffixe de dérivation au nominatif. Il n'y a pas davantage de génitifs en -aia, -eia, comme l'a cru Bugge. ¶ Ombrien urnasier [Paul Linde]. Équivaut à or(di)nariis. Cf. la forme syncopée ornare de ordinare. ¶ Langue de Plaute et similaires [E. Löfstedt]. Plaute, Am., 974 ambo... duo ; cf. Fronton, p. 122 N., duos ambos, qui emprunte ce pléonasme plutôt à la langue quotidienne qu'à Plaute. Cf. d'autres pléonasmes : par idem (Bacch. 1109), idem unus (Poen. 1340, Truc. 806, Büch. Carm. ep., 640, 4, Curc. 675), omnes uniuersi (Trin. 1046, Fronton p. 127. Apul. M. 7, 5, etc.), ceteri alii (Thes. l. l., I, 1648 ; Fronton, p. 50), quam aliquam (Epid. 313), quispiam aliquis (Mil. 431), quid quippiam (Rud. 896), quid aliquid (Vid. 67, mulomed. Chir. 522). Ces pléonasmes sont assez fréquents à l'époque tardive. Il faut garder quid... aliquid, dans Cic. Ep., X, 25, 2, où il n'y a pas précisément pléonasme. — Capt. 417, garder si ; quam n'est pas nécessaire, plus que Cist. 662, Bacch. 672, Lucr. IV, 414, Prop., I, 6, 4, Cic. leg. II, 45. Noter que le comparatif est dans le second membre. On peut comparer Ps. Aug., Quaest. uet. et n. Test., 46, 10 : Quid tam apertum (quam) quia... — Cas. 198 : nos sumus, « nous sommes seules ». Le « ne... que » n'est pas exprimé non plus Querol, 11, 2 hoc scio ; cf. illatenus, Fronton, 231 ; hactenus dans Tertullien (Hoppe, p. 111). — Curc. 260, garder uisus sum uiderier ; uideri « il me semble que... » se construit avec la proposition infinitive, comme Epid., 537, où il ne faut rien toucher. Cf. Fortunat, Carm., VII, 12, 99. D'autres constructions de Plaute sont confirmées par Fortunat : boni Poen., 641, Fort. VI, 5, 168, App. 4, 6 ; gérondifs actifs de verbes intransitifs : pereunda, Epid. 74 ; placenda, Tr. 1159 : senescendorum, Var. L. L. VI, 11 ; conualescendus, Fort. — Epid. 632, uenis, est une expression populaire, d'un type général : on substitue aux verbes signifiant « être, se trouver, agir », les verbes plus concrets de mouvement ou de repos : uenire (Am. Marc. XXII, 3, 12 ; Comm., Instr. I, 4, 7 ; Fort., VI, 3, 13 ; Lucif. Cal. p. 268, 28 ; cf. uenire contra), praecurrere (Bibl.), consurgere (Am. Marc.), ambulare (Pétr., 12, 1), situmst (Plaut., Mén. 971), stare (Am. M., très fréquent chez les poètes depuis Lucr. ainsi que exstare, constare). — Mén. 192 impetrant = impetrare conantur ; cf. Capt. 233, CIL. VI, 2120 (155 ap. J.-C.). — Merc. 52, tenerent credere ; la construction avec l'inf. peut se justifier par celle de abstineo, compesco, quiesco, tempero, minuo (Lucr., II, 1029), perpetro (Truc. 465), exsequor, facio (facere dicere Var. L. L. IX, 90), obtineo, repeto et sequor (Lucr.). — Most. 200 nilo ego quam = nilo minus ego quam ; cf. Chir. Mulom. 530 quam = antequam ; Suét., Tib. 60 paucis diebus quam ; etc. — Most. 642, speculo claras est une contamination de speculo clariores et de ut speculum claras ; cf. aeque, Thes. l. l., I,

1044; CIL. IV, 1895 tan durum saxo cf. Ov., A.A., I, 475). — Ps. 875, lire : coquinae perdoces; coquina, art de la cuisine (Apul. et Donat sur Ter. Andr. I, 1, 3). ¶ Notes de lexicographie [C. Weyman]. 1. carus, aimant. Bücheler, Carm. ep., 649 ; Prud. Perist. X, 845 : Corippus, Iust. I, 249; Calvus, 6. — 2. cumque = quandocumque, Anth. lat. 241; Orientius II, 407 (at tu cumque legis). — 3. desputare, Arnobe, VI, 24, lire desputarent, et : desputari, VII, 33. — 4. fulcio, fulxi : fulxit, dans une inscr. médiévale de Capoue. — 5. glisco = gestio, cupio : Stace, Th. III, 73, ·gestis ; gliscis est une interpolation médiévale. ¶ Populus et populo(r) [S. Pantzerhjelm Thomas]. Les deux mots sont apparentés et populus a pour sens premier « armée ». Le verbe signifiait à l'origine : « envahir avec une armée ». [F. Skutsch]. Le rapport des deux mots est certain; mais le sens premier ne l'est pas. Le composé de populare signifie dépeupler. Le simple avait déjà le sens privatif. Les verbes dénominaux ont des rapports variés avec leur origine; cf. spoliare, sanguinare, pilare; populari, c'est enlever la population, l'emmener en esclavage. Dans poplus, on a le redoublement de la seconde partie de mani-p(u)lus, avec chute de l par dissimilation : *ploplos > poplos. L'idée (rac. plē-) est « plénitude, quantité », d'où « remplissage, population ». ¶ Οἰκητήριον et mots apparentés dans les épitaphes chrétiennes [N. A. Βέης]. Les mots οἰκητήριον, κατοικητήριον, κατοίκησις, κατοικία, οἶκος, οἶκος αἰώνιος, désignent le tombeau. ¶¶ N° 3. Sur la formation des mots en grec moyen et moderne [G. N. Hatzidakis]. Étude du suffixe -(σ)ιμος, qui prend le sens et la place du suffixe ancien -τός, -τέος. Les substantifs en -(σ)ιμον. ¶ L'usage de l'aor. moyen et de l'aor. passif chez les tragiques et les comiques d'Athènes [O. Lautensach]. Listes de formes avec observations. ¶ φαρμᾱκός [Alfred Klotz]? La longue médiane n'est pas prouvée. ¶ Sur l'histoire du nom du coing [Felix Solmsen]. κοδώνιον paraît dérivé du nom de ville Κυδωνία. Mais le coing ne vient peut-être pas à l'état sauvage en Grèce et en Thrace. La forme ancienne en latin est cotoneum et la plupart des langues romanes s'y rapportent. ¶ praesto esse et praestolari [Felix Solmsen]. praesto sum se joint à praesto, je l'emporte, je suis en tête. Le point de départ de praestolari a pu être *praestonari. ¶ praesto sum [P. Kretschmer]. praesto peut être un ablatif, ou prae isto (prai istod); cf. istic sum = sum animo in ista re quam tu dicis (Tér., Héc. 114; Cic. Fin. V, 78). ¶ at enim... bat enim et analogues [Hch. Ottenjahn]. Rapprochements avec l'allemand familier. Autres jeux de mots : annis pannisque obsitus; etc. ¶ Noms de lieux espagnols dans Martial [G. Thiele]. Discussion de la tradition manuscrite et des autres témoignages. ¶ Grec [P. Kretschmer]. 4. τάλαντον, Ἀταλάντη. Le premier se rapporte à τάλας; Ἀταλάντη ne doit pas être séparé de ἀτάλαντος (hom.), « de même poids, semblable ». L'héroïne porte un nom sportif. 5. Les inscriptions agoniques d'enfants en laconien. Explication de πρατοπάμπαις, ἀτροπάμπαις, κασεν. ¶ Varia [J. Endzelin]. 1. gr. συ pour τυ, à l'intérieur du mot et dans le pronom. 2. étr. ἄριμος, « singe », dans Strabon, XIII, p. 626. 3. lat. cratis : apparenté au baltique. ¶ Ariamne, = Ariadne [A. Klotz]? Ariamne est la leçon que suggèrent les mss. de Pline N. H., XXXV, 99. Cf. Καλύδνη, Καλύμνη, Calymna (N. H., IV, 71 d'après Varron). D'où : Ἀριάμνη, forme récente non attestée en grec directement. ¶ Pulcher, gnauus [Ernst Hasse]. pulcher se rapporte à placeo; cf. fulgur, fuluus, flauus, Hor. Ep. 1, 19 tibi pulcher. gnauus se rapporte à genu. ¶ Syntaxe latine [A. Miodonski]. Assimilation de l'antécédent : dierum quorum (Jér. 2, 32). Substantif avec un régime à l'accusatif : effacer Florus, qui a été corrigé par Mommsen. ¶ Pluriel générique en latin [W. H. Kirk]. nostros (Plaute, Stich., 74); tuos (ib., 328). ¶ Notes marginales [Th. Nöldeke].

L'expression : « demeure éternelle », pour le tombeau, remonte à l'égyptien. Le sens de populari « dépeupler » est confirmé par des analogies sémitiques. ¶ Glanes pour Walde [G. Herbig]. Notes sur 15 mots. ¶ Une légende étrusque de monnaie [G. Herbig]? Conservée à Breslau : **OVESI**. Autres exemples où on lit : ialikovesi, ou : iailkovesi. Ces légendes dénotent un dialecte celtique. ¶ Odium [Skutsch]. Réponse à Walde. Discussion d'autres assertions du même Walde.

Paul Lejay.

Hermes. T. XLVI. N° 1. Le catalogue des écrits de Varron [A. Klotz]. La publication de Ritschl réclame quelques retouches. Saint Jérôme dit expressément qu'il abrège le document. D'autre part, cette liste faisait partie de l'introduction des Imaginum libri ou hebdomades. Il y montrait l'importance du nombre sept (A. G., 3, 10,7), et remarquait à la fois qu'il venait d'entrer dans la douzième hebdomade de son âge et qu'il avait écrit jusque là soixante-dix hebdomades de livres : $70 \times 7 = 490$. Or c'est précisément le chiffre que l'on obtient en faisant l'addition des nombres de livres accusés par le catalogue de Jérôme. Et cependant Jér. déclare avoir à peine copié la moitié du catalogue. La simplification n'a pas dû porter sur le nombre des livres. On n'a pas le droit d'y toucher à cause du chiffre total 490. Il reste que Jérôme a supprimé des titres et réuni des ouvrages divers sous une même rubrique. On s'explique ainsi l'absence d'écrits connus d'ailleurs. Ainsi les Antiquités n'avaient que 41 livres. Si le catalogue en compte 45, c'est que Jérôme y joint les 4 livres De gente populi Romani, qui manquent à la liste. Il est invraisemblable que les logistorici aient été au nombre de 76, chiffre donné par Jérôme. On doit y faire rentrer plus d'un ouvrage isolé, peut-être De antiquitate litterarum ad Accium, De utilitate sermonis. Jérôme mentionne en bloc : Libri singulares X. Ce sont des μονόβιβλοι. On y comptera probablement : De aestuariis, Ephemeris, Ephemeris naualis, Liber tribuum, Εἰσαγωγικός ad Pompeium, De gradibus, De philosophia si ce dernier n'est pas compris dans les logistorici. Il ne faut pas chercher les œuvres qui, certainement ou vraisemblablement, sont postérieures aux Imagines (38-37 av. J.-C.), comme les deux livres de lettres et les huit Epistolicarum quaestionum. On ne doit pas attribuer à Varron un poème philosophique sur la nature ; Quint., I, 4, 4, Lact., Inst., II, 12, 4, Vel. Pat. II, 36 parlent de Varron de l'Atax, auteur d'une cosmographia. Quand Varron de Réate est désigné comme poète (Cic., Ac., I, 9 ; Jér., Chron., Ol. 166, 1), c'est à cause des Ménippées. Le De actionibus scaenicis n'avait que les trois livres comptés au catalogue ; dans Charisius, Gr. lat., I, 95, 18, lire : II, au lieu de V ; de même, le De sermone latino n'avait que cinq livres (cf. Wilmanns, p. 47). Dans Priscien, Gr. lat., II, 489, 2, il faut lire : in libro III rer. humanarum ; cf. Nonius, p. 92, 8, et 14, ce qui fait disparaître des Rhetorica de l'œuvre de Varron. Le de mensuris (? de geometria ?) peut être un liber singularis ou faire partie des Disciplinae. On ne sait pas la date du De familiis Troianis, mais c'est un ouvrage récent. Le titre Aetia est douteux. Les augurum libri faisaient partie des Antiquités divines. Le De comoediis Plautinis dont A. G. III, 3, 9 cite le premier livre doit être identique aux libri V quaestionum Plautinarum ; A. G. ne cite pas les titres exactement : Ritschl a eu le tort de s'y fier. Par suite de tous ces détails, la grande masse des écrits de Varron est antérieure aux Imagines et nous n'avons plus le spectacle invraisemblable d'un octogénaire écrivant chaque année une douzaine de livres. ¶ Mesures de surface cypriotes et palestino-arabes au temps de la domination romaine [O. Viedebant]. Fragments d'Epiphane expliqués et commentés. ¶ La tradition de la Rhétorique

à Alexandre [K. Wilke]. 1. Le papyrus. Il permet de déterminer la nature de l'archétype des mss. C'est un remaniement de l'ouvrage original; mais le recenseur n'a fait que des changements de langue et de style, assez légers sans toucher au fond. 2. Le papyrus a démontré que les altérations des mss. remontent très haut et qu'ainsi l'on ne saurait se priver du concours des deteriores. Rectification des apparats critiques de Hammer et de Spengel, d'après ces principes et sur collation nouvelle des mss. ¶ Contributions au texte des discours de Cicéron [K. Busche]. Pour la première moitié du Pro Sulla on a un bon Vat. Pal. 1525 (jusqu'au milieu du § 43). Il permet, avec le concours des autres mss. de reconnaître le texte vrai. Mais la collation de Niebuhr et Blum n'est pas très exacte. Rectifications d'après une nouvelle collation. Ce ms. a à peu près la même valeur que T, cependant il l'emporte et, en cas de désaccord, on doit avec Nohl lui donner la préférence. Observations particulières sur ce discours; le Pro Mur. (13, lire: cumulatarum deliciarum), leg. agr. II et III. ¶ Le Cynégétique de Xénophon [J. Mewaldt]. La tradition et le style du début sont particuliers. Ce prologue a été rajouté après coup par un écrivain médiocre. Si on le supprime, on a un début conforme à la manière de Xénophon: 'Εγὼ μὲν [οὖν]παραινῶ τοῖς νέοις... Πρῶτον μέν... Cf. les débuts de l'Hippique, des Mémorables et de l'Hipparchique. Le traité a dès lors un plan régulier. La partie technique comprend: 1° préparatifs et exercices préliminaires (2-5); 2° tableau d'une chasse au lièvre (6); 3° additions à ce qui précède (7-8), tenant lieu des notes que les anciens ne connaissaient pas; autres genres de chasse (9-11); 5° épilogue, exhortation aux jeunes gens, indiquant le but moral de l'ouvrage. Ce plan est parfaitement approprié à un ouvrage technique, comme le style, net et simple, dépouillé, bref, si différent de celui des traités hippocratiques. Les mêmes caractères se retrouvent dans l'Equitation et l'Hipparchique, mais avec plus de maturité et de perfection. Aussi l'attribution à Xénophon n'est-elle pas contestable. Ces ressemblances sont plus probantes que des collections d'expressions. L'usage des mots et des formes n'est pas ici toujours le même qu'ailleurs parce que Xénophon s'adresse à un public très jeune; il lui montre un chemin qui détourne des κακαὶ ἡδοναί et conduit à une ἀγαθὴ ἡδονή. L'ouvrage a un rapport frappant avec le fragment de Simon d'Athènes, Περὶ εἴδους καὶ ἐκλογῆς ἵππων. Xénophon s'en est inspiré dans le Cynégétique, avant d'essayer de le surpasser dans la Cavalerie. Le Cynégétique est de 402 au plus tard. ¶ Argument et titre de chapitre dans le livre antique [H. Mutschmann]. Les papyrus permettent maintenant des conclusions sur certaines dispositions du livre. L'idée des arguments et des titres de chapitre n'a pu venir qu'avec les longs ouvrages savants, écrits pour être consultés. Les œuvres littéraires demandaient à être lues d'un bout à l'autre, non par fragments. Polybe conclut ses livres par des résumés et les ouvre par des préliminaires; mais cela n'est qu'une forme littéraire des tentatives des bibliothécaires, dont on saisit les premiers exemples pour Aristote. En fait, Polybe écrit son ouvrage comme un tout qui doit être lu d'un bout à l'autre. Diodore développe l'usage des sommaires, mais n'introduit pas de subdivisions. Strabon n'a même pas de sommaires. Il est difficile de dire si les titres de chapitres de Denys le Thrace et de Théon remontent à l'auteur. Mais il n'y a plus de doute pour Quintilien, qui écrit une εἰσαγωγή, cf. Norden, Hermes, XL, 581 <R. d. R., XXX, 53, 12>. La source commune de Hypotyposes de S. Empiricus et de l'Historia philosopha du Ps. Galien avait chapitres et titres de chapitres. Au IIe s., l'usage est en pleine floraison: cf. la Syntaxis math. de Ptolémée, les Diatribes d'Epictète, les Ennéades de Porphyre. Le

papyrus berlinois de Didyme nous montre quelle a été l'origine. On mettait le titre du chapitre dans le haut de la colonne, comme nos titres courants. Quand la colonne comporte deux chapitres, il y a deux titres. Quand elle n'a pas de division nouvelle, une diplè ou une × remplace le titre. Le traité de Hiéroclès, ἠθικὴ στοιχείωσις, qui est au verso, présente la même particularité et cela est d'autant plus important que la copie est contemporaine de l'auteur. On a commencé par là, pour permettre de retrouver un passage rapidement, en déroulant. Quand le volume a été remplacé par le codex, on a mis une capitulatio en tête. La colonne blanche initiale de Hiéroclès est une garde protectrice. Plus tard la capitulatio est devenue l'argument, avec des phrases. C'est le cas d'Eusèbe, dans l'Hist. eccl. et dans la Vie de Constantin. Dans les plus anciens mss. en codex, les titres de pages sont un héritage du rouleau, de même que la division en colonnes. En résumé, la division en chapitres avec titres apparaît au commencement de l'époque impériale, peut-être un siècle plus tôt, dans les collections, les répertoires, les abrégés et la littérature isagogique. Il en est de même des éditions d'ὑπομνήματα, comme le prouvent Arrien pour Épictète et Porphyre pour Plotin. Mais l'ὑπόμνημα proprement dit ne connaît pas cet usage ; cf. par ex. les Stromates de Clément, pour lesquels les divisions en livres sont elles-mêmes purement mécaniques. Le Protreptique n'a pas de chapitres, parce que c'est une œuvre qui doit être lue d'un bout à l'autre. Le Pédagogue en a parce que c'est un manuel (cf. II, 1). Même situation chez S. Empiricus : les Hypotyposes, subdivisées avec des sommaires, sont un manuel. Les livres polémiques paraissent être des ὑπομνήματα, d'un style négligé et divisés mécaniquement (cf. Adu. log., I, à la fin). Cosmas de Jérusalem, commentant Grég. de Naz., trouve la mention des Hypotyposes de Pyrrhon. Alors il en donne l'analyse, en copiant purement et simplement les κεφάλαια des Hypotyposes. Cela ouvre un jour sur la méthode des Byzantins, de Photius entre autres. ¶ Le premier livre des Lois de Cicéron [A. Laudien]. Le défaut de la marche suivie par Cicéron vient de ce qu'il adapte à son dessein un modèle écrit dans un tout autre esprit. Il utilise un traité de morale, qui était précédé d'une introduction psychologique. Mais il reste dans l'œuvre de Cicéron des traces du plan de l'œuvre primitive. C'était un manuel stoïcien. Reitzenstein a signalé des rapports entre ce premier livre et le De finibus. Il y en a de plus frappants encore avec le premier livre du De officiis. Il est impossible de prononcer un nom : Antiochus d'Ascalon, Posidonius, Panétius ? ¶ La scène de la Perikeiromene, 164-216 [S. Sudhaus]. Nouvelle édition du texte, fondée sur la revision du papyrus par Chr. Jensen, avec discussion des leçons. Rapprochement entre Per. 101 et Sam. 264. ¶¶ Mélanges. Zeus Thaulios [F. Hiller von Gaertringen]. Autel la fin du IVe siècle trouvé dans les environs de Pharsale : ΔΙΟΣΘΑΥΛΙΟΥ. Il faut rapprocher Hésych. : Θαῦμος ἢ Θαῦλος· Ἄρης Μακεδονίως, où on lira. Θαύλιος ἢ Θαῦλος· Ἄρης Μακεδόνιος. On célébrait des Thaulia, fondés par Ctéatos, probablement le Molionide, dont le souvenir était gardé dans la ville dorienne de Cléonae, mais remontait aux temps prédoriens. Il y avait un Zeus Thaulios à Athènes (Hist. gr., fragm., I, 372, 13). Le mot, d'après Bechtel, est apparenté à l'allemand todt (rac. germanique : dau). Dès lors Thaulia = Bouphonos. ¶ Un ami de Plutarque en Angleterre [H. Dessau]. On a trouvé à York (Eburacum) deux plaques de bronze, portant en pointillé : 1° Ὠκεανῷ | καὶ Τηθύι | Δημήτρι<ος>. 2° Θεο<ῖ>ς | τοῖς τοῦ ἡγεμονικοῦ πραιτωρίου <Σ>κριβ(ώνιος) Δη<μ>ήτριος. Plutarque, De def. orac., fait intervenir un philologue, Démétrius de Tarse, qui revient de Grande-Bretagne. Il avait entrepris un voyage sur l'Océan avec une escorte de troupes

impériales, πομπῇ τοῦ βασιλέως (18, p. 419 E). Le dialogue est de 83/84 d'après la chronologie delphique de Pomtow. Les deux personnages sont identiques. La dédicace rarissime à Téthys et à l'Océan s'explique par le voyage, et la dédicace aux dieux du prétoire, par l'escorte et les relations avec le gouverneur. Celui-ci n'était autre qu'Agricola. Térentius Priscus, à qui le dialogue est dédié, est probablement l'ami à qui Martial dédie vers 101 son douzième livre. L'écrit de Plutarque est sans doute un peu postérieur à l'entretien qu'il prétend rapporter. ¶¶ N° 2. Ephoros [R. Laqueur]. 1. Les proèmes. Si on laisse de côté l'introduction générale de Diodore de Sicile, on constate que, pour les trois premiers livres le prologue est de structure identique, une analyse du livre précédent, avec les mêmes formules (ἑξῆς δέ, ἔτι δέ, καί), suivie d'une annonce que le récit va se poursuivre. A partir du livre IV, la méthode change complètement. L'analyse disparait, l'annonce de la suite n'est qu'une incidente, la place est prise par des développements de caractère moral et des réflexions personnelles. Le commencement du livre XI a disparu, comme le prouvent l'absence de tout prologue et l'état matériel du Marcianus 375. Il suit de l'usage des prologues que le livre forme une unité dont l'écrivain et le lecteur ont conscience. Cela ne se trouve pas chez les autres historiens anciens. Dans les Antiquités judaïques, Josèphe coupe à l'endroit où la matière est suffisante pour le rouleau, sans s'occuper de l'endroit où tombe cette interruption. Il lui arrive même de répondre par δέ du commencement d'un livre à μέν de la fin du précédent (III-IV, IV-V, VI-VII, VIII-IX, IX-X, XV-XVI, XVIII-XX). Cependant le contenu de la fin du livre précédent est rappelé dans la première phrase du suivant : VIII, XII, XIII, XIV, XV (généralement avec une formule contenant δηλόω : δεδηλώκαμεν, ἐδήλωσεν, etc.). Dans cette seconde partie, où Josèphe n'utilise plus la Bible, il recourt à quelque histoire des Séleucides. Il en est de même pour la fin de VII et le commencement de VIII. Il y avait donc un ouvrage historique sur l'époque hellénistique qui traitait chaque livre isolé comme un tout. Polybe, dans un fragment qui appartenait au début du livre XI, expose qu'il y avait deux types de début : les προγραφαί, simples analyses, qui étaient méprisées et qui risquaient d'être perdues; et les προεκθέσεις, qui font partie de l'ouvrage (de la πραγματεία) et forment une page rédigée. Les prologues du premier type n'étaient que des arguments comme ceux d'Eusèbe et la transmission en était capricieuse (Schwartz, CXLVII). Polybe, après les deux livres d'introduction, avait une προέκθεσις générale pour tout l'ouvrage au livre III, puis pour chaque olympiade, contenue habituellement dans deux livres, une προέκθεσις particulière, κατ' ὀλυμπιάδα. Les papyrus nous sont rendu des προγραφαί, et l'analyse du livre XII de Théopompe par Photius prouve que cet historien usait des prologues, probablement de la προγραφή. Les periochae de Tite-Live sont des variétés de προγραφαί ; cf. la formule τάδε περιέχει, res praeterea... continet. L'expression de Polybe, à propos des προγραφαί, est tout à fait générale, οἱ πρὸ ἡμῶν, et semble indiquer que le procédé était courant dans l'historiographie hellénistique. Dans l'étude des premiers livres de Polybe, on doit tenir compte du développement de l'ouvrage. A l'origine, l'auteur l'avait conçu en rhéteur comme un éloge de Rome. Ce n'est que plus tard qu'il a élargi le cadre et est devenu un des plus grands historiens politiques du monde. Les livres de Polybe II et IV qui n'avaient pas de προέκθεσις, avaient une ἀνακεφαλαίωσις ; c'était aussi probablement le cas du livre VI. Denys d'Halicarnasse n'a pas de séparation dans la rédaction, marquant le passage d'un livre à l'autre. L'artifice qui consiste à reprendre au commencement d'un livre la phrase de la fin du livre précé-

dent, comme dans Strabon (cf. Immisch., éd. de la Politique d'Aristote, p. 117), surtout si on le compare avec les Antiquités judaïques de Josèphe, paraît être purement mécanique et de même nature que les réclames à la fin des cahiers dans le livre du moyen âge. Mais, au commencement du livre II, Denys résume le livre I. Cela vient de ce que le livre I, contenant un choix de faits de l'histoire d'Italie, n'est qu'une introduction à l'histoire propre de Rome. De même, si on prend la première édition de l'Hist. ecclés. d'Eusèbe (I-VII), on voit qu'il n'y a aucune ἀνακεφαλαίωσις en tête de chaque livre, sauf qu'au commencement du livre II un résumé est fait de la théologie du livre I; ce livre I est expressément désigné comme une sorte d'introduction, ὡς ἐν προοιμίῳ, d'où la nécessité de le résumer dans les grandes lignes, συντεμόντες τὰς ἀποδείξεις, avant de commencer le récit proprement dit qui part ainsi de la résurrection du Christ. Quand Eusèbe a décidé d'ajouter un supplément, il sent le besoin de relier cette partie à ce qui précède, d'où un renvoi au début de VIII à ce qui précède. On notera que le numéro du livre n'est mentionné au début, dans une phrase, que pour des livres qui terminent l'ouvrage dans la pensée de l'auteur, τὸν ἕβδομον (VII), τὸν δέκατον (X dans BD); de même, Jos., Ant. Jud., XX, 267 (mais à la fin du livre). Tite-Live ne marque nulle part le passage d'un livre à l'autre. La préface de XXI concerne tout un morceau considérable, la guerre d'Hannibal, soit dix livres; de même, on a une préface au livre VI, au commencement du récit assuré par une tradition solide. Ce sont là des partes operis (XXXI, 1, 2), analogues aux olympiades de Polybe. Diodore a suivi, d'ailleurs, dans ses prologues une tradition établie. Si son nom ne se trouve pas dans le début du livre I, c'est que, comme pour les Ant. Jud. de Josèphe, il était contenu dans une προγραφῇ. Le changement de méthode à partir de IV vient de l'imitation d'Ephore, dont il est dit, XVI, 76, 5, comme trait caractéristique, qu'il avait mis un prologue en tête de chacun de ses trente livres, προοίμιον ἑκάστῃ προθείς. Le procédé appartient au genre épidictique (cf. Quint., III, 8, 9). Et en cela Ephore se montre l'élève d'Isocrate. ¶ Encore une fois la traduction médiévale de Ptolémée [J. L. Heiberg]. Nouveaux résultats, à la suite de la découverte d'un ms. complet (Vat. lat. 2056, XIIIe-XIVe s.) par Haskins et Lockwood. On doit rattacher cette traduction au cercle savant de la cour de Sicile. La traduction de la Syntaxis dans Dresd. Db 87 est différente et paraît être un extrait ou un libre remaniement fait directement sur le grec. ¶ Glanes archéologiques [C. Robert]. XX. Les dieux dans la Gigantomachie de Pergame. A la suite de la grande et méritoire publication d'Hermann Winnefeld, on peut identifier un certain nombre de divinités et d'adversaires des Olympiens. Étude particulière des constellations et rapprochement avec Sén., Hercule, 939 suiv. (p. 230). Pour arriver au nombre nécessaire de personnages, on a tiré de deux sources poétiques, Hésiode et Aratus, des combattants que la tradition figurée ou mythologique ne fournissait pas. En dehors de là, l'influence de la littérature a été nulle et, en général, on n'a mis en scène que des figures qui avaient leurs racines dans le culte. — XXI. Ostia et Portus. Explication d'un bas-relief du Vatican (Amelung, Sculpturen, II, pl. 5, 20 et p. 49), dont on trouve un dessin dans un recueil de Dal Pozzo. Amelung a déjà comparé le bas-relief avec une peinture de l'église Saints-Jean-et-Paul. La ville qui sert de fond est Ostie, comme le prouve la comparaison avec le bas-relief Torlonia. Le héros est Ulysse arrivant sur la côte d'Italie. ¶ Géographie de la plaine inférieure du Kaikos en Asie mineure [A. Philippson]. Contre l'opinion de Dörpfeld qui soutient que le Kaikos avait originairement son embouchure dans le golfe de Dikeli, non dans celui d'Eloia (auj. Tchan-

darli). ¶ Recherches hippocratiques [H. Diels]. II. Résultats d'un examen des trois principaux mss. du Περὶ διαίτης. III. Sur le De flatibus. La théorie du Gorgias platonicien, que l'éducation par la rhétorique mène à tout et que l'État doit préférer un homme ainsi formé à un médecin pour être médecin public (456 B), est confirmée par les discours d'inauguration conservés dans le recueil hippocratique, le Περὶ φυσέων et le Περὶ τέχνης. Observations sur le premier. P. 274, emploi poétique de l'adj. masc. avec un nom fém. P. 277, δημότης et ἰδιώτης, P. 279, ζῆν et ζώειν. P. 280, apocope des prépositions. P. 283, ἔπειτεν et ἔπειτα. P. 284, μίσγειν et μειγνύναι. ¶ Zeus Thaulios [F. Solmsen]. Cf. le n° précédent. L'explication par le germanique se heurte à des difficultés phonétiques insurmontables. Il vaut mieux rattacher Thaulios à l'élément -δαυλ- du nom lydo-phrygien Candaule. Il a le sens d'étrangler, étouffer: Κανδαύλας, étouffeurs de chiens ; δαος est le nom du loup, « l'étrangleur », en phrygien ; Δᾶος, nom de personne et ethnique (Daci), est identique (Kretschmer, Einl., 221). On rattachera θώς (N 103, Λ 476), avec vocalisme en ο et chute de u comme dans ἥρως. L'usage auquel participaient les Thaulonides avait varié. A l'origine, on devait élever l'animal avec des cordes qui l'étouffaient et ensuite on lui donnait le dernier coup. ¶¶ Mélanges. Χοροῦ dans Plaute [Fr. Leo]. Bacch. 107 est une fin ménandréenne de l'acte et annonce l'entrée du chœur. Le texte original a dû être retouché et le v. 108 ajouté, quand on n'a plus compris et que l'on a voulu faire de ce texte une transition à la scène suivante. Dès lors le chœur-intermède existait encore au moins quand Plaute écrivait les Bacchides. Ordinairement, au temps de Plaute, l'intermède se bornait à un le solo de flûte (Ps. 573). Ici, l'entrepreneur disposait d'une troupe d'artistes. Quand on a ajouté le v. 108, il n'y avait plus que solo. Cela doit se placer entre la mort de Plaute et la première édition. La première édition remontait, comme le prouve ce détail entre autres, à un exemplaire de scène. Le changement du v. 107 est une interpolation plus récente, de l'espace entre Varron et Probus, peut-être plus tardive (l'Ambrosianus commence ici au v. 476). Si Bethe a raison de croire que χοροῦ ne se trouvait qu'à la fin du premier acte, la partie perdue des Bacchides appartiendrait seulement à cet acte. ¶ Leçons du Montepessulanus 125 pour Perse et Juvénal [F. L<eo>]. Relevées par Schwartz et supplément à l'édition. ¶ Le culte municipal de Ptolémaïs [G. Plaumann]. Contrairement à l'opinion de W. Otto, il s'est maintenu pendant toute la période ptolémaïque et même la période romaine. ¶ Hiéroi et Hiérai [O. Kern]. I. G. XII, 5, 227, lire à la première ligne : ἡ ἱρή, non Ἠ(ι)ρῃ. Définition des ἱεροί et des ἱεραί. ¶ Le Dactyle Iasos à Erythrée [O. Kern]. Il faut rétablir son nom dans la dédicace de Lythri (Oester. Jahresh., XIII, 1910, 5). ¶ Curia Tifata [Chr. Huelsen]. Dans cette expression, curia est un adjectif et Tifata un neutre pluriel. Il y a des Mancina tifata, ainsi nommés d'un Mantinus. Tifata est un mot italique, signifiant iliceta. Curia tifata se rapporte à M. Curius Dentatus De uiris ill.) et n'a rien à voir avec les curies. Cela peut servir à expliquer Pl., N. H., III, 68, où Saturnia, Antipolis e-Tifata sont le produit de la spéculation savante avant Varron (Junius Graechanus ?). ¶ Ancienne géographie de la péninsule cimbrique [D. Detlefsen]. Les Σιγούλωνες de Ptolémée, II, 11, 7, sont identiques aux Guiones de Pl., N. H., XXXVII, 35. ¶ Sur la Samia de Ménandre [F. Leo]. Notes critiques sur 105, 268, 306, 235, 327. ¶ Sur la biographie de Libanius par Eunape [K. Meiser]. Förster, 1, 7, lire avec Lundström : καθαιρῶν ; cf. Maxime de Tyr, X, 2 c. ¶ Le fragment 49 M de Philarque < en italien > [Ed. Luigi de Stefani]. Tzetzès a puisé dans le sophiste Élien, Hist. an., VI, 29, où il a trouvé le nom de Phylarque, dont c'est tout ce qui nous reste. ¶ Prolego-

mena de David (Comm. in Aristot. graeca, XVIII, 2), p. 34, 6 suiv. [K. Praechter]. Lire : οἱ περικρατητικοί, au lieu de : οἱ περιπατητικοί. ¶ Marcellinus, Vie de Thucydide, 3 [K. Praechter]. Lire à la fin : ...τοῦ δὲ Τίσανδρος, τοῦ δε Μιλτιάδης, τοῦ δὲ Ἱπποκλείδης, ἐφ' οὗ ἄρχοντος ἐν Ἀθήναις Παναθήναια ἐτέθη κ. τ. λ. Peut-être ἐν Ἀθήναις est-il une interpolation. ¶ Epigramme funéraire d'Egypte [P. Jacobsthal]. Kaibel, 430, d'après le marbre conservé à l'université de Goettingue. ¶¶ N° 3. Ephoros [R. Laqueur]. 2. Le plan. Le plan de Diodore de Sicile souffre d'une contradiction intime. L'historien veut donner un synchronisme annalistique de l'histoire gréco-romaine. D'autre part, il cherche à donner à chaque livre son unité. De là des oppositions et des discordances. La conception de chaque livre comme un tout provient d'Ephore. Plan d'Ephore et sujet de ses livres. Cette analyse montre que le récit est plus détaillé et le temps embrassé est moindre à mesure que l'on se rapproche de l'époque contemporaine. On observe le même fait chez Tite-Live, qui en a conscience (XXXI, préf.), et dans Diodore. Cela tient à l'abondance des sources et à une connaissance plus approfondie des faits. Mais Ephore échappe mieux à cette loi que les annalistes. Il sacrifie l'ordre chronologique à l'arrangement par sujets et isole les πράξεις κατὰ γένος. A plusieurs reprises, Diodore oppose sa méthode à celle de Thucydide (V, 1 ; IX; XVI, 1). Cette polémique est tirée d'Ephore. Celui-ci considère l'histoire du même point de vue qu'Isocrate. Elle est pour lui une ἐπίδειξις morale dont les faits historiques ne sont que la matière. Son œuvre n'a pas un caractère national ; elle n'a pas de date ; elle est simplement humaine. Chacun de ses livres est comme une digression historico-épidictique d'Isocrate, développée et poussée dans le détail. Salluste appartient à cette école. Il débute par des réflexions morales, ce qui est sans exemple en dehors d'Ephore et de Diodore, et si Quint. III, 8, 9, a raison de rappeler Isocrate, il oublie qu'Ephore est l'intermédiaire. Le but est édifiant. Salluste ne se propose pas d'instruire et de raconter l'histoire. Sa chronologie est inexistante. Le sujet est, pour Catilina, « sceleris atque periculi nouitas », pour Jugurtha : « tunc primum superbiae nobilitatis itum est », c'est-à-dire la peinture d'un crime et d'une passion. Le portrait de Catilina suit le prologue : l'épideixis tourne au ψόγος ou à l'ἔπαινος. De là aussi la conception de l'histoire (éloge ou blâme), le choix du sujet (Ἔφορος... τῶν βίβλων ἑκάστην πέποιηκε περιέχειν κατὰ γένος τὰς πράξεις : Diod., V, 1), les prologues, l'élément moral et le tour de rhétorique. Mais ces éléments morts ont été vivifiés par l'âme de Salluste, sa haine de l'aristocratie, ses partis pris d'homme politique. Il rejoint Isocrate, dont les λόγοι ἐσχηματισμένοι mettent l'histoire au service d'une politique déterminée. Un autre disciple d'Ephore est Plutarque, qui moralise même dans les biographies, qui veut édifier (Timol., 1 ; Demetr., 1), mais qui introduit un élément nouveau, l'élément biographique, et qui ne cherche pas dans les hauts faits, mais plutôt dans les petits détails, l'objet de l'édification. Par là, il se sépare nettement d'Ephore, qui avait le propos singulier d'améliorer l'homme par des tableaux de l'histoire universelle. — Discussion de Judeich, Rh. Mus., LXVI, 94. Il y a de grosses difficultés de chronologie et de style dans l'attribution à Ephore du fragment historique d'Oxyrhynque. ¶ La transposition d'un feuillet dans la correspondance de Brutus [W. Sternkopf]. On n'a pas encore tiré de cette transposition, découverte par Sigonius, toutes les conséquences. Meilleure distribution du texte de II, 2-4. L'archétype avait 12 à 15 l. d'Orelli à la page. Cet archétype est commun aux lettres à Brutus, à Quintus et à Atticus. Il avait deux autres transpositions et était écrit en onciale. Il était d'abord écrit assez largement (12 l.) dans les lettres à Brutus, plus resserré dans celles à Quintus (13 à 14 l.), encore plus dans celles

à Atticus (14 à 15 l.). ¶ Etudes sur Phèdre [G. Thiele]. 3. Fables en prose et ïambes. La lutte de la mouche et de la fourmi (Phèdre, IV, 25) a été mal disposée dans les éditions. Il faut revenir à l'ordre des mss. Après chaque reproche, vient la réponse (11-18); pudor ne se rapporte pas aux matronarum oscula, mais à l'habitude de ne pas travailler. On peut comparer le débat du laurier et de l'olivier dans le Callimaque d'Oxyrhynque, et, d'autre part, le débat de la comédie attique. Dans Callimaque, les oiseaux sont juges. Il n'y a pas de juge dans Phèdre; mais simplement le silence de l'adversaire et la constatation de son triomphe terminent le discours de la fourmi; cf. le petit débat des Grenouilles, 269; la phrase de triomphe, Guêpes, 460, Ach. 347, Nuées 1301, Eurip. Cycl. 693. Ces débats sont très anciens; nombreux ex. de Xén., Mém., II, 7, 13, Babrius, recueil de Corais, Phèdre, Ennius. Avianus. Il serait vain de les attribuer à un peuple plutôt qu'à un autre; ils sont universels. Ils n'ont pas, à l'origine, une tendance particulière. Ce sont des récits tout faits, que le peuple adapte chaque fois aux circonstances. Callimaque est beaucoup plus attaché à la tradition ïambique que Phèdre; il prend le masque d'Hipponax. Phèdre se déguise en acteur tragique (IV, 7) et en Esope; mais ce sont deux formes accidentelles. Partout, c'est l'affranchi d'Auguste qui a la parole. Chez lui, entre les prologues et parties personnelles et les fables, il y a un défaut de liaison. On peut se demander si Phèdre ne disposait pas d'un recueil ésopien en prose. Divers indices permettent de l'affirmer. Il y avait aussi un style de la fable, auquel Phèdre s'est conformé. Sa première règle est la brièveté (cf. III, 10, 60). De nombreuses fables lui ont été sacrifiées. Callimaque ignore complètement cette nécessité et use de la plus grande étendue sans scrupule. Mais tous deux ont en commun des formules d'introduction. Autres particularités: localisation de la fable, variation dans la désignation du sujet, emploi du discours indirect (dans Babrius, toujours le discours direct), etc. Il semble que la langue originelle de la fable n'était pas l'ïambe, mais la prose; ainsi s'explique l'humour de Platon dans le Phédon, à propos de Socrate qui met en vers les fables ésopiques. Le scazon convenait mieux que l'ïambe, parce qu'il était plus près de la prose. ¶ Ariston de Céos dans Philodème [Chr. Jensen]. Les quatorze dernières colonnes (X-XXIV) de Philodème, Περὶ κακιῶν, sont un extrait d'une lettre du péripatéticien Ariston de Céos. C'était un auteur de caractères, comme Théophraste, son maître. ¶ Un passage de Varron sur la théorie des nombres [K. Praechter]. Fries, Rh. Mus., LVIII, 115 <R. d. R., XXVIII, 77, 34>, n'a pas connu un passage de saint Augustin, Cité, XI, 30, qui n'est qu'un extrait de Varron. Il s'agit de la théorie qui fait du nombre six un nombre parfait. ¶ Nouveaux fragments d'Himérios [H. Schenkl]. Trouvés à Naples, B. N., cod. II C 32, du XIV^e ou XV^e s. ¶ Le sanctuaire de Dêmêtêr à Pergame et les hymnes orphiques [O. Kern]. Le recueil des hymnes a son origine dans le milieu de ce temple. Rapprochement des hymnes avec les inscriptions. ¶ Nouveaux fragments se rattachant au Περὶ ἑβδομάδων d'Hippocrate [G. Helmreich]. Tirés du ms. de la Marcienne de Venise, gr. cl. V, 12, X^e-XI^e s., dans un traité pseudo-galénique, qui est essentiellement un recueil d'extraits d'Hippocrate. ¶ Le golfe élaïtique [W. Dörpfeld]. Maintient son opinion contre les objections de Philippson. Carte. ¶ Observations exégétiques [J. L. Heiberg]. Sur Pausanias V, 10, 4; 11, 6; sur l'usage du Seitenstettensis par A. Schöne dans son édition du Solon de Plutarque. ¶ La tendance politique de l'aristocratie [Ulr. Karstedt]. L'attitude politique de Démosthène dans son discours contre Aristocr. s'explique parce qu'il pensait à la Perse. ¶¶ **Mélanges.** Un nouveau fragment des Aitia de Callimaque [U. von Wila-

mowitz-Moellendorf]. Fragment édité par A. Hunt d'après pap. Ryland 13 (pl. 4). ¶ Le Charmide de Platon [Herm. Mutschmann]. C'est un ἐγκώμιον ou un ἐπιτάφιος des parents de Plutarque, Charmide et Critias. La date est 403. ¶ Inscription de Milet [P. Jacobsthal]. Derrière une des statues assises de la voie sacrée de Didyme : νίκη Διογένους καὶ Ἀρτέμωνος τῶν... ¶ Inscription de vase attique [P. Jacobsthal]. Sur un vase à figures noires du musée de Berlin : εἶ ὄχει ὄχει. Ce sont les encouragements d'un cavalier à son cheval. ¶ Hermeias sur le Phèdre de Platon (p. 48, 3 suiv. 70, 4 Couvr.) [K. Praechter]. Couvreur a méconnu δᾶν (= δὴ ἄν). ¶¶ N° 4. Sur Martial [O. Immisch]. Martial a pris soin lui-même de faire de ses œuvres des recueils ayant la forme du livre, non celle du rouleau. Ce type nouveau était destiné principalement à l'école et au voyage. Le poète avait à ce genre de diffusion un intérêt pécuniaire. C'est à des exemplaires de ce type que remonte notre tradition. Le premier recueil comprenait les livres I-VII. La première page présentait le titre, un portrait du poète, la pièce I, 1 (Hic est quem legis ille...), la pièce I, 2 (Qui tecum cupis esse...), qui indique la nature de l'édition et où on la trouve. L'éditeur de ce genre de livres n'était pas le même que celui des rouleaux. Quand on tournait la page, on avait au verso l'épître en prose. Elle occupait toute la econde page. Les vers qui la terminent se trouvaient sur la page 3, qui avait aussi les pièces 3 et 4. I, 3 est la pièce liminaire du livre quand celui-ci parut d'abord sous forme de rouleau (cf. scrinia); elle n'a pas le ton assuré des liminaires de l'édition en codex et exprime les appréhensions d'un auteur débutant. Cette disposition générale est commandée par l'état de la tradition. G(ennadiana) n'a pas les pièces 1-2; cette famille remonte à un exemplaire dont la première page était effacée et illisible. La V(ulgata) a l'épître en prose, les pièces 1 et 2, puis les choliambes sur Caton, puis les pièces 3 et 4. Elle remonte à un exemplaire qui avait transposé le premier feuillet et cette disposition prouve que les vers sur Caton se trouvaient en haut de la p. 3. L'ordre indiqué est nécessairement plus ancien que 401, de G. Qu'il remonte au poète, c'est ce que permet d'affirmer la thèse de Dau. D'après lui, et cela paraît sûr, Martial a publié en 93/94 une édition revue et augmentée des livres I-VII, à laquelle on rapportera les pièces 1 et 2. Il fallait aux voyageurs de l'antiquité une lecture étendue, proportionnée à la durée des voyages d'alors, et que le seul livre I n'aurait pu fournir. Les variantes des exemplaires subséquents remontent au poète qui ne cessait de retoucher (VII, 11 ; 17, 7 ; X, 2, 3). La disposition en codex explique la pointe de l'épître liminaire du livre II : « Quid si scias cum qua et quam longa epistula negotium fueris habiturus ? » A cette époque, les épîtres liminaires, surtout mises en tête des œuvres dramatiques (uideo quare tragoedia atque comoedia epistulam accipiant), avaient l'étendue de véritables traités (Quint. VIII, 3, 31), d'après le modèle des προθεωρίαι des rhéteurs. La page devait finir avec habiturus. En la tournant Decianus voyait la fin de la lettre qui s'explique ainsi dans le détail. La page se terminait par l'épigr. 1, qui n'a que douze vers, et la suivante débutait avec le véritable commencement du livre, la flatterie adressée à l'empereur. V n'a pas l'épître du livre II. C'est que l'exemplaire auquel remonte cette famille avait supprimé toutes les épîtres liminaires autres que l'épître générale du livre I, préface du recueil. Martial avait mis des préfaces en prose à chacun de ses livres. La comparaison avec les Silves de Stace pourrait le faire conjecturer. Mais nous en avons un indice certain au livre III. Car III, 1 est inintelligible sans une lettre explicative. Cette épigramme s'adresse à une personne déterminée, qui cependant n'est pas nommée. Il semble

que Martial lui donne à choisir entre deux rédactions du livre III, l'une ancienne (priorem), exécutée à Rome, l'autre sortant d'une revision faite à Imola et qui contient des pièces suggérées par le milieu provincial (16, 59, 67, 91, 99; cf. 56, 57 et 93, 8). D'où : illa uel haec. — L'autre recueil, en forme de codex, comprenait VIII-XI. Au livre IX, il reste un court fragment d'une épître en prose à Toranius, qui est une sorte de glose d'une épigramme « quod extra ordinem paginarum est ». En fait, ces lignes de prose, qui commencent par « Haue mi Torane », sont la fin de l'épître dédicatoire, c'est-à-dire le salut final et un post-scriptum. Quand on a supprimé systématiquement les épîtres liminaires, ces lignes ont été gardées par G comme une glose nécessaire. Le cas du livre XII est particulier. Martial avait constitué une anthologie en l'honneur de Nerva. Quelques-unes des pièces de ce livre : 4, 5, 6 a (1-6), 8, 11, peut-être 15, en proviennent. Cette anthologie est postérieure au départ de Trajan pour le Rhin et à l'édition du livre XI (Saturnales de 96), antérieure á la chute de Parthenius, par conséquent date de la première moitié de 97. XII, 7 provient du livre X (cf. X, 90). XII, 6, 7-12 est la conclusion de XII, 3 ; 6, 1-6, la conclusion de 5. Après la mort du poète, on a constitué un douzième livre avec des épigrammes qui n'étaient pas encore publiées, avec des épigrammes de l'anthologie de Nerva, enfin avec des pièces prises au livre X, qui était trop étendu. La façon dont XII, 7, a été ainsi transportée mécaniquement du livre X au livre XII, prouve que ce remaniement n'est pas de la main du poète. ¶ Hippocrate, Περὶ ἀέρων ὑδάτων τόπων [F. Jacoby]. Dans la seconde partie, Wilamowitz a isolé trois longues interpolations qui ont la forme directe : εὑρήσεις. Il y en a encore deux autres : sur les Scythes (Μέγα δὲ τεκμήριον...), ch. 20, p. 62, 21 ; et ch. 9, p. 46, 3-11. Ce traité fourmille d'ailleurs d'additions plus ou moins courtes d'usagers. Relevé. Dans l'état actuel de la tradition, on doit être très prudent pour corriger le texte. ¶ Polybe et Posidonius sur l'Ibérie et la guerre d'Ibérie [A. Schulten]. 1. Connaissance de l'Ibérie chez Polybe. 2. Connaissance de l'Ibérie chez Posidonius. 3. Polybe et Posidonius dans le livre III de Strabon. 4. Récit des guerres de Lusitanie et de Celtibérie par Posidonius. Nous avons une double source, Polybe et Posidonius. Le livre XXXIV de Polybe nous est connu, pour la partie géographique, par Strabon, qui en a tiré de larges extraits ; pour la partie historique, par les Iberica d'Appien et le récit des années 153-144 dans Diodore. Strabon a utilisé Posidonius à côté de Polybe ; Diodore l'a pris pour guide. Posidonius avait lui-même exploité Polybe, mais en le contredisant souvent. Posidonius est pompéien, met l'histoire au service du parti aristocratique, mais est un écrivain plus vivant et plus intéressant que Polybe. ¶ Citations épiques dans Apollonius Dyscole [P. Maas]. Liste de citations. 138, 12 provient de l'Hécalé de Callimaque. Explication d'une citation d'Homère, 124, 14. ¶ C. Rabirius Postumus [H. Dessau]. Le client de Cicéron est identique au Postumus Curtius des lettres. Le personnage était fils d'un C. Curtius, mais fut adopté par un frère de sa mère auquel il dut le nom de Rabirius. Comme l'adoption eut lieu par testament, elle n'a pas fait disparaître entièrement le nom de naissance. ¶ Silius Italicus et Eprius Marcellus [H. Dessau]. Pun., XI, 122, le consul campanien est Eprius Marcellus, à qui Vespasien accorda un deuxième consulat en 74. Par suite, les Puniques étaient déjà composées sous Vespasien. Les allusions à Domitien sont des additions qui correspondent à une édition publiée sous cet empereur. ¶¶ Mélanges. ¶ La désignation des personnes dans les Tusculanes [M. Pohlenz]. L'archétype ignorait les lettres M et A. Le changement d'interlocuteur n'y était indiqué que par l'alinéa ou par des blancs. M et A

viennent des lettres grecques M et Δ, qui signifiaient habituellement magister et discipulus. Cet usage a pris naissance à Constantinople et a été introduit par Primasius d'Hadrumète. ¶ Sur Lysias [H. Schultz]. Suppléments aux lacunes de 1, 22, et question juridique sur les créances soulevée par le disc. 17. ¶ Plutarque, Morales [H. Schulz]. Supplément à une phrase, p. 957 F. ¶ Les extraits de Phèdre dus au cardinal Perotti [G. Thiele]. Ce que nous avons ne sont que des extraits. Des deux mss. d'extraits de Perotti, celui de Naples est seul sûr. Le Vat. Urb. 368 est mauvais et ne peut servir qu'au déchiffrement du ms. de Naples. La naïveté et l'ignorance de Perotti l'ont préservé de trop de corrections malencontreuses.

Paul Lejay.

Iahrbuch des k. deutschen Archaeologischen Instituts. Vol. 26 (1911). 1re livr. Die Mosaiken des Dioskurides von Samos [Marg. Buber — G. Rodenwaldt]. 8 fig. Le 28 avril 1763 et le 8 fév. 1764, on a trouvé dans le tablinum de la villa dénommée villa de Cicéron (depuis écroulée) à Pompeï, devant la porte d'Herculanum, deux mosaïques portant la signature Διοσκουρίδης Σάμιος ἐποίησεν. L'encadrement qui les entoure paraît bien être l'original. Toutes les deux représentent une scène de la Comédie nouvelle, sur l'une on voit un groupe de trois musiciens accompagnés d'un enfant (un joueur de tambourin, un joueur de cymbale et une joueuse de flûte); sur l'autre, dans un coin, un enfant et trois femmes, dont deux jeunes et élégantes et une vieille pharmakeutria, assises autour d'une table en bois à trois pieds sur laquelle on distingue une pyxis et un thumatérion. La vieille femme lève de la droite un canthare et prépare un philtre. Ces mosaïques, d'après la technique et la forme des lettres de l'inscr., paraissent dater du ive au iie s. sans qu'il soit possible de déterminer plus exactement leur époque. Elles sont toutes les deux, non des dessins originaux, mais des copies de tableaux. Les auteurs les étudient au triple point de vue de l'art, de l'histoire de l'art et des sujets qu'elles représentent : ce qu'elles nous apprennent sur le théâtre; elles nous font songer aussi aux μῖμοι γυναικεῖοι de Théocrite et d'Herondas. ¶ Hero und Leander des Apelles [J. Sixe]. Complément à l'art. Aplleisches (Iahrb. 25, 147 sqq. cf. R. d. R. 35, 40, 46). S. cite un passage de Köppner (Programm des kommunal Obergymn. in Komotan 1894) qui étudie en détail la légende de Héro et de Léandre et donne le comm. de Domitius aux Silves de Stace I, 2, 87 sq. Ce comm. puisé à bonne source contient des détails absolument sûrs touchant un tableau d'Apelles représentant Léandre et Héro de Sestos. ¶ Hageladas [A. Frickenhaus]. Pour ce qui concerne Hagéladas, la critique de Brunn règne en maitresse de nos jours; F. veut montrer que ses conclusions sont non seulement insoutenables au point de vue philologique, mais encore qu'elle ont des conséquences fâcheuses pour l'histoire de l'art. Il croit pouvoir démontrer avec certitude l'existence d'un Hagéladas le jeune et donner une idée suffisamment exacte de ses œuvres. — 1. La chronologie ; erreurs de Brunn, qui a fait trop de cas de la scolie d'Aristophane (Ranae 511) et n'a pas vu qu'elle ne contient rien qui s'impose. — 2. Hagéladas le jeune a fleuri de 455 à 425 environ, tandis que H. l'ancien, qui a vécu probablement jusqu'en 460, florissait de 520-480. — 3. L'Alexikakos de Mélite. Statuette de Madrid dont l'original doit être identifié avec cette statue d'Hagéladas. Conclusion : Hagéladas l'ancien est complètement rejeté dans l'ombre; nous n'avons pas d'œuvres de lui ; ce qu'on a dit de lui s'applique à son homonyme. ¶ Artemis Colonna [B. Schroeder]. La tête de cette statue du Musée de Berlin appelée ainsi du nom de son dernier propriétaire passe, d'après certains détails de la coiffure, pour ne pas appartenir à la statue. S. montre qu'il

n'en est rien, qu'elles appartiennent bien l'une à l'autre, que c'est une œuvre de l'art ionien du v^e s. et non pas d'une école plus jeune, qui pour le corps aurait adopté un type plus ancien, tandis qu'elle aurait donné à la tête le caractère des œuvres du iv^e s. Mais on ne peut savoir à quel maître elle est due. Quand on la compare à l'Artémis de Dresde qui passe pour être de Praxitèle, on voit à la disposition de la chevelure qu'elle n'est pas de Praxitèle. ¶ Meniscos [E. Petersen]. Le μηνίσκος mentionné dans l'Ann. of the Br. School at Athens XV, 149 est le premier exemplaire que nous ayons de ces pointes de fer semblables à un croissant et pouvant tourner sur elles-mêmes, destinées à protéger les têtes des statues contre les oiseaux qu'elles effrayaient en tournant sous l'action du vent. Différences avec l'ὀβελίσκος, qu'on trouve aussi sur les statues et sur les antéfixes en marbre et en argile. Étude de ces objets. ¶ Das Gegenstück der Ludovissischen Thronlehne [F. Studniczka]. 1 pl. 90 fig. Longue et minutieuse étude qui se continue dans les livr. 2 et 3 (143 p.) sur ce pendant du trône Ludovisi du musée des Thermes de Dioclétien, découvert en 1881, et qui est maintenant au musée des Antiques de Boston, on ne sait quand il fut découvert, il resta de longues années dans la coll. Warren à Lewes (Sussex). I. Authenticité indiscutable et état de conservation : technique et ornementation : ornements en forme de volutes du monument de Boston : restitution des ornements en forme de volutes du trône Ludovisi : ce que nous apprennent les formes techniques et ornementales de ce monument (ce n'est pas un sarcophage, ni le dossier du trône d'une statue de dieu colossale, ni le dossier d'un lit, mais peut-être la bordure d'un grand autel). II. Explication très détaillée des reliefs : A, les reliefs du trône Ludovisi ; B, ceux du monument de Boston. III. Origine de ces deux monuments (le culte, autel peut-être destiné à un sanctuaire chypriote comme celui d'Aphrodite et d'Adonis à Amathonte), leur importance au point de vue de l'histoire de l'art (la technique et les ornements, la composition des reliefs ; les personnages hommes, les personnages femmes, le costume, les têtes). Résultats de cette étude au point de vue de l'histoire de l'art : ces deux monuments sont une création admirable de l'art attico-ionien (leurs reliefs chantent un hymne de volupté et de souffrance de la déesse chypriote de l'amour ; tout y est représenté avec chaleur, vérité et beauté). ¶¶ 2^e et 3^e livr. Un tumulus macédonien, à Langaza [Th. Macridy]. Description (5 pl. 28 fig.) d'un tumulus contenant un tombeau, découvert en 1910 : objets divers mis au jour, ornements en bronze. Ce tombeau, d'une élégante simplicité et d'un travail d'une délicatesse exquise dans les moindres détails, est l'œuvre d'un architecte grec du commencement du iv^e s. av. J.-C. qui travaillait à loisir. La sépulture, violée autrefois, comprenait deux chambres dont l'une, qui contenait le sarcophage, était fermée par une porte de marbre immense munie de gonds en bronze. Le sarcophage de marbre contenait les débris du cercueil en bois de chêne du mort, personnage important, roi, dynaste ou général. ¶ Zur Zeitbestimmung der Enkomifunde [F. Poulsen]. 31 fig. Cette nécropole d'Enkomi, mise au jour en 1896, doit s'identifier avec l'ancienne ville de Teucer, Salamine, sur la côte orientale de Chypre. On a voulu, à tort, la dater de 800 av. J.-C. Étude des objets trouvés dans les tombes qui montrent qu'elle est bien plus ancienne et qu'elle est de plusieurs époques. Trois des tombes doivent appartenir à la première partie du 2^e millénaire av. J.-C. : huit sont du xv^e-xiv^e av. J.-C. ; quatre du xiv^e au xiii^e, et cinq du xii^e au xi^e s. Cette nécropole est donc de la dernière époque minoenne, de l'époque mycénienne qui suit le 2^e millénaire av. notre ère. ¶¶ 4^e livr. Mynoische Rhyta [G. Karo]. Après avoir montré par des têtes analogues en stéatite provenant de Crète,

que la superbe tête de taureau en argent du quatrième tombeau de l'acropole mycénienne due, elle aussi, à un artiste crétois, est un rhyton, K. étudie une admirable tête de lion en or, qui, d'après lui, est aussi un rhyton et d'autres têtes ou animaux en métal qui tous seraient des rhyta (18 fig.). Il conclut que les rhyta, assez rares au commencement de la période minoenne moyenne sont devenus plus fréquents vers la fin de cette période et que dans la période artistique qui a suivi ils se montrent très nombreux dans leur type le plus simple jusqu'à la fin de la civilisation minoenne; ils faisaient partie de la vaisselle de table, et se trouvent dans les tombeaux, comme dans les palais et les habitations, ils étaient plus recherchés que les rhyta de l'époque classique; ils devaient être portés dans les processions et étaient souvent trop lourds pour avoir servi de vases à boire; ils jouaient aussi un rôle dans le culte et avaient une signification religieuse. ¶ Jünglingsstatue von Antikythera [G. Lippold]. 12 fig. Montre qu'une des statues de jeune homme en marbre d'Anticythère fortement abîmée par l'eau de mer est une réplique du « Mercure Richelieu » du musée du Louvre et qu'ils ont un original commun; comparaison avec d'autres statues de la même époque : on ne peut pas dire à quel artiste cette statue est due; peut-être même représente-t-elle un athlète ou est-elle un portrait idéalisé. Liste des répliques soit de la tête (7) soit du corps (18). ¶ Zu Mikons Gemälde der Marathonschlacht in der Stoa Poikile [B. Schröder]. Reconstitution du chef-d'œuvre de Micon, d'après un certain nombre de représentations de vases peints qui paraissent dériver du même tableau original de la Stoa Poikile. ¶ Aurifex Brattiarius [Er. Pernice]. La petite pyramide à droite de l'enclume de ce petit relief du Vatican bien connu ne représente pas, comme on l'a dit, ou cinq paquets de feuilles d'or déjà battues, ou des lingots empilés, mais une pile de cinq poids.

¶¶ Chaque livr. de cette revue contient en outre un supplément sous le titre de **Archaeologischer Anzeiger**, dont voici l'analyse. 1re livr. Ausgrabungen in Numantia, 6 [A. Schulten]. Résultats de la campagne de fouilles de mai à fin sept. 1910. Les fouilles faites dans les sept camps de Scipion autour de Numance et dans les deux camps plus anciens trouvés sur la colline de Castillejo (datant probablement de 152 et de 141 av. J.-C.) ont révélé sur le « Gran Atalaya » pas moins de six camps de différentes époques. Le camp de Nobilior est sûrement de 153 av. J.-C. : les deux camps les plus anciens datent probablement de l'expédition de Caton en 195 : le 4e et le 5e de la guerre de Pompée contre Sertorius en 75 et 74.— La disposition intérieure des autres camps n'est pas encore bien déterminée, par contre celle du camp de Nobilior l'est avec assez de vraisemblance, de sorte que nous avons là un pendant du camp décrit par Polybe et datant de la même époque, puisque la description de P. appartient à la partie de son histoire écrite av. 150. Par là, l'exactitude de Polybe est nettement confirmée. Le 3e camp est bien tel que l'a reconstruit Nissen. Enfin nous apprenons ceci de nouveau par le camp de Nobilior que les centuries campaient dans dix contubernia, de sorte que pour la formation en bataille elles se tenaienten dix corps les unes près des autres. — Reconstitution détaillée de chacun des camps, disposition des divers corps de troupes dans chacun. ¶¶ 2e et 3e livr. Archaeologische Funde im Iahre 1910. Résumé complet (110 fig.) du résultat des fouilles et des découvertes faites dans toute l'Europe, en Égypte et dans le Nord de l'Afrique, en 1910 (351 pages) : il est impossible de l'analyser : nous y renvoyons le lecteur. ¶ Ueber die Ausgrabungen in Numantia [E. Fabricius]. Répondant au désir exprimé par Schulten, dans un précédent rapport sur les fouilles de Numance, qu'un homme

du métier s'occupât des camps romains trouvés près de Renieblas et pût ainsi faciliter la publication définitive des résultats des fouilles, F. présente un certain nombre d'observations sur les découvertes auxquelles il a assisté et participé, et complète les indications de S. ¶¶ 4e livr. Ausgrabungen in Milet und Didyma [ ]. Résumé (16 fig.) du rapport de Wiegand (Abhdl. d. K. Pr. Ak. der Wiss. 1911). 1. Milet. Restes préhistoriques : murs de la ville : topographie de la ville : bâtiments divers ; 2. Didyme : le Didymeion, ses ruines. — Mention d'inscr., d'après l'une desquelles on peut conclure que la population de Milet aurait été de 70.000 à 100.000 âmes. ¶ Erwerbungsberichte. Acquisition du Musée du Louvre en 1910 ; du Br. Museum (1910) ; de l'Ashmolean Museum à Oxford, du Museum of fines Arts à Boston. ¶¶ Cette partie du Iahrb. contient en outre le c. r. sommaire du Philologenversammlung à Posen 1911 ; celui des séances du K. D. Archäol. Institut : 1910 ; de l'Arch. Gesellsch. de Berlin (avril et mai 1910) ; de courts bulletins de l'Inst. arch. allemand et enfin la liste des ouvrages et art. de revues traitant d'archéologie parus en 1911 en Allemagne et à l'étranger.

P. S.

Indogermanische Forschungen. T. XXVIII, nos 1-2. Sur l'histoire du dialecte béotien [M. Buttenwieser]. 1. Deux différences dialectales. La Béotie peut être divisée en deux domaines, l'un comprend Tanagre, Thèbes, Orchomène, Coronée, Lébadée, Haliarte et Chéronée ; l'autre le sud-ouest de la Béotie, presque isolé du reste du pays par les chaines de l'Hélicon et du Cithéron, Platées, Thespies, Thisbé et Chorsiai. Dans le premier, on observe le changement de ε en ι devant voyelle et l'aoriste en -ττα des verbes en -ζω (κομιττάμενοι) ; dans l'autre, le maintien de l'ε devant voyelle et l'aor. en ξα des verbes en -ζω (ἐκομιξάμεθα). 2. L'admission de la κοινή dans le dialecte béotien. Il faut conclure avec prudence. La disparition du dialecte dans les inscriptions ne prouve pas celle du dialecte dans la langue parlée. La κοινή pénètre par l'écriture. Détails qui montrent l'évolution. ¶ Contributions à la syntaxe des cas [A. Thomson]. Le génitif dans les désignations de quantité principalement en russe. ¶ Toujours le parfait proprement dit [H. Meltzer]. Citation de J. van Ginneken. Principes de linguistique psychologique, Paris, 1907. ¶ Étymologies germaniques [N. van Wijk]. P. 124, micare ; p. 126, lacio, laqueus ; p. 132, vocalisme de lābi, stāre, ramus. ¶ Étymologies [W. von d. Osten-Sacken]. P. 139, φαρόω, defrutum ; p. 141, forare ; p. 147, βροῦχος, βρύκω, broccus, etc. ; p. 148 φρυάσσομαι ; p. 150, φρύγω, frigo. ¶ Étymologies avestiques [Jarl Charpentier]. P. 155, γράω, ἔγραον. P. 156, ἦνθον. ¶ Contributions au vocabulaire de l'ancien et du moyen indien [Jarl Charpentier]. P. 161, χμέλεθρον, σῶμα, camisia, camur. P. 164, silicernium, « repas des silencieux » (morts). P. 171, Κυάρη, Καύαρος. P. 181, πιδύω, πῖδαξ, etc. P. 184, κινέω, citus. P. 186, culex. ¶ Histoire de mots [W. Hawers]. 1. Est sub alapa (Pétr., 38). On croyait qu'un soufflet de quelque mauvais démon était la cause de l'affaiblissement de l'esprit. Ainsi τὸ ῥάπισμα, soufflet, sert à désigner la sottise (cf. Kuhn-Zeit., XLIII, 229). L'action d'une mala manus ou sa menace avait le même rôle à Rome. Cf. fatuus, proprement « frappé » (I. F., XXV, 376) ; l'histoire contée dans Pétr., 63 ; d'autre part l'expression ὑπομαργότερος dans Hdt. (Stein sur III, 29, 2). La suite : non uult sibi male, vaut : sibi placens.— 2. θέλγειν. Le sens primitif est « frapper » ; cf. ε 47, ω 3, N 435. De là, frapper avec le bâton magique, métamorphoser d'un coup de baguette magique : N 59, κ 238 (cf. 293 et 319), κ 326, 213 ; d'où enfin « métamorphoser, enchanter » : κ 291, 318. Immédiatement au sens premier, frapper, se rattache le sens d'affaiblir, détériorer l'esprit d'un homme ; ex., répartis suivant que c'est la volonté et le courage ou bien l'esprit et

l'intelligence qui sont atteints. Ordinairement l'agent est un être surnaturel. Cela est conforme à la théorie populaire qui attribue le dommage du corps ou de l'âme au coup porté par un daimon. Τελχῖνες se rapporte à la même racine, qui a une forme dhelgh- à côté de dhelg-. La forme à double aspirée s'est particulièrement développée en germanique. — 3. ἀσελγής, proprement « insensé, aliéné », de *ἀθελγής, avec prononciation particulière à la Béotie. Le sens premier se trouve dans Arist., Plut., 560; Philostr., Apol. T., p. 139, 10 K., 140, 12 K.; « stupide », Eupolis, Fr. 244, 1 K. (1, p. 323). Le mot désigne la folie amoureuse. — 4. Πέρπερος n'est pas un emprunt au latin. ¶¶ N° 3. Linguistique et psychologie ethnographique [W. Wundt]. A propos d'une conférence d'Herm. Paul. ¶ Grammaire et syntaxe [E. Fraenkel]. 1. Obscurcissement de la signification propre et spéciale d'un mot. Ainsi βουκόλος prend le sens général de « pâtre », d'où l'on peut former ἱπποβουκόλος. On a de même : οἰκοδομεῖν τεῖχος, aedificare nauem, ἀργυρίς (vase quelconque, non pas nécessairement d'argent); δρυμάσσειν « frapper avec du chêne », d'où « frapper », enfin βινεῖν, par une figure fréquente. Il faut écarter de ce groupe αἱμωδεῖν (αἱμωδιᾶν) (composé de ὀδών) τοὺς ὀδόντας. Car la langue primitive aime ce genre de pléonasme étymologique, avec un mot de même sens : κραγὸν κεκράξεται, αἰπόλος αἰγῶν, subocau suboco (ombr.), πλυνόν με πλύνων (non ποιῶν) dans Arist. Plut., 1061. Les adverbes en -δόν, -δήν, s'expliquent de même. Ce sont des accusatifs de l'objet intérieur dont la racine est élargie par un δ : κλαδ- à côté de κλᾱ-, πελαδ- à côté de πελα-, etc. 2. Traitement du premier élément d'un composé comme un substantif indépendant : κρεηφαγίη βοείων (Hippocr.) équivaut (κρεη)φαγίη κρεῶν βοείων. On peut rapprocher les expressions où l'épithète équivaut à un génitif du nom : Γοργείη (= Γοργοῦς) κεφαλὴ δεινοῖο πελώρου (E 741), sua ipsius manu. Cela est particulièrement important pour les langues slaves et pour l'éolien : Γοργίνιός 'ἐμι ὁ κότυλος καλὸς καλō (Cl. Rev. IV, 383); Γοργίνιος vaut exactement Γοργίνō d'où l'épithète καλō. Dans l'indication de la filiation, le nom du père est exprimé par un adjectif, celui du grand-père par un génitif : Διοκλείδα τō Φιλείōν τō Βολ(λ)ίδα. 3. Génitif patronymique au lieu de l'adjectif habituel en éolien. Cela se produit quand le nom du père est déjà terminé en -ειος. Le père d'une femme en éolien d'Asie peut être aussi indiqué par le gén. Le fait se produit une fois pour une homme. 4. οὐδέ après le comparatif au sens de ἤ : dans Hom. A 170. Parallèles dans d'autres langues. De même, après l'annonce d'une double interrogation par πότερο-, le deuxième membre commence, après ponctuation, par ἀλλά. 5. Traces du dialecte local dans les écrits hippocratiques. Sont doriens et non ioniens οὖατα, ὀρκίζειν, πριοῦν. 6. Une nouvelle forme de 2[e] pers. impér. sans suffixe d'un verbe grec se conjugant originairement de manière athématique : ἔμπελα, à Sélinonte (Coll. 5213, 4), d'un prés. *πέλαμι. La forme thématique aurait été en dor. ἐνπέλη. 7. Le réfléchi dorien. Les formes αὐταυτᾶς, αὐταυτόν, αὐταυτοῦ reposent sur l'introduction du thème αὐτο-. 8. La construction du participe en lithuanien. Rapprochements avec le grec (cf. Kühner-Gerth, I, 86; 286). Passage du pluriel au singulier. 9. Supplément sur πρέσβειρα et le délien πεπονηκόται. 10. Liquides formant syllabe dans les dialectes « sud-achéens ». ¶ Présents ayant le sens de parfait [E. Rodenbusch]. Nombreux exemples tirés de l'allemand et du latin. Ainsi amplector et complector ont deux sens : jeter les bras ou les mains autour, et : tenir embrassé. Autres verbes analogues : alligo, destino, cedo, concedo, cingo, claudo, coniungo, differo, diuido, nascor, etc. ¶ Mélanges d'étymologie [K. Brugmann]. 1. Sk. bhiṣáj- et gr. ἀκεῖσθαι. Le deuxième élément du mot sk. se rattache au lat. sagio, sagax; Sagāna est un mot emprunté au grec : σάττω, σάγη, σαγήνη. 2. ὀπυίω et ὄαρ,

δάμαρ. 3. Sicilien d'Héraclée ἄντομος. 4. Lat. intestinus, de *entero-sto-. 5. Etruria, Etrusci. Etr-ūs-, se rattache à ombr. etro-, « autre ». Le deuxième élément est celui de tell-us (cf. medi-tull-ium, où il manque), et peut se rattacher à ōra, marge, côte, ou à rus. Le nom de l'Etrurie est donc d'origine ombrienne ; si cētero- vaut *cei- (ou cĕ-) -et(e)ro, il pourrait aussi être romain. C'est la terre de l'étranger ; cf. Elsass. La ressemblance extérieure de Turs-co- et de Etrus-co- a aidé la spécialisation du second dans le sens du premier. ¶ Les longues des syllabes fermées en grec [Ed. Hermann]. Six théorèmes. ¶ Haplologie dans la phrase [E. Schwyzer]. Bibliographie du phénomène et fait nouveau en slave. ¶¶ N° 4-5. Observations nouvelles sur le rapport du caractère de la poésie et la qualité de la voix [O. Rutz]. 2. pl. La qualité de la voix, déterminée par le jeu des muscles, le ton, diffère suivant la nature du morceau, l'auteur, la race. Ces observations peuvent aider à trancher des questions d'authenticité. ¶ Étymologies grecques et latines [K. Brugmann]. 1. ἰσμός. Se rapporte à ἵημι. 2. ἔνιοι, à sk. anyá-, alius. 3. κόσμος vient de *κορπσμος, cf. sk. kalp-, arranger. 4. νόσος vient de *νορτσϝος, cf. lith. naȓsas, « forte colère », pour *nartsas. 5. ὕννη, ὕννις, ὕνις se rapportent à ὗς et ont un deuxième membre *snā-, cf. al. Schnauze. 6. stiua vient de *stipsva et se rattache à stipes, stipulus. 7. castrare, à cause de son a, ne peut être rapproché de κεάζω, mais vient de *cap(i)stro- (de capo), ou de *car(i)stro- (de caro), ou de carp(i)stro- (de carpo). 8. mitto vient de *smidito, cf. al. schmeissen. 9. populus est un composé du préverbe po (*posino, polio) et de *polos (cf. dor. ἄπελλα) : ce qu'on pousse au lieu de l'assemblée ; cf. populari, proprement « pousser devant soi ». ¶ Latin fuēre, fuērunt, fuerunt [K. Brugmann]. -ērunt vient de *-is-ont, -ēre de *-ēro, où l'on a la désinence -ro (sk. adhura) et l'ē qui est le deuxième élément des racines dissyllabiques, de sorte que cet ē est le même que la seconde voyelle de sedēre. -ērunt est un métaplasme d'après les formes en -ont. ¶ Odium et la poursuite de l'étymologie latine [A. Walde]. Polémique contre Skutsch.

Tome XXIX. N° 1-2. Les types de placement de l'adjectif latin épithète et sa signification pour la psychologie de l'ordre des mots, d'après les lettres de Cicéron à Atticus [H. Ammann]. Dissertation de 122 pages. ¶ Extrait de mes cassettes étymologiques, I [L. Sütterlin]. 67 étymologies grecques, latines, sanskrites, allemandes. ¶ Notes d'étymologie grecque et latine [K. Brugmann]. 1. γῆ, γαῖα, αἶα. γῆ et γᾶ sont de vieilles formes monosyllabiques comparables à μᾶ, au δᾶ de Δαμάτηρ et de Ποτιδᾶς. Ce monosyllabe, joint à αἶα, « grand'mère », donne γᾶ ἄϝια. γαῖα, la Terre mère primitive. De même μαῖα. Enfin αἶα est devenu, de son côté, synonyme de γαῖα, γῆ. 2. ὀιζύς, οἰζύς, contient l'interjection ὀΐ et un deuxième membre dont la racine est reconnaissable dans le sk. pari-dēvati, pari-dyūnah. 3. īmus est le superlatif de l'adverbe *ī, « ici, sur terre », tiré du pronom déictique de 1[re] pers. (is). ¶¶ N° 3-4. Composés prépositionnels obscurcis en grec [K. Brugmann]. 1. οἴω, οἴομαι, contient le préfixe ὀ- de ὀ-κέλλω, ὀ-τρύνω, etc., et la rac. *is (sk. iṣ-), indiquant un mouvement rapide. A la même racine se rattachent ὀιστός, οἰωνός, peut-être οἶμα, μενοινάω. 2. οἴγνυμι contient le préfixe ϝο-, de l'arcadien ϝο-φληκόσι, et la rac. *eig-, de ἐπείγω. ¶ Les désinences de l'impératif en ombrien [K. Brugmann]. La désinence de 2[e]-3[e] plur. -to (anc. ombr. -ta, -tu) est une ancienne désinence de duel -tā. ¶ La méthode de traduction de la Bible gothique dans les épitres de saint Paul [J. M. N. Kapteijn]. ¶ ὄφελος et ὀφέλλω [K. Brugman]. Se rapporte à sk. phálam, « fruit, gain, avantage » ; rac. *phel-, « se gonfler », dont la variante *bhel- se trouve dans le lat. follis. L'alternative des aspirées s'explique parce que la racine appar-

tient aux onomatopées. ¶¶ N° 5. Le grec -σύνη est-il apparenté au sk. -tvana-m [E. W. Fay]? Probablement non. Classification sémantique des mots grecs contenant -σύνη. P. L.

Klio. Voir plus haut **Beitraege zur alten Geschichte.**

Korrespondenz-Blatt für die Höheren Schulen Württembergs, 18e année (1911). Livr. 3. Die Bedeutung und Anwendung des Wortes Limes [A. Mettler]. Résume l'« excellent » travail de Gebert (Bonner Iahrb. 119, 1900, p. 99 sqq. cf. R. d. R. 35, 23, 8 sqq.) élève de Fabricius, sur la signification et l'emploi du mot Limes. ¶¶ Livr. 4 Cervigera gens? [E. Gantz]. En réponse à Nestle qui demandait (Korr. 13, p. 209) ce que signifiaient les mots « ceruigerae gentis » dans une phrase relative au lieu où mourut Reuclin : « Obiit « diem » ceruigerae gentis Stuttgardiae », G. montre que « ceruiger » qui n'est pas classique, désigne les bois de cerf qui se trouvent dans les armes du Wurtemberg et que « ceruigera gens » à l'époque des humanistes signifiait « Wurtembergeois ». ¶¶ Livr. 5. Das Erbe der Alten [W. Nestle]. Attire l'attention sur une série d'écrits de Crusius, Zielinski, Immisch, sur l'influence de l'antiquité, ainsi que sur le livre de Treu : *Hellenische Stimmungen in der Bildhauerei von Einst und Ietzt,* qui montrent l'importance de l'héritage des anciens pour les générations modernes. ¶¶ Livr. 6. Zu Tacitus, Ann. I, 10 [R. Hartmann]. Montre que la correction « que tedii et » proposée par Mommsen et acceptée par Nieperdey ne suffit pas et propose de lire : « nullumque taedium » Vedii Pollionis luxus. ¶¶ Livr. 7 Gespensterglaube und Ienseitsvorstellungen bei den aeltesten Griechen [R. Wagner]. Expose d'après Homère et d'après les trouvailles faites dans les tombeaux quelle était la croyance à la survivance des morts et aux fantômes, et quelles étaient les idées sur l'au-delà chez les plus anciens Grecs : à quels signes on reconnait que ces croyances allèrent en évoluant. ¶¶ Livr. 8 et 9. Die Monarchie im classischen Altertum [J. Miller]. Art. qui se continue dans la liv. 10. Discours prononcé à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la reine de Wurtemberg et où M., sans avoir la prétention d'apporter rien de nouveau, croit qu'il n'est pas sans intérêt de réunir et de montrer les différentes manières dont on étudie cette question de nos jours. La royauté dans Homère, la tyrannie dans les différents états grecs, la monarchie macédonienne, les Diadoques, l'Empire à Rome. ¶¶ Livr. 11. Zur Geschichte der Geizigen [W. Nestle]. Après avoir dit quelques mots sur l'Avare de Molière et l'Aululaire de Plaute, N. retrace l'histoire du type de l'Avare dans la littérature ancienne jusqu'à son origine ; il a passé de la comédie nouvelle dans la littérature latine comme on le voit par l'Euclion de Plaute et le Chremes d'Horace (Epod. I, 33). N. le montre et le suit ensuite dans la littérature grecque et arrive à la conclusion que c'est le sophiste Antiphon qui le premier l'a introduit dans la littérature. ¶¶ Livr. 12. Die geflügelten Schlangen bei Herodot [R. Hartmann]. Si Hérodote II, 75 sq. et III, 107-109 parle de serpents ailés, lui-même n'y croit pas, sa description des ailes paraît s'appliquer à l'élargissement à la base, en forme de bouclier ou de chapeau, du col de l'aspic ou uraeus, qu'il n'a pourtant mentionné nulle part et qu'il a l'air de ne pas connaître, quand tant d'écrivains grecs postérieurs en ont parlé. En tout cas, c'est d'Hérodote que paraissent s'inspirer directement ou indirectement tous les récits postérieurs et merveilleux sur les serpents ailés de l'Égypte ou des pays voisins. Ce que disent d'autres auteurs de ces serpents et des ibis.
E. S.

Nachrichten v. d. K. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen.

Phil.-histor. Klasse 1911. Fasc. 2. Fragmente einer griech. Uebersetzung des samaritanischen Pentateuchs [P. Glaue et A. Rahlfs]. La bibliothèque universitaire de Giessen possède une traduction inconnue jusqu'ici de quelques fragments du Deutéronome, 24-29 écrite sur parchemin. Transcription, comparaison avec le texte hébreu, celui des Septante auquel cette traduction est postérieure, elle est antérieure à celle d'Origène. ¶ Neue Urkunden zum justinianischen Reskriptenprozesse [Josef Partsch]. Étude de quatre rescrits publiés par Jean Maspéro (Bull. franç. d'arch. orientale du Caire 1909, vol. VI, p. 97 et vol. VII, pp. 138 suiv. Catalogue général des Antiquités égyptiennes du Musée du Caire 1910). 1). Pap. 67024.67028. Tandis que M. regarde les textes A B C comme des brouillons, ils sont, selon Partsch la traduction en grec d'un original latin. A représenterait le premier état assez grossier auquel B et C apportent des corrections et des améliorations. Éd. critique et commentaire juridique. 2) Pap. 67029 trop mutilé pour pouvoir être reproduit. 3) Pap. 27026 conservé en deux exemplaires dont le second (B) est en majeure partie illisible. Tandis que Maspéro les regarde comme des fausses lettres de Justinien, ce serait selon Partsch deux copies d'une trad. en grec d'un rescrit latin. 4) Pap. 67028. Ce pap. dont Partsch publie le texte démontrerait l'existence de traductions grecques de constitutions latines d'époque postérieure à l'usage des praticiens égyptiens qui au VI^e siècle ne comprenaient plus le latin. 5) Pap. 67032, c'est le document le plus important de ce genre. Texte et commentaire juridique. ¶ Ueber den Amphitruo des Plautus [Friedrich Leo]. Les scènes I, 3 et II, 12 appartiennent à un ensemble différent de I, I, 2 et II, 1. Dans le 1^er (a), l'identité des deux hommes conduisait à une série de confusions; le 2^e (b) était à proprement parler la comédie des erreurs. Les scènes I, 1 et II, 1 appartiennent à b; I, 3 et II, 2 à a. Tout le dernier acte (III, IV, V) appartient à b. L'action de a est abandonnée à partir de II, 2 et n'est plus reprise. a est plus ancien et se rattache à la conception épique et vraisemblablement à l'Alcmène d'Euripide plus étroitement que b qui s'écarte de la forme traditionnelle par des motifs inventés arbitrairement. Molière a supprimé dans sa comédie la disparate produite dans Plaute par le mélange de deux comédies différentes d'invention et d'éthos. ¶ Ein weiteres Fragment der griech. Uebersetzung des samaritanischen Pentateuchs [A. Rahlfs]. Comme les fragments de Giessen <v. pl. h.> le fragment de Genève (Δ, 4) est sur parchemin. Il contient Gen. 3-4, 9; le texte est samaritain; le caractère de la traduction est le même que dans le fragment de Giessen. ¶¶ Fasc. 3. Der Psaltertext bei Theodoret [Emil Grosse-Brauckmann]. 1. Tradition et édition. Description des mss. parmi lesquels les mss. 4 et 184 sont de la plus grande valeur pour l'établissement du texte. En ce qui concerne les éditions le texte de Sirmond doit en général servir de base. 2. Texte de la Bible et interprétation. Règles pour découvrir le texte de la Bible suivi par Théodoret. 3. Le texte vulgaire chez Théodoret. Dans la grande majorité des cas, Théodoret concorde avec le texte vulgaire. Énumération des passages dans lesquels les édd. de Théodoret donnent une leçon différente du texte vulgaire, mais où Théodoret, d'après le témoignage des mss. ou de l'interprétation, a eu sous les yeux la leçon vulgaire. 4. Le texte vulgaire chez Chrysostome et Théodore. Le texte de Chrysostome concorde en général avec le texte vulgaire. Énumération des passages dans lesquels Théodore reproduit le texte vulgaire. 5. Le texte B chez Théodoret, Chrysostome et Théodore. a) leçons B sûres. *b*) leçons B incertaines. Énumération des passages dans les deux cas. 6. Leçons particulières chez Théodoret, Théodore et Chrysostome.

Énumération des passages. Conclusion. Le texte du Psautier de Théodoret est en général, comme celui de Théodore et de Chrysostome le texte vulgaire. Le texte de Théodoret montre comment s'est accomplie progressivement l'évolution du texte B au texte vulgaire. ¶¶. Fasc. 4. Zur Geschichte des Athanasius VIII et IX [E. Schwartz] < v. R. d. R. 33, 91, 44 >. Athanase fut institué évêque d'Alexandrie le 9 mai 328; son prédécesseur Alexandre était mort le 17 avril. De la 1re période de son patriarchat jusqu'à sa relégation par Constantin toutes ses lettres pour les fêtes de Pâques de 329-335 sont conservées dans la traduction syriaque. Dans la 3e, de Pâques 331, il se défend contre les attaques des Mélitiens qu'il traite d'hérétiques. Constantin donne satisfaction à Athanase dont il frappe les adversaires. Toutefois, à partir de 333 la politique impériale devient hostile à Athanase et poursuit comme but la réintégration d'Arius et la disgrâce d'Athanase aux synodes de Tyr (avril 335) et de Jérusalem (septembre). Athanase est condamné par contumace, déposé, et le séjour d'Alexandrie lui est interdit. Arius ne jouit guère de son triomphe, car en 337 il n'est plus question de lui. Athanase alla trouver à Constantinople l'empereur qu'il irrita au point qu'il fut relégué à Trèves. Constantin dont la politique religieuse avait été une suite ininterrompue de succès, meurt le 22 mai 337. Le 17 juin, le César Constantin accorde le retour à Alexandrie, où Athanase fait une entrée triomphale le 23 novembre. Eusèbe, l'auteur de l'Histoire ecclésiastique, nommé évêque de Constantinople, noue de nouvelles intrigues contre Athanase, tous deux en appellent au pape qui leur répond de soumettre leurs différends à un synode dont le lieu serait laissé au choix des parties. Dans l'hiver 338-9, les chefs du parti d'Eusèbe, réunis à Antioche, gagnent Constantin à leur cause, se constituent en synode et choisissent Grégoire comme évêque d'Alexandrie. Le 18 mars, Athanase est chassé du palais; il se réfugie avant l'hiver de 339-40 à Rome, où il rencontre Marcellos d'Ancyra, condamné sous Constantin comme hérétique; tous deux déterminèrent le pape à inviter les partisans d'Eusèbe à un synode. La réponse d'Eusèbe aux prétentions romaines fut un chef-d'œuvre de diplomatie. Dans l'été de 341, Constantin convoqua un synode à Antioche qui condamne l'hérésie de Marcellos et l'arianisme. La mort d'Eusèbe, survenue vers la fin de 341, porta un coup à ses partisans et provoqua des troubles à Constantinople vite réprimés par Constantin. Constans convoque un synode à Sardica dans l'automne de 342 (et non de 343). ¶¶ Geschäftliche Mitteilungen. Fasc. 11 [Der Sekretär]. Courte notice nécrologique sur Leo Meyer et Adolf Michaelis. ¶ Dritter Bericht über das Septuaginta-Uebernehmen [Die Kommission]. L'inventoriation du matériel manuscrit a continué; la collation des mss. grecs est commencée.

H. Lebègue.

Neue Iahrbücher für das klass. Altertum, Geschichte und deutsche Literatur und für Pädagogie, 14e année, 1re livr. 1re partie. Babylon und die griechische Astronomie [F. Cumont]. Quoiqu'il faille reconnaître que les « Panbabylonistes » sont allés trop loin, en voyant partout chez les Grecs l'influence de Babylone, il faut cependant admettre que la Grèce doit à l'Orient sémitique certaines connaissances scientifiques, et qu'à aucun moment, même après les guerres persiques, les rapports directs ou indirects entre les centres de la science babylonienne et ceux de la science grecque n'ont été interrompus. Méton doit à l'Orient l'invention de son cycle; c'est d'après l'exemple des Babyloniens que les planètes, chez les Grecs, prirent les noms des dieux au lieu des anciennes appellations tirées de certaines particularités; l'auteur de l'Epinomis, soit qu'il faille l'attri-

buer à Platon vieillard ou à son disciple, Philippos d'Oponte, était au courant des théories orientales, puisqu'on y retrouve l'appellation de « soleil de la nuit » pour Saturne, comme chez les astrologues babyloniens. Eudoxos de Cnide, les Pythagoriciens et Démocrite les connaissaient aussi. Les découvertes d'Hipparque de Nicée (161-126) se sont inspirées des Chaldéens qui avaient étudié les phases de la lune, les éclipses de lune et de soleil et tous les phénomènes relatifs aux cinq planètes. Le Chaldéen Kidenas ou Kidinnu est celui qui a découvert les périodes d'éclipses dont Hipparque et, plus tard, Ptolémée se servirent ; il appartenait à ce groupe de Chaldéens « hellénistiques » dont Bérose est le plus célèbre représentant. Ce n'est pas seulement dans les sciences que cette influence se fit sentir, mais aussi dans la littérature, comme le montre la découverte récente d'une version araméenne du Roman d'Achikar à Eléphantine parmi les colonies juives et égyptiennes, d'où elle passa en Grèce, où Théophraste, un des premiers qui fut au courant, en Grèce, de l'astrologie chaldéenne, portait d'abord le nom d'Achikar. ¶ Das kolonistische Empfinden der aelteren griechischen Poesie [H. Schultz]. S. cherche par la philologie et par les auteurs à donner une idée du sentiment de la couleur dans la poésie grecque ; à l'origine, ce sentiment était très délicat et très sensible aux différences des tons et des nuances, mais, peu à peu, il perdit de sa force. ¶ Die Schmerzenmutter der Antike [E. Maass]. 1. Commente le passage où l'apologiste chrétien Athénagoras dans son « Apologie pour les Chrétiens » adressée en 177 ap. J.-C. aux empereurs Marc-Aurèle et Commode, parle de Niobé qui fut, d'après lui, à la fois mortelle et déesse, une ἀνθρωποδαίμων : son histoire. 2. L'Hécube du « Sieges-fest » de Schiller est une réminiscence des vers où il est question de Niobé dans le dernier livre de l'Iliade ; 3. Le groupe des Niobides mourantes du temple d'Apollon Sosianus (in templo Apollinis Sosiani Niobae liberos morientes, Pline N. H. 36, 28) y fut apporté par le légat Sosius, vers 38 av. J.-C., de Séleucie sur le Kalykadnos en Cilicie, pour l'ornement de laquelle il avait été fait par un artiste inconnu vers 300 av. J.-C. sur l'ordre de Séleucus. Histoire de ce groupe. En même temps on amena la statue d'Apollon en bois de cèdre. ¶¶ 2e partie. Ovid und Caesar in der Lektüre des Realgymnasiums [W. Janell]. A côté des Métamorphoses d'Ovide il faut lire dans les classes des gymnases allemands les Fastes et les Elégies. A côté des Commentaires de César, il est nécessaire d'introduire, dans certaines classes, une anthologie de Cicéron. ¶¶ 2e Livr. 1re partie. Zur Geschichte der griechischen Orthographie [Ioh. von Yseren]. Coup d'œil sur la plus ancienne réforme de l'orthographe connue qui eut lieu à Milet vers le VIIIe s. av. J.-C. Aux caractères de l'alphabet phénicien qui, depuis le XIe s. s'étaient répandus en Grèce (Φοινικικὰ σήματα Κάδμου Timon, Fr. 61), les Milésiens ajoutèrent quatre lettres φ, χ, ψ, ω, ils firent du signe de l'aspiration rude (H) une lettre nouvelle, èta ; tout cela sous la poussée et l'influence de l'enseignement dans les écoles. Cet alphabet ainsi augmenté passa en Attique vers le milieu du Ve s. et plus tard dans toute la Grèce. Conséquence de cette réforme : les κανόνες de Théognostos : autres tentatives qui suivirent. ¶ Plethrons und Bessarions Denkschriften « Ueber die Angelegenheiten in Peloponnes » [J. Draeseke]. Ce que Plethron et Bessarion tentèrent de faire par leurs écrits pour le Péloponnèse au commencement du XIIIe s., et à quoi ils voulaient remédier. Pourquoi il est bon de tenir compte de leurs ouvrages, auxquels jusqu'ici on n'a pas assez fait attention. ¶ Die antike Nachahmungstheorie in der deutschen Aesthetik des 18 Iahrh. [E. Bergmann]. Montre ce qu'a été la théorie de l'imitation de l'antiquité au XVIIIe s. en Allemagne. ¶ Liber Aristotelis De inundacione

Nili [P. Bolchert]. Ce livre est d'Aristote, mais il reste à chercher si peut-être des passages d'autres auteurs s'y sont glissés, puisque l'auteur est encore à se demander si la mer Rouge est une mer fermée ou un golfe formé par une mer intérieure. Le livre a été certainement composé avant la Météréologie à une époque où Alexandre ne songeait pas encore à son expédition en Asie : la source où a puisé Aristote est Démocrite. ¶¶ 2e partie. Ein Rückblick auf die ersten vier Iahrzehnte der American philological Association [E. Sihler]. Coup d'œil sur l'histoire de cette association; ce qu'elle voulait faire, ce qu'elle a fait jusqu'ici, ses organes, ses travaux. ¶¶ 3e Livr. 1re partie. Die griechische Malerei [E. Pfhul]. 3 pl. Après avoir mentionné brièvement les sources de nos renseignements : a) la mosaïque de Pompeï, représentant Alexandre à la bataille d'Issus; les peintures décoratives de paysages, les copies de tableaux sur de petites plaques de marbre trouvées à Herculanum et Pompeï; b) les vases peints; c) les reliefs, les peintures murales des tombeaux, les stèles funéraires peintes, les sarcophages; e) les témoignages des auteurs, enfin deux grands vases de l'époque de Polygnote découverts récemment; f) les stèles funéraires de Pagasai, P. indique les deux tendances qui se font jour simultanément après Polygnote, l'une se bornant aux quatre couleurs noir, blanc, rouge, jaune, l'autre employant le vert et le bleu, puis il trace une esquisse rapide de l'histoire du développement de la peinture chez les Grecs; Apollodore, son œuvre et sa manière, ses disciples Zeuxis, Parrhasios, Timanthe : les deux écoles rivales de Sicyone et d'Athènes. Apelles, la perfection de la peinture classique, son art; ses successeurs. ¶¶ 2e partie. Moderne Probleme in Tacitus Gespräch über die Redner [W. Knögel]. Montre que le Dial. des orateurs de Tacite est bien moderne, en ce sens qu'il prend position dans des questions qui nous intéressent nous aussi modernes, que nous pouvons nous voir nous-mêmes dans ce dialogue comme dans un miroir, et séparant les idées de tout ce qui est contingent, comprendre mieux ce qu'elles signifient pour nous et relier ainsi les liens qui unissent le présent et le passé. Nous y entendons parler de carrières et du choix d'une carrière, de l'éducation de l'enfant et du jeune homme, de la haute culture intellectuelle et des moyens de la favoriser, de dilettantisme et de science, de l'importance de la philosophie pour la vie et de l'influence de l'esprit du temps pour la formation d'un idéal. C'est un Romain qui nous parle de tous ces problèmes, tout ce qu'il nous dit lui est suggéré par la vie et par son expérience personnelle, il n'y a que la forme sous laquelle il nous présente ses réflexions qui trahisse un esprit formé au contact de la Grèce. ¶ Die wissenschaftliche Aussprache des klassischen Latein [H. Cannegieter]. Ce qu'on fait en Hollande pour la prononciation du latin. ¶¶ 4e livr. 1re partie. Der Schauplatz von Sophokles Oedipus auf Kolonos [R. Büttner]. N'accepte pas les conclusions de Svoronos qui place le lieu de la scène, dans Œdipe à Colone, près de la petite dépression du sol trouvée, en 1883, par Kastriotès à l'angle S.-E. de la colline de Colonos Hippios, mais après un examen attentif de la topographie des lieux et des renseignements fournis par la tragédie elle-même, le place à la pointe N.-O. de la colline. ¶ Termantia : eine Stadt der Keltiberer [Ad. Schulten]. Topographie, monuments et le peu que nous savons de l'histoire de cette vaillante cité des Celtibères, la sœur de Numance dont la gloire a éclipsé la sienne. Identique avec Termessos et Termeste elle entre pour la première fois dans l'histoire en 143 av. J.-C., première année de la bellum Numantinum (143-133), sa résistance aux Romains sous Pompée qui ne put pas s'en emparer (Diodore, 33, 16). En 98 elle était encore place forte et indépendante : elle est mentionnée pour la dernière

fois en 25 ap. J.-C. (Tac. Ann. IV, 45). Résultats des fouilles, trois terrasses décrites en détail, murs, galleries. Restes plus importants de la cité romaine qui fut fondée près de la ville ibérique dans la plaine. ¶¶ 5[e] livr. 1[re] partie. Zur Entwicklungsgeschichte der altrömischen Religion [L. Deubner]. Etudie les transformations successives de la religion primitive de Rome, en s'attachant aux fêtes du Calendrier de Numa qui a pu être complètement reconstitué d'après les restes de plusieurs calendriers gravés sur pierre. Il en étudie le rituel et montre partout dans ces fêtes primitives des restes de rites magiques qui, à l'origine, ne s'adressaient pas à une divinité; le rite du sacrifice est postérieur et les dieux ne sont venus que plus tard : l'abstraction qui leur a donné naissance marque déjà un progrès considérable de la pensée humaine sur l'acte rituel. Comment l'idée de dieux dirigeant toutes choses est sortie des rites primitifs.— Le Juppiter lapis : l'exsecratio des Fétiaux n'était pas double comme l'a cru à tort Wissowa, elle n'était accompagnée que du sacrifice d'un porc; le lancement d'une pierre que mentionne Polybe (III, 25, 6 sq.) est une exsecratio privée et non pas officielle, il y a eu là de sa part confusion. ¶ Was hat Seneca mit seinen Tragoedien gewollt [Th. Birt]. Sénèque n'a pas écrit ses drames pour le théâtre, auquel, comme stoïcien, il était absolument opposé, il les a écrits pour les lire devant un auditoire choisi, dans un cercle fermé. Son but était tout pédagogique. Chargé par Claude, à la suite de ses trois livres sur la colère (De ira), qui lui avaient fait un renom à Rome d'écrivain éducateur, de l'éducation de Néron qui déjà comme enfant avaient donné des signes non équivoques de passions diverses, c'est pour lui qu'il composa après 54 ses drames pour continuer à le prémunir contre ses penchants vicieux; ils servaient comme d'illustration au De ira aussi bien qu'au De clementia, avec lesquels ils offrent une communauté de pensées et de tendances. De là ces sentences nombreuses sur la colère, ces mots satiriques à l'adresse des rois et des tyrans. D'après Tacite, Sénèque aurait composé la plupart de ses pièces après 54, il voulait donc par là encourager au bien et détourner du mal son ancien élève. — Appendices : 1. Comment s'est-il fait qu'on ait attribué les tragédies à un autre Sénèque. Sidoine Apollinaire le premier a distingué deux Sénèque (Carm. 9, 230 sqq.), cela vient de ce qu'à cette époque on sépara dans les bibliothèques les traités philosophiques de S. comme écrits sous une inspiration chrétienne (« christiani ») de ses drames qu'on rangea parmi les livres à inspiration païenne (« saeculares »). — 2. Les « Phéniciennes » de Sénèque sont le libretto le plus intéressant au point de vue dramatique que l'antiquité nous ait laissé; il n'y a ni unité d'action, ni de lieu; la pièce tire son nom d'un chœur de femme qui ne se trouve pas dans le texte que nous avons : dans la première partie Antigone accompagne son père aveugle dans la solitude de la montagne et lui promet de ne jamais le quitter; dans la seconde, elle se trouve à Thèbes auprès de sa mère Jocaste. Cela vient de ce que les « Phéniciennes » ne nous sont pas parvenues en entier et que nous n'en avons qu'un extrait : B. restitue la pièce en indiquant ce qui devait se trouver dans chaque scène. ¶ Aufgabe und Methode der etymologischen Forschung [Fr. Kluge]. De même que l'histoire de la langue doit assigner à chaque mot une place chronologique, de même l'étymologie accomplit sa tâche, si elle assigne à chaque mot une place solide dans le développement de la langue, c'est en cela que consiste la tâche et la méthode des recherches étymologiques. ¶ K. Krumbacher und die griechische Philologie [W. Peez]. D'après K. la période hellénistique, et pas seulement la romaine, mais aussi l'époque alexandrine doivent être rattachées à la philologie byzantine; et puisque cette dernière a ses racines dans la période hellénistico-romaine

qui est encore du domaine de la philologie classique, les désignations byzantine et hellénistico-romaine doivent se confondre ; il en résulte que l'on doit arriver à une philologie grecque embrassant toutes ces subdivisions. ¶¶ 2e partie. Die Behandlung der alten Philosophie in Prima nach Umfang und Form [G. Milow]. Montre quels sont les auteurs classiques anciens latins et grecs du plan d'études allemand qu'il faut faire lire aux élèves comme base de l'étude de la philosophie ancienne. Cicéron, de Off. (en entier) ou les Tusculanes (surtout I, II, V); Cat. mai.; Laelius; De Off. I (ou encore mieux V) : Horace doit être considéré comme poète, plus que comme politicien ou philosophe; Platon, Apologie, Criton, Gorgias, Phédon et qqs parties de Ménon et de Phèdre. ¶¶ 6e livr. Studien zur griechischen Satire [Joh. Geffcken]. Art. qui se continue dans la livr. 7 : G. se propose de tracer une esquisse de l'histoire de la satire chez les Grecs et d'en montrer l'esprit général d'après le peu qui nous en reste. Il commence par indiquer les principaux facteurs qui ont contribué à lui donner le jour et à la développer, puis il met à part, pour l'étudier plus longuement, la source d'où elle a jailli, c'est-à-dire la polémique de la philosophie populaire, dont le représentant le plus caustique est Bion ; il montre la parodie se transformant en satire, étudie l'esprit et la tendance des diatribes de Bion, Cratès, Timon, Kerkidas, Callimaque : les sujets qu'ils préfèrent et sur lesquels s'exercent leur verve moqueuse. 2. Ménippe de Gadara, le maître du genre ; ses tendances reconstituées d'après les Dialogues des morts de son disciple Lucien de Samosate ; sa gaîté railleuse qui se déploie dans tous les domaines, mais surtout contre les philosophes ses contemporains. Caractéristique de son talent et de son humour. 3. Ce que la comédie romaine nous apprend sur la satire chez les Grecs. Le roman satirique, cette création de l'esprit grec qui servit de modèle à Pétrone et à Apulée ; ce qu'il est, ce qu'il se propose. 4. La satire après Ménippe, Juvénal, Lucien, Tertullien, Oenomaos, Tatien, Julien. — Conclusion : malgré tout la satire n'a pas constitué un genre spécial chez les Grecs, et le mot de Quintilien « Satura quidem tota nostra est », s'il est partial pour ce qui regarde la dépendance des latins des modèles grecs, n'est pas après tout injuste pour l'ensemble, car ce sont les Romains qui ont fait de la satire un genre littéraire. ¶ Die Spuren einer unbekannten Philippika Ciceros [Lad. Simon]. Arusianus Messius, grammairien du IVe s. ap. J.-C., mentionne une seizieme et même une dix-septième Philippique de Cicéron ; d'autre part Appien (Bell. civ. III, 52 f.) en fait prononcer une par Cicéron dans le Sénat qui se placerait entre la 5e et 6e. Or Cicéron lui-même dans la Philippique qui est considérée comme la 6e dit ceci : « Itaque quod paulo ante feci in senatu, faciam apud vos ». Les mots « paulo ante » désignent les quelques minutes qui se sont écoulées depuis qu'il a quitté le Sénat ; il récapitule devant le peuple les discours qu'il a tenus jusque là devant le Sénat. Donc entre la 5e Philippique prononcée le 1er janv. 43 et celle qui est considérée comme la 6e (4 janv.) prononcée devant le peuple, Cicéron en a prononcé une autre mentionnée par lui-même et qui ne nous est pas parvenue. Le nombre des Philippiques non contestables est ainsi de 15 et non de 14. ¶¶ 2e partie. Die Forderung des altsprachischen Unterrichts durch die alte Philosophie [A. Stahl]. C'est la philosophie ancienne qui donne à l'enseignement basé sur l'étude des langues classiques, son caractère largement humain. ¶ Der Stimmungsgehalt von Olympia und Delphi [O. Seiffert]. Sentiments que font naître dans l'âme humaine les sanctuaires d'Apollon à Delphes et de Zeus à Olympie ; à Delphes quelque chose de surhumain, d'écrasant ; à Olympie, un souffle de liberté humaine, quelque chose d'idyllique. ¶¶ 7e livr. Aphrodite und

die hl. Pelagia [E. Maass]. Le nom d'Ἀφροδίτη n'est pas une métonymie, il désigne ainsi que τὸ ἐπαφρόδιτον l'éclat visible de la beauté d'un objet : c'est un mot composé, la première partie Ἀφρεία ou Ἀφρία du nord de la Grèce, n'est pas une abréviation, mais un terme de comparaison (ἀφρός) = blanc éblouissant, blanc comme l'écume : la seconde partie dérive du verbe sanscrit « dī » = briller, d'où « dita » brillant. Aphrodite est donc l'écume brillante de blancheur; la blancheur éclatante du teint est un élément de la beauté de la femme. Pelagia (Πελαγία) est un nom propre au même titre que Θαλασσία. Usener a eut tort de conclure du nom de sainte Pélagie à l'identité de Pélagia avec Aphrodite. Légende de cette sainte. ¶ Zur Kretisch-Mykenischen Malerei [E. Pfuhl]. Remarques complémentaires à l'art. analysé plus haut (livr. 3). ¶ Bericht ueber den diesjährigen archaeol. Ferienkurz in Berlin [F. Pohlhammer]. Rapport sommaire des cours archéologiques de vacances de 1911 à Berlin. ¶¶ 8e livr. De Lachmanno Critico [M. Haupt]. Discours d'ouverture sur Lachmann considéré comme critique. ¶ Die Person Homers [E. Maass]. L'antiquité croyait à l'existence d'Homère, les modernes ont prétendu que ce n'était qu'une fiction, un nom collectif. M. se propose d'examiner à fond, à son tour, la question; réservant pour plus tard l'étude de la forme la plus ancienne de la légende d'Homère, il n'aborde dans cet art. que la question du nom d'Homère. 1. Ce nom Μελεσιγένης signifie celui qui est né pendant les Μελήσια, fêtes qu'on célébrait à Smyrne, il en résulte qu'Homère était une personne réelle, que Smyrne était son lieu de naissance, et qu'il était né pendant les Μελήσια. 2. Sa mère, Crithéis, la porteuse d'orge, dont la légende fit une déesse, en même temps qu'elle lui donnait pour père le fleuve Mélès; les monnaies de Cyme, dont Smyrne était une colonie nous montrent Homère et sur le revers Crithéis avec un sceptre : formation de la légende. 3. Ce que nous apprennent de certain l'Iliade et l'Odyssée sur les environs de Smyrne et sur le nord de l'Ionie. ¶ Die Marsyasgruppe des Miron [P. J. Meier]. 2. pl. Justifie la restitution de ce groupe tentée, sous sa responsabilité, par le sculpteur Kircheisen pour le musée de Brunswick. C'est le groupe dont O. Müller a parlé (Hdb. der Arch. der Kunst § 371,6) d'après Pline XXXIV, 57, Pausanias I, 24, 1, une monnaie de l'époque d'Hadrien et les reliefs d'un cratère. ¶ Aus dem Byzans des XI. Iahrh. [John. Draeseke]. Récits d'événements qui se sont passés à Byzance au XIe s. intimement liés avec les noms de Jean Mauropus, Michel Psellos et Michel Kernullarios et concernant la fondation de l'Académie à Byzance, le réveil du Platonisme et la lutte au sujet du pouvoir entre le patriarche et l'Empereur. ¶ Senecas Trostschrift an Polybius und Bittschrift an Messalina [Th. Birt]. Montre que Sénèque ne s'est pas abaissé, en adressant à Polybe pour obtenir son rappel de l'exil, en 44, sa « Consolatio » qui était en même temps une « laudatio » de Claude : et, d'autre part, que Dion Cassius LXI, 10 a commis une grosse erreur en disant que Sénèque aurait écrit de Corse à Messaline et à ses affranchis un βιβλίον pour leur adresser des louanges (ἐπαίνους αὐτῶν), livre qu'il aurait détruit plus tard (ἀπήλειψεν) par honte. ¶¶ 2e partie. Altsprachlicher und Religionsunterricht in ihren Wechselbeziehungen [K. Guttmann]. Comment l'enseignement des langues anciennes et l'enseignement religieux peuvent se compléter l'un l'autre et nous permettre de mieux comprendre la pensée religieuse et morale de l'antiquité. ¶¶ 9e livr. Der Ursprung der Tragödie [M. P. Nilsson]. Art. qui se continue dans la livr. suivante. 1. Les hypothèses; Aristote (ce que signifient les mots ἀπὸ τῶν ἐξαρχόντων τὸν διθύραμβον et ἐκ τοῦ σατυρίκου); l'hypothèse ethnologique (phénomènes analogues chez d'autres peuples); Ridgeway (le culte des héros); Schmid (le dithyrambe en l'honneur des héros morts serait un chaînon

entre l'épopée et la tragédie); Dieterich (fêtes des morts); l'hypothèse des chants funèbres : la tragédie aurait ses origines dans le culte des ancêtres. 2. Les chants funèbres et la tragédie ; différentes formes que prenaient les chants funèbres, l'une épique, sous forme de récit, l'autre lyrique : elles finissent par se confondre l'une avec l'autre ; les kommoi de la tragédie : les chants funèbres raparaissent dans la tragédie ; double forme artistique de la tragédie : éléments (étoffe) de la tragédie qui n'ont rien de dionysiaque : les chants funèbres dans le culte des héros : comment le culte des héros naquit du culte des morts ; les danses en l'honneur des morts ; les chants funèbres dialogués. — 3. Le culte de Dionysos et la tragédie ; représentations mimées dans le culte de Dionysos et dans celui d'Artémis ; processions masquées dans la Grèce moderne ; les « Rosalia » épirotes, étroitement liées avec le culte de Dionysos à la fin de l'antiquité ; le culte de Dionysos Eleuthereus ou Μελάναιγις ; le culte orgiastique et la tragédie. Τραγῳδία et Τραγῳδοί : nature du culte orgiastique, naissance de la tragédie ; le culte de Dionysos était un culte mimique où on représentait l'apparition et la mort du dieu ; une fois que les chants funèbres s'unirent avec l'épiphanie du dieu pour former un tout, l'élément mimique fit son apparition, et très incomplet et rudimentaire au commencement même dans les drames d'Eschyle, il se développa avec ce poète pour devenir l'art dramatique. Dionysos fut le premier acteur, puis vinrent des héros du cycle de Dionysos, puis plus tard d'autres personnages, dont on put dire οὐδὲν πρὸς Διόνυσον, mais sur le tombeau desquels on exécutait des chants funèbres conformes aux règles de l'art, et enfin tout le monde des héros ; d'autre part on introduisit dans les chants funèbres aussi d'autres personnages que celui auquel la plainte funèbre se rapportait ; la tragédie, le drame satyrique et la comédie ; leurs origines sont différentes, le drame satyrique doit être séparé de la tragédie ; celle-ci vient de Béotie, le drame satyrique est originaire du Péloponnèse et fut importé en Attique par Pratinas de Phlionte au commencement du v^e s. tandis que la comédie dorienne a pris naissance en Sicile et les phlyaques dans la grande Grèce ; comment la comédie s'introduisit dans les grandes Dionysies vers 488 ou 487. ¶ Neugriechische Volskunde [B. Schmidt]. Montre dans la vie et dans la langue des Grecs modernes bien des survivances et des traditions de la Grèce ; antique qui remontent même plus loin qu'Alexandre, et sont vraiment d'essence ancienne (Néréides, Drymies, etc.). Il combat les conclusions de Dieterich < Neue Iahrb. 1906, p. 81 sqq. >. ¶¶ 10^e livr. 1^re partie. Tacitus im deutschen Humanismus [P. Joachimsen]. Place qu'a occupée Tacite dans le développement de l'humanisme allemand depuis le moyen âge, la découverte de ses ouvrages, la première édition de ses œuvres complètes (opera omnia) qui parut (1515) par les soins de Beroald, la seconde due à Rhenanus (1533) ; nombreux travaux des humanistes qui suivirent ces deux éditions ; son influence sur la pensée allemande. ¶ Die Arbeiten zu Pergamon 1908-1909 [H. Lamer]. Coup d'œil sur les résultats des fouilles de Pergame en 1908-1909 d'après les Mitth. d. k. d. Arch. Instituts. Ath. Abth. 35 p. 345-326. ¶¶ 2^e partie. Die Einführung der historischen und vergleichenden Betrachtungsweise in der Sprachunterricht der höheren Schulen [E. Nippmann]. Montre par de nombreux exemples l'importanee de la méthode historique et comparative pour l'étude de la langue latine dans les différentes classes des gymnases allemands. ¶ Rapport très bref [A. Abt] sur les premiers cours de vacances de philologie ancienne et d'archéologie donnés à Giessen du 5 au 7 oct. 1911.

H. S.

Neue Heidelberger Iahrbücher. Vol. XVI. 1^re livr. (1909). Aus Heidel-

berger Handschriften [R. Petsch]. 1. Le Militarius moyen-latin, transformations de la légende très répandue au moyen âge de la vie de Vicedominus Theophilus d'Adana en Cilicie et comment il fut sauvé par la vierge Marie ; comment elle devint la légende du miracle de Militarius. Texte de ce poème qui comprend 332 hexamètres, revu d'après trois mss., M = Clm 4413 (Munich, xiv^e s.). S = Sal. 8.296 (Heidelberg, de 1452). D = Cod. 2780 (Darmstadt, xv^e s.). De ces trois mss. M. paraît le plus sûr. ¶ Ueber ein Fragment einer Handschrift des Justinus aus der Sammlung E. Fischer in Weinheim [Sam. Brandt]. Description de ce fragment sur parchemin de la coll. Fischer ; il mesure 0^m 17 de large sur 0^m 14 de haut ; l'écriture est anglo-saxone ; il est du viii^e ou du ix^e s. C'est un reste du plus ancien de tous les mss. de Justin ; l'écriture y est partagée en deux colonnes, dont une, celle de gauche, ne comprend que la fin des lignes qui sont au nombre de 12, la colonne de droite est intacte ; il contient le texte du liv. XXIII, c. 3, les derniers mots du § 2 jusqu'à la fin du livre, c. 4, 15 et le commencement du livre XXIV. Quelques variantes au texte de Rühl ; ce doit être le plus ancien représentant de la seconde classe des mss. de Justin ; mais il n'a pas grande importance pour l'établissement du texte. Il provient probablement de la Bibl. des Bénédictins de Fulda et a une grande importance pour l'histoire des mss. de Justin et pour celle de cette bibliothèque.

X.

Nomisma. Untersuchungen auf dem Gebiete der antiken Münzkunde. Fasc. VI (1911). Beitraege zur Erklärung griechischer Münztypen [F. Imhoof-Blumer]. 2 pl. Après quelques additions à un art. précédent <cf. Fasc. V. — R. d. R. 35,54,40 sqq> l'auteur décrit les types de monnaies suivants : 3. Dieux de fleuves avec enfants, six types de Sardes, Tralles, Aizanis ; — 4. Enfants jouant aux osselets devant des statues de dieux, Ephèse (9) ; Samos (2) ; Hypaipa (2) ; Hierapolis (2) ; Aphrodisias (2) ; ce type se présente au iii^e s. dans ces cinq villes, les statues devant lesquelles les enfants jouent sont celles d'Artémis d'Ephèse, de Héra de Samos et d'Artémis Anaïtis ; il semble que ce jeu des osselets avait un caractère religieux et qu'il s'agit ici d'astragalomantie. — 5. Une légende de Parion : Dr. Athena ; Rs jeune fille nue qu'entoure un serpent (Elien XII, 39 ; VI, 17 ; etc.). Autres monnaies avec le même type. — 6. Légende de la fondation de Pruse (10), au Rs un sanglier ou un ours. — 7. Edicule ornant la tête d'Artemis Ephesia (6). — 8. Satyre et nymphe. — 9. Dieux du panthéisme ; divers attributs, 31 types de monnaies rom. avec des types analogues provenant de différentes villes (5). ¶ Aufgaben der griech. Münzwissenschaft [H. v. Fritze]. 1 pl. Montre comment il faut s'y prendre pour dater les monnaies grecques et insiste avec Barclay sur le « style » qui est le guide le plus sûr : ce qu'il faut entendre par là : exemples ; marche à suivre : coup d'œil sur les matériaux actuels permettant de dater les monnaies d'argent d'Alexandreia Troas.

E. D.

Philologus. Tome LXX. N° 1. Traces de la sophistique chez Isocrate [W. Nestle]. Il est assez difficile de les démêler. On peut poser comme règle qu'une pensée d'Isocrate a cette origine quand on la retrouve chez un auteur du v^e siècle qui subit cette influence, comme Euripide ou Critias. Des résultats concluants peuvent être obtenus surtout pour Gorgias et Protagoras. L'image que Platon trace du premier est fidèle et l'enseignement qui lui est attribué est généralement exact. La classification des λόγοι chez Isocrate correspond à celle de l'éloge d'Hélène et paraît appuyer l'authenticité de cet ouvrage. Isocrate a repris plus d'une idée et d'une expression de Gorgias dans le Panégyrique, notamment dans la conception du panhellénisme. Iso-

crate et Protagoras sont d'accord sur le rapport des dons naturels et de l'éducation. Mais c'est surtout dans l'exposé des origines de la civilisation que leur communauté d'idées est frappante ; elle montre du même coup que le mythe du Protagoras reflète bien la pensée du sophiste dans Platon. On retrouve les mêmes idées dans le même rapport dans Isocr. Pan. 28-50 (Nik. 5-9, Antid. 253-257), dans Soph., Antig., 332, Eurip. Sup. 195, Critias, Sisyphe, fr. 25, Phérécrate, Ἄγριοι, fr. 5 K. suiv. Le tout doit remonter à l'ouvrage de Protagoras Περὶ τῆς ἐν ἀρχῇ καταστάσεως. Maass a conjecturé que les vues politiques d'Isocrate remontent, au moins en partie, aux Ἀντιλογίαι de Protagoras. Cela paraît exact au moins pour la comparaison des trois formes de gouvernement (Nikoklès, 14-26), dont il faut rapprocher Hérod., III, 80-82, et différents passages des tragiques, surtout d'Euripide. Le Panathenaicos, 119 suiv., traite le même sujet, et, semble-t-il, avec des emprunts encore plus clairs à Protagoras ; les idées du Π. καταστάσεως y reviennent sur les origines de la civilisation. Quelques-unes des conceptions politiques d'Isocrate peuvent être rapportées au dialogue troyen d'Hippias. De même, son explication du τύραννος. La grande analogie de l'image du tyran chez Isocrate, Hérodote et Euripide permet d'y voir l'influence d'Antisthène. On peut enfin trouver dans Isocrate des traces de la lecture de quelques autres sophistes, Prodicus, Thrasymaque, Antiphon, l'anonyme de Jamblique, Hippodamos de Milet, Phaléas de Chalcédoine, Polycrate, Alcidamas, le Περὶ ἀέρων ὑδάτων τόπων d'Hippocrate. ¶ Sur des passages connus [R. Hildebrandt]. 1. Hor. Od. I, 3, 9 robur et aes triplex : c'est un bloc de chêne bordé d'une triple couche de bronze ; circa pectus = in pectore. Nombreux passages analogues. L'image est suggérée par celle du navire garni de bronze, χαλκήρης (Esch. Perses, 406), aerea ou aerata (Virg., En., V, 198, VIII, 675) ; cf. aes = nauis (V., En., I, 35 etc.). La figure est une espèce d'hendiadyn, comme dans Virg., En., X, 495 ; VIII, 731 ; Val. Fl., II, 409 ; Lucr., III, 648 (des chars armés de faux) ; Cic., Ver., IV, 71 et 76. — 2. Saint Paul, I Cor., 13, 1, χαλκὸς ἠχῶν, est tout objet de bronze qui peut rendre un son. Le bronze est, par excellence, le métal sonore, aes argutum (Aetna, 521), aere sonanti (Ov., M., XII, 46). — 3. Aetna, 244 : Saturni quae stella tenax : tenax est actif, la planète qui retient les navires au port ; cf. Vettius Valens, Cat. cod. astr. gr., II, 89, 23. — 4. Virg., En. II, 403 : Cassandre est littéralement traînée par les cheveux. C'est un traitement représenté sur les œuvres d'art et plusieurs fois mentionné pour les captives. Elle était passis crinibus en qualité de suppliante. Au v. 405, ardentia lumina doit être pris au sens propre ; elle a les yeux brûlés de larmes. Les captives enchaînées sont également mentionnées et représentées souvent par les anciens. On en voyait à Rome dans les triomphes. Tibère faisait enchainer des dames de la cour (Suét., Tib., 64). Dans Virg., En. VIII, 651, uinclis ruptis (de Clélie) doit s'entendre littéralement. — 5. Hérod., V, 48. Cléomène appelle sa fille Gorgo, par relation avec γοργός. Il est lui-même γοργὸς ὁπλίτης (Eur., Andr., 458 ; cf. Hésych. : γοργός· ταχύς, εὐκίνητος). Les noms des enfants ont souvent un rapport avec l'état, la profession, les goûts du père ou de la famille. Nombreux exemples. — 6. E 842 : Περίφαντα πελώριον. Le nom de Περίφας, « qu'on voit de tout côté », et l'épithète « gigantesque » s'expliquent mutuellement. Nombreux exemples de ces accouplements chez les poètes : primus... Protesilae (Ov., M. XII, 67), etc., Panthus cursu tendit (Πάνθοος de θέω, En., II, 318). Dans En., II, 469 Pyrrhus exultat, Pyrrhus est le nom choisi, parce que le héros exécute une danse de sauvage, qui fait songer à la pyrrhique. ¶ Ἐπίτροπος χαρτηρᾶς Ἀλεξανδρείας [Fr. Zucker]. Une inscription des environs de Laodicée Brûlée, près d'Ico-

nium, publiée par Calder dans Clio, t. X, 236, porte :... ενον Σ<ε>|6αστοὶ ἀπελεύ|θερον, ἐπίτροπον | χαλενδαρίου Οὐηλιανοῦ, ἐπ<ί>|τροπον | χαρτη|ρᾶς 'Αλεξανδρεί|ας, ἐπίτροπον | Καππαδοκίας | 'Ιούλιος Σερέν|τιος Αἰμιλιάνος | <τ>ὸν ἑαυτοῦ | <εὐ>εργέτην. 1° Procurator calendarii Veliani : le calendarium est un compte déterminé de revenus formant une unité. Géné-ralement les calendaria se rapportent à des placements de particuliers ou devilles. La nouveauté est ici de trouver un procurator calendarii impérial. L'origine du fonds Vélien peut être un legs, ou une confiscation. Parmi les victimes sur lesquelles Commode vengea la mort de Saoterus se trouve le consulaire D. Velius Rufus (Vie de Com., 4, 10; cons. 178). L'événement eut lieu en 183. Les deux autres procuratelles doivent être postérieures à la première. On aurait un parallèle au procurator ad bona Plautiani. 2° La procuratelle du parchemin est un office « patrimonial », comme celle de Cappadoce, où la plus grande partie des terres appartenaient au domaine. Il faut lire χαρτηρᾶς, substantif que donnent les papyrus. On admet généralement que le papyrus d'Egypte était un monopole. Il faudrait distinguer les temps. On prétend que la rivalité des deux bibliothèques de Pergame et d'Alexandrie a provoqué le monopole du papyrus ; cela est une légende reposant sur des textes mal compris. Il n'y a de monopole ni sous les Ptolémées ni au commencement de l'Empire romain, mais seulement un impôt, probablement de fabrication, et sous l'Empire, un impôt en nature, analogue à l'annone. Au IIe siècle de l'ère chrétienne, le pouvoir central paraît se préoccuper de plus en plus de la question. Le domaine a des plantations de papyrus. Aurélien élève le uectigal chartae (Vita Aur., 45, 1) : donc impôt en nature, mais pas de monopole. L'ensemble de l'administration de cet impôt et probablement aussi des plantations impériales a son centre à Alexandrie ; d'où notre procurateur. Plus tard, nous avons des indices du monopole, qui sont l'omission du papyrus sur le tarif de Dioclétien et la constitution de Théodose et Valentinien (Cod. Just. XI, 18, de 439), réglant la vente du parchemin comme une des charges des provinces, un munus patrimonii. Le protocole du comes largitionum n'est pas un argument concluant, puisque tous les papyrus ne l'avaient pas. Si le monopole était exclusif à l'époque byzantine, cette marque ne se trouvait apposée que sur une espèce. ¶ La question de Servius [Karl Barwick]. Les notes du Ps. Servius (Servius de Daniel) ont un caractère bien déterminé. On y trouve des notes qui posent une question (sans réponse) ; des observations visant le débit, comme si on avait affaire à un poète dramatique ; et surtout une prédominance des préoccupations de fond sur celles de forme, exactement l'inverse du Servius proprement dit, qui fait dominer les remarques de style et de grammaire. Ces notes de fond n'ont souvent aucune importance pour l'intelligence même du texte. L'auteur tend à considérer et à présenter Virgile comme la source de toute science. De nombreux renvois d'une note à l'autre prouvent que l'auteur est un seul et même personnage, qui travaille dans l'ordre chronologique, Bucoliques, Géorgiques, Enéide, comme Ælius Donatus, tandis que Servius a commencé par l'Enéide. Nous avons donc affaire à un commentaire distinct. Le compilateur s'est contenté de le copier textuellement, en suivant rigoureusement l'ordre du texte, et en l'intercalant dans le Servius proprement dit. Le compilateur n'a ni omis ni abrégé ni combiné. C'est plus tard que cet ensemble a été disloqué et troublé par des reviseurs, qui s'aidant du Servius proprement dit, ont expulsé une grande partie de l'autre commentaire. Au contraire, dans le ms. de Tours (En. III-XII), seules les additions ont été gardées. Le commentaire du Ps. S. remonte aux alentours de 500. Car il cite Lucain, Juvénal, Stace, qui

ne deviennent guère qu'au milieu du IV^{e} s. des autorités pour les commentateurs; il cite Aviénus; certainement il connaît le commentaire d'Ælius Donat, nommé en toutes lettres dans le ms. de Tours qui a conservé la forme primitive de la note (IV, 207). Ces résultats permettent de classer les mss. avec plus de sûreté. Schéma. ¶ L'amour des garçons chez les Doriens [An. Semenov]. Contre l'article d'Er. Bethe, dans le Rh. Mus. LXII (1907), 438 < R. d. R., XXXII, 115, 21 >. Il y a deux espèces d'amours des garçons, un amour noble, qui est une éducation, et un amour bas, qui est une corruption. Les Doriens n'ont pratiqué officiellement et publiquement que le premier. L'interprétation de l'inscr. IG. XII, 3, 527 (Théra) est risquée; rien ne prouve que οἰπῆεν vaut οἰφεῖν. Le mot se trouve dans le droit de Gortyne et a le sens de ὀπυίειν, contracter mariage, ici, une union vertueuse entre homme et enfant. Et si le mot a le sens de οἰφεῖν, rien ne prouve que ce ne soit une raillerie, comme IGA 455 (Théra) : Φειδιππίδας πόρνος. Le nom εἰσπνήλας n'a rien d'obscène, il signifie l'inspirateur. Sinon ἀΐτας devrait indiquer le caractère passif de l'éromène; or c'est un mot de sens actif, qui se rattache soit à ἄημι (qui souffle ou respire l'amour), soit plutôt à ἀΐω, « écouter ». Comment un peuple de mœurs simples, comme les Doriens, aurait admis une débauche raffinée, que l'on attendrait plutôt dans les pays touchés par la mollesse asiatique ? ¶ Εἰσπνήλας [Alb. Ruppersberg]. La pédérastie était très répandue chez les Grecs, mais elle n'a jamais eu le caractère officiel que lui prête Bethe. Aux accusations d'Aristote contre les Crétois (Rep. II, 10), de Platon contre les Crétois et les Spartiates (Leg. I, 636 et VIII, 836), on peut opposer les témoignages d'Ephore (dans Strabon, X, 484) et du véridique Xénophon (Rép. Lacéd., II, 13). L'inscr. de Théra est une ironie, ou un accident, et l'on peut la comparer à des inscr. de Pompéi; cf. le rôle de la grotte de Pan dans Arist. Lysistr., et du tombeau de Iolaos à Thèbes (Plut., Pélop., 18). Le mot εἰσπνήλας se rattache à εἰσπνεῖν, mais ce verbe comme ἐμπνεῖν (ἐμπνεῖσθαι=ἐραστής γίγνεσθαι, Plut., Cléom., 3, 5) désigne dès le temps d'Homère l'inspiration du courage et de la vertu. ¶¶ Mélanges. Alpha et Oméga, San et Sigma [Eb. Nestle]. Dans les plus anciens mss., on trouve αλφα et simplement ω. Cela vient de l'époque tardive où ω s'est appelé ω μέγα. Platon, Crat., dit que ε, ο, υ, ω n'ont pas de noms particuliers. Sur la distinction de san et de sigma, voir Philosophumena, 6, 49. ¶ Le sens de λυσιτελεῖν [L. von Straub]. C'est un synonyme de συμφέρειν, mais de sens plus restreint. ¶ Encore une fois ὑδάτη [J. Baunack]. A côté de ὑδ-εσ-, on a ὑδ-ατ-, et enfin ὑδ-ατ-εσ- ; ὑδάτη est à γένη comme ὑδάτεσι à γένεσι. ¶¶ N° 2. Aristarchea [Ad. Rœmer]. 1. Le principe d'expliquer Homère par Homère et l'attitude d'Aristarque à son égard. Personne n'est moins enclin à pousser ce principe à l'extrême et à l'absurde qu'Aristarque. Nombreux exemples dans tous les genres. ¶ La question hippocratique et le point de départ de sa solution [Th. Gomperz]. Dans le Phèdre, Platon se sert du traité « sur la médecine ancienne », comme d'une œuvre authentique d'Hippocrate. Ce traité est du v^{e} s. Or la comparaison du ch. 10 avec le ch. 9 du traité « Sur la diète dans les maladies aiguës », prouve que ces œuvres sont du même auteur. Cela prouve l'importance du premier traité, qui requiert les soins des philologues. Edition des parties principales. ¶ Y a-t-il eu une sophistique ionienne [W. Nestle]? C'est l'hypothèse de Schwartz qui explique ainsi certains passages d'Hérodote. Mais ces passages s'expliquent très bien par des rapports avec les logographes ou avec les sophistes de la Grèce propre. Hérodote a-t-il pu connaître ceux-ci ? Oui. Il est mort entre 430 (exécution des envoyés de Sparte, VII, 137) et 424 (avènement de Darius II Nothus). Quant aux sophistes, on les rajeunit trop,

en tenant compte des données de Platon, de la comédie et d'Euripide. La plupart sont antérieurs à la guerre du Péloponnèse. Enfin une partie de leurs idées est plus ancienne et remonte aux philosophes antérieurs. De quelque façon que l'on pose la question, l'hypothèse de Schwartz est inutile. ¶ Sur Asinius Pollion [Rud. Daebritz]. Un mot de César, prononcé après la bataille de Pharsale en latin est cité par Plut., Cés., 46, d'après le grec d'Asinius Pollion. Cf. Suét., Cés., 30, qui cite d'après la même source sans intermédiaire. Asinius n'a pas introduit de grec dans ses Histoires. Ce mélange, qui appartient au style familier ou épistolaire, n'a été admis que plus tard dans la littérature élevée. On le trouve dans Suétone; mais Suétone ne veut pas être un historien, mais un philologue, un grammairien. On le trouve aussi dans le récit sans style de la guerre d'Espagne. Cela est contraire au purisme d'Asinius. Une seule hypothèse explique tout: Asinius a écrit son œuvre en latin et l'a traduite lui-même en grec. A cette époque, l'Orient grec porte un très grand intérêt à Rome et à la littérature latine (Hahn, Rom u. Romanismus, 82, 111). Les inscr. bilingues sont fréquentes au Ier s. Cicéron et Atticus écrivent chacun un De consulatu Ciceronis, Cicéron écrit des ἀνέκδοτα (Att. II, 6, 2), probablement identiques au De consiliis. Les mémoires de Sulla et de Lucullus, l'ouvrage sur son consulat de Lutatius Catulus, l'autobiographie d'Hadrien étaient en grec et en latin. L'attitude de Tertullien s'explique autrement. Mais déjà anciennement Fabius Pictor, Rutilius Rufus, d'autres annalistes ont peut-être agi de même. Le monument d'Ancyre a été traduit en grec par un Romain d'après l'ordre d'Auguste. Asinius Pollion connaissait mieux que personne les besoins du public, lui, le fondateur des premières bibliothèques ouvertes à tous. Cf. aussi Cic., Arch., 23. ¶ Le cabinet de travail d'Ovide [C. Ganzenmüller]. Ovide emploie une quantité d'expressions de ses devanciers et de ses contemporains. Dans certains cas, ces emprunts sont destinés à glorifier l'auteur original, comme Ennius (M., XIV, 814; F., II, 487), comme Tibulle (Tr., II, 447-460; Am. III, 9). Cf. Suét., Suas., 3, 7. Mais la plupart sont des souvenirs qui s'enchâssent dans le tissu d'Ovide. L'abondance de ces imitations s'explique par l'habitude qu'ont les poètes latins d'emprunter aux Grecs; ils empruntent de même à leur compatriotes. Le travail d'assouplissement de la langue était si difficile et si méritoire que, dès qu'une expression nouvelle était créée, chacun la reprenait et elle devenait stéréotypée. Cf. Afranius dans Macr., VI, 1, 4. Souvent Ovide la modifie, soit pour l'adapter à son mètre, soit pour l'arranger à son goût, et parfois il s'y reprend à plusieurs reprises avant d'arriver à la formule qui le satisfait; ainsi pour Prop., III, 19, 36. Il combine aussi, pour transformer. Liste des imitations tirées de Catulle, Tibulle et Properce, en s'en tenant surtout aux passages imités par Ovide plus d'une fois. Les Héroïdes 15-20 sont d'Ovide et ont été écrites à Tomi; l'épître de Sappho est aussi authentique. Tibulle est plus près d'Ovide que Properce. Il l'imite davantage. Il lui prend des images tirées de la nature et de la vie champêtre, des expressions de piété religieuse, la peinture des manèges des amoureux, des détails de parure. Properce lui en impose et lui fournit des données mythologiques et de sciences naturelles, des idées sur la vocation et l'histoire des poètes. ¶¶ Mélanges. L'inscription du don votif de Cléobis et Biton à Delphes [J. Baunack]. BCH. XXIV, 445. Lire: <Κλέοβις καὶ Βί>τον τὰν ματάρα <Hēραῖόνδ>ε ἄγαγοντοι δυγοι. Cf. Hdt. I, 31. ¶ Notes marginales au fasc. II du supplément du Thesaurus latin [Aug. Zimmermann]. Charitu correspond à une forme dialectale, cf. Μελανθού (nomin.); Charitus à un nominatif -οῦς (Βαβοῦς), tiré de l'accus.: Saluia Aphroditus (CIL. VI, 25447). Le nom.

en -ω se trouve dans Aphrodito mimas (X, 7046). Il y a encore un nomin. en -ώι (Λήτωι), d'où Sardoi, Sisoi (CIL. VIII, 9954, 15 779). Le gén. est en -οῦς (XV, 7831, Atriae Moscharus) ; mais du nom. en -οῦς, on a tiré un gén. Φιλοῦτος ou Ἀγαθοῦδος; d'où Helpidutis (III, 6632), Charitudis (VI, 8930). Charitio est le correspondant normal de Χαρίτιον. Dans le latin vulgaire, -tas > -ta. D'où : Iulia Felicita (VIII, 3768), Porcia Charita (VI, 34 421), etc. CIL. II, 5356, lire : Celius Vernacellio (cf. Vernacellus, VIII, 10891). Lire : <Mui>cedatius, Eph. ep, 8, n. 206. ¶ Ps. Théognis eleg. B et la comédie ancienne [W. A. Oldfather]. Ce second livre a pris naissance dans la « jeunesse dorée d'Athènes » au temps de la guerre perse et des commencements de la comédie. Allusions ou parodies dans Arist., Guêpes 1342 suiv., Paix 965 (κριθή); Gren., 91, Nuées 430, etc. (στάδιον). ¶ Les odes romaines d'Horace et le clupeus aureus du Mon. d'Ancyre, 6, 13 [H. Traut]. Od. III, 5, 9 ancíliorum désigne le bouclier tombé du ciel et le clupeus aureus. ¶¶ N° 3. Aristarchea [Ad. Roemer]. 2. Aristarque et la πολύσημος λέξις à la lumière de notre tradition. Pour juger les questions lexicographiques, il ne faut négliger aucune source d'information, aucun scoliaste. La tradition est souvent mutilée. Aristarque n'a jamais omis, à propos d'une πολυσήμος λέξις, d'indiquer le sens particulier qu'il lui donnait dans le passage annoté. Lehrs s'est montré tout à fait sans critique sur ce point. ¶ Hesychiana [J. Baunack]. Etymologie et explication de 50 gloses. P. 359, rem. sur la prononciation u (ou) de υ. ¶ Le cabinet de travail d'Ovide [C. Ganzenmüller]. Etude et liste des passages, où Ovide se répète lui-même. A la fin de sa vie, ces répétitions se multiplient, ce qui trahit l'épuisement. Les poèmes composés pendant le voyage d'exil sont pleins de réminiscences des Fastes et des Métamorphoses, avec beaucoup d'allusions à la navigation tirées de l'Enéide. Plus tard, ces souvenirs font place à des répétitions d'expressions employées dans les poèmes mêmes de l'exil et concernent particulièrement l'exil : ses causes, l'empereur, la famille et les amis, le pays et les habitants. Ces comparaisons peuvent garantir l'authenticité de passages suspectés à tort, ainsi Bucol. 2, 32-33, garantis par M. I, 711, F. IV, 747; de même Mét. VI, 556-557 : cf. Virg. En. X, 394 suiv. ; de même A. A. II, 77-78, garantis par A. A. II, 45-96 et M. VIII, 189 ; de même Pont. III, 1, 108 suiv. : cf. Tr., V, 14, 33. On peut obtenir d'autres résultats. Le personnage qui n'est pas nommé Pont., IV, 3, est Atticus, ami infidèle, comme le prouve la répétition des expressions dans IV, 3, 13-16 et dans II, 4, 9-12, où il est nommé. ¶¶ Mélanges. Phocylide, Isocrate et le décalogue [K. Lincke]. Dans Démonicos, Isocrate fonde l'Etat sur l'obéissance des enfants aux parents et il vante dans Nicoclès la franchise de Phocylide. Dém. 7-11 est, en fait, une mosaïque de Phocylide. D'autre part, ces préceptes concordent jusque dans les termes avec le décalogue et la partie la plus récente de la législation mosaïque. Phocylide est original, mais est un disciple de l'orphisme pythagorique. Le décalogue est inspiré de la même source. ¶ Sur Cic., In Pisonem et Pro Flacco [Ed. Ströbel]. Additions et corrections à l'éd. Clark, en ce qui concerne le palimpseste, le Bern. 254 et le Vat. 3231. ¶ Sur les Caractères de Théophraste [K. Meiser]. Treize corrections. ¶ Ἰουλία νεωτέρα [A. von Domaszewski]. C'est la fille de Styrax et la sœur du roi Philopator (Tac. An. I, 42). La mère, femme de Styrax, s'appelait aussi Julie. ¶¶ N° 4. Hesychiana, II [J. Baunack]. Cinquante gloses étudiées et expliquées. P. 450, Rhinton. P. 457, Dém., XLIV, 82. P. 463, Babrius, I, 20. P. 480, Suétone, Claud., 21, 4. P. 487, Aristoph., Lys. 170. Index des mots étudiés. ¶ Le fragment de Médée du British Museum [Siegfried Mekler]. Edition et discussion des leçons, d'après une revision du papyrus par

Eitrem. On y trouve χοροῦ. ¶ Thuc., I, 36 [Alfr. Schöne]. Ce passage a été obscurci par une forte transposition de lignes finissant de manière analogue. ¶ La prière de vengeance de Rheneia [J. Bergmann]. Nouvelle édition améliorée de cette inscription de Bukarest. Deissmann s'est mépris sur son caractère général. C'est une épitaphe d'un Juif de la Diaspora, qui lui a donné la forme habituelle à ce genre de textes dans le pays. ¶ Platon, Paul et les Pythagoriciens [K. Lincke]. Influence de Platon sur la littérature judéo-alexandrine, particulièrement Philon et saint Paul. L'évangile de Marc, dans sa seconde partie, a une quantité de traits communs avec Empédocle. L'auteur du noyau primitif, élève de saint Paul, a voulu ne pas laisser le Messie inférieur à Zoroastre, à Pythagore, à Empédocle et à Platon. Comme pour Socrate, l'apologie a tourné en apothéose. La démonologie de ce document est d'origine savante. Rien ne prouve que Jésus ait vraiment cru aux démons. ¶ Sur l'organisation des fédérations grecques [Fr. Poland]. Explication de l'inscription de Sillyon, IG, III, 4342 c^2, et de l'ostracon Lamer, publié par Wilcken. ¶ L'antiquité de la carte du monde du traité hippocratique Περὶ ἑβδομάδων et la carte de l'Empire de Darius fils d'Hystape [W. H. Roscher]. La carte du monde a été dressée du point de vue de Milet, au plus tard au milieu du VIe siècle ; c'est ce qui résulte d'une comparaison avec les περίοδοι γῆς d'Anaximandre et d'Hécatée. Traduction allemande de l'inscription du tombeau de Darius. Elle suppose une carte, antérieure à Hécatée et que celui-ci a utilisée. Elle est des environs de 500. Dans Ctésias, description du tombeau de Darius (Photius, p. 38 A B Bekker), il faut lire ἐν λίσσῳ (non δισσῷ) ὄρει. ¶ Martial, III, 20 [G. Thiele]. C'est la seule mention de Phèdre avant le IVe siècle : improbi iocos (locos mss.) Phaedri. L'épithète veut dire : « hardi, sans crainte », et exprime l'attitude de Phèdre au milieu du silence général sous la tyrannie de Séjan. La correction ioci est plus difficile à expliquer. Phèdre peut appeler ainsi ses fables pour atténuer leur caractère satirique (IV, 7, 2 ; II, pr. 5; cf. III, pr. 37). Il n'en est pas de même de Martial. Mais on peut justifier le mot par l'espèce de gradation de Martial. La fable est la plus voisine de la prose et l'élégie légère la suit. Cependant Sén., cons. Pol., 8, 3, pourrait suggérer logos. Dans ce passage, Sénèque ignore Phèdre. Il est en exil depuis 41. Phèdre a écrit avant la chute de Séjan (31). Mais ses fables ont été supprimées et ne sont connues que par des lectures. Le troisième livre est moins intéressant pour les contemporains, parce que la satire y est émoussée. Phèdre peut ne pas compter pour Sénèque. Mais l'occupation de Polybe montre qu'alors la fable est à la mode. ¶ Le récit de la première guerre punique dans Florus [O. Leuze]. Il contient des erreurs certaines. Cela s'explique par la méthode de Florus, qui subordonne tout à des conceptions de rhéteur et à un ordre géographique. On aurait grand tort de se fier à lui ou de considérer son œuvre comme un représentant de la tradition annalistique. Pour la reconstruction de T. Live ou de son Epitoma, il doit être utilisé avec les plus grandes précautions. ¶¶ Διόνυσος κεχηνώς [O. Crusius]. Callimaque, Epigr. 48. La pièce est ironique. ¶ Hesychius ἐς ἰωνιάν [O. Crusius]. Glosé par : εἰς κοπρῶνα. C'est une antiphrase : « Vers le parterre de violette » (on peut suppléer βάλλε, etc.), au sens de « Au fumier ». ¶ Thuc., III, 84 [L. Straub]. Explication et traduction de ce chapitre, relatif à Corcyre, et qui évoque la comparaison avec les actes du tribunal révolutionnaire. ¶ Un fragment méconnu du Monument d'Apollonie [A. von Domaszewski]. Anderson, J. of Hell. St., XVIII, 100, n. 43, l'a restitué comme une inscription municipale. C'est un fragment de l'inscr. d'Auguste, correspondant au Monument d'Ancyre, Gr. 7, 9-21. ¶ Un ancien fragment de Priscien [M.

Manitius]. Dans le B. N. lat. 12960, du ixe siècle, comparable au Bern. 109. Collation (Gr. lat., II, 16, 12-52, 28).

Paul Lejay.

Rheinisches Museum. T. LXVI. Sur l'Agamemnon d'Eschyle [Eug. Petersen]. Relevé et discussion de treize interprétations erronées de Wilamowitz. ¶ Zu den attischen Uebergabenurkunden des 4. Jahrhunderts [W. Bannier]. Composition et formulaire de ces documents. ¶ Elément humaniste dans l'Anthologie latine [L. Bertalot], Dans la 2e éd. Riese, un certain nombre de pièces sont l'œuvre d'humanistes. 789 a pour auteur Ruglerius Comitis, jurisconsulte milanais, deuxième moitié du xve siècle. 831-847, 851, 854, 855, 855 d et trois pièces inédites étaient destinées à illustrer des peintures à fresques des grands hommes de l'histoire romaine dans la salle des Géants du palais Trinci à Foligno et elles ont pour auteur Francesco da Fiano. 811 est l'œuvre de Tito Vespasiano Strozzi de Ferrare (1425-1505). 856-863 ont été composés par Philelphe pour les fresques du palais dell' Arengo (auj. palais royal), arrangé en 1455 pour Fr. Sforza. 863 A figure dans le recueil strasbourgeois du Ps. Aeneas Sylvius ; cependant le morceau peut être antique. ¶ Sur le Bellum ciuile de César [Alfred Klotz]. La critique d'Asinius Pollion, dans Suét., Cés., 56, 4, ne peut s'entendre que du Bellum ciuile. Le style aurait été retouché par César s'il en avait eu le temps, pour le rendre conforme à ses principes grammaticaux et pour lui donner la clarté et la simplicité énergique du Bellum Gallicum. Dans le récit du siège de Marseille, la description des machines n'a pas été insérée telle quelle, écrite par un homme du métier dans le genre de Varron. Elle a le rapport le plus étroit avec les descriptions des techniciens, comme Apollodore ; mais il y a des détails que seul un homme écrivant pour le grand public, pouvait songer à donner. Mais César n'a pas retouché sa première rédaction. Autres particularités de style et de grammaire. Il y a des contradictions et des inégalités qui s'expliquent par le caractère de premier jet qu'a la rédaction. ¶ Les Helléniques de Théopompe [W. Judeich]. L'historien d'Oxyrhynque ne peut être Théopompe. Au contraire de sérieux indices font pencher la balance du côté d'Ephore. Le papyrus nous aurait gardé un fragment du livre XVIII. ¶ Hom. πεφυζότες et formes analogues [F. Solmsen]. Cette forme, comme λελιχμότες (Hés., Th., 828), est le témoin d'une période de transition, importante dans l'histoire du parfait grec, où πεφευγότες et le λελοιχότες n'avaient plus clairement la valeur intensive. ¶¶ Mélanges. Orthographe à Athènes [Th. Birt]. Dans une épitaphe plus ou moins métrique, trouvée à Athènes et qui est du iie-iiie s. après J.-C., le mort, un certain Timocrate, est défini ὀρθογραφῶν. C'était un maître élémentaire, qui enseignait à écrire correctement les textes classiques. Il est représenté sur la stèle ayant à ses pieds un gros paquet de rouleaux, en train d'écrire avec un calame sur un codex relié. ¶ Pour l'histoire de la tablette [A. Brinkmann]. Reproduction du monument de Timocrate (voy. l'art. précédent) et de celui du tachygraphe Astéris de Salone (inscr. CIL. III, 8899). On juge qu'il est tachygraphe, comme Xanthias de Cologne, aux signes du diptyque ouvert à ses pieds. Dans le monument de Timocrate, celui-ci tient un diptyque sur lequel il écrit avec un style dont on voit nettement la partie élargie, contrairement à l'opinion de Birt. Il écrit dans le sens de la largeur, parallèlement au côté où le diptyque est assemblé. Cette attitude est confirmée par toute une série de monuments. Attitude de celui qui écrit, d'après ceux-ci, notamment un bas-relief de Trèves et un de Sens qui sont reproduits. ¶ Miscellanea Vergiliana [A. Klotz]. La biographie de Donat procède de Suétone, avec quelques additions (argument du Culex,

épigramme de Sulpicius Apollinaris). La mention de Ballista est tirée de Focas par un de ceux qui ont remanié la biographie de Donat. C'est de Donat que dérivent Servius et Philargyrius, de Philargyrius que dérivent Focas et les scolies de Berne. Les scolies de Berne sont une compilation de trois auteurs, même pour les Bucoliques, contrairement à ce qu'a cru Mommsen. Le compilateur s'est servi notamment d'un Philargyrius de la seconde recension. La vie attribuée à Probus est du v[e] ou vi[e] s. Cependant elle n'est pas complètement négligeable, quoi qu'en pense Norden (R. M. LXI, 1906, 171). Ce qu'il dit d'Andes et de la distance avec Mantoue se trouvait dans Suétone à propos de la perte du domaine ; il faut lire III, au lieu de XXX. ¶ Note sur le vol. LXV, p. 607 [G. Mercati]. L'ἔκθεσις λόγων περὶ Μακαρινῶν et les Ὁδοιπορίαι ἀπὸ Ἐδεμ se trouvent encore dans le ms. Vat. gr. 1114 (xiii[e]-xiv[e] s.), f° 174. ¶¶ N° 2. Notes marginales [W. Kroll]. 21. Corrections au rhéteur Anaximène de Lampsaque. Dans l'étude des sources il faut se garder de considérer comme sources directes Corax et Isocrate, dont les idées avaient passé dans l'enseignement courant des rhéteurs et qu'Anaximène n'avait pas besoin d'aller chercher dans des traités arriérés et rares. 17. Cette observation vaut pour le rhéteur appelé Cornutus par Graeven, qui n'a pas dû remonter à la technè courant sous le nom d'Isocrate. 18. Corrections et suppléments particuliers au livre de Süss, Ethos. P. 168, sur les origines de la catharsis aristotélicienne. 19. Corrections aux traités attribués à Ménandre. 20. Sén., N. Q., III, p. 4, lire : insuperabile ; III, 15, 3 numerus (humus mss., ortus Gercke) ; 18,3 mihi credam... luxuriae serpentis. ¶ Est-ce une réminiscence d'Aristophane? [Radermacher]. L'épisode de Dionysos, costumé en Hèraklès, au milieu des femmes du marché des enfers, dans les Grenouilles, a un rapport étroit avec un conte publié par Krauss, Märchen der Südslaven, 1,195. Nous avons affaire à une région où les influences byzantines ont été persistantes et nous savons qu'Aristophane a été beaucoup lu à Byzance. Le conte procède d'Aristophane, plutôt que l'épisode d'Aristophane d'un conte populaire dont nous aurions un écho parallèle. ¶ Théramène le rhéteur et autres [W. Süss]. Allusion à la rhétorique de Théramène dans Arist., Gren., 534 suiv. et aux discussions dont la Poétique d'Aristote est un écho (Thesm. 148 suiv. ; Acharn., 393 suiv.). ¶ Les degrés de la vraisemblance chez Carnéade [H. Mutschmann]. Il est difficile de reconstituer l'enseignement de Carnéade, qui n'a pas laissé d'écrits ni construit de système. Cependant on peut retrouver les trois degrés qu'il supposait dans la vraisemblance, en combinant Cic., Acad., II, 33, S. Empir. Hyp. I, 227 (p. 52, 24 Bekker) et Adu. dogm., 1,176 (p. 229,5). Cet enseignement remonte au témoignage d'Antiochus. ¶ Ephigraphica [A. Elter]. 1. IG., XII, 5,225 et p. 311 (Paros). Loi sacrée : Ξείνῳ Δωριῆι οὐ θέμι<ς θύειν> | οὐδὲ δούλῳ, ἃ Κούρῃ ἀστῷ ἐ<στι τελεῖν> ou συντελεῖν ou θεάσασθαι ou δρᾶν. Κούρῃ se rapporte à θύειν, les autres dat. à θέμις ἐστι. 2. Suppléments possibles à l'inscription de Bybon à Olympie, IGA, 370. 3. Inscr. de Sigée, IGA, 492, Michel 1313. Restitution et explication du double texte. 4. Columna Naniana de Mélos, IGA, 412. Le dédicataire est Ecphantos. Le peintre Ecphantos de Corinthe n'a rien à voir ici. L'artiste est Grophon, sculpteur de Mélos. 5. Inscr. d'Eleusis, CIA, I, 332. 6. Paros, IGA, 401. A propos de cette inscr., étude de la manière dont les graveurs coupent les vers, hexamètre et pentamètre, et conclusions sur le rythme. ¶ Une lettre de Platon [A. Brinkmann]. Il n'y a pas à douter de l'authenticité de la sixième. Ce qu'on sait du destinataire, Hermias d'Atarnée, et ses rapports avec Platon. ¶ Le premier livre du De Finibus de Cicéron [R. Philippson]. Sur la façon dont l'épicurisme y est présenté, et contre les

conclusions de Bignone, Riv. di fil., 1909, 54. Cicéron n'est pas inexact et ne manque pas d'ordre. Il se place à son point de vue, la définition du bien et du mal, et ne prétend pas faire donner par Torquatus un exposé systématique de la morale épicurienne. ¶ Le chapitre synchronistique d'Aulu-Gelle [O. Leuze]. XVII, 21. A.-G. a fait des extraits de deux sources, au moins, à des dates différentes, sans prévoir l'usage qu'il en ferait. Puis, il a juxtaposé ses extraits, sans prétendre à une exactitude minutieuse, mais pour préserver d'erreurs trop grossières. Ses deux sources principales sont la chronique de Cornélius Népos, qui place la fondation de Rome ol. 7, 2, et une chronique de système varronien, qui la place ol. 6, 3. A.-G. n'a pas mêlé les deux séries d'indications, il ne les a pas combinées, pas plus qu'il n'a cherché à les ramener à un même dénominateur. A Népos, nommé § 3, etc. reviennent les §§ 3,8, 9-11, 19, 37-39, 44-46 ; à la chronique varronienne, 4-7, 12-13, 16-18, 20-25, 26-27 (peut-être), 28-36, 40-43 (avec addition tirée du De poetis au § 43) ; une autre addition tirée du De poetis se trouve au § 45 ; enfin 47-49 sont ajoutés de mémoire. Au § 44, il y a doute sur la source, qui n'est pas Varron. Au § 15, l'ère est connue, la source peut être une chronique du type de Fabius Pictor. ¶ Le prétendu fanatisme d'Aristarque pour l'unité et l'uniformité dans la critique du texte et l'exégèse d'Homère [Ad. Rœmer]. Ce faux principe, attribué à Aristarque repose sur des investigations incomplètes et sur une critique fausse spécialement au passif de Lehrs. Attitude d'Aristarque vis-à-vis des anomalies (φυλακός, ἀκρόπολις, etc.). ¶ Addition à t. LXIII, p. 551 [L. Radermacher]. Rapprochement entre la version épique du supplice de Tantale, qui comporte la menace d'un rocher suspendu par un cheveu, et une légende allemande. ¶ Encore arcad. ἀψευδήων [F. Solmsen]. 1re pers. subj. sg.

¶¶ N° 3. Le prétendu fanatisme d'Aristarque pour l'unité et l'uniformité dans la critique du texte et l'exégèse d'Homère [Ad. Rœmer]. 2e article portant surtout sur la critique des sources. ¶ L''Αθηναίων πολιτεία et la littérature politique à Athènes [A. von Mess]. Aristote, en compilant ses Constitutions, a eu un dessein pratique et a travaillé très vite. On ne saurait donc prendre ce qu'il nous donne les yeux fermés. Pour Athènes, il s'est surtout inspiré des pamphlets du temps, et principalement des écrits du parti de Théramène. La constitution d'Athènes est présentée dans l'esprit des Théraméniens et on peut y reconnaître des morceaux de polémique politique très intéressants. ¶ Un poète romain de la décadence et sa religion [H. Schenkl]. Rutilius Namatianus, à cause de ses attaques contre les Juifs (I, 383-398) et contre les moines (I, 439-452, 517-527), est considéré comme un défenseur fanatique du paganisme. Rien ne prouve cependant qu'il ait été païen. Ses attaques contre les Juifs sont traditionnelles et se retrouvent chez les auteurs chrétiens. Le reproche d'athéisme, courant parmi les païens (Tac. H., V, 5; Pl. N. H. XIII, 4, 46), manque complètement. Le v. 392, tanquam lassati mollis imago Dei, concorde avec une attaque de Celse contre les chrétiens (Orig., Contre Celse, VI, 61 ; t. II, p. 131, 15 Kœtschau). Mais l'histoire de l'interprétation du repos divin après la Création, dans la Genèse, chez les auteurs chrétiens, montre que les chrétiens reprochaient aux Juifs d'entendre le passage de la Genèse trop littéralement. Par suite, n'importe quel chrétien eût pu écrire le v. 392. De plus, vers 400-420, au moment où écrit Rutilius, se produit un fort mouvement contre les Juifs en Occident (sermons de Gaudentius de Brescia, Evagrius, Tractatus Origenis). Rutilius ne fait que mettre en vers ce que l'on écrit et dit autour de lui dans le monde chrétien. L'attaque contre les

moines et contre Gorgon contient des griefs allégués par les païens ; mais de très importants sont omis par Rutilius : le célibat, le mépris des dieux et de leur culte, les tromperies, la débauche, le fanatisme intolérant. Rutilius aurait pu se défendre, en soutenant qu'il n'attaque que les mauvais moines, semblable en cela à la loi romaine (Cod. Theod., XII, 1, 63, de 365 ; IX, 40, 16, de 398). Mais il pouvait en restant chrétien, attaquer le monachisme, comme Jovinien, Vigilance (cf. ses paroles dans Jérôme, Adu. Vig., 16, sur les reliques, et le païen Eunape, 472, 42), et même saint Jean Chrysostome, Πρὸς τοὺς πολεμοῦντας τοῖς ἐπὶ τὸ μονάζειν ἐνάγουσιν et Πρὸς ἄπιστον πατέρα, II. Le passage sur les livres sibyllins (II, 51-60) n'est pas impossible chez un chrétien ; Prud., Apoth., 440, est seul à se réjouir de leur silence. Rutilius n'est donc pas un défenseur du paganisme ; il est probablement chrétien, ce qui ne veut pas dire orthodoxe. ¶ Mss. de l'époque de l'humanisme contenant les arpenteurs romains [C. Thulin]. Description minutieuse des mss. dérivés de l'Arcerianus et du Florentinus ; leur relation avec l'histoire de l'humanisme ; leur valeur pour l'établissement du texte. ¶ Sur Pétrone [K. Busche]. Lire 17 (p. 14, 22 B.) : subtili arte (subtilitate); 47 (p. 30, 15): pater. Valeat (pater male); 79 (p. 53, 23) : diutius (avec les mss.) ; Troiae halosis, 31 : scissa tranquilla eminus ; 90 (p. 61, 4) : ne me poeta inuocaret ; 93 (p. 63, 30 : inuoluta pennis ; 101 (69, 28) : intento posse cursu ; 109 (76, 23): creauit umbra ; 114 (80, 12) : manifesta <pestis> conualuit ; Bel. ciu., 14 : in siluis Tauri; cf. 16 fames et V, En., IX 345, X 723 ; aduena classes et ib., VII, 38 ; aula = cauea, Thes. II 1455 ; 17 lire : aerata (pour aurata). ¶ L''Οδοιπορία ἀπὸ 'Εδὲμ τοῦ παραδείσου et la légende du voyage d'Alexandre le Grand au Paradis [Fr. Pfister]. Le récit du premier texte est comparable à celui d'une des versions du roman d'Alexandre, Ps. Call. II, 23-44 ; avec Joseph de Gorion. L''Οδοιπορία doit être comparée, par son caractère, au ms. A du roman d'Alexandre et au Commonitorium Palladii (Ps. Call., III, 7-10) ; cf. Jérôme, ep. 125 (P. L., XXII, 1073). Cosmas Indicopleustes témoigne d'une autre période, postérieure à la pénétration des missionnaires chrétiens dans l'Inde. Collation du ms. Vat. gr. 1114 pour l''Οδοιπορία. ¶¶ Mélanges. L'isthme de l'Asie mineure et les Helléniques d'Oxyrhynque [U. Hœfer]. Il n'est pas sûr que Skymnos, comparé par Judeich au texte des Helléniques sur ce point, ait copié Ephore. ¶ Polybe II, 23 et l'histoire de la préposition εἰς [A. Kallenberg]. Polybe, l. c., dit : εἰς τὸν Πάδον, quand le bon usage est, dans ce cas, ἐπί, πρός à la rigueur. L'emploi de εἰς est hellénistique. ¶ Carmina uigilata [P. E. Sonnenburg]. Dans Cinna, 3 M., 11 B. C'est le premier exemple de cette construction, que l'on trouve Ciris, 46, Ov., A. A. II, 285 ; Tib. 1, 2,76 ; Prop. III, 15, 2, etc. Elle est due à l'imitation de Callimaque (epigr. 27 W.). Déjà Cic., Att., IX, 12, 1 dit : consilia quam euigilata. ¶ Lire à voix haute [P. Becker]. Nouveau témoignage dans Act. Ap., 8, 27 suiv. : ἤκουσεν αὐτοῦ ἀναγινώσκοντος 'Ησαΐαν. ¶ Sur la p. 181 [L. Radermacker]. Le conte cité dans l'article antérieur vient de Varaždin, en Hongrie, par conséquent plus en Orient et plus près encore des influences byzantines. ¶¶ N° 4. Contributions critiques à Ménandre [S. Sudhaus]. Notes sur divers passages de la Samienne où une meilleure lecture du papyrus est possible. ¶ In Damascii Platonici de orbe lacteo disputationem a Ioanne Philopono relatam animaduersiones [P. Corssen]. Corrections de texte. ¶ De Silii Punicorum libris VII ss. post Domitianum abolitum editis [E. Bickel]. Ces livres ont été composés tardivement. L'invention de Pallas irritée contre les Romains est une allusion à la damnatio memoriae de Domitien. ¶ Etudes sur les panégyriques latins [A. Klotz]. 1. La formation du recueil. Le premier fonds est constitué par sept discours ordonnés chronologiquement à

rebours, VIII-II. On y a d'abord ajouté IX; puis le collecteur a joint Nazarius, Mamertinus et Pacatus. — 2. Les auteurs de II-IX. Eumène n'est l'auteur que de IV. L'ensemble est un recueil de discours d'apparat, en rapport avec Trèves ou avec Autun. — 3. Les études des divers orateurs. Leur langue est la langue artificielle de la littérature du temps. Virgile et Cicéron sont les maîtres. Liste de rapprochements, d'où il est possible de tirer quelques enseignements pour la critique de Cicéron. Autres modèles: Pline le jeune, Salluste, les poètes. Il n'est pas vraisemblable que ces auteurs aient encore connu Ennius directement (un seul passage dont la source reste inconnue, III, 16). Mais tandis que certains orateurs (II-III) se servent de tout Cicéron, Eumène ne paraît user que des discours. Chaque auteur témoigne d'habitudes et de lectures différentes. — 4. Appendice critique. Discussions et corrections. ¶ L'origine du pilum [A. Schulten]. Adolphe J. Reinach a rassemblé tout un arsenal pour l'expliquer. Un témoignage formel de Posidonius (dans Athénée, 273 suiv.) montre que les Romains l'ont pris aux Ibères en même temps que leur épée, et cela après 218 av. J.-C. Posidonius connaissait personnellement, de visu, les armes des Ibères. Ce témoignage de Posidonius est confirmé par la description de la phalarica dans T. L., XXI, 8, 10 (cf. Ennius, 5, 44 V.; Virg., En., 9, 705; Grattius, Cyn., 342; Lucain, 6, 198). Tite-Live et Ennius remontent, d'une manière séparée, à Fabius Pictor; Lucain et Grattius dépendent de Virgile; Virgile et Sil. It., Pun., 1,351 dépendent d'Ennius chacun pour son compte. Les glossateurs et commentateurs ont dans la suite pris la phalarica pour une machine de guerre. Une variété ibère de pilum était le solliferreum, décrit par Posidonius (Diod., V, 34.5) et par Tite-Live (dans Festus, p. 426 Th.; cf. 412 et Paul, 427). Sil., Pun., 3, 364, peut s'entendre de la phalerica ou du solliferreum. On a d'ailleurs des spécimens de ces armes dans les collections d'Espagne. Le pilum romain est identique à la phalarica. ¶ Castor source de Diodore dans le livre VII [W. Aly]. La liste des thalassocraties de Diodore, qui dépend d'Hérodote, provient du livre de Castor de Rhodes. — Tableau des différentes dates données dans l'antiquité pour la fondation de Carthage et pour celle de Rome. ¶ Le conte de la caution dans l'antiquité [Horst Gasse]. De deux amis, l'un est condamné à mort par le tyran; l'autre se donne en caution, pour mourir à sa place, s'il n'est pas là au jour fixé. Il revient avant. Cette histoire, très souvent racontée dans l'antiquité, est donnée pour authentique et rapportée à un tyran Denys. Mais de ce jugement est responsable le mathématicien néo-pythagoricien Nicomaque de Gérasa. On a deux séries de récits dépendants, qui remontent à Aristoxène et à une source pythagoricienne. Le thème a été inauguré au ɪvᵉ siècle, au moment où l'on était préoccupé de la théorie de l'amitié. ¶ Un monument du néo-pythagorisme [A. Brinkmann]. C'est un bas-relief avec une épigramme trouvé à Philadelphie par Keil et Premmerstein. Le bas-relief est le plus ancien témoin de l'Υ comme littera Pythagorae et symbole du carrefour de la vie. ¶¶ Mélanges. Intransitif βάλλειν [J. M. Stahl]. Presque toujours avec εἰς, comme le prouve une série de textes à partir d'Hom., Il., XI, 722. ¶ Sur Euripide [J. M. Stahl]. Troad. 552-567 est un système ïambique ἐξ ὁμοίων; lire, v. 566: Ἀχαΐδι, au lieu de Ἑλλάδι. ¶ Supplément à Samienne, 209 [S. Sudhaus]. Et aussi au v. 70 et à Epitrep. 451. ¶ Sur César, B. G. [A. Klotz]. O. Th. Schulz a eu tort de voir une contradiction entre IV, 1, 7 (où il faut lire « colendi » avec β) et VI, 22, 2 (dans Klio XI, 1911, 48). ¶ Hor., Od. III, 17 [G. Krüger]. La pensée principale est Genium curabis. Horace: tu es entêté de tes ancêtres; dépêche-toi de guérir cette folie en offrant un porc aux Lares. Demain sera un jour

favorable pour ce sacrifice. On ne pourra travailler dans les champs, car la corneille annonce une journée de pluie. Le sacrifice d'un porc pour se guérir de la folie est expiatoire; cf. Plaute, Mén., 288 (Var. R.R., II, 1, 20): sacres est une expression liturgique (Rud., 1208). Le ton est humoristique chez Horace. Cette interprétation est due à Ferdinand Bamberger. ¶ Barba, « oncle » [W. Meyer-Lübke]. Diehl, lat.-chr. Inschr., nº 244. C'est un mot sémitique qui a passé en bas-latin. Voir Du Cange. ¶ Qu'est-ce que l'écriture appelée ὀξύρυγχος [N. A. Beis]? D'après les textes byzantins, on voit que c'est une écriture se terminant en pointe. ¶ Supplément à l'article sur l'élément humaniste dans l'Anthologie latine [L. Bertalot]. Article du nº 1.

Römisch-germanisches Korrespondenzblatt. 4ᵉ année. 1911. Nº 1. Kellmünz Römische Skulpturen [J. Linder]. Description de trois statues de marbre trouvées encastrées dans le mur du castel rom. de Kellmünz ; ce sont probablement des statues tombales qui devaient être placées dans des niches ; la première de grandeur nature à qui manquent la tête, le bras droit et la main gauche doit d'après son costume et ses insignes représenter un personnage officiel ; la seconde, plus grande que nature, représente une femme assise qui tenait un chien sur ses genoux, la tête manque ; la troisième dont nous n'avons que le torse et dont les plis des vêtements sont admirablement traités représente également une femme. Autres bustes en marbre (paludati) mutilés trouvés dans les environs immédiats; statue d'un lion en calcaire, tenant entre les pattes de devant une tête de bélier, représentation fréquente dans les sépultures antiques figurant la mort absorbant la vie ; l'origine de ce type est la Lycie. Tous ces débris consacrés aux mânes et qui cependant ont été employés pour la construction des murs du castel montrent combien vers le règne de Constance II (358) la nécessité pouvait pousser les constructeurs à ne plus respecter les monuments d'un culte qui disparaissait ; ils expliquent les édits impériaux qui nous ont été transmis dans le cod. Theodosianus et qui étaient destinés à empêcher ces profanations. ¶ Niedenstein (Kr. Fritzlar). Der Ringwall auf den Altenburg [G. Kropatschek]. Résultat des fouilles faites depuis 1895 et qui mettent au jour des restes importants du mur d'enceinte du castel de l'Altenburg et montrent l'importance de ces fortifications ; tout près de là devait se trouver Mattium, le caput gentis Chattorum, dont parle Tacite. ¶ Mélanges. Eine angebliche Noahdarstellung auf Tonscherben röm. Technick [A. Abt]. Grandes réserves à faire tant au point de vue du type que de la composition à l'hypothèse de Forrer < Anz. für klass. Altertumskunde II, 2 juill. 1910> qui a cru reconnaître dans les fragments d'un médaillon à relief sur vase ancien sigillé qu'il croit être du 1ᵉʳ ou 2ᵉ s. une représentation de l'arche de Noë : étude de ce genre de représentations : ce vase est du 3ᵉ s. ; l'hypothèse de Fourrer est insoutenable, ce relief rentre plutôt dans la catégorie des amulettes destinées à préserver du « mauvais œil ». ¶¶ Nº 2. Haltern i. W. Ausgrabung 1910 [Koepp]. Résultats des fouilles d'Août et Sept. Maison derrière le Prétorium : maison du légat : citerne; qqs. vases sigillés. ¶ Kelheim (Basse Bavière) [P. Reinecke]. Bastion quadrangulaire celtique de basse époque. ¶ Xanten. Röm. Grabfunde [J. Steiner]. Objets divers trouvés dans un cimetière comptant environ 45 sépultures rom. du 2ᵉ et du 3ᵉ s. après J.-C. poteries, vases sigillés, petite bouteille à anses en verre épais et bleuâtre etc. ¶ Stahl (Canton de Bitburg). Zwei Fibeln mit Inschrift [F. Marx]. Trouvées dans un tombeau à incinération du cimetière romain de Strahl qui d'après les poteries mises au jour est de la seconde moitié du 2ᵉ s., ces fidules à charnières en bronze portent comme inscr. la première « iudicio te amo »; penthémimère d'un

hexamètre d'un poète inconnu, qu'il faut traduire « je t'aime parce que j'ai du bon sens et du goût » : judicio est employé adverbialement. Sur la seconde on lit : « veni Dado vita » = viens, Dado, ma vie ; vita est un terme de tendresse égal à « lux ». ζωὴ καὶ ψυχή (Juvénal VI, 194). ¶ Mainz. Röm. Inschriften [Körber]. Texte et court comm. de quatre inscr. : sur l'une on lit martelé le nom de l'empereur Maximin le Thrace. ¶ Günzburg a. Donau Bauinschrift des Kastells [J. Jacobs]. Fragment d'une inscr. sur laquelle on lit les noms de Titus et de Domitien et qui prouve que déjà au début de la période flavienne, on fortifiait énergiquement et systématiquement les frontières de la Forêt Noire jusqu'à Carnuntum. Comm. ¶ Mehlem []. Trouvaille d'une brique rom. prouvant qu'il y avait là une tuilerie rom. : qqs monnaies rom. ¶ Mélanges. Spielmarken in Fischform aus einem Romergrab bei St. Matthias in Trier [F. J. Dölger]. Après qqs détails sur un certain nombre de jetons à jouer en forme de poissons avec chiffres I à XV déjà connus, D. mentionne la trouvaille près de Trèves d'un vase en terre avec couvercle contenant entre autres objets un dé à jouer, des osselets et six poissons en os, tous marqués d'un chiffre, trois sont tournés vers la droite avec les chiffres III, XI, XIII, trois vers la g. avec chiffres VI, VII, VIII ; ce sont des marques ou jetons de jeu : ils datent de la seconde moitié du 2e s. : détails sur le jeu lui-même auquel ces jetons servaient. Table de jeu. ¶ Zu der grossen Terrakottabüste einer gallischen Göttin aus Trier [P. Wolters]. Grand buste représentant une déesse mère gauloise et son enfant. ¶¶ N° 3. Nassenfels Votivrelief [J. Jacobs]. Description de ce relief votif trouvé en 1883 où l'on voit représenté Minerve ayant à sa dr. Apollon entre deux autels, à sa g. Mercure. Traces de couleur blanche sur le fond. ¶ Plaidt a. d. Nette, unweit Andernach [H. Lehner]. Etablissements préhistoriques, restes divers. ¶ Muffendorf (bei Godesberg). Diana-Altar [J. Klinkenberg]. Autel rom. en trachyte avec inscr. qui montre qu'il date du règne de Marc-Aurèle, il a été élevé par « G. Scribonius Genialis leg. Aug. leg. », en l'honneur de Diane, déesse d'une source thermale voisine. ¶ Neustadt a. d. Haardt Römerfunde [Sprater]. Sarcophage en pierre contenant un squelette de femme de 40 à 45 ans : d'après la forme et la technique il est rom. et doit dater de 200 à 250 ap. J.-C. ¶ Mélanges. Truppenziegeleien in Rheinzabern und leg. VII gemina am Rhein [E. Ritterling]. Conclusions historiques importantes à tirer de la découverte faite par Ludovii en 1908 près de Rheinzabern de briques offrant 40 cachets de la leg. I adjutrix en onze types différents, 4 de la leg. XIIII genuina et 15 de la leg. primigenia en quatre types : tuile avec le cachet leg. VII G. ; puis cachets de leg. I adjutrix et trois de leg. VII (fig.). ¶¶ N° 4. Xanten Ausgrabung von Vetera auf dem Fürstenberg 1910 [H. Lehner]. 1. Fossés d'enceinte des deux camps rom. du temps d'Auguste. 2, La porta principalis sinistra du camp de Claude. 3, Découverte du Praetorium du camp Claudo-Néronien ; fossé d'enceinte, double palissade de l'époque d'Auguste. ¶ Dunapentele a. d. Donau (Ungarn) Terracota Rundtürmchen. [Marg. Lang]. Description d'une sorte de lanterne en terre cuite, affectant la forme d'une petite tour trouvée dans les ruines de constructions romaines à Dunapentele (Intercisa) en 1908 et étude détaillée de ce genre de lanternes, leurs formes, leurs particularités, leur technique ; elles peuvent donner par leur disposition architectonique quelques indications sur les maisons romaines contemporaines et servaient aussi peut-être à décorer les sépultures. ¶ Leihgestern (Giessen). Reichengräber aus merovingischer Zeit [Kramer]. Sépultures mérovingiennes : objets divers qu'elles contenaient (fig.). ¶ Oberaden. Uferkastell [ ]. Découverte

d'un nouveau fortin romain. ¶ Mélanges Friesische Keramik und Terra sigillata aus den Niederlandlischen Terpen [P. C. J. A. Boeles]. Poteries sigillées trouvées dans les provinces de Frise et de Groningue et importantes pour l'histoire de l'occupation romaine des Pays-Bas et celle du commerce romain avec la Germanie indépendante ; description détaillée et énumération d'un grand nombre de ces poteries : détails historiques. ¶¶ N° 5. Mainz. Gesamtfund von Ziegelstempeln der 22. Legion [G. Behrens] fig. Énumération et description d'un grand nombre de briques de la 22ᵉ légion avec cachets trouvés en 1911 à Mayence dans le voisinage de l'ancienne route romaine, conduisant à Weisenau, ces briques avaient servi depuis à bien des usages comme l'indiquent les traces de mortier qu'on y relève. Liste des types des cachets. ¶ Mainz. Röm. Inschriften und Skulpturen [Körter]. Trouvé trois autels des « quatre dieux » bien conservés, mais sans inscr. ; statue de Jupiter assis sur son trône très endommagée ; deux autels avec inscr. l'un du 2ᵉ s. l'autre plus petit du 1ᵉʳ s. de l'empire : base d'une statue avec inscr. : gros bloc de calcaire ayant appartenu d'après une inscr. à un bâtiment construit par la Leg. I adjutrix cohors VI : pierre tombale d'un soldat de la leg. VI Primigenia, réorganisée en 43 par Claude et cantonnée à Cologne jusqu'en 50 puis à Vetera, mais jamais à Mayence, ce soldat mourut donc pendant un séjour dans cette ville. Autre pierre de tombeau à incinération d'un soldat de la leg. I adjutrix, cantonnée pendant plusieurs années à Mayence après 70. ¶ Niederbieber [Joh. Klingenberg]. Inscr. votive au Genius capsariorum : elle date de 238 à 244 : le dédicant se désigne comme medicus hordinarius. Le collegium capsariorum dont il est le medicus est un corps d'infirmiers militaires. Sur la pierre était représenté le Genius lui-même, description. ¶ Köln. Glassschale mit Zirkusrennen. Marmorkopf des Drusus [Poppelreuter]. Petite coupe en verre sur laquelle est représentée une course de char du cirque et le portrait médaillon d'un empereur trouvé dans une tombe chrétienne. Tête en marbre de Drusus plus grande que nature. ¶ Kleiner Feldberg [H. Jacobi]. Trouvailles romaines et postromaines. ¶ Langenbergheim (Hesse) [Helmke]. Tombeau de l'époque de La Tène. ¶ Xanten [ ]. Atelier de poterie primitif romain sur le Fürstenberg : les fours sont en une sorte d'argile bleuâtre et non pas en pierres ou en briques : débris de briques très grossières. ¶ Mélanges. Terminalcippus [V. Domaszewski]. Borne trouvée à Beočin, village de la Fruskagora au S.-E. de Ilok, dans une région qui faisait partie du pays des Scordisci qui habitaient au nord du mont Claudianus près de l'embouchure de la Drave dans le Danube, et dont la capitale était Teutoburgium ; là était le quartier général de la Ala prima civium Romanorum. Elle concernait des terrains « excepti », c-à-d. mis en dehors de la « divisionis » et de l' « assignationis ». ¶ Die Befestigung von marmornen Wandbekleidungen in röm. Bauwerken [E. Krüger] Montre par des exemples que les Romains fixaient les revêtements en marbre de leurs constructions par des tenons en bronze, dont on retrouve les trous dans les plaques de revêtement (fig.). ¶¶ N° 6. Hermerskeil [E. Krüger]. Description d'un certain nombre de tombeaux et énumération (fig.) des nombreux objets qui ont été découverte dans un cimetière rom. trouvé près de Hermerskeil. Il y avait là dans la seconde moitié du 2ᵈ s. après J.-C. à une hauteur de 500 m. au-dessus du niveau de la mer à 20 kil. de Trèves un établissement de Romains ou de Trevires romanisés qui vers 150 à 180 avaient disposé une sépulture commune pour dix des leurs. ¶ Mainz-Kastel. Röm. Falschmünzerformen [G. Behrens]. Etude d'un certain nombre de moules de faux-monnayeurs romains en argile ou en gra-

phite de différentes époques (la plupart datant de 192 à 235) trouvés dans les provinces du Rhin. ¶ Burgweinting (près Ratisbonne). Lichthäuschen im Turmform [Gg. Steinmetz]. Description (fig.) des restes d'une petite lanterne en forme de tour trouvés près Ratisbonne dans les ruines d'une maison romaine mise à jour; elle n'a pas dû appartenir à une sépulture, mais devait plutôt se trouver devant un autel domestique. ¶ Echterdingen. Die Riesenschanze auf der Federlesmad []. Coup d'œil sur les fouilles faites dans ces restes de fortifications préhistoriques situées près de la jonction de la chaussée Stuttgart-Tübingue avec la route de Tubingue. ¶ Mélanges. Sigillatamanufakturen in La Madeleine bei Nancy [Oelmann] Détails sur ce groupe important de manufactures de poterie sigillées localisées à La Madeleine, commune de St-Nicolas-du-Pont, près Nancy; décoration; types; noms des potiers, rapports avec les autres fabriques déjà connues. etc. ¶ Zur Alisofrage [L. Schmidt]. Montre en s'appuyant surtout sur Tacite, Ann. II,7 qu'il faut placer Aliso sur la Lippe supérieure et que Aliso n'est pas Haltern.

R. E.

Sitzungsberichte der kön. bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philos. -philologische und historische Klasse, 1911. N° 3. Sur d'anciennes méprises et d'anciens contresens chez les poètes grecs, principalement chez les tragiques [N. Wecklein]. Platon, Apol., p. 22 B, met en scène Socrate qui en remontre aux poètes sur le sens de leurs propres ouvrages. Ce jugement paraît en relation avec Aristophane, Guêpes, 1138, où Eschyle fait un contresens sur le début de ses Choéphores qui est aussitôt corrigé par Euripide. De tels contresens pour rire se trouve dans la Boeotia, 698, par rapport à un passage de l'Iliade. Mais il y a des contresens véritables sur des expressions vieillies, dont l'origine paraît remonter à la méthode d'interprétation étymologique des écoles d'Athènes. Ainsi Sophocle, Aj. 887, prend l'homérique ἀμενηνός, « sans force », de μένος, pour un mot apparenté à μένειν et lui donne le sens de « instable ». Etude de méprises de ce genre à propos de αἰγίλιψ, ἀίδηλος, ἀλφεσίβοιος, ἀλφηστής, ἀμιγθαλόεσσα, ἀμολγῷ, ἀμφίγυος, ἀνεμώλιος, μεταμώνιος, 'Αμαζόνες ἀνπάνειραι, ἄπιος, ἀργεϊφόντης, ἀργίπους, ἀρείφατος, ἀτρύγετος, γαιήοχος, δυσπέμφελος, εὐπέμπελος, ἐέρση, ἐλελίζειν, ἕλιξ, κλυτός, ἐλλός, ἐπίηρα φέρειν, εὐδείελος, εὐρώεις, εὐρωπός, θίς, ἐν καρὸς αἴσῃ, κισσύβιον, λευγαλέος, λωτίζεσθαι, λώτισμα, μεγακήτης, μέλισσα, μέροψ, μώνυξ, νήπιος, πολύδωρος, τηλύγετος, φύλοπις, etc. ¶¶ N° 5. Tentative d'une nouvelle explication du Ka'i des anciens Egyptiens [W. von Bissing]. La parenté du mot Kai, le double, avec « kau », l'offrande, laisse penser que le Kai est la personnification de la puissance mystérieuse qui fait vivre l'homme ou le dieu par la nourriture ou par l'offrande. ¶¶ N° 6. Poteries préhistoriques de l'Inde et de l'Egypte [W. von Bissing]. Les poteries du sud de l'Inde, du pays tamoul, ont les plus grands rapports de forme et de technique, malgré certaines différences. Mais il n'y a aucun lien cependant entre les poteries indiennes, à peine antérieures au ɪᴠe siècle av. J.-C., et les poteries préhistoriques de l'Egypte. Cet exemple doit mettre en garde contre les comparaisons trop rapides. ¶¶ N° 7. Sur les Allégories homériques d'Héraclite [K. Meiser]. Héraclite, stoïcien du temps d'Auguste, discute les passages où Homère donne des dieux une idée trop humaine. Il accuse Homère, Platon et Epicure d'ignorance et de malveillance. Notes et corrections sur le texte publié en 1910 dans la Bibliotheca teubneriana. ¶¶ N° 8. Rapport provisoire sur les papyrus byzantins de Munich [Leop. Wenger]. Renseignements sur la teneur, la date, les formules, etc. ¶¶ N° 12. L'époque de l'introduction de la phalange fermée [W. Helbig]. Quelques passages récents

de chants homériques montrent une tactique différente des habituels récits de batailles de l'épopée. Un fragment d'Archiloque (dans Plutarque, Thésée, 5) permet de placer au VII^{e} siècle l'apparition de la nouvelle tactique. Elle se créa en Eubée, lors d'une longue guerre entre Chalcis et Erétrie. Observations sur l'armement d'après des monuments archéologiques. ¶¶ N° 13. La falsification d'une inscription romaine, II [F. Vollmer]. M. Ohlenschlager a fait connaitre tout un dossier conservé à la bibliothèque de Munich et relatif à cette affaire < Voy. Rev. des rev., XXXV, 75, 50 >. On y trouve un dessin de la pierre, telle qu'elle était au moment de la découverte et la plus ancienne copie, déjà falsifiée, du texte de l'inscription. Les fouilles d'Etting furent faites en septembre 1627 par les jésuites et d'accord avec l'évêque d'Ingolstadt, dans le dessein arrêté de retrouver la sépulture des « martyrs » d'Etting.

P. L.

Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften. Phil.-histor. Klasse. 1910. 1re livr. Der Dioskurentempel in Neapel [F. v. Duhn]. Reprenant l'étude publiée par L. Correra sur le temple des Dioscures à Naples et sur le fronton de face de ce temple, d'après un dessin del Escurial de Francesco d'Olanda (1540), D. après quelques détails sur la façade même du temple, propose une explication et une restitution un peu différente des figures du fronton ; il identifie autrement les personnages ; il étudie ensuite deux torses jadis encastrés dans les murs de l'église chrétienne, qui a remplacé le temple païen, et montre qu'ils ont fait partie du groupe central où ils comblaient une lacune du dessin, et que ce sont des fragments du corps des Dioscures occupant le centre de la composition, ayant à leur gauche Apollon et à leur droite Artémis. ¶¶ 2^{e} livr. Griechischer Liebeszauber aus Aegypten auf zwei Bleitafeln des Heidelberger Archaeol. Instituts [F. Boll] 2 pl. Description de deux tablettes de plomb (tabellae devotionum) avec inscr. provenant d'Egypte et appartenant au Musée d'Heidelberg. Elles forment comme une sorte de diptyque et contiennent des incantations amoureuses adressées aux νεκυδαίμονες pour leur demander de favoriser des amours. Transcription, trad. et comm. 1. Ωρίων Σαραποῦτος ποίησον καὶ ἀναποίησον Νίκην 'Απολλωνοῦτος ἐρασθῆναι Παντοῦτος ἣν ἔτεκε Τμεσιώς — 2, Ποίησον Νίκην 'Απολλωνοῦτος ἐρασθῆναι Παντοῦτος ὃν ἔτεκε Τμεσιὼς ἐπὶ ἑπτὰ μῆνας. Sur la première est gravée une petite momie à laquelle est adressée l'incantation. A remarquer l'expression ἐπὶ ἑπτὰ μῆνας = dans les sept mois qui suivront. ¶¶ 3^{e} livr. Plan für einen Index zum Theodosianus [O. Gradenwitz]. Plan et avantages de cet index du Cod. Theod. qui serait fait d'après l'éd. de Mommsen (adsumpto apparatu P. Krügeri) et qui aurait sur ceux du grand J. Godefroy l'avantage d'être plus complet. ¶¶ 4^{e} livr. Zwei römische Reliefs [A. v. Domaszewski] 4 pl. 1, Auguste sur le scyphos d'argent du trésor de Boscoreale. D. étudie la pensée qui a guidé l'artiste dans la représentation d'Auguste sur ce scyphos comme maître et pacificateur de la terre d'une part, et de l'autre comme agrandissant l'empire ; il rappelle le passage de l'inscr. d'Ancyre, 2,42 sqq. qui indique le lien unissant ces deux scènes, puis décrit un autre scyphos du même trésor où l'on voit Auguste en triomphateur : 2, Les funérailles représentées sur le socle de la colonne d'Antonin le Pieux : description et commentaire ; identification des personnages représentés : on y voit figurer les Equites Romani equo publico ; ils se divisaient en six turmae commandées chacune par un des Seviri. Comme à l'époque où Antonin le P. mourut, M. Aurèle était son successeur, il ne pouvait pas être représenté à la tête de sa turma à ces funérailles , voilà pourquoi sur le relief on ne voit que cinq Seviri. ¶¶ 5^{e} livr.

Der Dat.-Sing.-Ausgang der o-Deklination im Lateinischen [Chr. Bartholomae]. Complète et rectifie les conclusions de Wackernagel <Indoiranica cf. K. Z. 43, p. 277 sqq> relatives à la terminaison primitive du Dat. sing. de la déclinaison o- en latin. ¶¶ 6e livr. Niobiden [R. Pagenstecher]. Etude détaillée (15 fig., 4 pl.) d'un certain nombre de statuettes en terre cuite trouvées dans un tombeau à Gnathia (Apulée) et qui appartiennent au « Museum für Kunst und Industria » de Vienne; elles ornaient un sarcophage en bois et se rattachent à l'histoire des Niobides; P. y ajoute quelques figurines analogues de la collection Reimer à Hambourg, se rapportant au même mythe, il cherche à quoi elles ont dû servir (à la décoration de grands vases d'apparat comme ceux qu'on a trouvés à Canosa) d'où elles proviennent et à quel art elles se rattachent. Fragments d'une coupe en terra sigillata de Heidelberg où l'on voit deux Niobides fuyant les bras en l'air. ¶¶ 7e livr. Ein Hermes-Tempel des Kaisers Marcus [W. Weber]. L'armée romaine cernée par les Quades fut sauvée par un orage qui anéantit l'armée ennemie (171 ap. J.-C.). Pour commémorer cet évènement l'empereur Marc Aurèle éleva à Hermès, qu'il considérait comme le dieu sauveur, un temple que W. restitue d'après les monnaies et d'autres temples qui servirent de modèles. ¶¶ 8e livr. Ne concerne pas l'antiquité classique. ¶¶ 9e livr. Verbalsuffixformen als Alterskriterien babylonisch-assyrischer Inschriften [C. Bezold]. Montre que la présence ou l'absence de certains suffixes verbaux permet de dater les inscr. assyro-babyloniennes. Art. mentionné pour mémoire, comme ne rentrant pas dans le cadre de notre R. d. R. ¶¶ Livr. 10 à 14 ne concernent pas l'antiquité classique. ¶¶ 15e livr. Ueber zwei sich entsprechende Trilogien des Euripides, mit Bemerkungen zur Tetralogie des attischen Theaters [Fr. Schöll]. Montre par différentes preuves, entre autres par le nombre des drames représentés par les différents poètes tragiques grecs, qu'au moins pendant tout le ve s. on ne donna en général à Athènes, que des tétralogies et que comme nous le dit d'après des sources anciennes Thrasyllos, cité par Diogène Laerte, il y avait pour toute la tétralogie une κοινὴ ὑπόθεσις. S. montre ensuite cette κοινὴ ὑπόθεσις dans la tétralogie d'Euripide composée des Κρῆσσαι, Ἀλκμέων διὰ Ψωφῖδος, Τήλεφος et Ἄλκηστις; puis il étudie deux trilogies d'Euripide qui, d'après lui, se correspondent, l'une Oenomaos, Chrysippos, les Phéniciennes, l'autre Antiope et Hypsipyle et montre quel est le thème commun qui y est développé. ¶¶ 16e livr. Griechische Kalender [E. Boll]. Comme complément au recueil de Wachsmuth: Calendaria graeca quae exstant omnia, Boll, dans ce mémoire qui sera suivi de deux autres, communique les trouvailles et les résultats des recherches faites par lui, tout en préparant le Catalogue cod. astrologorum graecorum, dans les mss. des bibliothèques de l'Europe qui n'ont pas été assez mises à contribution par ceux qui se sont jusqu'ici occupés de ce sujet. Il donne en même temps les détails nouveaux que nous devons aux inscr. et aux papyrus qui nous ont transmis des textes d'une importance capitale. I. Le calendrier d'Antiochos. 1, Les mss. 2, L'auteur et l'époque de la publication de ce calendrier. Destiné aux Egyptiens ce calendrier paraît avoir été composé vers 200 après J.-C., par un astrologue du nom d'Antiochos, sur lequel nous ne savons rien de certain; il a subi l'influence aussi bien de la tradition populaire que du calendrier plus scientifique de Ptolémée, mais malgré cela il contient bien des détails nouveaux et qui lui sont propres. 3, Texte et notes explicatives très étendues sous forme de commentaire perpétuel (2 pl.).

¶¶ 1911. 1re livr. Griech. Kalender [Fr. Boll] (suite cf. supra). II. Le calendrier des Quintilii et le texte des Geoponica. 1. Le nouveau texte; 2.

Les Quintilii et leur calendrier dans les Geoponica. Ces Quintilii (Sex. Quintilius Condianus et Sex. Quintilius Valerius Maximus) étaient deux frères vivant au 2e s. ap. J.-C. et qui étaient célèbres par leur union qui avait passé en proverbe ; consuls tous les deux en 151 ils furent mis à mort en 182 sous Commode. Ils avaient composé un ouvrage sur l'agriculture, cité souvent par Gargilius Martialis et les Geoponica : c'est à eux qu'est dû un calendrier mentionné dans les Geoponica en ces termes Ἐπιτολὴ καὶ δύσις φανερῶν ἀστέρων τῶν Κυντιλίων. Ce que nous savons de ce calendrier. 3. La traduction arménienne de ce calendrier ; 4. Aetios et les noms de mois syromacédoniens. ¶¶ 2e livr. Astronomie. Himmelsschau und Astrallehre bei den Babyloniern [D. Bezold]. Discours prononcé le 3 déc. 1910 à la séance générale de l'Académie des Sciences de Heidelberg sur l'Astronomie chez les anciens Babyloniens et Assyriens. Ses origines, ses développements, son apogée (33 pages de notes explicatives et justificatives sur 60). ¶¶ 3e livr. Die Anfänge des Christentums bei dem Burgunden [H. v. Schubert]. Comme on peut le conclure d'Ammien Marcellin (28, 5, 11 sq), les Burgondes étaient encore païens en 369-370 sous l'empereur Valentinien, S. cherche à déterminer d'après les sources (Orose, S. Jérôme, Ammien Marcellin, Grégoire de Tours, etc.) quand ils devinrent chrétiens et montre qu'au moment où ils s'établirent dans la Sapaudia (Savoie) ils étaient déjà Ariens, parce que comme les autres Germains, ils trouvaient dans l'arianisme une aide pour affirmer leur personnalité contre Rome. ¶¶ 4e livr. Ein Heidelberger Fragment aus Menanders Perikeiromene [G. A. Gerhard]. Description avec facsimile d'un fragment de papyrus de Heidelberg (P) ; il nous donne les v. 42-59 de la Perikeiromene de Ménandre ; comme d'après l'écriture il date du 2e s., il est le plus ancien ms. de M., il permet de contrôler le texte du Pap. du Caire (C) qui se montre excellent. Texte et comm. — Interprétation des v. 170 sqq., preuves nouvelles qu'il faut rapporter à Pataikos le vers 171, ὁ ξένος ἀφῖκται : ce personnage n'est donc pas d'Athènes, mais un ξένος de Corinthe venu par hasard en visite chez son ami Polémon et qui retrouve là sa fille perdue. ¶¶ 5e livr. Ne concerne pas l'antiquité classique. ¶¶ 6e livr. Eine Bronzestatuette der Heidelberger archäol. Sammlung [F. v. Duhn]. Description (fig.) d'une petite statuette de bronze (0m 65 de hauteur) du Musée de Heidelberg, représentant un jeune homme nu, se frottant le dos et l'épaule gauche avec le strigile ; elle est passablement mutilée, mais ce qui en reste permet de la considérer comme la copie d'un Apoxyomène de Praxitèle perdu. Etude sur la technique. ¶¶ 7e livr. Reflexe astrologischer Keilinschriften bei griechischen Schriftstellern [C. Bezold et F. Boll]. Rapports étroits et directs qu'on observe entre l'astrologie grecque et l'astrologie des Babyloniens et des Assyriens. Ces rapports se manifestent dans les textes non seulement par des termes spéciaux analogues, mais encore par des phrases et des passages tout semblables : parfois même on rencontre des traductions grecques de documents cunéiformes, ailleurs des transcriptions de fragments de syllabaires ou de noms propres. D'autre part des gloses dans Hésychius par exemple, ou des récits babyloniens de la création et du déluge, des détails chronologiques et historiques de même provenance chez certains écrivains grecs nous prouvent la transmission directe de textes astrologiques babyloniens et assyriens en Grèce, c'est ce que les auteurs démontrent dans ce mémoire de 54 p. ¶¶ 8e livr. Ein graeco-aegyptische Erbstreit aus dem zweiten Jahrh. vor Chr. [G. A. Gehrard]. 1, Etat du papyrus : ce document comprend trois fragments jusqu'ici séparés (A.B.C.) dont G. retrace l'histoire et qu'il a réunis : ils présentent encore

quelques lacunes. 2, Personnages mentionnés dans cette requête adressée à Boethos, parent du roi et stratège et épistratège de la Thébaïde par quatre jeunes filles mineures; 3, Epoque : il date de la 35e année du règne de Pt. Philometor (147-146); 4, Procès relatif à la succession du défunt, Ptolémaios, consistant en une maison et en des champs de blé, qui sont contestés aux héritiers par leur oncle maternel Kallimedès agissant au nom de sa femme et de ses fils; 5, Texte et traduction de la pétition des héritières qui exposent le cas à Boethos; 6, Commentaire suivi d'un index. ¶¶ 9e livr. Eros et Psyche [R. Pagenstecher] 3 pl. et 3 fig. Etude du mythe de Psyché et d'Eros, tel que l'a connu l'art grec, et qui n'est pas celui qu'a raconté Apulée en faisant de Psyché une fille de roi. Son origine, sa formation, ses transformations, ses représentations. Etude détaillée de plusieurs reliefs entres autres un de Tarente et un de Munich. ¶¶ Les livr. suivantes ne nous sont pas encore parvenues.

II. A.

Sitzungsberichte der kön. preussischen Akademie der Wissenschaften. 1911. 12 janvier. Le papyrus 6 de la collection d'Eléphantine [Sachau]. Lettre du gouverneur Arsamès, au nom de Darius II, à la colonie militaire juive d'Eléphantine et confiée à un certain Hannaiah, sur la fête de Pâques, datée de la 5e année de Darius (419 av. J.-C.). Dans l'ensemble, extrait de l'Exode, XII, 16-20, et du Deutér., XVI, 17. ¶¶ 19 janv. Inscriptions cypriotes en écriture syllabique de langue non grecque [R. Meister]. Inscr. conservées à Oxford qui révèlent la langue, d'ailleurs inconnue et intraduisible, de la population indigène. ¶¶ 26 janv. Rapports sur les entreprises de l'Académie. ¶¶ 9 février. Le cantique de l'apôtre Paul en l'honneur de la charité [Ad. Harnack]. I Cor. XIII. Ce morceau, unique dans la litérature, n'est pas sans rapport avec l'idéalisme platonicien et le stoïcisme. ¶¶ 16 févr. La formation de l'esprit de Niebuhr [A. Dilthey]. Influence de Kant, de Reinhold et de Jacobi. ¶¶. 16 mars. Pierres commémoratives provenant de la ville des tombeaux à Thèbes [Erman]. ¶¶ 23 mars. Les mss. des Agrimensores romains [C. Thulin]. Prolégomènes d'une nouvelle édition. Au lieu des quatre classes de Lachmann, il faut n'admettre, avec Mommsen, que deux classes : 1° *A* (Arcerianus) et *B*; 2° *P* (Palatinus) et *G* (Gudianus). Le modèle commun de *A* et *B* était un ms. en onciale du VIe s. Dans la seconde classe, *P*, et non pas *G*, est prépondérant. *G* est plutôt une copie non immédiate de *P*. Une nouvelle étude des dessins doit être faite; certains fort importants sont en partie inédits. ¶¶ 20 avril. Les Guêpes d'Aristophane [Wilamowitz]. 1. Conception et composition. Ce que les Guêpes peuvent nous apprendre pour éclairer les premières années de la carrière d'Aristophane. 2. Structure. Aristophane, dans cette pièce, ne se préoccupe ni d'unité, ni de logique. L'unité de lieu n'est même pas observée. Une scène se passe dans la maison. 3. La Parodos. Distribution et composition métrique. ¶¶ 4 mai. Les Guêpes d'Aristophane [Wilamowitz]. Deuxième article. Appréciation des derniers travaux. Critique du texte. En comparant les divers manuscrits et Suidas, on atteint un texte du IXe siècle accompagné de variantes. Il faut faire une place importante aux scoliastes et à la tradition indirecte. Dans l'interprétation de ces données, on ne doit pas s'en tenir à un stricte atticisme. Aristophane connaissait tous les idiomes parlés à Athènes et devait les mêler. Discussion d'un assez grand nombre de passages. Dissertation sur la correspondance strophique dans les parties lyriques. Cette correspondance n'est pas mathématique, syllabe par syllabe, sauf au début. Analyse, de ce point de vue, des chœurs des Guêpes. Au v. 913, on a même une ligne de prose : οὐχ ἥκει μουταῖρος, μόνη δ'αὐτοῦ

λείπομ', ἡ γάρ μοι μήτηρ ἄλλη βέβηκεν, καὶ τἄλλα. Les derniers mots s'expliquent par le fait que le reste est laissé à l'improvisation de l'acteur. C'est un « etc. ». ¶¶ 11 mai. La frappe des médaillons dans l'Empire romain et la collection des médaillons au cabinet de Berlin [H. Dressel]. La frappe des médaillons de cuivre. C'étaient des pièces de circonstance. ¶¶ Inscriptions de Rantidi (Chypre) [R. Meister]. Trouvées dans les fouilles de M. Zahn. 139 n^os dont peut-être une inscription phénicienne. La plupart sont des dédicaces à Apollon : Τῷ θεῷ τῷ 'Απόλ(λ)ωνος, Κυπροκρέτης 'Αριστοδάμω 'Απόλ(λ)ωνι ἀνέθηκε ἰ(ν) τύχαι ἀζαθαῖ; des fragments de lois du temple : θεσμός; des dédicaces à Aphrodite : 'Αφροδίτας ἠμί, 'Αφροδίτας, τᾶ θεᾷ 'Αφροδίται ; à la Vanassa de Paphos (Aphrodite) : τᾶ θεᾶι τᾶ ϝανάσσαι. On trouve des noms au nominatif qui paraissent désigner Aphrodite ou des êtres divins qui lui sont apparentés : Ροδοσκάρφα (cf. Hésychius : σκαρφᾶσθαι· σκεδάννυμι), Θαλ(λ)ῶι ἠμι (Thallo, nom d'une Heure à Athènes), Θεὰ ά Μολποδώρα Καλόβιϝω (jusqu'ici le ϝ de βίος n'était pas attesté), Εὐδίjα. La mater Idaea est désignée ainsi par trois noms : Δίϝα ἢ Μαμ(μ)ὼ ἢ 'Ιδάα, Σι(ν)διjάρτας. Avec le premier, cf. Διϝία à Sillyon ; le second est une forme parallèle à Μᾶ et à 'Αμμάς (Hésychius). Il y a aussi un grand nombre de noms de dédicants fort intéressants. ¶¶ 6 juil. Quelques problèmes de la plus ancienne histoire de la mer Egée [Ed. Meyer]. Les différents types ethnographiques du temps créto-mycénien présentent de fortes différences, avant tout aux cheveux et à la barbe. Par exemple, les Kefti des palais crétois se distinguent tout à fait de l'ancienne population de la Crète. L'exactitude et l'importance de la reproduction des types ethniques sur les monuments égyptiens fait de la publication sûre et soignée de ces monuments un besoin des plus urgents. ¶¶ 13 juil. Deux édits de Germanicus sur un papyrus du musée de Berlin [Wilamowitz et F. Zucker]. Ces édits ont été rendus lors du voyage de Germanicus en Egypte en 19 après J.-C. Germanicus y traite des réquisitions nécessaires à son voyage, notamment de l'ἀγγαρεία, dans le premier. Dans le second, il interdit au peuple de le saluer par des acclamations divines, qui ne conviennent qu'à son père, le véritable sauveur du genre humain, et à sa grand-mère : Τὰς δὲ ἐπιφθόνους ἐμοὶ καὶ ἰσοθέους ἐκφωνήσεις ὑμῶν ἐξ ἅπαντος παραιτοῦμαι. Πρέπουσι γὰρ μόνῳ τῷ σωτῆρι ὄντως καὶ εὐεργέτῃ τοῦ σύνπαντος τῶν ἀνθρώπων γένους, τῷ ἐμῷ πατρὶ καὶ τῇ μητρὶ αὐτοῦ, ἐμῇ δὲ μάμμῃ. Τὰ δὲ ἡμέτερα ἐν ὑποπαρετίᾳ ἐστὶν τῆς ἐκείνων θειότητος, ὡς ἐάμ μοι μὴ πεισθῆτε, ἀναγκᾶτέ με μὴ πολλάκις ὑμεῖν ἐνφανίζεσθαι. ¶ Premier rapport provisoire sur les fouilles entreprises à Samos par les musées de Berlin. [Th. Wiegand]. Ces fouilles ont fait mieux connaître le temple de Héra et ont découvert un temple plus ancien. ¶¶ 20 juil. Le lien de la formation du présent avec la formation des thèmes nominaux dans les langues indo-europ. [W. Schulze]. Ce lien apparaît si l'on compare σποπιά λαλιά et σκοπέω λαλέω, torreo et v. h. a. dorrêm, studium et studeo, ὄργιον et avest. varəzayeiti, τέλειος et éol. τελείω (de * τελε-ιjo-), κεραυνός et ἐλαύνω, ϝαδονά et ϝανδάνω (de *ϝανδάνω). On a de plus un parallélisme de paradigme dans ruber et rubeo, κέντωρ et κεντέω, κρατερός et κρατέω. Il y a emprunt d'éléments du présent dans les thèmes nominaux : dor. βωλά et δήλομαι, etc. ¶¶ 27 juil. Un fragment de l'« Ancoratus », d'Epiphane [Wilamowitz]. Il s'agit des §§ 103-105, où l'auteur met à profit Clément et Théophile, avec toute sorte de sottises. Cependant on peut se servir d'une phrase pour corriger un fragment de Protagoras, Περὶ θεῶν (Diels, Vorsokr. II, 537) : Περὶ μὲν θεῶν οὐκ ἔχω εἰδέναι οὔτε ὡς εἰσίν οὔτε ὡς οὐκ εἴσιν, οὐδὲ ὁποῖοί τινες <τὴν> ἰδέαν δηλῶσαι, πολλὰ γὰρ τὰ κωλύοντα, ἥ τ'ἀδηλότης καὶ βραχὺς ὢν ὁ βίος τοῦ ἀνθρώπου. ¶ Rapport de l'Institut archéologique allemand [H. Dragendorff]. ¶¶ 19 oct. Un écrit orphique de basse époque sur un sujet médical

[M. Wellmann]. Sous le nom d'Hermès Trismégiste, nous avons un petit écrit Περὶ βοτανῶν χυλώσεως, imprimé à la suite de l'édition Roether de Jean Lydus Περὶ μηνῶν. Il traite de la valeur curative des plantes consacrées aux douze constellations du zodiaque. L'écrit était très répandu sous cette forme en Egypte après l'ère chrétienne. Ce n'est qu'une partie d'un ouvrage plus étendu, où étaient traitées de la même manière les plantes consacrées aux planètes. La compilation d'Aétius contient des fragments d'un Orphée qui prouvent que l'ouvrage en question lui appartenait et a été écrite du IIe au IVe siècle. Parmi les sources se trouve le prophète Nechepso, le fondateur de cette littérature médico-astrologique. ¶¶ 26 oct. Les papyrus araméens d'Eléphantine [Ed. Meyer]. La monnaie de ces papyrus est la monnaie de l'Empire perse. Organisation de la domination perse en Egypte. Les dieux qu'adorent les Juifs à Eléphantine sont des puissances subordonnées à Jahveh. Dans les serments, on prenait volontiers à témoin les puissances des diverses parties du temple considérées comme dieux (Ev. de saint Matthieu, XXIII, 16 suiv.). La date de la Pâque est fixée au 14 Nisan, celle des Mazzoth au 15-21 Nisan, d'après un édit du roi de Perse, Darius II, en 419, conformément aux prescriptions du code sacerdotal. ¶¶ 23 nov. Une prétendue citation de Dioclès [J. Heeg]. Galien, XIX, 550. Elle n'est pas plus authentique que la citation d'Hippocrate qui précède. Il faut l'attribuer à l'auteur du traité pseudo-galénique Περὶ κατακλίσεως νοσούντων, qui utilise les Iatromathematica hermétiques de Pétosiris et Néchepso. Galien, IX, 911, περὶ κρισίμων ἡμερῶν, se sert abondamment des Pronostics de Dioclès sans rien dire de ces pronostics astrologiques des Hippocratiques, et il rejette formellement l'union de la médecine et de l'astrologie sur les Αἰγυπτίοι ἀστρονόμοι. ¶¶ 30 nov. La division linguistique de la France [Morf]. En séparant la Picardie, la Wallonie et la Normandie du domaine proprement « celto-roman », on perpétue, sous forme de frontière linguistique, la frontière ancienne des Bellovaques, des Viromanduens et des Nerviens, gardée par la division ecclésiastique actuelle.

Paul LEJAY.

Studien zu Geschichte und Kultur des Altertums. Vol. IV, 5e liv. (1911). Die Aegyptischen Totenstelen als Zeugen des Sozialen und religiösen Lebens ihrer Zeit [B. Poertner]. Dans cette étude de 95 p. P. se place au point de vue historique pour étudier les stèles funéraires égyptiennes comme étant des documents qui nous renseignent sur la vie sociale et religieuse de leur époque. Après avoir indiqué la bibliographie du sujet et donné d'après Beasted-Ranke, Gesch. Aegyptens, un abrégé de la chronologie égyptienne, il aborde son sujet. I Remarques générales. Matière dont sont faites les stèles, leur forme et leur valeur historique. Leur but et leur signification générale. II. Les stèles en tant que documents sur la vie sociale. 1. La vie privée : (le mari et la femme : la mère considérée comme une sorte de prêtresse et comme la maitresse respectée de la maison ; monogamie et polygamie ; mariages entre frère et sœur ; parents et enfants ; importance du nom qu'il fallait perpétuer ; généalogies : noms de personnes et leur signification ; types populaires ; vêtements, coiffures, ornements ; mobilier domestique ; aliments et boissons ; occupations domestiques, métiers). 2. La vie publique (organisation de l'État ; le Pharaon, les classes de la société ; la noblesse ; fonctionnaires de l'état et de la cour ; les scribes, l'armée, les prêtres, les médecins). III. Les stèles en tant que documents sur la vie religieuse. 1. Culte des tombeaux et des morts (partie de la prière des morts qui est comme stéréotypée sur les stèles : le « double » du mort ; partie de la prière qui est individuelle ;

offrandes aux morts, avertissements aux vivants, éloges des morts ; importance ou signification des offrandes ; la foi aux récompenses et aux peines). IV. Représentations de l'au-delà (idées de l'ancien empire, la survivance dans le tombeau ; représentations du moyen et du nouvel Empire ; le monde des enfers ; l'universum. Les récompenses et les peines. Epoques plus récentes et les idées mystiques sur l'au-delà : croyance à l'immortalité de l'âme mais non pas à la métempsychose). V. Les dieux : les dieux des morts (Anubis et Up-Waut, Osiris, Sokar, Ptach, Amentet) ; dieux élémentaires (Ra, Amon-Ra, Horus, autres dieux et déesses). Signes symboliques. — Différents types de stèles des diverses époques de l'histoire égyptienne (5 pl. accompagnées de notes explicatives).

¶¶ Vol. V. Livr. 1 et 2. Fulgentius der Mythograph und Bischof [O. Friebel]. Dans ce mémoire de 200 p. qui est une contribution à l'étude de la syntaxe du bas latin précédée d'une introd. de 34 p., F. montre d'abord que c'est à tort qu'on a distingué deux Fulgence, l'un Fabius Claudius Gordianus Fulgentius évêque de Ruspe en Afrique et auteur d'un Liber absque litteris de aetatibus mundi et hominis, l'autre Fabius Planciades Fulgentius auteur de trois livres Mithologiae, et d'une Expositio Virgilianae continentiae. Il croit à l'identité de l'évêque et du mythographe, et pour la prouver étudie longuement et à fond la diction de ces deux écrivains ; 1, leur syntaxe (9 chap. : cas, prépositions, adjectifs et adverbes, pronoms, noms de nombre, conjonctions, particules, modes, temps, infinitif) ; 2, leur style proprement dit (tournures poétiques, pléonasmes ; 2 chap.) ; 3, leur vocabulaire. Il appuie son argumentation d'exemples parallèles tirés du bas latin, à partir d'Aulu Gelle, qu'il donne en note et qui lui paraissent avoir de la valeur pour l'histoire de la syntaxe latine de basse époque. ¶¶ Livr. 3 et 4. Sphragis. Eine altchristliche Taufbezeichnung in ihren Beziehungen zur profanen und religiösen Kultur des Altertums [Fr. Dölger]. Etude d'histoire religieuse sur l'origine et le développement de l'usage de désigner le baptême dans l'église chrétienne par le mot σφραγίς (sceau, par ex. : sceau du baptême). Comment ce mot a pris un sens religieux ; ses divers emplois au sens profane comme au sens chrétien. Comment aux premier et second siècles de l'ère chrétienne, il désignait une consécration religieuse, aussi bien dans les cultes payens que chez les chrétiens, et comment pour les chrétiens il devint synonyme de transformation, de pénétration, de nouvelle naissance et de nouvelle empreinte de l'âme au sens religieux (205 p.).

D. B.

Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst. 30[e] année (1911). Ne contient pas d'article de fonds concernant l'antiquité classique.

Wochenschrift für klassische Philologie 28[e] année (1911). N° 1. Zur Ueberlieferung des Apollonios Dyskolos [P. Maas]. Le Parisinus 2548 saec. xi (A) est l'archétype de tous les mss. de la Syntaxe d'Apollonios Dyskole, x dérive immédiatement de lui. ¶ Eine neue Historia Alexandri Magni [Fr. Pfister]. Dans le Roman. Forsch. 29, A. Hilka vient de publier une « Historia Alexandri Magni compendiose ». d'après un ms. de Liegnitz du 15[e] s. ; c'est une biographie romanesque d'Alexandre qui se rapproche plus de Julius Valerius que de Q. Curce et qui passe Arrien sous silence. C'est un remaniement fait au moyen âge de la légende d'Alexandre qui repose sur Valerius mais qui a été composé aussi d'après d'autres sources et fait preuve d'une certaine originalité. Elle contient des détails sur les rapports d'Alexandre avec les Juifs, qu'on ne trouve pas dans Valerius. A noter aussi le commencement qui manque dans Valerius. La langue est plus près du latin

classique que celle de Grégoire de Tours. — Détails sur l'Epitome de Valerius édité par Hilka. ¶¶ N° 2. Ausgrabung der Pnyx in Athen []. Le résultat de ces fouilles faites sous la direction de Tsuntas prouve que le Pnyx n'est ni d'époque mycénienne, ni de la fin du VI^e s. mais de la fin du IV^e, d'une époque donc où les assemblées du peuple se tenaient déjà dans le théâtre de Lycurgue. ¶ Der Parfoceritt eines Parthenfürsten [E. Wolff]. Il n'y a rien à corriger dans Tacite Ann. XI,8 où T. raconte que le jeune prince Arsacide Vardanes fit à cheval en deux jours trois mille stades = 375 milles romains ou 560 kil. « biduo tria millia stadiorum invadit » et nous n'avons pas à suspecter la réalité du fait ; c'est une construction fréquente pour « biduo tria millia stadiorum emensus regnum invadit ». Exemples de la même rapidité. ¶¶ N° 3. Zu den Himmelfahrtslegenden [Fr. Pfister]. Etudie au moyen de plusieurs exemples d'ascension comment les légendes d'ascension se sont formées et d'où elles proviennent. ¶¶ N° 4. Die Lebenszeit der Mimiambendichters Herodas [J. Sitzler]. On croit généralement que le poète de mimiambes Herodas est contemporain de Théocrite et de Callimaque et qu'il a vécu au 3^e s. av. J.-C. S. montre qu'on a raison et qu'il ne faut pas admettre les conclusions de Walker qui attribue ces mimes à Hérode Atticus. ¶¶ N° 5. Textkritisches zur sogenannten Mulomedicina Chironis [M. Niedermann]. Corrections proposées pour cinq passages. ¶¶ N° 6. 'Ενθύμιος [H. Mutschmann]. Montre comment la signification de ce mot s'est peu à peu rétrécie, il a perdu son sens actif qu'il n'a conservé que dans le domaine moral et religieux. ¶¶ N° 7. Alexis 'Ομοία frg. 163 K. (= III p. 358 M). Au lieu de λέγεις au v. 4 lire λέγει. Au v. 7 ὄψοισι καὶ ζωμιοῖσι κήδομ', ὦ θεοί. ¶ Die Menes-Sage im Pompeji [A. Wiedemann]. A côté de la fresque de Pompei dans laquelle on a voulu reconnaître le jugement de Salomon, et qui représente plutôt le roi égyptien Bocchoris rendant la justice, il y en a une autre où il faut voir le roi Ménès, le fondateur de la monarchie égyptienne, parodié en pygmée montant sur un crocodile près d'un lac sur le bord duquel s'élève la ville de Crocodilopolis fondée par lui (Diod. 1,89). ¶¶ N° 9. Eine Weihung an Artemis Πῶλος [Fr. Pfister]. Dans une inscr. trouvée à Thasos est mentionné le sanctuaire d'Artemis Πῶλος qui était à peine connue. Sur une base de statue on lit le nom de Philiskos de Rhode nommé par Pline 36,4,10. ¶ Bemerkungen zu Cruquius und dem Codex Divaei des Horaz [J. Bick]. Art. qui se continue dans le n° 10. B. examine et étudie tous les passages où les leçons données par ceux qui ont fait la recension de ce cod. Divaei de Leyde diffèrent entre elles. ¶ Ostraka []. Mention de plus de 70 ostraka datant de 900 av. J.-C. trouvés dans les fouilles de Sebastije-Samaria et portant les noms, écrits à l'encre et au roseau, de contemporains d'Achab et d'Elie. ¶¶ N° 10. Photographie oder Zeichnung ? [Sudhoff]. Pour toutes les questions scientifiques en archéologie, il faut renoncer aux dessins. ¶ Quadrigenti [Th. Stangl]. Quatre preuves tirées de ms. montrant que cette forme existait à côté de quadringenti. ¶ N° 11. Kann das Individual cognomen vor dem Gentilcognomen stehen ? [Th. Stangl]. Exemples dans Asconius p. 60,14 K-S (68,12 Clark). Val. Maxim. VIII, 15, 8 etc. Dans Val. Maxim. V. 2,7. L. M. Luculli est un asyndeton de deux prénoms suivis de leur gentilicium commun. ¶¶ N° 12. Euripideum [S. Mekler]. Fragm. 1028 N² lire : 'Ευριπίδου· | κώμων ὅστις νέος ὤν | μουσῶν (τ') ἀμελεῖ κ. τ. λ. ¶ Die Tradition vom trojanischen Ursprung der Franken in einem byzantinischen Alexanderroman [Fr. Pfister]. Dans la version en prose du mont Athos n° 162 publiée en partie par Veselovskij du poème byzantin d'Alexandre on lit (p. 35) ἠπῆγεν πρὸς τῆς Φραγγίας τὰ μέρη κ. τ. λ. et plus loin (p.

36) εἰς τὸν τόπον τῆς Φρυγγίας et ailleurs Φαρυγγίας et de nouveau (p. 38) τῆς Φραγγίας : si la Troade phrygienne est appelée Φραγγία c'est par suite de la ressemblance Phrygien-Francs, tous les deux signifient « libres », cf. Hesychius s. v. Βρίγες. Φρυγγία = Φραγγία. ¶¶ N° 13. Wer ist Kallikles ? [H. Draheim]. Kallikles du Gorgias de Platon n'est pas un personnage fictif, il n'est autre que Theramènes que Platon n'a pas appelé de son nom pour des raisons que nous ignorons, peut-être pour ne pas éveiller de pénibles souvenirs. ¶¶ N° 14. Ξαρ [J. Baunach]. Ces trois lettres qui se rencontrent dans deux devoirs d'écriture d'élèves grecs anciens, qui nous ont été transmis par les papyrus (Ziebarth, Aus der antiken Schule) s'expliquent par ζαρ[γεῖ] ou ζαρ[γοῦν] = « ξ est un paresseux, ne t'occupe pas de lui ». ¶ Zum Parforceritt eines Partherfürsten [O. Th. Schulz]. Appuie les conclusions de Wolff < cf. supra n° 2 > sur ce « raid » militaire. — [H. D.] ajoute qqs remarques. ¶¶ N° 15. Aleso [H. Nöthe]. Combat l'opinion de Kropatscheck qui place à Oberaden le camp rom. mentionné par Dion Cassius au confluent de l'Elison et de la Lippe. ¶ Quadrigenti [C. Wagener]. Donne des exemples de la forme « quadrigenti » < cf. supra n° 10 >. ¶ [Fr. Harder]. Montre que c'est peut-être dans Dion Cassius 67,9 où on trouve mentionnée une plaisanterie macabre de Domitien, qu'il faut chercher l'origine de la légende qui attribue à Tibère un goût singulier pour l'ameublement en noir des lits et des salles à manger. ¶¶ N° 16. Reminiszenzen [E. Wolff]. Voit dans une phrase de Bismark une réminiscence possible de T. Live, 32,32 et de Montesquieu. ¶¶ N° 19. Cruquius und der Cod. Divaei des Horaz [E. Schweikert] Complément à l'art. de Bick sur ce cod. qui offre de réelles difficultés de lecture < cf. supra n°s 9 et 10 >. ¶¶ N° 21. Zum zweiten Päan Pindars [J. Sitzler]. Remarques pour servir à l'explication et à la correction de ce péan composé pour les habitants d'Abdère et qui comprend trois triades de 26 vers, mais qui ne nous est parvenu qu'incomplet et plein de fautes de texte. ¶¶ N° 22. Ein « Widerspruch » bei Tacitus [E. Wolff]. Il n'y a pas contradiction insoluble dans Tacite entre IV, 12 « nequaquam maesta civitas » et IV, 38 « maesta et multiplici metu suspensa civitate », si l'on admet que quelques semaines plus tard, sous la menace de la famine, un soulèvement éclata. ¶¶ N° 23. Eugraphiana [M. Hennemann]. Corrections pour plusieurs passages du commentaire d'Eugraphius sur Térence. ¶¶ N° 24. Philologische Plaudereien [E. Wolff]. A propos d'une Nouvelle de Stifter, Der Waldsteig, rappelle et commente en qqs mots le passage de Tac. Agr. 6 « vixerunt mira concordia, per mutuam caritatem et invicem se anteponendo », où est tracé un idéal de vie conjugale. ¶¶ N° 25. Reminiscenzen [Ph. Fabia]. Autres passages dans la littérature française dont peut être le mot fameux de Bismark. : « Wir Deutschen fürchten Gott, aber sonts nichts in der Welt » est une reminiscence < cf. supra n° 16 >. ¶ Zum vierten Päan Pindars [J. Sitzler]. Contribution à l'explication de ce péan composé en l'honneur d'Hérodote et qui doit dater de 458. ¶¶ N° 26. Eclogae Florilegii Monacensis cxxxv (pone Meinekii Stobaeum IV, p. 277) [S. Mekler]. Ce sont deux vers d'un comique athénien, peut-être d'Alexis, qu'il faut disposer ainsi : A. Διὰ τί μίαν μὲν γλῶσσαν ἔχομεν, ὦτα δὲ | δύ'; B. ὅτι διπλάσιον δεῖ (σ') ἀκούειν τοῦ λέγειν. ¶ Die Datierung der ersten karthagischen Vertrags bei Polybius III,22 [Soltau]. En tenant compte de certains détails négligés jusqu'ici qui montrent l'impossibilité de faire remonter la date du premier traité entre Rome et Carthage aussi haut que 509 av. J.-C. (comme on l'a fait généralement) et en même temps en montrant d'où vient la méprise de Polybe, S. arrive à la conclusion que le premier traité mentionné par Polybe est de 348 av. J.-C. Par contre il y

a dû en avoir un plus ancien conclu entre les princes étrusques qui régnèrent sur Rome et Carthage. Polybe III,22 a essayé en vain de concilier ici les faits qui se contredisaient. Sa tentative était malheureuse, et même absurde, il ignorait la grande différence qu'il y avait entre la Rome des Tarquins et la libera res publica Romanorum en lutte avec eux. ¶¶ N° 27. Zu Sophokles [K. Löschhorn]. Lire dans Antig. 613 sq. οὐδεὶς ἕρπει — θνατῶν βίοτον πάμπολυν ἐκτὸς ἄτας ; et dans Oed. Col. 757 στρέψον ou τρέφον au l. de κρύψον. ¶ Seneka als Schullektüre [G. Rosenthal]. Intérêt qu'il y aurait à lire dans les classes les lettres à Lucilius. ¶¶ N° 29. Die parataktische Darstellungsform in der volkstümlichen Erzählung [F. Pfister]. Exemples de disposition paratactique dans les récits populaires tirés des Acta Thomae, des papyrus, de la Peregrinatio Silviae, du Roman d'Alexandre et de l'Epistola Alexandri ad Aristotelem. ¶¶ N° 32. Zu Tacitus Historien [A. Schöne]. Correction de plusieurs passages du texte des Histoires du Mediceus 68,2 altérés par transposition. Comment il faut procéder dans ce genre de corrections. ¶¶ N°s 33 et 34. Metrische Bemerkungen und Konjekturen zu Aeschylus [K. Löschhorn] 1 et 2. Bien que le système adopté par J. H. H. Schmidt : Die Eurythmie in der Chorgesängen der Griechen, ne puisse pas être accepté en général, plusieurs de ses conjectures de métrique méritent d'être retenues : exemples (Prom. 2 ; Sept. 1 ; Perses 2 ; Suppl. 4 ; Agam. 3 ; Choeph. 4). ¶ Euripides Iphigenia Taurica, v. 468-469 [Th. O. Achelis]. Le v. 468 s'adresse aux personnes qui ont amené Oreste et Pylade. Pour le v. 469 qui ordonne de libérer les prisonniers de leurs liens, tenir compte de Serv. sur Aen II, 134. Les représentations figurées ne servent à rien pour l'intelligence de ces deux vers. ¶ Zu Plutarchs Moralia [K. F. W. Schmidt]. De Alex. M. fortuna I 329 A lire ἐμποδισθὲν ἀπεσβέσθη, le sujet est τὸ ἄγριον. De defectu orac. 414 D au l. de ἀναφεύγει πόλλακις lire ἀναφύρει πόλλακις. ¶¶ N° 35. Zu Tacitus [A. Schöne]. Ann. 3,37 au le de « diem aedificationibus lire « diem delectationibus » ; — 11,23 lire « quid si memoria eorum erueretur, qui Capitolio et arce Romana manibus Senonum obsessa deperiissent ; — 11,35 lire : eadem conscii constantia et cupido maturae necis fuit — 11, 38 restitution de la fin de ce livre qui a été contaminée par de nombreuses transpositions ; — 1, 55 lire : gener inmixtus inimicitiis soceri, au l. de g. invisus inimici s. ; — 12,64 lire « sus fetum edidit » au l. de « suis fetum editum » — Hist. 1,58 lire « satiatis » au l. de « statis » ; — 1,88 lire « multi adflicta fide in pace maesti turbatis rebus alacres ; — 2,4 lire : inexperta belli saevorum ; — 2,19 priusquam au l. de postquam ; — 2,21 lire : regerunt au l. de reportansgerunt ; — 5,3 lire : « et simul scaphae sagulis versicoloribus quibus haud indecore pro velis usitabantur ; — 1,85 molienti au l. de dicenti ; — 1,69 molli ore, au l. de meliora ; — 1,37 au l. de quam quod Pol. et Vat. et egialii perierunt, lire « quam quae quondam Pol. et Vat. vestigalibus perierunt ». — Germ. c. 16 « rerum » au l. de « colorum ». — Agric. 36 et 45, corrections. ¶ Nachtrag zum Thesaurus linguae latinae [Th. Stangl]. Exemples de delibero = libero d'après Gronov. schol. sur Cic. Cat. II,5. ¶¶ N° 36. Two Roman hoaxes [E. W. Fay]. 1, The Synthesis Diololorum Dresseliana again. Explication de l'inscr. du vase de Dressel : 2, C. I. L. XV, 6158 lire : « Amor me Flaccae dedit. » Cette inscr. est un faux badin, peut-être de l'époque de Claude. ¶¶ N° 37. Zum 6 Paean Pindars [J. Sitzler]. Ce péan composé pour les Delphiens comprenait trois triades de 61 vers soit 183 vers, dont 90 sont compréhensibles, 19 pleins de fautes ou de lacunes, le reste ne nous est pas parvenu. Essai de restitution des 19 fautifs. ¶ De Vaticanii Lehninensis compositione [H. Draheim], ce poème composé peu après 1542 sur le cloître de Lehnin a été

deux fois augmenté, en 1648 on lui a ajouté 40 vers et un autre auteur plus tard l'a complété par 100 autres vers. ¶¶ N° 38. Metrische Bemerkungen und Konjekturen zu Aeschylus [K. Löschhorn]. 3. Nouveaux exemples où les conjectures de Schmidt méritent d'être retenues. Eum. 327, 375, 511, 535, 847 sqq. ¶¶ N° 39. Erinnerungen an Herm. Usener [J. Draeseke]. Souvenirs personnels de D. ¶¶ N° 40. Zu Seneca De Constantia sapientis [W. L. Friedrich]. Montre contre Isleib que le de Const. est bien un écrit politique sous forme philosophique. ¶¶ N° 41. Zu Quintilian [H. Röhl]. Corrections pour X, 1, 70 ; 1,99 ; 2,23 ; 7,1. ¶¶ N° 42. Zur Geschichte der Alexandertradition und der Alexanderromans [Fr. Pfister]. Remarques sur la diffusion de la légende d'Alexandre dans la littérature ; essai d'une classification systématique des résultats acquis jusqu'ici et gains que l'histoire peut retirer de ces documents. P. recommande une étude systématique des mss. qui contiennent encore bien des choses intéressantes. ¶¶ N° 44. Zu C. I. A. III 1 Add. p. 490. N° 171 c. [J. Sitzler]. Forme métrique de ce péan qui rappelle la parados de l'Agamemnon d'Eschyle. ¶¶ N° 45. Die logaödischen Verse und Strophen bei den aeolischen Dichtern und bei Pindar [K. Löschhorn]. Complète ce que Westphal-Rossbach a écrit sur les strophes logaoédiques chez Pindare. ¶ Ein Brief Aug. Boeckhs über Lassalle [J. Neumann]. Simple mention. ¶¶ N° 46. Zu Quintilian [H. Röhl]. 2 <cf. supra n° 41>. Conjectures pour X 1, 130 (conserver la leçon des mss.) ; X, 3, 21 lire : sinistra latus ; X, 5,21 materias dividere signifie non pas répartir la matière entre plusieurs jours, mais la répartir d'après les dispositions individuelles des élèves ; X, 5, 21 lire : hoc actio au l. de hoc ratio. ¶¶ N° 47. Homerisches und Mykenisches [Schwatlo]. 1. L'arc de guerre et ce qui s'y rapporte : étude détaillée qui se continue dans les n°s 49 et 51. ¶ Fragen zur Hydrographie der homerischen Totenwelt [Th. Pluss]. 1. Le Cocyte et le Périphlégéton sont les deux fleuves exterminateurs, l'un de glace, l'autre de feu, qui provenant de la même paroi de rochers se jettent dans l'Achéron. 2, On ne rencontre nulle part dans Homère un fleuve des enfers désigné clairement sous le nom de Styx. ¶¶ N° 49. Pullus = Gallus [Th. Stangl]. Preuves que ces deux mots sont synonymes. ¶¶. N° 52. Zu Herodot [A. Semenov]. Hérodote V, 8, lire ἁπλῶς γῇ κρύψαντες au l. de ἄλλως. Comment s'appelaient les parents d'Hérodote ; pour le père, des trois noms que la tradition nous a transmis Λύξης, Ὄξυλος et Ξύλος, le dernier, dérivé de ξύλον, doit être le bon ; la mère s'appelait Ῥοιώ (qui a les joues rouges comme une pomme) plutôt que Δρυώ. ¶¶ Cette revue contient en outre un court c. r. des séances de l'Acad. des Inscr. et B. Lettres (passim), de la Preuss. Akad. der Wissensch. (passim), de l'Archaeol. Gesellsch. zu Berlin (n°s 17 et 19), de la Klass. phil. Gesellsch. à Hambourg (n°s 14, 25, 29) et du Philol. Verein zu Berlin (n°s 4 et 43). A. K.

Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte. XXXII. Röm. Abteilung. Probedruck zur Interpolationen-Sammlung der Savigny-Stiftung [Ludwig Mitteis]. Indication du plan du grand recueil d'interpolations projeté par la Savigny-Zeitschrift. On espère avoir des conseils de tous les savants compétents. Des spécimens importants (D. de pactis 2, 14 ; D. de usurp. et usuc. 41,3 ; D. de adm. tut. 26,7) permettent de se rendre compte de la méthode de travail et de la disposition typographique. ¶ Stipulation und Legat [Ludwig Mitteis]. L'auteur étudie seulement comment la théorie de la stipulation et celle du legs ont agi et réagi l'une sur l'autre. ¶ Die Aktivlegitimation zur actio furti im klassischen römischen Recht [Fritz Schulz]. A l'époque classique l'action furti appartient au volé. S'il y a deux

personnes lésées, par exemple un prêteur et un emprunteur, l'action appartient à celui qui par rapport à l'autre est directement atteint par le vol. L'action furti servant à protéger simplement un intérêt d'utilité ou de sécurité, l'actio furti secundaria Pampalonis n'existe pas. ¶ Zur Geschichte des Ravennatischen Kaufvertrags [Rudolf Kircher]. Les découvertes papyrologiques nous permettent de mieux comprendre les influences étrangères qui ont pu influer sur le droit romain. Les différences entre le vieux contrat romain et le contrat de Ravenne sont essentielles, la vieille mancipation est remplacée par une καταγραφή, un contrat écrit, et la pratique notariale de Ravenne rappelle les formules du droit gréco-romain. ¶ Der Begriff des Naturrechts bei den Sophisten [Max Salomon]. Etude successive des différents sophistes, puis essai de synthèse de leurs théories de droit naturel, auquel seul Hippias a donné un nom, ἄγραφοι νόμοι. Les sophistes ont quelques idées intéressantes en sociologie et droit naturel, mais une éthique insuffisante. ¶ Condictio ex iniusta causa [H. H. Pflüger]. Les juristes romains ont eu des opinions très différentes au sujet de l'admissibilité de la condictio furtiva — et selon qu'ils admettaient ou non l'action furti entre époux. C'est Justinien qui a donné à la condictio furtiva le nom de condictio ex iniusta causa. ¶ Generelle und spezielle Aktionem [Hans Peters]. On rencontre en droit romain des actions coexistantes, les unes de nature générale, et les autres de nature spéciale. — Les deux actions ont le même but pratique, mais leur cause n'est pas constituée par le même fait juridique. — L'auteur établit longuement le caractère général de l'actio tutelae, de l'actio negotiorum gestorum et de l'actio mandati qui ont un caractère commun (a semetipso exigere debet). Les actions spéciales ont pour cause une obligation. — Les actiones in rem. ¶ L'uso classico et l'uso giustinianeo di « extorquere ». [Emilio Albertario]. Recherches sur un verbe très employé par les juristes des compilations de Justinien et contribution à l'étude des interpolations. — Extorquere ne se rencontre que deux fois dans une œuvre antérieure au Digeste (Sentences de Paul I. 7.8, I. 7.10) avec un sens analogue à « pro vi aliquid eripere ». Dans le Digeste on rencontre aussi extorquere avec ce sens, mais dans un grand nombre de passages il signifie « enlever quelque chose à quelqu'un ». ¶ Eine Schenkung auf den Todesfall [Leopold Wenger]. Publication d'un papyrus de la bibliothèque de Munich, datant du dernier quart du VIe siècle. C'est une donation à cause de mort. La bénéficiaire est instituée πιστικός, et est chargée de s'occuper des obsèques, etc. De l'énumération des biens possédés par la donatrice, il ressort qu'il était fréquent de ne posséder qu'un étage dans une maison indivise. — Le papyrus est également intéressant en ce qui concerne l'irrévocabilité des donations à cause de mort. ¶ Ein Index plenus zum Codex Justinianus [R. von Mayr]. Revue des différentes entreprises lexicographiques relatives au droit romain. L'auteur entreprend un Index du Code de Justinien et donne des détails sur le plan et l'exécution de son travail. ¶ Neue Urkunden [Mitteis]. Griech. Papyrusurkunden der Hamburger Stadtbibl. Bd. I. Heft I (1911). A signaler le n° 1 (au 1er siècle, les διαγραφαί de banque contiennent d'autres indications que le payement de la dette), le n° 2 qui est un document unique jusqu'ici (ὁμολογοῦμεν ἔχειν παρὰ σοῦ), le n° 4 (convocation devant le préfet, par des literae ad magistratus datae), les nos 14-16 montrent que le propriétaire ne pouvait faire la transcription au livre foncier qu'après la purge des hypothèques ; le n° 18 donne le procédé de la conservation des actes. — A signaler parmi les publications archéologiques : Wessely, Griechische Texte zur Topographie Aegyptens et le vol. 4 des Papyrus de Londres, qui permet d'étudier

l'organisation de l'Egypte à l'époque arabe. — Le vol. 8 des papyrus Oxyrhynchos contient des documents juridiques importants, n° 1102 (procès de la ville d'Oxyrhynchos au sujet d'un héritage), n° 1105 donne l'indication d'une taxe annuelle d'hypothèque (ἀνανέωσις). Le n° 1114 est une Professio hereditatis seu bonorum possessionis. A signaler encore les n°s 1100, 1101, 1103, 1118, 1121, 1130, 1132, 1133, 1134. 1158. — Papyrus de Théadelphie édités par Pierre Jouguet. Les n°s 16 et 17 sont les plus intéressants, car ils témoignent de la décadence de Théadelphie ; les n°s 1 à 6. 8, 13, 14, 18 et 19 offrent aussi un intérêt juridique. — Griech. Urkunden des ägyptischen Museums zu Kairo herausg. von Friedrich Preisigke. Dans le n° 1, il est question d'une vente d'esclave sans clause de garantie en cas de fuite ; le n° 12 contient des autorisations de bâtir. — Inscr. inédite, trouvée à Rome, aujourd'hui à Maldern (Angleterre) et dont le sens est assez obscur. ¶ Note esegetiche minime in materia di pegno [Emilio Albertario]. Etude d'un texte d'Ulpien et d'un texte de Julien relatifs au gage. ¶ Die Entstehung des griechischen Testaments und Platos Nomoi [E. Fr. Bruck]. Reprise de la polémique avec Th. Thalheim au sujet du testament grec. Thalheim s'était appuyé sur un texte de Platon (Lois XI, 922 d) que Bruck étudie à nouveau. ¶ Un nuovo frammento del decreto di Gneo Pompeo Strabone, relativo alla « lex Julia de civitate danda » e la questione intorno alla costituzionalità di esso [A. Zocco. Rosa]. On a retrouvé sur une plaque de bronze un fragment du décret de G. Pompeius Strabo relatif à la « lex Julia de civitate danda » qui permet de lui attribuer la date de 664. ¶ Eidesformeln aus arabischer Zeit [L. Wenger]. Les Papyrus d'Aphrodite contiennent des textes coptes qui permettent de connaître les formules de serments usités en Egypte par les chrétiens, après la conquête arabe. ¶ Noch einmal die Litiscontestatio des Formularprozesses [Richard Schott]. Rectifications à propos d'un article de Hölder. ¶ Zur Geschichte der röm. Anwaltschaft [Egon Weiss]. Examen de deux inscriptions publiées par Audollent et qui offrent un certain intérêt pour l'histoire de la profession d'avocat à Rome. ¶ Nochmals ἐπαφή [B. Kübler]. Polémique aveé Sudhoff. K. cite à ce sujet un papyrus inédit de Strasbourg sur les ventes d'esclaves. ¶ Brenkmanns Papiere zu Göttingen. [Hans Peters]. Description de la coll. Brenkmann à la bibl. de l'Université de Göttingen. ¶ Agnitio bonorum possessionis vom Jahre 249 p. [Otto Eger]. Le papyrus 40 de la Bibl. de l'Université de Giessen est une agnitio bonorum possessionis qui peut servir à illustrer un passage de Théophile (Paraphr. ad J. 3, 9, 10) : necesse erat praetorem adire et specialiter dicere : da mihi illam b. p. ¶ D. 2, 14,8 (Lenel Pap. 650) [Gradenwitz]. Discussion au sujet d'une interpolation. ¶ Zu dem neuen ägyptischen Militärdiplom [H. Dessau]. Notes au sujet du diplôme militaire découvert en Egypte et publié par Lefebvre.

E. M. L.

Zeitschrift für Numismatik. T. 29. 1re et 2e livr. (1912). Seltene und unedierte Seleukidenmünzen [G. Macdonald] 2 pl. Description de 45 monnaies or, argent, cuivre de Seleucus I (6) ; Antiochus I Soter (6) ; Antiochus II (1) ; Seleucus II (1) ; Antiochus III (2) ; Antiochus V Eupator (1) ; Demetrios I (1) ; Alexandre I Balas 3 ; Demetrios II 1re règne (2) ; Antiochus VII (6) ; Demetrios II 2e règne (1) ; Alexandre II Zebinas (2) ; Cléopâtre et Antiochus VIII (2) ; Antiochus VIII Grypos (7) ; Antiochus IX Cyzicenus (2) ; Antiochus X, Antiochus XI et Demetrius III (chacun une). ¶ Eine Münze von Hadrumetum [U. Ph. Boissevain]. Lecture certaine de la légende qu'on lit sur une monnaie de bronze d'Hadrumète du Cab.

d'Amsterdam portant au dr. la tête de Neptune tournée vers la dr. avec le trident sur l'épaule gauche et au Rs. le buste du soleil avec nimbe et couronne de rayons : on en connaît six exemplaires ; elle a été décrite par L. Müller. Numismatique de l'anc. Afrique II, p. 51 sqq et IV p. 41. La légende doit se lire ainsi : « C (ou G) Fabius Catulus II vir | D. Sextilius Cornutus II vir ». Les autres lectures sont erronées. ¶ Münzschatz aus Theadelphia [K. Regling]. Rubensohn a trouvé en 1902 dans une maison du Kom de Batu Harit (l'ancienne Théadelphie) en Egypte trois trésors de monnaies contenus dans un vase de bronze, un de terre et un de bois, elles étaient très oxydées. Description sommaire de ces monnaies. 1, Dans le vase de terre 20 monnaies de bronze (12 grandes, 8 moyennes) alexandriniennes datant de 52 av. J.-C. à 235 ap. J.-C. — 2, Vase de bois, 33 monnaies de billon alexandriniennes datant de 270 à 300 ap. J.-C. diamètre 18-21 mm. — 3, Vase de bronze, 172 monnaies de cuivre romaines impériales dites « folles », datant de 296 à 293. Ces trois trésors ont dû être enfouis en même temps vers 312. Remarques sur la circulation des monnaies en Basse Egypte dans les premières années du IV^{e} s. et sur la frappe des monnaies dites « folles ». ¶ Nochmals das altarkadische Gemeinwesen [H. Weil]. On admet généralement aujourd'hui avec Imhoof-Blumer que la riche série de monnaies arcadiennes avec la légende 'Αρ., ou 'Αρκα, ou 'Αρκαδικόν a été frappée dans les ateliers monétaires de Heraea : ces monnaies sont une preuve qu'il y a eu une ligue politique arcadienne, née d'un culte commun, dans laquelle Heraea jouait un rôle prépondérant. ¶ C. r. des séances de la Numism. Gesellsch. de Berlin 1910.

Y.

Zeitschrift für neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde des Urchristentums. Tome XII. Un traité théologique de l'époque de transition dans la littérature chrétienne d'Occident [P. Corssen]. De montibus Sina et Sion, de l'appendice de saint Cyprien, ouvrage peu aimable, mais qui a exercé une grande influence, notamment sur Augustin, et a été souvent copié. Herméneutique et symbolique de l'auteur, comparées avec celles d'Augustin et de Tertullien. Le latin est remarquablemeut barbare; liste de fautes grammaticales. L'auteur devait être un Grec vivant dans une communauté parlant latin. L'écrit doit être un des plus anciens ouvrages chrétiens rédigé en latin. Observations sur la critique du texte. Doctrine et citations de l'Écriture. Rapport avec les actes apocryphes de Jean. ¶ Les odes de Salomon montanistes [Fr. C. Conybeare]. ¶ Groupe de mss. en minuscule pour la deuxième épître de Pierre et pour Jude [J. de Zwaan]. ¶ Sur le nom de Papias [W. H. P. Hatch]. Lightfoot cite six exemples du nom; Pape, deux autres ; Fick mentionne seulement la forme Παππίας. Il y a, par contre, 23 exemples de Papias dans le voyage de Sterrett (Papers of the American school of cl. st. at Athens, II-III) ; ils sont d'époque romaine et proviennent de Carie, Phrygie, Isaurie et Lycaonie. ¶ Jean, 8,44 [A. B. Drachmann]. Lire avec Wellhausen et une partie des mss. ὑμεῖς ἐκ τοῦ Κάϊν ἐστέ. ¶ L'origine d'un fragment de Bible latino-gothique [Fr. Rühl]. Il est du V^{e} ou VI^{e} siècle et a été trouvé en Egypte. Sa présence en Egypte s'explique si l'on admet qu'il provient du royaume vandale d'Afrique, à la suite de l'attaque de Tripoli par un corps expéditionnaire venu de la Thébaïde. ¶ Les heures quotidiennes de prière dans le Judaïsme et le Christianisme [O. Holtzmann]. ¶ Les odes de Salomon, hymnes montanistes du II^{e} s. [S. A. Fries]. ¶ La mention du temple dans les Odes de Salomon [A. Loisy]. ¶ La version des Actes en vieux-géorgien [Fr. C. Conybeare]. Importance pour la critique du texte grec. ¶ Date et pays des anciens de

Papias [B. W. Bacon]. Jérusalem, après les évangiles grecs de Matthieu et de Marc et quand étaient en circulation les idées dérivées des apocalypses juives (II Esdras. Apoc. de Baruch). ¶ μυστήριον et sacramentum dans les deux premiers siècles de l'Eglise [Hans von Soden]. Etude et recueil des passages où se trouvent les deux mots depuis les évangiles jusqu'à Tertullien et aux traductions latines de la Bible. Sur le rôle du serment dans les mystères païens et dans l'armée romaine; le mot sacramentum désigne une initiation, parce qu'elle était liée à un serment; l'origine militaire du sens ne s'est jamais effacée, comme le montre Tite-Live, X, 38 et XXXIX, 15. ¶ Vie, Ζωή, Hayyīm [F. C. Burkitt]. ¶ Deux notes sur la Philocalia [C. H. Turner]. 1. Origène n'a écrit sur l'Exode que des homélies et des notes, pas de commentaire. 2. C'est probablement Photius qui a pris l'initiative de la Philocalie. ¶ L'apocalypse de Pierre et la seconde épître de Pierre [Fr. Spitta]. ¶ Benoît de Nursie a-t-il connu la Didachè ¶ [H. Boehmer]. Probablement la Didachè primitive, conservée en latin dans deux mss. de provenance bénédictine. ¶ Le commentaire d'Origène sur Matthieu et celui de Pierre de Laodicée [Er. Klostermann]. La publication du second permet de corriger deux passages du premier. ¶ Ancien art chrétien [H. Achelis]. Les catacombes romaines. ¶ Tertullien, De anima, 43 [C. F. Seybold]. Lire : de uulnere (ou de ianua) percussi lateris.

P. L.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen (begründet von A. Kuhn). Tome XLIV. N° 1-2. Eoliens et Achéens [A. Fick]. Les uns et les autres, d'après Homère et les plus anciennes traditions, sont d'abord en Thessalie. L'Eolide n'était pas toute la Thessalie, mais seulement l'est et le sud-est. De là, les Eoliens gagnèrent l'ouest et finalement, par-delà la mer, l'Asie-Mineure. Les renseignements combinés d'Hésiode et d'Apollodore fournissent sept fils d'Eolos : Athamas, Créthée, Sisyphe, Salmonée, Périérès, Deïon et Magnès. Il est douteux que les Macédoniens aient quelque rapport avec les Eoliens. Dans l'autre partie de la Thessalie, ouest et sud-ouest, dominaient les Achéens. La dynastie achéenne porte le nom d'Eacides. Αἰακός est dérivé de αἶα, « terre ». Eacos est le « maitre du pays ». De αἶϝα dérive αἴϝας, le gardien du pays, toujours armé pour sa défense. C'est de l'Achaïe de Thessalie que les Achéens ont gagné le nord, l'est et le sud du Péloponnèse. Ajax, c.-à-d. les Eacides, occupe l'île d'Egine. Il y fonde le sanctuaire de Zeus Hellanios. Les Hellènes venus de l'Hellade, sont avec les Myrmidons et les Achéens, les soldats d'Achille dans le catalogue homérique. Les races groupées sous le double nom d'Achéens et d'Eoliens sont certainement apparentées. Cependant, dès l'origine, on les voit distinctes et elles ont une histoire séparée. Il est d'autant plus étonnant que les Anciens ne nous parlent jamais d'un dialecte achéen. L'achéen n'est pas le dorien terne de Meister. Il faut le chercher dans les plus anciens éléments de l'éolien. ν devant -ς finale et -σ- intérieure se maintient en crétois, tandis que l'éolien développe une diphtongue en ι (τοίς) et que les autres dialectes perdent le ν et allongent. Le traitement éolien est plus ancien que l'installation en Asie-Mineure; car on le constate en Elide (Collitz 1172,10), τοίρ. Il est donc propre à l'éolien primitif. Au contraire le crétois seul garde la forme originelle τόνς. On ne peut la qualifier ni d'éolienne, ni d'éolienne primitive; la Crète n'a été occupée que par des Doriens et des Achéens; donc τόνς est achéen. En Thessalie, les envahisseurs barbares, qui parlaient un dialecte dorien septentrional, ont adopté la langue de la population soumise, plus cultivée. Les Thessaliens se sont d'abord heurtés aux Achéens,

et, quand ils sont parvenus à l'est, ils avaient déjà changé de dialecte. Cela explique la langue particulière des plus anciennes inscriptions. O. Hoffmann a eu raison de mettre l'achéen en tête des dialectes grecs. Il est peut-être le grec primitif. En tout cas, tout ce qui dans la langue de l'épopée dépasse l'éolien, comme l'usage du duel, les gén. en -ᾱο, -οιο, appartient à l'héritage achéen. ¶ Lat. svecerio [H. Jacobsohn]. Val(erio) Valeriano svecerioni, CIL. III, 5974 (environs de Straubing). Le degré de parenté n'est pas certain, frère de la femme, frère de la belle-mère (oncle maternel de la femme), père de la belle-mère. Le mot peut avoir deux origines. Il peut être une formation hybride, avec un radical celtique, ce qui est encore possible en Rhétie au IIᵉ s. après J.-C. Il peut aussi, si le premier e est long, être une formation du type vrddhi, de * svēcuros, identique à sk. śvāśura, v. h. a. swāgur. ¶ Sur des suffixes latins [A. Zimmermann]. 1. -ulentus (-ilentus). N'a rien à voir avec oleo (étymologie de Stowasser, Niedermann, Skutsch). Mais repose sur des diminutifs d'une part, et d'autre part sur un développement du suffixe -ens en -entus dans des participes devenus substantifs ou adjectifs : gracus, gracilens, gracilentus. D'où aqua, aquola, aquilentus; faex, faecula, faeculentus; etc. 2. -os(s)us. Ce suffixe n'a pas de rapport avec odi, osus (ét. de Skutsch). Il est né de la dérivation d'adjectifs tirés de substantifs en -os : clamos, clamosus. Les graphies -ossus ou -onsus sont analogiques, d'après caussa thensaurus. ¶ Le changement de consonnes à l'initiale en grec [Jos. Schrijnen]. C'est le cas de πτόλις πόλις. Il repose sur des formes différentes de la racine en i. europ., soit pel et pjel ou pwel. ¶ Lat. faex [A. Bezzenberger]. Le rapprochement avec lithuanien gaisztù, « tarder, rester », permet de rattacher faex à haereo. ¶ Un développement moderne du duel elliptique [Fr. Edgerton]. Constructions de langues modernes du type « nous deux Pierre ». ¶ Mélanges [R. Thurneysen]. P. 113, lat. re-. Günther a raison de donner au préverbe cette forme comme primitive; red- est tiré de reddo pour * re-dido. De même rellatus est formé par analogie avec rettuli (re-tetuli), d'où rell- dans relligio, relliquiae. Quelle est l'étymologie ? Probablement re- est la forme pleine de ἄρ, ῥα (ἄρα) et lit. ir̃. Le sens aurait été d'abord « de nouveau ». Cf. αὖ (lat. au-). Le prétendu paphien ερ provient probablement d'une mauvaise lecture d'un savant ancien dans Hésychius, où κατερ-est un κατά refait sur ὑπέρ. ¶ De l'interprétation de la dissolution (Zerdehnung) épique [F. Solmsen]. Critique de diverses explications par l'examen des formes homériques du verbe ἐάω. ¶ Une ancienne explication confirmée [W. Prellwitz]. Les anciens expliquaient κατηφής par κατά et φάος. Ce dernier mot signifie simplement « œil » dans Homère. Il y a en sk. un mot ā-bhā, « lumière, éclat ». Il présente la longue que n'a pas φάος et ses congénères grecs. On a donc ici : sk. ā = gr. ā (ion. η). ¶ Parerga [F. Bechtel]. 20. χαλκοάρας et χεριάρας. 21. arcadien Πύτιος. ¶ Aniochus [W. Schulze]. CIL. III, 7301 (Thèbes). Même nom sous la forme Haniochus, ib. 42. Cf. 'Ανιοχίδας (Corinthe). L'alternance de l'aspiration est à noter. Cf. Hagesi- Agesi- et Jacobsohn, Der aoristtypus ἆλτο. ¶ domene [W. Schulze]. Dans le grec tardif αι > e; dans le latin de l'Empire ĭ > e fermé. Par suite δόμεναι et le voc. domine ont le même son. D'où les jeux de mots d'A. P., X, 44. ¶ L'all. moderne Kopf [R. Gutmann]. P. 137 suiv., sur cupa et cuppa. ¶ Osque de Bantia eítuā-, pomp. eítiuvā- « argent », pomp. eítuns « banquier » [W. Prellwitz]. Skutsch a rapproché eítuvo « troupeau » de la racine ei « aller ». On peut l'appuyer d'une comparaison avec πρόβατον et προβαίνω. D'autre part la comparaison de pecus et pecunia explique le sens d'eítuvā-, « argent ». Quant à eituns, c'est une formation en -n comme celle des abstraits latins, comme éol.

κίνδυν (gén. κίνδυνος) = ὁ κίνδυνος. ¶ Homerica [A. Fick]. ἀλόω. — θεουδής. — ἔσπετε. — ϝειδώς. — κέσκετο. — μεταλλάω. — νέποδες. — Οἴτυλος. — οἰωνός. — πέπλος. — παίπαλος. — Πηλεύς, Νηλεύς, Τυδεύς, Κατρεύς. — Χρύσης, Βρήσσης. — πότνια Ἥρη. ¶ Lat. seuērus [W. Prellwitz]. De se- (dans se-orsum, socors, etc.) et uer-, « la joie », cf. ἦρα φέρειν, ἦρα syn. de χάριν dans Bacchylide. Le mot uerus montre un changement de la même racine; cf. celtq. * ko-vēros dans Dumnocouerus. seuerus, c'est l'homme sans amabilité, sans grâce. ¶ Γοργώς [W. Schulze]. Nom d'h., à Sparte; T. L., XXXIV, 29 (195 av. J.-C.), Gorgopas, nom d'un laconien; Messi Gorgotis (gén.) CIL. X, 6565 (ɪᴠ^e^ s. ap. J.-C.), d'où nom. Messius Gorgos. Cf. 'Απολλώς. ¶ Sur la p. 119 [F. Solmsen]. A propos d'une hypothèse d'Ehrlich sur ἐάω. ¶¶. N° 3-4. Pour l'histoire du datif dans les langues indo-européennes [F. Solmsen]. 1. Cypriote Διϝείφιλος et le dat. indo-européen. Ce nom propre nous donne la forme primitive du dat. i. europ. pour la déclinaison athématique. Il explique la prosodie homérique διΐφιλος (non * -δῐΐφιλος). L'ι long représente le composé à forme locative Διίφιλος où l'on a conservé la prosodie de * διειφιλος. Διίφιλος n'est pas un itacisme ; car il est nécessaire comme ancêtre de l'att. Δίφιλος. Les passages où l'ι du datif est long dans Homère ont la même explication. Dans l'ancienne épopée l'ι du dat. -locat. sg. est très rarement élidé, tandis qu'ailleurs un ῐ final est élidé sans difficulté. Il y en a qq. ex. (E 5, K 277, N 289 etc.). Ce sont des ῐ brefs élidés comme n'importe quel ῐ. Mais dans le temps où l'épopée commençait à être rédigée le dat. en -ει était encore en concurrence avec les formes de type locatif en -ι. Un peu plus tard, quand les deux cas se sont entièrement fondus, les habitudes métriques soustrayaient à l'élision le dat. sg. La poésie est de plus en plus fidèle à cette observance : Euripide a un exemple d'élision qui est douteux (Alc. 1118); Aristophane n'en a peut-être aucun. La langue vivante élidait cet ῐ, comme le prouvent les inscr. Le dat. sg. a protégé par contre-coup le dat. plur., dont le dernier ex. d'élision est dans Pindare pour la poésie d'art, tandis que les inscr. métriques en montrent encore au ɪɪɪ^e^ s. et dans Isylle d'Epidaure. Les formes en-αι, infin. (δόμεναι, γράψαι), χαμαί, παραι (ital. prai, germ. * furai) ne sont pas des datifs véritables. Le datif était un cas complexe comprenant le datif proprement avec désinence ει, et le cas du but du mouvement local avec désinence αι. Les phrases : ollus quiris leto datus (Festus), morti dabo ou misero (Plt., Merc. 472, Capt. 692), Romanis manus tendebant (Cés. B.G. VII, 48), avec complément personnel, sont de véritables datifs. Le datif du but du mouvement est en latin une création de la poésie d'après le grec (it clamor caelo) et ne se trouve dans Cic. que dans des traductions de poètes. Le datif de but se trouve dans le datif final (pignori ponere, receptui canere). Le cas du but se trouve dans les infin. passifs du latin, agi, fari, dari. Ce cas est primitif, puisqu'on le trouve dans les plus anciens textes sanscrits en en vieux slave. En grec, il paraît être perdu hors de l'infinitif. Dans ξύλα τῷ μολύβδῳ, on ne l'a pas, mais un datif adnominal, comme dans θήσαυρον βελέεσσι. Conséquences pour les langues slaves et baltiques. P. 177, n. 2 sur quoi-ius, adj. employé pour le génitif et rattaché au nom. quoi, osque pui. Les autres gén. eiios, illius, etc. sont analogiques. P. 192, sur ἐμοί et σοί (τοί) P. 190, le phrygien a encore -ει dans les inscr. : Μιδαι λαϝαλταει ϝαναχτει signifie : à Midas, nourricier du peuple, seigneur. — 2. Le dat. sg. de la première et de la seconde déclinaison en latin. L'explication de Bartholomae n'est pas impossible. Mais l'ancienne explication qui tire -ō de -ōι par amuissement de l'i final, garde toute sa valeur, tant qu'on n'aura pas un exemple très ancien de -ō dans un texte latin authentique, à l'abri de

toute influence osco-ombrienne. — 3. Le nominatif et le dat. plur. des pronoms personnels en grec. Le nominatif a été formé par addition de -ς à l'accus. en -ε : ἀμές, ἀμμές de ἀμέ, ἀμμέ. En ionien, on devrait avoir * ἡμές. On peut le rétablir en cinquante passages d'Homère; car le texte a passé par un état où E exprimait ει et a pu être traduit à contresens. On a refait ἡμέ; ὑμέ; en ἡμέες ὑμέες au temps des plus jeunes parties de l'Iliade. Sur ἡμεῖν, ἡμῖν. ¶ Gloses d'Hésychius [A. Fick]. ἀμέσω · ὠμοπλάται nous a conservé la forme primitive de ὦμος au duel, probablement par suite d'un emprunt à l'Inde (sk. amsa-). P. 337. Le nom de la nymphe Γαλά-τεια contient un premier élément, qui est une variante de γελα (γελά-σαι), comme ταλα- en est une de τελα. P. 339, Δαυλίς · ἑορτὴ ἐν Ἄργει κ.τ.λ. est un mot préhellénique, dont il faut rapprocher Hipponax, fr. 1 κανδαύλα et Hés. Κανδαύλας · Ἑρμῆς ἢ Ἡρακλῆς. La racine signifie « étrangler », d'où le nom du loup, δάος, en phrygien. La plus ancienne forme phonétiquement avec i.e. dh initial est conservée dans Θαύλια, Θαύλιος. Le rapprochement de Bechtel avec v.h.a. tōt montre que Tod est, à l'origine, l'acte d'étrangler. < Cf. plus haut l'analyse de l'Hermes >. P. 341 ἐλεγεῖα, ἔλεγος doivent être rapprochés de ἐλεγαίνω, « être exubérant, voluptueux », ἀσ-ελγής, dont le premier élément est ἄση, « satiété ». P. 341 ἔλλα · καθέδρα. Λάκωνες : c'est le vieux mot, de ἕδλα (cf. lat. sella de sedla). Il désigne par suite le siège ou le trône de Zeus à Dodone : Διὸς ἱερὸν ἐν Δωδώνῃ, puis Dodone elle-même d'après son sanctuaire; d'où Ἑλλάς, nom du pays de Dodone (cf. B 684), et Ἑλλοί, nom des habitants de ce pays (II, 234, où il faut écarter Σελλοί, corruption), tiré de Ἑλλά : cf. Ἴθακος et Ithaque, Ἀλεός et Alea, Κραναός et Κραναά. Un autre nom du pays de Dodone est Ἑλλωπία (Hés., Eées, fr. 134 Rzach). P. 346, nom des oiseaux de proie et de la serpe rapprochés : κίρκος, falco (falx), ἅρπη. P. 347, Κίρκη Αἰαίη est la déesse du cercle, ou plutôt du demi-cercle que Eos et Hélios parcourent en une année; aussi est-elle dite fille de Hélios. Comme maîtresse du zodiaque, elle est entourée d'animaux enchantés, lions, porcs, loups. Le lion est le symbole ancien des ardeurs de l'été; ὗς sonne comme ὕει, et désigne le temps de la pluie, l'hiver; λύκος est un jeu de mots avec λύκη, « crépuscule », λυκόφως, et plus exactement avec λυκάβας, l'ancien nom de l'année, « la marche du loup ». Κίρκη est le fém. de κίρκος, différent de κρίκος et désignant le demi-cercle, le cercle ouvert. Circé est servie par les Heures, la personnification de l'année par les saisons; elles sont quatre, k 348. Leurs fonctions dans la demeure de Circé sont clairement celles des saisons; la première prépare les sièges et les tentures, comme le printemps habille la terre, ἕδος πάντων; la seconde apporte la nourriture, principalement le pain, comme l'été; la troisième le vin, comme l'automne; la quatrième prépare le bain et l'eau, ce qui est conforme au rôle de la saison des pluies. 350-351 sont une interpolation dénoncée à la fois par la langue et par la méconnaissance de l'ancienne signification. P. 349, ancienne légende attique sur Aédon et preuve que le sacrifice des enfants à Moloch était en usage à Carthage (Αἴδυς τε ἀηδών). P. 350, les Σελλοί homériques doivent leur existence à une mauvaise division des mots dans un texte, qui, à l'origine ne les séparait pas; lire : σ' Ἑλλοί, II 234. Autres exemples de la même erreur. P. 351, sur l'île Hydria ou Hydréa et les légendes des Dolopes et d'Hermione. ¶ ἄρδω et πελαργός [W. Schulze]. Certains prononçaient avec α long. ¶ Parerga [F. Bechtel]. 24. Γαψίας, Γάψων. 25. ἔνυμα. 26. Ἐπανίδας. 27. Ἰοφῶσσα. 28. Καλλιθύεσσα. 29. κελεός. 30. Ὀμβρίας. 31. Σκόμβος. ¶ Rétractation [A. Fick]. Dans A 553 lire : μετάλλω (non μεταλλῶ). ¶ Lat. secespita [W. Prellwitz]. Couteau de sacrifice, dont le premier élément est appa-

renté à secare, le deuxième à spata, nom tardif emprunté au gr. σπάθη. ¶ Sur les prépositions grecques [W. Schulze]. ἐπί avec le datif. Rivalité de περί et ὑπέρ. ¶ L'étymologie de amoenus [A. Zimmermann]. De am(m)a, « la chère maman », ayant pris la forme * amoi ; cf. Mamoena, de * mamoi de Mamo (Μαμώ), d'où Mammona. ¶ Lit. stelbti, lat. stlembus, gr. ἀτάσθαλος [W. Prellwitz]. ¶ Prusias : Plusias [W. Schulze]. Jérôme, Chron. Abr. 1390 Prusias condita : Plusias B(ernensis) du VII^e s. Cf. CIL. XI, 52 nat(ione) Bityn(us) ciuit(ate) Plusiada ; VIII, 18084 Plus. Cf. al. Pflaume du lat. prunum. Paul LEJAY.

AUTRICHE-HONGRIE

Rédacteur général : ADRIEN KREBS.

AUTRICHE

Commentationes Aenipontanae. Fasc. VI (1911). De libello Simonis Atheniensis de re equestri [J. Soukup]. Xénophon, π. ἱππικῆς (I, 1 et XI, 6) mentionne un Traité sur l'équitation de Simon d'Athènes dont un court fragment (C) est conservé à Cambridge (Cod. Cantabr., 3.19, bibl. du collège Emmanuel, saec. XII fin). Le même fragment se trouve dans un cod. de Londres (L), XIV^e ou fin du XIII^e s. (Br. Mus. bibl. Sloan. 375). S. le publie à nouveau avec les variantes et une trad. en all., il est intitulé Σίμωνος Ἀθηναίου π. εἴδους καὶ ἐπιλογῆς ἵππων. Commentaire détaillé : la description qui s'y trouve d'un beau cheval répond en gros et pour les détails à nos conceptions modernes. — Passages analogues d'autres auteurs, Apsyrtos (Hippiatr., p. 54 et 226), Arrien (de ven., 1,4), Pollux (I, 198, II, 69) et Xénoph., (π. ἱππικῆς passim) qui s'est attaché à présenter sous une forme élégante les idées exprimées par S. dans un style sentencieux et abrupte. Les lacunes du fragment pourraient être complétées grâce à Pollux Onom. ; S. paraît avoir été (Poll., II, 69) contemporain du peintre Micon qui vivait au milieu du V^e s. P. S.

Dissertationes philologae Vindobonenses. Vol. XI. Ne nous sont pas encore parvenues.

Iahreshefte des oesterreichischen Archaeologischen Instituts in Wien. Vol. 13 (1910). 2^e livr. Zum Grundproblem der pompejanischen Wandmalerei [W. Klein]. La première question qui se présente dans l'étude des peintures murales pompéiennes, c'est de savoir si elles doivent être considérées comme des spécimens de l'art de leur époque ou d'un art très ancien. K, dans cet art. de 27 p. (78 fig.), montre que les peintres pompéiens, comme ceux de la Renaissance et ceux des siècles suivants, avaient étudié les antiques. S'ils consacraient une étude approfondie à la plastique des artistes anciens, il est évident qu'ils étudiaient aussi leurs peintures, de même que depuis Tischbein, la peinture sur vases a trouvé de fervents artistes pour l'étudier aussi bien que la plastique. Il va de soi qu'ils ne copiaient pas simplement leurs modèles, mais qu'il les interprétaient en artistes. Si nous avions leurs cahiers d'esquisses, ils seraient encore plus instructifs pour nous que ceux du XVI^e s. ¶ Ueber eine Gruppe ionischer Vasen [W. Klein]. 4 pl. 7 fig. Description et étude d'une hydrie du Musée de Naples que le Cat. Heydemann, n° 2781, désigne comme n'ayant rien d'extraordinaire, au dessin fait à la hâte, ayant subi des retouches ; ce der-

nier reproche s'adresse aux représentations antérieures de la panse du vase, tandis que le premier concerne la frise qui orne le col et le haut du vase, et qui représente une centauromachie, mais il n'est pas mérité, la preuve en est l'impression que cette figuration de centaures produit sur le spectateur; elle est vivante et dramatique. Rapprochement avec deux autres vases qui constituent avec celui-ci un groupe, l'un de Wurzbourg représentant la fuite d'Énée, l'autre est une amphore de Berlin, n° 2154, où l'on voit le jugement de Pâris, on y retrouve le même système de décoration : description détaillée de ces trois vases dont l'un, celui de Berlin, est un chef-d'œuvre; ils n'ont rien d'étrusque, comme on l'a dit, mais relèvent de la peinture sur vase ionienne; caractéristique de cette peinture; comparaison avec d'autres vases. ¶ Bronzello del Museo Civico di Bologna [P. Ducati]. Description (3 fig.) d'une statuette en bronze représentant un danseur presque nu, revêtu d'une courte ἐξωμίς relevée au-dessus de la ceinture, dansant une danse effrénée orgiastique, la tête renversée, le bras gauche levé comme s'il agitait une crotale ; comparaison avec un bronze de l'Antiquarium de Berlin ; ce doit être un de ces mendiants charlatans, prenant part aux cérémonies du culte orgiastique qu'on désignait par le mot d'ἀγυρταί; il appartient à cette catégorie de petits bronzes alexandrins que Schreiber a recueillis et décrits. ¶ Pantheistische Denkmäler [R. Weisshaüpl]. 14 fig. 1, Isis Panthea, représentations diverses de cette déesse; 2, Venus Panthea; 3, Symplegma en bronze de Toulouse < cf. Rev. arch., 37,233 > où l'on voit la massue d'Hercule entourée d'un serpent et de divers symboles, le tout représentant une divinité panthéistique. ¶ Die Offizierslaufbahn eines kleinasiatischen Ritters [A. v. Premerstein]. Inscr. grecque honorifique gravée sur une plaque de marbre brisée en quatre morceaux, qui se trouve à Braunsberg (Prusse orientale). On y lit la carrière d'un officier de cavalerie dont le gentilice Ἀβουρνίῳ seul est conservé. Texte et comm., fonctions qu'il a remplies, ses grades, ses campagnes, ses décorations militaires. Il servit sous Trajan, après la mort et la consécration duquel (117) cette inscr. fut gravée. Toute sa carrière paraît s'être passée dans l'armée de Syrie. Le dédicant était également officier de cavalerie et parent de celui en l'honneur duquel la stèle a été élevée. ¶¶ **Beiblatt.** Ausgrabungen in Kärnten [A. Egger]. Résultats des fouilles en Carinthie (37 fig.). 1, Virunum (Zolfeld). Un temple ancien dont il ne reste que les substructions, fragments d'architecture divers : bâtiments, objets trouvés, 57 monnaies (d'Auguste à Constance I); bronzes (entre autres un petit loir admirablement conservé, rongeant un gland); vases sigillés (dont quatre plats remarquables par leur forme et leur ornementation) : qqs inscr ; 2, Teurnia ou Tiburnia (St Peter im Holz) : nombreuses mosaïques (une avec inscr. datant de 11 ap. J.-C., d'autres avec représentations d'oiseaux, de serpents et de plantes; restes de constructions). ¶ Forschungen in Pola (15 fig.) [A. Gnirs]. 1, Recherches sur la topographie; 2, Trouvailles (restes de constructions, d'habitations, inscr. diverses et marques de potiers, débris d'architecture, restes d'une route romaine. ¶ Antike Denkmäler in Serbien [N. Vulić]. 37 fig. Fouilles de 1907-1910. A, Moesie supérieure. 1, Aquae (Traovo). Inscr. funéraires, fragment de lampe avec inscr. — 2, Egeta (Brza, Palanka). — 3, Municipium Aelium Viminacium (Kostolae). Inscr. Stèles funéraires, sculptures, fragments de statues; briques avec inscr., anneau avec gemme et l'inscr. Μνημόνευε. — 4, Municipium (plus tard Colonia) Singidunum (Belgrade). Trois inscr. — 5, Municipium Aurelium Augustum Margum (Dubravica à l'embouchure de la Morava), sculptures, fragments de statues. — 6, Kuršumlija. — 7, Colonia Flava (plus tard

Aelia) Scupi (Ziokućani près Üsküb). Inscr. funéraires. — 8, Naissus et ses environs (Niš). — 9, Timacum minus, Baranica. — 10, Pierre milliaire en marbre blanc. — B, Dalmatie. 11, Frontière de la Dalmatie et de la Moesie près Guberevac. 12 inscr. En tout, 49 inscriptions funéraires. ¶ Kniende Adoranten auf attischen Reliefs [O. Walter]. Les Grecs se tenaient debout pour prier et il est rare de rencontrer dans les auteurs la mention d'adorants à genoux ; les monuments figurés qui les représentent dans cette posture sont moins rares et W. décrit un certain de reliefs attiques du ɪvᵉ s. où en voit représentés ; la plupart sont à Athènes (9 fig.). En dehors de ceux-ci, ils sont rares. ¶ Zur ξαίνουσα (5 fig.) [Marg. Láng]. Détails sur la technologie et la terminologie des préparatifs du filage chez les anciens au point de vue archéologique. Explication de représentations sur des monuments figurés où l'on voit des femmes occupées à filer. ¶ Zum sog. Altar des Cn. Domitius Ahenobarbus [J. Sieveking]. Courts détails rectificatifs à un art. précédent < cf. livr. 1, R.d.R. 35,91,3 >. ¶ Neues Fragment der Auguralfesten [Ch. Huelsen]. Étude d'un fragment d'inscr. de huit lignes, assez bien conservé, qui se trouve maintenant au Musée des Thermes de Dioclétien. On connaissait déjà trois fragments de cette liste de prêtres. Texte et commentaire. Il nous donne trois noms nouveaux, dont un absolument sûr, et doit provenir des fouilles près de la Basilica Aemilia du Forum de Rome où se trouvaient le lieu de réunion et les archives des Augures. ¶ Neue Forschungen zur Schlacht am Muthul [R. Oehler]. Examine les conclusions de Toussaint (Note sur la région reconnue en 1897 par la 2ᵉ brigade topographique de Tunisie), et fait remarquer que s'il a raison de désigner comme plus favorable à la cavalerie at aux éléphants de Jugurtha le terrain sur la rive gauche de l'Oued-el-Melah, que celui près de Koudiat-Ahdallah, il a tort d'oublier que sa situation et sa commodité ne concordent pas du tout avec ce que nous dit Salluste (Jug., 48-52) de la bataille. Il n'est pas d'accord avec T. sur la situation du champ de bataille ; il le cite par contre longuement dans son essai de détermination de la route suivie par Metellus dans sa marche de Vaga au Muthul, essai qui est bien propre à élucider ce point obscur. ¶ Glaeserne Konvexspiegel [E. Nowotny]. Complément à un art. précédent sur les miroirs convexes en verre antique < cf. livr. I, 107, R.d.R. 35,93.4 > : procédés pour leur fabrication ; description de plusieurs d'entre eux. Le nombre total de ces miroirs trouvés sur le territoire norico-pannonien et illyrien s'élève à 74 et pour tout l'empire romain à 134. ¶ Nochmals zur ξαίνουσα [F. Hauser et H. Blümner]. Débats entre ces deux savants sur les procédés de filage et sur les instruments employés. ¶ Zu den Friesen der delphischen Schatzhäuser [A. Schober]. Détermination exate des mesures des frises < cf. livr. I, 81 R.d.R. 35,91,46 > : remarques sur une des plaques de la Gigantomachie ; essai de restitution.

¶¶ Vol. 14 (1911), 1ʳᵉ livr. Typenwanderung [E. Löwy]. Dans ce 2ᵉ art. < cf. Iahresh. xɪɪ, liv. 2, R.d.R. 34,13,26 >, L. poursuit son étude sur les transformations et la transmission des différents types de la statuaire grecque : 1, le lion ; 2, le cheval ; 3, considérations générales (36 fig.). ¶ Ueber Phidias [H. Schrader]. 2 pl. 54 fig. Étudie l'art de Phidias dans son développement et dans ses différentes œuvres, à la suite de Puchstein, qui a transformé notre manière de comprendre l'art de Phidias, et de Kekulé qui a montré comment la frise du Parthénon diffère des métopes, et comment les grandes différences qui existent dans l'intérieur des groupes du fronton prouvent que tandis qu'on construisait et qu'on achevait le Parthénon, l'idéal que poursuivait le grand artiste athénien allait se transformant et s'élevant, montant vers de nouveaux sommets. ¶ Hermes con Dioniso di

Cefisoto [V. Marchino]. Description (6 fig.) d'une statue d'Hermes portant sur l'avant-bras droit Dionysos enfant, trouvée en 1896 au lac d'Agnano près Naples. Description : comparaison avec la célèbre statue de Praxitèle, elle en diffère et doit être une réplique de la statue de Céphisodote. ¶ Ueber die Hermesgruppe eines Praxiteles Schülers [W. Klein]. 11 fig. Ce groupe du Palais Farnèse, décrit par Cavalleri (Ant. statuae urbis Romae, III, IV, pl. 45) est, d'après certaines particularités de la facture, postérieur à l'Hermès de Praxitèle, mais en relève ; il paraît être du même maître que le jeune Dionysos du Musée de Madrid, et que le jeune satyre des Uffici de Florence, élève inconnu de Praxitèle qui essayait de surpasser son maître et qui dans ce groupe révèle une personnalité puissante. ¶ Alexandrinische Aphroditestatuetten [A. Hekler]. Description d'une statuette de bronze trouvée en Égypte et qui se trouve à Budapest dans la coll. Beöthy : elle est complètement nue, porte le diadème d'Isis comme attribut, et représente Isis-Nechbet-Aphrodite, déesse qui naquit du syncrétisme religieux alexandrin ; elle reproduit le type artistique grec sur lequel sont venus se greffer les attributs égyptiens comme caractères distinctifs extérieurs, mais l'Égypte n'a rien ajouté d'essentiel au type artistique grec. Étude de 21 statuettes offrant le même type avec quelques variantes. Tête en marbre de la même Isis-Nechbet-Aphrodite du Magazzino Communale à Rome dont la statue ornait le sanctuaire d'Isis-Sérapis à Rome. ¶ Porträtemblem in Wels [H. Sitte]. 1 pl. 6 fig. Ce petit buste en bronze, admirablement conservé et d'une belle patine vert-olive, a été trouvé à Ovilava près Rome, il est depuis 1909 au musée de Wels, et représente un personnage inconnu qui, d'après certains détails de la figure et certaines particularités techniques, devait vivre au commencement du IIe s. sous Trajan. Description détaillée : comparaison avec les deux figures en relief de la coupe d'argent de Berthouville (Paris, Bibl. nat.). ¶ Das erste Militärdiplom des Kaisers Maximinus [V. Dobrusky]. Ce diplôme militaire provient de Prodanovice (Bulgarie) et date du court règne de l'empereur Maximin le Thrace (237 ap. J.-C.). Il a été trouvé dans un cimetière où à côté d'objets antiques on a trouvé bon nombre de monnaies romaines. Il constitue la première plaque d'un diptyque, et est gravé des deux côtés ; texte bien conservé (fig.); c'est le premier et le seul diplôme que nous ayons de Maximinus ; il est accordé à un cavalier Thrace, originaire de Ulpia Serdica ex Thracia nommé Zerula et fils d'un certain Mucatratis, qui après son congé se retira dans sa ville natale. ¶¶ **Beiblatt.** Grabungen und Untersuchungen in der Polesana [A Gnirs]. 46 fig. I. Pola : pars superior coloniae. Fouilles : a, restes de l'antique muraille de l'arx de Pola ; b, restes et substructions de deux maisons privées, mosaïques, peintures murales ; c, restes d'un bâtiment qui a dû servir à une industrie ; d, la piscine ; e, objets divers, reliefs en marbre, fragments de statues, autels, stèles, inscr., briques avec marques de fabricant, lampes avec relief, etc. — II. Pola : trouvailles dans le théâtre ancien, débris architecturaux, tessères, etc. — III. Fasana : nouvelles trouvailles dans l'atelier de potier (figlina) de C. Lackanius Bassus, objets divers ; — IV, Val di Sudiga, reliefs et stèles funéraires. — V. Savolago, stèles funéraires avec portraits en relief. ¶ Marmorgiebel mit Commodus-Büste [Jos. Keil, A. Premerstein]. Trouvé en Lydie, ce fronton porte une inscr. grecque en caractères bien tracés du temps des Antonins ; texte et comm., les dédicants se nomment eux-mêmes Ἔρωτες, membre au nombre de 21 d'une association qui a élevé en l'honneur de Commode l'édifice auquel appartenait le fronton conservé. ¶ Aus Chios und Klazomenai [J. Keil]. Texte et comm. de huit inscr. grecques dont l'une donne des détails intéressants

sur la vente de la laine dans la seconde moitié du IVe s. et une autre qui date du Ier s. av. J.-C., un décret en faveur d'un citoyen romain Λεύκιος Νάσσιος. ¶ Inschrift aus Bargylia [id.]. Inscr. intéressante pour la propagation des cultes des divinités égyptiennes sur les côtes de l'Asie Mineure, elle est du IIIe s. av. J.-C. ¶ Neugewonnene Reliefs der athenischen Museen [O. Walter]. Courte mention d'un certain nombre de reliefs intéressants. ¶ Zur Geschichte der Bastarnern im zweiten vorchristl. Jahrh. [O. Fiebiger]. Après qques détails sur les Bastarnes, peuple de race germanique, qui passaient à tort pour des Celtes et qui, vers 190 av. J.-C., apparurent sur le côté nord du Pont-Euxin et furent un objet de terreur pour les habitants de la cité grecque d'Olbia, F. donne le texte avec comm. de plusieurs inscr. nouvellement découvertes, très importantes pour l'histoire de ce peuple. ¶¶ La livr. 2 ne nous est pas encore parvenue.

A. S.

Numismatische Zeitschrift. Vol. IV (1911). 1re livr. Die Festaera der Pamphylischen Städte [A. v. Domaszewski]. Ordre dans lequel sont comptées les années sur les monnaies d'Aspendos, où l'on observe un cycle de trois fêtes; la période comptée sur les monnaies est de neuf ans ; les Pythies sur les monnaies de Syrè se succèdent dans le même ordre; ces fêtes furent fondées au moment de la chute de la domination maritime en 402 à Aspendos, en 393 à Side, et la nouvelle ère commence à ce moment. ¶ Mopsuestia und Aegeae [id.]. D'après plusieurs inscr., dont une au musée de Plymouth, Mopsuestia et Aegeae, villes de Cilicie, étaient unies par le culte de Dionysos Polycarpos et surtout par l'importance qu'elles prirent sous l'Empire. Histoire de ces villes, leur rôle commercial; les comptoirs de la Cilicie, leurs monnaies; l'influence de la victoire de l'hellénisme sur les cultes de la Cilicie. ¶ Ζεὺς 'Ολύβριος [id.]. Nous trouvons en Cilicie deux cultes, celui de Ostasos et celui d'Olybrios; autres divinités de ce pays. ¶ Zu Münzen von Caesarea in Samaria [W. Kubitschek]. 1, Étude détaillée d'une monnaie de Césarée de la coll. Scholz, décrite dans la Num. Zeitschr. (1910) sur laquelle on voit au revers une trière, sur le tillac duquel il y a deux drapeaux; sur le navire, l'inscr. « Portus Augusti » = Césarée; elle doit se rapporter à une visite faite dans cette ville par l'empereur Trajan; 2, Types des monnaies de Césarée ; description et étude des figures qui y sont représentées, entre autres de deux figures de déesses assises et qui sont les déesses du Caesareum, temple qui s'élevait près de Césarée. ¶ Eine Münze von Anchiatos [J. Scholz]. Une monnaie de bronze décrite dans cette revue, < 43, p. 9 n° 9 >, ne représente pas Alexandre Sévère, comme S. l'a écrit, mais Maximinus. ¶¶ 2e livr. Die Beamtennamen auf den griechischen Münzen [R. Münsterberg]. Les noms de magistrats sur les monnaies grecques, disposés géographiquement et alphabétiquement, art. de 64 p. ¶ Statthalter der Provinz Thracien [W. Kubitschek]. Monnaies au revers desquelles on voit figurer des gouverneurs de Thrace, inconnus jusqu'ici. 1, Asellinus Aemilianus qui fut gouverneur en Syrie en 189, proconsul d'Asie en 193 et gouverneur de la province de Thrace en 185/186 sous Commode. Sous Marc-Aurèle et Vérus nous trouvons mentionnés deux gouverneurs de Thrace : Cl. Appius Martialis et Tullius Maximus, sans qu'on puisse savoir lequel précéda l'autre. — 2, Gallonius Fronto, ce gouverneur de Thrace devait être parent de Marcius Turbo honoré de la confiance de Trajan et d'Hadrien, et qui fut praefectus praetorio, et de deux autres Gallonius, mentionnés CIL. VI, 31.714. Son nom se trouve dans la légende d'une monnaie de Philippopolis (Pauly-Wissowa R. Enc., VII, 673). — 3, T. Suellius Marcianus, monnaies où ce troisième gouverneur de Thrace est mentionné.

— 4, Aemilius Justus ou Justinus, gouverneur dans les premières années de Commode, avant 187. — 5, Désignation de Cornelia Supera, comme l'épouse de Aemilianus, dans une inscr. publiée par Cagnat et Besnier < Rev. Arch., 18 p. 488, nº 11 > et détermination exacte par une quittance sur papyrus des années où l'usurpateur Domitius Domitianus détint le pouvoir en Égypte (296-298). Ces deux renseignements confirment les conclusions dues à des monnaies. — 6, Juventius Celsus sur une monnaie de Périnthe, juriste célèbre, déjà connu comme gouverneur de Thrace, qui fut préteur en 106 ou 107 et consul pour la seconde fois en 129. — 7, Gargilius Antiquus ?, pour ce personnage la lecture de la légende est incertaine. ¶ Römische Münsprägung in Alexandria [O. Voetter]. Émission avec légendes en latin; elles se présentent au début avant 296, concurremment avec la frappe avec légendes grecques, et elles commencent par porter au Rs les mots GENIO POPULI ROMANI; la première suscita d'abord des troubles. V. étudie successivement toutes les émissions qui se succédèrent en indiquant leurs différences : il les divise en huit périodes de Domitius Domitianus jusqu'à l'élévation de Constantinus junior au rang d'Auguste : 1, de 294 au 1er mai 305; 2, seconde tétrarchie; 3, troisième tétrarchie; 4, après la mort de Sévère (307) (première réduction d'1/3 du poids des monnaies) ; 5, jusqu'à la mort de Galère (311) ; 6, jusqu'à celle de Dioclétien (312) ; 7, jusqu'à la mort de Daza (seconde réduction du poids) ; 8, sous Licinius et Constantin (313-315) (4 pl.). ¶ Zum ἐπαρχικὸν βιβλιόν [W. Kubitschek]. Étude détaillée (au point de vue des monnaies et de leur valeur, or, argent, cuivre, νουμία, τεταρτηρόν) du Λέοντος τοῦ σοφοῦ τὸ ἐπαρχικὸν βιβλίον (texte grec du Genevensis 23 publié par J. Nicole), ce recueil de lois et d'ordonnances si important pour l'histoire des corporations à Constantinople au xe s. Sous la forme où il nous est parvenu (car ce n'est pas en un jour ou en une dizaine d'années qu'il a été composé), il doit dater du règne de Nicéphore ou d'un peu plus tard, on ne peut pas savoir s'il était destiné à des soins pastoraux pratiques ou à contribuer à une époque déterminée à l'administration de Constantinople, on ne sait pas davantage quelle est l'époque où l'emploi de cet exemplaire fut possible ou est plausible. P.S.

Wiener Studien. 33e année (1911). 1re livr. Zum Drakontischen-Blutgesetze [A. Ladi]. Détermine surtout d'après Antiphon 1 et 6, Lysias 12 et 13 et d'après l'Orestie d'Eschyle, de combien de manières on pouvait être αἴτιός τινι θανάτου. Autres passages d'auteurs. Βουλεύσας τὸν θάνατον désigne toujours celui qui a comploté la mort d'autrui, soit qu'il ait réussi, soit qu'il ait échoué, soit qu'il ait donné la mort lui-même ou non ; en particulier il désigne celui dont le crime a été l'εὕρημα, en opposition à celui dont il a été l'ὑπηρέτημα, c'est-à-dire celui qui volontairement a mis quelqu'un en danger de mort, en opposition à celui qui n'a été que l'instrument. L'auteur indirect, qu'il ait tué avec ou sans préméditation, est dit αἴτιος θανάτου. La « remotio criminis » ou μετάστασις était souvent employée avec succès comme moyen de défense en cas de mort par les orateurs athéniens, et c'était bien là l'esprit des lois de Dracon de permettre au criminel de rejeter la faute sur celui qui l'avait inspirée. ¶ Die Scholien zu Oedipus Koloneus und ihr Verhältnis zum ὑπόμνημα des Didymus [Joh. Richter]. Nous avons dans les Scolies d'Œdipe à Colone seulement l'ὑπομνημα de Didyme, qui nous est parvenu là sous une forme plus pure et plus complète que dans toutes les autres scolies des tragiques. ¶ Zur Quellenanalyse des Plinianischen Panegyricus [Jos. Mesk]. Parmi les Ἐγκώμια grec c'est l'éloge d'Agésilas dans Isocr. Epist. IX, 11 sqq. dont s'est le plus inspiré Pline dans son Panégyrique ; parmi les latins il faut citer Cicéron dont on retrouve

bien des traces dans Pline qui avait appris de Quintilien à le considérer comme le maître de l'éloquence, puis les biographies d'Epaminondas, Agésilas, Atticus dans Corn. Nepos, enfin Sénèque. Il imite également Tacite, plutôt que ce soit Tacite qui l'ait imité. Mais d'autre part il sert de modèle à ceux qui l'ont suivi, sur lesquels il a eu une grande influence. ¶ Zu den philosophischen Schriften des Apuleius [R. Novak]. Critique de texte. Corrections proposées pour un grand nombre de passages des écrits philosophiques d'Apulée. ¶ Die Archaismen in der Sprache des Juristen Modestin [St. Brasloff]. Herennius Modestinus, l'élève d'Ulpien et le maître de Maximin le jeune est le dernier juriste classique, mais on trouve cependant chez lui des traces de la décadence qui commence dans les ouvrages de droit, et on a pu dire que sa langue ressemblait à ce latin « travaillé » qu'on rencontre dans le Cod. Justinianus, et qu'il affectait d'employer les archaïsmes et plusieurs tournures du bas latin dans l'emploi des substantifs, des verbes, des adverbes, des pronoms. B. se fait fort de montrer que ces archaïsmes qu'on reproche à M. n'appartiennent pas à sa langue, mais se trouvaient dans les rapports ou documents officiels qu'il citait ou sont des interpolations du temps de Justinien. ¶ Zu Donat [R. Kauer]. Art. qui se continue dans la livr. 2. Le Cod. Par. 7899 (P) contenant les Comédies de Térence avec illustrations, nous donne aussi des parties du Commentaire de Donat écrites d'une main du x^e ou xi^e s. Elles n'ont pas été collationnées à nouveau par Wessner, K. les publie, parce que elles donnent un texte de Donat plus complet que les autres mss. de P (sera continué en 1912). ¶ Die Argeerfrage in der römischer Religion [N. Brüllow-Schaskolsky]. Étudie la fête des Argei qui n'est pas mentionnée dans les inscr. lat., très rarement dans les auteurs, et sur laquelle les exégètes anciens ne nous ont donné que des renseignements insuffisants ; et cependant l'organisation de cette fête à laquelle prenaient part de nombreux prêtres, et ce que nous en dit Plutarque (Quaest. Rom. 86) qui la nomme τὸ μέγιστον τῶν καθαρμῶν, nous prouvent sa très grande importance. B.-S. en recherche le rituel et montre que c'était une très ancienne fête agraire des campagnards romains, consistant en cérémonies de purifications ; ce n'est pas encore une fête religieuse, elle relève de la magie, ce n'est pas les dieux dont on implore le secours, mais des fétiches qui sont les forces de la nature. ¶ Mélanges. Zu Fronto (p. 125, lig. 1 sqq. et 171 sq. Naber) [E. Hauler]. Corrections et restitutions proposées pour ce passage très obscur, d'après une collation nouvelle de l'Ambrosianus. ¶¶ 2e liv. Die Orphik in Platons Gorgias [J. Dörfler]. Il est reconnu de nos jours que les doctrines orphiques ont exercé une profonde influence sur Platon, mais il est difficile de bien déterminer cette influence, d'une part à cause de la nature de l'orphisme lui-même, d'autre part à cause du caractère de Platon qui était un penseur trop original pour ne pas remanier entièrement les impressions reçues du dehors et les transformer en les mêlant à ses propres conceptions. D. essaie de retrouver ces influences dans le Gorgias dont le principal interlocuteur était disciple d'Empédocle, le poète des καθαρμοί orphiques. Dulisme (corps, esprit) cathartique, ascèse, les grands et les petits mystères. — Ethique (faire le mal, souffrir injustement, les débordements). — Eschatologie (doctrines sur l'au-delà). ¶ Behandlung des πάθος in der Schrift περὶ ὕψους [H. Lackenbacher]. La seconde des cinq sources du sublime, d'après l'auteur du Π. ὕψους, est τὸ σφοδρὸν καὶ ἐνθουσιαστικὸν πάθος, on a prétendu qu'il n'en était pas parlé dans ce traité, c'est à tort, le commencement se trouvait dans la lacune du ch. 9. ¶ Lukians Πλοῖον ἢ εὐχαί [L. Radermacher]. Ce dialogue qui n'est pas un des meilleurs de Lucien, appartient à la série de

ses écrits où il développe le thème de la vanité des désirs de l'homme ; il a été peu lu et peu étudié ; on peut le dater de l'époque où Lucien était à Athènes, c'est une caricature de l'expédition d'Alexandre. D'après le chap. 21 qui se rapporte à des événements de 169, il a trait peut-être à la guerre contre les Parthes, qui en 172 était déjà en l'air, et des préparatifs de laquelle Lucien se raille, il est peut-être aussi dirigé contre Arrien, qui, abordant tous les sujets, avait raconté non seulement l'expédition d'Alexandre mais encore (d'après Lucien lui-même, Alex. 209) la biographie d'un chef de brigands Tilliboros. ¶ Neue kristische Versuche zu den sibyllinischen Orakeln [A. Rzach]. Corrections proposées pour 31 passages. ¶ De Gregorii Nazianzeni epistularum codicibus Laurentianus [G. Przychocki]. Parmi les 22 mss. de la Laurentienne de Grégoire de Nazanze, P. en étudie et décrit 5 : le Laur. IV, 14 (s. x) ; le Laur. LVIII, 7 (s. xi) ; le Conv. Soppr. 627 (s. xiii) ; le Laur. LVIII, 16 (s. xv) et le Laur. LXXXVII, 16 (s. xiii) auquel il ajoute le LIX, 12 (s. xiv) ; aucun ne contient toutes les lettres de G. de N. En appendice P. décrit très sommairement quelques cod. d'opuscules pseudogrégoriens de la Laurentienne, qui bien que n'étant ni de Grégoire ni de Basile, ont eu cependant une grande importance pour l'éducation de la jeunesse. ¶ Die künstlerische Absicht in Petrons Saturae [O. Schissel v. Fleschenberg]. Klebs croit à tort que c'est la « gravis ira Priapi » (Pétrone, ed. Bücheler, 106, 14) qui poursuivait Encolpe, qui formait l'idée dominante de l'ouvrage de Pétrone, le lien qui unissait entre eux ces morceaux si lâchement disposés ; il a tort. P. ne se proposait que de tracer le tableau exact de la vie de ses contemporains sans aucune idée de critiquer les mœurs. Un véritable talent d'écrivain réaliste au service de doctrines épicuriennes voilà ce qu'il déploie dans la composition de son Satyricon. ¶ Die Entstehung der Cicero-Excerpte des Hadoard und ihre Bedeutung für die Textkritik [R. Mollweide] (sera continué). I. Complète certains détails de l'art. de Schwenke, Der Presbyter Hadoardus Cicero- Exzerpte (Philologus V, 399-588). Ce recueil d'extrait est contenu dans le Cod. Vat. Reg. Saec. 1761, l'écriture est du ix^e s., son importance pour la critique du texte de C., sa valeur et ses sources ; il doit provenir d'un Corpus Tullianum de l'époque de saint Jérôme ; il ne connait plus l'Hortensius qui a disparu au vi^e s. ¶ Kritische Nachlese zu Ammianus Marcellinus [R. Novák]. Observations de détail sur le texte donné par Ch.-U. Clark et W. Heraeus, pour servir à une seconde édition. ¶¶ Mélanges. Das Nürnberger Boethius-Fragment [A. Kappelmacher]. Importance de ce fragment de Nuremberg, du x^e au xi^e s. de Boèce, In categorias Aristotelis, publié par Geist. B. Ph. W., 1911, n° 19 < cf. supra, p. 25,22 >. Il donne la fin du liv. 1 et des parties du liv. 2 ; il représente l'archétype perdu de la seconde classe des mss. de B. ¶ Zu Fronto (P. 19, lig. 9 N.) [Edm. Hauler]. Au lieu de M. Caesar actor Titus inspectator, lire avec le palimpseste : Titus imperator auditor. H. S.

Sitzungsberichte der k. Akademie der Wissenschaften in Wien. Vol. 163 (1909), Livr. 2. Kenntnisse der klass. Völker von den physikalischen Eigenschaften des Wassers [K. B. Hoffmann]. 1 et 2. Ce que les peuples anciens classiques savaient sur la densité et la couleur de l'eau. ¶ Livr. 6. Die Weissenburger Handschriften in Wolfenbüttel [Th. Gottlieb]. Les mss. de l'ancienne abbaye de Wissembourg en Alsace ont été transportés depuis 1648 à la Hofbiblioth. de Vienne ; leur histoire ; ce qu'il en reste : énumération et indications diverses. — ¶¶ Vol. 164 (1909-1910), Livr. 2. Kenntnisse der klass. Völker von den physikal. Eigensch. des Wassers [K. B. Hoffmann), suite ; 3 < cf. supra >. Ce que les anciens savaient de la tempéra-

ture de l'eau. ¶ Livr. 3. Die griech. Literatur in den Hdschr. der Rossiana in Wien [E. Gollob]. 1, La littérature grecque est représentée à la Rossiana à Vienne par plus de 150 mss., dont 42 vol., 2 fragm., et quelques traités écrits en grec dans 4 mss. de mélanges, le reste consistant en traductions d'auteurs grecs en latin ou en italien. Dans cette première partie de son travail G. ne s'occupe que des mss. écrits en grec, en exceptant deux mss. de médecine dont le contenu a déjà été étudié séparément dans les Sitzungsb. Vol. 158, liv. 5. Description détaillée suivie de trois index. ¶ Liv. 4. Zum neuen Kallimachos [H. von Arnim]. 1, Akontios et Kydippe. Texte, analyse, restitution et comm. de ce que l'on a retrouvé (Oxyr. Pap. VII, p. 24) du commencement du chant 3 du célèbre poème de Callimaque intitulé Αἴτια où il est question des amours d'Akontios et de Cydippe. 2. Les vers de la fin des Aitia, remarques et commentaire sur les neuf derniers vers, tels que nous les ont donnés le papyrus. 3, Iambes et tétramètres de Callimaque : étude sur les 350 vers qui suivent dans le papyrus, ce sont en partie des choliambes et en partie des tétramètres trochaïques : analyse, comm. et restitutions. — ¶¶ Vol. 165 (1910-1911), Livr. 2. Altbabylonischen Rechtsurkunden aus der Zeit der I babylonischen Dynastie [M. Schorr]. 3, Transcriptions, trad. et comm. d'un choix de textes juridiques (58 nᵒˢ) qui, soit par leur contenu, soit par leurs conclusions diffèrent du type ordinaire de ce genre de documents, et offrent par là un intérêt particulier soit pour l'histoire du droit, soit pour l'histoire de la civilisation de ces temps. Suit une table des termes juridiques qui se trouvent dans ces textes. ¶ Livr. 5. Kenntnisse der kl. Völker von den physik. Eigenschaften des Wassers [K. B. Hoffmann]. Suite < cf. supra > 4. Ce que les anciens savaient du goût et de l'odeur de l'eau. ¶ Liv. 6. Attische Urkunden [Ad. Wilhelm]. 5 pl. I. Décrets concernant la confédération corinthienne des Hellènes. Texte, restitutions et comm. historique de trois décrets : IG. II 184 (complété par IG. 160). IG. IV, 924 (provenant d'Epidaure) et un troisième trouvé en 1897 dans les fouilles au nord de l'Acropole à Athènes, qui nous donnent des renseignements nouveaux sur cette confédération. — Appendice, courte étude sur qqs inscr. crétoises se rapportant aux textes précédemment étudiés et les complétant. — ¶¶ Vol. 166 (1911). Ne nous est pas encore parvenu. — ¶¶ Vol. 167 (1911), Livr. 4. Die Aristophaneshandschriften der Wiener Hofbibliothek [K. von Holzinger]. Contribution à l'étude systématique des mss. d'Aristophane. 1, Les mss. d'Aristophane rapportés par Augerius von Busbecke de son ambassade en Turquie (1556-1562). Arès qqs mots d'introd. sur la nécessité d'étudier à fond et de publier les mss. que nous possédons pour éviter les dommages irréparables causés par des catastrophes comme l'incendie de Turin, H. donne qqs indications sur les 12 mss. d'Aristophane qui se trouvent à la Bibl. de Vienne et passe à l'étude détaillée feuillet par feuillet de quatre d'entre eux, dits mss. de Busbecke, les Cod. Vind. phil. et philol. gr. 219 (s. xv med.) contenant Plut. Nub. vita, arg. schol. gloss. ; — le 163, autrefois 224 (s. xiv fin.) contenant Plut. Nub. Ran. 1-675, proleg. arg. schol. gloss. ; — le 289 (s. xv fin. s. xvi init.) contenant Plut. arg. lat. gloss. lat. et le Cod. Vind. theol. gr. 95 (s. xv fin.) contenant Plut. 1-23, schol. gloss., réservant pour un autre mémoire l'examen des huit autres mss. Il donne le contenu de chaque feuillet et pour arriver à une plus grande précision examine ces cod. au point de vue technique, passant en revue la nature du papier, les filigranes, la manière dont sont formés les cahiers, l'encre, les différentes mains, les écritures, leur couleur et leurs particularités, les dates qu'ils contiennent, les subscriptions, leur histoire, etc. Il ne se borne pas aux seuls mss. d'A. mais

pour être plus complet se livre à de petites excursions sur les écrits byzantins qu'ils contiennent (120 p.). ¶ Liv. 6. Studien zur Münzen der römischen Republik [W. Kubitschek]. 1 pl. 1, Monnaie d'or portant la légende T. Quincti; denier de L. Marcus Philippus. 2, Denier de Philippus avec l'aqueduc Aqua Marcia. 3, Les monnaies d'or de T. Quinctus ne représentent pas le libérateur de la Grèce, Quinctius Flaminius; frappe de l'or dans le IIe s. av. J.-C. et dans la première moitié du Ier; absence des noms de villes sur les monnaies romaines; apparition des portraits de personnages : portraits sur les deniers républicains, Pompée sur les monnaies de Pompeiopolis en Cilicie et César sur des monnaies de Bithynie. 4, Époque de la frappe de la pièce d'or de T. Quinctius, le portrait de la face, la Nikè du rs. 5, Rapport sur la trouvaille de la pièce de Berlin de T. Quinctius. 6, Inscription des noms des magistrats sur les deniers romains. 7, Denier d'Atilius Nomentanus. 8, Deniers des Memmius. 9. La désignation des tribus sur les monnaies. ¶ Livr. 7. Die Ueberlieferung Lucians [K. Mras]. Dans ce long mémoire de 244 p., M. étudie la question de la transmission des œuvres de Lucien. Il indique l'ordre dans lequel se suivent dans les différents mss. qu'il classe soigneusement et qui se partagent en définitive en deux familles, les 80 traités dont se compose le Corpus Lucianum. Il établit minutieusement les rapports des mss. entre eux relativement aux différentes leçons dont il s'efforce de trouver la bonne, et après avoir abordé et résolu toutes les questions qui se rapportent à la tradition du texte, il indique quel a été dans l'antiquité, au moyen âge comme aux temps modernes le sort de cette tradition. Aucun ms. grec de Lucien ne remonte plus haut que le xe s. : mentionné trois fois seulement dans l'antiquité cet auteur a eu, dès qu'il a été découvert à nouveau, une vogue immense qu'atteste le nombre des mss. dès le xe s. H. S.

Zeitschrift für die oesterreichischen Gymnasien. 62e année (1911), 1re livr. Vom Sinn im Worte [L. Radermacher]. Dans toutes les langues il y a des mots et des tournures qui nous renseignent sur les coutumes et les idées de temps très anciens. Exemples : 1, παῖδες καὶ γυναῖκες employés par Thucydide pour désigner ce que les Athéniens sauvèrent avant tout d'Athènes au moment de Salamine, diffère de l'expression qu'emploie Hérodote τέκνα καὶ οἰκέτας (VIII, 4) et qui correspondait à une autre manière d'apprécier la femme, considérée comme un être inférieur et englobée par le mot général οἰκέται. 2, Si les Romains emploient les noms de ville sans préposition tandis qu'ils disent « in Italiam », « in Italia », « in Africam », cela vient de ce que l'horizon du vieux citoyen romain était borné ; il ne voyait que sa maison, sa ville natale et les environs immédiats ; il était allé au moins une fois à Veies (Veios), mais aller en Campanie (in Campaniam), en Sicile (in Siciliam) lui paraissait de longs voyages, de là la préposition. 3, Otium-negotium, σχολή-ἀσχολία, montrent que le mot positif est l'important, le négatif chose secondaire; ce qui prouve que l'homme ancien voyait le but de la vie dans le repos et non dans l'activité. 4, L'emploi de la particule δέ vient de ce qu'on ne ponctuait pas et indiquait simplement qu'on passait à une autre idée. ¶¶ 2e livr. Die Schlacht am Trasimenischen See und die Methode der Schlachtfelderforschung [J. Fuchs]. 2 cartes. Diffère d'avis en bien des points avec Kromayer dans l'étude qu'il a publiée sur la bataille de Trasimène et sur la méthode à employer dans les recherches sur les champs de bataille < cf. Neue Jahrb., 1911, 3e livr. R. d. R. 35, 48, 18 > ; il donne le résultat d'observations qu'il a faites pendant plusieurs années sur les lieux mêmes. Annibal n'est pas le bédouin qui assaille une caravane errante, c'est un guerrier à l'esprit pénétrant qui

connaît à fond les faiblesses de la tactique romaine et agit en conséquence. ¶¶ 3e livr. Zu Zachers Ausgabe der Eirenè des Aristophanes [L. v. Holzinger]. Examen de l'éd. de La Paix d'A. p. p. Zacher dont il fait l'éloge. Traite à fond plusieurs passages et propose quelques lectures différentes de celles de Z. ¶¶ 4e livr. Plato als Erzieher [K. Huemer]. Comment la lecture de Platon peut être utile pour développer et élever les esprits et comment il faut étudier en lui non seulement le plus grand des philosophes, mais encore un grand poète et un admirable écrivain. ¶ Zu Tacitus Ann. III, 2 [A. Kornitzer]. Contre l'opinion de Schmalz < Berl. Phil. Woch. 1910, 38. R. d. R. 35, 18, 12 > K. maintient l'ancienne manière d'expliquer « vestem cremabant » ; il n'admet pas qu'il faille sous-entendre un verbe comme « apporter » et faire dépendre de « cremabant », seulement « odores aliaque funerum sollemnia ». Il compare Suet. Caes. 84, Plut. Cato min. 11. Il y a dans le passage de Tac. comme un élargissement de la coutume générale, comme si toute l'Italie compatissait à la mort de Germanicus et si chaque ville, que traversait Agrippine avec les cendres du défunt, célébrait elle aussi les funérailles, élevait un rogus et accomplissait toutes les solemnia funeris habituels. ¶¶ 5e livr. Reiter, Ritter und Rittersland in Rom [W. Soltau]. Dans cet art. qui se continue dans les livr. 6 et 7, S. étudie la cavalerie romaine, les chevaliers et l'ordre équestre de Rome aux différentes périodes de l'histoire romaine, et montre comment avec le développement de l'armée, la cavalerie et l'ordo equester ont subi des modifications multiples dans leur organisation, leur recrutement et leur situation politique et civile. Il met en relief tous ces changements et dans un tableau d'ensemble indique à la fin de son travail les résultats obtenus. ¶ Arrians Anabasis als Schullektüre [G. Heidrich]. Raisons pour lesquelles Arrien mérite d'être mis dans les mains des élèves comme livre de classe. ¶¶ livr. 7. Dar Schlachtfeld am Trasimenischen See [P. Groebe]. Appuie après un long examen des localités les conclusions de Kromayer que c'est entre Passignano et Montecolognola que les Romains ont été attaqués et anéantis : a, le théâtre de la bataille d'après T. Live et Polybe ; b, les points de vue militaires (situation générale, détail). ¶¶ Livr. 8 et 9. Zu Tacitus Germ. 14 [St. Brassloff]. Explique tout le passage en donnant à « sacramentum » son sens original de « enjeu d'un pari » (Wette) « ce pour quoi l'on combat ». Sacramentum est ce qui est déposé « in sacro », et pourquoi on lutte : « sacramento contenditur ». ¶ Indication sommaire des rapports lus dans les séances de l'Eranos Vindobonensis. Oct. 1910 à juin 1911 [J. Weiss]. ¶¶ Livr. 11. Die musikalische Katharsis bei Aristoteles [K. Töpfer]. Art. qui se continue dans la livr. 12. T. montre ce qu'il faut entendre par katharsis et quelle influence la musique et la tragédie ont sur les caractères et les mœurs des auditeurs. ¶ Zu griech. Inschriften [A. Wilhelm]. 1. Dans l'insc. CIG. 1511, trouvée par Fourmont, au lieu de ἀσταχίδος ligne 17, lire ἀσταφίδος, raisin sec, comme l'a restitué Kolbe IG. V, 1 ; — 2 B. C. H., 33, 473, ligne 7 au lieu de [γαμ]ετέηισι proposé par Premerstein, lire [οἰκ]έτηισι. — 3, B. C. H, 23, 383 doit être restitué d'après le fragment retrouvé par Bourguet BCH. 35, 162. — 4, Le personnage politique à qui sont décernées dix couronnes dans IG. II, 1347 (inscr. trouvée sur l'Acropole d'Athènes), n'est autre que Lycurgue, fils de Lycophron du dème Butadai et de la tribu Oineis : qui était ce Télémaque d'Acharne qui a fait la proposition. — 5, Remarques sur le partage des terres mentionné dans Ditt. Syll² 933. — 6, Qui était le Philomèle fils de Lysias mentionné dans une inscr. de Didyme (Haussoullier, *Études sur l'histoire de Milet*, p. 208, n. 7) et dont Büttner-Wobst a fait à tort une ville. A. K.

BOHÊME

Rédacteur général : Joseph Kral

Listy filologicke, XXXVIII, 1911. La part des femmes dans la philosophie grecque [F. Cáda]. Dans cette série d'articles, formant toute une monographie, l'auteur examine toutes les mentions qui se rattachent à l'activité philosophique des femmes depuis les temps les plus reculés jusque dans le v^e^ siècle après J.-C., selon la suite des écoles. Conclusions : Les femmes qui ont pris une part active dans la philosophie de l'antiquité n'étaient pas de l'auditoire même du philosophe. C'étaient des personnes de l'intimité du maître : épouses, filles, mères, amantes et amies des philosophes dont elles avaient adopté la doctrine. Pas une de ces femmes n'a conçu une philosophie à elle et il n'y a aucune école fondée par une femme. Mais, en propageant certaines doctrines philosophiques elles servaient la cause de toute la philosophie et, comme elles encourageaient les maîtres, elles étaient pour beaucoup dans l'extension et dans le maintien des écoles. ¶ Temperare. Essai d'étymologie [F. Novotný]. La dérivation de tempus présente des difficultés sémasiologiques. Or, de toute évidence, l'acception première du verbe temperare est « mélanger avec ordre ». Voy. l'emploi du verbe dans la locution « temperare vinum » et dans d'autres locutions encore où temperare veut dire κεράννυμι. Cette acception toute concrète est le point de départ pour les acceptions métaphoriques. Comme l'acception la plus ancienne et la plus concrète est de « préparer une potion enivrante, par un mélange exact », il paraît plausible à l'auteur de dériver temperare de *tēmi-peros (de *tēmo-paros). C'est ce mot *tēmum (cf. F. Solmsen, Kuhn's Zeitschr. 34, 1897, 15 n.) d'où viennent encore temetum, abstemius, temulentus. L'élément *-paros vient de parare. Au point de vue phonologique, aucune objection n'est à relever. Au point de vue sémasiologique, l'explication est fort acceptable, puisqu'elle répond exactement à l'emploi du verbe parare s'il s'agit de préparer des mets ou des boissons. L'élément *-paros se retrouve dans plusieurs mots composés latins. Plus tard, on a formé du subst. tempus, le verbe temporare et, souvent, on a confondu les deux verbes. ¶ Les fouilles récentes en Thessalie (A. Polák). L'auteur s'appuie surtout sur l'ouvrage de Tsountas Αἱ προϊστορικαὶ ἀκροπόλεις Διμηνίου καὶ Σέσκλου. Il en accepte les données et leur interprétation, mais il s'oppose à sa chronologie. D'après lui, l'époque thessalienne serait contemporaine de l'ancienne époque dite de Minos (3000-2500 av. J.-C.), l'âge de bronze, contemporain de l'époque moyenne de Minos (2000-1700 av. J.-C.). La faïence peinte de Crète est plus ancienne que la céramique thessalienne ; l'influence de la civilisation du Midi portait sur le Nord, non réciproquement. Cependant, la civilisation thessalienne avait été très originale ; à l'exception d'une influence passagère, elle s'était développée indépendamment de celle de la Crète. ¶ Les théories nouvelles sur l'origine de la tragédie grecque [J. Kubista]. Examen critique des théories émises au cours des dernières vingt années. Elles sont divisées en trois groupes : les unes dérivent la tragédie du drame satyrique, d'autres, des éléments mimiques du culte de Dionysos ; les troisièmes, du culte des morts et des héros. Ensuite, l'auteur nous dit son avis à lui : La tragédie nous vient par une évolution organique du drame satyrique, dont elle a même hérité le nom. C'est encore un δρᾶμα, comme l'avait été originaire-

ment le drame satyrique, jeu mimique de démons de la végétation à l'intention magique d'assurer une riche récolte. L'acteur du drame satyrique primitif était probablement Dionysos lui même, en tant que la divinité de la végétation. Comme le drame satyrique représentait des légendes sur Dionysos et que, dans la suite, des légendes héroïques s'y étaient mêlées, il s'y trouvait des éléments de tristesse tragique qui, un jour, donnèrent naissance à la tragédie pure. La légende bacchique n'allait pas sans être enchevêtrée avec l'épopée héroïque. De là viendrait l'influence probable des κομμοί. La forme savante de la tragédie du temps de Thespis est prise dans la poésie de l'époque. Ainsi on a utilisé le chant choral dorique pour le chœur, les vers ïambiques et les tétramètres trochaïques pour le dialogue. C'est ainsi qu'il faut interpréter la théorie d'Aristote. Le chant choral seul ne saurait expliquer la naissance de la tragédie, l'élément dramatique étant indispensable même pour le plus primitif des drames. Il y avait donc, dès l'origine même de la tragédie, un acteur en présence du chœur.

Sbornik filologický. 2e année, 1911. Le rameau d'or d'Enée [O. Jiráni]. La théorie de Norden sur un rapport réel et motivé entre le rameau d'or d'Enée et le gui n'est pas fondée. Le passage important (En. VI, 204 s.) n'est qu'une comparaison d'ordre esthétique d'où aucune déduction n'est à faire par rapport à la signification de ce symbole. Virgile avait imaginé le rameau d'or sous l'influence de deux réminiscences. L'une est le bâton d'or d'Hermès dont ce dieu est pourvu quand il promène aux Champs-Elysées des héros, notamment Héraclès, de même que la Sibylle accompagne Enée en portant le rameau d'or. L'autre réminiscence se rattache à la coutume de ceux qui assistaient aux fêtes de Déméter et de Perséphone de tenir à la main un rameau de myrte. Or, la branche d'or d'Enée était destinée à être offerte en cadeau à Perséphone. ¶ La « Doctrine secrète » et les épitres de Platon [F. Novotný]. On sait que les écrits de Platon ne contiennent pas la doctrine du philosophe tout entière. Mais, d'autre part, on n'accepte plus l'hypothèse d'une docrine ésotérique dans Platon, comme ç'avait été le cas avant Schleiermacher. Les passages de la 2e et de la 7e épîtres de Platon où l'on trouvait une doctrine secrète sont de nos jours souvent employés comme preuves contre l'authenticité des Epîtres. Ainsi, dans la lettre II, 312 D-214 C on aime à trouver une cachotterie indigne de Platon. Mais cet alinéa n'a pas encore été interprété d'une façon plausible. L'interprétation des trois entités βασιλεύς-δεύτερον-τρίτον par le point de vue néoplatonicien (τὸ ἀγαθόν-νοῦς-ψυχή) est la plus probable. C'est dans le même sens qu'il faut interpréter le passage prétendu chrétien dans la lettre I, 323 D. On peut attester cette trinité même par les écrits absolument authentiques de Platon. La pensée du passage 312 E est la suivante: Tout se trouve en rapport avec l'idée du bien, elle est la fin universelle et la cause de toute beauté ; l'intelligence se rapporte à cette partie du tout existant qui est intelligente et que la raison perçoit (τὰ ἔννοα, νοοῦντα et τὰ νοητά, νοούμενα) ; l'âme se rapporte à tout ce qui est animé (τὰ ἔμψυχα). Dans le passage 313 A, τὸ ἐρώτημα ne demande pas quelle est l'origine du mal, mais on veut dire que la question est l'origine du mal (voy. la personnification de la question elle-même dans la Politeia III, 537 D ss) ; il s'agit de la demande des preuves, car du moment qu'une telle question est posée par rapport aux plus sublimes notions transcendentales, elle devient un obstacle même dans la recherche de la vérité. De telles questions n'existent pas pour une âme qui est apparentée avec la vérité; cette parenté (συγγένεια) de la raison et de l'entité devient dans la philosophie de Platon, avec encore la méthode dialectique, la conditio sine quà non pour que le philosophe naisse dans l'homme. Ici encore l'épitre II

est d'accord avec les écrits authentiques de Platon. Le passage 314 A, que les uns regardent comme de la cachotterie, et le partisan de l'authenticité des épîtres, Raeder, comme une plaisanterie, n'est que le résultat logique de l'observation faite par Platon même dans d'autres de ses écrits que les gens sans instruction, ne comprenant pas les vérités philosophiques, se mettent à les railler. De là résulte tout naturellement l'aversion pour la divulgation écrite des vérités philosophiques manifestée dans les lettres II et III et surtout dans le dialogue de Phaidros. Dans les épîtres, cette aversion se trouve corroborée par un motif personnel. Il s'y agit de Denys que la vanité excitait à écrire. Le passage 314 C où Platon semble condamner ses écrits et les attribuer à Socrate ne fait que constater que les écrits de Platon constituent un genre littéraire spécial, Σωκρατικοὶ λόγοι, sans qu'il y ait besoin d'indiquer le nom de Platon. Les mots : Σωκράτους καλοῦ καὶ νέου γεγονότος ne veulent pas dire « un Socrate idéalisé ». Ce n'est qu'une périphrase de l'expression courante : Σωκράτους μακαρίου γεγονότος, c'est-à-dire Socrate décédé, ce qui sert à distinguer le maître de Platon du personnage historique de Socrate le jeune. Ce passage veut donc dire : « Aucun écrit n'est publié sous le nom de Platon, aucun ne sera publié ; les écrits que l'on attribue actuellement à Platon portent le nom de Socrate qui est mort. » La prétendue cachotterie philosophique dans les épîtres de Platon consiste donc en deux choses : 1° dans l'interprétation expressément confuse des notions transcendentales (lettres II, 312 E) ; 2° dans l'aversion que Platon ressent pour la divulgation par écrit des plus sublimes vérités philosophiques, lesquelles, pourtant, doivent servir de base à l'organisation morale de la vie même de l'homme. Donc il n'y a pas à y rechercher de la philosophie ésotérique proprement dite, ni à y voir une preuve contre l'authenticité des épîtres de Platon.

F. Groh.

HONGRIE

Rédacteur général : I. Kont

Archaeologiai Ertesitö (Bulletin archéologique). Nouv. série. Vol. XXXI. 1911. 1er fasc. Fouilles archéologiques dans le comitat de Sopron [M. Groller]. Ces fouilles furent exécutées près de Szárazvám ; on y a trouvé un sarcophage et cinq tombeaux contenant des urnes. Près de Fertö-Fehéregyháza ; on a découvert les traces d'un établissement romain. Plan des bâtiments et description des objets trouvés. ¶ Villages romains (vici) à Mezöbodon et à Mezöszakál, en Transylvanie [Etienne Téglás]. La Ve légion macédonienne y a séjourné. On a trouvé quelques médailles, ustensiles et l'inscription suivante : D. M. C(aio) Valer(io) Septimio Virg(inio) [Miles] leg(ionis) V. Mac(edonicae). P(iae) [felicis] vixit ann(os) LVIII (Artem(isia ?) Jul(ia) coniux e(t) heres Pio Virginio bene de se merito p(osuit). ¶¶ 2e fasc. Ne contient que des articles sur les antiquités préhistoriques et du moyen âge. ¶¶ 3e fasc. Chapiteaux romains à Apulum [Joseph Hampel]. Description des 38 chapiteaux que Béla Cserni a réunis ; la plupart rentrent dans les ordres connus, mais il y en a deux qui doivent provenir d'Egypte ; ils sont « companiformes » et rappellent ceux que Perrot et Chipiez ont décrits (Hist. de l'art I, fig. 347 et 349). Il est probable que ce sont les œuvres de colons

égyptiens ou syriens établis à Apulum. — 42 vignettes. ¶ Casques romains en fer trouvés à Intercisa (Dunapentele) [A. Hekler]. Les quatre casques reconstitués présentent trois types où l'influence orientale est manifeste. Intercisa était un poste militaire où stationnaient des soldats syriens et d'Asie mineure. — 5 vignettes. ¶ Statuettes en terre cuite tenant des dyptiques [M. Lang]. Se trouvent au Musée des Antiquités de Vienne. Description; 4 vignettes. ¶ Trouvailles d'antiquités romaines à Sopron [L. Bella]. On a trouvé 120 tombeaux, avec 14 sarcophages; tous les tombeaux ont été saccagés, probablement par les Quades qui firent de fréquentes irruptions en Pannonie au milieu du IIe siècle après J.-Ch. On a trouvé quelques lampes, fibules, boucles d'oreilles et une plaque de marbre avec l'inscription suivante: C. Sextilius Senecio Decurio Scarbantiae Annorum XXV. Sextilia prima Ann. XXX. Sextilia vera Ann. XVII. Ania Titi liberta urbana Ann. LX. Hic siti sunt. Sextus Sextilius Sexti filius Lemnici (?) Nepos. Filis et uxori et sibi voto fecit. ¶ 4e fasc. Dernières trouvailles sur l'emplacement d'une monnaie et d'une fonderie celtiques [K. Darnay]. Description des chaines, bracelets, clefs, épingles, fibules, etc. trouvés à Szalacska. — 11 illustrations. ¶ Trouvailles de l'époque romaine de Sopron [L. Bella]. On a trouvé 4 inscriptions: 1° Comagenia (?) Caii filia ingenua Ann. XXX. h. s. e. Titus Sariolenus Lucii filius Pollia veteranus coniugi suae vivus fecit. — 2° Caius Cotonius Caii filius Pollia campanus veteranus legionis XV Apollinaris magister ludorum Ann. LXXVII h. s. e. Cotonia prima liberta coniugi et sibi viva fecit Fortunatus eques romanus... servatus... cur (?)... Vixi servate me securus quoque nunc contegor hic tumulo. — 3° J. O. M. Ceterisque Diis Quintus Terentius Potentinus Miles legionis X Geminae piae fidelis Severianae beneficiarius Consularis Albino et Maximo consulibus. — 4° Salvius Aebutius Sexti filius Pollia veteranus legionis XV Ann. L h. s. e. Lucius Lucilius heres fecit. ¶ Vicus romain à Csákó. Transylvanie [E. Téglás]. Au sud de Potaissa. ¶ Trouvailles romaines à Pécs, Cinq-Eglises [O. Szönyi]. On y a trouvé 216 monnaies, une muraille et quelques tables votives. ¶ Trouvailles romaines à Zalatna [A. Ferenczy]. ¶¶ 5e fasc. Monuments de chevaliers thraces des contrées du Danube [J. Hampel]. Description et classification de tous les monuments de ce genre trouvés, ces dernières années, dans les fouilles exécutées, sur l'emplacement d'Intercisa (Dunapentele) par Mahler et Hekler, puis à Torva, Várhely et Szalacska par Téglás et Darnay. 7 vignettes. ¶ La technique des anciennes fresques [G. Gasparetz]. Résumé des travaux sur ce sujet, avec quelques remarques sur les peintures d'Aquincum et d'Intercisa. Les anciens ne connaissaient pas le « buon fresco », mais seulement la fresque à l'encaustique. ¶ Deux inscriptions romaines de la Dacie [G. Finály]. Se trouvent au Musée de Nagy-Szeben. 1° Dianae et Silvano sacrum. P. Aelius Atilianus decurio ex singulari consulari fecit. — 2° M. Sedatio C. F. Quirina Severiano Julio Acri Metilio nepoti Rufino Tiberio Rutiliano Censori, tribuno plebei quaestori prov. Siciliae, praetori, legato Augusti Legionis V. Macedonicae Curatori Viae flaminiae legato augusti propraetore provinciae Daciae consuli colonia Ulpia Traiana Augusta Dacica Sarmizegetusa Patrono. ¶ Le vicus à Füged [E. Téglás]. I. Kont.

Egyetemes Philologiai Közlöny. (Revue générale de philologie.) T. XXXV. 1911. 1er fasc. Οἱ τρόποι τῆς Ἰλιάδος καὶ τῆς Ὀδυσσείας παραβαλλόμενοι πρὸς τοὺς τοῦ Αἰσχύλου, Σοφοκλέους, Εὐριπίδου καὶ Ἀριστοφάνους [Guillaume Pecz]. Mémoire de 85 pages en grec moderne, faisant suite aux travaux du même auteur, publiés en hongrois, en allemand et en grec, sur les tropes des tragiques et d'Aristophane. Les poètes qui ont composé l'Iliade et l'Odyssée n'appar-

tenaient pas à l'époque guerrière des Achéens et des Eoliens, mais à celle, plus douce, des Ioniens. Les tropes empruntés à la guerre sont des restes des chants éoliens. Ils ne reflètent pas seulement l'époque de la composition des deux poèmes, mais aussi le génie poétique des auteurs et témoignent d'une maîtrise incomparable de la langue. ¶ Minucius Felix [Joseph Révay] suite et fin dans fasc. 2 et 3. Les manuscrits, éditions et traductions du dialogue de Minucius Felix, sa composition, ses sources — Cicéron, De natura deorum —; combat l'opinion d'après laquelle l'ouvrage reposerait sur un fait historique ; il est purement fictif. La date de la composition doit être placée entre 217 et 234 après J.-Ch., plus exactement vers 220. ¶¶ 2e fasc. Ovidiana [Géza Némethy]. 1° La troisième femme d'Ovide. Nous ne connaissons pas son nom de famille ; elle fut élevée par la tante d'Auguste et choisie comme compagne de sa fille, Marcia ; après le mariage de Marcia avec Fabius, elle entra dans cette maison et c'est là qu'Ovide se maria avec elle. — 2° Amor. III. 11. 52 il faut lire : An, quamvis nolim, cogar amare malum; Trist. I. 8. 48 il faut lire : Ut careant umeris tempora prima tuis; Trist. II. 236, il faut lire: Bellaque cum vitiis inrequieta geris. ¶ Κάρολος Krumbacher καὶ ἡ ἑλληνικὴ φιλολογία [G. Pecz]. Nécrologie en grec moderne. ¶¶ 3e fasc. Les traces d'une Philippique inconnue de Cicéron [L. Simon]. Ces traces se trouvent dans Cicéron même. Il est sûr qu'il a prononcé un discours contre Antoine le 4 janvier 43, discours qui se placerait entre la Ve et la VIe Philippiques. ¶¶ 4e fasc. Παρατηρήσεις εἰς τὴν IV. 7. ἐπιστολὴν τοῦ 'Αλκίφρονος [J. Czebe]. Commentaire en grec moderne. ¶ Un exorde bizarre dans Homère [K. Marót]. Explique Odys. γ 103 et suiv. et d'autres passages analogues où la proposition subordonnée seule se trouve, tandis que la principale manque. Ces sortes d'exorde trouvent leur explication dans le débit oral des chants homériques, où une pause, un geste ou un soupir remplaçaient parfois une phrase. ¶ Le rapport de l'Andrienne de Térence avec Ménandre [J. Endrœdi]. Après une comparaison minutieuse des fragments de Ménandre avec la pièce de Térence, Endrœdi démontre jusqu'à quel point le poète latin a fait preuve d'originalité. ¶¶ 5e fasc. Tacite et Suétone, historiens de l'Empire romain. Fin dans fasc. 6-7 [S. Bagyary]. Ils diffèrent dans la conception de l'histoire; tandis que Tacite analyse les âmes, Suétone a pour principe : nil veri ommittere ; tous deux ont puisé à des sources authentiques ; leurs opinions religieuses diffèrent peu, mais Tacite penche vers le pessimisme. Tacite est un écrivain génial, Suétone un travailleur consciencieux. ¶ Nouvelle explication de la genèse des Métamorphoses d'Apulée. — Fin dans fasc. 6-7 [S. Braun]. Etablit d'abord que les commentateurs qui, d'après Photius, ont vu dans les Métamorphoses un emprunt d'Apulée à Lucius Patrensis, ont fait fausse route ; le XIe livre est l'œuvre originale d'Apulée, les dix premiers ne servent que d'illustration à sa théorie mystique ; il a emprunté la fable au Pseudo-Lucien, mais l'a arrangée dans l'esprit de Lucius. ¶¶ 6e-7e fasc. L'entreprise héroïque des 306 Fabiens [E. Kallós]. L'opinion de Pais n'est pas juste, il vaut mieux accepter celle de Mommsen. Le sacrifice des Fabiens n'était pas un fait isolé dans la vie publique des Romains et il n'était pas en contradiction avec la conception du droit public. L'enthousiasme et le sacrifice héroïque seuls constituent le phénomène extraordinaire. ¶ Bibliographie philologique hongroise en 1910 [A. Hellebrant]. Liste de tous les livres, articles et notices concernant les langues et les littératures de tous les peuples, avec indication des comptes rendus les plus importants. — 2647 numéros. ¶¶ 8e fasc. Pyrame et Thisbé [G. Heinrich]. Développement de cette légende d'Ovide jusqu'à Shakespeare ; ce dernier a connu un drame anglais, écrit

dans un style archaïque, dont il s'est servi ; les farces hollandaises et allemandes dérivent également de ce drame. ¶ Ménandre et Epicure [J. Huszti]. Fin dans fasc. 9. Cherche les traces du philosophe dans les fragments de Ménandre; celui-ci n'est pas un épicurien dans le sens strict du mot, car il ne s'attache pas aux dogmes du philosophe, mais on voit, parfois, des traces de son influence. ¶ Διψαναπαυσίλυπος, nom d'un parasite, Alciphron III, 31 [J. Czebe]. Explication de ce composé; ce mot ainsi que d'autres composés prouve que, dans le style expressif, le rapport des deux substantifs au verbe, est établi d'après le même principe. ¶ Le Philologiai Közlöny, 1871-72. D'après les lettres inédites d'Otto Hóman qui avait fondé cette revue philologique, précurseur de l'Egyetemes philologiai Közlöny ; elle n'a pu se maintenir que deux ans. ¶¶ 9e fasc. L'exposition archéologique à Rome [J. Geréb]. ¶¶ 10e fasc. L'exil de Sénèque [Ödön Hupka]. Fragment d'un travail sur Sénèque. Le motif de l'exil n'était pas précisément l'accusation de stuprum, mais la jalousie des adversaires du philosophe. Le lieu de l'exil était le Cap Corse, aux environs de Luri. ¶ Joseph Maywald. Nécrologie [P. A.] 1849-1911, auteur de plusieurs livres classiques pour l'enseignement du grec, traducteur de Pindare. ¶ Représentation des Captifs de Plaute en langue latine [I]. Les élèves d'un lycée de Budapest ont donné cette pièce au théâtre Urania, le 18 nov. 1911.

I. Kont.

BELGIQUE

Rédacteur général : Alphonse Roersch.

Académie Royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres, etc. 1911. Mai : Notes sur l'Ecclésie des Femmes et sur les Grenouilles d'Aristophane [Alph. Willems]. L'Ecclésie a été fort négligée jusqu'ici. Nombreux exemples de conjectures à rejeter. Etude des passages suivants : 76, 97, 153, 437, 503, 508, 554, 558, 587, 627, 724, 772, 795, 799, 815, 969, 996, 1020, 1092, 1101, 1123. Notes sur les Chevaliers : étude des passages 148, 355, 371, 430, 508, 682, 790, 1028, 1087, 1227, 1301, 1399.

Archives Sociologiques. Institut Solvay. 1911. N° 216. Du déterminisme des adaptations successives dans l'administration financière des Romains [J. de Decker]. Ce qui est arrivé, au point de vue financier de l'Etat, quand l'accroissement considérable des territoires annexés et la transformation de la « polis » italique en un grand empire méditerranéen ont imposé aux Romains les adaptations indispensables à l'organisme nouveau. La solution trouvée sous la République ayant un caractère manifestement provisoire, quelle est l'orientation prise par le système impérial, et quel est le facteur capital dans cette orientation. ¶ N° 242. Un mode d'attestation pré-scripturaire [J. de Decker]. L'étude de la « Miraculeuse histoire de Pandare et d'Echédore » par Perdrizet, montre, qu'à l'époque historique romaine, il subsistait des traces manifestes de l'ancien usage de marquer les coupables dangereux pour la communauté. ¶ N° 243. Du milieu hellénique et des institutions de la Grèce ancienne : un exemple de leur interdépendance [J. de Decker]. A propos de Francotte, *Le pain à bon marché et le pain gratuit dans les cités grecques*. ¶ N° 261. De la formation d'une conscience nationale chez les Grecs de l'antiquité [J. de Decker]. Isocrate est celui qui a contribué le plus à la formation d'une conscience nationale chez les Grecs

et à la diffusion de la conception panhellénique. ¶ N° 267. De l'influence du milieu social sur la genèse des doctrines d'Aristote [J. de Decker]. « L'idéologie d'Aristote est celle d'une sorte de socialiste romantico-révolutionnaire, hanté par le souvenir historique d'un passé athénien meilleur et plus simple. »

Bulletin des Musées royaux (Bruxelles). 10e année, 1911. N° 2. Dionysos à la panthère, statuette antique [Jean de Mot]. Description d'une statuette de Dionysos récemment acquise par le Musée du Cinquantenaire de Bruxelles. Morceau très soigné de l'époque hellénistique. Le motif remonte à Praxitèle ou, tout au moins, à son proche entourage.

Bulletin de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques. 1910-1911. 13 nov. 1910. Une plaisanterie d'Aristophane [Henri Grégoire]. Note sur le vers 699 de la Paix. Le vers κέρδους ἕκατι κἂν ἐπὶ ῥίπος πλέοι qui paraissait si méchant, ne contient en réalité qu'une inoffensive critique littéraire contre Sophocle. Il faut lire 'Ρίπας. ¶ Tertullien, Apologétique [J.-P. Wultzing]. Etude des passages 2,7 : explication grammaticale de « hoc genus » ; 18,4. Un passage difficile de Sénèque le Rhéteur [J. de Decker]. Plusieurs corrections au texte de Sénèque, Suas. II, 10 (éd. Müller, p. 537, l. 15 sq.). ¶¶ 11 mai 1911. Interprétation des vers 81-87 de la Satire I de Juvénal [J. de Decker]. Sens du passage : les tourments de ce monde issus de ce qu'un jour Pyrrha exhiba aux mâles des femmes nues, tel est le fatras de mon livre. ¶ A propos de l'Hélène d'Euripide [Henri Grégoire]. Correction et explication du vers 389. Explication et traduction des vers 1567, 547, 619-621.

Le Musée Belge. Revue de Philologie classique. 15e année. Tome XV. 1911. N° 1. L'histoire dans les discours de Cicéron [L. Laurand]. Utilité de l'histoire pour l'orateur d'après Cicéron ; surtout nécessaire dans les causes publiques et dans les harangues prononcées au Sénat et à l'assemblée du peuple. Etudes historiques de Cicéron. On retrouve dans ses discours le souvenir des principaux faits de l'histoire romaine. Très peu d'allusions à l'histoire des peuples étrangers. Patriotisme de Cicéron historien. Véracité et critique historique. Conception du passé. Cicéron voulait seulement que l'orateur eût à sa disposition une collection d' « exemples ». Il n'a pas aimé l'histoire pour elle-même. ¶ Index verborum quae Tertulliani Apologetico continentur [Paulus Henen]. Litt. T — Z. Addenda et corrigenda. ¶ Akontios et Kydippè. Nouveau fragment de Callimaque [Paul Graindor]. Texte d'après Hunt et Wilamowitz, Oxyrhynchus Papyri, VII, p. 15 du nouveau fragment des Αἴτια. Quelques corrections. Traduction et notes. La réputation littéraire de Callimaque ne gagnera pas beaucoup à la découverte de ces vers, mais le fragment fournit des détails précieux pour l'histoire de la ville de Céos. ¶ Un tournant de l'histoire de la linguistique [Ant. Grégoire]. A propos de Ch.-A. Sechehaye, *Programmes et méthodes de la linguistique théorique* et de A. Meillet, *Les dialectes indo-européens*. ¶ Christophe de Longueil humaniste (1488-1522) [Th. Simar]. < Suite >. Ch. IX. Le Cicéronianisme. Son essence. Le paganisme littéraire. Ses effets sur Christophe de Longueil. Les traditions religieuses et nationales. L'énergie morale et l'otium. Ch. X. Les querelles sur l'Imitation. Pic de la Mirandole et Bembo. Idées de Longueil en cette matière. Comment il imite Cicéron. Ch. XI. La survivance de Longueil. Jugements sur le Cicéronianisme. Erasme et le Ciceronianus. ¶¶ N° 2. Christophe de Longueil humaniste < fin > [Th. Simar]. La querelle du Cicéronianisme de Scaliger à Bossuet et Vorstius. Longueil dans les écoles. Ch. XII. Conclusion. L. est un déraciné. Tables des noms cités dans la correspondance de Lon-

gueil. Bibliographie. Sources manuscrites, etc. ¶ Remarques sur une inscription de Théanguéla [Paul Graindor]. Interprétation d'un passage de l'inscription publ. par A. Wilhelm, Oesterr. Jahresh. XI, 1908, p. 63. Τεχνίτας et ἐργάτας ne désignent pas la profession des donateurs, mais l'objet de la promesse. ¶ Belgicus color [Albert Counson]. Cf. Properce, Elégies, II, 18, 26. La couleur belgique est le blond plus ou moins foncé ; peut-être le roux. ¶ Un charmeur de serpents arlonais à l'époque romaine [J.-P. Waltzing]. Description d'une pierre du musée d'Arlon. Décorait un des côtés d'un monument funèbre ; peut-être celui d'un « circulator » mort à Arlon après y avoir habité. ¶ Syntaxe de Hoc genus [J.-P. Waltzing]. Aux deux catégories établies par Wölfflin à propos de « hoc genus », il faut en ajouter une troisième où « hoc genus » fait lui-même fonction de substantif, quel que soit le cas où le substantif doive se trouver. Il peut remplacer tous les cas de talis, τοιοῦτος. ¶¶ N° 3. Romania [Albert Counson]. Nom, frontières, langues. Les lois. Les arts libéraux. ¶ Liste d'archontes éponymes téniens [Paul Graindor]. Liste gravée dans les deux premières décades du IIIe siècle. Les noms remontent au IVe, peut-être jusqu'au Ve siècle. ¶ La statistique archéologique de la Belgique ancienne [Léon Halkin]. Mesures d'organisation à prendre. ¶ Juste Lipse [Th. Simar]. Conférence faite à Rome, le 11 février 1910. ¶¶ N° 4. Un mot sur les sources des Actes d'Abraamios de Qiduna [Ém. de Stoop]. Dans toutes leurs parties, les Actes présentent des affinités étroites avec diverses légendes connues. Il paraît bien qu'Éphrem le Syrien n'en est pas l'auteur. ¶ La vie de Théophane et de Pansemné [É. de Stoop]. Édition du Parisinus gr. 1217. ¶ Quelques notes sur les discours de Libanios [J. Misson]. Propose quelques améliorations au texte publié par R. Foerster. Passages visés : Orat., XVII, 22 (F. 2. 215. 10 s.) ; I, 77 (F. 1. 121. 5 s.) ; XII, 100 (F. 2. 44. 18) ; I, 268 (F. 1. 197. 20 s.) ; XI, 80 (F. 1. 463. 4 s.) ; XVIII, 118 (F. 2. 285. 15 s.).

Revue Belge de Numismatique. 1911. N° 1. Les monnaies de Térina de la collection de Hirsch au Cabinet royal des médailles de Bruxelles [Vte B. de Jonghe]. Emplacement de Térina (Bruttium). Ses monnaies. Description de neuf pièces. Identification des personnages représentés. ¶¶ N° 3. Dissertation inédite sur une monnaie d'Auguste, écrite vers 1730, par M. F.-S. Bally de Montcarra [Eug. Demole]. Tête d'Auguste ; au revers, un capricorne avec un globe. A comparer avec Suétone, Vie d'Auguste, p. 225. ¶ Un sou d'or pseudo-impérial à l'effigie de Constantin I le Grand [Vte B. de Jonghe]. Description ; imitation barbare des plus anciennes.

Revue de l'Instruction publique en Belgique. Tome LIV. 1911. 1re livr. L'Apologétique de Tertullien et le Thesaurus linguae latinae [Paul Henen]. Signale les lacunes et les erreurs du Thesaurus aux mots Actus ; Adlegare ; Apex ; Causa ; Conari ; Consignare ; Convivari. ¶¶ 2e et 3e livr. L'étude du latin et du grec, école d'observation et de raisonnement [Antoine Grégoire]. Une leçon de latin en troisième : interprétation du ch. 34 du livre XXI de Tite-Live. Résultats de l'exercice. ¶ 4e livr. Un manuel de critique verbale [L. Parmentier]. A propos du livre de Louis Havet. ¶ 5e et 6e livr. Le culte d'Isis à Meroé en Éthiopie [J. de Decker]. L'interprétation de Juvénal, Sat. VI, v. 526 sq. et de l'inscription C. I. L., III, 83, est rendue possible à la suite des fouilles de J. Garstrang dans l'antique Méroë. ¶ Possession et exorcismes dans l'antiquité [J. Hardy]. A propos de Tambornino, *De antiquorum dæmonismo.*

Revue des questions historiques. 1911. Janvier. Le pays d'origine des Indo-Européens [Joseph Mansion]. L'unité des langues indo-européennes est, depuis les découvertes de Bopp, une acquisition définitive de la science.

Il en résulte ce corollaire historique : l'existence d'un peuple indo-européen auquel se rattachent tous les peuples parlant aujourd'hui des langues indo-européennes. Quelle est l'origine des Indo-Européens, d'où sont-ils partis, comment s'est opérée leur prodigieuse diffusion ? On peut, par exclusion, restreindre la patrie primitive des Indo-Européens à une aire circonscrite entre le Rhin et le Turkestan chinois. Le problème ne peut être solutionné en ce moment ni par l'anthropologie ni par l'archéologie préhistorique : seule la linguistique aidée de l'histoire ancienne fournira des hypothèses acceptables. Examen critique des hypothèses de Ed. Meyer (plateaux de l'Asie centrale, Turkestan chinois), Hirt (Allemagne centrale et orientale), O. Schrader (bords de la Mer Noire). La découverte de la langue et du peuple tochariques jouera dans les solutions à venir un rôle de première importance. La thèse de Schrader a peu de chances de prévaloir. Examen de la théorie de Kretschmer : les dialectes issus de la langue indo-européenne se seraient développés dans une aire immense, sans que la continuité entre eux fût rompue. Cette continuité ne saurait être démontrée. Conclusions.

Revue de l'Université de Bruxelles. 15e année. 1909-1910. Les Guêpes, comédies d'Aristophane [Alph. Willems]. Traduction française, avec notes et commentaire. ¶¶ Avril-Mai. Apollon [Richard Kreglinger]. Apollon ne fut pas, en réalité, le dieu solaire de la Grèce classique. Il a pu avoir avec le soleil, comme avec beaucoup d'autres phénomènes, certaines relations passagères, sans plus. A-t-il été la représentation d'une autre force naturelle ? — En fait, il n'en est peut-être pas une à laquelle les Grecs ne l'aient identifié. Exemples. ¶¶ Juin-Juillet. L'acquisition de la possession par l'intermédiaire d'autrui en droit romain [Raoul Engel]. ¶¶ 16e année. 1910-1911. Octobre. L'enseignement des humanités en Allemagne [D. de Moor]. Notes prises à l'Exposition de Bruxelles, 1910, dans la Section allemande. ¶¶ Mars. Le Droit dans Apulée [Fritz Norden]. Apulée de Madaure est un juriste admirablement au courant de la législation et des coutumes juridiques de son siècle. Il se plaît à parler la langue du Forum. Le jus personarum dans Apulée. La distinction entre hommes libres et esclaves est encore absolument complète. Condition des esclaves et des demi-esclaves. ¶ Mai. Le rire rituel [Salomon Reinach]. Nombreux exemples de rire rituel chez les anciens. Il signifie le retour à la vie et le commencement d'une vie nouvelle. Origine toute naturelle du rite.

DANEMARK

Rédacteur général : Hans Raeder.

National ökonomish Tidsskrift. 3e série, vol. XIX, fasc. 6. Sur l'ancien système monétaire de Rome [A. B. Drachmann]. Résumé de la théorie de Haeberlin et discussion de quelques problèmes qui s'y rattachent.

Nordiske Fortidsminder. Vol. II, fasc. 1. La trouvaille de Juellinge et la période romaine en Danemark [S. Müller]. Description de quatre sépultures découvertes en 1909 et des objets trouvés, dont plusieurs sont d'origine romaine (avec beaucoup d'illustrations, trois planches et un résumé en français).

Nordisk Tidsskrift for Filologi, 3e série, vol. XX, fasc. 1-2. Ἀλεξάνδρου ἀριστεία [O. Jörgensen]. Examen des rapports du VIe livre avec le reste

de l'Iliade à propos du livre de E. Bethe, *Hektors Abschied*. Probablement les scènes entre Hector, Pâris et Andromaque avaient originellement pour continuation la mort d'Hector sous les coups d'Achille et celle d'Achille par la flèche de Pâris. La vénération ancienne de l'arc, qui sans doute a joué un grand rôle dans ce poème-là, supprimée dans la rédaction actuelle de l'Iliade, parait encore dans la description magnifique du coup d'arc de Pandaros dans le livre IV de l'Iliade. ¶ Archimedeum [J. L. Heiben]. Héron, Métrique I 26 (p. 66, 13), il faut écrire ζῦμδ au lieu de ζῦμα, et εώπη au lieu de ζώπη.

Oversigt over dit kgl. danske Videnskabernes Selshabs Forhandlinger, 1911. N° 2. Le groupe d'Apollon sur le fronton occidental du temple de Zeus à Olympie [N. Skovgaard]. Réplique aux objections faites par Treu (Abh. d. kön. sächs. Ges. d. Wiss. 1907) et Wolters (Sitzungsber. d. kön. bayer. Akad. d. Wiss. 1908) contre la disposition proposée par Skovgard en 1915.

Teologish Tidsskrift, 3e série, vol. II, fasc. 5. Ev. de St. Marc. I, 29 [Kr. Sandfeld Jensen]. La curieuse construction ἐξελθόντες ἦλθον... μετὰ Ἰακώβου καὶ Ἰωάννου se retrouve quelquefois chez les auteurs modernes, par exemple: « Nous nous y retrouvions, chaque soir, avec mon frère » (E. Daudet).

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD

Rédacteur général: Alfred Jacob

American historical Review, vol. XVI (1910-1911). n° 1. Athènes et l'hellénisme [W. S. Ferguson]. Pendant le dernier quart du IVe s. av. J.-C. Athènes garde son haut prestige sur les généraux macédoniens de la suite d'Alexandre. Ptolémée cherche à faire d'Alexandrie une nouvelle Athènes. Antigone et son fils Démétrius Poliorcète veulent faire mieux encore en transportant sur les bords de l'Oronte une colonie prise directement d'Athènes. Rome après l'établissement définitif de son hégémonie en Orient accorde à Athènes des faveurs spéciales. Mais par l'acquisition de Délos, Athènes se mêla au grand courant de la vie hellénistique ; les Athéniens perdent leurs caractéristiques. M. B.

American Journal of Archaeology, vol. XV (1911), n° 1. Deux travaux d'Hercule sur une fibule géométrique [W. N. Bates]. Fibule avec plaque conservée dans une collection privée à Philadelphie. La plaque est ornée de dessins représentant d'un côté Hercule vainqueur de l'hydre et, de l'autre, la capture de la biche Cérynite. Le dessin appartient à la période géométrique avec influence mycénienne. Ce type de fibule n'est pas très commun. On peut le dater du début du VIIIe s. av. J. C. ¶ Le plafond de l'opisthodome du Théséion [G. P. Stevens]. Était du type usuel : des traverses de marbre supportant des caissons de marbre. Essai de restauration. ¶ Reconstitution de la toge à l'époque la plus récente [G. F. Ross]. La bande qui allongeait la toge à l'époque impériale en a été séparée et devient un vêtement distinct porté par-dessus la toge dont la forme est redevenue simple. ¶ Le portique oriental dans l'Asklépieion d'Athènes (pl.) [G. Allen et L. D. Gaskey]. Essai de restauration basé sur une étude des ruines faite en 1905-06. La façade était composée de deux colonnades superposées, chacune composée de 16 colonnes doriques. Le portique, datait probablement du IVe siècle A. C. ¶ Privernum [H. H. Armstrong]. I. La cité des

Vol ques. Etude des ruines faite en 1909-1910. Description des restes de mur. La cité volsque se trouvait probablement sur la hauteur de Monte Macchione. ¶ Assemblée générale de l'Institut archéologique d'Amérique, 27-30 décembre 1910; analyse des communications suivantes : Une ciste de bronze dans la collection Loeb [G. H. Chase]. Sera publié in extenso, ¶ Le cas de Cynisca [A. Emerson]. Sœur du roi lacédémonien Agis, Cynisca remporta la victoire dans une course de char à Olympie probablement en 412. Sa statue par Apelleas est probablement l'une des six statues féminines de bronze trouvées à Herculanum dans la villa dite de Pison. ¶ Un bassin romain en marbre provenant de Bagdad [O. S. Tonks]. Décoré à l'extérieur de bas-reliefs représentant deux bustes (Adrien et Sabine), une figure de femme nue, la louve et les jumeaux, Atalante, une figure de femme à demi-drapée (Pandore), Hygie et Esculape. ¶ Une paire de lécythes à figures noires au musée de Worcester [Miss E. M. Gardiner]. Voy. plus bas. ¶ Les études classiques et le réveil de l'art [M. Carroll]. La renaissance des études classiques viendra du réveil de l'intérêt pour les arts en général. ¶ L'anthropométrie crétoise [G. H. Hawes]. Les recherches anthropométriques conduisent à admettre une invasion dorienne en Crète pendant la troisième période du bas-minoen. ¶ Une stèle funéraire grecque archaïque au Musée des Beaux-Arts de Boston [L. D. Caskey]. Voy. plus bas. ¶ Les mythes classiques dans l'art [E. von Mach]. Le plus grand nombre d'illustrations des mythes anciens est fourni par les peintres de vase et d'autres artistes inférieurs. ¶ Les fouilles à Sardes [H. C. Butler]. Voy. A. J. A., XIV, pp. 401-413. ¶ La purification d'Oreste [W. N. Bates]. Voy. plus bas. ¶ Deux copies de la tête d'Athéna Parthénos, provenant de Corinthe [D. M. Robinson]. Voy. plus bas. ¶ L'emplacement des statues de vainqueurs dans l'Altis [W. W. Hyde]. Partant du principe que les statues de vainqueurs de la même époque, aussi bien que de la même famille ou de la même cité, étaient groupées, il est possible de les ranger par zone. ¶ Fouilles américaines en Crète en 1910 [Miss E. H. Hall]. Fouilles exécutées dans la Crète orientale au printemps de 1910 pour le Musée de l'Université de Pennsylvanie. Deux endroits ont été explorés : la colline de Sphoungaras et le pic de Vrokastro dans la région de Gournia. On y a trouvé des restes de la période minoenne. ¶ Etudes sur le Parthénon [B. H. Hill]. La restauration admise pour l'ancien Parthénon doit être corrigée dans quelques détails. ¶¶ N° 2 : Joaillerie et fragments de bronze dans la collection Loeb [H. F. De Cou]. Etude d'objets achetés à Rome en 1904 par James Loeb, et qui auraient été trouvés près de l'emplacement de Ferentinum. Ce sont trois objets de bronze (une anse, trois pieds de ciste et deux fragments), huit objets en os, un en argent, deux en verre. ¶ Inscriptions lydiennes de Sardes [A. Thumb]. Transcription de deux inscriptions, Le rapport qui existe entre les signes lydiens et lyciens des voyelles est le résultat le plus important et le plus certain de l'étude de ces inscriptions. ¶ Tholos et abaton à Epidaure [G. W. Elderkin]. Au temps de Pausanias l'abaton d'Epidaure était appelé tholos. ¶ Le monument choragique de Nicias [B. Perrin]. A propos de l'article de Dinsmoor (A. J. A., XIV, 1910) P. remarque que le temple choragique de Nicias le Jeune portait probablement au temps de Plutarque non seulement le trépied propre de Nicias le Jeune, mais aussi ceux de Nicias l'Ancien et de ses frères. ¶ Privernum, II : La cité romaine [H. H. Armstrong]. L'emplacement de Privernum pendant les deux premiers siècles de l'occupation romaine est inconnu. La ville était gouvernée comme préfecture. Au temps de Sylla une colonie de vétérans fut établie sur son territoire. Les restes de cette colonie sont au N.-E.

de Piperus à l'endroit appelé aujourd'hui Piperno Vecchio. Description de ces ruines. Le temple dont les murs ont été retrouvés était probablement le Capitolium. ¶ Sur une tête de Polyclète à Boston (pl.) [L. D. Caskey]. Discussion de l'article de Sieveking (Jb. Arch. I., XXIV, 1909) et de celui de S. Reinach (Gazette des Beaux-Arts, mars 1911). La sculpture étudiée correspond à plusieurs autres répliques ; c'est la meilleure copie qui existe d'une œuvre de Polyclète. ¶¶ N° 3 : Une stèle funéraire grecque archaïque à Boston (pl.)[L. D. Caskey]. Acquise récemment par le Musée des Beaux-Arts de Boston. Les fragments qui la composent ont été trouvés ensemble près de Thèbes ; ils sont de marbre attique et portent en bas-relief la représentation d'un jeune homme nu. C'est un spécimen remarquable de l'art attique au commencement du v^e siècle. ¶ Une paire de lécythes à figures noires au Musée de Worcester [E. M. Gardiner]. Etude de deux vases à figures noires représentant l'un Hermès Nomios conduisant un troupeau de moutons au pâturage, l'autre deux cavaliers nus portant chacun une paire de lances et galopant vers la droite. ¶ Un bassin romain provenant de Bagdad [O. S. Tonks]. Description des reliefs décorant l'extérieur de ce bassin : bustes de Sabine et d'Hadrien, la louve romaine et les jumeaux, une femme nue assise sur le dos d'un cygne ou d'une oie (Atalante d'après l'inscription), une femme à demi-drapée représentant Pandore, Esculape et Hygie. Etude des inscriptions ; elles semblent se rapporter à des formules magiques. Le bassin servait probablement pour des préparations médicales. P. S. Note de [M. Vincent] : Le bassin proviendrait d'Arabie. ¶ Méduse, Apollon et la Grande Mère [A. L. Frothingham]. Méduse était primitivement une déesse de la Nature ou un esprit de la terre. Etude à ce point de vue du candélabre de bronze de Cortone et de la coupe Farnèse. Examen du rôle de la Gorgone à Delphes, à Milet, à Corcyre, en Crète où elle est en relation avec la déesse aux serpents, et de ses rapports avec Artémis Orthia, tels qu'ils résultent des objets trouvés à Sparte. Le mythe de la Gorgone est un ancien et important mythe de la nature. ¶ Deux vases inédits à représentation d'Œdipe au Musée des Beaux-Arts de Boston [H. Goldman]. Etude d'un petit lécythe attique à figures rouges qui représente Œdipe combattant contre le sphinx, et d'une amphore du style de Nola avec un dessin du sphinx proposant l'énigme à Œdipe. ¶ Privernum, III : Ruines romaines sur le territoire de la colonie romaine [H. H. Armstrong]. Etude de ruines qui n'ont pas été décrites précédemment et dont l'origine romaine n'est pas douteuse. Ces restes marquent pour la plupart l'emplacement des villas construites à l'époque de Sylla et à la fin du 1^{er} siècle. ¶¶ N° 4 : Second rapport préliminaire sur les fouilles américaines à Sardes en Asie Mineure (pl.) [H. C. Butler]. La seconde campagne des fouilles américaines à Sardes a eu lieu de février à juin 1911. La plus grande partie des fouilles a été faite au-dessus de la plate-forme du temple. Les détails d'architecture découverts montrent que le temple a été construit à la meilleure époque du style ionien, au commencement du IV^e siècle. Dans la nécropole, plus de deux cents tombes ont été ouvertes. On y a trouvé un grand nombre d'objets d'or, d'argent, de bronze et une grande quantité de poteries. La ressemblance entre la joaillerie ainsi mise au jour et celle des Etrusques est digne de remarque. ¶ La purification d'Oreste [W. N. Bates]. La purification d'Oreste à Delphes par Apollon au moyen du sacrifice d'un porc a peu attiré l'attention des artistes anciens. Etude d'un vase du Louvre et d'un miroir étrusque inédit du Musée de l'Université de Pennsylvanie qui portent des représentations de cette partie de la légende d'Oreste. Le miroir date du IV^e siècle A. C. ¶

Une ciste prénestine de la collection James Loeb esq. (pl.) [G. H. Chase]. Ornée de la représentation du combat des dieux contre les géants. Ce dessin a probablement été copié sur un vase de l'Italie méridionale, et la ciste date du milieu du IIIe siècle av. J. C. ¶ Deux copies corinthiennes de la tête d'Athèna Parthenos [D. M. Robinson]. Etude d'un moule de terre cuite trouvé à Corinthe en 1908, datant de la période hellénistique, et d'un médaillon de marbre romain trouvé également à Corinthe en 1907 et qui est un bon morceau de sculpture romaine. Liste complète des copies d'Athèna Parthenos actuellement connues. ¶ L'amphore panathénaïque avec le nom de l'archonte Asteius [D. M. Robinson]. Etude du vase déjà sommairement décrit (A. J. A., XIV, 1910) et qui se trouve aujourd'hui au Musée Ashmoléen d'Oxford. L'archonte Asteius (373-372 av. J. C.) dont le nom se trouve sur ce vase est plus ancien de six ans que le plus ancien de ceux dont le nom a été signalé sur des vases. ¶ Le développement du symbolisme chrétien, tel qu'il est présenté par les peintures des catacombes de Rome [G. D. Lamberton]. Depuis la publication du Corpus de Wilpert (1903), l'étude comparative de l'art chrétien primitif a été beaucoup facilitée. Cette publication a fait ressortir la nature essentiellement symbolique de l'art chrétien des quatre premiers siècles. Au IIe siècle, le cadre du symbolisme chrétien, s'est développé et son caractère est complètement déterminé. Le IIIe siècle répète ce qui a pris naissance au IIe ; au IVe une série nouvelle apparaît en rapport avec le culte des martyrs. Nous pouvons ainsi retracer le développement de la pensée religieuse populaire. Table numérique résumant ces indications. ¶ Les inscriptions d'El-Tekkîyeh [G. R. Brown]. Dans une visite faite à El-Tekkîyeh au mois de nov. 1910 ont été relevées les inscriptions de trois bornes milliaires romaines. Déchiffrement et discussion de ces inscriptions, l'une portant le nom d'Hadrien, les autres celui de Constantin et de ses fils. M. B.

American Journal of Philology. 32e année (1911). Fasc. 1 (nº 125). Vahlens Ennius [Ch. Knapp]. Examen critique de la première partie des *Ennaniae Poesis reliquiae* de Vahlen, 2e éd. (1903) dont K. admire le travail énorme, la patience et l'étonnante science (35 p.). ¶ The Indo-European palatals in Sanskrit [L. Bloomfield]. Cet art. n'est que mentionné, puisqu'il ne rentre pas dans le cadre de la R. d. R. ¶ Masks on the Roman stage [Cath. Saunders]. De plusieurs passages d'auteurs latins nous pouvons conclure que les Romains adoptèrent les masques au théâtre à l'époque qui s'écoule entre Térence et Cicéron ; il n'y a pas de témoignage littéraire sur leur emploi à partir du commencement de la comédie romaine, et les comédies qui nous sont parvenues peuvent très bien se passer d'acteurs masqués. On peut donner comme dates extrêmes de cette innovation due à l'influence des Grecs, 91 av. J-C. (terminus post quem non) et 130 av. J.-C. (terminus ante quem non. ¶ K- and II- forms in the early Ionic poets [T. Hudson-Williams]. Tous les témoignages montrent que les poètes Ioniens pré-Hérodotéens ont employé indifféremment les deux formes, aussi bien ceux d'Asie mineure, que ceux des îles ; les inscr. ne sont pas assez nombreuses pour qu'on puisse en tirer une conclusion ; les éditeurs devront donc choisir entre κ et π d'après les mss. ¶ Brèves mentions [B. L. Gildersleeve]. Causeries sur divers sujets de philologie, entre autres sur un art. de Osler (Amer. Mag. Déc. 1910) sur l'utilité de l'étude du grec ; sur la trad. d'Hérodote par Saliat (1556) revue par Talbot et sur celle de Lange (all.) ; sur G. O. Holbrooke : *Aryan Wort-Building* ; sur les études de « prose rythmée » ; sur la trad. en anglais par trop Shakespearien par places des Acharniens par Starkie ; sur une excellente dissertation, qui n'est pas dans

le commerce, de VANCE, *Byzantin, Culturgeschichte* d'après les œuvres de S^t Jean Chrysostome ; sur H. Weil, Boeckh et Welker ; sur Aristoph. Pax 241 ; sur R. T. KERLIN. *Theocritus in English Literature.* ¶¶ Fasc. 2 (n° 126). Horatian Urbanity in Hesiod's Works and Days [E. K. Rand]. Les « Œuvres et les jours » malgré les interpolations ou les variantes malheureuses forment un tout dont l'unité consiste en ce qu'écrit pour Persès, ce poème a été lu devant lui avant le jugement qui devait prononcer entre les deux frères, afin de l'engager à entrer en composition plutôt que d'avoir recours à des juges mal intentionnés ; on trouve dans ce poème une urbanité et une « humour » qui rappellent celles des satires d'Horace et jettent une lumière toute nouvelle sur le caractère d'Hésiode. Analyse détaillée. ¶ Latin inscriptions at the Johns Hopkins University [H. L. Wilson] VI. Suite < cf. R. d. R. 35, 114, 4 >. Texte, comm. épigraphique et restitutions de 34 inscr. funéraires de cette collection. ¶ Hiatus in the accentual clausulae of Byzantine greek prose [H. B. Dewing]. Etudie le hiatus dans les clausules accentuées de la prose grecque des Byzantins chez Procope et Choricius de Gaza, Jean Eléémon, dans l'Encomium anonyme de S^t Thérapon, chez Aristénète, Zosime, Synésius et Grégoire de Nazianze, et après avoir établi que la conception de l'hiatus chez ces écrivains était tout à fait différente de celle qui avait cours au temps où le grec de l'Attique était une langue parlée aussi bien qu'une langue littéraire, il montre ce qu'ils entendaient eux par hiatus et comment ils cherchaient à l'éviter par la crase, l'élision et l'aphérèse. ¶ Buddha as Tathàgata [E. W. Hopkins]. Explique l'épithète de Tathàgata donnée très souvent à Boudha et qui signifie à la fois « celui qui est parfait » et « celui qui est mort ». ¶ Brèves mentions [B. L. G.]. Causeries sur le « Banquet » de Platon à propos d'éd. récentes ; sur le « pluriel poétique » ou « pluriel employé pour le singulier » ; sur la Dolonie (Iliade K) ; sur l'interprétation à donner du fameux vers de Cratinos ὑπολεπτολόγος, γνωμοδιώκτης, Εὐριπιδαριστοφανίζων ; sur le jugement que Pascal (*Dioniso, Saggio sulla religione e la parodia religiosa in Aristofane*) a porté sur Aristophane ; sur Gayley (*Classic Myths in English Literature and Arts*) ; sur Gudeman (*Imagines philologorum*) ; sur l'irrégularité commise par certains grammairiens qui écrivent « amaturus esse » et « amatus esse ». ¶¶ Fasc. 3 (n° 127). The House-door in Greek and Roman Religion and Folk-lore [M. B. Ogle]. Montre par de nombreux exemples tirés des littératures latine et grecque la grande importance qu'avaient dans la religion des Grecs et des Romains le seuil et la porte de la maison et les superstitions qui s'y rattachaient. Comme on croyait fermement que des esprits habitaient leur voisinage, O. s'attache à montrer qu'une théorie qui tiendrait compte de cette croyance fournirait une explication simple et suffisante de l'importance qu'avait le chemin qui accède à la porte de la maison dans la religion et le folklore des anciens. ¶ Lucilius on « EI » and « I » [R. G. Kent]. Montre par un examen approfondi de certains passages de Lucilius que quand il donnait au liv. IX des satires (écrit entre 116 et 110 av. J.-C.) des règles pour l'orthographe de certains mots et notamment pour l'emploi de « ei » et de « i » représentant i long, il savait bien ce qu'il faisait et agissait avec méthode, conformément aux règles en usage dans la première moitié du 2^e siècle av. J.-C., contrairement à l'opinion généralement admise par les modernes qu'il marchait au hasard sans savoir ce qu'il disait. ¶ The conventions of the pastoral elegy [G. Norlin]. Influence qu'ont exercée les classiques latins et grecs sur les conventions qui se montrent dans l'élégie pastorale de l'Europe moderne. ¶ Repeated verses in Homer [J. A. Scott]. Montre par une étude approfon-

die du ch. 16 de l'Iliade que l'opinion de certains chorizontes modernes d'après lesquels on trouve dans l'Odyssée bien des vers empruntés à l'Iliade et jamais l'inverse, est erronée, surtout quand ils en concluent que l'Odyssée est ainsi dépendante de l'Iliade, tandis qu'on pourrait aussi bien dire le contraire. En tout cas ces répétitions ne sauraient donc pas prouver qu'un de ces poèmes est antérieur à l'autre, et nous ne pouvons pas en inférer soit imitation, soit dépendance. ¶ Notes on Juvenal [E. H. Sturtevant]. Explication de Juvéna III, 13-36; 254 sqq.; VII, 82-87; 126-128; VIII, 76 sq. ¶ The endings e-re and -erunt in dactylic hexameter [R. B. Steele]. Étudie l'emploi de la terminaison -ere et -erunt de la 3e pers. du parf. ind. dans l'hexamètre latin, où elles se présentent toutes les deux, mais où elles n'ont pas la même valeur pour la constitution du vers. L'emploi plus fréquent de la terminaison -ere montre le désir d'augmenter le nombre des dactyles, surtout au cinquième pied. En prose les préférences personnelles sont très marquées, ainsi Wölfflin (Archiv XIV, 478) cite pour la prose de Pétrone 13 emplois de -ere contre 86 de -erunt, tandis que dans ses vers on ne rencontre que deux fois -erunt (127,5 et 128,7). Tableau de l'emploi de chacune de ces terminaisons aux différents pieds par Lucrèce, Virgile, Lucain, Val. Flaccus, Stace, Sil. Italicus, Ovide (Mét.), Horace, Perse, Juvénal et Claudien. ¶ Brève mention [B. L. G]. Causeries sur le charme d'Euripide à propos des *Phéniciennes* éd. par Pearson; sur les *Phéniciennes* : sur les fragments d'auteurs grecs récemment découverts dans les papyrus d'Égypte et qui ont déçu bien des savants; sur Ménandre et sur sa prosodie : sur la vie privée d'Hésiode retracée par Ed. Meyer *Genethliakon*; sur qqs autres travaux de valeur contenus dans ce même *Genethliakon* dédié à C. Robert, à l'occasion du 60e anniversaire de sa naissance; sur une fausse interprétation du v. 635 des Acharn. d'Aristophane où ὑμᾶς ne désigne pas les Athéniens comme P. Girard (Rev. de Paris, Oct. 1910) l'a cru par erreur; à propos de Tite Live sur la rareté extrême de « si » avec le présent du subj. à la protase et le futur de l'ind. à l'apodose et sur « ac si » avec le subj. présent correspondant à ὥσπερ εἰ et l'opt. ¶¶ Livr. 4 (n° 128). The significance of the Parodoi in the greek theater [Ch. Rees]. Contrôle par l'étude des tragédies grecques et romaines qui nous sont parvenues et par celle des théâtres anciens existant encore, les renseignements que nous donne Pollux IV, 126, 15 sur les conventions qui réglaient l'usage des πάροδοι, et montre que pour l'époque classique ces renseignements ne sont justes ni pour la tragédie ni pour la comédie ancienne. Il n'en est pas de même pour la comédie nouvelle où l'emploi conventionnel des πάροδοι est à la fois naturel, approprié à la scène et tel que l'a exposé Pollux ¶ Derivatives of the root bhē(y) — « to strike; bind » [E. W. Fay]. Suit les dérivés de cette racine dans les diverses langues indo-européennes. ¶ The date of Aristophanes Georgoi [E. Capps]. Le mot μολγός (= culleus cf. Suét. Vit. Ner. 45) ne se présente qu'une fois dans Dion Cassius (61, 16, II p. 234 Bekker) et quatre fois dans Aristophane, dont une fois dans Eq. 960 sqq. et trois fois dans des citations de grammairiens, que C. montre extraites des Georgoi, elles sont des répétitions de la même plaisanterie qui se trouve dans les Equites, antérieurs aux Georgoi, comme C. le prouve d'après Plutarque Vit. Nic. 8. Les Equites datent des Lénéennes 424, et les Georgoi qui ont avec les Eq. des rapports très étroits doivent avoir été représentés aux Dionysies de la même année 424. ¶ Identification of the ancient Persian mouth Garmapada in the light of the recently found Aramaic papyrus fragments [H. C. Tolman]. Ce mois de Garmapada doit être identifié avec le mois Tammus (juin-juillet). ¶ A note

on the etymology of involare [A. B. Myrick]. In-volare ne se rattache pas comme Donat (Enéide VI, 99, 336) et après lui Thomas (Romania 29,234) l'ont cru, à vola = paume de la main, mais bien comme on l'a cru jusqu'ici à volare = voler. ¶ Brèves mentions [B. L. G]. Causeries sur Pindare, sur Priène, sur les adj. en -ικός et leurs synonymes à propos de Gardikas, Πραγματεία περὶ τ. εἰς -ικός ληγόντων ἐπιθέτων, etc.

H. N.

Classical Philology, Vol. VI. 1re livr. The law of breves breviantes in the light of Phonetics [E. A. Sonnenschein]. Etudie et critique la loi des « Breves breviantes » dans l'ancienne poésie latine, d'après laquelle une syllabe brève a par elle-même le pouvoir de rendre brève la syllabe qui suit. Il regrette que le nom qu'on lui donne ne suggère pas une explication plus adéquate des faits de morphologie auxquels elle s'applique, et d'autre part que l'explication phonétique elle-même de cette loi (assimilation de quantité) ne soit pas exacte. ¶ Administration of justice in the age of Homer [R. J. Bonner]. Bien qu'il n'y ait pas dans Homère des lois comme celles que définit Périclès dans les Mémorables de Xénophon I, 2, 42, on y trouve cependant des notions très nettes sur ἅ τε δεῖ ποιεῖν καὶ ἃ μή, que B. expose dans tous les domaines. ¶ Wilamowitz on Θ [A. Shewan]. Discute et n'accepte pas les conclusions de W. qui soutient que le ch. VIII (Θ) de l'Iliade est d'origine plus récente que les autres, et qu'il aurait été composé par un rhapsode du VIIe s., pour combler une lacune et former un « pont » entre les ch. VII (H) et XI (Λ) et suivants, par-dessus les ch. IX et X (I et K). ¶ Words found in the Iliad and in but one Book of the Odyssey [J. A. Scott]. Comme complément à un art. précédent < Cl. Phil. V, p. 42. R. d. R. 35, 115, 45 sqq. > intitulé Odyssean Words found in but one Book of the Iliad, S. d'après les mêmes procédés indique les mots qui se trouvent dans l'Iliade et seulement dans un chant de l'Odyssée, puis ceux qui fréquents dans l'Iliade sont rares dans l'Odyssée, même dans le cas où ils ne sont pas limités à un seul livre. Liste de ces mots et tableaux résumant les recherches de S. qui conclut en disant combien il ressort de ses recherches que l'Iliade et l'Odyssée sont intimement liées et que bien peu probants sont les arguments de ceux qui ont voulu prouver la parenté de l'Odyssée avec seulement certains chants de l'Iliade. ¶ Erotic teaching in Roman elegy and the greek sources [A. L. Wheeler]. 2. Les élégiaques romains < cf. Cl. Phil. V, 4. R. d. R. 35, 119, 76 > ont puisé les éléments de leur enseignement érotique directement dans la comédie nouvelle et il n'y a pas besoin d'avoir recours pour l'expliquer à l'intermédiaire des Alexandrins. Cet enseignement est une des caractéristiques les plus frappantes de l'élégie romaine au siècle d'Auguste, et distingue complètement l'élégie de cette époque de celle des Alexandrins aussi bien que de celle de Catulle et de ses contemporains. C'est ce que W. démontre en comparant l'élégie romaine avec la grecque et en déterminant, autant que possible, la source grecque de chaque précepte érotique des élégiaques latins. ¶ The identily of the child in Vergils Pollio: an afterword [J. E. Church]. Prouve par une série de passages parallèles de Valérius Flaccus, Ovide et Apulée que les Romains ne considéraient pas comme un manque de savoir-vivre de prédire le sexe d'un enfant non encore né. Il n'y a donc rien d'étonnant que Virgile ait écrit son « Pollion » qui, étant comme un salut adressé à l'enfant qui allait naître, était tout à fait en harmonie avec l'esprit national; il fut donc écrit avant la naissance de l'enfant, qui se trouva être une fille; de là, grand désappointement dans le peuple sans doute, mais aucun ridicule pour le poète. ¶ Notes and Discussions. — A possible occurrence

of the name of Alexander in the Boghaz-Keui Tablets [D. D. Luckenbill]. Le nom d'Alakshandu, roi d'Arsawa, qu'on lit sur une tablette hittite trouvée par Winckler dans les fouilles de Boghaz-Keui, n'est autre que le nom d'Alexandre et comme cette inscr. date d'environ 1300 av. J.-C. elle est de l'époque à peu près où Pâris était appelé le défenseur de Troie. ¶ Note on (Plutarchi) Stromat. 2 [W. A. Heidel]. Supprimer πάντων après ἀνακυκλουμένων et devant αὐτῶν dans le passage des Stromata 2 (de Plutarque) où il est question d'Anaximandre. ¶ Xenophon's Memorabilia IV, 2.10 [W. A. Oldfather]. Dans le passage : γνωμονικοῦ γὰρ ἀνδρὸς καὶ τοῦτο δεῖ, le mot γνωμονικός se rapporte bien à σοφῶν ἀνδρῶν γνώμας du paragr. 9, mais comme il dérive de γνώμων = règle de charpentier, il est aussi pris dans un sens plaisant. ¶ Note on Xenophanes fr. 18 (Diels) and Isocrates Panegyricus 32 [P. Shorey]. Gomperz (Griech. Denkers I, 162) s'est trompé dans l'interprétation de ce fragment de Xénophane : comparaison avec Isocrate 32. ¶ Apuleius Metamorphoses II, 29 [H. W. Prescott]. Au lieu de « jam salubris vena pulsari » lire « jam salebris vena pulsari ». ¶¶ 2e livr. Satura. — The genesis of a literary form [G. L. Hendrickson]. C'est Horace (Serm. II, 1, 1 et 2,15) qui passe pour avoir le premier employé le mot « satura » pour désigner un genre littéraire ; après lui on ne le retrouve plus jusqu'à la fin du 1er s. ap. J.-C. On n'appelait pas ainsi les satires de Lucilius, le créateur après Ennius de la satire à Rome ; on les désignait par une périphrase. Il reste donc acquis que ce mot n'existait pas comme appellation littéraire, ou n'était pas d'un usage courant, avant la décade 40 à 30 av. J.-C. Entre 40 et 30 on se prit d'un bel enthousiasme pour Lucilius et on créa pour désigner ses œuvres un titre comme « libri per saturam » d'où dériva par abréviation l'appellation « satura » qu'on employa comme substantif. ¶ The early gold and silver manuscripts [J. M. Burnam]. On a déjà étudié les mss. dont les caractères sont tracés avec une encre d'or et d'argent au point de vue de l'art, de l'histoire, de la paléographie et de la critique biblique. B. croit qu'ils méritent une place aussi dans l'histoire du symbolisme religieux et les étudie à ce point de vue en rappelant avec Prou, en terminant, que dans un certain nombre de mss. carolingiens écrits à l'encre noire, les titres, les initiales, les noms du Christ, de Dieu, du Saint-Esprit sont seuls tracés en lettres d'or et d'argent. ¶ Two linguistic tests of the relative antiquity of the Iliad and the Odyssey [J. A. Scott]. Après avoir étudié dans Homère l'emploi de l'article démonstratif ὁ, ἡ, τό et du parfait en -κα qui n'est pas d'origine indo-européenne, mais grecque afin de déterminer l'époque où furent composées l'Iliade et l'Odyssée, S. conclut que ces deux épopées appartiennent à la même période de développement linguistique et, qu'elles soient ou non l'œuvre d'un seul poète, sont en tout cas contemporaines l'une de l'autre. ¶ The De compositione of Dionysius of Halicarnassus considered with reference to the Rhetoric of Aristotle [H. P. Breitenbach]. Etudie le De Compositione de Denys d'H. et la Rhétorique d'Aristote dans le but de mieux connaître les méthodes des deux auteurs et les résultats qu'ils ont obtenus. Il montre quelles sont les idées fondamentales qui sont à la base de chacun de ces traités, et les compare entre elles, puis du point de vue de l'esthétique explique leurs positions divergentes. Pour terminer il les met en regard de certaines théories modernes en rhétorique. ¶ Roman prayer and its relation to ethics [G. J. Laing]. Etudie les prières des Romains telles qu'elles nous ont été conservées dans les auteurs, dans le but de déterminer dans quelle mesure elles relèvent de la religion nationale ou de la morale. Il montre que si pendant toute la durée de l'histoire romaine la prière reste

ce qu'elle était à l'origine et ne se propose pas de contribuer à la moralisation de l'individu, mais uniquement au salut de l'état ou de tel individu, ou au désastre des ennemis, cependant dans certains cultes à l'origine elle implique des idées morales ou religieuses dans le sens moderne du mot, une tendance à la perfection ou au progrès moral ; cette dernière tendance n'est pas très marquée, mais existe néanmoins, surtout chez les philosophes. ¶ Studies in greek Noun-formation [H. Sturtevant]. Terminaisons labiales. Mots se terminant en φη ou -φᾰ (aussi -φᾱ); en -φης ou -φᾱς, gén.-φου ; en -φος et -φον, gén. -φου ; noms d'animaux ; adjectifs ; substantifs abstraits, concrets ; noms propres. Variations entre les trois muettes labiales (entre π et β). ¶ Notes and Discussions — Solons trochaics to Phokos [P. Shorey]. On a mal compris (Croiset, Litt. gr. II, 127) ces vers adressés à Phokos. Ils ne contiennent que l'apologie ironique d'une âme d'une moralité supérieure contre les reproches d'un homme du monde d'une moralité moins élevée, d'un Socrate par ex. contre un Calliclès (Platon Gorg. 522 D). ¶ On a new Argive inscription [C. D. Buck]. Inscr. trouvée à Argos en 1906 et publiée B. C. H. 34, 331. B. propose un changement de ponctuation qui supprime toutes les difficultés. Autres corrections. ¶ Latin SS instead of intervocalic R [E. H. Sturtevant]. Contribution à l'explication du double ss des superlatifs en- issimus. Par analogie à capso, à l'époque où *genesis devenait generis, *prohibesit n'est pas devenu *prohiberit et au lieu d'un simple s le peuple doubla cette lettre en ss ou l'allongea. De même maximos a occasionné le changement de *ditisimos en ditissimos au l. de *ditirimos. ¶¶ 3e livr. The origin of the realistic Romance among the Romans [F. F. Abbott]. Après avoir caractérisé la « Cena Trimalchionis » de Pétrone telle qu'elle nous est parvenue, afin de bien se rendre compte des éléments essentiels du problème qu'essaient de résoudre ceux qui veulent expliquer l'origine du genre littéraire représenté par ce roman réaliste, A. examine les différentes théories qui ont été émises sur cette origine (dérive-t-il de l'époque du roman héroïque sérieux dont il serait la parodie avec des réminiscences épiques ; du roman bourgeois racontant une aventure inventée dans les écoles des rhéteurs ; des fables milésiennes ; du prologue des comédies qu'il parodierait ; des mélanges de prose et de vers de la comédie, ou du mime, ou des satires ménippées). Quelle que soit la conclusion à laquelle on s'arrête pour expliquer son apparition on peut dire que ce roman réaliste a été inventé par Pétrone. ¶ Suspected flaws in Homeric similes [A. Shewan]. Les comparaisons dans Homère étudiées soigneusement et impartialement ne permettent de conclure ni à une pluralité d'auteurs, ni à un remaniement du texte, ni à l'intrusion d'arrangeurs ou de compilateurs. ¶ The manuscripts of Propertius [B. L. Ullman]. Histoire des plus anciens mss. de Properce. N (Wolfenbüttel 224 Gud) ; A (Leyde Voss. Lat. in Oct. 38) : F (Florence, Laur. 36. 49). Relations de A et de F (ce dernier dérive de A) : examen et réfutation des conclusions de Simar (Mus. Belge XIII) et de Richmond (Journ. of Philol. XXXI). ¶ The prenuptial Rite in the new Callimachus [D. R. Stuart]. Explication des premières lignes du fragment de l'Αἴτια de Callimaque (Oxyrh. Pap. VII, 15 sqq.) où il est question d'un mariage à Naxos et de la coutume qui voulait que la jeune femme à la veille du mariage partageât la couche d'un κοῦρος. S. montre, d'après les usages d'autres peuples, que ce κοῦρος était un tout jeune garçon (βρέφος ou παιδίον). C'était un rite religieux destiné à rendre le mariage fécond et à assurer la procréation d'enfants mâles. Sens du mot ἀπαυλία dans Pollux III, 39-40 qui se rapporte à une cérémonie toute pareille. ¶ The latin confixes -edon-, -edno-, (« eating ») [E. W. Fay].

Etude étymologique et explication des mots les plus caractéristiques en -do, -dinis en commençant par uredo. (Cic. N. D. 3, 86. Pline N. H. 9. 147); dulcedo ; gravedo ; le suffixe-ēdo ; oscedo, arundo, unedo, teredo, torpedo, hirundo, alcedo, testudo, hirudo, unguedo, capedo, capudo, intercapedo ; cuppedo, les mots abstraits en -ido (libido, formido) : Dossenus. ¶ Concerning the Oratory of Brutus [Edw. J. Filbey]. Montre que ce que Cicéron dans le Brutus dit de Marcus Junius Brutus et les vues qu'il lui attribue sur l'art oratoire ne concordent pas avec ce que nous savons par d'autres sources sur cet orateur, et sur sa manière de voir. ¶ The provenance of Jeromes Catalogue of Varro's works [G. L. Hendrickson]. Contrairement à l'opinion de Klotz (Hermes 46) que la liste des œuvres de Varron qui nous a été transmise par S[t] Jérôme provenait directement de la préface des Imagines de Varron, H. soutient qu'elle est plutôt une compilation postérieure due à un πιναχογράφος ou biographe littéraire, qui autant qu'on peut le conclure par deux titres de sa liste (Satyrarum et Satyrarum Menippearum), ne vivait pas avant la première moitié du 1[er] s. ap. J.-C. ¶ Notes and Discussions. Nestor's son Peisistratus in Homer [J. A. Scott]. Un des arguments des Chorizontes pour prouver qu'il y a des différences entre l'Iliade et l'Odyssée est qu'on ne trouve pas mentionné dans l'Iliade Pisistratos fils de Nestor dont le nom se rencontre plusieurs fois dans l'Odyssée ; il y a à cela une raison péremptoire, il n'était né qu'après le départ des Grecs pour Troie et avait à peu près l'âge de Télémaque. ¶ Marginalia on Apuleius Metamorphoses [H. W. Prescott]. Remarques de texte sur dix passages à propos de l'éd. de Helm ; corrections proposées. ¶ Notes on Lucretius [W. A. Merrill]. Parallèles pour quatre passages : remarque sur 3.198 où les mss. donnent « coniectum » (Cic. Att. IV, 3, 2) au l. de conlectum. ¶ Emendations of Porphyry de Abstinentia [P. Shorey]. Corriger I, 12 (Nauck [2]) p. 94 ἀλλὰ διαμαρτάνουσιν ἐν πολλοῖς en πολλὰ διαμαρτάνουσιν ou peut-être πολλῶν ou πολλοὶ — 1, 30 p. 107 au lieu de ἢ ἐχοῦσιν ἀπεληλυθόσι des mss. lire ἢ ἐκπεσοῦσι ἢ ἐχοῦσιν ἀπεληλυθόσι et ne pas accepter la correction de Cobet (Mnem. Nov. XI, 424). ¶ Notes on two compounds of Figo [Clara L. Tompson] 1, Praefixum (Ps. Quint. Declam. X, 8) ne signifie pas ensorceler, mais a le même sens que clausum qui suit et qu'il renforce. 2. Configere (Vulgate Prov. 22, 23 « et configet eos qui confixerunt animam ejus ») ne peut pas signifier « fraudare », comme le veulent certains lexicographes. — Peut-être dans ce passage configet a-t-il été employé par imitation de καθηλόω qui se trouve dans Aquila, version des Prov. 22, 23 [C. D. Buck]. ¶¶ 4[e] livr. Kelts and Ligurians [R. W. Husband]. Détermine l'époque de leurs migrations et les routes que prirent chacune des tribus envahissantes. ¶ The prenuptial rite in the Aetia of Callimachus [Campbell Bonner]. Ce rite avait pour but de préserver le fiancé contre des influences nuisibles < cf. supr. liv. 3 >. ¶ The heroic clausula in Cicero and Quintilian [F. W. Shipley]. Dans leur discussion de la théorie de la prose rythmée Cicéron et Quintilien sont d'accord pour éviter dans la prose des combinaisons de pieds qui produiraient l'effet d'un vers. Et cependant leurs remarques sur la clausule héroïque —◡◡— ⏑̲ semblent contradictoires. Cicéron (Orat. 217) l'approuve. Quintilien (IX, 4, 102) la condamne ; S. montre que cette contradiction n'est qu'apparente. ¶ Athenian interpolations in Homer. I, Internal evidence [J. A. Scott]. L'Iliade et l'Odyssée n'ont jamais été sous le contrôle des Athéniens ; elles ne contiennent donc pas d'interpolations faites dans l'intérêt d'Athènes. ¶ The omen of sneezing [A. St. Pease]. Réunit et classe tous les passsges des auteurs grecs et latins présentant l'éternument comme un présage, en ajoutant quelques

remarques qui aideront à les interpréter, et en faisant ressortir l'attitude des Grecs et des Romains devant de pareilles coutumes. Cette croyance est très ancienne, elle apparait toute développée déjà du temps d'Homère ; celui qui éternue est sous l'influence d'une divinité et l'éternument devient une révélation divine, comme aussi dans certains cas il a un caractère thérapeutique. ¶ The stoic use of λέξις and φράσις [R. H. Tukey]. Une étude attentive de l'emploi de ces deux termes dans Denys d'Halicarnasse et dans Diogène Laerte, amène T. à une conclusion différente de celle de Stiller qui a soutenu que les Stoïciens donnaient à λέξις une signification autre que les Péripatéticiens et différant de celle de φράσις. T. montre qu'ils sont équivalents. ¶ Studies in greek nouns-formation [E. H. Sturtevant] < cf. supra liv. 2 >. Terminaisons labiales. Liste de mots se terminant en -φη et en -φᾱ ; -φης ou -φᾱς, gén. -φου ; gén -φος et -φον, gén. -φου. ¶ Notes and discussions. — Emendation of Chrysippus. Fragm. 574 [P. Shorey]. Dans ce fragm. cité par Stobée, Flor. 7.21, lire προσδεῖσθαι au l. de προσδέχεσθαι. ¶ Bene uti [J. S. Philimore]. Dans Quintilien VI. 3, 90 « bene uteris » signifie se servir d'une chose sans contrôle (to have the full use of; the unimpeded control of). Passages analogues, ainsi Horace, Ep. I ɪɪ, 50 « si comportatis rebus bene cogitat uti » = tirer un bon parti de (to avail himself of). Catulle X, 31, 32 « utor tam bene » = j'en use aussi librement. ¶ Note on the hair-dressing of Athenian girls and women [F. B. Tarbell]. Note sur la coiffure des femmes et des jeunes filles à Athènes au v^e^ et au ɪv^e^ s. d'après les vases peints et les monuments figurés. ¶ Lysias 19. 22 et 18, 14 [A. G. Laird]. 19. 22 Lire : τῆς ἀδελφῆς < τὰς ὑπὸ > τοῦ ἐμοῦ πατρὸς ἀποκειμένας au l. de τοῦ ἀδελφοῦ τοῦ ὁμοπατρίου ἀποκειμένας κ. τ. λ. puisque Aristophane n'avait pas de demi-frère, fils de Nicodème — 18, 14 au l. de ἐζημίωσε τὸν βουλόμενον lire ἐζημιώσατ' ἂν τ. βουλόμενον κ. τ. λ. ¶ Cicero's de Senectute 10 and 37 [G. R. Throop]. § 10 supprimer « virtus » qui est une glose de « gravitas » qui s'est glissée dans le texte ; § 37 lire avec A[1] « illa domus patri disciplina » au l. de la lecture de Br. « illa domos patrius disciplina ». ¶ Justice in the age of Homerus [E. T. M.]. A propos de l'art. de Bonner < cf. supra 1^re^ livr. > et d'Iliade Σ, 497-508, M. montre quelle était dans un cas pareil la procédure chez les anciens Romains ; rôle de l'ἵστωρ. ¶ Χόρου in Terence's Heauton. [G. Flickinger]. Fait remarquer qu'au v. 170 de l'Heautontimoroumenos la scène reste vide, on peut donc placer là la fin d'un acte. F. développera plus tard les conséquences importantes de cette remarque. D. R.

Cornell Studies in classical Philology. Vol. 20 (1911). Ne nous est pas encore parvenu.

Harvard Studies in classical Philology. Vol. XXII (1911). Lucretiana [J. S. Reid]. Notes, commentaire et corrections pour un certain nombre de passages des livres I et II du De rerum nat. de Lucrèce (53 p.). ¶ An Attempt to restore the γ Archetype of Terence Manuscripts [R. H. Webb]. Rétablir la recension de Calliopius, telle est la tâche que se donnent les critiques du texte de Térence, mais ils ne sont pas d'accord sur le point de savoir si cette recension trouve son représentant le plus complet et le plus pur dans la famille δ ou dans la famille γ des mss. Pour résoudre cette question importante, il faut avant tout trouver la méthode la meilleure pour choisir, entre les différentes leçons données par les mss. de chaque famille, celle qui représente la leçon de l'archétype de la famille. C'est ce que W. essaie de faire pour la famille γ, laissant à d'autres le soin de déterminer plus clairement qu'on ne l'a fait jusqu'ici les relations qui existent entre les divers membres de la famille δ. — Après une minutieuse étude (56 p.) des

mss. de la famille γ et avant tout du Par. 7900 (Y) trop négligé jusqu'ici et très important, W. conclut que l'archétype (X) de cette famille était relié en cahiers de cinq feuillets (quinions) et peut-être écrit en lettres capitales ; il donnait un petit nombre de variantes interlinéaires ou marginales, mais n'avait pas de relations sensibles avec la transmission des commentaires du moyen âge : il contenait une suite complète de miniatures et occupait une position intermédiaire entre la tradition illustrée et la non illustrée. De lui dérivent immédiatement trois mss perdus. (X^1, X^2, X^3) dont W. retrace rapidement la destinée, la parenté et la descendance. En tout cas cet archétype X peut supporter la comparaison avec l'archétype δ comme source de recherches pour rétablir le texte original de la recension de Calliopius. ¶ Antecedents of Greek corpuscula theories [W. A. Heidel]. Retrace l'origine et l'histoire du développement des théories corpusculaires chez les Grecs, dont l'atomisme n'est qu'une partie ; il prend Lucrèce comme point de départ dans ces études, et étudie quelques-unes des conceptions sur lesquelles travaillaient les penseurs Grecs en essayant de résoudre les problèmes philosophiques qui se posaient à eux et dont la liste était déjà pratiquement arrêtée avant que fût formulée la théorie atomistique (62 p.). ¶ The ὑποζώματα of greek ships [E. G. Schauroth]. Platon (Rep. 616, c) parle des ὑποζώματα τῶν τριήρων. Sch. montre qu'il faut entendre par ces mots non pas, comme on l'a cru jusqu'ici, des armatures ou des bandages attachés extérieurement aux flancs des navires, mais un câble (ou peut-être une chaîne) tendu transversalement en travers de la cale du navire sous le pont et attaché à chaque extrémité à l'une des fortes pièces de bois qui soutenaient les flancs du bateau. Si l'on fixait ainsi au même endroit deux ou plus de ces câbles ou chaines, il était possible, au moyen d'une barre ou d'un levier qu'on introduisait entre elles, de les tordre autant qu'on voulait, et ainsi de consolider les parois du navire en vue d'accidents (Actes des Apôtres 27, 17 ; Thuc. 1,29 ; Appien B. C. 91 ; Apollonius de Rhodes, Argon. 1, 368). Explication d'après ces conclusions de Rep. 616 fin. Autre sorte d'ὑποζώματα qu'on voit sur des reliefs et consistant en câbles tendus en longueur de la proue à la poupe à l'extérieur, mais qui n'étaient que des ornements. A. S.

Supplementary Papers of the Americain School of Classical Studies in Rom. Vol. III ne nous est pas encore parvenu.

Transactions and Proceedings of the American philological Association Vol. 41 (1910). The etymology of latin miles [R. G. Kent] *Smit-slo-s, parent du latin mitto et du NE. smith et d'une manière moins directe de NE smite, et signifiant « celui qui frappe » ou « celui qui défend » donna le latin primitif *milos qui par imitation de pedes, peditis et de eques, equitis et par suite de l'étymologie populaire « millia iens » = abattant des milles, devint miles, militis. ¶ Notes on Herodotus and Thucydides [M. Hutton]. Explication de Hérod. IV, 77 ἀσχόλους εἶναι ἐς οὐδεμίαν σοφίην par « s'appliquaient à acquérir toute sorte de sciences » (busily engaged upon all the « ologies ») et non pas « n'avaient pas le temps de s'en occuper » — Thucydide II, 40, 4 : unir dans la traduction βεβαιότερος ὥστε σώζειν en contraste avec ἀμβλύτερος (ἀποδοῦναι). ¶ The diphthong -ui in Latin [R. W. Husband]. Qqs grammairiens modernes ont soutenu que les voyelles u et i forment en latin une diphtongue seulement dans les deux datifs cui, huic et dans l'interjection hui, et que partout ailleurs où ces deux voyelles se rencontrent, i doit être regardé comme la voyelle de la syllabe, tandis que u appartient à la consonne qui précède (ex. : sequitur, coquit etc.), H. montre qu'il n'en est rien pour les mots huic et cui, et que pour l'interjection hui on ne peut

pas se prononcer. ¶ A Word miscellany [Edw. W. Fay]. Etude, explication et étymologie d'un certain nombre de mots de langues diverses, entre autres de plusieurs mots sanscrits et des mots latins et grecs verbena, verber; fetiales, sagmina ; averruncat ; cuniculum ; anguis ἔχις, ὄφις ; ἄνωγα = skr. anāka : ἐνήνοχε et ἤνεγκε ; egestas ; negotium = osque egmo ; ἀνάγκη ; juvenis, juvencus, juvo ; ἔσχατος, angulus, ὄχθοιβος ; ὄγχνη et autres mots signifiant « paire ». ¶ Notes on the peace of Philocrates [C. D. Adams]. 1. A. montre qu'il y eut au printemps de 346 non pas deux décrets du peuple athénien à propos de la paix avec Philippe, mais trois, contrairement à l'opinion courante qui à tort considère que le décret mentionné dans Eschine 2,53, est le même que celui qui est rappelé 3,67 ; il n'en est rien, ce sont deux décrets différents, dont le second a précédé le premier et qui ont été suivis de celui que cite Eschine 3.68, fixant le 18, et le 19 Elaphebolion pour la discussion du traité ; 2, Preuve que les Dionysies ne commençaient pas avant le 10 Elaphebolion. ¶ Traces of the influence of Plato's Eschatological Myths in parts of the Book of Revelation and the Book of Enoch [G. H. Macurdy]. Montre les traces évidentes des doctrines platociniennes sur certains versets du ch. 21 de l'Apocalypse et sur le livre d'Enoch. ¶ Structural Variety in Attic Tragedy [Th. D. Goodell]. Etudie la parodos, le prologue, les épisodes et l'exodos des tragédies grecques, énumérés et en partie définis au chap. XII de la Poétique d'Aristote, et après avoir montré combien ils diffèrent entre eux de tragédie à tragédie, indique leurs variétés et leurs structures dissemblables dans certaines tragédies. ¶ Purification after justiciable Homicide [J. W. Hewitt]. Montre que celui qui s'était rendu coupable d'un homicide qui pouvait être justifié, n'était soumis à aucune purification ; c'était le cas pour celui qui tuait un ennemi pendant une bataille, ou en cas de légitime défense, ou si l'on tuait un ennemi de l'état ou des lois dans la vie civile (comme un tyran ou un traître à sa patrie) ou un brigand ou un détrousseur de grands chemins, ou enfin si on tuait quelqu'un pour protéger ses proches parents ou venger l'honneur de sa femme. ¶ Notes on etiam in Plautus [Ch. Knapp]. Complétant un art. de Kirk (A. J. of Phil. 1897 p. 26-42, cf. R. d. R. 22, 173, 49>, K. étudie à son tour « etiam » dans Plaute : ses sources sont l'étude de Kirk et des études personnelles faites pendant qu'il préparait lui aussi un art. sur « etiam » pour le Lexicon Plautinum de Lodge. Il espère qu'on reconnaîtra comme mérite de ce présent travail l'attention qu'il a donnée aux variantes du texte, la classification et l'arrangement des exemples mieux compris que par Kirk, l'interprétation des passages et le commentaire dont il les accompagne (23 p.). ¶ The treatment of dactylic words in the rhythmic prose of Cicero, with special reference to the sense pauses [F. W. Shipley]. Examine en détail les conclusions de Zielinski dans *Clauselgesetz* et *Das Aufleben des Clauselgesetzes* sur les clausules finales et surtout sur la syllabe anceps et le hiatus devant la diérèse du rhythme ditrochaïque dans des clausules du type audeat iudicare, et étudie la manière dont Cicéron traite dans le de Imperio Pompei les mots dactyliques en relation avec les pauses, qui sans être indiquées dans le texte par une ponctuation, sont de la même longueur que celles amenées par la virgule et les deux points, et doivent avoir eu le même effet sur le rythme que les pauses régulièrement indiquées (tableaux statistiques). ¶ A study of the so-called deliberative type of question (τί ποιήσω ;) as found in Aeschylus, Sophocles and Euripides [A. W. Mc Whorter]. Devant ce genre de questions du type délibératif qui s'expriment par un terme qui peut aussi bien être la première personne du futur ind. (τί ποιήσω ;) que du subj. aor., Mc. W. cherche quels peuvent être la relation du futur avec le subj., l'effet

de la personne sur le mode employé, et l'attitude de l'esprit grec à l'égard de formes verbales si semblables. Il prend ses exemples dans Eschyle, Sophocle et Euripide. ¶ On latin adulare [G. M. Whicher]. Adulare qu'emploie Cic. (Tusc. 2.10,24) dans sa trad. d'Eschyle (Prom. enchainé) : « Pinnata cauda nostrum adulat sanguinem » a été très discuté, il n'a pas d'équivalent en anglais, il correspond à προσσαίνειν et signifie « caresser, flatter » en parlant des animaux et des flatteurs : en all. on le traduirait par « Er wedelt meine blutigen Wunden an » = il caresse mes blessures sanglantes. ¶ Dionysiac magic and the greek land of Cockaigne [Campbell Bonner]. Recherche dans la littérature grecque tous les passages où il est question d'un pays de cocagne, ayant pu donner naissance aux mythes du Moyen âge, qui en parlant de ce pays fabuleux offrent, comme on l'a vu, quelque analogie avec certains fragments des comiques athéniens cités par Athénée (267e-270 a). L'auteur ne croit pas, comme Usener, que les fables légendes du moyen âge aient comme origine les légendes de Dionysos. ¶¶ C. r. de la 42e séance annuelle de l'Amer. Philol. Assoc. (Déc. 1910) et de la 12e de la Philol. Assoc. of the Pacific Coast (Nov. 1910). Analyse ou mention des communications suivantes : The fable in Horace [H. T. Archibald]. La fable chez Horace est didactique et familièrement personnelle, comme A. le prouve par l'analyse des dix fables qu'on rencontre dans ses œuvres, quatre complètes et six auxquelles il fait allusion. H. aimait la fable ; l'emploi qu'il en fait aide à mieux comprendre sa méthode dans la satire. ¶ A short chapter of Seleucid History [Ph. Barry]. En comparant les sources nous voyons entre l'histoire et la fin d'Antiochus III le Grand, mort en 187, et celle d'Antiochus IV Epiphanes, mort en 164, une ressemblance curieuse qui éveille les soupçons, et l'examen des sources permet de conclure que Diodore, citant Polybe, confondit ce qui concernait Antiochus III avec ce qui se rapportait à Antiochus IV, et fut à son tour suivi par Justin. — De son côté Tacite Hist. V, 8, s'est trompé de la même manière en ce qui a trait aux Séleucides. ¶ The Duenos inscription [Florence M. Bennett]. Montre que l'inscr. du vase de Dressel est en hexamètres : remarques de métrique, de grammaire et de syntaxe. Traduction. ¶ Some sound-repetitions of more than one element [C. C. Bushnell]. Après avoir distingué et étudié séparément trois sortes de répétitions de sons (se succédant ou sans intervalle ou avec un intervalle, ou se présentant tantôt réunies et tantôt séparées), B. cite un certain nombre de passages de Virgile, Horace et Catulle qui ont fait un grand usage de ces répétitions de sons. ¶ A brief comparaison of Stoic and Epicurean psychology [R. B. English]. Compare la phychologie des Stoïciens et celle des Epicuriens. ¶ The West-Indoeuropean Superstress [Th. Fitz Hugh]. Etudes de métrique sur le rythme, la métrique, la phonétique et la morphologie Italico-Celtiques. ¶ Some Athenians ideas of humanity [Ch. B. Gulick]. Montre comment les Athéniens faisaient preuve d'humanité et en quoi ils se montraient humains : ce qui correspondait chez les Grecs au mot latin « humanitas ». ¶ Seneca the philosopher in the Middle Ages and the early Renaissance [R. Mott Gummere]. Montre combien Senèque était lu et goûté à cette époque. ¶ Protases-Category vs. Fact [K. P. Harrington]. Etude inexacte des protases dans les gramm. latines. ¶ A suggested restoration of Oedipus Tyrannus 198-199 [J. E. Harry]. Discussion de ces deux vers restitués comme suit : βέλη γὰρ εἴ τιν' ἐξαφῇ, | ταῦτ' ἐπ' ἦμαρ ἔρχεται. ¶ Emendations and new interpretations in the Ajax and Electra [id.]. Ajax, 869, ne rien à changer au texte reçu : Electre 610-611 lire : ὁρῶ μένος συνοῦσαν κ. τ. λ. = ὁρῶ μένει χρωμένην· εἰ δε σὺν δίκῃ χρῆται, οὐδὲν φροντίζει. ¶ The painting of the crow and two vul-

tures in Plautus Mostellaria 832 sqq [G. D. Kellogg]. Explication de ce passage. ¶ Note on « Haec ubi dicta agrestem pepulere » (Hor. Sat. II, vi, 97-98) [R. G. Kent]. Ces mots équivalent à « Ubi agrestis haec verba audivit » = lorsque ces mots frappèrent les oreilles du campagnard. ¶ References to painting and literature in Plautus and Térence [Ch. Knapp]. Complétant un précédent art. < Cl. Rev. 20, 396-397. R. d. R. 31, 187, 42 > où il a étudié dans la Mostellaria 832-852 les références à la peinture chez Plaute, K. reprend la question et examine les allusions faites à des tableaux ou à l'art de la peinture dans Plaute et Térence, ainsi que celles faites par ces deux comiques à des œuvres littéraires. Cet art. n'est qu'un résumé. ¶ The Andromache and the Trachinians [Grace H. Macurdy]. Ressemblances entre ces deux tragédies. ¶ Notes on Tacitus Histories [F. G. Moore]. Lire. Tac. Hist. I, 69 : mitigavit. Tum, ut est mos. etc.— I, 68. A propos de la correction « infesto » au l. de justo qui a été proposée en premier lieu par Andresen ; — II, 12 autre lecture et correction proposées pour « majore parte Italiae ». ¶ Fragments of a lost Myth-Indra and the ants [S. G. Oliphant]. Ne rentre pas dans le cadre de notre R. d. R. ¶ Horatian urbanity in Hesiod Works and Days [E. K. Rand]. Analysé plus haut < cf. Am. J. of Phil., 32, fasc. 2, n° 126 >. ¶ On Lucan V, 424 [J. C. Rolfe]. Explications diverses pour « vela cadunt » (Virg. Aen. III, 207) : = les voiles tombent, s'affaissent (the sails collapse), ou comme le traduit La Rue « detumefiunt » : à propos de « lintea.... cecidere » Lucain V, 432, discussion étendue. ¶ Canticum [E. G. Sihler]. On a généralement admis avec Ritschl qu'il fallait dans le théâtre latin distinguer : 1° le dialogue écrit en iambiques trimètres (senarii) ou diverbium ; 2° des parties lyriques ou monodies en vers crétiques et bacchiaques ou canticum ; 3° des scènes écrites en septénaires et octonaires trochaïques et ïambiques, S. montre les difficultés que ces conclusions soulèvent, si on essaie de se représenter le rôle de la musique. ¶ Notes on Juvenal [Sturtevant]. Explication de Sat, III, 13-16 (sur les Juifs) ; VII, 82-87 (popularité de Stace) ; VIII, 75 sq. (réminiscence de l'histoire de Samson) ; VI, 546 sq (réminiscence de Déborah, Juges IV, 4 sq. ¶ Εὔμαρις. Pollux, VII, 90 [H. C. Tolman]. Etymologie de ce mot d'origine perse, importation du luxe étranger, qui s'appliquait à une chaussure de luxe, enveloppant doucement et élégamment le pied et contrastant avec la sandale des Grecs. ¶¶ Philological Association of the Pacific Coast. Résumé des communications suivantes. Hebrew funerary rites as survivals of ancestor worschip [W. F. Badè]. Enumération de quelques-uns de ces rites. ¶ The ὀαριστύς of Theocritus [Edw. B. Clapp.] Sera publié ailleurs : University of California publications in class. Phil. II, n° 8 < cf. pl. bas p. 130,30 > ¶ Some phases of Martial's literary attitude [J. Elmore]. Etude des épigrammes de Martial où il est question de sujets littéraires. Martial en tant qu'homme de lettres. ¶ Notes on Euripides Iphigenia at Aulis [Iv. M. Linforth]. Vers 366-339. Explication de ἔχοντες; trad. du passage « they labor effectually (ἐκ-) and uremittingly (ἔχοντες). » L'emploi de ce mot ici est pareil à celui que nous rencontrons dans des phrases comme τί ληρεῖς ἔχων. — 558-572. L. montre le progrès de la pensée dans cette antistrophe : — 590-564, ce passage est authentique. ¶ The interpretation of Iliad XVI, 35 [A. T. Murray]. En admettant qu'Achille peut accepter des ouvertures faites par l'armée des Grecs, tandis qu'il rejette toute avance d'Agamemnon, on obvie à une contradiction entre le ch. IX et le XVI. ¶ What are the canonical books for the study of comparative literature ? [H. Senger]. Après qqs mots d'introduction sur le but de l'art qui est de représenter le beau et sur le beau lui-même, S. indique un certain nombre de livres disposés, comme le

canon du Nouv. Test., en homologumena et en antilegomena ¶ Some examples of artistic choral management in Aeschylus [R. T. Stephenson]. Il a y trois passages où Eschyle s'est trouvé embarrassé par la présence du chœur : Agamemn. 855 sqq (où il s'est tiré d'affaire en insérant les v. 855-858) ; Choéph. 870 (où les v. 872-874 écartent le chœur) ; Agamemn. 1343-1371 (où il a tourné la difficulté en faisant causer entre eux les chefs du chœur sur le meilleur parti à prendre, au lieu de les faire agir de suite). Il y a aussi trois passages d'Euripide (Médée 1236 ; Hippolyte 723 ; Herc. fur., 822) où le chœur joue un rôle peu naturel. ¶¶ Biobligraphie. Index indiquant le titre de tous les ouvrages et art. de Revues publiés en 1910 par les membres de l'association (14 p. sur deux colonnes).

¶¶ Le vol. 42 (1911) ne nous est pas encore parvenu.

A. S.

University of California Publications in classical Philology. Vol. II, N° 6 (1911). Studies in the text of Lucretius [W. A. Merrill]. Corrections proposées pour 16 passages du liv. I ; 27 du liv. II ; 13 du liv. III ; 23 du liv. IV ; 35 du liv. V ; 25 du liv. VI du de N. R. ¶¶ N° 7. The separation of the attributive adjective from its substantive in Plautus [W. L. Keep]. K. étudie les exemples, comparativement peu nombreux chez Plaute, où dans l'intérieur du vers, l'adj. attributif est séparé de son substantif, il essaie de déterminer les causes de cette séparation, se bornant aux adj. attributifs proprement dits, et laissant de côté les adj. pronominaux et les adj. numéraux cardinaux. Il ne s'occupe pas des parties lyriques des comédies de Pl. et néglige de même les séparations banales, communes avec la prose, comme celles qui sont formées par les enclitiques -que, -ve, -ne et une préposition. 1, séparations voulues et cherchées par le poète, ce sont les plus nombreuses ; 2, celles qui sont dues à la quantité et aux nécessités métriques de l'adjectif ; 3, mots intercalés de nature enclitique ; 4, mots quelconques intercalés ; 5, séparations diverses produites par l'adjonction de deux ou plusieurs mots. ¶¶ N° 8. The 'Οαριστύς of Theocritus, [Edw. B. Clapp]. Démontre l'authenticité de la 27e idylle de Théocrite, ce « charmant » petit dialogue d'amour d'un jeune berger et d'une jeune bergère, qui nous a été transmis par les meilleurs mss. de Th. Analyse rapide. ¶¶ N° 9 (1912). Notes on the text of the Corpus Tibullianum [M. E. Deutsch]. Critique du texte de Tibulle : Lire : I, 2, 8 « non mi uni » ; I, 5, 76 « in liquida nam tibi linter aqua est ; I, 6, 7 « illa quidem per multa negat ; I, 9, 25 « permisit vina ministro » ; I, 10, 37 « illic (parce !) ustisque genis ; II, 2, 17 « vota cadunt : utinam strepitantibus advolet alis » ; et v. 21 « hic veniat (Natalis, ades) prolemque ministret ». II, 3, 61 « at tibi, dura (seges, Nemesis, quia ducit ab urbe » ; II, 4, 43 « sed veniet tibi mors » ; II, 5, 47 « rutilis » ; III, 6, 3 « pariter medica arte dolorem » ; III, 12 (IV, 6), 19 « si iuveni grata est » ; 20 « jam mutuus adsit » ; III, 14 (IV, 8), 6 « non tempestivae saepe.

D. R.

University of Cincinnati Studies. Vol. VII. N° 3 (Sept.-Oct. 1911)[1]. Studies in Sophocles [J.-E. Harry]. Commentaire détaillé et explication grammaticale pour : Electre 568-69 (meurtre par Agamemnon du cerf consacré à Diane) : 610-611 (colère d'Électre ; justification de la correction μένει συνοῦσαν) — Corrections pour v. 21 (lire ξυναπτέον λόγοισιν οὗς) ; 1458 (κἀνὰ δ'οἰγνύναι πύλας, ex. de tmèse) ; 1466-1468 (ὦ Ζεῦ, δέδορκα φάσμ'ἄν'εὖ φανούμενον | πεπτωκός) — Antigone (Enterrement de Polynice par Ismène, v. 536 sq. étude du passage) ; 778 (si αἰτουμένη ne précédait pas, on aurait le gén. avec

1. Les fascicules précédents de cette Revue ne nous sont pas parvenus.

τυγχάνειν, car il n'y a pas un exemple dans toute la grécité de l'acc. avec ce verbe) — Ajax furens : 137-147, l. σὲ τὸν ἱππομανῆ χειμῶν' ἐπιβάντα κ.τ.λ.) ; explication v. 7 (ἐκφέρει) ; 15 (ἄποπτος) ; 59 (μανιάσιν νόσοις) ; 186 (ἧκοι ἂν) ; 192 (ὄμμ' ἔχων) ; 206 (θολέρῳ χειμῶνι) ; 285 (ἄκρας νυκτός) ; rapprochement de 586, 649, 671, avec des passages d'autres auteurs ; 869 (conserver le texte reçu) — Oed. R. corrections et explications 198-199 (ἀφῇ=emit) ; 219-221 : 227-235 (l. ἐπεγκαλῶν) ; 328-329 ; 1089-1094 (corriger ἀπείρων en ἀπείργων) ; 1526. — Philoct. lire 23, εἴτε χεῖ ; 24, τόνδ' ἔτ' εἴτ ; 42, explication ; 79, παῖ au l. de καὶ ; 435, ὁ στέργων γόνος au l. de ὅσπηρ ἦν γόνος ; 533, προσκύσαντ' ἐς τὴν ἔσω ; 782, ὦ παῖ, δέδοικα μὴ τελῇς εὐχὴν μὲν οὔ ; 1153-1154, ὅδε χωρίς ; 1218-21, ὅμου doit prendre la place de πέλας et réciproquement.

X.

FRANCE

Rédacteur général : CH. BEAULIEUX

Annales de l'Est. T. 25. Pas d'art. concernant l'antiquité classique.

Annales de l'Université de Grenoble. T. 23 (1911). N° 1. Correction d'un passage d'Aristophane « Ecclesiazusae », v. 507 sqq. [Colardeau]. C. fait observer que les actes des femmes qui s'étaient produits lors de leur départ pour l'assemblée se reproduisent, à leur retour, en sens inverse avec symétrie ; mais que, lorsqu'elles abandonnent leur attirail masculin, il n'est plus question de leur barbe, tandis qu'il y a deux ordres relatifs aux chaussures ; il propose donc (v. 507) de supprimer ἐμβάς et d'écrire ἐκποδὼν πώγων ἴτω, puis (v. 508) συναπτοῖς ἡνίας λακωνικαῖς. A. J.

Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études. Section des sciences historiques et philologiques (1911-1912). — Miroir Corinthien inédit [B. Haussoullier]. 1 pl. Description de la garniture en plomb d'un petit miroir de la coll. Schlumberger, disposée en un carré dont la partie centrale contenait un disque de verre formant miroir, auj. perdu ; elle porte un motif en relief, répété aux quatre angles (lionne debout sur un bélier couché à terre) et dans les intervalles une inscr. grecque : αἱ λέαιναι διαμηνύουσι Κορινθίαν· οἱ δὲ κρυοὶ (sic = κριοὶ) ἐπικόπους ἐραστάς. Ce groupe, que nous pouvons identifier, reproduit celui qui surmontait le tombeau de la courtisane Laïs, un des monuments les plus fameux de Corinthe, et il illustre le texte de Pausanias II, II, 3-4. Le miroir, qu'il décore, était peut-être un jouet d'enfant, et doit provenir de Corinthe : d'après l'écriture de l'inscr. il n'est pas antérieur au IIe s. après J.-C. ¶¶ Rapports des boursiers de la ville de Paris. Mission en Italie, Autriche et Bavière de [M. Bessières]. Mss. de la correspondance de saint Basile : détails sommaires sur ceux, au nombre de onze, que B. a pu inventorier pendant sa mission. D'après les différents ordres de lettres, B. classe les divers mss. de saint B. en trois familles : la fam. A, huit mss. dont le plus homogène est le Coislin 237 ; la fam. B, cinq mss., dont le plus complet, sinon le plus ancien, est le Ven. 79. Fam. C, sept mss., dont le meilleur est le Marc. Ven. 61. — A et B offrent des rapports étroits. X

Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques. 1911, 1re livr. Sépulture gauloise avec vases polychromes découverte à Cavaillon (Vaucluse) [Mazauric]. Malgré les analogies qui dénotent une influence italo-grecque incontestable, ces vases sont d'une époque voisine de celle de l'oc-

cupation romaine. Ils doivent être rapprochés de ceux trouvés dans le centre, quoiqu'ils s'en distinguent par leur forme spéciale, leur exécution plus artistique et la nature de leur décor uniquement emprunté à l'art classique. Cette sépulture apporte un argument nouveau et décisif en faveur des influences italo-grecques sur les arts industriels de la Gaule. ¶ Les sarcophages chrétiens de l'église Saint-Félix de Gérone et l'école arlésienne de sculpture funéraire [E. Bonnet] Cette église renferme le groupe le plus important et le plus remarquable de bas-reliefs funéraires, qui sont rares en Espagne. Ils doivent vraisemblablement être attribués à l'école provençale. ¶ Bas-relief romain découvert dans le théâtre de Lillebonne [L. de Vesly]. ¶ Cercueils de pierre découverts place Saint-Gervais à Rouen [L. de Vesly]. ¶ Sépultures mérovingiennes trouvées à Melun [abbé Poulaine]. ¶ Note sur une fibule d'or trouvée près de Vittel [J. Beaupré]. ¶ Rapport sur les fouilles exécutées en 1910, par le service des monuments historiques de l'Algérie [A. Ballu]. I. Département d'Alger, fouilles dans les ruines du Nador; et sur l'emplacement de l'ancienne Rapidum (douar Sour-Djouab). II. Département d'Oran, fouilles préhistoriques. III. Département de Constantine : 1° Fouilles à Guelma, Khamissa, Siour, Lambèse. A Djemila, on a continué le déblaiement du temple du Forum ; on a découvert des voies et des portes, des maisons, un temple. ¶¶ 3e livr. Découverte d'un nouveau quartier d'Olbia près d'Hyères [de Gérin-Ricard]. On y a trouvé entre autres choses une mosaïque antérieure aux derniers temps d'Olbia. ¶ L'origine des caves gallo-romaines d'Alesia [J. Toutain]. Prouve que là comme ailleurs, les transformations de la ville gauloise en ville gallo-romaine se sont faites sans à-coups, mais au contraire en mettant à profit les usages anciens; prouve aussi que la coutume d'édifier des maisons sur caves remonte au delà de l'époque gallo-romaine, à l'époque celtique. ¶ Le théâtre gallo-romain du vieux Lisieux [K. Lantier]. Ce théâtre dont le grand axe mesure environ 68 m. et le petit 48, présente la particularité intéressante d'être traversé dans sa partie inférieure par un ruisseau jadis canalisé, et qui coupe l'orchestre en deux; n'ayant jamais été fouillé, il mériterait de l'être. ¶ Pigmée de bronze découvert à Vieux (Calvados) [M. Besnier]. Analogue à celui du cabinet des antiques à la Bibliothèque nationale. ¶ Observations sur les estampilles céramiques trouvées en Normandie [M. Besnier]. Relevé des marques; comparaison avec la statistique générale établie par Déchelette. ¶ Le cimetière franc de Petiville (Seine-inférieure) [L. de Vesly]. Les fouilles ont permis de constater que les cercueils les plus anciens étaient en bois; que les cercueils en pierre ont servi à des sépultures successives jusqu'à l'ère romane exclusivement; qu'on n'y trouve que des scramasaxes et des couteaux; enfin que les monnaies, fragments de meule en poudingue et tuiles à rebord témoignent de l'occupation du lieu à l'époque gallo-romaine. ¶ Excursion archéologique dans la région du Fahs et de Téboursouk [de Pachtere]. Inscriptions découvertes dans ce voyage en assez grand nombre, dont quelques-unes sont très intéressantes. A Timgad on a déblayé les abords de la grande basilique du Nord, découvert une basilique chrétienne, des maisons dont un atelier de foulon qui nous documente sur l'industrie de la teinture des étoffes dans l'antiquité africaine; un mausolée; un établissement de bains (le 13e que l'on trouve à Timgad), et des inscriptions peu intéressantes. ¶ Remarques sur les inscriptions latines trouvées en Algérie, en 1910 [Cagnat]. Complément du rapport d'A. Ballu. ¶ Inscriptions inédites de Constantine et des environs recueillies par M. J. Bosco [Toutain]. ¶ Note sur un reste des anciens ports de Carthage [Général Pistor].

¶¶ 2e livr. Nouvelles observations sur les miroirs antiques de verre [E. Michon]. A propos d'un article de Nowotny dont les conclusions sont les mêmes que celles d'E. Michon. On connait maintenant environ 150 de ces miroirs de verre doublé de plomb. ¶ Rapport sur les fouilles de Castel-Roussillon en 1910 [F.-P. Thiers]. ¶ Oiseau d'albâtre colorié trouvé dans les sablières de Bavay [M. Hénault]. ¶ Quelques inscriptions de Tunisie [L. Poinssot]. ¶ Note sur les citernes de Dar-Saniat à Carthage [J. Renault]. Ces citernes antiques alimentaient une riche habitation; elles comprenaient : 3 bassins de décantation où l'eau arrivait par un aqueduc ; 4 grands bassins où arrivait l'eau venant des bassins de décantation ; un bassin-chambre des robinets-vannes ; deux bassins recevant les eaux de l'impluvium ; on y a trouvé des statuettes de bronze, de marbre et d'ivoire. Ch. B.

Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétienne. 1re année. N° 1. Mulieres in ecclesia taceant, un aspect de la lutte antimontaniste, 1. [P. de Labriolle]. Part prise par les femmes à la propagation du christianisme, établie sur de nombreux faits et textes. Rôle joué par la femme dans les religions païennes et chez les gnostiques, également indiqué d'après de nombreuses références. Saint Paul a tracé pour l'église orthodoxe la règle absolue : la femme ne peut jouer aucun rôle actif dans le culte ni prendre la parole dans l'assemblée, hors le cas toujours rare de l'inspiration. C'est, par suite, l'importance des « prophétesses » dans le montanisme qui suscitait le plus de difficultés pour les chrétiens de stricte observance. ¶ L'épitaphe d'Eugène, évêque de Laodicée [P. Batiffol]. Commentaire d'une inscr. découverte et publiée par W. M. Calder (Klio, 1910, 233). Cet évêque a reconstruit son église après la persécution et décrit son portique, l'atrium au quadruple cloître avec sa fontaine, et le porche extérieur. ¶ Un anonyme ancien De X uirginibus [A. Wilmart]. Nouvelle édition d'un fragment jadis publié par Delisle d'après un ms. d'Epinal daté de 744 et contenant un recueil de lettres de saint Jérôme. C'est le fragment d'un ouvrage plus développé. Il contient une citation de l'Apocalypse de Pierre. ¶ Une question [J. P. Waltzing]. Le mot de Tert., Apol., 18, 4 : Fiunt, non nascuntur christiani, est-il une adaptation de Sénèque, De ira, II, 10, 6 ? ¶ Martyr et confesseur [P. de Labriolle]. Emploi de ces deux termes μάρτυς, martyr, ὁμόλογος, ὁμολογητής, confessor, dans la littérature des trois premiers siècles. ¶ Transformare [P. Batiffol]. A propos de l'eucharistie dans quelques textes liturgiques. ¶¶ N° 2. L'exorcisme chrétien de Zagabria [Giulio Bertoni]. CIL, III, 2, p. 291. Fac-similé de ce texte du vie siècle, important pour l'étude du latin vulgaire. ¶ Un anonyme ancien De X uirginibus [A. Wilmart]. Deuxième art. Les textes de saint Matthieu cités représentent une version antérieure à Jérôme, accommodation de la version latine primitive à l'original grec et analogue au Codex Bezae. Méthode exégétique de l'anonyme. L'auteur pourrait être Victorin de Pettau. ¶ Mulieres in ecclesia taceant, Un aspect de la lutte antimontaniste, 2. [P. de Labriolle]. Attitude des écrivains ecclésiastiques à partir de Tertullien à l'égard des prophétesses montanistes. Les prescriptions de saint Paul ont été plutôt aggravées par la suite dans la grande Eglise, précisément sous l'influence de la crise montaniste. ¶ Sur un passage de l'Octavius [E. Amann]. 21, 3. Sur la lettre apocryphe d'Alexandre le Grand citée ici par Minucius Felix et le traité du prêtre égyptien Léon sur l'origine des dieux. ¶ Adsumptio [P. Batiffol]. Désigne l'incarnation dans un texte du ive s. ¶ Vestiges d'apocryphes dans le De paenitentia de Tertullien, 12, 9 [P. de Labriolle]. ¶¶ N° 3. Les martyrs d'Interamna [H. Delehaye]. Mentionnés dans le martyrologe hiéronymien. Une inscr. chrétienne authentique a été faussée d'après un texte

altéré du martyrologe qui attribue maintenant à Interamna deux martyrs d'Antioche, Domnina et Agape (C.I.L. XI, 4344 a). ¶ Les monuments chrétiens du palais de Dioclétien à Spalato [J. Zeiller]. La cathédrale et le baptistère de Spalato faisaient partie du palais élevé par Dioclétien. L'une, un monument circulaire, était son tombeau. Le baptistère était le temple qui faisait partie du palais, la « chapelle palatine »; il était dédié à Jupiter et ne fut transformé en baptistère qu'au xiv^e siècle. Les cryptes des deux édifices n'étaient destinées, à l'origine, qu'à les préserver de l'humidité. ¶ Le proconsul d'Achaïe Gallion [P. Batiffol]. Il figure avec sa qualité dans une inscription de Delphes publiée par Bourguet dans sa thèse latine et qui donne la date 52-53 pour son proconsulat. D'après un article de M. W. Armstrong. ¶ Une esquisse de l'histoire du mot « Papa » [P. de Labriolle]. Son usage chez les écrivains chrétiens et par les conciles. ¶¶ N° 4. La basilique dédiée à saint Pierre par le pape Symmaque sur la Via Trivana à 27 milles de Rome [G. Morin]. ¶ Les présents de saint Cyrille à la cour de Constantinople [P. Batiffol]. Nous avons la liste des personnes que Cyrille intéressa à la cause de l'orthodoxie et l'indication des objets et de l'argent (en sous ou livres d'or) qui servirent à les persuader. Ce document a un très grand intérêt archéologique; il mentionne des tapis, tentures, voiles brodés, coussins, tabourets, jetés de sièges, nappes, tables, etc., et donne une idée des industries d'art pratiquées à Alexandrie au début du v^e siècle et appréciées à la cour de C. P. La moralité du procédé fut discutée, même à cette époque. Un faussaire d'homélies a, par contre, attribué à Nestorius l'action que l'on reprochait à Cyrille. ¶ Etude sur les loricae celtiques et sur les prières qui s'en rapprochent [L. Gongaud]. Premier art. Les loricae sont des litanies où l'on appelle la protection des personnes de la Trinité, des anges, des saints successivement contre les dangers qui peuvent menacer l'âme et surtout les parties du corps, soigneusement énumérées. Elles sont rédigées en latin ou en celtique, et ont de l'intérêt pour l'histoire de la langue et le folklore. Catalogue de ces textes. Origine du mot. ¶ Transfigurare [P. Batiffol]. Emploi de ce mot pour l'acte consécratoire chez les écrivains ecclésiastiques; son origine, au sens de mutare, dans des textes comme Pl. l'anc., XVII, 24. Synonymes grecs et latins. P. 291, sur la différence entre σχῆμα et μορφή. ¶ Appendice à la question du « Mulieres in ecclesia taceant » [P. de Labriolle]. Faits postérieurs à l'antiquité.

Paul Lejay.

Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France. 1911. Explication de passages douteux d'une inscription trouvée à Laodicée sur le sarcophage d'Eugène, évêque de cette ville [Mgr Batiffol]. ¶ Plombs byzantins trouvés à Carthage par le P. Delattre [Monceaux]. ¶ Sens du mot oppidum [J. Toutain]. Il n'est pas douteux que ce mot ait été employé par les écrivains de l'époque classique, en particulier par César, à la fois dans le sens de ville forte, et de lieu de refuge. Il est même vraisemblable que ce dernier sens fut le sens primitif. Rien ne permet de réserver ce sens de lieu de refuge au mot castellum. ¶ Inscription inédite à Eybens (Isère) [V. Chapot]. Elle porte, comme un grand nombre d'autres épitaphes gallo-romaines, la formule sub ascia dedicavit; les deux explications les plus répandues : 1° à savoir que cette formule indique qu'on dédie un tombeau neuf, 2° que le monument est encore « sous le marteau », inachevé, semblent invraisemblables. ¶ Inscription consulaire de Djemilah [Cagnat]. Elle porte le nom de Q. Planius. Sardus. C. Eggius Ambibulus qui fut sans doute consul en 126. ¶ Autre inscription découverte à Djemilah [J. Martin]. Elle parle de L. Alfenus Senecio, procurateur de Belgique, et nous apprend

qu'il quitta la Maurétanie césarienne pour la Belgique. ¶ Communication sur les burgi, ouvrages de défense bâtis surtout le long du limes [Chénon]. Ils étaient occupés par des burgarii. Rares textes qui en parlent ; il n'en est plus question à partir du v^{e} siècle ; ils ont sans doute disparu à la suite des grandes invasions de ce siècle. ¶ Les pièces gauloises à la croix [Blanchet]. Cite un fait qui prouve qu'elles sont antérieures aux deniers de la République romaine, ce qui est un précieux indice chronologique. ¶ Comment les anciens ont résolu le problème du transport des charges pesantes. [C[t] Lefebvre des Noëttes]. ¶ Sceaux byzantins trouvés à Carthage par le P. Delattre [Monceaux]. ¶ Deux inscriptions d'Algérie signalées dans le rapport d'A. Ballu, 1891 [Pallu de Lessert]. Prouvent que Pompilius Piso fut gouverneur de la Numidie au moins jusqu'en 180. ¶ Haut-relief découvert près de Palmyre par le P. Ronzevalle [H. de Villefosse]. Représente Jupiter Héliopolitain coiffé du « calathos ». ¶ Mensa ponderaria trouvée à Valence-sur-Baïse [Ph. Lauzun]. C'est la troisième qu'on découvre en France. Elle n'a aucun orifice permettant l'évacuation des liquides : elle devait donc servir pour les solides. ¶ Le Jupiter héliopolitain de Palmyre [le P. Ronzevalle]. Cette statue remarquable se rattache comme facture à l'art de Palmyre. Observations de H. de Villefosse. ¶ Sceaux latins de Carthage [Delattre et Monceaux]. ¶ Intaille romaine trouvée par M. Rouzaud près Narbonne [H. de Villefosse]. Représente un satyre nu. ¶ Inscription trouvée à Thuburnic en Tunisie [L. Carton]. ¶ Communication sur les âges protohistoriques, et sur l'époque de la domination romaine dans le sud-ouest de la France [L. Joulin]. ¶ Ustensiles en bronze de l'époque romaine trouvés sous les murs de Metz [H. de Villefosse]. ¶ Discussion d'un passage du concile de Chalcédoine en 451 relatif à l'interdiction aux prêtres et moines d'entrer dans l'armée [Mgr Batiffol]. ¶ [F. Martroye] étudie le Testament de Genséric et y trouve, dans le fond et dans la forme, l'application des principes du droit romain. E. Chénon émet quelques doutes. ¶ Sceaux byzantins trouvés à Carthage [Delattre et Monceaux]. ¶ Boucle de cuivre avec inscr. grecque et monogramme latin [id.]. ¶ Inscr. grecque sur agate [id.]. ¶ Inscr. inédite trouvée à Arles par J. Formigé [H. de Villefosse]. ¶ Le plan de Rome impériale au IV^{e} siècle exécuté par M. Bigot [L. Chatelain]. ¶ Découvertes faites à Mactar en Tunisie par L. Chatelain [H. de Villefosse]. Trois salles pavées de mosaïques, avec cuves et auges montrant que c'était un marché public. ¶ Nouvelles observations sur l'expression sub ascia dedicavit, puis sur un promontoire du sud-est de l'île de Cypre. ¶ Note relative aux pila ardentia de Saint-Michael (Carniole) [Déchelette]. Description. ¶ Note sur les sépultures gallo-romaines découvertes près de la gare de Melun [M. Legrand]. ¶ Inscr. latines trouvées près du camp romain de Ras El-Aïn Tlalet, et publiées en 1894 par H. de Villefosse [Merlin]. ¶ ¶ Découverte de deux beaux sarcophages en marbre à Damous-el-Karita [Delattre]. ¶ Communication sur le temple hypèthre [Homolle]. Ce n'est sans doute qu'une catégorie rationnelle créée par l'esprit systématique de Vitruve. ¶ Découvertes faites dans le cimetière gallo-romain des Longues-Raies près Soissons [O. Vauvillé]. Description des objets trouvées. ¶ Inscr. trouvées récemment près de Medjez-el-Bab [Merlin]. ¶ Plombs byzantins trouvés à Carthage [Delattre]. ¶ Acquisitions d'antiquités grecques et romaines par le Musée du Louvre en 1911 [Th. de Villefosse et E. Michon].

Ch. B.

Bulletin Monumental. 1911. Dans chaque fasc. : Chronique [Serbat]. Découvertes gallo-romaines.

Comptes Rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-

Lettres. 1911. Janv. [Dieulafoy]. Fouilles de Carton à Bulla Regia : thermes en pierres, à belles maçonneries. Maisons sur caves (analogues aux zirzamins et serdabs de la Perse et de la Mésopotamie) aménagées pour être habitées pendant la saison chaude ; éclairage, voûtes avec jarres sans fond, murailles et colonnes avec enduits, peintures et mosaïques. ¶ [P. Cavvadias]. Fouilles de Céphalonie. Tombeau mycénien circulaire à coupole de Mazaracata, avec 16 grottes et 83 tombeaux (agrafes, épingles, etc., vases mycéniens à étrier, et vases indigènes; les morts étaient déposés accroupis dans la position qu'ils avaient au moment de la mort). Entre Coccolata et Mazaracata, deux tombeaux mycéniens à coupole, en appareil isodomique, avec pierres gravées; tombeaux oblongs avec vases noirs sans ornements, antérieurs à l'époque mycénienne. A Crane, près d'Argostoli, tombeau circulaire mycénien à coupole; terrasses superposées d'une station néolithique avec tombeaux circulaires et vases primitifs monochromes. On a ainsi trois étapes de civilisation: Crane (3000 a. C.), Coccolata (2000 a. C.), civilisation mycénienne du 15ᵉ au 10ᵉ s. a. C. ¶ [Héron de Villefosse]. Inscr. chrétienne de Narbonne, sur marbre blanc, la plus ancienne du lieu (fin du 4ᵉ s. p. C.). Calquée sur un type païen du pays, elle porte au centre le monogramme et à la fin l'A et l'Ω. La défunte est Agroecia (un Agroecius figure comme souscripteur dans l'inscr. de l'évêque Rusticus, un autre est loué comme rhéteur par Sidoine Apollinaire et Ausone) ; le jour de la mort n'est pas mentionné. ¶ [Jullian]. Inscr. copiée par Marsan, à Hèches [Hautes-Pyrénées), dédiée à un dieu aquitanique, Agéion Bassiarius. ¶ [Marcel Le Tourneau]. Mosaïques de Saint-Démétrius de Salonique 36 ornaient les arcades de la grande nef et du narthex ; elles sont du 5ᵉ s. et d'une couleur admirable. ¶ [Charles Diehl]. Les mosaïques de Saint-Démétrius sont une œuvre capitale de l'art byzantin : de sujets différents, parce que provenant de donateurs distincts, elles représentent le saint vêtu comme un consul, et paraissent dater du 6ᵉ s. Les panneaux des piliers de l'abside sont du 7ᵉ s., et l'un même du 10ᵉ ou 11ᵉ s. seulement. ¶ [Cagnat]. Inscr. sur une base de statue, trouvée à Rome et où il est fait mention de deux auguria, qui avaient été pris en l'an 3 et en l'an 17. Tous deux sont qualifiés augurium maximum quo salus p. r. petitur; c'est l'augurium salutis qui fut remis en honneur par Auguste, et fut encore célébré en l'an 24 p. C. (cf. Tac. Ann. XII, 23 où l'on a eu tort de corriger XXV, leçon du Mediceus, en LXXV). ¶¶ Février-Mars. [Héron de Villefosse]. Note de Thiers sur les fouilles de l'antique cité de Ruscino (Pyrénées-Orientales) : 30 fragments d'inscr. votives provenant du forum, qui était peuplé de statues d'empereurs ou de fonctionnaires (Caligula, Agrippine, etc.) ; tuiles, tessons d'amphore, lampe en terre avec l'Amour portant la massue d'Hercule, objets de fer ou bronze. ¶ [Philippe Berger]. Note de Vercoutre sur les poteries kabyles de l'Afrique du nord (avec dessins archaïques en rouge et noir et triangle de Tanit), et sur la coutume punique, constatée près de Sousse (Tunisie) de placer sur les tombes un cône funéraire. ¶ [Salomon Reinach]. Deux épisodes de la légende de Marsyas, le Silène Phrygien : Marsyas ramasse la flûte inventée, puis rejetée par Athéna ; il est écorché par Apollon, son vainqueur dans un concours musical. Cette légende se rattache au culte de Marsyas, dieu phrygien, qui fut à l'origine un âne sacré, et l'histoire de son supplice est celle du sacrifice d'un âne à Apollon, dieu de la musique et des muses. ¶ [Théodore Reinach]. Remèdes chez les anciens Grecs à l'anarchie monétaire, résultant de la multiplicité des monnaies en cours : unions monétaires, lois fixant le change, traités imposant aux petits États la monnaie d'un État plus fort, cours forcé du tétradrachme

attique dans toute la confédération amphictyonique (états grecs au sud de l'olympe). ¶ [G. Perrot]. Note de Pierre Paris sur un bas-relief grec trouvé à Jávea (province d'Alicante) il y a 25 ans : deux guerriers à pied et un autre à cheval, sans doute un Dioscure. C'est un travail d'époque hellénistique, exécuté sur place par un artiste grec. Les bijoux trouvés en 1904 sont d'une tout autre époque, comme le trésor du Mongó (monnaies et bijoux) découvert en 1891 et aujourd'hui dispersé ; mais ils attestent, avec le bas-relief de Jávea, l'influence grecque sur le littoral espagnol de la Méditerranée. ¶ [Collignon et Pottier]. Le bas-relief de Jávea serait votif, et daterait du 4ᵉ s. a. C. ¶ [René Pichon]. Maintient argute loqui dans le texte de Caton sur les Gaulois, et rejette la correction agriculturam proposée par Dottin. ¶ [Philippe Berger]. Fouilles de l'îlot Amiral à Carthage : quai circulaire avec blocs portant des lettres phéniciennes et le symbole de Tanit. ¶ [Bernard Haussoullier]. Note de Merlin et Poinssot sur des bronzes de Madhia ayant décoré une trière athénienne ; ils ornaient les épotides (ἐπωτίδες) de part et d'autre de la proue d'un navire d'apparat, peut-être une des deux galères sacrées d'Athènes, et ont dû être dérobés au cours d'un sac du Pirée, (sans doute celui ordonné par Sylla) ainsi que les objets et inscriptions que contenait le bateau coulé près de Mahdia. Le rp. croirait plutôt, vu leurs faibles dimensions, que ces bronzes proviennent d'un ex-voto en forme de proue de vaisseau, ex-voto déposé au Pirée dans le sanctuaire d'Ammon ou dans la chapelle du héros Paralos. ¶ [Dieulafoy]. Trouve dans le triangle de Tanit, gravé sur les blocs des soubassements puniques de l'îlot Amiral, une preuve nouvelle du caractère divin que les anciens attribuaient au triangle équilatéral, symbole de la perfection et de la divinité (Xénocrate de Chalcédoine et son école pensent de même). ¶ [Perrot]. Rapport de R. Vallois sur l'édifice délien appelé « Portique de Philippe ». Etude détaillée des fondations, qui seules subsistent : construction d'un art puissant et strict, avec tendance marquée au monolithisme, c'était un vaste promenoir avec une statue de Sylla au sud et une exèdre au nord ; les annexes ne sauraient être l'œuvre de Philippe, et semblent être antérieures à 150. ¶ [Héron de Villefosse]. Leynaud a mis à jour dans les fondations du clocher de l'église de Sousse (Tunisie) un coin de sanctuaire phénicien avec 50 urnes d'ossements calcinés, 12 stèles, 30 lampes, 100 vases et une inscr. phénicienne. ¶¶ Avril [Jullian]. Dans une inscr. du musée de Nîmes, arnemetici doit signifier ante lucum, et désigne les habitants d'un village à l'entrée d'un bois sacré (à Jonquières, Gard). ¶ [Philippe Berger]. Note de Carton sur des murs puissants longeant la côte et se prolongeant dans le lac de Tunis : ce serait non des quais, mais les fortifications de l'ancienne Carthage. ¶ [Paul Foucart]. Bas-relief du 4ᵉ s. a. C. : Zeus Stratios de Labranda est adoré par Idrieus et Ada. Origines du culte de ce Zeus carien, dieu de l'atmosphère, apparenté à l'Héraclès-Sanda des tribus hétéennes de l'Anatolie ; explication de ses deux attributs, la double hache et les six mamelles. ¶ [J. Toutain]. Fouilles d'Alésia (1910) : on exhume tout un quartier de 38 excavations, habitations ou silos, la plupart très régulières avec murs en pierres sèches, remontant à l'époque gauloise ; des monnaies et poteries romaines attestent qu'elles étaient encore occupées à l'époque impériale. ¶ [Philippe Berger]. Delattre a trouvé à Carthage une inscr. suffétale qui mentionne une fonction religieuse relative au culte de Mitrah-Astarni, divinité double ou hermaphrodite comme Moloc-Astoret. ¶ [Collignon]. Plaque de fronton archaïque trouvée à Corfou : un Zeus imberbe, armé du foudre, combat contre un géant musclé. De style péloponnésien, cette plaque en calcaire, haute de

1m71, remonterait au milieu du 6e s. ¶ [Pottier]. Fouilles de Dugas et Berchmans à Tégée : description détaillée du temple (plan et fragments d'architecture, fragments de sculpture, bronzes et tessons), sondages autour du sanctuaire (statuette en bronze d'une Athéna archaïque, peut-être une copie de celle d'Eudoios, qui fut trouvée dans la fondation d'un autel). ¶¶ Mai. [Héron de Villefosse]. Mise à jour du castellum d'Olbia, à Almanarre près d'Hyères (Provence) : salle pavée en mosaïque avec peintures murales, nombreux vestiges romains, sépultures de basse date, 260 monnaies d'or de Justinien et Anastase. ¶ [Théodore Reinach]. Colin a restitué les premiers mots mutilés de l'inscr. delphique relative au 1er hymne à Apollon (Hymne au dieu <Apollon> composé par <un tel, mot perdu> athénien). ¶ [Dieulafoy]. Bourgeois refait le plan de la bataille d'Issus (nov. 333 a. C.) : le Déli-Tschaï serait le fleuve Pinare, et il faudrait identifier ce dernier avec le ruisseau appelé le Payas ; il découle de ce fait des conséquences multiples d'un vif intérêt. ¶ [S. Reinach]. Signale un texte resté inaperçu de Cosmas de Jérusalem, et un texte latin inédit, tous deux relatifs à une statue de Bellérophon qui ornait le port de Smyrne. ¶ [de Vogüé]. Fouilles au Mont des Oliviers (Jérusalem) : basilique construite sur l'ordre de Constantin au lieu où Jésus-Christ composa le Pater. ¶¶ Juin. [Maxime Collignon]. Un vase peint du musée de Madrid reproduit la dispute d'Athéna et de Poseidon, non d'après le fronton du Parthénon sculpté par Phidias, mais d'après les deux statues érigées près du Parthénon que Pausanias nous a décrites : le dieu et la déesse, après avoir lutté pour la possession de l'Attique, ont déposé les armes et conversent pacifiquement. C'est le document le plus ancien (seconde moitié du 4e s. a. C.) qui nous ait gardé le souvenir des deux statues de l'Acropole. Description détaillée. ¶ [Albert Martin]. Trois corrections à Euripide, El. 333... ἑρμηνῇ; δ᾽ ὁμοῦ ; Hipp. 42 (πᾶσι pour θησεῖ) ; Hipp. 357 (βαλοῦσα pour θανοῦσα). ¶ [Héron de Villefosse]. Note de Blanchet sur une pierre gravée représentant un satyre qui fait danser un Eros : sujet de genre, infiniment gracieux, probablement d'origine asiatique ou alexandrine, déjà connu par la monnaie de Pergame du musée de Berlin, l'intaille sur jaspe héliotrope du Recueil de Gori, etc. ¶ [Merlin]. Fouilles sous-marines de Madhia (Tunisie) : sept colonnes repérées, jolies pièces de bronze (panthère bondissant ayant servi à un cratère, etc.), plaquette en bois à quatre trous (pandoura de l'équipage), ossements d'animaux. ¶ [Babelon]. Monnaie de bronze d'Artaxata (Grande Arménie) ou mieux Artaxisata, qui prouve que la province romaine d'Arménie existait encore sous Commode ; description détaillée. ¶ [de Mély]. Bronzes trouvés à Merville (Nord) ; Mercure, Mars casqué sans bras, Jupiter mutilé, provenant sans doute d'un temple de Mercure détruit par Saint Amand, et datant du 2e s. p. C. ¶ [Pottier]. Mine de cuivre, dans les Garrigues de l'Hérault (près Cabrières), signalée par Vasseur, la première exploitée en Gaule. ¶ [Id.]. Vases géométriques du bassin de Carénage, à Marseille : de style grec primitif, ils sont de provenance incertaine (le second paraît avoir été trouvé dans la mer). ¶ [Cagnat]. Albertini communique une inscr. de Sasamón (près Burgos) où on lit l'adj. Suestatiensis, qui permet de corriger Suessatium en Suestatium (= Zuazo). ¶ [Cagnat]. Fouilles de Homo, de Montauzan et Fabia à Fourvière (près Lyon) : mosaïque à figures remarquables d'élégance et de sobriété, du genre antonien (jeune Bacchus assis sur une panthère, encadré par 4 figures). ¶ [G. Schlumberger]. Boullotirion ou appareil byzantin à fabriquer les sceaux de plomb, fort ancien, trouvé par Bay à Brousse (Asie mineure). C'est le seul qui nous soit parvenu, car on devait détruire ces instruments à la

mort du titulaire pour éviter la fraude. Description détaillée. ¶¶ Juillet-Août. [G. Perrot]. Holleaux écrit que, sous les ruines du Sérapiéion, (Délos), Roussel a découvert une chapelle ? avec vases, bronzes, objets d'os et d'ivoire, 200 pièces environ ; les vases (rhodiens, corinthiens et attiques à figures noires), ainsi que les statuettes, fort anciennes, sont très dignes d'intérêt ; le Sérapiéion devait être un temple de la Mère des dieux. ¶ [Cagnat]. Note de Basset sur de nouvelles inscr. libyques en Kabylie, dont une latino-libyque. ¶ [Id.]. Note de Maire sur des amphores romaines ou gallo-romaines de l'Espiguette (près Aigues-Mortes) ¶ [Id.]. Note de Fabia sur les fouilles de Fourvière (près Lyon) ; trois inscr. funéraires. Lecture et interprétation, ¶ [Jérôme Carcopino]. Fouilles d'Ostie : dégagement du théâtre et d'une large rue, le *decumanus* de l'ancienne colonie ostienne ; statue monumentale de Roma victrix, bas-relief de sarcophage (mort de Méléagre), dédicaces à la Fortune Sainte, etc. ¶ [G. Perrot]. Holleaux annonce que Roussel a identifié le pseudo-Sérapiéion avec un Héraion, et démontré que le culte d'Héra existait à Délos dès le 8ᵉ ou 7ᵉ s. ¶ [Héron de Villefosse]. Note de Leynaud sur un sanctuaire phénicien de Sousse (Tunisie) : 67 urnes ossuaires, 500 unguentaria, 38 lampes, 100 brûle-parfums, et 48 nouvelles stèles votives, avec des caractères puniques sur deux d'entre elles, l'image triangulaire de Tanit sur plusieurs, et un motif particulier (trois piliers plats et unis) sur la plupart. Deux épitaphes chrétiennes latine et grecque, des catacombes d'Hadrumète. ¶ [Cagnat]. Poinssot, dans une inscr. latine de Dougga (167-168 p. C.), étudie le « jus legatorum capiendorum » reconnu au « Pagus Thuggensis » par Marc Aurèle et Lucius Verus, comme étant assimilable à une *civitas* ou à un *collegium*. Discussion. ¶ [Louis Chatelain]. Fouilles de Mactar (Tunisie) : plan des ruines de la ville antique, mise à jour de trois édifices à colonnes (un petit, de caractère chrétien ; un *macellum* ; un château d'eau). Description détaillée. ¶ [Pognon]. Fixe, entre 471 et 410 a. C., la chronologie des papyrus araméens publiés par Sayce et Cowley. ¶ [Cagnat]. Note de Merlin, sur les deux épitaphes, l'une grecque, l'autre latine, trouvées par Leynaud à Sousse ; lecture et restitution. ¶¶ Septembre. [Salomon Reinach]. Corrections proposées au l. VII de la Pharsale : 28 (lire : Di similes somnos populis. . .) et 43-44. ¶ [Carton]. Découverte de la nécropole libyque du Kef Messeline (Tunisie) : 30 stèles à épitaphes libyques, dont plusieurs portent le croissant, la plupart debout, les autres couchées, toutes tournées vers l'ouest. ¶ [Héron de Villefosse]. Fouilles de Delattre à Carthage, autour de la basilique de Damous-el-Karita : nouvelle chapelle avec débris de sculptures et 3493 fragments d'inscr. (un elogium CIL, VIII, 12583 se trouve ainsi complété). ¶ [Héron de Villefosse]. Fouilles d'Espérandieu et Epery au Mont Auxois : déblaiement du temple de Moritasgus (gargouille curieuse), ex-voto de bronze et de pierre, moules à rouelles, tête de Mercure en calcaire, dieu et déesse assis sur un banc à dossier, objets divers. ¶ [Maurice Croiset]. Admète, dans l'Alceste d'Euripide, n'a pas demandé à Alceste de mourir à sa place ; elle se dévoue spontanément. ¶ [G. Perrot]. Holleaux annonce les résultats des fouilles de Délos : 200 vases archaïques du 7ᵉ au 6ᵉ s. trouvés dans le sous-sol de l'Héraion, masques en terre cuite, mise à jour du Sérapiéion primitif, inscr. (dont un sénatus-consulte en grec, très précieux), fouilles au gymnase (débris d'architecture, inscr. d'un grand intérêt, fouilles autour du théâtre (temple de Dionysos avec inscr., dont une loi religieuse qui renseigne accessoirement sur les *astynomes* ou magistrats de police de Délos). ¶ [Héron de Villefosse]. Espérandieu et Epery ont mis à jour, au

Mont Auxois, une notable étendue des murs gaulois d'Alésia ; le témoignage de César (B. G. VII, 23) sur les murs de Bourges se trouve confirmé. Une voie gauloise, large de 15^{m} et donnant accès à l'oppidum côté Est, a également été exhumée. ¶ [Merlin]. Fouilles sous-marines au large de Mahdia (Tunisie) : le gisement comprend 65 colonnes de marbre, de forme tronconique, réparties sur 7 lignes ; dans le fond du navire on a trouvé des fragments de sculpture, un bas-relief (banquet d'Asklépios et Hygieia, et divers objets). ¶ [Héron de Villefosse]. Note de Delattre sur les trouvailles et inscr. de la basilique de Damous-el-Karita (Carthage) : plan, description, lecture. ¶¶ Octobre [Maspero]. A Esnéh (Egypte) on a dégagé le pronaos. A Thèbes, Baraize a consolidé le temple de Deîr el Médinéh, et Barsanti celui de Sétoui I^{er} à Gournah. ¶ [Labande]. Note sur une inscr. de Carpentras gravée autour d'une pierre à entrelacs ; elle a 98 c. sur 40, et servait de marche d'escalier ; elle date de la 2^{e} moitié du 8^{e} s. p. C. Lecture et interprétation. ¶ [Carton]. Fouilles de Bulla-Regia (1910-11) : déblaiement des Thermes (salle centrale de 15 m. sur 11, avec dallage de mosaïque, arcades en pierre et niches à voussoirs sculptés), mise à jour d'un monument analogue à la Maison de la chasse, poteries et objets divers. ¶ [Philippe Berger]. Les graffites en noir sur cylindres en terre cuite, trouvés par Tamagne à Carthage, sont bien d'origine punique, et non vandale ou byzantine, comme le suppose Delattre. ¶ [Salomon Reinach]. Villa romaine exhumée à Villazano (près de Sorrente) par Macchioro : salle ornée d'une assise de marbre, et autre avec peintures murales polychromes ; chapiteaux, corniches, quatre reliefs de marbre du temps d'Hadrien (hommage de chasseurs à Diane, triomphe bacchique, etc.). A Sorrente, fronton de temple grec (deux Néréides, deux éphèbes nus). ¶ [Ph. Berger], 83 inscr. puniques sur vases, recueillies à Carthage par Delattre. ¶ [Collignon]. Bourguet a trouvé à Delphes le Trésor de Corinthe. ¶ [Homolle]. Rapport sur les Ecoles d'Athènes et de Rome (1910-11). ¶ [Collignon]. Note d'Albertini sur un p u t e a l en marbre blanc de Cordoue, et dont un moulage est conservé au musée de Madrid: un Triton, Poseidon et Athéna. Il faut le rapprocher d'un cratère du musée de Madrid. Tous deux reproduiraient le groupe fameux de l'Acropole, décrit par Pausanias. Description, discussion. ¶ [Héron de Villefosse]. Formigé a retrouvé à Arles un moulage admirable de la Vénus d'Arles avant sa restauration par Girardon (1651-1864), qui l'a retouchée et déshonorée pour la faire figurer à Versailles. ¶ [Cagnat]. Inscr. à l'encre sur tessons de poterie, trouvées par Merlin à Carthage (îlot de l'Amiral) : ce sont des bordereaux du receveur des contributions en nature, payées à l'empereur (fin du 4^{e} s. p. C.). ¶¶ Novembre. [Théodore Reinach]. Lecture en séance publique d'un mémoire « Pour mieux connaître Sappho », tendant à une réhabilitation ; elle aurait été une grande dame lettrée, et non une courtisane, encore moins un professeur de dépravation. ¶ [Georges Perrot]. Notice sur la vie et les travaux de Léopold Delisle. ¶¶ Décembre. [Holleaux]. Sénatus-consulte trouvé à Délos, autorisant l'ouverture d'un temple de Sarapis et le culte privé de ce dieu. ¶ [Antoine Thomas]. La transcription par ε de l'ī latin (inscr. de Délos), s'échelonne du 2^{e} s. a. C. à la plus basse époque impériale. De même la prononciation romane assimilait l'ī à l'ē ; ce passage n'est nullement récent, et est bien antérieur au 2^{e} au 3^{e} s. p. C. ¶ [P. Foucart]. Authenticité de la 6^{e} lettre attribuée à Démosthène, écrite après la levée du siège de Lamia et le combat des Grecs alliés contre Léonnatos. ¶ [Cagnat]. Note de Merlin sur deux fragments d'une plaque de marbre, trouvée par Haack à Bir-Bou Rekba, et destinée à honorer Auguste de son vivant ; le lieu de

son gisement s'appelait Thinissut (en punique Tnsmt = Tanesmat) ; elle atteste l'existence à Thinissut d'un conventus civium romanorum. ¶ [J. Toutain]. Fouilles du Mont Auxois : on a, dans cette 6[e] campagne, exhumé un atrium rectangulaire (cour centrale entourée de trois portiques), datant de la 1[re] moitié du 3[e] s. a. C. : trois puits, trois caves, monnaies d'argent (Caracalla, Sévère, Gordien, Philippe), objets divers. ¶ [C. Jullian]. Découverte à Sos (Lot-et-Garonne) d'exploitations métallurgiques auxquelles César fait allusion [Holleaux]. ¶ Rapport de Picard sur les fouilles de Délos en 1910 : agora des Italiens, Terrasse des Lions, murs primitifs du lac, rue de l'Est du lac, palestre du lac (inscr. curieuse), etc. ; inscr., sculptures (têtes colossales en terre cuite), figurines et vases. Dégagement du mur dit de Triarius. A. GASC-DESFOSSÉS.

Journal des Savants. 9[e] année. N. S. Janvier. Rescrit d'Antonin relatif à la circoncision et son application en Egypte [P. Foucart]. L'édit d'Antonin mentionné par le Digeste fut le terme auquel aboutit une série de tentatives pour faire obstacle aux mutilations, et il devint la règle suivie en matière de circoncision ; il était applicable à tous les peuples et à toutes les provinces et en particulier à l'Égypte où le gouvernement romain restreignit l'autorisation de pratiquer cet usage aux seuls membres des familles sacerdotales. ¶ Les manuscrits d'Eugène Piot à la bibliothèque de l'Institut [H. Dehérain]. Source de renseignements assez intéressants pour l'histoire de l'art et de l'archéologie ; contient une importante correspondance avec Schliemann. ¶¶ Avril. Rodolphe Dareste [B. Haussoullier]. Art. nécrologique. ¶¶ Juin. Musées d'art byzantin [L. Bréhier]. Montre que d'après les exemples fournis par Constantinople, Brousse, Ravenne et Athènes rien ne s'oppose à ce que les grands musées d'Europe aient désormais leur salle byzantine. ¶¶ Juillet. Le développement de l'industrie minière à l'époque d'Hadrien (fig.) [E. Cuq]. < 1[er] art. dont la fin est au n° d'août >. Interprétation et commentaire juridique de qqs passages de la table d'Aljustrel < cf. R. d. R. 31, 144, 46. > Le soin qu'on a pris de dire qu'Hadrien est l'auteur de l'innovation mentionnée au § 2 prouve que la lex metallis dicta n'est pas de lui. ¶¶ Août Auguste Longnon [Ant. Thomas]. L'auteur, entre autres publications de Longnon, mentionne la Géographie de la Gaule au VI[e] siècle et l'Atlas historique de la France depuis César jusqu'à nos jours. ¶¶ Septembre. Le sort et l'écriture chez les anciens Celtes [J. Loth]. Il a existé chez les Celtes une sorte d'écriture plus ou moins développée, consistant en traits et entailles sur bois (comme chez les Celtes le bois a dû être, dans la Grèce préhistorique, la matière servant à l'écriture). Avant d'être devenus de véritables caractères alphabétiques, les traits ou entailles avaient une valeur magique, ils servaient à la divination, au sort, à des incatations. Si, à l'époque de la constitution de l'écriture sous l'influence romaine, ils étaient gravés sur des tablettes, ils ont été souvent à une époque plus ancienne, gravés sur des baguettes. ¶¶ Oct. Fouilles sous-marines à Mahdia (Tunisie) [A. Merlin]. Dans cette cinquième campagne de fouilles des résultats fort intéressants ont été acquis. Ce sont surtout des objets en bronze qui ont été découverts. A mentionner un lingot de plomb portant une estampille au nom de M. Planius L.f. Russinus. ¶¶ Novembre. Ostraka latins de Carthage [R. Cagnat et Alf. Merlin]. Transcription accompagnée de fac-similés et d'un commentaire. Henri LEBÈGUE.

Mémoires de la Société de linguistique de Paris, t. XVII, fasc. 1. Grec κράνος « cornouiller », κέρασος « cerisier » et congénères [E. Boisacq]. Κράνος et latin « cornus » « cornouiller » sont des prolongements normaux d'un même mot indo-europ., ils ne sont pas parents de gr. κέρας et lat.

« cornu » « corne ». Opinion de Niedermann qui a rattaché à κράνος « cornus » le lit. « *Kirnas » « cerisier » caché dans le nom de « Kirnis » dieu protecteur des cerisiers. Κέρασος a été emprunté à une langue asianique qui est peut-être le thraco-phrygien. B. signale la finale -σος dans θύρσος, πίσος, κάρπασος. Selon lui πύξος pourrait bien être un emprunt à la même langue. ¶¶ Fasc. 2. Grec κέλωρ « fils » et homonymes [E. Boisacq]. Exposé et critique d'opinions précédemment émises au sujet de ce mot. B. pense qu'il pourrait être dissimilé de *κέρωρ et parent de gr. att. κόρ(F)ος, hom.-ion. κοῦρος, att. κόρη. Ce mot a pu être un ancien neutre et peut être rapproché de τέκμωρ, ἔλωρ etc. Le κέλωρ, glosé par Hésychius ἐκτομίας, est un autre mot qui se rattache à κείρω ; un troisième κέλωρ, glosé par φωνή, est à rapprocher de κελαρύζειν, κέλαδος, καλεῖν. ¶¶ Fasc. 3. A propos du subjonctif du verbe latin « fero » [A. Meillet]. L'absence de tout reste d'un optatif en -ī- auprès de « fert » ne s'explique que par le fait que le latin n'a jamais hérité de pareille forme indo-européenne. ¶¶ Fasc. 4. Notes sur la fixation du latin classique [Marouzeau]. Dans les derniers temps de la République le latin est devenu une sorte de κοινή littéraire soumise à des influences extérieures : travail des grammairiens, des écrivains, des orateurs, imitation du grec. Il se forme à Rome un idéal de bonne prononciation qui est l' « urbanitas ». I. Traitement des diphtongues. Bien qu'aucune ne soit restée intacte à la fin de l'époque républicaine, elles continuent de vivre, dans l'écriture, par manie d'archaïsme et, dans la prononciation, par la diffusion du parler de Rome. Les diphtongues æ et œ ; la 1re servit à noter un e ouvert, et l'autre, ce semble, un son intermédiaire entre oi ancien et u récent. II L'aspiration. Très rare chez les anciens auteurs elle fit des progrès soudains, s'introduisant même où elle n'avait que faire. L'apparition des consonnes aspirées d'abord dans des transcriptions de noms grecs comme « Corintho, Philippus », fait inévitablement songer à une influence étrangère, mais l'action de cette influence a été favorisée par la conservation de l'aspiration vocalique sur certains points du domaine italique, et l'extension de l'aspiration est un exemple du triomphe de la prononciation urbaine. III Alternance i/ŭ à l'intérieur des mots. Elle fournit un exemple probant du triomphe de la prononciation urbaine. A l'époque historique il y eut généralisation de u auquel, à partir de César, on substitua i dans les superlatifs et dans mancipium, aucipium, manibiæ, puis u reparut à l'époque d'Auguste. Alors on se servit de l'alternance i/u pour distinguer entre des formes amphibologique comme artibus et artubus. IV. Restitution de s caduc. Renvoi à des travaux où son processus a été étudié. M. est disposé à croire qu'il y a là une prononciation qui s'était conservée dans le parler de Rome.

A. J.

Monuments et Mémoires publiés par l'Acad. des Inscr. et B. Lettres. — Fond. Eug. Piot. T. XVIII. Fasc. 2 (1911). N° 34. Le Zeus Stratios de Labranda. Bas-relief du ive s. [P. Foucart]. Description et étude (10 fig.) d'un bas-relief dont le bas a disparu et qui a été trouvé en 1868 à Piali (Tégée) près du temple d'Athéna-Aléa, transporté à Athènes puis en France et qui est maintenant dans une collection privée. Il représente au milieu une divinité à six mamelles disposées en triangle, et barbue, tenant d'une main une bipenne et de l'autre une lance, elle est désignée par une inscr. comme étant Zeus; à dr. et à g. deux adorants de plus petite taille un homme et une femme, Idrieus et Ada, frère et sœur de Mauzole et d'Artémise, qui leur succédèrent en 351. Idrieus étant mort en 344, la date de ce relief est fixée entre 351 et 344 ; il est peut-être de quelque ouvrier de Scopas. Le dieu représenté est un dieu carien, Zeus Stratios, dieu national de Milasa, dont le temple

était à Labranda. Origine de ce Zeus ; il doit être cherchée dans l'ancien panthéon des Hétéens : sa nature : il n'est pas androgyne, l'abondance des mamelles ne sont pas un signe de la nature féminine du dieu, mais l'emblème de l'abondance qu'il répand par ses pluies fécondantes. Restitution du xoanon adoré à Labranda. ¶ Danseuses. Bas-relief de marbre du Louvre [E. Michon]. Description (1 pl.) de ce bas-relief où on voit trois danseuses, celles du milieu presque immobile, les deux autres très animées, mais d'une manière différente. Il doit dater de l'époque où fleurit l'art néo-attique. ¶ Les mosaïques de Saint-Démétrius de Salonique [Ch. Diehl et M. Le Tourneau]. Etude et description détaillée de ces mosaïques byzantines découvertes en 1907 et importantes par leur valeur artistique et par les problèmes qu'elles soulèvent. Elles forment deux séries distinctes que D. et L. T. étudient séparément (6 pl.).

¶¶ T. XIX, fasc. 1 (1912). N° 35. Scribe et babouin [G. Benedite]. Etude de deux petits groupes de sculpture égyptienne du Musée du Louvre acquis en 1908 (2 pl. 21 fig.), l'un en schiste ardoiseux gris sombre, l'autre en albâtre : ils représentent tous deux le scribe Nibmirtouf, Egyptien du plus haut rang, accroupi et écrivant aux pieds du dieu cynocéphale Thot, scribe des dieux ; consacrés par un seul et même dédicateur, ils offrent de grandes analogies et en même temps des différences dues autant à la technique propre à chaque matière qu'au parti adopté par les artistes. Texte et commentaire des inscr. hiéroglyphiques qui consacrent ces petits monuments provenant d'un sanctuaire de Thot, et qui doivent dater de la XIX^e^ dynastie. Etude sur le dieu représenté ici par un babouin : autres représentations analogues, transformation des types dans l'art égyptien. Exacte dénomination des singes ; technique. ¶ Tête archaïque de terre cuite du musée du Louvre [P. Jamot]. Description d'une tête de femme (1 pl.) coiffée d'un polos bas provenant de Sicile, l'argile grossière dont elle est faite prouve que c'est une pièce de céramique architecturale qui aurait fait partie d'un groupe, par ex. celui d'une Ménade et d'un Silène, analogue aux acrotères d'Olympie ou de Lanuvium. Elle est un document nouveau de valeur sur l'archaïsme sicilien. H. S.

Nouvelle Revue historique de Droit français et étranger. 35^e^ année (1911). N° 1. Le diptyque de bois de Philadelphie [J. Mispoulet]. Découvert récemment dans les ruines d'une maison romaine du Fayoum et publié par Lefebvre, ce document qui n'est pas un diplôme militaire, mais un acte juridique ordinaire et dont les feuillets sont en bois, au lieu d'être en bronze, atteste qu'un vétéran, Quadratus, de la legio X Fretensis, appartenant à la tribu Pollia, a rempli toutes les formalités requises pour jouir immédiatement, lui et les siens, de tous les privilèges énumérés dans la constitution impériale (de Domitien) qui le concerne. Il contient quatre dates consulaires se rapportant aux années 68, 69, 93 et 94 ap. J.-C., un précieux renseignement pour la topographie de Rome à cette époque (le Caesareum magnum), le nom d'un nouveau gouverneur de Judée sous Domitien (Hermetidius Campanus) et une formule nouvelle de privilèges accordés à des légionnaires. Texte, nature des privilèges concédés ; ce que ce texte ajoute à nos connaissances actuelles. ¶¶ N° 2. Horace et le « vadimonium desertum » [N. Herzen]. Un passage d'Horace Sat. I. IX,35-57 a donné lieu à bien des interprétations erronées. H. montre qu'il faut comprendre « perdere litem » dans le sens de la perte par le défendeur Bolanus du procès que l'autre partie ne manquera pas de lui intenter pour cause de « vadimonium desertum ». Bolanus qui assomme Horace par son bavardage, en passant devant le tribunal du préteur se souvient qu'il a une affaire pour

ce jour-là et qu'il a promis d'y comparaître (vadato), mais plutôt que de quitter sa victime, il préfère devoir perdre le procès issu de cette promesse non tenue (debebat... perdere litem). ¶ Les banquiers dans la législation de Justinien [G. Platon]. Suite < cf. N. R. 1909. R. d. R. 34,1 91,53 > V. Histoire et rôle du Constitut. P. essaie d'après les résultats obtenus jusqu'ici de se faire de cette institution une idée exacte et approfondie, il montre comment elle évolua pour finir par être mise sur le même pied que la promesse de cautionnement ou tout autre promesse; sa nouvelle nature peut se résumer en deux propositions : 1° Le Constitut est toute promesse de paiement d'une dette « sine die », 2° d'une promesse de cette nature dérive une action, qui a pour objet l'accomplissement de l'obligation ou le paiement de dommages-intérêts pour non-exécution de cette obligation : c'est là ce qu'il devint à la fin, privé de l'adjonction du « dies ». ¶¶ N°5. Une interprétation de Fr. Vat. § 283 [L. Michon]. 1, Critique des interprétations précédentes ; 2, Ce fr. est étranger à la question de la propriété « ad tempus » ; 3, La première phrase qu'il contient est une application de la loi Cincia aux donations non révocables, faites sous condition de retour ; 4, Dans la seconde phrase, il s'agit d'un tiers acquéreur. ¶¶ N° 6. Les pouvoirs du fils de famille sur son pécule castrans et la date des Digesta de Julien [Ch. Appleton]. Montre que même avant Hadrien le fils de famille pouvait affranchir les esclaves de son pécule castrans ; par conséquent Julien, en supposant dans le fr. 22 D. (38,1) la validité de cet affranchissement, ne fait pas l'application d'un rescrit d'Hadrien qui l'aurait pour la première fois permis. Rien ne prouve, comme le prétend par erreur Fitting, que le 27e livre de Julien ait été écrit avant la mort de Julien : même les premiers Digesta datent du règne d'Antonin le Pieux. Corrections au fr. 18 D. Quod metus causa 4, 2. D. R.

Revue archéologique. T. XVII (1911). Janv.-Fév. Le cordax dans le culte de Dionysos [M. Azia Hincks]. Etude d'un aryballe corinthien d'environ 600 avant J.-C. (Br. Mus. A 1437) trouvé à Cumes en Italie, sur lequel est représenté le cordax, où figurent Dionysos et des personnages appartenant au cortège du dieu ; cette danse paraît antérieure au culte de Dionysos à Corinthe, elle aurait peut-être fait partie des rites d'Artémis pour s'associer plus tard au culte de Dionysos, qui remplaça la Grande Déesse et devint le représentant des mêmes forces naturelles. ¶ Les Nuraghes de Sardaigne [L. Ch. Watelin]. Les nuraghes ont été des abris-forteresses érigés par un peuple venu du Levant, mais jamais des tombeaux. W. classe chronologiquement ces monuments primitifs de la Sardaigne. ¶ Les âges préhistoriques dans le Sud de la France et dans la péninsule hispanique [L. Julin]. II. A. Etablissements des différentes époques et périodes : a, Temps antérieurs au VIe s. ; b, Epoque des colonies phocéennes et puniques ; c, Epoque de la conquête romaine (conquête de la Péninsule 218-133, établissements romains, contrées barbares : conquête de la Narbonnaise et de l'Aquitaine 123-56). — B. Nouvelles contributions à l'histoire de l'Europe occidentale : I. Le sud de la France et la péninsule hispanique; a, Avant le VIe s. ; b, du VIe au IIIe s. ; c, Conquête romaine. II. Ensemble du domaine celtique. ¶ Sur le spondiasme dans l'ancienne musique grecque [† P. Tannery]. Art. posthume où T. étudie le spondiasme pour faire voir l'insuffisance des théories d'Aristoxène et montrer que dès l'origine les Grecs ont fait usage de nos intervalles de tierce majeure et de tierce mineure. ¶ Graffites et estampilles d'Avocourt et des Alleux (Meuse) [G. Chenet]. Nouveaux noms de potiers (une cinquantaine) conservés par des graffites sur piliers ou supports d'enfournement trouvés dans les établissements gallo-romains

d'Avocourt et des Alleux. ¶ Notes de mythologie Gallo-romaine [G. Welter]. 1. Le carnassier androphage sur un relief funéraire gallo-romain à Arlon ; louve en train de dévorer un corps humain (fig.). 2. L'exaltation du serpent cornu ; relief du musée archéologique d'Arlon, peut-être une variante nouvelle du Mercure barbu au serpent cornu (fig.). 3. Une nouvelle forme de Cernunnos ; relief du musée de Luxembourg : au milieu une figure masculine au buste nu, qui doit être le génie masculin de l'abondance, et dans le coin inférieur une caisse derrière laquelle une tête de cerf vomissant un flot de monnaies, c'est le dieu celtique, deus minorum gentium, à côté du dieu romanisé. ¶ A propos de l'épée de Brennus [D. Viollier]. Etude sur ce rite funéraire consistant à rendre inutilisable en la pliant l'épée du mort avant de la déposer à côté de lui dans la tombe. Aire de répartition des tombes avec épées recourbées (n'est pas en Suisse, mais dans certaines régions de la Gaule, dans les vallées du Pô, du Tessin et en Croatie). Epoque où ce rite fut en usage, milieu du 3e s. av. J.-C. ¶ Nouvelles archéologiques. — Les bas-reliefs de Boston [J. de Mot]. Authenticité du bas-relief frère du Trône Ludovisi. Le motif principal est une psychostasie. Signification et destination du monument entier ; les bas-reliefs constituaient un couronnement élevé du monument, mais n'en formaient pas le corps même. ¶ Rectification de [J. Marschall] sur la signification de ces reliefs qui se rapportent probablement à une légende perdue, qu'on ne peut que soupçonner ; la scène est symbolique. ¶ Fouilles du Céramique extérieur. — Fouilles américaines à Cyrène. — Restauration de Priène. — Tombeau d'Alexandre. — Rodin et la Vénus de Milo. — Les plus longs papyrus (au Br. Museum le pap. Harris et le pap. contenant la version thébaine du Livre des Morts écrit vers 1000 av. J.-C.). Le totémisme égyptien. — Le culte du Soleil en Egypte, etc. ¶ Mars-Avril. Sur la frise du Trésor de « Cnide » à Delphes [F. Courby]. Refute les objections et les conclusions d'Heberdey <Athen. Mitth. 1909 145-166. R. d. R. 34, 265, 50> sur la répartition des fragments replacés par Homolle dans la frise du Trésor de Cnide, et montre qu'on ne peut souscrire à la thèse de Heberdey que dans la reconstruction de ce Trésor on avait réuni l'ornementation sculptée de trois édifices. D'autre part il n'accepte pas sans réserve la reconstruction de Homolle pour la frise et conclut que la frise Est est bien telle qu'on la voit dans la reconstruction en plâtre du Musée de Delphes, il y faut seulement ajouter un dixième dieu. Pour la frise Sud, les cavaliers en formaient l'extrémité Est, et les scènes d'enlèvement en faisaient partie. Quant à la frise Ouest, C. défend contre Heberdey les conclusions de Poulsen sur le geste de la déesse de droite, descendant de son char, dans laquelle il voit Aphrodite, qui, au moment où Athéna à gauche endosse son égide, revêt ses armes à elle (un collier autour du cou) pour rehausser sa beauté et exciter le courage d'Arès. ¶ Divinités gauloises au serpent [A.-J. Reinach]. Description et explication (1 pl.) d'une stèle tombale gallo-rom. du Musée de Nancy avec relief représentant non pas, comme Cournault l'a cru, un Evocatus et sa femme ; mais un dieu et une déesse, tenant chacun dans la main droite un serpent qui est leur attribut. Origine, développement et diffusion en Europe de ce type qui a eu un prototype crétois et qui ne s'est jamais perdu depuis qu'il a été créé dans la Crête minoenne. ¶ L'Héraklès Epitrapezios de Lysippe [Ch. Picard]. Cet Héraklès Epitrapezios était un θεὸς Πάταικος c.-à-d. Phénicien, c'était l'Héraklès Tyrien ou Melkarth, fondateur de Tyr et conquérant du monde. Martial (IV, 44) parle d'une statuette de bronze de ce dieu qui aurait passé des mains d'Alexandre à celles d'Hannibal, pour devenir ensuite la propriété de Sylla et arriver

enfin au temps de Domitien dans la collection de Nonius Vindex. Ce n'est là qu'amplification de poète reprise et accentuée par Stace, mais ne méritant aucune créance. Le poète n'a voulu à propos du bronze de Vindex que faire preuve d'érudition et rappeler des souvenirs historiques qui constituaient comme les Fastes de cet Héraklès. Il était cependant adoré à Rome. Quant à l'Héraklès de Lysippe, il doit dater du mois d'Hécatombeon 332, époque où Alexandre entra à Tyr, et il devint pour lui comme un véritable fétiche. Copies ou répliques de ce bronze dont la meilleure est une statuette en marbre du Louvre. Discussion de la légende racontée par Martial. ¶ The « bearded » Venus [M. Jastrow]. Il n'y a pas eu de Vénus barbue chez les Babyloniens; l'expression Ishtard-Vénus (Vénus à une barbe) est une métaphore astronomique qui a passé de la planète Vénus à la déesse. La « Vénus barbue » de Chypre, n'est mentionnée que par Servius (En. II, 632) et peut être rapprochée du renseignement donné par Paéon cité par Hésychius (s. v. ἀφρόδιτος) qu'elle était représentée à Chypre comme un homme ; elle était considérée chez les Pamphyliens comme le symbole de la force et de la virilité guerrière, mais n'était pas androgyne, si ce n'est que très tardivement à une époque où les traditions religieuses dégénéraient chez les Grecs ; elle ne le fut jamais chez les Sémites. L'hermaphrodisme n'a pas de rapport direct avec la conception d'une Aphrodite Vénus androgyne. ¶ Nouvelles archéologiques et correspondance. Fouilles de Samarie. ¶ Hexamètre et pentamètre. D'après des textes trouvés dans le Turkestan oriental par Lenmann le distique (ou groupe de l'hexamètre et du pentamètre) serait indo-européen et non grec d'origine. ¶ A propos d'Homère. L'idée que l'Iliade et l'Odyssée seraient faites de pièces et de morceaux, et qu'il faudrait y voir de courtes épopées cousues ensemble perd de plus en plus du terrain parmi les doctes [S. R.]. ¶ Les marbres d'Egine à Munich [R. Fawtier]. Documents qui montrent que la France chercha à les acquérir en 1813. ¶ Le procès de Phidias. Résumé des conclusions de Nicole d'après deux papyrus de Genève. ¶ Fouilles à Corbridge (Corstopitum). ¶ Palais de Dioclétien à Salone. Restitution par Hébrard. ¶ Bas-reliefs en terre cuite disparus de Calvi (Campanie). Exhumées entre Calvi et Pignatoro sur l'emplacement du Vicus Palatius (Corpus X, 4641), ces deux plaques en terre cuite avec reliefs représentant des guerriers romains à cheval et des fantassins (fig.) ont disparu. Elles étaient d'époque hellénistique, de style campanien local avec influence grecque. ¶¶ Mai-juin. La dynastie solaire des seconds Flaviens [J. Maurice]. L'empereur Julien se disait issu de la race du Soleil : Ἥλιος non seulement était son ancêtre, mais il était aussi l'objet d'un culte héréditaire dans sa famille ; Julien relevait entre son origine solaire et lui-même trois générations, ou même un plus grand nombre d'ancêtres, ayant rendu un culte particulier à cet astre, ce que confirme les monuments contemporains. Le culte d'Apollon remplaça le culte d'Hercule, qui sombra en 310 avec la dynastie Héracléenne, représentée par Maximien Hercule, de là un changement dans le monnayage des ateliers de Constantin. Ce culte solaire avait pris naissance en Illyrie au milieu des traditions des cultes solaires antiques de ces provinces. Claude II avait adoré le dieu de l'Illyrie comme le fit Constance Chlore. Constantin avant sa conversion de 309 à 312 adhéra aussi à ce culte comme au culte héréditaire de sa dynastie ; et après sa conversion en 312 il ne fit rien pour le faire disparaître, il accorda au contraire à tout l'empire la liberté de croyance qui fut observée jusqu'à la fin de son règne. Jusqu'à la conquête de l'Orient, l'image du Soleil représenté sous l'aspect du « Sol invictus » se répandit dans tout l'empire, associée à la

sienne. Les orateurs, les auteurs parlaient d'Apollon (ou Hélios) ancêtre de la dynastie ; ce fut au milieu de ces souvenirs de sa famille que grandit plus tard Julien. ¶ Le trésor de Stuma au Musée de Constantinople [J. Ebersolt]. Description détaillée des quatre pièces de ce trésor, un éventail liturgique et trois patènes en argent et argent doré, trouvé en 1908 dans le district d'Alep ; elles proviennent du mobilier liturgique d'une ancienne église détruite pendant la conquête musulmane ; elles datent du début du VII^e s. ¶ Le motif du galop volant sur une cassette d'ivoire byzantine [L. Bréhier]. Cassette du Musée de Ravennes qui offre un spécimen d'une galopade échevelée à une époque où ce motif était complètement oublié en Europe ; il se rattache au moyen d'intermédiaires, dont l'art persan sassanide est le principal, aux traditions mêmes des temps mycéniens. ¶ Deux marbres du Musée de Candie [L. Reinach]. Fragment d'une stèle funéraire et d'une tête en marbre antique (2 pl.) rappelant les portraits de la Renaissance. ¶ Nouvelles archéologiques. Fouilles de Corfou (hauts reliefs colossaux de Palaiopolis se divisant en trois groupes ; au centre Méduse et Persée ; à g. une déesse et un géant ; à dr. Jupiter foudroyant un Géant). ¶ Fouilles de Coptos en 1910-1911 [A. J. R.] — de Baalbek — de Samara — de Herculanum (ce qu'elles seraient).

¶¶ T. XVIII (1911). Juil.-Août. Une gigantomachie archaïque à Corcyre [Ch. Picard et Ch. Avezon]. Plaque de fronton d'un temple archaïque trouvée à Palaiopolis (fig.) sur laquelle on voit en relief Zeus imberbe armé de la foudre et terrassant un Géant hirsute ; d'après la technique il est d'une époque où le relief commence à tourner et à ne plus adhérer au fond : comparaison avec d'autres frontons. ¶ Objets égyptiens et égyptisants trouvés dans la Russie méridionale [B. Touraïeff]. Vestiges de l'influence indirecte de la civilisation égyptienne dans l'extrême Nord (23 fig.), et limites septentrionales de cette influence. ¶ Cylindre cachet-élamite [L. Delaporte]. Description de ce cylindre de la B. Nat. (n° 765 du Cat. de Chabouillet) sur lequel on voit assise sur un tabouret la déesse de l'agriculture, et en face une autre déesse élevant les deux mains ; il paraît avoir été gravé à l'époque de la première dynastie babylonienne. ¶ Torse de Kouros au Musée de Neuchâtel (Suisse) [W. Deonna]. Description. Provient de quelque atelier grec des Cyclades ou de la côte d'Asie, et appartient à la première moitié du VI^e s. Autres exemplaires de ce type plastique. ¶ Un nouveau bas-relief Mithriaque de Bulgarie [G. Kazarow]. Plaque de marbre du Musée de Sofia trouvée en 1910 près de Roustchouk ; description ; la sculpture est assez rudimentaire. Inscr. funéraire inédite de Aurelius Cotus « veterano alae II Arabacorum » du II^e s. ¶ A propos du relief de Porphyrios [J. Ebersolt]. Etude comparative des sculptures des quatre faces de ce monument qui se dresse au milieu de l'atrium de Sainte-Irène, E. prouve que le cocher (ἡνίοχος) Porphyrion vivait à la fin du V^e s. et au commencement du VI^e. ¶ Hestia à l'omphalos [P. Roussel]. Les « Comptes d'Anthesterios et de Kallistratos » déchiffrés à nouveau et restitués montrent qu'il y avait dans le Prytanée de Délos deux statues d'Hestia, l'une en airain ἐπὶ βωμίσκου λιθίνου καθημένη καὶ ἐπὶ βάσεως λιθίνης ; l'autre haute de deux pieds (διποῦς) était ἐπ' ὀμφάλου καθημένη καὶ ἐπὶ βάσεως λιθίνης. La mention d'un ὄμφαλος, comme siège, permet de soupçonner des affinités singulières entre le culte d'Apollon et celui d'Hestia. ¶ Marbres trouvés en mer près de Mahdia (Tunisie) [A. Merlin et L. Poinssot]. Parmi les objets remontés au jour M. et P. étudient et décrivent (11 fig.) un certain nombre de statues, statuettes, bustes et bas-reliefs en marbre de provenance athénienne ; technique de ces marbres ; 17 n^os. ¶ Sculptures du Musée de Bologne [P.

Ducati]. 1, Fragments en ronde bosse ; 2, Reliefs ; 3, Portraits romains ; 23 nos (24 fig.). ¶ L'Asie centrale et la mission Pelliot [L. Levy]. ¶ Nouvelles archéologiques. Les tombes prédynastiques en Egypte. ¶ Le disque de Phaestos serait d'après Griffith un calendrier. ¶ L'Athéna de Myron. Le Musée de Dresde possède une meilleure copie de la tête de cette statue que celui de Francfort. ¶ Milet et Didymes. D'après une insc. nouv. trouvée, Milet en 200 av. J.-C. comptait 100.000 âmes ; trois portes du temple d'Apollon à Didymes étaient ornées de sculptures en ivoire. ¶ Ἐξάρχων τὰ φαλλικά. D'après Navarre <R. des Et. anc. 1911 cf. R. d. R. 35, 158, 9 sq.> l'ἐξαρχῶν des Dionysies rustiques aurait été un « compère » répondant au nom de la foule, aux railleries du cortège bacchique. ¶ Les vases du Comte de Paroy. P. a fabriqué des « vases étrusques ». ¶¶ Sept.-Oct. Le port marchand et le mur de mer de la Carthage punique [Carton]. Complétant ce que Vernaz, Cécil Torr et Gauckler ont écrit sur ce sujet, C. montre qu'il y a eu au sud de la colline de Bordj-Djedid un vaste port qui pénétrait jusqu'à environ 250 m. du rivage actuel, et que les murs qu'on a pris jusqu'ici pour des quais sont les restes du mur de mer de la ville punique. ¶ Les 6475 dans les cités grecques d'Egypte [G. Glotz]. Il est question dans certains papyrus d'une catégorie de citoyens des cités grecques, Alexandrie, Ptolémaïs, Naucratis, de l'Egypte ptolémaïque et romaine, qui sont désignés sous le nom des « 6475 » qu'on ne s'expliquait pas jusqu'ici. G. commente les deux textes qui les mentionnent ; il montre que d'après sa constitution de caractère timocratique la cité entière comptait 7200 citoyens « pleno jure » ; puis appliquant la méthode de décompte usitée en Grèce, il déduit de ce nombre de 7200 citoyens, 725 notabilités (προεστῶτες) dont il justifie l'existence par le papyrus Hibeh (Gr. et H. no 28) et trouve comme résultat « 6475 ». Comme conséquence il restitue dans Dittenb. Or. gr. inscr. sel. no 668, la ligne 8 controversée par ἑβδομήκ[οντα ε']. ¶ Aegyptiaca [C. Torr]. Au temps de Thouthmis III, Kefeth ou Kefet était le nom égyptien de la cité qu'Hérodote (III, 62, 64) appelle Echatane de Syrie pour la distinguer d'Ecbatane de Perse. Dans la même inscr. l'arbre appelé « ash » doit être identifié avec le βάλανος (Théophr. Hist. plant. IV, 2, 6). ¶ Afrodite Urania di Fidia [V. Macchioro]. Etude sur une statue du Musée de Naples, qui appuie la main droite sur un dauphin et qui doit être de Phidias. Comparaison avec d'autres Vénus (6 pl.). ¶ Une ligne de musique byzantine [Th. Reinach]. Walker a trouvé dans un mss. grec du xve s. au-dessus des premiers vers de la parodos des Nuées d'Aristophane (v. 275) des signes de notation musicale, indication de la mélodie de qqs mesures appliquée aux vers d'A. ; R. propose une autre transcription de ces notes dans lesquelles il faut voir un des premiers balbutiements de la mélopée de la Renaissance et non pas le dernier écho de la mélopée antique. ¶ Contribution à l'imagerie d'Alexandre [G. Blum]. Entendant par « imagerie d'A. » les statuettes qui témoignent de la dévotion des Alexandrins pour le fondateur de leur cité, B. publie un buste en bronze d'A. provenant de la coll. Fouquet, et qui provient de la Basse-Egypte ; son intérêt n'est pas seulement d'ordre iconographique, il est intéressant par les attributs qu'il porte (uraeus et la couronne radiée). ¶ Archéologie Thrace [G. Seure]. Documents inédits ou peu connus. I. Résumé de l'activité archéologique en Bulgarie (à suivre). ¶ Les fouilles en Egypte (1909-11) [A.-J. Reinach]. Aperçu d'ensemble. ¶ Une théorie nouvelle sur l'origine de l'ambre [J. Déchelette]. Relève les bévues impardonnables de M. Baudouin dans un art. sur l'ambre et ses origines <R. du Bas-Poitou, avr.-juin 1911>. ¶ Fouilles anglaises à Karkemisch. Découvertes très impor-

tantes. ¶ Les Hittites : Bref résumé de ce que nous savons sur eux. ¶ La Méduse serait d'après Frothingham (Am. J. 1911 p. 439 sqq.), la personnification des forces fertilisantes, qui s'identifia plus tard à Hélios et Apollon. ¶ Sur une tablette de Pétilie (Thurii). C. I. G. It 638, ligne 7. Αὐτὰρ ἐμοὶ γένος οὐράνιον· τόδε δ' ἴστε καὶ αὐτοί doit être traduit, avec Mazon par : « Ainsi ma race est céleste ; sachez cela vous-mêmes ». ¶ La villa d'Horace. Découverte de la villa Sabina, résultat des fouilles. ¶ Nov.-déc. Supplément Tunisien au Répertoire de la statuaire [A. Merlin]. Sculptures de provenance tunisienne. ¶ Le plan en relief de la Rome impériale aux Thermes de Dioclétien [L. Chatelain]. Signale les résultats nouveaux apportés par le « Plan de Rome au IVe s. » par Bigot à la topographie de Rome. ¶ Archéologie Thrace [G. Seure]. Documents inédits ou peu connus, suite <cf. n° de Sept.-Oct.>. II. Inscr. 1, Ex-voto à des divinités ; 17 nos (à suivre). ¶ Un fragment de poterie byzantine [A. van Gennep]. Fragment d'un vase assez grand, peut-être byzantin, trouvé à Bougie. Description (fig.). ¶ Nouvelles archéologiques. King (An history of Sumer and Akkad) a montré qu'on ne peut plus soutenir que d'après les cylindres babyloniens trouvés à Chypre, Sargon I aurait étendu ses conquêtes jusqu'à cette île. ¶ En Cyrénaïque [H. Roujon]. Problèmes poétiques à élucider concernant ce pays. ¶ Les dédicaces crurales des statues antiques [J. Déchelette]. Le trad. français (coll. Nisard) d'Apulée, Apol. 234, s'est trompé en traduisant « adsignasti » et « signasti » ; car on « gravait » les dédicaces sur les jambes des statues des dieux : peut-être le choix de cette partie du corps a-t-il été originairement en relation avec le geste des suppliants, qui embrassaient les jambes de ceux dont ils voulaient fléchir le courroux. ¶ Origine du pilum. ¶ Médaillons de l'arc de Constantin.

¶¶ Cette revue contient en outre une **Revue des Publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine** [R. Cagnat et M. Besnier] <nos de Juil.-Août et de Nov.-Déc.> donnant le texte de 244 inscr. ou fragments d'inscr. grecques et latines avec indication de la provenance. Suivent trois tables analytiques.

H. S.

Revue celtique. T. XXXII, n° 4. Chronique de Numismatique celtique [A. Blanchet] < cf. Rev. d. Rev. XXXV, 143, 4 >. B. signale un art. de Déchelette sur la drachme et l'obole primitives chez les Celtes, sur des empreintes de monnaies trouvées à Montlaurès près Narbonne, parmi lesquelles on voit des monnaies de Massalia, une monnaie arverne, des pièces des Baléares et des pièces romaines. De l'ensemble on peut conclure que l'oppidum de Montlaurès n'a guère été occupé après le IIe s. av. J.-C. Mention d'une note de H. de la Tour sur des monnaies arvernes ; de la découverte, à Bompas (Pyr.-Or.), d'un vase renfermant 600 pièces dont deux deniers au nom de C. Valerius Flaccus ; ce vase pourrait avoir été enfoui peu après 83 av. J.-C. — Critique 1° d'une étude de E. Duprat sur le monnayage d'Avenio ; 2° d'une notice de Forrer sur les bronzes gaulois qui portent le nom « Eccaios » ; 3° d'une étude du même sur un statère de Philippe, où il y a trop d'imagination. — Mentions de diverses notes, études, trouvailles, etc. parmi lesquelles des mémoires de E. Gohl sur les monnaies du groupe « Biatec » et sur deux trouvailles dans l'une on a vu des tétradrachmes celtes, attribués aux Scordisques, associés à des drachmes grecques d'Apollonie et de Dyrrachium, dans l'autre des monnaies des Celtes noriques. ¶ Notice biographique de H. d'Arbois de Jubainville [J. Loth]. ¶ Bibliographie des œuvres du même [P. d'Arbois de Jubainville].

A. J.

Revue d'histoire et de littérature religieuses. IIe sér., t. II. N° 1. Le totémisme et l'exogamie [Alfred Loisy]. I. Le totémisme est la relation intime qui est censée exister entre un groupe humain et une espèce d'objets naturels ou artificiels, relation qui constitue le groupe dans sa personnalité sociale et le caractérise soit en lui-même, soit à l'égard des groupes similaires. Le culte du totem n'est pas impliqué par le totémisme. Les interdictions rituelles et le culte des animaux ne sont pas liés avec le totémisme et peuvent se développer indépendamment de lui. Le point de départ du totémisme est l'idée d'une parenté naturelle, établissant une relation généalogique entre le clan et le totem. Aucun peuple de race blanche, aucun peuple de race jaune, sauf peut-être quelques mongoloïdes, n'est totémique. Dans l'Inde, le totémisme se rencontre chez les peuples d'origine dravidienne. En dehors de là, il n'y a de totémisme ni en Europe, ni en Asie, ni dans l'Afrique du Nord. Il n'est pas prouvé que les ancêtres des Aryens, des Sémites et des Touraniens l'aient jamais connu. ¶ Saint Martin de Tours [E. Ch. Babut]. III <cf R. d. R. 35. 144, 37 et 48>. Le témoignage de Sulpice Sévère. La conversion de Sulpice eut lieu en 389 ou 390, avant qu'il ne connût Martin. Il n'est pas un disciple du saint. Il l'a vu une fois, brièvement, en 396, et a écrit la vie de Martin après son retour. Il fit probablement une deuxième visite avant l'hiver de la même année. En avril 397, la Vie est envoyée à Paulin de Nole. Martin, qui vivait encore le 1er oct. 396, était mort, probablement en 397. Les données chronologiques de la Vie et des Dialogues sont incohérentes. C'est que Sulpice n'y attache pas d'importance. Il arrange sciemment la carrière militaire de Martin en pleine fantaisie, pour qu'il n'ait pas la tare d'avoir été soldat longtemps et volontairement et pour qu'il ait été béni par Hilaire de Poitiers ; cet arrangement pare à la fois au reproche d'avoir servi dans l'armée, ce qui était mal vu par l'Eglise, et à la suspicion doctrinale que Martin s'était attirée par son attitude dans l'affaire priscillianiste. Sulpice s'attache surtout au merveilleux ; il multiplie les miracles, là où les sources historiques sont muettes ; cf. sa Chron., II, 33, 6-34, 5 avec la source du récit, Paulin de Nole, Ep., 31, 4-5. Le but de Sulpice est d'édifier, accessoirement d'amuser. Il exploite, pour la jeunesse et la vieillesse de Martin, la vie de saint Antoine par Athanase, traduite en mauvais latin par Evagrius peu après 360. Ailleurs il emprunte à Hilaire de Poitiers, C. Constant. imp., 8. Une histoire de revenant appartient à la littérature universelle (Vie, 7, 6) et se retrouve dans Jérôme, Augustin, Lucien, Plutarque. Il s'est servi de l'Histoire des moines et a aussi utilisé plus d'un conte populaire. ¶¶ N° 2. Les actes des conciles donatistes ou anti-donatistes [P. Monceaux]. Suite aux nos 3 et 4. ¶ Le proconsul Gallion et saint Paul [E. Ch. Babut]. < Voir Bull. litt. et Arch. chrét. n° 3, supra p. 134 >. ¶ Même sujet [A. Loisy]. Il faut se demander si le récit des Actes, 18, 12-17, est aussi sûr que le proconsulat de Gallion. Le récit est mal amené, ne tient pas au reste des événements, parait montrer ce qu'aurait dû être la sentence de Néron qui fit mettre Paul à mort. L'auteur des Actes, au contraire, n'a pas voulu raconter la condamnation de Paul. ¶ Saint Martin de Tours [E. Ch. Babut]. IV. Le témoignage de Sulpice Sévère <cf. supra>. La vie de saint Martin est une vie merveilleuse, genre littéraire cultivé par les anciens et connu sous le nom d'arétalogie. Il est parodié par Lucien dans Peregrinus et Alexandre, partiellement suivi par Philostrate (Apollonius) et par Jamblique (Pythagore), imité d'œuvres païennes perdues par l'Histoire lausiaque. Le procédé du genre était le mendacium, que la théorie reconnaissait (Cicéron, leg., I, 1 ; Juvénal, 15, 13 ; Lucien, Hist. vérit., 1, 1-4) et que Cassien transporte en

Occident à la suite de sa visite aux monastères d'Egypte (Collat., XVII, 17-24). Saint Jérôme en a usé plus d'une fois. Il a même ainsi créé de toutes pièces un anachorète qui n'a jamais existé et dont il a raconté la vie, Paul de Thèbes. De telles inventions étaient parfaitement admises par les anciens. Sulpice a suivi cette tradition, plus dans la Vie que dans les Dialogues. Le choix de son héros lui a été dicté par l'esprit de parti. Sulpice était antifélicien et hostile à la grande Eglise de Gaule. Saint Martin passait pour favorable au schisme. ¶ Le totémisme et l'exogamie, II [A. Loisy]. En Amérique du Nord, où à côté du totémisme s'est développée la croyance à des esprits-gardiens d'individus, généralement conçue sous forme animale. Ce sont les manitous. Ils sont l'objet de pratiques qui tendent vers la religion. ¶¶ N° 3. Saint Martin de Tours [E. Ch. Babut]. V. Les ennemis de saint Martin : le clergé de Tours ; les évêques. Comment Sulpice jugeait le clergé de Gaule. « Un évêque qui avait peu d'autorité sur son clergé, et dont les autres évêques méconnaissaient si complètement les mérites qu'ils avaient essayé de le chasser de son siège, ne peut avoir exercé beaucoup d'influence ni dans son diocèse ni au dehors. » La postérité n'a entendu qu'une cloche sur lui. ¶ Le totémisme et l'exogamie, III [A. Loisy]. Les sociétés de mystère en rapport avec le totémisme. Rits d'initiation ; drames et danses. Le totémisme a peu ou n'a pas contribué au développement de la civilisation. Son influence a pu être moins insignifiante dans l'ordre artistique. ¶¶ N° 4. Les Arréphores d'Athéna [A. Loisy]. Pausanias, I, 27,3. Le rit peut s'expliquer par un souvenir de sacrifices humains. ¶¶ N° 5. Le totémisme et l'exogamie, IV [A. Loisy]. L'exogamie consiste essentiellement dans l'interdiction du mariage entre les personnes appartenant à un même groupe apparenté ou censé tel, et dans l'obligation pour ces personnes de contracter mariage en dehors de leur groupe. Différentes formes de l'exogamie. L'aire de la diffusion de l'exogamie est plus large que celle du totémisme et tout porte à croire que les deux institutions n'ont pas la même origine. ¶ Saint Martin de Tours [E. Ch. Babut]. VI. Les ennemis de saint Martin (suite). Causes de l'isolement de Martin et de l'hostilité de l'Eglise gauloise. Son rôle dans l'affaire des priscillianistes. ¶¶ N° 6. Saint Martin de Tours [E. Ch. Babut]. VII. La Vie de Martin. Etude de la biographie de Sulpice Sévère, pour trier la vérité et la fiction, jusqu'à la vocation monastique inclusivement. ¶ Le totémisme et l'exogamie, V [A. Loisy]. Il n'est pas prouvé que les Aryens et les Sémites aient jamais pratiqué l'exogamie. Les Hindous ont un système analogue, mais sans les classes de parenté et la terminologie, qui sont caractéristiques de l'exogamie. Cependant diverses espèces d'exogamie existent et l'une d'elles est encore pratiquée dans la Haute-Albanie. Cette interdiction paraît avoir été une étape générale pour rendre impossible le mariage entre consanguins. P. L.

Revue de l'art ancien et moderne. T. XXIX (1911), 10 janvier (N° 166). Les fouilles de Tégée [J. Dugas et J. Berckmann]. Détails sur les fouilles interrompues de Mendel. Temple d'Athéna Alea dont parle Pausanias et qui a été mis à jour. Description d'une tête féminine et d'un torse indépendants l'un de l'autre (fig.) ; quoi qu'on en ait dit, la tête est peut-être celle d'Hygie en marbre Pentélique, œuvre de Scopas ; le torse est sans conteste celui d'Atalante du même artiste. ¶¶ 10 Mai (N° 170). Les fouilles sous-marines de Mahdia [R. Cagnat]. Etudes d'un certain nombre de statues antiques (fig.) trouvées au cours de plongées exécutées au large de Mahdia en Tunisie en 1910 : elles se trouvaient dans un bateau chargé d'objets d'art de toute nature destinés à de riches amateurs de Rome, qui d'après certaines inscr. gravées sur les objets, a dû sombrer à la fin du IIe s. ou au commencement

du Ier av. J.-C. Entre autres, statue d'éphèbe représentant Eros, peut-être de Callistrate ou de Lysippe ou d'un de ses suiveurs : Dionysos archaïque hellénisé désigné par une inscr. comme étant l'œuvre de Boethos de Chalcédon (IIe s. av. J.-C.) mentionné par Pline l'A. ; pièces de bronze provenant de l'avant d'un bateau et ornées d'une tête de Bacchus et d'une tête d'Ariane, en pendants, avec les yeux en ivoire restés en place. Plaques de marbre dont qqs-unes couvertes de lettres archaïques, statuettes en bronze dont un admirable satyre courant ; statuettes représentant un orchestre de fantaisie, trois personnages, un homme et une femme dansant aux sons de la lyre que joue Eros. Marbres dont un buste de femme copie d'une œuvre du IVe s. Fragments de bas-reliefs ornant la panse de grands vases décoratifs, semblables au Vase Farnèse : objets mobiliers, appliques de bronzes, marbres, etc. : candélabres de marbre et lampadaires sous forme de statuettes. ¶ En Grèce, par monts et par vaux [R. B.]. Eloges du livre portant ce titre de Boissonnas et Baud-David. Photographie du cap Sunium. ¶¶ T. XXX (1911), 10 oct. (N° 175). Les statues funéraires dans l'art grec [Th. Homolle]. A propos du livre récent de Collignon portant ce titre H. reprend ce sujet qu'il développe en donnant un répertoire abrégé de la statuaire funéraire en Grèce depuis la période des débuts jusqu'à celle de la décadence (fig.). Raisons de l'indermination des types adoptés à la décoration des tombeaux et qui s'explique par les origines de la statue tombale.

R. N.

Revue de l'histoire des Religions (Annales du Musée Guimet). T. 63. N° 1. Janv.-fév. De la formation d'une doctrine chrétienne de Dieu au IIe s. [E. de Faye]. Gnosticisme et christianisme. La doctrine gnostique de Dieu a une part prépondérante dans la formation de celle que se donne l'Eglise ; d'autre part la philosophie grecque et le philonisme ont une part importante à réclamer dans l'évolution des spéculations chrétiennes sur Dieu, mais l'influence capitale en cette matière a été celle du gnosticisme, c'est ce que l'auteur démontre dans cette étude. ¶¶ N° 2. Sarapis [Is. Levy] suite <cf. R. H. R. 61 p. 182. R. d. R. 35. 145, 48>. Dans ce 3e art L. étudie, dans le chaos des traditions relatives à la statue ou plutôt aux statues de Sérapis celle dont Athénodore de Tarse, le Ps. Callisthène et Nouménios nous ont laissé le souvenir : la légende de « l'image » à la substance mystérieuse. ¶ A propos de l'aigle funéraire des Syriens [Fr. Cumont et A. H. Gardiner]. Analogies qui rapprochaient les croyances eschatologiques admises dans l'empire des Séleucides de celles qu'on trouve exprimées sur les monuments des plus anciens Egyptiens. ¶¶ N° 3. Héraklès et Astronoé à Tyr [R. Dussaud]. Texte et comm. d'un fragm. d'inscr. grecque provenant de Tyr, entré récemment au Louvre et offrant un certain intérêt pour la mythologie égyptienne ; il y est fait mention d'Héraklès (qui à Tyr est Melqart) et d'Astronoé (Astarté) qui n'était encore apparue dans aucun texte épigraphique.

¶¶ T. 64. N° 1. Juil.-Août. La Cosmologie stoïcienne à la fin du Paganisme [Em. Bréhier]. Recherche quels éléments la cosmologie stoïcienne a cédés à la représentation du cosmos, à l'époque qui va du Ier au IVe s. ap. J.-C. ¶¶ Les autres fasc. ne nous sont pas parvenus.

E. N.

Revue de Paris, (1911). 1er janv. Les Mystères d'Isis [Al. Moret]. Popularité des doctrines Isiaques qui se sont imposées au monde romain pendant près de 500 ans (Ier s. av. J.-C. au IVe s. de notre ère) : d'où venaient leur attrait et leur puissance sur les âmes, de ce qu'elles s'adressaient directement à l'individu, à côté de la religion rom. qui n'autorisait les relations

d'homme à Dieu que par l'intermédiaire du prêtre. Vie religieuse des disciples de ce culte d'après les ruines des temples, dont le mieux conservé est celui de Pompeï : rites décrits par Apulée (Métam. XI). Choses secrètes que l'initié était appelé à voir et à entendre. ¶¶ 1er Mars Spéculation antique [Aug. Jardi]. Les spéculateurs et les accapareurs à Athènes et en Grèce. Commerçants, banquiers, commissionnaires. Par quels moyens la cité antique réagit-elle contre les accapareurs et les agioteurs ; comment elle arrive à se procurer l'argent qui lui est nécessaire à assurer ses approvisionnements et à rendre la spéculation plus difficile et peu fructueuse. ¶¶ 15 Août. Pour sauver Carthage [P. de Trévières]. Mesures qu'il est urgent de prendre pour protéger Carthage et ses ruines et faire respecter ses beautés méconnues, en proie aux spéculateurs et aux vandales. ¶¶ 15 Déc. Mystères Egyptiens [Al. Moret]. Etude de certaines cérémonies qui se célébraient dans les temples de l'Egypte et étaient réservées à une élite de prêtres et de spéculateurs. Les Grecs les appelaient des mystères, les Egyptiens les nommaient d'un mot qui a le double sens de « chose sainte » et de « chose défendue ». En quoi elles consistaient ; les plus importantes d'entre elles (le mystère Osirien) ne sont qu'un ensemble de rites magiques pour régénérer l'homme et lui assurer une survivance éternelle.

Z.

Revue de Philologie. 35e année (1911). 1re livr. Virgile, Enéide, VIII, 65 [L. Havet]. Commentaire de ce vers. « Hic » désigne non pas Lanuvium ou la ville rutule d'Ardée, comme l'ont cru les anciens commentateurs, mais l'embouchure du Tibre vers Ostie où existait encore deux siècles après Virgile un temple dont la cella fut restaurée par Lucilius Gamala (C.I.L. XIV, 376, l. 16-17, « cellam patri Tiberino restituit »). — « Exit » doit être corrigé en « escit », forme archaïque de « erit », empruntée peut-être à Ennius et qui se trouve dans Lucrèce I. 619. ¶ Le titre d' « Apellôn » dans Jean de Nikiou [J. Maspero]. Le titre d' « Apellôn » qui se trouve dans la Chronique de Jean de Nikiou, source unique pour l'expédition de Nicétas en Egypte, désigne le commandant militaire d'une province (Memphis, Athribis ou Alexandrie) ; c'est une forme arabe corrompue de « tribun » (atlboun = τριβοῦνος ou τλιβοῦνος qui devient abel-oun). ¶ Lucilius III, Iter Siculum (Marx) [G. Lafaye]. Etude sur les v. 99-109 du liv. III de Lucilius, ce sont les débris d'une « epistula faceta », adressée par Sp. Mummius à Lucilius après 138 ou bien reproduite par L. sous sa forme authentique, ou recomposée par lui : les v. 107-109 ne s'appliquent pas à la Voie Popilia ; Lucilius partant pour le Sud avait deux raisons de se mettre en route : 1° répondre à une invitation de Sp. M. ; 2° s'occuper de ses intérêts. Lire : v. 117, Novius nanus ; 124, a portu est exinde Salerni ; 131, avec Lachmann et Baehrens : student hi ligna videre ; 148 l'Iter Siculum tourne en ridicule une description de voyage d'Accius. ¶ Sur l'emploi de l'infinitif d'exclamation chez Plaute et Térence [G. Ramain]. Cet infinitif se rencontre une vingtaine de fois chez Plaute et une quarantaine chez Plaute. Etude détaillée. ¶ A propos de l'himation d'Alkiménès de Sybaris [A. J. Reinach]. Dans le De mirabilibus Auscultationibus il ne faut pas corriger avec Dugas < B.C.H., 1910, p. 116 sq. R. d. R. 35,184, 47 > σούσοις au lieu de Σούσοις, mais avec Heyne Συσσίοις. L'himation dut être fabriqué vers 530 à Milet et importé de là par Alkiménès pour être offert à Héra à Sybaris. Conséquences historiques de cette hypothèse. ¶ Les lettres à Lucilius sont-elles de vraies lettres ? [A. Bourgery]. Ce recueil de lettres est presque totalement, peut-être même totalement, artificiel. ¶ Aurions-nous le Commentaire sur les Psaumes de Diodore de Tarse ? [L. Mariès]. Preuves que cette hypothèse

peut se soutenir et que c'est très probablement ce comm. que nous ont conservé le Par. 168 (fonds ancien), le ms. Coislin 275 et un ms. du Mont Athos ; en tout cas on ne doit pas conclure du titre du Par. 275 (...ἀπὸ φωνῆς Ἀναστασίου μητροπολίτου Νικαίας) que l'auteur de ce Commentaire serait Anastase de Nicée. ¶ Ἀπὸ φωνῆς [D. Serruys]. A propos de l'art. précédent, S. montre que cette formule ne s'applique jamais qu'à une œuvre de seconde main, et qu'elle ne désigne pas l'auteur, mais l'intermédiaire. ¶ Les fins d'hexamètre dans les discours de Cicéron [L. Laurand]. Les « clausulae heroicae » ne sont pas même à la fin des phrases aussi exceptionnelles chez Cicéron qu'on l'a soutenu : on aurait tort de vouloir toujours les corriger. A la fin des membres de phrases elles sont bien moins rares encore. Enumération des fins d'hexamètres contenues dans les discours de C. ¶ Note complémentaire sur l'emploi du participe présent latin [J. Marouzeau]. L'emploi du participe présent en latin est d'autant plus fréquent et varié que l'écrivain s'éloigne davantage de l'usage courant et s'efforce d'écrire une langue plus savante. ¶¶ 2e livr. Inscr. inédites de Thessalie [A.-S. Arvanitopoulos]. La première partie de ces inscr. (nos 1 à 25) a paru dans l'Ἀρχαιολ. Ἐφ. 1910, 4 < cf. R. d. R. 35, 195, 29 >, A. donne ici la seconde partie, nos 26 à 50 (texte, restitutions, comm.) ; à citer le no 36, relatif à un achat de terrains fait par la ville d'Homolion (3e s.). ¶ Les énigmes historiques de Lectoure sous l'Empire romain [C. Jullian]. 1. Existence d'un procurator Lectorae ; 2. Pourquoi Jules César ne parle-t-il pas de Lectoure parmi les cités qu'il a combattues au sud de l'Aquitaine ; 3. Il y aurait eu un roi à L. ; 4. Alliance entre L. et les Romains ; 5. Rôle religieux que L. a joué. ¶ La mère de Néron [Ph. Fabia]. A propos du plaidoyer de Ferrero pour Agrippine (Revue de Paris, 1906) dans laquelle il veut voir en vrai romancier et avec autant de générosité que de légèreté, une héroïne du devoir. ¶ Προήνεμος παραστάς, προηνεμίδες θύραι [B. Haussoullier]. Les deux mots προήνεμος et προηνεμίδες d'un compte du temple de Didyme très régulièrement formés manquent dans les lexiques grecs, — ils signifient « exposé aux vents ». Προήνεμος παραστάς désigne la façade intérieure Est du temple et προηνεμίδες θύραι s'applique à deux portes extérieures, celle du prodromos et celle de l'opisthodomos du même temple. Autres exemples de ces mots. ¶ Une fondation en faveur de la ville de Delphes en 315 de notre ère [E. Cuq]. Texte et comm. d'une inscr. publiée par Bourguet [B.C.H. 20, 719 et 720]. ¶ Une source gnostique de l'Apocalypse de Paul [D. Serruys]. Le texte primitif ne nous est pas parvenu, la recension grecque a été abrégée et expurgée dans un but doctrinal, la version latine, malgré sa haute antiquité (vie s.), remonte déjà au texte remanié. Les traits gnostiques qu'on y relève remontent jusqu'à l'Apocalypse gnostique qui avait cours dans les milieux naaséniens. ¶ Un passage de Psellos relatif au Phèdre [H. Alline]. Etude de 246 E — 247 A et 246 A-B du Commentaire de Psellos sur le Phèdre de Pl. ed. A. Jahn. ¶ Sur l'ordre des mots [J. Marouzeau]. 1, Un artifice de construction chez les latins. Positions diverses de l'adjectif épithète ; 2. La version latine et l'ordre des mots, conseils aux élèves. ¶ Epigraphica [B. H.]. Correction à un art. de Graindor < Mus. Belge, 1911, p. 207, cf. supra p. 113,1 > sur une inscr. de Théanguéla. ¶¶ 3e livr. Études critiques sur le texte du De divinitatione [L. Delaruelle]. 1. Les lignes transposées : sept exemples ; 2. Observations sur divers passages I, 6-7 ; 39 ; 96 ; II, 12-13 ; 36 ; 113 ; 124. ¶ Notes sur une inscr. de Thasos [Ch. Picard] I. G. XII, 8 (1909) no 269, lire l. 8 [ἕκασ]-τον. ¶ La lettre de Lysis à Hipparque [A. Delatte]. Il y a deux traditions de cette lettre de Lysis, pythagoricien du ve s. av. J.-C., à Hipparque son coreligionnaire, l'une A, la plus ancienne, conservée par Jamblique dans sa Vie de

Pythagore qui paraît authentique; l'autre B (Epistolographi graeci, p. 601 sqq.) n'est qu'une refonte postérieure à Timée. Importance de cette lettre pour l'histoire de l'Ecole pythagoricienne. ¶ Les Fabulae de Statorius Victor [H. de la Ville de Mirmont]. Les Fabulae de Statorius Victor dont parle Sénèque le père (Suas. II, 18) ne sont pas des fables dans le sens moderne du mot; différence entre apologus (fable), fabella ou fabula (anecdote, historiette): c'étaient des tragédies ou des comédies, probablement des tragédies. ¶ Inscr. inédites de Thessalie [A.-S. Arvanitopoullos]. Suite <cf. supra> N^{os} 38-50. Texte, restitutions et commentaire. ¶ Lucrèce VI, 1132 [L. Havet] lire: et lanigeris palantibus aegror. ¶¶ Livr. 4. Fragments de Stobée [D. Serruys]. Le Par. 3012 (π) contient quelques feuillets (118-128) écrits d'une même main à la fin du XIII^e s. ou au début du XIV^e s. et présentant 126 fragm. du livr. III de Stobée. La tradition à laquelle remonte la source principale de ce ms. était indépendante de l'archétype commun de tous les autres mss. de Stobée, mais elle a été contaminée aux moyen d'un manuscrit du type A + A ^{r}. ¶ Sur deux passages de Lucain [S. Reinach]. Lire VII, 28 Di similes somnos populis noctemque beatam. VII, 43 conserver « edere ». ¶ Euripide Iph. Taur. 96-103 [J. E. Harry]. Commentaire : lire v. 98 : ἐκδη-σόμεσθ'; ἀπωσμένων μάθοιμεν ἄν. ¶ Quelques mss. grecs [N. A. Bees]. 1. Les mss. 64 et 161 de Sophocle au monastère τοῦ Μεγάλου Σπηλαίου à Calavrita ; 2. Le ms. des 'Εθνικὰ d'Etienne de Byzance à Zante; 3. Le ms. de Théodoret de Cyrrhos à Andritsaina. ¶ Addendum à Rev. de Phil. 35 (1911) 183-193 [Ed. Cuq]. Restitution < cf. supra livr. 2 > de la ligne 10 de l'inscr. qu'il faut lire S. M. Αὐρ. Μήνιος ὁ προστάτης ἐπηρώτησεν : commentaire. ¶¶ Revue des Revues. E. B.

Revue des Deux Mondes, (1911). 15 mars. Virgile et Victor Hugo [R. Pichon]. A propos d'ouvrages récents (thèse de doctorat d'Amédée Guiard; livre de S. Chabert), P. montre pourquoi Victor Hugo, bien qu'à certaines heures il marche dans une voie tout opposée à celle de Virgile, est resté plus Virgilien qu'on ne se l'imagine peut-être. ¶¶ 15 mai. Le sourire d'Athèna [A. Beaunier]. Souvenirs de voyage en Grèce dans lesquels B. cherche ce qui a fait la grandeur et la beauté d'Athènes antique. ¶¶ 15 juin. Euripide et ses idées [E. Faguet]. A propos du livre de Masqueray, F. étudie dans Euripide l'auteur dramatique et le philosophe et montre que chez ce poète, le plus moderne de l'antiquité, les idées sont très modernes, qu'assez fréquemment cependant elles ne le sont pas, parce qu'elles sont souvent contradictoires ; et qu'enfin elles contrarient son art. Comme poète il y avait chez lui antinomie entre sa matière et son art, ou plutôt entre sa matière et ses idées inspirant son art ; il s'en est tiré brillamment, parce qu'il était très habile, mais non sans embarras, ce dont il reste mille traces dans ses œuvres. Il était né pour faire des drames réalistes et bourgeois. Comme philosophe, il a évolué. Ce qu'il a dit des dieux au point de vue de l'existence du mal sur la terre, montre que ses conclusions étaient celles d'un athée : mais en vieillissant il a incliné vers une sorte de résignation silencieuse et stoïcienne avant le stoïcisme en présence des grands problèmes qui l'avaient toujours attiré : le silence du sage a été sa dernière attitude. — Aristophane et Euripide, leur inimitié : ils étaient d'accord au fond, ils ne différaient que par les points de vue, car ils étaient en divergence extraordinaire sur tous les moyens de réaliser et de mener à bien leurs idées communes. Aristophane aurait voulu revenir au passé, Euripide avait confiance dans l'avenir pour tout réformer. X.

Revue des études anciennes. T. XIII (1911), n° 1. Documents et questions littéraires. Notes Alexandrines, I : sur l'Elégie [Ph. E. Legrand]. Description

de l'état dans lequel nous sont parvenus, sur deux feuillets de papyrus, 89 vers des Αἴτια de Callimaque, publiés au t. VII des « Oxyrhynchus Papyri ». Analyse d'un morceau de 77 vers, qui offre la fin de l'histoire d'Akontios, que Callimaque avait empruntée à Xénomédès de Kéos. L. compare ces restes avec deux épîtres d'Ovide (XX et XXI) et une lettre d'Aristénète (I, 10). Cette découverte ne permet pas de résoudre la question de savoir si les Alexandrins connaissaient l'élégie érotique subjective à la façon de Properce, Tibulle et Ovide ; mais L., dans les pages qui suivent, indique l'état actuel du problème ; il rappelle et discute les idées de Wilhelm, Gollnisch, Jacoby. ¶ Les Gaulois en Egypte [Ad. Reinach]. Il s'agit des Galates qui, en 278-7, se mirent à la solde de Ptolémée Philadelphe, par l'entremise du roi de Macédoine Antigone et, à la suite d'une révolte dont les causes sont mal démêlées, périrent misérablement dans une île de la bouche Sébennytique. L'hymne à Délos de Callimaque et des monnaies de Ptolémée II au bouclier gaulois permettent de supposer l'existence à Alexandrie d'un monument commémoratif de la victoire de Ptolémée sur ses mercenaires. D'un passage de Polybe (V, 65), R. conclut qu'aux environs de 250, il y eut des colons galates établis au Fayûm ; de ce passage il rapproche des stèles, qui peuvent dater de 230-210 et un graphite qui prouve l'existence, en Egypte, d'un corps de Galates passablement hellénisés, au commencement du IIe s. C'est ensuite entre 114 et 107 qu'il retrouve une trace de Galates, puis vers 55, et il essaie de montrer leur rôle militaire dans la lutte entre César et Pompée. Enfin pour compléter ce tableau il rassemble tout ce que l'on sait sur les troupes celtiques d'origine ou de nom, qui ont été en garnison dans l'Egypte romaine. ¶ Quelques remarques nouvelles sur la déesse Cybébé [G. Radet]. R. rappelle qu'il avait essayé de prouver qu'il y avait « un lien d'hérédité entre la déesse lydienne Cybébé, l'Artémis Anaïtis des Grecs et la Koré du temps des Antonins ». Le présent article a pour but de répondre aux objections de Fr. Poulsen et d'Ad. Reinach contre cette thèse, à l'appui de laquelle il apporte trois documents nouveaux. ¶ Notes Gallo-romaines, XLIX [Jullian] <cf. Rev. d. Rev. XXXV, 150, 11 ; 151, 8 et 34; 152, 14>. Un faux « Mithraeum » dans les Pyrénées. Où Sacaze avait cru lire DEOMITR, J. lit DEAC·T·C et pense que les lettres AC dissimulent peut-être le nom du dieu pyrénéen « Ageio » connu dans le pays de Bigorre et le Comminges. J. corrige la lecture ABA | RIAMAS d'une autre inscription ; celle-ci est du XVIe s. et offre le nom du bâtisseur de l'église B. Labarta. ¶ Céramique polychrome des Celtes [F. Mazauric]. Description et restitution de deux vases peints, trouvés à Cavaillon dans une sépulture du Ier s. avant J.-C. ¶ Enquête sur les « menhirs ». Reproduction d'une circulaire adressée par G. Guénin aux instituteurs de Bretagne. ¶ Le Dieu Ageion [Marsan]. Reproduction de l'inscription de l'autel de ce dieu. ¶ Les « dolia » des forgerons gaulois de Mané-Bramus en Persquen (Morbihan) [J. Loth]. Fragments de poterie qui ressemblent aux débris de « dolia » des forges de Beuvray. ¶ Les stèles énigmatiques d'Orgon et de Trets (Bouches-du-Rhône). Analyse avec figures d'un article de Gerin-Ricard dans les « Mémoires de l'Académie de Vaucluse ». ¶ Chronique Gallo-romaine [Jullian]. J. signale un sceau de bronze avec inscription trouvé à Fréjus et des inscriptions découvertes à Castel-Roussillon. Mention d'une note de Poisson sur l'étymologie du nom de « Jaude », place de Clermont-Ferrand ; il viendrait de « platea Galatea ». Eloge d'un mémoire d'Audollent sur la topographie d'« Augustonemetum ». Note relative à la réalité de l'existence de Démétrius de Tarse. Le lieu de la rencontre de Lépide et d'Antoine « Forum Voconii » serait Châteauneuf près de Vidauban (Var). ¶¶ N° 2.

Notes Archéologiques. Art grec. III. [Lechat] < cf. Rev. d. Rev. XXXV, 150, 47 ; 152, 2 >. Sculpture. Résumé d'un art. de Pareti relatif au procès de Phidias ; l'auteur fixe la date de l'inauguration de la « Parthenos » en 434. Discussion de L. qui trouve qu'aucun fait n'empêche de retenir la date de 438. L. mentionne ensuite un travail de Sauer sur le fronton ouest du Parthénon et une étude de Praschniker sur les acrotères. Analyses d'articles sur le temple de l'Ilissos, l'Hécataion attique, les reliefs dits pittoresques et la statue d'Auguste de Primaporta (fig.). ¶ Sur les gemmes représentant la fabrication d'un squelette [Ch. Dugas]. Description avec fig. d'une gemme trouvée à Samos et actuellement à Smyrne. D. estime que ce doit être la représentation d'une scène de la vie réelle. ¶ Les symboles astraux sur les monuments funéraires de l'Afrique du Nord [Toutain]. Les trois plus fréquents sont le croissant lunaire représenté les cornes en haut ; la rosace et le disque solaire à l'intérieur duquel on voit parfois six ou huit rais ; l'étoile, figurée par quatre, trois ou deux lignes droites qui se coupent. Le nombre des monuments où le croissant surmonte l'épitaphe est considérable. Autres motifs (figures). Ces symboles astraux deviennent plus nombreux à mesure qu'on enfonce dans les régions montagneuses de l'intérieur ; ils sont le plus souvent employés dans la région qui s'étend entre Thabraca, Bulla Regia, Sicca Veneria à l'Est, et Saldae, Sitifis, Auzia à l'Ouest. Il ressort de leur répartition géographique que ces symboles ne sont pas d'importation romaine. T. croit à l'origine orientale, plus spécialement phénicienne, du groupe formé soit par le disque et le croissant, soit par l'image d'une tête radiée et par celle d'une tête surmontée du croissant. ¶ Essai sur le nom des « Volsques » [A. Cuny]. Relevé des passages de Tite-Live où l'on voit les Eques et les Volsques alliés. C. montre qu'il n'y a pas de difficulté à ce que le nom des Volsques (Volsci ou Vulsci) soit en rapport avec le nom de la ville Eque appelée « Bolae », pour lequel on trouve quelquefois la graphie « Volae ». ¶ Les Gaulois en Egypte [Ad. Reinach]. Mention, à titre de curiosité, d'une brochure de L. E. Mouline (Les traditions Gallo-Egyptiennes) où les Hyksos sont donnés comme des Gaulois. ¶ L'histoire de Valerius Laevinus dans Tite-Live [R. Pichon]. P. rappelle un précédent art. < Rev. des Rev. XXXIII, 223, 14 > dans lequel il avait montré comment T. Otacilius avait été écarté du consulat ; il appelle aujourd'hui l'attention sur le rôle joué par Valerius Laevinus. Celui-ci s'opposa comme Otacilius, aux aristocrates étroits. Devenu consul, en 211, il trouva le moyen de se faire envoyer en Sicile et, au moment de son départ, s'arrangea pour faire peser sur l'aristocratie la plus forte part des frais nécessaires à l'armement de la flotte. Ayant pacifié la Sicile, il se tourna vers l'Afrique, reprenant ainsi la politique d'Otacilius Ecarté du consulat en 210, il peut faire des descentes en Afrique de 209 à 207. On le voit, en 203, conseiller énergiquement la continuation de la guerre contre Carthage ; il apparaît donc comme un de ceux qui ont le mieux compris les nécessités nouvelles de l'expansion romaine. ¶ Notes Gallo-romaines, L [Jullian]. La dépopulation de la Gaule au IVe siècle. J. donne raison à Henri-F. Secrétan et dit que la méthode archéologique autorise à affirmer la dépopulation de l'empire aux IIIe et IVe siècles ; énumérations des principales raisons de cette affirmation. ¶ Fouilles et découvertes gallo-romaines à Vaison [J. Sautel]. Mention d'une stèle avec inscription, d'un marbre présentant une tête à double face, de qqs fragments de poteries de couleur rouge et de deux inscriptions que l'on croyait perdues. ¶ Chronique Gallo-romaine [Jullian]. Trois spécimens des nombreux fragments d'inscriptions trouvés à Castel-Roussillon (pl.). J. à propos de l'article de Ad. Reinach

sur les Gaulois en Egypte, cite un passage de Suétone d'où il semble résulter que César, au cours de ses campagnes de Gaule de 58-51, a expédié des Germains et des Gaulois aux gouverneurs d'Orient. Mention de trésors de monnaies romaines découvertes dans le département de l'Eure. Reproduction de quatre inscriptions de Périgueux. ¶¶ N° 3. Les origines et la structure technique de la comédie ancienne [O. Navarre]. I. N. recherche quelle peut avoir été la structure la plus ancienne et la plus élémentaire des φαλλικά, montre comment cette forme a dû se compliquer jusqu'à devenir un concours. Selon lui l'ἐξάρχων, mentionné par Aristote, était une sorte de compère et il pense trouver la forme dernière des φαλλικά dans la description conservée par Athénée XIV, 622 C. Le cômos et l'« agôn »; les deux structures de l'« agôn » dans la comédie d'Aristophane. La parabase devait « cacher la survivance obscurcie de quelque antique épisode du cômos ». L'« exodos ». II. Ce n'est pas des φαλλικά qu'est né le drame, comme l'a dit Aristote, mais d'un élément étranger qui est venu s'y adjoindre; ce sont les danses magiques antiques. Danseurs des vases corinthiens. C'est par l'intermédiaire de Mégare que s'est opéré le rapprochement de la farce péloponnésienne et du cômos attique. III. Influence des Siciliens Phormis et Epicharme; les emprunts faits à la tragédie. Le « prologos ». Preuves que la partie de la comédie ancienne comprise entre la parabase et l'exodos a profondément subi, dans sa forme extérieure, l'influence de la tragédie. IV. N. essaye de restituer le plan logique des comédies d'Aristophane, qu'il décompose en quatre parties. Huit pièces de ce poète sont conformes au type énoncé; les *Cavaliers*, les *Grenouilles* et les *Nuées* semblent faire exception. Plan général des Cavaliers; celui des Grenouilles; celui des Nuées. Examen et critique des idées exprimées par Mazon au sujet du prologos. N. voit dans tout prologos d'Aristophane « une action complète qui aboutit à une sorte de dénouement ». Il insiste ensuite sur la partie de la comédie qui va de la parabase I à la parabase II, et forme un élément dont « l'indépendance a été méconnue ». Exemples. Conclusion : cette structure typique, loin d'appartenir en propre à Aristophane, a été celle de la comédie ancienne tout entière. ¶ De l'emploi des « virgules » sur le disque de Phaestos [A. Cuny]. 1, Le disque de Phaestos, son importance; 2, Les « virgules » qu'on remarque dans le texte servent à délimiter les sections de groupes de signes. ¶ Ad M. Antoninum VII, 31 [P. Fournier]. Complétant des conjectures de Coraï, Usener et Léopold, F. pense que Marc-Aurèle lisait peut-être ce vers : πάντα νομίστ' ἐτεῇ δὲ μόνα στοιχεῖα κενόν τε. ¶ Notes Gallo-romaines, LI [C. Jullian]. Quelques remarques sur la lettre des Chrétiens de Lyon. J. veut rechercher quelle était l'essence du christianisme dans l'église de Lyon en 177. Analyse en 19 paragraphes; il conclut que dans aucun des groupes connus de la société romaine les individus ne se dessinent avec plus de netteté et de variété. ¶ Fiole en fuseau ayant contenu un vin antique [Courteault]. Description d'une fiole de verre trouvée à Bordeaux dans un sarcophage. C. en mentionne d'autres analogues ou semblables. ¶ Questions Hannibaliques XI [Jullian] <cf. Rev. d. Rev. XXXIV, 213, 21>. Nouvelle adhésion au Clapier. Mention d'une brochure dont l'auteur, Spenser Wilkinson, professeur d'histoire militaire, se décide pour le Clapier; objections de J.; lettre de H. Ferrand, qui fait remarquer que le passage du Rhône n'a pu être effectué, comme il l'a été, qu'en aval de Tarascon, cette détermination du lieu de passage aide à la computation des distances en faveur du Clapier. ¶ Chronique gallo-romaine [Jullian]. Fouilles en Suisse : tombe romaine de Sierre en Valais, du milieu du Ier siècle, contenant un bracelet d'argent. Sur un autel du Musée de Nîmes ARNEMETICI doit se

décomposer en ar — παρά et nemet = « lucus », ce sont les habitants d'un hameau à l'entrée d'un bois sacré. Sur l'emplacement d'Olbia; renvoi à divers ouvrages < cf. Rev. des Rev. XXXV, 150, 33 >. ¶ Chronique des études anciennes. ¶ Le palais de Dioclétien à Salone (1 pl.). Les symboles astraux (lettre de Fr. Cumont) C. confirme les idées de Toutain, cf. ci-dessus. ¶¶ N° 4. Notes archéologiques. Art grec IV [Lechat]. Plastique et poésie. Légende d'Ion; description d'un bas-relief en marbre, de la fin du v^{e} s. trouvé à Phalère (fig.); interprétation et comparaison du thème du sculpteur avec celui d'Euripide; appréciation de la valeur artistique. Sculpture. Frise du trésor dit des Cnidiens à Delphes. L. rappelle, en les résumant, les discussions auxquelles a donné lieu la découverte et la reconstitution de Homolle. Sarcophage de Torre Nova (fig.); description, résumé d'un art. de Hauser. Portrait de Polybe; description, avec figure, d'une stèle de Cleitor, en Arcadie, qui date de 145 av. J.-C.; il y a lieu de l'attribuer à Damophon de Messène. Caricatures : description de trois bronzes repêchés sur la côte de Tunisie ; ce sont des caricatures de danseurs. ¶ Le vase Jatta, l'Atargatis du Janicule et le Minos de Dante [W. Deonna]. D. à propos de la statue d'Apollon entourée par des serpents, rappelle divers types de la mythologie grecque accompagnés de ces reptiles; il en rapproche la statuette découverte au Janicule et se demande où Dante a trouvé le prototype de son Minos, qui paraît dérivé de quelque Kronos mithriaque ou de quelque image analogue à celle de l'Atargatis du Janicule. ¶ Les inscriptions lydiennes de Sardes [A. Cuny]. Analyse et critique d'un article de Thumb d'où il ressort que le lydien et le lycien sont deux langues apparentées. ¶ Notes gallo-romaines, LII [Jullian]. Les Gaulois au confluent de l'Oise. Ce confluent a été convoité par trois peuplades gauloises, les Parisii, les Carnutes et les Véliocasses, qui songeaient aux affaires au moins autant qu'aux batailles. J. fait ensuite remarquer la position de Taverny, ancienne villa gallo-romaine, près de la voie romaine de Paris à Rouen, et ajoute quelques mots: 1° sur le nom d'Andresy : il ne croit pas qu'il vienne de la « Classis Anderelianorum » ; 2° sur le nom d'Herblay qui, d'après Longnon, dans le diplôme de Pépin (754) doit être lu « Acebrelidum ». ¶ Murs à plusieurs parements [Ch. Cotte]. Ils paraissent être de l'époque romaine. ¶ Mobiliers funéraires de quelques dolmens des Cévennes (figures, 1 pl.) [A. Cartier]. Liste des dolmens des départements de la Lozère et de l'Aveyron et des trouvailles qui y ont été faites. ¶ Le javelot ὀλοσίδηρος des Ibères [J. Déchelette]. Description d'armes, trouvées dans les Hautes-Pyrénées, qui répondent aux indications de Diodore V, 34. ¶ Questions Hannibaliques XII [P. Buffault]. A propos des cours d'eau des Alpes. Cet extrait rappelle simplement les descriptions de la Durance par Tite-Live et Silius Italicus. ¶ Cinga ou Sulga ? Orga ou Sorgia ? Lettre à C. Jullian [E. Duprat]. Dans Lucain I, 434 Jullian avait approuvé la substitution de Sulga à Cinga ; D. déclare que dans un mémoire sur Vindalium, présenté à l'Académie de Vaucluse, il avait abouti à la même conclusion. D. propose ensuite de corriger dans Pline (Hist. Nat. XVIII, 190) « fons Orgae » en « fons Sorgae » ; il pense que le nom « Sulga » de la même rivière pourrait appartenir à la langue préceltique. ¶ Table à mesures de capacité [P. Courteault]. Description d'une « mensa ponderaria » découverte à Valence-sur-Baïse ; on ne sait si elle est romaine. ¶ Inscriptions de Fabregoules [Chaillant et Jullian]. Reproduction de deux inscriptions dont la seconde très mutilée. ¶ Chronique Gallo-romaine [Jullian]. Mars Caturix était le dieu propre des Helvètes, preuve indirecte dans une dédicace trouvée à Boeckingen. Dans C.I.L. XIII, 7234 crudelis = miser. ¶ Chronique des Etudes anciennes [G. R.]. R. signale d'après

Babelon, un statère d'électrum qui se rattache au monnayage primitif de l'Ionie méridionale. A. J.

Revue des Études grecques. T. XXIV (1911). N° 106. Le verbe « vouloir » en grec [Michel Bréal]. Le verbe λάω, λῶ, dans Aristophane, verbe généralement qualifié de dorien, mais probablement usité dans les autres dialectes, signifie « je veux ». On peut le faire remonter à une forme λημί analogue à φημί, τλημί. De λημί, λάω, λῶ, vient le substantif λῆμα « volonté », avec le sens de résolution forte (Soph. Oed. à Colone). Un digamma, ϝ, a dû se perdre. Reste la racine ϝελ, qui se trouve en latin sous la forme vol ou vel. Hypothèse expliquant l'α dans ϝλή ou ϝολη, qui a donné ϝλάω. Le ϝ a revêtu diverses formes, notamment le β, ce qui nous conduit à βόλομαι, βούλομαι. Βουλή dans Homère et dans Hésiode a le sens de volonté. Exemples de la transformation du β en δ (Tables d'Héraclée, scholies de Théocrite). Transformation hypothétique du ϝ en 0. ¶ Sur les sentences de Ménandre [P. Waltz]. Un examen très attentif des sentences de Ménandre amène W. aux mêmes conclusions que le ferait une étude d'ensemble sur le tempérament de M. et son talent dramatique, c'est-à-dire que ces sentences nous montrent que le caractère essentiel du théâtre de M. est un réalisme d'une exactitude rigoureuse et que ses comédies étaient plaisantes non comme une farce, mais comme la vie l'est parfois elle-même ; elles ne présentent rien de choquant ni d'artificiel, elles ne constituent pas un mode de développement foncièrement étranger au dialogue comique et peu compatible avec lui, elles contribuent à la peinture de la société contemporaine, objet essentiel du théâtre de M. au même titre que les autres formes littéraires revêtues par sa pensée : ce n'est pas un phénomène isolé et peu explicable, mais un élément important dans la réalisation d'un idéal constant et unique. ¶ Les expulsions en Attique avant la prise de Phylé [Paul Cloché]. Recherche la date par rapport à l'occupation de Phylé, de l'expulsion des citoyens athéniens non compris dans la catégorie des Trois-Mille. Ce qu'il faut entendre par « expulsion » ? C'est parfois un véritable bannissement, mais aussi une simple privation du séjour d'Athènes, soit par suite d'une expulsion hors de l'enceinte, soit par une interdiction de rentrer dans la ville. Après avoir examiné tous les textes, Xénophon, Diodore et Justin, C. concilie dans leurs grandes lignes les indications qu'ils nous ont données sur les « expulsions » ordonnées par les Trente et précise le sens des allusions de Lysias notamment celles du discours XXV. ¶ Le sens de ἀφή dans la Bible [Ch. Bruston]. Ce mot qui se rencontre deux fois dans les épitres de Paul (Col. II, 15 et Eph. IV, 16) signifie « coup » et non pas « jointure » comme l'a traduit la Vulgate. Causes de l'erreur. ¶¶ N° 107. La légende d'Hippolyte dans l'antiquité [L. Sechan]. Hippolyte n'entre dans l'histoire qu'à partir d'Euripide, sa vie légendaire antérieurement à la tragédie grecque n'est pas moins mystérieuse pour nous que son existence terrestre. S. en recherche les traces et les met en lumière ; il montre qu'il fut considéré comme dieu, quelles furent les origines, la nature et les transformations de son culte, et comment son caractère divin en s'effaçant progressivement rend compte de toutes les additions postérieures apportées à sa légende. ¶ Un cantique de liturgie juive en langue grecque [Schwab]. Etude (4 pl.) d'une hymne inédite en langue grecque, mais écrite en caractères hébreux, prise dans un vieux rituel manuscrit appartenant à la communauté juive de Chalcis ; cette hymne est un composé de réminiscences bibliques. Un duplicat se trouve à Oxford (Bibl. Bodl. fonds hébreu, 2504) copié en 1774. Texte hébreu et transcription en lettres grecques [H. Pernot] trad. et variantes. ¶ Bulletin archéologique [A. de Ridder]. 1. Architecture.

Fouilles. 2, Sculptures. 3, Fresques. Vases peints. 4, Bronzes ; terres cuites. 5, Orfèvrerie ; objets divers (39 p.). ¶¶ N^os 108-109. Etudes sur la musique antique [Fr. Greif] < cf. R. E. G. XXII et XXIII > 3^e art. (54 p.) C. Le diapason antique. La transcription traditionnelle des notes grecques en notes modernes est trop élevée pour le parcours normal de la voix humaine. « Elle met, dit Gevaert, les chants dans une région trop aiguë d'une quinte à peu près. » C'est la doctrine de Bellermann mise au courant des notions acquises depuis 1847. Greif étudie à son tour cette question en ses seuls éléments constitutifs, plutôt que de réfuter une à une les conclusions de B. ¶ Ὑλογενής [Gust. Giraudet]. Ce terme est mentionné deux fois chez les écrivains grecs (où il signifie « né dans les broussailles ») et dans un vers d'un poème orphique judéo-chrétien φθέγξομαι οἷς θέμις ἐστί (Euseb. praepar. evang. XIII, 12, 5) où il désigne Adam et non pas Moïse comme on l'a cru. ¶ Bulletin épigraphique [A.-J. Reinach] 45 p. ¶ Texte astrologique attribué à Démophile et rendu à Porphyre [Ch. E. Ruelle]. Dans le traité intitulé : Εἰσαγωγὴ εἰς τὴν ἀποτελεσματικὴν τοῦ Πτολεμαίου (ed. Jes. Wolf 1559) on trouve p. 193 un art. de qqs lignes qui a pour titre Σχόλια ἐκ τοῦ Δημοφίλου. On en a souvent conclu que ce texte se continuait jusqu'à la fin de l'Εἰσαγωγῆ ; c'est une erreur, c'est là un morceau détaché qu'il faut attribuer à Démophile, mais tout le reste qui suit doit être restitué à Porphyre qui semble continuer son commentaire sur le Trétrabible de Ptolémée. ¶¶ N° 110. Inscriptions d'Itanos [A.-J. Reinach]. 1 pl. Inscr. recueillies en 1899 par Demargne et transporter au Musée de Candie. Texte et comm. I. Traité entre Hiérapytna et Praisos, vers 260 av. J.-C. ; — II. En l'honneur de Ptolémée III Evergète et de son épouse Béréniké II fille de Magas, vers 260 ; — III. Dédicace en l'honneur de Ptolémée IV et de sa sœur-épouse Arsinoé II, date probable entre 216 et 206 ; — IV. Traite d'isopoliteia mettant fin à la longue querelle de frontières entre Hiérapytna et Praisos ; — V. Fragm. d'un traité entre Hiérapytna et Itanos ; — VI. Restes d'une proxénie conférée par Itanos ; — VII. Fragm. où il est question des kataphraktes, ces cuirassés de la marine antique ; — VIII. Dédicace incertaine ; — IX. Fragm. d'épitaphe métrique d'époque impériale. ¶ Un dernier poète grec d'Egypte. Dioscore, fils d'Apollôs [J. Maspero]. A vécu au VI^e s. sous Justinien et Justin II et est un des derniers représentants de l'hellénisme en Egypte. Les mss. sont des feuilles détachées de papyrus trouvés à Köm-Ichgäon en Haute Egypte. Texte et trad. 1. Eloge d'un duc de Thébaïde, Athanase ; 2 à 4. Eloges de même genre ; 5. Requête à Victor, praeses de Thébaïde ; 6-8 à divers ; 9-10 à Kollouthos, pagarque, fils d'Apa Dios ; 11. Chant bacchique ; 12. Epithalame en l'honneur du très illustre comte Callinique ; 13. Eloge du stratiarque Callinique. Toutes ces poésies sont des brouillons écrits au verso de contrats périmés, par le poète lui-même, Dioscore fils d'Apollos, natif d'Aphrodite où il exerçait la profession d'avocat et qui eut de son vivant un certain succès ; sa vie d'après d'autres papyrus. Etude de ses poésies.

Revue numismatique. 4^e sér. T. XV, 1^er trim. Les origines de la drachme et de l'obole [J. Déchelette]. Le mot obole a bien le sens de broche, ainsi que l'ont remarqué les anciens lexicographes, grâce au fait que la broche de fer circulait encore dans certaines régions au IV^e siècle av. J.-C. comme instrument d'échange. L'obole monnaie étant le 1/6 de la drachme on a admis généralement que la drachme primitive ne fut, comme son nom l'indique, qu'une poignée de broches. L'auteur établit : 1° Que ces broches monnaies ont circulé non seulement chez les Grecs, mais chez les Etrusques vers le VIII^e siècle ; elles étaient en bronze. 2° Quelques siècles plus tard on les retrouve en Italie chez les Gaulois Sénonais qui les avaient empruntées

aux Etrusques : elles sont alors en fer. 3° De la Gaule cisalpine l'usage s'en propagea dans la Gaule transalpine et l'Europe centrale. 4° Les broches étrusques et celtiques étaient réunies en faisceaux par groupes de 6, 7, et de 8, le plus souvent de 6, et assemblées au moyen d'une poignée, ce qui semble bien lever toute incertitude sur l'origine du mot drachme. ¶ Trouvaille de Vourla : monnaies grecques des VI^e et V^e siècles [R. Jameson]. Propose de rattacher les villes ayant émis cette série de pièces à l'alliance qui, au début du V^e siècle, groupa un grand nombre de colonies grecques d'Asie Mineure contre la Perse. ¶ Une nouvelle représentation de Dusarès et autres types de Bostra (Arabie) [C. R. Morey]. C'est un bronze de Commode qui est inédit. ¶ Chronique [Blanchet]. Trouvailles. ¶ Bibliographie méthodique [Blanchet]. ¶¶ 2^e trimestre. Monnaies des Ptolémées [A. Dieudonné]. Tétradrachmes et doubles statères d'or de Pt. I. ¶ Les monnaies grecques et romaines de la collection Valton (suite) [J. de Foville]. ¶ Recherches sur la réduction progressive du poids des monnaies de bronze de la République romaine [Lachaussée]. Etude faite en appliquant au poids des monnaies la loi mathématique des erreurs, qui donne des résultats intéressants. ¶ Chronique [Blanchet]. Trouvailles. ¶ Bibliographie méthodique [Blanchet]. ¶¶ 3^e trimestre. Monnaies grecques récemment acquises par le Cabinet des médailles (Thrace, Macédoine, Thessalie, Grèce centrale) [J. de Foville]. ¶ Réduction du poids des monnaies de bronze (suite) [Lachaussée]. ¶ Bronzes remarquables de Tibère, de son fils, ses petits-fils et de Caligula [R. Mowat]. ¶ Mélanges et documents. Monnaies de Dora et de Philadelphie [le P. Declaedt]. ¶ Chronique [Blanchet]. Trouvailles. ¶ Bibliographie méthodique [Blanchet]. ¶¶ 4^e trimestre. La bordure guillochée des monnaies grecques [E. J. Seltmann]. Elle représente des ondes marines. ¶ Réduction du poids des monnaies de bronze (fin) [Lachaussée]. Conclusions. ¶ Bronzes de Tibère, etc. (fin) [R. Mowat]. ¶ Mélanges et documents. Une monnaie d'Artaxata publiée en 1911 par M. Babelon confirme d'une façon certaine le fait qu'Adrien avait rétabli en Arménie un royaume tributaire. ¶ Chronique [Blanchet]. Trouvailles. Bibliographie méthodique [Blanchet].

Ch. B.

GRANDE-BRETAGNE

Rédacteur général : Alfred Gasc-Desfossés

Annual of the British School at Athens. Vol. XVI (1909-1910). Laconia. I. Excavations at Sparta 1910 (6 pl.) [R. M. Dawkins]. A. Le travail de la saison de travail de 1910 et coup d'œil très sommaire sur ses résultats. B. La cité Mycénienne près du Ménélaion : elle n'était pas très ancienne au moment de sa destruction ; mais elle était assez importante et appartenait à la fin de la civilisation mycénienne : ruines de maisons : nombreuses poteries, terres cuites ; pas d'objets en fer et en bronze ; le résultat historique des fouilles est la preuve d'une absence absolue de continuité entre la civilisation Mycénienne et la Sparte classique, réunies seulement par la persistance du site et par le culte du héros antique Ménélas. C. L'Eleusinion à Kalývia tes Sockás au pied du Taygète à 1 h. 1/2 au sud de Sparte ; tuiles estampées permettant de déterminer exactement la situation du temple de Déméter et Koré. D. Arthémis Orthia : fouilles de 1910 ; poteries

laconiennes et géométriques, figurines en plomb, etc., deux bases de statues avec inscr. de βωμονείκαι (jeunes gens vainqueurs au concours de l'endurance), etc. E. Histoire du sanctuaire d'Artémis Orthia (18 fig.). F. Inscriptions [A. M. Woodward]. Texte et comm. des deux inscr. des βωμονείκαι et de sept autres fragm. ¶ Laconia II. Topography [H. A. Ormerod]. Bardounia and North-Eastern Maina. Etude détaillée de la région accidentée à l'est du Taygète, limitée au nord par la route de Sparte à Anavryté et au sud par une ligne allant de Gythéion à Panitsa. ¶ Note on a gem from Anógeia [H. A. O.]. Calcédoine sur laquelle on distingue un archer barbu décochant une flèche et armé d'une javeline, dont la pose est celle du grand roi sur les monnaies Perses (fig.) : le style de cette gemme est semblable à celui du cylindre Gréco-Perse du Br. M. publié par Furtwängler (Ant. Gemm. Pl. I, 14). ¶ Laconia III. Early pottery from Geraki [A. J. B. Wace]. Etude sur des fragments de poteries préhistoriques (4 fig.), trouvées sur l'acropole de Geraki en 1905. ¶ A journey in South-Western Asia-Minor (2 pl.) [A. M. Woodward — H. A. Ormerod]. Résultats d'un voyage entrepris dans le S.-E. de l'Asie Mineure en juin et juil. 1910, à la recherche des restes préhistoriques du district situé à l'est d'Adalia (Attaleia en Pamphylie), c.-à-d. dans la Lycie nord, le S.-E. de la Pisidie et le sud de la Phrygie. Topographie. Enumération et description des objets trouvés; poteries, figurines, etc.; texte et comm. de 29 inscr. grecques et latines et fragm. d'inscr. Monnaies grecques et rom. de l'empire, ces dernières faisant partie d'un trésor trouvé à Elmali et enfoui après 250 ap. J.-C., comprenant 134 pièces presque toutes du IIIe s., quelques-unes du IIe (Antonin le Pieux 1. Faustina 3. Commode 1). ¶ Some new fragments of Attic building-records [A. M. Woodward]. Texte, restitutions et comm. de trois inscr. dont deux sont des fragments des comptes de la construction du Parthénon et la troisième concerne la construction des Propylées. ¶ A Panathenaic Amphora from Kameiros [Id.]. Description et étude de qqs fragments d'une petite amphore panathénaïque trouvés sur l'acropole de Kameiros dans un voyage à Rhodes : d'un côté on distingue Athèna se dirigeant vers la g., le bouclier au bras, et ayant devant elle une colonne, de l'autre une course de trois hommes armés (ὁπλιτοδρόμοι) mais l'inscr. n'a pas été conservée. Autres fragments d'une amphore du IVe s. sur lesquels on lit κιονηδόν la fin de l'inscr. : τῶν ['Αθήνηθε]ν ἄθλων, ils ont été trouvés près du Dipylon. ¶ A note on Herodotos VI, 83 and the Hybristika [W. R. Halliday]. Commente et explique l'un par l'autre les récits que font Hérodote (VI, 83) et Plut. (Mul. Virt. 245 F) des événements qui se passèrent à Argos après la victoire de Cléomènes I et le sac de Tirynthe (472 av. J.-C.) : explication des rites étranges de la fête des Hybristika qui se célébrait à Argos à la première nouvelle lune du mois Hermaios. ¶ Terra Lemnia [E. W. Hasluck]. Propriétés médicinales de la terre de Lemnos mentionnées par Pline, reconnues par les anciens et par les modernes : ce qu'en ont dit les auteurs anciens. Autres terres fameuses par leurs propriétés. ¶ An addition to the Senmut-Fresco [H. R. Hall]. Description raisonnée de la peinture murale de la tombe de Senmut à Thèbes en Egypte, représentant des ambassadeurs crétois apportant des offrandes à la cour du roi Hatshepsut ; identification des objets figurés. ¶ Some Dorian descendants ? [C. H. Hawes]. Recherche par la linguistique et l'anthropologie parmi les populations de la péninsule hellénique celles qui peuvent se réclamer d'une origine dorienne ; étude sur les différents types qu'on rencontre. ¶ Inscriptions from Praesos [R. C. Bosanquet]. Texte et court comm. épigraphique de seize inscriptions ou petits fragments d'inscr. grecques trouvées

en 1901 et 1904 dans les fouilles de Praesos ; elles montrent que la colline où elles ont été mises au jour était la place où l'on exposait officiellement les traités et les autres actes ou documents publics. ¶ A clay sealing from Egypt [H. B. Walters]. 1 pl. Description d'un sceau en terre cuite avec huit empreintes, cinq figurent un lion attaquant une chèvre, deux sont une surface plane, la huitième représente une tête barbue datant de l'empire romain et du IIe s. ap. J.-C. d'après une inscr. 'Αγαθός δέμων (pour δαίμων) : ce sceau fermait l'ouverture d'une jarre de vin, on distingue les traces du scellement.

¶¶ Vol. XVII (1910-1911). A short history of the British School at Athens 1886-1911 [G. A. Macmillan]. Coup d'œil rapide sur l'histoire de l'Ecole anglaise d'Athènes et son activité pendant les 25 premières années de son existence. ¶ The excavations at Phylakopi in Melos [Dawkins et Droop]. 14 pl. Rapport sur les fouilles faites dans ce site préhistorique en insistant surtout sur la question des relations extérieures de Mélos préhistorique, telles qu'elles se laissent deviner par les poteries indigènes ou importées qui y ont été trouvées. et sur lesquelles les auteurs donnent de nombreux détails. ¶ Byzantine pottery from Sparte [id.]. 3 pl. Poteries du moyen âge appelées communément byzantines, trouvées tout autour de l'Acropole de Sparte et à l'extrémité des fortifications romaines : description. ¶ The litarary evidence for the topography of Thebes [A. W. Gomme]. 1 pl. Les conclusions de Fabricius qui s'appuyant sur des preuves archéologiques a soutenu que la partie basse de la ville de Thèbes s'étendait par-dessus les hautes collines à l'Est et de l'Ouest de la Cadmée ont été généralement admises, modifiées seulement par les hypothèses de Kalopais et de Soteriades qui croient que la ville s'étendait encore plus à l'est. Wilamowitz et Frazer depuis ont montré que ces preuves archéologiques étaient faibles et que le témoignage des auteurs anciens amènent à des conclusions différentes. Leur argumentation est très plausible tant que de nouvelles découvertes ne l'infirmeront pas ; et G. l'examine en détail. ¶ The fortifications of Phokis [L. B. Tillard]. Tithorea occupait l'emplacement de l'ancienne Néon (auj. Velitza), elle n'avait pas grande importance, mais ses ruines militaires sont parmi les plus belles et les mieux conservées de la Grèce. Erochos était situé près du village de Kato-Souvála. Charadia doit être placée près de Mariolátes. Le Kastro, désigné sur la carte française comme Psili-Kastro, doit être identifié avec Patrônis de Plutarque. Près des ruines helléniques, qui doivent être Phokikon dans la vallée du Platanias, se trouve un Kastro jusqu'ici passé sous silence par les voyageurs, la présence de ce fortin, qui n'est pas une ville, rend invraisemblable l'identification de ces ruines avec Phokikon. — Fortifications de la Phocide qui à l'exception de Abai, Hyampolis et des ruines de Modi sont d'un type uniforme et datent d'après la bataille de Chéronée en 338 av. J.-C. (1 carte, 10 fig.). ¶ A Thracian tholos tomb at Kirk-Kilisse [F. W. Hasluck]. Description (2 fig.) de cette sépulture, objets trouvés. ¶ Damophon of Messene III [G. Dickins]. Vérification et corrections légères apportées à la restauration par D. du groupe de Damophon à Lycosura <Ann. XIII> par une monnaie en bronze de Mégalopolis du Musée d'Athènes, publiée par Stais, portant au rs. la représentation de ce groupe et au dr. la tête de Julia Domna (6 fig.). ¶ Some notes on the monument of Porphyrios at Constantinople [A. M. Woodward]. Le monument du conducteur de char Porphyrios se trouve dans l'atrium de l'église de Sainte-Irène à Constantinople ; il a été décrit par Mordtman. Commentaire et restitutions des inscr. qui ont guidé Mordtman, et interprétation un peu différente d'une des scènes

représentée sur la stèle. ¶ Note on the metre of the inscr. in popular Greek [J. B. Bury]. Langue et métrique des inscr. gravées sur deux des côtés de la dite stèle. ¶ A note on the θήλεα νοῦσος of the Skythians [W. R. Halliday]. Cette expression d'Hérodote I, 105 appliquée à des prêtres Scythes (Ἐνάρεες) semble désigner la perte de la virilité. ¶ The first English traveller's account of Athos [F. W. Hasluck]. Texte des notes et relations de voyage de John Covel, qui visita le Mont-Athos au printemps de 1677. ¶ Depopulation in the Aegean Islands and the Turkish conquest [Id.]. Passe en revue les documents que nous avons sur toutes les îles grecques de la mer Egée et montre qu'elles furent plus peuplées et plus prospères après la conquête par les Turcs que plusieurs années auparavant. — Appendice. Les premières éruptions du volcan de Santorin, 1457-1637. ¶ Cenotaphes and sacred localities [W. R. Halliday]. Montre que chez les anciens, bien loin qu'un lieu ait été considéré comme sacré parce qu'il contenait la tombe d'un personnage réputé saint, c'est le contraire presque toujours qui est arrivé et c'était une tendance invariable d'associer à une localité considérée comme sacrée l'idée qu'elle devait contenir une tombe. ¶ A latin inscr. from Perrhaebia [A. J. B. Wace et M. S. Thompson]. Texte et comm. d'une longue inscr. latine trouvée en 1911 près d'Elassone (Macédoine). Elle est de 101 ap. J.-C., du règne de Trajan ; elle donne des détails sur l'administration impériale, des renseignements d'une importance considérable sur la géographie de la Perrhaebie nord et sur l'Elemiotis, et mentionne le roi Amyntas, 390-371 av. J.-C., père de Philippe et grand-père d'Alexandre le G., ce qui la rend intéressante pour toute une période obscure de l'histoire de la Macédoine. ¶ Inscriptions from western Pisidia [A. M. Woodward]. Texte et comm. de seize inscr. ou fragm. d'inscr. trouvés dans la vallée du Taurus en Pisidie en 1910 : ce sont ou des dédicaces aux empereurs (4 n^os^) ; des inscr. agonistiques (2 n^os^) ; des dédicaces (5). Cinq copies rectifiées d'inscr. déjà publiées. ¶ Notes and inscr. from Pamphylia [H. A. Ormerod et E. S. G. Robinson]. Notes sur un voyage en Pamphylie en 1911. 1, Topographie. 2, Inscr. ou fragm. (40 n^os^). ¶ Early Egyptian influence in the Mediterranean [T. E. Peet]. Montre 1° que l'architecture mégalithique est un système bien défini, dérivant de lointaines origines primitives et qui soigneusement conservé, spécialement pour les sépultures, n'a nul besoin d'être rattaché à l'Egypte ; 2° que l'architecture égyptienne, et en particulier celle des monuments funéraires, diffère à ce point de l'architecture mégalithique que même en supposant que nous soyons forcés de rattacher cette dernière à une autre architecture, ce ne pourrait pas être à celle de l'Egypte. ¶ Note on two Zakro Sealings [D. G. Hogarth]. Sur l'un de ces cachets en argile trouvés à Zakro (J. H. St. 22, p. 76) nettoyé et examiné à nouveau, H. a reconnu une femme se dirigeant vers la g., la droite sur son sein droit, la gauche sur sa ceinture, elle est suivie d'un personnage enveloppé d'une longue capote, portant une hache sur l'épaule droite. Sur l'autre une déesse debout, à côté d'elle un lion. ¶ The topography of the Scamander Valley. I [W. Leaf]. 1 pl. 4 fig. Description de cette vallée. Après qqs mots d'introduction L. examine certaines questions qui se rapportent à la topographie ancienne de cette région. 1. Τὸ Σαμώνιον πέδιον, cité par Strabon d'après Demetrios de Skepsis ; il faut le placer au nord d'une ligne droite tracée entre Neandria et Alexandria ; 2. Birytos, cité tributaire des Athéniens sur l'Hellespont était peut-être dans le voisinage immédiat de Bairamich ; 3. Skepsis et Palaiskepsis, la première était située sur la colline de Tepe ; la seconde dans la vallée supérieure (αὐλών. Strabon) de l'Aisepos : coup d'œil rapide sur l'histoire de ces deux villes (à suivre). X.

Classical Quarterly. Vol. V (1911). N° 1. Restorations and emendations in Livy I-V [R. S. Conway et W. C. F. Walters] Suite <cf. Cl. Q. IV, 4. R. d. R. 35, 162, 47>. Un passage du liv. II; 10 du liv. III; 15 du liv. IV; 17 du liv. V. ¶ Notes on the Controversiae of the elder Seneca [W. C. Summers]. Remarques critiques sur plusieurs passages des Controversiae I, 1 à 7. ¶ Sophoclea [A. Platt] suite < cf. Cl. Q. IV, 3 et 4. R. d. R. 161, 39 et 162, 41 >. Observations, explications et corrections. IV, Philoctète, 83, 147, 186, 491, 827, 972, 1003, 1092, 1130. — V, Ajax, 257, 334, 496, 599, 1141. ¶ Notes and emendations of the tragedies of Seneca [C. E. Stuart]. 1. Relevé des interpolations dans le Cod. E (Etruscus, Laur. 37. 13) que S. reconnaît être la meilleure autorité pour le texte des tragédies de Sen. : elles sont voulues et tout à fait indépendantes de celles de A. — 2. Corrections pour plusieurs passages. ¶ A restoration of Callimachus [A. Platt]. Call. Aitia (Ox. Pap. 1011) 82-85, P. propose de lire: Πλούτου καὶ Χαρίτων κοσμήτρια, μαῖα δ'ἀνάσσης | ἡμετέρης, οὔ σε ψεῦδον ὅτ' οὐνόματι | πάντ' ἀγαθὴν καὶ πάντα τελεσφόρον εἶπα, πεποιθὼς | κείνῳ τῷ Μοῦσαι κ. τ. λ. La déesse à laquelle le poète s'adresse est Aphrodite: au v. 85 on peut lire aussi κομμώτρια ou γεννήτρια — [A. S. Hunt] objecte que d'après le pap. la lecture εἶπα (v. 84) n'est pas admissible. ¶ The editing of Isidore Etymologiae [W. M. Lindsay]. Occupé de la préparation pour la Bibl. Oxoniensis d'une nouvelle édition des Etymologiae d'Isidore, qui sont comme une transition entre la science ancienne et la science moderne et nous donnent une idée de l'état des lettres et des sciences en Espagne au VII^e s., mais qui découragent les éditeurs parce qu'ils découvrent bientôt que ce livre n'est qu'une mosaïque composée de morceaux empruntés à des auteurs précédents sacrés et profanes, et reproduisant même parfois « ipsa verba » sans changements, L. fait part au lecteur des difficultés de la tâche, et insistant sur les rapports entre eux des trois familles de mss., montre ce que serait une édition idéale de cet auteur. ¶ Two emendations [A. Platt]. Origène. c. Cels. I, 10 lire ταπεινοτέρων. — Ovide Metam. X. 190 lire « horrentia linguis »... linguae désignent les étamines et les anthères si visibles dans les lis. Quant à « violae » ce doit être l'iris, de même que ἴον, dans Odyssée V, 72. — ¶¶ N° 2. Sophoclea [A. Platt] suite < cf. supra N° 1 >. Corrections et remarques: Oed. à Colonne 540, 547, 718, 877, 1084, 1189, 1453, 1466, 1579; — Oed. Roi, 44 explication de ξυμφορᾶς βουλευμάτων. ¶ The divided line of Plato Rep. VI [J. L. Stocks]. Interprétation de la fin du liv. VI de la République de Platon, où P. explique l'idée de Dieu au moyen de la figure du soleil. Commentaire détaillé. ¶ A note on Callimachus, Hymn I, 23 [M. T. Smiley]. Πολλὰς δὲ Μέλας ὤχλησεν ἀμάξαν. Par le mot Μέλας, C. entend la rivière le Styx, qui forme la cascade du même nom près Nonacris en Arcadie (Paus. VIII, 18, 4). Denys le périégète (409) qui en parle ne fait qu'imiter Call.; dans Strabon VIII, 7, 4 Μέλας n'est qu'une dittographie de μέγας qui précède. ¶ Ad Epicteti dissertationes [A. J. Kronenberg]. Corrections pour onze passages. ¶ Some notes on Longus [J. M. Edmonds]. Explications et corrections pour sept passages. ¶ A line of Lucilius [W. M. Lindsay]. Dans Lucilius 1191 (Ma) transmis par Isid. Etym. IV, 10, lire « devoret » au lieu de « deforet ». ¶ Notes on passages in Cicero [J. Mac-Innes]. Brutus 275, lire « formulis quod superesset ridebat » : 253, passage très contaminé « etsi, ut cogitata... cotidianum < non > novisse sermonem nunc pro delicto est habendum. — De fin. II 17, 56 « commotus commodorum causa, si opus erit, heredem necabit. ¶ Varia latina [H. Richards]. Lire T. Live II, 5, 2 « campus fit ». — Cic. Verr. II, 5, 31, 81 « dixerim ». — Stat. Theb. IX, 492 « undarum an terrae ». — Juv. 5. 9 le

sujet de « possit » n'est pas nécessairement « fames », il peut être « famelicus » sous-entendu ou « un homme » également sous-entendu. — Juv. 8, 240 lire : « quantum mox Leucade ». — Quintil. I. 8, 2 répéter « male » devant le second « cantas ». — August. de civ. Dei V. 20 lire « ut si qua ». ¶ Notes and emendations in Latin poets [W. R. Hardie]. Lucilius fr. 965 (Marx) lire : » Vox ex tuo ore resonans ». — Ovide Ars Am. III 439-440 lire... Troia maneret | Priami, praeceptis si foret usa tuis. — Explication de Lucrèce I, 241-243 ; Val. Flaccus, Argon. I, 380-382 ; 788 ; 844. ¶ Notes on the tragedies of Seneca [id.]. Critique de texte pour plusieurs passages de Herc. fur. : Herc. Oet., Médée, Phèdre. ¶ Valerius Maximus VIII, 7. Ext. 3 [Th. O. Achelis]. Au lieu de « effusam barbariam » lire : « effusam per Mariam ». ¶ The Etruscans and the Sicilian Expedition of 414-413 b. C. [H. O. B. Caspari]. On a prétendu que l'armée des Athéniens qui assiégeaient Syracuse en 414-413 av. J.-C. comprenait un contingent d'Etrusques, C. après Ed. Meyer, montre qu'il n'en est rien ; les alliés Italiens d'Athènes étaient des mercenaires Campaniens, que Diodore mentionne comme ayant été engagés pour faire la guerre aux Syracusains. Thucydide a simplement substitué au mot Campaniens le terme plus connu de Tyrrhéniens, d'où l'erreur. Peut-être y avait-il à la fois des Etrusques et des Campaniens, les Etrusques étant les chefs et les Campaniens formant le gros de la troupe. ¶ On the rogatio Livia de Latinis [id.]. Cette rogatio qui eut pour auteur le tribun M. Liuius Drusus en 122 av. J.-C. et qui défendait d'infliger aux Latins en aucune circonstance la peine des verges, devint bien une loi. ¶ Greek Βασι-λεύς [E. W. Fay]. Etymologie de ce mot. λεύς se rattache à λύω, d'où βασιλεύς = catervam (secedentem) resolvens. ¶ The latin imperative in -mino [J. Frazer]. Ces impératifs terminés en -mino qu'on rencontre chez Plaute et dans le latin archaïque (Pl. Truc. 188. Pseud. 859 etc.) sont une survivance d'une forme ancienne de l'infinitif. ¶¶ N° 3. A Collation of Codex Lovaniensis [T. R. Holmes]. Collation, après une courte description, du Cod. Lovaniensis (L) du XI^e s. le meilleur des mss. de César du Br. Mus. (Add. MSS 10084) faite d'après l'éd. crit. de Meuzel de 1908. ¶ The autorship of the Culex [E. S. Jackson]. Après un examen détaillé des rapports et des ressemblances qu'on observe entre le Culex et les autres poèmes de Virgile et qui sont beaucoup plus nombreux et plus intimes qu'on ne l'a remarqué jusqu'ici, J. conclut que le Culex est bien de Virgile. ¶ Textual Notes [J. U. Powell]. Lire dans Thucydide III, 51, 4 (ἐξείργαστο) ; IV, 32, 1 (λαθόντες τὴν ἀπόβασιν < ποιούμενοι >, οἰομένων κ. τ. λ. exemple de lipographie) VI, 62,4. (ἀπέδοντο au lieu de ἀπέδοσαν comme l'a corrigé Bekker et comme conséquence ἐγένετο au lieu de ἐγένοντο. — Ce passage est le seul exemple avec V, 26, 2 que nous ayons de l'emploi certain par Thucydide du verbe au pluriel avec un sujet neutre pluriel). — Tebtunis Pap. p. 3 (reconstruction de deux passages). — Oxyrh. Pap. III, p. 72. n° 425, l. 8, lire : πελάγους Νείλου τε γονίμου. — Fayum Towns Pap. p. 85 ; l. 16 lire d'ἐρύων qui s'accorde bien avec τρίχα proposé par les éd. ¶ Ὀρῶ μένος πνέουσαν [J. E. Harry]. Soph. El. 610 lire ὁρῶ μένει συνοῦσαν. ¶ Notes on Lucretius, V, 737-740 [H. Williamson]. Réunir uiai avec ante, équivalent du grec τὸ πρόσθεν τῆς ὁδοῦ. Cuncta est le complément direct de opplet. ¶ Some « vexed passages » in latin poetry [W. B. Anderson]. Ennius, Ann. 411 (Vahlen), lire : regis. — Varron, Sat. Men. ap. Non. 314 M, lire : grues, au lieu de graues. Catulle, II (corrections et interprétation). LXIV, 287 (lire Maenasin Edonis linquens celebranda choreis). Lucain V, 501 lire : ventus qui concidat. Val. Flacc. VII, 394 « sequitur nemus » ; (sequitur = petit). ¶ The latin Dative. Nomenclature and classification [E. W. Fay]. Etude sur les divers emplois du datif en

latin. ¶¶ N° 4. Seneca tragoedus again [H. W. Garrod]. Corrections proposées pour Herc. Oet. (16); Herc. fur. (5); Troad. (7); Phoen. (2); Med. (4); Phaed. (3); Oed. (3); Agamemn. (2); Thyest. (3); Oct. (2). ¶ The first scene of the Suppliants of Aeschylus [J. T. Sheppard]. Le sens religieux et artistique des Ἱκέτιδες ne devient clair que quand on lit les vers du chœur (v. 103 sqq.) avec la pensée de l'école de sagesse: c'est dans cet esprit que L. étudie la première scène et en montre l'importance et la signification. ¶ On the juratio Italiae of 32 b. Chr. [M. O. B. Caspari]. Reprend après Mommsen et Ferrero l'examen du passage du Monument d'Ancyre (c. 25) où Auguste parle de la cause qui le poussa à marcher contre Antoine (Iuravit in mea verba tota Italia sponte sua et me belli quo uici ad Actium ducem depoposcit) et montre que cette « juratio » qui doit être placée au commencement de l'année avant l'entrée d'Octave à Rome, fut sa première réponse à la mesure hostile proposée contre lui dans le Sénat le 1er janvier 32, véritable coup d'état par lequel il essayait de réduire l'Italie à l'obéissance, puis après avoir terrifié la province et s'être assuré toutes les ressources de guerre possibles, il entra dans Rome pour prendre en mains le gouvernement. ¶ Theophrastos De Pietate [Th. O. Achelis]. Conjectures aux fragments du « De Pietate » de Théophraste qui nous ont été conservés dans le « De Abstinentia » de Porphyre, comme Bernays l'a montré. ¶ The true cause of the Peloponnesian war [G. Dickins]. Montre que les critiques que Grundy a faite des causes de la guerre du Péloponnèse mises en avant par Thucydide, ne peuvent pas être défendues et que ce n'est pas, comme G. le suppose, des raisons économiques qui ont amené ce conflit; ce n'est pas parce qu'Athènes aurait été obligée d'intervenir dans le N.-O. de la Grèce par suite de la nécessité où elle se trouvait de s'ouvrir de nouvelles sources pour se procurer le blé qui lui était nécessaire et avoir de nouveaux débouchés, tandis que les Péloponnésiens étaient unis pour résister à un projet de ce genre qui aurait ruiné le commerce de Corinthe, menacé les populations de l'intérieur de blocus possibles et entravé les importations de blé, et enfin parce que les alliés furent capables d'exercer une pression sur Sparte. Les causes énumérées par Thucydide paraissent bien être les vraies. ¶ Dorotheus again and others [A. E. Housman]. Heeg vient de publier (Catal. cod. astrol. graec. V) un nouveau fragment astronomique de Dorothée de dix lignes, qui traite de la conjonction de Mars et de Saturne. Paraphrases de Dorothée. Erreurs commises par Heeg. ¶ Miscellanea [A. Platt]. Remarques de critique de texte. Lire Parménide (Diels) I, 37 οἶμος ὁδοῖο. — II, 2 ἀποτμῆξαι ἔχεισθα. — VIII, 55 δέμα; — Lys. V, 3, ἀγαθοῦ τινὸς ἄξιοι γεγενημένοι; — VII, 22 οὗτοι γὰρ; — XII, 47 (οὐκ ἂν) ῥᾳδίως παρέβαινον; — Plut. de lib. educ. 12 E, ὅτι δεῖ τὸν βίον ἐπιτηδεύσει κακῇ μὴ δεῖν ὥσπερ δεσμῷ περιάπτοντα; — Quomodo adolescens 17 D, πεποιθότων εἰσί; — Quomodo adulator 57 E, ἀλλ' ἱερὸς ἄνθρωπος; — 63 C, ὥσπερ ᾠόν; — De soll. anim. 977 A. 'Αρίσταρχος δέ φησιν; — 977 F, ἀλλ' ἦια et ἐξ ἀνατομῆς θεωροῦντας; — 977 F, πάναγρον; — 979 A, 'Αριστότιμος des mss. et non par 'Αριστοτέλης de Rose. En plus un certain nombre de corrections pour les Moralia de Plut. et pour Philostrate, Vit. Apoll. ¶ Oedipus Tyr. 772 [id.]. Lire καὶ μείζονα, ainsi λέξαιμι a un régime et καὶ se comprend mieux. ¶ Varia [H. Richards]. Corrections proposées pour les Arguments grecs d'Aristophane, les βίοι des tragiques, le π. πολιτείας du Ps. Herodes, Lesbonax, Héraclite etc. ¶ A poem ascribed to Augustus [W. H. Stawenson]. Destinée de ce poème (Poetae lat. mn. IV, n° 122) qui paraît avoir été connu en Angleterre vers la fin du XIe s. ou peut-être plus tôt encore.

H. S.

Classical Review. XXV (1911). ¶ Fév. Note sur l'hymne homérique à Déméter, 239 sqq. [W. R. Halliday]. Il s'agit dans cet hymne des rites d'une initiation d'enfant, non d'un sacrifice d'enfant. Analyse et discussion. ¶ Sur l'« Apothéose de Claude » 6, 5, 6 [M. O. B. Caspari]. Dans le « Marci » du texte, qu'on a voulu corriger à tort, il faut voir avec de Boissieu [Inscr. ant. de Lyon, p. 125-132), Marc Antoine, qui serait le véritable fondateur et le premier « patronus » du municipe lyonnais. Cf. Plutarque, V. Ant. 4. ¶ Properce, II, 25, 17 ; III, 14, 7 ; 21, 16 ; 24, 3-6 [J. S. Phillimore]. Lire II, 25, 17 : at nulla dominae teritur sub lite memor qui. — III, 14, 7, lire : Laetaque ad extremas stat femina pulvere metas. — III, 21, 16, lire : Tuque mihi qualis cumque puella vale. — III, 24, 5, lire : Histam (au lieu de mixtam). ¶ Platon, Rep. 614 B [Arthur Platt]. Ἡρὸς τοῦ Ἀρμενίου signifierait : Er (ou Ara) l'arménien, et non fils d'Armenius. Discussion détaillée. ¶ Ἐπιγράφω [Herbert W. Greene]. Le sens d'ἐπιγράφειν ἑαυτὸν ἐπί τι n'est pas, comme l'ont cru Liddell et Scott, « se porter garant de », mais « réclamer le bénifice ou le mérite de ». ¶ Emprunts d'Ausone à Juvénal [H. A. Strong]. Ausone a subi l'influence de Virgile, d'Horace et de Catulle, mais aussi de Juvénal, comme en témoignent huit rapprochements curieux. ¶ Notes sur Lucain, V et VI [W. R. Smale]. Interprétation nouvelle pour V, 86-7, 219-20, et 235-6 ; VI, 566. ¶¶ Mars. Notes sur le n° 112 de la Collection des Papyri de Fayoum [H. T. F. Duckworth]. Nombreuses corrections proposées au texte de Lietzmann. Le document est une lettre de Gemellus à Epagathus, et date du 1er s. p. C. ¶ Notes sur les Παιδικὰ Αἰολικὰ de Théocrite [J. M. Edmonds]. Correction ou interprétation des v. 4-8, 16-20, 25, 29, 31, 32, 40 de ce poème (Théocr. XXIX). ¶ Les deux sépultures de Polynice dans Antigone [W. H. D. Rouse]. La première est le fait d'Ismène, qui a voulu, elle aussi, pour sauver sa sœur, désobéir à Créon ; la seconde est l'œuvre d'Antigone. Discussion. ¶ Ovide, Héroïdes, III, 19 ; XV-XXI [H. D. Naylor]. Interprétation de plusieurs passages III, 19 ; XVI, 333 (331) ; XVII 67, 71, 107 ; XVIII, 53, 58, 150 ; XIX, 171, 172 ; XX, 59, 172, 241-2 ; XXI, 198, 201-5. ¶¶ Mai. Notes sur les Παιδικὰ Αἰολικὰ de Théocrite [J. M. Edmonds]. Correction ou interprétation des v. 3 sqq., 7, 8, 10, 11, 12, 15-20, 21, 23, 24, 27, 28, 32 de ce poème (Theocr. XXX). ¶ Apulée, Apologia, 89 [H. E. Butler]. Il faut rejeter les corrections de Helm (adgessisse) et Purser (adpressisse) pour la forme corrompue adperisse des mss., et reprendre la leçon aperuisse de la vulgate. Discussion détaillée. ¶ Lucrèce, V 311 sqq. [G. W. Mooney]. Au v. 312, lire : « aeraque proporro subicumque senescere quadras ». Aeraque est une conjecture de Munro. ¶ Eschyle, Agam. 67-71 [A. D. Godley]. Le sens suggère la transposition : οὔτε δακρύων οὔθ' ὑποκαίων | οὔθ' ὑπολείβων ἀπύρων ἱερῶν. ¶ Horace, Od. III, 26, 7 [Robert F. T. Crook]. Arcus, qui fait ici difficulté, désigne les flèches de Cupidon. ¶ Lucrèce, III 687-690. [Albert C. Clark]. Les mots corrompus subitis e ont été diversement corrigés (subiit si, Bernays-Munro, subito de ou subdente e Lambin, subito his Brieger). Le sens et la vraisemblance paléographique indiquent de lire : subsit si (cf. Tib. I, 9, 18). ¶ César, B. G. IV, 3 [W. H. D. Rouse]. Lire : et paulo quam sunt ejusdem generis ceteris humaniores. Ici quam serait indéfini (cf. Cic. Att. 1, 11 mire quam, Q. F. II 45 sanequam, Fam. XI 13 valde quam). ¶¶ Juin. L'Andromaque et les Trachiniennes [Grace Harriet Macurdy]. On a déjà relevé dans les Trachiniennes, la plus « euripidienne » des tragédies de Sophocle, des imitations de la Médée, de l'Héraclès et de l'Alceste. Mais on y doit noter aussi l'influence de l'Andromaque, tant au point de vue de la conception des caractères, sur-

tout des caractères de femmes, qu'à celui de la langue et du style. Comparaison détaillée et rapprochements. ¶ Les funérailles d'Ajax [A. Platt]. Recherche les raisons qui ont pu induire Sophocle à clore sa tragédie sur un épisode aussi froid et aussi peu dramatique. ¶ Les vers dans Tite-Live [R. L. Dunbabin]. Ils ne sont pas particuliers aux trois premiers livres, comme l'a cru Brodribb, ni dus à l'influence d'une source poétique (on en trouve en effet dans le livre 33, où Tite-Live suit Polybe) ; ils sont l'effet de quelque particularité du style de l'auteur, comme les clausulae de Cicéron et César. ¶ Appien, Bell. Civ. I 21 fin. [M. O. B. Caspari]. Tente, après Mommsen et Greenidge, une nouvelle explication, de εἰ δήμαρχος ἐνδέοι. ¶ Tacite, Ann. XIII, 37, 4 [Id.]. Insochi du Mediceus, ingénieusement corrigé en Moschi, doit être conservé, car il représente les Ἡνίοχοι, tribu de la région caucasique (aujourd'hui Ingushi). ¶ Catulle LXIV [G. M. Hirst]. Au v. 243, lire infecti pour inflati (et non falsi proposé par Slater). Au v. 249, adopter la variante quae tum prospectans cedentem (en rejetant la correction de Tucker : quae interea aspectans). Au v. 179, garder ubi, supprimé par Ellis et Palmer (cf. Ennius cité par Cic. :... rapax ubi dividit unda). ¶ Le Codex Lusaticus de Properce [J. P. Postgate]. Mieux vaudrait le désigner par Λ que par L, comme l'ont fait Koehler et Heukrath. ¶ Deux conjectures [G. M. Hirst]. Lire dans Plin. Ep. IX 10, 1 : ut <et> Minervae et Dianae ; dans Liv. XXIII 16, 11-13 : succeditque ad muros aries ? (pour acies). ¶ Hor. Carm. 4, 5, 1 [A. Sloman]. Dans divis orte bonis, il faut regarder divis bonis, non comme un abl. absolu, mais comme un abl. d'origine dépendant de orte. ¶¶ Août. Un match de lutte dans Nonnus [Herbert W. Greene]. Etudie les conditions de la lutte dans Nonnus, Dionysiaca 37, 554 sqq. (combat d'Aeacus et d'Aristaeus) ; on tapait son adversaire, ou le sol, pour s'avouer vaincu, quand on avait le cou enserré et qu'on ne pouvait parler. Discussion. ¶ Nic. Eth. III 15, 1123 b-31 [J. Cook Wilson]. Interprétation détaillée du passage, où l'on trouve des participes aoristes combinés avec un présent. ¶ Notes sur Properce [J. S. Phillimore]. Corrections proposées pour huit passages (I 15, 33 ; I 21 ; II 10, 23 ; II 34, 31, 2 ; III 9, 43, 4 ; III, 6, 9 ; III 7, 49 ; IV 5, 21). ¶ La prononciation des vers grecs non métriques [W. M. Calder]. Les épitaphes métriques non littéraires violent les lois de la versification, et doivent être scandées en tenant autant de compte de l'accent que de la quantité. Exemples : inscr. de Kerpishli (Galatie), trouvée en 1910 par Ramsay et Calder (cf. inscr. de Tchimen, près Kandil, et les n[os] 119, 123 d'Anderson. ¶ Dém. Chers., P. 107, § 69, 70 [H. W. White]. Lire : ... κἀν (= καὶ ἐν, au lieu de καὶ) τῇ τοιαύτῃ πολιτείᾳ... ἐν ᾗ. ¶ Eschyle. Agam. 178-180 (Wecklein) [Austin Smyth]. Lire : οὐδὲν ἕλξεται (au l. de οὐδὲ λέξεται avec Ahrens, ou οὐδ' ἐλέγξεται avec Margoliouth). ¶¶ Septembre. Un passage mal compris de l'Œdipe-Roi [Dora Mason]. Il faut rétablir ἐπεγκαλῶν à la place de l'ὑπεξελών évidemment corrompu du v. 227, et le sens devient aussi clair qu'on peut le désirer. Discussion détaillée. ¶ Note sur Platon, Protagoras 355 D. [Id.]. Interprétation développée du passage, assez obscur (ἐν ὑμῖν = dans vos âmes, ἀντί = en échange de, etc.). ¶ Homerica [A. Lang]. De l'examen de diverses questions, L. conclut qu'Homère n'était pas ionien, que rien n'est ionien dans son poème, ni la religion, ni les rites, ni les légendes, ni les héros, et qu'il appartenait manifestement à un autre peuple et à un autre âge que les poètes cycliques. ¶ Horace, Od. I, 20 : Tu bibes [L. H. Allen]. Passe en revue les diverses corrections proposées pour ces mots et, après discussion, s'appuyant sur la leçon tum, propose de lire Tun' (cf. Properce, I, 8, 1). ¶ Eur. Médée, 608 [E. H. Stewart Walde]. Interprétation nouvelle,

avec point d'interrogation à la fin du vers. ¶ César, Bell. Gall. IV, 3 [A. Sloman]. Supprime le second « et », avec Rouse, mais propose ceteri (au lieu de ceteris). ¶ Αἷμα ταύρου [Hugo Johnson]. Ce sang n'est pas mortel, à moins d'être corrompu. Comment expliquer qu'il ait causé la mort de Thémistocle, de Psammeticus (d'après Plutarque et Aristophane), et du père de Jason (selon Diodore de Sicile) ? ¶ Oxyrhynchus Papyrus 1085 [J. P. Postgate]. Quelques corrections proposées. ¶¶ Novembre. La cavalerie athénienne dans la guerre du Péloponnèse et à Amphipholis [J. Mac Innes]. La faiblesse de la cavalerie athénienne est attestée par les chiffres des contingents fournis par Thucydide jusqu'à l'expédition de Sicile. Son rôle fut presque nul dans cette expédition, et à Amphipolis, où elle était plus nombreuse et postée à l'aile gauche, elle tourna bride, tandis que Cléon et les hoplites tinrent bon. Discussion développée. ¶ La faute d'Œdipe [Guy Kendall]. Murray, dans sa traduction de l'Œdipe Roi, se sert du mot « faute » ou « péché » en parlant d'Œdipe. Sans doute, il n'a aucune responsabilité morale, comme le remarque un critique (Spectator, Mai 1911), mais il convient d'observer qu'aux yeux des Grecs il y avait faute dès l'instant qu'il y avait crime (ἁμαρτία, dit Aristote, Poet. 13). Œdipe, tout en se proclamant victime d'Apollon (v. 1330), se juge maudit, car il est φὺς ἀφ' ὧν οὐ χρῆν. ¶ Nic. Eth. IV, III, 15, 1123 b-31 [W. J. Goodrich]. Corrobore, en la rectifiant sur quelques points, l'interprétation de Cook Wilson pour ce passage (Cl. Rev. août 1911). ¶ Notes sur Lucain [W. R. Smale]. Examen critique, au point de vue du sens ou du texte, de onze passages (IV 618 ; V 107, 193. 287, 620, 663 ; VI 217, 428, 432-3, 451, 563). ¶ Lucrèce, V 311, 312 [J. S. Reid]. Lire quicque (pour cumque évidemment corrompu). Pour quaerere credas, sans ut, cf. Lucr. II 173. ¶ Sophocle, Fragm. 344 (Nauck²). [W. R. Platon]. Lire :... κεραύνιον (avec Reiske) | μοτοῦ (pour νώτου). Cette dernière leçon est suggérée par Plutarque (p. 100 E). ¶ Ἀλλὰ... μέν [R. W. Chapman]. Construction, plus fréquente que le pense Platt, après une proposition négative (cf. Plat. Euthyd. 297 e, Gorg. 462 e, Rep. 475 e, Theaet. 201 b. 197 c, Soph. 240 b). Le sens de ἀλλὰ μήν est différent. ¶ Ménandre [R. L. Dunbabin]. Corrections proposées pour 13 passages (Van Leeuwen, 2ᵉ éd. : Ἥρως 51 ; Ἐπιτρέποντες 117, 118, 287, 383, 385, 458, 528 ; Περικειρομένη 27 ; Σαμία 97-8, 151, 245, 263). ¶ Pétrone, Sat. c. 38 [T. Hudson Williams]. Interprétation de sub alapa (= sub mala manu) ; discussion des corrections antérieures. ¶ César, B. G. IV 3 [A. G. Peskett]. Lire : et paulo, quamquam sunt ejusdem generis, sunt ceteris humaniores. Pour la séparation de paulo et du comparatif, cf. B. G. V 58, et pour la répétition de sunt cf. B. G. I 16. ¶ Etymologie du terme « supin ». [H. Darnley Naylor]. Supinus (declivis, obliquus) serait la traduction de κλιτικόν, c.-à-d. déclinable. ¶¶ Décembre. Homerica. I. Les Achéens [T. W. Allen]. Les fouilles les révèlent très différents de ce qu'ils sont dans Homère, qui leur a prêté la civilisation des Ioniens de son temps (900 a. C.). ¶ La fonction primitive de la Βουλή à Athènes [N. L. Ingle]. Instituée par Solon, et créée d'abord pour préparer les lois populaires, elle conquit certains pouvoirs judiciaires sur l'aéropage, puis peu à peu des pouvoirs électifs et législatifs. Exposition développée. ¶ Dolon déguisé en loup [J. A. K. Thompson]. Compare, au sujet de ce personnage, l'Iliade (K 334 sqq.), le Rhesus et un vase d'Euphronios, de Munich. ¶ Qqs passages de Juvénal [H. W. Garrod]. Examen critique de 17 passages ; corrections et interprétations nouvelles. ¶ Les temps passés du subjonctif latin dans les expressions optatives [E. A. Sonnenschein]. Passe en revue ces emplois, qui confirment le sens fondamental du subjonctif (ce qui est, ce qui était à faire).

Discussion détaillée. ¶ Soph. Phil. 830 sqq. [A. C. Pearson]. Interprétation d'αἴγλαν. ¶ Acharniens 1093 [E. W. Cornwall]. Lire :..., το φίλταθ' 'Αρμόδι' οὐ χαλᾶ. ¶ Horace, Carm. 4, 5, 1 [J. Sargeaunt]. Rejette l'tnterprétatien proposée par Sloman pour d i v i s or t e b o n i s. ¶ Id. [R. C. Seaton]. Maintient, lui aussi, pour ce passage le sens traditionnel contre Sloman et Page.

A. Gasc. Desfossés.

English historical Review. Vol. XXVI (1911). Pas d'art. concernant l'antiquité classique.

Hermathena. Vol. XVI. N° 37. The decay of Papyrus culture in Egypt [J. P. Mahaffy]. Défend contre Zucker sa théorie du monopole du papyrus sous les Ptolémées et montre que l'interprétation de Strabon xvii, 800 proposée par Z. est fausse. ¶ The text of the Culex [Robinson Ellis]. Explique l'origine du poème par l'existence d'une ville d'Illyrie Κύλικες où la tradition plaçait le tombeau de Cadmus et d'Harmonia. Incidemment il critique sur quelques points l'étude consciencieuse de Plésent sur le Culex. ¶ Notes on Apuleius De Mundo [L. C. Purser]. Le traité latin De Mundo a été écrit pour des Romains ; il a été de bonne heure attribué à Apulée, dont il reproduit le style en général. Il contient quelques erreurs en grec et des interprétations ridicules qui nous surprennent si l'ouvrage a été écrit par Apulée; 12 pages d'observations critiques. ¶ Mr. Prickard's translation of Plutarch's De Facie [Id.]. La traduction de Prickard suggère à l'auteur de nombreuses remarques de critique et d'exégèse, incidemment il mentionne l'élégante traduction du Somnium Scipionis du même (14 p.). ¶ Some further notes on mediaeval Hiberno-Latin and Hiberno-French literature [M. Esposito]. Après avoir payé un tribut d'éloges à la Geschichte der latein. Literatur des Mittelalters de Max Manitius et aux Chrétientés Celtiques de Louis Gougaud, Esposito donne une liste d'auteurs omis dans ses articles précédents et d'additions < v. R. d. R. 32, 243, 21 ; 34, 240, 36 ; 35, 166, 20 >. ¶ Some notes on Callimachus [M. T. Smiley]. Six pages de conjectures sur les Hymnes I et II (I, 72 ; II, 25-27 ; 45 ; 51-52 ; 76 ; 77-79 ; 87 ; 94-96 ; 101-103). ¶ Caesar's Position on the Axona [B. G. ii, chap. 8) (pl.). [H. S. Mc Intosh]. L'auteur critique la topographie proposée par W. G. Rutherford et modifie celle de T. R. Holmes. Il interprète in frontem (et non in fronte) donné par les meilleurs mss. Dans un schéma il indique la place des fossae et celle des castella qui les flanquaient aux deux extrémités extérieures. ¶ The sublime in classical greek poetry [John I. Beare] Jusqu'à Aristote, et même longtemps après, le grec manqua de terme pour désigner le sublime en tant que qualité esthétique. L'auteur distingue la sublimité dans la nature et la sublimité morale, cette dernière plus attachante et d'un degré plus relevé. L'Iliade offre des images naturelles sublimes et le sublime du patriotisme dont Hector est l'exemplaire idéal. Nous trouvons aussi dans l'Iliade le sublime de la mélancolie avec Sarpédon. Nulle part la force du destin n'est plus sublime que dans le xx^e chant de l'Odyssée avec la vision du devin Théoclymène. Pindare est plus brillant que sublime. La sublimité naturelle et la sublimité morale sont associées dans le Prométhée plus que dans toute autre pièce d'Eschyle. Exemples de sublimité religieuse dans les Suppliantes et dans l'Agamemnon. La sublimité du désespoir se montre dans l'Ajax de Sophocle ; avec Antigone nous atteignons un degré plus élevé de sublimité morale. Oedipe à Colone parait être d'une mélancolie pessimiste, c'est en réalité la sublimité du triomphe (22 p.).

Henri Lebègue.

Journal of Hellenic Studies. Vol. XXI. Part 1. Vases recently acquired by the Br. Mus. [H. B. Walters]. Continuant un art. paru en 1898 <J. of

H. St. XVIII cf. R. d. R. 23, 272,37 > W. décrit en détail les plus intéressants des vases à figures noires, encore inédits, acquis par le Br. Mus. pendant ces douze dernières années (16 fig.). 1, Cylix attique provenant de Thèbes; 2, Cotyle de Béotie (Héraclès assis et Athéna lui faisant face, plus loin un satyre et un bouc; sur l'autre face même sujet avec quelques différences); 3, Lecythos (mort de Priam assis sur un autel et que tue Néoptolème); 5, Lecythos provenant de Braona près Sparte, type unique, dont le corps à la forme d'une pyxis aux flancs concaves (sacrifice à Athéna); 5, Lecythos (capture par les gardes de Midas de Silène buvant à une source); 6, Lecythos (capture de Thétis par Pélée ; 7, Pyxis de Béotie (sur le sommet trois cavaliers ; tout autour une frise de personnages dont plusieurs à cheval) ; 8, Lecythos (de la fin de la période des vases à figures noires ; femme assise et filant ; devant elle un calathos) ; 9, Cratère béotien (d'un côté une Victoire volant, de l'autre Athéna sur un quadrige en pleine course; 10, Cratère campanien (course aux flambeaux, au centre un jeune homme sur un cheval blanc et tenant une torche). — Mention de douze vases avec représentation de course aux flambeaux. ¶ A Polycleitan Head in the Br. Mus. [A. Gardner]. Description (2 pl., 1 fig. d'une tête de jeune homme en marbre du Pentélique trouvée à Apollonie en Epire, réplique de la tête de la statue d'athlète Westmacott, très légèrement endommagée, elle est peut-être une copie contemporaine du Diadumène de Polyclète, en entendant le mot copie dans le sens d'une libre imitation du bronze en marbre et non par une reproduction mécanique de sa forme et de sa technique. Quant à l'athlète Westmacott il doit être la copie d'une statue de l'école de Polyclète. ¶ Some more unpublisched Fragments of Attic treasure-records [A. M. Woodward]. Etude, texte, restitutions et commentaire de trois petits fragments de listes du v[e] s. av. J.-C., le premier se rapporte aux inventaires du Pronaos, les deux autres à ceux de l'Hekatompédon : le premier établit définitivement le nombre exact des φιάλαι d'argent du Pronaos pour chaque année de la période de 434|3-431/0 et le troisième donne de nouveaux détails sur l'arrangement des huit premiers inventaires des objets sacrés de l'Hekatompédon. ¶ The Zaccaria of Phocaea and Chios (1275-1329) [W. Miller]. Histoire de cette famille de Gênes qui avec les Gattilusj fut mêlée à l'histoire de la Grèce au moyen âge et devint comme la souveraine de la mer Egée. ¶ Some Graeco-Phœnician shrines [G. F. Hill]. Description et étude de quelques-uns de ces reliquaires, d'après des monnaies frappées sous l'Empire et plus spécialement au III[e] s. ap. J.-C. ¶ A new Parthenon fragment [J. Six]. Une tête colossale en marbre du Musée de Stockholm désignée sous le nom de Déjanire (2 pl. 5 fig.) doit être une des têtes qui manquent au fronton du Parthénon. ¶ Kothons and vases of allied types [R. M. Burlows et P. N. Ure]. On a déjà longuement discuté sur le nom à donner à ces vases et sur leur destination, sans arriver à une conclusion qui s'impose ; après les avoir répartis en trois classes et étudiés de très près (19 fig.), B. et U. montrent qu'un grand nombre d'entre eux sont des lampes. — Addenda : 1, Lampes Minoennes ; 2, Le kothon d'argent Ptolémaïque de Toukh et Qarmous (doit être un encensoir). ¶ Stray notes on the Persion wars [O. B. Caspari]. A. Marathon : 1, Topographie : la bataille a dû être livrée, comme l'a montré Leake, dans la vallée de Vrana, où se trouvait l'Heracleum ; 2, Tactique ; 3, Stratégie ; 4. La valeur historique de la Μαραθωνομαχία de la Stoa Poikile dépend de la date où elle fut exécutée, c'est vers 450 av. J.-C. — B. Thermopyles-Artemisium. Si Xerxès, après les Thermopyles, accorda aux hommes de sa flotte une permission d'un jour pour venir visiter le lieu où son armée de terre avait

triomphé, ce n'est pas pour la raison que donne Hérodote (VIII, 24) et à laquelle il a l'air de ne pas croire, mais pour permettre à ses troupes de terre de se ravitailler, séparées qu'elles étaient depuis 15 jours de ses navires, et réduites aux maigres ressources du pays qu'elles venaient de conquérir. — C. Salamine. L'argument que Beloch tire de la direction du vent soufflant le jour de la bataille (Plut. Them. 14; Hérod. VIII, 96) pour placer Psyttalie non à l'entrée du détroit, mais près du canal ouvrant sur la baie d'Eleusis n'est pas convaincant. — D. Platées. La raison stratégique pour laquelle Pausanias choisit les rives de l'Asopus pour y placer son armée, c'est que l'endroit se prêtait très bien à une charge massive des hoplites ex aequissimo loco. ¶ Minoan potery from Cyprus and the origin of the Mycenean style [E. J. Forsdyke]. Description (5 fig.) d'un certain nombre de vases de l'époque Minoenne du Br. Mus., et recherches sur l'origine du style Mycénien, qui parait dériver de la poterie Minoenne dans sa phase « naturalistique » (periode late Minoan I) et qui après s'être développé sur le continent dans l'isolement, retourna finalement en Crète, où ses motifs modifièrent et dans une certaine mesure déplacèrent les tendances exotiques et décoratives du style Minoéen parallèle. ¶ A note on the Phaistos Disk [H. R. Hall]. Etudes de détail sur les représentations qu'on voit sur le disque de Phaistos, coiffures, armures, costumes. ¶¶ Part 2. The coinage of the Ionian revolt [P. Gardner]. Montre que les cités d'Ionie qui prirent part à la révolte contre les Perses entre 500 et 494 av. J.-C. émirent des monnaies communes en electrum dans le détail desquelles il entre. ¶ Corpus irscr. Neo-Phrygiarum [W. M. Calder]. La découverte faite en 1908 et 1910 de tout un lot d'inscr. nouvelles Néo-Phrygiennes, quelques-unes d'un intérêt considérable, permet à C. de reviser et de compléter le travail de Ramsay qui a publié la collection complète des inscr. Phrygiennes alors connues dans le Jahresb. d. Oest. Arch. Inst. 1905, p. 79-120 < cf. R. d. R. 30, 143, 20 >. Il décrit, restitue et commente 67 inscr. ou fragments d'inscr. ¶ The birds of Homer [J. M. Borston]. Etudie les oiseaux dont il est fait mention dans Homère, indique les passages où ils sont cités, et en identifie vingt-neuf espèces. ¶ Nauarch and Nesiarch [W. W. Tarn]. Sous Ptolémée II la mer Egée et toutes les flottes égyptiennes étaient placées sous le seul contrôle d'un navarque ou amiral, il avait en plus les pouvoirs qui auraient été exercés par le stratège ou général des iles: il était donc comme un vice-roi de la mer et exerçait un contrôle général sur les îles; lorsque les iles furent perdues pour l'Egypte, il garda probablement le commandement de celles qui restaient, et lorsque enfin ce commandement disparut et que l'Egypte dut renoncer à la mer Egée, le navarque ne commanda plus que sur l'île de Chypre. D'autre part le Nésiarque n'exerçait pas d'autorité militaire ou presque pas, c'était une sorte de ministre-résident Ptolémaïque. 1, Les nésiarques. 2, Les navarques. ¶ An archaic male head from Athens [E. S. Forster]. Description de cette tête en marbre trouvée en 1879 et actuellement dans une collection privée, elle vient grossir la liste peu nombreuse des κοῦροι athéniens du vie s. av. J.-C. ¶ Some archaic gold ornaments with representations of sphinxes and sirens [F. M. Marshall]. Description (3 fig.) de trois de ces ornements en or dont l'un est une fibule étrusque du viie s. av. J.-C. trouvée dans la Campagne Romaine, et sur lesquels on voit représentés des sphinx ou des sirènes. ¶ Topographica Constantinopolitana [N. H. Baynes]. Détails topographiques sur Constantinople entre 660 et 668 tirés des Miracula S. Artemii, saint dont le corps après sa décapitation avait été transporté dans l'Eglise de Saint-Jean-Baptiste. ¶ Penalties in Lycian epitaphs of Hellenistic and

Roman times [W. Arkwright]. On trouve dans un assez grand nombre d'épitaphes grecques de Lycie une clause portant que toute personne qui aura fait une inhumation dans une tombe sans y être autorisée par le propriétaire de la tombe, sera passible d'une amende à payer à une corporation soit publique (le δῆμος, la πόλις ou le trésor impérial) soit religieux (un temple d'une divinité) ou à un puissant corps constitué (comme la γερουσία). Deux cas se présentent, ou bien l'usurpation de la tombe est regardée comme un péché, puis sous les Romains comme un crime, appelant la vengeance des dieux offensés ou l'intervention de l'Etat, ou bien elle n'est ni un péché, ni un crime, mais seulement un tort à la propriété privée donnant lieu à une action civile pour dommages. La première de ces conceptions est la plus ancienne et paraît correspondre mieux aux conceptions primitives des races de l'Asie mineure. ¶ The master of the Berlin amphora [J. D. Beazley]. Attribue à l'artiste anonyme, supérieur à Douris, qui a peint l'admirable amphore nº 2160 du Musée de Berlin (Silène avec la lyre, Hermès avec des ailes au petasos et aux pieds, et une biche) trente-huit autres vases (description, 2 pl. 9 fig.) et caractérise son style. Il donne ensuite une liste d'imitations qui se trouvent dans différents musées. ¶ Archaeology in Greece (1910-1911) [R. M. Dawkins]. Rapport sommaire sur les fouilles et les découvertes. ¶ The sandal in the Palazzo dei conservatori [G. Dickins]. Dans le Palais des Conservateurs à Rome se trouve un fragment d'un pied colossal, chaussé d'une haute sandale du type connu sous le nom de Tyrrhéniennes; d'après certains détails de la technique il a dû appartenir à une statue de femme et se rattacher à une longue draperie. Raisons pour lesquelles on peut le regarder comme une œuvre originale du sculpteur Messénien Damophon.

Journal of Philology. Nº 63. Dictys Cretensis and Homer [Andrew Lang]. L'existence d'une chronique héroïque de la Guerre de Troie proposée par Allen <v. R. d. R. 35, 175, 4 suiv.> est très improbable. Si Thucydide avait connu qqs restes de la chronique des événements qui était accessible à Darès, il les aurait cités. L'auteur de l'Iliade ne connaissait historiquement les événements pas plus que le poète de la Chanson de Roland ne connaissait l'histoire de Charlemagne. Dictys est un auteur à tendance antihomérique, antiachéenne, telle qu'elle se montre dans les Cypria dont Palamède est le héros. Il suit assez souvent les Cycliques, et aussi les Cypria. Toutefois les modernismes de Dictys sont plutôt des inventions de l'auteur que des emprunts aux Cypria. Le Catalogue homérique ne repose pas sur une chronique en vers transmise oralement comme l'a prétendu Allen <v. R. d. R. 35, 172, 41>, mais sur des chants populaires et des légendes (18 p.). ¶ Homerica [Arthur Platt]. Observations critiques ou conjectures sur les passages suivants : Α 5, 20 ; Β 303 ; Γ 23, 125 ; Δ 468 ; Ε 135, 139-140, 554, 734 ; Ζ 59 ; Θ 189 [1] ; Λ 113-115, 256 ; Μ 382, 433 ; Ν 485 (ponctuation) ; Ο 14 ; Π 46-47, 104, 203 ; Σ 180 ; Τ 97 ; Φ 66 suiv. 126, 374 ; Χ 127, 322 ; Ψ 455 ; Ω 400, 506, 527, 721 ; α 23 ; γ 352 ; δ 546-547 ; ε 300 ; ο 393 ; ϱ 218. ¶ On Aristotle de animalium incessu [Id.]. Notes d'exégèse et de critique sur une douzaine de passages. ¶ Notes on Agamemnon [Id.]. Nombreuses conjectures dont qqs-unes sont quelque peu hardies, au dire de l'auteur ; aucune d'entre elles n'est plus audacieuse que celles qui figurent dans le texte imprimé de Wecklein de 1888 (28 p.). ¶ Notes on the Poetae

1. L'auteur conserve ce vers condamné par les anciens critiques. Il dit plaisamment : If it is ejected, Hector has to eat barley.

latini minores [H. W. Garrod]. Conjectures sur : Cicéron de Consulatu suo 49. — Cicéron Odyssée XII, 189. — Celeuma 14 (Baehrens Poetae Latini Minores II p. 167). — Incerti Ponticon Praefatio 1-6 (Ibid. p. 172). (L'auteur de ce poème serait Arbronius Silo. Cf. Ovide Pont. IV 16.) — Pervigilium Veneris 10 (Baehrens. P. L. M. IV p. 294). — Claudius ad Lunam 8-11 (Ibid. III p. 163). — De Ave Phoenice 103-104, 125-126 (ibid. III p. 253 suiv.). Incidemment émendation de deux vers de Manilius IV 173-4. — Tiberianus I, 7 ; 10 ; 12-14 (ibid. p. 264 suiv.). ¶ The speech of Claudius on the adlection of Gallic senators [E. G. Hardy]. Traduction suivie d'un commentaire historique. Claude se proposait comme censeur de faire admettre au moyen de l'adlectio, dans le sénat romain, des personnes de la Gallia Comata désignées comme insignes juvenes. C'était une innovation, sauf en ce qui concerne Lugdunum. Il y a trois points sur lesquels nous devons à Tacite un supplément d'information. 1. Les arguments du parti obstructionniste sont énoncés. 2. Un jour nouveau est jeté sur les « insignes juvenes ». 3. Le résultat pratique acquis est donné. Claude choisit un ou deux candidats Eduens pour l'admission immédiate au sénat. ¶ Notes on the lex Judiciaria of G. Gracchus, the Lex Servilia of Cæpio and the lex Thoria [Id.] 1. La loi fut proposée sans succès en 106, mais devint la base d'un arrangement durable établi par la loi Aurelia de 70 av. J.-C. — 2. Les règles de la probabilité historique nous défendent d'admettre que la loi ait réellement passé : c'est ce que semble confirmer Cicéron, Verr. I, 13, 38. — Interprétation de la phrase de Cicéron Brutus 136 contre les conclusions de Mommsen et Gligher ; suivant H. la loi ne délivra d'un vectigal aucune catégorie de l'ager publicus. ¶ Aristotelia V [I. Bywater]. Nombreuses conjectures concernant De Interpr., Physique, Problèmes, Métaphysique et Rhétorique (16 p.). ¶ Plato, Timaeus 37 c [J. Cook Wilson]. Dans ce passage ἄγαλμα ne signifie pas « statue » ou « image » mais « plaisir » (delight) ou « orgueil » (pride). ¶ Some notes on Lucan VIII [J. D. Duff]. D. signale les fautes d'art et les invraisemblances historiques du récit de Lucain. Il propose deux changements de ponctuation : vers 118-119 et 549-550. ¶ On some passages in Plato's Sophist [H. Jackson]. Lire : 218 E ἔλαττον (au l. de ἐλάττονα) ; 225 A σώμασι (au l. de σώματι) ; 244 C reprendre καταγέλαστόν που à la phrase précédente et supprimer la virgule après ὄνομά τι. Henri LEBÈGUE.

New Palaeographical Society, fac-similes of ancient manuscripts. Part IX, pl. 201 : Détroit, Etats-Unis, Biblioth. de M. C. L. Freer. Parchemin, V^e et VII^e ? s. Les Evangiles en onciale ; deux écritures ; fac-sim. d'une page de l'Evang. de Marc (onc. penchée) et d'une de l'évang. de Jean. ¶ Pl. 202 : Détroit, Etats-Unis, Bibl. de M. C. L. Freer. Parchemin, contenant le Deutéronome et Josué, en forte onciale verticale, probablement du VI^e s. Une page sur deux colonnes. ¶ Pl. 203 : Paris, biblioth. du Louvre. Papyrus opistographe. S. Cyrille d'Alexandrie, de Adoratione, en écriture onciale de type copte, du VI^e au VII^e s. (cf. pl. 48) ; fac-sim. de deux pages. ¶ Pl. 204 : London, Brit. Mus. Burney Ms. 86. Parchemin écrit vraisemblablement en 1059, l'Iliade avec scholies. Une page en écriture minuscule penchée et fac-sim. de la souscription. ¶ Pl. 205 : London, Brit. Mus. Additional Ms. 36753. Parchemin. Florilège d'auteurs sacrés et profanes, écrit, en 1198, de la main de Christophoros, prêtre. Fac-sim. de deux pages en minuscule élégante et de la souscription. ¶ Pl. 206 : Lyon, Bibl. de la ville, Ms. 607 (523 bis). Parchemin, VII^e s. saint Augustin, Cité de Dieu. Facsim. d'une page en demi-onciale, sur deux colonnes et d'une note en cursive. ¶ Pl. 207-208 : Epinal, biblioth. de la ville. Ms. 68. Parchemin, probablement écrit de plusieurs mains, en 744. Saint Jérôme, Epîtres. Fac-

sim. de deux pages et de deux portions de pages, en écritures de type mérovingien ou précarolingien. ¶ Pl. 209 : Lyon, bibl. de la ville, Ms. 608 (524). Parchemin, Saint Augustin, de natura et gratia etc. Ecrit, de 798 à 814, en minuscule carolingienne où se voient encore des traces du style mérovingien. Fac-sim. d'une page et d'une portion de page avec explicit. ¶ Pl. 210 : ne concerne pas l'antiquité classique. ¶ Pl. 211 : London, Br. Mus. Additional Ms. 30861. Parchemin, écrit entre 1034 et 1046. Juvénal, Satires avec scholies et gloses interlinéaires, en minuscule carolingienne souvent penchée. Fac-sim. de deux pages et d'une note du xi^e s. ¶ Pl. 212, 213 ne concernent pas l'antiquité classique. ¶ Pl. 214-216 : Cambridge, Trinity college library, Ms. B. II, 4. Parchemin, xiii^e s. Psautier en latin avec dix pages de miniatures, exécuté en Angleterre. Fac-sim. de deux pages, grandeur exacte, l'une offrant une miniature en six sujets, l'autre une page de texte avec grande initiale; puis (pl. 215) quatre autres miniatures réduites et (pl. 216) sept belles initiales avec quelques ornements de fins de lignes. ¶ Pl. 217 : London, Brit. Mus. (a) Egerton Ms. 2867. Parchemin. La Bible en latin (vulgate), 1^re moitié du xiii^e s. (b) Arundel Ms. 303. Parchemin. La Bible en latin (vulgate), suivie des interprétations des noms hébreux attribués à Rémi d'Auxerre, écrite entre 1228 et 1234; (c) Additional Ms. 31830. Parchemin, écrit entre 1252 et 1275. La Bible en latin (vulg.) avec interprétation des noms hébreux. (d) Additional Ms. 37487. Parchemin, 2^e moitié du xiii^e s. La Bible en latin (vulgate) avec interpr. des noms hébr. Quatre pages en petite minuscule avec initiales. ¶ Pl. 218 : London, Br. Mus. Egerton Ms. 745. Parchemin, écrit av. 1350. Vies de saints. Fac-sim. de deux pages avec miniatures. ¶ London, Br. Mus. Harley Mss. 4381, 4382. Parchemin. Les « livres historiaux de la Bible » de Guyart des Moulins. Ecrit av. 1413. Une page avec miniature représentant le temple de la Sagesse. ¶ Pl. 220 et 221 ne concernent pas l'antiquité classique. ¶ Pl. 222 : London, Br. Mus. Addition. Ms. 15246. Parchemin. Saint Augustin, la Cité de Dieu, écrite probablement à Naples avant 1485. Une page avec belle initiale et encadrement. ¶ Pl. 223-225 ne concernent pas l'antiquité classique.

A. J.

Numismatic Chronicle and Journal of the Numismatic Society. Vol. XI. (1911). N° 1 (41). The type of the Jewish shekels [E. Rogers]. Explication du Rs. des shekels frappés sous Simon Macchabée, où l'on voit représenté ce qui doit être trois pousses de rhododendron ; au dr. le calice est le vase avec lequel le Grand-Prêtre faisait les libations. Allusions à Ecclésiastique, ch. L. ¶ The cognomen of the Emperor Antoninus Pius [C. H. Dodd]. Origine et signification du « cognomen » de Pius, expliqué à la lumière de la numismatique (2 pl.). — 1. Témoignage des auteurs ; 2. Les monnaies au type de la Pietas ; 3. Histoire jusqu'à Antonin et interprétation de ce type de monnaies ; 4. Conclusion : A. prit le cognomen de Pius tôt après son élévation au trône par allusion à sa « pietas erga deos » déjà célèbre (Paus. VIII, 43, 5). ¶ A hoard of Roman and British coins from Southants [G. F. Hill]. Description (2 pl.) d'un trésor de monnaies contenues dans un vase de terre, brisé au moment de la découverte, mais qui a pu être restauré : ce sont des denarii du temps de la République et de l'Empire, des as du temps de l'Empire et des imitations barbares locales de ces monnaies, puis des monnaies bretonnes ; les pièces romaines en cuivre vont du 2^e s. av. J.-C. au 2^e s. de notre ère, et comme les dernières en date (du troisième consulat d'Hadrien 119 ap. J.-C. frappées entre 119 et 138) sont très bien conservées, on peut en conclure que le trésor fut enfoui vers le milieu du 2^e s. ¶¶ N° 2 (42). Some unpublished greek coins [J. Maurogor-

dato]. Monnaies inédites (1 pl.) de Chio, Athènes, Erythrée, Egine, Locres opontienne, Syracuse. ¶ On the dated coins of Julius Caesar and Mark Antony [M. Caspary]. Certaines monnaies de César et de Marc Antoine portent des nombres qui indiquent l'âge de celui qui les a émises : ainsi celles de César de l'an 50 av. J.-C. qui portent au dr. le chiffre 52 (LII) en connexion au rs. avec un trophée de dépouilles gauloises, qui est un véritable « type parlant », mettent en parallèle les succès de César dans les Gaules avec les événements de l'année de sa naissance, 102, où les Teutons avaient été repoussés et où la Gaule romaine avait été reconquise par Marius. C'était comme une réponse de César à ses détracteurs. Celles de Marc-Antoine, qui portent la légende « Lugduni », avec le chiffre XL, n'indiquent pas l'anniversaire de la naissance de M. A. (ce qui est le cas pour celles qui portent XLI), mais rappellent qu'à l'âge de 40 ans, M. A. fonda la ville de Lyon et fut compté, non plus comme le « municeps », mais comme le « patronus » de cette ville. ¶ Coinages of the Triumvirs, Antony, Lepidus, and Octavian, illustrative of the history of the times [H. A. Grueber]. Commente l'histoire de Rome de 44 à 31 av. J.-C., d'après les monnaies d'or et d'argent contemporaines des triumvirs, (2 pl. 4 fig.) qui sont les témoins de ces temps, comme les médailles le sont pour d'autres époques et qui montrent les développements et l'extension de la puissance romaine ; il les dispose par ordre chronologique depuis une monnaie de Marc-Antoine, portant son portrait et frappée peu après le meurtre de César (44 av. J.-C.) jusqu'à la bataille d'Actium (31 av. J.-C.). Les événements les plus remarquables mentionnés sont les guerres en Sicile contre Sextus Pompée ; celle de Brutus et de Cassius en Grèce et en Asie mineure et celles contre les Parthes et les Arméniens. G. fait précéder chaque émission de remarques historiques en évitant de tomber dans les détails (art. de 44 p.). ¶ Mélanges. Forgeries from Caesarea Mazaca [J. G. Milne]. Addition à un art. de Hasluck <Num. Chron., n° 40 : R. d. R. 35, 178, 35> où M. indique d'autres monnaies fausses de cette ville. ¶ Hoard of silver coins of Knidos [J. G. Milne]. Petit trésor de monnaies d'argent de Cnide du 3e s. Liste de ces 18 monnaies, tétroboles, dioboles, avec les noms des magistrats, la dimension et le poids. ¶¶ (Nos 3/4 (43/44). A new jewish tetradrachm [E. Rogers]. Description de ce tétradrachme émis pendant la seconde et dernière révolte des Juifs sous Hadrien. Au rs. il porte l'inscr. en hébreu « délivrance de Jérusalem » ; au dr. le nom de « Simon » et le Tabernacle. ¶ Chronology of the eastern campaigns of the Emperor Lucius Verus [C. H. Dodd]. Retrace au moyen des monnaies contemporaines (2 pl.) les événements de la campagne de Verus (162-166) en Orient, année après année. — Appendice. 1. Quelques types de monnaies de la période comprise entre la fin de la guerre des Parthes et la mort de Verus ; 2. On ne peut pas savoir, d'après les monnaies romaines de cette époque, si les opérations militaires de Verus eurent pour résultat de constituer la Mésopotamie en province romaine. — Art. de 59 p. ¶ A note on the firt issue of gold coins at Athens [A. M. Woodward]. Un inventaire des objets sacrés du Parthénon, datant de 385 à 375 av. J.-C. (Inscr. Gr. II, 2, n° 665), complété par un fragment nouvellement découvert (J. of Hell. St. 29, p. 172), montre qu'on conservait au Parthénon même et non dans l'atelier monétaire d'Athènes les coins et probablement les enclumes qui avaient servi à l'émission des monnaies d'or de 407/406 av. J.-C. ¶ Mélanges. Finds of Alexandrian coins in London [F. D. Ringrose]. Trouvé à Londres, dans des fouilles, un vase de terre contenant 46 monnaies de cuivre et de billon frappées à Alexandrie et allant de Néron à Carinus : ce trésor doit dater

de l'époque de Carinus (283-285 ap. J.-C.). Liste de ces pièces de monnaie. ¶¶ A cette revue est jointe un résumé très sommaire des communications faites aux séances de le R. N. Soc. sous le titre de **Proceedings of the R. Num. Society.** — N° 2. Nov. 1910 [E. Rogers]. Denarii de Trajan d'origine juive : monnaie d'Antiochus VII frappée à Jérusalem. ¶ [E. Shepherd]. Monnaies de Béotie frappées sur des monnaies d'Antigone II. ¶ [Walters]. Monnaie de cuivre d'Othon frappée à Alexandrie ayant au rs. le buste de la Niké, très rare. ¶¶ Déc. [H. Symonds]. Monnaie en bronze rare de Magna Urbica ayant au rs. l'inscr. Venus genetrix, trouvée dans le Dorsetshire. ¶ [W. H. Hubbard]. Denarius de C. Serveilius (63 av. J.-C.) et une monnaie de bronze inédite de Hiérapolis (2e s. ap. J.-C.). ¶¶ 1911 Janv. [G. F. Hill]. Influence classique sur les médailles italiennes. ¶¶ Fév. [F. A. Walters]. Médaillon en bronze très rare d'Antonin le Pieux. ¶ [B. Roth]. Statère d'or de Dubnovellanus. ¶¶ Avril [F. A. Walters]. Monnaie de l'Impératrice Domitia frappée à Alexandrie. ¶¶ Mai [Id.]. Médaillon en bronze de Tibère, frappé à Clypea (Afrique) en 23 ap. J.-C. par P. Corn. Dolabella. ¶ [Cripps]. Monnaies de bronze de Carausius trouvées à Cirencester. ¶ Discours du président sur les progrès de la numismatique, et sur les ouvrages parus sur cette science, dont il fait une rapide analyse.

N. P.

Papers of the British School at Rome. Vol. VI (1911). Ne nous sont pas encore parvenus.

Proceedings of the Cambridge Philological Society. LXXXV-LXXXVII (1911). Carême 1910. Première séance. Communication de [Miss E. Harrisson] sur Euripide. Les Crétois (fragm. 472 Nauck), βροντὰς τελέσας signifie : ayant accompli les rites du tonnerre. ¶¶ 2e séance. Deux plaisanteries dans Catulle [E. Harrisson]. Cat. 84. Sur les aspirations d'Arrius ; ce sont les premiers éditeurs qui ont introduit les « h », et non les mss. : le dernier mot du poème était ou suggérait χιονέους. — 36, 19 au l. de « ruris » qui ne s'impose pas, les mss. donnent « turis », commentaire. ¶¶ 3e séance [Hicks]. Interprétation d'une partie de la lettre d'Epicure à Hérodote (Diog. Laert. X, § 55-59). ¶ L'authenticité du « De Saltatione » de Lucien [Robertson]. Prouvée par le style et le sujet : ce traité fut écrit à Antioche entre 162 et 165 ap. J.-C. ¶¶ 4e séance. Qu'était-ce que les κουρῆτες. Eur. frag. (Nauck 472). De jeunes initiés. ¶ Miscellanea [Pearse]. Catulle 58, 1, ponctuer « Caelii Lesbia, nostra Lesbia illa ». — T.-Live 41, 1, imaginariis fascibus, expliquer par « imagines ». — Hor. O, IV, 4, 18-22 expliquer par Dion Cass. LIV, 22-2. — Soph. O. C. 939 sq. Conserver λέγω. Construire : οὔτε ἄβουλου τοὔργον τόδ' ἐξέπραξα, γιγνώσκων δ' ὅτι κ. τ. λ. — Id. 1371 sq. lire avec les mss. : ἐρεῖ τις. — Hérod. I, 4. ¶ Notes sur Aristoph. Acharn. et Lys. [M. Bury]. Acharn. 1093, lire peut-être ὀρχηστρίδες, τὰ φίλταθ' 'Αρμόδι' — ἐν κλαδί, en supposant ἐν κλαδί = ἐν μύρτου κλάδι : — 835 expliqué par l'hypothèse « nequitia latet » : — 709, lire αὐτὴν τὴν 'Αρείαν (sc. βουλήν) : — Lys. 324 lire : ὑπό τ' ἀνέμων ἀργαλέων. ¶¶ Pâques 1910. 1re séance. Eur. Bacch. [Verrall]. 506. signification de ce vers où οὔτε et οὐδὲ ne peuvent se confondre ; 613, diviser et ponctuer comme suit : πῶς ἠλευθερώθης ; ἀνδρὸς ἂν ὁσίου τυχών ; (deux interrogations). — 631, lire : κἀκέντει φαεννὸν οὐδὲν ; 633, συντεθράνωται ἅπαν doit être mis entre parenthèse (« quoique tout soit remis en place ») ; 636 ἥσυχος δ' ἐκβασκάσας ; supprimer 662 ; 754 sqq. conserver la leçon des mss. ; 912, conserver σπένδοντα, et au v. 158 νάρθηκά τε, πιστὸν Ἅιδαν, dérivant πιστὸν non de πείθομαι, mais de πίνω. ¶¶ Saint-Michel. 1re séance [Rapson]. Communication sur certaines légendes de monnaies bilingues (grec-indien) et leur importance pour l'histoire des royaumes Grecs dans le nord de l'Inde. ¶¶

3ᵉ séance. Communication de [Jackson] sur les meubles et objets divers qui devaient se trouver dans le cabinet de travail d'Aristote, en partant de l'idée que lorsqu'on enseigne quelque chose on est tout disposé à prendre comme exemples les objets qu'on a devant les yeux ; ainsi dans les ouvrages philosophiques d'A., on trouve à tout instant des allusions à certains objets qu'il devait avoir autour de lui et qui faisaient partie de son mobilier qu'on peut ainsi arriver à reconstituer. ¶ Communication de [Giles] sur certaines difficultés dans la tradition de l'établissement des populations dans le Latium. G. arrive à la conclusion que si peu historique que paraisse la légende d'Enée et des Troyens arrivant par mer dans le Latium, la situation des populations dans cette région au commencement de la période historique, suggère l'idée que toute une partie d'entre elles (groupe auquel appartenaient les Latins et les Falisques) arrivèrent dans ce pays par la mer.

X.

GRÈCE

Rédacteur général : B. Haussoullier [1]

Bulletin de correspondance hellénique. 35ᵉ année, nᵒˢ 1-4. Fouilles de Délos exécutées aux frais de M. le duc de Loubat. Inscr. financières (1906-1909) [F. Dürrbach]. Nᵒ 1 avec planche double épigraphique. Inscr. στοιχηδόν. États de comptabilité des Amphictyons en 372-74. Nᵒ 2. Inscr. de 30 l. Il s'agit de travaux à effectuer, peut-être à la chalkothèque. Nᵒ 4. Fragment de comptes amphictyoniques et fragment d'inventaire. Ligne 11 (face B) χαμπτῆρες doit signifier une espèce de cassettes ou d'écrins. Nᵒ 5 (face B), début d'une liste de locations des domaines sacrés. Nᵒ 6 avec pl. double épigraphique. Compte de recettes et dépenses. Date probable 299. Première mention de l'architecte Callisthénès. Nᵒ 17. Inscr. chorégique. Date probable 263. Nᵒ 26. Suite d'un compte de dépenses. Nᵒ 31. Fragment d'un cahier des charges concernant des travaux publics. Inscr. de 38 l. Nᵒ 40. Textes des faces A et B : Face A, Protocole de transmission, fermages, puis loyers des maisons. Face B, prêts consentis pendant l'exercice, dépenses diverses (216-215). Nᵒ 44 ; 51 l. : L. 21-31 compte des travaux donnés à l'entreprise. L. 32 à la fin achat de bois, état de dettes imputables à des particuliers antérieurement à l'exercice actuel. Nᵒ 46. Inscr de 27 l. Ordre relatif des archontes Callias et Callisthénès fixé définitivement. Liste de 11 archontes delphiques. Nᵒ 47. Inscr. de 51 l. (texte). Baux des locations des domaines sacrés. Durée des baux indiquée pour la première fois (5 ans). ¶ Anti-Sellasia [G. Sotériadis]. Réponse (en grec) aux critiques de Kromayer sur l'emplacement de la bataille de Sellasie (pl.). ¶ Géta, roi des Édones (pl.) [P. Perdrizet]. D'après son nom Géta semble non pas un Edone, mais un Gête régnant sur les Edones (aux environs de l'an 500 avant l'ère vulgaire). ¶ Contribution à l'étude du macédonien (pl.) [Id.]. La persistance du dialecte macédonien à la cour d'Egypte et parmi

1. Par suite de la mort de notre fidèle et regretté collaborateur M. C. E. Ruelle, nous sommes obligés de remettre à l'année prochaine plusieurs des analyses dont il se chargeait depuis tant d'années. (La Rédaction.)

les soldats de la garde ptolémaïque résulte d'un texte d'Apollonius Dyscole, Syntaxe 3 (p. 214^b, ed. Bekker) § 34 (ed. Uhlig). La parenté de l'idiome macédonien avec les dialectes « éoliens » de la Grèce du Nord semble d'après la citation d'Apollonuis n'avoir pas échappé à Aristarque. ¶ La tholos du trésor de Sicyone à Delphes (pl.) [F. Courby]. Combat la restitution de Pomtow proposée dans Zeits. f. Geschichte d. Architektur (1910). En réalité une seule hypothèse demeure possible, c'est qu'il y avait deux monuments distincts. ¶ Inscriptions de Delphes (pl.) [Em. Bourguet]. 1. Martinaud a eu le mérite de retrouver au milieu de pierres entassées des fragments où l'on n'avait pas encore reconnu de lettres et qui permettent la restitution suivante : [Λιπαραῖο]ι τὸ[πό]λ[λονι] δ[εκάταν ἀ]πὸ Τυρσα-ν[ῶν]. C'est l'inscription contemporaine de la victoire des Liparéens et antérieure d'un siècle et demi environ à l'inscr. de la façade antérieure qui a certainement été gravée dans la seconde moitié du IVe s. Le texte de l'inscr. regravée est : Λιπαραῖοι 'Απόλλωνι ἀπὸ Τυρσανῶν (ou p. e. ἀπὸ Τυρσανῶν 'Απόλλωνι). La base des Liparéens semble avoir été dans la région Ouest du sanctuaire. — II. Restitution du texte d'une inscr. publiée par Homolle, B. C. H. 1899, p. 383. — III. Trésor des Siphniens. Inscr. de trois lignes en l'honneur du général Théodotos. — IV. L'inscr. des deux assises sur la face antérieure desquelles sont gravés 13 décrets pour les Etoliens (Homolle, ibid. 1897) n'est sûrement pas du milieu du IVe siècle et n'est pas non plus du milieu du IIIe. On n'a pas respecté l'ordre chronologique quand on a recopié tous ensemble les décrets de la base. — V. La question de la base, ou des bases, de M. Minucius Rufus n'est pas encore résolue. Un fait nouveau, c'est l'existence de deux guerres : une contre les Scordistes et une contre les Besses et autres Thraces. ¶ La fin de la céramique peinte en Grande-Grèce, d'après les documents des musées d'Italie (pl.) [Charles Picard]. Vases dits de Gnathia. I. Fabriques et provenances. A. Les centres apuliens. Les ateliers de Ruvo paraissent avoir eu plus d'importance qu'on ne leur en accorde ordinairement. Les fouilles exécutées à Oria et à Manduria ont rassemblé au Musée de Tarente une abondante quantité de poteries. Centres inconnus et centres secondaires. B. Les centres extra-apuliens (Campanie, Sicile). Autres centres méditerranéens. Les conclusions tendant à constater un commerce d'importation apulienne en Grèce, ne s'appliquent pas aux poteries exhumées près de l'Acropole d'Athènes. « Si le style mixte à éléments floraux, géométriques ou naturels a régné dans tous les pays méditerranéens à partir du IIIe s. il a du moins trouvé en chaque pays un développement indépendant. » II. Chronologie des séries italiotes. On peut placer entre 350 et 250 environ le développement et la principale période de vitalité des séries italiotes de décadence. III. Le style dit de Gnathia et les céramiques parallèles. Conclusion. Au moment où apparaissent les poteries décadentes, Tarente reste encore l'intermédiaire de la civilisation hellénique. Catalogue des Vases dits de Gnathia au musée de Naples. ¶ Inscriptions de Thessalie et de Macédoine [J. Hatzfeld]. Texte de 11 inscr. ¶ Addendum [J. Sotiriadis] < v. pl. h. >.

¶¶ Nos 5-12. Fouilles de Délos exécutées aux frais de M. le duc de Loubat. Inscr. financières (Fin) (pl.) [F. Dürrbach]. N° 48. Inscr. de 75 l. composée de six fragments. Noms d'archontes, comptes de location de domaines divers. N° 49. Inscr. intéressante en raison des noms des hiéropes qui s'y rencontrent. N° 51. Inscr. de 45 l. : Inventaire, liste de prêts consentis pendant l'exercice à des particuliers, et de débiteurs arriérés. N° 59. Inscr. de 5 l. où il s'agit probablement de matériaux reçus ou achetés par les hiéropes de l'année. N° 62. Inscr. de 55 l. : d'abord liste des στάμνοι

qui constituent l'encaisse au début de l'année de la caisse sacrée, puis listes de jarres déposées dans la même caisse au courant de l'année. N° 63. Inscr. de 47 l. : portion de l'inventaire, puis liste de débiteurs. N° 64. Inscr. de 48 l. : liste de στάμνοι et des jarres qui constituaient la caisse sacrée à l'entrée en charge des hiéropes de l'année. N° 65. Inscr. de 74 l. : énumération de jarres, loyers, dépenses payées en salaire. N° 66. Fragment appartenant à la stèle d'Amphiclès II. N° 77. Insc. de 54 l. Inventaire. Qqs mots sont nouveaux et de sens inconnu. ¶ Les marbres antiques de Délos conservés au Musée du Louvre [Et. Michon]. I. L'Inopus acquis par Gebelin fut cédé au Louvre où il dut entrer en l'an IX. Attributions diverses de ce fragment : Inopus (Visconti), Alexandre le Grand (Ravaisson et S. Reinach). Il y a dans l'Inopus des marques du plus bel art du IVe s. et des signes des tendances nouvelles qui lui succèdent. — II. Statuette de femme. Ce fragment donné par Madame Vve Blouet est, contrairement aux divagations de Ch. Lenormant, simplement une pleureuse. — III. Stèle funéraire de P. Licinius Anius. Stèle de médiocre valeur donnée en 1900 par Sorlin-Dorigny. Michon se demande si la présence du nom Ἄνιος n'aurait pas fait supposer, comme on l'a indiqué au donateur, que la stèle provendrait de Délos. — IV. Autels. Le premier rapporté par M. de Saurin provenait de l'ancienne collection Sallier. Le second offert par le commandant Demelay donne lieu à une longue correspondance officielle. Les deux figures qui accompagnaient l'autel de Demelay sont restées 66 ans à Toulon et ne sont arrivées à Paris que le 14 janvier 1887. — V. Fragments d'architecture. Les fragments du Louvre qui figurent dans le Musée de sculpture de Clarac t. II, planche 195 bis, et désignés par les lettres s et t proviennent de Délos. — VI. Inscriptions. 1. Décret en l'honneur de Patron, fils de Dorothéos. Cette inscr. possédée d'abord par le Marquis de Nointel, puis par Thévenot, Baudelot et l'Académie des Inscriptions fut cédée au Louvre, en août 1803, par Lenoir à Denon, directeur du Musée Napoléon. 2. Décret en l'honneur de Kraton fils de Zotichos. Il est probable que ce fut Fauvel, qui visita Délos dans l'été de 1791, qui fournit l'inscr. à Choiseul-Gouffier. 3. Fragment d'un compte des hiéropes de Délos (voir Th. Reinach dans Rev. Et. Gr. 1900 « Pierres qui roulent, II »). ¶ Vases archaïques de Délos (pl.) [Frederick Poulsen, Charles Dugas]. La campagne de 1908 tout particulièrement fructueuse a livré une quantité de fragments avec lesquels on a pu reconstituer entièrement un certain nombre de vases. La plupart des vases proviennent du plus méridional des deux édifices carrés situés à l'O. de l'Artémision. Etude des vases géométriques des Cyclades, des vases déliens orientalisants, des vases méliens, accompagnée d'une liste de concordance entre les nos de classement et les nos d'inventaire du Musée de Délos. ¶ Fragments d'une liste d'archontes déliens (pl.) [P. Roussel]. La liste nouvelle dont les divers fragments ont été découverts dans la partie méridionale du téménos et dans les environs apporte une utile contribution à l'étude de l'archontat délien. La succession chronologique des archontes entre 315 et 301 est assurée. ¶ Laodicée de Phénicie [Id.]. Une inscr. gravée sur une base de dédicace faite en 122-1 prouve que Bérytos et Laodicée de Phénicie sont la même ville ; il ne faut pas s'étonner que les marchands se disent Βηρύτιοι, les citoyens Λαοδικεῖς οἱ ἐν Φοινίκῃ. On admet que dès 123 les habitants de Bérytos rejetèrent un nom offiiciel qui contrariait leurs habitudes. ¶ La confédération des Nésiotes [Id.]. C'est à Délos qu'ont été retrouvées la plupart des inscr. relatives à la Confédération. On n'a trouvé à Délos aucun texte postérieur au milieu du IIIe s. qui émanât du κοινόν des Nésiotes. L'inscr. trouvée à Herakleia (I. G. XII, VII, n° 509) ne jette

aucune lumière sur les rapports de la confédération et des Etats particuliers. ¶ Monuments et inscriptions de Delphes (pl.) [Em. Bourguet]. V. La base du char des Rhodiens. A la hauteur de l'autel de Chios, entre la Voie sacrée et le mur d'enceinte est une plateforme de 5 m 54 × 4 m 47 sur laquelle était la base qui supportait le char d'or consacré à Apollon, dont nous pouvons restituer la dédicace. Inventaire n° 2486. Texte et commentaire d'une inscr. de 36 lignes qui contient un décret en faveur des Rhodiens. B. suppose qu'après la chute du colosse de Rhodes, dont un oracle parti vraisemblablement de Delphes avait défendu la reconstruction, les matériaux, le bronze et l'or, les 6000 talents dont Ptolémée avait spécifié l'emploi ont été tout de suite transformés en une offrande plus agréable au dieu pythien. — VI. La base de la fille de Timolaos. Essai de restitution de l'inscr. et du monument. — VII. Questions de chronologie. Liste d'archontes delphiques qui complète celle de Beloch. ¶ 'Αριστότιμος ὁ ἱερεὺς ἐν Δελφοῖς [Ant. D. Kéramopoullos]. Dédicace reconnaissante en l'honneur de Trajan. Les monnaies de Delphes au type d'Adrien ont peut-être été frappées en l'an 120. ¶ Δελφικὴ ἐπιγραφὴ ἀνέκδοτος [Alex. E. Condoléon]. Inscr. de deux lignes surmontée d'un chapiteau. H. Lebègue.

Journal international d'archéologie numismatique. T. XIII. (1911). 'Αναγνώσεις καὶ κατατάξεις Βυζαντινῶν μολυβδοβούλλων II [N. A. Bees]. Description de 29 bulles en plomb byzantines (molybdobulles) : texte, restitution et comm. des légendes et inscr., quelques-unes métriques, qu'ils portent au dr. et au rs. ¶ Kleine ikonograph. und prosopograph. Bemerkungen zu den Consularmünzen [W. v. Voigt]. 2. <cf. J.I.A.N. XII. R. d. R. 35,198,50>. Les monnaies de cuivre de Q. Oppius. Description de ces monnaies qui doivent avoir été frappées en dehors de Rome entre 36 et 31 av. J.-C. par Q. Oppius, qui n'était pas, comme Cohen l'a cru, un praefectus Urbi sous César, pendant la guerre d'Espagne en 46/45 av. J.-C., mais un partisan d'Octave. ¶ 'Αβυδιτικὸς Θεσσαλονίκης [R. M. Konstantopoulos]. Dans l'inscr. du rs. de la bulle en plomb byzantine publiée par Schlumberger (Sigill. p. 739-740), au lieu de αὐλήτης, Θεσσαλονίκης il faut lire αὐδητηκοῦ Θεσσαλονίκης comme sur d'autres molybdobulles. Le Kommerkiarios de Thessalonique Léon portait donc anssi le titre d'Abudetikos ou Abuditikos. ¶ Ἔκθεσις π. τ. 'Εθνικοῦ Νομισματικου Μουσείου — Περιγραφικὸς κατάλογος τῶν προσκτημάτων ἀπὸ 1 Σεπτ. 1908 μέχρι 1 Αὐγ. 1909. [J. N. Svoronos et K. M. Konstantinopoulos]. Liste des acquisitions nouvelles du Cab. des médailles du Musée d'Athènes en 1808 et 1809, suivi d'un index des villes d'où elles proviennent (80 p.). ¶ 'Ιανίσκος καὶ 'Ασκλήπιος παῖς ἐν Περγάμῳ Μυσίας, Νικοπόλει κάτω Μουσίας καὶ Σερδικῇ Θρακης [J. N. Svoronos]. L'enfant qu'on voit figurer sur les monnaies de Pergame, Nikopolis et Serdike, ayant le bras droit étendu, et tenant sur le bras gauche une petite oie, soit seul soit avec Asklépios, soit entre Asklépios et Hygiée, est Ianiskos fils d'Asklepios. ¶ 'Ηπειρωτῶν ψῆφοι δικαστικαὶ ἐκ Δωδώνης καὶ νομίσματα 'Ηπειρωτῶν κοπέντα ἐν Μακεδονίᾳ ἐπὶ Πύρρου [id.]. 1 pl. Rondelles de bronze provenant d'Epire dont un côté porte le monogramme des Epirotes ΑΡΠΤΑΝ = ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ et dont l'autre est lisse : quelques-unes ont un trou au milieu ; ce ne sont pas des tessères pour l'entrée au théâtre, comme on l'a cru, mais, d'après l'analogie avec Athènes, des bulletins de vote des juges épirotes. — Monnaies de cuivre ayant au dr. la tête de Zeus tournée vers la gauche, et au rs. un aigle, un foudre et le même monogramme, elles auraient été frappées par Pyrrhus à la suite de sa première victoire sur la Macédoine et de son avènement au trône de ce royaume. ¶ Νομίσματα ἀρχαϊκὰ τῆς νήσου Σκύρου πρὸς δὲ τ. 'Αθηναίων κληρούχων Σκύρου, Ἴμβρου καὶ Λήμνου [id.]. 1 pl. Description d'un certain nombre

de monnaies d'argent archaïques de Scyros et d'Imbros frappées à l'imitation des monnaies d'Athènes. ¶ Die Seleucidenmünzen der k. Eremitage zu S[t] Petersburg [W. v. Voigt]. Liste avec une courte description de 768 monnaies du Musée de l'Ermitage réparties entre les différents rois de la dynastie des Séleucides. — 18 monnaies d'Arménie. — 18 de Commagène. Nouvelles acquisitions (22 n[os]). ¶ Un monument Delphien. L'Etolie sur les trophées Gaulois de Kallion [A. J. Reinach]. 1 pl. Etude de 64 p. d'après la base retrouvée dans les fouilles de Delphes, le texte de Pausanias (X, 18, 7) et les monnaies étoliennes du trophée que les Etoliens élevèrent à l'extrémité ouest de la façade Sud du Temple de Delphes après avoir tiré vengeance des Galates pour les atrocités commises par eux à Kallion, et où figurait une statue de femme armée représentant l'Etolie. Luttes qui assurèrent aux Etoliens en moins d'un demi-siècle une place prépondérante dans la Grèce du Nord après la mort d'Alexandre. Coup d'œil sur l'histoire de cette époque. ¶ Νομισματικὴ Συλλογὴ Ε. Ν. Μαυροκορδάτου ἀνήκουσα νῦν τῷ Γ. Π. Μπαλτατζῇ [J. N. Svoronos]. Catalogue de cette collection de monnaies anciennes, 1037 n[os], dont plusieurs importants (à suivre). ¶ Ψήφισμα ἀττικὸν ἀνέκδοτον καὶ οἱ ὀμφαλοὶ τῶν Πυθίων [id.]. Sur une stèle trouvée en 1898 près de « la porte de l'agora » à Athènes est gravé un décret du peuple inédit en l'honneur d'un ἐξηγητὴς πυθόχρηστος surmonté d'un relief représentant l'omphalos avec deux aigles. Texte et comm. Fonctions de ces exégètes. Reliefs et monnaies où est figuré l'omphalos de Delphes (13 fig.).

A. L.

Mitteilungen des k. deutschen Archaeologischen Instituts. Athenische Abt. 36[e] année (1911) 1[re] livr. Zum Ehrendecret von Andros IG XII, 5, 714 [Th. Sauciuc]. Texte, fac-similé, comm. et nouv. interprétation de ce décret rendu en l'honneur d'un certain Antidotos à qui l'on décerne une couronne d'or pour avoir fourni des céréales aux habitants d'Andros à prix réduit ; on décerne en même temps des louanges aux soldats sous ses ordres qui lui ont prêté leur concours. Il était commandant (στρατηγός) d'un détachement Athénien cantonné à Andros jusqu'en 338/337. ¶ Aus der Argolis [A. Frickenhaus et W. Müller]. Relation d'un voyage fait dans l'été de 1909. Résultats (1 pl. 7 fig.). Phliasa ; Argeia ; Epidaurie ; Trézénie. ¶ Zu den Bauwerken Athens [W. Dörpfeld]. Résultats et critiques des nouveaux travaux d'exploration, de fouilles et de restaurations : D. expose brièvement les conclusions auxquelles il est arrivé après une étude de plusieurs années de toutes ces ruines. 1. L'Erechtheion et l'ancien Temple d'Athéna ; 2. Le Parthénon ; 3. Les Propylées ; 4. Le temple de Nikè ; 5. Le monument chorégique de Nicias ; 5. La Chalcothèque ; 6. Le mur pélasgique de l'Acropole. ¶ Athenischer Ehrenbeschluss für einen Grosskaufmann [A. v. Premestein]. Inscr. très importante pour l'histoire économique d'Athènes au 2[e] s. av. J.-C. à une époque passablement obscure de son histoire, vers 175, au moment de la guerre des Romains avec Antiochus III de Syrie (192-188) et de la 3[e] guerre de Macédoine (171-168). Texte et comm. de ce décret trouvé en 1909 à Nikè-Pyrgos et rendu en l'honneur d'un grand commerçant (dont le nom manque) pour être venu au secours de l'Etat en important des céréales de la Russie méridionale au Pirée, qu'il a cédées à l'Etat à de bonnes conditions, ainsi que de grandes quantités d'huile d'olive. ¶ Gesimse unter Wandmalereien [W. Dörpfeld]. Montre par des exemples du v[e] au I[er] s. comment à Pergame et aux Propylées d'Athènes on a dû procéder pour le décor des murailles ornées de peintures. ¶ Inschriften aus Kleinasien [M. Schede]. Inscr. funéraires, texte et comm. I. Provenant de Datscha et de la presqu'île Cnidienne (13 n[os]) ; II. d'Isnik (4 n[os]). Plusieurs

ne sont que des fragm. ¶ Τριτοπατρεῖς [G. Lippold]. Ce mot, qui n'était déjà plus bien compris dans les derniers temps de l'histoire de la Grèce et qui a donné lieu à bien des explications chez les modernes, désigne les « véritables » ancêtres « echten Ahnen ». ¶ Bankfüsse in Pergamon [P. Schatzmann]. Etude des deux pieds d'un banc de marbre trouvés à Pergame en 1906 dans le γυμνάσιον τῶν νέων et représentant des pattes de lion. ¶¶ 2e livr. Notice nécrologique sur O. Puchstein. ¶ Das Herakleion von Melitos [A. Frickenhaus]. Le sanctuaire (2 pl.) découvert il y a plus de quinze ans par Dörpfeld sur le flanc ouest de l'Acropole, ne peut pas être le Dionysion ἐν Λίμναις mentionné par Thucydide, comme l'a identifié D. ; F. montre que nous avons là l'héroon de Héraklès du dème de Mélite. Conclusions : c'est le premier Hérakléion que l'on retrouve avec tous les accessoires de l'Héroon, l'eschara, la cave et le mur d'enceinte entièrement fermé : à l'aide des vases peints on doit admettre que le culte d'Héraklès à Athènes remonte jusqu'au VIIIe s., tandis qu'on croyait jusqu'ici qu'il n'était pas plus ancien que le VIIe (P. Friedländer, Héraklès, p. 156, no 2). Les fouilles de Dörpfeld sur le flanc Ouest de l'Acropole concernent donc le dème de Mélite et les ruines découvertes nous permettent de retracer, à l'aide des témoignages littéraires et autres, l'histoire du culte d'Héraklès dans le dème de Mélite. ¶ Epinetron und Webstuhl [C. Blinkenberg]. 1. L'épinétron publié et étudié par Xanthoudidis (fig.) <cf. Ath. Mitth. 35, p. 323. R. d. R. 35, 202, 34> n'est pas d'époque mycénienne, il provient de la nécropole de Camiros et doit être d'origine Rhodienne, l'usage de ces instruments dont on se servait pour filer la laine, n'a pas été général en Grèce, il a été particulier à l'Attique et à Rhodes aux VIe et Ve s. et dans les régions où pénétrèrent les marchandises et les usages athéniens. Les explications et les conclusions de Robert et de Xanthoudidis relatives à leur emploi doivent être admises. ¶ Das Bildnis der Heraklit [G. Lippold]. On voit sur certaines monnaies d'Ephèse (patrie d'Héraclite) du IIe et IIIe s. un philosophe barbu, debout et tenant de la dr. une massue. En les comparant avec une statue de Gortyne (Candie) du IIe s. ap. J.-C., mais qui doit être une copie d'un original du Ve s. et que l'on a cru à tort représenter Asklépios, L. conclut que la statue et les monnaies nous donnent le portrait d'Héraclite. ¶ Eine Stephanephoren-Inschrift aus Syros [Th. Sauciuc]. Texte et comm. d'une inscr. gravée sur la partie inférieure d'une stèle de marbre, et qui est de l'époque d'Antonin le Pieux, elle est relative à un ἄρχων στεφανηφόρος et à sa femme. Denys d'H. (II 64, 2) met ces prêtres d'Asie mineure et des iles grecques sur le même rang que le flamen curialis des Romains. ¶ Einzelfunde von Olympia 1907-1909 [Fr. Weege]. Résultats des fouilles : A. Couche des maisons d'habitation : a, céramique; poteries monochromes faites à la main ; poteries peintes; pithoi ; b, ustensiles domestiques (en pierre, argile, métal). Conclusions : les établissements préhistoriques que l'on retrouve sur l'emplacement de ce qui fut plus tard Olympie, remontent au moins jusqu'au second millénaire ; ils furent probablement fondés par des peuplades d'envahisseurs venant du Nord et qui ont laissé des traces de leur civilisation le long des côtes orientales de l'Adriatique (en Bosnie par ex.) ; ils restèrent là jusqu'au XIIIe-XIIe s., époque approximative des objets retouvés, puis s'éloignèrent non pas à la suite d'une catastrophe, mais volontairement. — B Couches supérieures : a, objets votifs (terres cuites, bronzes) ; parures. — C. Trouvailles sur l'Heraion (1907). Les poteries proto-corinthiennes trouvées montrent que l'Heraion fut bâti au VIIIe s., si ce n'est au VIIe. ¶ Athletenkopf in Athen [A. Schober]. Tête en marbre du Musée Nat. d'Athènes (No 461 du Cat. de Kavvadias et Kastriotes), se rattacherait à l'école de Myron (pl.). ¶ Die Wandgemälde von

Tiryns [G. Rodenwalt] 1 pl. 3 fig. Groupes de figures dont plusieurs fragmentaires. Hommes en marche, nu tête, les cheveux retombant en boucles sur les épaules, armés de lances ; chasse au sanglier à laquelle prennent part de nombreux personnages dont deux femmes montées sur un char à deux roues : figure de femme grandeur nature rappelant les peintures de la Crête. ¶ Nerykos [E. Herkenrath]. Le témoignage des anciens auteurs permet de reconnaitre la Nerikos homérique et historique dans la ville qui se trouve dans la plaine de Nidri dans l'île de Leucade, qui se serait appelée elle aussi du même nom. ¶ Das homerische und classische Nerikos [W. Dörpfeld]. Combat les conclusions de H. La Nerikos homérique était dans la péninsule de Plagia, dont elle était la capitale, plus tard appelée Patairos. Quant à la Nerikos des temps historiques (Thuc. III, 7), c'était une petite place forte, en face de la ville de Leucade dans l'île du même nom. ¶¶ 3e et 4e livr. Fragmente Mykenischer Wandgemälde [G. Rodenwalt]. Etude sur les fragments de peinture murales (4 pl. 3 fig.) provenant des fouilles de Schliemann à Mycènes et sur d'autres provenant des fouilles de Tsoundas plus récentes ; description de ce que l'on peut encore discerner : procédés d'exécution ; leur importance au point de vue de l'histoire de la peinture. Contemporaines du plus ancien palais de Tirynthe, elles prouvent que le Megaron de Mycènes est plus ancien que celui de Tirynthe. ¶ Eine Zwillingssonnuhr aus Pergamon [A. Rehm]. Etude et description de ce cadran solaire trouvé en 1907 (5 fig.) et qui doit avoir été ou bien exporté d'Athènes, ou ce qui est plus vraisemblable construit d'après un modèle athénien. ¶ Wiederholungen einer Satyrspielvase in Athen und Bonn [M. Bieber]. Description d'un vase (δῖνος) destiné à contenir les cendres d'un mort trouvé en Attique en 1900 (actuellement au Musée d'Athènes) : on y voit figurés les préparatifs d'un chœur pour la représentation d'un drame satyrique ; comparaison avec des fragments de deux vases pareils de Bonn, qui doivent provenir du même atelier de poteries : ces vases nous permettent de nous faire aussi une idée des procédés de fabrication auxquels concouraient des artistes de talents différents, travaillant plus ou moins bien à la même œuvre. ¶ Zu Makedonischen Inschriften [P. N. Papageorgiu]. Restitutions et corrections ; 1, pour Duchesne et Bayet : Mémoires sur une mission au Mont Athos p. 80-81 (stèle provenant de Λητή) ; 2. B. C. H XVIII (1894) 438 ; 3, A th. M. XXI (1896) 99. ¶ Beitragsliste aus Naxos [I. A. Naupliotes et Hiller von Gaertingen]. Liste de la contribution de Naxos au tribut des alliés ; nouvelles lectures. ¶ Note sur un décret de Knide [P. Roussel]. Décret de proxénie des Knidiens de 360 av. J.-C. ; le proxène se nomme Iphiades (Dem. 23, 175, 177). ¶ Inschriften aus der Levante II [Th. Wiegand]. Constantinople (12 inscr.) ; Asie Mineure (13, funéraires et autres). ¶ Μήτηρ στευνηνή [id.]. Description d'un sanctuaire de la Mère des dieux situé en Phrygie à Steunos près d'Aezani, mentionné par Paus. VIII, 4, 3 et X 32, 3 : on y a retrouvé des traces du culte et entre autres les βόθροι ou fosses circulaires où l'on versait le sang des victimes et le vin des libations destinés aux morts (fig.). ¶ Grabfund bei Mezembria [G. Kazarow]. Description des chambres funéraires, dans lesquelles on a trouvé entre autres une hydrie en bronze (fig.) sur laquelle on voit en relief l'enlèvement d'Orythie par Borée : elle contenait les os et les cendres probablement d'une jeune fille, et doit dater du IVe s. av. J.-C. ¶ Die Baurechnung der Erechtheion fur das J. 409/408 v. Chr. [L. D. Caskey]. Fragments réunis, et groupés par ordre chronologique des comptes de l'Erechthéion pour 409-408, concernant la frise, la corniche et le fronton ; commentaire ; remarques sur les expressions techniques et explications. ¶ Sonnenlichtprojectionen [B. Sauer].

Contribution expérimentale à la critique des traces laissées sur les parois d'un édifice par des monuments disparus : d'après la patine du marbre sur les frontons du Parthénon et d'autres temple sanciens, S. détermine la position de certaines figures disparues. ¶ Die Phylarchosinschrift von Tegea [Hiller von Gaertringen]. Texte et comm. de ce décret de la ligue arcadienne en l'honneur de l'Athénien Phylarkos, publié par Foucart et auj. disparu, revu d'après deux estampages d'Upsal ; il doit dater de 362 av. J.-C. La stèle était ornée d'un petit bas-relief représentant Tychè élevant un trophée. ¶ Ein neuer Augustuskopf [A. Ippel]. Etudie la tète en bronze de Meroë d'Auguste jeune, publiée par Bosanquet (Ann. of Archaeol. and Anthropol. IV, p. 66), la compare avec la tête en marbre de la statue de Prima porta, représentant A. à l'âge d'environ 50 ans, et d'après certains détails techniques, montre que la tête en marbre doit être une copie ou un remaniement d'un original en bronze. ¶ Zu den Athen. Mitth. 35, 323 et 36, 145 [G. Karo]. L'épinétron publié par Xanthudidis <cf. R. d. R. 35, 202, 34> n'est pas d'époque mycénienne, mais date du v[e] s. av. J.-C. Il y avait à Rhodes une école locale de style mycénien. A. H.

ITALIE

Rédacteur général : Émile Chatelain.

Atene e Roma. Anno 14. N° 145-146. Jr.-Févr. La comédie grecque nouvelle [N. Terzaghi]. Etude, d'après les publications de Legrand et Körte, du personnage de Daos, prototype du Davus de la comédie latine. Autres caractères de cette comédie. ¶ Notice de travaux relatifs à la vie de Phidias [P. Ducati]. La découverte de Jules Nicole, dans un papyrus, confirme l'opinion que Phidias avait exécuté la Parthenos avant le Zeus d'Olympie. Mais L. Pareti en a tiré d'autres conclusions (Mittheil. Inst. Rom.) : la statue d'Olympie daterait de 447-6, celle d'Athènes de 439-34 ; la mort de Phidias de 432-1. En résumé l'auteur place la période olympique avant 448-7, la période athénienne de 447 à 433, un court passage en Elide de 433 à 431 pour l'exécution de l'Aphrodyte Uranie. Phidias a dû mourir au commencement de 431. ¶ Le roi Pausanias dans la Politique d'Aristote [V. Costanzi]. Il faut tenir compte aussi du passage de Pausanias le périégète 2, 9, 1, où l'on reconnaît généralement à tort Pausanias le jeune. ¶¶ N° 147. Mars. De quelques écrits récents sur la question Hippocratique [F. Tocco]. Difficulté de distinguer ce qu'il y a d'authentique dans le Corpus Hippocraticum. ¶ Les sérénades chez les Romains [P. Fabbri]. G. Vento Palmeri, étudiant l'influence de la civilisation arabe sur la poésie populaire italienne, a affirmé trop légèrement que les Romains étaient trop pratiques pour se livrer au passe-temps stérile et oiseux de la sérénade, car on trouve dans Horace, Plaute, Tibulle et Martial la preuve que les Romains ne s'en privaient pas. ¶¶ N° 148-149. Avr.-mai. De Salamine à Aegospotamos [A. de Marchi]. Parallèle d'Athènes et de Florence, lu au 4[e] Congrès de la société Atene e Roma le 19 avril. ¶ La question chronologique du Carmen in Messalam [Seb. V. Palmeri]. Ce n'est pas l'œuvre d'un enfant. Tibulle l'a certainement écrit après l'an 723. ¶ Cicéron et Brutus aux prises dans une affaire louche [V. Brugnola]. Il s'agit du prêt d'argent que M. Junius Brutus avait fait, à gros intérêt, à la ville de Salamine dans l'île de Chypre, mais au moyen

d'un prête-nom, un certain Scaptius. Cicéron arrivé l'an 51 au gouvernement de la Cilicée réussit à se tirer avec honneur d'une situation difficile. ¶ Un discours de César dans Salluste [C. Bione]. Dans la guerre contre Catilina, Salluste rapporte presque mot pour mot le discours prononcé par César le 5 décembre. ¶¶ N° 150. Juin. Felice Tocco [G. Calo]. Article nécrologique. ¶ Le nouveau fragment de la Cydippe de Callimaque et la poésie hellénistique [G. Pasquali]. Extrait d'un cours libre de littérature grecque professé à l'Univ. de Rome. Un papyrus d'Oxyrhynchus permet de corriger beaucoup les idées de C. Dilthey, publiées en 1861. ¶ Pour une épigramme de Mécène [Ada Caputi]. Les vers épicuriens rapportés par Sénèque ne méritent ni le blâme du philosophe, ni l'éloge exagéré de C. Pascal. ¶¶ N° 151-152. Juil.-août. La première églogue de Dante et l' « ovis gratissima » [E. G. Parodi]. Influence des Buccoliques de Virgile sur Dante. ¶ Chronique et facétie dans les inscr. funéraires latines [At. de Marchi]. Curieux exemples tirés du C. I. L. ¶ La religion grecque et les études des anciens et des modernes [Carolina Lanzani]. Ouverture d'un cours professé à l'Univ. de Pavie. ¶ Scènes et figures dans le roman de Pétrone [G. Procacci]. Surtout d'après le travail récent de Ficari. ¶ Note sur Horace [R. Sciava]. Interprétation nouvelle de A. P. 52-53 : Et nova fictaque... detorta. ¶¶ N° 153. Sept. Les classiques dans l'éducation de l'Europe [E. K. Rand]. Non seulement ils ont toujours guidé les hommes vers le trésor d'idées du passé, mais ils les ont dirigés dans l'action du présent. ¶ La question des études classiques en France et en Italie [M. Fuochi]. ¶ En mémoire de Félix Solmsen [Gius. Ciardi-Dupré]. Notice nécrologique. ¶ A propos d'une épigramme de Mécène [Corinna Schiavi]. Il faut y voir simplement la noble affirmation qu'aucun tourment ne pourra diminuer la sérénité dans laquelle vit le sage. ¶¶ N° 154-155. Oct.-nov. A quel point en sommes-nous avec la question de la langue étrusque? [E. Lattes]. III. Malgré le faible secours apporté par l'inscription de plomb de Magliano, il faut attendre encore des nouvelles trouvailles pour avoir la clef de la langue. ¶ Notes de littérature homérique. II [N. Terzaghi]. Surtout d'après l'ouvrage d'Eng. Drerup, traduit en italien, avec appendices, par L. Pernier. ¶ L'épopée byzantine de Digenis Akritas [P. E. Pavolini]. Versions différentes conservées dans cinq mss. conservés à Trébizonde, Oxford, Andros, Grottaferrata et à l'Escurial. Exposé du poème. ¶ Un hexamètre de poète inconnu, peut-être de Lucilius, dans Cicéron, Fin. 4, 26, 71 [Ad. Gandiglio]. Sauf le trochée initial, le vers est complet : Aristoteles reliquique Platonis alumni. ¶¶ N° 156. Déc. Doctus Catullus [G. Albini]. Les anciens en décernant à Catulle cette qualification n'ont pas seulement voulu reconnaître en lui l'érudition, mais aussi l'inspiration. ¶ Les prétendues sources des inscriptions funéraires latines [G. Munno]. Trouve exagérée l'opinion de Le Blant et de Cagnat concluant à des manuels dont se seraient servis les lapicides. Les seules sources sont l'esprit du compositeur et l'entourage dans lequel il vit. ¶ Les nouveaux programmes de grec pour les lycées en Italie [G. Gentilli]. E. C.

Bollettino di filologia classica. Anno 17, n° 7. Jr. Communications. Réminiscences de Caton dans Virgile [Pl. Fraccaro]. Dans deux passages au moins Virgile emprunte à Caton les éléments de l'éducation nationale. ¶ S. Augustin, Confess. 11, 30 [V. Ussani]. La leçon « victoriosum » se trouve aussi dans le Sessorianus. ¶¶ N° 8. Petites questions relatives à Lucrèce [Giac. Giri]. 1. La dédicace à Memmius. 2. Du sens de « sperata voluptas Suavis amicitiae » 1, 140-141. ¶ Deux passages des Histoires de Tacite [V. Ussani]. 2, 7. Lire « bellum : quia (ou quin) victores ». 4, 83, le

Mediceus porte « verteret donec cedem ». La correction « vertere » est bonne, mais au lieu de changer cedem en « eadem », il vaudrait mieux supprimer le mot comme glose de exitium. ¶¶ N° 9. Petites questions relatives à Lucrèce [G. Giri]. 3. De qui et en quoi Memmius est-il différencié au moyen de « tutemet » 1, 102. C'est à tort que Lambin voyait là une opposition au roi Agamemnon; Lucrèce dit à Memmius: toi plutôt que tous les autres lecteurs. ¶ Ad Ovidi Metam. locos controversos II [A. Bernardini]. I, 256. On peut conserver le texte des meilleurs manuscrits « mundi proles » dans le sens de genus mortale. I, 425 sq. Le passage de Mela n'a aucun rapport avec celui d'Ovide. ¶¶ N° 10. Schol. B Iliad. 17, 51 [Manara Valgimigli]. Les mots qui suivent Πατρόκλου sont une addition postérieure. ¶ Le Prologue des Captifs [N. Vianello]. Les nombreux pronoms personnels indiquaient les gestes de l'acteur et forçaient au rire, par leur bouffonnerie, un public aussi peu difficile que le peuple romain. ¶¶ N° 11. Tacite, Ann. 12, 23 [G. Costa]. On admettait jusqu'ici la correction de Ritter : quinque et septuaginta annis, tandis que le Mediceus donne : quinque et XX annis. La découverte d'une inscr. mentionnant un Augurium maximum sous le consulat de Servilius et de Caelius (an 3 ou 17) prouve que le texte du manuscrit doit être conservé. ¶ Sur le meurtre d'Agathocle [G. Corradi]. On peut le dater de l'an 283. ¶¶ N° 12. La chronologie de l'Archidamus d'Isocrate [L. Pareti]. Motifs de placer ce discours entre 365 et 360. ¶ Pendere avec le datif de contact [M. Lenchantin de Gubernatis]. Exemple certain dans l'Appendix Vergil. 5, 13. ¶ Virgile, Ecl. 4, 8 [N. Terzaghi]. Confirmation, d'après un passage de Tertullien, que « nascentem » ne peut s'appliquer qu'à un enfant encore dans le sein de sa mère, c'est-à-dire à Julie, fille d'Octavianus.

Anno 18, n° 1. Juil. Corrections au texte de Sophocle, Trach. 196, 331 et 326 [L. Al. Michelangeli]. ¶ Dion Chrysostome 1, 58, ed. Arnim [M. Valgimigli]. Il ne s'agit pas d'Hésiode, mais de Linus. Cf. Virg. Ecl. 4, 55; 6,67. ¶¶ N° 2-3. Août-sept. Corrections au texte de Sophocle, Trach. 554 et 1019 [L. Al. Michelangeli]. ¶ Platon, Polit. 266 B sq. [E. Bignone]. Interprétation. ¶ Cicéron, Rep. 4, 11 [N. Terzaghi]. Dans le passage rapporté par S. Augustin, Civ. D. 2, 9, tout n'est pas de Cicéron. L'étude des clausules prouve que les mots « sed .. decuit » doivent être attribués à S. Augustin. ¶ Cicéron, Pro Sulla 34 [Gius. Ammendola]. Auctor a dans ce passage le sens d'instigateur. ¶ Quelques particularités dans la syntaxe des cas du poème « Aetna » [M. Lenchantin de Gubernatis]. ¶¶ N° 4. Oct. A propos de l'étymologie de « andare » [Mario Barone]. La meilleure est encore an-dare. ¶¶ N° 5. Nov. Eschyle, Agam. 1537-8 [M. Valgimigli]. On peut corriger, mais on peut aussi interpréter ce passage sans rien changer. ¶ Sur la bataille navale de Cnide, 394 av. J.-C. [L. Pareti]. Interprétation des textes des anciens historiens. ¶¶ N° 6. Déc. Cyrnus-Polypaides et le transformisme [U. Mancuso]. Explication des vers de Théognis dont on a suspecté à tort l'authenticité. ¶ Macedonici cognomen [Ad. Gandiglio]. Remarque à ajouter à celles de Riemann. ¶ De quibusdam quae Suetonii « Prato » tribuuntur differentiis sermonum [Laur. Dalmasso]. On ne peut évidemment attribuer le Pratum ni à Palaemon ni à Suétone, mais des grammairiens postérieurs ont compilé ces « différences de sens » en y intercalant plusieurs passages qui ne sont pas indignes de Suétone. E. C.

Bulletino della commissione archeologica comunale di Roma. Anno 39. Fasc. 1. De quelques nouvelles vues perspectives de Rome. Pl. 1-5 [Ch. Huelsen]. Depuis la publication de De Rossi, on a trouvé d'autres vues antérieures au XVI^e s. Peintures conservées dans la Galerie de la Yale Uni-

versity, New Haven, attribuées à Paolo Uccello; autres placées au Kestner-Museum de Hanovre. Toutes les quatre illustrent des parties de l'Enéide. Dans une autre, à Turin, est représentée la guerre contre les Gaulois, an 390 av. J.-C.; une autre, à Oxford, offre le Panthéon et la colonne Trajane. Rapprochements avec les miniatures de certains mss. ¶ D'un petit temple de Nemi en terre cuite et d'autres monuments inédits relatifs au temple italico-étrusque. Suite [G. E. Rizzo]. Observations sur les antepagmenta avec reliefs figurés, sur les sculptures du fronton. Le temple de Satricum devait être semblable à celui de Nemi. — Appendice sur la découverte du temple de Mercure aux « Sassi caduti » (Falerii) [R. Mengarelli]. ¶ Minerve, Hercule et Hébé sur un vase de la collection Castellani au Capitole [N. Putorti]. D'origine étrusque. La scène représente le prélude du mariage d'Hercule avec Hébé, au moment même où le héros, conduit par la déesse sa protectrice dans l'Olympe, se rencontre avec Hébé. Le modeste artiste a dû s'inspirer d'un célèbre modèle de la statuaire grecque, peut-être de Praxitèle. ¶ Le temple de Jupiter Ultor et la vigne Barberini [P. Bigot]. Une médaille d'Alexandre Sévère, avec l'inscr. IOVI VLTORI, représente un temple entouré de portiques. Dans le motif rentrant formé par les propylées vient se loger un escalier monumental qu'explique seule une appréciable différence de niveau. Ce temple, élevé par Héliogabale près des Palais impériaux, aurait été situé dans la vigne Barberini, près de la montée de S. Bonaventure. ¶ Notices de trouvailles récentes d'antiquités à Rome et aux environs [G. Gatti]. Tuile mentionnant des consuls de l'an 123, urnes cinéraires, fragments d'inscriptions. ¶¶ Fasc. 2-3. D'un autre exemplaire de l'athlète Diskophoros. Pl. 6-8 [L. Mariani]. En très mauvais état de conservation, mérite cependant une étude. Comparaison avec les exemplaires conservés dans divers musées. ¶ Fragment d'une nouvelle lex horreorum [G. Gatti]. Trouvé l'an dernier sur l'Aventin. On peut le restituer ainsi: In his horrEIS · VMMidianis | singulis anNIS · LOCANTur horrea | apothecae compENDIARIA · ARmaria inter- | columnia et locA · EX · HAC. Die et ex k. iul. | quae in his horreis iNVECTA · INLAta importata | erunt horreario pignORI · ERVNT · Donec satis ei | factum non sit aut pensiO · SOLVATVR · Si quid in his | horreis conductor inAEDIFICAVERIT tollendi ius | non habebit nisi datA · EI · REFIGENDI · POtestas fuerit | ... die. ¶ D'un nouveau fragment des Actes Arvales récemment découvert près la Via Portuense. Pl. 9-10 [O. Marucchi]. Trouvé aux environs de La Magliana, localité où existait le bois sacré, et acquis pour le Musée du Vatican. Appartient à la partie des Actes composée sous le règne de Gordien III en 239. ¶ Deux prétendus Diadumènes et le lancement du javelot [Ada Maviglia]. Etude d'une statue conservée au Musée du Capitole et d'une autre célèbre de Madrid. Toutes deux ont des parties restaurées. Recherches sur les monuments qui permettent d'étudier la manière dont les Romains lançaient le javelot à diverses époques. ¶ L'identification topographique des horrea Germaniciana et Agrippiana de la 8ᵉ région d'Auguste [G. Schneider Graziosi]. Résultats de nouvelles fouilles au Forum. Ces magasins auraient été construits au commencement du IIIᵉ siècle par les empereurs Septime Sévère et Caracalla, mais réparés après le grand incendie qui les détruisit sous Commode. ¶ Notices de trouvailles récentes d'antiquités à Rome et dans les environs [G. Gatti]. Place de Venise, inscr. de L. Acilius Clodianus, au retour d'Orient avec ses fils, consacrant à Juppiter Olympius une statue en métal de Corinthe, suivant le vœu fait avant son départ. Autres inscr. dont une en grec. ¶¶ Fasc. 4. Monuments républicains d'Ostie. Pl. 11-13 [D. Vaglieri]. Les fouilles entreprises depuis deux ans

ont accru considérablement le nombre des constructions que l'on peut faire remonter au temps de la République. ¶ Les récentes découvertes d'antiquités au Mont Testaccio [G. Mancini]. A noter 885 monnaies d'or, argent ou bronze, la plus ancienne de l'an 149, la plus récente de 268 après J.-C. Plusieurs inscr., dont une mentionne le Collegium thurariorum et unguentariorum. ¶ D'un temple antique près du Circus Flaminius [F. Fornari]. Le temple rond de la Forma Urbis a été identifié avec le templum Herculis magni custodis, mais les attributions proposées jusqu'ici pour le temple carré sont très incertaines; on pourrait y reconnaitre le temple de Mars, fondé par Brutus Callaicus, qui avait fait graver dans le pronaos quelques vers saturniens d'Accius, et que l'architecte Hermodore de Salamine avait construit. ¶ Brève note sur un fragment d'ancien calendrier [G. Schneider Graziosi]. Revision de l'original publié C.I.L. I, ed. 2ª, p. 252, nº XIX, 12, avant le C on peut reconnaître CVR, ce qui permet de restituer: Mercure. Conséquence pour le calendrier. ¶ Notices de récentes trouvailles d'antiquités à Rome et aux environs [G. Gatti]. Inscr. diverses, entre autres de Valerius Ursianus, originaire d'Aquilée, ayant fait le service militaire dans la legio X gemina. ¶ Découvertes archéologiques en Italie et dans les anciennes provinces romaines [L. Cantarelli]. E. C.

Classici e Neolatini. Anno 7. Jr.-mars. T. Liv. 4, 4, 10: quod privatorum... faciatis [ ]. Traduction de ce passage mal compris par les traducteurs italiens. ¶ Le jugement de Quintilien sur Lucrèce [G. Giri]. S'il cite Lucrèce à côté de Macer, ce n'est qu'au point de vue de la formation de l'orateur. ¶ Les interprétations allégoriques des églogues de Virgile selon les anciens commentateurs [Ant. Romano]. Ecl. 3-4. ¶ Vergiliana. Sur la double représentation d'Hélène dans l'Enéide [U. Mancuso]. Les vers 567-588 du livre II manquent dans les meilleurs mss. Servius nous apprend qu'ils ont été supprimés par Tucca et Varius comme superflux. Mais ces vers sont bien authentiques. L'autre mention d'Hélène, VI, 599 et s. correspond parfaitement à l'invective du livre II; il n'y a aucune contradiction, et l'Hélène du livre VI est une création originale de Virgile. ¶ Sur la plus récente édition critique de la Chasse d'Oppien [N. Terzaghi]. Conteste la classification des manuscrits établie par Boudreaux et publie une collation partielle de quatre mss. de Florence. ¶ De la césure. Son origine, sa nature [S. Pellini]. Comment du besoin de couper le vers en deux parties égales, on est arrivé, pour augmenter l'harmonie, à y exiger des coupures variées. ¶ Salluste, Catil. 6, 2 [Id.]. Examen du fragment de papyrus d'Oxhyrhynchus publié dans le tome VI. ¶ Un sarcophage du Musée Pio-Clémentin [Id.]. Celui dans lequel Constantin fit ensevelir sa mère, l'impératrice Hélène, en 327 ou 328, et sur lequel l'attention vient d'être rappelée par Frothingham. ¶ Ornithologie aristophanesque [Id.]. Essai d'interprétation des vers 302-304 et 881-888 des Aves. ¶ Sur l'unité de tradition dans les Anthologies de Valère Maxime [R. Valentini]. Etude des compilations exécutées par Loup de Ferrières et Rémi d'Auxerre. ¶ Quaestiones etymologicae [Fr. Stabile]. 1. aeternus, aetas; 2. adulterare; 3. supercilium, cilium. ¶¶ Nº 2. Avril-juin. Eschyle, Pers. 276-277 [S. Pellini]. Critique et explication. ¶ Antimaque et sa « Lyde » [C. Cessi]. Ce poème est un recueil d'élégies très lyriques, auxquelles ne manquent pas les éléments d'érudition, mais il ne faut pas en conclure que c'est un poème pesant d'érudition. ¶ In Anthol. graec., Congny VII, 54 [Ar. Calderini]. Variantes des mss. de Milan, de Rome et de Crémone. L'auteur de l'épigramme, indiqué dans le seul ms. de Paris, est incertain. ¶ Vers et épigrammes latines dans un ms. de Pavie [Bice Bassi]. Le ms. 435 de la Bibl. de l'Université contient le meilleur texte du poème du pseudo-

Cyprien « de Pascha », des vers « de resurrectione » de Fortunat, attribués ici à Lactance. En outre un Carmen de Nerone, d'un auteur chrétien, des extraits de poètes classiques, etc. ¶ La qualité des voyelles latines durant la période archaïque [Am. Camilli]. Déjà du temps de Plaute et de Térence les différences qualitatives et quantitatives devaient coexister ; les voyelles longues se lisaient fermées, les brèves ouvertes. ¶ La préposition ad composée avec des verbes dérivés d'adjectifs [Fr. Stabile]. Division des verbes ainsi composés suivant les périodes de la langue, depuis Plaute jusqu'au vi^e siècle. Significations diverses : ad local, relatif, additif et progressif, informatif, substitué aux prépositions ante, cum, de, ex, in, prae, pro, re? enfin employé sans aucune valeur. ¶ Inquiritur in M. Tulli Ciceronis librorum qui manserunt de re publica et de legibus fontes [J. Galbiati]. Explication de I, 23. A suivre. ¶ La date de l'arc de Constantin [Fr. S. Cardosi]. Plutôt 315 que 326, aucun des faits historiques postérieurs à 315 n'est représenté sur cet arc. ¶¶ N° 3-4. Jl.-déc. De quodam carmine codicis Salmasiani [S. Pellini]. Anth. lat. Riese I, p. 276. Imitations diverses. ¶ De Quintiliano Ciceronis laudatore [C. Marchesi]. En louant l'orateur, Quintilien a exagéré les mérites du citoyen. ¶ Inquiritur in M. Tulli Ciceronis libr. de r. p. et de legibus fontes [I. Galbiati]. Suite et à suivre. ¶ Lex poenaque. Ad Horat. A. P. 282-4 [N. Terzaghi]. Chez les Grecs il n'y eut jamais aucune loi pour restreindre la liberté des poètes comiques ; chez les Romains, tout était réglé par des lois depuis l'institution des xii Tables. ¶ Le discours 53 de Dion Chrysostome (sur Homère). Question chronologique [M. Valgimigli]. Ce discours est un recueil de δόξαι qui devait servir de préface à un écrit, aujourd'hui perdu de Dion, en quatre livres, intitulé ὑπὲρ Ὁμήρου πρὸς Πλάτωνα. E. C.

Mélanges d'archéologie et d'histoire. 31^e année, fasc. 1-2. Jr.-mai. Sur le cratère d'Aristonous. Pl. 1-2 [P. Ducati]. Célèbre vase au Musée des Conservateurs, attribué au vii^e siècle. On l'a dit étrusque. Il constitue une apparition étrange dans le champ de la céramique hellénique primitive ; c'est un produit d'imitation attique, mais exécuté en Italie, probablement à Cumes. Comparaison avec d'autres vases analogues. ¶ Ostiensia. 3. Les inscriptions Gamaliennes. C.I.L. 14, 375-376. Pl. 5-6 [J. Carcopino]. De l'authenticité du n° 376. Du dédoublement nécessaire de P. Lucilius Gamala. Chronologie : le personnage de l'inscr. 376 fut préfet de Commode ; l'inscr. n'a pu être gravée qu'entre 180 et 166. Celui de l'inscr. 375, Gamala I, décédé pendant le bellum Britannicum (fin de 43 ou commencement de 44 ap. J. C.) a rempli son cursus honorum à Ostie depuis les dernières années du règne d'Auguste jusqu'aux premières années du règne de Claude. Confrontations topographiques. ¶¶ Fasc. 3. Jn.-Août. A travers le palais de Dioclétien à Spalato. Pl. 7. [E. Hébrard et J. Zeiller]. Résultats de nouvelles fouilles. Ce palais offre des innovations remarquables dans l'architecture occidentale et originaires de l'Orient, comme l'adoption de l'arc reposant directement sur colonnes, la transformation, au milieu d'un fronton ou d'une colonnade, de l'architrave droite en archivolte, une ornementation plus riche des chapiteaux, des corniches et des montants de porte. Marque une étape curieuse de la transition entre l'art romain classique et l'art byzantin. ¶ Les nouvelles fouilles d'Hippone. Pl. 13-25 [F. G. de Pachtère]. Dans la propriété de M^me G. Dufour. Résultats aussi importants que dans la maison Chevillot. Bâtiments romains superposés. Mosaïques curieuses, entre autres celles de la chasse et de la pêche. ¶ Le macellum de Mactaris. Pl. 26-29 [Louis Chatelain]. Fouilles nouvelles. Description d'un édifice déblayé, comprenant trois salles pavées de mosaïques. Hypothèses sur la

destination. On peut y reconnaitre un marché. ¶ Ostiensia. 4. Notes complémentaires [J. Carcopino]. Observations suggérées par une nouvelle visite à Ostie. ¶¶ Fasc. 4-5. Sept.-déc. La perspective. Esquisse de son évolution des origines jusqu'à la Renaissance [W. de Grüneisen]. La perspective dans l'art archaïque oriental et dans l'art du haut Moyen-âge. Le plan de base réduit à une ligne horizontale. La perspective inverse. Le plan fuyant et la perspective à vol d'oiseau. ¶ Caeritum tabulae [D. Anziani]. Interprétation des quatre textes relatifs aux tabulae de Caere. ¶ Nécrologie. Paul Gauckler [Id.]. E. C.

Mitteilungen des k. deutschen Archaeologischen Instituts. Röm. Abt. Vol. XXVI (1911). 1re et 2e livr. Die hellenistisch-roemische Architekturlandschaft [M. Rostowzew]. Traduit du russe avec de nombreux remaniements et additions. Résultats de longues recherches et de remarques faites avant tout à Pompéi et à Rome, mais aussi dans tous les voyages de l'auteur, dans lesquelles il considère et étudie ce qui lui parait surtout caractéristique dans les paysages antiques, c'est-à-dire l'importance des diverses architectures et le rôle très grand qu'elles jouent dans la plupart des paysages, ainsi que le soin tout particulier qu'ont les peintres d'en tenir grand compte. Il les répartit en plusieurs types, qu'il examine séparément et dont il recherche l'origine. 1. Le paysage architectural dans la peinture murale du 2d style pompéien. 2. Le paysage architectural dans les décorations du 3e style. 3. Paysages architecturaux dans les décorations murales du 4e style pompéien. 4. Les types de construction des paysages romano-pompéiens dans l'art hellénistique et grec. — Le paysage dans la peinture murale et la plastique décoratives en dehors de Pompéi et après la destruction de cette ville. Art de 185 p. (11 pl. et 67 fig.) suivi de trois indices dont l'un très étendu de tous les monuments étudiés. ¶¶ 3e et 4e fasc. Per la storia della ceramografia italiota. Spigolature d'archivio [V. Macchioro]. Après avoir constaté l'insuffisance des renseignements donnés par les inventaires, inestimables et uniques pourtant en leur genre, du Musée National de Naples sur la provenance archéologique des vases qu'ils énumèrent, et avoir montré que ces indications faites dans un but administratif, n'ont pas de caractère et d'utilité archéologiques, puisqu'elles renseignent bien sur les musées et les collections dont ont fait partie les dits vases, mais non sur leur origine première, M. cherche comment on devrait s'y prendre et pour cela traite de la provenance de certains vases ou groupes de vases. ¶ Die Medaillons am Konstantinsbogen [Marg. Bieber]. Les reliefs du côté sud et du côté nord sont contemporains, bien qu'on puisse relever entre eux quelques différences de style et de valeur, et datent de l'époque éclectique d'Adrien. Identification de plusieurs des têtes représentées (1 pl. 2 fig.). ¶ Die Bronzefunde bei Ponte Sisto [G. Dehn]. Essai de reconstruction de plusieurs fragments de statues de bronze de trois différentes époques (1er, 3e et 4e s.) trouvés en 1878 et 1910 dans les travaux de régularisation du cours du Tibre près du « Ponte Sisto » autrefois « Pons Valentinianus », et qui se trouvent au Musée des Thermes à Rome. D. y reconnait entre autres une statue de l'empereur Valentinien I ou de son frère Valens, qui daterait de 366/367. ¶ Die Peregrinenpraetur und die Constitutio Antoniniana vom Iahre 212 [St. Brassloff]. Cherche à déterminer d'après le cursus honorum de L. Annius Italicus Honoratus (C.I.L. III, 6154, 1071 sq., 7591 à 6224) ce que devint la juridiction du Praetor peregrinus après la Constitutio Antoniniana de 212. Comme Mommsen l'a montré, cette préture prit fin et sa juridiction ayant perdu presque toute importance passa au praetor urbanus, sans qu'on puisse savoir si au lieu d'un préteur urbain très occupé il y en

eut deux, et si tous les deux étaient chargés de la « juridictio peregrina ». ¶ Ein Speculator auf der Reise. Ein Geschaeftsmann bei der Abrechnung [M. Rostowzew]. Description détaillée et explication des reliefs (3 fig.). de deux stèles funéraires du Lapidarium du Musée de Belgrade : sur la première (C.I.L. III, 1650, p. 1021) est figurée une voiture à quatre roues attelée de trois chevaux se dirigeant à toute vitesse vers la droite : trois personnages occupent la voiture, dont l'un, d'après l'inscr., est L. Blassius Nigellio, speculator leg. VII, représenté en voyage avec un cocher et un esclave : comparaison avec deux reliefs analogues de Vaison et de Langres. Sur la seconde stèle on voit un banquier assis devant une table et vérifiant dans son grand livre les comptes de la journée que lui rend un esclave, debout en face de lui, et tenant son livre de dépenses. Représentations analogues. ¶ Inscriptiones in agro Maceratensi nuper repertae neque jam vulgatae [G. Tucci]. Texte et court comm. épigraphique de neuf inscr. inédites. ¶ Detailstudien zur Geschichte der antiken Roms in der Renaissance (fig.) [P. G. Hübner]. 1. Etude du Jupiter de Versailles et d'autres statues de la Villa Madama ; 2. Remarques sur les dessins de statues de Marten von Heemskerck ; 3. Emplacement des Dioscures de Monte Cavalo : les inscr. de la base n'ont pas été déplacées en 1589 ; 4. Le précepteur des Niobides. Le torse de Copenhague est la plus ancienne et la meilleure réplique de cette statue ; elle est supérieure en valeur à celle de Florence. R. E.

Rendiconti della reale Accademia dei Lincei. Série 5, vol. 20. Fasc. 1-4. Nicolas de Cues et les membres du Concile de Bâle à la recherche des manuscrits [R. Sabbadini]. Lettres de divers humanistes, entre autres de Francesco de Pizolpasso, évêque de Pavie, d'après un ms. de Casale Monferrato. Outre les 270 mss. conservés à la bibliothèque de Cues, et ceux qu'on retrouve à Bruxelles, Londres, Rome, Nicolas en possédait beaucoup qui sont perdus. ¶ Notes épigraphiques [Ach. Vogliano]. Supplément proposé pour l'inscr. mutilée de la lex horreorum récemment découverte. Inscriptions grecques trouvées à Ostie. ¶ De deux peintures de vases [P. Ducati]. Difficulté de connaitre la provenance des vases de la Cyrénaïque ; d'après les dernières fouilles de l'Ecole britannique d'Athènes, on les croirait fabriqués à Sparte. Recherches sur les εἴδωλα dans l'art archaïque. ¶ Sur la nature et l'âge de la lex latina d'Héraclée [E. Païs]. 3. Combat les conclusions de G. de Sanctis. ¶ Scauriana [Pl. Fraccaro]. Nouvelle étude sur M. Emilius Scaurus, consul en 115, l'arbitre de la politique romaine pendant une dizaine d'années. ¶ Du nom de Domitien et de deux inscriptions grecques [G. Corradi]. Les deux inscr. étudiées datent de sept. 93 -sept. 94 et non de 90-91. ¶¶ N° 5-6. Observations sur un cratère attique du musée civique de Bologne [P. Ducati]. Les motifs pris de la vie réelle, pour une scène de mariage, sont employés pour le dieu Dionysos. Comparaison avec des monuments analogues. ¶ Les Fastes consulaires et la critique. Essai de chronologie romaine [T. Giorgi]. Difficulté de concilier les dates de Diodore avec celles de Varron et de T. Live pour l'histoire des vᵉ et ivᵉ siècles. ¶ Pour l'authenticité de l'épigraphe de Reate, C. I. L. I, 542 ; IX, 4672 ou Carm. epigr. Bücheler 248 [G. Calza]. Sabbadini a voulu retrancher de l'antiquité cette inscription pour cinq raisons, qui ne paraissent pas suffisantes. Elle doit être regardée comme antique. ¶¶ Fasc. 7-10. Bas-relief inédit de Bolsena [E. Gabrici]. Les fouilles de 1880-81 près de la cathédrale fournirent des inscr. et des morceaux d'architecture très curieux. Le bas-relief haut de 0,67, large de 0,80 faisait partie de la frise d'un temple consacré probablement à Apollon ; il représente Hélios et ses filles. La scène est completée par un relief qu'on voit à la Farnésine.

Explication par les sources littéraires. ¶¶ Fasc. 11-12. Etudes sur Xénophon [L. Castiglioni]. 1. Sur le texte de l'Anabase. Observations sur la grammaire et le style. Corrections que suggèrent ces notions au texte des manuscrits. ¶ Etudes sur l'onomastique Crétoise [A. Mauri]. 2. Groupe onomastique de la région centrale : A. Assos, Cnossos, Gortina, Lyttos. B. Dreros, Hierapytna, Latos, Olynthe. Région orientale. De quelques noms de γένη et de tribus. ¶ Annonce de la découverte faite par Hunt, dans un papyrus d'Oxyrynchus, d'un fragment considérable d'une tragédie perdue de Sophocle, les Ἰχνευταί [Lumbroso].

E. C.

Rivista di filologia e di istruzione classica. An. 39, fasc. 1. Le pseudo-Philippe [G. Cardinali]. Etude sur le personnage d'Andriscus qui se disait fils de Persée et d'une concubine. Il finit par être battu par Métellus en Macédoine en 147 ou 148. ¶ Le consul suffectus L. Valerius Flaccus et la guerre mithridatique [Carolina Lanzani]. Extrait du livre sous presse: Storia interna di Roma negli anni 87-82 a. Cr. ¶ Sur Julianus de Tolède [Gino Funaioli]. Julianus, évêque de Tolède (680-690), successeur d'Eugène est une preuve que la décadence de la littérature est venue plus tard en Espagne qu'ailleurs. Notice sur ses écrits, sur les manuscrits qui les ont conservés, principalement la compilation grammaticale. Texte du Basileensis F. III, 15 d, qui date du VIII-IX^{e} s. et vient de Fulda. ¶ Le prénom Numerius dans la gens Fabia [G. Costa]. Ce n'est que vers l'an 450 de Rome que ce prénom a été usité dans la gens Fabia, après son alliance avec la gens Otacilia Malventum. Les magistrats des années 333, 339, 347, 348 sont en réalité des Cnaei Fabii. ¶¶ Fasc. 2. Observations sur les Priapea et les Catalepton de Virgile [M. Lenchantin de Gubernatis]. Le plus ancien ms. est un Bruxellensis du XII^{e} s., les autres sont du XV^{e}, dérivés d'un original perdu. Après les additions d'Ellis, Vollmer, Sabbadini et Birt, le texte est encore bien incertain. L'auteur propose de nombreuses corrections. ¶ Pour la Sicilianité de Théognis. Lettre critique à G. Beloch [U. Mancuso]. Arguments pour établir la probabilité du témoignage de Platon d'après lequel Théognis serait né à Mégare en Sicile. ¶ Notes critiques sur les Perses de Timothée [G. Fraccaroli]. Observations sur les corrections de Wilamowitz-Möllendorff et de Danielsson. Conjectures nouvelles. ¶ In Velleium Paterculum [Ed. Aloysius de Stefani]. Corrections à quatre passages du livre II. ¶ Sur la fortune de quelques textes latins [R. Sabbadini]. Amphonius Ratinck possédait en 1412 un ms. de Grillius super topicam Ciceronis et super primam rethoricam Tullii. Si l'on a retrouvé dans un ms. de Bamberg un commentaire sur le De inventione, le commentaire sur les Topiques est tout à fait perdu : Silius Italicus, Valerius Flaccus ; description du cod. Ottob. 1258. Un ms. perdu de la biblioteca Estense « Epistole Sexti Julii Frontonis » était analogue à un ms. de Bruxelles contenant des extraits des Agrimensores, le début étant : Julius Frontinus Celso. Lucanus major, cité en 1426 dans le Catalogue de la bibliothèque de Pavie, désigne simplement la Pharsale. Palaemonis de proprietate sermonis, ms. conservé au Mont Cassin en 1464-71, devait contenir, comme le ms. de Montpellier 306 les Differentiae de Palaemon. Les Verrines de Cicéron étaient toutes connues de Leonardo Bruni vers 1412. Les Aratea de Cicéron avaient été vues par Cyriaque d'Ancône en 1488. Sort du ms. de Plaute, dont nous avons encore une moitié dans le Vatic. Barberin. 146, du XV^{e} siècle. Le fameux ms. de Columelle, Ambros. L. 85 sup. en écriture insulaire de Fulda peut être identifié avec le codex litteris longobardicis scriptus apporté en Italie par Poggio. Traube a raison contre P. Lehmann.

Souscription curieuse du ms. de Martial conservé à l'Université de Bologne n° 2221, s. XIII-XV. La souscription du ms. de Pétrone Paris. 7989, le fameux Traguriensis : 1423 di 20 novembris perc... a suggéré bien des hypothèses. Il faut probablement interpréter « percensui » et ne pas y chercher un nom propre. ¶ A propos de deux passages des Bacchantes d'Euripide [Ach. Cosattini]. Etude des vers 787-790 et 326-327. ¶ Pour l'édition Teubner des Adnotationes super Lucanum [V. Ussani]. Incohérence de ces gloses ; on ne peut dire que Endt en ait fait une « édition ». Du reste la plupart ne remontent pas au delà de l'époque carolingienne. ¶¶ Fasc. 3. L'expédition de Doriée en Sicile [V. Costanzi]. Impossible de concilier le témoignage d'Hérodote avec celui de Diodore. L'expédition en Sicile ne peut être antérieure à l'an 507. ¶ Le liber Baruch du « Codex Cavensis » inédit, suivant une version très ancienne antérieure à S. Jérome [Fr. Stabile]. Addition au travail d'Amelli. Transcrit en Espagne au IXe siècle en caractères visigothiques il offre des particularités orthographiques, et contient un texte de l'Itala. Exemples où le Cavensis, s'accorde avec le Legionensis, avec les Septante et où il en diffère. Considération sur la langue et sur le style. Appendice. Phonologie, morphologie, lexique, syntaxe. ¶ Une inscription graffite de Pompéi [G. Oliverio]. Interprétations de C. I. L. IV, 6892 : Quisquis amat nigram nigris carbonibus ardet. Nigram cum video, mora libenter edo. ¶ Questions Flaviennes [V. Ussani]. 3. Les interpolations de Pline dans Josèphe. Ressemblances entre Tacite et Josèphe. Outre les interpolations d'après Pline, assez anciennes, le texte de Josèphe aura subi des retouches d'origine chrétienne vers la fin du second siècle dans un centre de polémique christiano-judaïque, comme par exemple Alexandrie. ¶ Juvénal, Sat. I, 116 [S. Consoli]. Interprétation de ce passage controversé. ¶ Κάδου ἱμαντήθρη. Hérondas, Mim. 5, 11 [Ach. Cosattini]. Explication. Au vers 18 corriger : φέρ 'εἵς σὺ λῦσον τὴν ἀπληγίδα ἐκδῦσας. ¶ De l'interrogation disjonctive en latin [Ad. Gandiglio]. Supplément aux grammaires latines, toutes incomplètes sur ce point. ¶¶ Fasc. 4. 'Ανταναπλήρωσις Dei et ἰσονομία dans Epicure [On. Tescari]. Explication de Cicéron, Nat. deor. I, 19, 50, qui dans sa hâte n'aura pas bien compris le texte d'Epicure. ¶ Recherches hellénistiques [G. Corradi]. 1. Πρύτανις. 2. Σύντροφοι. 3. Φυλακῖται. Attributions diverses de ces magistratures. ¶ Quintilien, le Commentum Terenti de Donat de Cicéron en France au XIVe siècle [R. Sabbadini]. Les lettres de Nicolas de Clémangis prouvent que vers 1396 il connaissait un Quintilien complet, bien avant la découverte (1416) du Pogge à Saint-Gall ; en France on possédait alors l'œuvre entière de Quintilien. De même Clémangis connaissait le commentaire de Donat sur Térence, avant qu'Aurispa le découvrit à Magonza en 1433. En 1395, Jean de Montreuil possédait plusieurs des écrits de Cicéron, entre autres les Lettres ; dans la recherche et la découverte de ces textes, il n'a rien à envier ni à son prédécesseur Pétrarque, ni à son contemporain Salutati, ni à Poggio qui vécut après lui. ¶ Un usage prétendu de la vulgate latine [V. Ussani]. On a admis à tort que la 3e personne singul. d'un verbe actif, ait une valeur générique indéterminée et que dicet, par exemple, soit l'équivalent de dicent ou de dicetur. ¶ Sur la clausule cicéronienne : esse videatur [V. Brugnola]. Cette clausule est en quelque sorte une parole intercalaire dont Cicéron abuse, ses amis le remarquaient déjà, dans des cas où sit aurait suffi. ¶ Les scoliastes de Perse [C. Marchesi]. Le recueil anonyme des plus importantes scolies était constitué avec l'époque carolingienne. Le nom de Cornutus se trouve dans deux catalogues du moyen âge, au XIIe siècle, à Corbie et à

Prüfening. La collection faite par Remi d'Auxerre est répandue depuis l'époque carolingienne. La collection Cornutiana remonte soit aux Carolingiens, soit plus probablement au xiie siècle. On n'a aucun renseignement sur le Cornutus médiéval. ¶ Virgile Aen. 6, 646 sq. [A. Beltrami]. Interprétation. E. C.

NORVÈGE

Rédacteur général : S. Eitrem

Forhandlinger i Videnskabs-Selskabet i Kristiania, 1910. Fasc. 2. Inscription chrétienne de Chios [S. Eitrem]. Examen d'une inscription qui se trouve au Kunstmuseum à Kristiania, signée 1758, mais probablement d'après un original, d'une date plus reculée ; l'inscription consiste en cinq poèmes, écrits par un moine poète (en allemand). ¶¶ Fasc. 4. Etudes sur l'histoire de la religion grecque. I. Le dieu bélier pré-dorien [S. Eitrem]. Discussion du rôle du bélier dans la religion grecque et des rapports de l'animal avec le Karnos, Apollon Karneios et l'Hermès κριοφόρος (en allemand).

Skrifter udgivne af Videnskabs-Selskabet i Kristiania, 1910. Historisk-filosofisk Klasse ; fasc. 1. L'origine des Etrusques et leur invasion dans l'Italie [P. O. Schjott]. Les premiers les Pélasges sont arrivés de la Thessalie par Spina à Cortona, alors les Etrusques proprement dits arrivèrent de la Lydie par Smyrne (Herod. I, 94 : Tyrrhénos est le frère du Lydos) en Ombrie, enfin les Albains, les habitants de l'Alba Longa, c'-à-d. les Latins sous le commandement d'Enée occupèrent le Latium. ¶¶ Fasc. 5. Etudes sur la langue tocharienne [Emil Smith]. Démonstration de la parenté de la langue indo-européenne nouvellement découverte en Asie avec la langue grecque. S. E.

PAYS-BAS

Rédacteur général : P. Lejay.

Mnemosyne. T. XXXIX. N° 1. Ad Vespas Aristophanis [H. van Herwerden]. ¶ Ad Lexicon meum suppletorium et dialecticum, ed. II [H. van Herwerden]. ¶ Homerica [J. van Leeuwen]. 37. De compositione Odysseae. La composition est très habile. Le procédé est le même que dans l'Iliade. Les faits de l'Odyssée occupent un petit nombre de jours et le récit est étendu par des épisodes. Emploi des mythes anciens par le poète. Chronologie jour par jour des 41 journées de l'action. Il y a quelques contradictions dans le poème à cet égard. Cela est naturel dans une œuvre étendue. Un faussaire ou un compilateur aurait pris le plus grand soin pour les éviter. Le lecteur qui suit, partie par partie, ne s'en aperçoit pas. ¶ Obseruatiunculae ad Phaedrum [L. Rank]. Sur le prologue du livre III et sur IV, 2, 5 ; 10 ; IV, 4 ; IV, 6 ; IV, 8 ; IV, 9, 12. ¶ Ad Horatii Epist. I, 11, 1 [J. J. H<artman>]. Lire : lautaque Lesbos. ¶ Adnotationes criticae ad Plutar-

chi opera [J. J. Hartman]. Sur Philopémène, Flaminius, la comparaison des deux ; Pyrrhus, Marius ; Lysandre ; Sulla, et la comparaison ; Cimon, Lucullus et la comparaison. ¶ De agro Tomitano (Ov. Pont. III, 1, 19) [J. J. Hartman]. Cf. Xén., Anab., I, 5, 1. ¶ Columbae internunciae [S. A. Naber]. Emploi des pigeons messagers au xvi^e siècle d'après les mentions des philologues, Fruters, Casaubon. Discussion de quelques textes anciens et distinction entre περιστερά, columba, et πέλεια (πελείας), palumbes ; Ov., Met., I, 296 ; En., V, 214 ; Athénée, IX, 394 E ; Il. Φ 493. Cf. B. P. W., XXX, n° 9, p. 287. ¶¶ N° 2. Notulae criticae ad Silium Italicum [P. H. Damsté]. Sur les livres IX-XII. P. 221, eques = equus. ¶ Ad mensas paniceas [P. H. D<amsté>]. Virg., En., III, 255, 394 ; VII, 112. L'usage subsiste encore en Turquie ; voy. A. W. Klinglake, Eothen, Londres, 1905, p. xxx. ¶ Varia [I. van Wageningen]. Ad Ciceronem, N. D. I, 25, 26, 80. Ad Senecam, Epist. 2, 2 ; 4, 3 ; 15, 4. Ad Persium, 1, 67. ¶ Ad Iliadis scholia A [V<an> L<eeuwen>]. A 189 ; M 276. ¶ Donatiana et Terentiana [H. T. Karsten]. Pars I. Discussion de la dissertation de Erdm. Struck, De Terentio et Donato (thèse de Rostock, Leipzig, 1910). P. 181, sur O. Feyerabend, De Seruii doctrina rhetorica et de Terentiano commento Donati (Marbourg, 1910). ¶ Ad hymn. Apoll. 402 [V<an> L<eeuwen>]. Lire φοβῆσαι, au lieu de νοῆσαι. ¶ Ad scriptores historiae Augustae [P. H. Damsté]. Sur Capitolin, Maximin, Maximin le jeune, Gordien. ¶ Ad hymn. Cer. 445 [V<an> L<eeuwen>]. Lire νάσσε, au lieu de : νεῦσε. ¶ Annotationes criticae ad Plutarchi opera [J. J. Hartman]. Vies de Nicias, Crassus, Sertorius, Agésilas, Pompée, Alexandre, César, Phocion, Caton le jeune. ¶ De Ouidio in exsilium proficiscente (Tr. I, 10, 15-20) [J. J. Hartman]. Cf. Apoll. de Rhodes, I, 922-935. ¶¶ N° 3. Ad scriptores historiae Augustae [P. H. Damsté]. Trebellius Pollion, vies des deux Valériens, Gallien, Trente tyrans, Claude, Vopiscus, Aurélien, Tacite, Probus, Firmus Saturninus etc., Numérien, Carin. ¶ Ad Minucii Felicis Oct. 22, 6 [P. H. D<amsté>]. Lire : trina (non : tunc) gerit fulmina. ¶ Emendatur Horatius Carm. II, 16, 4 [H. Wagenvort]. Lire : nauta (au lieu de : nautis). ¶ Adnotationes criticae ad Appiani historiam romanam [S. A. Naber]. P. 247, ignorance géographique d'Appien. P. 255, sur la place des frondeurs et archers dans l'armée romaine. P. 257, rapidité des vaisseaux anciens. P. 261, sur Actes Ap., 28, 6. P. 265, Appien et Hérodote. ¶ Cic., Pro Rosc. Am., 136 [J. J. H<artman>]. Lire : humilitatem cum amplitudine de dignitate. ¶ Adnotationes criticae ad Plutarchi opera [J. J. Hartman]. Vies de Caton le jeune, d'Agis, de Cléomène, Tib. Gracchus, C. Gracchus, Démosthène, Cicéron, Démétrius, Antoine, Dion, Brutus, Artaxerce, Galba. ¶ De Ouidio in exilium proficiscente [J. J. H<artman>]. Pont., II, 3, 83, Aethalis Ilua, correction de Rutgers qu'appuie encore l'étude de la situation. ¶ Homerica [J. van Leeuwen]. 38. Locorum homericorum qui immerito uituperati sunt defensio. Etat de la question depuis Wolf. Les contradictions qui servent de fondement à la théorie de Wolf peuvent facilement être expliquées. Discussion des passages relatifs à Chryséis et aux dieux. La difficulté que présente χθιζός, A, 424, s'explique par la manière dont le jour est compté d'un coucher de soleil à l'autre (νυχθήμερα). ¶¶ N° 4. De Tibullo poeta [J. J. Hartman]. Les études de Jacoby, Rh. Mus. LXIV et LXV <R. des R., XXXIV, 112, 12, et XXXV, 62, 39> sont massives et toutes bardées d'érudition. Beaucoup d'autres philologues, Heyne, Baehrens, ont jugé, contrairement à Jacoby, que Tibulle savait ce qu'était l'amour et chanter l'amour. Ils admiraient, en particulier, les cinq petites élégies du roman de Sulpicia, comme les joyaux de la poésie latine. Etude de la 3^e élégie du 1^{er} livre, et spécialement du tableau de la

fin ; de II, 6, 29-40 ; des six élégies du roman de Sulpicia (analyse, composition, corrections au texte) et comparaison de la sobriété pleine de goût de Tibulle avec la longueur d'Ovide et la rudesse de Properce ; étude des billets de Sulpicie, qui ont été probablement écrits pour être lus dans le tête à tête avec Cérinthe. Les « Itali » nous ont transmis beaucoup de bonnes corrections, qui sont trop dédaignées aujourd'hui. La langue de Sulpicie est d'une femme qui n'est pas un auteur de profession ; d'où des impropriétés ou des gaucheries que l'on doit garder dans le texte : securus ne cadam (III, 16, 1-2) pour non ueritus ne cadam ; pressum quasillo scortum (ib., 3-4) ; les v. 5-6 sont très gauches, et illa est difficile à expliquer ; te si quoque (17, 4) pour si te quoque ; euincere morbos (17, 3 et 5) au sens de morbo leuari ; le tour de phrase de 13, 1-2 est obscur ; négation surabondante dans ne nemo (13, 8) ; sed (13, 9), pour le mètre, au lieu d'immo uero. Étude des « épigrammes », qui sont admirables (III, 19 et 20). Celui qui a lu toutes ces œuvres de Tibulle, aura peine à croire que le même poète se soit montré aussi mauvais que le dit Jacoby dans la première élégie et « quamuis magni mecum Jacobyanam faciat doctrinam, tamen uix risum tenebit cum legerit illum poetam malo ad id delapsum omine carminum genus quod sua ipsum indoles et natura uetaret tangere ! » P. 409, n. Dans Hor. Od. I, 33, mettre virgule ou deux points après fide (v. 4). Ne doleas n'a pas le sens de noli dolere, mais de ἵνα μὴ ἄλγῃ, et se rapporte à ce qui suit : « Pour que tu ne te chagrines pas trop de la perfidie de Glycère (je vais te dire une série d'exemples d'amants méprisés). » Alors la conclusion vient naturellement : « C'est le jeu de la cruelle Vénus ; moi-même je l'ai expérimenté (et je ne m'abandonne pas pour autant ; donc courage). » ¶ Homerica [J. van Leeuwen]. Continuation de l'étude des prétendues contradictions. Défense de H 17-322 ; du chant IX, qui prépare des événements du chant XIII. ¶ Emendatur Virg. Buc. 6, 33 [J. J. H<artman>]. Lire : teres, au lieu de : tener. ¶ Ad locos ex Ouidii arte amatoria et remediis amoris [P. H. Damsté]. ¶ Ad Ciceronis Verrinas annotatiuncula [J. J. Hartman]. L'orateur, habitué à se faire admirer, n'hésite pas à proférer des paroles sonores qui n'ont pas de sens : Diu. in Caec., 53 et 12 ; Ver., Deux. act., I, 26 ; III, 160 ; ces deux derniers exemples sont plus graves dans un ouvrage destiné à la lecture. Ver. II, 191 extremam partem nominis est une glose.

Paul LEJAY.

RUSSIE

Rédacteur général : VALÈRE BRUSSOW.

Annales du Ministère de l'Instruction publique. Section de la philologie classique. T. XXXI-XXXVI. Janv.-déc. 1911. Des inscriptions de la Locride orientale [A. Nikitsky]. Notes sur l'éd. de Nachmanson (Mitteilungen, 1907). ¶ De Hadriani imperatoris catachannarum libris deperditis [A. Voldemar]. Dissertation sur le livre d'Hadrien, mentionné par Vita H. (Scr. Hist. Aug.). L'auteur prouve que Dion Cass. parle de ce livre (Ed. Boissevain, v. 111, c. LXIX, 4, 2). L'œuvre était écrite en prose et non en vers (en latin). ¶ Λέων Κρηνοφύλαξ [B. Bogaéffsky]. ¶ Notes sur certains textes latins [G. Senguer]. Conjectures pour le texte de divers auteurs (« Ciris », Cicero. Luc., Val. Flacc., Stat., Claud., Venant, Fortun., Horat.). ¶ Notes cri-

tiques sur le texte des épigrammes de Conrad Celtis [G. Senguer]. ¶ La ville des jumeaux Διοσκουριας et le peuple des cochers Ἡνίοχοι [I. Orbeli]. Recherches de la situation géographique de Διοσκουριας. Strabon commet une erreur à ce sujet ; Pline aussi, en considérant Sébastopol comme une autre ville, tandis que c'était la même Διοσκουριας. A l'aide des langues turque et géorgienne l'auteur prouve que la ville Διοσκουριας était située près de Soukhoum-kalé. Ἡνίοχοι est un nom erroné d'une nation de Suano-Sanigae (Plin. Nat. Hist., VI, 14; Arr. Per., 15). ¶ Les tendances nouvelles dans la question de la fondation de Rome et leur critique [E. Kagarow]. Aperçu des théories de Degering, E. Kornemann, G. Pinza, De Sanctis, J. Carter. ¶ Sur une inscription d'Argolide [A. Nikitshy]. Notes sur l'inscr. publiée dans le Bull. corr. hell. 1910, XXXIV, 331. ¶ La zoologie antique [G. Schmidt]. C. r. critique du livre de O. Keller « Die antike Tierwelt ». ¶ Les Trachiniennes de Sophocle. Trad. en vers de [Th. Zélinsky]. ¶ Ἥρως de Ménandre [G. Zéretéli]. Le Codex du Caire nous donne le commencement de la comédie de Ménandre Ἥρως. Analyse et reconstruction du sujet. ¶ Menandra [B. Warnecke]. De Ovidio Menandri imitatore (en latin). ¶ Les pommes [B. Bogaéffsky]. On trouve dans le folklore de divers peuples la comparaison entre une jeune fille et une pomme (v. Sapho, Aristophane, Théocrite, chants populaires tartares, syriaques, bretons, etc.). Dans les coutumes amoureuses de la Grèce antique le jet d'une pomme par un jeune homme à une jeune fille ou vice versa (v. Aristophane, Théocrite, Platon etc.), jouait un certain rôle. « Et bref, l'amour n'est qu'un beau jeu de pommes », a dit Ronsard. ¶ Les motifs antiques et internationaux dans la vie des saints grecs [D. Chestakoff]. ¶ Le disque mystérieux [A. Beckschtremm]. Dissertation sur le disque trouvé en Crète en 1908 couvert d'inscriptions incompréhensibles. Le disque est un original et non une copie. Il provient de l'Anatolie et fut transporté en Crète, La langue des inscr. est celle des Lyciens, elles doivent se lire de droite à gauche. Analyse et critique des ouvrages parus sur ce sujet (de L. Pernier, A. Evans, A. Reinach, G. Hempl et autres).

Hermès, Messager scientifique et populaire de l'antiquité classique. Vol. VIII (Nos 1-10). Janv.-mai 1911. Nouvelles représentations des Egéates sur les tombeaux égyptiens [A. Zacharoff]. Analyse du vol. 2 de Egyptological Researches p. M. Müller (Washingt. 1910). ¶ Point de vue historique dans les travaux philologiques [A. Sadoff]. Aperçu des travaux nouveaux sur l'histoire de la langue latine (G. Mohl, Lindsay, G. Grandgent, O. Weise, Fr. Skutsch, Hinneberg, Fr. Stolz). ¶ Remarques sur quelques textes latins [P. Tcherniaieff]. T. Live, I, 19, 2, imite Virgile, Aen. X, 897, II, 590 ; les expressions de Tac., Ann. XIV, 14, et Ter., Eun. 783, sont des proverbes ; chez Caes., B. G. III, 1, 4, on trouve cinq fois de suite l'abl. abs. etc. ¶ Alphabets religieux [Mme N. Bruloff-Chascolsky]. Polémique avec Hülsen, qui affirme que tous les alphabets religieux latins se rapportent au culte de Juppiter Dolichenus (v. cependant C. I. L., VIII, 3317 ; X, 8064, 1, 2 ; V, 3892; Mém. de l'Acad. des Inscr. 1908, pl. IV). On gravait soigneusement les inscr. purement religieuses ; les magiques pouvaient être gravées avec moins de soin (tabulae calcariae). ¶ L'idée de l'âme dans la religion des païens [E. Kagarow]. Les païens représentaient l'âme sous la forme de l'haleine (ψυχή), du vent, du nuage, de la flamme, de l'eau, d'un astre, d'un oiseau, d'un papillon, d'un serpent, d'une souris, d'une ombre (σκιά), d'une petite figure humaine, etc. ¶ Question des députés dans la Rome antique (P. Mitrofanoff). Les Romains faisaient des tentatives vers les institutions représentatives (plébiscite — Suet., De v.

Aug., XLVI ; délégations municipales, etc.), mais ils n'ont pas abouti à l'idée de la souveraineté du peuple exercée par des députés. L'auteur polémise avec Zélinsky, qui y voit le triomphe de l'individualisme antique. Les institutions représentatives naissent d'une crise financière (Angleterre XIII s., France XVIII s.). Dans l'empire Romain c'était les provinciaux qui remplissaient l'aerarium, mais étant privés des droits publics ils ne pouvaient coopérer à la fondation et au développement des institutions représentatives. ¶ Philoctète et Chrysé [Th. Zélinsky]. Sophocle dans sa tragédie ne nous dit pas clairement comment Philoctète avait reçu sa blessure. L'auteur défend l'explication de schol. ad Phil. 194 (cf. Tzetz. ad Lycophr. 912). Philoctète est comparé par Soph. à Ixion (v. 676 sqq.) par l'analogie des causes de leur punition. Philoctète, séduit par Chrysé, a pénétré (πελασθείς) dans la prairie (σηκός) sacrée de la nymphe, où il a été piqué par le serpent-gardien de l'enclos (φύλακος). Le vers 1327 a un sens double : le lecteur lisant Χρύσης πελασθείς peut croire à un sens érotique, mais le mot φύλακος lui révèle la triste vérité (comp. Hom. O. τ. 358). ¶ Agglutination et adaptation [E. Kagarow]. Dans la genèse des flexions dans les langues indo-européennes on trouve des exemples des agglutinations aussi bien que des adaptations. ¶ Nouvelle explication d'une épigramme de Martial (A. Maléyn). L'auteur défend la conjecture de Housman, Mart. VII, 29, v. 3 : « Prisco consule ». Le livre VIII des épigrammes fut réédité, avec les six précédents, en 93 ap. J.-C. ¶ Tradition manuscrite et ses variations [A. Sadoff]. Critique des conjectures audacieuses de F. Teichmüller sur le texte d'Horace. ¶ Remarques au sujet de l'histoire de la philologie classique en Russie [A. Maléyn]. Critique du livre de Tcherniaieff. On a étudie la philologie classique en Russie avant Pierre le Grand. Les travaux de L. Müller, Felckel, E. Verth, G. Ivanoff sont solides et précieux. ¶ Fouilles en Thessalin en 1910 [E. Kagarow]. Remarques sur les nouvelles fouilles de Arvanitopoulos. ¶ Nouvelles publications sur l'animisme des Romains [Mme N. Bruloff-Chaskolsky]. Analyse de l'article « genius » de Otto (R.-Enc. Pauly-Wissowa]. ¶ Remarques bibliographiques [G. Sorgenfrey]. Analyse des travaux nouveaux sur l'importance des études des langues classiques dans les écoles (de Kauer, Brugmann, H. Cornelius, K. Bona, A. Schoop, M. Schmidt, etc.). ¶ Voyage en Grèce [E. Diehl]. ¶ Biélinsky et son point de vue sur le monde antique [B. Lobanoff]. ¶ Comptes rendus sur les livres nouveaux. ¶ Trad. (en vers) des œuvres des poètes grecs et romains (Sulpicius Lupercus, Florus, Ausonius, Horat., Mart., Catulle, Hesiode). — ¶ Vol. IX (Nos 11-20), août-déc. 1911. La littérature grecque et les papyrus d'Egypte [D. Chestakoff]. Les nouvelles découvertes des œuvres des auteurs grecs nous rendent plus claire l'évolution de la littérature grecque. Nous possédons à présent non seulement les œuvres des écrivains de premier ordre, mais aussi des auteurs d'importance secondaire. ¶ Inutilité de quelques conjectures sur les parties lyriques du drame antique [V. Peter]. La découverte d'un papyrus, où le premier stasimon d'Oreste d'Euripide est accompagné de notes musicales, nous démontre que parfois aucun mot ne correspondait à la musique, de sorte que c'était la musique qui complétait le rythme d'un vers. Il n'est nul besoin de suppléer les lacunes dans le texte, qui étaient originairement remplies par la musique. Ainsi maintes conjectures de divers éditeurs des drames grecs sont inutiles (p. ex. Soph. Oed. 201-2, 214-5, 492, 1350 ; Antig. 106, 112, 156 et autres). ¶ Tibère à Capri [A. Thédoczenko]. Caractéristique des dernières années de la vie de Tibère. ¶ Langues anciennes dans les écoles belges [P. Perwow]. ¶ Voyage en Grèce [E. Kagarow]. ¶ Publ. Syr., v. 288 [G. Schmidt]. Conjecture :

« Inimico extincto triste lacrimae nil habent » (en latin). ¶ Enseignement de la langue latine vulgaire [A. Sadow]. Aperçu de nouveaux ouvrages sur ce sujet (de Pirson, A. Carnov, F. Schramm, C. H. Grandgent). ¶ Sentences et proverbes chez Pétrone [M. Gourewitsch]. Recueil et analyse des sentences et des proverbes contenus dans « Cena Trim. ». ¶ La civilisation antique dans le bassin de la mer Egée [S. Singalewitch]. Analyse du livre de R. von Lichtenberg « Die Aegäische Kultur ». Lichtenberg néglige l'influence orientale sur cette culture. ¶ Les calembours antiques [A. Hrouchka]. Aul. Gell. I, 6, parmi les titres recherchés (tituli exquisitissimi) des livres d'études mentionne : ἐγχειρίδια et παραξιφίδες. Le premier mot ayant, d'après son étymologie, deux sens (poignard et manuel) a pu donner par analogie un nouveau sens au second (παραξιφίς — poignard). Chez Perse, IV, 48, l'expression « in penem venit » est construite par analogie de « in mentem venit ». Nous avons aussi des calembours chez Plaute, Aul., 563 : curia — cura ; Casina : lingulaca — lingua (ce dernier calembour a été créé par Plaute et le mot lingulaca n'a reçu le sens de bavard que plus tard). ¶ The Oxyrhinchus Papyri, Part VIII (E. Diehl). Analyse. ¶ Le latin et Lomonossoff [I. Zvinsky]. ¶ Comptes rendus sur les livres nouveaux. ¶ Trad. (en vers) des œuvres des poètes grecs et romains (Simonide, Horace, Catulle).

Valère Brussow.

SUÈDE

Rédacteur général : A. Enander.

Eranos (Acta philologica Suecana). Vol. XI (1911). Fasc. 1 et 2. Zu Sophokles Philoktetes [O. A. Danielsson]. Commentaire et corrections : lire : v. 22, εἴτ' ἐκεῖ | λόγον κ. τ. λ. ; 29, καὶ στίβου γ' οὔδει τύπον ; 30, καθ' ἰπνὸν ; 42, προσταίη ; 66, οὕτω γὰρ οὐδ' ἔμ' ἀλγυνεῖς · ; 146, δεινὸς ἑδρίτης τῶνδε μελάθρων ; 150, μέλον [πάλαι] μέλημά μοι λέγεις, ἄναξ τὸ σὸν | φρουρεῖν κ. τ. λ. ; 157, τίς ἔχει στίβος ; 236, τίς σ', ὦ τέκνον, παρέσχε ; 426, δύ' αὖ τώδε ἐξέλεξας ; 416, commentaire ; 452, τὰ θεῖ' ἐπαινῇ (ου -ῶ) τοὺς θεοὺς εὑρών κακούς ; 533, conserver εἰσοίκησιν qui peut être paraphrasée par ἡ οἴκησις ἡ εἴσω εἰσῳκημένη ; 872, εὐρόπως ; 1039, ce vers qui a été considéré comme interpolé peut être conservé en changeant ἐμοῦ en ἐμοί : 1040, ἀλλ' εἶα Τρῳὰς γῆ θεοί τ' ἐπόψιοι ; 1131, τό γ' Ἡρακλείον et 1134 < ἔμ' > ἀλλ' ἐν μεταλλαγᾷ ; 1140, ἄνδρα τοι τὸ μὲν εὖ δίκαιον εἰπεῖν ; explication de 1140-1145 ; 1265 sq., défense du texte reçu ; 1361, ταῦτα au l. de τἄλλα ; 1370, défense de διπλῆν χάριν ; 1431, ἃ δ' ἂν λάβῃς σὺ σκῦλα, τῶνδε τοῦ στόλου | τόξων < τ' > ἐμῶν κ. τ. λ. ¶ De trajectionis figura ab antiquissimis prosae scriptoribus latinis adhibita [A. W. Ahlberg]. Etude sur la « transposition » des mots chez les plus anciens prosateurs latins et sur les lois qui règlent cette figure chez les écrivains, de Caton à Cicéron ; emploi qu'en a fait Salluste qui recherchait les tournures archaïques. ¶¶ Fasc. 2 et 3. Plautina I [V. C. Lindström]. Remarques sur la métrique de Plaute à propos de Sudhaus : *Der Aufbau der Plaut. Cantica*, et des critiques qu'en a faites Leo (Gött. Gel. Anz. 1911, p. 66 sq.). Corrections proposées pour Most. 740 (lire : qui ?— Quia uenit nauis nostram naue quae frangat ratem : où naue a le même sens que nauiter). — Ba. 796 (naue : autres exemples d'élisions semblables). — Mil. 1006 (Tum haec celocula illam nautem absentem subigit me ut amem). — As. 77 (Uolo amari obseculum illius, etc.). ; — Aul. 470 (Si id palam fecisset < is set > exemi ex manu manubrium ; ou

en admettant une haplographie : si id palam fecisset < fecisset, set > exemi, etc.). — Curc. 177 (mettre une virgule après totum, explication du passage). — Alcmenae sincinium (Amph. 633 sqq.). ¶ Kritisches zu Iulius Frontinus [C. Thulin]. Etude sur la disposition et le groupement des mss. qui tous dérivent d'un archétype où l'on peut relever non seulement des transpositions de fragments, mais encore beaucoup d'interpolations, T. en met 18 en évidence. ¶ Spicilegium Plautinium III [E. Wallstedt]. Suite < cf. Er. X, 1. R. d. R. 35, 219, 6 >. Contributions à l'étude et à la correction du texte des Bacchides (11 passages) des Captivi (12) ; Casina (2) Cistellaria (4). Question du hiatus. ¶ Zu den Sendschreiben des Johannes-Apokalypse [G. Rudberg]. Dans la rédaction des lettres aux différentes Eglises contenues dans l'Apocalypse de Jean, ch. 2 et 3, l'auteur, sciemment ou à son insu, avait comme modèle les lettres et les rescrits des rois de Perse, dont nous avons un exemple dans le rescrit du Louvre de Darius I au gouverneur de l'Asie mineure, Gadatas, trouvé en 1886 à Magnésie du Méandre (Ditt. S.I.G², nº 2). ¶ Zu den Motivformeln der griech. Ehreninschriften [E. Nachmanson]. La formule ἀρετῆς ἕνεκα καὶ εὐνοίας qu'on rencontre dans un grand nombre de décrets honorifiques, témoigne dans certains cas et à l'origine de la bienveillance que le dème qui rend le décret, ressent lui-même envers celui qu'il veut honorer, et alors cette alliance de mots est à peu près synonyme de « sentiments nobles et généreux ». Même formule dans certaines inscr. funéraires. ¶ Eine juristisch-philol. Abhandlung [F. Rudberg]. Remarques critiques sur la méthode et les conclusions de M. Fehr, *Beitraege zur Lehre von röm. Pfandrecht in der klass. Zeit*, dont la partie principale est consacrée à ces passages du Corpus Juris qui traitent de l'hypothèque (hypotheca mot que F. prétend n'être pas classique dans le droit romain, mais avoir été introduit par Tribonien et être par conséquent byzantin). Analyse et éloges de cet ouvrage. ¶ Tulliana II [H. Sjögren]. Suite < cf. Er. 10, fasc. 2 et 3. R. d. R. 35, 219, 44). 1. Remarques sur les éditions Romana et Iensoniana des lettres de C. ad M. Brutum, ad Q. fratrem, ad Atticum ; 2. Adnot. crit. in epp. ad Q. fratrem. Corrections (dix passages). ¶ Epigraphisch-gramm. Bemerkungen [E. Nachmanson]. 1. Dativus causae dans les inscr. honorifiques et funéraires ; survivance d'anciens usages dans la koiné. 2. Les prépositions adverbes dans le grec ancien de basse époque : acc. avec χάριν et ἕνεκα : autres prépositions (δίχα, ἅμα) gouvernant l'acc. qui se construiraient avec le gén. ou le dat. ; fréquence de l'acc. 3. La forme ἕνεκον, nouvel exemple dans une inscr. funéraire de Hiérapolis. 4. ἧι = où, dans une inscr. de Priène. 5. προσαρεύω pour προσαγορεύω dans une inscr. sur un vase attique. 6. La signification d'ἀήρ dans certaines inscr. funéraires d'Asie mineure, c'est-à-dire « espace libre » où il n'est pas permis d'inhumer. 7, αυ = ευ dans certaines formes comme ἐλαυθέραν ; la plus ancienne connue date du temps de Pompée (décret de Syros I.G. XII, v 653, 21) : nombreux exemples. ¶ Zu Plautus [E. Löfstedt]. Corrections pour un certain nombre de passages d'Asin. Epid. Most. Rud. ¶ Mélanges. Coniectanea [id.]. Sur la tragédie d'Octavia, 461 lire : Districtus ensis faciet ; sur Fronton, Epist. ad M. Caes. II, I, p. 25 ; 125, 16 ; 139, 4 ; sur Hégésippe, De bel. Iud. ; sur Alcimus Anitus, c. Arr. 25 ; sur Ennodius Vita Epifani, 3 ; sur Aulularia sive Querolus II, 4. ¶ Ad Senecam Rhetorem adnot. tres [A. Hallström]. Corrections pour Controv. I, VIII lire : εὐοιωνιστόν ; II, XIV ταῦτα ἐπιπλήττοντες ἀλλήλοις ; X, XXXIV, ἀπατᾷ. ¶ Zu Columella, XII, 3, 2 [A. Kurfess]. Au lieu de « exornationem », lire « excoctionem ». ¶ Albertus Magnus et le cod. Goto-burg. 8 [G. Rudberg]. ¶ L. Saufeius L. l. Philomusus [V. Lundström]. Combinaison de C.I.L., XV, 5546 et IX, 4093.

A. N.

SUISSE

Rédacteur général : J. Le Coultre.

Anzeiger für schweizerische Altertumskunde. N. F. (1911). 1re livr. Quelques figures de Mars inédites en Suisse [Fröhlich]. 1. Musée historique de Fribourg. Statuette de style étrusque. 2. Hospice du Grand Saint-Bernard. Petit buste. 3 et 4 Musées de Neuchâtel et de Genève. Statuettes du même type. 5. Musée de Lausanne. Statuette provenant de Campanie. La main gauche de cette dernière ne pouvait s'appuyer sur un bouclier; ce n'était donc pas une reproduction de Mars Ultor du forum Augustum. 6. Lausanne. Statuette trouvée à Sembrancher (Valais). Remarquable par le fait que le dieu est muni d'un capuchon sous son casque, comme les Orientaux. 7. Genève. Statuette trouvée à Bonvard (Genève). 8. Musée historique de Berne. Statuette trouvée à Délémont (Jura bernois). 9. Musée historique de Berne. Statuette. ¶ Nouvelles. — Marques de potiers à Vindonisse. (Argovie) [V. Jahn]. Trouvaille à Dompierre (Fribourg) d'une urne renfermant 3.800 monnaies romaines. Avenches (Vaud). Fouilles exécutées audessous du bâtiment de la Louve. Grande construction accolée à celui-ci et où se distinguent plusieurs locaux qui ont dû servir de bains. Mosaïques romaines trouvées à Yvonand. ¶ 2e livr. Découverte à Grenchen (Soleure) d'une grande villa romaine avec hypocauste. Restes d'une belle fresque. Probablement du IIIe siècle. ¶ 3e livr. Monuments anciens trouvés en Suisse [W. Deonna]. L'archaïsme capillaire des dames romaines. A propos d'un buste de femme romaine du Musée de Genève, trouvé à Martigny, qui présente une coiffure analogue à celle qu'on trouve sur la tête d'un Apollon représenté sur les plaques de terre cuite de Porcigliano, à la Glyptothèque de Munich, l'auteur fait observer que dans le costume il peut y avoir non seulement filiation, soit par survivance soit par imitation, mais aussi similitude spontanée. ¶ Nouvelles. Murs romains découverts à Ober Entfelden (Argovie). A Bâle, restes d'habitations remontant au milieu du Ier siècle av. J.-C. (Aucun reste romain). Trouvaille d'une colonne et d'un mur appartenant à une villa romaine à Niederbipp (Berne). — Mosaïque romaine trouvée à Mendrisio (Tessin). ¶ 4e livr. Le cimetière barbare de Kaiser-Augst (Argovie) [D. Viollier]. Contient une inscr. romaine. ¶ Nouvelles. Trouvé à Augusta Raurarica (Bâle) une peinture antique représentant deux hommes portant une amphore (trouvaille unique en Suisse) — à Avenches (Vaud) une tirelire en terre cuite en forme de bouteille — un passage aboutissant à l'amphithéâtre et divers objets — deux « labra » en marbre. J. Le Coultre.

Musée Neuchâtelois. 48e année. Mai-juin 1911. La villa romaine du Ruz du Plane [Ph. Rollier]. Cette villa se trouvait près de Lignières (Neuchâtel), près d'une voie romaine sur une hauteur, à 870 m. d'altitude ; elle avait 30 mètres de côté, et contenait 17 pièces. Traces d'une galerie et de fenêtres du côté S. Cette construction peut avoir eu un caractère militaire ; elle a été détruite par un incendie. Trouvé un denier de Julia Domsa, femme de Septime Sévère. Objets divers. Poteries.

J. L. C.

TURQUIE D'EUROPE

ÉGYPTE

Rédacteur général : M. Bernard.

Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie. Tome III, fasc. 2. (N° 13). 1910. Voyageurs et pèlerins dans l'Égypte gréco-romaine [Ad. Reinach]. Résultats au point de vue épigraphique d'un voyage de Koptos à Kocéir et à Safaga. La station de Lakeita doit être identifiée au Phœnico de l'itinéraire d'Antonin. Restitution d'une inscr. déjà publiée par Euting. Nouvelles inscr. à Kasr-el-Banat à ajouter à celles déjà publiées par Golénischeff. L'inscr. de l'Ala Vocontiorum trouvée à El Mouèh se placerait sous le règne de Trajan. Les graffiti d'Abou Koueh peuvent se répartir en trois groupes suivant leur mode de gravure. On connaît 125 inscr. de la chapelle rupestre de Hamamat. L'auteur publie les textes nouveaux, indique quelques corrections pour les autres inscr. et cherche à mettre en lumière quelques-uns des faits qui se dégagent de l'ensemble des textes (à suivre). ¶ Note sur l'histoire de l'Ala Vocontiorum < v. pl. h. > [Id.]. Histoire de ce corps de cavalerie gauloise, modifiée et complétée d'après une inscr. du temple d'Almedera ; de la Germania inf. où on le trouve dans la 2e moitié du Ier s. il aurait été transféré en Égypte par Trajan avec Koptos comme quartier général, il y serait resté jusqu'à ce que Septime Sévère le rappela sur le Rhin ou sur les frontières d'Écosse et en 212 serait revenu en Orient. ¶ Lettres au Prof. Breccia [G. Lumbroso]. Suite. 12. Pour l'histoire de la culture et de la civilisation d'Alexandrie sous les Lagides il est utile de noter que dans la Lettre à Aristée (autant dire dans la Légende, déjà existante au temps de Philon l'Hébreu, concernant la version grecque de la Bible par les LXX docteurs appelés de Jérusalem par Ptolémée Philadelphe) se trouve contenu et caché un Περὶ βασιλείας gréco-alexandrin. Cette διδαχὴ πρὸς τὸ βασιλεύειν mérite d'être mise en lumière, comme unique en son genre, il a dû y avoir dans les quatre siècles qui précèdent le christianisme un très grand nombre de philosophes du monde grec qui écrivirent des π. β. : plus tard dans le monde chrétien ils s'appellent légion. 13. Rapprochements entre la description de certaines villes faites par les écrivains modernes et celles d'Alexandrie qu'on lit chez les auteurs anciens. 14. Montre dans d'humbles papyrus et dans des requêtes privées Égyptiennes comme un écho des rêves de conquête et de monarchie universelles que nous trouvons dans les historiens d'Alexandre. 15. A propos du nombre 33333 que Théocrite (XVII, 81) cite aussi en parlant du règne de Ptolémée Philadelphe. 16. Coutume semblable au « cercle de Popilius » dans les traditions de l'Extrême Orient. 17. A propos d'un impôt imposé avec dureté aux Alexandrins par Vespasien (Dion Cass. 66.8) et frappant jusqu'aux ἄποροι même s'ils étaient ἐπαῖται. 18. Détails sur les ruines d'Alexandrie dans un vol. intitulé : Apologia sententiae Patrum de Septuagintavireli versione (Rome 1772). 19. Sur les « Peintres au Levant » et leurs dessins qui seraient si précieux pour la topographie ancienne d'Alexandrie. ¶ On dwarfs and other deformed persons in Ancient Egypt [M. A. Ruffer]. Étude et description d'un certain nombre de statuettes, bas-reliefs et dessins (5 pl.) trouvés

dans les tombes de l'ancienne Egypte, ce qui prouve que l'achondroplasie, ainsi que d'autres diformités osseuses ont existé en Egypte dès les temps les plus reculés. ¶ Divinita straniere in abito militare romano [R. Paribeni]. Description et étude d'une statuette en bronze (2 pl.) du Musée National de Rome provenant de l'Egypte romaine et représentant un personnage ayant une tête de chien et sur la tête des symboles égyptiens, il est revêtu du costume militaire romain ; ce doit être Anubis. Tablette votive en marbre du même Musée sur laquelle on distingue trois personnages, au centre Jupiter Heliopolitanus, à dr. et à g. deux divinités parèdres. ¶ Assemblée générale de la Soc. archéol. d'Alexandrie. Mai 1911. Communication de [Malaval] sur une ligne de quais sous-marins situés à 80^{m} du Phare de Ras-El-Tin : de [Breccia] sur deux statues en marbre dont l'une, représentant une prêtresse d'Isis, garde encore sa décoration polychrome et sur une inscr. de l'an 22 de Ptolémée XIII (Neos-Dionysos) de 58 av. J.-C. : de [Ruffer] sur les bossus dans l'ancienne Egypte <cf. supra>.

R.

TABLES

DE LA

REVUE DES REVUES

I. — TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Les abréviations suivies de l'astérisque désignent des études sur des passages isolés dans les auteurs. — Chaque chiffre peut noter des articles consécutifs sur un même sujet. — L'abréviation *suiv.* signale généralement des articles non consécutifs sur un même sujet dans un même recueil.

B

C

Q

R

S

T

U

V

X

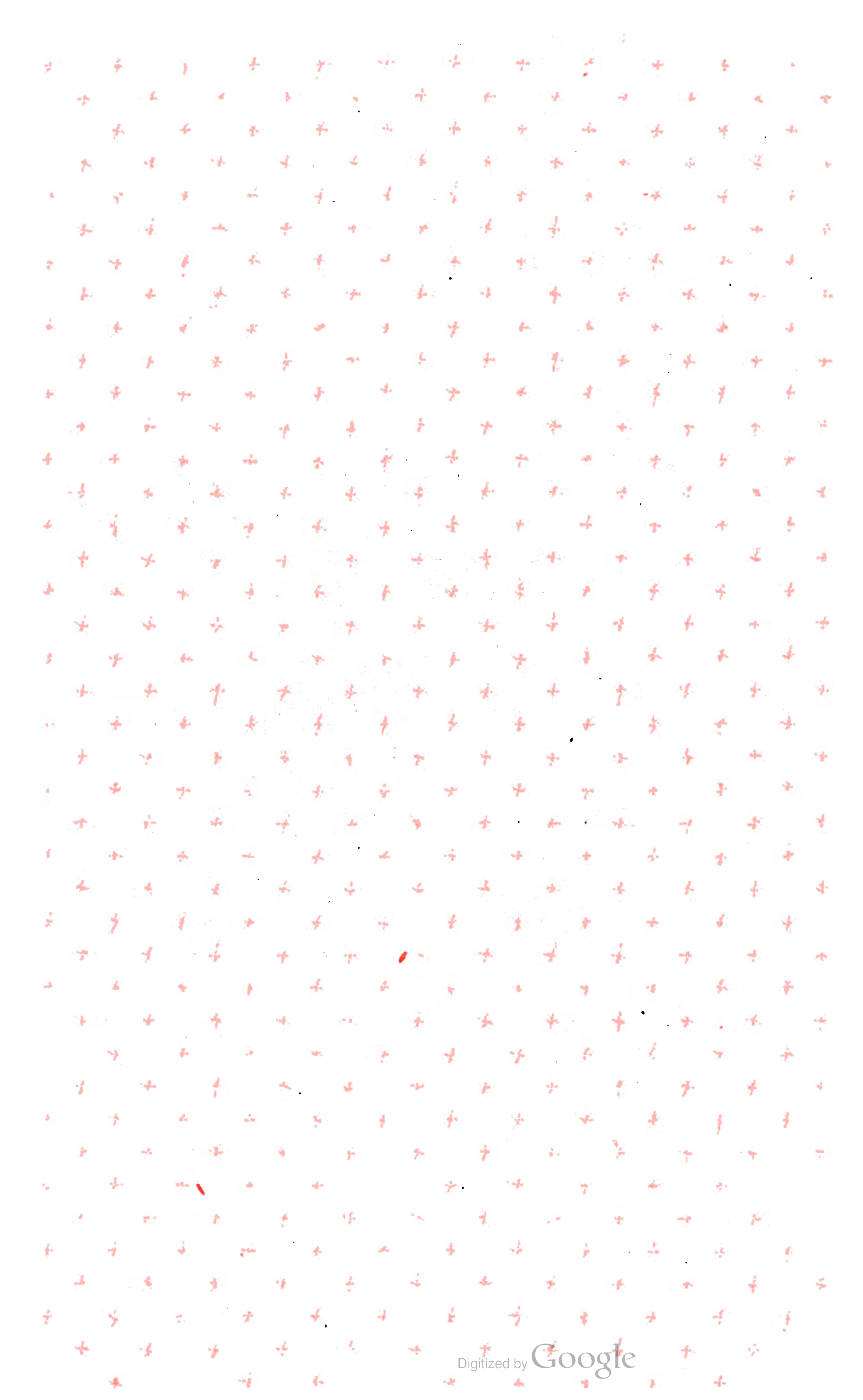
II. — TABLE DES AUTEURS D'ARTICLES

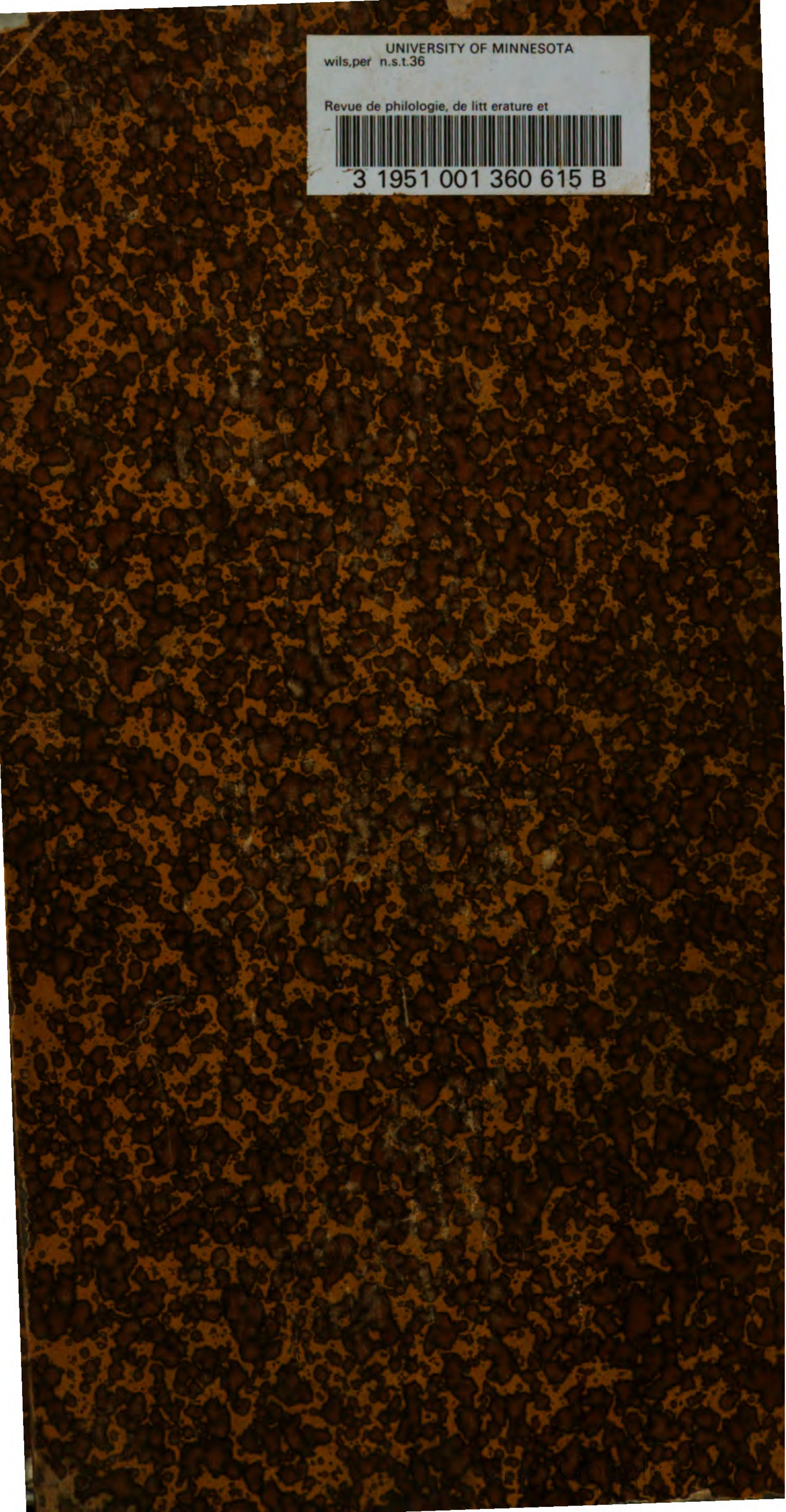
TABLE

N. B. — On trouvera un résumé sommaire des matières du présent volume dans la *Revue des Revues* de l'an prochain.

Le Gérant, C. Klincksieck.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.




UNIVERSITY OF MINNESOTA
wils,per n.s.t.36
Revue de philologie, de litt erature et
3 1951 001 360 615 B